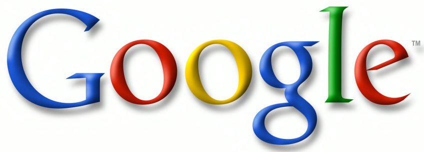
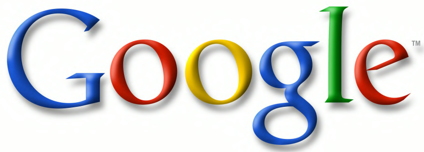
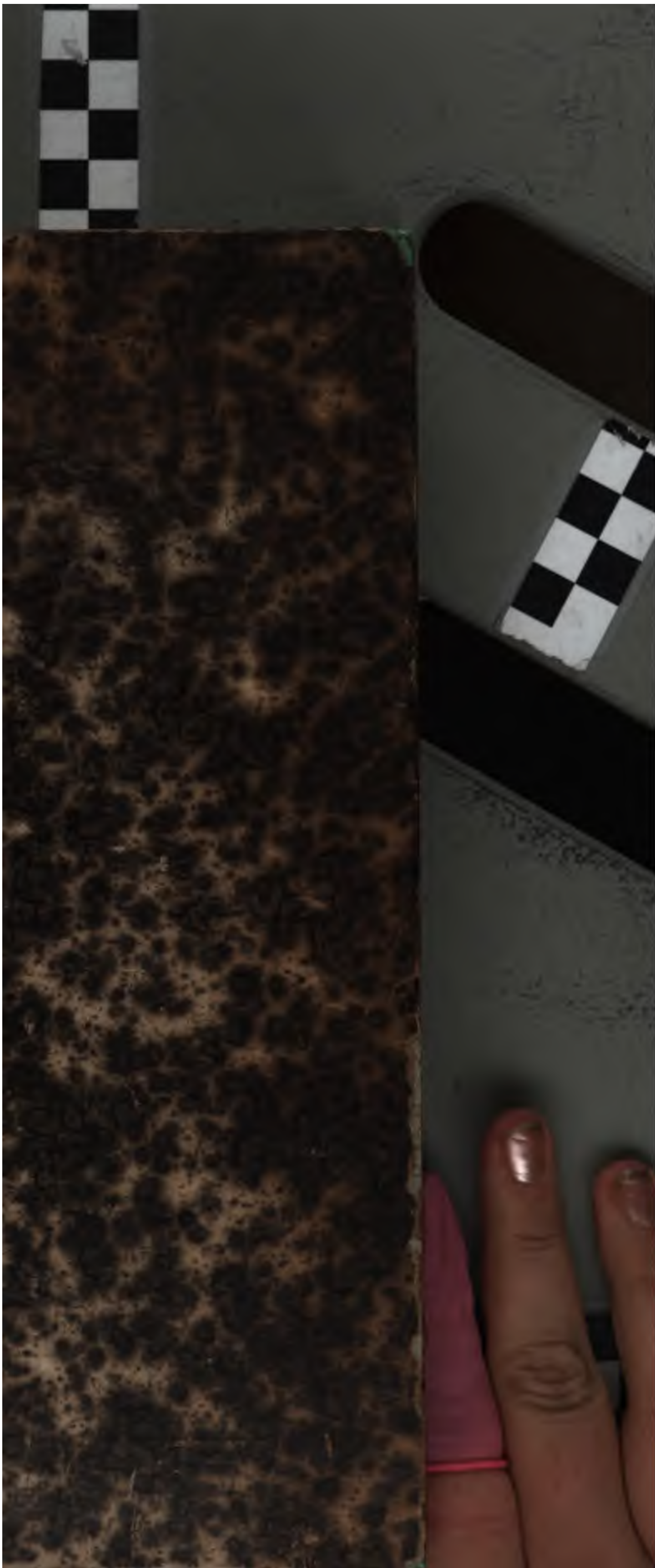

Google






SE TAIRE ET FAIRE



LES ORIGINES

INDO-EUROPÉENNES

OU LES

ARYAS PRIMITIFS

ESSAI DE PALÉONTOLOGIE LINGUISTIQUE



SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.



LES ORIGINES

INDO-EUROPÉENNES

OU LES

ARYAS PRIMITIFS

ESSAI DE PALÉONTOLOGIE LINGUISTIQUE

PAR

ADOLPHE PICTET

SECONDE PARTIE

PARIS
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE
10, RUE DE LA MONNAIE, 10
MÊME MAISON, A GENÈVE
1863

AVANT-PROPOS.

L'accueil généralement favorable qui a été fait par des juges très-compétents à la première partie de cet ouvrage, et l'intérêt qu'il a éveillé à divers titres dans un cercle plus étendu de lecteurs instruits, m'ont grandement encouragé à le poursuivre selon mes forces, sans me dissimuler, toutefois, les difficultés de l'entreprise. Je ne me flatte aucunement de les avoir surmontées en évitant les erreurs, et en arrivant sur tous les points à des solutions définitives. Réunir une abondance de matériaux pour les recherches futures, poser les bases et tracer le plan général de l'édifice à reconstruire, voilà ce que j'ai voulu faire : mon ambition ne va pas au delà. Si ces bases, comme je l'espère, sont bien solides, si ce plan est correctement tracé, peu m'importe qu'une partie des matériaux préparés soit soumise à un travail d'épuration. C'est pour cela que je n'ai évité ni les conjectures, ni les hypothèses, mais en ne les donnant que pour ce qu'elles sont, et en ne fondant chaque conclusion que sur un

ensemble de faits d'une certitude suffisante. Les rectifications de détail n'y apporteront, je crois, aucun changement essentiel. J'ai commencé moi-même ce travail de révision, pour le premier volume, dans les notes ajoutées à la fin de l'ouvrage, en discutant aussi quelques-unes des objections qui m'ont été faites. J'abandonne le reste à la science future qui achèvera de séparer l'ivraie du bon grain.

Une autre tâche qui lui demeure dévolue, c'est de compléter tout ce qui n'est encore qu'ébauché; car, malgré l'extension un peu inattendue qu'a prise cette seconde partie, elle offre encore bien des lacunes à remplir. Depuis la publication du premier volume, une foule de matériaux importants pour la philologie comparée de la famille arienne ont été mis au jour, et il ne m'a pas été possible de les utiliser tous, faute de les avoir à ma disposition. J'ai profité, pour le sanscrit, du grand dictionnaire de Pétersbourg, parvenu au début de son quatrième volume, et qui deviendra le répertoire le plus riche pour l'ancien dialecte vêdique. J'ai pu tirer quelque parti des travaux de Spiegel et de Haug sur le zend, de ceux de Lerch sur le kourde, de ceux de Stokes sur l'irlandais ancien et moyen, etc.; j'ai pu consulter jusqu'au bout les dix volumes du journal de Kuhn (*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*), ainsi que les trois volumes de ses *Beiträge*, si pleins d'observations intéressantes [1]. Je regrette, par contre, que l'excellent ouvrage de G. Curtius (*Grundzüge der griechischen Etymologie*, 1858-1862), ainsi que les deux nouveaux volumes des *Etymologische Forschungen* de Pott, me soient parvenus trop tard pour être utilisés avec fruit,

[1] Ces deux recueils, souvent cités, sont indiqués par les abréviations *Z. S.* et *Beitr.*

sans parler d'autres publications importantes. En fait, et avec l'activité qui règne actuellement dans le domaine de la philologie, on se trouverait débordé au moment même où l'on pourrait se flatter d'être à peu près complet.

Pour les étymologies, qui, comme de raison restent souvent conjecturales, j'ai continué à faire usage, à l'occasion, des racines sanscrites qui ne figurent encore que dans les *Dhâtupâṭhâs*, ou catalogues des grammairiens indiens, et au sujet desquelles je me suis expliqué à la page 20 du premier volume. J'ai eu soin, toutefois, de les désigner par une indication (*Dhâtup.*). Moins que jamais, en effet, je ne puis croire, comme l'affirment quelques indianistes, que ces racines aient été inventées par les Brahmanes, ce qui s'accorderait mal avec leur respect tout religieux pour leur langue sacrée. Ce que dit à cet égard le savant et judicieux Westergaard est encore actuellement bien fondé, malgré les progrès faits dès lors dans la connaissance du sanscrit [1]. Pour cette question, comme pour beaucoup d'autres, il vaudrait mieux s'abstenir d'assertions trop absolues. Quand je vois les dissidences qui règnent encore sur bien des points entre les hommes les plus versés dans ces études ; quand je vois, par exemple, un très-savant indianiste, le professeur Goldstücker, qualifier de *saturnales de la philologie sanscrite*, certains travaux

[1] Cum autem multas radices neque ex nominibus inde derivatis cognoscamus, neque earum usum locis e libris classicis sumptis probare possimus, sunt qui contendant tales radices omnino non in lingua extitisse, sed a grammaticis nescio cur mere esse fictas. Mira tamen assertio, quum tam paululum literae Indicae notae sint. Puto contra quemque sibi persuasum habere posse, eas radices, de quibus omnes grammatici consentiant, quum literae Indicae melius cognitae fuerint, omnes exemplis inde sumptis probatas repertum iri. (Westergaard, *Radices linguae sanscritae*, p. 8.)

de l'école de Berlin et de Pétersbourg [1], je puis en conclure, sans entrer dans le fond du débat, que le temps des décisions tranchantes et des Aristarques n'est pas encore venu. Il en est de même, et à plus forte raison, de bien des problèmes relatifs à la langue primitive des Aryas, et à ses rapports avec les langues diverses qui en sont dérivées. L'avenir seul prononcera entre des vues qui sont encore divergentes.

[1] Pâninî : *His place in sanskrit literature*, London, 1861, p. 268.

LIVRE TROISIÈME

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES ANCIENS ARYAS.

---

§ 161. — OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que des faits relatifs à l'histoire extérieure de l'antique race arienne, à ses origines locales, à son extension graduelle, et à ses migrations lointaines. Ici et là seulement, nous avons pu signaler quelques indices d'un développement matériel plus ou moins avancé, tels que la possession des métaux usuels, des plantes cultivées et des animaux domestiques. En abordant directement l'étude de cet ordre de faits, nous entrons dans un champ de recherches d'un intérêt plus vif, mais aussi plus difficiles à tous égards, et les difficultés croissent encore quand on arrive aux questions qui concernent l'état social, les mœurs, les connaissances, les croyances de ce peuple primitif que nous n'entrevoyons qu'à travers les débris de son langage, dispersés chez ses descendants. Cela résulte déjà de la nature des problèmes à étudier. Les objets du monde extérieur restent toujours les mêmes, et leurs noms se conservent avec une persistance remarquable; mais, dans la vie des peuples, tout tend incessamment à changer, et d'autant

plus que cette vie elle-même a plus de puissance et de mouvement. Avec le progrès graduel, les usages, les mœurs, les institutions se transforment, les connaissances s'étendent, les idées morales et religieuses se modifient, et cette marche n'est pas toujours régulièrement progressive. Les migrations lointaines, les agitations intestines, les guerres, amènent des temps d'arrêt, des reculs, des perturbations, qui deviennent autant de points de départ nouveaux pour de nouvelles évolutions des existences nationales. Toutes ces phases diverses se reflètent fidèlement dans les langues, et s'y reconnaîtraient à coup sûr si l'histoire de ces dernières nous était mieux connue. Dans l'état actuel des choses, les matériaux accessibles ne nous offrent plus que les résidus épars, et confusément mêlés des révolutions passées. Les termes anciens, souvent difficiles à distinguer de leurs synonymes plus récents, ont quelquefois changé de sens sous l'influence des idées nouvelles, ce qui devient une cause fréquente d'incertitudes et d'erreurs possibles. Tout cela impose une grande réserve, quant aux inductions à tirer pour l'époque préhistorique. Nulle part ces observations ne s'appliquent mieux qu'aux races ariennes qui, à partir du moment de leur dispersion, se sont développées dans des directions si diverses. Toutefois, cette diversité même est ce qui nous permet encore de retrouver les traces des faits primitifs. Ce que telle langue a perdu, telle autre l'a conservé, et, si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est de l'abondance, plutôt que de la pénurie, des éléments de comparaison qui ont résisté à l'action de tant de siècles.

Pour nous faire une idée aussi complète que possible de la civilisation matérielle des anciens Aryas, nous chercherons d'abord quel a dû être leur genre de vie, pour les suivre après cela dans les diverses branches de leur industrie, et de ses produits variés. Il faut d'ailleurs rappeler ici une observation déjà faite (t. I, p. 185), c'est que les éléments de la philologie comparée ne peuvent nous éclairer que sur la dernière période de l'existence sociale des Aryas avant leur dispersion, et que cette période elle-même a dû être précédée par plusieurs phases de progrès graduel. Ce n'est

donc plus que par conjecture que nous pouvons distinguer dans le vocabulaire l'âge relatif des termes, pour en tirer quelques inductions sur l'histoire de l'ancienne civilisation. On peut bien présumer, par exemple, que les noms relatifs à la famille remontent à l'époque la plus reculée, par cela seul que la famille est le principe même de toute société humaine; mais rien ne prouve que son organisation ait été dès le début aussi complète qu'elle nous apparaît au temps qui a précédé immédiatement la dispersion de la race arienne. Il en est de même, et à un plus haut degré, des différentes phases sociales qui ont dû d'abord se succéder, mais dont les éléments ont sans doute coexisté plus tard, dans la réalité comme dans la langue. Il est possible que la vie de chasseur ait précédé la vie pastorale, comme celle-ci l'agriculture; mais les anciens Aryas ont pu rester chasseurs et pâtres tout en devenant laboureurs, et le progrès n'aura pas suivi la même marche chez des tribus placées dans des conditions locales plus ou moins différentes. Si donc, dans les recherches qui suivent, et pour plus de clarté, nous traitons séparément de ces phases diverses dans l'ordre qui semble le plus naturel, nous n'entendons rien préjuger sur la réalité historique de cet ordre, quitte à signaler, chemin faisant, les indications qui semblent l'appuyer. La même observation s'appliquera aux autres sphères de la civilisation arienne que nous étudierons tour à tour. Point d'hypothèses préconçues, et stricte observation des faits, telle est la règle que nous devons nous imposer.

CHAPITRE I

LE GENRE DE VIE.

SECTION I

§ 162. — LA CHASSE ET LA PÊCHE.

On ne saurait douter que les anciens Aryas, comme tous les peuples du monde, n'aient cherché dans la chasse et la pêche des moyens de subsistance, d'autant plus que leur pays devait abonder en gibier de toute espèce ; mais rien n'indique qu'ils aient débuté par être exclusivement chasseurs, à l'exemple de certaines tribus sauvages. Lors même qu'il en aurait été ainsi, il serait impossible de le prouver, puisque la vie pastorale d'abord, et ensuite l'agriculture, ont certainement prédominé avant l'époque de la dispersion. Tout ce que l'on peut constater, c'est que les affinités d'un certain nombre de termes témoignent encore de l'exercice de la chasse et de la pêche à côté des autres occupations.

1). Le sanscrit ***vyâdha***, chasseur, signifie celui qui frappe, qui blesse, de la rac. ***vyadh***, icere, ferire, d'où ***vyadha***, ***vyadhana***, l'action de blesser, etc. Dans plusieurs temps de sa conjugaison, cette racine prend la forme de ***vidh*** (***vidhyati***, ferit, ***viddha***, vulne-

ratus, etc., et de même à la fin des composés, tels que *mrgâvidh*, chasseur, c'est-à-dire qui frappe le cerf. A cette forme *vidh* se rattachent d'autres dérivés, *vêdha*, *vêdhana*, perforation, *vêdhaka*, qui blesse, etc.

Bopp (*Gl. scr.* v. cit.) compare le latin *vēnari*, contracté peut-être de *vednari;* mais la rac. scr. *vên*, appetere, amare, semble offrir une solution plus directe.

Une concordance plus sûre se présente dans l'irlandais-erse *fiadh*, gen. *féidh*, venaison, cerf, *fiadhaige*, ers. *fiadhaiche*, chasseur, *fiadhach*, ers. *fiadhan*, chasse, etc. L'identité complète des formes *vyadh* et *fiadh* n'est cependant qu'apparente, attendu que l'irlandais *ia* est pour un *ê* plus ancien [1], de sorte que *fiadhach*, *fiadhan*, répondent à *vêdhaka* et *vêdhana*. Au sens général de la rac. *vyadh* se lient de plus l'irlandais *fiadha*, *fiadhain*, *fiadhanta*, féroce, sauvage, ainsi que le cymr. *gwŷdd*, armor. *gwéz*, *goué*z, avec le même sens.

Il faut probablement rattacher aussi à ce groupe l'ancien allemand *weida*, chasse, *weidinari*, chasseur, *weidôn*, — *danôn*, chasser, scand. *veidr*, *veidi*, venatio, *veida*, *veidha*, ags. *vaedhan*, venari. La dentale, il est vrai, est irrégulière, et le *dh* du sanscrit = *d* gothique et ang.-saxon, aurait dû devenir *t* dans l'ancien allemand.

2). La rac. scr. *rag̍*, *rang̍*, ire, prend au causatif, *rag̍ayati*, le sens de venari, mais, dans cette acception, je n'en connais aucun dérivé. On peut comparer le lithuanien *rúginti*, exciter, presser, contraindre, *rangyti*, id.; et, plus spécialement encore, l'irlandais *ruagaim*, chasser, d'où *ruaig*, chasse, *ruagaire*, chasseur [1], etc. Le *g* non aspiré indique la suppression de la nasale, et la diphtongue *ua* remplace l'*a* comme dans *uadh* (*uaidhim*) manger, = scr. *ad*.

3). Le zend *azra*, chasse [2], dérive de *az*, *aj* = scr. *ag̍*, agere. Le corrélatif sanscrit *ag̍ra*, signifie qui pousse, qui incite, dans le

[1] Cf. Zeuss. *Gramm. celt.*, p. 21.

[2] Spiegel. *Avesta*, I, p. 239, d'après la version huzvaresh. Ce mot ne paraît qu'une fois dans les textes zends.

composé védique *ghâsêaġra*, qui incite à manger (*Dict. de Pétersb., v. c.*), et, comme subst. masc., *aġra* désigne la plaine, la campagne, en tant que, lieu de mouvement libre. Cf. ἀγρός, ager, etc.

L'acception du zend se retrouve exactement dans le grec ἄγρα, chasse (de ἀγω), d'où ἄγρευς, ἀγραῖος, chasseur, ἄγρευμα, ἄγρηνον, filet de chasse, etc. Le rapport entre ἄγρα et ἀγρός, est identiquement le même que celui de *azra* au scr. *aġra*.

4) Les armes du chasseur ont dû être les mêmes que celles du guerrier, lesquelles seront plus tard l'objet d'un examen particulier. Mais, à côté de la force, on employait aussi la ruse, et c'est ce qu'indiquent encore quelques anciens noms du filet de chasse et de pêche.

a). Le scr. *ġâla*, *ġâlaka*, filet, de la rac. *ġal*, tegere, operire (to encompass, to cover with a net. Wilson D.), d'où *ġâlika*, *ġâlin*, chasseur et pêcheur, et qui se retrouve dans le persan *ġâl*, filet, aurait disparu des langues européennes, s'il ne s'était pas conservé dans les noms du cygne aux pieds réticulés, qui correspondent au scr. *ġâlapâd*, et qui ont été réunis à la page 390 du 1er volume. On l'y aurait difficilement reconnu sans l'aide du composé sanscrit.

b). L'affinité du grec πόρχος, filet de pêche, avec le cymrique *perced*, bow-net, et le lith. *spurktus*, espèce de filet (watenetz), indique une commune origine arienne. Benfey rapporte le grec à la racine scr. *pṛć* (*parć*), spargere, tangere, conjungere, au causatif colligare. Cf. *â-parć*, amplecti, et πλέχω, *plecto*, d'où πλεχτάνη, filet. Le mot cymrique se lie de même à *parc*, enceinte (d'où notre *parc*), *parciaw*, enfermer, parquer, etc. ; et le lith. *spurktus* appartient à la forme scr. *spṛç* (*sparç*) amplecti, capere, évidemment alliée à *pṛć*.

c). Plusieurs noms européens du filet, d'ailleurs isolés et sans étymologies indigènes, s'expliquent assez naturellement quand on recourt aux langues orientales de la famille.

Ainsi le grec ἄρχυς, de ϝάρχυς, appartient probablement à la rac. scr. *vṛk* (*vark*), capere, sumere. (Dhâtup.).

Le latin *cassis* rappelle l'ossète, *chiss*, *chiz*, filet, et tous deux semblent se relier au scr. *kaksha*, cachette, enceinte, ceinture, sangle, etc., en pers. *kashah*, *kashî*, id. Cf. *kashîdan*, lier.

Le latin *tenus*, — *oris*, piége, lacs, appartient à la rac. *ten* de *tendo*, *tenuis*, etc. = scr. *tan*, d'où *tantu*, fil, etc. Cette racine, conservée par la plupart des langues ariennes, semble avoir disparu du slave et du lithuanien, où cependant on trouve, comme noms du filet de chasse, l'anc. slave *teneto*, *tonoto*, *tonotŭ*, et le lithuanien *tinklas*, dérivé par le suffixe *klas* des termes qui désignent des instruments.

Enfin, le goth. *nati*, angl.-sax. *nete*, mais anc. sax. *netti*, et anc. all. *nezzi*, correspond au scr. *naddhi*, corde, de *nah*, ligare, d'où aussi *nâha*, piége, lacs. Pour le changement de *ddh* en *t*, *tt*, *zz*, cf. t. I, page 200.

Les mots de cette catégorie ont dû prendre leur sens spécial à une époque où les tribus ariennes, encore rapprochées de leur berceau primitif, commençaient cependant à se séparer les unes des autres.

d). C'est dans cette classe de mots qu'il faut placer aussi un des noms européens du *hameçon*, le gr. ἄγκιστρον, lat. *uncus*, *uncinus*, et, avec un autre suffixe, l'ang.-sax. *angel*, scand. *aungull*, anc. all. *angull*, etc., où *ang* est pour *anh* par l'influence de la nasale. Le sens propre est celui de crochet, lequel appartient seul au sansc. *anka*, *ankuça*, de *anć*, curvare, comme au grec ὄγκος, ὄγκινος, etc.

SECTION II

§ 163. — LA VIE PASTORALE.

Si les termes relatifs à la chasse ne suffisent pas à prouver que les anciens Aryas aient débuté par être un peuple chasseur, il en est autrement de ceux qui se rapportent à la vie pastorale. Ici tout concourt à démontrer que ce genre de vie a dû précéder une

existence sociale plus stable, et tout au moins prédominer, pendant longtemps peut-être, sur les travaux de l'agriculture. Non-seulement les noms des principaux animaux pâturants, et en particulier celui de la vache, se retrouvent, comme on l'a vu, dans la plupart des langues ariennes, mais des coïncidences multipliées se révèlent entre ceux du pâtre, du pâturage, du troupeau et de ses produits, de l'étable, de la baratte, etc. Un grand nombre de termes divers se rattachent en outre clairement aux habitudes et aux souvenirs de la vie pastorale, bien que plus tard, et sous l'influence d'un nouvel état de choses, leur sens primitif se soit souvent modifié jusqu'à demeurer incompris. Rien de plus instructif que ces transformations qui nous font voir comme à l'œil l'ordre successif des anciennes phases sociales dont elles sont restées les seuls témoignages. A ce titre, elles méritent une attention particulière, et nous leur consacrerons un examen à part à la suite de la revue que nous allons faire des termes plus spéciaux.

ARTICLE 1.

§ 164. — LE PATRE.

1). Tout un groupe des noms du pâtre se lie à la rac. scr. et zend *pâ*, tueri, servare, nutrire, d'où *pâyu*, protecteur, nourricier, et le *pa*, *pati*, qui garde, maître, prince, lequel figure souvent à la fin des composés, et entre autres dans *gôpa*, litt. garde-vache, puis gardien en général, chef de village et roi. A *pâ* répond le gr. πάομαι, je me sustente, je me nourris, puis je possède, d'une forme active πάω. Cf. le dorique πᾶμα, possession, bétail = κτῆμα. De là, sans doute, ποιμήν, pâtre, ποίμνη, troupeau, etc., dont le suffixe = scr. *man*, se retrouve dans le lithuanien *pēmŭ*, génit. *pēmenês*, jeune pâtre. Cependant l'ē, *oi*, semblent indiquer une forme affaiblie *pi*.

Le synonyme scr. *pâla*, gardien, protecteur, se montre plus fréquemment que *pa* dans les noms du pâtre, en composition avec ceux des animaux qu'il garde. Ainsi *gôpâla*, vacher [1], *avipâla*, berger ou chevrier, *açvapâla*, gardien de chevaux, etc. J'ai comparé ailleurs (t. I, p. 461) le πόλος des composés grecs βουπόλος, αἰπόλος, οἰοπόλος; mais ce rapprochement, quelque spécieux qu'il paraisse, doit être abandonné si πόλος dérive directement de πέλομαι, et si la rac. πελ, suivant Bopp et d'autres, répond au scr. *ćal*, *ćar*, qui reviendra plus loin. *Pâla*, d'autre part, dérive de *pâlay*, que l'on considère comme un causatif irrégulier de *pâ*, mais qui n'est probablement qu'une autre forme de *pâray*, causat. de *pṝ*, dans le sens de tutari, custodire. Pott rapproche de *pâl* (aussi *pal*, suivant le Dhâtup.) le nom de la déesse *Pales* qui présidait aux troupeaux [2], ainsi que *palatium*, primitivement pâturage, d'où la *diva Palatua*, et *pālari*, errer çà et là comme les bergers. (*Et. F.*, I, 192). L'irlandais *fal* (*f* pour *p* ?) désigne le soin des troupeaux, d'après O'Reilly. (*Dict.*)

Un autre groupe appartient à un thème formé de *pâ* par le suffixe *na*, comme en sanscrit *pâna*, protection, mais en zend, protecteur, gardien, dans le composé *shôithrapâna*, protecteur du pays, — synonyme de *shoithrapaiti*, Σατράπης [3]. C'est le persan *pân*, *bân*, gardien, d'où *gôpân*, *gawbân*, kourd. *gován*, *gaván*, pâtre, vacher. C'est aussi, sans aucun doute, le lith. *ponas*, maître, seigneur, *pona*, maîtresse, demoiselle noble, comme en russe *panŭ* et *panna*, et, en polonais, *pan* et *pani*. L'illyrien *bân* est le nom du chef ou du prince [4].

A côté de *gôpân*, on trouve en persan *ǵûbân*, *ćôpân*, *ćôbân*,

[1] Cf. pers. *góþârah*, et *guwâl*, pâtre, avec *w* pour *p*, comme dans *shaw*, nuit= *shab* et scr. *kshapa*, etc.

[2] De même Corssen (*Zeitschrift de Kuhn*, V, 432). *Pales* de *pal*. Cette rac. *pal* (caus. *pâlayati*) semble être à *pâ*, dans le même rapport que *sthal* (caus. *sthâlayati*) à *sthâ*.

[3] Haug. *Gâthâs*. I, 169.

[4] Pott compare aussi le nom du dieu Πάν, avec le sens propre de pâtre et de protecteur (*Et. F.* I, 191).

qui n'en sont sans doute que des variantes, le *g* et le *ģ* alternant souvent entre eux, ainsi qu'avec *k* et *č*. Ce composé s'est conservé dans les langues slaves et le lithuanien, mais avec le sens général de maître, seigneur, tout comme le sansc. *gôpa* est devenu plus tard le chef de district et le roi. D'après Constantin Porphyr., les tribus slaves de son temps étaient gouvernées par des Ζουπανοι γέροντες. C'est là l'ancien slave *jupanŭ*, le dakor. *jupane*, seigneur, l'ancien polonais *żupan*, chef de district, le bohém. *żupan*, préposé de commune, l'illyr. *zupan*, intendant de maison, etc. En lithuanien, on ne trouve que le féminin *żupóne*, femme noble, dame, anc. prussien *supûni*, id. Que la signification primitive ait été celle de pâtre, c'est ce que prouvent l'albanais *tzobán*, et le grec moderne τζουπάνις qui l'ont conservée. Le polonais *żupan*, tunique, vêtement de dessous, lith. *żuponas*, id., russe *jupánŭ*, surtout court et chaud, a probablement désigné dans l'origine une chemise de pâtre, comme en persan *kûrdî*, vêtement de laine, de *kurd*, berger.

Il faut séparer des termes ci-dessus le pers. *shubân*, kourd. *sheván*, *shuané* (Lerch. *Kurd.*, 137, 225.), synonyme de *gôbân*, mais composé avec un autre nom de la vache, le zend *fshu*, et répondant à un thème ancien *fshupâna* (Cf. 1, p. 341).

Nous reviendrons plus tard sur d'autres termes dérivés de *gôpa*, et qui témoignent de la haute ancienneté de ce nom du pâtre. Je me contente de renvoyer ici à la page 459, 461 de notre premier volume, où nous avons vu les deux formes *gôpa* et *fshupa* désigner figurément le vautour en grec et en slave.

2). On considère ordinairement *pasco*, *pascor*, comme un fréquentatif de *pâ*, πάομαι, mais il est plus probable que la racine est *pas*, dont l'*s* se maintient dans *pastor*, *pastio*, *pascuum*, *pastus*, et disparaît dans *pāvi*, *pābulum*, etc. Cela paraît résulter déjà de la comparaison de l'anc. slave *pasti*, pascere, au présent *pasã*, d'où *pasha*, pascuum, *sŭ-pasti*, servare, *o-pasŭ*, cura, etc. Du russe *pastĭ*, pol. *paść*, etc., dérivent de même *pasenie*, act. de paître, *pastva*, pâturage, troupeau, *pastuchŭ*, *pastyrĭ*, pasteur, termes communs aux autres dialectes slaves, et où l'*s* ne saurait

appartenir au *sco* des fréquentatifs latins. Le cymrique *pasgwr*, *pasgadwr*, pâtre, *pasgell*, pâturage, n'ont pas l'air non plus d'être des mots d'emprunt. Une preuve plus décisive encore se trouverait dans le zend *ava-paçti*, si Haug a raison de l'interpréter par prairie (*flur, aue*) (*Gâthâs.* II, 88), et il faut ajouter qu'en siahpôsh le pâtre est appelé *pashká* [1].

Le sens primitif de cette racine *pas* reste obscur, mais, comme nous verrons tout à l'heure un verbe de mouvement, *ćar*, ambulare, errare, prendre la signification de pasci, on peut admettre un rapport avec la rac scr. *pash* (*pashayati*) ire. (Dhâtup.). Cf. *pis*, *pês*, id. ang.-sax. *fysan*, festinare, anc. all. *fasôn*, vestigare, cymr. *pasiaw*, transire, etc.

3). La rac. scr. *ćar*, dont nous venons de parler, donne lieu à des rapprochements plus étendus. Son acception spéciale de pasci, pabulari, dérive de son sens plus général d'errer çà et là, ambulari, peragrare; mais elle remonte sans contredit au temps de l'unité arienne, comme le prouvent les concordances multipliées des noms du pâtre, du bétail et du pâturage qui en proviennent.

En sanscrit, nous trouvons *ćâraka*, gardien, *gôćâraka*, vacher, du causat. *ćâray*, *praćâra*, pâturage, *gôćara*, id., puis, par extension, district, contrée [2]. J'ai comparé déjà (t. I, 362) le zend *ćaraiti*, animal qui pâture, ainsi que le pers. *ćarîdan*, paître, *ćarâ*, *ćaras*, *ćarish*, etc., pâturage, auxquels il faut ajouter *ćarand*, pasteur, et le kourde *ćiair*, arménien *ǵarag*, pâturage, etc.

L'ancien slave nous offre, comme nom du berger, *ovĭćarĭ*, devenu en russe *ovćarŭ*, en polon. *owczarz*, en illyr. *ovciar*, et en lith. *awczorus*, en composition avec le nom du mouton. (Cf. t. I, p. 358). Le lithuanien a conservé la racine *ćar* sous la forme de

[1] Burnes, *Vocab. Asiat. soc. of Bengal.* April 1838.

[2] Au vol. I, p. 362, j'ai cité d'après Rosen, le vêdique *ćarâtha* (propr. *ćaratha*) avec le sens de pecus, mais le D. de Pétersb. ne lui donne, comme adj. que celui de mobile, vivant, et, comme subst. de migration, voyage. Cf. Roth. *Nirukta.* Comment., p. 140.

szar (sz = k = *ć*) dans *szérti*, pabulari, d'où *pa-szaras*, pabulum, et *szerétas*, la cour où le bétail mange.

C'est au même groupe que Benfey rapporte le κόλος du grec βουκόλος = *gôćara*, ainsi que le latin *colo*, *colonus*, *incola*, avec le sens de versari, agere, facere, qui appartient aussi à *ćar*. Cf. *pari-ćar*, colere, ministrare, etc. [1]. En sanscrit déjà, *ćar* devient *ćal*, procedere, et, si le grec πέλομαι y correspond également avec π pour *ć*, il faut considérer le πόλος de βουπόλος, αἰπόλος, etc., comme une variante phonique de κόλος [2].

J'ai comparé déjà l'anc. irlandais *cair*, *cairach*, mod. *caor*, *caora*, la brebis comme animal pâturant, ainsi que *caoraidh*, bétail, etc. (t. I, p. 362). Je crois retrouver aussi la rac. *ćar*, avec le changement ordinaire de *ć* ou *k* en *p*, dans le cymrique *pori*, pasci, *poriaw*, pascere, d'où *pawr* (= *pâr*), armor. *peür*, pâturage, *poriant*, *porfa*, etc., id. de même que dans *pari*, troupeau, rapprochement préférable à celui que j'ai proposé antérieurement (t. I, p. 266).

ARTICLE 2.

165. — LE BÉTAIL ET LE TROUPEAU.

Les noms des animaux domestiques ont été comparés d'une manière suffisamment complète dans la première partie de notre ouvrage, et nous n'avons à nous occuper ici que des termes généraux qui s'appliquaient au bétail et au troupeau.

1). Le plus ancien et le seul qui se soit conservé dans les principales langues ariennes, est le sanscrit et zend *paçu*, l'animal domestique par opposition à la bête sauvage, l'animal captif que l'on attache, de la rac. *paç*, ligare. Cf *pâça*, lien, chaîne, attache pour

[1] Kuhn, Z. S. VIII, 92. Cf. aussi la rac. scr. *kal*, agere, κέλω, κέλλω, etc.

[2] Cf. l'alban. *kol*, troupeau, *kulotas*, berger, *kulóture*, pâturage.

le bétail [1]. De là *pâçava*, troupeau, et les composés *paçupâla*, — *rakshin*, pasteur. A l'exception du zend *paçu*, et de l'ossète *fos*, troupeau, les langues iraniennes semblent avoir appliqué ce nom plus spécialement à la chèvre, en sanscrit aussi *paçu*, ou au mouton. Ainsi l'afghan *psah*, chèvre, *pse*, mouton, kourd. *paz*, *pas* [2], oss. *fiss*, *fuss*, id., etc.; de même qu'en italien *pecora*, brebis, est provenu de *pecus*.

En Europe, on a signalé depuis longtemps les concordances de *paçu*, avec le gr. πῶϋ, contracté de ποχυ ou ποσυ, le lat. *pecus*, — *udis*, ou — *oris*, dérivés par d'autres suffixes, le lith. *pekus*, d'où *pekwaris*, berger, et le goth. *faihu*, qu'Ulphilas n'emploie que dans l'acception de bien, propriété, argent (cf. *peculium*, *pecunia*), mais qui reprend aussi son sens propre dans l'anc. sax. *fehu*, l'ang.-sax. *feoh*, le scand. *fé*, l'anc. all. *fihu*, etc. Il est à remarquer avec Benfey (*Gr. W. L.*, II, 90), que ces noms germaniques se lient directement à la rac. *fah*, goth. *fahan*, capere, qui correspond au sanscrit *paç*. L'erse *pasgán*, petit troupeau, se rattache de même à la rac. *pasg*, *fasg*, lier, envelopper.

2). Une coïncidence remarquable, mais isolée, est celle du sanscrit *gavya*, m., bétail, troupeau de vaches, aussi *gavyâ*, f., dérivé de *gô*, avec le lith. *gaibje*, f., troupeau, et *gáuja*, *gáuje*, f., id., et troupe, en parlant des loups et des chiens, le sens primitif étant tout à fait oublié.

3). Les acceptions de troupe et de troupeau s'échangent naturellement d'une langue à l'autre, et se confondent quelquefois. C'est ainsi que le scr. *vraġa*, troupeau, multitude, de *vraġ*, ire, progredi, se reconnaît avec sûreté dans le latin *volgus*, *vulgus*, la multitude, le troupeau des hommes. Cf. *bhrâġ* et *fulgeo*, *vraṇa* et *vulnus*, etc. Un rapport inverse se révèle entre le scr. vêdique *çardha* ou *çardhas*, troupe (cf. zend *çarĕdha*, race, espèce, suivant Haug, *Gâthâs*. I, 205), et un groupe européen de noms du troupeau. A *çardha* correspond, en effet, le goth. *hairda*, d'où

[1] Cf. pers. *pâsîdan*, garder.

[2] *Péz*, menu bétail (Lerch. Gl. 151).

hairdeis, pasteur, ags. *heord* et *hirde*, anc. all. *herta* et *hirti*, etc., et probablement aussi l'anc. sl. *ćrieda*, grex, illyr. *ćredo*, pol. *czereda*, troupeau de la commune, d'où le hongrois *csorda*, troupeau, à moins que ces termes n'appartiennent à la racine *ćṛr*. (Voy. plus haut, p. 11.) On trouve, en effet, dans quelques dialectes, une autre forme avec *k*, le slov. *kardélo*, slovaq. *krdel*, troupeau (cf. lith. *kerdzus*, pâtre). L'irland. *crodh*, bétail, et le cymr. *cordd*, tribu, famille [1], semblent se rattacher à la même racine.

Cette racine paraît être le scr. vêd. *çṛdh* (*çardh*) adniti, excelsum fieri (West. *Rad. scr.*), d'où *çardha*, dans le sens de force. De là, par une transition naturelle, l'acception de dominer, garder, posséder, que Haug (*Gâthâs*. II, 179) revendique pour une racine zend hypothétique, *çard*. Cette notion primitive de force reparaît également dans le goth. *hardus*, dur, ferme, fort, suivant Grimm, d'un verbe perdu *hairdan*, firmari (*hird, hard, hurd*), auquel appartiendrait aussi *haurds*, porta, anc. all. *hurt*, crates, etc., ce qui nous ramène à l'idée de garder. Enfin, le goth. *haldan*, pascere, = anc. all. *haltan*, tenere, habere, sustentare, custodire, d'où *halt*, pascuum, *haltara*, custos, etc., ne semble différer que par le changement de *r* en *l*.

ARTICLE 3.

§ 166. — LE PATURAGE.

Nous avons vu déjà plusieurs noms du pâturage dérivés des rac. *ćar* et *pas* ; il en est d'autres encore qui proviennent évidemment du fond commun le plus ancien des langues ariennes.

1). Le plus intéressant, par les extensions de sens qu'il a reçues

[1] Cf. scand. *hyrd*, satellitium, coetus hominum, familia, à côté de *hiörd*. grex.

successivement, est le sanscrit *gavya*, cité plus haut dans l'acception de bétail. Ce dérivé vêdique du nom de la vache, *gô*, signifie comme adj. ce qui est relatif à l'animal domestique, et comme subst. un pâturage de vaches. Pott déjà (*Et F.*, I, 87, 184), avait conjecturé un rapport entre le grec γαῖα, et le scr *gô* dans le sens de terre, et Benfey (*G. W. L.*, II, 114) avait adopté ce rapprochement en considérant γαῖα pour γαϝια, comme répondant à un nom sanscrit hypothétique de la terre, *gavyâ*, provenu de *gô*, id. Ce qui pouvait en faire douter, c'est que la double acception de *gô* comme vache et terre n'a probablement qu'une origine mythique indo-iranienne relativement récente. Dès lors le vêdique *gavya*, pâturage, est venu confirmer l'affinité de ces termes, bien que d'une manière un peu différente. Ce qui n'était d'abord que le lieu fréquenté par les troupeaux de vaches est devenu plus tard le nom du district, comme pour *gôćara*, puis de la province, du pays, et de la terre entière dans le grec γαῖα, identique, sauf le genre, et contracté ensuite en γέα, γᾶ et γῆ [1].

C'est à bon droit que Benfey rattache également ici le gr. γυία, γύα, γύης, autre contraction de *gavyâ*. L'acception plus spéciale de champ, ou terre labourée, doit remonter à l'époque où l'agriculture a remplacé la vie pastorale. La transition du sens était d'autant plus naturelle que le scr. *gô* se trouvait représenté par le gr. βοῦς, et que l'étymologie de γυία, aussi bien que celle de γαῖα, n'était plus sentie [2].

Par la même raison, on ne doit pas hésiter à rapprocher de *gavya* le goth. *gavi* (thème *gauja*, Bopp. V. *Gr.*, I, 255), anc. all. *gawi*, *gewi*, anc. sax. *gâ*, *gô*, all. mod. *gau*, pagus, regio. On devrait attendre *kavi*, en accord avec le nom de la vache devenu *kû*

[1] Le vêdique *gaya*, maison, famille, et le zend *gaya*, vie, *gaêtha*, monde, n'ont sûrement aucun rapport avec le grec γαῖα. Burnouf et Spiegel (*Beitr.* I, 316) conjecturent pour le zend une rac. *gi* = scr. *ģîv*, vivere.

[2] Une trace de la forme primitive *gô* se montre cependant non-seulement dans γά-λαξ (V. t. I, 332), mais dans γαῖος, ὁ ἐργάτης βοῦς, suivant Hesychius. Cf. scr. *gavaya* et *gaya*, Bos gavaeus.

en germanique (cf. I, p. 332); mais on avait perdu de vue la corrélation des deux termes.

Cet ancien nom du pâturage se reconnaît encore dans le lith. *gojas*, *gojus*, anc. sl. et russe *gaĭ*, nemus, pol. *gay* (gén. *gaiu*), id. avec la même signification modifiée que pour le latin [1].

Enfin, l'irl. *gé* ou *cé*, terre, suivant O'R., si toutefois il est bien authentique, nous offre une contraction toute semblable au grec γῆ et en analogie d'ailleurs avec les changements phoniques usités en irlandais. (Cf. *dé* génit. de *dia*, dieu, = scr. *dêvasya*.)

2). Le latin *nemus*, bocage, bois, mais primitivement pâturage, comme νέμος, νομὸς, νομὴ, est sûrement d'une origine ancienne, bien qu'un peu incertaine. Les termes grecs dérivent directement de νέμω, pasco, mais aussi tribuo, distribuo, et, au moyen, νέμομαι, pascor et possideo. De là, les autres acceptions de νόμος comme distribution, ordre, loi, coutume, et de νομός comme demeure, habitation. Tout jusqu'ici est assez logique, mais les difficultés commencent quand on veut remonter à l'idée première. A νέμω, en effet, correspond le goth. et ags. *niman*, capere, sumere, anc. all. *neman*, scand. *nema*, id., et occupare, ainsi que l'anc. slave *nimati* dans *sŭ-nimati*, congregare, rus. *s-nimátĭ*, ôter, enlever, *pere-nimátĭ*, prendre, *pri-nimátĭ*, recevoir, *pod-nimátĭ*, ramasser, *vy-nimátĭ*, enlever, saisir, etc. Si nous recourons au sanscrit, nous trouvons la rac. *nam* avec le sens encore différent de inclinare, incurvare, inclinare se venerandi causa, d'où *namas*, salut, inclination, vénération. Cf. zend *nemañh*, culte, pers. *namâz*, id. et *namîdan*, incliner vers, désirer, etc. Cela ne concilie guère, au premier coup d'œil, les acceptions précédentes ; toutefois les dérivés de *nam* suggèrent quelques rapprochements assez frappants. Ainsi le vêdique *namas*, *nêma*, nourriture (*Naigh*, II, 7), cf. zend *nimata*, herba (Spiegel, *Avesta*, I, 86), c'est-à-dire ce que l'on offre, ou ce que l'on prend, semble re-

[1] Les formes γαῖα, γυία, *gauja*, *gojas*, rappellent singulièrement le pers. *kôy*, *kûy*, district, région, village où le *k* remplace *g*, comme dans l'ossète *kaw*, *kau* et *gau*, village. Le persan *kûyah*, étable, pour *gûyah*, paraît être le scr. *gavya*, ce qui convient à la vache.

lier νέμω, pasco, au goth. *niman*, et au slave *nimati*. D'un autre côté, au gr. νομός, habitation, répond le lith. *nàmas*, maison, demeure, d'où *namoti*, habiter, et beaucoup d'autres dérivés, et ceci nous rapproche du sens de νέμομαι, posséder. Ces divers rapports indiquent certainement une origine commune. Kuhn observe que l'on s'incline pour prendre, et que le bétail baisse la tête pour paître. (*Ind. Stud. de Weber*, I, 338.) On s'incline également pour offrir avec respect, et c'est là sans doute la notion primitive qui semble le mieux concilier les divergences indiquées.

3). D'après Kuhn (l. c., p. 339), le scr. *pada*, lieu, site, station, de *pad*, stare et ire, désigne plus spécialement un pâturage dans le Rigvêda ; par exemple : I, 67, 3 : *priyâ padâni paçvô nipâhi*, protége les pâturages aimés du bétail. Cf. pers. *pâdah*, prairie, pâturage, *pâdah-bân*, pâtre. Il compare, avec raison, le gr. πέδον, sol, terre, ainsi que l'ombrien *perum* (de *pedum*) [1] ; mais le rapprochement qu'il propose avec le slave *póle*, campus, semble moins sûr. L'analogie de l'adv. russe *poló*, ouvertement, à découvert, c'est-à-dire en plein champ, avec le lat. *palam*, nous ramène plutôt à cette racine *pal*, *pâl*, = *pṛ*, que nous avons présumée, avec Pott, dans *palatium*, *Pales*, etc. (Cf. § 164, I.) Ainsi le slave *póle* aurait signifié, dans l'origine, le pâturage en tant que gardé, comme en sanscrit *pâlana* dans *pâçavapâlana*, pâturage, Cf. *paçupâla*, pâtre. En pers. *pal* désigne un champ entouré d'une levée de terre, c'est-à-dire gardé, protégé, et *pâlîz*, un jardin. Cf. scr. *pâli*, levée de terre, digue, limite, c'est-à-dire protection, garde.

[1] Curtius. *Griech. Etym.*, 210, compare aussi *oppidum*, τὸ ἐπὶ τῷ πεδίῳ, la ville qui protége la campagne.

ARTICLE 4.

§ 167. — LES LIEUX DE RÉUNION DES TROUPEAUX, L'ENCLOS, L'ÉTABLE.

Au temps où les troupeaux constituaient encore la principale richesse de la famille et de la tribu, ils étaient sans doute trop nombreux pour être renfermés dans des étables ; et les lieux de repos, ou de refuge, consistaient en enclos, en stations, où les pâtres et le bétail se réunissaient pour passer la nuit. Ce n'est que plus tard, et quand le travail agricole eut amené le partage du sol, que les troupeaux plus divisés purent être abrités d'une manière moins imparfaite. Les langues conservent encore des traces de cet état primitif, ainsi que des changements qui ont suivi.

1). Le scr. *gôshṭha* ou *gôsthâna*, en zend *gaôstâna*, n'a signifié d'abord qu'une *station* de vaches, de *gô* et *sthâ*, stare, d'où *sthâna*, lieu, site, puis demeure, maison, ville, etc. Plus tard, *gôshṭha* a pris le sens d'étable, comme *açvasthâna* celle d'écurie (de chevaux), et sa signification s'est ensuite généralisée dans le féminin *gôshṭhî*, jusqu'à ne plus désigner qu'une réunion, une assemblée, une société d'amis. La nature de ce composé est si bien tombée en oubli, que l'on a dit aussi pour étable *gôgôshṭha*, en répétant deux fois le nom de la vache. Il n'est pas étonnant d'après cela que le lithuanien *gúsztas*, *gúzta*, unique exemple à moi connu d'une coïncidence européenne, ne signifie plus qu'un poulailler et une hutte.

Le subs. simple, *sthâna*, se retrouve encore comme nom de l'étable dans le beloutche *thân*, le lith. *staine*, le pol. *staynia* et l'albanais *stan*, tandis que le pers. *stân* des noms de pays, et l'anc. slave *stanŭ*, hospitium, castra, en russe station, demeure,

pol. *stan*, état, etc., ont conservé des significations plus ou moins générales.

Le scr. *sthala*, lieu, site, de *sthal*, firmiter stare (Dhâtup.), racine alliée à *sthâ*, désigne aussi une étable dans le composé *avisthala*, bergerie. Il en est de même dans les langues germaniques, où l'ags. *stal, steal*, scand. *stallr*, anc. all. *stal*, *stall*, etc., étable, et aussi lieu, place, dérivent de *stellan, staljan*, en anc. all. statuere, ponere, = scr. caus. *sthâlay*. Cf. gr. στέλλω, etc.

A la rac. *sthâ*, restée vivante presque partout, se lient également σταθμός et *stabulum*, d'où l'irl. *stábul*, etc.

2). Un terme peut-être moins ancien, parce qu'il indique plutôt un endroit couvert, est le scr. *mandirâ*, ou *mandurâ*, litt. un lieu de sommeil, *dormitorium*, de *mand*, dormire (laetari, gaudere, etc.), puis une étable, un lit, une maison, et, au neutre, un temple, une ville, etc.

L'acception d'étable se retrouve dans le grec μάνδρα, lat. *mandra*, ainsi que dans l'irl. *maindreach*, *mainneir* (= *mandira*), *manrach*, ers. *mainnir*, *manrach*, bergerie, parc.

3). J'ajoute quelques rapprochements assez frappants, mais isolés, entre des noms iraniens et celtiques.

Pers. *angarâ, angarwâ*, bergerie, peut-être allié au scr. *angana*, cour. — Irl. *angar*, étable. (O'R.)

Pers. *lân*, enclos pour le bétail, aire, enceinte d'une maison. Cymr. *llân*, enclos, aire, cour, place, église, village. Irl. erse, *lann*, enclos, champ ; évidemment le *lanum* des noms de lieux gaulois, lequel désignait sans doute un lieu d'habitation entouré d'une enceinte.

Beloutche. *bhân*, étable à vaches. — Irl. *banrach*, ers. *banair*, enclos pour le bétail.

ARTICLE 5. — LES PRODUITS DU TROUPEAU.

Les pasteurs, comme de raison, se nourrissaient principalement de la chair et du lait de leurs troupeaux, tandis que les peaux et la laine leur fournissaient de quoi se vêtir. Aussi les termes qui s'appliquent à ces divers produits offrent-ils dans les langues ariennes des preuves multipliées d'une origine ancienne et commune.

§ 168. — LA CHAIR, LA VIANDE.

1). Le scr. *kravya*, vêd. aussi *kravi*, *kravis*, désigne la chair crue. La racine est incertaine, mais il est à croire, avec Lassen (*Anthol. Gloss.*) qu'elle est la même que celle de *krûra*, crud, dur, rude, cruel. Ses dérivés, dans l'une et l'autre acception, offrent de nombreuses analogies.

Ainsi, en grec, κρέας,-ατος (thème κρεϝατ) avec un suffixe ατ qui disparaît dans les composés, κρεανόμος, κρεουργὸς, κρειοδόχος. Le corrélatif latin n'est pas *caro*, mais bien *cruor*, sang, *cruentus*, sanglant. C'est également au sang que s'appliquent l'anc. prus. *krawja*, le lith. *kraujas*, d'où *kruwinas*, sanglant, l'anc. sl. et rus. *krovĭ*, pol. et boh. *krew*, illyr. *karv*, etc., l'anc. irland. *cruu* (Corm. *Gloss.*), mod. *cru*, et le cymr. *crau*, corn. *crou*. Par contre, l'ang.-sax. *hreaw*, scand. *hrae*, anc. all. *hrêo*, corpus, cadaver, revient à la première acception.

Les formes qui sont alliées au scr. *krûra* offrent presque partout un parallélisme évident avec les précédentes. Ainsi le zend *khrui*, cruel, le gr. κραῦρος, rude, dur, le lat. *crudus*, *crudelis*, l'irl. *cru*, *cruadh*, rude, sévère, *cruas*, cruauté, cymr. *creuder*,

id., *creulawn*, cruel, sanguinaire, l'ags. *hreow*, scand. *hrâr*, anc. all. *rawer* (de *hrawer*), crudus, crudelis, etc.

2). Les mêmes transitions de sens se montrent pour le scr. *âmis*, *âmisha*, ou *amisha*, chair, de même origine, sans doute, que *ama* ou *âma*, crud, *âmatâ*, crudité, en gr. ὠμός, ὠμοτης, en irl. *amh*, *omh*, cymr. *of* = *om*, ainsi que le scr. *ama*, *âma*, crainte, terreur, maladie, *âmana*, etc., id.; anc. irl. *omun*, cymr. *ofyn*, *ofn*, crainte, etc. [1]. La racine est *am*, au causat. *âmay*, aegrotum esse. Aucun nom de la chair n'en dérive ailleurs qu'en sanscrit, mais l'irl. *omh*, sang, se rapporte à *âmis*, comme *cruu* à *kravis*.

3). Le scr. *mâñsa* semble avoir désigné primitivement la chair préparée, divisée, distribuée, s'il dérive, comme cela est probable, de *mas*, metiri. (Dhâtup.). Cf. *mâñsa* dans l'acception de temps. En hindoustani, et en tirhaï du Caboul, nous trouvons *mâs*, en armén. *mis*.

Le lat. *mensa*, repas, table, n'aura signifié dans l'origine qu'une portion de chair. (Cf. *mensio*, *mensura*), comme aussi l'irl. *méis*, plat, dont l'*s* maintenue indique une nasale supprimée, et peut-être *maise*, nourriture en général. Les langues germaniques n'offrent que le goth. *mimz* (pour *minz*), chair. L'anc. prus. *mensas*, devenu en lith. *mēsa*, viande, est presque identique au sanscrit, ainsi que l'anc. slave *miäso*, pol. *mięso*, russe *miaso*, illyr. *meso*, etc.

§ 169. — LA PEAU, LE CUIR.

Les peaux des animaux domestiques, brutes ou préparées, fournissaient des vêtements, et trouvaient beaucoup d'autres applications. Nous ne parlerons ici que des termes qui désignaient la peau séparée de l'animal.

[1] Cf. les noms gaulois *Exsomnus*, *Exobnus* (*Exomnus*) que Zeuss (Gr. C. 50, 58, 105) explique par l'anc. irl. *es-omun*, cymr. moyen *eh-ouyn*, intrepidus.

1). Le principal est le scr. *ćarma, ćarman*, peau, cuir, dont j'ai traité déjà au 1[er] vol., p. 203, en le rapportant à la rac. *kṝ, kar*, laedere, secare, de même que le synonyme *kṛtti*, dérive de *kṛt*, findere, dividere, et le gr. δέρμα de δέρω, diviser, écorcher, etc.

Aux mots comparés comme provenant de la même racine, il faut joindre le lat. *cōrium*. Le gr. χόριον diffère par la gutturale initiale, et appartient peut-être mieux à la rac. *hṛ* (*har*) rapere, abripere [1].

2). Le scr. *dṛti*, peau, cuir, puis outre et soufflet, vient de *dṝ*, *dar*, dividere, findere. Cf. pers. *darîdan*, id., gr. δέρω, goth. *tairan*, lith. *dirti*, anc. sl. *drati*, etc.

De δέρω se forment de même, en grec, δέρος, δέρας,-ατος, δορά, δέρμα, peau, cuir, et δορὸς, sac de cuir, outre.

3). Les coïncidences suivantes sont propres aux langues celtiques.

Scr. *kṛtti*, peau, cuir, de *kṛt*, *kart*, findere; pers. *ćartah*. — Irl. *creat*, peau, à côté de *cairt*, cymr. *carth*, écorce, lat. *cortex*.

Scr. *tanu*, peau, de *tan*, extendere. — Irl. *tonn*, cymr. *tòn*.

Scr. *ghana*, peau, écorce, prop. tenace, dense, compact, de *han*, caedere. — Cymr. *gin*, peau.

Pers. *pûst*, *pôst*, peau, cuir, belout. *post*, afgh. *postoke*, Cf. *pôshîdan*, couvrir, vêtir, et scr. *push* (*pôshayati*), mettre sur soi, porter (Wilson).

Par le changement fréquent en irlandais de *p* en *c*, on peut comparer *cust*, peau, d'où *custaire*, tanneur, comme en persan *pôstirah* de *pôst*.

[1] Cf. Kuhn, *Z. S.* IV, 14, qui admet pour rac. commune une forme *skar*, d'où *corium*, pour *scorium* et χόριον pour σχόριον.

§ 170. — LA LAINE.

Les langues de la famille offrent un accord très-complet pour cet utile produit du mouton.

1). Le scr. *ûrṇa*, n. *ûrṇâ*, f., laine, et *ura*, dans *ura-bhra*, bélier, c'est-à-dire porte-laine, dérive de la rac. *vṛ*, *var* (*vṛṇôti*), tegere, d'où la forme secondaire *ûrṇu*, operire. (Cf. t. I, p. 358). Ainsi *ûrṇa* est pour *varṇa*, et *ura* pour *vara*. Ces deux thèmes se retrouvent également dans les langues congénères.

A *vara*, augmenté d'un suffixe *k*, appartient le siahpôsh *warak*, laine. Le kourd. *erri*, pour *verri*, *verni* (?) a peut-être assimilé l'*n*; mais le gr. ἔρος, εἶρος, pour ϝερος, cf. ἐρέα, ἔριον, répond à *vara*.

Le thème primitif *varṇa* a été fidèlement conservé par le lith. *wilnas*, l'anc. sl. *vlŭna*, rus. *volna*, pol. *welna*, boh. *wlna*, etc., avec *l* pour *r*. L'illyr. *vuna* supprime *l* comme à l'ordinaire. L'irl. *olann*, pour *folann*, cymr. *gwlan*, armor. *gloan*, semblent indiquer un thème *varaṇa*. Enfin, l'*n* du suffixe s'est assimilée à la liquide dans le lat. *vellus*, toison, et *villus*, tout comme dans dans le goth. *vulla*, l'ags. *wull*, le scand. *ull* et l'anc. all. *wolla*.

Il est à remarquer que, en sanscrit même, la rac. *var* devient *val*, tegi, indui, et *ul* dans quelques dérivés, comme *ulva*, enveloppe de l'embryon, et de l'œuf, cavité = lat. *vulva*, etc., etc.

2). Un autre terme sanscrit, *lava*, désigne la laine tondue, de *lû*, secare, primitivement *rû*; Cf. *ru*, act. de couper (Wilson). De là *lôman* et *rôman*, laine et poil en général, *lômaça* et *rômaça*, laineux, poilu, bélier, etc.

Les deux formes se rencontrent également mêlées, et aussi avec d'autres suffixes, dans les noms de la laine, de la toison, de la chevelure, etc.

A *lava* correspond l'ang.-sax. *lae*, caesaries, scand. *lâ*, coma,

crines, *lô*, tomentum, titivillitium; tandis que le scand. *rû*, vellus, *rŷa*, vellere, *rûdr*, spoliatus, se lient à la rac. *rû*.

Les formes analogues à *lôman* et *rôman* se montrent dans le siahpôsh *lûm*, chevelure, le pers. *rûm*, pubes, l'irl. *lom*, dépouillé, tondu, cymr. *llwm*, id. d'où en irl. *lomar*, *lumar*, toison. Le suff. *man* reparaît intact dans *lumain*, ers. *luman*, manteau (primit. toison), où l'*m*, cependant, devrait être aspirée, et l'anc. irl. *ruamnae*, lodix. (Zeuss. *Gr. C.*, 27), se rattache sans doute au scr. *rôman* [1], Cf. *sahasrarôman*, sorte d'étoffe velue, litt. qui a mille poils. Le cymr. *llofyn* = *llomyn*, désigne une mèche de cheveux.

Un autre groupe, formé par le suffixe *na* (Cf. scr. *lûna*, coupé, se présente dans l'irl. *rón*, *róine*, *ruine*, chevelure, cymr. *rhawn*, armor. *reûn*, poil, crin. L'anc. slav. *runo*, gén. *runese*), rus. et polon. *runo*, toison, offre une augmentation du même suffixe.

On serait tenté de rapporter ici le gr. λῆνος, λᾶνος et le lat. *lāna*, en les considérant comme contracté d'une forme *lavana*, de *lû*; mais λάχνος, λάχνη, qu'il est difficile d'en séparer, conduit à une origine tout autre. Je crois y voir un dérivé de λαγχάνω (λάχω), sortiri, obtinere, possidere, qui désignerait la laine comme le gain, le produit obtenu du mouton. L'irl. anc. *finda*, laine, fourrure (Corm. Gl.) rappelle de même la rac. scr. *vind*, adipisci, obtinere. Cf. germ. *winnan*, etc.

§ 171. — LE LAITAGE.

Nous arrivons au principal produit du troupeau, à celui qui fournissait sans doute à l'alimentation habituelle de l'ancien peuple pasteur, au lait et à ses transformations diverses. Les termes qui s'y rapportent sont nombreux et variés dans les langues ariennes; mais, comme après la dispersion, les tribus séparées

[1] Stokes. *Ir. gl.*, p. 74, donne *ruaim*, crins longs, d'où *ruaimnech*, fait de crins

ont conservé plus ou moins, et pendant longtemps, des habitudes pastorales, et y sont revenues parfois presque exclusivement, beaucoup de ces termes datent d'une époque comparativement récente. Ceux-là même que l'on peut considérer comme primitifs ne se sont pas maintenus d'une manière aussi générale que bien d'autres, mais ils présentent ici et là des transitions de sens qui témoignent de leur haute antiquité.

A. — LE LAIT ET LA CRÈME.

1). De la rac. *duh*, (*dôgdhi*), mulgere, viennent en sanscrit *dôha* et *dugdha*, lait, aussi *avadôha*, et *dôhaġa*, produit par l'action de traire. De là également *dôghdar*, mulctor, bubulcus, vitulus, *dôhana*, mulctra, etc. — Conjugué à la 1re classe *duh* (*duhati*) prend le sens de vexare, proprement sans doute trahere, lacessere, et qui paraît être la signification première. Celle de *mulgere* en provient, comme notre *traire* de *trahere*.

Cette racine se retrouve dans le pers. *duchtan*, *dôchtan*, traire, et *dôgh* (= scr. *dôha*, *dôgha*) y désigne le lait de beurre. La forme *dôshîdan*, en kourd. *dushim*, mulgeo, se lie probablement au désidératif scr. *duduksh*. Cf. scr. *dôsha*, veau, peut-être pour *dôksha*, et *dûsa*, lait, dans *avidûsa*, lait de brebis [1].

Dans les langues européennes, les corrélatifs de la rac. *duh* ne se présentent qu'avec le sens général de trahere, mulcere. On y rapporte le lat. *duco*, malgré l'irrégularité du *c* pour *h*, irrégularité qui reparaît dans le goth. *tiuhan*, (*tauh*), ags. *téohan*, anc. all. *ziohan*, etc., où, cependant, l'*h* est pour *g*, comme l'indiquent les formes synonymes ags. *téogan*, scand. *toga*, et les prétérit et participe *zôg*, *zogun* de l'anc. allemand. En grec, Max Müller croit retrouver *duh* dans le verbe θώπτω, flatter, c'est-

[1] Quant à un rapport possible du pers. *lûghîdan*, mulgere, *lûgh*, *pulûgh*, mulgendi actus, soit avec *duh*, soit avec l'irl. *laogh*, veau, Cf., t. I, p. 343.

à-dire caresser de la main en frottant, tout comme, suivant lui, θάπτω appartient au scr. *dah,* urere, plutôt qu'à *tap,* ou à *dabh* que l'on a comparés [1]. Je crois le reconnaître aussi dans le cymr. *dygu,* ferre, vehere (trahere), *dwg,* act. de porter, armor. *dougen* et *doug,* id. Le cymr. *dygnu,* molester, tourmenter, de *dygn,* pénible, tourmentant, etc., se lie de même au scr. *duh,* vexare. C'est à tort que j'ai comparé ailleurs (t. I, p. 342), le slave *doiti,* lactare, mammam praebere, rus. *doitĭ,* traire, etc. Ce verbe a pour racine *di,* et non pas *duh* [2], et répond au scr. *dhi* (*dhê*), lactere, bibere, d'où *dhênu,* zend *daêna,* la vache laitière, appelée en russe *dóinaia korova.*

Si, toutefois, l'acception de traire est devenue étrangère aux corrélatifs européens de *duh,* d'autres rapprochements prouvent sans réplique qu'elle s'est maintenue dans plusieurs dérivés qui remontent à l'époque la plus ancienne.

En première ligne, il faut placer le nom de la fille, en scr. *duhitar,* celle qui trait les vaches, cet office étant naturellement dévolu au sexe le plus faible. Ce nom significatif, qui est resté dans presque toutes les langues ariennes, sera plus tard l'objet d'un examen spécial.

Un autre groupe d'analogies se présente pour les termes qui désignent la pluie et la rosée, où les anciens pâtres voyaient comme le lait des nuages. Cette association d'idées se montre encore, avec toute son actualité, dans le Rigvêda, où plus d'une fois les nuages sont comparés à des vaches que les divinités de l'orage traient pour en faire jaillir la pluie [3]. Aussi le nuage est-il appelé *nabhôduha,* de *nabhas,* ciel + *duh.* Kuhn compare, avec raison, le scand. *dögg,* pluvia, ros, ags. *deaw,* anc. all. *tau, tou,* all. poméran. *dauk,* etc., où le *d* primitif s'est maintenu, comme dans les noms germaniques de la fille, *dauhtar,* etc. (*Ind.*

[1] Voy. *Z. S.* IV, 368, son savant article sur les verbes en πτω. Toutefois, pour θώπτω, l'ω remplaçant *u* est une forte objection.

[2] Cf. Miklosich. *Beitr.,* I, 224.

[3] Par exemple, I, 64, 5, en parlant des *Maruts, duhanti ûdhah divyâni,* mulgent ubera cœlestia, et *ib.* 6, *utsañ duhanti stanayantam,* nubem mulgent tonantem.

Stud. I, 327). Il faut y ajouter l'anc. slave *dŭjdĭ;* pluie, cf. scr. *dugdha*, lait, rus. *dojdĭ*, pol. *dészcz*, ill. *dasc*, etc.

Enfin, l'anglais *dug*, pis, trayon, qui provient sans doute de l'anglo-saxon où il ne se trouve plus, nous ramène plus directement encore à la signification de traire.

2). Les langues européennes possèdent en commun une racine qui, à l'inverse de *duh*, n'a été conservée par le sanscrit que dans le sens général de frotter. Le gr. ἀμέλγω, lat. *mulgeo*, anc. irl. *malg* (dans *do omalg*, mulxi (Zeuss. *Gr. C.*, 71), ags. *meolcan*, scand. *miòlka*, anc. all. *melchan*, etc., anc. sl. *mlŭsti*, (*mlŭză*), etc., lith. *milszti* (*milzu*) qui tous signifient traire, correspondent au scr. *mṛġ*, *marġ* (*mârshṭi* et *marġati*), abstergere, mulcere, purificare, cf. gr. ἀμέργω. Cette racine ne s'applique jamais à l'action de traire, et il n'en dérive aucun nom du lait, tandis que le goth. *miluks*, ags. *meoluc*, *meolc*, scand. *miolk*, anc. all. *miluh*, etc., l'irl. *melg*, *meilg*, l'anc. sl. *mlieko*, rus. *moloko*, pol. *mléko*, ill. *mljekó*, etc., se rattachent clairement à la racine européenne. Il faut y joindre beaucoup d'autres dérivés, tels que le gr. ἀμολγεὺς, ἀμόλγιον, seau à traire [1], en lat. *mulctra*, en lith. *milsztuwe*, l'all. mod. *molke*, petit lait, en irl. *miolc*, le rus. *molozivo*, boh. *mleziwo*, colostrum, l'irl. *mulcan* (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 243), sorte de potage au lait, *mulchan* (O'R.), lait de beurre, ers. *mulachan*, fromage, etc. — L'acception primitive de frotter avec la main, essuyer, s'est conservée dans le lith. *milszti*, aussi bien que dans le gr. ἀμέργω, ὀμόργνυμι.

On a remarqué avec raison que la séparation des racines *duh* et *mṛġ* en deux groupes distincts est un fait important pour l'histoire des anciens Aryas. On peut inférer des rapprochements ci-dessus que *duh*, en usage à l'époque de l'unité complète avec le double sens de *trahere* et de *mulgere*, n'a été conservé, dans cette dernière acception, que par les Aryas orientaux, tandis que les tribus occidentales, déjà séparées, mais ne formant encore qu'un

[1] Hesychius a μολγὼ=νέφος, nuage, sans doute par suite de la même liaison d'idées que nous avons signalée à l'article qui précède. Nous parlerons ailleurs de l'ἀμολγός d'Homère, dont le vrai sens est encore débattu.

seul peuple, ont substitué *mṛġ*, terme tout aussi primitif, pour exprimer plus spécialement l'action de traire [1].

Un fait curieux, que je me borne à constater sans vouloir en tirer aucune induction, c'est que la racine *marġ*, dans sa double application et ses formes diverses, correspond singulièrement bien à tout un groupe de radicaux sémitiques. Ainsi, en hébreu, on trouve *mârâh*, strinxit, *mârach*, fricuit, contrivit, *mâraq*, tersit, polivit, mundavit, en arabe *maraza*, il a pressé du bout des doigts, *marasha*, il a pétri, *marasa*, il a pressé le sein d'une femme, *maraya*, il a pressé le pis, il a trait, puis avec *l* pour *r*, *malaka*, il a pétri, *malaqa*, il a tété (du jeune chameau), *malaġa*, il a pris le sein avec la bouche, *malaha*, il a allaité, d'où *milh*, bouchée de lait, etc., etc.

Faut-il rattacher au groupe qui précède le gr. γάλα (gén. γαλακτος), γλάγος, le lat. *lac*, *lactis*, l'irl. *lacht*, *lachd*, le cymr. *llaeth*, corn. *leath*, armor. *leach*, *leaz?* C'est là une question qui est encore controversée. Pott (*Et. F.*, I, 236 ; II, 204) penche pour l'affirmative, en faisant provenir, pour le grec, γλ de βλ et de μλ. Benfey (*G. W. L.*, I, 485) recourt à des hypothèses plus ingénieuses que solides sur l'existence de quelques racines fictives, *glaksh*, *vlaksh*, *mlaksh*, etc., pour expliquer les variations de ces noms du lait. La conjecture la plus plausible est certainement celle de Bopp, qui voit dans γά-λακτο un composé avec l'ancien nom de la vache, *gô* = *gava* [2], explication que Grimm appuie par l'analogie remarquable de l'irl. *bleacht*, *bliocht*, lait, contracté de *bó-leacht*, comme le cymr. *blith* de *bu-laeth*.

[1] Une trace de *mṛġ*, chez les Iraniens, dans le sens de traire, se trouve peut-être, dans le pers. *mfsîdan*, traire, et frotter, presser, lequel paraît se rattacher au désidér. *mṛksh* (*mimṛksh*, Cf. vêd. *ni-mṛksh*, levari, poliri et *mṛksh*, *mraksh*, ungere, d'où *maksh*, id. West. rad.). Une forme intermédiaire *miksh*, comme *mish*, effundere = *mṛsh*, rendrait bien compte du verbe persan, où l'*s* doit provenir de *ks*. Il est singulier de trouver en irlandais le mot *meis* opus mulgendi (O'R. Suppl.), dont l'*s* ne peut s'être maintenue que par un effet semblable. En ossète *misin* est le nom du lait, en scand. *misa* celui du petit-lait.

[2] V. Gr. I, 254. Cf. pour γά, le kourde *ghà* ou *gà*, et le pashaï *gà* = scr. *gó*, au t. I, 332.

Ceci, toutefois, n'éclaircit pas le second et principal élément du mot, pour lequel les incertitudes recommencent. Le rapprochement que propose Bopp (l. cit.) de λακτο avec le scr. *dugdha*, pour *dukta* (λ pour *d*) paraît difficilement acceptable à cause de la différence de la voyelle radicale. Weber (*Ind. St.*, I, 240) s'appuie de l'analogie du scr. *gôrasa*, lait, litt. suc de vache, pour conjecturer un synonyme *gôrakta*, c'est-à-dire sang de vache; mais, comme *rakta* signifie proprement rouge, il est peu probable qu'il ait jamais pu désigner le lait blanc, sans faire entrer en ligne de compte ce qu'une pareille image a de peu attrayant.

Je soupçonne, quant à moi, que ce nom du lait est propre aux trois branches qui le possèdent, bien que sans doute fort ancien, car ni le latin ni le celtique ne l'ont reçu du grec. Sa racine la plus prochaine me paraît être le grec λάζω, prendre, recevoir, obtenir, laquelle répond au scr. *ṛǵ*, *arǵ*, obtinere, acquirere, capere, d'où *arǵana*, acquisition, gain. De λάζω, rac. λαγ, se sera formé λακτος, comme λεκτὸς de λέγω, *rectus* de *rego* (Cf. scr. *ṛǵ* et *ṛǵu*), comme, en sanscrit, *rakta*, rouge, de *raǵ*, *ranǵ*, colorer. La forme λαγ serait conservée dans le synonyme γλάγος, contraction de γά-λαγος. Le composé désignerait le lait comme le profit, le gain obtenu de la vache, signification très-naturelle, et que nous avons présumée déjà pour le nom grec de la laine relativement au mouton (vid. sup).

3). De la rac. *pî*, bibere, dérivent, en sanscrit, *payas*, *payasa*, *pêya*, *pîyusha*, le lait en tant que boisson. En zend, on trouve, outre *payañh*, nom. *payô*, un thème *paêma*, le pehlwi *pim*, (Anquetil. Gl.), en afghan *poi*, *py*. Le persan *paynû*, *pînu*, *bînû*, lait de beurre, ne diffère sans doute que par le suffixe, analogue à celui de πῖνον, boisson, de πίω, πίνω, πῖμι, bibo; et ceci nous conduit au lith. *pēnas*, lait, que l'on a rapporté, avec moins de raison, ce semble, au scr. *phêna*, écume. Je ne sais si l'ags. *bëost*, anc. all. *piost*, colostrum, pourrait se rattacher à *pî*, avec l'affaiblissement de *p* en *b*, qui se montre dans le scr. *pibati*, *piba*, = lat. *bibit*, *bibe*. Le finlandais *pïimo*, esthon. *pïim*, lait, a tout l'air d'une importation iranienne.

4). Le scr. *sara* ou *sâra*, m. désigne la crême, le coagulum du lait, le beurre frais, proprement l'essence, la substance, ce qui provient ou découle d'une chose, de *sṛ*, *sar*, ire, fluere. C'est peut-être l'arménien *ser*, crême, siahpôsh *zor*, lait, à moins que ces termes n'appartiennent au scr. *kshar*, fluere, d'où *kshara*, eau, et *kshîra*, lait, le pers. *shîr*, etc.

A *sara-m*, au neutre, dans le sens d'eau, répond exactement le lat. *serum*, petit-lait, *serum lactis*, prop. eau du lait. Le grec ὀρός, que l'on a comparé, en diffère probablement, à cause de la forme ὀῤῥός (pour ὄρσος ? = scr. *rasa*, suc ?).

Comme *sara*, m. s'applique également au coagulum du lait, il faut sans doute y rapporter l'anc. sl. *syrŭ*, caseus (cf. *syrieniie*, coagulatio), rus. *syrŭ*, pol. *sér*, illyr. *sir*, lith. *suris*, etc.

5). Je note, enfin, comme coïncidences isolées, le scr. *sûma*, lait, de *su*, succum exprimere, et l'all. silésien *saum*, crême; ainsi que l'arménien *gathn*, lait, de *gthel*, traire, *gith*, act. de traire, et l'irl. *geat*, lait, d'après O'R.

B. — LE BEURRE ET SA PRÉPARATION

L'art de battre le beurre a été connu des anciens Aryas dès l'époque la plus reculée, ainsi que le prouve le nom de la baratte qui s'est maintenu dans plusieurs langues. Il semble n'avoir servi d'abord que d'aliment, et son emploi pour les sacrifices, qui plus tard a pris une si grande extension chez les Aryas de l'Inde, paraît être propre à ces derniers, car la riche synonymie du sanscrit pour le beurre clarifié que l'on versait sur l'autel ne s'étend pas au dehors de l'Inde. Il est singulier, par contre, que les Grecs et les Romains aient ignoré longtemps l'usage du beurre, tandis qu'ils connaissaient fort bien le fromage. Le grec βούτυρον, regardé comme un mot scythe, ne figure guère que dans les écrits des médecins, les Romains ne l'employaient qu'en guise de remède, et Pline, encore, en parle comme d'une substance

peu connue, et d'un aliment propre aux peuples barbares [1]. Aussi ces deux peuples ne possèdent-ils aucun nom de la baratte et du barattement, tandis que les autres races européennes ont conservé les anciens termes, avec l'usage même du beurre.

1). Pour exprimer l'action de baratter, le sanscrit emploie surtout la rac. *math*, *manth*, agitare, peragitare, agitando producere. De là *mâtha*, *mathana*, *manthana*, barattement, *manthinî*, baratte, *mathin*, *mantha*, *manthara*, *manthâna*, batte à beurre, *manthara* et *manthaģa* (né du barattement), beurre, *mathita*, *pramathita*, lait de beurre, etc. Cette racine a des affinités étendues dans les autres langues de la famille, mais nous n'en suivrons ici les dérivés qu'autant qu'ils se rattachent à quelqu'une des acceptions ci-dessus.

En persan, et par le changement ordinaire des dentales en sifflantes devant une seconde dentale, il faut probablement y rapporter *mâst*, *mâstû*, *mâstûnah*, *mâstînah*, lait de beurre, et lait aigre, en kourde *mâst*, *mastì*, en afghan *maste*. Cf. pers. *mâstdân*, sorte de vase à baratter [2].

Dans les langues européennes, voyons d'abord ce que sont devenus les noms de la baratte et de la batte à beurre.

L'ancien slave a conservé la rac. *math*, *manth* dans *mãtiti*, russe *mutitĭ*, pol. *matać*, agitare, perturbare. Cf. rus. *motátĭ*, *motnutĭ*, secouer, branler. A *mãtiti* se lie le pol. *mãtew* (gén. *mãtwi*), batte à beurre, à *mutitĭ*, *motátĭ*, le russe *mutóvka*, *motìlo*, *motushka*, *motória*, moulinet, moussoir = bâton à baratter.

Du lith. *mensti* (*mentu*), agiter [3], proviennent de même *mentê* (= scr. *mantha*), *mentèle*, *mentikke*, spatule pour remuer, et, surtout, *mentùre*, — *ris*, batte à beurre = scr. *manthara*.

L'albanais *mutín*, baratte, correspond au scr. *manthinî*.

[1] *Hist. Nat.* 11, 41, 96 et 28, 9, 35. — Les Hébreux aussi ne paraissent pas avoir connu le beurre.

[2] La forme *math* se retrouve dans le pers. *mât*, étonné, confondu = scr. *mathita*, id. De là l'expression de *mât kardan*, faire *mat* aux échecs, jeu qui nous est venu de l'Orient.

[3] D'après Mikuzky. *Beitr.* I, 234.

A l'extrême Occident, le scr. *manthara* se retrouve parfaitement conservé dans l'irl.-erse *meadar*, baratte, pour *matar* et *mantar*, le *d* non aspiré indiquant la perte de l'ancienne nasale. Le synonyme irlandais *muidhe*, gén. *muidhean*, par contre, se rattache à *mathana*. Un troisième synonyme, *maistre*, d'où *maistirim*, baratter, rappelle les formes iraniennes et slaves avec *s* pour *th*, et semble indiquer un thème primitif *mastra* pour *mathtra*. En cymrique, nous trouvons *mod-bren*, bâton à remuer, et surtout *mwndill*, spatule, cuiller à remuer. Ce dernier nom nous conduit au scand. *möndull*, *möndultré*, lignum teres, seu manubrium ligneum quo mola circumagitur, que Kuhn rattache à un thème sanscrit *manthala*, ou *manthula* = *manthara* [1]. Cf. rus. *motilo*, moussoir.

Enfin, et par une transition facile à comprendre, cet ancien nom de la batte à beurre se reconnaît sans doute dans le latin *mentula*, dont le sens primitif s'était complétement perdu avec la pratique même du barattement. Ce rapprochement est d'autant plus sûr que le scr. *ûrdhvamanthin* (*ûrdhva*, sursum), signifie à la fois batte à beurre et penis. Le lat. *mūto,-onis*, de *munton* et *manton ?* semble de même répondre à *manthana*. Il serait possible que le lithuanien *motérus*, adulter, μοίχος eût été dans l'origine synonyme de *mentula* (pars pro toto), surtout dans le composé *swētmoteris*, id., de *swētis*, étranger, hôte.

Les noms des produits du barattement, le beurre et la battue, qui appartiennent à la rac. *math*, *manth*, offrent aussi quelques analogies à signaler.

J'ai parlé déjà du pers. *mâst*, etc., lait de beurre, où le *th* de la racine est devenu *s*. Le même changement se présente fréquemment en slave, et parfois ailleurs, dans des circonstances semblables. Cf. *mesti*, jacere, pour *met-ti*, etc. Je compare donc l'anc. sl. *mastĭ*, unguentum, pinguedo, primitivement, sans doute, beurre, d'où *mastiti*, ungere, etc.; et de plus *maslo*, oleum, et, dans tous les autres dialectes, butyrum, pour *mat-lo*,

[1] *Die herabholung des Feuers*, p. 13, 14.

comme *čislo*, numerus pour *čitlo*, rac. *čit*, numerare, etc. L'anc. all. *mast*, sagina, et ses analogues, ne sauraient être séparés du slave.

Dans les langues celtiques, le nom du lait de beurre, scr. *mathita*, paraît avoir passé au petit-lait, en cymr. *maidd*, mais en irl. *meadhg*, *meidh*, *miug*, en ers. *mèag*, *meang*, avec un *g* final énigmatique. Cf. v. franç. *mègue*. Ne serait-ce point là un débris du *ǵa* dans le scr. *manthaǵa*, beurre, c'est-à-dire né du barattement, ce qui peut s'entendre également du lait de beurre? — L'espagnol *manteca*, beurre, est isolé dans les langues néo-latines, et pourrait bien avoir une origine celtibère, et, partant, gauloise.

2). A côté de *math*, le sanscrit offre la rac. *khaǵ*, agitare, d'où dérivent *khaǵâ*, barattement, *khaǵaka*, batte à beurre, *khaǵa*, *khaǵikâ*, cuiller à remuer, etc.

Kuhn déjà en a rapproché le gr. σκάζω = scr. *khanǵ*, claudicare, ainsi que l'ags. *scacan*, scand. *skaka*, quatere, concutere (Z. S., III, 429; IV, 124), comparaison d'autant plus sûre que le scand. *skaka* désigne aussi la masse de beurre frais qui sort de la baratte.

Je compare également l'irl. *caigne*, van, d'où *caignighim*, vanner, et qui pourrait aussi bien signifier une baratte. Un des noms de cette dernière, *cuinneog*, en cymr. *cunnawg*, provient peut-être par assimilation, de *cuigneog*, ou de *cuingeog*.

3). Le scr. *gargara*, baratte, suivant le Dict. de Pétersbourg une onomatopée, pourrait bien dériver, par réduplication, de la rac. *ǵṝ*, *ǵar*, dans le sens causatif de conterere (cf. *ǵarǵara*, brisé, divisé), et à laquelle appartiennent sans doute l'ags. *cyrin*, *cerene*, baratte, *cernan*, scand. *kirna*, angl. *churn*, baratter, anc. all. *chirnan*, triturer, etc. (Cf. t. I, p. 260, les noms slaves et germaniques de la meule).

4). Je réunis ici quelques analogies entre des termes qui désignent le beurre, le lait de beurre, etc.

Scr. *ghṛta*, beurre clarifié, comme *âghâra*, *abhighâra*, id., de *ghṛ*, *ghar*, conspergere. — Cf. kourd. *ghert*, lait caillé. — En

irlandais, on trouve *geart*, lait, en lith. *grētine*, crême, de *grēti* (*grēju*), écrémer, qui semble répondre à la forme causat. *ghâray*, effundere.

Scr. *âģya* (vêd), beurre clarifié, dans Wilson *âģa*, de *anģ*, ungere, d'où *anģana*, unguentum. — Kuhn (*Z. S.*, I, 384), y ramène fort bien l'anc. all. *ancho*, beurre, thème *anchin*, all. moy. *anke*, et, en Suisse encore, *anken*.

Scr. *patrala*, lait écrémé, lait clair. (Orig. incert.) — Lith. *putrullis*, lait de beurre.

C. — LA CAILLEBOTTE ET LE FROMAGE.

Le procédé employé pour faire cailler le lait au moyen de divers astringents, paraît avoir été connu de toute antiquité, et appliqué en vue d'assurer la conservation de ce précieux aliment, en lui donnant une forme solide. C'est là du moins ce que l'on peut conjecturer en comparant quelques-uns des noms de la présure, du caillé et du fromage.

1). Le sanscrit *kvala*, présure, caille-lait, est probablement contracté de *kuvala*, ainsi que l'indique le Dict. de Pétersbourg. Mais *kuvala*, qui désigne le fruit du Zizyphus Jujuba, employé sans doute comme caille-lait, n'est, à son tour, qu'une forme secondaire de *kuvara*, qui signifie astringent, en parlant du goût (peut-être de *ku*+*vara*, peu désirable, peu excellent).

A ce *kuvara* semble correspondre le cymr. *cywer*, ou *cywair*, présure, aussi *cwŷrdeb* (*deb*, suffixe) d'après le dict. de Walters, d'où peut-être l'anglais *curd*, caillebotte, qui manque aux autres langues germaniques. L'irlandais, qui perd le *v* entre deux voyelles, offre la forme contractée *coraid*, coagulum.

Rien ne ressemble mieux à *kvala* que le cymr. *caul*, présure, armor. *keûlê*, *kaouled*. Ce ne serait là toutefois qu'un simple jeu du hasard si, comme cela est probable, ces termes proviennent du latin *coagulum*, de même que notre *caillé*, ital. *quagliato*, etc.

2). Le persan *labwah*, présure, paraît se rattacher à la rac. scr. *labh*, capere, concipere, conservée d'ailleurs dans *lâbîdan*, demander. Cf. scr. *labhasa*, solliciteur, demandeur. On dit *se prendre* pour se coaguler, et *présure* vient de *prehendere*.

Les langues germaniques ont conservé ce nom dans l'ang.-sax. *lib*, *cese-lib*, présure, scand. *lif*, caillebotte, d'où *lifraz*, coagulari, all. moyen et mod. *lab*, coagulum, *labben*, *leberen*, coagulare, etc. — L'irl. *slamban*, ers. *làmban*, présure, se lient à la forme scr. *lambh* = *labh*.

3). Je ne connais pas de nom sanscrit du fromage, et les termes iraniens qui le désignent n'ont pas d'analogues en Europe. D'après le témoignage de Pline, les peuples barbares, qui faisaient usage du lait aigre et du beurre, ignoraient celui du fromage [1]. Cela doit s'entendre sans doute des Germains et des Celtes qui auront appris des Romains à faire le fromage, puisque son nom latin, *caseus*, a passé dans l'ags. *cyse*, l'anc. all. *châsi*, etc., aussi bien que dans l'irl. *cáis*, le cymr. *caws*, armor. *kaouz*, etc. Cependant le nom et la chose doivent remonter certainement à une haute antiquité; car le latin *caseus*, qui n'a pas d'étymologie indigène, semble répondre de tout point au sanscrit *kashâya*, astringent, et parfumé, comme subst. saveur astringente, décoction, suc réduit par la coction, etc. La racine est *kash*, scabere, prurire, d'où *kashaṇa*, mal mûr, c'est-à-dire acide, etc., à laquelle appartiennent sans doute le pers. *kasht*, lait aigre, et l'anc. slave *kyslŭ*, acerbus, *kyslota*, acies, le rus. *kiselĭ*, bouillie aigre, lith. *kisēlus*, id., etc. Il est fort possible, d'après cela, que le fromage ait été connu des anciens Aryas, aussi bien que le beurre, et que, dans la suite des temps, leurs tribus séparées aient adopté de préférence l'une ou l'autre de ces préparations du lait.

[1] *H. N*, XI, 41, 96. Mirum barbaras gentes, quæ lacte vivant, ignorare, aut spernere tot sæculis casei dotem.

ARTICLE 6.

§ 172. — TERMES DIVERS EMPRUNTÉS A LA VIE PASTORALE.

A côté des noms que nous venons de passer en revue, il est toute une classe de mots qui se rattachent moins directement à l'existence des anciens pasteurs, mais qui sont très-propres à nous en révéler plus d'un trait caractéristique. On conçoit aisément que les habitudes, les intérêts, les préoccupations d'un genre de vie bien déterminé ont dû se refléter dans beaucoup d'expressions et de termes figurés, d'abord clairement significatifs, et qui, plus tard, se sont généralisés en perdant plus ou moins leur sens primitif. Ainsi les notions de pouvoir et de richesse ont été liées, dans l'origine, aux fonctions du pâtre, et à la possession des troupeaux, les divisions du jour ont tiré leurs noms des soins quotidiens donnés au bétail, etc., etc. On trouve des exemples de ce genre dans toutes les langues ariennes ; mais c'est le sanscrit surtout qui en présente le plus grand nombre, parce qu'il nous reporte très-haut vers les temps de la vie pastorale. Beaucoup de ces termes anciens se sont perdus, ou ont été remplacés par des équivalents, mais la philologie comparée peut encore en signaler quelques-uns qui sont restés comme des témoignages des mœurs simples et patriarcales de nos ancêtres. Ce sont ceux-là principalement qu'il nous importe d'étudier en les classant suivant l'ordre d'idées auquel ils appartiennent.

§ 173. — LE TROUPEAU ET LA RICHESSE.

Le bétail et ses produits constituent la principale richesse des peuples pasteurs, et, par suite, leur moyen habituel d'échanges,

l'objet de leur ambition comme butin de guerre, la source des libéralités et des salaires, etc. Aussi a-t-on remarqué depuis longtemps les affinités fréquentes qui rattachent les noms de la propriété, de l'argent, du butin, à ceux du bétail et du troupeau. Festus, déjà, fait cette observation relativement au latin *pecunia* et *peculium* [1], et on en trouve ailleurs des exemples multipliés. Ainsi, le goth. *faihu*=*pecus*, etc., désigne l'argent dans la version d'Ulphilas, et il traduit μαμμωνᾶς, richesse, par *faihuthraihns*, litt. abondance de bétail. Dans les lois lombardes et anglo-saxonnes, la dot paternelle est appelée *fader-fio*, *faedering-feoh*, et l'anglais *maidenfee*, dot de fille, ainsi que *fee*, salaire, récompense, ne rappelle plus en aucune manière le sens primitif de bétail. Le gothique *skatts*, moneta, ags. *sceat*, scand. *skattr*, anc. all. *scaz*, pecunia, thesaurus, se lie à l'anc. slave *skotŭ*, *skotina*, jumentum, pecus, et à l'irlandais *scath*, troupeau, dimin. *scottán*, *sgotán*. Au goth. *arbi*, patrimonium, répond l'ang.-sax. *yrfe*, pecus. Il en est de même dans les langues celtiques où, en irlandais, *bosluaiged*, richesse, dérive de *bó-sluag*, troupe de vaches [2], où *crodh*, *crudh*, signifie à la fois bétail, propriété, dot et argent, et *spreidh*, le cymr. *praidd*, bétail et butin. Cf. lat. *praeda*. L'irl. *ealbha*, troupeau, prend l'acception de bien, gain, profit, dans le cymr. *elw*, d'où *elwa*, *elwi*, s'enrichir, etc. [3].

En Orient, le sanscrit nous offre un exemple du même genre de transition de sens dans le mot *rûpya*, or, argent, puis monnaie, roupie, qui est provenu de *rûpa*, bétail.

Avant l'usage de la monnaie, tout s'évaluait en têtes de bétail pour les échanges et les salaires. Dans Homère (*Il.*, VI, 236), les armures de Glaucus et de Diomède sont estimées valoir respectivement cent bœufs et sept bœufs. Chez les anciens Romains,

[1] Quorum verborum frequens usus non mirum, si ex pecoribus pendent; cum apud antiquos opes et patrimonia ex his præcipue constiterint, ut adhuc etiam *pecunias* et *peculia* dicimus. (Festus. voc. abgregare.)

[2] Stokes. *Ir. Glos.* p. 66.

[3] Cf. le nom des *Elvii* et des *Elvetii* gaulois, qui signifie probablement pasteurs.

un bœuf équivalait à dix moutons, et, chez les Scandinaves, une vache à douze béliers [1]. Les Cymris, au moyen âge encore, estimaient tout en vaches, et donnaient vingt-huit vaches pour sept chevaux, quatorze vaches pour quatre chiens, douze vaches pour une épée, six vaches pour un faucon, etc. [2]. En Irlande, d'après les lois Brehon, les sept ordres de bardes étaient rétribués en vaches, depuis une jusqu'à vingt, quand ils étaient appelés à fonctionner [3]. Chez les anciens Iraniens, le salaire des médecins consistait également en bétail, comme on le voit aux chap. VII et IX du Vendidad ; et c'est aussi des vaches que recevaient dans l'Inde les Brahmanes officiants. Aux temps épiques, on voit les rois les distribuer par milliers, mais à l'époque vêdique on en était moins prodigue. Les épithètes de *çatagu*, *sahasragu*, qui possède cent ou mille vaches, indiquaient l'opulence; mais on trouve aussi *daçagu*, possesseur de dix vaches, et un fils d'Angiras, nommé *Saptagu*, n'en avait que sept [4]. C'est ainsi, sans doute, qu'il faut expliquer les noms de *navagva* et de *daçagva*, qui désignent, dans le Rigvêda, deux classes de prêtres officiants, et que l'on a interprétés de plusieurs manières différentes [5]. Le *gva* final est pour *gava* = *gô* et *gu*, et ces noms indiquaient très-probablement le nombre de vaches, neuf et dix, auquel ces prêtres avaient droit comme salaire. Cette conjecture trouve certainement un appui dans le zend *hvôgva*, contracté plus tard en *hvôva*, et que Haug (*Gâthâs*., II, 150), traduit par : qui a des vaches à soi, c'est-à-dire qui est riche, en y rattachant le persan *chôb*, bon, beau, vaillant, avec perte complète du sens primitif. Le corrélatif sanscrit serait *svagva*. D'autres épithètes analogues, formées en sanscrit avec *gu*, se rapportent, non plus au nombre, mais à la qualité des vaches possédées. Ainsi l'ancien prince *Ahînagu* (*Vishnu Pur*. de Wilson, p. 386) en avait d'intactes, de

[1] Mommsen. *Röm. Gesch.* I, 181.
[2] *Lib. Landav.* p. 456, et *Mabinogion*, part. IV, p. 321.
[3] Walker. *Hist. of the irish Bards.* Dublin, 1786, p. 30.
[4] *Rigvêda*. Trad. de Langlois. T. IV, p. 248.
[5] Cf. Langlois. *Rigvêda*. T. I, p. 274. Roth. *Comment. sur le Nirukta*, p. 149.

prospères, et *arishṭagu, sarvagu,* expriment la même chose. *Sugu* est celui qui a de bonnes vaches, *çâćigu*, de forts taureaux, *pushṭigu*, des vaches grasses, mais *kṛçagu*, des vaches maigres. Être privé de vaches, *agu*, équivalait à être pauvre, et en avoir beaucoup, *bhûrigu*, indiquait la richesse. Les hymnes du Rigvêda offrent de fréquentes invocations aux dieux pour demander ce qui constituait alors le bien principal. Ainsi (Langlois, I, 371) : « Accordez-nous la richesse et des centaines de vaches ! » Et t. IV, 213 : « O Dieu que le monde implore ! puissions-nous, » par le nombre de nos vaches, surmonter la pauvreté malheu- » reuse, » etc., etc.

Les rapprochements ci-dessus, que l'on pourrait multiplier encore, ne prouvent toutefois qu'une similitude inhérente aux conditions de la vie pastorale, mais, par cela même, on peut déjà en inférer qu'ils ont une certaine valeur pour les temps de l'unité primitive. Il faut maintenant les appuyer par la comparaison plus directe de quelques termes qui paraissent dater de cette époque reculée.

1). Je viens de citer deux composés sanscrits avec *gu*, *agu* et *bhûrigu*, qui signifient autant que pauvre et riche. Du premier se forme même le subst. *agôtâ*, pauvreté, littér. privation de vaches. En grec, nous trouvons les analogues parfaits de ces termes dans ἀβούτης et πολυβούτης (πολὺ = scr. *pulu*, *puru*, synonyme de *bhûri*). Hésiode emploie le premier comme équivalent de ἀκτήμων, ἄπορος, pauvre.

> Κραδίην δ᾽ἔδαχ᾽ ἀνδρὸς ἀβούτεω. (*Op. et D.*, *v.* 451).
> Cor autem rodit viri bobus-carentis. (i. e. egeni).

Le second se trouve dans Homère (*Il.* IX, 154).

> Ἐν δ᾽ἄνδρες ναίουσι πολύῤῥηνες, πολυβοῦται
> Et viri habitant pecudibus, — bobus-abundantes. (i. e. divites).

Ces composés peuvent s'être formés, il est vrai, d'une manière indépendante de part et d'autre, mais le contraire est également possible, et leur ressemblance est en tout cas remarquable.

2). Le scr. *gôtra*, de *gô* et de *trâ*, *trâi*, servare, primitivement au neutre, enclos pour les vaches, étable, et, au féminin, *gôtrâ*, troupeau de vaches, a pris dans la suite des temps des acceptions très-diverses; savoir, au neutre, celles de famille, race, tribu, classe, multitude, puis forêt, champ, propriété, richesse, et d'autres encore, au masculin, montagne, comme pâturage, et, au féminin, terre, dans le même sens. Ces transitions se comprennent assez bien par elles-mêmes, et celle de richesse doit être des plus anciennes. En lithuanien, en effet, nous retrouvons *gôtra* sous la forme de *gútras*, bien-être, richesse.

3). Dans le *Nâighaṇṭuka* (II, 10), *bandhu* est indiqué comme synonyme de *dhana*, richesse. Si l'on considère que ce mot dérive de *bandh*, ligare, capere, d'où *bandhana*, corde pour attacher le bétail, tout comme *paça*, id., de *paç*, d'où vient *paçu*, bétail, on peut présumer que *bandhu* a eu, dans l'origine, ce dernier sens. — Il est très-remarquable, du moins, de trouver dans le lithuanien *bandà*, la double acception du gros bétail, et de fortune, profit, revenu [1].

4). Un rapport analogue existe peut-être entre le scr. *vṛta*, richesse, trésor (*Nâigh*, II, 10), et le goth. *vrithus*, ags. *wraedh*, troupeau. Cf. ags. *wrîdhan*, torquere et ligare, avec le scr. *vṛt*, dans le sens de verti, et caus. vertere.

5). Enfin, au scr. *nîta*, richesse, de *nî*, ducere, secum ducere, portare, répond évidemment l'irl. *ní*, plur. *neithe*, bétail, et bien, chose en général [2]. L'ags. *neat*, pecus, n'offre qu'une ressemblance apparente, car il se rattache au scand. *naut*, anc. all. *nôz*, id. du goth. *niutan*, anc. all. *niuzan*, uti, frui. — On peut croire, d'après l'étymologie de *nîta*, que l'acception de troupeau a précédé celle de richesse.

[1] Pour ce dernier sens, qui manque dans Nesselmann, cf. *Beitr. de Kuhn*, II, 49.

[2] Zeuss. *Gr. C.* p. 442, donne l'anc. irl. *na ni* (plur.) res.

§ 174. — LE PASTEUR ET LE ROI.

Rien ne donne mieux l'idée du pouvoir souverain tempéré par les sentiments naturels de l'intérêt et de l'affection, que l'existence indépendante du pasteur aux temps primitifs. Libre dans son isolement relatif, il régnait en maître absolu, sur sa famille comme père et chef, sur ses troupeaux comme propriétaire, mais il régnait en protecteur, avec sagesse, douceur et justice. C'est pour cela que, de très-bonne heure, les rois ont été appelés les pasteurs des peuples, comme on le voit par le ποιμὴν λαῶν, d'Homère, et le *ro'eh* de la Bible, appliqué figurément aux princes (Jérém. 2, 8; 3, 15, etc.), et même à Jéhova, le pasteur suprême (Ps. 23, 1)[1]. En parlant des noms du pâtre, j'ai déjà signalé plusieurs exemples semblables dans les langues ariennes. J'ajoute ici quelques développements à ce sujet.

C'est un fait remarquable déjà de voir, en sanscrit, une même racine *pâ*, tueri, donner naissance également aux noms du pasteur, du père (*pitar*), du mari (*pati*), du maître et du roi, et ces noms se retrouver dans la plupart des langues européennes. Pour ne parler ici que des deux significations qui nous occupent, je rappelle les analogies observées entre le pers. *pân*, *bân*, *gôpân*, *čôbân*, etc., pour désigner le pâtre, et le slave *panŭ* et *jupanŭ*, etc., pour maître, chef, prince. (Cf. § 164, 1.) Au sanscrit *pa* et *pâla*, dans l'un et l'autre sens, répond très-probablement l'irlandais *fo* et *fál*, avec l'acception de prince, et il faut y ajouter sans doute le grec πάλμυς, roi. J'ai déjà mentionné quelques-unes des transitions de sens du scr. *gôpa* (t. I, p. 460), un des noms les plus anciens, sans contredit, du pâtre et du roi. Je reviens encore avec plus de détail sur ce mot intéressant.

[1] La race *râ'âh*, pavit gregem, puis gubernavit, de principe, offre une ressemblance peut-être fortuite avec le sanscrit *raksh*, servare, custodire, pascere, d'où *raksha*, gardien, etc.

Ses acceptions intermédiaires, à partir de garde-vache, ont été celles de pasteur en chef, de gardien en général, de préposé à plusieurs villages, puis, enfin, de roi. Les synonymes *gôpati* et et *gôpâla*, désignent aussi le roi, mais le premier s'applique encore au taureau comme maître des vaches, d'où il a passé au soleil, comme maître du troupeau céleste des astres. On voit ici l'origine de ce mythe du taureau solaire qui a pris plus tard tant d'extension dans le culte de Mithra, ainsi que la source des traditions grecques relatives à Apollon comme pasteur et possesseur de troupeaux sacrés, déjà dans Homère. Le titre de *gôpati* a été donné aussi à *Indra*, le dieu du ciel, à *Vishṇu* ou *Kṛishṇa*, le pasteur par excellence, et à *Varuṇa*, en tant que dieu des eaux, comparées souvent aux vaches dans les hymnes vêdiques.

De *gôpa* s'est formé ultérieurement le dénominatif *gôpay* ou *gôpây*, déjà vêdique, avec le sens tout général de garder, et de couvrir, cacher, où il n'est plus question de la vache ; car on trouve des expressions telles que *dharmañ gôpâya*, garde la loi (Mahâbh. I, 6043), *gôpayanti striyâs*, ils gardent les femmes (id. III, 2751), tout comme, dans le Rigvêda (I, 101, 4) on lit *açvânâñ gôpati*, litt. garde-vache de chevaux, pour gardien de chevaux [1]. Mais il y a plus, et de *gôpay* est provenue une racine en apparence primitive *gup*, tueri, defendere, déjà vêdique également, au désidératif, *ġugups*, se garder de, s'abstenir, éviter, détester, avoir horreur, d'où, par exemple, *ġugupsita*, une action qui révolte. Et, de cette racine *gup*, on voit de nouveau sortir une abondance de dérivés qui n'ont plus aucun rapport ostensible avec *gô*, tels que *gupila*, prince, *gôptar*, protecteur, *gupti*, cachette, caverne, prison, rempart, etc., et même l'adverbe *guptam*, en cachette, secrètement.

La haute ancienneté de ces transformations résulte de ce qu'on en trouve des traces jusque dans les langues européennes. Ainsi le lithuanien *gobti*, couvrir, cacher, se rattache sans doute à *gup*.

[1] D'autres composés analogues, où *gô* n'est plus qu'un pléonasme, sont *gôyuga*, paire, couple en général, d'où *gôgôyuga*, paire de bœufs, *açvagôyuga*, paire de chevaux : *gôshṭha*, étable, d'où *gôgôshṭha*, étable à vaches, etc.

Le gr. γύπη, *caverne*, cavité, répond, sauf le suffixe, à *gupti*, et l'anc. all. *chuof*, ags. *cyfe*, crater, dolium, s'accorde exactement au point de vue phonique. Cf. aussi le cymr. *ogof*, *gogof*, caverne, peut-être primitivement, lieu de refuge pour les vaches.

§ 175. — LE PASTEUR ET L'HOSPITALITÉ.

De tout temps, et en tout pays, les peuples pasteurs se sont distingués pour les vertus hospitalières, et cela s'explique par la nature des intérêts et du mode de vivre. Plus ou moins isolé du reste du monde, surtout aux époques primitives, le pasteur, entouré de sa famille, voyait arriver avec joie un hôte connu, et avec une curiosité bienveillante l'étranger qui se présentait en demandant un bon accueil. Les voyages étaient alors longs et difficiles; l'hôte arrivait fatigué et affamé, et le premier devoir consistait à le restaurer par la nourriture et le repos, après quoi seulement on l'interrogeait sur son origine, ses intentions, ses aventures, etc. Ce sont là des traits que l'on retrouve chez tous les anciens peuples, dans la Bible comme dans les épopées de l'Inde et de la Grèce. Il devait en être de même chez les Aryas des temps de l'unité, et les langues ont, en effet, conservé quelques termes qui se rapportent encore aux simples coutumes de ces âges reculés.

1). Les lieux où l'on pouvait compter sur un accueil hospitalier était naturellement les stations de bergers déterminées par l'excellence des pâturages. Parmi les noms qui les désignaient en sanscrit, nous trouvons celui de *gôshpada*, de *gôs*, gén. de *gô*, et de *pada*, station, site, et pâturage. (Cf. § 166, 3). Or, ce terme se retrouve presque intact dans le polonais *gospoda*, avec le sens d'hôtellerie, d'auberge, d'où *gospodarz*, hôte, puis maître de maison, chef de famille, et *gospodyn*, maître en général, seigneur, *gospodynia*, hôtesse, ménagère; en lithuanien, respectivement,

gaspadà, gaspadórus, et *gaspadinne*. Je cite le polonais en première ligne, parce qu'il a sûrement conservé l'acception la plus ancienne, tandis que l'ancien slave *gospodĭ, gospodarĭ, gospodinŭ*, n'offre que le sens secondaire de *dominus*. Il en est de même en russe, où *Gospódĭ* s'emploie même pour le Seigneur, l'Éternel, Dieu, *gospodínŭ*, pour gentilhomme, maître, monsieur, *gospojá* pour dame noble, maîtresse, tandis que *gospodarĭ*, chez les Slaves du sud, *hospodar*, désigne le prince... Ce rapprochement, auquel ce semble il n'y a rien à objecter, fait tomber à coup sûr celui que Benfey a proposé avec le védique *ǵâspati*, maître de famille, et que Max Müller rejette avec raison pour l'impossibilité d'identifier *pati* et *podĭ*[1].

2). Il faut, par contre, et sans aucun doute, chercher un composé avec *pati* dans le lat. *hospes*, — *pitis*, l'hôte qui reçoit et l'hôte reçu ; mais ici l'*h* initiale empêche également toute comparaison avec *ǵâspati*, et ne peut répondre qu'à une *h* ou un *gh* sanscrits. Or, nous trouvons, en effet, *ghôsha* avec le double sens de pâtre et de station de pâtres, et un composé *ghôshapati*, peut facilement s'être contracté en *hospiti*.

L'étymologie de *ghôsha* est intéressante au point de vue de l'ancienne vie pastorale. La rac. *ghush*, sonare, strepere, proclamare, exprime plus spécialement un grand bruit confus, une vaste clameur, et *ghôsha* s'entend également du roulement du tonnerre, du mugissement de l'orage, du tumulte des combats, du bruit de la multitude et du beuglement des troupeaux. Le *ghôsha*, comme station de pâtres, désignait un lieu où retentissaient les mugissements des vaches et les appels des bergers, et le pâtre lui-même était un *ghôshà*, c'est-à-dire un criard. Ceci rappelle le *jodeln* des vachers des Alpes, qui se fait entendre à d'énormes distances, et il est certain qu'une voix stentorienne est fort utile au pâtre des montagnes.

On conçoit bien que le *ghôshapati*, le maître de la station pastorale, ou le berger en chef, ait été considéré comme l'hôte qui

[1] *Essai de myth. comparée*, trad. franç., p. 29.

reçoit, et qu'il soit devenu dans ce sens-là l'*hospes* du latin, mais comment son nom a-t-il pu passer à l'hôte qui est reçu ? Cela s'explique, je crois, par l'antique usage d'offrir à l'arrivant tout ce que l'on possédait, de lui dire de se regarder comme le maître, et d'en exercer les prérogatives. Et c'est ainsi que le titre du chef recevant passait à celui qu'il voulait accueillir avec honneur.

Il faut observer encore que le scr. *ghôsha*, station de pâtres, se retrouve dans le pers. *ghôshâ*, *ghôshâd*, enclos pour le bétail, puis auberge, hôtellerie, exactement comme le pol. *gospoda*, id., répond à *gôshpada*, station de vaches.

3). Un troisième groupe de mots d'une origine tout autre, malgré quelque ressemblance apparente avec les précédents, se compose de l'anc. sl. et rus. *gostĭ*, pol. *gość*, illyr. *goost*, boh. *host*, etc., hôte reçu, du goth. *gasts*, id., et étranger, ags. et anc. all. *gast*, etc., et du lat. *hostis*, d'abord un étranger, puis un ennemi. Bopp, pour le germanique (*Gl. scr.*, 114) et Miklosich pour le slave (*Rad. slov.*, v. c.) pensent ici à la rac. scr. *ghas*, edere, parce qu'on offre des aliments à l'hôte, et cela serait assez plausible si l'on pouvait réconcilier le sens très-différent de *hostis* dans son rapport évident avec *hostia* et *hostire*. Une autre conjecture fort ingénieuse, et proposée par Kuhn (*Ind. Stud.* de Weber, I, 361), lève cette difficulté, et nous révèle en même temps une coutume de l'hospitalité chez les anciens Aryas.

En sanscrit, l'hôte reçu est appelé *gôghna*, littér. celui qui tue le bœuf ou la vache, ou, d'après Pânini, celui pour lequel on tue un bœuf [1], ce qui répond à la locution biblique : *tuer le veau gras*. C'est sans doute à cet usage que fait allusion un passage du Rigvêda (I, 31, 15). *Svâdukshadmâ yô vasatâu syônakṛġġîvayâġam yaġatê sôpamâ divah*, c'est-à-dire d'après Rosen : *Dulci cibo instructus, qui domi (hospitibus) oblectamenta parans, vivam hostiam mactat, is est similis cœlo*. Il est évident que cette coutume n'a pu prévaloir dans l'Inde qu'aux temps les plus reculés, et

[1] *Yasmâi gâm ghnanti* (Dict. de P.).

alors que la vache n'était pas encore entourée d'un respect presque religieux, comme dans les lois de Manu et les épopées. D'après Manu (XI, 59, 108), tuer une vache, ou seulement la frapper du pied, constituait un grand crime. et nous avons vu qu'elle était appelée *aghnyâ*, non occidenda, comme le taureau, au masculin *aghnya* (t. I, p. 363). Aussi, dans la suite des temps, on se contentait d'offrir une vache à l'hôte par un acte symbolique [1].

Kuhn rappelle que dans l'Iliade (VI, 174) le roi de Lycie fait tuer neuf bœufs pour fêter pendant neuf jours l'arrivée de Bellérophon, et que le verbe ἱερεύειν est employé dans l'Odyssée (XIV, 414; XXIV, 216) pour exprimer l'acte de tuer un animal en l'honneur de l'hôte. Il conjecture, d'après cela, que le grec ξένος, ξεῖνος, hôte, se liait étymologiquement à κτείνω, tuer, et signifiait, comme *gôghna*, le tueur [2]. Si, maintenant, l'on considère que, d'après Festus, *hostire*, dénom. de *hostis*, signifiait frapper, et que *hostia* désignait la victime, on est conduit à une racine *hos* = *gos*, *gas*, en slave et en gothique, et *has* ou *ghas* en sanscrit, avec le sens de frapper, tuer, et à laquelle Kuhn rattache également le scr. *hasta*, la main qui frappe, et le lat. *hasta*, la lance qui tue. Il observe, avec raison, que le scr. *ghas*, manger, n'en diffère pas essentiellement, puisque l'on voit un nom de la mâchoire, *hanu*, dériver de *han*, caedere. J'ajouterai que le Dhâtup. donne une rac. *ghash*, laedere, interficere, et qu'en tirhaï, du Caboul, *ghashâ* signifie flèche. Le suffixe *ti* forme quelquefois des noms d'agents, comme en scr. *mati*, consiliarius, de *man*, *yati*, domitor, de *yam*, etc., et, en latin, *vectis*, de *veho*, etc. Il n'y a donc aucune objection à interpréter *hostis*, ainsi que le slav. *gostĭ* et le goth. *gasts* (thème *gasti*), comme le tueur, le ξεῖνος, le *gôghna*, l'hôte, et la démonstration de Kuhn semble aussi complète qu'ingénieuse.

1 Colebrooke. *Misc. Essays*. I, 203. — Dans le Ramâyana (I, XXI, 13. Éd. Gorresio.), le roi Daçaratha présente à son hôte Viçvamitra, *pâdyam*, *arghyam* et *gâm*, c'est-à-dire l'eau pour les pieds, le don d'honneur et la vache, et c'est sans doute à tort que Gorresio traduit *gâm* par terre, d'après le double sens de *gô*.

2 Cf. avec ξεῖνος, la rac. scr. *kshi*, *kshiṇ*, *kshaṇ*, interficere.

§ 176. — LA VACHE ET LA GUERRE.

En tant que richesse principale des pasteurs, la vache devait être l'objet des désirs et de l'ambition de tous, le plus précieux butin offert comme récompense à la vaillance du guerrier, et par cela même, une occasion fréquente d'entreprises et de combats. Les enlèvements de troupeaux à main armée constituaient un des exploits les plus ordinaires chez les peuples de race arienne restés, à divers degrés, fidèles à la vie pastorale. Chez les anciens Indiens, les Vêdas renferment de nombreuses allusions à ce sujet, et l'un des chants de Mahâbhârata raconte un *gôharaṇa*, ou enlèvement des vaches. Les traditions grecques en offrent des exemples suffisamment connus, et les chroniques irlandaises abondent en récits de ce genre. Le grec λεία, butin, désigne les troupeaux au pluriel λεῖαι; et l'irlandais *tán*, *táin*, comme le cymrique *praidd*, réunit les significations de bétail et de butin [1].

Que les mêmes causes aient produit les mêmes effets chez les anciens Aryas, c'est ce que l'on peut présumer à bon droit; mais le sanscrit nous a conservé quelques termes qui en fournissent encore la preuve directe, et qui viennent élucider le vrai sens originel de plusieurs mots européens.

Le sansc. vêd. *gavish*, *gavisha*, *gavêshana*, composé de *gô*, vache, et *ish*, désirer, signifie littéralement : qui désire des vaches, mais se prend, déjà dans les plus anciens textes, dans l'acception générale de désireux, avide, ardent à la poursuite de quelque chose. L'adj. *gavishṭi*, avec le même sens, conserve aussi celui de désireux d'avoir des vaches; mais le subst. *gavishṭi*, désir ardent, prend en outre l'acception d'ardeur guerrière et de combat, tout comme *gavêshaṇa*, celle d'ardent au combat. On voit clairement par là qu'aux temps vêdiques les instincts belli-

[1] L'arménien *goghobud*, butin, semble composé avec le nom de la vache, *gov*, = scr. *gô*.

queux étaient réveillés par le désir de conquérir des vaches. L'épithète de *gôshuyudh*, combattant pour des vaches, est même donnée au guerrier dans le Rigvêda [1].

Si *gavish* se généralise déjà dans le langage vêdique, il finit plus tard par s'éloigner encore davantage de sa signification propre. On en voit se former un verbe *gavêsh*, ou, par contraction *gêsh*, chercher, s'informer, s'efforcer, même purement au moral, si bien que le dérivé *gavêshaṇa* en vient à désigner la recherche de l'esprit, l'investigation philosophique. Le grec nous offre des transitions de sens parfaitement analogues dans βουκολέω, d'abord soigner les bœufs, faire paître, puis, au moral, consoler, flatter d'espoir, d'où βουκόλημα,-λησις, consolation, etc.

Un autre verbe vêdique dérivé du nom de la vache est *gavy*, vaccas quaerere, comme *açvay*, equos quaerere, de *açva*, mais aussi se réjouir de posséder des vaches. Le part. prés. *gavyant*, désirant des vaches, signifie en même temps ardent au combat, ainsi que l'adj. *gavyu*, lequel se prend aussi dans l'acception de joyeux d'avoir des vaches. De là encore le subst. *gavyâ*, désir de vaches et de combats. Ce groupe de mots est surtout intéressant parce qu'il trouve dans les langues européennes quelques affinités qui nous font remonter jusqu'au temps de l'unité arienne.

A *gavy* se rattache en premier lieu le lithuanien *guiti*, au prés. *guiju*, *guju*, chasser et chercher en général, comme le scr. *gavêsh*. Une seconde forme de même origine est sans doute *gáuti*, au prés. *gawju*, obtenir, acquérir, d'où *gawimmas* et *gauklas*, acquisition, *gausybe*, richesse, *użgaulis*, butin, etc., et le causatif *gaudyti*, chercher à obtenir une chose, chasser, *gaudimas*, chasse, etc. Je compare aussi l'albanais *ghjuaig*, chasser, *ghja*, chasse, *ghjatúar*, *ghjaikes*, chasseur, etc. Ici tout souvenir de la vache a disparu, comme partiellement en sanscrit.

Un autre rapprochement remarquable avec *gavy* se présente, je crois, dans le grec γαίω, γαύω, pour γαϝιω, se réjouir, se vanter, être fier, primitivement, sans doute, comme *gavy*, être joyeux et

[1] R. V. I, 112, 22; VI, 6, 5; X, 30, 10. (Dict. de P.)

fier d'avoir des vaches. Le composé βουγάϊος, vantard, jactator, qui se trouve dans Homère (Il., 18, 824. Od., 13, 79), signifie littéralement : fier de ses vaches, et serait en sanscrit *gôgavyu*. Le synonyme de γαίω, γηθέω, semble composé avec θέω, le scr. *dha*, tenere, possidere, précédé de γη = *gava*, *gô*, comme γα dans γάλαξ, et signifier proprement posséder des vaches. Et ceci nous conduit à l'explication la plus plausible du latin *gaudeo*, *gavisus*, *gaudium*, etc., composé de même de l'ancien nom de la vache avec *dha*, ou *dhi*, (*dhiyati*), possidere. Ce sont là, si je ne m'abuse, comme des souvenirs lointains et incompris de la vie pastorale primitive, où la possession des vaches rendait joyeux et fier.

§ 177. — MESURES DIVERSES EMPRUNTÉES A LA VIE PASTORALE.

Les mots qui servent à désigner les mesures de tout genre sont tirés généralement des objets les plus familiers, de ceux que l'on a toujours à sa portée comme termes de comparaison. Les membres du corps humain sont la source la plus ordinaire des mesures de longueur, telles que la coudée, la palme, le pouce, le doigt, le pied, le pas, etc.; celles de capacité sont empruntées à des vases usuels de dimensions variées, celles de pesanteur à la pierre, etc. On comprend que l'étude des termes de cette classe puisse devenir instructive pour la connaissance des usages aux temps où l'on s'en servait, et, bien qu'ici les points de comparaison soient rares, quelques-uns de ces mots, qui sont tirés de la vie pastorale, méritent de fixer l'attention.

1). En sanscrit, plusieurs noms de mesures se rattachent à la vache, tels que *gôkarṇa*, une oreille de vache, pour un empan, *gôshpada*, un pas de vache, comme longueur, ou l'impression en creux du pied de l'animal comme capacité, *gavâhnika*, le grain d'un jour pour une vache, puis, plus tard, et sous la forme contractée *gôṇî*, un sac, une mesure de grains de sept à huit livres. — Le pers. *gawnîz*, mesure de blé, aussi *gawîz*, *gawtîz*, ren-

ferme sûrement aussi le nom de la vache; mais je ne trouve rien à comparer dans les langues européennes.

2). Le sanscrit *gavyâ*, troupeau de vaches, a désigné secondairement une distance de deux *krôças*, soit quatre mille *daṇḍas*, ou perches de quatre coudées, c'est-à-dire, sans doute, l'espace de terrain suffisant pour un grand troupeau. Le synonyme *gavyûti* ou *gavyûta*, *de gô* + *yûti*, réunion, assemblage, conserve encore, dans le Rigvêda, le sens général de pâturage et de district. Il se retrouve dans le zend *gaoyaoiti*, lieu de réunion pour les vaches, et l'épithète de *vourugaoyaoiti*, qui possède de vastes pâturages, donnée au dieu Mithra, répond au composé vêdique *urugavyûti*, avec la même acception. — Le persan *gâw* désigne une distance de six milles.

Nous avons vu déjà *gavyâ*, dans le sens de pâturage, devenir le grec γαῖα, terre, puis γυία, champ cultivé (§ 166). Or, de même que *gavyâ* a pris l'acception d'une mesure de distance, γυία a reçu celle d'une mesure agraire déterminée, sans doute également par suite de l'introduction de l'agriculture. Cela prouve, en tout cas, la haute ancienneté de cet emploi du terme en question.

3). Une autre manière, sûrement très-primitive, d'évaluer les distances, se tire de l'étendue du son, soit de la voix humaine, soit des cris d'animaux. Ainsi, le scr. *gôruta*, littér. un mugissement de vache, représentait, comme *gavyâ*, deux *krôças*, et le *krôça*, proprement un cri, de *kruç*, clamare, équivalait à la distance où s'entend une voix d'homme, moins forte de moitié que celle de la vache. A *krôça* se lie le persan *kôs*, lieue, mais ce terme, ainsi que *gôruta*, ne se retrouve pas dans les langues européennes. Par contre, les analogies de fait abondent. On se rappelle tout d'abord la comparaison homérique. (*Od.*, VI, 294.)

Τόσσον ἀπὸ πτόλιος, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας.
Tantum ab urbe, quantum (aliquis) auditur clamans.

Grimm, dans ses *Deutsche Rechtsalterthümer* (p. 76), cite des

exemples variés de ces mesures de distance par la voix de l'homme, le chant du coq, l'aboiement du chien, etc.

4). En fait de mesures agraires, le sanscrit nous offre un terme dont le sens donne lieu à de curieux rapprochements quant au procédé mis en œuvre, et d'un caractère trop spécial pour s'expliquer autrement que par l'existence d'une antique coutume.

Le nom de *gôčarman*, littér. une peau de vache, est appliqué à un espace de terrain suffisant pour recevoir cent vaches et un taureau, avec leurs veaux. On entendait sans doute par là l'espace que l'on pouvait entourer et mesurer au moyen d'une peau de vache coupée en lanières. C'est là du moins ce qu'indiquent de nombreuses analogies [1].

D'après Lassen (*Ind. Alt.*, III, 976), chez les *Râǵaputras* de l'Inde, chaque cavalier possédait de droit un *čursa* (c'est-à-dire une peau) de terre, ce qui équivalait à ce qu'on pouvait labourer en un jour. On sait que les Anglo-Saxons désignaient de même par le nom de *hyde*, peau, une étendue de terrain suffisante pour le labour d'une charrue ou l'entretien d'une famille [2]. Ce ne sont encore là que des équivalents du sanscrit *gočarman*, mais le procédé indiqué pour le mesurage se justifie par plusieurs traditions remarquablement concordantes.

On connaît celle de Didon (*Énéid.*, I, 371 ; Justin, 18, 4), qui demande en Afrique la concession de l'espace de terrain qu'elle pourrait faire entourer d'une peau de bœuf, *taurino quantum possent circumdare tergo*, et qui fait couper cette peau en lanières de manière à enclore une vaste étendue. D'autres traditions semblables sont moins connues. Je les rapporte d'après Grimm [3].

Les chefs saxons Hengist et Horsa à leur arrivée en Angleterre, font la même demande que Didon, et usent du même stratagème.

[1] Je trouve dans les *Sanskrit texts* de Muir. (IV, 107), un passage du *Çatap. Brâhm.* qui met la chose hors de doute. Il y est dit que les *Asuras* ou démons, se partagèrent la terre en la divisant au moyen de *peaux de bœuf, âukshṇâiç čarmabhis*.

[2] D'après Boxhorn (Dict.) aussi une pièce de 120 acres.

[3] *D. Rechtsalt*, 90 et suiv.

Ivar, fils de Ragnar Lodbrok, se fait céder en Angleterre, par le roi Ello, autant de terrain que *peut recouvrir une peau de bœuf.* Il fait tanner et bien distendre la peau d'un grand bœuf, qu'il coupe ensuite en minces lanières, puis il en entoure un vaste espace suffisant pour y fonder la forteresse de *Lundunaborg*, Londres. D'autres récits parlent d'une *peau de cheval*, et placent l'événement dans le Northumberland et à York.

Une tradition toute semblable se reproduit encore dans l'histoire de Raymond et de Mélusine, où Raymond obtient de Bertrand, comte de Poitiers, tout le terrain qu'il pourra entourer d'une *peau de cerf*. Le procédé mis en œuvre ailleurs se répète également ici.

Il serait difficile d'expliquer ces concordances multipliées sans les faire dériver d'une source commune dont le point de départ ne peut se trouver que chez les anciens Aryas.

§ 178. — LES DIVISIONS DU JOUR.

Au temps de la vie pastorale, il était tout naturel de désigner les parties du jour d'après la sortie et la rentrée des troupeaux, ou le moment de traire les vaches. Le sanscrit, surtout, est encore riche en termes de ce genre qui reflètent fidèlement les anciennes habitudes, et leur étude peut servir à éclairer l'origine de quelques expressions analogues conservées par les autres langues ariennes.

L'aube du jour est appelée en sanscrit *gôsanga*, ou *sangava*, c'est-à-dire le rassemblement des vaches, soit pour les traire, soit pour les conduire au pâturage. On disait aussi *gôsarga*, la sortie des vaches, ou simplement *pratisara*, la sortie. Un autre synonyme très-caractéristique est *strîghôsha*, littér. le grand bruit des femmes. Ceci nous transporte immédiatement au milieu de la scène que devait offrir le point du jour, alors que les femmes se mettaient à l'œuvre pour traire les vaches avant leur sortie, opération qui, à coup sûr, ne s'effectuait pas en silence.

Un terme semblable à *sangava*, mais appliqué au soir au lieu du matin, doit avoir été *âgava*, à en juger par l'adj. *âgavîna*, qui signifie : occupé jusqu'au retour des vaches. (*Dict. de Pétersb.*, v. c.). Le soir est encore appelé *tishṭhadgu* (de *sthâ* + *gô*), c'est-à-dire le moment où *la vache se tient immobile* pour se laisser traire après le coucher du soleil (ibid. v. c.).

Aucun de ces noms significatifs ne paraît se retrouver en dehors du sanscrit, mais les langues congénères en possèdent quelques-uns du même genre.

1). Pour désigner une partie de la nuit, Homère emploie l'expression de νυκτὸς ἀμολγῷ (*Il.*, XV, 324; *Hymn. in Merc.*, 7), dont le vrai sens est encore débattu. Il semble difficile de ne pas admettre un rapport entre ἀμολγός et ἀμέλγειν, traire, comme l'ont fait les anciens grammairiens, et d'y voir le moment de traire les vaches, soit à la tombée de la nuit, soit au crépuscule du matin. Telle est aussi l'opinion de Voss qui traduit νυκτὸς ἀμολγῷ par : *in dämmernder stunde der melkzeit*, à l'heure crépusculaire où l'on trait. On trouve dans Hesychius ἀμολγάζει comme synonyme de μεσημβρίζει, il est midi. Ainsi que l'observe Pott (*Et. F.*, II, 128), cela ne peut guère s'expliquer que par la coutume de traire au milieu du jour, aussi bien que le matin et le soir, comme on le faisait chez les Anglo-Saxons au mois de mai, appelé d'après cela *thrimilci* [1], et ἀμολγάζει a dû signifier : il est temps de traire. En tout cas, cette acception s'oppose tout à fait au sens d'obscurité que l'on a cherché dans ἀμολγός [2].

Une conjecture dont j'ai peine à me défendre, malgré les objections qu'elle peut soulever, c'est que le nom germanique du matin, goth. *maurgins*, ags. *morgen*, scand. *morgun*, anc. all. *morgan* se rattache également à la rac. *mṛǵ*, et au grec ἀμέργω, ἀμέλγω, etc. Il est vrai que le gothique devrait être régulièrement *maurkins* ; il est vrai encore que la rac. *mṛǵ* est déjà représentée en germanique par la forme *milk*. On peut répondre que lorsqu'il

[1] D'après Beda : *Thrimilci* dicebatur, quod tribus vicibus in eo per diem mulgebantur. (Grimm. *Gesch. d. d. Spr.*, 80, 92, 110.)

[2] Par exemple : Leo Meyer. (*Z. S.* VIII, 362, qui compare le scand. *myrkr*, etc.

s'agit de mots très-anciens et dont l'étymologie était oubliée, les transitions phoniques sont parfois irrégulières, et qu'ici la forme primitive peut s'être maintenue à côté de celle qui s'est modifiée. Quant au rapport que l'on a cherché entre *maurgins*, et les noms slaves du crépuscule, rus. *sumerki* (plur.), pol. *zmrok*, *mrok*, etc., il faut observer d'abord que la concordance phonique ne serait pas meilleure, puisque le *k* aurait dû devenir *h* en germanique, et, ensuite, que l'anc. slave *mrakŭ*, *sŭmrakŭ*, signifie obscurité, ténèbres, *mrŭkati*, tenebris obduci, ce qui ne saurait, à coup sûr, s'appliquer au matin où surgit la lumière. Si le polonais *mrok* désigne le crépuscule du matin, aussi bien que celui du soir, ce n'est, comme l'observe Bantke (*Poln. W. B.*, v. c.) que par un abus de langage.

2). Le lat. *mātūtinum* dérive d'un ancien nom de l'aurore, *mātūta*, à laquelle on rendait un culte en Italie, comme *mater Matuta* [1]. L'adv. *māne*, au matin, sans doute, pour *matne*, indique une rac. *mat*, probablement la même que le scr. *math*, *manth*, agitare. A la forme *manth* se rattache l'anc. irl. *mátan*, *mátin*, plus tard *madain*, *maidin*, ers. *maduinn*, pour *mantan*, *mantin*, à cause du *t* non aspiré, et comme le montre l'armor. *mintin*. Ces noms de l'aurore et du matin exprimaient peut-être le réveil du mouvement et de l'activité; mais, d'après l'application plus spéciale de la rac. *math*, *manth*, au barattement (cf. p. 31), on peut croire aussi que la déesse *Matuta* présidait, dans l'origine, à l'opération de battre le beurre, laquelle s'accomplissait à la fraîcheur de l'aube. L'adv. *māne* = *matne*, équivaudrait alors au scr. *manthanê*, au barattement, pour dire au matin, et l'irl. *mátan* = *mantan*, armor. *mintin*, seraient exactement *manthana*. Nous aurions donc, ici encore, un souvenir de la vie pastorale.

3). Les langues celtiques ont, pour l'aube du jour, un autre mot qui leur est propre, mais qui rappelle, quant au sens, le scr. *gôsarga*, la sortie des vaches. C'est l'anc. irl. *buarach*, que le Glossaire de Cormac explique par *matan moch*, grand matin,

[1] Roseam Matuta per oras aetheris auroram differt et lumina pandit. (Lucr. V. 654.)

en cymr. *bore*, *boreu*, en armor. *beûré*. Cormac, déjà, décompose le nom irlandais en *bó arach* = *bó erge*, c'est-à-dire le lever des vaches. Cf. O'R., v. c.; et l'irl. *eirghim*, surgo.

4). De même que le matin tirait quelques-uns de ses noms de la sortie des troupeaux, le soir en avait qui se rattachaient à leur rentrée. Ainsi le scr. *abhipitva*, soir, et rentrée, retour, suivant le *Dict. de P.* de *abhi* et *pitva* pour *apitva*, participation, (proximité?), subst. formé de la préposition *api* = ἐπι, qui exprime, en général, un mouvement vers quelque chose. Cf. *prapitva*, proximité, et le contraire, *apapitva*, séparation, éloignement[1]. Je crois que tel est aussi le sens primitif d'un groupe de noms du soir qui appartient à plusieurs langues européennes.

Ce groupe se compose d'abord du grec ἕσπερος, lat. *vesper*, d'où peut-être le corn. *gwesper*, et l'armor. *gousper*, puis, avec une gutturale ou une palatale remplaçant la labiale, de l'irl. *feascar*, ers. *feasgar*, du lith. *wákaras*, lett. *wakkars*, de l'anc. slave et rus. *večerŭ*, pol. *wieczór*, etc. La difficulté est de savoir à laquelle de ces deux consonnes appartient la priorité, ce qui conduit à des interprétations différentes. Bopp, qui admet le *p* comme primitif, cherche dans *vesper*, *vespera*, une forme mutilée du scr. *divaspara*, c'est-à-dire l'autre partie, la seconde partie du jour. Pott, dans la même supposition, remplace *divas*, gén. de *div*, par l'adv. *avas*, deorsum, et explique *vesper* par le côté d'en bas, relativement au cours du soleil. (*Et F.*, I, 595, 2e édit.). Ces rapprochements ont sans doute quelque chose de très-spécieux, mais les droits de la gutturale à la priorité peuvent aussi être défendus par de bonnes raisons. On sait que le grec change fréquemment le *k* en *p*, et le latin *vesper* a pû se modeler sur la forme hellénique; mais il n'y a pas d'exemple d'un *p* primitif changé en *k* ou en *č*, dans le lithuanien et le slave.

[1] En zend, *rapithwa*, = *frapithwa?* désigne le milieu du jour, peut-être comme le moment de la *rentrée* pour le repos. Le lithuan. *pētus*, midi, s'il est pour *apētus*, comme, en sanscrit, *pi* souvent pour *api*, se lierait aux mêmes formations. Cf. *apipētys*, le moment de midi, *papētys*, l'après-midi, *prēszpētys*, près de midi.

L'irlandais *feascar* ne prouverait rien par lui-même, car ici le *c* peut avoir remplacé un *p*, comme dans d'autres cas; mais le cymrique, qui suit ordinairement la règle du grec pour la substitution du *p*, nous offre, pour le soir, la forme inattendue *ucher*, dont le *ch* semble provenu de *sc*, comme dans *sych*, = irl. *seasg*, siccus, scr. *çushka*. Ainsi *ucher* pour *uscer*, et *wescer*, *gwescer*, répondrait à *feascar*, dont le *c* serait bien primitif.

En adoptant la conjecture de Pott pour le premier élément du composé, savoir *ves*, *feas* = scr. *avas*, mais dans le sens de *citra* ou de la préposition *ava*, ab, de, on peut rattacher avec probabilité le second composant à la rac. scr. *ćar*, ire, ambulare, pasci, etc. (Cf. § 164, 3.) Nous obtiendrions ainsi un thème *avasćara* avec la signification de *retour* ou de *départ* du pâturage, pour désigner le soir, et qui rendrait bien compte des formes gracco-latines et celtiques, tandis qu'un synonyme *avaćara* expliquerait le slave *većerŭ*, et le lith. *wákaras*. Toutefois, comme le scr. *ćar*, précédé de *ava* signifie descendre, ces noms du soir pourraient aussi n'avoir exprimé dans l'origine que la descente du soleil, *occasus*, ou de la nuit qui tombe du ciel.

5). On trouve encore en Allemagne des exemples de cette manière d'indiquer les moments du jour par la sortie et la rentrée du bétail. D'après diverses lois locales citées par Grimm [1] : « Les gens (*laiten*) doivent venir quand la vache revient du » pâturage, à midi, et s'en retourner quand la vache retourne » au pâturage. Le moissonneur doit sortir le matin quand la » vache sort, et rester dehors jusqu'à ce que la vache revienne » à l'étable. » Cependant les langues germaniques n'ont aucun nom du soir ou du matin qui s'y rattache, car l'anc. all. *âbant*, soir, me paraît se rapporter aux travaux de l'agriculture. Je crois y voir, en effet, un composé du préfixe *â* = scr. *ava* [2], et d'un subst. dérivé de *bintan*, lier = scr. *bandh*, avec le sens de moment où l'on délie les bœufs. Ceci rappelle tout à fait le grec βουλυτὸς ou βούλυσις, soir, dont la signification est la même, et qui,

[1] *Deut. Rechtsalt*, p. 36.
[2] Cf. Pott. *Et. F.* 2e édit. I, 620, pour les exemples de *â* = *ava*.

déjà dans Homère, s'est généralisé jusqu'à s'appliquer au coucher du soleil. (*Il.*, XVI, 779 ; *Od.*, IX, 58.)

ἦμος δ'ἠέλιος μετενίσσετο βουλυτόνδε
Quum vero sol transiret ad-occasum.

§ 179. — LA VACHE ET QUELQUES NOMS DE PLANTES ET D'OISEAUX.

1). Dans toutes les langues, les plantes sont souvent désignées par voie de comparaison avec les divers organes des animaux d'après quelques ressemblances plus ou moins prononcées, et ce sont naturellement les animaux les plus familiers qui fournissent les points de rapprochement. Aussi les noms de plantes qui se rattachent à la vache sont-ils surtout nombreux chez les peuples pasteurs, et quelques-uns peuvent avoir une origine très-ancienne. Les Indiens, qui ont conservé longtemps les habitudes pastorales, en possèdent la collection la plus riche, et presque toutes les parties de la vache figurent dans la nomenclature botanique du sanscrit. Ainsi l'on trouve, pour diverses plantes, les noms de *gavâkshâ*, œil de vache, *gôkaṇṭa* et *gôkshura*, sabot de vache, *gokarṇî*, oreille de vache [1], *gôçîrshaka*, tête de vache, *gôlômi*, poil de vache, *gôģihvâ*, langue de vache, *gônasî*, nez de vache, *gôçṛnga*, corne de vache, *gôstanâ*, pis de vache, etc. Les plus intéressants pour nous sont ceux qui se retrouvent dans quelques langues européennes, sans s'appliquer toutefois aux mêmes espèces de plantes, et sans offrir autre chose que des équivalents des composés sanscrits. Cela ne prouve pas qu'ils ne puissent en fait avoir une origine commune, car, du moment que leur signification restait vivante, leurs éléments ont dû changer avec les langues elles-mêmes. Il n'y en a, du reste, qu'un petit nombre d'exemples, ainsi :

[1] Cf. zend *gaokerèna*, le *haoma* blanc. (Spiegel. *Vendid.* XX, 17.

Scr. *gôgihvâ*, langue de vache ou de bœuf, Elephantopus scaber. — Cf. le gr. βούγλωσσος, la buglose, l'anc. all. *ohsenzungà*, le cymr. *tafod yr ŷch*, l'armor. *téôd ejenn*, l'ers. *teanga'ndaimh*, le rus. *volovïĭ iazykŭ*, le pol. *iẽzyk wolowy*, etc., etc., tous avec le même sens. Le lith. *godas* ou *gůdas*, buglose, semble avoir conservé le nom de l'animal, en composition avec un nom altéré de la langue, peut-être *das* pour *las* = scr. *rasâ*.

Scr. *gôçṛnga*, corne de vache, plante non déterminée. — Cf. gr. βούκέρας, Fœnum græcum, appelé en allem. *bockshorn*.

Scr. *gôstanâ*,*-nî*, pis de vache, espèce de raisin. — Cf. gr. βούμασθος, id. espèce de raisins à gros grains.

Je ne doute pas qu'on ne trouve dans les noms vulgaires des plantes d'autres exemples de coïncidences semblables.

2). J'ai parlé déjà de la nature des rapports qui s'établissent entre certains oiseaux et les animaux domestiques, rapports que l'observation populaire interprète à sa manière. Voy. pour le pigeon, t. I, 401, et pour le vautour, p. 459. Je ne veux ici qu'ajouter encore quelques remarques.

La grue indienne est appelée *gônandî*, bonheur de la vache, dénomination qui se rapproche beaucoup de notre explication de l'ang.-saxon *culufre*, et du slave *golăbĭ*, amant de la vache, pour pigeon. Le *garde-bœuf* d'Égypte est aussi une espèce d'Ardea.

Un autre oiseau indéterminé porte le nom expressif de *gòsâda*, ou *gôshadî*, qui se pose sur la vache, ce qui répond parfaitement au gr. βουδύτης, qui plonge ou s'abat sur la vache, espèce d'oiseau dont parle Oppian, ainsi qu'à l'ang.-saxon *cusceote*, angl. *cowshot*, pigeon, avec un sens analogue. Cf. aussi l'allemand *kuhstelze*.

Ici, comme pour les plantes, les analogies ne concernent que la signification des noms, mais pourraient bien se fonder sur d'anciennes dénominations modifiées dans la suite des temps.

§ 180. — VERBES DÉRIVÉS DU NOM DE LA VACHE.

Une des preuves les plus frappantes de la haute ancienneté de quelques-uns des mots de l'époque pastorale, c'est assurément d'en voir surgir, en sanscrit déjà, et même dans l'idiome vêdique, des verbes d'une signification générale et abstraite, lesquels prennent parfois la forme de racines primitives. Nous en avons vu déjà quelques exemples, comme *gup* (*ġugôpa*), tegere, tueri, observare, dérivé de *gôpa*, vacher (§ 174), *gavêsh*, quaerere, dérivé de *gavish*, qui désire des vaches (§ 176). J'en ajoute ici deux autres.

De *gôshṭha*, station de vaches (cf. § 167. 1) s'est formé un verbe *gôshṭ*, plus correctement *gôsṭh* (*gôshṭatê*), avec le sens de coacervare, accumulare, parce que les *gôshṭha* étaient des lieux de réunions nombreuses pour les pasteurs et les troupeaux. Aussi le féminin *gôshṭhî* a-t-il pris l'acception générale d'assemblée, de société, puis de camaraderie, de conversation, de discussion, et il en est venu même à désigner une sorte de composition dramatique en un acte, un dialogue. Le titre de *gôshṭhîpati* est devenu celui d'un chef de famille et d'un président d'assemblée. Un autre composé, *gôshṭhaçva*, signifie envieux, malicieux, médisant, en parlant surtout d'une personne sédentaire qui aime à dire du mal de ses voisins. Le sens primitif est celui de *chien d'un gôshṭha*, sans doute parce que les chiens de garde des stations de vaches aboyaient contre tous les passants.

L'autre exemple est le scr. *gôm* (*gômayati*), illinere, ungere, en général, mais littér. enduire de bouse de vaches, *gômaya*, bovinum, substance dont les Indiens, comme on le sait, faisaient un grand usage.

Deux anciens dénominatifs de ce genre, savoir *gup* et *gavy*, nous ont paru se retrouver dans le lithuanien, le grec et le latin avec des transitions de sens analogues aux précédentes. Cela peut

faire croire à l'existence d'autres formes semblables conservées ici et là par les langues européennes seulement, et dont la signification primitive serait oubliée. Je crois pouvoir en signaler deux cas dans l'ancien slave, sans me dissimuler que j'entre ici sur le terrain un peu aventureux de l'étymologie conjecturale. Aussi les rapprochements qui suivent ne sont-ils présentés qu'à titre d'hypothèses encore problématiques.

L'anc. slave *gobĭziti*, divitem fieri ou reddere, de *gobĭzŭ*, prosper, d'où *gobizĭnŭ*, dives, *gobĭzovatŭ*, prosper, etc., me paraît être un composé dont le second élément se rattache à la rac. scr. *bhaġ*, colere et obtinere, possidere, d'où *bhaga*, prospérité, fortune, *bhaġana*, possession, jouissance, etc. Le *z* slave serait ici pour *ġ*, comme dans *znati*, noscere = *ġnâ*, *zăbŭ*, dens = *ġambha*, *mlĭză*, mulgeo = *mṛġ*, etc. Mais que peut être *go*, inconnu d'ailleurs, comme préfixe en slave? Y aurait-il improbabilité à y voir le nom de la vache que nous avons retrouvé déjà dans le slave *gospodŭ* (§ 175. 1), et auquel appartient aussi, à coup sûr, *govĕdŭ*, bos (Cf. I, 332). Le sens que l'on obtiendrait ainsi serait certainement très-plausible, car être riche, aux anciens temps, c'était posséder des vaches [1]. Un composé sanscrit tout semblable se présente dans *gôġâgarika*, prospérité, bonheur, fortune, évidemment de *gô* et de *ġâgṛ*, vigilare, intentum, esse, providere, la prospérité résultant des soins vigilants que l'on donnait aux vaches.

Ceci nous conduirait à expliquer d'une manière analogue l'anc. slave *gotoviti* ou *gotovati*, parare, *gotovŭ*, paratus, etc., que Miklosich déjà regarde comme composé avec la rac. *ty*, de *tyti*, pinguescere = scr. *tu* (*tavîti*), crescere. C'est sans doute à tort, toutefois, qu'il le croit provenu du goth. *taujan*, *gataujan*, facere, car *taujan* ne saurait se ramener au scr. *tu*, à cause de son *t* non aspiré, et de la différence des significations. En slave même, *ty* se développe en *tov*, et prend un sens causatif dans le serbe

[1] Le goth. *gabigs*, riche, qui manque aux autres langues germaniques, est peut-être emprunté au slave *gobĭzŭ*.

toviti, pabulum amplum præbere[1]. D'après cela, et si *go* est bien ici le nom de la vache, *gotoviti* aurait signifié primitivement *faire croître la vache*, la bien nourrir, puis, en général, s'occuper avec soin d'une chose, préparer, apprêter. Cette transition n'a rien de plus forcé que celles de *désirer des vaches*, à *chercher* mentalement, ou de *garder des vaches*, à *observer* en général, qui ont été signalées pour le sanscrit *gavêsh* et *gup*.

Si ces verbes slaves, ainsi interprétés, ne remontent pas au temps de l'unité arienne, ils sont du moins fort anciens, puisque leur sens propre était complétement oublié.

ARTICLE 7.

§ 181. — LE SYMBOLISME MYTHIQUE DE LA VACHE.

On doit reconnaître, d'après tout ce qui précède, quelle place considérable tenait la vache dans la vie des anciens Aryas, de combien d'intérêts divers elle constituait pour eux comme le centre. Ce fait reçoit une nouvelle évidence de ce que l'animal domestique, source de tant de bienfaits, était rattaché par toute sorte d'images et de mythes, aux phénomènes de la nature, et aux croyances religieuses. Dans la poésie des Vêdas, qui nous reporte si haut vers l'ancienne vie pastorale, l'image de la vache surgit à chaque instant et à propos de tout. Les fleuves qui s'épanchent vers la mer sont des vaches qui courent à l'étable; les nuages sont des troupeaux de vaches que traient les vents, et dont le lait nourrit la terre; et la terre, à son tour, est une vache qui donne tous les biens. Les rayons du soleil, ou bien les eaux du ciel, sont les vaches que le démon *Vṛtra*, le nuage personnifié, retient captives, et que délivre le dieu *Indra* en le frappant de la fou-

[1] Miklos. *Beitr.* I, 231.

dre. Les premiers feux de l'aurore sont les vaches rouges que la déesse du matin attelle à son char. Le soleil est le taureau qui règne en maître sur le troupeau des vaches célestes, c'est-à-dire les étoiles. Ces images s'étendent même aux idées morales, et c'est ainsi que la libation et la prière sont comparées à des vaches, à cause des bienfaits dont elles sont la source. Plusieurs de ces conceptions symboliques appartiennent sans doute exclusivement au monde de l'Inde, mais quelques unes se présentent certainement comme un héritage des temps tout à fait primitifs, ainsi que nous chercherons à le montrer.

Rien n'indique cependant, pour l'époque védique, et, à plus forte raison pour celle de l'unité arienne, ce respect excessif de la vache qui s'est développé plus tard dans l'Inde, sans aller toutefois jusqu'au culte, comme on l'a dit faussement. Jamais les Indiens n'ont adoré l'animal à la manière des Égyptiens, et leur vénération s'explique suffisamment par le fait que la vache leur fournissait quelques-uns des principaux ingrédients pour les offrandes du sacrifice, le lait caillé, *dadhi*, et le *ghṛta*, ou beurre clarifié. On mêlait aussi du lait avec le *sôma*, liqueur spiritueuse consacrée plus spécialement à *Indra*, et personnifiée sous la forme du dieu *Sôma*. C'est pour cela que la vache était appelée *la mère du sacrifice* [1].

Cette vénération, cependant, n'allait pas jusqu'à respecter sa vie d'une manière absolue, comme le prouve déjà le nom de *gôghna*, qui était donné à l'hôte. (Cf. § 175. 3). D'après la tradition, le sacrifice de la vache, *gômêdha* ou *gôyagna*, interdit depuis le commencement de *Kaliyuga*, l'ère du monde actuel, était antérieurement en usage ; et si le taureau et la vache ne devaient pas être tués (*aghnya, aghnyâ*, t. I, 363), c'était à cause de la valeur qu'on y attachait. Chez les Grecs, qui ne se faisaient pas faute de se régaler des bœufs qu'ils sacrifiaient, on trouve des souvenirs analogues d'un respect presque religieux aux temps anciens. Ainsi, dans les *Bouphonies*, ou sacrifices de bœufs qui se célé-

[1] *Rigv.* Langlois, II, 104.

braient à Athènes à la suite des fêtes de Cérès, le βουφόνος, en scr. *gôhan*, ou βουτύπος, s'enfuyait après avoir frappé la victime à mort, et les assistants se défendaient de toute participation à cet acte ; puis, finalement, le couteau seul était déclaré coupable, et lancé comme tel au fonds de la mer. Tout cela pour ne point enfreindre l'ordre donné par Triptolème, l'ami de Cérès, de ménager le bœuf de labour [1].

Les métaphores hardies par lesquelles les chantres inspirés des Vêdas poétisaient la vache et le taureau, ont laissé des traces multipliées dans le sanscrit même, et ce qui n'était au début qu'un jeu de l'imagination s'est transformé plus tard en mythes de toute sorte. Ces métaphores, toutefois, doivent avoir été familières déjà aux Aryas des temps de l'unité, car on en retrouve également des réminiscences manifestes, soit dans les autres langues congénères, soit dans les mythologies de l'Occident, comme on le verra par les considérations qui suivent.

§ 182. — LA VACHE ET LA TERRE.

Plusieurs des noms sanscrits de la vache désignent aussi la terre, l'une et l'autre étant considérées comme la source de tous les biens. Les termes qui se prennent dans ce double sens sont *gô, iḍa, ilâ* ou *irâ, aditi, ǵagatî, mahî, mâtar, surabhî*, en partie d'un caractère mythique. Il en est de même du zend *gâo*, vache et terre, que l'on ne sait souvent dans quelle acception prendre en traduisant l'Avesta [2]. Aucune de ces transitions ne paraît se retrouver dans les langues européennes, car le grec γαία, γῆ, terre, ne se lie pas directement à *gô*, mais à *gavya* qui en dérive avec le sens de pâturage (Cf. § 166, 1.) Le nom de Δημήτηρ, peut-être = Γημήτηρ, la déesse de la terre, n'a de rapport immédiat

[1] Creuzer. *Symbolik*, im Auszuge, 1822, p. 754.

[2] Ainsi, dans les Gâthâs, Spiegel traduit *gèus urvâ* par l'*âme du taureau*, et Haug, par l'*âme de la terre*, ce qui conduit à des conceptions très-divergentes.

ni avec *gô*, ni avec *mâtar*, dans le double sens ci-dessus, bien qu'il se rattache d'une manière générale à la même idée de production universelle. Tout le culte de cette déesse, en effet, se rapportait à l'agriculture, quoiqu'elle présidât aussi aux troupeaux, et, si on la représentait quelquefois assise sur un taureau, c'était par allusion au bœuf de labour [1].

Il existe, cependant, un cercle de mythes où les idées de la vache et de la terre se rencontrent parfois dans la notion commune de sources de la vie, de la nourriture, du bien-être et de la richesse. C'est celui qui concerne la vache d'abondance, appelée *Kâmaduh*, *Surabhî* et *Çabalâ* dans les traditions de l'Inde, et dont quelques réminiscences se retrouvent aussi dans l'Occident.

Le nom de *Kâmaduh* ou *Kâmadugha*, signifie *celle qui donne à celui qui la trait tout ce qu'il désire*. Il se rencontre déjà dans des textes vêdiques [2], et le Rigvêda parle plus d'une fois de la vache d'abondance [3]. Cette épithète est aussi appliquée à la terre, *mahî*, *pṛthivî ;* par exemple dans le *Bhâgavatapurâṇa* (VI, 14, 10), où il est dit que, pour le roi *Tchitrakêtu*, la terre était *kâmaduh*, où comme la vache qui donne tous les biens [4]. Sous le nom de *Surabhî*, la désirable, l'aimée, cette vache merveilleuse est célébrée dans le *Mahâbhârata* comme la mère de toute la race bovine, et ce nom désigne également la terre. Enfin, elle figure encore sous celui de *Çabalâ* ou *Çavalâ*, la *tachetée*, dans le bel épisode de *Ramâyana* où le roi *Viçvamitra* veut l'enlever de force au brahmane *Vaçishṭha*.

Chez les Grecs, c'est la corne d'Amalthée, la *cornu copiæ*, qui remplace la vache d'abondance. Elle était la propriété du dieu

[1] Preller. *Griech. Myth.* I, 476.

[2] Voy. la citation dans le Dict. de P. v. c.

[3] Par ex. « Indra a formé le soleil et la vache d'abondance. » (Langlois, II, 104.) » A la voix de *Bharadvâga*, préparez le lait de la vache qui donne tous les biens. » (II, 479). — « La prière est pour celui qui t'adresse des sacrifices comme la vache » qui donne tous les biens. » (III, 255.)

[4] Cf. dans le *Bhâg. Pur*, t. II, p. 89, éd. Burnouf, le curieux épisode de *Pṛthu, qui trait la terre.*

des fleuves, *Achéloüs*, comme symbole de l'eau qui féconde tout, et Hercule la lui enlève avec plus de succès que n'en a *Viçvamitra* pour la vache *Çabalâ*. La chèvre Amalthée elle-même, la nourrice de Jupiter, représentait la force nutritive, et son lait était la pluie bienfaisante, de même que sa peau, l'Égide, figurait le nuage orageux que secoue Jupiter *pluvius* pour en faire jaillir les eaux fécondantes [1]. On reconnaît ici des rapports analogues à ceux que les mythes vêdiques établissent entre le dieu *Indra*, les nuages et la vache, et auxquels nous reviendrons plus loin. D'un autre côté, la corne d'abondance était un des attributs de Pluton comme dieu de la terre et des richesses [2], ce qui fournit une nouvelle analogie avec les mythes orientaux. Il est certain que la vache et sa corne étaient à tous égards des symboles mieux appropriés que la chèvre et sa corne pour figurer l'abondance, et il est fort probable que le mythe primitif a passé d'un animal à l'autre.

Les traditions scandinaves offrent aussi quelques rapports curieux, et plus directs, avec les mythes indiens. L'Edda raconte comment la vache cosmique *Audhumla* naquit à l'origine des choses, des gouttes de vie dans *Ginnúnga gap*, l'abîme, en même temps que le géant *Ymir*, afin de le nourrir avec les quatre torrents de lait qui coulaient de ses mamelles; puis, comment ensuite, en léchant les rochers de sel, elle en fit sortir *Buri*, le premier homme [3]. Dans ce mythe, le géant Ymir, dont le corps sert

[1] Cf. Preller. *Gr. Myth.* I, 81, etc. Pott explique 'Αμάλθεια par ἅμα + ἄλθω, celle qui fait tout croître. (*Z. S.* IV, 427.)

[2] Preller, I, 496.

[3] Le Rigvêda, dans un hymne plein d'allusions mythiques obscures, offre un passage curieux que, faute de pouvoir comparer l'original, je ne puis donner ici que d'après la version de Langlois (t. I, 337), toujours un peu sujette à caution.

« La vache en mugissant vient vers son nourrisson dont l'œil est à peine ouvert, » et lui lèche la tête; son mugissement se prolonge pendant qu'elle lui prodigue » son lait.

» Cependant le nourrisson fait aussi entendre sa voix; il se couche sur sa nour- » rice qui mugit toujours, étendue qu'elle est sur le pâturage; et c'est ainsi que

plus tard à construire la terre, représente la matière, et la vache *Audhumla* est la source de toute nourriture, la mère du genre humain, une véritable *Çabalâ* cosmique. C'est aussi, si je ne me trompe, ce que son nom même semble indiquer. Je crois y voir, en effet, une contraction de *Audthumbla*, composé de *audr*, opes, divitiæ (cf. *audugr*, dives, *audna*, bona fortuna, et le goth. *audags*, anc. all. *ôtag*, felix, dives, etc.), et de *thumbla* qui se rattache à *thembaz*, intumescere, *thambaz*, ingurgitare ut venter tumescat, *thembr*, inflatus. Cf. ang. sax. *thumle*, intestina. Nous aurions ainsi, comme signification, la vache dont les mamelles sont *gonflées de trésors*, la *Kâmaduh* par excellence. En sanscrit, *tumbâ*, *tambâ*, *tampâ*, désigne la vache laitière toute prête à traire, c'est-à-dire aux mamelles gonflées par le lait ; la chienne (qui allaite ?) est appelée *tamburî*, et *tumbâ* ou *tumbî* est aussi le nom d'une espèce de gourde, semblable sans doute à une mamelle gonflée. La racine, d'ailleurs inconnue, de ces mots, paraît être la même que celle des termes scandinaves ci-dessus.

Il existait sûrement, dans la mythologie du Nord, d'autres traditions, maintenant perdues, sur la vache *Audhumla*. On sait, d'après Tacite, que le char de *Nerthus*, la déesse de la terre chez les anciens Germains, était traîné par des vaches, et les Scandinaves avaient en la vache une foi toute particulière, *âtrûnadhr â kû* [1]. Il est raconté que le roi Ögvaldr possédait une *vache sacrée* qui l'accompagnait partout, sur terre et sur mer, et dont il buvait le lait. Ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'un autre roi suédois, Eysteinn, avait aussi une vache merveilleuse qu'il honorait grandement, et qui portait le nom de *Sibilia*, lequel rappelle singulièrement celui de la vache indienne *Çabalâ*.

» *par ses œuvres* (la vache), *parvient à créer le* (*Dieu*) *mortel;* elle se fait lumière (?) » et lui donne un corps. »

Le commentateur indien pense que la vache est le nuage, son veau la terre, et la tête de ce veau les montagnes. Ce *Dieu mortel* que crée la vache en *léchant les montagnes*, offre certainement un rapport singulier avec le mythe scandinave.

[1] Grimm. *D. Myth*, p. 631, 2e édition.

§ 183. — LES VACHES ET LES NUAGES.

Rien de plus naturel, pour un peuple de pasteurs, que de comparer les nuées mobiles et changeantes à des troupeaux célestes, et la pluie qui féconde au lait nourrissant des vaches. Les hymnes vêdiques nous ont conservé, dans leur naïveté primitive, les mythes que l'imagination des anciens pâtres a rattachés à ces phénomènes naturels. Pour eux, les nuages sont des vaches qui appartiennent à *Vâyu* et aux *Maruts*, les dieux des vents, et que ces divinités traient pour produire la pluie. J'ai touché déjà à ce sujet au § 171, A. Aux passages cités, j'en joins encore deux autres empruntés à la traduction de Langlois.

« Pour toi (*Vâyu*), la vache au lait abondant (le nuage) cède » tous ses trésors... Ainsi exauce les vœux d'un peuple inno- » cent : que toutes ces vaches qui dépendent de toi, fassent des- » cendre sur nous leur lait doux et béni. » (T. I, 330, 331.)

« O nobles Maruts, du sein de l'océan (aérien), envoyez-nous » la pluie. Versez sur nous vos torrents. Les vaches qui vous » appartiennent ne sont point stériles. » (T. II, 340.)

Ces images mythiques, dont il serait facile de multiplier les exemples, n'ont pu naître que chez un peuple entièrement voué à la vie pastorale, et les Indiens les ont certainement reçues de leurs ancêtres les Aryas primitifs. Partout ailleurs elles ont presque entièrement disparu, mais en laissant des traces manifestes dans les noms germaniques et slaves de la rosée et de la pluie que nous avons vus se rattacher à la rac. *duh*, traire, ainsi que dans le grec μόλγος, nuage.

Suivant un autre mythe vêdique, les vaches ne sont plus les nuages, mais bien les eaux que le démon *Vṛtra* ou *Bala* y tient renfermées dans une caverne, et que *Indra* délivre en foudroyant l'ennemi. C'est pour cela que le mot *gô*, vache, désigne aussi l'eau céleste ou terrestre qui féconde tout, le lait des nuages aussi

bien que le lait ordinaire. Si l'on se souvient du rôle que joue l'océan de lait dans les traditions indiennes, on ne verra rien d'impossible à ce que l'irlandais *go*, mer, se lie primitivement au même cercle d'idées.

§ 184. — LES VACHES ET LES RAYONS SOLAIRES.

Le sanscrit *gô* se prend encore dans l'acception de rayon, ce qui s'explique par une autre manière de concevoir le mythe du combat d'*Indra* contre *Vṛtra*. Ce dernier, dont le nom même signifie celui qui couvre, qui enveloppe, devient le nuage obscur qui retient captifs les rayons solaires, c'est-à-dire les vaches d'*Indra* comme taureau-soleil. Celles-ci alors sont appelées *usriyâs*, ce qui équivaut à dire les lumineuses, les rouges [1]. La même métaphore est appliquée parfois à l'Aurore, *Usrâ*, surnommée la *mère des vaches*, et qui attelle à son char la *troupe des vaches rosées*, ainsi qu'au dieu Agni, qui s'entoure de ses *vaches lumineuses*, c'est-à-dire de ses flammes [2].

Pour en revenir à ce mythe de la séquestration des vaches par un pouvoir malfaisant, et leur délivrance par un dieu vainqueur, mythe qui se présente déjà sous une double forme, il a subi plus tard d'autres modifications, car il est dans la nature des traditions de ce genre de se métamorphoser incessamment. Ainsi ailleurs ce sont les *Paṇis*, compagnons du démon *Bala*, qui ont dérobé les vaches des Angirasides, antique famille sacerdotale, et qui les ont cachées dans une montagne. *Indra* envoie à leur recherche la chienne céleste *Saramâ* qui les découvre ; puis il les délivre, et les rend aux Angirasides [3]. Ici déjà la signification primitive du mythe est presque effacée ; il n'est donc pas étonnant qu'en s'éloignant plus encore de sa source première, il ait changé de

[1] Cf. *Rigv.* I, 6, 5, et notre t. I, p. 339.
[2] Cf. *Rigv.* Langlois, I, 307; II, 1; II, 201, etc.
[3] Cf. Rosen. *Rigv. Annot.*, p. XXI

caractère, tout en conservant quelques-uns de ses traits distinctifs.

Le principal de ces traits, le vol des vaches, se retrouve, en effet, et chez les Grecs et chez les Romains, mais entouré de circonstances qui diffèrent considérablement. Le mythe grec, le plus ancien des deux, trahit encore son origine symbolique naturelle, bien que son caractère badin soit tout l'opposé de la grandeur presque tragique du récit vêdique. L'hymne homérique à Mercure nous raconte comment le petit Hermès, à peine né, imagine de voler les bœufs de son frère Apollon, et par quelle ruse ingénieuse il parvient à dérober leurs traces en les faisant marcher à reculons. Viennent ensuite tous les expédients mensongers auxquels il a recours pour dissimuler son larcin, la colère d'Apollon, le débat en présence de Jupiter, et enfin la réconciliation des deux frères quand les bœufs sont retrouvés. Si l'on voit, avec Preller, dans Hermès, le dieu de la pluie, qui dissout et fait disparaître les nuages, c'est-à-dire les bœufs d'Apollon [1], on reconnaîtra du moins que le mythe grec se rattache au même ordre d'idées que le mythe indien. La circonstance que Hermès était aussi le dieu des marchands, et de leurs ruses peu conformes à l'honnêteté, semble former un trait d'union avec celle du vol des vaches par les *Paṇis*, car *paṇi*, en sanscrit, signifie un marchand.

On connaît suffisamment la légende d'Évandre et du brigand Cacus, qui lui dérobe ses bœufs en les emmenant par la queue dans sa caverne, où Hercule les lui reprend après l'avoir tué. Ici toute allusion aux phénomènes atmosphériques a disparu, mais on ne saurait guère douter que ce mythe, comme celui de Hermès, ne soit une réminiscence d'une antique tradition de l'époque pastorale, bien plus fidèlement conservée par la poésie vêdique.

[1] *Griech. Myth.* I, 242, sq.

§ 185. — LES VACHES ET LES ASTRES, LE TAUREAU ET LE SOLEIL.

Du moment que les rayons solaires sont devenus des vaches, le soleil devient naturellement un taureau, ou bien le pâtre divin par excellence. C'est pour cela que *gô*, au masculin, figure parmi les noms du soleil, et du ciel étoilé en général, car les astres représentent aussi le troupeau des vaches célestes. Le titre de *gôpati*, maître des vaches et pasteur, est donné, non-seulement au soleil, mais à *Krishṇa* et à *Vishṇu*[1]. C'est là une source nouvelle et abondante de mythes variés que je ne veux pas suivre dans leurs embranchements multipliés, et qui, chez les Indiens comme chez les Grecs, ont leur origine primitive dans l'ancienne vie pastorale. Ici seulement quelques-uns des rapprochements les plus frappants.

La légende indienne de *Krishṇa*, incarnation de *Vishṇu*, élevé parmi les pâtres, et devenu lui-même un dieu-pasteur, *Gôpâla*, *Gôvinda*, légende que les épopées et la poésie lyrique ont développée d'une manière brillante, rappellent singulièrement l'Apollon νόμιος, et les mythes qui le concernent. Apollon, comme *Krishṇa*, remplit l'office de pasteur auprès d'un mortel; l'un courtise les nymphes comme l'autre les *gôpis* ou bergères; l'un tue le serpent Python comme l'autre le dragon *Kâliya;* tous deux ont inventé la flûte, et se plaisent à la musique et à la danse. Ce sont là des traits de ressemblance assez caractéristiques pour faire présumer une origine commune, bien que le mythe indien ne paraisse pas se trouver dans les Védas, et n'ait pris ses développements que dans la poésie épique et les Purânas.

Un autre fond d'analogies se présente dans les troupeaux de bœufs sacrés qui appartenaient à Hélios, le dieu-soleil, et que gardaient en Sicile ses deux filles, Φαέθουσα, la brillante, et Λαμπετίη,

1 D'après les diverses significations de *gô*, *gôpati* désigne aussi un roi, comme maître de la terre, et le dieu *Varuṇa* comme maître des eaux et de l'océan.

la rayonnante [1]. Des troupeaux solaires du même genre étaient censés exister à Taenaron en Élide, et dans la colonie corinthienne Apollonia [2]. Cela ne peut guère s'entendre que des rayons ou des étoiles dont Hélios était le berger, comme le *Gôpati* indien.

Le mythe du taureau solaire tient une grande place dans la religion des Parses et le culte de Mithra ; et l'Avesta déjà en contient les traits principaux, mais en allusions trop peu développées pour être interprétées avec sûreté. Le *gaoçpenta*, ou taureau sacré et cosmique du Vendidad [3], créé par Ormuzd, le *Gayomard* du Boundehesh, paraît représenter la terre; mais une partie de sa semence a été transférée au soleil après sa mort [4], et l'idée du taureau solaire et lunaire existait sans doute chez les Iraniens comme chez les Indiens.

Le sanscrit *gô*, masc. en effet, est aussi un des noms, d'ailleurs tous masculins, de la lune, dans laquelle on pouvait aisément voir un taureau, à cause des cornes de son croissant; et, dans l'Avesta, la lune est appelée *gaoćithra*, c'est-à-dire qui contient la semence du bétail, ce qui est l'équivalent de taureau [5]. Les traditions grecques relatives à la vache *Io* paraissent en faire également une personnification de la lune et de ses phases. Elle paît dans le bois sacré Junon, c'est-à-dire dans le ciel, gardée par Argus aux mille yeux, le firmament étoilé, que Hermès, surnommé Ἀργειφόντης, couvre et obscurcit en sa qualité de dieu des nuages et de la pluie [6]. C'est encore là un mythe d'une origine pastorale, mais développé plus tard avec d'autres caractères par l'imagination des Grecs.

Une fois les étoiles comparées à un troupeau de vaches célestes, on était conduit à voir dans la voie lactée le chemin qu'elles

[1] *Odys.*, XII, 126.
[2] Preller, *Griech. Myth.* I, 291.
[3] *Vendid.*, XXII, 1. Ed. Brockhaus, p. 187.
[4] Spiegel. *Avesta*, I, 258.
[5] Cf. *ibid.* 261.
[6] Cf. Preller. *Gr. Myth.* II, 27.

suivent pour aller au pâturage et en revenir. Le sanscrit *gôvîthî*, ou chemin des vaches, n'a pas, il est vrai, ce sens, et s'applique à une portion de l'orbite lunaire, tandis que la voie lactée est appelée *suravîthî* ou *dêvayâna*, le chemin des dieux. Le synonyme de *gôvîthî* est *gôpatha*, qui ne s'est trouvé jusqu'à présent que comme titre d'un *brâhmaṇa*, ou traité de théologie vêdique. Mais ici Kuhn a signalé une remarquable coïncidence dans le bas allemand *kaupat* = *kuhpfad*, exactement le scr. *gôpatha*, et qui est un des noms populaires de la voie lactée [1]. Ce rapprochement n'est appuyé d'ailleurs par aucun autre exemple connu ; mais je soupçonne fort que le γαλαξίας κύκλος, circulus lacteus, des Grecs a tiré son origine d'une idée analogue, celle du lait que les vaches aux mamelles pleines laissaient couler en marchant, et que, plus tard seulement, s'est formé le mythe du lait répandu par Junon en allaitant le petit Hercule. Peut-être qu'une connaissance plus complète de la littérature vêdique achèvera d'éclairer cette question.

ARTICLE 8.

§ 186. — OBSERVATIONS.

La multiplicité et la variété des rapprochements qui précèdent montrent quelle empreinte profonde et durable les habitudes et les idées de l'ancienne vie pastorale ont laissée dans les langues et les traditions de toute la famille arienne. Cela prouve que, pendant un temps plus ou moins long, et avant leur séparation, les Aryas ont été essentiellement un peuple de pasteurs aux mœurs patriarcales. En réunissant les traits épars que nous fournit la linguistique comparée, on peut arriver à se faire encore une idée

[1] *Z. S.* II, 311.

assez complète de cette existence d'une simplicité toute primitive. Je ne veux pas chercher maintenant à en retracer le tableau qui sera mieux placé dans le résumé général de nos recherches. Je me borne ici à une remarque sur la portée des inductions que l'on peut tirer des faits observés.

Si ces faits, dans leur ensemble, concourent à démontrer qu'à une époque quelconque, et sans doute la plus ancienne, les Aryas ont été des pasteurs, il n'en résulte pas cependant qu'ils l'aient été exclusivement. Les développements qui suivront prouveront clairement le contraire, pour le moment du moins où leur séparation s'est effectuée, et il paraîtra très-probable que dès longtemps déjà avant ce moment-là, ils étaient parvenus à un état de culture sociale plus élevée. On peut encore reconnaître les traces d'une période de transition graduelle, comme lorsque nous avons vu les noms du pasteur en chef et du pâturage passer au roi et aux divisions territoriales, et il s'en présentera encore d'autres exemples.

Rien n'indique non plus qu'à une époque quelconque les Aryas primitifs aient été un peuple de nomades, à l'instar de quelques races tartares. La nature accidentée de leur pays déjà s'y opposait, et leur vie pastorale a dû être celle de tribus plus ou moins dispersées dans les vallées et sur les montagnes, où leur bétail trouvait de riches pâturages. Les faits relatifs à l'agriculture et que nous allons aborder maintenant, confirmeront mieux encore cette manière de voir.

SECTION III.

§ 187. — L'AGRICULTURE.

La première condition d'un état de société stable et régulier, c'est que l'homme reste attaché à la terre qui le nourrit en retour de ses labeurs. Avec le champ naît le droit de la propriété et l'a-

mour du travail. A côté du champ s'élève la maison, où croît et prospère en paix la famille. Des rapports de bienveillance mutuelle et de protection réciproque s'établissent, par la force des choses, entre les petites communautés que leurs intérêts rapprochent. L'industrie se développe, les droits sociaux se fondent avec les pouvoirs qui les garantissent. Les unités sociales s'étendent graduellement et se généralisent. A la maison succède le village, au village la ville, comme au champ le district, au district le pays, comme à la famille la tribu, et à la tribu la nation. Alors seulement peuvent entrer en jeu les forces morales et intellectuelles qui amènent la civilisation, l'amour du sol natal et de la race, le patriotisme qui inspire le dévouement, le sentiment national qui élève les âmes, le désir de la gloire qui enfante les héros. Avec le temps et les événements, les traditions naissent et grandissent, conservées et transmises par la poésie. Les croyances religieuses s'affermissent par le culte, et la nation commence à vivre de cette vie propre qui lui assignera sa place dans l'histoire de l'humanité.

Si nous consultons cette histoire, nous verrons que nulle part le développement social n'a accompli ses phases sans avoir l'agriculture pour point de départ et pour base. Les tribus de chasseurs restent à l'état sauvage, et les nomades ne s'élèvent guère au-dessus de la barbarie. Or, nous savons déjà que les anciens Aryas n'ont été exclusivement ni chasseurs, ni nomades, et nous savons de plus qu'ils ont pratiqué l'agriculture à un degré quelconque, puisqu'ils connaissaient les céréales et plusieurs de nos plantes usuelles. Si la vie pastorale a prédominé chez eux au début, il faut que de très-bonne heure, et dans une mesure variable sans doute suivant les localités, ils y aient associé le travail de la terre. Les deux éléments sont-ils arrivés à peu près à s'équilibrer ; et peut-on retrouver encore quelques indices d'une transition graduelle? La comparaison des langues peut seule nous éclairer à cet égard, car l'histoire se tait absolument sur les origines de l'agriculture. Chez les peuples les plus anciens, l'art de travailler la terre, et l'invention de la charrue, sont attribués à des bienfai-

teurs purement mythiques de l'humanité, ce qui indique, en tout cas, un sentiment vif et vrai de l'importance de l'agriculture pour le bien-être social. Il s'agit donc de rechercher maintenant quel degré de développement elle avait atteint chez les Aryas primitifs, et jusqu'à quel point ce développement a été commun à toute la race, ou limité seulement à quelques-uns de ses embranchements. C'est en examinant avec soin les noms du labourage, du champ, des semailles, de la moisson, ainsi que des divers instruments des travaux rustiques, que nous pouvons espérer quelques réponses à ces questions.

ARTICLE 1. — LE LABOURAGE ET SES INSTRUMENTS.

§ 188. — LE LABOURAGE EN GÉNÉRAL.

Pour exprimer l'action de labourer, les langues ariennes possèdent deux racines principales, et également anciennes, mais dont l'une appartient en commun aux langues de l'Europe, tandis que l'autre est restée en usage chez les Aryas de l'Orient. On a voulu en conclure, d'une manière trop absolue sans doute, que l'agriculture ne s'est développée de part et d'autre que postérieurement à l'époque de l'unité primitive et de la vie pastorale, mais on verra que bien des faits s'opposent à une hypothèse aussi tranchée.

1). Toutes les langues européennes emploient, dans le sens de labourer, la rac. *ar*, comme on le voit par l'énumération suivante :

Gr. ἀρόω; lat. *aro*; irl. *araim*, cymr. *aru*, armor. *ara*, goth. *arjan*, ags. *erian*, scand. *eria*, anc. all. *aran;* lith. *árti;* anc. slav. *orati*, rus. *oratĭ*, pol. *orać*, etc.; alban. *árene*.

On retrouve bien, en sanscrit, cette racine *ṛ*, *ar*, mais avec l'acception générale de *laedere*, d'où, entre autres dérivés, *arus*

et *irma*, blessure [1]. Cependant la transition fort naturelle au sens de labourer, c'est-à-dire de blesser la terre, ne serait pas restée étrangère au sanscrit, si, d'après la conjecture de Kuhn, le nom de *Arya*, comme synonyme de *Vâiçya*, ou homme de la troisième caste, celle des travailleurs, a désigné primitivement un laboureur [2]. Max Müller va plus loin, et pense que les *Aryas*, comme peuple, se sont ainsi nommés en tant que agriculteurs, et par opposition aux races touraniennes nomades [3]. Il rattache également à *ṛ*, dans le sens de labourer, le scr. *irâ*, terre, auquel nous reviendrons plus loin. Ce seraient là assurément des preuves très-précises d'un ancien accord pour l'emploi de cette racine, si les étymologies indiquées ne laissaient aucune prise au doute, mais il faut bien ajouter que les auteurs du Dict. de Pétersbourg en donnent de leur côté de tout à fait différentes [4].

2). La seconde racine, restée en usage dans l'Orient, est le scr. *kṛsh* (*karsh*), zend *kĕrĕsh*, dont le sens propre est trahere, huc illuc trahere, vexare, ce qui s'applique évidemment au travail de la charrue. De là le scr. *karshû*, zend *karsha*, sillon, c'est-à-dire trait, comme le grec ὁλκος de ἕλκω, tirer. Il en dérive beaucoup d'autres termes relatifs à l'agriculture, tels que *karsha*, *kṛshi*, *kṛshṭi*, zend *karsti*, labour à la charrue, *kṛshaka*, soc et laboureur, etc. Dans le Rigvêda, les hommes en général sont appelés parfois *kṛshṭayas*, comme habitants de la terre cultivée. Les Iraniens divisaient celle-ci en sept *karshvares*, ou pays de labour, comme les Indiens en sept *dvîpas* ou îles [5]. En persan moderne, on trouve *karsîdan*, se contracter, se rider, puis, avec perte de l'*r*, *kêshîdan*, tirer, traîner, tracer, et, enfin, *kâshtan*, *kishtan*, labourer, cultiver, d'où *kishtâwar*, laboureur, *kisht*, *kishmân*, champ cultivé, etc.

[1] Cf. gr. ἀρή, dommage, malheur, ἀράω, etc., scand. *ör*, cicatrice, et peut-être anc. irl. *ár*, strages (Zeuss. *G. C.* 20) mais cymr. *aer*.
[2] *Ind. Stud.* de Weber, I, 352.
[3] *Lect. on the science of language*, 1861, p. 224.
[4] Cf. pour le nom des *Aryas*, notre t. I, p. 28.
[5] *Vendidad*, 19, 129. *Vispered*, 12, 35, etc.

Cette racine s'est conservée également dans quelques langues européennes avec son acception générale, et si, pour celle de labourer, elle a fait place à la rac. *ar*, plusieurs de ses dérivés se rapportent cependant au travail de la terre. Au sens général de tirer, tirailler, puis vexer et exciter, se rattachent le lith. *karszti*, carder, étriller, sérancer ; cf. alban. *kréshe*, étrille, et *kréshte*, brosse, et l'anc. slav. *kriesiti*, excitare. En fait de dérivés, on peut y rapporter le gr. χίρσιον, chardon, ainsi que le latin *crista*, la crête à la forme lacérée ; cf. anc. all. *hursti*, id., et *hurst*, rubus, *horst*, sylva, etc. Quant aux significations qui se rapprochent plus ou moins de celle du labourage, je citerai le polon. *krésić*, *krysić*, sillonner, rayer, *krés*, *krésa*, sillon, raie ; cf. scr. *karshû*, zend *karsha*, id. ; l'armor. *kriza*, rider, *krîz*, ride ; le lith. *karsztas*, anc. slav. *krŭsta*, *korsta*, irl. *creas* (de *creast*), fosse, tombe. Kuhn compare aussi l'allemand *karst*, hoyau [1], mais le *k* inaltéré est une objection. Par contre, l'ang.-sax. *hruse*, terra, regio, qui correspond exactement, paraît avoir désigné primitivement la terre cultivée.

Les langues sémitiques nous offrent ici une remarquable analogie, car rien à coup sûr ne ressemble mieux au sanscrit *kṛsh*, *karsh*, que l'hébreu *chârash*, incidit et aravit, d'où *charîsh*, tempus arandi, et l'arabe *charasha*, il a gratté, etc. Il est difficile cette fois de ne pas croire à une affinité réelle dont l'explication nous échappe encore.

On voit, en résumé, que les deux racines *ar* et *karsh*, dans leurs acceptions générales de laedere et de trahere, sont communes aux Aryas de l'Orient et de l'Occident, et que très-probablement elles ont été employées comme synonymes, au temps de l'unité, pour exprimer l'action de labourer. Il n'en reste pas moins évident que, plus tard, ces racines se sont séparées, et ont prévalu respectivement, lors d'une première scission des Aryas dans les deux groupes que tout porte à admettre avant la dispersion finale. C'est là une répétition du fait observé déjà pour les racines *duh* et *mṛģ*. (§ 171.)

[1] *Ind. Stud.* I, 351.

§ 189. — LA TERRE ET LE CHAMP.

1). De la rac. *ar*, *er*, *or*, restée vivante dans les langues européennes, dérivent presque partout des noms du champ, au moyen de suffixes variés. Ainsi le gr. ἄρουρα de ἀρόω; le lat. *arvum* de *aro;* l'erse *àr*, et *iom-air*, *im-ir*, champ labouré (*im* de *imb*, préf. = ἀμφι, etc.), de *araim;* le cymr. *ar*, armor. *oar*, *aor*, de *aru*, *ara;* le lith. *arimmas*, de *árti;* le rus, *rólia*, pol. *rola* pour *orola* de *orati* (comme *ralo*, charrue, pour *oralo*), pol. aussi *oranina*, serb. *oranie*, etc., etc. Tous ces termes sont naturellement d'une origine relativement moderne; mais il en est autrement d'un groupe des noms de la terre qui se rattachent bien également à la même racine, mais non aux formes qu'elle a prises dans les langues particulières, ce qui indique une source commune beaucoup plus ancienne.

Ainsi, le gr. ἔρα, terre, que l'on peut inférer de ἔραζε, humi, cf. ἔνεροι, inferi, et πολύηρος, riche en terres (Hésych.), ne saurait dériver directement de αρω, ἀρόω, non plus que le goth. *airtha*, ags. *eordhe*, scand. *jörd*, anc. all. *erda*, etc., de *arjan*, etc., non plus également que l'irl. *ire*, *ireann* de *araim*. Si l'on y joint, avec M. Müller, le scr. *irâ* ou *iḍâ*, terre, il faut recourir avec lui, pour l'explication de ces termes divers, à la forme primitive *ṛ*, *ṛi*, *ir*, de la rac. *ar*, et alors le goth. *airtha*, par exemple, équivaudrait à un thème sanscrit *ṛta*, *ṛita* [1]. Suivant Müller, le vrai sens de *iḍâ*, que les Brahmanes interprètent par prière, n'a jamais été reconnu [2]. A l'appui de celui de terre, en tant que la-

[1] Ceci est contraire à l'opinion de Bopp et de la plupart des indianistes allemands, qui considèrent *ar* comme la forme primitive, et *ṛ* comme un affaiblissement, mais la haute autorité de Müller confirme le doute que j'ai exprimé à cet égard (t. I, p. 277). Bopp d'ailleurs rattache le goth. *airtha*, au scr. *ar*, dans le sens de *ire*, comme lieu de mouvement. (*V. Gr.* I, 256.)

[2] *Lect. on the science of lang.* p. 240. — Je note ici les vues divergentes du Dict. de Pétersb , où *irâ* n'est regardé que comme une forme secondaire, *neben-*

bourée, c'est-à-dire blessée, déchirée, on peut rapprocher de *irâ*, non-seulement *îrma*, blessure, mais surtout *iriṇa*, rigole, entaille, creux, fosse, puis en général, sol déchiré, et, par suite, stérile.

Les langues iraniennes nous offrent un nom de la terre qui ressemble singulièrement au goth. *airtha*, etc.; c'est le pehlwi *artâ*, armén. *art*, kourd. *ard*, cf. ossèt. *ardus*, champ, prairie. Il est très-probable, cependant, que l'origine en est sémitique, si l'on compare l'arabe *ardh*, le syriaque *artô* et l'hébreu *erets*. Cf. aussi le chald. *ar'â*, *araq*. Ces mots n'ont pas d'étymologie indigène, et cependant il est difficile de croire à un rapport réel avec la racine *ar*, et de supposer que les Sémites aient reçu des Aryas un nom de la terre. D'autres coïncidences de ce genre sont, à coup sûr, purement fortuites, et personne ne songera sérieusement à comparer le pawni *orârô*, terre, de l'Amérique du Nord, avec le gr. ἄρουρα, ou l'aïmara *urrake*, id., de l'Amérique du Sud, avec le dongola *arikke*, de l'Afrique, et le chaldéen *araq*.

2). Le sanscrit vêdique *aǵra*, déjà cité à l'article de la chasse, se prend dans l'acception générale du latin *campus*, la campagne, la plaine, l'espace libre, et d'après sa provenance de *aǵ*, agere, abigere, il a dû désigner plus spécialement le pâturage de la tribu, où l'on faisait aller les troupeaux [1]. On y reconnaît sans peine le grec ἀγρός qui conserve encore le sens général de *campus* à côté de celui de *ager*, comme le montre ἄγριος, rustique, sauvage, exactement le sanscrit *aǵrya*, ce qui appartient à la plaine. L'application au champ cultivé exclusivement, dans le latin *ager*, doit être fort ancienne, car elle se retrouve aussi dans le goth. *akrs*, ags. *aecer*, scand. *akr*, *ekra*, anc. all. *achar*, etc.; d'où l'irl. *acra*,

form, de *iḍâ*, *ilṛâ*, vivification, restauration, bien-être, force vitale, nourriture, puis libation et prière. Le sens de *terre* n'aurait été inféré que improprement d'expressions telles que *iḍâyâspada*, le lieu de la prière, et le mot de *irâ*, terre, n'est cité qu'au nombre des significations diverses, eau, liqueur spiritueuse, parole, données par les lexicographes indiens seulement. Entre de si hautes autorités, je m'abstiens comme de raison, de tout jugement.

[1] Cf. Kuhn, *Z. S.* III, 334.

le cymr. *egr*, et notre français *acre*, comme mesure de terre seulement. La racine verbale *ag̍* s'est maintenue également dans les trois branches, gr. ἄγω lat. *ago*, scand. *aka (ôk, ekid)*. La transition du sens de plaine ou de pâturage à celui de champ labouré est très-naturelle, puisque la culture de la terre a dû commencer surtout dans le pays plat, et au fond des vallées. Elle est la même que celle du latin *campus* à notre *champ* [1].

3). Il ne faudrait pas conclure de là que la notion plus précise du champ, comme terrain enclos et protégé, ait été étrangère aux anciens Aryas, car elle se trouve exprimée par le sanscrit *vâraṭa*, de la rac. *vṛ*, *var*, circumdare, tegere. Cf. *varaṇa*, *âvaraṇa*, *prâvara*, enceinte, etc. De là aussi le zend *varĕ*, *vara*, locus circumseptus, devenu, dans l'Avesta, le nom traditionnel de cette portion de la terre que Djemshid rendit habitable en y portant les germes des plantes et des animaux, en quelque sorte le champ primitif par excellence.

Cet ancien nom du champ me paraît conservé dans l'ang.-sax. *wordh*, *wordhig*, *wurdhig*, prædium, agellus, fundus, le *worth* de beaucoup de noms de lieux anglais. Cf. *weard*, *waradh*, rivage, c'est-à-dire enceinte de la mer, et l'anc. all. *warid*, insula, ainsi que les verbes *warian*, *werian*, etc., defendere. Au *vara*, *varĕ* du zend, correspondent l'ang.-sax. *war*, sepimentum, le scand. *ver*, domicilium, l'anc. all. *wori*, clausura, etc. L'irl. *fearann*, ager, fundus, semble se rattacher au scr. *varaṇa*, enceinte; mais le cymr. *gweryd*, sol, anc. corn. *gueret*, d'où le français *guéret*, terre labourée [2], se lie sans doute au groupe ci-dessus.

4). Le latin *rūs*, *rūris*, pour *rūsis*, a été rapporté par Aufrecht à la rac. scr. *kṛsh*, arare, avec perte du *k* initial [3], mais il est plus probable que ce nom du champ n'a pas subi de mutilation. Il correspond, en effet, au cymr. *rhws*, terre cultivée, et, quant à sa racine, à l'anc. slave *rusagŭ*, regio, ainsi surtout qu'au persan

[1] L'armén. *agarag*, champ, mais aussi contrée et village, appartient au même groupe de mots.

[2] Cf. Cependant l'étymologie ordinaire du lat. *vervactum*.

[3] *Umbr. sprachd*, I, 57. Cf. *Z. S.* III, 247.

rûstâ, terre à blé, lieu cultivé et habité, puis village, d'où *rûstâr*, villageois, le latin *rusticus* [1]. La racine doit avoir signifié, comme *ṛ*, *ar*, laedere, puis arare, comme l'indiquent les analogies du scr. *ṛsh*, ferire, transfigere, *rish*, *rush*, *lush*, *lûsh*, laedere, pers. *rushtan*, dépouiller, peler, *lûsh*, déchiré, mis en pièces, anc. sl. *rushiti*, destruere, rus. *rushitĭ*, couper, découper, goth. *liusan*, perdere, etc. Le lith. *rausyti*, creuser, fouiller la terre, d'où *rausis*, creux, ainsi que *rúsas*, silo pour le blé, conduit directement à la notion du labourage, et mieux encore l'ang.-sax. *reost*, anc. all. *riostar*, all. mod. *rüster*, coutre de charrue. Cf. ers. *risteal*, espèce de charrue des Hébrides, avec un coutre en forme de faux.

§ 190. — LE SILLON.

Dans l'Inde des temps vêdiques, le sillon, *sîtâ*, fém., était personnifié et invoqué sous la forme d'une déesse au teint brun, aux yeux noirs, brillante de beauté, couronnée d'épis, épouse du dieu *Indra*, ou *Parǵanya*, et qui dispense aux hommes les fruits de la terre [2]. Cela prouve l'importance considérable qu'avait prise déjà alors l'agriculture ; mais rien de semblable ne se rencontre chez les autres peuples de la famille, et le nom même de *sîtâ* paraît être purement indien. Aucun autre terme ne s'est conservé généralement pour désigner le sillon, mais on peut signaler encore quelques analogies partielles qui sont dignes d'attention.

1). J'ai déjà comparé plus haut le scr. *karshû*, zend *karsha*, de *kṛsh*, trahere et arare, avec le polon. *crés*, *crésa*, sillon, raie. Il faut probablement ajouter l'irl. *clas*, *clais*, sillon, cymr. *clais*, raie, petite tranchée. Toutefois, le maintien de l'*s*, en irlandais,

[1] Cf. irl. *ros*, terre arable, plaine, de *rost?*

[2] Cf. *Rigv.* IV, 57, 6, 7, et surtout les *Omina* et *Portenta* de Weber, p. 369 et suiv. où se trouve une invocation d'une haute poésie.

indique la perte d'un suffixe, peut-être *ti ; clas* de *clasti* = scr. *kṛshṭi*, aratio, comme *as*, est = scr. *asti*.

2). Le composé sanscrit *vṛhaddhala*, sillon, est expliqué dans Wilson par *vṛhat*, grand, et *hala*, charrue, ce qui ne donne aucun sens compréhensible. Je crois que *hala* doit se prendre ici dans l'acception de *hali*, sillon, ou de *hala*, labour [1], et *vṛhat*, vêd. *bṛhat*, de la rac. *vṛh*, *bṛh*, extollere, dans celle de élevé. Le composé désignerait ainsi, comme le latin *porca*, le dos du sillon, et non pas son creux. Le vêdique *barhis*, de *bṛh*, est le nom de l'herbe sacrée *darbha*, disposée et mise en tas pour le sacrifice.

Il faut probablement rattacher à la même racine, et avec le sens de *porca*, l'anc. sl. *brazda*, illyr. id., rus. *borozdá*, pol. *brózda*, etc., sillon, proprement élévation, le *z* répondant à *h*, comme à l'ordinaire.

3). Le latin porca, dont nous venons de parler, trouve son corrélatif parfait dans l'ags. *furh*, *fyrh*, anc. all. *furh*, *furhî*, all. mod. *furche*, etc., avec cette différence que le nom germanique s'applique au creux du sillon. Il y a ici, de part et d'autre, un rapport évident avec les noms du cochon, lat. *porcus*, *porca*, anc. all. *farh*, *farah*, lith. *parszas*, etc.; mais comment faut-il entendre ce rapport qui ne saurait être direct, car rien ne ressemble moins à une truie qu'un sillon? Nous avons présumé pour l'animal le sens étymologique de celui qui fouille et disperse la terre (t. I, p. 372); et d'après cela, le sillon ne peut guère être ici que la terre dispersée et divisée par la charrue. Le persan vient à la fois appuyer cette interprétation, et prouver l'ancienneté des termes européens. Nous y trouvons, en effet, *parćam*, comme un des noms de la charrue, et ce nom dérive de *parćîdan*, enfoncer, diviser, d'où *parćah*, fragment, etc., dont l'affinité avec le sanscrit *pṛć*, *parć*, spargere, ne semble pas douteuse. Cf. aussi l'armén. *prić*, houe.

[1] De *hal*, arare, prop. fendre, rayer, etc. Cf. *hâlu*, dent, le gr. χηλή, fente, χηλόω, fendre, rayer, l'irl. *gaolaim*, briser, et le scand. *géil*, *gil*, fissura, etc.

§ 191. — LA BÊCHE ET LA PIOCHE.

Le premier homme qui s'avisa de travailler la terre dut être aussi le premier inventeur d'un outil quelconque pour rendre l'opération possible, car, seul, le secours des mains n'y saurait suffire. Très-imparfait au début, cet outil n'aura servi d'abord qu'à gratter le sol, et, pour arriver à le couper, à le fouiller, à le retourner plus profondément, il a dû passer par bien des transformations successives ; ou, plutôt, les instruments de travail se seront multipliés pour accomplir séparément leurs divers offices. La bêche tranchante qui coupe la terre, et la pioche pointue qui pénètre le sol, auront été les deux formes prédominantes, grossières d'abord, en bois, en os, en pierre, avant l'emploi des métaux, et telles qu'on les trouve encore chez quelques peuplades sauvages. Ce n'est que plus tard, sans doute, que l'on en sera venu à imaginer la charrue, et la charrue elle-même s'est modifiée cent fois avant d'arriver à ce qu'elle est de nos jours.

Par cela même que les outils les plus simples ont été les premiers dans l'ordre des temps, leurs anciens noms ont dû se perdre facilement, et se remplacer par des termes nouveaux à la suite des modifications de forme, de matière et d'emploi, subies par les instruments eux-mêmes. Aussi les affinités à signaler sont-elles fort isolées pour la plupart, et laissent-elles prise à plus d'un doute quant à leur valeur réelle. Dans les rapprochements qui suivent, je ne sépare pas la bêche ou pelle de la pioche ou du hoyau, parce que leurs noms dérivent souvent des mêmes racines qui expriment l'action de diviser, couper, fouiller, etc.

1). Le scr. *kudâla*, bêche, fossoir, est composé sans doute de *ku*, terre, et de *dâla*, qui divise, rac. *dṝ*, *dar*, *dal*, findere, dividere. Cf. *dalita*, fendu, déchiré, *dali*, *dalanî*, motte de terre, etc. Le synonyme *gôdârana*, bêche et charrue, a exactement le même sens, et *avadârana*, bêche, offre une signification analogue. Le

premier composé se retrouve dans le persan *kôdâl*, grosse pioche, qui n'est peut-être qu'un mot d'emprunt, mais *dalang*, fossoir, se rattache directement à la rac. *dal*, *dar*, conservée dans le verbe *darîdan*, diviser, déchirer. Cf. *dârah*, faux.

Cette racine, sous ses deux formes, s'est maintenue dans toutes les langues européennes, gr. δέρω, lat. *dolo*, irl. *dailim*, goth. *tairan*, lith. *dirti* et *daliti*, anc. sl. *drati* et *dieliti*, etc. On en voit dériver plusieurs noms d'outils tranchants, comme le lat. *dolabra*, doloire, l'anc. slav. *dlato*, scalprum, etc. L'application à l'agriculture se remarque dans le lith. *dirwà*, champ cultivé, de *dirti*, d'où *dirwininkas*, laboureur, ainsi que dans l'ang.-sax. *tilian*, angl. *till*, arare, *tilia*, arator, *tilth*, cultura ; cf. anc. all. *zîla*, sulcus, linea. La voyelle forte de la racine semble conservée par l'ang.-saxon et scand. *tól*, angl. *tool*, outil en général, peut-être primitivement outil aratoire.

2). Le scr. *gôkîla*, litt. pieu de terre, désigne la charrue, et *kîla*, pieu pointu, lance, dérive sans doute de *kṝ*, *kar*, laedere, cf. *kîrṇa*, blessé, et la rac. *çṝ*, *çar*, laedere, dirumpere, d'où *çîrṇa*, défait, détruit, etc.

On peut comparer, comme de même origine, le russe *kirká*, pioche, bêche ; et peut-être le κελη ou κελλα (de κελια?) du grec μακέλη, μάκελλα, et δίκελλα, c'est-à-dire le hoyau à une et à deux pointes, ainsi qu'on interprète ordinairement ces noms ; mais les opinions diffèrent encore à ce sujet [1].

3). Le scr. *phala*, *phâla*, soc de charrue, lame d'épée ou de couteau, de la rac. *phal*, findere, findi, aura désigné, en général, un instrument plat et tranchant. Cf. *phala*, *phalaka*, planche, banc, feuille, etc., le pers. *palah*, le plat de la rame, l'anc. slav. *politsá*, rus. et pol. *pólka*, planche, tablette, etc., avec *p* pour scr. *ph*, comme dans d'autres cas. On peut donc comparer en toute sûreté le lat. *pāla*, pelle, cymr. *pal*, *pâl*, irl. *fál*, bêche, d'autant mieux que la racine verbale semble conservée dans le

[1] Cf. Pott. *Et. F.* I, 223. Leo Meyer (*Z. S.* VIII, 140), décompose le mot en μακ-ελλα, ελλα suffixe. Ahrens (*ibid.* 354), conjecture une contraction de μαάκελλα, rac. ακ, *acus*, etc.

cymr. *palu*, armor. *pala*, couper et remuer la terre, labourer, bêcher. Le scandinave *pâll*, rutrum, est sans doute un mot d'emprunt ; mais l'ang.-sax. *fealg*, *fealga*, herse, se lie peut-être à la même racine que les termes ci-dessus [1].

4). Un des noms persans de la pioche est *pikan*, *paykan*, et *paykân* signifie aussi un dard, une lance, une pointe de lance. Cf. armén. *pkhin*, flèche. — L'analogie avec *pioche*, *pic*, *pique*, *piquer*, est évidente, et s'explique probablement par l'intermédiaire du celtique. En armoricain, en effet, *pîk*, pic, et *pigel*, houe, dérivent de *pika*, piquer et fouir, comme le cymr. *pig*, pic, pointe, *picell*, dard, de *pigaw*, piquer. L'irl. *péac*, pointe, *pícidh*, pique, *piocaid*, hoyau, ainsi que *piocaim*, je pique, sont des termes d'emprunt, à cause de leur *c* non aspiré ; et il en est de même de l'ang.-saxon *pykan*, scand. *piaka*, angl. *to pick*, *pike*, etc. Pour les affinités plus étendues, lat. *spico*, *spica*, etc. (Cf. t. I, 489, et plus loin § 245, 6.)

5). Le grec σκαπάνη, fossoir, vient de σκάπτω, creuser, fouir, dont l'*s* initiale disparaît dans κάπετος, fossé, et κῆπος, jardin. C'est l'anc. sl. *kopati*, rus. *kopátĭ*, *kopnútĭ*, pol. *kopać*, etc., creuser, fouir, bêcher, en lith. *kapóti* et *skapóti*, tailler, hacher, d'où dérivent également, comme noms de la bêche, le russe *kópanitsa*, l'illyr. *kopacja*, le boh. *kopać*, etc., et comme ceux du hoyau ou sarcloir, le lith. *kapone* et *kapokas*. Cf. anc. sl. *kopiie*, *kopishte*, lance, *kopyto*, ungula, etc. A la même racine avec l'*s* initiale, *skap*, se rattachent peut-être l'ang.-sax. *scofl*, pelle, anc. all. *sçûvala*, *scufla*, etc., malgré la différence de la voyelle. Nous la retrouvons encore dans le persan *kaftan*, *kuftan*, *kafîdan*, creuser, fendre, d'où *kâf*, *kaft*, *kuft*, fissure, etc., mais aucun nom à moi connu d'outil aratoire.

L'irl. *caibe*, *coibe*, ers. *caibe*, cymr. *caib*, bêche, pioche, a encore sa racine verbale dans l'erse *cab* (impér.), incide, fode, d'où *cabadh*, labourage, etc., et qu'il faut sans doute distinguer

[1] Je note ici pour mémoire les analogies sémitiques de l'hébreu *pâlag*, fidit, *pâlach*, sulcavit terram; arab. *falaġa*, il a fendu, *falaha*, il a labouré, etc.

de la précédente. Comme le *b* non aspiré remplace quelquefois, en irlandais, un *v* primitif [1], je crois à un rapport plus direct avec le latin *cavo*, *cavus*, etc., sans admettre, toutefois, le fait d'une transmission. Le persan, en effet, nous offre *kâwîdan*, et *kâbîdan*, creuser, labourer à la charrue, *kâw*, *kâwish*, labour, *kâwâk*, cavité, formes alliées, mais non identiques, à *kaftan* et *kafîdan*.

6). Un autre groupe étendu, mais purement européen, se lie à la rac. scr. *ru (ravatê)*, ferire, secare, d'où le subst. *ru*, qui coupe, qui divise, conservée d'ailleurs par l'anc. slave *ryti*, fodere, *rŭvati*, avellere, rus. *rytĭ*, pol. *ryć*, creuser, fouiller, bêcher, le lith. *rauti*, *rawĕti*, sarcler, le scand. *rya*, vellere, et *rôa*, remigare, le lat. *ruo*, etc. Entre autres dérivés nombreux, on en voit provenir plusieurs noms d'outils aratoires. Ainsi l'anc. sl. *rylo*, *rylĭtsa*, pioche, rus. *rytelĭ*, pol. *rydel*, boh. *ryl*, *reyl*, id. (cf. rus. *rylo*, pol. *ryi*, le grouin qui fouille), l'anc. all. *riutel*, paxillum = *grebil*. (Cf. *riuti*, novale, *riutjan*, mod. *reuten*, extirpare, et *reute*, houe); le lat. *rūtrum*, bêche, *rutellum*, id.; l'irl. *ruamh* et *rabhan*, cymr. *rhaw*, pelle. Cf. irl. *rumhar*, mine, *ruamhar*, labour, etc. — L'analogie des suffixes *lo* (de *dlo*, *tlo*), *tel*, *trum*, indique un thème primitif *rutra* ou *rutar*, que nous retrouverons ailleurs dans quelques noms de la rame.

7). Le latin *vanga*, hoyau, paraît avoir la même origine que l'ang.-sax. *wecg*, scand. *veggr*, anc all. *wekki*, *weggi*, cuneus. Je compare également l'irl. *feac*, espèce de pioche, *feacadh*, fossoir, allié à *feacc*, *feag*, dent, *feg*, coupure, entaille, etc., d'un thème plus ancien *feng*, comme l'indique le *g* ou *c* non aspiré, et surtout l'armor. *gueng*, coin à fendre [2]. Cf. aussi le lith. *wágis*, *wagĕlis*, coin, et *wagà*, *wagas*, sillon, d'où *wagóti*, sillonner. La racine primitive reste fort incertaine.

[1] Par exemple *fedb*, veuve = scr. *vidavâ*.
[2] *Dict. breton* de Rostrenen.

§ 192. — LA CHARRUE ET LE SOC.

Si l'invention de la charrue a dû être précédée pendant longtemps peut-être par l'emploi des instruments plus simples, elle remonte cependant à une très-haute antiquité, car le souvenir en est perdu partout. Cette invention, d'une utilité si grande, a pris aux yeux des anciens peuples un caractère divin, comme les origines de l'agriculture elle-même. Les Égyptiens en faisaient honneur à Osiris [1], les Grecs à Cérès ou à Minerve [2], les Chinois à leur roi mythique *Chin-Noung*, le laboureur divin. Les Scythes croyaient qu'une charrue et un joug d'or étaient tombés du ciel [3]. D'après le Rigvêda, ce sont les Açvins qui ont appris à Manu, le premier homme, à labourer avec la charrue, et à semer l'orge [4]. Les Cymris aussi ont une curieuse tradition à cet égard. Dans leur 53me triade historique, il est dit que *Hu*, le puissant, leur enseigna le premier à labourer, alors qu'ils étaient encore dans le *pays de l'été* (*gwlad yr haf*) avant leur arrivée dans l'île de *Prydain*, où plus tard *Coll* apporta le froment et l'orge, tandis que, auparavant, il n'y avait que l'avoine et le seigle [5]. En fait, la charrue n'aura eu nulle part un inventeur unique, et sera née graduellement des perfectionnements apportés à un premier instrument qui n'y ressemblait guère : un simple crochet de bois dur probablement, pour gratter la terre par la traction. Le soc métallique, le coutre, le versoir, et l'emploi du bœuf de labour, ne seront venus que beaucoup plus tard.

[1] *Primus aratra manu solerti fecit Osiris.*
Et tenerem ferro sollicitavit humum (Tibul. I, El. VII).

[2] Preller. *Gr. Myth.* I, 196, 476.

[3] Hérod. *Melp.* c. 5.

[4] Rigv. I, 117, 21. — *Yavañ vṛkéṇâçvinâ vapantâ*, Hordeum aratro serentes, Açvini !

[5] *Arch. of Wales.* II, p. 67.

La charrue a-t-elle été connue des Aryas au temps de l'unité, et qu'était-elle à cette époque reculée? L'étude de ses noms nous montrera que, comme ceux du labourage, ils se divisent en deux groupes principaux, l'un à l'Orient, et l'autre à l'Occident, sans que l'on puisse en inférer autre chose qu'une première division partielle de la race arienne qui possédait déjà la charrue antérieurement.

1). Le groupe européen se rattache généralement à la rac. *ar*, qui, dans tout l'Occident, exprime l'action de labourer (§ 188). De là dérivent, par des suffixes en partie semblables, le gr. ἄροτρον; lat. *aratrum;* cymr. *aradyr*, *aradr*, *arad*, anc. corn. *aradar*, armor. *arazr*, *arar*, *alar*, mais irl. *crann-arbhair*, ers. *crann-aruir* ou *arain*, c'est-à-dire bois ou arbre de labour, et *arach*, soc; anc. all. *erida*, scand. *ardr;* anc. sl. *oralo* (pour *oradlo*), et, par aphérèse, *ralo*, rus. et ill. *ralo*, pol. *radlo*, etc.; mais en lith. *arklas*, avec le suffixe des noms d'instruments, cf. *arklys*, le cheval qui laboure. On voit qu'aucune branche de la famille occidentale ne manque ici à l'appel.

En Orient, on ne trouve à comparer directement que l'arménien *arôr*, charrue, d'où le dénominatif *arôratrel*, labourer, mais il n'est pas sûr que ce mot, comme beaucoup d'autres, ne soit pas un emprunt du grec. Le véritable corrélatif de ἄροτρον, *aratrum*, serait, suivant Kuhn, le vêdique *aritram* (nom. neut.), qui ne désigne pas la charrue, mais le vaisseau et la rame, qui labourent, en quelque sorte, et sillonnent les eaux. Kuhn appuie ces rapprochements par l'analogie du nom slave de la charrue, anc. sl. et rus. *plugŭ*, pol. *plug*, ill. *plugh*, lith. *plúgas*, d'où sont provenus, sans doute, l'anc. all. *pfluoch*, *ploh*, scand. *plogr*, angl. *plough*, etc. Le slave, en effet, se rattache directement à *pluti*, *plavati*, navigare; cf. rus. *plovŭ*, bateau, illyr. *plav*, vaisseau, etc. = scr., *plava*, de *plu*, natare, huc illuc moveri, salire. Il en dérive, d'après Schleicher, par un suffixe *gŭ*, analogue au *ga* de *sluga*, servus, du verbe *sluti*, audire [1]. Kuhn mentionne

[1] *Slaw. Formenlehre*, p. 104.

encore, comme exemples de cette assimilation de la charrue au vaisseau, les processions du printemps où ils figuraient également en guise de symboles chez les Grecs, les Romains et les Germains [1].

Je reviendrai plus tard au scr. *aritra*, dont on trouve les analogues dans quelques noms européens de la rame et du vaisseau ; et je me borne à remarquer que, d'après ce qui précède, il n'y a rien d'improbable à croire qu'il a été appliqué à la charrue au temps de l'unité arienne.

2). Le principal nom oriental de la charrue ne dérive pas, comme on pourrait s'y attendre, de la rac. *kṛsh*, qui remplace *ar* chez les Indiens et les Iraniens, mais du scr. *kṛt*, *kṛnt* (*kart*), scindere. De là *kṛntatra*, charrue, l'instrument qui coupe, et *kuntala*, par altération de *kṛntala*. Comme la rac. *kṛt* est devenue plus tard *kuṭ*, *kuṭṭ*, il faut y rapporter aussi *kûṭa*, *kûṭaka*, corps de la charrue et soc, ainsi que *kôṭiça*, herse, etc. ; et c'est sans doute à cette forme secondaire que se lient le kourde *kotan*, ossèt. *guton*, charrue, armén. *kuthan*, attelage de bœufs de labour, pour charrue. Cf. scr. *kartana*, coupure, *kartanî*, ciseaux, *kṛntanikâ*, couteau, etc.

Cette racine *kṛt*, *kart*, se retrouve dans plusieurs langues européennes avec son sens général de couper, trancher, lat. *certo*, combattre, c'est-à-dire frapper, tailler, cymr. *certhain*, id. le lith. *kirsti* (*kertu*), couper, l'anc. slav. *kratiti*, truncare, et *črĭtati*, incidere, d'où *črĭta*, *črŭta*, lincola, etc. On en remarque aussi plus d'une application au labour et à ses instruments. Ainsi, le lith. *kartóti*, labourer une seconde fois à la charrue, d'où *kartojimas*, second labour, par opposition à *rēkti*, défricher. Cf. *karta*, ligne (sillon?), et le scr. vêdique *karta*, creux, fosse. Ainsi encore le lat. *culter*, coutre, *cultellus*, couteau, qui est à *kṛt* comme *mulgeo* à *mṛǵ*, etc. Cf. scr. *kartarî*, couteau. Ce mot latin a passé à l'angl.-sax. *cultor*, angl. *coulter*, comme probablement aussi à l'irl. *coltar*, *cultar*, le cymr. *cultir*, *cwlltyr*,

[1] Cf. *Ind. Stud.* I, p. 353 et suiv.

cylltawr, anc. corn. *colter*, armor. *koultr*. Cf. cymr. *cyllell*, couteau, pour *cyltell*, de *cultellus*, d'où également, sans doute, l'armor. *kountel*, *kontel*, id., arrivé par une voie toute différente à la même forme que le scr. *kuntala*, charrue, et *kuntalikâ*, espèce de couteau.

J'ai observé ailleurs (t. I, p. 452) que les noms slaves de la taupe qui laboure le sol se lient à la rac. *kṛt* (en slav. *krat* et *črĭt*), et que l'ang.-sax. *hrither*, *hrudher*, anc. all. *hrind* (plur. *hrindir*), jumentum, bos, a dû signifier le laboureur, bien que aucune racine germanique *hrith*, *hrind*, ne réponde à *kṛt*, *kṛnt*.

On voit qu'il est difficile de séparer les deux groupes ci-dessus en attribuant l'un à l'Orient et l'autre à l'Occident. Ici, comme pour les racines *ar*, *kṛsh*, il faut admettre que la division existante a été précédée par une simultanéité d'emploi.

3). Le scr. *lângala*, charrue (et penis) se rattache peut-être à une racine *laǵ*, *lanǵ*, *lunǵ*, ferire, qui ne se trouve encore que dans le *Dhâtupâṭha*, mais que paraît confirmer le pers. *lanǵîdan*, creuser = *ranǵîdan*, graver, d'où *ranǵîn*, soc. Cf. *langar*, l'ancre qui se fixe en creusant, et *lunǵ*, le dard qui blesse.

A *laǵ* peuvent appartenir le latin *ligo*,*-onis*, hoyau, et l'irlandais *laighe*, bêche, pelle, *laighe-an*, lance, javeline, tandis que *lag*, *lagán*, creux, cavité, se rattache à *lanǵ*, à cause du *g* non aspiré. La nasale, cependant, paraît s'être aussi maintenue, non-seulement dans l'irl. *lang*, pique, = pers. *lunǵ*, dard, mais surtout, ce qui est plus intéressant, dans un nom celtique du vaisseau, l'irl. ersę *long*, cymr. *llong*. Ce nom se trouve ainsi, vis-à-vis du scr. *lângala*, dans le rapport inverse de *aratrum* à *aritra*, et de *plugŭ* à *plava*, ce qui confirme le fait observé d'une ancienne assimilation du vaisseau à la charrue.

Comme *laǵ*, *lanǵ* est = *raǵ*, *ranǵ*, conservé par le pers. *ranǵîdan*, je ramène au même groupe l'armor. *rega*, fouir la terre, labourer légèrement avec la charrue, *regi*, *rogi*, rompre, déchirer. Cf. cymr. *rhigaw*, creuser, tailler; anc. slav. *riezati*, incidere, litt. *rēszti* (*rēžu*), id. (*z*, *ž* de *ǵ*), et peut-être gr. ῥήγνυμι,

fendre, déchirer. Les langues germaniques nous offrent ici régulièrement le scand. *raka*, ags. *racian*, radere, sarculare, d'où *reka*, ligo, spada, et *raca*, anc. all. *racho*, rastrum.

4). Le goth. *hôha*, charrue ; cf. anc. all. *huohili*, aratiuncula ; d'ailleurs isolé, a été, comme je l'ai dit (t. I, p. 433), rapproché par Kuhn du sanscrit *kôka*, loup, parce que, dans le Rigvêda, le mot *vṛka* désigne également le loup et la charrue. Je conserve toujours quelque doute sur la réalité de cette assimilation ; car, s'il paraît naturel de comparer la charrue à un sanglier qui fouille la terre [1], il l'est beaucoup moins d'y voir un loup qui déchire sa proie. Le double sens de *vṛka*, en sanscrit, s'explique par le fait qu'il dérive de quelque notion générale applicable à l'animal de proie et à l'instrument aratoire, que ce soit celle de déchirer, ou celle de tirer, traîner, etc. [2] ; mais, si le goth. *hôha* équivalait à *kôka*, il faudrait supposer que les anciens Germains ont appelé directement la charrue un loup, et c'est ce qui semble bien peu probable.

Il serait plus naturel, je crois, de considérer *hôha* comme ap-

[1] Cf. Grimm. *Gesh. d. d. Spr.* p. 56. Le gr. ὕνις, ὕννις, soc. a été rattaché depuis longtemps, et déjà par Plutarque, à ὗς, cochon. Le génit. ὕννεως, pour ὕννεσως, montre que l'*s* finale appartient au thème, et je soupçonne dans νις, νες le nom européen du nez, en scr. *nas*, *nasâ*, etc., qui d'ailleurs a disparu du grec. Ainsi ὕννις = ὗσ-νις. Le scr. *pôtra*, signifie à la fois grouin et soc, et ce dernier nom, le bas-latin *soccus*, est un mot celtique, irl. *soc*, *socc*, grouin, bec, et soc. cymr. *swch*, grouin et soc, etc.

[2] J'ai présumé pour *vṛka*, loup, le sens de *ravisseur* (t. I, p. 431), en le rapportant à la rac. *vṛk*, capere (Dhâtup.), proprement tirer à soi, comme l'indiquent ses corrélatifs, gr. ἕλχω, de ϝέλχω, tirer, tirailler, anc. sl. *vlieshći* (rac. *vliek*) trahere, lith. *wilkti* (*welku*), tirer, traîner, d'où directement *wilkas*, le loup qui saisit et traîne sa proie. Le lith. *wélke*, corde de trait, et plus spécialement celle qui lie le joug au timon de la charrue, tire comme le loup ; mais la charrue, *vṛka*, tire dans un autre sens ; elle tire ou trace le sillon. Cf. plus haut *karshû*, proprement *tractus*, de *kṛsh*, trahere, comme ὁλχὸς, sillon, de ἕλχω. D'après cela *vṛka*, serait synonyme de *kṛshika*, le soc, c'est-à-dire *le traçeur*. La rac. *vraçć*, lacerare, vulnerare, à laquelle on rapporte *vṛka*, diffère peut-être tout à fait de *vṛk*, ou n'en est qu'une forme secondaire, comme aussi *vṛć*, laedere. Elle semble en effet, se retrouver, distincte de *vliek*, dans l'anc. sl. *vrieshći* (*vrĭchā*), triturare, le rus. *voroshitĭ*, *vorochnúti*, fouiller, le polon. *warchać*, tirailler, déchirer, etc.

partenant à la même racine que le scr. *kuçî*, *kuçika*, soc, racine incertaine, il est vrai. *Kuçî* désigne aussi le fer ouvré, et *kuça* est le nom d'une herbe, Poa cynosuroides, dont les tiges sont très-acérées. On en faisait des cordes, et, en particulier, celle qui servait à lier le joug au timon de la charrue, et que l'on appelait le *kuça* [1]; mais cela ne saurait avoir aucun rapport avec le soc ou le fer travaillé. Comme, d'un autre côté, *kôçî* désigne une barbe d'épi, il devient très-probable que la racine commune de ces termes divers a eu le sens de *acutum esse*, bien que *kuç* ne se trouve point dans cette acception. Ainsi *hôha* = *kuça* ou *kôça* serait un ancien nom qui aurait passé à la charrue, *pars pro toto*, comme nous disons une voile pour un vaisseau, etc.

5). Parmi les noms persans du soc et de la charrue, on trouve *sûl* et *sûlî*. Comme l'*s*, en persan, répond ordinairement au *ç* sanscrit, tandis que l'*s* du sanscrit devient *h*, *sûl* est sûrement le corrélatif de *çûla*, pique, dard, pal, broche de fer [2], suivant Wilson, d'une rac. *çûl* (*çûlati*), transpercer, empaler, signification que ne donne point Westergaard. Cf. *çûr*, laedere, occidere (Dhâtup.), *çṝ* (*çar*), laedere, dirumpere, le pers. *sûrî*, javeline, flèche, et l'anc. sl. et rus. *sulitsa*, illyr. *suliza*, lance, dard.

On n'hésiterait pas à comparer avec le persan l'ang.-sax. *sul*, *syl*, *sulh*, *suluh*, charrue et soc, n'était que le *ç*, en germanique, ne devient pas *s*, mais *h*. D'un autre côté, l'*s* paraît être ici pour *sw*, car, à côté de *sulung*, aratiuncula, on trouve *swulung*, *swoling*. Ceci conduirait à une rac. *sval* ou *svar*, *svṝ*, que le Dhâtup. donne en effet, avec le sens de *laedere* (*svṛṇâti*; cf. *sṝ* et *sûr*, id.) et qui semble confirmée par l'anc. all. *sueran*, dolere, *suero*, dolor, etc., d'où probablement *suert*, ago. *sweord*, scand. *sverd*, le glaive qui blesse. Cf. cym. *chwarel*, dard, javelot, et *chwerw*, tranchant, âcre, amer, etc., où *chw* est régulièrement pour *sv*. D'après la transition déjà observée de *laedere* à *arare*, on peut

[1] Dict. de P. v. c. Wilson explique *kuça* par joug de charrue.

[2] L'irl. *cecht*, charrue, rappelle de même le scr. *çakti*, lance. Cf. aussi le pers. *tir*, soc et flèche.

comparer aussi l'irlandais *suraim* (O'R., to fallow), défricher par un premier labour.

Si, d'après cela, il faut sans doute renoncer à rapprocher l'angl.-sax. *sul*, *sulh* du persan *sûl*, *sûlî*, on peut, ce semble, à meilleur droit, y rattacher le lat. *sulcus*, sillon, pour *svulcus*, lequel devrait être séparé de ὁλκὸς. Les véritables corrélatifs grecs de *sulh*, *spluh* et *sulcus*, paraissent être εὐλάκα, αὐλάκα. soc, αὖλαξ, sillon, aussi αὖλαξ, où le spiritus asper conservé remplace un σϝ disparu, comme dans d'autres cas analogues [1]. Les synonymes ὦλιγξ, ὦριγξ, sillon, que l'on ne saurait, pas plus que les précédents, ramener à ἕλκω, se relieraient de la même manière à la rac. *svṛ*, *svar* et *sval*.

6). J'ai parlé plus haut du bas-latin *soccus* comme d'un mot d'origine celtique, en comparant l'irl. *soc*, *socc*, gén. *suic*, bec, grouin, soc, corps pointu en général, d'où *socach*, rostratus, le cymr. *suh*, *swch*, soc et grouin, anc. corn. *soch*, armor. *souch*, *soh*. Ce mot a des affinités plus étendues, mais son origine primitive reste incertaine. Dans l'anc. all., nous trouvons *suoha*, herse, à côté de *seh*, *sech*, soc, fossoir, et de *sahs*, ags. *seax*, scand. *sax*, couteau, peut être tout différents à cause de la voyelle. Cf. lat. *seco*, etc. Le russe et pol. *socha*, charrue, d'où le rus. *soshnikŭ*, soc, complique encore la question, car, d'une part, l'anc. sl. *socha* ne signifie que colonne, comme le rus. *soshka*, pol. *soszka*, une étaie, une fourche à étayer, et de l'autre, le *ch* slave correspond dans la règle à *s* ou *sh* sanscrit, et parfois à *ksh* [2]. On ne sait de plus si l'*o* remplace ici un *a* ou un *u* primitif. Le sanscrit ne nous vient point en aide, car ni *sûka*, flèche, ni *sûći*, aiguille, cône, ne peuvent rendre compte des formes celtiques et slaves, qui ne s'expliqueraient que par un thème *sûksha*, peut-être conservé dans *sûkshma*, fin, subtil (pointu ?)

[1] Par exemple ὕπνος = *svapnas*, ἡδύς *svadus*, et, sans spir. asp ; ἰδ· = rac. *svid*, ἶδος = *svédas*, etc.

[2] Schleicher, *Slav. Formenlehre*, p. 138.

Toute conjecture sur l'origine de ces noms du soc et de la charrue reste d'autant plus incertaine que, soit hasard, soit rapport réel, les langues sémitiques présentent ici quelques analogies frappantes dans l'arabe *sikkat*, soc, *sikkîn*, couteau (= héb. *sakkîn*), *sakka*, coin à monnoyer, clou, tous du radical *sakka*, *shakka*, *shaqqa*, il a fendu, coupé, percé, divisé, lequel se retrouve même dans l'ancien égyptien *sekeu*, *sekea*, labour, cophte *skai*, *skei*, labourer, et *siki*, *sike*, briser, broyer [1].

§ 193. — LE JOUG.

Les données qui précèdent fournissent sans doute de fortes présomptions de croire que les anciens Aryas ont employé la charrue, mais les preuves ne sont pas encore décisives. En dehors des deux groupes principaux des noms de la charrue, qui appartiennent l'un à l'Orient et l'autre à l'Occident, nous ne rencontrons, en fait, que des analogies indirectes, ou trop isolées et incertaines pour entraîner une pleine conviction. Il en est autrement du nom du joug, dont l'accord est général dans toutes les langues ariennes, comme on le verra par l'énumération suivante.

Scr. *yuga*, m., joug, n. couple ; dans ce dernier sens aussi *yuģ*, *yugala*, *yugma*. Cf. *yugya*, animal de joug, *yôktra*, la corde du joug, etc. — La racine est *yuģ* (*yunakti*), jungere.

Le mot zend n'est pas connu, mais la racine se trouve dans *yaokhsti*, désir de se joindre. Les autres langues iraniennes offrent le pers. *yûgh*, *yôgh*, *ģûgh*, *ģuh*, *ģô*, d'où *yûghîdan*, mettre le joug ; le kourd. *ģôt*, d'où *ģôt kem*, labourer, *ģôtkâr*, laboureur ; le belout. *ģô*, l'oss. *oziau*. Cf. armén. *zoygkh*, couple, paire, et *zugél*, accoupler, atteler.

[1] Bunsen. *Aegypten*, t. I, vocabul.

Gr. ζυγός, ζύγον, ζεύγος, ζεύγλη (cf. scr. *yugala*), ζυγίος (βοῦς) = scr. *yugya*. — Rac. ζυγ, dans ζεύγνυμι, etc.

Lat. *jugum*. Cf. *jūmentum*, bête de trait, *jūgerum*, acre de terre pour une paire de bœufs, etc. — Rac. *jung* dans *jungo*.

Irl. *ughaim*, *ughmadh*, harnais, ers. *uigheam*, id.; sens généralisé. Cf. scr. *yugma*. — La racine verbale manque.

Cymr. anc. *iou*, mod. *iau*, anc. corn. *ieu*, armor. *ieô*, *iaô*, *géô*. La racine verbale manque également.

Goth. *jukuzi*, joug, *juk*, *gajuk*, couple; ags. *iuc*, *ioc*, *geóc*, joug; scand. *ok*, *oki*, anc. all. *juh*, *joh*, etc. De là l'all. moyen et mod. *jûch*, *juchart*, acre, comme le lat. *jugerum*. — La racine verbale est conservée dans le scand. *oka*, jungere [1].

Lith. *jungas*, lett. *jûgs*; *jungti*, atteler au joug. Cf. *jautis*, *jauczias*, bœuf, comme *jumentum a jugando*.

Anc. sl. et rus. *igo*, boh., par aphérèse, *gho*. La racine verbale manque.

Ce nom si éminemment arien du joug, a passé du sanscrit au malai *îgû*, et du slave aux langues finnoises, finland. *ikkja*, esthon. *ikki*, carél. *iyuge*, olon. *yugei*, perm. *igo*, etc., sans doute avec l'emploi de la charrue elle-même.

De cet accord général, on peut conclure avec sûreté que le nom et la chose ont appartenu aux Aryas primitifs; car, bien que la racine soit restée vivante dans plusieurs langues, il est impossible d'admettre qu'elles y aient rattaché le nom du joug chacune de son côté, tandis qu'elles pouvaient le faire dériver de bien d'autres radicaux. Or, de ce seul fait découlent plusieurs inductions importantes pour le degré de développement de l'agriculture au temps de l'unité.

Le joug, en effet, ne convient qu'au bœuf, qui pousse mieux qu'il ne tire, et dont la force réside dans les muscles puissants du cou, tandis que celle du cheval est dans son arrière-train. Ce n'est que pour le bœuf que le joug peut avoir été inventé, et sa signification même d'instrument *qui joint*, indique son emploi

[1] Cf. Diefenbach. *Goth. W. B.* I, 124.

pour régulariser l'action d'un couple de bœufs. D'un autre côté, c'est pour la charrue que le joug est surtout nécessaire, parce qu'elle exige une grande force de traction, et il est peu probable que le char en ait suggéré l'idée, d'autant moins que la charrue a dù précéder le char, beaucoup plus compliqué, dans l'ordre des inventions. On peut donc conclure de l'existence du joug, non-seulement à celle de la charrue en général, mais encore d'une charrue solide, puisqu'il fallait deux bœufs pour la tirer, et, partant, d'un labour profond, et plus complet qu'on n'aurait pu l'obtenir du seul emploi des forces humaines.

§ 194. — LA HERSE.

L'invention de la herse a dû suivre de près celle de la charrue, dont elle complète l'œuvre. Cependant ses noms sanscrits, *kôṭiça*, de *kôṭi*, pointe, *lêshṭughna*, *lêshṭubhêdana*, qui détruit ou fend les mottes, sont purement indiens ; mais le persan en possède deux qui se retrouvent dans les langues européennes, et celles-ci en ont en commun un autre qui doit être, en tous cas, fort ancien.

1). Le persan *kirâz*, herse, paraît se lier à la rac. scr. *kṝ*, *kar* (*kirati*), spargere, d'où vient *kira*, *kiri*, le sanglier qui disperse et remue la terre, comme la herse, *kiraṇa*, poussière, etc. Le peigne, qui ressemble en petit à la herse, est appelé *vârakira*, de *vâra*, queue chevelue, d'où le vêdique *vâravant*, caudatus, épithète du cheval (cf. gr. οὐρὰ, queue), et de *kira*, qui disperse, peut-être isolément aussi un nom du peigne. En irlandais, en effet, le verbe *cíoraim* = *círim*, signifie peigner, et on en voit dériver *cír*, *cíor*, peigne, aussi bien que *círan*, herse, et *círin*, *cirén*, crête, comme en anglais *comb*, et en allemand *kamm*, pour crête et peigne. A la même racine, avec un suffixe encore différent, se rattache l'ang.-sax. *hyrwe*, angl. *harrow*, herse.

2). Le synonyme persan *barn*, herse, dérive, ainsi que *barnas*,

barnîs, ciseaux, *barah*, serpette, *barmah*, foret, *burâ*, *burindah*, tranchant, etc., de *burîdan*, tailler, couper, en zend rac. *bĕrĕ*[1], en kourd. *barum*, je coupe. C'est le gr. φάρω, fendre, diviser, φαρόω, labourer à la charrue, le lat. *foro*, percer, et *fĕrio*, blesser, frapper, l'irl. *buraim*, blesser, écorcher, d'où *burach*, labour, et *buiridhe*, bêche, houe, et *bearraim*, couper, *béarnaim*, fendre ; le cymr. *beru*, percer ; l'ags. *borian*, scand. *bora*, anc. all. *porôn*, terebrare, scand. *beria*, ferire, anc. all. *perjan*, terere, anc. sl. *briti*, tondere, et *brati*, *boriti*, pugnare, etc.[2], avec une foule de dérivés divers.

Pour en revenir à la herse, le pers. *barn* trouve son corrélatif dans toutes les langues slaves, le rus. *boroná*, l'illyr. *brana*, le pol. *brona*, le boh. *brany*, etc., mais je n'en trouve pas de trace ailleurs.

3). Le groupe européen des noms de la herse, dont j'ai parlé plus haut, provient certainement d'une même racine, mais par des suffixes qui diffèrent en partie.

Le gr. ὀξίνα se lie à ὀξὺς, tranchant, acéré, et désigne l'instrument armé de pointes. La racine est οξ, forme secondaire de *ok* = scr. *aç* et *aksh*, penetrare. Cf. *âçu*, = ὠκύς ; ἀξίνη, hache, et notre 1er vol., p. 129 et 345.

Le latin *occa*, d'où *occare*, herser, semble indiquer un thème primitif *açka* = *akka*, formé de *aç*, *ak*, comme *çushka*, le lat. *siccus*, de *çush*.

L'anc. cymrique *ocet*[3], maintenant *oged*, et aussi *og*, *ogan*, armor. *oged*, *hoged*, paraît dériver directement du verbe *ogi* (*oci*), herser ; et son suffixe est le même que celui de l'ang.-sax. *egedhe*, anc. all. *egida*, all. mod. *egde*, *egge*, où le *g* est affaibli de *h*. Cf. goth. *ahs*, spica, etc.

Ce suffixe se retrouve également dans le lith. *ekkēczos*, plur. (*cz* pour *t*, *ekkētojis*, celui qui herse), proprement sans doute *les pointes*, d'où le dénom. *ekkēti*, herser.

[1] Spiegel, *Z. S.* V. 231.
[2] Cf. scr. vêd. *bhara*, pugna.
[3] Zeuss, *Gr. Celt.* 1093.

Ces noms de la herse, comme celui de la charrue et d'autres, confirment le fait d'une première séparation de la race arienne en deux branches principales.

ARTICLE 2.

§ 195. — LES SEMAILLES.

C'est aussi ce qu'indique l'accord des langues européennes entre elles pour exprimer l'action de semer. Comme pour celle de labourer, ces langues employent ici une même racine, laquelle, en sanscrit, n'a qu'une signification plus générale, et dont les synonymes orientaux ne donnent lieu qu'à un petit nombre de rapprochements avec l'Occident.

1). Les termes européens sont les suivants :

Lat. *sĕro* (*sēvi*, *satum*), d'où *sēmen*, *sator*, *Sēia*, déesse des semailles, etc. *Sĕro* est probablement pour *seso*, forme redoublée de *seo*, rac. *se*, *sa*.

Irl. *sílim*, dénom. de *síl*, semence ; rac. *si*.

Cymr. *hau*, *heu*, rac. *ha*, *he* = *sa*, *se*. — De là *had*, graine, corn. *hâz*, armor. *had*, d'où *hada*, semer. De là aussi *hil* et *sil*, progéniture, et semence, comme l'irl. *síl*.

Goth. *saian*, redoub. *saisô*, ags. *sâwan*, angl. *sow*, scand. *sâ*, *sôa*, anc. all. *sâan*, *sâhan*, etc., rac. *sô*. — De là le goth. *sêths*, satio, semen, ags. *saed*, scand. *sâd*, *saedi*, anc. all. *sât*, *sâti*, etc., mais aussi *sâmo*, *sâmon* = lat. *sēmen*.

Lith. *sēti* (*sēju*), d'où *sēja*, semaille, *sētējas*, semeur, *sēklà*, semence, *sēmů*, *sēmene*, id., *pa-sēlis*, terrain ensemencé. Cf. irl. *síl*, cymr. *hil*.

Anc. sl. *sieti*, *sieiati*, rus. *sieiatĭ*, ill. *sjati*, pol. *siać*, etc. De là anc. sl. *sietiie*, *sietva*, satio, et *siemẽ*, rus. *siemia*, pol. *siemiẽ*, illyr. *sjeme*, boh. *semeno*, etc., semence.

Le grec, qui manque seul à cette énumération, et qui employe le verbe σπείρω [1], possède cependant aussi la racine commune dans σάω, σήθω, cribler, c'est-à-dire répandre, ce qui est, en fait, sa signification primitive.

Leo Meyer croit la retrouver dans le sanscrit *sô*, proprement *sâ*, destruere, conficere, mais dont le sens originel serait, suivant lui, *jeter*, et qu'il considère, avec Benfey, comme une provenance de la rac. *as*, jacere [2]. C'est là, toutefois, une hypothèse bien hardie, et il semble préférable de recourir, avec Bopp, à la rac. *san*, donner, répandre, d'une forme primitive *sâ*, rapportée à la 5e classe, *sâ-nôti*, au lieu de la 8me, *san-ôti*, etc. [3]. Bopp compare, d'après cela, le goth. *sêths*, thème *sêdi*, avec le scr. *sâti*, don, la semence étant ce que l'on donne, ce que l'on confie à la terre.

Quoi qu'il en soit, la signification spéciale de semer est certainement propre aux langues européennes, et on n'en trouve aucune trace sûre en Orient. L'arménien *sermn*, graine, *sermanel*, semer, que l'on pourrait être tenté de comparer, est probablement un mot sémitique avec une terminaison arienne, comme on en trouve plusieurs dans le pehlwi. Cf. héb. *zâraʿ*, arab. *zaraʿa*, sparsit, sevit, *zeraʿ*, chald. *zraʿ*, semen, etc., dont la ressemblance avec *sero* est purement fortuite. On pourrait mieux penser à l'ossète *thaun*, semer, rac. *tha*, si le *th*, prononcé à l'anglaise, remplace ici la sibilante, comme quelquefois ailleurs.

2). Pour semer, dans le sens agricultural et physiologique (*gignere*) également, le sanscrit emploie la rac. *vap*, proprement jeter, répandre. De là, d'une part, *vapa*, *vapana*, *âvâpa*, *upti*, etc., ensemencement, *vaptar*, semeur, *vapra*, *vapri*, champ

[1] Cf. σπόρος, σπέρμα, semence, et la rac. scr. *spṛ*, *spar*, vivere (Dhâtup.), lat. *spiro*, spiritus, irl. *spré* animation, esprit et bétail vivant. Il est naturel de considérer la semence comme vivante, et le cymr. *anian*, graine, sperme, dérive, comme *anal*, souffle, de la rac. scr. *an*, spirare, d'où *animus*, etc. — L'armén. *sprel*, semer, serait-il emprunté du grec? Cf. aussi irl. *pór*, graine, de *spór*.

[2] *Z. S.* VIII, 250.

[3] *Vergl. Gr.* t. II, 499.

cultivé, etc., et, de l'autre, *vapana*, sperme, *vaptar*, *vapra*, *vapila*, père, etc. Cf. zend *vip*, semen emittere.

En Europe, on ne trouve des traces un peu certaines de cette racine que dans cette dernière acception. Ainsi, j'ai déjà comparé avec *vapra*, genitor, l'anc. slave *veprŭ* ou *veprĭ*, illyr. *vepar*, le verrat ou sanglier, comme fécondateur (t. I, p. 374). Il faut, sans doute, y rapporter aussi, avec Benfey, le gr. ὀπύω, ὀπυίω, coire cum femina, probablement dénominatif d'un subst. ϝοπυς = scr. *vapus*, le corps qui engendre [1]. Une application à l'agriculture ne se montre nulle part avec sûreté. Kuhn, il est vrai, croit reconnaître la racine *vap* dans l'ancien allemand *uoban*, colere exercere, d'où *uobo*, colonus, *uoberi*, cultor, le scand. *aefa*, all. mod. *üben*, etc. [2]; mais, d'une part, les labiales ne correspondent pas régulièrement, *b* étant = *bh* sanscrit, et non *p*, et de l'autre, la signification de *exercere*, restée seule en usage dans l'allemand moderne, et même celle de *colere*, paraissent différer un peu trop de *jacere* et *serere*.

3°. Le pers. *kârîdan*, semer, afghan *karal*, id., se rattache sûrement à la rac. scr. *kr̄*, *kar*, jacere, jaculari, plutôt qu'à scr. *kar*, facere, le pers. *kardan*. Les significations toutefois se confondent, et *kârîdan* se prend aussi dans l'acception de travailler, de même que *kâr* désigne également l'action de semer et de labourer, et *kurd*, *kurz*, un champ ensemencé et cultivé.

Il est curieux de voir les deux sens indiqués se réunir de la même manière dans l'irl. *cuirim*, ers. *cuir*, semer, planter, mais aussi faire, agir, exécuter, forme sous laquelle se confondent les racines *kr̄* et *kṛ*. De là, dans la première acception, l'irl.-erse *cur*, *curachd*, seminatio. La neige, comparée à une semence qui tombe, est aussi appelée *cur*, comme en sanscrit *kara*, *karaka*, est le nom de la grêle, et comme, en zend, *vafra*, pers. *barf*, kourd. *bafer*, de *vaf* = *vap*, désigne également la neige.

[1] Griech. W. L. I. 341.
[2] Ind. Stud. I, 352.

ARTICLE 3.

§ 196. — LA MOISSON ET SES INSTRUMENTS.

Ici encore, nous nous trouvons en présence d'un groupe européen principal, à côté duquel on peut signaler quelques analogies plus isolées avec l'Orient.

1). La racine verbale européenne paraît être *mâ*, avec une forme augmentée *mat*, *met*.

Dans le gr. ἀμάω, moissonner, ἀ n'est qu'un préfixe qui figure quelquefois avec le sens de ἀπο, ou du sanscrit *ava*. De là ἄμη, faucille, ἀμητὴρ, moissonneur, etc.

L'anc. all. *mahan*, all. moy. *maien*, *maen*, *mêwen*, ags. *mawan*, angl. *mow*, etc., font présumer un verbe gothique *maian*, lequel serait à *mâ* comme *saian*, serere, à *sâ*, *vaian*, flare, à *vâ*, [1]. Les dérivés germaniques sont l'ang.-sax. *maedh*, falcatio, angl. *math*, all. moy. *mât*, id., et foin, pré; l'anc. all. *amat*, *amad*, herbe nouvelle à faucher, *madari*, moissonneur, faucheur, etc. Le scand. *mâ* n'a que le sens plus général de *terere*, *atterere*, d'où *mâdr*, detritus.

La forme augmentée se trouve dans le latin *meto*, *messis*, *messor*, le cymr. *medi*, armor. *médi*, *midi*, d'où *medwr*, moissonneur, l'irl. *methil*, *meithle*, actus metendi, etc. Cf. anc. *mesti* (*metã*), verrere, jacere, rus. *metátĭ*, d'où *metlá*, pol. *miotla*, balai, etc.

Leo Meyer (loc. cit.) compare la rac. scr. *mi*, jacere, projicere, dejicere, delere, proprement *mâ*, au fut. *mâsyati*, au prét. *mamâu*, etc., rac. sans doute alliée à *mâ*, metiri, avec le sens primitif de diviser. Cette dernière présente aussi une forme aug-

[1] Leo Meyer, *Z. S.* VIII, 261.

mentée d'une dentale dans le scr. *mâḍ*, le zend *mâdh*, le lat. *mĕto*, le goth. *mitan* (*mat*), le lith. *matóti*, etc., ce qui le rapproche encore plus de *mâ* dans la première acception [1].

2). C'est de la rac. *lû*, secare, que le sanscrit fait dériver les divers termes relatifs à la moisson, ainsi qu'au butin, tels que *lu*, *lava*, *lavana*, *lûni*, coupe, moisson, *abhilâva*, action de couper le blé, *lavâka*, *lavitra*, faucille, *lôtra*, butin, etc. J'ai déjà remarqué (t. I, p. 495, 496) qu'un des noms ariens de la caille et de l'alouette se rattache à la rac. *lû*, et désigne l'oiseau qui coupe les épis, l'oiseau moissonneur. Aux termes comparés, il faut ajouter le gr. λᾶϊος, de λαϝιος, espèce de caille, suivant Aristote (*Hist. anim.*, 9, 19). D'autres analogies prouvent plus directement encore cette application à la moisson au temps de l'unité arienne. Ainsi, le gr. ληΐον, λαῖον, la moisson sur pied, exactement le scr. *lavyam*, n. metendum, secandum. Le scandinave *liâ*, pour *livâ*, désigne l'herbe nouvellement coupée, et *liâr*, de *livâr*, faux, semble provenir comme l'afghan *lur*, faucille, d'un thème *lavara* = *lavitra*, l'instrument qui coupe. L'armoricain *lévé*, rente annuelle de bien-fonds, a eu peut-être le sens primitif de moisson.

3). Le scr. *stambaghna*, ou *-ghana*, *stambahanana*, faucille, est composé de *stamba*, javelle, touffe d'herbe, etc., et de *han* (*ghan*), caedere, dejicere. Cette racine, qui en zend devient *zan*, se retrouve, avec le sens de moissonner, dans l'anc. slave *jĕti* (*jina*), rus. *jatĭ* (*jnu*), pol. *żąć*, (*żnę*), et, avec *j* pour *z* et *h*. De là beaucoup de dérivés, tels que l'anc. sl. *jĕtva*, moisson, *jĕtelĭ*, moissonneur, rus. *játva*, et *jatelĭ*, id., *jnetsŭ*, moissonneur, *-jinanie*, moisson, pol. *żęcie*, *żniwo*, moisson, *żonąć*, donner un coup de faucille, etc., etc. — Le *gh* primitif de la racine est resté dans l'albanais *ghanni*, moisson. Cf. lith. *genĕti* (*genù*), tailler, frapper, etc.

4). Au sansc. *bal*, fruges in granario reponere ; to hoard grain

[1] Le goth. *maitan*, couper, est à *mâ*, ἀ-μάω, comme *mitan*, mesurer, est à *mâ*, id.

(Wilson), d'ailleurs sans dérivés, paraît correspondre le lithuanien *walyti* (*walau*), faire et rentrer la moisson, *walimas*. Le sens primitif de la racine reste obscur. Je ne sais si le gaulois *vallum*, suivant Pline, un char à rentrer la moisson [1], a quelque droit à un rapprochement.

5). Une coïncidence plus sûre, bien que isolée, est celle du pers. *ban*, *banû*, moisson, avec l'irl. *buain*, id., de *buainim*, moissonner, couper, tondre, frapper, d'où aussi *buainire*, moissonneur. Cf. *beanaim*, avec le même sens [2], et *banaim*, *bainim*, abattre, enlever, piller, ainsi que l'armor. *béna*, tailler. La racine verbale paraît manquer en persan, comme en sanscrit où elle devrait être *bhan*, si l'on compare le gr. φένω, φόνος, le goth. *bani*, blessure, *banja*, coup, l'ang.-sax. *benn*, vulnus, *bâna*, interfector, scand. *bani*, mors et percussor, *benia*, vulnerare, etc.

§ 197. — LA FAUX, LA FAUCILLE.

J'ai parlé déjà du scr. *lavitra*, *lavâka*, aussi *lavâṇaka*, faucille, de *lû*, couper, moissonner, en comparant l'afghan *lur* et le scand. *liâr*. Les autres noms varient beaucoup, et ne donnent lieu qu'à un petit nombre d'observations.

1). Le pers. *sifâlah*, *sufâlah*, faucille, est pour *sfâlah*, avec une voyelle intercalée pour remplacer le groupe initial *sf*, = *sp*, *çp*, qui manque au persan, comme en général, les combinaisons de l'*s* initiale avec une autre consonne. Cf. *safêd*, *sapêd*, blanc = zend. *çpaêta*, etc. Ce mot se rattache ainsi très-probablement à la rac. scr. *sphal*, concutere ; cf. anc. all. *spaltan*, findere, *spalt*, fissure, etc., ers. *spealt*, assula, irl. *spealtaim*, findo, etc. La racine simple se retrouve encore dans l'irl. *spealaim*, couper, moissonner, d'où *spealadoir*, moissonneur, et *speal*, faucille, exactement le persan *sifâlah*.

[1] *Hist. Nat.* XVIII, 30.
[2] Anc. irl. *ben*, caesio, occisio. (Zeuss. *Gr. C.* 44.)

2). Le gr. ἅρπη, faux, est sans doute pour σαρπη, comme l'indique le lat. *sarpo*, émonder, d'où notre *serpe*, et surtout l'anc. sl. *srŭpŭ*, faux, rus. *serpŭ*, illyr. *sarp*, pol. *siérp*, boh. *srp*, etc. C'est là sans doute un nom fort ancien, mais d'une origine encore incertaine. Pott conjecture, pour le grec, un composé du préfixe ἁ = scr. *sa*, cum, avec la rac. *rap*, qui se montre dans *rapio* et ailleurs [1]. D'après cela, l'*s* des termes slaves ne serait également qu'un préfixe, et on pourrait comparer l'ang.-sax. *rifter*, faux, moissonneur, de *ripan*, moissonner, *rip*, moisson, etc., ainsi que le lat. *irpex*, *urpex*, sorte de hoyau, extirpateur. Kuhn, par contre, s'appuye de quelques exemples d'une substitution de *s* à un *sk* primitif, comme l'anc. all. *sarf*, acéré, = *scarf*, le lat. *sirpus*, = *scirpus*, etc., pour ramener les noms de la faux à une rac. *skarp* (cf. *scalpo*), dont l'*s* se supprimerait dans le lat. *carpo*, le gr. κάρπος, καρπίζω, etc. Cela le conduit à rapprocher de ἅρπη, (macédonien γόρπη), pour σκάρπη, le scr. *çalpa*, qui ne désigne, il est vrai, qu'une arme de jet, une espèce de flèche, mais qui joue dans un mythe indien le même rôle que la ἅρπη dans celui de l'émasculation d'Uranus par Kronus [2]. Ces considérations ingénieuses seraient bien propres à entraîner la conviction, n'était le slave *srŭpŭ*, qu'il faudrait aussi faire provenir de *skrŭpŭ*. Peut-être, après tout, que l'opinion de Grimm qui rattache ἅρπη et *srŭpŭ* à ἕρπω, *serpo*, le scr. *srp*, est encore la mieux fondée, car il était naturel de comparer la faux courbe à un serpent qui se glisse entre les tiges pour les abattre [3]. Les flèches aussi sont souvent comparées à des serpents dans la poésie indienne, et il ne serait pas impossible que *çalpa* fût pour *salpa* et *sarpa*, par la substitution fréquente du *ç* à l'*s*.

[1] *Et. F.* II, 123.
[2] *Z. S.* IV, 22.
[3] *Gesch. d. D. Spr.*, p. 303.

§ 198. — LA FOURCHE.

La variété des noms de la fourche n'est pas moins grande que pour la faux, et les rapprochements que l'on peut faire se réduisent aux suivants.

1). Le scr. *gabhasti* désigne un timon fourchu, une limonière, et, dans un passage du Rigvêda, un carreau de foudre à deux pointes (*Dict. de P.*, v. c.), de sorte que son sens propre a dû être celui de fourche. Il s'applique aussi à la main, par suite de l'analogie de forme. La racine est *gabh*, *gambh* = *ġabh*, *ġambh*, oscitare, d'où dérivent plusieurs noms d'objets divers qui s'ouvrent, bâillent, s'écartent pour saisir ou engloutir, comme *gabha*, fente, vulve, *gambhan*, gouffre, profondeur, *ġambha*, gueule, dent, cf. γόμφος et anc. sl. *zăbŭ*, etc. Kuhn en a traité en détail dans un intéressant article de son journal sur la racine en question (*Z. S.*, I, 123), et aux exemples de dérivés qu'il donne, il faut ajouter l'irl.-erse *gab*, *gob*, bouche, bec, de *gamb* = *ġamba*, et d'où vient le français *gober*. Kuhn y rapporte aussi le nom germanique de la fourche, anc. all. *kapala*, *gabala*, scand. *gaffal*, ags. au plur. *gaflas*, les fourches pour le gibet, angl. *gallows*, et pour le faîte d'un toit, goth. *gibla*, scand. *gafl*, anc. all. *gibil*, etc. Ces formes font présumer un thème sanscrit *gabhala*, synonyme de *gabhasti*, lequel se retrouve également dans les langues celtiques, anc. irl. *gabul*, fourche (Zeuss., *Gr. Celt.*, p. 731), mod. *gabhal*, *gobhal*, ers. *gobhlag*, *gobhlan*, cymr. *gafl*, *gaflach*, armor. *gavl*, *guol*. Il est à remarquer que ici la racine verbale s'est maintenue dans l'anc. irl. *gabim*, capio (Zeuss., 430), d'où *gabál*, sumtio (ibid., 731), maintenant *gabhaim*, en cymr. *gafael*, capere, etc., le sens transitif de *capere*, appartenant aussi, d'après Kuhn, au scr. *ġambh* (l. cit., p. 127).

A côté de *ġabh*, *ġambh*, on trouve en sanscrit les formes

sans aucun doute plus primitives *ģṛbh*, *ģṛmbh*, bâiller, s'ouvrir, d'où *ģṛmbha*, bâillement, *ģṛmbhita*, ouvert, épanoui, bâillant, etc. Il est évident, d'après cela, que la rac. vêdique *gṛbh*, capere, c'est-à-dire s'ouvrir pour saisir, est originairement identique à *ģṛbh*, *ģabh* et *gabh*. Les affinités de cette racine *gṛbh* s'étendent fort au loin, et il serait intéressant de mettre en regard ses dérivés divers avec ceux de la racine *gabh*. Je ne puis m'attacher ici qu'aux termes qui concernent la fourche, et les instruments analogues.

A *gṛbh*, correspond l'anc. sl. *grabiti*, rapere, rus. *grabitĭ*, pol. *grabić*, etc.; de là le pol. *grabki* (plur.), fourche à plus de deux pointes. L'anc. all. *chrapho*, trident, se lie de même à la rac. *chrap*, conservée *chripsjan*, rapere, scand. *krabba*, attrectare. En irlandais *grabaim*, signifie arrêter, empêcher, c'est-à-dire saisir, et la fourche est appelée *grápa*, *grápadh*. Cf. *grabach*, *grobach*, dentelé. La racine est ici *gramb*, à cause du *b* non aspiré, mais *gribh*, doigt, se rapporte à *gṛbh*.

Les noms germaniques du peigne, ang.-sax. *camb*, scand. *kambr*, anc. all. *champ*, etc., se rattachent à la rac. *gambh*, et, de même en slave, on voit provenir de *grab* ceux du peigne et du rateau, en rus. *grébenĭ* et *grabli* (plur.), en pol. *grzebien* et *grabie*, en illyr. *grebuglia*, rateau; cf. lith. *greblys*, id. Ici encore se placent l'irl. *sgrabán*, étrille, et *crib*, cymr. *crib*, armor. *krîb*, peigne, avec *c* pour *g* [1].

Ces rapprochements ont ceci d'intéressant qu'ils indiquent que les formes *gṛbh*, *grabh* et *gabh* ont dû coexister au temps de l'unité arienne, fait qui se reproduit aussi pour d'autres racines dont l'altération avait déjà commencé.

2). L'oss. *sagoi*, fourche, se rattache au scr. *çâkhâ*, *çikhâ*, branche, en pers. *shach*, *shag*, etc. (Cf. t. I, p. 197.) Le même rapport existe entre le lithuanien *száke*, fourche, et *szakà*,

[1] Les noms de la fourche et du peigne se confondent dans le persan *shânah*. Cf. *shanah*, *shinah*, fourche et *shanízah* peigne, armén. *sandr*. Ce sont les corrélatifs du gr. ξανίον, peigne, de ξαὶνω, peigner. Cf. scr. *kshan*, laedere, frangere.

branche, évidemment parce que l'on confectionnait l'instrument avec une branche fourchue.

§ 199. — LE CHAR ET SES PARTIES.

Je place ici le char, qui sert à rentrer la moisson, et dont l'origine se lie sûrement aux besoins de l'agriculture, bien que son rôle ait pris dans la suite plus d'extension.

Comme l'invention de la charrue, celle du char se perd dans la nuit des temps mythiques, et nous le trouvons mis en œuvre chez les principaux peuples anciens dès l'aurore de leur histoire. Non-seulement le char rustique, mais le char de guerre, dont la construction devait être plus soignée, figure déjà dans les traditions et sur les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie, et tient une grande place dans les épopées de l'Inde et de la Grèce. Les Romains le trouvèrent en usage chez les Gaulois et les Bretons insulaires, et les Germains, comme les Scythes, avaient des chariots ambulants qui transportaient leurs familles, et qu'ils utilisaient pour la défense de leurs camps. Les Chinois et les Grecs attribuaient l'invention du char et de la charrue à un même personnage mythique, ceux-là à leur roi Chin Noung, ceux-ci à la déesse Cérès. Il est probable que ces deux inventions ont surgi d'une manière indépendante chez plusieurs races d'hommes, et que le char, en particulier, a différé dans sa construction suivant le genre de services qu'il était appelé à rendre. Ce qui paraît certain, c'est que les anciens Aryas l'ont bien inventé de leur côté, et porté déjà à un certain degré de perfection; car ses noms, ainsi que ceux de ses parties principales, sont purement ariens, et s'accordent d'une manière remarquable dans toutes les langues de la famille.

A. — LE CHAR EN GÉNÉRAL.

Ses noms forment deux groupes presque également étendus.

1). Scr. *vaha*, *vâha*, *vahya*, *vahana*, *vâhika*.

Zend. *vâça*, pour *vâza*.

Gr. ὄχος, ὀχεῖον, ὄχημα, pour ϝοχος, etc.

Lat. *vehiculum*, *vehēla*, *vectabulum*.

Irl. *fen*, *féun*, contracté de *feghun*, = scr. *vahana*. — Cymr. *gwain*.

Ang.-sax. *waegen*, *waen*, scand. *vagn*, *vögur*, anc. all. *wagan*, etc.

Lith. *ważis*, *ważelis*, *weżimas*; lett. *vezka*.

Anc. sl. et rus. *vozŭ*, pol. *wóz*, illyr. *voz*, *vozenie*, etc.

La racine de tous ces termes est le scr. *vah*, ferre, vehere, dont j'ai déjà comparé ailleurs les divers corrélatifs. (T. I, p. 137.) Le char était appelé *le porteur*, comme, en sanscrit, le bœuf, *vâhya*, *vahati*, *vahatu*, et le cheval, *vâha*.

2). Scr. *ratha*, *rathya*, char et roue.

Zend. *ratha*, char.

Lat. *rota*, id. et roue.

Gaulois *reda*, char (Fortun. *Carm.*, III, 22), *reta* (Isid. *Orig.*, XX, 12); *rita* (?) roue, dans *petorritum*, char à quatre roues. (Aul. Gel., 15, 20; Quintil, 1, 5.)

Anc. irl. *riad* (Zeuss., *Gr. C.*, p. 21) = *rêda*; *roth*, *roith*, roue; ers. *roth*, *rothan*, *rathan*.

Cymr. *rhodawr*, *rhodawg*, char; *rhod*, roue, corn. *roz*, armor. *rôd*.

Ang.-sax. *rad*, char; scand. *reid*, id.; anc. all. *rad*. roue.

Lith. *rátas*, roue.

Comme il n'existe, en sanscrit, aucune racine *rath*, le subst. *ratha* dérive sans doute par le suffixe *tha*, d'une racine de mouvement *râ* (*râti*. *Naigh.*, II, 14. *gatikarma*), d'où *ra*, m. vélo-

cité, et *rî*, f. mouvement. (Wilson, Dict.) D'après cela, l'irlandais *reathaim*, *rithim*, courir, doit être un dénominatif de *reth*, cursus (Zeuss., *Gr. C.*, p. 13), tout comme l'armoricain *rédek*, courir, de *réd*, course, flux, etc.

3). A côté de ces deux noms principaux, il en est d'autres qui n'offrent que des rapports plus isolés. J'en ajoute ici quelques-uns.

a). Scr. *anas*, char, plus spécialement à transporter les fardeaux. De là *anaḍvâh*, taureau, *anaḍvâhî*, vache, currum trahens. La racine paraît être *an* (*aniti*), ire (*Naigh.*, 2, 14).

Ebel compare le gr. ἀπ-ήνη, char. (Z. S., IV, 341). — Le lat. *onus,-eris*, est exactement = *anas*, mais ne signifie plus que fardeau. — L'irlandais *an*, *ana*, *aine*, vase, coupe, se lie peut-être à ce nom du char, de même que *ian*, vase, correspond au sanscrit *yâna*, char, véhicule, de *yâ*, ire.

b). Scr. *yôga*, *yuġya*, char, de *yuġ*, jungere. (Cf. plus haut l'article du joug.)

Gr. ζεῦγος, ζευγεῖον, id.

Le kirgise *ġiuk*, char, bachkir. *ġiok*, turc de Kazan *iuk*, provient sans doute des noms persans du joug, déjà mentionnés.

c). Le gr. καπάνη, char thessalien, semble répondre, quant à sa racine, à l'anc. irl. *cap*, char (Cormac. Gloss.), et cette racine ne peut guère être que le scr. *kap*, *kamp*, *ćap*, *ćamp*, ire, tremere. (Cf. t. I, 347 et 368.)

D'autres noms du char se rattachent à quelqu'une de ses parties, et reviendront plus loin.

B. — LA ROUE.

Le nom principal de la roue, scr. *ratha*, etc., a déjà été examiné. Je fais suivre quelques rapprochements plus partiels.

1). Scr. *ćakra*, roue, cercle, disque, *çakrî*, roue.

Pers. *ćarch, ćarchah*, roue, *ćarch*, *ćak*, char ; armén. *garkh*, char.

Gr. κύκλος, cercle, et, comme en persan, par métathèse, κίρκος, κρίκος, καρκίνος, etc.; lat. *circus*. Cf. cymr. *cylch* et *cyrch*, *cyrchell*, cercle, peut-être du latin, comme l'irl. *ciorcal*, et sûrement l'ang.-sax. *circol*.

Le Dict. de Pétersbourg ne s'explique pas sur l'origine de *ćakra*, que Schleicher regarde comme une réduplication de *ćar*, ire [1], mais, si *ćakra* est pour *kakra*, on le rapporterait peut-être mieux à la rac. *kak*, instabilem esse, vacillare (Dhâtup.) [2], *kank*, = *ćanć*, ire, tremescere (cf. *ćakita*, tremblant, effrayé, et *ćankura*, char, ainsi que le pers. *ćak*, id. (Voy. t. I, p. 393). Dans l'une ou l'autre supposition, le sens obtenu de mobile, vacillant, indique la priorité de celui de roue sur celui de cercle.

2). L'anc. slave *kolo*, au plur. *kola*, char, rus. *koleso*, d'où notre *calèche*, etc., appartient sans doute à *ćar, ćal*, ire, vacillare; cf. *ćala*, mobile, *ćalana*, pied = anc. sl. *kolieno*, genou, et le verbe dérivé *koliebati,-biti*, movere, agitare. — L'irl. *cúl*, char, se rattache également à cette racine, dont le scr. *kul*, continuo procedere, ne semble être qu'une forme modifiée. Cf. gr. κυλίω, κυλίνδω, circumagere. Le scr. *kula*, troupe, multitude, famille, peut n'avoir signifié primitivement que cercle et roue, de même que *ćakra* et *maṇḍala*, réunissent ces divers sens. Un des noms sanscrits du potier, *kulâla*, en pers. *kulâl, kalâl*, semble justifier pour *kula* l'acception de roue, puisque le potier est aussi appelé *ćakrin*, qui a une roue, de *ćakra*.

3). Scr. *maṇḍala*, roue, cercle, disque, globe, monceau, multitude, etc.

Aufrecht a comparé le scand. *möndull*, rota, axis rotarum. (*Z. S.*, I, 473.) En l'absence d'une racine qui fournisse une explication (*maṇḍ* ne signifie que *ornare, vestire, dividere*, etc.). Kuhn croit à une altération de *manthala*, rac. *math, manth*, agitare [3], conjecture que semble appuyer le russe *motalĭnitsa*, *mo-*

[1] *Slaw. Forml.*, p. 94.
[2] De là, peut-être le gr. κακὸς, primit. lâche, tremblant.
[3] *Die Herabh. d. Feuers*, p. 7.

tória, *motushka*, dévidoir, moulinet à dévider, de *motátĭ*, dévider, pol. *motać*, allié à *math*.

4). Scr. *dalbha*, roue, probablement d'une racine *dṛbh*, *darbh*, que donne le Dhâtup. avec le sens de *timere* seulement, mais qui a dû signifier primitivement *tremere*, *vacillare*, d'après l'analogie du lith. *drebēti* (*drebù*), trembler, *drebùs*, tremblant, *draubinti*, agiter, branler, etc.; rus. *driabietĭ*, trembler, s'ébranler ; goth. *drobjan*, agiter, *drobnan*, être agité, etc. — Cf. aussi scr. *dṛmbhû*, roue. (Wilson.)

Comme le nom de la roue passe quelquefois au char, je crois pouvoir rapprocher de *dalbha*, l'irlandais *drabh*, *drubh*, char.

5). Pers. *kundah*, roue (de potier). Cf. scr. *kuṇḍa*, vase rond, *kuṇḍala*, cercle, anneau.

A cette dernière forme, ou plutôt à un thème *kuḍala*, répond l'irl.-erse *cuidheal*, roue.

C. — LE MOYEU.

La diversité est ici plus grande, parce que le moyeu a été comparé tour à tour à des objets dont il rappelait la forme. Ainsi, l'erse *cíoch* est une mamelle, le pol. *piasta*, un poing, en rus. *piastĭ*, le russe *stupitsa*, un petit mortier, etc. D'autres noms sont caractéristiques, comme πλήμνη, le plein de la roue, de πλῆμι, πλέω, ou χνοή, χνόη, la partie qui frotte et grince, de χνάω, χναύω. Le latin *modiolus* est le milieu de la roue, le lithuanien *stebulys*, de *stebyti*, arrêter, fixer, le support des rais, etc. Un nom seulement peut être considéré comme vraiment ancien.

1). C'est le scr. *nâbhi*, *nâbhî*, moyeu et ombilic. Cf. *nabhîla*, le creux de l'ombilic, le pers. *nâf*, kourd. *nafk*, le gr. ὀμφαλός, lat. *umbilicus*, l'irl. moy. *immlind* (Stokes, *Ir. Glos.*, p. 150), d'ailleurs *uimleac*, *imleog*, ers. *iomlag*, l'ags. *nafel*, anc. all. *napalo*, etc. Très-souvent, ce nom de l'ombilic s'employe figuré-

ment pour désigner le centre d'un objet, comme de la terre, du bouclier, etc.; mais l'application spéciale au moyeu de la roue, se retrouve dans les langues germaniques, ang.-sax. *nafa*, *nafu*, angl. *nave*, anc. all. *naba*, mod. *nabe*. Il est à remarquer que ces noms du moyeu sont féminins, tandis que ceux de l'ombilic, distincts aussi par le suffixe, sont masculins, ce qui indique une séparation très-ancienne des deux significations [1].

Les Cymris employent, dans le double sens ci-dessus, leur mot *bogel* qui, étranger d'ailleurs aux autres langues ariennes, semble resté en rapport avec l'albanais *botziel*, moyeu.

2). Un rapprochement beaucoup moins sûr se présente entre le scr. *piṇḍi*, *piṇḍikâ*, moyeu, litt. monceau, masse = *piṇḍa*, de *piṇḍ*, coacervare, colligere, d'où aussi *piṇḍala*, *piṇḍila*, jetée de terre, digue, etc., et l'armoricain *peñdel* ou *beñdel*,, moyeu, à côté de *moell*, le latin *modiolus*. Si la ressemblance est fortuite, elle est certainement curieuse.

Les autres parties de la roue, le cercle, la jante, le rais, ne m'ont offert aucun cas de rapprochements.

D. — L'ESSIEU.

Ici l'accord des langues est aussi complet que pour les deux premiers noms du char. Ainsi :

1). Scr. *aksha*, essieu, et, par extension, roue, char.

Gr. ἄξων-ονος. Cf. ἅμαξα, char. ἅμ = *sam*, c'est-à-dire qui a un essieu.

Lat. *axis*.

Irl. *aisil*, essieu, *ais*, char, comme *aksha*.

Cymr. *echel*, armor. *hael*, *aël*.

Ang.-sax. *aex*, *eax*, scand. *âs*, anc. all. *ahsa*, etc.

Lith. *aszis*.

[1] Sur l'étymologie probable de *nâbhi*, voy. le § 294, 3, vers la fin.

Anc. sl. et rus. *osĭ*, pol. *os*, boh. *os*, *wos*, etc.

La racine est peut-être *aksh*, = *aç*, penetrare, occupare, parce que l'essieu traverse le moyeu.

2). Une coïncidence isolée est celle du scr. *mûla*, proprement racine, principal, qui désigne l'essieu dans le composé *mûlavibhuga*, char, litt. qui fait tourner l'essieu (*what bends the axle.* Wilson), avec l'irlandais-erse *mul*, essieu.

E. — LE TIMON.

Un seul des noms du timon peut avoir quelque droit à remonter à l'époque primitive, sans se retrouver toutefois en Orient. C'est l'ang.-saxon *thixl*, *thisl*, anc. all. *dîhsila*, all. mod. *deichsel*, lequel rapproché de l'anc. all. *dehsa*, hache, en scr. *takshaṇî*, nous conduit avec sûreté à la rac. *taksh*, fabricari et diffringere, racine qui manque d'ailleurs aux langues germaniques. Elle se retrouve, il est vrai, dans l'anc. slave *tesati* et le lith. *taszyti*, où elle donne naissance à des noms de la hache, mais non à ceux du timon, car le russe *dyshlo*, pol. *dyszel*, lith. *dyselis*, sont empruntés au germanique *dîhsila*, *deichsel*. L'unique corrélatif ancien, mais formé par un autre suffixe, paraît être le latin *tēmo*, *-onis*, pour *texmo*, comme *tēla*, pour *texla*, *tēlum* pour *texlum* = ags. *thixl*, proprement bois façonné, taillé, le verbe *texo* ayant eu sûrement le sens plus général de *taksh*. Le scr. *takshman*, qui répond à *tēmon*, ne désigne que le charpentier (cf. t. I, p. 229 [1], et plus loin l'article de la hache).

[1] A la note 2, au bas de cette page, lisez *persan* au lieu de *sansc.*

ARTICLE 4. — LA PRÉPARATION DES CÉRÉALES.

§ 200. — LE BATTAGE ET L'AIRE.

La récolte enlevée sur le char était amenée à l'aire, ou mise en réserve pour le moment du battage. On sait que cette opération s'exécutait de plusieurs manières, suivant les temps et les lieux. On pilait les épis dans un mortier, on les battait avec le fléau, ou bien on les faisait fouler sur l'aire par des bœufs ou des chevaux qui tournaient en cercle. Ce dernier procédé a été surtout en usage chez les peuples de l'Orient, ainsi qu'en Grèce, où l'emploi du fléau était inconnu. Aussi ce dernier n'a-t-il de nom ni en grec, ni en sanscrit. Dans le nord de l'Europe, et par suite du climat, c'est le battage en grange qui était généralement usité. On comprend que, par l'effet même de cette diversité de procédés, les termes qui se rapportent au battage ont dû varier considérablement. Il ne faut donc s'attendre ici qu'à des rapprochements isolés, et, par conséquent, plus ou moins douteux.

1). Le scr. *kaḍ*, *kaṇḍ* (*kâḍayati*, *kaṇḍayati*), peut-être un dénominatif, signifie grana extrahere, et findere. Cf. *khaḍ*, *khaṇḍ*, frangere, conterere. De là *kaṇḍana*, l'action du verbe, la balle du grain, le mortier à battre le grain, et *kaḍatra*, sorte de vase sans doute analogue.

Le *ḍ* cérébral semble ici avoir remplacé, comme dans d'autres cas, un *d* dental, si l'on compare le gr. κεδάζω, fendre, diviser, le lith. *kedēti*, se fendre, et *kăsti* (*kandù*), mordre, etc. On peut donc, sans invraisemblance, comparer l'irl. *cáthaim*, *cáithim*, vanner, c'est-à-dire séparer le grain de la balle, avec *th* pour *d*, comme dans *ithim* = *admi*, *edo*, etc. De là, de même qu'en sanscrit, le nom de la balle, *cáth*, *cáith* ou *cáidh*, et celui du van, *caiteach*, pour *cainteach*, à cause du *t* non aspiré. La nasale

se retrouve dans l'armoricain *kañta*, vanner, et *kañt*, van.

Les termes suivants ne concernent que les langues européennes.

2). Lat. *trīturo*, forme redoublée de *tero* (*trivi*, *tritum*), d'où *trībulum*, fléau à battre, *trīticum*, blé, etc. — A *tero*, broyer, fouler, etc., répondent le gr. τείρω, l'ancien sl. *trieti*, le lith. *triti*, le cymr. *tòri*, armor. *terri*, etc. Au sens plus spécial, se rattache l'irl. *tioramh*, battage du blé. Les langues germaniques s'y lient de plus loin par leur verbe fort goth. *thriskan*, ags. *therscan*, scand. *threskia*, anc. all. *drescan*, etc., d'où le goth. *gathrask*, aire, et l'ang.-sax. *therscol*, anc. all. *driskil*, fléau. C'est là, sans doute, une forme augmentée de la racine ci-dessus.

3). L'anc. sl. *mlatiti*, triturare, rus. *molotitĭ*, pol. *mlocić*, etc., proprement marteler, de *mlatŭ*, *molotŭ*, marteau, appartient à la rac. *mal*, qui est commune à la plupart des langues ariennes, et qui reviendra plus loin à l'article du moulin. De là le russe *molotilo*, fléau, et le bohém. *mlat*, aire, auxquels se lie de près l'irlandais *malóid*, fléau.

4). Les noms de l'aire diffèrent presque partout, et ne donnent lieu qu'à deux observations comparatives.

a). Le scr. *khala*, aire, n'a pas d'étymologie certaine, mais il est probable que sa racine, quelle qu'elle soit, a signifié fouler ou battre. En persan, en effet, on trouve *kâlîdan*, fouler aux pieds, presser, disperser, mettre en pièces. où le *k* peut répondre au *kh* sanscrit, comme dans *kandan*, creuser = *khan*. L'arménien *gal*, aire, est sans doute pour *kal*.

La même racine reparaît dans le lith. *kulti*, frapper, battre le blé, d'où *kultuwas*, le fléau, etc. Cf. anc. sl. *klati* (*kolã*), rus. *kolotĭ*, fendre, couper, piquer, tuer, etc. Le lith. *klóti*, stratifier, paver, planchéier, préparer l'airée, doit avoir signifié primitivement battre le sol pour l'égaliser, et de là dérive le nom de l'aire, *klojimas*, et de l'airée, *kloyis*, qui semblent ainsi alliés au scr. *khala*.

b). Un autre nom sanscrit de l'aire, *khaladhânya*, ou *-dhâna*, a

dû désigner plus spécialement la portion de l'aire où l'on mettait le blé en réserve avant de le battre, le réceptacle ou magasin de l'aire, car tel est le sens de *dhâna* ou *dhânî* (rac. *dhâ*, ponere, collocare) à la fin des composés. Or, à ce *dhânya* répond exactement l'anc. all. *tenni*, all. mod. *tenne*, aire, grange, avec *nn* pour *ny*, comme dans beaucoup d'autres cas. Le synonyme ang.-saxon *adán*, aire, ne semble pas représenter moins fidèlement le scr. *âdhâna*, lieu de dépôt.

§ 201. — LE VAN ET LE CRIBLE.

Ce que nous avons dit du battage s'applique également au *vannage* et à ses instruments. La nature de ces derniers a varié avec celle des opérations, et dès lors les noms ont aussi changé. Le van a consisté tantôt en une pelle, tantôt en une toile, ou une corbeille à anses pour lancer le grain en l'air. L'action même de vanner ne s'exprime nulle part par une racine spéciale, mais par des verbes qui signifient purifier, agiter, lancer, souffler, etc. Les coïncidences directes sont donc ici également limitées, isolées, et, par cela même, peu sûres. Je me bornerai à celles qui paraissent les moins contestables.

Le van jouissait d'ailleurs d'une certaine considération, parmi les instruments de l'agriculture, chez les anciens peuples ariens. Un de ses noms sanscrits, *udbhaṭa*, signifie aussi distingué, excellent. Il était, chez les Grecs, le symbole des bienfaits de Cérès, et la mythologie en faisait le berceau de Bacchus, surnommé λικνίτης [1].

1). Scr. *pava*, *pavana*, action de vanner, et vent. On dit aussi *nishpava*, et *paripûta*. La racine est *pû*, purificare, de vento flando.

Benfey compare avec raison le gr. πτύον, attiq. πτέον, pelle à

[1] Cf. Virgil. *Georg.* I, 166, *mystica vannus Jacchi.*

vanner, où le *t* intercalé est une addition phonique, comme dans πτόλεμος pour πόλεμος, πτίσσω pour πίσσω = scr. *pish*. De même πτίον est pour πίον de περον = *pava-m* [1].

Un second rapprochement paraît s'offrir dans l'ang.-saxon *fann*, *fon*, ventilabrum, que son *f*, provenue de *p*, empêche de comparer avec le latin *vannus* et l'allemand *wanne*, malgré la ressemblance des formes. Le mot saxon doit avoir été plus anciennement *fawn* ou *fawan* = scr. *pavana*.

2). Scr. *çûrpâ*,*-pî*, van. — Origine incertaine. — Le verbe *çûrpay*, mesurer, est un dénominatif qui indique pour *çûrpâ* le sens de mesure de capacité.

Kuhn (*Z. S.*, IV, 23) conjecture *skûrpâ* comme forme primitive, et compare le lat. *scirpus*, anc. all. *sciluf*, jonc, roseau, *scirpo*, tresser, lier, *scirpea*, corbeille d'un char, etc.; aussi *corbis*, anc. all. *korb*, de *skorb*, mais avec doute quant au *b* pour *p*.

3). Pers. *sigaw*, van, *sikû*, sorte de fourche à vanner. Ce nom paraît se rattacher à la rac. scr. *çîk* ou *sîk* = *sić*, spargere, effundere.

Le scand. *sigti* désigne à la fois le van et le tamis, et *sîa* ou *sŷa*, le tamis et le filtre. La racine est *sîh* = scr. *sîk*, comme le prouve l'anc. all. *sihan*, filtrer, *sîha*, colum [2].

4). Pers. *pâl*, tamis, filtre, *pâlûdan*, *pâlîdan*, purifier, filtrer, etc. Ici, peut-être le polon. *o-pàlać*, vanner, purifier le grain, *o-palka*, van, d'où le lith. *apolkas*, id. En russe, *polótĭ*, *o-polótĭ*, *o-pályvatĭ*, signifie sarcler, c'est-à-dire nettoyer le sol.

5). Le gr. λίκνον, van, λίκμος, pelle à vanner, d'où λικνίζω, λικμάω, paraissent se lier à la rac. scr., *rić*, purgare, vacuefacere, disjungere, dividere, d'où *rêka*, *rêćana*, purification, etc. — Cf. anc. sl. et russe *riesheti*, solvere, faire sortir, débarrasser, délivrer, peut-être d'une forme désidérative *riksh*. De là aussi le

[1] *Gr. W. L.* I, 417. II, 354.

[2] L'anc. all. *sehtari*, situla, ressemble singulièrement au scr. *séktra*, baquet, de *sić*; cependant il peut provenir du lat. *sextarius*.

nom du crible, anc. sl. *resheto*, rus. *riesheto*, lith. *rēszus*, etc.

6). La plupart des langues européennes s'accordent à rattacher le nom du van à celui du vent, ou à la rac. *vâ*, souffler. Ainsi :

Lat. *vannus*, probablement pour *vatnus* (cf. scr. *vâta*, vent), et *ventilabrum*, de *ventilo*.

Cymr. *gwyntyll* de *gwynt*, vent, corn. *guinzal*, van, armor. *gwenta*, vanner.

Goth. *vinthi-skaurô*, pelle à vanner ; ags. *windwian*, vanner *(to winnow)*, *wind-scobl*, scand. *vind-skupla*, pelle à vent, *vinsa*, vanner ; anc. all. *winta* et *wanna* (latin ?) van, *vintôn*, *wannôn*, vanner.

Anc. sl. *vieiati*, rus. *vieiatĭ*, *vyvieatĭ*, pol. *wiać*, *wieiać*, etc., vanner et souffler, ventiler ; anc. sl. et rus. *vieialo*, van, pol. *wieiaczka*, etc.

Lith. *wētiti*, vanner, *wētykle*, van, etc.

§ 202. — LA MOUTURE, LE MOULIN, LA MEULE, LA FARINE, LE SON.

Pour compléter ce qui concerne les manipulations du grain, je joins ici un article sur la mouture, bien que cette opération n'appartienne plus à l'agriculture. Mais la possession du moulin, même dans sa simplicité primitive, implique celle des céréales, et, par suite, un certain développement du travail agricole. Sous ce rapport, cette question a d'autant plus d'intérêt que nous trouvons ici un accord très-général entre les langues de la famille arienne, ce qui nous permet d'assurer les inductions parfois incomplètes, que l'on peut tirer des autres faits.

Pour broyer le grain, on n'employa dans l'origine que deux pierres, procédé qui est encore celui de quelques tribus sauvages ; mais la nécessité d'accélérer le travail dut suggérer de très-bonne heure l'idée d'un mécanisme auxiliaire, et conduire à l'invention du moulin à bras, resté en usage chez les peuples de

l'Orient. Il est très-probable que les anciens Aryas déjà possédaient quelque appareil de ce genre, bien qu'on ne puisse plus savoir quelle en était la disposition. En tout cas, les racines qui expriment l'action de moudre, ainsi que plusieurs des termes qui en dérivent, se sont remarquablement conservés dans les diverses langues de la famille.

1). Le sanscrit *malana*, action de moudre, de broyer, se rattache à une racine *mal*, forme secondaire de *mar*, *mṛ*, dans le sens actif de détruire, tuer, écraser. De là, entre autres dérivés, *marâla*, tendre, doux, c'est-à-dire broyé, et *mala*, boue. Cette forme *mal*, perdue en sanscrit comme verbe, se retrouve partout ailleurs avec un ensemble complet. Ainsi :

Pers. *mâlîdan*, moudre, broyer, frotter, labourer à la charrue, d'où *mâlah*, herse, *mâlidah*, broyé, brisé, etc.

Gr. μύλλω, moudre, μύλη, μύλαξ, meule, μυλών, moulin, μυλοθρός, meunier, etc. — De plus μάλευρον, farine = ἄλευρον, et ἀλέω, moudre, pour μαλέω, suivant Ahrens. (*Z. S.*, VIII, 340).

Lat. *molo*, moudre, *mola*, meule, *molina*, moulin, etc.

Irl. *meilim*, moudre, anc. *melim* (Zeuss., *Gr. C.*, 430), *meile*, moulin à bras; *mulenn*, pistrinum (Zeuss., 740), *muillion*, moulin.

Cymr. *malu*, moudre, *melin*, moulin, *meilon*, farine; armor. *mala*, moudre, *milin*, moulin.

Goth. *malan*, *malvjan*, moudre, broyer, *malma*, poussière; ags. *mylen*, *miln*, *myll*, moulin, meule, *melew*, *mealewe*, farine; scand. *mala*, moudre, *mylna*, meule, *mêl*, *miöl*, farine; anc. all. *malan*, moudre, *mulî*, meule, *mêlo*, farine, etc.

Lith. *málti* (*malu*), moudre, *malúnas*, moulin, *miltai* (plur.) farine.

Anc. sl. *mlieti* (*meliã*), *su-milati*, moudre, rus. *molótĭ*, illyr. *mlieti*, pol. *mleć* (*mielam*); rus. *mélivo*, mouture, *mlinŭ*, meule, *melĭnitsa*, moulin, illyr. *mlin*, pol. *mlyn*, id.

2). Le sanscrit *pêshaṇa*, mouture et moulin à bras, vient de la rac. *pish*, terere, d'où aussi *pishṭa*, farine, etc. En zend, on trouve *pish*, *piç*, id.; en armén., *pshrel*, moudre.

Le grec nous offre πτίσσω, pour πίσσω, d'où πίσνα, balle de grains, son. Cf. cymr. *peiswyn*, scand. *fis*, anc. all. *fesa*, acus, palea.

Le latin *piso,-onis*, mortier à piler, de *pinso* = *pish*, répond presque à *pêshaṇa*. Cf. *pistor*, boulanger, *pistrina*, moulin, *pistillum*, pilon, etc. — A la même racine se lient l'irl. *piosa* (de *pinsa*), miette, morceau, armor. *pisel*, *pesel*, *peñsel*, id.

Le lith. *paisyti* signifie émonder l'orge en la faisant fouler par des chevaux, et *pēsta* désigne le mortier et le pilon ; en rus, *péstŭ*. (Cf. t. I, p. 287 aux noms du pois.)

3). Les Germains et les Lithuano-Slaves, ont en commun un nom de la meule, qui est sûrement fort ancien, et dont j'ai parlé déjà. (T. I, p. 260.) C'est le goth. *qvairnus*, ags. *cweorn*, *cwern*, scand. *qvörn*, *qvern*, anc. all. *quirn*, meule et moulin à bras, auxquels correspondent régulièrement l'anc. slav. *jrŭnŭvŭ*, le rus. *jernovŭ*, meule, l'illyr. *sciarn*, *sciarvan*, boh. *žernov*, pol. *žarna* (plur.), moulin à bras. En lithuanien, on trouve *girna*, meule, et *girnôs* (plur.), les meules, pour moulin. La racine commune est le scr. *ǵṝ*, *ǵar*, aussi *ǵur*, *ǵul*, conterere, et confici, d'où *ǵîrṇa*, contritus, etc. (Cf. t. I, p. 491). Le grec γῦρις, farine, en provient également.

4). Parmi les noms de la farine, le plus intéressant est le scr. *samîda* ou *samitâ*, fine farine de froment. La première forme semble la plus correcte d'après les analogies qui suivent. La racine paraît être *mid*, être doux, onctueux, en composition avec *sa* = *sam*, qui indique la possession, car le persan *maydah*, fleur de farine, s'y rattache directement. Le persan offre aussi *samîd*, pain de froment, pain blanc, comme corrélatif de *samîda*, mais c'est là peut-être un mot d'emprunt à cause de l'*s* restée inaltérée contre la règle.

Ce qui est plus important, c'est que ce mot reparaît chez plusieurs peuples européens avec la signification spéciale du sanscrit. Ainsi en grec σεμίδαλις, fleur de farine du froment, en latin, avec *l* pour *d*, *simila*, *similago*, d'où l'italien *semola* et notre *semoule*. A cette forme latine, correspond le scand. *similia*, *similiu-miöl*, anc. all.

semala, simula, semal-mêlo, qui en provient peut-être; mais il n'en est pas de même de l'ang.-saxon *smeodoma, smideme, smedmen, smedme*, qui a conservé la dentale avec un suffixe différent. Je n'ai retrouvé ce nom ni en celtique, ni en lith.-slave, mais les rapprochements indiqués ne laissent aucun doute sur son origine arienne. Il faut en conclure que, chez les anciens Aryas, le procédé de la mouture devait avoir atteint une certaine perfection pour fournir un produit aussi distingué.

ARTICLE 5.

§ 203. — RÉSUMÉ ET OBSERVATIONS.

De l'ensemble des recherches qui précèdent, on peut tirer quelques inductions qui ne sont pas sans importance pour l'histoire primitive de la race arienne.

Il en résulte d'abord, d'une manière plus positive, que l'agriculture a succédé, dans l'ordre des temps, à la vie pastorale, ce qui d'ailleurs est conforme à la nature des choses. Les termes, en effet, qui se rapportent à l'existence des anciens pasteurs, offrent, en général, des affinités plus étendues et plus multipliées que ceux qui concernent les laboureurs. Les transitions de sens de quelques-uns de ces termes, comme celles du troupeau à la richesse ou au butin, ou du pâturage à la terre et au champ cultivé, confirment le fait de cette antériorité. Toutefois les premiers commencements de l'agriculture doivent remonter bien au delà du moment de la dispersion définitive des tribus ariennes, et ses développements auront été graduels. On comprend que dans un pays accidenté, entrecoupé de vallées et de cours d'eau, tels que l'était la Bactriane, le travail de la terre se soit associé de bonne heure aux soins des troupeaux sur les pâturages alpestres. La proportion mutuelle des deux industries aura varié naturellement

suivant les localités, les montagnards restant plus exclusivement pasteurs, les habitants des vallées s'adonnant davantage à l'agriculture, et de nouvelles variations ont dû se produire par suite des extensions successives de la population dans son pays d'origine, et avant ses migrations plus lointaines.

Ici se place le fait peu douteux d'une première séparation, plus ou moins marquée, en deux groupes distincts, l'un à l'orient dans la région montagneuse, l'autre à l'occident, vers les contrées plus ouvertes qui avoisinent le cours de l'Oxus et la mer Caspienne. C'est dans ces dernières que l'agriculture aura pris les développements dont témoignent plus particulièrement les langues européennes. C'est là que le pâturage, *aǵra, gavya*, sera devenu le champ de labour, ἀγρος, γυία, etc., que la racine *ar* aura pris le sens spécial de labourer, que le nombre des plantes cultivées aura reçu de notables accroissements, etc. Les Aryas orientaux, par contre, semblent être restés plus fidèles à la vie pastorale. On la voit prédominer encore chez les Indiens de l'époque vêdique ; et les anciens Iraniens, au temps de Zoroastre, pratiquaient si peu l'agriculture, que le réformateur la recommande sans cesse comme une institution divine, afin d'amener son peuple à un état social plus stable [1].

Tout ceci ne prouve cependant pas que l'agriculture ait été étrangère au premier noyau de la race arienne, puisque la possession de plusieurs céréales, et très-probablement l'usage de la charrue, remontent jusqu'aux temps de l'unité primitive. Les variations des termes en usage s'expliquent suffisamment par une division partielle des tribus sans recourir à une hypothèse que trop de faits démentent. Cela serait plus évident encore si Max Müller avait raison de rattacher le nom même des *Âryas* à la racine *ar*, labourer, et d'y voir le peuple essentiellement agricole par opposition aux races nomades du Touran [2]. On aurait, tou-

[1] Cf. Haug. *Die Gâthâs d. Zor.* II, 252.

[2] *Lectures on the science of language*, p. 226. Müller s'appuie sur ce que *arya* désignait un homme de la troisième caste, celle des *Vâiçyas*, ou habitants travail-

tefois, quelque peine à s'expliquer que le nom de *laboureurs* fût resté attaché aux deux tribus orientales, qui labouraient peu, et fût devenu presque étranger à celles qui pratiquaient davantage l'agriculture. Il vaut donc mieux, ce semble, s'en tenir à l'interprétation généralement adoptée par les indianistes (cf. t. I, p. 28), bien que la conjecture de Müller ne soit pas dénuée de vraisemblance, si l'on admet pour l'ethnique *ârya*, une origine postérieure aux temps de la vie primitive pastorale.

leurs, et primitivement cultivateurs, qui formaient la masse principale du peuple. C'est ainsi que le dérivé *ârya* a pu devenir le nom général de la nation.

CHAPITRE II

§ 204. — LES ARTS ET MÉTIERS.

La pratique de l'agriculture suppose un état de société régulier, et une industrie déjà développée dans plus d'une direction. La construction des instruments aratoires, et en particulier de la charrue et du char, indique une certaine habileté à travailler le bois et le métal à l'aide d'outils convenables. D'ailleurs, un peuple devenu agricole possède nécessairement les conditions matérielles d'une existence confortable. Il doit avoir des habitations fixes, des ustensiles variés, des vêtements appropriés au climat, sans parler des armes pour la chasse et la guerre. Nous verrons qu'à ces divers égards les anciens Aryas étaient richement pourvus, ce qui ne peut s'expliquer que par un développement assez avancé de la division du travail, sans laquelle les arts mécaniques restent toujours dans l'enfance. Nous allons chercher ce que la comparaison des langues peut nous apprendre à ce sujet.

SECTION I

§ 205. — LE MÉTIER ET L'ARTISAN EN GÉNÉRAL.

Ces termes généraux, variables de leur nature, ne présentent qu'un petit nombre de rapprochements isolés, bien qu'assez sûrs.

1). Un groupe des noms du métier et de l'artisan se lie, en sanscrit, à la rac. *kṛ*, *kar*, facere. De là *karaṇa*, *kâru*, *kârikâ*, art, métier, aussi *kalâ*, de *kal*=*kar*; et *kâru*, *kâri*, *kâruka*, artisan, ouvrier, ainsi que *kâra*, à la fin des composés, comme *ayaskâra*, ouvrier en fer, *tamrakâra*, ouvrier en cuivre, *hêmakâra*, orfévre, etc., cf. *kṛta*, œuvre, *kṛtaka*, artificiel, *kṛtin*, *kṛtnu*, habile, adroit, etc. Du persan *kardan*, faire, *kârîdan*, travailler, dérivent de même *kâr*, métier, *karîgar*, artisan, et le *gar* des composés tout semblables au sanscrit, *âhangar*, ouvrier en fer, *zargar*, orfévre, etc.

Racine et dérivés se retrouvent également en irlandais, où de *cer* (*cearaim*) faire, on voit provenir l'anc. irl. *cert*, *cerd*, aerarius (Zeuss. *Gr. C.* 70), *cerddchae*, officina (ibid), irl. moy. *cerd*. m. artisan, *cerd*. f. art, (Stokes, *Ir. Gl.* p. 58), irl. mod. *céard*. id. La forme *creth*, art, que donne O'Reilly, répond au sansc. *kṛta* ou *kṛti*. En cymrique, où la racine verbale est *crëu*, faire, créer, on trouve *cerdd*, art, *cerddawr*, artisan, etc.

Le lithuanien *kùrti*, construire, bâtir, *kurrējás*, constructeur, appartient probablement au même groupe, ainsi que, dans un sens plus général, le latin *creo*, etc.

2). Un autre terme sanscrit, *çilpa*, métier, art manuel, d'où *çilpin*, artisan, est pour *kilpa*, et appartient sans doute à la rac. *kṛlp* (*kalp*), dans le sens de *parare*, *facere* ou *sufficere*.

Ce sont encore les langues celtiques qui, seules, nous offrent des termes corrélatifs dans l'irl. *culb*, artisan (O'Reil.), le cymr. *celf*, *cerf*, art, métier, *celfydd*, habile, *celfyddwr*, artisan, *celfi*,

outils, instruments, etc., l'armor. *kalvez*, *kalvé*, charpentier, d'où *kilvizia*, charpenter, *kilvizerez*, charpenterie, etc.

3). Le Dhâtup. donne une racine, *las*, *lâsayati*, artem exercere, opificem esse, à laquelle on rapporte *lasta*, habile, adroit. (Cf. t. I. p. 435.)

Ici, ce sont les langues germaniques qui répondent au sanscrit par l'ang.-sax. *list*, ars, ingenium, scand. *list*, art, métier, *listmadr*, artisan, anc. all. *list*, art, ruse, etc.

4). Le sansc. *dâru*, artisan, paraît venir de *dṝ*, *dar*, dividere, findere, et désigner celui qui taille, coupe, etc.

Le lith. *daryti* (*daraù*) faire, préparer, exécuter, semble avoir généralisé le sens primitif[1]. De là, entre beaucoup de dérivés, *darymas*, *daryne*, ouvrage, œuvre, et surtout *daris*, qui forme des composés exactement comme le scr. *kâra*, *auksadaris*, orfévre, *namadaris*, architecte, etc. On trouve *dailis* employé de la même manière, *ratadailis*, carossier, *staladailis*, menuisier, et ce mot, ainsi que *daile*, art, *dailus*, habile, *dailyda*, artisan, charpentier, se rattache sans doute, bien que peut-être indirectement, à la forme secondaire de *dar*, en scr. *dal*, et en lith. *daliti*, diviser [2]. Ici, probablement le gr. δαίδαλος, plein d'art, δαίδαλον, δαίδαλμα, œuvre d'art, δαιδάλλω, etc., formes redoublées de δαλ.

Les termes nombreux propres aux diverses langues ne doivent pas nous occuper ici. Je me bornerai à remarquer que le latin *ars*, *artis*, que l'on a plus d'une fois rapporté à *aro*, labourer, se rapporterait mieux au sanscrit *ṛti*, manière, mode. Cf. *ṛta*, ordre, coutume, *ṛtu*, id., lat. *ritus*, *ratio*, et l'allemand *art*, où cependant la dentale est irrégulière.

Je passe maintenant aux métiers spéciaux.

[1] Cf. gr. δράω.

[2] Cf. anc. sl. *dieliti*, dividere, à côté de *drati* (*derã*) scindere, le gr. δέρω, le lat. *dolo*, etc.

SECTION II

§ 206. — LE TRAVAIL DES BOIS.

La racine verbale qui, dans l'origine, paraît avoir exprimé plus particulièrement l'action de façonner les bois, se présente en sanscrit sous la double forme de *tvaksh* et *taksh*, avec les significations de tailler, couper, fendre, gratter, former, fabriquer, puis, en général, agir, travailler. Mais ces formes elles-mêmes sont évidemment secondaires, et dérivées, selon toute probabilité, de *tvak* et *tak* par l'*s* des verbes désidératifs ou intensitifs. Les langues congénères nous offrent, en effet, ces types plus primitifs à côté des premiers, ce qui assure, en tout cas, à ceux-ci une très-haute antiquité. Je réunis ici les termes de comparaison, avec leurs significations plus ou moins divergentes, mais toutes analogues.

Scr. *tvaksh, taksh,* sens indiqué.

Zend. *takhsh, tash,* couper, doler, façonner, faire.

Pers. *tâchtan,* percer, filer.

Gr. τύκω, tailler, façonner ; τεύχω, préparer, construire ; τέκω, τίκτω, produire, engendrer ; τάσσω, ordonner, disposer.

Lat. *texo,* tisser.

Irl. *tachaim,* gratter, râcler.

Cymr. *tociaw, twciaw,* couper, tailler, émonder.

Lith. *taszyti,* tailler avec la hache ; *taisyti,* arranger, préparer.

Anc. slav. *tŭkati,* tisser ; *tesati,* couper, tailler. Les autres dialectes passim.

Ce tableau devrait être complété par les dérivés nombreux qui se rattachent tour à tour à la forme primitive et secondaire, et dont les principaux reviendront plus loin.

§ 207. — LE CHARPENTIER.

En premier lieu se placent ici les anciens noms du charpentier, en sanscrit *takshan, takshaka, tashṭar, tvashṭar*, celui qui taille, qui façonne, aussi *kâshṭhatakṣh*, qui taille les bois. Dans la mythologie vêdique, *Tvashṭar* est l'artisan céleste qui donne la forme à toute chose.

Deux de ces noms ont leurs corrélatifs parfaits dans les langues européennes. A *takshan* répond le gr. τέκτων,-ονος, charpentier, avec *kt* pour *ksh*, comme dans d'autres cas [1]. *Takshaka* se retrouve fidèlement conservé dans l'anc. irlandais *Tassach*, artifex, devenu le nom propre de l'artisan au service de saint Patrice, d'après la tradition [2].

Le russe *tektonŭ*, charpentier, est emprunté du grec, le bohém. *tesař* se rattache directement au slave *tesati*, comme le polon. *cieśla* à *ciesać*, tailler, avec *c* pour *t* devant *i*, comme souvent d'ailleurs.

Il faut ajouter ici les noms du blaireau et du castor (t. I, p. 440), qui se lient certainement à la racine *taksh*.

§ 208. — LA HACHE.

Cet instrument principal du charpentier paraît avoir été, avec le couteau, le plus ancien outil taillant, à en juger par les nombreux échantillons en silex que nous en a transmis l'âge de la pierre [3]. Les anciens Aryas, qui connaissaient plusieurs métaux,

[1] Cf. Pott. *Et. F.* I, 270. Benfey. *Gr. W. L.* II, 247.
[2] Stokes. *Ir. Glos.* p. 104.
[3] Voy. à ce sujet le curieux ouvrage de M. Boucher de Perthes : *Antiquités celtiques et antédiluviennes*. Paris, 1847. Les découvertes de cet investigateur zélé,

et qui n'en étaient plus à l'usage exclusif de la pierre, ont sûrement fabriqué des haches de plus d'une espèce, soit pour le travail, soit pour la guerre. C'est du moins ce qu'indique l'existence de plusieurs synonymes qui appartiennent également au temps de l'unité.

1). Le nom le plus répandu de la hache se lie encore à la rac. *tak*, *taksh*, et à ses analogues. Ainsi :

Scr. *takshanî* et *tanka*.

Zend. *tasha* (Spiegel. *Avesta*. I. 204.)

Pers. *tash*, *tashtan*. Cf. *tashang*, esp. d'outil de charpentier.

Arm. *tagur*.

Gr. τύχος, hache de bataille ; τύκος, ciseau à tailler, coin.

Irl. ers. *tuagh*.

Anc. all. *dehsa*.

Lith. *taszlyczia*, *teszlyczia*.

Anc. sl. *tesla*, *teslitsa* ; rus. et illyr. *tesla*. Cf. rus. *tesákŭ*, épée, pol. *tasak*, coutelas.

Il se présente ici un fait singulier, et qui pourrait donner lieu à des hypothèses fort aventurées. Ce nom de la hache, si complétement arien, trouve ailleurs de nombreuses analogies qui s'étendent non-seulement dans l'Asie du nord, mais jusqu'à l'Océanie, et même l'Amérique septentrionale. La permanence d'une racine *tak* est manifeste dans le groupe suivant.

Asie du nord. — Eniséen d'Imbazk. *tok* ; samoyède *tuka* ; toungous. *tukka*. (Klaproth. *As. Polygl.*)

Océanie. — Nouv.-Zéland. *toki* ; noukhahiwa *toki* ; tonga *togui* ; taïti, *toï*. (Buschmann. *Iles Marquises*, etc., Vocab.)

Amérique du nord. — Mohawk. *ottoku* ; cayuga (Iroquois) *atokea* ; shawni (Algonquin) *tekaka* ; illynois *takahakan* ; miami *takakaneh* ; massachusset *togkunk* ; tchinouk. *tukaitkhlba*. (*Americ. Ethnol.*

trop longtemps contestées comme imaginaires, ont été confirmées récemment en ce qui concerne la question de haute antiquité des haches en silex, par plusieurs géologues très-compétents. Sur les haches en pierre trouvées en Suisse, voyez l'excellent livre de M. Troyon, *Habitations lacustres*, 1861.

soc. Vocab.) — Othomi (Mexique) *thégui* (Vater. *Sprachproben*, p. 367).

Ces coïncidences, dont l'énumération n'est sûrement pas complète, sont trop multipliées pour être mises sur le compte du hasard ; mais on ne peut pas mieux les attribuer à une communauté d'origine, ou à des transmissions de peuple à peuple. La seule explication possible est ici celle du principe de l'onomatopée, la racine *tak*, *tok* imitant très-bien le bruit de la hache qui taille.

2). Un autre nom, également ancien, est le scr. ***paraçu***, ***parçu***, dont l'étymologie est encore incertaine. Celle que propose Pott. (*Et. F.* I. 231), de ***para+çu*** (de *çô* acuere) ***ulteriorem aciem habens***, semble bien hypothétique, en l'absence d'un ***çu*** réel pour *acies*. En supposant la perte d'un *a* initial, on pourrait conjecturer comme thème primitif, ***apa-raçu***, l'outil qui tranche. Cf. *ṛç*, *arç*, *riç*, *ruç*, laedere, *arça*, blessure, ῥάσσω, ῥακόω, fendre, diviser, ἐρείκω, λακέω, id.; irl. *róichim*, déchirer, cymr. ***rhychu***, trancher, sillonner, lith. *rēkti*, couper, etc. Un composé analogue se montre dans le vêdique *kuliça*, hache, suivant le Dict. de Pét. de *ku+liç=riç*, laedere, quomodo laedens. Il faudrait alors que cet *a* eût disparu déjà dans la langue primitive d'après les analogies qui suivent.

Ossét. *farath*, hache, si le *th*, prononcé à l'anglaise, remplace la sifflante.

Gr. πέλεκυς, d'après Hesych. aussi πέλυξ, où λυκ = ***ruç?*** De là πελεκάω, tailler, et πελεκᾶς,-ᾶντος, le pivert qui taille le bois de son bec (Cf. t. I, p. 488.)

Irl. *faracha*, *farcha*, *fairce*, maillet, par transition de sens, ers. *faraich*, cuneus doliarii, *farca*, tudes. L'*f* ici pour *p*.

3). Le sanscrit ***drughana***, ou ***drughnî***, hache, signifie : qui frappe le bois, de ***dru + han (ghan)*** caedere. Le subst. simple, *ghana*, désigne une massue et une masse d'armes.

A la même racine appartient le scand. *genia*, hache, et sans doute aussi le gr. γένυς, id., et mâchoire = scr. ***hanu*** dans cette dernière acception. Le γ est ici irrégulièrement pour ***h***, ***gh***,

comme dans ἐγών = scr. *aham*, etc. Cf. le lith. *genys*, pivert, de *genēti*, tailler (t. I, p. 488), comme ci-dessus πελεκᾶς.

4). Le persan *bayram*, hache de charpentier et foret, dans ce dernier sens aussi *baylam*, se rattache probablement à la rac. zend. *běrě*, couper, dont les affinités ont été indiquées déjà à l'un des noms de la herse (voy. p. 97).

Comme cette racine se retrouve dans le scand. *beria*, ferire, d'où *barinn*, contusus, il faut peut-être y rapporter l'anc. all. *parta*, *barta*, hache, ainsi que *pursa*, ang.-sax. *byrs*, id. La ressemblance singulière de ce germanique *barta* avec l'arabe *burt*, hache, provient de ce que la racine *bar* existe également dans les langues sémitiques, où l'on trouve l'hébr. *bârâ*, *bârâh*, *bârash*, *bârath*, cecidit, secuit, en arabe *baraya*, *barata*, d'où *burt*, hache. On est surpris de voir reparaître ce nom dans le tchouvache *borta*, hache, que les autres dialectes turcs possèdent aussi sous la forme de *balta*. Cf. arab. *balt*, qui coupe, de *balata*=*barata*. Et, par une nouvelle singularité, ce *balta* rappelle le scand. *bŷllda*, *bûllda*, hache, à côté de *bŷla*, id. Il y a là une complication de rapports, sans doute en partie fortuits, et que je ne me charge pas de débrouiller.

Le scand. *bŷla*, hache, conduit à une autre série de termes non moins pleine d'incertitudes. Une racine *bil*, peut-être = zend *běrě*, se montre dans le pers. *bîl*, *bîlah*, pic-hoyau, pelle, rame, etc. Cf. *baylam*, foret = *bayram*, foret et hache. Le Dhâtup. sanscrit donne aussi *bhil* ou *bil*, findere, qui ne semble être qu'une forme secondaire de *bhid*. Mais où faut-il placer le scand. *bila*, frangere, anc. all. *pillôn*, dans *durahpillôn*, terebrare? ainsi que le scand. *bîlldr*, scalpellum, l'ang.-sax. *bil*, ensis, *twi-bill*, bipennis, anc. all. *pill*, ensis, *uuidu-bil*, runcina, le scand. *bilaeti*, ags. *bilidh*, anc. all. *piladi*, statua, forma, c'est-à-dire image taillée? Ce qui est certain, c'est qu'il faut en séparer l'allemand *beil*, hache, qui provient de l'ancien *bial*, *bihal*, dont l'origine est tout autre [1], et qui semble avoir passé dans l'ir-

[1] Suivant Benfey (*Gr. W. L.* II, 175), *bi-hal*, comme *bi-pennis*, *bi*=scr. *dvi*, deux, et *hal* = scr. *çala*, lance, etc.

land. *biail*, le cymr. *bwyell* et l'armor. *bouchal bochal*, hache.

Je laisse à de plus habiles la tâche de porter la lumière dans ce chaos.

4). Le pers. *talawsah*, petite hache, ainsi que *talah*, *talî*, pierre à aiguiser, se rattachent peut-être à la même origine, d'ailleurs incertaine, que le scr. *talima*, couteau de chasse, épée [1], cf. *tala*, surface plane.

On peut, sans invraisemblance, comparer l'irl. *tál*, ers. *tàl*, *tàlag*, hache, armor. *taladur*, doloire, ainsi que le verbe irl. *tallaim*, tailler, et le lat. *tālea*, taille, greffe.

5). Au pers. *tabar*, *tawar*, hache, boukhar. *tawar*, kourd. *teper* [2], armén. *dabar*, correspond évidemment l'anc. sl. et russe *toporŭ*, pol. *topor*, bohém. *topor*, etc.; mais l'origine première est douteuse. Le persan a pu désigner l'outil qui perce ou qui frappe, si l'on compare *tabîdan*, percer, forer, *tapak*, martinet, *taprah*, timbale, *tapânćah*, coup. D'un autre côté, le slave *toporŭ* semble se rattacher à *tepsti* (*tepă*), percutere, en rus. *topatĭ*, battre, et *tiapatĭ*, *tiapnutĭ*, tailler, hacher, pol. *tapać*, *tupać*, frapper du pied, etc., lesquels, comme le scr. *tup*, τύπτω, *taper*, etc., sont sans doute des onomatopées. Cependant une transmission du persan au slave, ou vice versa (?), n'aurait rien d'improbable pour un instrument comme la hache, qui a dû servir très-anciennement de moyen d'échange, et le chaldéen *thbar*, arab. *tabara*, fregit, pourrait suggérer une origine sémitique. Le tchérémis. *tubar*, *tovar*, et le lamoute *tobar*, hache, sont-ils venus du persan ou du slave ?

6). Le per. *sikiz*, espèce de hache de charpentier, semblerait au premier abord devoir se rattacher à la même racine que le latin *securis*, et l'anc. slav. *siekyra*, *siećivo*, hache, pol. *siekiera*, id., *siekacz*, tranchet, etc.; savoir, d'une part *seco*, et de l'autre *sieshti*, (*siekă*), couper. Mais cette racine, d'où dérivent en

[1] Cf. *talawâri*, épée, en armén. *talabr*, en tirhaï *tarwâli*, en siahpôsh, *tawali*, etc.

[2] Dans les *Vocab. Catharinae.*

en Europe les noms de plusieurs outils tranchants [1], ne se retrouve ni en persan, ni en sanscrit; et, comme l'*s* initiale persane ne répond pas dans la règle à l'*s* primitive, qui devient *h*, il faut, je crois, rapporter *sikiz*, hache, ainsi que *sikanah*, *sikînah*, foret, à la racine sémitique *sakka*, déjà mentionnée à l'article du soc (p. 94). Quant à un rapport d'affinité possible entre ce *sakka* et *seco*, etc., c'est une question qui reste obscure, comme toutes celles qui concernent les origines communes des Sémites et des Aryas.

7). J'ajoute encore ici un groupe purement européen des noms de la hache, qui doit être, en tout cas fort ancien, et qui se lie à la même racine *ak*, *aksh* que le n° 3 de la herse (p. 97). Le gr. ἀξίνη, hache, en effet, ne diffère pas essentiellement de ὀξίνα, herse. Le lat. *ascia*, n'est probablement qu'une inversion de *acsia* [2]. Dans les langues germaniques, nous trouvons le goth. *aqvizi*, anc. sax. *acus*, ags. *acas*, *aex*, *eax*, scand. *öx*, *öxi* (génit. *axar*), anc. all. *achus*, *akus*, *akis*, etc., où, cependant, la gutturale n'a pas subi le changement régulier en *h*. En lithuanien, enfin, *jekszis*, *jeksztis*, qui ne semble pas provenir du germanique.

Aucun nom oriental de la hache n'est comparable, mais on peut en rapprocher peut-être le persan *âkus*, qui désigne un ciseau de maçon. Le scr. *âçis*, crochet du serpent, de *aç*, pénétrer, offre aussi une formation très-analogue au goth. *aqvizi*, etc.

J'ai réuni, pour la hache, à cause de son importance, tout ce qui m'a paru offrir des indices d'affinité; mais il est à peine nécessaire d'ajouter que les deux premiers groupes de noms seuls procèdent avec certitude du temps de l'unité arienne.

[1] Lat. *secula*, et *sicilis*, faux, d'où l'ags. *sicel*, anc. all. *sihhila*, id. et l'irl. *seical*, séran; cf. cymr. *hicel*, serpe, et *hoc*, id., scand. *sigd*, faucille, anc. all. *segansa*, faux, etc. Lat. *serra*, scie, ags. et anc. all. *saga*, etc. Anc. all. *seh*, coutre et *sahs*, couteau, ags. *seax*, etc.

[2] Benfey, *Gr. W. L.*, I, 162.

§ 209. — LE COUTEAU.

Appliqué, non-seulement au travail des bois, mais à beaucoup d'autres usages, le couteau figure avec la hache parmi les premières productions de l'âge de la pierre, et on ne saurait douter de sa possession par les anciens Aryas, quand bien même quelques-uns de ses noms n'en fourniraient pas la preuve. Ce sont les suivants.

1). Scr. *kartarî*, *karttrikâ*, couteau et ciseaux, de *kṛt*, *kart*, scindere.

Zend *karĕta* (Spiegel. *Avesta*, I, 205); pers. *kârd*, couteau, *kârdû*, ciseaux à tondre; kourd. *kârdi*; ossèt. *kard*.

Lat. *culter*, *cultellus*.

Cymr. *cyllell* (du latin? ou directement de *cyllu*, pour *cyltu* = *kṛt*? Pour l'armor. *kountel*, et son rapport peut être indirect avec le scr. *kuntala*, *kuntalikâ*, ainsi que pour les noms du coutre analogues à *culter*, cf. p. 89.

2). Scr. *kṛpâṇî*, *-ṇikâ*, couteau, ciseaux; cf. *kṛpâṇa*, glaive, et *kalpanî*, ciseaux; de *klṛp*, *kalp*,, parare, facere, cf. *kalpana*, act. de former et de couper.

Armén. *kharp*, glaive.

Lat. *scalprum*, de *scalpo*. Cf. *sculpo*.

Irl. *sgeilpín*, petit couteau; de *sgealpaim*, *scalpaim*, fendre, couper.

Ang.-sax. *screope*, scalprum, strigil, de *screopan*, scalpere. Cf. *sceorfan*, concidere minutatim, anc. all. *screfôn*, incidere, *scurfjan*, rescindere, etc. [1], et le lith. *kirpti* (*kerpu*) couper, tondre.

Rus. *kliapikŭ*, couteau de cordonnier, tranchet.

Le roseau, en lat. *scirpus*, anc. all. *sciluf*, mod. *schilf*, aura

[1] Grimm admet une racine perdue *scerf*, *scarf*, *scurf*. (*Deut. Gr.* II, 62). De là aussi l'anc. all. *scarf*, ags. *scearp*, acer, acutus.

reçu son nom de sa feuille tranchante, et semblable à un couteau.

Ici, comme dans d'autres cas, la différence des suffixes propres aux diverses langues n'empêche pas d'admettre comme très-probable l'existence d'un nom primitif du couteau dérivé de la rac. *karp*, *kalp*, ou *skarp*, *skalp*.

3). Scr. *kshurî*, *ćhurî*, couteau, poignard; *khurâ*, id., *kshurâ*, rasoir.

Armén. *sur*, couteau, épée; kourd. *shûr*, *shyûr*, id.; mais cf. le zend *çuwri*, poignard, épée, d'une origine différente.

Gr. ξυρός, ξυρόν, rasoir, d'où ξυράω,-ρέω, tordre, raser.

Le Dhâtup. donne une rac. *kshur*, *khur*, scindere, radere, à côté de *ćhur*, secare, resté en usage. — Cf. la rac. germanique *scer*, *scar*, *scur*, secare, tondere, d'où l'ags. *scear*, anc. all. *scar*, *scaro*, soc, *scâra*, *scera*, ciseaux, et peut-être l'ags. et anc. all. *scur*, hache, s'il ne provient du lat. *securis*.

§ 210. — LA TARIÈRE.

Les instruments à percer le bois exigent l'emploi du métal plus que les outils taillants, parce qu'ils doivent réunir une grande solidité à une forme plus ou moins déliée. Aussi sont-ils l'indice d'une industrie assez avancée, et je ne crois pas que l'âge de la pierre en ait fourni autre chose que de très-grossiers échantillons.

1). Un seul des noms de la tarière en Orient présente quelque analogie avec ceux de plusieurs langues européennes. C'est le persan *barma*, *bayram*, *baylam*, *bîrah*, de la rac. zend. *bĕrĕ*, couper, déjà mentionnée aux articles de la herse et de la hache (p. 96, 131). Cf. lat. *foro*, d'où notre *foret*. L'anc. all. *bor*, *porą*, se rattache de même à *porôn*, ags. *borian*, scand. *bora*, terebrare. L'irl. erse *bóireal*, et le russe *burávŭ*, foret, d'où *buravitĭ*, percer, forer, dont les suffixes diffèrent, ne proviennent sûrement pas

du germanique. Il y a donc là, très-probablement, un ancien nom de l'outil, qui s'est modifié de plusieurs manières.

2). Cela est plus incertain pour un autre groupe de termes purement européens, quoique leur racine soit arienne dans le sens général. Le grec τέρετρον; lat. *terebra;* irl. *tarar*, *tarachair*, *toramh*, ers. *tora;* cymr. *taradr*, armor. *tarar*, *talar;* alban. *turjéle*, ainsi que notre *tarière*, etc., se rattachent tous à la rac. *tr*, *tar*, trajicere, gr. τείρω, τρέω, lat. *tero*, etc. Au grec τέρετρον, cymr. *taradr*, répond exactement le scr. *taritra*, qui, toutefois, ne désigne pas le foret, mais le bateau *qui traverse* les eaux.

§ 211. — OBSERVATIONS SUR D'AUTRES OUTILS.

Les trois instruments qui précèdent sont les seuls dont les anciens noms se soient partiellement transmis jusqu'à nous ; mais cela ne prouve pas que d'autres encore n'aient pu être en usage au temps de l'unité. Il est difficile de croire que, réduits à des moyens aussi limités, les anciens Aryas eussent pu fabriquer des chars, et surtout des roues, et la scie, en particulier, ne doit pas leur avoir été inconnue. Si nous possédions une nomenclature orientale plus complète des outils de menuiserie, il est probable qu'il se révèlerait de nouvelles analogies avec les langues européennes. Quelques faits isolés tendent à appuyer cette conjecture.

Ainsi, nous trouvons en sanscrit une racine *luć*, *lunć*, evellere (to cut, to pare, to peel. Wilson), d'où *lunćita*, coupé, pelé, cf. anc. slave *lăćiti*, sejungere, separare ; mais on n'en voit dériver aucun nom d'outil tranchant, comme on aurait pu s'y attendre. Par contre, le grec ῥυκάνη, rabot, a perdu sa racine ῥυκ = *luć*, tandis que le lat. *runcina*, id., l'a conservée dans *runco* = *lunć*. Ceci peut déjà faire présumer l'existence d'un ancien nom de l'outil à planer, et cette présomption se fortifie quand nous trouvons, pour le rabot, l'irlandais *locar*, ers. *locair* (de *loncar*, à cause du *c* non aspiré), d'où le dénominatif *locaraim*, raboter,

planer, dont la racine *loc*, *lonc* = *lund*, a disparu comme en grec.

Un second exemple se présente dans le persan *rand, randah*, rabot, doloire, racloir, rateau, de *randidan*, planer, polir, couper, racler, scier. Ce verbe correspond au sanscrit *rad*, findere, fodere, mais on n'en voit provenir que *rada, radana*, la dent qui creuse et divise. Le latin possède aussi cette racine sous la double forme de *rādo*, gratter, polir, planer, et de *rōdo*, ronger, et de la première viennent *rādula, rallum*, racloire, et *rastrum*, râtèau. D'un autre côté, l'irl. *rodhbh, rudhbh*, scie, dont la racine manque, se lie certainement au même groupe, et rappelle *rada*, dent.

On peut croire, d'après cela, que les anciens Aryas ont rattaché aux racines *ruk, runk*, et *rad, rand*, les noms de quelque outil à planer les bois, et peut-être celui de la scie dentelée.

SECTION III.

§ 212. — LE TRAVAIL DES MÉTAUX.

Nous avons vu (t. I, p. 151 et suiv.) qu'au temps de l'unité arienne on connaissait déjà la plupart des métaux usuels ; mais il est plus difficile de savoir jusqu'à quel point on avait porté l'art de la métallurgie, surtout pour le fer, dont l'emploi est resté inconnu à plusieurs peuples d'une industrie d'ailleurs très-avancée. Les métaux fusibles et ductiles auront été, comme de raison, les premiers mis en œuvre, l'or et l'argent pour les bijoux et les ornements, le cuivre et l'airain pour les outils tranchants, les armes et les vases à cuire. Malheureusement les anciens noms de ces divers objets ne nous apprennent guère de quelle matière ils étaient faits, et il ne nous reste, pour nous éclairer sur cette question, que l'examen des termes qui se rapportent au travail

des métaux, aux opérations du fondeur et du forgeron, ainsi qu'aux outils indispensables pour la métallurgie.

§ 213. — LA FUSION.

1). Pour exprimer l'action de fondre, le sanscrit emploie la rac. *lî (layati)* liquefacere, solvere, d'où *lî*, *laya*, fusion, *lîna*, fondu, etc. Cette racine se retrouve dans les langues lith.-slaves, et l'irlandais, avec des applications spéciales à la fusion des métaux. Ainsi :

Anc. slav. *liti*, *liiati*, rus. *litĭ*, fondre, couler, verser, *litié*, *liianie*, fonte, *litetsŭ*, fondeur, *liialo*, moule, *loĭ*, chose fondue, *slitokŭ*, lingot; illyr. *u-liti*, *sliti*, fondre; pol. *lać* (*leiẽ*) id., *lanie*, fonte, *lity*, fondu massif, etc.

Lith. *lēti*, causat. *lydyti*, fondre, *lētas*, métal fondu, *lējējas*, *lētojis*, *lydytojis*, fondeur, *lētuwe*, creuset, *lējimas*, fonte.

Irl. *leaghaim* = scr. *layâmi*, je fonds, *leaghadh*, fusion, *leaghthóir*, *leaghadóir*, fondeur, etc.

2). Au gr. μέλδω, fondre, liquéfier, répond l'ang-sax. *meltan*, *smeltan*, scand. *melta*, *smelta*, anc. all. *smelzan* (transit. et intransit.), etc. La rac. scr. corrélative est *mṛd*, avec le sens analogue de conterere, comminuere. Cf. *mid*, viscidum fieri; to melt, to liquefy (Wilson), forme secondaire de *mṛd*. Je ne sais si l'on peut y rattacher le russe *mаĭdánŭ*, fonderie, que je ne retrouve pas dans les autres dialectes slaves.

3). Les termes comparés ci-dessus n'ont pas, en sanscrit, une signification assez spéciale pour donner la preuve de leur application à l'ancienne métallurgie, bien que cette application soit très-probable. Le rapprochement suivant serait plus concluant s'il était moins hypothétique, faute d'intermédiaires.

Le scr. *sandhânî*, fonderie, et distillation, est dérivé dans Wilson de *sam* + *dhâ*, componere, comme *sandhâna*, combinaison, mélange, ce qui ne donne pas un sens bien satisfaisant,

et il vaudrait peut-être mieux recourir à la rac. *dhan*=*dhanv*, dans l'acception de faire couler (Dict. de P.), mais avec *sam*, faire couler ensemble, c'est-à-dire fondre. En cymrique, en effet, nous trouvons *dyne*, fonte, fusion, d'où *dynĕu*, *gorddynĕu* (*gor* préf. intens.), fondre, aussi *dinĕu*, puis *dinĕwr*, fondeur, *dyneudy*, fonderie (*ty*, maison), etc., termes qui se rattachent mieux à *dhan* qu'à *dhâ*.

Ce *dyn* cymrique reparaît encore, ce semble, dans *odyn*, four, fournaise, *odyn-dy*, fonderie, forge, et ici se présente une seconde analogie remarquable avec le scr. *uddhâna*, four, peut-être de *ud* + *dhan* qui signifierait *effundere*. Ce dernier rapprochement, toutefois, serait illusoire si, comme le présume le Dict. de Pétersbourg, la forme véritable du mot sanscrit était *uddhmâna*, de *dhmâ*, flare. Cf. rus. *dómna*, fournaise, et § 218, 1.

§ 214. — LA FORGE ET LE FORGERON.

L'action de forger s'exprime, dans les langues ariennes, par des verbes divers, lesquels se rattachent à quelque notion plus générale, comme faire, former, fabriquer, frapper, battre.

1). La racine *kṛ*, *kar*, facere, paraît avoir été en usage, dès les temps les plus anciens, avec cette acception plus spéciale, comme si forger était l'œuvre par excellence. De là les noms sanscrits du forgeron, *kârmara* ou *kârmâra*, de *karman*, œuvre, c'est-à-dire l'ouvrier, l'artisan, et *karmakâra*, litt. celui qui fait l'œuvre, cf. plus haut l'article du métier en général.

La même application se montre dans le persan *kurah* ou *kûrah*, forge, proprement atelier, fabrique, de *kardan*, faire.

En irlandais, le nom de l'artisan *cerd*, *cert*, *céard*, de *cearaim*, faire, désigne plus particulièrement le forgeron, et la forge est appelée *céardach*.

Enfin comme, en sanscrit déjà, *kar* devient *kal*, je n'hésite pas à y rattacher le lithuanien *kálti*, forger, d'où *kálwe*, forge,

kalwis, forgeron, et le *kalys* des composés *aukskalys*, orfévre, angl. *goldsmith*, *sidabrokalys*, angl. *silversmith*, etc., composés tout semblables à ceux du sanscrit avec *kâra* et du persan avec *kar*, *gar*. (Cf. § 205, 1.)

2). Les langues slaves ont pour forger un verbe particulier, anc. sl. *kuti* (*kovă*) ou *kovati* (*kuiă*), *o-kovati*, *po-kovati*, d'ou *kovačĭ*, *kuznĭtsĭ*, forgeron, *kovalĭnitsa*, forge, *na-kovalo*, enclume; en russe *kovátĭ*, forger, *kovalnia*, forge, *koválo*, marteau, *kóvka*, ferrure, etc., dont les analogues se retrouvent dans tous les dialectes slaves. Cf. lith. *kújis*, marteau, et *kujininkas*, forgeron.

Miklosich (*Rad. slov.* p. 41) compare la rac. scr. *ku*, *kû*, sonare, mais cette racine exprime plus spécialement le son de la voix, *vociferari*, *gemere*, etc., ce qui ne convient pas au bruit du marteau qui forge. Il est plus probable que le verbe slave signifie proprement battre, frapper. Cf. lith. *kauti*, *kowiti*, combattre, *kawà*, *kowà*, combat; ainsi que l'ang.-sax. *heawan*, secare, fodere, anc. all. *hauwan*, *hauan*, concidere, dolare, d'où *hauwa*, fossorium, notre *houe*, etc. [1]. Or, ces diverses significations se réunissent dans le persan *kawîstan*, *kuwîstan*, frapper, *kuwîst*, percussion, coup, et *kâwîdan*, combattre, creuser, labourer, etc., dont la racine *ku*, *kaw*, est ainsi le vrai corrélatif du slave et du germanique. Cette racine semble avoir eu, en persan même, le sens plus spécial de forger, à en juger par le nom propre *Kâwah*, celui du forgeron de la tradition qui leva l'étendard de la révolte contre le tyran Zôhak, ainsi que le raconte le Shahnameh.

3). Parmi les noms du forgeron, il en est un qui donne lieu à un rapprochement curieux et difficilement illusoire. C'est le persan *gâwbân*, qui désigne à la fois le forgeron et le pâtre, mais, étymologiquement parlant, le dernier seulement (Cf. § 164), et qui offre un rapport frappant avec l'anc. irlandais *goban*, ou *gobu*, génit. *gobann*, *goband*, irl. moy. *gabann* [2], mod. *gobha*,

[1] Cf. siahpôsh *ćavi*, hache.
[2] Zeuss. *Gr. Celt.* p. 44. Stokes. *Ir. Glos.*, n° 369.

gabha, ers. *gobha*, *gobhann*, cymr. *gof*, *gofan*, *gofant*, armor. *gôf*, *gôv*, corn. *gof*, partout forgeron exclusivement.

Zeuss (l. c. p. 45) compare le nom gaulois *Gobannitio* ou *Gobanitio* (Cés. VII. 4), et Glück y ajoute *Gobannicno*, corrigé du *Gobannilno* de Muratori. (Insc. 1384. 4.)[1], le *Gobannium* britannique de l'Itin. Antonini, le nom d'homme cymrique *Gouannon*= *Gobanton* et irland. *Gobanus* (*Acta SS. Aug.* I, 349)[2]. J'y joins de plus le *Gobban* des *Annal. Innisfal.*, p. 13, et le *Gobnenn* des *Annal. Tighern*, p. 136. La comparaison de ces formes diverses suggère plusieurs observations.

En premier lieu, il paraît singulier que dans l'irlandais ancien et moyen le *b* ne soit pas aspiré entre les deux voyelles, suivant la règle constante, puisque le gaulois n'indique aucune autre consonne supprimée avant ou après le *b*. Cette anomalie s'expliquerait peut-être en admettant, d'après l'analogie du persan *gâwbân*, un thème plus ancien *gobban*, qui se trouve en effet dans les Ann. Innisfal. (vid. sup.), et où *gob*, pour *gov*, représenterait le persan *gâw* = scr. *gava* pour *gô*, vache, au commencement des composés. Le gaulois *go*, ou serait déjà contracté de *gov*, ou répondrait directement au *gô* du synonyme persan *gôpân*.

La réduplication de l'*n*, que confirment les formes gauloises, semble s'opposer à une comparaison immédiate avec le persan *bân* ou *pân*, gardien, chef, qui, de même que le slave *panŭ*, dérive de la rac. *pâ*, tueri, par le suffixe *na* (Cf. § 164). Il est probable, en effet, que le thème celtique primitif a été *gobant*, affaibli de *gopant* (cf. la variante irl. *goband* et le cymr. *gofant*). D'après cela, il faudrait voir dans *pant* un participe présent de la rac. *pâ*, en sansc. *pânt*, et les noms persans et celtiques, sans être identiques, seraient composés des mêmes éléments.

Enfin, la forme cymrique plus simple, *gof*, peut se rattacher au nom sanscrit du pâtre, *gôpa*.

[1] C'est-à-dire *fils de Gobannus*. Pour *cnos*, fils, voy. mon *Essai sur quelques inscriptions gauloises*, p. 39.

[2] Glück. *Die keltischen namen bei Caesar*, p. 107.

Reste la question principale : comment se fait-il que le nom primitif du gardien des vaches soit devenu celui du forgeron chez les Persans et les Celtes? On sait que les bergers, livrés aux loisirs d'une vie solitaire, s'adonnent volontiers à la recherche et à la pratique de quelques industries secrètes, de procédés mystérieux de sorcellerie, de médecine, etc. Or, l'ancienne métallurgie était une de ces industries pleines de mystères, et les forgerons passaient pour des sorciers chez les anciens Irlandais comme chez les Scandinaves [1]. D'après le double sens du persan *gâwbân*, on voit que les bergers devaient exercer le métier de forgerons, et l'analogie du celtique semble faire remonter cette coutume jusqu'aux temps les plus anciens. C'est là ce qui donne à ce rapprochement un intérêt particulier.

Je dois ajouter que Zeuss (*Gr. C.*, p. 45), et avec lui Stokes (l. cit.) présument un rapport étymologique entre *goba* et le latin *faber;* mais, si ce dernier, pour *fagber*, dérive de *facio*, ce qui est très-probable, je ne vois aucun moyen de ramener ces termes à une même origine.

§ 215. — LE SOUFFLET.

La nécessité de produire un calorique intense, soit pour fondre les métaux, soit pour ramollir le fer, a dû conduire de bonne heure à l'invention du soufflet, et on le trouve en usage, de temps immémorial, chez les peuples les plus divers. Toutefois ses noms ariens ne donnent lieu qu'à un petit nombre de comparaisons, parce que ici, comme en général pour les objets dont le rôle est bien caractérisé, les langues ont remplacé incessamment les termes anciens par des mots clairement significatifs, comme le gr. ζώπυρον, qui vivifie le feu, l'allemand *blasebalg*, sac à souffler, le cymr. *chwythbren*, bois à vent, notre *soufflet*, etc.

[1] Saint Patrice invoque des secours divers contre les incantations des femmes, des *forgerons* et des Druides (Stokes. *Ir. Glos.* p. 70.)

1). Un des noms primitifs de cet utile instrument se rattachait sans doute à la rac. *dhmâ* (*dham*), flare, d'où le scr. *âdhmâna*, soufflet, et *dhamaka*, *dhmâkâra*, forgeron, litt. souffleur. Cf. *dhama*, *dhma*, en composition, qui souffle, *dhamana*, id.; *dhmâtar*, souffleur et fondeur, etc. De même, en persan, *dam*, *damah*, soufflet, et *dam-gâh*, lieu à soufflet, pour forge, de *damîdan*, souffler. Cf. siahpôsh *dama*, vent, ossèt. *dimgh*, *demgah*, id.

De la forme causative *dhmâpay* vient le scr. *âdhmâpanâ*, soufflet. Cette forme paraît se retrouver dans le lith. *dumpti* (*dumpja*), souffler le feu, et, plus spécialement, faire aller le soufflet, *dumple* ou *dumptuwe*. Il est fort probable que les Slaves ont eu aussi quelque nom analogue du soufflet, remplacé plus tard par *miechŭ*, car l'anc. slave a conservé la rac. *dham* dans *dăti*, au présent *dŭmă*, flo, d'où *dŭmenie*, inflatio; cf. rus. *dmitĭ*, enfler, *dménie*, enflure, *dómna*, fournaise, pol. *dăc* (*dmĕ*) souffler, *dménie*, souffle, *dma*, vent d'orage, et *dmuchawka*, tube à souffler.

Pott (*Et. F.* I, 187) y rattache aussi le gr. σμώς, σμώνη, coup de vent, avec σ pour θ devant *m*. On peut en signaler encore d'autres traces dans les langues congénères, mais sans aucun nom du soufflet.

2). Au scr. *bhastrâ*,*-trî*,*-trakâ*,*-trikâ*, soufflet, répond, sauf la voyelle radicale, le gr. φυσητήρ, aussi φύσα, soufflet et souffle, vent, d'où φυσάω, souffler. La variation de la voyelle n'a pas ici d'importance, parce qu'il s'agit d'une racine imitative qui a dû être également *bhas*, *bhus* ou *bhis*. Dans les langues germaniques, en effet, nous trouvons le scand. *basa*, suffocare, anniti, *bisa*, summo nixu moliri, *bastl*, rudis labor, dont le sens propre est souffler fortement, ce que confirme l'anc. all. *bîsa*, *pîsa*, le vent du nord, la *bise*. Ici probablement aussi l'ang.-sax. *bósum*, *bósm*, anc. all. *bôsam*, mod. *busen*, la poitrine qui souffle et respire. Je crois de plus que l'anc. all. *bôsi*, ineptus, inanis vanus, signifie proprement enflé, vuide, comme le lat. *vānus* se rattache à *vâ*, flare. Enfin, les langues celtiques nous offrent l'irl. *bósd*, cymr. *bosd*, vanterie, proprement *inflatio*, d'où peut-être l'ang. *boast*, qui manque à l'ang.-saxon, cf. irl. *bos* (de *bost*?)

vil, abject, comme l'anc. all. *bôsi*, et *bosán* (de *bossán*, *bostán*?) bourse. En sanscrit *bhastrika*, masculin, désigne aussi une outre gonflée pour servir de flotteur. Il ne s'y trouve pas de racine *bhas* avec le sens de souffler, mais *bhash*, latrare, a une affinité peu douteuse.

3). Le soufflet n'a consisté d'abord qu'en une outre gonflée que l'on pressait. Aussi le pers *mâsah*, soufflet de forge, cf. *mâs*, *âmâs*, enflure, tumeur, se lie-t-il sûrement au scr. *maçaka*, outre de cuir à tenir l'eau, d'une origine d'ailleurs incertaine.

Les deux significations se réunissent dans les langues slaves; anc. sl. *miechŭ*, outre, *mieshĭtsĭ*, poche, rus. *miechŭ*, pol. *miech*, boh. *mech*, ill. *mjesiniza*, outre et soufflet; rus. *mieshokŭ*, pol. *mieszek*, ill. *mascja*, sac, poche. Cf. lith. *mászas*, *maiszas*, grand sac, *maiszélis*, poche, *mászna* bourse.

Il en est de même en celtique où, à l'irlandais *mĭach*, sac, correspond le cymr. et armor. *megin* (de *mekin*), soufflet.

En fait de rapports analogues, je citerai encore l'irl, *bolg*, *builg*, soufflet et outre, l'anc. gaulois *bulga* [1], le scand. *belgr*, soufflet, ags. *blaest-belg*, anc. all. *plâspalg*, id. goth *balgs*, sac, etc.; ainsi que le latin *follis*, soufflet et outre = grec θύλλις, etc.

§ 216. — L'ENCLUME.

Plusieurs des noms de l'enclume, dans les diverses langues ariennes dérivent naturellement de verbes qui signifient frapper ou forger. Ainsi le lat. *incus*,-*udis*, de *cudo*, l'anc. all. *anapôz*, de *pôzjan*, tundere, l'anc. slav. *nakovalo*, de *kovati*, forger, le lith. *prekalas* de *kàlti*, id. l'irl. *ingeoin*. (Voy. plus loin au marteau), etc. Tous ces termes sont, comme de raison, des formations secondaires. Parmi les autres, je n'en connais pas qui

[1] *Bulgas Galli sacculos scorteos vocant.* (Festus.)

soient directement comparables, mais quelques-uns nous permettent de reconnaître ce qu'était l'enclume aux temps primitifs.

Le plus important est le gr. ἄκμων,-ονος, enclume, dont le corrélatif sanscrit, *açman*, signifie pierre, rocher, ce qui montre que l'ancienne enclume ne consistait qu'en une grosse pierre [1].

Le scr. *sthûṇâ*, enclume, et pilier de maison, dérive de *sthâ*, stare, et exprime la stabilité, la solidité. Le sens de pierre lui est étranger ; mais le goth. *stains*, ags. *stân*, scand. *stên*, anc. all. *stein*, ainsi que l'illyrien *stena*, rocher, et le grec στία, στῖον, pierre, proviennent sans doute de la même racine. Pour la variation de la voyelle, cf. scr. *sthira*, ferme, solide. Le scand. *stedi*, enclume, cf. *stedia*, firmare, est radicalement allié à *sthûṇâ*.

Le pers. *sindâr*, enclume, aussi *sindân*, *sandah*, kourd. *sandán*, désigne également une grosse pierre ; et ce double sens reparaît dans l'erse *innean*, incus et rupes, saxetum, d'après le Dictionnaire d'Édimbourg.

Ainsi, de plusieurs côtés, les indications convergent vers le même résultat. Il est évident d'ailleurs qu'aux temps anciens, alors que le cuivre et le fer étaient encore rares et précieux, on ne pouvait guère songer à se donner le luxe d'enclumes métalliques. Les populations de l'Afrique orientale, qui savent depuis longtemps fondre et travailler le fer, ne se servent encore maintenant que d'une pierre pour enclume [2].

[1] Chez les anciens Germains, le marteau était aussi de pierre, comme l'indique le scand. *hamar* qui réunit encore les deux sens, cf. ags. *hamor*, anc. all. *hamar*, etc., le marteau seulement. Ce nom correspond au sansc. *açmara*, lapidens, de *açman*, par la même inversion qui se remarque dans le slave *kamenĭ*, pierre, pour *akmenĭ*.

[2] Burton et Speke. *Voy. aux grands lacs de l'Afrique orientale*, p. 619.

§ 217. — LE MARTEAU

Pour cet outil simple et primitif, les analogies linguistiques sont plus multipliées qu'étendues, et il semble avoir eu de très-bonne heure plusieurs synonymes.

1). Scr. *ghana*, arme semblable à un marteau, massue, masse, comme adj. dense, dur, ferme; *vighana*, marteau, maillet, *udghâta*, marteau, arme, *ayôghana*, marteau de fer (*ayas*), tous de la rac. *han*, caedere, avec *vi*, *ud*, etc.

Je compare, comme de même origine, l'irl. *geannaire,* ers. *geannair*, marteau, mais la formation diffère, ainsi que l'indique, outre le suffixe, la réduplication de l'*n*. Ce mot, en effet, dérive immédiatement de *geannaim* = *geangaim*, je bats, je frappe, verbe qui semble répondre à la forme redoublée de *han*, *ġaghan*, *ġaghn*, avec transposition de la nasale, *geang* pour *geagn*. Cf. *geogna*, coup, blessure, avec le scr. *ġaghni*, *ġaghnu*, qui frappe, tue, et à côté de *gen*, *goin*, ers. *gonag*, blessure, du verbe simple *gonaim*, je blesse = *han*.

Ici se rattache également le nom celtique de l'enclume, irl. *ingeoin*, *inneoin*, ers. *innean*, cymr. *eingion*, armor. *annéan*, *anneô*, où *in*, *ein*, *an*, sont sans doute des restes de l'ancien préfixe gaulois *anti*, anc. irl. *int*, *ind*, devenu plus tard *inn* et *in* [1]. Ce composé est ainsi parfaitement analogue au gr. ἀντίτυπος, enclume (Hérod., I, 67), c'est-à-dire ce qui est opposé au marteau.

Le nom celtique du coin (cuneus), en irl.-erse *geinn*, cymr. *gaing*, armor. *genn*, appartient au même groupe, aussi bien que ceux de la hache (p. 130, n° 3), et d'autres encore de quelques armes qui viendront plus tard.

[1] Zeuss. *Gr Celt.* 848.

2). Scr. *mudgara*, *mudgala*, marteau, massue, masse. Origine incertaine.

Conservé peut-être dans ἀμυγδαλος, par allusion à la forme du fruit de l'amandier. (Cf. t. I, p. 146.)

3). Pers. *kôpîn*, *kôbîn*, *kôbân*, marteau ; cf. *kuftan*, battre, piler, et la rac. scr. *kup*, au caus. *kôpay*, concutere, commovere.

Gr. κόπανον, tout instrument qui sert à frapper, κοπανίζω, battre.

Alban. *kopán*, maillet.

Cf. κόπτω, κόπος, coup, κοπὶς, couteau, κοπεύς, burin, etc. (et n° 5, p. 85).

4). Pers. *tapak*, marteau de forge, *tûbak*, marteau à foulon.

Kourd. *tupùz*, massue.

Gr. τυπάς, τυπίς, marteau, maillet ; τύπανον, τύμπανον, battoir, etc.

Alban. *topus*, massue.

Cf. scr. *tup*, *tump*, pulsare, ferire, gr. τύπτω, anc. sl. *tăpiti*, obtundere, cymr. *twmpian*, frapper, et le n° 5 des noms de la hache, p. 132.

5). Lat. *malleus* (pour *malteus* ?), *martulus marcus*, *marculus*.

Anc. sl. *mlatŭ*, rus. *molótŭ*, pol. *mlot*, illyr. *mlat*.

Cymr. *mwrthwyl*, armor. *morzel*, probab. du latin.

Scand. *miölnir*, le marteau du dieu Thor.

La racine commune est *mar*, *mal*, broyer ; cf. p. 119.

6). Gr. κέστρα, marteau, et espèce d'arme, aussi le marteau, poisson. Cf. κέστρον, burin.

Irl. *casar*, *casur*, marteau, de *castar*.

Cf. scr. *çastra*, arme, glaive, de *ças*, ferire, occidere.

Les rapprochements qui précèdent sont trop isolés pour qu'on puisse y reconnaître, avec quelque sûreté, les noms vraiment primitifs du marteau. Je les ai signalés cependant, parce qu'une

investigation plus complète pourra faire découvrir de nouvelles analogies à l'appui des uns ou des autres. Comme, après tout, on ne saurait douter que les anciens Aryas n'aient eu des marteaux, puisqu'ils avaient des haches et des couteaux, la question purement philologique a peu d'importance.

§ 218. — LES TENAILLES.

La variété des termes est ici très-grande, par la même raison que pour le soufflet, savoir la tendance naturelle des langues à remplacer par de nouveaux noms significatifs ceux des objets dont le principal attribut est bien saillant. C'est ainsi que notre *tenaille*, de *tenir*, a pris la place du latin *forceps*, et que ce dernier, de *foris capio*, a été sans doute substitué à quelque mot plus ancien. Il en est de même du grec λαβίς, de λάβω, saisir, du composé πυράγρα, etc. Parmi les noms d'une origine plus ancienne, et devenue parfois obscure, je n'en trouve qu'un seul qui semble remonter jusqu'aux temps primitifs.

En sanscrit, la tenaille est appelée *sandañça,-aka*, de *sam* + *dañç*, mordere. Cf. συν-δάκνω ou δαγκάνω. Le subst. simple *dañça*, morsure, désigne aussi la dent qui mord, et s'appliquerait également bien à la tenaille. La racine *dañç* ou *daç*, gr. δακ, se retrouve en gothique sous la forme régulière *tah*, *tahjan*, lacerare, σπαράττειν, σκορπίζειν, scand. *tâ*, discerpere; et, à cette racine, ou à sa forme nasale *tanh*, se rattachent l'ang.-sax. *tanga*, scand. *töng*, anc. all. *zanga*, tenaille. Le *g* est ici un affaiblissement de *h*, comme dans le goth. *tagr*, pour *tahr*, ags. *taeher*, anc. all. *zahar* = δάκρυ, *lacryma*, de la même racine *dak*, pour exprimer l'âcreté mordicante de la larme.

L'anc. irl. *tenchor*, forceps (Zeuss. *Gr. C.* 84), mod. *teanchair*, n'a aucun rapport avec le germanique, et paraît composé de *tene*, feu, et d'un subst. *cor* dont le sens reste obscur.

§ 219. — LA LIME.

Les noms de la lime, comme ceux de la scie, n'offrent aucune analogie à signaler entre l'Orient et l'Occident, et celles qui se remarquent dans les langues européennes paraissent résulter de transmissions. Ainsi, le latin *lima*, de *lio*, polir, a passé sans doute dans l'irl.-erse. *liomhán*, le cymr. *llif* et l'armor. *lîm*. Au slav. *pila*, lime et scie, répond l'ang.-sax. *feola*, anc. all. *fîla*, mais il est difficile de savoir auquel appartient la priorité. Le slave peut dériver de *piti*, clamare, comme, en irlandais, la lime est appelée *eighe*, la criarde, de *eighim*, crier. Le gr. ῥίνη se rattache peut-être au scr. *rî* (*rîṇati*) rudere. La scie qui grince, πρίων, vient de même de πρίω, πρίζω. Cf. cymr. *criaw*, armor. *kria*, crier. En sanscrit, elle est appelée *krakara*, litt. qui fait *kra*.

§ 220. — OBSERVATIONS.

Malgré les lacunes que présentent encore les recherches relatives à la métallurgie, il résulte cependant de leur ensemble que les anciens Aryas ont su fondre et travailler quelques métaux. A l'égard du fer, toutefois, la comparaison des langues ne nous apprend rien de décisif, les opérations de la fonte et de la forge pouvant n'avoir concerné que le cuivre et le bronze. Les noms mêmes du fer, ainsi que nous l'avons vu (t. I, p. 161 et suiv.) n'offrent pas de ces affinités générales qui forcent la conviction. Weber, il est vrai, dans l'esquisse rapide qu'il a tracée de l'ancienne civilisation arienne, affirme que l'*épée, la lance, le couteau, la flèche étaient de fer* [1]; mais j'avoue que j'ai cherché en

[1] *Hist. de la littér. indienne,* trad. franç., p. 10.

vain ce qui pourrait justifier une assertion aussi positive ; je n'ai trouvé que des probabilités. Il paraît bien certain que les Indiens védiques, ainsi que les Iraniens, à peu près contemporains, savaient travailler le fer [1] ; mais comme, dans leurs langues respectives, *ayas* et *ayañh*, le lat. *aes*, désignent aussi le bronze, on reste en doute sur la valeur primitive de ce nom. L'emploi de ce dernier métal prédominait chez les Grecs du temps d'Homère, et semble avoir précédé celui du fer chez les peuples du nord de l'Europe. Toutefois, comme je l'ai observé ailleurs (t. I, p. 186), il n'y aurait rien d'improbable à ce que ces peuples, à la suite de leurs longues pérégrinations, eussent perdu de vue l'usage du fer pour y revenir graduellement plus tard.

En définitive, cette question n'a pas beaucoup d'importance pour celle du développement de l'industrie des Aryas. Plusieurs peuples, tels que les Mexicains, les Péruviens, et surtout les Égyptiens, sont arrivés, sans connaître le fer, à une industrie très-avancée, et, d'un autre côté, les tribus africaines qui le travaillent fort bien par des procédés très-primitifs, sont cependant restées dans la barbarie [2]. La possession de ce métal a pu dépendre en bonne partie de l'état naturel où il se rencontre, ou résulter de quelque observation fortuite plutôt que d'une recherche raisonnée. On ne saurait douter que les anciens Aryas n'aient eu des instruments tranchants de plusieurs sortes, ainsi que des armes en métal : c'est là l'essentiel. Qu'ils y aient employé le fer ou le bronze, c'est ce qui importe peu pour apprécier le degré d'avancement de leur industrie à l'époque préhistorique.

[1] Cf. *Vendidad*. 3, 110, trad. de Spiegel, où il est dit que *les Daêvas se précipitent vers l'enfer comme du fer en fusion*.

[2] Les indigènes de l'Afrique orientale fondent le minerai entre deux couches de charbon, dans un trou creusé en terre, et à l'aide d'un soufflet. La fonte qu'ils obtiennent ainsi est excellente, et au moyen de deux pierres, dont l'une sert d'enclume et l'autre de marteau, ils en fabriquent des faucilles, des houes, des rasoirs, des anneaux et des armes. (Burton et Speke. *Voy. aux grands lacs de l'Afr. orient.*, p. 619, 620.)

SECTION IV.

§ 221. — LES CONSTRUCTIONS.

De quelle nature étaient les habitations des anciens Aryas? Nous verrons plus tard qu'ils en avaient de plusieurs sortes, à en juger par la variété de leurs noms ; mais quel degré l'art des constructions avait-il atteint, depuis la simple cabane jusqu'à la demeure des chefs? Y employait-on, outre le bois, la brique ou la pierre? Y avait-il des maçons et des architectes? Sur ces questions nous restons forcément dans un vague à peu près complet, parce que ici la comparaison des éléments linguistiques ne suffit pas à nous éclairer. Ceux des anciens noms de la maison qui peuvent être ramenés à leurs origines étymologiques conduisent à des notions générales qui nous apprennent fort peu de chose, et il en est de même de la plupart des termes qui se rapportent à l'art de bâtir. Je me borne au petit nombre de conjectures que peut suggérer leur examen.

1). Les verbes qui expriment l'action de bâtir se rattachent ordinairement à quelque notion moins déterminée, comme faire, poser, fonder, élever, ériger, etc., et cela dès les temps les plus anciens. Ainsi, le sansc. *ći*, colligere, accumulare, en pers. *ćîdan*, se prend dans l'acception d'ériger un bûcher, une construction; de là *ćita*, édifice, et *kâya*, maison, qui se retrouve dans l'irlandais *caí*, id. La rac. *dhâ*, ponere, d'où *dhâman*, maison, reparaît avec le sens de fonder dans le lat. *con-do*, et avec celui d'édifier, de bâtir, dans l'anc. slave *z-dati*, *zĭdati*, *zaz-dati*, *süz-dati*, d'où *zĭdŭ*, maison, en rus. *zdánie*, bâtiment, etc. A la rac. *kar*, facere, se lie sans doute le lithuan. *kùrti*, bâtir. Le latin *struo* correspond au russe *stroitĭ*, bâtir, construire, arranger,

accorder, d'où *stroenïe*, bâtisse. Cf. anc. slav. *stroiti*, administrare, *u-stroiti*, parare, etc. Le corrélatif sanscrit est *stṛ*, *star*, sternere, tegere, *upa-star*, parare, etc. Ces verbes, et d'autres encore, ne jettent aucun jour sur la manière de bâtir. Il en est peut-être autrement de deux racines dont les dérivés paraissent dater du temps où les constructions se faisaient en bois.

La première est le scr. *taksh*, primitivement *tak*, tailler, couper le bois, etc., déjà mentionnée plus haut (p. 127), et d'où dérive le nom de l'architecte divin *Takshaka*, proprement le charpentier. On peut y rapporter le *taċara* des inscriptions de Persépolis que Lassen traduit par *aedes*, et qu'il compare avec le persan moderne *taġar*, habitation d'hiver, magasin de subsistances [1]. Le grec τέκτων, charpentier et architecte, τεκτοσύνη, architecture, τεκταίνω, construire en bois, charpenter, montrent que τέκω, τίκτω, a dû se prendre dans une acception plus spéciale que celle de produire et d'engendrer. L'ancien irlandais nous l'offre également dans les composés *cuim-tgim*, construo, *cum-tach*, aedificatio [2]. Cf. irl. mod. *togaim*, bâtir, élever, *togtha*, bâti, ers. *tog*, strue, *togail*, aedes, etc.; le *g* non aspiré pour *gs*, *cs*, *ksh*, comme dans *tuag*, arc, = τόξον. Il est probable d'après tout cela que la racine *taksh* ou *tak* a exprimé très-anciennement l'action de construire en bois, comme le gothique *timrjan*, aedificare, qui dérive d'un nom même du bois. (Cf. t. I. p. 209.)

L'autre racine en question est le gr. δεμ, δέμω, construire, d'où δόμος, maison, scr. *dama*, etc. La rac. *dam*, en sanscrit, ne signifie que domare, δαμάω; mais son sens primitif, ainsi que celui de δέμω, a sans doute été *ligare*. *Dam*, en effet, est à *dâ*, ligare, comme *gam*, ire, est à *gâ*, et comme δέμω est à δέω, lier. De part et d'autre, cette racine a dû se prendre dans l'acception de construire en liant, ce qui ne peut guère s'entendre que des bois. Comme le nom de la maison qui en dérive se retrouve dans tou-

[1] *Z. S. für d. K. d. Morgenlands*, t. VI, 14. *Ya imam taċaram âqunus*, is hanc aedem aedificavit; *âqunus* = scr. *akṛṇôt*, fecit, rac. *kar*.

[2] Zeuss. *Gr. C.* 843. Cf. Stokes. *Ir. Gl.*, p. 103, qui compare aussi *tech*, maison.

tes les langues ariennes, il a pour la question une importance particulière.

Il est naturel de penser que l'emploi du bois a précédé celui de la pierre pour les habitations. Il ne faudrait pas, cependant, conclure de ce qui précède que les anciens Aryas, avant leur séparation, en sont restés à un mode de construction aussi simple, et il est fort possible, ici comme dans d'autres cas, que les termes usités aux premiers âges se soient maintenus quand bien même les procédés avaient changé. Il faut bien dire, toutefois, que les langues ne nous fournissent pas de preuves suffisantes d'une architecture plus développée. Les noms de la brique, ainsi que ceux de la truelle, diffèrent partout; et, si ceux de la chaux et du mortier présentent quelques analogies, il reste douteux que leur préparation ait été ce qu'elle est devenue plus tard.

2). Les noms européens de la chaux se lient généralement au latin *calx* que les Romains ont porté au loin. Ainsi l'irl.-erse *cailc*, cym. *calch*, armor. *kalch*, l'ang.-sax. *cealc*, scand. *kalk*, anc. all. *chalch*, le lith. *kalkes* (plur.), l'illyr. *klak*, etc [1]. J'ai comparé ailleurs déjà le sanscrit *karkara*, espèce de chaux, dont se rapproche, plus encore que *calx*, l'albanais *kelkjére*. (T. I, p. 131). J'ajouterai que ce mot sanscrit peut être allié à *karka*, blanc (Wilson, Dict.), tout comme la chaux est appelée en kourde *spi*, la blanche, en persan *kal safêd*, argile blanche, en afghan *spinakhal*. id., etc. Je ne sais si le persan arabe *kils*, chaux vive, mortier, n'est point provenu de *calx* [2].

Le gr. χάλιξ, chaux, est peut-être tout différent de *calx*, et semblerait correspondre au sansc. *khaḍî*, *khaḍikâ*, ou *khaṭî*, *khaṭikâ*, craie, par la substitution fréquente d'une cérébrale à la liquide.

Ces rapprochements font bien présumer que les anciens Aryas ont connu la chaux, mais ne prouvent pas qu'ils aient su la préparer et l'employer pour les constructions.

[1] La chaux a cependant aussi des noms originaux dans ces diverses langues, tels que l'irl. *aol*, l'armor. *râz*, le scand. *lím*, le slave *vapno*, etc.

[2] On trouve aussi en arabe *kilhâ*, act. de crépir à la chaux, d'un radical *kalaha*.

3). On peut en dire autant du mortier ou plâtre, en sansc. *lêpa*, *vilêpa*, de la rac. *lip*, ungere, oblinere. Cf. λίπας, λίπος, graisse, anc. sl. *liepŭ*, viscum, *liepiti*, conglutinare, rus. *liepitĭ*, coller, modeler, *lipnutĭ*, s'attacher, se coller, *lipkiĭ*, gluant, tenace; pol. *lep*, glu, *lepić*, coller, etc., lith. *lipti*, se coller, *lipyti*, enduire, etc. En polonais, *lepianka*, désigne une paroi enduite d'argile, *lepiarz*, l'ouvrier qui crépit, en lith. *lippitojis*, id., *ap-lippinti*, crépir un mur, etc. Il semble évident, d'après cela, que le sanscrit *lêpa* n'a signifié autre chose, dans le principe, qu'un enduit onctueux et gluant, comme l'argile, et non pas le mortier préparé à la chaux [1].

SECTION V.

§ 222. — LE TRAVAIL DES ÉTOFFES.

Il est à peine besoin de prouver que les anciens Aryas ont su se vêtir, puisque le climat même de leur pays leur en faisait une nécessité absolue. Qu'ils n'allassent pas nus, comme certains sauvages, c'est ce que l'on pourrait inférer déjà de ce que chez eux la nudité était accompagnée du sentiment de la honte. C'est, en effet, à la rac. *nag̉*, pudere (Dhâtup.), que se rattache le sansc. *nagna*, nu, ainsi que ses corrélatifs européens, lat. *nūdus*, pour *nugdus*, irl. *nochd*, cymr. *noeth*, goth. *naqvaths*, etc., lith. *nógas*, anc. slav. *nagŭ*, etc. Toutefois, comme ils auraient pu ne se couvrir que de peaux de bêtes, à l'instar de plusieurs peuples barbares, il importe de rechercher s'ils ont connu l'art du tissage, et jusqu'à quel point ils l'avaient porté. Nous passerons donc en

[1] De la rac. *lip* avec *ava* dérivent *avalêpa*, act. d'enduire, puis act. d'orner, puis orgueil, vanité, *avalipta*, vain, orgueilleux, etc. Il est curieux de retrouver aussi ces significations secondaires dans l'anc. sl. *liepŭ*, decorus, *liepota*, pulchritudo, etc. et dans le lith. *lépe*, orgueil, *lépùs*, orgueilleux, vain, etc.

revue les termes qui s'y rapportent, ainsi qu'au filage qui le précède nécessairement, et à la couture qui en met en œuvre les produits. L'examen de ces produits, transformés en vêtements, sera plus tard l'objet d'un article particulier.

ARTICLE 1.

§ 223. — LE FILAGE.

La première substance filée, au temps de la vie pastorale, a sans doute été la laine que fournissaient les troupeaux, et l'emploi des plantes textiles ne sera venu, ou n'aura été perfectionné et généralisé, qu'à la suite du développement de l'agriculture. Nous avons vu que, si la connaissance du chanvre remonte avec quelque probabilité au temps de l'unité arienne, la possession du lin ne saurait être attribuée qu'aux Aryas déjà plus ou moins séparés à l'Occident. (Cf. t. I, p. 313 à 322). Comme les produits de ces plantes ne peuvent être utilisés qu'à la suite de plusieurs préparations, il semble que l'étude de ces dernières, au point de vue linguistique, devrait jeter quelque jour sur ces questions. Cependant la comparaison des mots techniques ne m'a donné aucun résultat de quelque valeur. Les expressions usitées en Europe pour rouir, tailler, broyer, sérancer le chanvre et le lin, diffèrent beaucoup suivant les langues, et les termes orientaux correspondants me sont restés trop incomplétement connus pour une étude comparative. Il faut donc, pour le moment, les laisser de côté, et ne commencer que par l'opération subséquente et moins spéciale du filage.

Pour l'exprimer, les langues ariennes partent tour à tour des notions plus générales de tourner, tordre, étendre, lier, etc., et il est difficile de savoir laquelle a prévalu dans l'origine, car les affinités, bien que assez multipliées, ne sont pas de nature à ré-

soudre cette question. Il faut se contenter de réunir par groupes les termes qui semblent avoir une origine commune, sans se flatter de pouvoir déterminer leur ordre d'ancienneté.

1). La racine usitée en sanscrit est *kṛt*, *kart* (*kṛṇatti*), distincte de *kṛt* (*kṛntati*), scindere, et qui signifie proprement *tourner* le fil, avec *ud*, défaire en développant, avec *pari*, entourer, envelopper, etc. De là *kartana*, l'action de filer. D'après le dict. de Pétersbourg, il faudrait y rattacher aussi le nom du fuseau *tarku*, par inversion pour *kartu*; mais on verra plus loin que cette conjecture est tout au moins douteuse.

J'ai observé ailleurs (t. I, p. 321) que le nom persan du lin *katân*, kourd. *ktân*, est venu de *kart*, par la suppression de l'*r*, comme dans le mahratte *katanê*, filer, et *kâtîna*, araignée, ou le pers. *kapâs*, coton, du scr. *karpâsa*. De là aussi l'arabe *quttun*, et notre coton, produit originaire de l'Inde. Toutefois, le persan a conservé intégralement la rac. *kart* dans *kartân* ou *kârtana*, l'araignée fileuse, et *kartanah* ou *kartînah*, toile d'araignée; peut-être aussi dans *karatlân*, fuseau et quenouille.

En Europe, je ne trouve à comparer que le lithuanien *kĕrte*, tige de fuseau, et peut-être l'irlandais *ceirtle*, peloton de fil ou de filasse, en ers. *ceirsle*.

2). En persan, on trouve, pour filer et tordre, le verbe *rashtan*, *rishtan*, *ristan* ou *risîdan*, d'où *rêshah*, fil tordu, *rishtah*, *rismân*, fil, *arash*, *arîsh*, armén. *arêsh*, chaîne de tissu, *ras*, *rasan*, *rasîman*, corde, etc. Cf. kourd. *resané*, corde, armén. *arasan*, tirhaï *rassai*, id., ainsi que le pers. et kourde *rîsh*, laine. — Je ne connais pas, en sanscrit, de racine correspondante.

Le lithuanien *riszti*, lier, d'où *riszys*, *raisztis*, *raisztas*, lien, paraît allié à ces termes iraniens; et l'on peut en rapprocher également le latin *restis*, corde, et *rēte*, filet, pour *reste*? [1] Toutefois l'analogie singulière de l'hébreu *resheth*, filet, suivant Gesenius de *iârash*, cepit, laisse en doute sur l'origine vraiment arienne du groupe ci-dessus.

[1] Kuhn, avec moins de probabilité ce semble, cherche dans *restis*, pour *prestis*, un corrélatif du sansc. *prasiti*, lien, de *pra*+*si*, ligare. (*Z. S.* II, 476.)

3). Le pers. *tanîdan*, *tanûdan*, filer et tresser, tisser, signifie proprement tendre, étendre, comme la rac. scr. *tan* qui reviendra plus loin, avec ses dérivés, à l'article du tissage.

Ici, je ne compare, à cause du sens spécial, que l'irlandais *toinnim*, filer, tresser, tordre, *toinneadh*, *toinneamh*, filage, *toinnte*, fil entre la quenouille et le fuseau, etc. L'*n* redoublée indique une assimilation, et *toinn* pour *toint* est probablement un dénominatif, comme notre *filer* de *fil*. Cf. scr. *tantu*, fil, etc.

4). Un troisième verbe persan, *tâchtan*, *tazîdan*, filer, tordre, d'où *tâchtah*, cordon; cf. kourd. *tesî kem*, filer, et *tesî*, fuseau, se rattache clairement à la rac. scr. *taksh*, fabricari, que nous avons vue appliquée déjà à deux espèces de travaux, et qui reparaîtra encore au tissage.

Je crois la retrouver, avec le sens de filer, dans l'anc. allemand *dâht*, all. mod. *docht*, mèche de lampe, c'est-à-dire fil, comme le scand. *thâttr*, filum funis, et qui répond exactement au persan *tâchtah*, cordon. Ces mots peuvent avoir perdu l'*s* de *taksh*, conservée, d'ailleurs, dans *dehsa*, hache et *dihsila*, timon. (p. 113), ou bien se lier, comme probablement *dâha*, testa, à la forme plus primitive *tak*.

5). Un groupe important, mais dont il est difficile de réconcilier les divergences, appartient surtout aux langues européennes. Sa racine, à l'état le plus simple, se montre dans le gr. νέω, lat. *nĕo*, filer, dont la voyelle s'allonge dans νῆμα, fil, νῆτρον, fuseau, νῆσις, filage, *nēvi*, *nētus*, *nēre*, etc. On peut en inférer une forme primitive *nâ*, laquelle reparaît, en effet, dans l'anc. all. *nâ-an*, *nâian*, *nâwan*, *nâhan*, avec le sens analogue de coudre, c'est-à-dire de lier[1], cf. *nât*, couture, et *nâ-dala*, goth. *nê-thla*, aiguille.

Jusqu'ici tout est bien, mais les difficultés commencent du moment que l'on compare la rac. scr. *nah*, ligare, d'où *nâha* lacs, piége, etc., avec une gutturale additionnelle qui semble reparaître dans *necto*, *nexus*. D'après l'analogie de *veho*, *vecto* =

[1] Cf. Leo Meyer. *Z. S.* VIII, 260.

scr. *vah*, *macto* = scr. *mah*, on serait tenté d'admettre *neho* pour *neo*, dont l'*h* aurait pu disparaître comme dans *nīl* pour *nihil* [1]. D'autres traces de cette gutturale se montrent encore dans le persan *nach*, fil écru, fil de lin, et l'armor. *nachen*, *nahen*, tresse ; mais l'*h* de l'anc. all. *nâhan* est d'une toute autre nature [2].

Ce n'est pas tout. Au sansc. *nah* se rattachent plusieurs dérivés qui indiquent une forme primitive *nadh*, comme *naddha*, lié, *naddhi*, corde, etc., et cette forme nous conduit à une série de rapprochements beaucoup plus étendue que la précédente. On a comparé d'abord le gr. νήθω, mais la différence de quantité de la voyelle porte plutôt à y voir, avec Pott et Leo Meyer (l. cit.), une formation secondaire de νέω, comme πλήθω de πλέω, etc. A *nadh*, par contre, répond certainement le cymr. *nyddu*, filer, corn. *nédha*, armor. *néza*, et *néa*, *néein*, où la suppression du *z* = *dh* amène une identité apparente avec νέω. En irlandais, nous trouvons, avec une *s* prosthétique, l'ancien *snáthe*, fil. (Zeuss. *Gr. C.* 20), mod. *snáth*, *snádh*, *snadhm*, et sans *s*, *naidh*, *nadhma*, contrat, gage, garantie, c'est-à-dire lien. Dans les langues germaniques, nous avons déjà rapproché du scr. *naddhi*, corde, le goth. *nati*, anc. all. *nezzi*, etc., filet. (Cf. § 162, 4, c.), et il faut sans doute aussi ramener à *nadh* l'ang.-sax. *nestan*, filer, proprement lier, comme le suédois *nästa*, dan. *neste*, etc. Ce sont là des dénominatifs d'un subst. *nest*, lien (cf. scand. *nist*, fibula, anc. all. *nestila*, funiculus, fascia), où l'*s* représente une ancienne dentale, comme dans l'allemand *last* de *laden*, *bast* de *binden* [3], etc.

A ce groupe déjà étendu, il faut ajouter encore le cymr. *noden*, fil, et *nodwydd*, aiguille, en armor. *neûd* et *nadoz*, le lat. *nōdus*, nœud, et les termes germaniques qui y correspondent avec une gutturale prosthétique d'origine obscure, ang.-sax. *cnotta*, anc.

[1] Cf. Pott. *Et. F.* I, 282.

[2] Cf. *sâhan*, rac. *sâ*, *mâhan*, rac. *mâ*, *wâhan*, rac. *vâ*, etc.

[3] Ce changement de *d*, *dh* en *s* devant une dentale, se remarque également en zend, en grec, en latin, et en slave.

all. *chnoda*, et, de plus, avec variation de la voyelle dans le scand. *knûtr*, *hnûtr*, nœud, *hnŷttr*, nexus, etc.

Nous sommes ainsi en présence de trois racines, *nâ*, *nah* (*nagh*) et *nadh*, qui doivent avoir coexisté au temps de l'unité arienne, et dont les dérivés peuvent s'être parfois confondus. Les formes *snadh* et *knadh* paraissent purement secondaires.

Nous voyons en outre apparaître dans l'anc. slave *niti*, fil, rus. *niti*, *nitka*, pol. *nić*, etc., une rac. *nî*, qui se retrouve encore avec une *s* prosthétique, et un autre suffixe, dans l'irl. *sníomh*, filage, *sníomha*, fuseau, *sníomhaim*, filer, et qui doit être, sans aucun doute, séparée des précédentes Miklosich (*Rad. slov.* 57), y voit avec raison le scr. *nî*, ducere. Nous avons ici, en effet, les analogies du latin *ducere filum*, et du grec κατάγειν pour filer. Le persan *duchtan*, = scr. *duh*, signifie à la fois traire et coudre, tirer le fil (cf. armén. *dogh*, fil), et le nom du fuseau, *dug*, *duk*, *dûk*, se lie évidemment à la même racine. Je ne sais l'arménien *niuthel*, filer, appartient à *nî* ou ailleurs.

6). Le gr. κλώθω, filer, d'où κλωστήρ, fileur, κλῶσμα, fil, etc., répond à la rac. scr. *çrath*, *çranth*, nectare, ligare, que le Dhâtup. donne comme variante de *grath*, *granth*, id. De là *çranthana*, *çrantha*, action de lier ensemble = *grantha*, *grànthana*. A cette dernière forme appartient le scand. *kranz*, anc. all. *chrànz*, guirlande (*k* régulièrement pour *g*), tandis que *çrath* paraît se retrouver dans le lat. *crātes*, treillis, claie; irl. *creathach*, lith. *krátas-tis*, pol. *krata*, et avec *l* pour *r*, dans l'irl. *cleath*, *cliath*, id. Cf. anc. slav. *klieta*, decipula, *kliett*, cella, rus. *klietka*, pol. *klatka*, cage, etc.

7). Je termine par un groupe dont les ramifications très-étendues donnent lieu encore à maintes difficultés. C'est celui qui se rattache au goth. *spinnan* (*spann*, *spunnun*), et à ses analogues germaniques, dont le sens propre est tendere, extendere, anc. all. *spannan*; cf. scand. *spenia*, trahere, ducere, ang.-sax. *spanan*, allicere, sollicitare, etc.; ainsi que l'irl. *spíonaim*, *spúinim*, tirer, arracher, enlever, piller, dépouiller, etc. La forme plus simple du gr. σπάω, tendre, étendre, cf. lat. *spatium*,

allié au scr. *sphây*, crescere, augeri, jette du doute sur l'*n*, comme élément primitif, et d'un autre côté, le lith. *pinti* (*pinnu*) tresser, anc. sl. *pęti* (*pĭnă*), mettre en croix, c'est-à-dire étendre, comme le pol. *piąć* (*pnę*), et le boh. *pnouti*, etc., qui n'ont pas l'*s* initiale, font naître le même doute à l'égard de cette dernière. Sans rien préjuger sur ces questions, je réunirai ici, d'après Pott, Benfey, Diefenbach et d'autres, les termes divers relatifs au filage et à ses produits, qui paraissent se rattacher à quelqu'une des formes ci-dessus.

Outre les noms germaniques bien connus du fuseau, de l'araignée, etc., qui dérivent de *spinnan*, on trouve :

En anc. slave, de *pĭnă*, *pąto*, pol. *pęto*, etc., lien, entrave, etc. ; anc. sl. *poniava*, linteum, *o-pona*, velum, cortile, etc. (Ch. Miklosich., *Radic slov.* p. 70.)

En lith., de *pinti*, *pyne*, tresse; de plus *pantis*, corde, lien, en rapport probable avec *panóti*, envelopper en liant. Cf. irl. *páinte*, corde, *páinteir*, lacet, lacs.

En grec πῆνος, πήνη, πηνίον, le fil de la trame, etc. ; peut-être pour σπῆνος, de σπάω.

En latin, *pānus*, id. (du grec?), et *pannus*, étoffe.

En goth. *fana*, étoffe, drap, anc. all. *fano*, drap, drapeau, etc., mots qui ne sauraient se lier directement à *spinnan*, ni avoir perdu une *s* initiale.

A ces rapprochements, j'ajouterai encore l'albanais *pen*, corde, et surtout le persan *panâm*, fil de soie (cf *banah*, corde, et kourd, *ben*, fil), qui étend notre groupe à l'Orient.

Il est certainement singulier de ne trouver, dans tous ces exemples, aucune trace de l'*s* initiale de la racine *span*, et cela dans plusieurs langues où le groupe *sp* est très en usage. Je n'en connais qu'un cas unique, mais remarquable, parce qu'il se rencontre dans le tirhaï du Caboul, où *spansî* est le nom du fil. D'après tout cela, et sans pouvoir décider si la forme primitive de la racine a été *spâ*, *span* ou *pan*, avec le sens d'étendre, puis de filer, tresser, tisser, il faut admettre que très-probablement les deux formes ont coexisté déjà avant la séparation des Aryas.

§ 224. — LA QUENOUILLE ET LE FUSEAU.

Ces deux instruments primitifs du filage remontent certainement à la plus haute antiquité, et leur simplicité même a contribué à en perpétuer l'usage jusqu'à nos jours, à côté du rouet plus compliqué, et d'une invention relativement moderne.

1). Les noms de la quenouille, bien que très-variés, appartiennent, en général, au fond le plus ancien des diverses langues. Cela vient, en partie, de ce que dans l'origine on se servait d'un roseau, à la fois solide et léger, pour y placer la laine ou l'étoupe, et que le nom du roseau devenait celui de la quenouille. Or, l'ancienne synonymie du roseau était déjà très-riche, et chaque idiome semble y avoir puisé de son côté. Plus d'une fois, en effet, tel mot européen qui ne désigne que la quenouille trouve son corrélatif probable parmi les noms orientaux du roseau. En voici quelques exemples.

Scand. *rockr*, quenouille ; anc. all. *rocho*, *roccho ;* all. mod. *rocken ;* angl. *rock.*—Armén. *rokh*, quenouille ; mais pers. *ruch,* roseau. Cf. anc. slav. et rus. *rogozŭ*, pol. *rogoż*, etc., id.

Gr. ἠλακάτη, quenouille, et roseau, flèche, etc. — L'arménien *aghegad* = *alegad*, quenouille, semble provenu du grec, dont l'origine est fort incertaine. — Je ne sais si dans l'arménien *eghêkn* = *elêkn*, roseau, il y a plus qu'une ressemblance fortuite.

Lat. *colus*, quenouille, peut-être allié à *calamus*, κάλαμος, germ. *halm*, etc., ainsi qu'au sansc. *kalama*, *kalana*, roseau, cf. corn. *koilen*, id., et t. I, p. 97. — Le bas-latin *conucula*, d'où notre *quenouille*, est-il pour *colucula*, ou vient-il de *cōnus*, malgré la longueur de l'*ō ?* Quoi qu'il en soit, il a passé à l'anc. all. *cuncla*, all. mod. *kunkel*, et Stokes (*Ir. Glos.*, p. 80) y rattache aussi l'irl. moyen *cuigel*, de *cuingel*, à cause du *g* non aspiré. Mais pourquoi le cymr. *cogel*, armor. *kégel*, corn. *kigel*, ont-ils, contre

l'ordinaire, supprimé la nasale? Il est certainement singulier que le persan *kâgal* se trouve désigner un roseau, et l'irl. *cuigel* pourrait être provenu du cymrique *cogel* = *kâgal*.

Anc. sl. *kădielĭ*, pensum lini (Dobr. *Instit.*, p. 105), mais trama suivant Miklosich. (*Radic.*) Dans tous les autres dialectes, quenouille, rus. *kudélĭ*, pol. *kădziel*, ill. *kudjeglia*, etc. — Scr. *kâṇḍa*, tige, verge, tige de roseau entre deux nœuds, flèche, etc. Cf. *kaṇḍâla, kâṇḍôla*, corbeille de joncs.

En sanscrit, je ne trouve, pour la quenouille, que *sûtralâ*, de *sûtra*, fil, et *lâ*, prendre. (Wilson.)

2). Le fuseau présente également une synonymie très-variée, dont les termes se rattachent, en partie, aux verbes qui expriment l'action de filer (vid. sup.) Deux de ses noms paraissent anciens.

a). J'ai parlé plus haut du sanscrit *tarku* ou *tarkuṭî*, fuseau, *tarkuṭa*, filage, que le Dict. de Pétersbourg considère comme une inversion de *kartu*. Il est plus probable, toutefois, qu'il dérive de la rac. *tark*, laquelle n'a plus que le sens abstrait de perpendere, dubitare, suspicari, mais dont la signification primitive, ainsi que le remarque Benfey (*Gr. W. L.* I, 674) a dû être celle de tourner. Cf. *volvere animo*. Cette conjecture, d'ailleurs, est tout à fait appuyée par la comparaison du lat. *torqueo*; du goth. *treihan*, ags. *thregian*, anc. all. *drahjan*, tourner, tordre, etc., du cymr. *torchi*, id., *trwc*, tour, armor. *treki*, troquer, échanger, c'est-à-dire tourner, *trok*, *trokl*, *troc*, etc. Cf. aussi l'arménien *turkn*, roue de potier [1].

Pour en revenir au fuseau, Benfey (loc. cit.) rapproche de *tarku* le gr. ἄτρακτος, fuseau (ἀ préfixe = *sa* ou *ava*), ainsi que de *tarka*, doute, l'adj. ἀτρεκής, vrai, certain, indubitable.

b). Le sansc. *vartana* ou *vartulâ*, de *vṛt*, vertere, désigne plus spécialement le peson du fuseau, ou la boule que l'on y adaptait pour faciliter sa rotation. A la première forme répond exactement l'anc. slav. *vrieteno*, *vreteno*, fuseau, rus. *vereteno*, pol.

[1] L'irl. *torc*, cœur, de son mouvement, répond au scr. *tarka*, agitation d'esprit, doute, conjecture, désir.

wrzeciono, etc., à la seconde, le diminutif polonais, *wartolka*, peson du fuseau. La racine verbale est conservée dans l'anc. sl. *vrĭtieti*, *vratiti*, circumagere, vertere, rus. *vertietĭ*, pol. *wiercieć*, id., *wartać*, faire tourner le fuseau. Du latin *verto*, dérive également *verticillus*, bas-latin *verteolus*, d'où peut-être l'allemand moderne *wertel*, *wirtel*, qui manque aux anciens dialectes ; mais cf. ang.-sax. *wrîdhan*, scand. *vrida*, torquere. Enfin, et bien que les langues celtiques ne possèdent plus la racine verbale, on trouve en irl. moyen *fersaid*, mod. *fearsaid*, fuseau, pour *fertaid* (cf. *feartas*, roue), en cymr. *gwerthyd*, en corn. *gurhthit*, et en armor. *gwerzid*.

c) En fait d'analogies purement européennes, je citerai encore le lith. *warpste-tis*, fuseau, *werptuwis*, peson de fuseau, de *werpti*, filer, avec beaucoup d'autres dérivés. Cf. *werbti*, tourner le foin, et le goth. *hvairban*, ags. *hweorfan*, scand. *hverfa*, anc. all. *hwerban*, vertere, verti. En cymrique, le fuseau est aussi appelé *chwarf*, *chwerfan*, de *chwerfu*, tourner, dont le *chw*, = *sv*, indique une *s* prosthétique au lieu de l'*h* = *k* du germanique.

§ 225. — LES PRODUITS DU FILAGE, LE FIL, LA CORDE.

Plusieurs des noms du fil dérivent des verbes qui expriment l'action de filer, et ont été déjà mentionnés incidemment. D'autres, ainsi que ceux de la corde, ont le sens primitif de lien, et ne prouveraient pas par eux-mêmes que les anciens Aryas aient su filer, puisqu'on peut faire des liens avec des fibres de plantes, des lanières de cuir, etc. Toutefois, comme le fait de la pratique du filage est suffisamment démontré, je joins ici ceux de ces noms que leurs analogies paraissent faire remonter au temps de l'unité.

1). Scr. *bandha*, *bandhana*, lien, corde, pour le bétail, *baddhrî*, courroie, etc. ; rac. *badh*, *bandh*, ligare. — Pers. *band*,

lien, corde, de *bandan*, *bastan*, lier; belout. *bandĭch*, fil, corde.

Goth. *bandi*, lien; ags. scand. *band*, id. et fil, scand. *benda*, corde; anc. all. *pant*, *pinta*, lien, etc.; rac. *bind*, *band*, *bund*, lier. — Le *b* pour scr. *b* est ici une exception.

Irl. ers. *bann*, corde, lien; cymr. *bydd*, *byddag*, lacs, piége, etc.

Pott (*Et. F.*, I, 251) compare aussi πεῖσμα, corde, de la rac. πιθ, πείθω, persuader, primit. lier. Benfey (*Gr. W. L.* II, 94) part d'une forme πενθ = *band*, comme πυθ = *budh*, etc. Cf. πενθερός, beau-père, et scr. *bandhura*, parent. Pott place également ici le latin *fūnis*, pour *fudnis*, malgré l'irrégularité de l'*f* pour *b*, au lieu de *bh*, comme en germanique *b* pour *b* au lieu de *bh*. Ces termes seraient entr'eux dans le même rapport que le scr. *budhna*, le gr. πυθμήν, l'anc. all. *bodam* et le lat. *fundus*.

2). Scr. *sêtra*, lien, de *si*, ligare. Cf. *sêru*, qui lie, *sîman*, *sîma*, limites, et le vêd. *sîrâ*, fleuve, suivant Kuhn (*Z.S.* II. 457) proprement fil.

Gr. ἱμας,-μαντος, pour σιμας, courroie; et peut-être σειρά,-ρή, corde (Benfey, *Gr. W. L.* I, 289).

Irl. *síoman*, ers. *sìaman*, corde, = *sîman*, mais l'*m* devrait, ce semble, être aspirée.

Anc. sax. *simo*, lien, scand. *seymi*, fil. — Goth. *sail*, corde, ags. *sael*, scand. et anc. all. *seil*, id., anc. all. *silo*, trait d'un char. — Anc. all. *saito*, *saita*, corde, *said*, lacs, etc. D'après Kuhn (*Z. S.* II, 466), anc. all. *sinwa*, *senwa*, ags. *senw*, scand. *sin*, nervus. Cf. scr. *sinâti*, *sinôti*, de *si*.

Lith. *sētas*, corde pour le bétail, *sēris*, fil. — Cf. lett. *seet*, lier.

Anc. sl. et rus. *sietĭ*, lacs, pol. *sieć*, filet. — Anc. sl. *silo*, rus. *silokŭ*, lacet. — Rus. *sima*, ficelle, etc.

On remarquera surtout l'identité du suffixe *man*, *ma*, dans plusieurs branches.

3). Scr. *dâman*, *dâmâ*, corde, de *dâ*, ligare.

Gr. δέμα,-ατος, lien, de δέω.

Irl. *damhnadh*, corde.

4). Scr. *pâça*, lien, de *paç*, ligare.

Zend. *fasa*, id. (*Vendid.* IV, 147.)

Irl. *fasg*, id., *faisgim*, lier ; cymr. *ffas*, *ffasg*, id.

Rus. *pásmo*, pol. *pasmo*, écheveau de fil ; pol. *pasek*, lien, bande.

5). Scr. *sarat*, *sarit*, fil, de *sṛ*, *sar*, ire, fluere, caus. *sâray*, extendere.

Armén. *sarich*, corde.

Gr. ὅρμος, corde, chaîne, collier, ὁρμία, ligne à pêcher, ἕρμα, lien, pendant d'oreille, etc., de ἕρω, εἴρω = lat. *sero*, d'où *series*, *sertum*, etc. (Cf. Benfey. *Gr. W. L.* I, 59.)

6). Scr. *snâva*, tendon, muscle, de *snu*, fluere, comme *sarat*, de *sar*, par la notion du mouvement continu en ligne droite.

Goth. *snôrjô*, corde, scr. *snûra*, anc. all. *snôr*, *snuor*, filum, linea. Cf. goth. *snivan* (*snau*, *snêvun*, ags. *sneowan*, et *snyrian*, alacriter ire.)

Rus. *o-snóva*, pol. *o-snowa*, chaîne de tissu, fil de la vie, etc., et, figurément, en russe et en anc. sl. base, fondement. — Cf. rus. *snovatĭ*, pol. *snować*, *snuć*, ourdir la chaîne, tirer un fil, mais aussi, glisser sur l'eau, ramper, etc.

7). Scr. *andu*, *anduka*, lien, chaîne que l'on met aux pieds des éléphants, sorte d'ornement au pied des femmes. — Suivant les grammairiens indiens, d'une rac. *ad*, *and*, ligare, = *at*, *ant*, *ît*, *înt*, id. (Dhâtup) ; mais, d'après le Dict. de Pétersbourg, imaginée pour expliquer *andu*. Toutefois, plusieurs analogies semblent appuyer l'existence réelle d'une racine dans l'acception indiquée. Ainsi :

Ossèt. *andach*, fil.

Alban. *and*, *ind* ou *ent*, *int*, tisser, *índme*, *éndme*, *inture*, tissu.

Irl. *edim*, prendre, saisir (pour *endim*), *id.*, chaîne, collier, *edire* (pl.), captifs (Lhuydd et O'R.) Cf. *eide*, *eideadh*, étoffe, vêtement, *eidighim*, vêtir ; ers. *éid* (impér.), vesti, *éididh*, *eudach*, étoffe. Anc. irl. *étach*, *éitach*, *etiuth*, vestitus. (Zeuss. *G. C.* 768, 777), *con-étid*, induite (841), rac. *ent*.

Cymr. *edau*, *edaf*, fil, *eddi*, chaîne de tissu, lisse.

Cette même racine existe peut-être en composition avec le préfixe *prie* = *pra*, dans l'anc. slave *prêdă* (*prêsti*), je file, d'où *prêdivo*, fil, *prêslitsa*, fuseau, etc. Cf. passim les autres dialectes.

ARTICLE 2.

§ 226. — LE TISSAGE.

Pour l'action de tisser, la langue primitive possédait sans doute déjà plusieurs racines, dont les deux principales se retrouvent, avec de nombreux dérivés, dans la plupart des idiomes de la famille.

1). La plus simple, et probablement la plus ancienne, se présente en sanscrit sous la forme de *vê (vayati)*, dont j'ai déjà parlé à l'article de l'araignée (t. I, p. 520). De là *vâya*, *vêṇi*, tissage, mais aussi *vâ*, *vâṇi*, avec un *â* plus primitif que l'*ê* (cf. l'infin. *vâtum* et le futur *vâta*, *vâsyati*), de sorte que la véritable racine est *vâ*. Ce *vâ* se contracte en *u*, *û*, dans plusieurs temps du verbe, partic. passé *uta*, *ûta*, prét. 3ᵉ pers. pl. *ûvus*, *ûyus*, passif *ûyatê*, etc.; et de même dans *ûti*, tissage, etc. Ces variations sont importantes à noter pour les rapprochements comparatifs.

Cela permet, en effet, de rattacher à *vâ* l'afghan *ôdal*, tisser, où *dal* est le suffixe de l'infinitif [1], de sorte que la racine se réduit à *ô*, comme dans le védique *ô-tu*, trame, pour *vâtu*. Je n'en trouve pas d'autres exemples dans les langues iraniennes.

En grec, la rac. *vâ* ne s'est conservée que dans quelques dérivés. Pott y rattache ἤ-τριον, tissu et chaîne de tissu (*Et.F.* I, 230)

[1] Cf. Ewald, dans la *Z. S. f. d. k. d. morg.* de Lassen, t. II, 298 et 310.

suivant Benfey, d'un substantif perdu ἦτρον, ϝήτρον = scr. hypoth. *vâtra-m*. Cf. *vêtra*, roseau (*Gr. W. L.* I, 285). De plus, ὑ-μήν, ὑμενος, tissu, membrane; cf. scr. *vêman*, métier à tisser. D'autres rapprochements paraissent moins sûrs.

En latin, nous trouvons *vieo* = *vayâmi*, tisser, tresser, lier, d'où *vīmen*, tige flexible, osier. A *vê*, probablement *vēlum*, voile, c'est-à-dire tissu. Cf. anc. irl. *fíal* (Zeuss. *Gr. C.*, p. 22), armor. *gwél*, id.

A *vayâmi* répond d'ailleurs l'irl. *fighim*, avec ses dérivés *fighe*, *figheadh*, tissage, *figheadóir*, tisserand, etc. La forme simple reparaît dans le cymr. *gwēu*, *gwau*, l'armor. *gwéa*, le corn. *guia*, avec de nombreuses provenances.

Les langues germaniques ne semblent pas offrir de traces de cette racine, mais l'anc. slave nous offre *viti* (*viiâ*) avec le sens un peu différent de *circumvolvere*, comme le lat. *vieo;* rus. *víti*, pol. *wić*, tresser, tordre, etc. De là *vienĭtsĭ*, rus. *vienokŭ*, pol. *wiena*, *wianek*, guirlande, tortis; anc. sl. *vieika*, vimen, pol. *wić*, id., etc.; anc. sl. *na-voi*, liciatorium, ensouple, de *na*, super + *viti*. Les termes lithuaniens correspondants sont *wyti* (*wyiu*), tresser, *wytis*, osier, *wainikkas*, guirlande, etc.

Le lithuanien toutefois possède la racine *vâ* sous une autre forme dans *austi* (*audu*, *audmi*), tisser, d'où proviennent *udis*, *audimmas*, tissu, *audejas*, tisserand, etc. Le *d* n'est ici qu'une addition qui caractérise les verbes causatifs en lithuanien. Cf. *wóras*, araignée, c'est-à-dire tisseuse, de *vâ* + suff. *ra*.

2). A côté de *vâ*, on trouve en sansc. *vap*, texere, mais aussi jacere, serere, gignere, tondere. Ce n'est là probablement qu'une forme causative de *vâ* = *vâpay*, avec la voyelle devenue brève, comme dans *snapay*, *de snâ*, etc., et suppression de la caractéristique *ay*. De même que *vâ*, texere, semble exprimer, comme *vâ*, flare, un mouvement continuel de va-et-vient, le causatif *vap*, texere, jacere, serere, paraît s'appliquer à l'action de lancer la navette ou la semence. La forme *vabh*, signalée par Aufrecht dans un nom de l'araignée (cf. t. I, p. 521), et que confirment les analogies du grec et des langues germaniques, n'est-elle

qu'une variante de *vap*, ou une racine distincte ? La question reste douteuse [1].

Spiegel reconnaît la rac. *vap*, contractée en *up*, dans le partic. zend. *ubda*, d'où l'adj. *ubdaêna*, litt. fait d'un tissu [2]. La forme régulière *uf*, pour *vaf*, se montre dans d'autres cas, avec le sens secondaire de composer poétiquement, et de célébrer, comme pour le gr. ὑφαίνω (Beitr. I, 315). Le persan moderne l'a conservée dans *bâftan, bâfidan*, tisser, d'où *bâfandah, bâf-kar*, tisserand, *baf, bafrah, wafrah*, métier à tisser, *abaft*, grosse étoffe, etc.

A *vabh, ubh*, appartient sans doute le gr. ὑφαίνω, tisser, ὑφή, tissage, ὕφος, tissu, etc., plutôt qu'à *vap*.

Il en est de même de l'anc. all. *weban* ou *wepan*, texere, d'où *weberi*, textor, *weppi, wuppi*, textura, *wâba*, favus, le gâteau de miel étant comparé à un tissu. Dans l'ang.-sax. *wefan*, scand. *vefa*, texere, et leurs dérivés, *weft, vaf, vefr, vefari*, etc., l'*f* représente, comme souvent, un *bh* primitif, et non pas un *p*, et le *b* régulier reparaît dans l'ang.-sax. *web*, tissu, *webba*, tisserand. Toutefois, l'anc. all. offre aussi quelques formes avec *f*, telles que *wefal* subtemen, et *vifjan*, texere, qui se lient mieux à *vap* qu'à *vabh*, et qui semblent indiquer la coexistence des deux racines. Cf. le goth. *veipan* (*vaip, vipun*), στεφανοῦν, d'où *vaips, vipja*, guirlande, où le *p* primitif est resté intact, comme dans d'autres cas.

L'affaiblissement de la voyelle *a* en *i*, qui se remarque ici, se produit déjà dans le sanscrit *vip*, jacere = *vap*, ainsi que dans le zend *vip, vif*, semen emittere = scr. *vap*, serere, au partic. *vipta* ou *vîpta*, au potentiel *ufyât*, etc. Une forme germanique *vib* ou *vîb*, provenue de *vabh*, peut également s'inférer du goth. *bi-vaibjan*, entourer, envelopper. Cf. plus haut l'acception du sanscr. *ubh*, peut-être = *vabh*. C'est à cette forme, ce semble, et dans le sens de tisser, qu'il faut rapporter le nom germanique de la femme, anc. all. *wîp, wîb*, ags. *wîf*, scand. *vîf*, ainsi nommée

[1] Cf. avec *vabh*, la rac. *ubh*, tenir ensemble, tenir réuni, avec *apa* et *pra*, lier, joindre, ce qui conduirait à la notion de tisser par une autre voie que *vap*.

[2] Vendid. VIII, 65, 68. *Vaçtra ubdaêna*, vêtement de tissu, par opposition à *vaçtra tzaêna*, vêtement de peau.

d'une de ses principales occupations aux temps plus anciens[1].

3). La rac. *taksh*, fabricari, déjà mentionnée plusieurs fois avec des applications diverses, tailler, construire, filer, prend encore l'acception de tisser dans le pers. *tâchtan*, et latin *texo*, d'où *tēla*, toile, *sub-tēmen*, trame, tissu, etc., tandis que *tēlum* et *tēmo* se rattachent encore à celle de tailler. La même transition se remarque dans le russe *tĕsma*, *tesĭma*, tissu, ruban de fil, pol. *tasma*, par rapport à *tesátĭ*, tailler = scr. *taksh*. Mais les langues slaves ont en outre, pour tisser, l'ancien sl. *tŭkati*, rus. *tkatĭ*, illyr. *tkati*, pol. *tkać*, etc., avec une foule de dérivés dont je ne cite ici que l'anc. sl. *tŭkačĭ*, textor, *tŭkaniie*, textura, le rus. *utokŭ*, *zatokŭ*, trame, boh. *autek*, pol. *wătek*, etc., formes qui correspondent à la racine plus simple *tak*.

Nous verrons, en parlant de la poésie, que le sanscrit emploie *taksh* aussi bien que *vâ*, tisser, pour exprimer le travail de la composition poétique, comme en latin *texere carmina*. Comme on ne taille pas les poëmes, il est probable que *taksh* a été pris ici, et peut-être plus généralement, dans l'acception de *texo*.

4). Plusieurs des termes du tissage et de ses produits se lient à la rac. scr. *tan*, tendere, qui a figuré déjà à l'article du filage. De là *tantu*, chaîne de tissu et fil, *tanti*, tisserand, *tantra*, métier à tisser, *tântava*, tissu, *santânikâ*, toile d'araignée, etc.

Au pers. *tanîdan*, tendre, puis tisser et filer, se lient *tanah*, *tanîd*, tissu, *tânah*, chaîne de tissu, *tanîdah*, métier à tisser, *tantah*, toile d'araignée, etc. — Cf. ossèt. digor. *tuna*, étoffe, drap.

En irlandais, où nous avons trouvé *tonnaim*, filer, le subst. *tannaidh*, désigne la trame. Il est probable que *tona*, *tonach*, vêtement, chemise, a signifié simplement toile ou tissu, ce qui conduit à comparer aussi le lat. *tunica*.

[1] Benfey. (*Gr. W. L.* I, 341) voit dans *wîb*, celle qui reçoit la semence, de *vip* pour *vap*, serere, gignere, et compare le gr. οἰφέω, coire, qui appartient à *yabh*, id., mais, d'une part, le *b* germanique ne répond pas à *p*, et de l'autre, le nom de la femme exigerait quelque suffixe qui indiquât la passivité.

5). Une autre racine, commune à plusieurs langues dans le sens de tresser, tisser, se rattache au sansc. *pṛć*, *pṛnć*, et *pṛǵ*, *pṛnǵ*, *parǵ*, *praǵ*, conjungere, miscere. Cf. *ava-praǵǵana*, bord d'une chaîne de tissu.

A *pṛnǵ*, répond l'anc. slave *prĕshti*, (*prĕgă*), avec la signification un peu divergente de *intendere*, mais qui prend celle de *jungere*, avec le préfixe *vŭ*, in [1]. Cf. rus. *priajka*, boucle; mais *priaćĭ*, joindre, unir, à scr. *pṛnć*. Partout ailleurs, c'est cette dernière forme qui prévaut. Ainsi :

Pers. *parćîdan*, river un clou, c'est-à-dire joindre; mais *parćah*, étoffe de coton, *parćam*, frange, ramènent à la notion de tisser.

Gr. πλέκω, lat. *plecto*, *plico*, tresser, lier, tisser, avec leurs dérivés πλέκος, πλέκτη, πλεκτάνη, πλοκή, *plexus*, etc., corde, filet, tresse, tissu, etc.

Anc. all. *flehtan* (*flaht*, *floht*, *fluht*), scand. *fletta*, nectere, intexere, plectere, *gefleht*, *gefluhte*, textura. Cf. goth. *flahtom*, torquibus. De là aussi *flahs*, lin.

Cymr. *plygu*, armor. *pléga*, plicare, et *plethu*, tresser, *plithaw*, être mêlé, complexe, avec suppression du *c* devant *t*, comme à l'ordinaire.

L'anc. slav. *plesti* (*pletă*) plectere, d'où *pletina*, textura, *plotŭ*, sepes, etc., que l'on a comparé, est probablement différent, l'absence de la gutturale ne s'expliquant pas comme pour le cymrique. Schleicher (*Form. lehre*, 120) compare le goth. *falthan*, plicare, sûrement distinct de *flehtan*.

6). L'arménien *anganel*, tisser, semble appartenir à la même racine que le sanscrit *aṅhu*, angustus, le goth. *aggvus*, le gr. ἄγχω, lat. *ango*, etc.; car, en tissant, on serre, on étreint les fils.

Je crois retrouver cette application spéciale de la racine *angh* dans l'irlandais *eige*, *oige*, *uige*, tissu, dont le *g* non aspiré indique une nasale supprimée. Cf. anc. irl. *óigthidi*, sartores (Zeuss. 767).

La même suppression se remarque dans *eigean*, anc. irl. *écen*

[1] Miklosich. *Rad. Slov.*, p. 69.

(Zeuss. 770), nécessité, compulsion; cf. ἀνάγκη, pour ἀνάγχη, de ἀνα+ἄγχω; tandis que le cymr. *ing*, étroit, difficile, a conservé la nasale.

En anc. slave, cette racine se présente sous la forme *ãz*, *iãz*, d'où *ãzŭ*, *iãzŭ*, vinculum, *ãzina*, *ãzota*, angustia, etc.; mais on trouve aussi *vãzŭ*, pol. *wiãz*, lien, avec un *v* qui ne paraît être que le préfixe *vŭ*, in, en rus. *v*, en polon. *w*. D'après cela, le verbe *vĭzati*, ligare, rus. *viazatĭ*, pol. *wiãzać*, etc., semble composé de *vŭ*+*ãz* ou *iãz*. Or, en russe, *viazatĭ* signifie non-seulement lier, mais nouer, tisser, tricoter, et de là dérivent *viazenie*, tricot, *viazeia*, tricoteuse, etc., ce qui nous ramène aux applications spéciales de l'arménien et de l'irlandais.

7). A côté du tissage proprement dit, on a connu et pratiqué, sans doute, dès les temps les plus anciens, l'art analogue de combiner les fils par divers systèmes de mailles. C'est ce qu'exprime, en sanscrit, la rac. *sṛǵ*, *sarǵ*, *sraǵ*, proprement *emittere*, *effundere*, puis *extendere*, *serere*, d'où *sraǵ*, guirlande, puis, enfin, tricoter, comme l'interprète Weber, dans un passage où il est question d'un travail de femmes[1]. Kuhn, qui traite de cette racine (*Z. S.* II, 457; IV, 25, 26), compare l'anc. all. *strecchan*, extendere, d'où *stric*, *stricch*, laqueus, funis, et *stricchan*, nectere, all. mod. *stricken*, tricoter, etc. Il y ramène également *strang*, funis (rac. *string*, *strang*, *strung*), ainsi que στράγγω, et *stringo*, et présume une racine primitive *stṛg*, *starg*, *strag*. Toutefois le *t* peut avoir été ajouté par les trois langues ci-dessus, auxquelles le groupe initial *sr* est étranger. L'irlandais, en effet, qui possède bien le groupe *str*, nous offre cependant *sreangaim*, stringo, et *sreang*, corde, lacet, fibre. En grec même, on trouve σαργάνη, lien, corde, et ouvrage tressé, corbeille, etc., mais aussi, il est vrai, ταργάνη, tous deux peut-être de σταργάνη.

[1] *Zwei vedische texte, über omina et portenta*. Berlin, 1859, p. 373.

§ 227. — LE MÉTIER A TISSER.

Les premiers essais du tissage auront été faits simplement à la main; mais la lenteur et l'imperfection de ce procédé ont dû conduire de bonne heure à imaginer des moyens d'exécution plus expéditifs. De là l'invention du métier à tisser, laquelle remonte partout aux temps préhistoriques, et qui s'est modifiée d'âge en âge par des perfectionnements successifs. Ce qu'il a été au début, et dans sa simplicité primitive, c'est ce dont il n'est plus possible de se faire une idée précise, et les langues ne nous fourniront à cet égard que des données fort incomplètes.

Les indications réelles les plus anciennes que nous possédons à ce sujet pour les peuples de race arienne sont celles qui se trouvent dans quelques passages des poëmes homériques, mais elles restent obscures en plusieurs points. Le plus important de ces passages est celui de l'Iliade (XXIII, 760), où l'on voit la tisseuse à l'œuvre. Malheureusement, ici déjà, les traducteurs ne s'accordent point sur ce qu'il faut entendre, soit par le κανὼν qui est près de sa poitrine, et qu'elle tend (τανύσσῃ), d'autres traduisent qu'elle lance, avec les mains, soit par le πηνίον qu'elle tire hors de la chaîne μίτος. Je laisse de côté les conjectures diverses qui ont été faites, parce qu'elles n'intéressent pas la question plus obscure encore du métier à tisser au temps de l'unité arienne.

1). Ses noms dérivent généralement des racines *vap* ou *vâ*, avec des suffixes qui varient. Le sanscrit a les composés *âvâpana*, de *â* + *vap*, causat. *tantuvâpa*, qui tisse le fil, *vâpadaṇḍa*, *vâṇadaṇḍa*, *vâyadaṇḍa*, bâton à tisser, etc. Le persan *wafrah*, *bafrah*, *baftarî*, de *baftan*, répond, pour les suffixes, au scr. *vapra* et *vaptar*, mais de *vap* dans l'acception de semer, père, semeur, champ, etc. Le lithuanien *austuwas* vient de même de *austi* (Cf. p. 167). Les composés germaniques ang.-sax. *web-beam*,

scand. *wef-stadr*, anc. all. *weppi-paum*, mod. *web-stuhl*, ainsi que l'erse *beart-fhige*, machine à tisser, etc., sont des formations toutes récentes.

Un seul des noms de cette classe paraît être décidément ancien ; c'est le sansc. *vêma*, *vêman*, de *vê* ou *vâ*. Si l'on se rappelle le changement de *vâ* en *u* dans les dérivés, et si l'on compare le sansc. *umâ*, lin, dont la formation est la même, on n'hésitera pas à y rattacher l'angl.-saxon *uma*, métier à tisser. (Boxhorn. voc. cit.) Ce nom, d'ailleurs isolé dans les langues germaniques, est peut-être celtique, car il se retrouve dans l'irlandais *um*, *uam*, *uaim*, a weaver's harness (O' R.), d'où *uamaim*, accoutrer, Cf. *uaim*, broderie. On devrait attendre *umh*, au lieu de *um*, mais l'*m* échappe quelquefois à l'aspiration ; et, après tout, le mot pourrait aussi provenir de l'anglo-saxon.

2). Ce premier groupe de noms ne nous apprend rien sur la disposition de l'ancien métier, mais un autre nous fournit la preuve que le tissage s'opérait verticalement, et non, comme plus tard, horizontalement. Cela résulte de quelques-uns des noms du métier et de la chaîne.

Le sanscrit n'a pas de terme qui se rapporte à ce procédé, mais on y trouve *sthavi*, tisserand, de *sthâ*, stare, ce qui indique déjà que l'ouvrier travaillait debout.

Le grec ἱστός, de ἵστημι, désignait, soit le métier, soit la chaîne, soit la pièce d'étoffe en œuvre. De là ἱστουργός, ἱστοπόνος, tisserand, ἱστών, atelier à tisser, ἱστίον, tissu, etc. L'expression de ἱστὸν ἐποιχομένη, tournant autour du métier ou de la toile, qu'emploie Homère en parlant de Calypso (Od. V, 63), montre que la tisseuse était debout, et se portait alternativement aux deux côtés de son ouvrage. Hésiode recommande à la femme de dresser la chaîne, ἱστὸν στήσαιτο γυνή. La chaîne elle-même s'appelait στήμων, comme en latin *stāmen*, et l'on disait aussi στῆσαι τόν στήμονα[1]. Elle était maintenue verticalement par des poids, ἀγνύθες, λαῖαι, *pondera*. *Quemadmodum tela suspensis*

[1] Cf. Ovid. *Metam.* IV, 275. *Radio stantis percurrens stamina telae.*

ponderibus rectum stamen extendat. (Senec. *Epist.* 90.)

A la même rac. *sthâ*, se lient dans les autres langues de l'Europe, le cymr. *ystawf* = *ystâm;* chaîne de tissu, d'où *ystofi*, ourdir la chaîne, etc., en armor. *steûven*, *steûen*, d'où le verbe *steûvi*, *steûi;* le scand. *vef-stadr*, métier à tisser, le lith. *stáklės* (pl.), id., le rus. *stanŭ*, *stanókŭ*, id., etc.

Une curieuse coïncidence extra-arienne à signaler est celle de l'hébreu *shthi*, chaîne de tissu, arab. *satâ*, *satât* (Cf. pers. *satâdan*, stare), suivant Gesenius, d'une racine inusitée *shâtâh*, texuit. Il va sans dire que je n'en infère pas que les Sémites aient reçu des Aryas l'art du tissage.

Le tissage vertical, resté en usage dans l'Inde, existait aussi chez les anciens Égyptiens, comme on le voit par un dessin que reproduit Wilkinson (*Anc. Égypt.*, p. 85). Livingston observe que, aujourd'hui encore, à Angola et dans toute l'Afrique centrale, le procédé est exactement le même[1].

3). Les diverses parties du métier à tisser ont reçu des noms particuliers à mesure que son mécanisme s'est modifié. La navette également a changé de nature et de forme, par suite de l'introduction du tissage horizontal, de sorte que les termes qui la désignent dans les diverses langues n'offrent rien qui puisse nous révéler son nom primitif.

§ 228. — LA CHAINE ET LA TRAME.

Ces deux éléments nécessaires de tout tissu n'ont jamais essentiellement varié, et cependant leur nomenclature présente des divergences multipliées, parce que les termes se rattachent tour à tour aux notions diverses de tisser, jeter, battre[2], dresser,

[1] *Travels in South. Africa*, p. 399.

[2] Par ex. χρόκη, trame, de χρέκω, comme l'allemand *einschlag*. — L'ang.-sax. *wearp*, scand. *varp*, anc. all. *waraf*, chaîne, de *vairpan*, jeter, comme le cymr. *bwrw*, chaîne et jet, etc.

traverser, etc. J'en ai déjà signalé quelques affinités dans les articles qui précèdent ; j'y reviens ici pour réunir et compléter ces rapprochements.

1). A la racine *vâ* se lient plusieurs noms de la chaîne et de la trame, mais avec des formations très-diverses.

Sansc. *ôtu*, trame, pour *vâtu*.

Gr. ἤτριον, chaîne, pour ϝήτριον.

Lith. *at-audai*, plur. trame, de *austi*, tisser (Cf. p. 167).

Irl. erse *inneach*, trame, probablement composé avec le préfixe *inn*, *int*, = ἀντι, *inn-each*, pour *int-fheach*, de *int-fighim*, littér. contre-tisser (Cf. p. 167).

Cymr. *anwe*, armor. *anneûen*, trame, du même préfixe *an*, *ann*, de *ant*, et de *gweü*, tisser.

Au synonyme *vabh*, gr. ὑφ, se rattachent ἐφυφή, συνυφή, trame, ainsi que les termes germaniques, ang.-sax. *weft*, *wefla*, *aweb*, *oweb*, scand. *vaf*, *veftr*, anc. all. *weppi*, ang. *woof*, *weft*, etc.

2). Sansc. *tantra*, chaîne ; rac. *tan*, tendere.

Pers. *tânah*, id.

Irl. *tannaidh*, trame (Cf. p. 169).

3). Pers. *târ*, *târah*, chaîne de tissu, et fil, corde, corde d'arc ou d'instrument. Cf. *tîr*, *tîrah*, fil, en armen. *ther* ; et le sansc. *târa*, corde d'instrument. La rac. est *tṛ*, *tar*, trajicere.

Le fil mis en travers constitue mieux encore la trame. De là le lat. *trama*, qui parfois désigne aussi la chaîne, et auquel répond, avec un sens primitif analogue, le scand. *thröm*, anc. all. *drum*, limbus, angl. *thrum*, les fils qui dépassent le bord de la toile après le tissage, *to thrum* = to weave, twist, fringe. Cf. armor. *trémen*, passage, etc.

4). Gr. στήμων, chaîne.

Lat. *stāmen*.

Cymr. *ystawf*, armor. *steüen*, Cf. p. 173.

Le corrélatif sanscrit *sthâman* ne signifie que stabilité.

§ 229. — LES PRODUITS DU TISSAGE.

Ici encore les termes directement comparables sont en très-petit nombre, et cela s'explique facilement. Au début, les produits du tissage étaient simples et peu variés; mais, dans la suite des temps, ils se sont multipliés à l'infini, et ils ont pris des noms spéciaux. Quelques-uns de ces noms ont passé d'une langue aux autres par l'influence du commerce, et ne prouvent rien quant aux affinités primitives[1]. D'un autre côté, les termes généraux qui désignent l'étoffe, le tissu, la toile, le drap, ont suivi le sort des racines qui expriment l'action de tisser, et nous en avons signalé déjà quelques-uns. D'autres trouveront leur place à l'article qui concernera les vêtements.

ARTICLE 3.

§ 230. — LA COUTURE.

Le fil et l'étoffe une fois obtenus, il ne reste plus qu'à les mettre en œuvre, au moyen de l'aiguille, pour en confectionner des vêtements. Ici, nous rencontrons de nouveau, pour les termes

[1] Quelques exemples de ce genre sont les suivants :

Gr. χάρπασος, lat. *carbasus*, terme importé par les Phéniciens. Cf. hébr. *karpas* (Esth. 1, 6), arab. *kirbás*, *kurfus*, empruntés au persan *kirpás*, *kirbásah*, étoffe de coton ou de lin, du sansc. *karpása*, coton.

Goth. et ang.-sax. *saban*, anc. all. *saban*, *sabo*, byssus, linteum, du gr. σάβανον, sabanum, d'origine sémitique. Cf. arab. *sabanîyat*, voile de lin, du nom de *Saban*, près de Bagdad, où on les fabriquait.

Notre *taffetas*, du pers. *tâftah*, étoffe de soie, de *tâftan*, *tâbîdan*, tisser.

Notre *camelot*, peut-être du pers. *kamlah*, espèce d'étoffe, cf. sansc. *kambala*, étoffe de laine.

relatifs à la couture, un ensemble remarquable de coïncidences, qui viennent compléter et confirmer les affinités signalées pour tout le travail des étoffes.

1). La racine verbale est la même dans les langues suivantes.

Scr. *siv (sîvati)*, part. *syûta*, etc. — Cf. deer (du Caboul) *sî*, impér. couds.

Ossèt. *chouin, choin*, je couds. Le *ch* résultant d'une contraction en *sv*.

Gr. σύω, dans κας-σύω, coudre du cuir, de κατά-σύω, ou peut-être de κάς = δέρμα (Hesych.)[1].

Lat. *suo*.

Goth. *siujan*, ags. *siwian, suwan*, angl. *sew*, anc. all. *siwan, siuwjan*, suéd. *sÿ*, dan. *sÿe*, etc.

Lith. *súti (suwù, sunu)*; lett. *shût (shujù.)*

Anc. sl. *shiti (shivâ)*, rus. *shitĭ*, ill. *sciti*, pol. *szyć*, etc.

De ces diverses formes de la racine dérivent, par des suffixes variés et parfois concordants, d'abord les noms de la couture, de la suture, du fil, etc.

Scr. *syûti, sûti, sîvana, sêvana*, couture, *sûtra*, fil.

Lat. *sūtura, sūtela*.

Anc. all. *siut*, all. moy. *sût*; ags. *seam*, scand. *saumr* (d'où *sauma*, suere), anc. all. *saum*, sarcina, limbus; scand. *seymi*, fila sartorum.

Lith. *suwimas, sule*, suture, *sulas*, fil.

Anc. sl. *shĭvŭ, shĭveniie*, id.; rus. *shovŭ, shitĭë*, ill. *scjav*, pol. *szew*, etc.

Puis ceux de l'aiguille à coudre.

Scr. *sêvanî*, et *sûćî* (de *sûkî*) *sûćinî*.

Belout. *shîshin*, laghman. *sûnćik*, ossèt. *sugin*, armén. *sugn*.

Lat. *sūbula*.

Irl. *siobhal*, épingle, épine.

Anc. all. *sûila, sûla*; all. mod. *seuwel, subel*, dan. *sÿel*, etc.

Anc. sl. et rus. *shilo*, pol. *szydlo*, et *szwayca*.

[1] Cf. Curtius, *Grundz. d. gr. etym.*, p. 350.

Puis ceux du tailleur et du cordonnier.

Scr. *sûćika*, *sâući*, (de *sûćî*.)

Lat. *sūtor*.

Anc. all. *sutari*; ags. *seamere*, scand. *saumari*, de *seam*, *saumr*.

Lith. *suwējas*, *suwikkas*.

Anc. sl. *shĭvĭtsĭ*, rus. *shvetsŭ*, ill. *svitar*, *scjavaz*, pol. *szwiec*, *szwacz*, etc.

Les langues celtiques paraissent avoir perdu la racine verbale, et ne nous ont offert jusqu'ici que l'irlandais *siobhal* = *subula*. Une autre coïncidence à noter est celle de l'irl *siunán*, sorte de banne en paille pour la farine, avec le sansc. *syôna*, sac, en tant que cousu (aussi *sêvaka*[1], *sêvana*, *syûta*, *syûti*). L'ang.-sax. *seam* désigne également un sac. Comme le *v* disparaît en irlandais entre deux voyelles, on pourrait encore voir dans *séan*, filet, le corrélatif du scr. *sêvana*.

2) Aux noms de l'aiguille déjà mentionnés, il faut ajouter celui de l'alène, plus spécialement appliquée au travail des cuirs. Le terme sanscrit est *ârâ*, probablement de *ṛ*, *ar*, dans le sens de *laedere*, et qui désigne aussi une espèce d'arme, attribut du dieu *Pushan* (*Dict. de Pét*. v. c) De la même racine vient sans doute *ala*, pour *ara*, l'aiguillon du scorpion ; et ce changement de *r* en *l* se reproduit dans l'ang.-sax. *al*, *ael*, le scand. *alr*, l'anc. all. *ala*, alène, auquel répond le lithuan. *yla*, id., et l'irland. *ail*, aiguillon, piquant.

[1] On a rapproché de *sêvaka* le gr. σάκος, σάκκος, saccus qui a passé dans toutes les langues européennes ; mais l'hébreu *saq* indique une origine sémitique.

SECTION VI.

§ 231. — LA NAVIGATION.

S'il est un art dont les origines doivent être considérées comme multiples, c'est à coup sûr la navigation, que nous trouvons pratiquée à quelque degré partout où il y a des hommes et de l'eau. Aussi n'en est-il aucun qui remonte à une antiquité plus reculée, et qui ait accompagné plus constamment les phases de la civilisation humaine, depuis l'arbre creusé du sauvage jusqu'au vaisseau de ligne de nos jours. Ses progrès, naturellement, ont dépendu de la position géographique des peuples, suivant qu'elle favorisait plus ou moins les relations du commerce, et les expéditions maritimes lointaines. Sous ce rapport, et d'après les conjectures les mieux fondées, les anciens Aryas n'ont pas été placés dans des circonstances favorables ; car la mer Caspienne, la seule qu'ils aient pu connaître, n'était pas alors une voie de communication entre les peuples, et il est même douteux qu'au temps de l'unité ils se soient établis jusque sur ses bords. Il est certain cependant, et on l'a observé depuis longtemps, que les noms du vaisseau, ou plutôt du bateau, présentent un accord remarquable dans les langues ariennes ; mais, d'un autre côté, cet accord ne s'étend qu'à la rame, et cesse dès que l'on arrive aux agrès nécessaires pour la navigation maritime. On doit en conclure que les anciens Aryas n'ont navigué que sur des fleuves ou des lacs, et ceci tend à confirmer les autres inductions de diverse nature qui permettent de fixer approximativement la position de leur berceau primitif. Voyons maintenant ce que la comparaison des langues peut nous apprendre à ce sujet.

§ 232. — LE BATEAU.

Trois noms principaux du bateau ont été certainement en usage au temps de l'unité arienne, et d'autres font présumer l'existence d'une synonymie encore plus étendue.

1). Scr. **nâu**, f. dimin. **nâukâ;** aussi **nu**, m. Cf. **nâvya**, navigable, **nâvika**, matelot, pilote, etc. — La racine est **nu** (**navatê**), ire (*Naigh.* 2, 14), peut-être **nave vehi**, comme le conjecture Westergaard (*Rad. scr.*, p. 45), alliée sans doute à **snu**, fluere, dont l'*s*, ainsi que dans d'autres cas, pourrait bien n'être pas primitive, comme le pense Weber (*Beitr.* I, 506). Cf. aussi **snâ**, lavari.

Pers. **nâw**, **nâwah**, *nawârah*, dimin. **nâwćah**, bateau, puis tout objet creux et long, auge, canal, etc., puis vase en général. Kourd. *naw;* armén. *nav, navag, navig;* ossèt. *náu.*

Gr. ναῦς, ion. νηῦς. f. ναύτης, ναυτίλος, matelot, etc. — Cf. νάω pour ναϝω, éol. ναύω, couler = scr. *snu*, le groupe initial *sn* étant étranger au grec.

Lat. *nāvis* f; *nauta*, *nāvita*, matelot, etc.

Anc. irl. *noe* (Zeuss. *Gr. C.*, 67), *noi*, *nai*, mod. *naoi*, *naebh* (O'R.), dimin. *naomhóg*. — Cf. cymr. *noe*, armor. *nev*, *néô*, baquet, auge.

Anc. all. *nawa* ou *nawi* (Graff. II, 1109); dial. bavarois *nau*. Cf. scand. *nôi*, vasculum [1].

Polon. *nawa*, manque en anc. slave et russe.

2). Scr. *plava*, *plavâkâ*, bateau, radeau; de *plu*, natare, nave vehi, fluctuare; en zend *fru*. (Bopp. *Verg. Gr.* I, 233.)

Gr. πλοῖον, bateau; de πλέω (πλεϝω), flotter, naviguer. Cf. πλόος, πλοῦς, navigation, πλωτήρ, batelier, nageur, etc.

Ang.-sax. *flota*, *fliet*, vaisseau, *flota*, matelot; anc. all. *fludar*,

[1] Ici, peut-être le goth. *nôta*, poupe, d'ailleurs isolé.

radeau, *floz*, scapha (Grimm. *D. Gr.* III, 437); scand. *floti*, linter, classis. Cf. ags. *flôwan*, fluere, scand. *flôa*, inundare, anc. all. *flawjan*, fluitare, lavare, etc.

Lith. *plauksmas*, *plausmas*, radeau, de la forme augmentée *plaukti*, naviguer, nager. Cf. *pláuti*, *plowiti*, laver, *plúditi*, flotter, etc.

Rus. *plovŭ*, canot; illyr. *plav*, vaisseau, *plavza*, *plavciza*, bateau. — Cf. anc. sl. et rus. *pluti*, *plavati*, naviguer, nager, illyr. *plivati*, pol. *plywać*, id., etc.

3). Pers. *parandah*, barque, bateau, aussi oiseau, de *parîdan*, voler, proprement *traverser* l'air. Cf. zend *pĕrĕ*, scr. *pṝ*, traducere, d'où *pâra*, rive opposée, *pâraka*, qui fait traverser un fleuve, du causat. *pâray*.

Gr. παρών, espèce de vaisseau léger, lat. *paro*. — Cf. περάω, traverser, etc.

Ang.-sax. *faer*, scand. *far*, navire; anc. all. *ferid*, id., *farm*, celox, navis genus, *ferjo*, *ferari*, nauta, *furt*, vadum, etc. — Cf. goth. *faran*, *farjan*, ire, vehi (nave, curru), et ses analogues germaniques.

Lith. *páramas*, bac, radeau. Cf. anc. all. *farm*.

Rus. *parómŭ*, pol. *prum*, id. — De là l'all. mod. *prahm* et notre *prame*. Cf. anc. sl. *prati (perã)* et *pariti*, volare, d'où *pero*, plume, comme en pers. *par*, *far*, plume et aile, kourd. *per*, de *parîdan*, voler. Le latin *pluma* se lie de même à la rac. *plu*, d'où, en sanscrit, *plâvin*, l'oiseau qui nage dans l'air.

4). A côté de ces trois groupes de noms dont les affinités sont assez multipliées pour être sûres, il se présente un bon nombre de rapprochements d'une valeur plus incertaine, et que je fais suivre ici à titre d'indications.

a). Scr. *kalâ*, bateau, sans doute de *kal* (*kalayati*) agere, impellere.

Kourd. *kalek*, espèce de radeau sur des outres.

Lat. *cĕlox*, vaisseau léger. Cf. *cĕler*, *cĕleritas*, et le gr. κέλης, coursier, κέλομαι, κελεύω, κέλλω, agere, incitare.

Rus. *čelnŭ*, *čelnokŭ*, nacelle, bateau, pol. *czôlno*, *czolnek*, boh.

ćlun; peut-être plus directement au sanscr. *ćalana*, mobile, fluctuant, vacillant, de *ćal,* ire, vacillare, allié, d'ailleurs, à *kal.* Cf. anc. sl. *ćlanŭ, ćlienŭ*, articulation mobile.

b). Scr. *kôla*, canot, radeau. — Cf. *kul* (*kôlati*) continuo procedere. (Dhâtup.), mais racine fictive suivant le Dict. de Pétersbourg.

Irl. erse, *culaidh*, bateau.

c). Scr. *aritra*, vaisseau (?) et rame[1]. Voy. plus loin pour l'étymologie.

Irl. *arthrach*, vaisseau, bateau (O'R. Dict.); mais on trouve aussi *arthach* et *atrach*, ce qui rend ce rapprochement douteux tant que la vraie forme n'est pas constatée.

d). Scr. *tara*, radeau; *tarî, taraṇî, taritrî, tarantî*, etc., bateau. De la rac. *tṝ, tar*, transire.

Rus. *tára*, espèce de bateau ancien; pol. *tratwa*, radeau.

e). Scr. *kaṇṭhâla*, bateau, baratte, etc. (Orig. incert.)

Gr. κάνθαρος, espèce de bateau, vase à boire, etc.

f). Scr. *vâriratha*, radeau, littér. char d'eau.

Lat. *ratis*, id.

Ers. *ràth*.

Le scr. *vahana* désigne à la fois un char et un bateau, et, de *vah*, vehere, dérive *vahitra*, bateau, comme en latin *vectorium*, vaisseau de transport, de *veho*.

g). Scr. *bhasad*, radeau et canard. (Cf. t. I, p. 394.)

Gr. φάσηλος, canot.

h). Pers. *kiraw*, canot. — Cf. *karap, kirep, kereb*, bateau, dans plusieurs dialectes turcs. (Klaproth, *As. Polyg.* Atlas.)

Gr. κάραβος; lat. *carabus*, scapha e vimine et corio. (Isid. Glos).

Irl. *carbh*, vaisseau et char; dimin. *cairbhín*.

[1] Le *Dict.* de Pét. ne donne à ce mot vêdique que les acceptions de rame et de gouvernail. Kuhn (*Ind. stud.* I, 353), en accord avec Rosen, lui attribue aussi celle de vaisseau. Il est certain que, dans le passage du Rigvêda (I, 46, 8) : ***Aritrā vā divaspṛthu tîrthé sindhûnâm***; navis vestra, coelo amplior, in littore marium (est), précédé qu'il est par : ***â nô nâvâ yâtam***, nos nave adite, le sens de vaisseau convient mieux. Un gouvernail grand comme le ciel occuperait décidément trop de place.

Anc. sl. *korabĭ*, *korablĭ*, navis, rus. *korablĭ*, pol. et boh. *korab*.

Lith. *koráblus*, id.

L'origine de tous ces noms n'est peut-être pas la même malgré leur ressemblance. Miklosich (*Rad. slov.*, p. 37) rattache les mots slaves à *kora*, cortex, en observant que le bohémien *kôrab* a les deux acceptions. Cf. le scand. *barkr*, bateau, barque, et *börkr*, écorce[1].

2). Pers. *sal*, bateau, radeau. Cf. scr. *çal*, *sal*, *sêl*, vacillare, ire. (Dhâtup).

Lith. *sēla*, *sēlis*, radeau de bois flotté. Cf. *selēti*, glisser doucement, ramper.

3). Armén. *lasd*, vaisseau. (Orig. ?)

Irl. *leastar*, cymr. *llestr*, armor. *léstr*, vaisseau, bateau, vase. Cymr. *llest*, *llyst*, vase.

Quant une partie seulement de ces rapprochements seraient fondés, ils prouveraient déjà que les anciens Aryas ont possédé plusieurs espèces de bateaux, radeaux, etc.

§ 233. — LA RAME ET LE GOUVERNAIL.

Les noms de la rame présentent des affinités remarquables dans la plupart des langues ariennes, mais elles ne sont pas encore classées d'une manière sûre, et il reste des incertitudes sur les origines étymologiques.

1). Le sanscr. *aritra*, rame, gouvernail, et probablement aussi vaisseau, a été rapporté par Kuhn, ainsi que nous l'avons vu, à la rac. *ar* dans le sens de *laedere*, *scindere*, appliquée plus tard à l'action de labourer, ce qui l'a conduit à comparer *aritra* avec *aratrum*, etc. (Cf. p. 88) Le Dict. de Pétersbourg, toutefois,

[1] Le russe *kóča*, bateau, cymr. *cwch*, armor. *kôked*, irl. *coca*, anc. all. *kocho*, id. (mot d'emprunt?) rappellent de même le sansc. *ćóća*, écorce, armor. *kochen*.

n'admet pas cette étymologie, et rattache *aritra* à la racine *ar* dans l'acception d'inciter, exciter, mouvoir, faire aller, d'autant plus que, comme adjectif, *aritra* signifie qui fait aller, qui met en mouvement (*treibend*), ce qui s'applique parfaitement à la rame, mais moins bien au gouvernail, et point du tout au vaisseau, ni à la charrue. D'un autre côté, il est certain que la rame prend quelquefois les noms de la pelle qui laboure, de sorte qu'il est difficile de savoir lequel des deux sens a prévalu dans l'origine. Le subst. *aritar*, rameur, ne décide rien, car il a pu désigner celui qui fait aller le bateau, *propulsor*, ou celui qui laboure les eaux, *arator*. Seulement il fait présumer que la rac. *ar* a été employée pour exprimer l'action de ramer.

En grec, et par suite de sa double acception, la racine en question a pris aussi une double forme, savoir αρ pour labourer, et ερ pour ramer. Ainsi ἐρετής = ἐρετήρ, rameur = scr. *aritar*, se distingue nettement de ἀροτήρ, laboureur. Toutefois, le ηρης des composés ἀμφήρης, qui a des rames de deux côtés, τριήρης, qui a trois rangs de rames, ἁλιήρης, etc. [1], et mieux encore le ορος de πεντηκόντορος, qui a cinquante rames, offrent des variations de la voyelle. Le verbe ἐρέσσω, ἐρέττω, est sans doute un dénominatif [2]. De là ἐρετμός, rame, lat. *rēmus*, de *resmus*.

Je crois retrouver encore notre racine dans πρώρα, la proue, en composition avec προ, et ici le sens de couper et de labourer, conviendrait assurément mieux que celui de faire aller pour la proue qui fend l'eau ; mais peut-être le nom n'exprime-t-il que le simple mouvement en avant. Cf. sansc. *pra* + *ar*, procedere.

La racine simple reparaît dans l'ang.-sax. et scand. *âr*, f. angl. *oar*, suéd. *ara*, dan. *aare*, rame. (Cf. gr. ηρης), thème primitif *ârâ*, fém. Le verbe *rówan*, auquel je reviendrai tout à l'heure, semble différent.

En irlandais, nous trouvons *ara*, act. de ramer (O'R. d'après un ancien glossaire), et la rac. verbale est conservée dans *iom-*

[1] L'expression de κώπη ἁλιήρης. (Eurip. Hec. 455) ne peut guère signifier que la rame qui *laboure* la mer, et non qui pousse ou fait aller.

[2] Cf. Benfey. *Gr. W. L.* II, 305.

raim, pour *iom-araim*, je rame, d'où *iom-rodh*, *iom-ramh*, remigatio, à côté de l'erse *iom-airt*, id., de *iom-air*, remiga, à l'impératif [1]. Il est probable d'après cela que l'irlandais *rámha*, ers. *ràmh*, d'où *rámhaim*, je rame, *rámhaire*, *rámhadóir*, rameur, a perdu un *a* initial, et n'a pas de rapport direct avec le latin *rēmus*.

Par contre, c'est probablement du latin qu'est provenu le cymr. *rhwyf*, rame, pour *rhwym* = *rêm*, d'après les mutations ordinaires; corn. *ruif*, armor. *roéñv*, *roév*, id.; mais à la racine *ar* appartiennent sans doute l'anc. corn. *airos*, armor. *aros*, poupe, et l'anc. irl. *eross*, id. (Zeuss. *Gr. C.* 61, 1107), peut-être proprement gouvernail.

Enfin, le lithuanien nous l'offre encore, sous la forme de *ir*, dans *irti* (*irru*), ramer, d'où *irklas*, rame, *irtojis*, *irrējas*, rameur, *irrimas*, act. de ramer, etc. Ce *ir* est à *ar*, labourer (cf. *irklas*, rame, et *arklas*, charrue), comme le grec ερ à αρ.

En résumé, les deux racines, malgré leur tendance à se séparer quelquefois, se confondent à tel point dans leurs dérivés et leurs acceptions, qu'il est bien difficile de s'arrêter à une décision étymologique. Si l'interprétation de Kuhn a contre elle le Dict. de Pétersbourg [2], elle a pour elle, d'un autre côté, l'appui plus récent de Max Müller, qui l'adopte tout à fait [3]. On peut alléguer aussi en sa faveur l'analogie de plusieurs autres noms de la rame qui se rattachent à la notion de couper et de labourer. Ainsi le gr. κώπη, de κόπτω, alban. *kupi* (cf. le n° 5 des noms de la bêche, p. 85), le russe *grebókŭ*, *greblo*, rame, anc. sl. *grepsti* (*grebă*), ramer, *grebeniie*, remigatio, etc. = *grepsti*, sepelire, c'est-à-dire fodere, d'où *grobŭ*, fosse. Cf. german. *graban*, etc. Le groupe qui suit est de même nature.

2). Il faut, je crois, séparer tout à fait de la racine *ar* l'ang.-sax. *rówan* (*reow*, *rew*), scand. *rôa*, angl. *row*, remigare, d'où ags.

[1] Le préf. *iom*, anciennement *imm*, *imb*, correspond au gaulois *ambi*, au germ. *umbi*, et au gr. ἀμφι.

[2] Et aussi l'opinion de G. Curtius. *Grundz*, p. 307.

[3] *Science of language*, p. 242.

n'admet pas cette étymologie, et rattache *aritra* à la racine *ar* dans l'acception d'inciter, exciter, mouvoir, faire aller, d'autant plus que, comme adjectif, *aritra* signifie qui fait aller, qui met en mouvement (*treibend*), ce qui s'applique parfaitement à la rame, mais moins bien au gouvernail, et point du tout au vaisseau, ni à la charrue. D'un autre côté, il est certain que la rame prend quelquefois les noms de la pelle qui laboure, de sorte qu'il est difficile de savoir lequel des deux sens a prévalu dans l'origine. Le subst. *aritar*, rameur, ne décide rien, car il a pu désigner celui qui fait aller le bateau, *propulsor*, ou celui qui laboure les eaux, *arator*. Seulement il fait présumer que la rac. *ar* a été employée pour exprimer l'action de ramer.

En grec, et par suite de sa double acception, la racine en question a pris aussi une double forme, savoir αρ pour labourer, et ερ pour ramer. Ainsi ἐρετής = ἐρετήρ, rameur = scr. *aritar*, se distingue nettement de ἀροτήρ, laboureur. Toutefois, le ηρης des composés ἀμφήρης, qui a des rames de deux côtés, τριήρης, qui a trois rangs de rames, ἁλιήρης, etc. [1], et mieux encore le ορος de πεντηκόντορος, qui a cinquante rames, offrent des variations de la voyelle. Le verbe ἐρέσσω, ἐρέττω, est sans doute un dénominatif [2]. De là ἐρετμός, rame, lat. *rēmus*, de *resmus*.

Je crois retrouver encore notre racine dans πρώρα, la proue, en composition avec προ, et ici le sens de couper et de labourer, conviendrait assurément mieux que celui de faire aller pour la proue qui fend l'eau ; mais peut-être le nom n'exprime-t-il que le simple mouvement en avant. Cf. sansc. *pra* + *ar*, procedere.

La racine simple reparaît dans l'ang.-sax. et scand. *âr*, f. angl. *oar*, suéd. *ara*, dan. *aare*, rame. (Cf. gr. ηρης), thème primitif *ârâ*, fém. Le verbe *rówan*, auquel je reviendrai tout à l'heure, semble différent.

En irlandais, nous trouvons *ara*, act. de ramer (O'R. d'après un ancien glossaire), et la rac. verbale est conservée dans *iom-*

[1] L'expression de κώπη ἁλιήρης. (Eurip. Hec. 455) ne peut guère signifier que la rame qui *laboure* la mer, et non qui pousse ou fait aller.

[2] Cf. Benfey. *Gr*, *W. L.* II, 305.

raim, pour *iom-araim*, je rame, d'où *iom-rodh*, *iom-ramh*, remigatio, à côté de l'erse *iom-airt*, id., de *iom-air*, remiga, à l'impératif[1]. Il est probable d'après cela que l'irlandais *rámha*, ers. *ràmh*, d'où *rámhaim*, je rame, *rámhaire*, *rámhadóir*, rameur, a perdu un *a* initial, et n'a pas de rapport direct avec le latin *rēmus*.

Par contre, c'est probablement du latin qu'est provenu le cymr. *rhwyf*, rame, pour *rhwym* = *rêm*, d'après les mutations ordinaires; corn. *ruif*, armor. *roéñv*, *roév*, id.; mais à la racine *ar* appartiennent sans doute l'anc. corn. *airos*, armor. *aros*, poupe, et l'anc. irl. *eross*, id. (Zeuss. *Gr. C.* 61, 1107), peut-être proprement gouvernail.

Enfin, le lithuanien nous l'offre encore, sous la forme de *ir*, dans *irti* (*irru*), ramer, d'où *irklas*, rame, *irtojis*, *irrējas*, rameur, *irrimas*, act. de ramer, etc. Ce *ir* est à *ar*, labourer (cf. *irklas*, rame, et *arklas*, charrue), comme le grec ερ à αρ.

En résumé, les deux racines, malgré leur tendance à se séparer quelquefois, se confondent à tel point dans leurs dérivés et leurs acceptions, qu'il est bien difficile de s'arrêter à une décision étymologique. Si l'interprétation de Kuhn a contre elle le Dict. de Pétersbourg[2], elle a pour elle, d'un autre côté, l'appui plus récent de Max Müller, qui l'adopte tout à fait[3]. On peut alléguer aussi en sa faveur l'analogie de plusieurs autres noms de la rame qui se rattachent à la notion de couper et de labourer. Ainsi le gr. κώπη, de κόπτω, alban. *kupi* (cf. le n° 5 des noms de la bêche, p. 85), le russe *grebókŭ*, *greblo*, rame, anc. sl. *grepsti* (*grebă*), ramer, *grebeniie*, remigatio, etc. = *grepsti*, sepelire, c'est-à-dire fodere, d'où *grobŭ*, fosse. Cf. german. *graban*, etc. Le groupe qui suit est de même nature.

2). Il faut, je crois, séparer tout à fait de la racine *ar* l'ang.-sax. *rówan* (*reow*, *rew*), scand. *rôa*, angl. *row*, remigare, d'où ags.

[1] Le préf. *iom*, anciennement *imm*, *imb*, correspond au gaulois *ambi*, au germ. *umbi*, et au gr. ἀμφι.

[2] Et aussi l'opinion de G. Curtius. *Grundz*, p. 307.

[3] *Science of language*, p. 242.

rodhere, *redhra*, remus, nauta, *rewete*, remigatio, navigium, scand. *rôdr*, remigatio, *rôdhr*, remus, anc. all. *ruodar*, id., etc. La ressemblance apparente de ces derniers termes avec le sansc. *aritra*, dont on les rapproche ordinairement, ne provient sans doute que de l'identité du suffixe de dérivation, car on ne saurait assimiler l'*i* bref du sanscrit, qui n'est qu'une voyelle de jonction, à l'*ô*, *uo* du germanique, qui appartient sûrement à la racine. Cette racine me paraît être *ru*, *rû*, scindere, d'où nous avons vu provenir déjà plusieurs noms d'outils aratoires (voy. p. 86). Le véritable corrélatif de *rôdhr*, *ruodar*, *ruder*, est le latin *rūtrum*, qui se sépare bien nettement de *aratrum* et de *aritra*. Je compare de plus le pol. *rudel*, gouvernail, rus. *rulĭ* (pour *rudlĭ*), lith. *rúdelis*, id. (cf. pol. *rydel*, rus. *rytelĭ*, anc. sl. *rylo*, etc., pioche, de *ryti*, fodere (loc. cit.), auxquels ressemble singulièrement le cymr. *rhodl*, *rhodol*, rame.

Je trouve la confirmation de ce qui précède dans un second groupe de mots qui se rattachent probablement à la forme sansc. *lû*, scindere, de la rac. *rû* ou *ru*. En cymrique, le gouvernail est appelé *llyw*, d'où *llywydd*, anc. corn. *leuuit*, timonnier (Zeuss. *Gr. C.*, 1107), en armor. *lévier*, id., de *lévia*, ramer à l'arrière avec une seule rame, *louvoyer* (mot celtique). Les bateliers disent *couper*, pour faire dévier l'esquif avec la rame de l'arrière. En irlandais, on trouve *leamh*, rame, *leamhán*, rameur (*mh* quelquefois = *v*). On peut comparer de plus le lithuanien *laiwas* et *lûtas*, *lotas*, bateau ou petit esquif, en tant qu'il fend l'eau.

3). Le persan *palah*, le plat de la rame, se lie aux noms de la pelle (n° 3, p. 84). Cf. lat. *palmula*, cymr. *palf*, id., ainsi que l'irl.-erse *failm*, gouvernail, irl. aussi *palmaire* et *falmadóir*.

Le persan *lâtâ*, rame, semble avoir perdu un *p* initial, si l'on compare πλάτη, id., et πλατύς, plat, large = scr. *pṛthu* et lat. *latus*.

§ 234. — L'ANCRE.

Les langues européennes s'accordent ici presque généralement, mais cet accord ne résulte sans doute que d'une transmission du grec ἄγκυρα, qui signifie proprement un crochet. Cf. ἀγκος, ἀγκύλος, etc. Dans ce sens, il répond au sanscrit *anka, ankuça*, crochet, de *anć*, curvare. Le dérivé *ankura* coïncide lettre pour lettre, mais ne désigne qu'un bourgeon, un rejeton, une tumeur, etc. Il est bien à croire que quelque terme analogue aura été appliqué à l'ancre dès les temps les plus anciens, mais la preuve positive fait défaut. Je ne connais même aucun nom sanscrit de l'ancre, et le persan *ankar, angar, langar*, vient très-probablement du grec.

Les autres noms européens sont le lat. *ancora*, l'anc. irl. *ingor* (Zeuss. *Gr. C.*, 744), mod. *ancoir, accaire*, ers. *acair, acrach*, le cymr. *angor*, l'ang.-sax. *ancor, ancra*, scand. *akkéri*, anc. all. *ancher*, le rus. *iakórĭ*, et le lith. *inkorus*. Quelques noms originaux, comme le cymr. *heor*, armor. *héôr, éôr*, l'irl. *fos*, le scand. *stiôri*, l'anc. all. *senkil*, l'anc. slave *kotva*, lith. *kátas*, etc., prouvent bien que les peuples du Nord n'ont pas reçu des Grecs ou des Romains l'ancre elle-même, mais ils sont d'ailleurs fort isolés.

§ 235. — OBSERVATIONS.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les termes qui se rapportent à un art plus avancé de la navigation, à la quille, au mât, à la voile, etc., pour autant du moins qu'ils sont connus en sanscrit et dans les langues iraniennes, n'offrent aucun rapport avec leurs synonymes européens; et ceux-ci même diffèrent beaucoup

entr'eux partout où ils n'ont pas passé d'un idiome à l'autre. Il semble bien, d'après cela, que les anciens Aryas n'ont point navigué sur la mer, mais seulement sur les grands fleuves de leur pays, l'Oxus, le Jaxartes, et quelques-uns de leurs affluents. On ne saurait cependant en conclure qu'ils n'aient eu aucune connaissance de la mer Caspienne avant leur dispersion. Lors même qu'ils se seraient avancés partiellement sur ses rives, comme nous le croyons, rien ne les aurait stimulés à s'aventurer au large, et ils ont pu se borner à l'emploi de simples bateaux à rame pour la pêche ou la navigation côtière. Ainsi, les preuves diverses que j'ai réunies au chap. VI de cet ouvrage conservent bien toute leur force.

SECTION VII.

§ 236. — LA GUERRE ET LES ARMES.

On se tromperait fort si l'on se figurait que les Aryas primitifs menaient, au sein de leurs vallées, une existence toute paisible, livrés uniquement aux soins des troupeaux et à la culture des champs, et ne faisant usage de leurs armes que contre les animaux de la forêt. Tout indique, au contraire, qu'ils formaient une race belliqueuse, sans cesse en lutte, soit de tribu à tribu, quand ils eurent pris une certaine extension, soit contre les peuples étrangers qui les entouraient au nord et au midi. C'est ce que l'on pourrait inférer déjà du caractère essentiellement guerrier et héroïque que toutes les nations de sang arien ont déployé si brillamment dans l'histoire; mais c'est ce que prouvent plus directement, et mieux encore, les termes nombreux qui concernent la guerre et les armes, et qui sont restés dans les diverses langues de la famille comme autant de témoins des dispositions belliqueuses de nos premiers ancêtres.

ARTICLE 1.

§ 237. — LA GUERRE EN GÉNÉRAL, LE COMBAT, L'ARMÉE.

Les termes généraux qui présentent des affinités plus ou moins étendues sont les suivants :

1). Scr. *âgi*, combat, lutte; *âgikṛt*, qui lutte, *âgitur*, qui triomphe dans le combat, *âgipati*, maître du combat; *agma*, *agman*, combat, expédition, carrière. Rac. *ag*, agere.

Gr. ἀγών, lutte, ἄγημα, armée, etc. ; de ἄγω.

Lat. *agmen*, armée, expédition, marche; de *ago*.

Irl. *agh*, bataille, *aghach*, belliqueux, *aighe*, valeur, vaillant.

2). Scr. *hâra*, guerre, combat, *praharaṇa*, id. *prahartar*, combattant. Rac. *hṛ*, *har*, violenter agere; avec *pra* ferire, vim inferre, irruere, avec *sam-pra* pugnare.

Pers. *â-zarm*, guerre, bataille, violence, colère. Cf. *zârîdan* et *â-zurdan*, molester, vexer, troubler (*z* régulièrement = *h*).

Gr. χάρμη, combat, dans Homère. Hesychius donne χαρά pour ὀργή, colère, ce qui correspond au sens du persan *âzarm*, ainsi qu'à celui du vêdique *hṛṇi*, colère (Naigh. II, 13), d'où *hṛṇîy*, iratum esse. Le gr. χάρμα, joie, de χαίρω, exprime d'une autre manière un mouvement vif de l'esprit.

Alban. χίρε, guerre.

Irl. *grim*, guerre, combat, pour *girm*? = χάρμη, *zarm* [1].

Lith. *żalna*, armée, *żalnērus*, soldat; *żal* pour *żar* = *har*; cf. *żalas*, vert, et scr. *hari*, id., etc.

3). Scr. *kâra*, *kâraṇa*, meurtre, carnage; rac. *kṝ*, *kar*, occidere, laedere.

[1] Mais cf. aussi le scr. *san-grâma*, bataille.

Anc. pers. *kâra*, armée; pers. mod. *kâr*, bataille, *kârî*, champion, combattant.

Irl. *cear*, mort, sang [1]; *cearn*, victoire.

Goth. *harjis*, armée, ags. *here*, scand. *her*, anc. all. *hari*, *heri*, id. Cf. ags. *herian*, vastare, scand. *heria*, arma circumferre, *herian*, bellator, anc. all. *heriôn*, etc.

Lith. *káras*, guerre, combat, armée, *karóne*, bataille, *kareiwis*, guerrier, *karauti*, combattre. De là peut-être *karálus*, le roi, comme chef de l'armée, anc. sl. *kralĭ*, rus. *korolĭ*, pol. *król*, etc. (Nesselmann. *Lith. W. B.* v. c.)

4). Scr. *yuddha*, *yudhma*, combat, *yudhâna*, *yôdha*, *yôddhar*, guerrier, *âyudha*, arme, etc.; rac. *yudh*, certare.

Pott et Benfey comparent ὑσμίνη, combat, pour ὑθ-μίνη, le spir. asp. remplaçant l'*y*. (*Et. F.* I, 252. *Gr. W. L.* I, 680). Benfey conjecture aussi ὑσσός, javelot, de ὕθιος.

Irl. *iodhnach*, belliqueux, *iodhlan*, guerrier, héros, *iodhan*, lance, *iodhna*, armes. — Ici, probablement, le *Iud* des anciens noms propres cymriques et armoricains, *Iudnerth*, force du combat, *Iudri*, chef de bataille, *Iudbiu*, *Iudnoe*, *Iudlowen*, *Iudwallon*, etc. (Cf. Zeuss. passim).

On a comparé l'anc. all. *gund*, ags. *gudh*, etc., bellum; (Bopp. *Gl.* v. c.); mais, outre le *g* pour *y* (?), les dentales ne correspondent pas, et il faudrait *gunt* et *gud*. Si l'on veut passer sur cette anomalie, on rapprocherait mieux *gund* du sanscrit *nigandhana*, carnage, de *gandh*, laedere.

5). Scr. *bhara*, bataille. (Naigh. II, 17). — Cf. rac. *bhṝ*, vituperare (Dhâtup.) ou zend *bĕrĕ*, couper, tailler, φάρω, *ferio*, etc.

Pers. *barnûs*, armée (?).

Irl. *barn*, bataille, *baran*, guerrier, *baire*, *baradh*, mort.

Ang-sex. *bearn*, guerrier.

Lith. *bárnis*, *bárimas*, querelle, dispute; *bárti* (*bāra*), gronder, blâmer, disputer. Cf. scr. *bhṝ*, *bhar*, vituperare.

[1] Ici les Κῆρες, déesses de la mort dans les combats? Cf. κηραίνω (Hesych). nuire, ruiner, blesser.

Anc. sl. *brati*, *boriti*, pugnare, *branĭ*, bellum, *borĭba*, certamen, *borĭtelĭ*, *borĭtsĭ*, certator; rus. *boróti*, combattre, vaincre, *branĭ*, guerre, querelle, dispute, etc., etc.

6). Scr. *unmâtha*, *pramâtha*, *pramathana*, carnage, meurtre; rac. *math*, *manth*, agitare, avec *ud* et *pra*, ferire, occidere.

Gr. μόθος, bataille, tumulte du combat.

7). Scr. *spṛdh*, *spṛdha*, combat; — rac. *spṛdh*, *spardh*, contendere, pugnare, aemulari. Cf. lith. *sprauditi*, *sprausti*, pousser, presser.

Gr. πέρθω, détruire, ravager, πέρσις, destruction, ἐκ-πέρθω, expugno. (Cf. Kuhn. Z. S. IV, 13.)

Goth. *spaurds*, carrière, ags. *spyrd*, anc. all. *spurt*, etc. Proprement, lutte, comme en sansc. *âģi*, carrière et combat.

8). Scr. *badha*, *bandhana*, carnage, meurtre; *badhatra*, arme, rac. *badh*, *bâdh*, ferire.

Irl. *béd*, *béad*, *béud*, dommage, mal; de *beṅd*, à cause du *d* non aspiré.

Ang.-sax. *beado*, *beadu*,*-dow*, combat, guerre, carnage; scand. *böd*, pugna, *bödvarr*, pugnax, *bödull*, *bódill*, carnifex.

9). Scr. *varâka*, guerre; rac. *vṛ*, *var*, defendere, tegere. Cf. *vâraka*, défense, obstacle, *vârana*, résistance, défense, etc.

Irl. *forn*, *foirn*, combat. — Cf. *foirim*, assister, secourir, *fór*, défense, *forach*, lutte.

Ang.-sax. *waer*, guerre, angl. *war*. — Cf. goth. *varjan*, ags. *waerian*, defendere, etc.

10). Scr. *ru*, guerre, combat; proprement bruit = *rava*, *ravana*; rac. *ru*, rudere, clamare [1].

Irl. *rae*, bataille, = *rava*; cymr. *rhae*, id.

Anc. sl. *rŭvanĭ*, pugna, *rĭveniie*, contentio, *revenostĭ*, id. Cf. *riuti* (*revă*), mugire; rus. *révŭ*, *reviénie*, mugissement, etc.

11). Scr. *khaga*, combat; rac. *khaģ*, commovere, agitare. (Cf. § 172, 2). Cf. *khanga*, épée, cimeterre.

[1] Cf. scr. *tumula*, bruit confus, et bataille, lat. *tumultus*, et scr. *raṇa*, bruit et combat.

Irl. *cogaim*, combattre, *cogadh*, guerre, *cogach*, *cogamhuil*, belliqueux, *coigne*, lance. Le *g* non aspiré indique, comme forme primitive, *cong* = scr. *khang*, avec le sens analogue de claudicare (agitare).

12). Scr. *râṭi*, guerre, combat; rac. *raṭ*, mugire, ululare.

Anc. sl. et rus. *ratĭ*, guerre, *ratĭnŭ*, belliqueux, etc.; *retĭ*, contention, lutte, *retiti*, lutter.

Dans les rapprochements qui précèdent, et qui, malgré leur nombre, ne sont sûrement pas complets, j'ai laissé de côté plusieurs termes européens qui paraissent avoir une origine commune, et trouver leur racine en sanscrit. Le latin *bellum*, par exemple, ne peut guère être séparé du cymrique *bel*, *beli*, guerre, ravage, *bela*, combattre, *belu*, ravager, dévaster, et de l'irland. *bal*, combat. Si l'on compare le cymr. *bala*, peste, le goth. *balveins*, tourment, ags. *balew*, *balo*, exitium, malum, scand. *bölv*, *böl*, calamitas, anc. all. *palo*, pernicies, pestis, l'anc. sl. *bolĭ*, aegrotus, *bolestĭ*, morbus, *bolieti*, cruciari doloribus, etc.; si l'on remonte de là au persan *balâ*, violence, mal, on est conduit à la rac. scr. *bhal*, ou *bhall*, ferire, occidere (Dhâtup.). Un autre exemple est le gr μάχη, bataille, de μάχομαι, auquel répond l'irlandais *machair*, combat, et dont le sens primitif, conservé par le latin *macto*, se retrouve dans le sansc. vêdique *mah*, caedere, mactare. Cf. *maha*, et *makha*, immolation, sacrifice, et, sur ces mots, Kuhn. *Z. S.* IV, 19, 21. Quelques cas analogues se présenteront encore incidemment dans les articles qui suivent :

§ 238. — LA GUERRE DES SIÈGES, LE REMPART, LA FORTERESSE.

Il est certain que les Aryas, au temps de l'unité, n'étaient pas disséminés à la façon des races nomades, et qu'ils avaient non-seulement des demeures fixes, mais des centres permanents de population, des villages et des villes, ce dont nous verrons plus tard les preuves positives. Dès lors, et comme ces centres de

population devaient se trouver exposés aux hasards de la guerre, il est à présumer qu'ils étaient protégés par des enceintes susceptibles d'une certaine défense, si ce n'est par de fortes murailles, et que l'art de l'attaque et de la défense pouvait bien avoir pris ses premiers développements. On remarque, en effet, une analogie si générale entre les termes qui désignent l'opération d'assiéger, que le fait d'une pratique ancienne des siéges ne saurait être contesté.

Les termes en question se rattachent presque partout à la rac. *sad*, sedere, en combinaison avec divers préfixes. Ainsi :

Sansc. *upasad*, *upasada*, siége de ville, de *upa* + *sad*, prope considere.

Gr. προσκαθέζομαι, περικαθέζομαι, assiéger, περικάθησις, siége ; de πρὸς ou περὶ + κατα + ἕζομαι, rac. ἑδ = *sad*.

Lat. *obsideo*, assiéger, *obsidium*, *obsidio*, *obsessio*, siége.

Irl. *iomsuidhe*, siége, de *iom*, *imm*, *imb*, + *suidhim*. Cymr. *sawd* = *sâd*, siége.

Ang.-sax. *ymbsittan*, assiéger, anc. all. *umbisizan*, id. — Ags. *ymbset*, anc. all. *umbisez*, *bisezida*, siége, *hari-sezza*, siége d'armée.

Lith. *apsēdēti*, assiéger.

Anc. sl. *obŭsiesti*, id. *obŭsiedeniie*, siége; rus. *obsiesti*, *podsiesti*, assiéger, *osajdenïe*, *osáda*, illyr. *obsieda*, siége, etc.

Un accord aussi complet ne saurait être attribué au développement propre de chaque langue, bien que la racine *sad* soit restée partout en usage. Le sens de cette racine, en effet, n'a pas un rapport nécessaire avec l'opération d'assiéger, qui aurait pu s'exprimer, et qui s'exprime réellement de plusieurs manières différentes. On doit en conclure que les anciens Aryas ont fait et soutenu des siéges, et que, par conséquent, ils ont eu des places susceptibles de défense.

2). Quant aux noms de la forteresse, du rempart, du mur d'enceinte, etc., je me borne à indiquer les analogies suivantes, sans vouloir les garantir de tout point.

a). Scr. *kalatra*, forteresse, peut-être de *kal*, dans le sens de tenere, ligare, firmare, munire. (Dict. de P.)

Pers. *kalât; kalâtah*, château fortifié sur une hauteur; kourd. *kalá*, id.; oss. *galoan*, forteresse.

Alban. *kaljá*, id. Illyr. *kula.*

Irl. *caladh*, *caleith*, port, hâvre, comme lieu protégé (?).

b). Scr. *varaṇa*, mur extérieur, enceinte, *âvaraṇa*, rempart (wall, outer bar. Wils.), en général protection, et tout ce qui protége; de *vṛ*, tegere, circumdare.

Zend. *vara*, *varĕ*, locus circumseptus; pers. *bâr*, *bârah*, rempart, fortification, *bârû*, id. tour.

Lat. *vallum*, rempart; peut-être de *valnum*, comme *vellus* de *velnus*. (§ 170, 1.) Cf. scr. *val, vall*, tegi (Dhâtup.) de *var*, et *valaya*, enceinte.

Irl. *fál*, id. enceinte; *fálaim*, enclore, entourer; cymr. *gwàl*, id. Cf. irl. *balla*, rempart, et *baile*, ville.

Anc. all. *wari*, *weri*, rempart, etc.; de *warjan*, etc., defendere.

Ang.-sax. *weall*, *wall*, mur, allem. *wall*, rempart.

Pol. *warownia*, forteresse; *warować*, fortifier.

Lith. *wálinas*, *wólas*, mur.

c). Pers. *bast*, mur; de *bastan*, lier, enfermer, rac. *bad*, *band*. — Kourd. *beden*, mur de ville; armén. *badnêsh*, *baduar*, mur, rempart.

Irl. *badhon*, rempart, boulevard (?).

d). Pers. *daz*, *diz*, forteresse. Cf. rac. scr. *dagh*, *dangh*, tegere, protegere (Dhâtup.) Le *z* persan pour *gh*, *h*, sanscrit. Cette racine, qui n'est pas encore constatée, et qui n'offre, en sanscrit, aucun dérivé connu, se retrouve cependant en lithuanien, où *dengti* signifie couvrir, *denga*, couverture, *dangtis*, toit, *dangùs*, ciel, etc:

Irl. *daingean*, fort, fortification; anc. irl. *daingnigim*, moenio. (Zeuss. *Gr. C.* 431.) De là probablement notre *donjon*.

e). Gr. πύργος, tour, macéd. βύργος.

Goth. *baurgs*, place fortifiée, ville, ags. *burh*, id. *beorh*, rempart, scand. *borg*, anc. all. *puruc*, etc.

Irl. *brúgh*, forteresse, bourg, palais, etc.

L'origine première de ces noms est d'autant plus incertaine que l'on trouve en arabe *burǵ*, pour forteresse, tour, château, rempart, bastion. Serait-ce là un nom emprunté à l'Europe, et par quelle voie?

§ 239. — LE GUERRIER, LE HÉROS.

1). Parmi les noms du guerrier qui ne se rattachent pas directement à ceux de la guerre et du combat, il en est un qui semble jeter quelque jour sur l'ancienne manière de combattre, et qui mérite une attention particulière. C'est le sansc. *sâdi*, *sâdin*, guerrier, plus spécialement celui qui combat à cheval ou sur un char, c'est-à-dire qui est assis, de *sad*, sedere, par opposition au fantassin, *padaga*, *padga*, *padâta*, qui va à pied, de *pad*, *pada*, + *gam* ou *at*, ire[1].

En anc. slave, le cavalier est appelé de même *vŭsadĭnŭ*, *vŭsadĭnikŭ*, rus. *vsadnikŭ*, de *vŭ-siedati*, conscendere, monter à cheval ou en char, littér. s'asseoir sur[2].

L'irlandais *suidh*, ers. *saoidh*, guerrier, héros, est également à *suidhim*, *sedeo*, *sad*, dans un rapport qui serait resté incompris sans les rapprochements ci-dessus. Il en est de même, sans doute, du cymr. *sawdwr*, guerrier (= *sâdwr*), bien qu'il se soit éloigné de *seddu*, être assis, parce que son sens primitif était oublié. La circonstance que les chars de guerre étaient en usage chez les Bretons du temps de César, et les anciens Gaëls, aussi bien que chez les Indiens, les Iraniens et les Grecs homériques, peut expliquer la conservation de ce nom, qui paraît ainsi remonter jusqu'à l'époque de l'unité, ainsi que la manière de combattre à laquelle il se rattache[3].

[1] Aussi *patti*, *padika*. Cf. gr. πεζόν, πεζικόν, infanterie, οἱ πεζοί, lat. *pedites*, cymr. *peddyd*, etc.

[2] Cf. rus. *siadlo*, pol. *siodlo*, ill. *sedlo*, selle, lat. *sella* de *sedla*; ags. *sadel*, scand. *södul*, anc. all. *sattul*, peut-être du slave, à cause de l'irrégularité du *d*, *t* pour *d*.

[3] Pour les anciens noms du char, cf. § 199. — En zend, le guerrier est appelé

2). Le sansc. ***vîra***, héros, guerrier, comme adj. fort, puissant, d'où ***vîrya***, ***vîratâ***, force, vigueur, héroïsme, ***vâira***, prouesse, valeur, ***vâirin***, héros, etc., dérive sans doute de *vṛ*, *var*, arcere, tegere, sustentare, d'où, plus haut, un des noms de la guerre (nº 9). Le héros était le défenseur, le protecteur, et tel est aussi le sens de l'ang.-sax. *haeledh*, anc. all. *helid*, mod. *held*, de *helan*, tegere. De *vṛ* vient aussi *vara*, le mari, l'époux, c'est-à-dire comme *pati*, le protecteur de la femme.

On a rapproché depuis longtemps, soit de ***vîra***, soit de ***vara***, le latin *vir*, goth. *vairs*, lith. *wyras*, anc. irl. *fer*, cymr. *gwr* (pl. *gwyr*), etc. Pott et Benfey comparent également comme provenu du moins de la même racine, le gr. ἥρως,-οος. pour ϝηρος, forme renforcée par *guṇa*, et pourvue d'un autre suffixe (mais lequel ?)[1] A l'appui de cette conjecture, on peut citer le cymrique *gwawr*, héros = *gwâr*, qui suppose un thème primitif ***vâra***. Cf. cymr. *gwara*, *gwared*, défendre, protéger, garder.

3). Le sansc. *çûra*, héros, lion, sanglier, signifie proprement ferme, fort; de là *çûratâ*, fortitude. Cf. rac. *çûr*, firmum esse (Dhâtup.), aussi *çûray*, dénomin.

Ici le gr. κύριος, maître, seigneur, κῦρος, puissance, pouvoir, d'où κυρόω, fortifier, etc.

Puis, mieux en accord avec le sens spécial du sanscrit, l'irlandais *curadh*, ers. *curaidh*, *curach*, héros, guerrier, *curanta*, vaillant, *curantachd*, vaillance. Cf. *cur*, puissance, force. — Le cymrique *cawr*, homme fort, géant, serait comparable, si la diphthongue *aw* (*au*) ne représente pas ici, comme dans la règle, un *â* primitif.

rathaéstar, in curru stans, comme en sanscrit, ***rathéshṭar***, ou ***rathésṭâ***. Cf. ***savyéshṭar***, le cocher qui ***se tient à gauche***, pour laisser au guerrier le libre usage de sa main droite. Quelques noms de la bride et du mors prouvent que l'art de conduire les chevaux était connu des anciens Aryas. Ainsi le scr. ***khalîna***, mors, se retrouve dans le gr, χαλινός, mors et bride. Au pers. ***kâmah***, ***gâm***, bride, répond le gr. κάμος, lat. ***cāmus***, mors, anc. all. *chamo*, id. lith. ***kamanós***, (plur.) rênes. — L'irl. ***cab***, mors, de ***camb***, rappelle l'armén. ***gab***, bride, cf. scr. ***ǵambha***, gueule, en irl. *ǵob*, etc.

[1] *Et. F.* I, 221. *Gr. W. L.* I, 316.

4). C'est également à la notion de force que se rattache un nom germanique et celtique du guerrier et du héros qui remonte sans doute à l'époque la plus ancienne.

L'ang.-sax. *secg*, scand. *seggr*, vir fortis, miles strenus, illustris. (Cf. *segi*, pulpa nervosa, *seigr*, firmus, *seigia*, firmitas), se lie à la même racine que le goth. *sigis*, ags. *sige*, *sege*, *sigor*, scand. *sigr*, *sigur*, anc. all. *sigi*, *sigu*, victoire. Comme Aufrecht l'a montré dans un article plein de développements intéressants (*Z. S.* I, 355), cette racine a été conservée par le sanscrit *sah*, sustinere, perferre, resistere hosti, vincere, d'où *sàha*, *sahas*, force, exactement le goth. *sigis*, et le vêdique *sahuri*, victorieux, en ang.-sax. *sigora*.

Un autre dérivé sanscrit, *sahana*, fort, trouve son corrélatif dans l'irlandais *séighion*, guerrier, héros, tandis qu'à *saha*, fort, se rattache le nom de l'urus ou buffle, *segh*, et celui du faucon, *séigh*, l'oiseau fort. Glück compare avec raison le *Sego* de plusieurs noms d'hommes et de lieux gaulois, tels que *Segomarus*, *Segobodium*, *Segobriga*, *Segodunum*, etc., ainsi que *Sigo* dans *Sigovesus* [1]. Dans la chronique irlandaise des IV magist. (p. 219, 492), on trouve les noms propres *Segan* et *Segonan*.

5). J'ajoute encore comme possible, mais incertaine à cause de son isolement, la comparaison du sansc. *ûrdara*, héros, d'origine inconnue, avec l'irlandais *ordlach*, id., c'est-à-dire vaillant, de *ord*, gén. *uird*, id.

§ 240. — L'ESPION.

La ruse, aussi bien que la force, jouait son rôle à la guerre aux temps les plus anciens, et l'espion avait déjà pour office de scruter les desseins de l'ennemi. C'est ce que prouve un de ses

[1] Glück. *Die kelt. namen bei Caesar*. p. 152. Cf. mon *Essai sur les inscriptions gauloises*, p. 18.

noms qui est resté en usage en sanscrit comme dans plusieurs langues européennes.

Le sansc. *spaça*, espion, émissaire, agent secret, vient de *spaç*, proprement tangere, puis, d'après Wilson, informer, rendre clair, évident, d'où *spashṭa*, manifeste, évident, comme nous disons ce qui se touche au doigt. La forme *paç*, qui y tient de près, a pris le sens de voir, et fournit quelques temps à la racine irrégulière *dṛç*, videre.

En grec, *spaç* devient σκεπ, par inversion pour σπεκ; σκεπτόμαι, considérer, regarder au loin, et, à *spaça*, répond σκόπος, espion, gardien, d'où σκοπέω, épier, surveiller, etc.

Le corrélatif latin *spex* ne s'emploie qu'en composition dans *auspex*, *haruspex*, etc., et le nom de l'espion, *speculator*, se rattache à *speculari* de *specula*, et de *specio*, *specto*.

L'anc. all. *spehari*, espion, *speha*, exploration, *spêhon*, épier, *spahi*, circonspect, sage, *spahida*, sagesse, prudence; scand. *spâ*, vaticinari, vaticinium, *spakr*, prudens, sapiens, etc., font présumer un verbe goth. *spaihan*, *spah*, *spêhun* qui manque dans Ulphilas [1].

C'est du germanique sans doute qu'est provenu l'italien *spia*, espagnol *espia*, notre *espie*, *espion*, angl. *spy*, ainsi que le cymr. *yspiwr*, armor. *spier* (cf. *spî*, observation, affût, *spia*, cymr. *yspeiaw*, épier), et l'irl. erse *spín*, espion, tandis que le cymr. *peithiwr*, de *peithiaw*, *yspeithiaw*, *paith*, vue, aspect, paraît se rattacher au latin *specto*.

L'irlandais, qui conserve rarement un *p* initial, lequel disparaît ou se change parfois en *f* ou en *b*, semble avoir conservé la rac. *paç* dans *féachaim*, voir, à l'impératif *féach*, *féuch*, vois! = scr. *paçya*, d'où *féich*, vision, *féachàin*, aspect, *féachadóir*, voyant, devin [2]; mais on trouve aussi une forme avec *b*, d'où *beacht*, observation, perception, *beachdaim*, considérer, et, sur-

[1] Grimm. *D. Gr.* II, 53. Ulphilas (Marc. 6, 27) employe pour espion le mot étranger *spaikulatur*, du latin.

[2] L'anc. irl. *faicim*, qui n'aspire pas le *c*, ainsi que l'observe Stokes. (*Ir. Glos.* 149) serait-il pour *faicim* = *specto?*

tout, *beachtóir*, ers. *beachdair*, espion, lequel serait, en sanscrit, *pashṭar*, pour *paçtar* et *paktar*.

Je ne sais si le polonais *szpieg*, et le lithuanien *spēgas*, espion, sont indigènes ou empruntés au germanique.

§ 241. — L'ENNEMI.

1). Le plus important des anciens noms de l'ennemi est le sanscr. *dasyu*, le destructeur, le méchant, le barbare, le brigand, épithète ordinaire du démon *Vṛtra*, l'ennemi par excellence. La racine est *dâs* = *das*, occidere, ferire, laedere, d'où *dasra*, *dasma*, destructeur, brigand, le vêd. *dâsa*, démon, barbare, etc.

En zend, on retrouve *dahma* = *dasma*, avec le même sens de destructeur, et *dahâka*, le *Zôhak* des traditions persanes, est le surnom du serpent créé par Ahriman. Le sanscrit *dasyu*, par contre, est devenu *daqyu* et *dañhu*, par suite des mutations phoniques propres au zend, et a pris l'acception très divergente de province. Il est probable, comme le pense Burnouf, que ce nom a désigné dans l'origine une contrée ennemie et barbare, devenue tributaire des Iraniens [1].

Un corrélatif de *dasyu*, a été reconnu par Kuhn dans l'adjectif grec δήϊος, δάϊος, ennemi, pour δησιος, avec le σ supprimé, comme à l'ordinaire, entre deux voyelles. (*Ind. Stud.* I, 337.)

Je crois pouvoir en signaler un second dans l'irlandais et erse *daoi*, homme méchant, pervers, insensé, animal féroce, plus anciennement, sans doute, *dai*, la triphthongue *aoi* étant moderne, et provenu de *dasi* par la même règle de suppression de l'*s* qu'en grec.

Ce qui donne à ces rapprochements un intérêt particulier, c'est que cet ancien nom de l'ennemi paraît aussi avoir été celui

[1] Burnouf. *Comment. sur le Yaçna*, p. 110, not. — Lassen. *Ind. Alt.* I, 524, compare le *dahyu*, province, des inscriptions de Persepolis.

de l'esclave, d'où il résulterait que ce dernier était l'ennemi vaincu, le prisonnier de guerre. En sanscrit, en effet, l'esclave est appelé *dâsa*, au fém. *dâsî*, c'est-à-dire le barbare, comme *dasyu* et *dâsa*. De là *dâsya*, *dâsatva*, esclavage, etc. C'est le persan *dâh*, serviteur, servante, et, comme adj., bas, vil, ignoble.

Pott, le premier (*Et. F.* I, 189), a interprété le grec δεσπότης, comme maître des esclaves, ce qui serait, en sanscrit, *dâsapati*, et Kuhn, qui adopte ce rapprochement, l'appuie en comparant, avec δέσποινα pour δεσποτνια, le vêdique *dâsapatnî*, malgré son sens différent d'épouse du démon ou de l'ennemi (*Ind. Stud.* I, 337). Plus récemment encore, Max Müller (*Myth. comp.*, p. 29) le considère comme presque certain, mais il prend δες = *dâsa* dans l'acception de nation soumise, d'abord ennemie, qui est propre au zend *daqyu*. Tout cela, cependant, a été mis de nouveau en doute par Benfey (*Z. S.* IX, 110), qui voit dans δέσποτης le sansc. *dampati*, maître de maison, en supposant une forme *damspati*, conjecture à laquelle se rallie le Dict. de Pétersbourg. (Cf. plus plus loin, § 291, 6.)

S'il fallait renoncer, d'après cela, à la certitude d'un rapprochement de δες avec *dâsa*, on peut, d'après Pott (loc. cit.), en présumer un autre de δοῦλος, esclave, pour δοσυλος, avec les noms sanscrits de l'esclave et de l'ennemi, ce que rend très-probable l'analogie de δαῦλος, asper, hirsutus, pour δασυλος, de δασὺς, id. Cf. scr. *dasra*, = *dasyu*, brigand, et qui pourrait être *dasura*, *dasula*. Ce qui est assurément remarquable, c'est que ce δοῦλος se retrouve dans l'anc. irlandais *dúile*, esclave, serviteur, que donne le glossaire de Cormac, et qui semble provenu de *dusile* par la suppression de l'*s* entre les voyelles. Je ne sais si l'on peut comparer aussi le scand. *dóli*, servus, dont le *d* ne correspond pas régulièrement, et qui manque aux autres dialectes germaniques. C'est peut-être là un mot étranger.

On peut donc présumer avec beaucoup de probabilité que, chez les anciens Aryas, l'ennemi prisonnier de guerre devenait esclave, comme d'ailleurs chez la plupart des peuples de l'anti-

quité. Parmi les autres noms de l'ennemi, les suivants donnent lieu à quelques rapprochements.

2). Scr. *pîyu*, *pîyant*, *pîyatnu*, ennemi, scélérat; *pîyâru*, adj. *dêvapîyu*, ennemi des dieux, de *pîy*, offendere, laedere, etc. Aufrecht, qui traite de cette racine et de ses dérivés (*Z. S.* III, 200) lui attribue principalement le sens d'insulter, de blâmer, de haïr. Il compare, avec toute raison, le goth. *fijan*, haïr, et *faian*, blâmer, d'où *fijands*, ennemi, et *fiathva*, inimitié. Cf. ags. *fian* et *fiend*, *fiond*, scand. *fiâ* et *fiandi*, anc. all. *fiên* et *fîant*, etc. Il y rattache aussi le lat. *pejor*, *pessimus*, etc.

Comme l'irlandais change parfois en *f* un *p* primitif, il est possible que *fi*, mauvais, méchant, *fiamh*, horrible, abominable, *fiamhan*, crime, forfait, appartiennent au même groupe, d'autant mieux que le cymrique offre *ffiaidd*, abominable, d'où *ffieiddiaw*, exécrer. Mais, comme le *p*, dans quelque cas, devient aussi *b* on pourrait également comparer l'erse *biùi*, *biùidh*, *biùthaid*, hostis, et pugnator.

3). Scr. *vimata*, ennemi, de *vi* privatif et *mata*, honoré, considéré, rac. *man*. Cf. *vimati*, aversion, *vimanas*, adverse, *vimâna*, mépris, etc.

Je compare, quant au second élément et à la formation, l'irlandais ancien *náma*, gén. *námat*, pour *námanta*, ennemi, aussi *namait*, *namit*, inimicus (Zeuss. *Gr. C.*, 763, 770), irl. mod. *námh*, *námhaid*, où *ná* est la négation. Stokes, il est vrai, explique ce mot par *na-amat*, *na-amanta* = *in-imicus* (*Ir. Glos.*, p. 65); mais il me semble mieux se rapporter aux composés analogues tels que *air-mitiu*, honor (Zeuss., 743), *for-met*, memoria (249), *der-met*, oblivio (762), qui appartiennent sans contredit à la rac. *man*.

Un groupe de formations toutes semblables avec le préfixe *dus*, male, offre des analogies très-étendues. Ainsi, scr. *durmanas*, *durmati*, méchanceté, haine, zend *dushmata*, qui a de mauvaises pensées, pers. *dushman*, ennemi, kourd. *dushmén*, afghan *dòchmen*, id.; gr. δυσμένης, ennemi; irl. *domhaoin*, méchant, mauvais; illyr. barb. *duscmanin*, ennemi, etc.

§ 242. — LE BUTIN.

Nous avons vu déjà, au § 176, que la guerre, aux temps primitifs, devait souvent avoir pour but l'enlèvement des troupeaux, qui constituaient alors la principale richesse, et l'amour du butin en général a été toujours et partout un mobile puissant des entreprises belliqueuses. Les anciens Aryas n'auront pas été, plus que les autres peuples, à l'abri de ces entraînements, et c'est ce qu'indiquent quelques noms du butin qui se sont conservés à partir de l'époque de l'unité.

1). Le sansc. *lôta, lôtra,* butin, pillage, vient de la rac. *lû,* secare, desecare, et signifie proprement dépouille. Cf. *lava, lavana, lûni,* moisson, tonte, etc., et les §§ 108, 170, 2, 199, 2.

En grec, nous trouvons λεία, butin, pour λεϝια, ληΐς, etc., et la racine verbale se montre encore dans ἀπο-λαύω, prendre part et jouir d'une chose, d'où ἀπόλαυσις, jouissance, avantage, etc. On y rattache aussi λάτρον, salaire, λάτρις, mercenaire, etc., de λάω, pour λάϝω = λαύω [1].

Le latin nous offre *lŭcrum,* lucre, et le nom de la déesse des voleurs *Lavérna,* d'où *laverniones,* voleurs.

L'irlandais se rapproche tout à fait du sanscrit, par son *lot,* rapine, mieux sans doute *loth,* si l'on compare *lothar,* = *lôtra* (?), abscission, a cutting down (O'R. Suppl.).

Le goth. et scand. *laun,* anc. all. *laon,* ags. *leán,* n'a, comme λάτρον, que le sens de salaire. Cf. scr. *lavana* et *lûni,* moisson, etc.

L'anc. sl. *loviti,* captare, d'où *lovŭ,* venatio, *lovitelĭ,* venator, *lovlienina,* praeda, etc., se rapproche de nouveau de l'acception du sanscrit. Cf. pol. *low, polow,* butin, et les autres dialectes passim.

[1] Cf. Pott *Et. F.* I, 209. Benfey. *Gr. W. L.* II, 2. Curtius, *Gr. Etym.*, 329.

2). Un second groupe moins étendu se rattache à la rac. scr. *lup* (*lumpati*), rumpere, d'où *lôptra*, butin. Cf. *rup*, violare, perturbare.

Bien que cette racine se retrouve dans la plupart des langues ariennes, on n'en voit provenir des noms du butin qu'en germanique et en lith.-slave. Ainsi :

Scand. *rupl*, rapina, *ruplari*, praedo, *rupla*, spoliare. Cf. goth. *raupian*, evellere, ags. *rypan*, spoliare, anc. all. *rauffjan*, vellere; scr. *riûfa*, rumpere, etc., à côté du goth. *raubôn*, spoliare, etc., rac. prim. *rubh*, qu'il faut peut-être en distinguer.

Lett. *laupiums*, butin. — Cf. lith. *lùpti*, écorcher, peler, *luppimas*, action d'écorcher, etc.

Pol. *lup*, butin. — Cf. *lupać*, *lupić*, rompre, fendre, peler, piller, rus. *lupitĭ*, id., etc.

§ 243. — LA GLOIRE.

Si l'espoir du butin était souvent une incitation à la guerre, on peut croire cependant que les anciens Aryas y ont été portés aussi par des mobiles d'une nature plus relevée, le patriotisme, l'honneur de la race, la gloire des armes. L'idée de la gloire surtout doit avoir tenu une grande place dans les préoccupations de nos communs ancêtres, car les termes qui l'expriment ne forment qu'un seul groupe étymologique dans six des rameaux principaux de la famille arienne.

Le sanscrit *çravas*, gloire, renommée, vient de *çru*, audire, et signifie ce qui est entendu au loin. De là *çravasyu*, avide de gloire, *çruta*, fameux, *çruti*, renommée, etc., ainsi que les noms propres tels que *Pṛthuçravas*, celui dont la gloire est grande, *Satyaçravas*, celui dont la renommée est vraie, etc.

En grec, *çru* devient κλύ, et il en dérive κλέος, gloire, pour κλέϝος, exactement = *çravas*, κλυτός, célèbre = *çruta*, etc. Kuhn

signale la parfaite identité du nom propre Ἐτεοκλῆς avec *Satya-çravas*. (*Z. S.* IV, 400.)

En latin, nous trouvons *cluo*, *clueo*, être réputé, d'où *inclutus*, *inclitus*, célèbre [1].

Les langues celtiques nous offrent également *clu* pour racine, dans l'anc. irl. *clúu*, gloria, fama (Zeuss. *Gr. C.* 31), moderne *cliu*, id., *cliuthach*, célèbre, *cloth*, renommée, louange. Cf. *cluinim*, audio = scr. *çṛṇômi*, part. *clotha* = *çruta*, *clos*, auditio, *cluas*, oreille, etc. — Cymr. *clod*, renommée, *clyw*, audition, *clust*, oreille, etc.

Les idiomes germaniques présentent une double forme *hru* et *hlu*, dans l'anc. all. *hruom*, *hrôm*, gloire, mod. *ruhm*, et *hliumunt*, renommée, rumeur, mod. *leumund;* l'ang.-sax. *hlysa*, *hliosa*, gloire, *hlysan*, anc. all. *hlôsen*, célébrer, etc. Cf. goth. *hliuma*, *hliuth*, auditus, scand. *hlust*, auris, etc.

Enfin, l'anc. slave *sluti*, audire, donne naissance à *slutiie*, *slava*, *slavitsa*, gloire, *slavĭnŭ*, glorieux, comme à *slovo*, parole, termes qui se retrouvent dans tous les dialectes. De là le lith. *szlówe*, gloire. Le nom même des Slaves se rattache sans doute ici.

On voit, par cet accord remarquable, que cet amour de la gloire qui pousse aux exploits guerriers, et qui est resté si vivace chez tous les peuples de sang arien, leur a été transmis par leurs premiers pères.

[1] Pott. (*Et. F*, I, 214) compare aussi *gloria*, mais sans justifier un rapprochement aussi hardi. Kuhn (*Z. S.* III, 398) tente cette justification, et cherche même à identifier *gloria* et le vêdique *çravasyâ*. Mais *gloria* répond évidemment à l'irlandais *glór*, bruit, voix, *glóir*, *glóire*, gloire, *glórach*, *glórdha*, *glórmhar*, fameux, glorieux, du verbe *glóraim*, bruire en général, qui ne saurait, en aucune manière, se ramener à *çru*, et dont le sens même éloigne toute idée d'un emprunt fait au latin.

ARTICLE 2.

§ 244. — LES ARMES ET LES INSIGNES DE GUERRE.

Il va sans dire que les anciens Aryas possédaient des armes, puisqu'ils faisaient la chasse et la guerre. D'ailleurs, l'invention des instruments d'attaque et de défense a été partout une des premières en date. On a trouvé des tribus sauvages sans vêtements, sans ustensiles, sans habitations; je ne crois pas qu'on en ait découvert aucune qui fût sans armes. Partout aussi les armes sont les mêmes en principe, et ne diffèrent que par une exécution plus ou moins perfectionnée. La massue et la lance, les plus simples de toutes après le bâton et la pierre, n'ont pas exigé de grands efforts d'invention. L'arc et la flèche sont déjà le résultat d'une industrie plus avancée, et cependant on les trouve en usage, de temps immémorial, dans l'ancien et le nouveau monde, sans que l'on puisse supposer aucune transmission de peuple à peuple. La pierre et les os ont servi au début pour confectionner les pointes des lances et des flèches, tout comme les couteaux et les haches; mais les glaives, qui exigent l'emploi du métal, sont sans doute d'une origine plus récente. En fait d'armes défensives, le simple bouclier aura été la première en date, tandis que l'armure sera née pièce à pièce, en se complétant avec les progrès de l'industrie. Quand on voit ce qu'étaient déjà les armes chez les Grecs à l'époque de la guerre de Troie, et chez les Indiens des temps épiques, on doit reconnaître que ce perfectionnement graduel a dû commencer de très-bonne heure, et se continuer pendant bien des siècles antérieurs.

A quel degré les anciens Aryas étaient-ils arrivés sous ce rapport? On ne peut le savoir que d'une manière imparfaite, parce que les noms seuls des diverses armes ne nous apprennent rien

sur leur qualité. De plus ces noms, très-riches en équivalents, ont subi de nombreux renouvellements, par cela même que les armes ont été l'objet d'un intérêt constant, et de modifications successives. Cela explique pourquoi les coïncidences que l'on peut encore signaler sont ordinairement limitées à deux ou trois branches de la famille arienne, et n'offrent aucune de ces affinités étendues que l'on remarque, par exemple, pour les noms de quelques animaux domestiques. Il faut ajouter que les transitions d'une arme à l'autre, ou des noms généraux aux noms spéciaux, sont assez fréquentes, l'arme qui *tue*, qui *blesse*, etc., pouvant désigner, ici la lance ou la flèche, et là l'épée ou la massue. Ceci soit dit en vue des rapprochements qui suivent.

§ 245. — LA LANCE, LA PIQUE, LE JAVELOT.

1). Scr. *çala*, lance, dard, *çalya*, *çalyaka*, dard, *çalâkâ*, javelot, flèche. Cf. *çara*, *çaru*, *çarya*, flèche, *çiri*, id., et épée ; tous de la rac. *çṛ*, *çar*, laedere, dirumpere = *kṝ*, *kar*, laedere, occidere. Je ne compare ici que les noms de la lance.

Irl. *cáil*, lance, javeline, *calg*, *colg*, aiguillon. Cf. cymr. *cal*, *çol*, *cala*, *cola*, *colyn*, aiguillon [1]; anc. slav. et rus. *kolŭ*, pieu, pal, de *klati* (*koliă*), mactare, rus. *kolótĭ*, piquer, pol. *kòl*, pieu, *kolka*, aiguillon, etc.

Irl. *coir*, lance, *coirr*, *carr*, id. = *çara*, *çarya*.

La rac. *çṛ* prend aussi les formes *çur*, *çûr*, laedere, occidere. (Dhâtup.). De là, avec *l* pour *r*, comme ci-dessus, *çûla*, pique, dard, broche, *çûlâ*, pieu à empaler.

Ici, sans doute, le sabin *cūris*, javelot (Ovid. *Fast.*, 2, 477). Cf. pers. *sûrî*, espèce de flèche, où *s* est = *ç* sanscrit.

De même, avec *s* pour *ç*, comme dans d'autres cas, anc. slave et russe *sulitsa*, illyr. *suliza*, lance. (Cf. § 192, 5.)

[1] *Cal* aussi penis, gr. κωλῆ, lat. *coles*, alban. *kar*, *kare*. Curtius (*Grundzüge*, etc., p. 118), compare aussi κῆλον, flèche, trait.

2). Scr. *kunta*, lance. Cf. *kuntala*, charrue.

Gr. κοντός, bois de lance, perche, penis.

Lat. *contus*, lance, pique, penis.

Cf. cymr. *cont*, irl. *cut*, de *cunt*, queue; comme, en cymrique, *llost*, queue et lance.

3). Scr. *kâsû*, espèce de lance; probablement de *kas* = *ças*, *çañs*, caedere, laedere, ferire, que le Dhâtup. donne à côté de *kash*, *ćash*, *çash*, *çish*, etc. Cf. pers. *kushtan*, tuer, kourd. *kust*, il tua.

Irl. *ceis*, lance, pique. — Cf. *casa*, broche, aiguille, *casán*, *casair*, épine, piquant, *casar*, *casrach*, meurtre, *casar*, marteau (cf. § 217, 6). Le maintien de l'*s* indique partout une consonne supprimée, *s* pour *st*, ou pour *ns* en recourant à *çañs* = *ças*.

Lith. *kassulas*, épieu de chasseur. — Cf. *kàsti* (*kàssu*), fouir, creuser, et *kassyti*, gratter, étriller = scr. *kash*, id.

4). Zend, *gaêçu*, *gaêsu*, nom d'une arme indéterminée dans le Vendidad, 7, 150, et le Yaçna, 9, 33.

Spiegel (*Avesta*, II, 135) compare *gaesum*, γαισός, γαῖσον. On sait que ce mot était gaulois et désignait une sorte de javelot. De là le nom des Γαισάτοι, pilo armati. Zeuss y rattache aussi le galate Γαιζατόριος, au génitif (Polyb. 25, 4), en corrigeant ριος par ριγος, nomin. ριξ. Il compare de plus l'anc. irl. *gai*, hasta, *gaide*, *gaithe*, pilo armatus (*Gr. C.* 64. Stokes. *Ir. Glos.* n° 216). O'Reilly donne aussi *gaisde*, armé.

Scand. *kêsia*, lance. — Grimm conjecture pour l'ang.-sax. *gâr*, scand. *geir*, anc. all. *kêr*, lance, un corrélatif gothique *gáis*, = *gaesum*; mais le goth. *gairu*, stimulus, rend cette supposition douteuse [1]. Le *g* initial serait d'ailleurs irrégulier, à moins que le mot ne fût emprunté du gaulois.

5). Pers. *san*, lance, *shanî*, javelot, *sanî*, fer de lance ou de flèche.

Armén. *suin*, lance. — Cf. scr. *kshan*, laedere, interficere,

[1] Grimm. *D. Gr.* I, 91; II, 455, 494. — Cf. Diefenbach. *Goth. W. B.* v. c.

gr. ξαίνω, ξάνιον = pers. *shânah*, *shanîzah*, le peigne armé de pointes.

Gaulois *saunium*, espèce de javelot à fer droit ou recourbé. (Diod. Sic. V, 29, 30.)

Irl. *son*, *sonn*, pieu, massue; *sonnaim*, percer, frapper, *sonnadh*, combat, etc. Cf. ers. *sònas*, vexation, et cymr. *sènu*, vexer, insulter.

6). Pers. *paykân*, lance, pique, dard, flèche, pointe de lance. Cf. *paykan*, *pîkan*, pic-hoyau, et § 191, 4.

Armén. *pkhin*, flèche.

Lat. *spīca*, pointe, *spīculum*, dard, flèche.

Cymr. *picell*, dard, javelot; irl. *picidh*, pique, etc.

Une racine *pik*, avec le sens de blesser, piquer, piler, broyer, et, en général, nuire, peut s'inférer de tout un groupe de termes épars dans les langues ariennes. Ainsi, en sanscrit *pêçi*, carreau de foudre, *pêçvara*, qui broie, qui pile (suivant Wilson de *piç*, to grind, que Westergaard ne donne pas dans cette acception), *piçuna*, méchant, cruel, en grec πικρός, âpre, amer, cruel, en lith. *peikti*, mépriser, blâmer, *paikas*, mauvais, méchant, *piktà*, méchanceté, *piktis*, le diable, etc.; en armoricain *pika*, piquer, fouir, etc., etc. Ici probablement, comme formations secondaires, l'ang.-sax. *feohtan*, scand. *fikta*, anc. all. *fehtan*, pugnare. Les *Pictavi* ou *Pictones* gaulois, et les *Picti* calédoniens n'étaient peut-être que des *guerriers*.

7). Lat. *sparus*, *sparum*, lance.

Ang.-sax. *spere*, id.; scand. *spari*, *spiör*, telum, anc. all. *spër*, hasta, etc.

L'analogie du persan *siparî*, espèce de flèche, indique une origine arienne primitive, et qui se trouve peut-être dans la rac. vêdique *spṛ*, *spar*, d'après Benfey (*Sama Vêda* Glos.), proprement combattre, puis protéger. La lance, en effet, peut être considérée comme une arme défensive aussi bien qu'offensive. Cf. pers. *sipar*, *ispar*, bouclier.

8). Gr. λόγχη, lance, javelot.

Lat. *lancea*, mot gaulois suivant Diod. Sic. V, 30, qui écrit λαγκία.

Irl. *lang*, *lann*, lance, javeline.

Anc. slav. *lãshta*, lance.

Cf. pers. *lung*, dard. — En sanscrit, *lankâ* désigne seulement une branche d'arbre (cf. t. I, 198), et c'est là, en effet, ce qu'était la lance à son état primitif.

§ 246. — LA FLÈCHE.

1). Scr. *pîlu*, flèche.

Pers. *pîlah*, *pîlak*, *bîlak*, espèce de flèche.

Lat. *pīlum*, javelot.

Cymr. *pilwrn*, id.; *pilan*, lance, *ffil*, dard.

Ags. *pil*, scand. *pîla*, anc. all. *phîl*, mod. *pfeil*, etc., tous du latin.

Si l'on compare les noms de la balle qui se lance, gr. πῖλος, lat. *pila*, irl. *peiléir*, cymr. *pel*, *peled*, *pelen*, armor. *pellen*, etc., on est conduit, comme racine, au sansc. *pil* (*pêlay*) projicere, mittere (Dhâtup.). Cf. *pêl*, *pal*, *pall*, ire, gr. πάλλω, lancer, πάλος, jet, πάλλα, balle ; lat. *pello*, cymr. *pelu*, lancer, *peliaw*, brandir, etc.

2). Scr. *astra*, flèche, arme de jet, *asanâ*, *astâ*, id.; de la rac. *as*, jacere. Cf. *astar*, archer, et *prâsa*, flèche barbelée, de *pra* + *as*.

Armén. *ashdê*, lance.

Irl. *astal*, *astas*, javelot (O'R.). Cf. *as*, lancé, projeté, pour *ast* = scr. *asta*, comme *as*, est = scr. *asti*. La différence des suffixes rend peu probable une provenance du lat. *hasta*, dont l'origine est tout autre. — Cymr. *aseth*, javelot.

Benfey (*Gr. W. L.* I, 663) et Kuhn (*Z. S.* I, 540) comparent ἀστήρ, ἄστρον, *astrum*, zend. *açtar*, pers. *âstar*, l'astre qui lance ses rayons comme des flèches. Il est certain que souvent les noms de la flèche et du rayon sont les mêmes ou dérivent des mêmes racines [1], et que ces racines ont parfois le double sens de

[1] Par exemple, scr. *gô*, rayon et flèche, *aktu*, id., id., gr. αἴγλη, βέλος, irl. *gath*. anc. all. *strâla*, id., id., etc.

lancer et de luire, ce qui paraît être le cas pour *as*, lucere, d'après le Dhâtup. Il n'y a donc rien à objecter à ce rapprochement, et d'autant moins que le nom grec de l'éclair, ἀστραπή, ἀστεροπή, renferme certainement celui de la flèche. Kuhn considère aussi comme appartenant à ce groupe, avec perte de l'*a* initial, le vêdique *star*, étoile, lat. *stella*, goth. *stairnô*, etc., aussi bien que le slave *striela*, ang.-sax. *strael*, anc. all. *strâla*, flèche et rayon ; mais la racine *str̥*, *star*, sternere, a été invoquée avec autant et plus de droit pour expliquer ces termes divers. Je doute plus encore de son rapprochement du sanscrit *târâ*, étoile, constellation, météore, vêd. *tar*, avec *astar*, etc. Cf. gr. τεῖρος, plur. τείρεα (Iliad. 18, 485), constellations. L'*s* initiale de *star* a pu facilement se perdre, mais, pour *astar*, il faudrait supposer que la racine entière a disparu pour ne laisser que le suffixe, ce qui serait par trop extraordinaire.

Je crois retrouver encore un corrélatif du sanscrit *asanâ*, flèche, dans le goth. *azna*, de *arhvazna*, id. en considérant *arhv*, avec Diefenbach (*Goth. W. B.* v. c.), comme l'analogue du latin *arcus*. Ce mot composé désignerait la flèche en tant que lancée par l'arc, comme le grec τοξοβόλος. L'ang.-sax. *arewa*, et le scand. *ör*, gén. *örvar*, flèche, ne sont sans doute que des formes mutilées de *arhvazna*.

3). Scr. *ishu*, *ishukâ*, flèche, *ishîkâ*, id. et roseau, *êshaṇa*, flèche de fer ; de la rac. *ish*, lancer.

Pott et Kuhn (*Et. F.* I, 139, *Z. S.* II, 137), ont comparé le gr. ἰός, flèche pour ισος, ce qui suppose un thème *isha*. Benfey (*Gr. W. L.* II, 137), y rattache aussi ὀϊστός, flèche, pour οϝιστος, de *ava* + *ish*. L'irl. *fiuthid*, ers. *fiùthaidh*, *fiùbhaidh*, *fiùi*, et *iùthaidh*, flèche, où *iu* est peut-être = *ishu*, serait-il composé de même avec un préfixe *f*, *fi* = scr. *vi* intensitif? Mais l'élément ajouté resterait obscur.

4). Scr. *bhalla*, *bhallî*, espèce de flèche. Cf. *bhal*, *bhall*, ferire, occidere (Dhâtup.)

Gr. φαλλός, φάλης,-ητος, phallus, sans doute primitivement dard, comme κόντος, etc.

Irl. *ball*, arme en général, membre, instrument, etc.; cymr. *bollt*, dard.

Ang.-sax. *bolta*, pilum, scand. *bŷla*, *bŷlda*, telum, *bolti*, clavus ferreus; anc. all. *polz*, *bolẓ*, telum.

Pol. *belt*, flèche, trait d'arbalète.

5). Scr. *pradara*, *pradala*, flèche, c'est-à-dire qui déchire, fend, de *pra* + *dṝ*, *dar*, *dal*, dirumpere, findere.

Pers. *dalang*, dard.

Irl. *duillean*, lance, *dula*, épingle. — Cf. *duille*, feuille, cymr. *dal*, *dail*, avec le scr. *dala*, id.

Rus. *drotŭ*, *drotikŭ*, dard, javelot. — Cf. anc. sl. *drati* (*derã*) scindere. L'ang.-sax. *daradh*, dard, scand. *dörr*, hasta, anc. all. *tart*, lancea, d'où l'armoricain *dared* et notre *dard*, n'appartient pas à *dṛ*, en goth. *tairan*, etc., mais à une racine germanique *dar*, ang.-sax. *derian*, léser, nuire, *daru*, lésion, anc. all. *terjan*, laedere, *tara*, damnum, etc., qui serait, en sanscrit, *dhar*. Cf. *dhûr*, ferire, laedere, et *dhru*, occidere, gr. θραύω, etc.

A *dal* se rattache le scr. *dalapa*, arme en général, ainsi que le gr. δόλων, lat. *dolo*, poignard. Cf. *dolabra*, hache, doloire, de *dolo*, et l'anc. sl. *dlato*, rus. *doloto*, etc., scalprum, de *dieliti*, lith. *daliti*, dividere. (Cf. p. 84.)

6). Scr. *ghâta*, flèche, c'est-à-dire qui tue, de *han* (*ghan*) occidere, icere. Cf. *ghâtaka*, *ghâtana*, meurtrier, et *ha*, *hanu*, *ģaghni*, arme en général.

Irl. *gath*, *gadh*, flèche, lance, *goth*, *gothnadh*, *goitne*, lance, *guin*, ers. *guineach*, dard. Cf. *gen*, *gean*, épée, et *gen*, *goin*, *guin* blessure, de *gonaim*, *guinim*, blesser = scr. *han*. (Cf. § 208, 3).

7). Scr. *gô*, flèche, carreau de foudre, rayon. — Dans ce dernier sens, et au pluriel *gavas*, les rayons sont considérés comme les vaches célestes (Cf. § 184), de sorte que *gô*, rayon, puis flèche, aurait une origine mythologique. On pourrait cependant ne voir là qu'un jeu de mots, et rapporter *gô* à la racine de mouvement *gâ*, en composition *gu*, d'où *gô*, le cheval rapide, ou bien à *gu*, sonare, du bruit de la flèche et de la foudre.

Irl. *gó*, lance (O'R); rapprochement douteux, soit à cause de l'origine spéciale possible du mot sanscrit, soit parce que *gó* peut n'être qu'une variante de *goth*, lance, qui appartient à *ghâta*[1].

8). Scr. *svaru*, flèche et carreau de foudre, *svarus*, id. de la rac. *svar*, sonare.

Cymr. *chwarel*, dard, javeline. — Cf. *chwara*, jeu, proprement bruit, *chwardd*, rire, *chwyrn*, ronflement, sifflement, où *chw* est pour *sv*, comme dans *chwaer*, sœur = *svasar*, *chwys*, sudor, de *svid*, sudare, etc.

§ 247. — L'ARC.

Les noms de l'arc, bien que assez nombreux, n'offrent presque aucune coïncidence directe certaine entre l'Orient et l'Occident, mais les termes qui le désignent, quand ils n'ont pas un sens clairement dérivé dans les langues particulières, trouvent plus d'une fois leur explication par des étymologies que j'appellerais préhistoriques, et qui témoignent de leur ancienneté. Il semblerait d'après cela que les peuples ariens se sont partagé ici un fond commun de synonymes usités déjà à l'époque primitive, comme on le verra mieux par les rapprochements qui suivent :

1). Scr. *âsa*, *astra*, arc, de *as*, jacere; en composition *ishvâsa*, *vâṇâsana*, *çarâsana*, lance-flèche, *dûlâsa*, pour *dûr-âsa*, qui lance au loin.

Benfey (*Gr. W. L.* II, 203) rattache à la même racine le grec ἄεμμα, arc, pour αϝ-εσμα, de *ava* + *as;* mais on pourrait aussi penser au scr. *â-yam*, tendere, d'où *âyamana*, act. de tendre, *âyâma*, tension, etc.

Scand. *ŷs*, *ŷr*, arc. — La différence de la voyelle est une objection, car *ŷ* est une modification de *û*, ou répond au *iu* du gothique et de l'anc. allemand (Grimm. *D. Gr.* I, 291). Ce mot est

[1] Cf. cependant plus loin, au § 249, 3, une conjecture sur l'existence de *gó*, flèche, dans deux noms européens du carquois.

d'ailleurs isolé dans les langues germaniques et européennes.

2). Pers. *kamân*, arc; aussi *kaywân;* laghmani et tirhaï (du Caboul) *kamân*, kourd. *kevâna*, armén. *kamar*. — Cf. zend *kamĕrĕ*, voûte, pers. *kamar*, id. et ceinture, aussi *kam*, *kamand*, etc.

Il est singulier que la racine verbale *kam*, courber, ait disparu en Orient, et partout ailleurs que dans les langues celtiques, où l'on trouve l'irlandais *camaim*, cymr. *camu*, armor. *kamma*, courber, avec une foule de dérivés, mais sans aucun nom de l'arc, si ce n'est le cornique *cam*, arc-en-ciel. Le sanscrit *kmar*, curvare, que donne le Dhâtup., est sûrement dissyllabique, comme le zend *kamĕrĕ*. Le scr. *kâmuka*, arc, que l'on serait tenté de comparer, n'est, d'après le Dict. de Pétersbourg, qu'une altération de *kârmuka*, dérivé de *kṛmuka*, esp. de bois dont on faisait des arcs, et n'aurait ainsi aucun rapport avec les noms iraniens. Il est difficile, cependant, de croire que, d'une part, la racine *kam* n'ait pas existé en Orient [1], et que, de l'autre, les Celtes n'aient pas possédé un nom de l'arc, qui devait en provenir si naturellement.

3). Gr. τόξον, arc.

Anc. irl. *tuag*, id. (Zeuss. *Gr. C.*, 28); irl. mod. *tuagh*. — Cf. au § 203, 1, *tuagh*, hache, et scr. *takshaṇt*, id.

J'ai déjà comparé ailleurs (t. I, p. 229) le persan *taksh*, arbalète, et le nom de l'if *taxus*, qui servait sans doute à faire des arcs [2].

4). Lat. *arcus*.

Goth. *arhu* (?), dans *arhvazna*, flèche (vid. sup.).

Irl. *earc*, arc-en-ciel (O'R. Suppl.); peut-être du latin.

Pott (*Et. F.* I, 271) ramène *arcus* à *arceo*, ἀρκέω, scr. *raksh*, avec le sens d'arme défensive; explication qui laisse bien quelque

[1] Le sens primitif de la rac. scr. *kam*, amare, aurait-il été celui d'incliner vers, de se courber?

[2] Ce nom de l'arc, en tant que fabriqué, taillé, de *taksh*, semble avoir son pendant dans le lithuanien *kilpa*, *kilpinnis*, arc. de la rac. scr. *kalp*, avec la même acception.

chose à désirer, car on se défendrait fort mal avec un arc seul. Le sanscrit semble en offrir une meilleure dans la rac. *arć*, lancer et rayonner, d'où *arka*, foudre, rayon, etc. Toutefois, cette même racine *arć* conduit aussi à une autre étymologie non moins satisfaisante, en partant de l'acception de *canere*, *sonare*, qui lui appartient également.

En effet, la sonorité de l'arc et de sa corde, le κλαγγή d'Homère, le *ģyâghôsha* des épopées indiennes, est un sujet fréquent d'allusions poétiques. Ainsi, dans le Ramâyana (I, 5, 19, éd. Schlegel), la ville d'Ayôdhya est appelée *dhanuhsvananinâditâ*, arcuum stridore resonans. Homère, en parlant de l'arc de Panḍarus, dit (*Il.* IV, 125) :

λίγξε βιὸς, νευρὴ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἆλτο δ'ὀϊστος
Stridit funis, nervusque valde sonuit, saliitque sagitta.

Et, quand Ulysse tend son arc vengeur (*Od.* 21, 411), la corde rend un son clair, semblable à la voix de l'hirondelle.

ἡ δ'ὑπὸ καλὸν ἄεισε, χελιδόνι εἰκέλη αὐδήν.

C'est pour cela que le sanscrit *dhanu*, *dhanus*, *dhanvan*, désigne certainement l'arc en tant que sonore, de la rac. *dhan*, sonare, laquelle cependant n'est pas encore constatée [1], tout comme la corde l'arc est appelé *çinģâ*, *çinģinî*, en pers. *ching*, de *çinģ*, tinnire [2]. Un autre nom de la corde, *lôćaka*, semble signifier *celle qui parle*, de *lôć*, loqui, et le persan *rûd*, *rôdâ*, corde d'arc, a aussi le sens de chant et de conversation joyeuse, bruyante [3]. La racine *arć*, dans les Vêdas, s'emploie parfois en

[1] Par cette raison, sans doute le Dict. de P. ne donne aucune étymologie de *dhanu*, et pourtant l'existence de la rac. *dhan*, sonare, est pleinement confirmée par les langues congénères. Ainsi, pers. *dânidan*, murmurer, *dan*, lamentation, *danah*, chant; ang.-sax. *dynan*, strepere, scand. *duna*, tonare, *dynia*, resonare; irl. *dán*, chant, cymr. *dwn*, murmure, lith. *daina*, chant, etc., etc.

[2] Cf. le passage vêdique cité dans le Nirukta, 9, 18, où il est dit de la corde de l'arc : *yôshê'va çinktê vitatâ'dhi dhanvan*, tendue sur l'arc, elle chante comme une femme.

[3] Cf. encore le sansc. *gadayitnu*, arc, et loquace. de *gad*, loqui.

parlant du vent qui mugit, et pour exprimer un bruit qui résonne en se prolongeant. Il n'y a donc rien d'improbable à ce qu'il y ait eu anciennement un synonyme de *dhanu*, *arka* ou *arku*, corrélatif du latin *arcus*.

5). Ang.-sax. *bóga*, scand. *bogi*, anc. all. *pogo*, etc.

Anc. irl. *bocc* (Zeuss *Gr. C.* 820); irl. mod. et erse *bogha;* cymr. *bwa*. La racine verbale est conservée dans le goth. *biugan*, *baug*, *bugun*, courber, ags. *beogan*, etc. Les verbes irl. *boghaighim*, et cymr. *bwâw*, id., sont des dénominatifs, comme *arcuare*, et ces noms de l'arc proviennent sans doute du germanique. Les termes celtiques sont *tuag* et *lub*, *lubán*, de *lubaim*, courber, pour l'irlandais, et *gwyrag*, *gwarek*, pour le cymrique et l'armoricain. Cf. *gwyr*, courbe, = irl. *fiar* et lat. *varus*.

En sanscrit, on trouve bien la racine *bhuġ*, curvare, flectere, avec plusieurs dérivés, mais sans aucun nom de l'arc, comme on devrait s'y attendre.

6). Anc. slav. *lăkŭ*, arc et courbe, rus. *lukŭ*, ill. *luk*, pol. *luk*, etc.

Lith. *lankas*.

La racine est l'anc. slave *lĕshti* (*lĕkă*), lith. *lenkti*, curvare, avec beaucoup de dérivés. Je crois ici, comme pour l'un des noms de la lance (vid. sup.), à un rapport avec le sanscrit *lankâ*, branche, car l'arc n'était primitivement qu'une branche. On peut présumer une racine perdue *lank*, *rank*, curvare, alliée peut-être à *anć*, *ank*, id., à laquelle appartiendrait aussi le slave *răkŭ*, lith. *ranka*, main. Cf. le scr. *bhuġa*, main et bras, de *bhuġ*, curvare.

Nous avons fait le tour des langues de la famille, et, à l'exception d'un seul cas certain (nº 3) et d'un autre douteux (nº 1), nous n'avons trouvé aucun accord direct entre l'Orient et l'Occident. Mais partout les noms de l'arc se rattachent avec probabilité à des origines étymologiques ariennes primitives, et se présentent ainsi comme des legs du temps de l'unité. C'est d'ailleurs ce que

confirment les noms de la corde de l'arc, lesquels, chose singulière, se sont mieux conservés que ceux de l'arc même.

§ 248. — LA CORDE DE L'ARC.

1). Scr. *ǵyâ*, *ǵyâkâ*.

Pers. *zah*, belout. *zaiha*, siahpôsh *ǵhî*.

Gr. βιός, β pour *ǵ*, *g*.

Cymr. *gi*, pl. *giau*, dimin. *gieuyn*, nerf, tendon; anc. corn. *goiuen*, id.

Lith. *gija*, fil, trame.

J'ai déjà comparé ailleurs ces mots (t. I, p. 318) et conjecturé un rapport de *ǵyâ* avec *ǵayâ*, chanvre. Dès lors le Dict. de Pétersbourg nous a révélé une racine vêdique *ǵyâ* (*ǵinati*), sans doute alliée à *ǵi*, vincere, et avec le sens analogue de surmonter, opprimer, violenter, d'où *ǵyâ*, oppression, violence, primitivement force, comme le grec βία, βίαω, βιάζω, qui y répond de tout point. La corde constitue bien la force de l'arc, et c'est là sans doute ce qu'exprime son nom. Je ne crois donc plus à une contraction de *ǵayâ*, chanvre, mais plutôt à une affinité primitive, avec la notion commune de force qui appartient aussi à *ǵi*, vaincre, *ǵaya*, victoire, etc. Cf. zend *zaia*, *zaêna*, arme, instrument, de *zi*, vincere; pers. *ǵân*, *ǵânah*, armén. *zên*, arme, etc. — C'est probablement à tort que j'ai rapproché des termes en question le russe *gujŭ*, corde, à cause de la nasale de l'anc. slave *gãjvitsa*, vimen, qui indique une origine différente.

2). Scr. *tâvara*, corde d'arc.

Zend. *thanvara*, *thnavara*, id. (Spiegel. *Avesta* I, p. 209.)

Brahui (du Caboul) *tanâb*.

Ni Wilson, ni le Dict. de Pétersbourg n'indiquent d'étymologie pour le sanscrit qui, vu la concordance du zend, ne peut guère dériver que de la rac. *tan*, tendere et sonare, avec perte de l'*n* devant le suffixe, et allongement de l'*a*.

A la même racine se lie le grec τόνος, tendon, corde, nerf, et aussi son, ton, accent, de τείνω, τένω.

Puis, avec un suffixe différent, l'anc. slave *tĕtiva*, corde d'arc, rus. *tetiva*, pol. *ciĕciwa*, lith. *temptywa*, id. Cf. *tempti*, tendre.

L'anc. irl. *tét*, fidis (Zeuss. *Gr. C.* 79), irl. mod. *téad*, *téud*, cymr. *tant*, répond au sanscrit *tantu*, corde, et ne désigne pas spécialement celle de l'arc. Pour ce dernier sens, on trouve l'irl.-erse *taiféid* = *taifet*, *tafet* (?), qui semblerait indiquer un thème primitif *tanvant*, synonyme de *tâvara*, et de *thanvara*.

Tous ces noms divers peuvent avoir désigné la corde de l'arc comme *tendue* ou comme *sonore*, en vertu de la double signification de la racine *tan*. Cf. τείνω et στένω = scr. *stan*, lat. *ten-do* et *tono*, *tonitru*, ang.-sax. *thenian*, scand. *thenia*, anc. all. *danjan*, tendere, et ang.-sax. *thunian*, tonare, *thunor*, anc. all. *donar*, tonitru, etc. Le scand. *thundr*, arc, signifie probablement le sonore.

§ 249. — LE CARQUOIS.

Les noms du carquois sont ordinairement des composés significatifs propres aux diverses langues, comme le scr. *ishudhi*, *çaradhi*, porte-flèche, le pers. *tîr-dân*, id.; l'ang.-sax. *earh-fere*, le scand. *örva-maelir*, l'irl. *gath-bholg*, sac à flèches, etc. Quelques-uns seulement donnent lieu à un petit nombre d'observations comparatives.

1). Le scr. *tulasârinî*, carquois, est obscur quant à sa formation, et le Dict. de Pétersb. l'accompagne d'un point d'interrogation. *Tulâ* f. désigne une balance, un poids, et aussi une espèce de vase [1], de *tul*, soulever, peser, équilibrer; cf. lat. *tollo;* et *sara* est un des noms de la flèche, mais la nature du composé reste énigmatique. Il est probable, toutefois, que *tula* ou *tulâ* seul a

[1] Cf. irl. *tulán*, chaudron (*kettle*).

signifié un carquois (cf. *tûṇa*, *tûṇî*, id.); car, en persan, nous trouvons *dûl*, et ce nom est conservé mieux encore dans l'anc. slave *tulŭ*, ill. *tul*, *tuliza*, boh. *taul*, carquois. Cf. anc. sl. *prituliti*, accommodare, proprement équilibrer? pol. *tulić*, calmer un enfant en le dorlotant, etc.

2). Les composés sanscrits *nishanga*, *upâsanga*, carquois, de *ni* et *upa* + *â* + *sanġ*, adhaerere, signifient proprement ce qui est attaché, suspendu, ce qui peut s'entendre, ou du carquois même, ou des flèches liées en faisceau [1]. Je ne sais si l'on peut comparer le persan *shagâ*, *shaghtâ*, *sakâ*, carquois, dont la sibilante ne correspond pas régulièrement, et je ne trouve pas d'analogies parmi les noms européens du carquois. Par contre, la rac. *sanġ* pourrait bien nous donner l'explication du lat. *sagitta*, la flèche en tant que liée dans le faisceau. L'anc. irl. *sagit*, plus tard *saigheadh*, et *soigh*, cymr. *saeth*, vient peut-être du latin. Cependant le verbe *saigim*, adeo (Zeuss. *Gr. C.*, 431), c'est-à-dire je m'attache à, exactement le sanscrit *sanġ*, à cause du *g* non aspiré, peut faire croire à une origine indépendante.

3). Le grec γωρυτός, carquois, suggère un rapprochement curieux, bien qu'un peu hypothétique. Benfey déjà, considère ce mot comme composé de γω, qui serait identiquement le sanscrit *gô*, flèche, et de ῥυτος, dérivé de ῥυομαι, conserver, protéger (*Gr.W. L.* II, 114, 303), explication, sans contredit, très-ingénieuse. Toutefois, et en adoptant sa conjecture quant à γω, on pourrait aussi rattacher ῥυτος à la rac. ῥυ = scr. *ru*, sonum edere, fremere, murmurare, conservée dans ὠ-ρυω, suivant Pott (*Et. F.* I, 213) = scr. *â-ru*. Voici sur quoi je me fonde.

Au § 177, 3, j'ai parlé du sanscrit *gôruta*, qui correspond lettre pour lettre à γωρυτός, mais qui désigne une mesure de distance, celle où l'on entend le beuglement d'une vache, *gô*. En prenant ce dernier mot dans l'acception de flèche, on aurait exactement le corrélatif du mot grec, et le carquois pourrait avoir reçu son nom du bruit qu'y font les flèches agitées par le mou-

[1] Cf. ers. *dòrlach*, carquois et faisceau, poignée, paquet.

vement, la marche, etc. Ceci rappelle ce que dit Homère d'Apollon, quand il descend irrité de l'Olympe (*Il.* I, 45) :

τόξ' ὤμοισιν ἔχων ἀμφηρεφέα τε φαρέτρην
ἔκλαγξαν δ'ἄρ' ὀϊστοὶ ἐπ' ὤμων χωομένοιο

Arcum humeris gestans, et undique tectam pharetram,
Clangorem que dederunt, sagittae in humeris irati.

Cette interprétation semble trouver un nouvel appui dans un nom germanique du carquois, l'ang.-sax. *cocer*, anc. all. *chochar*, all. mod. *köcher*, dont Benfey compare le *co* avec le γω grec, mais en rapportant *char* à la rac. scr. *dhvṛ* (?). Il serait beaucoup plus simple de le rattacher immédiatement à l'ang.-sax. *ceorian*, murmurare, anc. all. *charôn*, queri, *cherran*, strepere, etc. Cf. scr. *gar*, *ǵar*, sonum edere, etc. Ainsi *cocer*, qui serait en sanscrit *gôgara*, deviendrait l'équivalent parfait de γωρυτός, expliqué comme ci-dessus.

§ 250. — L'ÉPÉE, LE SABRE, LE POIGNARD.

Les armes destinées à frapper d'estoc et de taille ont pris des formes si diverses que leur nomenclature n'a pas cessé de s'étendre, et de se modifier d'âge en âge. C'est pourquoi aucun des noms anciens ne s'est conservé d'une manière générale. Ce qui en est resté dans quelques langues suffit cependant à prouver que ces armes ont été en usage dès l'époque primitive ; et comme elles supposent presque nécessairement l'emploi du métal pour la fabrication des lames, on peut tirer de là un argument de plus pour un certain degré de développement de l'industrie métallurgique.

1). Scr. *asi*, épée ; *astra*, id. arme en général, plus spécialement arme de jet, de *as*, jacere. (Cf. sup. § 246, 2, et 247, 1.)

Lat. *ensis*, concordance unique, mais sûre.

L'épée n'est pas une arme de jet, mais, en frappant du glaive, on lance le coup, ce qui explique cette étymologie. Le grec ξίφος, épée, se rattache de même à la rac. scr. *kship*, jacere; d'où *kshipaṇi*, arme de jet, et coup de fouet lancé, *kshêpaṇa*, fronde, etc. Cf. pers. *shîbâ*, action de lancer des flèches, *shîw*, arc, *shîwan*, lance, avec *sh* pour *ksh*, comme dans *shab*, *shaw*, *shaf*, nuit = scr. *kshapa*. Le persan *shifar*, épée, grand couteau, tranchant de glaive, que l'on serait tenté de rapprocher de ξίφος, provient sans doute de l'arabe *shafrat*, plur. *shifâr*, tranchant, bord.

2). Scr. *çiri*, épée; de *çṝ*, *çar*, laedere. Cf. § 245, 1.

Goth. *hairus*. ags. *heoru*, *heor*, scand. *hiör*, id.

Aux diverses formes de la rac. *çṝ* ou *kṝ*, *çar*, *kar*, *çal*, *kal*, etc., qui ont été signalées plus haut en parlant de la lance et de la flèche, se rattachent aussi plusieurs autres noms de l'épée. — Ainsi, à *kar*, le sansc. *karaṇḍa*, glaive; cf. kourd. *kerendi*, faux, armén. *keranti*, id.; kourd. *kêr*, couteau, pers. *kâri*, tranchant, acéré, etc. A *kal*, l'irl.-erse *calg*, *colg*, épée, et aiguillon; et le lith. *kalawijas*, épée[1]. Il faut séparer de ce groupe les noms du couteau qui appartiennent à la rac. *kṛt* (§ 209, 1), zend *karĕta*, pers. *kârd*, oss. *kard*, et *chard*, épée, etc. C'est à ces derniers noms que paraissent se lier, comme termes venus de l'Orient, le russe *kórda*, sabre, illyr. *korda*, pol. *kord*, alban. *kord*, hongr. *kard*, lith. *kárdas*, ainsi que le scand. *kordi*, glaive. — Cependant le scand. *hrotti*, épée, où les consonnes sont régulièrement changées, et surtout le latin *carduus*, le chardon piquant, semblent indiquer aussi une racine *kard*, laquelle rappelle le sansc. *khard*, pungere, mordere (de serpentibus) isolée, il est vrai, dans le Dhâtup.[2].

4). Scr. *tanka*, *ṭanka*, épée, burin, hache; *ṭanga*, épée, pelle, rac. *tak* = *taksh*. (Cf. § 208, 1.)

Pers. *tak*, *tuk*, pointe d'épée, bec. Cf. *takah*, flèche.

[1] Cf. siahpôsh *kalai*, couteau, afghan, *čale*, *čare*, id.

[2] Cf. de plus le lith. *skersti* (*skerdu*), tuer, égorger.

Irl. *tuca* (de *tunca*), épée, rapière, cymr. *twca*, espèce de couteau, d'où l'angl. *tuck*, rapière. — Cf. cymr. *twciaw*, *tociaw*, couper; gr. τυκός, ciseau à tailler, τύκω, façonner, τυκίζω, tailler; anc. sl. *tuk*, dans *is-tuk-anü*, simulacrum sculptum, rus. *tukati*, *točiti*, piquer, *tuča*, pointe, pol. *tyka*, pieu, etc.

A la forme *taksh*, appartiennent le pers. *tish*, épée, l'armén. *tashnag*, sabre, ainsi que le rus. *tesákŭ*, glaive, pol. *tasak*, coutelas, de *tesátĭ*, tailler, etc.

5). Scr. *bhidaka*, épée, et foudre d'Indra; rac. *bhid*. (*bhinatti*) findere.

Irl. *bideóg*, ers. *biodag*, épée courte, poignard; *bid* pour *bind*, à cause du *d* non aspiré. Cymr. *bidawg*, id.

Le nom de la foudre, qui est aussi *bhidu*, *bhidira*, *bhidura*, *bhidra*, se retrouve également dans l'irl.-erse *beithir*, *peithir*.

6). Scr. *ṛshṭi*, *rishṭi*, épée, lance.

Zend. *arsti*, id.

La racine est *ṛsh*, *rish*, *arsh*, piquer, percer, blesser, à laquelle appartient le latin *arma*, pour *arsma*, comme le prouve l'ombrien *arsmo*. (Cf. Z. S. IV, 46.) Aucun nom de l'épée ne correspond, mais j'ai comparé déjà (§ 189, 4), l'ang.-sax. *reost*, anc. all. *riostar*, *riostra*, culter. Cf. aussi le scand. *rista*, scindere.

6). Anc. sl. *mečĭ*, *mĭčĭ*, glaive, rus. *mečĭ*, pol. *miecz*, ill. *mac*, etc. Lith. *méczius*.

Goth. *mêki*, ags. *mece*, *mexe*, anc. sax. *mâki*, scand. *maekir*. Cf. pers. *mak*, *muk*, lance, javeline, et peut-être lat. *mucro*. Le maintien du *k* en germanique fait présumer une transmission du slave au gothique. Le gr. μάχαιρα de μαχόμαι, ne correspond pas régulièrement, et appartient au sanscrit *mah*, caedere, cf. *maha*, *makha*, sacrifice, et *makha* (vêd.) combattant. Une racine *mac* semble indiquée par le latin *macellum*, à côté de *macto*. Le Dhâtup. donne aussi une racine *maksh*, scindere, qui rappelle singulièrement l'ang.-sax. *mexe*, glaive.

§ 251. — LA MASSUE.

Bien que la massue ait en sanscrit plus d'une douzaine de noms, dont deux, *gada*, et *vagra*, se retrouvent dans le zend *gada* et *vazra*, aucun n'a été conservé par les langues européennes, ni même par le persan, qui en possède cependant une autre douzaine. Ces derniers seulement donnent lieu à quelques rapprochements, et encore sont-ils assez incertains. La massue, toutefois, est une arme si primitive, qu'elle doit avoir été en usage dès les temps les plus reculés.

1). Pers. *kalah*, massue de fer. Cf. *kâlîdan*, mettre en pièces.

Osséte *qil*.

Lat. *clava*, massue. — Cf. κλάω, briser, rompre.

Irl. *cuaille;* cymr. *cwlbren*, id. (*pren*, bois).

Lith. *kule*, id. *kulbē*, maillet. — Cf. *kulti*, frapper.

Pol. *kula*, id. — Cf. anc. sl. *klati* (*koliā*) mactare.

Le scand. *kylfa*, anc. all. *cholbo*, angl. *club*, semblent être des mots d'emprunt, vu le maintien du *k*. La racine commune est la même sans doute que celle du § 245, 1, savoir *kal* = *kar*, l'*a* changé parfois en *u* par l'influence de la liquide. Le gr. κορύνη, massue, appartient-il à la même racine, ou à κόρυς, tête?

2). Pers. *karzah*, massue.

Irl. *cairse*, id.

Le *z* persan remplace quelquefois une *s* primitive[1], de sorte que ce rapprochement est licite; mais il n'en est pas moins incertain, à cause de son isolement. L'origine de ces mots est également obscure.

3). Armén. *sunag*, massue, gros gourdin.

Irl. *son*, *sonn*, id., id. — (Cf. § 245, 5.)

[1] Cf. Vullers. *Inst. ling. pers.* p. 25.

§ 252. — LE BOUCLIER.

Cette arme défensive, la plus simple de toutes, a été inventée spontanément partout où l'on s'est battu, c'est-à-dire à peu près chez tous les peuples du monde. Les anciens Aryas la possédaient comme les autres, et, bien que ici également les noms aient beaucoup varié, quelques-uns datent encore des temps primitifs.

1). Scr. *ćarma, ćarman*, bouclier et peau.

Anc. all. *scerm, scirm*, bouclier et défense, protection. Cf. t. I, p. 203, aux noms de l'écorce, et § 169, 1, à ceux du cuir. Les boucliers se faisaient avec l'une et l'autre matière. On peut rattacher au même groupe général le siahpôsh *karai*, bouclier, cf. *corium*, etc., et peut-être l'irlandais *cáil, caile*, bouclier et protection, cf. anc. all. *skâla*, scand. *skêl*, écorce, etc. Benfey compare avec *ćarma* le gr. πάρμη, πάλμη, lat. *parma*, par le changement ordinaire de *k* en *p* (*Gr. W. L.* II, 83.) Mais nous verrons ci-après d'autres rapprochements possibles.

2). Scr. *phala, phara, phalaka*, bouclier, et planche, feuille, lame, etc., de la rac. *phal*, findi.

Kuhn (*Z. S.* III, 437), considère *spal* comme la forme primitive, l'aspiration du *ph* remplaçant l'*s* supprimée, et compare σφέλας, banc, goth. *spilda*, tablette à écrire, anc. all. *spalt*, fissure, *spaltan*, fendre, etc. La notion commune serait celle de corps plat obtenu en fendant le bois. D'après cela, on peut conjecturer que πάλμη, πάρμη, bouclier, a perdu également une *s* primitive, ce qui le séparerait de *ćarma*, et παλάμη, lat. *palma*, anc. all. *folma*, la main plate, la paume de la main, se relieraient secondairement à la même origine. On pourrait aussi y ramener πέλτη, lat. *pelta*, bouclier, auquel semble répondre l'irl. *failte*, id, avec *f* exceptionnellement pour *p*.

A *phara*, de *spara* (?) peut appartenir le persan *ispar, sipar, zipar*, armén. *asbar*, bouclier. Toutefois, on trouve, en sanscrit,

vêdique une rac. *spar*, sauver, protéger (cf. ang.-sax. *sparian*, scand. *spara*, anc. all. *sparôn*, favere, parcere), qui donnerait pour le bouclier un sens bien approprié, et à laquelle πάρμη pour σπάρμη se relierait mieux qu'à *phal*.

3). Scr. *âvaraṇa*, bouclier. — Cf. *vâraṇa*, armure, au § qui suit.

Irl. *fearn*, id. — Cf. ang.-sax. *wearne*, obstaculum.

La racine est *var*, tegere, et reviendra tout à l'heure.

4). Lat. *scūtum*, bouclier. Cf. σκύτος, κύτος, peau, cuir, et *cutis*.

Anc. irl. *sciath* (Zeuss. *Gr. C.* 21); cymr. *ysgwyd*, anc. armor. *scoit* (Zeuss. 114).

Anc. sl. *shtitŭ*, rus. *shčitŭ*, illyr. *sctit*.

Alban. *skiut*, *skutüre*.

Aufrecht (*Z. S.* I, 360) rattache *scutum* et σκύτος à la rac. scr. *sku*, tegere, tout comme Miklosich l'anc. slave *shtitŭ*, pour *shkitŭ*. Un *i* pour *u* se montre aussi en celtique, où *sciath* et *ysgwyd* indiquent un thème ancien *scêtâ* (*ê* de *i* par *gouṇa*). Cf. Stokes. *Ir. Gl.*, p. 148). Cf. σκία, ombre [1].

Aufrecht sépare de *scūtum*, avec raison, je crois, le lith. *scydas*, *scyda*, bouclier, dont le *d* ne correspond pas, et le rapporte, ainsi que le goth. *skadus*, ombre (pour *skatus*) à la rac. scr. *čhad*, tegere, provenue de *skad*. Cf. irl. *sgathaim*, couvrir, *sgath*, ombre, etc. Il observe ensuite que *čhadis*, demeure, c'est-à-dire couvert, se présente dans les Vêdas sous la forme plus complète *čhardis*, ce qui indique une racine primitive *chṛd*, *čhard* = *skard*, et cette racine lui paraît rendre compte du goth. *skildus*, ags. *scyld*, scand. *skiölldr*, anc. all. *scilt*, bouclier. Ces conjectures sont à coup sûr très-ingénieuses.

5). Lat. *clipeus*, *clupeus*, bouclier.

Scand. *hlîf*, scutum, tutamen, *hlîfa*, tueri, *hlîfd*, tutela, etc. C'est Aufrecht encore (l. c. p. 361) qui rapproche ces deux noms, malgré la différence des voyelles qu'il justifie d'ailleurs suffisam-

[1] Haug (*Gâthâs des Zoroasters*, II, 95), signale en zend une rac. *ski*, couvrir, protéger, à laquelle il rapporte σκία et l'ang. *sky*, ciel. Cf. irl. *sceo*, id. (O'R. suppl.)

ment. J'ajouterai à cette comparaison celle de l'illyrien *o-klop*, armure, cuirasse; cf. *pri-klopiti*, couvrir, dont je n'ai pas réussi à trouver les analogues dans les autres langues slaves [1]. Pott (*Et. F.* II, 163) mentionne l'anc. prussien *au-klipts*, abditus, et compare καλύπτω = κρύπτω, cacher, couvrir. Je rappelle aussi les *crupellarii* ou guerriers cuirassés chez les Gaulois, dont parle Tacite. (*Annal.* III, 43.)

§ 253. — L'ARMURE.

La nécessité de protéger le corps mieux que par le simple bouclier, a dû suggérer de bonne heure l'emploi de l'armure, qui toutefois n'a pu se perfectionner que très à la longue, et pièce par pièce. Il serait intéressant de savoir si les anciens Aryas étaient arrivés à fabriquer, au moins partiellement, des armures métalliques; mais les langues ne nous apprennent rien à ce sujet, parce que le petit nombre des termes comparables n'expriment autre chose que la fonction de l'armure comme défense. Il est probable que le cuir en a constitué d'abord la matière principale, et que le métal y a été associé graduellement avant de le remplacer tout à fait.

1). Scr. *varman*, *vâraṇa*, armure, cuirasse, *varutha*, id., et cuir, de la rac. *vṛ*, *var*, tegere, circumdare. Cf. plus haut *âvaraṇa*, bouclier, et les composés *dêhâvaraṇa*, *tanuvâra*, armure, c'est-à-dire qui couvre le corps, *vaṇavâra*, qui défend des flèches, etc.

Zend. *vairi*, *vârethma*, cuirasse (Haug. *Gâth.* I, 191). Cf. *vareça*, arme (ib. 189), *vâra*, protection, défense, etc.; rac. *vĕrĕ*.

Armén. *war*, *waruadz*, armure.

Scand. *veria*, id.; anc. all. *wari*, *weri*, clypeus, *gawer*, arme; cf. goth. *varjan*, defendere, et § 237, 9, 242, 2, 6, etc.

[1] Mais cf. anc. sl. *zaklopŭ*, claustrum, et *zaklepŭ*; retinaculum.

Le sanscrit *kâvârî*, de *kâ* + *â-var* (Dict. de Pét.) désigne un parapluie ou une ombrelle, et signifie littéralement : quel (bon) couvert ! — C'est là un de ces composés exclamatifs qui sont assez nombreux en sanscrit, mais dont quelques linguistes allemands ne veulent pas reconnaître l'existence dans la langue arienne proethnique, malgré les faits qui paraissent bien la constater. Ces composés cependant ont par eux-mêmes un caractère de naïveté qui s'accorde parfaitement avec la nature d'un idiome primitif, et on ne saurait les en exclure *a priori*. Tout dépend ici du nombre et de la valeur des comparaisons, et le scr. *kâvârî* nous conduit, je crois, à un nouvel exemple assez concluant, à ajouter aux observations déjà faites.

Il est évident que ce mot, ou un synonyme *ka-vara*, en vertu de sa signification, s'appliquerait aussi bien à une armure qu'à une ombrelle, et l'on trouve, en effet, le terme tout semblable *ka-vasa*, quel vêtement ! pour armure. Or, le persan nous offre *kabrah*, *gabar*, *gabr*, corselet de fer, cotte de mailles, où le *b* est pour *v*, comme dans *bâr*, *bârah*, rempart, *bar*, *barm*, garde, protection, etc.; et l'irlandais, qui ne possède pas de *v*, et qui ne le remplace par *f* qu'au commencement des mots, nous présente, pour le bouclier, le terme identique *cabhara* ou *cobhra*. Peut-on mettre cette triple analogie de forme et de sens sur le compte du hasard ? J'en doute fort pour ma part.

2). Scr. *ġagara*, *ġâgara*, *ġagala*, armure ; forme redoublée. Cf. *ġâla*, *ġâlikâ*, cotte de mailles, esp. de casque, proprement filet, de *ġal*, tegere (Dhâtup).

En zend, où cette racine serait *zar*, nous trouvons *zrâdha*, ou *zarâdha*, armure (Spiegel, *Avesta*, I, 205). C'est le pers. *zirah*, le kourd. *zerîk*, l'armén. *zrah* (mais aussi *garasi*), et le siahpôsh *ġirah*. — Le pers. *ćughal*, armure, paraît répondre au scr. *ġagala*, comme l'ossète *zgar*, *sgar*, à *ġagara*.

En Europe, je ne trouve à comparer que le lat. *galea*, casque, irl. *galiath*, id. (O'R.), et peut-être l'irl. *goill*, bouclier.

3). Scr. *saġġâ*, *saġġanâ*, armure, équipement, vêtement. — Rac. *saġġ*, *sasġ*, d'après Rosen (Rad. scr.) adhaerere, implicari.

West. ne donne que *ire*. Cf. *saġ*, *sanġ*, adhaerere, et *sag*, tegere (Dhâtup.)

Pers. *sâz*, arme, harnais, instrument.

Gr. σάγη, armure, harnais, σάγμα, id., et manteau; σάττω, rac. σαγ, équiper. — Cf. le gaulois *sagum*, saie, etc.

Irl. *sás*, arme, instrument (à *sasġ ?*).

4). Scr. *kukûla*, armure et enveloppe, gousse; *ćôlaka*, armure; cf. rac. *kûl*, defendere (Dhâtup.), avec réduplication.

Ers. *culaidh*, id. Cf. *cúl* (irl.), défense, garde.

Scand. *hukull*, *hökul*, thorax, armure pour la poitrine; le *k* conservé irrégulièrement.

Ici probablement le gaulois *cucullus*, sorte de cape, ainsi que d'autres noms du chapeau que nous retrouverons ailleurs (cf. § 280, 1). Comme la rac. *kûl* serait en zend *kûr* ou *kur*, on peut comparer *kuiris*, portion de l'armure que Spiegel traduit par *halsbedeckung*, hauberge (*Avesta*, I, p. 205). La ressemblance de ce mot avec notre *cuirasse* est un pur jeu du hasard.

§ 254. — LE CASQUE.

Destiné à protéger la tête, le casque est le complément nécessaire du bouclier, et a dû précéder l'usage des autres pièces de l'armure. Cependant ses noms diffèrent presque partout, parce qu'ils consistent généralement en composés significatifs ou en dérivés des termes qui désignent la tête dans les langues particulières. Ainsi le scr. *çirastra*, *çirastrâṇa*, de *çiras*, tête, et *trâi*, protéger, ou bien *çîrshaka*, de *çîrsha*, tête, etc., le zend *çâravâra* (Vendid. 14, 39), armén. *saghavard*, pour *salavard*, de *çâra*, *çara*, tête = gr. κάρη, κάρα, et *vĕrĕ*, tegere; le gr. κόρυς,-υθος, que Bopp. (*Verg. Gr.* 147) explique par κορυ+θέω, capiti impositum, et qui, en tout cas, se lie au nom de la tête, κορυφή; l'irland. *ceannbeirt*, de *ceann*, tête, et *beirt*, défense, armure; le cymr. *penawr*, *peniel*, de *pen*, tête, etc.

Parmi les noms simples, je ne trouve à comparer, avec quelque probabilité, que le scr. *ǵâla*, espèce de casque en mailles, déjà mentionné plus haut, et le latin *galea*, casque, auxquels répond peut-être l'ang.-sax. *colla*, id., avec *c* régulièrement pour *ǵ*, *g*. L'irlandais *galiath*, casque, peut être provenu du latin.

Les Germains et les Lith.-Slaves ont en commun un nom du casque qui doit remonter à une haute antiquité. C'est le goth. *hilms*, ags. *helm*, scand. *hiâlmr*, anc. all. *helm*, etc., d'où notre *heaume*, l'anc. sl. *shliemŭ* (*shliemĭnikŭ*, galeatus), rus. *shlémŭ;* lith. *szalmas*. Grimm (*Gesch. d. deuts. Spr.* p. 121) compare ingénieusement le thrace ζαλμός, = δορά, peau, suivant Porphyre, qui explique le nom de *Zalmoxis* par la circonstance que ce roi, à sa naissance, avait été enveloppé dans une peau d'ours. Cela conduit Grimm à remonter au sanscrit *ćarma*, peau et bouclier, comme un corrélatif des termes européens, qui auraient désigné ainsi un casque de peau ou de cuir. J'ajouterai que l'irlandais *cailmhion*, casque (Llh. et O'R.), qui semble répondre au synonyme scr. *ćarman*, fournit un nouvel appui à ces rapprochements [1].

§ 255. — LE DRAPEAU, L'ENSEIGNE.

Les avantages d'un insigne de guerre comme centre de ralliement dans le combat, et comme symbole de l'honneur militaire et de la victoire, sont si naturellement indiqués, que l'usage s'en retrouve chez les peuples les plus divers, sans aucune influence d'imitation. Ainsi, les Mexicains du temps de la conquête avaient des étendards de plusieurs sortes qui étaient sûrement de leur invention. Les peuples de race arienne possédaient tous des noms variés pour le drapeau ou l'enseigne, mais aucun de ces

[1] Cf. cependant pour le germanique *hilms*, etc., l'anc. all. *helan*, tegere, lat. *celo*, etc.

noms n'offre des coïncidences assez sûres pour qu'on puisse le faire remonter avec certitude à l'époque primitive. Quelques termes seulement permettent ici et là une conjecture.

1). Le plus intéressant de ces termes est le zend *drafsha*, dans lequel, comme le dit Burnouf (*Comment. sur le Yaçna*, p. 48, notes), « on ne peut s'empêcher de reconnaître le mot d'où s'est » formé le *drappello* et *drapeau* des langues de l'Europe occi- » dentale et méridionale. » La ressemblance est, en effet, frappante, mais il faut retrouver les chaînons intermédiaires qui seuls peuvent confirmer une affinité réelle. C'est là ce que je vais essayer.

Au zend *drafsha* se rattachent d'abord le persan *dirafsh*, *dirawsh*, et l'armén. *drôsh*, *drôshag*, drapeau; mais le persan signifie aussi un bandeau que l'on met autour de la tête pour aller au combat (cf. *dirawish*, morceau d'étoffe), un tablier de forgeron [1], puis un éclair (= *durushf*), une lance, une épée (*durufshah*), sens divers qui semblent difficiles à réconcilier. Le verbe *dirafshîdan*, trembler et briller, peut conduire à les expliquer, bien qu'il ne soit qu'un dénominatif.

Dans le sanscrit vêdique, en effet, on trouve *drapsa*, avec l'acception de goutte, mais qui s'emploie aussi au pluriel, *drapsâs*, pour désigner les flammes mobiles, ou les langues de feu qui dévorent le combustible [2]. Ceci se rapproche déjà du zend *drafsha*, car le drapeau se compare facilement à une flamme, et en porte quelquefois le nom, comme en français *oriflamme*, et *flamme* pour banderolle. Ce *drapsa*, d'après le Dict. de Pétersbourg, se lie probablement à la rac. *drâ*, currere, causat. *drâpay*, et désigne ainsi la goutte en tant que fluente, et la flamme comme mouvante, ce qui s'applique également bien au drapeau qui flotte, et rend compte du double sens du persan *dirafshîdan*, trembler et briller, luire, en parlant de l'éclair, de l'épée, etc., comme en latin *micare*.

[1] Sans doute par allusion au forgeron *Kâwah*, dont le tablier servit de drapeau dans la révolte contre *Zôhak*.

[2] Ainsi R. V. I, 94, 11 : *drapsâ yatté yavasâdô vyasthiran*, flammae quum tuae, graminis consumtrices, hic illic adsunt (Ed. Rosen, p. 192).

A *drapsa*, goutte, répond le gr. δρόσος, rosée, à un thème plus simple *drapa*, le kourde *dlop*, goutte. En germanique, nous trouvons l'ang.-sax. *dropa*, scand. *dropi*, anc. all. *trofo*, goutte, respectivement du verbe fort *driopan*, *driupa*, *triufan (truf, trof, trauf)*, stillare, dont la racine *drup*, *truf* est à *drap* comme le sanscrit *drâ*, currere, est à *dru*, id.[1]. Une autre série d'analogies se lie au sanscrit *drâpa*, le marécage, la boue qui distille. Ainsi, l'irlandais *drabhas*, *drib*, boue, *drab*, tache, l'ang.-sax. *drof*, sordidus, le lithuanien *drapstyti* (dénom.) salir, asperger. Tout cela nous prouve l'ancienneté des termes en question, sans nous éclairer jusqu'ici sur la relation présumée entre le zend *drafsha*, et notre *drapeau*.

Le jour commence à se faire par le sanscrit vêdique *drâpi*, manteau, vêtement, c'est-à-dire, sans doute, vêtement ample qui flotte en tombant, acception qui nous ramène à celle du persan *dirafsh*, *dirawish*, bandeau (dont les bouts flottent), pièce d'étoffe, et que le zend *drafsha* a probablement partagée. De là nous arrivons tout naturellement au lithuanien *drápanos*, plur. qui désigne les linges portés sous les vêtements, la chemise, etc., ainsi qu'à *drobē*, toile, termes qui se lient directement à une racine *drab*, *drib*, *drēb*, conservée dans *dribti* (*drimbu*), pendre comme un corps qui vacille et va tomber, distiller, en parlant de substances gluantes ou grasses, etc. Cf. *drabnus*, qui pend, *drapsummas*, suspension, *drabužis* ou *drebužis*, tout ce qui pend du corps comme vêtement. Nous voilà bien près du bas-latin *drappus*, ital. *drappo*, *drappello*, et de notre *drap*, *drapeau*.

Ce n'est pas, toutefois, du lithuanien qu'a pu provenir le terme du bas-latin, mais bien probablement du celtique, et dans les dialectes de cette branche, je ne trouve rien qui se rapproche des acceptions de drap, d'étoffe ou de drapeau. Mais l'irlandais, à côté des mots *drabhas*, *drab*, *drib*, cités plus haut, et qui appartiennent certainement au même groupe, offre un verbe

[1] Le *d* initial germanique est resté inaltéré par exception, comme dans *dauhtar* fille = scr. *duhitar*, id. Le *p* se conserve aussi plus d'une fois à la fin des racines verbales.

dreapaim, *driopaim*, grimper, c'est-à-dire se pendre, s'attacher à, qui répond parfaitement au lith. *dripti*, et d'autant mieux que le *p* non aspiré indique une forme *dreamp* = lith. *drimbu* [1]. Dans le synonyme *dreimim* de *dreimmim*, c'est le *p* qui s'est assimilé. On peut dès lors conjecturer sans invraisemblance que dans quelque dialecte gaulois, comme en lithuanien, il aura existé des dérivés de cette racine avec le sens d'étoffe, et peut-être de drapeau. C'est ainsi que ce dernier nom paraît bien se rattacher en réalité, au moins étymologiquement, au zend *drafsha*. Cela ne suffit pas cependant à prouver que les anciens Aryas aient possédé, soit le mot, soit la chose.

2). Un nom du drapeau fort analogue par sa signification propre est le latin *labarum*, sans doute de *labo*, vaciller, branler, commencer à tomber. Cf. scr. *lamb*, labi, cadere, *ava-lamb*, pendere, d'où *lamba*, qui pend, *lambana*, suspension, et collier, etc., et le lat. *limbus*, bordure de vêtement [2]. A la même racine appartiennent évidemment le cymr. *lumman*, irl. *lomán* (*lommán*), étendard, avec assimilation du *b*, exactement le sanscrit *lambana*, qui toutefois n'a pas le sens de drapeau.

3). Le persan *sâmah*, bannière, répond au grec σῆμα, σημεῖον, signum militare. Le sens précis du mot grec, signe, ne se retrouve pas en persan, de sorte que l'on doit présumer un emprunt de la part de cette dernière langue, ce qui se comprend aisément pour un terme militaire.

§ 256. — LES TROMPETTES DE GUERRE.

S'il n'est pas sûr que les anciens Aryas aient eu des drapeaux, il est certain par contre qu'ils savaient exalter l'ardeur des combattants par les sons éclatants de quelques instruments, sans

[1] De là aussi la non-aspiration du *b* dans *drib*, *drab*, boue, tache.
[2] Cf. anc. all. *limfan* angl. *to limp*, boîter.

doute fort simples. La comparaison des noms indique qu'ils en avaient de deux espèces, savoir, des conques et des cornes.

1). Au § 150 (t. I, p. 513), j'ai déjà parlé de la conque, et comparé le sansc. *çankha*, le pers. *sank* et le grec κόγχη. Je renvoie à cet article pour les détails.

2). Le pers. *karnâ*, trompette, a sûrement signifié une corne, comme l'indique l'accord de plusieurs langues européennes pour cette double acception. Le lat. *cornu*, le goth. *haurn*, ags. scand. anc. all. *horn*, l'irl. et cymr. *corn*, ont tous les deux sens, et on sait que les Gaulois appelaient κάρνον leur trompette de guerre. Il en est de même du gr. κέρας, dont l'origine est peut-être différente. Il semble difficile, d'après cela, de ne pas y voir un mot arien, et cependant bien des doutes s'élèvent en présence de l'hébreu *qeren*, du chaldéen *qarnâ*, de l'arabe *qarn*, *qurnat*, qui désignent aussi, soit la corne, soit la trompette. Comme ce nom de la corne manque en sanscrit, où *karṇa* ne signifie que oreille [1], et que le zend *çru*, corne, ongle, pers. *surû*, diffère notablement, on reste fort incertain sur son origine véritable. C'est là un de ces mots énigmatiques qui semblent appartenir en commun aux Aryas et aux Sémites. Si toutefois il y a eu emprunt de la part des premiers, il ne peut avoir eu lieu qu'à une époque où le latin, le germanique et le celtique ne formaient encore qu'une même langue, ce qui donne en tous cas à ce nom de la trompette une antiquité très-respectable.

D'autres noms de l'instrument se rattachent à ceux de la corne dans les langues celtiques. Ainsi l'irl. *bubhal*, cymr. *bual*, avec les deux sens; cf. *bubalus;* l'irl. *stúc*, ars. *stùc*, *stùchd*, corne, et *stoc*, trompette; cf. ang.-sax. *stocc*, id.; l'irl.-erse *dúd*, corne, et *dudóg*, *dudach*, trompette. L'anc. irl. *buinne*, tuba, (Zeuss. *Gr. C.* 16.) cf. ang.-sax. *buna*, fistula, se lie sans doute de même à *benn*, cornu (ib. p. 70), cymr. *bàn*, et il est curieux que ce nom celtique ne trouve d'analogue, à ma connaissance, que dans

[1] Le rapprochement souvent tenté de *çṛnga* avec *cornu*, etc. reste extrêmement douteux.

le *buïnus*, *boïnus*, corne, de quelques dialectes turcs [1]. On pourrait, d'ailleurs, penser à la rac. sansc. *bhan*, laudare (Naigh. 3, 14), *bhaṇ*, loqui, d'où *bhaṇiti*, parole, langage; cf. irl. *boin*, id. proprement *sonare*, comme le prouvent les analogies du pers. *bân*, cri, *â-bânîdan*, louer, célébrer, acclamer, du gr. φωνή, son, voix, chant, φωνέω, etc., du cymr. *bànan*, bruit d'alarme, de l'ang.-sax. *ban*, scand. *baen*, invocation, prière, etc.

Rien n'indique que les tambours ou les cymbales aient été en usage au temps de l'unité, bien qu'en Orient, et surtout dans l'Inde, ils aient joué plus tard un grand rôle. Leurs noms diffèrent partout, et sont en général imitatifs, comme le scr. *dundu*, *dundama*, *ḍinḍima*, *paṭaha*, etc., l'anc. sl. *băbĭnŭ*, pol. *bēben*, rus. *búbenŭ* et *barabanŭ;* le scand. *bumba*, etc. Notre mot *tambour* est du même genre, mais il nous est venu de l'Orient, où on le trouve dans le pers. *tambûr*, *tambûrâk*, *tumbuk*, *tabîr*, armén. *thembug;* cf. kourd. *támbur*, guitare, instrument à cordes. Il a passé aussi dans l'irlandais *tábar* et le cymrique *tabwrdd*.

§ 257. — OBSERVATIONS.

L'ensemble des termes qui viennent d'être comparés autorise certainement à conclure que les Aryas primitifs étaient une race belliqueuse, et que l'art de la guerre avait pris chez eux un certain développement. Leurs armes, il est vrai, étaient celles que, de temps immémorial, nous trouvons en usage chez tous les anciens peuples, la lance, l'épée, l'arc et les flèches, sans doute aussi la massue, et peut-être la hache de bataille, et comme défense le

[1] On ne peut cependant rien en conclure, pas plus que de la coïncidence, fortuite à coup sûr, du bambara (Afrique) *bién*, corne, avec l'irl. *benn*.

bouclier, l'armure, et probablement le casque [1]. Nous ignorons aussi jusqu'à quel point ces armes étaient perfectionnées. Mais ce qui nous éclaire mieux sur la question générale, c'est la riche synonymie qui existait déjà alors pour la guerre, le combat, l'armée; c'est l'usage probable des chars de bataille et du cheval de guerre; c'est le nom du héros comme défenseur, celui de l'espion comme explorateur; c'est le fait peu douteux d'une certaine pratique des siéges, et de l'existence d'enceintes fortifiées; c'est enfin ce nom de la gloire qui s'est conservé d'une manière si remarquable chez tous les peuples de sang arien.

Quelles ont été les guerres des anciens Aryas? Quelles luttes ont-ils eu à soutenir contre des races étrangères? Par quels exploits s'étaient-ils illustrés? Tout souvenir en est effacé; mais la vigueur d'expansion qui les a dispersés sur une si vaste étendue de pays, la supériorité qu'ils ont conquise et maintenue sur les autres races, l'ardeur des entreprises et l'esprit d'héroïsme qui n'ont pas cessé d'animer leurs descendants, témoignent à coup sûr d'un développement précoce et puissant des vertus guerrières.

[1] Pour la fronde, je n'ai rien trouvé à comparer, mais les Indiens et les Iraniens l'ont possédée de toute antiquité. Dans le Vendidad (XIV, 37), on voit que le guerrier devait être muni d'une fronde avec trente pierres. Les autres armes spécifiées sont la lance, le couteau (glaive), l'arc avec trente flèches à pointes de fer, la cuirasse, le haubert, et les *cnémides* pour les jambes.

CHAPITRE III

---

§ 258. — LES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Après avoir passé en revue les principaux arts et métiers qui se rapportent à la civilisation matérielle, il faut compléter le tableau que nous cherchons à en retracer par une étude des produits de cette antique industrie. Nous en avons déjà considéré une partie en traitant des instruments agricoles, des outils pour le travail des métaux, des bois, des étoffes, en parlant de la navigation et des armes; il nous reste à voir ce qu'étaient les habitations des anciens Aryas, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtements, leur nourriture, enfin tout ce qui concerne la vie journalière au point de vue matériel. C'est ce que nous tâcherons de faire dans autant de sections de ce chapitre consacrées à ces questions diverses.

SECTION I.

§ 259. — LES HABITATIONS.

Se construire un abri contre les intempéries des saisons, et comme lieu de repos pendant la nuit, est une des premières né-

cessités de l'homme; mais la nature de cet abri varie suivant les climats et les exigences qui résultent du mode de vivre, et du degré de culture sociale. Le chasseur et le pâtre nomade ne s'accommodent que d'un abri mobile, tente ou chariot; la demeure fixe, la maison proprement dite, est indispensable à l'agriculteur; enfin, les agglomérations de maisons et de familles, en villages et en villes, sont le résultat nécessaire d'une organisation sociale plus avancée.

Les Aryas primitifs, qui avaient sûrement traversé plusieurs phases de développement avant leur dispersion, devaient posséder des habitations de plus d'un genre, et c'est ce qu'indique déjà la synonymie très-riche des anciens noms de la maison. Ces noms ne datent point sans doute d'une même époque, et se distinguaient probablement par des nuances de signification qui se sont confondues plus tard. Si leur sens étymologique, d'une nature ordinairement très-générale, nous éclaire peu sur les détails qui piqueraient le plus notre curiosité, ils laissent entrevoir parfois les idées que les Aryas attachaient à la maison et à la famille. On voit aussi, par la nomenclature des parties de la maison, qu'ils possédaient déjà autre chose que de simples cabanes. C'est ce que prouveront les rapprochements qui suivent, et dont les plus évidents sont généralement reconnus et acceptés. Ceux que leur isolement rend moins sûrs, ne sont ajoutés qu'à titre de conjectures qui pourront se vérifier plus tard.

ARTICLE 1.

§ 260. — LA MAISON EN GÉNÉRAL.

1). Scr. vêd. *dama*, et *dam*, maison, demeure. De là *damûnas*, domesticus, familiaris, et *dampati*, le chef de la maison et de la famille.

Zend. *dĕmâna*, maison, dans le dialecte plus ancien des Gâthâs [1], plus tard *nĕmâna, nmâna*, peut-être différent.

Armén. *dohm*, maison, famille.

Gr. δόμος, δομή, δῶμα, δῶ, etc.

Lat. *domus, domesticus, domicilium.*

Irl. *damh, daimh*, maison, famille. — Cymr. *dofr, dofraeth* (*f* pour *m*), domicile, domesticité.

Ang.-sax. *team*, famille, race.

Lith. *dimstis*, ferme, cour (?).

Anc. sl. et russe *domŭ*, pol. illyr., etc., *dom.*

La rac. en sanscrit est *dam*, domitum, mitem esse et domare, et le Dict. de P. voit dans *dama*, non pas la maison matérielle, mais le lieu où règne et domine le chef de la famille, ce qui résulterait d'ailleurs de l'emploi de ce mot dans les Vêdas. Il y est ajouté que, d'après cela, il faudrait séparer le gr. δόμος de δέμω, construire, ce qui semble cependant fort difficile. Le grec pourrait bien ici, comme le pense Lassen (*Anthol, scr. gloss.*), avoir conservé, mieux que le sanscrit, le sens primitif de la racine *dam*, qui doit avoir été celui de lier. Cf. δέω qui serait à δέμω, comme le scr. *dâ*, ligare, à *dam*, et comme *gâ*, ire, à *gam*. On conçoit, en effet, que, de la notion de lier, soient provenues secondairement, d'une part celle de dompter, de même que l'allemand *bändigen* vient de *band* et de *binden*, et de l'autre celle de construire. La première est restée attachée au sanscrit *dam*, en accord avec plusieurs autres langues ariennes, gr. δαμάω (auquel on ne saurait rapporter δόμος), lat. *domo*, cymr. *dofi*, armor. *doñva*, goth. *tamjan*, etc.; la seconde ne s'est maintenue que dans le grec δέμω, car le goth. *timrjan*, aedificare, que l'on a comparé, est probablement tout différent. (Cf. t. I, p. 209). Si *dama* et δόμος dérivent en réalité de *dam* dans son acception la plus ancienne, ces noms auraient désigné la maison en tant que construction dont les parties sont *liées* entr'elles, ce qui peut s'entendre à la lettre du mode tout primitif de construire avec

[1] Cf. Haug. *Die Gâthâs d. Zor.* I, p. 107.

des bois et des branchages entrelacés. Dans l'état de la question, une décision finale n'est guère possible.

2). Scr. *vasi, vâsa, vasati, vasana, vasta, vastya, vâstu*, et, avec divers préfixes, *âvâsa, âvâsatha, adhivâsa, nivâsa, sañvâsa*, etc., maison, demeure en général; de la rac. *vas*, habitare.

Gr. ἑστία, pour ϝεστία, = scr. *vastya*, sauf le genre qui est neutre; maison et foyer, famille; puis divinité tutélaire du foyer, la *Vesta* des Romains. De plus ἄστυ, pour ϝαστυ, = scr. *vâstu*, mais avec l'acception plus étendue de ville. Pott rattache encore ici οἴη, village, pour ϝοσιὴ = scr. hypoth. *vasyâ* (*Et. F.* I, 279). Sa conjecture relative à ναίω, demeurer, = scr. *ni-vas*, est beaucoup plus douteuse.

Irl. *fois, foistine, fosra*, habitation; cf. scr. *vâçra*, id. sans doute pour *vâsra; fos, fosadh*, repos, *fosaim, foisim*, demeurer, rester, etc. Le maintien de l'*s* semble indiquer la perte d'un suffixe *ta* ou *tya*, de sorte que le verbe ne serait en réalité qu'un dénominatif.

Scand. *vist*, mansio, anc. all. *wist, heimwist*, domicilium. — La racine verbale conservée dans le goth. *visan*, ags. et anc. all. *wesan*, etc., manere.

Lith. *weisle*, famille, race (?).

3). Scr. *vêça, vêçana, vêçman, nivêça*, etc., demeure, maison; de la rac. *viç*, intrare, adire, considere, contingere.

Zend. *viç*, maison, habitation, hameau, village.

Gr. οἶκος, pour ϝοῖκος, maison, οἰκέω, demeurer. — La racine est conservée dans ἵκω, ϝικω, ἱκάνω, ἱκνέομαι, venir, arriver, entrer, etc.

Lat. *vīcus*, village, *vīcinus*, etc., *villa* de *vīcula*, d'où, par une extension de sens peu logique, notre *ville*.

Irl. *fich*, village; cymr. *gwig*, maison, armor. *gwik*, village.

Goth. *veihs*, id.[1] ags. *wic*, anc. all. *wîch.*; le *c* et *ch* irréguliers.

[1] *Veihs*, gén. *veihsis*, est neutre, et répond à un thème scr. hypoth. *vêças*.

Anc. sl. et rus. *vesĭ*, vicus, pol. *wies*, *wioska*, boh. *wes*, etc., avec *s* pour *ç*, comme dans bien d'autres cas.

Cf. lith. *wēszēti*, hospitem esse, *wēszne*, hospes femina. Pour *wēszpatis*, seigneur, maître, cf. plus loin le § 303, 2.

4). Scr. *sadas* (vêd), *sadana*, *sâdana*, *sadman*, *sattra*, etc., maison, demeure, littér. siége, de la rac. *sad*, sedere, au causat. *sâday*, ponere, collocare, qui est restée vivante dans toutes les langues ariennes.

Zend, *hadis*, demeure. (*Vispered*. 2, 34), de *had* = *sad*.

Gr. ἕδος, temple, siége = *sadas*, ἑδώλιον, demeure, de ἕζω, rac. ἑδ = *sad*.

Lat. *sēdes*, siége et demeure, de *sedeo*.

Irl. *sadhbh*, *sadhail*, habitation, bonne maison, de *suidhim*, *saidhim*, sedeo, d'où *suidhe*, *saidhe*, siége. Cf. anc. irl. *in-sádaim*, jacio (Zeuss. *Gr. C.* 430), *suide*, sedes, locus, *suidigud*, positio (768) où le *d* devrait être aspiré. — Cymr. *syddyn*, habitation, = scr. *sadana*, de *syddu*, demeurer, *seddu*, être situé, *sedda* s'asseoir; mais aussi *haddef*, demeure, avec *h* pour *s*, et *f* pour *m* = *saddem*, irl. *sadhbh* et scr. *sadman*.

Scand. *setr* domus, habitaculum, sedes, de *sitia*, sedere, *setia*, ponere, goth. *sitan* et *satjan*, ags. *sittan* et *settan*, anc. all. *sizzan* et *sezzan*, etc.

Anc. sl. *siedalo*, sedes, pol. *siadlo*, boh. *sidlo*, demeure, de *siedati*, sedere, caus. *saditi*, ponere, plantare, etc. Je ne sais si l'anc. slave *sĭdŭ*, domus, appartient ici, ou n'est qu'une variante de *zĭdŭ* qui reviendra plus loin.

La variété des suffixes de dérivation pour ce groupe de noms est le résultat naturel de la permanence de la racine dans les langues particulières, mais l'application si générale pour désigner la demeure et la maison indique certainement une source primitive commune.

5). Scr. *bhavana*, maison, habitation; site, champ, etc., de la rac. *bhû*, fieri, existere, au caus. *bhâvay*, producere. Cf. *bhû*, *bhûmi*, lieu, site, terre, *bhuvana*, monde, *bhûti*, existence, etc.

Pers. *bûm*, demeure, terre; *bûd*, maison.

Irl. *bunait*, habitation, *bun*, fondation[1]; *buth*, *both*, maison, hutte. — Cymr. *bod*, maison, *bwth*, hutte.

Goth. *baueins*, demeure, *bauan*, *gabauan*, demeurer; ags. *by*, *bye*, demeure, *buan*, habiter, cultiver; scand. *bû*, res familiaris, *bûdh*, hutte, *bûa*, habiter; anc. all. *pu*, maison, *boda*, hutte; all. mod. *bau*, édifice, *bauen*, construire.

Lith. *buwis*, *buta*, *buklē*, maison, demeure, *budà*, hutte.

Rus. *bútka*, *búdka*, hutte, boutique, pol. *buda*, hutte, tente, *budowa*, édifice, boh. *byt*, demeure, etc.

La rac. *bhû* est restée vivante dans toutes les branches de la famille, sous les formes de *bû*, φυ, *fu*, *bi*, *bo*, *by*, etc.

6). Scr. *vana*, maison, demeure; de *van*, colere, cupere, petere, addictum esse.

Armén. *vankh*, *vaner*, pl. habitations.

Ang.-sax. *wunung*, anc. all. *wununga*, demeure; de *wunian*, *wonên*, habiter. — Cf. irl. *fanaim*, habiter, *fantin*, *fanachd*, act. de demeurer, etc.

7). Scr. *kuṭa*, *kuṭi*, *kûṭî*, maison; *kôṭa*, *kuṭîra*, *kuṭṭima*, hutte, *kuṭaru*, tente, *kuṭala*, *kuṭanka*, toit, *kuṭumba*, famille, etc. — La racine paraît être *kuṭ*, curvare, curvum esse, d'où *kuṭi*, courbure, *kuṭita*, *kuṭila*, courbe, etc., probablement de la forme ronde de la hutte et du toit. Le *ṭ* cérébral semble avoir remplacé un *t* dental, à en juger par les rapprochements suivants :

Irl. *cotta*, ers. *cot*, hutte; cymr. *cwt*, *cut*, id.

Anc. all. *hutta*, all. mod. *hütte*, d'où notre *hutte*. — L'ang.-sax. *cota*, scand. *kot*, est peut-être celtique.

Anc. sl. *kotĭtsĭ*, mansiuncula; pol. *kotara*, tente = scr. *kuṭaru*.

8). Scr. *dhâman*, maison; de *dhâ*, ponere, et habere, possidere[2].

Anc. irl. *domun*, mundus (Zeuss. *Gr. C.* 17), irl.-erse *domhan*, id. proprement demeure. Cf. scr. *bhuvana*, monde et *bhavana*, maison.

[1] Cf. le gaulois *bona* dans les noms de lieux.

[2] Cf. gr. θημὼν, de θέω, mais avec le sens de monceau.

Anc. all. *tuom*, maison, conservé dans les composés modernes *eigenthum*, *heiligthum*, etc., avec le sens plus primitif de condition, état, possession, etc., comme l'ang.-sax. — *dóm*, et le scand. — *dómr*. — La racine germanique est *tâ*, *tô*, *dô* = scr. *dhâ*, et *tuom* n'a rien de commun avec *domus*.

Anc. sl. *zĭdŭ*, domus, *zdaniie*, ædificatio, rus. *zdánie*, bâtiment, etc., de *zdati*, *zĭdati*, condere; rac. *da;* cf. *dieti*, facere.

9). Scr. *dhartra*, maison; de *dhṛ*, *dhar*, tenere, continere.

Pers. *darî*, *dîrah*, *dêrah*, maison.

Gr. θάλαμη, demeure, tanière, θάλαμος, chambre à coucher. (Cf. t. I, p. 117.)

Irl. *daras*, *duras*, *dars*, maison, habitation.

10). Scr. *çâlâ*, maison, *çâlâra*, cage; peut-être de la même racine que *çaraṇa*, *çaraṇya*, véd. *çarman*, maison, asile, protection, savoir *çar* = *çal*, tegere. (Dhâtup.) Cf. lat. *celo*, irl. *ceilim*, cymr. *celu*, et anc. all. *helan*.

Pers. *sarâ*, *sarâćah*, et *â-sâl*, maison, *s* = *ç* dans la règle.

Gr. καλιά, hutte, cage, καλιός, καλιάς, maisonnette.

Lat. *cella*, suivant Kuhn (*Z. S.* v. 454), pour *celia*.

Ang.-sax. *heall*, scand. *höll*, anc. all. *halla*, aula, palatium.

A côté de *çâlâ*, on trouve aussi *sâlâ*, maison, qui n'en est peut-être qu'une variante, mais qui pourrait se rattacher à la racine de mouvement *sar*, *sal*, ire. Quoi qu'il en soit, c'est à cette forme *sâlâ* que répondent les termes germaniques et slaves suivants :

Goth. *salithva*, hôtellerie; *saljan*, demeurer; ags. *sâl*, *salo*, *sele*, scand. *salr*, anc. all. *sal*, domus, palatium, aula.

Anc. sl. *selitva*, *selishte*, *selieniie*, *selĭnitsa*, habitatio. Cf. *selo*, *selĭtse*, fundus; rus. *seló*, village, pol. *sielo*, id. etc.

11). Scr. *mandira*, maison, et temple, ville, *mandirâ*, étable.

Gr. μάνδρα, étable, enclos.

Irl. *maindreach*, hutte; ers. *mainnir*, id. etc. (Cf. §167, 2.)

12). Scr. *varûtha*, maison. (Naigh. 3, 4); rac. *vṛ*, tegere.

Zend, *vara*, *varĕ*, arx, palatium; pers. *wârah*, maison, demeure. Kourd. *war*, habitation d'hiver.

Scand. *vara*, mansio.

Irl. *forus*, demeure.

Cf. § 253, 1, etc.

13). Scr. *sthâna*, maison, demeure, ville, lieu, station; rac. *sthâ*, stare.

Zend. *çtâna*, endroit; pers. *âstân*, *ûstân*, palais, *shatan*, ville.

Anc. sl. *stanŭ*, hospitium, *staniie*, statio; rus. *stánŭ*, logement, hôtellerie, *stanitsa*, village; pol. *stancya*, demeure; illyr. *stan*, maison.

Anc. all. *stat*, locus, all. mod. *stadt*, ville.

Cf. § 167, 1.

14). Pers. *mân*, maison, famille, de *mândan*, *mânîdan*, demeurer, sens dérivé secondairement de celui de la rac. arienne *man*, putare, puis desiderare, amare, petere. Cf. plus haut n° 6, *vana* de *van*.

Le zend *nmâna*, *nĕmâna*, maison, habitation, appartient-il à cette racine, en composition avec un préfixe = scr. *ni*, deorsum? Ou bien n'est-ce là qu'une variante du synonyme *dĕmâna*, qui se rapporte mieux au scr. *dama* ? La question peut sembler douteuse.

En tout cas, c'est bien à *man*, et au persan *mân*, que se rattachent les termes européens qui suivent :

Gr. μονή, habitation, demeure, de μένω, désirer, vouloir, puis demeurer, rester.

Lat. *mansio*, demeure, d'où notre *maison*, de *maneo*, allié à *moneo*, *mens*, etc.

Anc. irl. *montar*, *mointer*, *muinter*, familia. (Zeuss. *Gr. C.* 15.) Cf. *do muinur*, puto (ib. 444) *munaim*, instruo, etc. — Ers. *mànas*, ferme. Cf. cymr. *màn*, *men*, armor. *mann*, lieu, endroit.

Lith. *mena*, dans *prē-mena*, litt. avant-demeure, bâtiment d'entrée. Cf. *menù*, puto, etc.

15). Armén. *dun*, maison, famille.

Irl. *dúnadh*, maison; *dún*, forteresse, ville, oppidum, castrum; de *dúnaim*, entourer, enfermer. (Cf. Zeuss. *Gr. C.* 29, 430, 769). — Cymr. *din*, *dinas*, forteresse. — C'est le gaulois *dūnum*, qui figure dans beaucoup de noms de lieux.

Ang.-sax. et scand. *tûn*, ville, village; angl. *town;* anc. all. *zûn*, locus septus, mod. *zaun*, etc.

16). A ces coïncidences, déjà bien multipliées, dont les groupes s'étendent à plusieurs des branches de la famille arienne, je fais suivre, à titre d'indications, celles que je n'ai remarquées jusqu'à présent que entre deux langues seulement, à l'Orient et à l'Occident, et qui restent par cela même plus douteuses.

a). Scr. *tantra*, maison; de *tan*, tendere.

Lat. *tentorium*, tente.

b). Scr. *kâya*, *nikâya*, maison, demeure, monceau; de *ći*, pour *ki*, colligere, struere, ordinare. Cf. *ćita*, édifice.

Irl. anc. *cai*, maison (Cormac), *cae*, dans *cerdd-chae*, officina. (Zeuss. *Gr. C.* 70.)

c). Scr. *gṛha*, maison, famille; probablement de *gṛh*, *grah*, prehendere, capere, puis tenere, possidere, etc. — Cf. lat. *grego*, *grex*, etc.

Irl. *garga*, atrium (Stokes. *Ir. Glos.*, n° 702); *grag*, *gragan*, village.

d). Scr. *asta*, *astaka*, demeure, maison; peut-être de *as*, esse.

Irl. *iostas*, *iosda*, maison, habitation.

e). Scr. *ôka*, *ôkas*, maison; de *uć*, congruere, aptum esse, se plaire ou être habitué à quelque chose. (Dict. de Pét.)

Lith. *ukis*, maison rustique; *ukininkas*, propriétaire terrien, père de famille, cultivateur.

f). Scr. *çrâma*, abri, *âçrama*, ermitage.

Anc. sl. *chramŭ*, *chramina*, maison.

g). Zend *kata*, maison (Spiegel. *Beitr.* I, 221); pers. *kad*, *kadah*.

Pol. *chata*, hutte.

h). Kourd. *kôshk*, *haush*, hutte (Lerch. *Glos.*, p. 88); armén. *chuz*, id.; pers. *kûshk*, portique, villa. Cf. scr. *kôça*, *kôsha*, magasin, etc. (§ 273, 4.)

Goth. *hus*, maison, et germanique passim.

i). Pers. *rast*, maison, demeure, station. Cf. *rastî*, repos.

Goth. *razn*, maison. Cf. *rasta*, milliare, propr. requies, ags. *rest*, quies, lectus, scand. *röst*, anc. all. *rasta*, id.

Ici, peut-être, l'irl. *a-ras*, *a-ros*, maison, habitation, de *arast ?* etc.

k). Armén. *ert*, maison, toit.

Irl. *art*, maison.

l). Armén. *shên*, *shinutiun*, maison, demeure. — A scr. *kshi*, habitare ?

Lith. *sënys*, demeure, édifice principal d'un domaine.

m). Armén. *lôrai*, maison.

Ang.-sax. *lâr*, maison, anc. all. *gi-lâri*, demeure. — Ers. *làrach*, id.

Malgré le nombre de ces rapprochements, le sujet n'est sans doute pas épuisé. Nous avons vu déjà quelques noms de la maison qui se lient à l'époque de la vie pastorale (cf. § 166, etc.); d'autres se rattachent à ceux du toit, etc., et reviendront plus loin. Il faut passer maintenant aux termes qui désignaient les diverses parties des habitations, et qui peuvent mieux nous donner quelque idée de ce qu'elles étaient aux temps primitifs.

§ 261. — LE MUR, LA PAROI.

Les anciens noms du mur seraient très-propres à jeter quelque jour sur le mode usité de construction, s'ils nous étaient mieux connus, mais les coïncidences sont ici en trop petit nombre pour donner des résultats de quelque certitude. J'ai parlé déjà au § 241, 2, *b*, des termes qui se lient à la rac. *var* et *val*, mais qui s'appliquent plutôt aux enceintes qu'aux bâtiments. Parmi les autres, il n'y en a que deux qui offrent matière à des observations comparatives.

1). Toutes les langues européennes, à l'exception du grec, s'accordent pour l'un de ces noms.

Lat. *mūrus;* irl.-ers. *múr*, cymr. *mur;* ags. et scand. *mûr*,

anc. all. *mûra, mûri;* lith. *múras;* pol. *mur*, illyr. *mir*, etc.

Il est possible que cet accord provienne, partiellement au moins, d'une transmission du mot latin, mais, en tout cas, ce dernier paraît bien avoir une origine proethnique. On trouve, en effet, dans le Samavêda (II, 1, 1, 14, 2), un substantif *mur*, que Benfey traduit par *mauer* [1], et qu'il rapporte à la rac. *mur*, circumdare (Dhâtup.), d'où dérive aussi *mura*, súrrounding, encircling (Wilson. Dict.). Ce rapprochement, assurément très-plausible, donnerait pour *mūrus*, comme pour *vallum*, le sens primitif d'enceinte. Toutefois Weber propose une autre étymologie, et, sans s'occuper du vêdique *mur*, il rattache *mūrus* à la rac. scr. *mû*, ligare, vincire, d'où *mûta*, corbeille tressée. D'après cela, *mūrus* n'aurait désigné dans l'origine qu'une paroi en clayonnage, et *moene*, *mūnimentum*, *mūnio*, proviendraient de la même racine (cf. *Z. S.* VI, 318). A l'appui de cette conjecture, on peut observer que l'anc. all. *want*, paries, dérive de *wintan*, plectere, torquere, et que le cymr. *plaid*, paroi, comme *pleiden*, clayonnage, se lie probablement à *plethu*, plectere.

2). Le sansc. *bhitti*, *bhittikâ*, mur en terre ou en maçonnerie, vient de *bhid*, *bhind*, dividere, le lat. *findo*, et désigne un mur de séparation ou de refend. Cf. *bhêda*, *bhêdana*, division.

L'analogue de ce terme ne se retrouve, à ma connaissance, que dans l'irl. *bid*, *bideán*, ers. *bidean*, sepimentum, que son *d* non aspiré rattache à la forme *bhind* de la racine ci-dessus.

§ 262. — LE TOIT.

1). Une même racine, généralement conservée, donne naissance au principal nom du toit dans tout l'Occident. C'est le sans-

[1] *Na yañ dudhrá varañté na sthirá muró.* Den Burgen nicht, nicht Festen, Mauern, wehren ab. — Mais le passage est-il bien rendu? D'après le Dict. de P. *dudhra* ne signifie pas *Burg*, mais *wild*, *ungestüm*, sauvage, emporté.

crit *sthag*, tegere, occulere, qui perd quelquefois son *s* initiale. Ainsi :

Gr. στέγος, στέγη, toit, maison, chambre, στεγνός, couverture, lieu couvert, tente, de στέγω, couvrir, cacher. Cf. scr. *sthagana*, couverture, *sthagita*, couvert, *sthagî*, boîte, etc. Mais aussi τέγος, τέγη, toit.

Lat. *tectum*, *tugurium*, de *tego*.

Anc. irl. *teg*, maison (*tegh?* Zeuss. *Gr. C.* 34), irl. mod. *teagh*, *tigh*, *toigh*, *tiaghais*, *tioghus*, id. — Cf. anc. irl. *cuimtgim*, construo (Zeuss. 439). Cymr. *ty*, maison, plur. coll. *tai*, et *to*, toit, de *toi*, couvrir, armor. *tô*, de *tôi*, *tei*, avec perte du *g* final.

Ang.-sax. *thac*, *thecen*, toit, scand. *thak*, *theki*, anc. all. *dach*, etc.; *theccan*, *thekia*, *dechian*, tegere, formes secondaires d'un verbe fort *thikan*, *thak*, etc., qui ne s'est pas retrouvé en gothique.

Lith. *stógas*, toit, *pastogis*, avant-toit, de *stēgti*, couvrir une maison, *stegius*, couvreur, etc.

Cf. anc. sl. *stogŭ*, acervus, = scr. *sthagu*, bosse; *o-stegnŭ*, *o-stejĭ*, vestis, et *stegno*, fémur, ce que l'on couvre?

2). Le sansc. *valabhi*, charpente du toit, dérive sans doute de *val* = *var*, tegere, et fait présumer une forme plus ancienne *varabhi*, ou *varabha*. Or, c'est là exactement le gr. ὄροφος, ὀροφή, charpente de toit, toit, plafond, lieu couvert, etc., pour ϝόροφος, dont le verbe ἐρέφω, couvrir, voûter, n'est en réalité qu'un dénominatif. Benfey, auquel on doit ce rapprochement (*Gr. W. L.* II, 311), compare aussi le scand. *hvelfa*, camerare, *hvelfing*, voûte, ags. *hwealfa*, id. où l'*h* initiale paraît inorganique, d'après l'anc. all. *walbo*, imbrex, *gi-welbi*, *ge-welbe*, celatura, camera, all. mod. *gewölbe*.

A la même racine *val*, appartient le persan *wâlâd*, toit, maison.

3). Scr. *ćhadi*, *ćhadis*, *ćhadman*, toit, couvert, de *ćhad*, tegere. Cf. *ćhada*, *ćhadana*, couverture, *ćhâdanî*, peau, etc.

Goth. *skadus*, couvert, couverture, ombre; ags. *scadu*, id.

couvert, abri, anc. all. *scato*, velamentum, umbra, etc. (Cf. § 252, 4.)

Irl. *caidhidhe*, toit. Cf. *caidh*, peau.

Le sanscrit *ćhadman* signifie aussi tromperie, fraude, et comme on trouve *ćhala* avec le même sens, on peut présumer un changement du *d* en *l*, dont on a d'ailleurs d'autres exemples. Ceci conduirait à rattacher également à la racine germanique *skad* = *ćhad*, le goth. *skalja*, tegula, scand. *skâli*, tectum, domus, *skŷla*, umbra, anc. all. *scâla*, tegimen, testa, concha, etc., auxquels correspondent l'irl. *scáil, scalán*, ombre, ers. *sgáil*, id. et *sgailean*, casa, tabernaculum, etc.

4). Zend *kamĕrĕ*, voûte, *kâmĕrĕdha*, voûté, de *kamĕrĕ* = scr. *kmar*, curvum esse. (Cf. § 247, 2.)

Pers. *kamar*, id., *kamrâ*, mur; armén. *gamar*, voûte.

Gr. καμάρα, καμάριον, voûte, chambre voûtée, char couvert, etc.

Lat. *camara*, *camera*, d'où notre *chambre*, peut-être du grec. De là aussi par transmission, le scand. *kamar*, anc. all. *chamar*, all. *kammer*, polon. *komora*, etc.

Il n'est pas certain que le mot grec ne soit pas lui-même une importation orientale; mais on ne saurait, en aucun cas, conclure de ce rapprochement que les anciens Aryas aient su construire des voûtes en pierre. Le nom, en effet, ne désigne qu'un couvert arrondi quelconque.

5). Les termes européens suivants dérivent d'une racine commune conservée dans l'anc. slave *kry-ti*, occultare, *pokryti*, tegere, rus. *krytĭ*, pol. *kryć*, etc., et qui doit avoir été primitivement *kru*. De là :

Anc. sl. *krovŭ*, toit, rus. *krovlia*, illyr. *krov*, boh. *krow*, etc.

Cymr. *craw*, couvert, étable à cochons. Cf. *crawen*, croûte; corn. *crou*, armor. *kraou*, *kréu*, étable.

Irl. *cro-th*, cabane, maison.

Goth. *hrô-t*, toit. — Cf. ags. *hrô-f*, id.

Cette racine *kru*, à laquelle paraît se rattacher le lat. *cru-mena*, bourse (cachette), se retrouvera plus loin sous la forme de *klu*, avec un sens analogue.

6). Dans les noms qui précèdent, rien n'indique quel était le mode de construction des toits, et parmi les termes qui en désignent les diverses parties, comme la charpente, le faîte, le sommier, la couverture, je n'en ai trouvé aucun que l'on puisse rapporter avec sûreté au temps de l'unité arienne. Cela s'explique aisément par le fait que les matériaux de construction, ainsi que leur mise en œuvre, ont varié dès lors suivant les pays et les climats. C'est ainsi, par exemple, que le nom sanscrit du sommier, *vañça*, qui est aussi celui du bambou, trahit son origine indienne. Deux de ces termes seulement suggèrent au moins une conjecture.

Le goth. *ans*, poutre de support, scand. *âs*, id. sommier, répond au sanscrit *añsa*, épaule, ce qui pourrait bien avoir été l'acception primitive, les poutres du toit étant considérées comme les épaules de la maison. Il est vrai que la gothique *amsa*, épaule, se lie déjà, et de plus près, au sanscrit, mais la double forme a pu résulter de ce que les Germains avaient perdu de vue le sens figuré appliqué à la maison.

L'autre observation concerne le faîte, dont le nom scandinave, *bust*, *baust*, ainsi que l'a remarqué Grimm, correspond, sauf la terminaison, au latin *fastigium*. Si l'on compare le scand. *bast*, cortex tiliae, liber, le zend *baçta*, ligatus, pers. *bastah*, id. etc., de la rac. *badh*, *bandh*, ligare [1], on peut présumer que ces noms du faîte se rapportaient au procédé très-primitif de lier ensemble les pièces qui convergeaient au sommet du toit.

§ 263. — LA PORTE ET SES PARTIES.

A. — LA PORTE EN GÉNÉRAL.

L'accord de toutes les langues ariennes pour le principal nom de la porte est aussi complet que possible, et plusieurs syno-

[1] Cf. lat. *fistula* de *findo*, *fissus*, pour *fistus* de *fidtus*, etc.

nymes présentent des analogies suffisamment sûres, bien que moins étendues.

1). Scr. *dvâr*, *dvâra*, vêdique aussi *dur*. Cf. *durya*, ce qui est relatif à la porte, au pluriel demeure (*fores*), *duroṇa*, *duryoṇa*, maison.

Zend *dvara*, pers. *dar*, *darwâz*, kourd. *der*, afghan, *derwase*, ossét. *duar*, armén. *turkh* (plur.), *tara-ban*, portier.

Gr. θύρα, pour δϝαρα.

Lat. *foris* (pl. *fores*), *f* pour θ (?)

Irl. *dór*, *doras*, *dorus*. Cf. *daras*, *duras*, maison.

Cymr. *dor*, *drws*; corn. *darat*, *daras*; armor. *dôr*.

Goth. *daur*, ags. *duru*, scand. *dyr*, anc. all. *tura*, *turi*. — Le *d* primitif resté intact par exception, comme dans *dauthar*, ou = gr. θ et lat. *f*.

Lith. *durrys* (pl.) porte à deux battants; *dwáras*, cour.

Anc. sl. *dvĭrĭ*, janua, *dvorŭ*, aula, *pri-dvoriie*, προπύλαιον; rus. *dverĭ*, porte, *dvorŭ*, cour; pol. *drzwi* (plur.), fores, et *dwòr*, cour, boh. *dwere* et *dwór*, etc.

La racine commune paraît conservée dans le sanscrit *dvṛ*, *dvar* tegere, coercere (Dhâtup.), d'où l'adj. vêdique *dvara*, qui arrête, empêche [1] ce qui s'applique parfaitement à la porte.

2). Scr. *vâra*, porte, entrée, de *vṛ*, *var*, arcere, tegere; à distinguer sans doute de *dvâra*, mais dans le même rapport d'affinité qui peut exister entre les racines *var* et *dvar*.

Pers. *bar*, afghan *war*, porte.

Lith. *wartai* (plur.), porte de la cour, *pa-warte*, petite porte près de la grande, *pri-warte*, avant-cour; de *wérti* (*werù*) fermer, *pri-werti*, *uż-werti*, id, mais *at-werti*, ouvrir, c'est-à-dire découvrir, comme en sanscrit *apa-var*, *vi-â-var*, aperire.

Anc. sl. *vrata* (plur.), porte, *vratarĭ*, janitor, etc., de *vrieti* (*vriã*) concludere=scr. *vṛ*; rus. *vorota*, ill. *vrata*, pol. *wrota*, etc.

3). Le sanc. *pura*, maison, ville, paraît aussi avoir le sens de porte, dans *gô-pura*, porte de ville, et porte en général. Mais

[1] Cf. Rigv. I, 52, 3 : *dvarah dvarishu*, coercitor coercitorum, d'après Rosen.

que signifie ici *gô?* — La racine pourrait être *pṝ* (*pâr*) dans l'acception de tutari, custodire.

Pott et Benfey (*Et. F.* I, 264, *Gr. W. L.* II, 86) comparent le grec πύλος, πύλη, πυλών, porte, à côté de πόλις qui a gardé le sens de ville.

Un rapprochement avec le latin *porta, portus*, est possible, mais moins sûr. On peut penser ici, avec Pott, à un rapport avec le gr. πόρος, chemin, passage; cf. περάω, traverser, et scr. *pṝ*, trajicere, etc. Il faut tenir compte également de l'anc. slave *pa-pratŭ*, ou *pa-prutŭ*, πρόθυρα, vestibulum, de *prieti*, fulcire ou *prati*, conculcare; salire. (Miklos. *Rad. sl.*, p. 67.) Cf. *za-prieti*, claudere, obsidere.

4). Scr. *arara, arari*, porte, battant; aussi couvercle, enveloppe; *alâra*, porte; de la rac. *ar*, probablement dans le sens d'adapter, insérer.

Pers. *alrâ*, jambage de porte.

Irl. *orrar*, ers. *òrair*, porche, vestibule, entrée; *airear*, port; mais aussi *ailear*, porche. — Cymr. *oriel*, id. — Les langues celtiques seules ont conservé, en Europe, cet ancien terme.

B. — LE GOND.

Aucun nom sanscrit du gond ne m'est connu, et les autres termes orientaux ne m'ont rien offert à comparer avec ceux de l'Occident, lesquels eux-mêmes sont très-variés, mais souvent d'une origine obscure, ce qui est un indice d'ancienneté. Dans ces cas-là, le sanscrit fournit quelquefois l'étymologie qui fait défaut aux langues particulières. C'est ainsi, par exemple, que θαιρὸς, gond, que rien n'explique en grec, se rattache sans doute à la rac. scr. *dhr*, *dhar*, ferre, tenere, d'où *dhara*, qui porte, *dhíra*, ferme, solide, etc. Le lithuanien *wászas*, *wanszas*, gond et crochet, est également isolé dans cette langue; mais si l'on se rappelle que le *sz* représente un *k* primitif, on n'hésitera pas à comparer le sanscrit *vanka*, courbure, *vankâ*, pommeau de selle,

vakra, courbe, etc., de *vank*, curvum esse. Ce nom du gond et du crochet se retrouve aussi dans l'irlandais *bac*, *bacán*, cymr. *bach*, de *bacaim*, courber, pour *bancaim*, à cause du *c* non aspiré. Je citerai encore le latin *cardo*, — *inis*, d'où provient peut-être le cymrique *corddyn*, gond, et qui paraît se rattacher, ainsi que *cárduus*, aux noms de l'épée, lith. *kárdas*, slav. *korda*, etc., de même que l'ang.-sax. *heor*, *hior*, et le scand. *hiara*, *hiör*, gond, se lient à *heoru*, *hiör*, goth. *hairus*, ensis. (Cf. § 250, 2.) La transition de sens s'explique par la forme pointue du gond.

Malgré ce que ces indications ont d'incomplet, on ne saurait douter que l'usage des gonds ne soit aussi ancien que celui des portes, lesquelles ne peuvent guère s'en passer.

C. — LA FERMETURE DE LA PORTE.

Les moyens employés pour fermer les portes ont varié considérablement, depuis la simple cheville ou barre jusqu'à la serrure au mécanisme compliqué. Il va sans dire que cette variété se reproduit dans les mots qui les désignent, mais on trouve cependant ici quelques rapprochements intéressants à signaler.

1). Scr. *argala*, *argaḍa*, *argalikâ*, verrou, cheville pour fermer la porte, *argalita*, verrouillé; peut-être de *ṛģ*, *arģ*, fixum esse, stare.

Anc. all. *rigil*, all. mod. *riegel*, verrou; le *g* resté inaltéré.

Irl. *rugaire*, ers. *rugàir*, verrou, barre, pour *urgaire;* cf. *argaire* et *argad*, obstacle, empêchement.

2). Scr. *dvârayantra*, verrou, serrure, littér. machine de porte; *yantra*, de *yam*, coercere, machine, instrument pour fixer et maintenir. Cf. *yantar*, coercitor, *yantrana*, arrêt, coercition, etc., et le dénominatif *yantray*, *yatray*, obstringere, coercere.

Je compare le lithuanien *jutryna*, serrure de porte ou de coffre, terme d'ailleurs isolé, mais qui se rattache sans doute à l'anc. slave *iãti* (*imã* = scr. *yam*), prehendere, d'où *iãtiie*, prehensio.

3). Pers. *parrah*, verrou.

Irl.-erse *sparr*, *sparra*, *sparran*, verrou, boulon, clou; *sparraim*, fixer, clouer. — Cymr. *pâr*, barre, armor. *sparl*, *sparla*, id., pêne de serrure.

Scand. *sperra*, vérrou, anc. all. *bi-sparrida*, id. — Cf. scand. *sperra*, ags. *sperran*, anc. all. *sparjan*, *sperran*, claudere.

Ćf. la rac. scr. *spar*, tueri, custodire, et § 245, 7.

4). Pers. *barang*, *barandak*, verrou, barre, serrure, clef; sans doute de *burdan* = scr. *bhar*, ferre, comme en grec ὀχεύς, verrou, de ὀχέω, et en latin *vectis* de *veho*.

Irl. *barra*, barre, clou, *barradh*, empêchement, obstacle. — Cymr. *bàr*, verrou, *barr*, barre, armor. *barren*, id.

5). Armén. *pagankh*, *pagaghan*, serrure; pers. *bajang*, *bazang*, verrou.

Lat. *re-pagulum*, verrou.

Cymr. *pegwn*, *pegwr*, cheville, pivot.

La rac. est *pag*, conservée dans πήγ-νυμι, lat. *pango*, fixer, affermir. Cf. πηγός, ferme, fort, πάσσαλος, *pessulus*, *paxillus*, cheville, clou; lith. *pożas*, joint, rainure, encastrement, etc. Cette racine *pag* doit avoir existé en sanscrit, où l'on trouve *paǵra*, ferme, solide, et *pâǵas*, force (Z. S. VI, 319), ainsi qu'en persan, où *paj*, *pajim*, gelée, répond au gr. πάγος, πάχνη, id., de πήγνυμι.

6). Tout un groupe européen des noms de la serrure et de la clef se rattache à une racine commune qui doit avoir été *klu*, avec le sens de fermer, cacher, couvrir, etc., et identique au *kru* du § 262, 5. Ainsi :

Gr. κλείς, κληΐς, serrure, clef; dor. κλάξ; κλεῖθρον, κλεῖστρον, verrou; de κλείω, pour κλέϝω, fermer.

Lat. *clāvis*, clef, *claustrum*, verrou; de *clau-do*, *clu-do*.

Irl. *clò*, *clodh*, cheville, clou; ers. *clòimhean*, *cloidhean*, id.; cf. lat. *clāvus*. — Cymr. *clo*, serrure, de *cloi*, fermer.

Anc. sl. et rus. *kliučĭ*, clef, illyr. *kgliuc*, pol. *klucz*, boh. *klič*.

Le verbe *kliučiti* ou *klučati siẽ*, congruere, *za-kliučiti*, claudere, indique une forme augmentée de *klu*.

Cette racine paraît aussi se retrouver en germanique, dans

l'ang.-sax. *hleo*, *hleow*, abri, refuge, *hleowan*, scand. *hlúa*, abriter, couver, etc.

J'ignore jusqu'à quel point on peut considérer comme alliés à ce groupe, le persan *kuland*, serrure, clef, *kulang*, verrou, *kalîd*, *kilîd*, *kalîčah*, kourd. *klil*, clef, etc. On sait que le *kl* initial est étranger au persan, qui insère toujours une voyelle intermédiaire.

D. — LE SEUIL.

La diversité des noms est ici à peu près complète, et il n'en est aucun qui paraisse remonter à l'époque primitive; ce qui surprend, vu les idées que plusieurs peuples anciens associaient au seuil. L'unique rapprochement, peut-être plus apparent que réel, qui se présente entre l'Orient et l'Occident, est celui de l'arménien *tranti* avec le cymr. *trothwy*, armor. *treuzou*. Cf. le scand. *drôtt*, isolé d'ailleurs en germanique. Comme le nom cymrique se lie directement à *troth*, armor. *treuz*, travers, traversée, et par là à la rac. sansc. *tṛ*, *tar*, trajicere, etc., la réalité d'un rapport avec le mot arménien dépendrait de l'affinité de ce dernier avec la même racine. L'irlandais *tairseach*, seuil, cf. *tars*, trans, *tarsuing*, transversus, *tarsnán*, transtrum, est une autre formation de même origine, ainsi que le scand. *thremr*, seuil. Cf. armor. *trémen*, traversée, passage, etc.

§ 264. — LA FENÊTRE.

Aucun nom ancien ne s'est conservé dans plusieurs langues, mais on remarque entre un certain nombre de termes une analogie de sens qui semble indiquer plus qu'un accord fortuit. Ces termes, soit simples, soit composés, se rattachent de diverses manières au nom de l'œil, ce qui est assez naturel, mais non nécessaire. Ainsi :

Scr. *gṛhâksha*, œil de maison, *ġalâksha*, litt. filet-œil, pour fenêtre à treillis, *gavâksha*, fenêtre ronde, exactement notre *œil de bœuf*.

Goth. *augadaurô*, ags. *eágdura*, anc. all. *augatora*, porte de l'œil; ags. *eágthyrl*, trou de l'œil; scand. *vindauga*, dan. *vindue*, angl. *window*, œil, c'est-à-dire ouverture pour le vent, d'où probablement l'irlandais *fuindeog*, *fuinneog*, ers. *uinneag*.

Anc. slv., rus., pol. etc., *okno*, fenêtre, de *oko*, œil, de même origine que *akshi*, *aksha*, *oculus*, ὄψ, etc.

Gr. φανόπτης, de φαίνω, φανός, et ὄπτομαι, ὄψ, etc.

L'analogie de ces dénominations peut faire présumer que déjà les anciens Aryas comparaient la fenêtre à un œil.

Parmi les noms isolés, je ne citerai que le lithuanien *lángas*, *lungas*, à cause de son double rapport, d'une part avec l'irlandais *long*, lumière, et de l'autre avec la rac. scr. *lanġ*, *lunġ*, lucere, que donne le Dhâtup.

ARTICLE 2. — L'INTÉRIEUR DE LA MAISON.

§ 265. — LA CHAMBRE.

Les points de comparaison directe sont ici en petit nombre, bien que assez sûrs. J'ai parlé déjà plus haut du gr. καμάρα, lat. *camara*, dans l'origine voûte, ceintre, puis chambre ceintrée. J'indique quelques analogies d'un autre genre.

1). Je reviens en premier lieu au sanscrit *çâlâ*, qui signifie non-seulement une maison, mais aussi une *salle*, double sens que partagent les corrélatifs germaniques *sâl*, *salr*, etc., indiqués au § 260, 10, et qui répondent à la forme *sâlâ*, ainsi que ceux qui ont conservé la gutturale *heall*, *halla*, etc. C'est à ces derniers que Kuhn rattache également l'allemand bas-saxon *hille*, chambre à coucher des valets dans une ferme (*Z. S.* V., 454), en com-

parant, comme de raison, le latin *cella* et le gr. καλιά. L'irlandais *ceall*, cymr. *cell*, cellule, cabinet, proviennent peut-être du latin; mais l'irl. *cuil*, cymr. *cil*, cachette, retraite, coin, ers. *cuile*, *cuilidh*, magasin, cave, paraissent bien se lier directement à cette racine *kal*, *çal*, etc., tegere, que nous avons signalée à l'article indiqué. En germanique, où elle se présente sous les formes *hal*, *hil*, *hul*, *hel*, on en voit dériver le goth. *hulundi*, ags. *hol*, scand. *hola*, anc. all. *holî*, caverne; cf. anc. slave *koliia*, fovea, dont le sens propre se rapproche de celui de la chambre comme espace clos.

2). Le sanscrit *kaksha*, d'origine incertaine, réunit des acceptions très-diverses, qui se rattachent de près ou de loin au sens primitif et vêdique de lieu clos, cachette, tanière, etc. (Dict. de P.). Au féminin *kakskâ* ou *kakshyâ*, désigne une ceinture, puis un mur d'enceinte et l'espace qu'il renferme, puis l'intérieur d'une maison, etc. — Cf. pers. *kâshah*, hutte de paille, *kâshân*, habitation d'hiver, *kâshânah*, maison, salle, antichambre, portique, galerie, et aussi nid d'oiseau, etc.

Les corrélatifs européens de *kaksha*, dans ses significations diverses, sont très-nombreux. Parmi ceux qui s'appliquent à un espace clos de dimensions variables, on peut signaler les suivants.

Gr. κάψα, caisse, avec ψ = *ksh*, comme dans ὀψ, œil = *akshi*. De là le lat. *capsa*, d'où notre *caisse*. Cependant une dérivation de κάπτω, *capio*, est également possible.

Lat. *casa*, *casula*, hutte, avec *s* pour *ksh* ou *x*, comme parfois en grec et en latin. (Cf. Aufrecht, Z. S. VIII, 71). — De là, avec un sens encore plus diminutif, notre *case*, etc.

Irl. *cós*, cavité, cachette, asile, caverne; *cósair*, lit, avec *s* pour *ksh*, comme dans *deas* = *daksha*, etc.

Lith. *kaszus*, grande corbeille, *kaszele*, *kaszikkas*, diminutifs.

Anc. sl. *koshĭ*, cophinus, *koshara*, ovile; rus. *kósha*, corbeille, *koshélĭ*, besace, boîte; pol. *kosz*, corbeille et hutte de branchages; *koszar*, parc à moutons, etc. — Cf. de plus pol. *kasać* (*kasze*) enceindre, *kasanie*, act. de ceindre, avec le scr. *kaksha*, ceinture.

Une seconde série d'analogies se révèle pour le sanscrit *kaksha* dans le sens d'aisselle, de flanc, de cavité du corps. Ainsi le pers. *kash*, aisselle, et coin, angle; le lat. *coxa*, flanc, hanche, l'irl. *coss*, *cos*, cuisse, jambe et pied, cymr. *coes;* l'irl. *caise*, cunnus, l'anc. all. *hahs*, poples, etc. [1].

Ces rapprochements multipliés s'appuient les uns les autres, et témoignent de la haute ancienneté de ce terme, qui doit avoir été appliqué à désigner aussi l'intérienr de la maison.

3). De la rac. *rudh*, impedire, includere, occulere, dérivent en sanscrit, *ârôdha*, lieu secret, intérieur, *avarôdha*, *uparôdha*, clôture, appartement intérieur, gynécée, etc.

La forme *â-rôdha* se retrouve exactement conservée dans le lithuanien *aródas*, *aróda*, cloison, séparation, et, plus spécialement, compartiment ménagé au grenier pour y mettre le blé. L'existence plus d'une fois contestée de la préposition préfixe *â* dans les langues européennes, est ici manifeste.

4). La chambre était naturellement le lieu du repos et du sommeil, *cubile*, *cubiculum*, et plusieurs de ses noms se rattachent à ceux du lit. Ce dernier est appelé, en sanscrit, *çaya*, *çayana*, de la rac. *çî*, jacere, quiescere, decumbere, d'où aussi *âçaya*, demeure, retraite, asile.

Le gr. κοίτη, lit, tanière, d'où κοίτων, chambre à coucher, dérive de même de κεῖμαι, jacio, quiesco, rac. κῖ = *çî*.

En germanique, où cette racine serait *hî*, on y rattache le goth. *hêthjô*, chambre à coucher, (*thjô* suffixe), ainsi que des noms du village et de la famille que nous retrouverons plus tard.

Enfin, de l'anc. slave *či* = *çî* dans *po-čiti*, quiescere, on voit provenir *pokoi*, quies, *pokoiti*, quietare; cf. lith. *pa-kajus*, paix; et le russe *pokói*, comme le polonais *pokoy*, désignent la chambre à coucher.

[1] Curtius, *Gr. Étym.* p. 123, compare aussi κοχώνη.

§ 266. — LA CUISINE.

Le groupe principal des noms de la cuisine se lie partout à une racine commune à la plupart des langues ariennes, et qui exprime l'action de cuire. J'en offre ici le tableau comparatif avec les formes qui en dérivent, et dont les variations sont souvent singulières.

Sansc. *pać*, coquere, et maturare. De là *paći*, *pakti*, *pâka*, cuisson, et plusieurs noms du feu, tels que *paktra*, *paćata*, *paćana*, *pâćala*, etc. De là aussi *âpâka*, four à cuire, *paćaka*, *pâkuka*, *paćêluka*, cuisinier, et les composés *pâkaçâlâ*, *pâkasthâna*, chambre à cuire, pour cuisine.

Zend. *pać*, cuire. — Pers. *pazîdan*, *pajîdan*, id., *paz-gar*, cuisinier, *paz-âwâ*, four à briques; *pâćak*, bouse séchée au soleil, *pêćah*, feu, etc.; mais aussi *pochtan*, cuire, etc. — Kourd. *pesium*, coquo, part. pas. *pât* = scr. *pakta;* mais, à côté de cette forme, on trouve *kućiek*, fourneau, *kaućiek*, cuisinier, avec *k* pour *p*, comme on le verra plus d'une fois. — Afghan. *pachaval*, cuire. — Armén. *epel*, id., probablement pour *pepel*, le *ć* ou *k* final changé en *p;* cf. plus loin ἕψω et πέπτω; mais aussi l'inverse, à ce qu'il semble, pour le *p* initial, dans *khoh*, cuisine, *khohager*, *khokhger*, *khakhamokh*, cuisinier. Cf. lat. *coquo*. Enfin, une troisième variante dans *poukh*, four, peut-être d'origine persane; cf. *pochtan*. — Ossèt. *fićin*, *fitsun*, cuire, avec *f* régulièrement pour *p*.

Gr. πέπτω (πέπω), cuire, mûrir, πέπων, cuit, πέμμα, πόπανον, gâteau, ἀρτοπόπος, boulanger, etc. Puis πέσσω, suivant Benfey et Curtius (*Z. S.* III, 409), d'une forme plus ancienne πέκιω, avec maintien de la gutturale. Curtius signale de plus la forme inverse dans ἀρτο-κόπος, boulanger, en rappelant le lithuanien *képti*, qui reviendra plus loin. Enfin, Benfey (*Gr. W. L.* II, 89) rattache encore ici le verbe ἕψω, pour πέψω, cuire, ainsi que ὀπτός, cuit, ὀπτάω, ὀπτανεῖον,

cuisine, et peut-être ἰπνός, four, avec perte du *p* initial, comme dans l'arménien *ep-el*.

Lat. *coquo*, dans le même rapport au scr. *paĉ* que *quinque* à *panĉa; coquus*, cuisinier, *coquina*, cuisine. Le synonyme *popina* se rattache probablement à l'osque ou au grec, comme aussi *popanum*, gâteau [1].

Il faut observer ici que le latin *coquo* et ses dérivés ont passé dans les langues du nord de l'Europe, où ils figurent plus d'une fois à côté des termes vraiment primitifs. Ainsi l'anc. irl. *cocan* (Zeuss. 80), plus tard *cuicen*, cuisine, *coca*, *cocaire*, cuisinier cymr. *cegin;* ang.-sax. *cycene*, coquina, *cueccan*, coquere; scand *kocka*, *kockr*, anc. all. *kochjan*, *koch*, *kuchina*, etc.; le rus. et pol. *kuchnia*, ill. *kuhigna*, cuisine, *kuhati*, cuire, *kuhar*, pol *kucharz*, cuisinier, etc., le lithuan. *kuknē*, cuisine, *kukkorus* cuisinier, etc. Tous ces mots sont assurément d'origine latine Les termes originaux sont les suivants.

Cymr. *pobi*, cuire, *poban*, four, *pobwr*, boulanger, etc., armor *pibi* ou *pobein*, cuire, *piber*, *pober*, boulanger, etc.

Lith. *képti*, cuire, rôtir, *kepējas*, boulanger, *képalas*, pain cuit, *kepóne*, rôtissoire, etc.; *kep* pour *pek* par inversion, comme le gr. κόπος. Un des noms du four, *péczus*, paraît venir du slave, et un autre, *kakalys* (cf. ers. *cagailt*, foyer (?), et scr. *pâĉala*, feu) rappelle *coquo*, et les formes analogues en kourde et en arménien

Anc. sl. *peshti (pekã)*, cuire, *pekŭ*, chaleur, *peshtĭ*, four *pekarĭ*, boulanger, etc. Cf. les autres dialectes passim. On peut se demander si le russe *oĉagŭ*, foyer, n'aurait pas perdu un *p* initial, comme ἕψω, οπτός, etc.

Les langues germaniques ne paraissent pas avoir conservé cette racine, non plus qu'aucun de ses dérivés. Ce n'est du moins

[1] Le lat. *culina*, où l'on a cherché une forme altérée de *coculina*, semble sans rapport avec *coquo*, comme l'indique l'analogie de l'anc. irl. *cuile*, *cuilae*, cuisine (Zeuss, *Gr. C.* 726), qui ne provient certainement pas du latin. Cf. *cuil*, coin, et ers. *cuile*, *cuilidh*, magasin, cave. Comme le foyer était le point de réunion de la famille, on pourrait conjecturer une connexion de *culina* et *cuile* avec le sansc *kula*, famille, d'où *kulin*, *kulya*, ce qui appartient à la famille.

qu'avec beaucoup de doute que l'on pourrait y rapporter l'ang.-sax. *ófen*, anc. all. *ofan*, four, en admettant une forme plus ancienne *fofan* = cymr. *poban*.

En résumé, ce groupe si fécond en divergences, non-seulement d'une langue à une autre, mais parfois dans une même langue, laisse quelque incertitude sur la forme primitive de sa commune racine. Il est assez probable que déjà antérieurement à la dispersion, et par suite du changement dialectique du *k* en *p*, et vice versa, cette racine s'était modifiée de plusieurs manières, en *pak*, *kap*, *kak* et *pap*.

Les autres noms de la cuisine sont isolés, ou se confondent avec ceux qui vont suivre.

§ 267. — LE FOYER, LE FOUR, LA CHEMINÉE.

Aux temps anciens, et dans la simplicité des mœurs primitives, le foyer constituait le centre de la maison, le point de réunion habituel de la famille. De là les idées morales qui s'y rattachaient, comme au symbole de la vie domestique et de l'hospitalité. Le nom du foyer se prend souvent et partout figurément pour celui de la maison et de la famille, et, par une métaphore inverse, le sanscrit *gâti*, famille, désigne aussi le foyer, de même que *vastya*, maison, est devenu en grec ἑστία. Les langues ariennes offrent ici une grande variété de termes, avec des analogies plus multipliées qu'étendues, et ces termes se rapportent en général aux caractères purement matériels du foyer, comme lieu du feu et de la cuisson, ce qui est d'ailleurs dans l'ordre naturel des choses. Les noms comparables, y compris ceux du four et de la cheminée, sont les suivants.

1). Scr. *açmanta*, — *taka*, foyer, four, proprement lapideus, de *açman*, pierre.

Le même rapport se reproduit entre l'anc. slave *kamenĭ*, lapis, *kamenĭnŭ*, lapideus, lith. *akmů*, thème *akmen*, pierre (cf. t. I,

p. 129) et le russe *kaminŭ*, pol. *komin*, boh. *kamna* (plur.), lith. *káminas*, foyer, four, cheminée. Le synonyme russe *kómelĭ*, foyer, semble formé comme le sanscrit *açmara*, lapideus. Il faut naturellement rapporter ici le gr. καμίνος, lat. *caminus*, four, foyer, plutôt qu'au verbe καίω, brûler.

C'est à un synonyme sanscrit de *açman*, savoir *açna*, *açan*, que Aufrecht ramène également le goth. *auhns*, four, d'un thème *ohna*, primitivement *okna*, et contrairement à Bopp, qui avait comparé *agni*, feu, ou bien *ushṇa*, chaud. (*Z. S.* V, 135). Il n'y aurait rien à objecter à cette conjecture, si le lithuanien *aukszinis*, cheminée du four, qui répond au goth. *auhns*, ne conduisait pas à une autre étymologie, dérivé qu'il est évidemment de *auksztas*, élevé. Il devient très-probable, d'après cela, que *auhns* se lie directement à l'adj. gothique *auhuma*, élevé, *auhumists*, suprême, d'où *auhumistô*, élévation. Ce qui le confirme encore, c'est que *auhns* devient *ofen* en ang.-saxon, *ofn*, *ôn*, en scand., *ovan* en anc. allemand, et que *auhumists* se change de même, dans l'ang.-saxon, en *ufemest*, l'anglais *upmost*. (Cf. Grimm, *Deut. Gr.* III, 628.)

Quoi qu'il en soit, les rapprochements plus sûrs du nom sanscrit avec le slave, le lithuanien, le grec et le latin, montrent suffisamment que l'ancien foyer consistait en une pierre, ce qui d'ailleurs n'avait guère besoin de preuve.

2). Scr. *adhiçrayaṇî*, foyer, four, litt. ce sur quoi l'on cuit, de la rac. *çrî*, *çrâ*, coquere, laquelle devient *çir* dans *âçir*, cuisson, lait cuit, *âçirta*, cuit (Dict. de Pét.). Cette racine reparaît sous diverses formes dans un bon nombre de termes européens qui désignent soit le foyer et le four, soit des ustensiles de cuisine, soit des objets préparés par la cuisson.

A *çrî* se rattachent probablement le gr. κρίβανος, κλίβανος, four, et κρίβανον,-ανη, espèce de pain, où βανο semble être une forme augmentée du suffixe scr. *van*. A *çrâ* peut-être κρατήρ, lat. *crater*, primitivement vase à cuire? Cf. irl. *creithir*, *crithir*, vase, coupe. A *çir* ou *çar*, κέραμος, terra coctilis, κέρνον, vase de terre; cf. irl. *cré*, *criadh*, cymr. *pridd* (*p* = *c*), argile. De plus, l'irlandais

cearn et *cir-thanach*, cuisine, ainsi que très-probablement l'ang.-sax. *hëordh*, anc. all. *herd*, foyer, et *hearst*, anc. all. *harsta*, rogus, craticula, frixura.

D'après Schweizer (*Z. S.* IV, 299), il faudrait ramener à *çrâ* le lat. *cremare*, *cremium*, etc., d'un subst. *cre-mor*, comme *clamare*, de *clamor*. L'irlandais *cramhaim*, concoquo, vient de même de *cramh*, concoctio, digestio.

La forme causative de *çrâ*, qui est *çrapay*, d'où *çrapita*, cuit, *çrapaṇa*, cuisson, se retrouve clairement dans l'anc. slave *ćriepŭ*, *ćriepina*, testa, pelvis, rus. *ćerepitsa*, tuile, et *kirpićŭ*, brique, lith. *czerpyczia*, tuile. Cf. ill. *o-peka*, brique, de *peshti*, cuire. A ces mots slaves correspond aussi l'anc. all. *scirbi*, mod. *scherbe*, testa. On a rapproché encore de *çrâp* le goth. *hlaifs*, ags. *hlâf*, scand. *hleifr*, anc. all. *hlaib*, pain en tant que cuit, anc. slave *chliebŭ*, lith. *klēpas*, lett. *klaips*, id. (Cf. Pott, *Et. F.* I, 197. Benfey, *G. W. L.* II, 177.)

Enfin, le Dhâtup. donne une racine *çrish*, *çlish*, urere, qui n'est probablement qu'une provenance du désidératif *ćiçrîsh*, *çiçrâs*, de *çrî* et *çrâ*. Je rattache à ces formes l'irlandais *cris*, *crios*, feu, *criosach*, braise, le cymr. *crasu*, armor. *kraza*, griller, rôtir, et *cresu*, enflammer, *creisier*, four, *creision*, cendre, etc. ; l'anc. slave *o-krasiti*, accendere, *kriesiti*, excitare, rus. *kresitĭ*, pol. *krzesać*, battre briquet, *kresivo*, briquet, etc. ; enfin, le lith. *krósnis*, four, et *karsztis*, chaleur, *karsztas*, chaud, etc.

3). Scr. *âshṭrî* (vêd.) foyer, cuisine, probablement de la rac. *aç*, edere vorare, au fut. partic. *ashṭâ*, et *açitâ*, d'où *âçira*, *açitar*, *âçitar*, vorace, et *açira*, *âçara*, le feu qui dévore, comme *admani*, feu, de *ad*, edere [1]. — Pers. *âsh*, cuit, et aliment cuit, *âshîn*, cuisinier, boulanger, *âsh kardan*, cuire. Cf. belout. *âs*, feu.

Je compare, comme se liant à la même origine, l'ang.-sax. *ast*, four, *essian*, de *estian?* consumer, anc. all. *essa*, de *esta?* foyer de forge, etc. ; et l'irl. *asaim*, (c'est-à-dire *assaim*) allumer,

[1] Ici, peut-être le ἄδις, ἀδία, foyer, que donne Hesychius.

asadh, inflammation. Le latin *asso*, rôtir, *assus*, rôti, semble provenu d'une assimilation analogue.

4). Scr. *angârî*, *angârinî*, foyer portatif, de *angâra*, charbon. Cf. pers. *angêz*, charbon, kourd *aghér*, *aghri*, feu, laghmani *angâr*, kashgari *ingar*, id.

Irl. *ong*, et *aingeal*, ers. *oingeal*, *oinneal*, foyer et feu ; cymr. *engyl*, feu. — L'acception de charbon se retrouve dans le lithuanien *anglis*, anc. sl. *ăglĭ*, rus. *ugolĭ*, pol. *wĕgiel*, ill. *ughgljen*, boh. *uhel*, etc.

La racine commune est sans doute la même que celle du sansc. *agni*, *angati*, *agira*, feu, savoir *aģ*, *anģ*, se movere, de la mobilité de cet élément.

5). Pers. *ushtû*, *ushtuwa*, foyer, probablement, comme *ustuwân*, *ustuwâr* = scr. *sthâvara*, ferme, fixe, de *istân* = *sthâ*, stare.

Scand. *stô*, *elld-stô*, foyer, proprement statio, ignis locus ; cf. ags. *stow*, locus, lith. *stowa*, id, *stoweti*, stare, anc. sl. *staviti*, statuere, etc.

Rus. *shestokŭ*, foyer, forme redoublée de *sthâ*, *(tishthâmi)* comme le lat. *sisto*. — Le russe *pódŭ*, âtre, foyer, correspond de même au sanscrit *pada*, lieu, site.

6). Pers. *barîģan*, *birîzan*, *barsân*, *birsân*, four ; kourd *bérósha*, chaudron. Cf. pers. *burushtan*, frire, cuire = scr. *bhrģ*, *bhrasģ*, frigere, d'où *bhrģģana* et *bhrâshtra*, poêle à frire.

Gr. φρύγετρον, vase à griller l'orge, φρυγεύς, rôtissoire, de φρύγω, rôtir, griller, le lat. *frigo*, d'où *frixorium*, poêle à frire.

Irl. *breógach*, boulanger, *breógaim*, cuire, et pétrir, à *bhrasģ?* à cause du *g* non aspiré.

Au sansc. *bhrģ*, assare, se lie sans doute la rac. *bhaģ* (10) coquere, d'où *bhakta*, cuit. Les deux formes doivent s'être séparées de bonne heure, car on trouve en grec, à côté de φρύγω, et comme corrélatif de *bhaģ*, φώγω, φώζω, d'où φώγανον, poêle à frire. A cette forme secondaire de la racine, correspond également l'ang.-sax. *bacan*, scand. *baka*, anc. all. *pachan*, frigere, torrere, d'où respectivement *baecere*, *bakari*, *paccharo*, pistor. Cf. irl.

bacht, *bocht*, feu; mais *bácala*, *bácudhas*, four, *bácailim*, cuire, proviennent sans doute de l'anglais *bake*.

7). Pers. *âlawah*, foyer, *âlû*, four à briques. — Cf. *âlâ*, *âlaw*, *âlanka*, flamme.

Cymr. *aelwyd*, armor. *oaled*, foyer; irl. *eallach*, id. — Cf. ang.-sax. *aeled*, *alet*, scand. *elldr*, feu.

8). Armén. *wararan*, foyer, *war*, feu. — Cf. pers. *war*, chaleur, *warazm*, feu, *warâgh*, flamme, etc.

Anc. slav. *po-variia*, cuisine, *po-varŭ*, cuisinier, de *variti*, coquere, et *vrieti*, fervere, d'où *varŭ*, calor, etc. Cf. passim les dialectes modernes.

Lith. *wirti*, cuire, *wirtuwē*, cuisine, *wirrējas*, cuisinier, etc.

Ici, peut-être directement le germanique *warm*, chaud, etc., que l'on rapproche ordinairement du sansc. *gharma*, et de θερμός, lesquels pourraient fort bien ne se ressembler que par le suffixe, à moins qu'on ne veuille identifier les trois formes *var*, *ghar* et θερ = *dhar*.

9). D'après Kuhn, le latin *atrium* aurait désigné dans l'origine le foyer ou la cuisine, et, plus tard seulement, la pièce à l'entrée de la maison. En bas latin, *atrium* signifie encore parfois la cuisine, et l'*âtre*. (Cf. Ducange, v. c.). Kuhn rattache ce nom du foyer, aussi bien que *ater*, noir, c'est-à-dire brûlé, au zend *âtar*, feu, conservé dans le sanscrit *atharvan*, prêtre du feu, et probablement dans *atharya*, surnom du dieu Agni [1]. Le zend *âtar*, dont l'origine est encore incertaine, pers. *âdar*, *âzar*, armén. *adr*, paraît conservé dans l'irlandais *adhair*, feu.

Suivant Rossbach (Z. S. VI, 61, 239), une extension de sens analogue aurait eu lieu pour le lat. *aedes*, primitivement foyer, et allié ainsi au gr. αἴθω, brûler, le sansc. *idh*, *indh*, d'où, entre autres dérivés, *êdha*, bois à brûler, *êdhatu*, feu, *aidh*, *aidha*, flamme, etc. Cf. ang.-sax. *âd*, bûcher, anc. all. *eit*, id., et feu, *eitjan*, cuire, etc. Cette conjecture est appuyée par l'irlandais, où

[1] *Z. S.* VI, 239. Roth explique *atharya* par *athari*, ἁπ.λεγ. du Rigvêda, suivant lui pointe de lance = ἀθήρ, par allusion à la forme pointue des flammes. (*Dict. de P.* v. c.)

l'un des noms de la maison *aidhe* = *aedes*, semble se rattacher à celui du feu, *aedh*, en cymr. *aidd*, chaleur.

En présence de ces rapprochements nombreux entre les noms de la chambre, de la cuisine et du foyer, je n'ai rien trouvé à comparer avec sûreté pour le reste de l'intérieur de la maison, le grenier, la cave, l'escalier, etc. Cela s'accorde d'ailleurs avec l'idée que nous pouvons nous faire des simples habitations aux temps primitifs, lesquelles ne devaient guère consister qu'en une cuisine, et une ou plusieurs chambres à coucher.

Voyons maintenant quels étaient les alentours de la maison, avant d'y rentrer pour en examiner le mobilier.

ARTICLE 3. — LES ABORDS DE LA MAISON.

§ 268. — LA COUR.

1). Un seul des noms sanscrits de la cour a conservé son corrélatif européen, savoir *angana* ou *angaṇa* de la rac. *ang*, ire, comme lieu de mouvement et de passage, de même que le synonyme *ağira* de *ağ*, agere. Cf. *ağra*, § 162, 3, et 189, 3).

Je compare le lithuanien *anga*, entrée, ouverture de la porte, *nam-angis*, *nûm-ange*, cour, de *namas*, *numas*, maison et *anga*; *prēanga*, *pryangis*, *pryange*, le devant de la porte, composé exactement comme le sanscrit *prângana*, cour, *pra* + *angana*.

Il faut peut-être rattacher ici l'ang.-sax. *inge*, scand. *engi*, pratum, anc. all. *angar*, arvum, bien que le *g* ne corresponde pas régulièrement.

2). Le gr. χόρτος, cour, enceinte, appartient à un des groupes de mots les plus difficiles à démêler, quant à ses origines étymo-

logiques. D'après les expressions homériques αὐλῆς ἐν χόρτῳ (Il. XI, 774) αὐλῆς χόρτοι (XXIV, 640), ce terme désignait, soit l'enceinte de la cour, soit l'espace enclos, l'allemand *hofraum*, mais l'acception de enceinte ou limite paraît être la primitive à en juger par σύγχορτος, voisin, limitrophe. D'après cela χόρτος ne peut guère se séparer de χορός, danse circulaire, et suivant Hesychius, =κύκλος, στέφανος, cercle, guirlande. Ainsi la racine serait χορ, ce qui conduit à comparer le scr. *hvar*, curvum esse, dont le participe *hruta*, courbé, par inversion pour *hurta* de *hvarta*, représente fort bien χόρτος pour χϝορτος.

Au mot grec répond exactement le latin *hortus*, jardin, en tant que lieu enclos, et *co-hors*, enceinte, cour, par contraction, *chors*, *cors*, thème *corti*, d'où le bas-latin *curtis*, qui a passé à l'irl. *cúirt*, au cymr. *cwrt*, à l'angl. *court*, etc.

Comme le *g* germanique répond dans la règle au χ grec, et à l'*h* latine, on a souvent comparé le goth. *gards*, maison, *garda*, cour, ags. *geard*, jardin, enclos, scand. *gardr*, anc. all. *kart*, *karto*, id., et cercle, etc. Mais ici déjà commencent les difficultés ; car, non-seulement le *d* gothique supposerait un θ = *dh*, au lieu du *t*, mais il appartient clairement à la racine. On ne saurait douter, en effet, que Grimm ne rapporte avec toute raison *gards* au verbe fort *gairdan (gard, gaurdun)* enceindre, entourer, lequel se retrouve dans l'anc. slave *graditi*, sepire, d'où *gradŭ*, rus. *gorodŭ*, urbs, *gradejĭ*, sepes, *grądina*, *o-gradŭ*, hortus, etc. Le lithuanien a de même *żardis*, jardin (*ż*=χ, *h*), à côté de *gárdas*, enclos, parc, qui est peut-être slave. Enfin, les langues celtiques nous offrent encore l'irlandais *gort*, *gáradh*, et le cymrique *gardd*, jardin, qui ne semblent pas empruntés au germanique [1].

Si de l'Europe, nous passons à l'Orient, nous voyons le problème se compliquer encore davantage. Nous rencontrons d'abord le persan *gird*, cercle, ville, *gardar*, id., kourd. *gertia*, enceinte, etc., en apparence tout semblable à *gards*, et *gradŭ*, et

[1] Cf. aussi cymr. *garth*, rempart, forteresse, *garthan*, camp. L'irl. *gáradh* désigne aussi une haie, un mur et une tanière.

en réalité tout différent, car il dérive de *gardîdan*, tourner, entourer, être entouré; et la racine de ce verbe, par le changement de *v* en *g* propre au persan, répond au sanscrit *vṛt*, *vart*, vertere. Or cette racine *vart* reparaît non-seulement dans le latin *verto* qui n'a plus aucun rapport avec *hortus*, mais dans l'anc. slave *vratiti*, vertere, *vrĭtieti*, circumagere, d'où dérive *vrĭtŭ*, illyr. *vart*, hortus, entièrement distinct de *gradŭ*. D'un autre côté, l'ossète *kharth*, cour, aussi semblable que possible à χόρτος, ne saurait cependant s'y rattacher régulièrement, puisque le *kh* ou *ch* initial, en ossète comme en persan, correspond au *sv* sanscrit.

Enfin, la confusion atteint ses dernières limites par l'addition du sanscrit *garta*, maison, comme le goth. *gards*, mais aussi creux, fosse, tanière, et qui diffère également de tous les termes qui précèdent. D'après le Dict. de Pétersbourg, en effet, ce ne serait là qu'une forme plus moderne de *karta*, fosse, de la rac. *kṛt*, scindere [1], et, comme maison, *garta* aurait désigné probablement une habitation souterraine. Il faut encore ajouter le *karta* des inscriptions de Persépolis, que Lassen traduit par *arx*, *palatium*, mais qu'il compare avec l'hébreu *qereth*, urbs. (*Z. S. f. d. Kunde des Morg.* VI, 78) [2].

Je laisse à de plus habiles à débrouiller cet écheveau si compliqué, ce qui ne peut se faire, je crois, qu'en admettant des transmissions de plus d'un genre d'une langue à une autre.

3). L'anc. all. ags. scand. *hof*, cour, puis, par extension, demeure, maison, a été rapproché du gr. κῆπος, jardin (Pott, *Et. F.* I, 141), et il faut ajouter l'albanais *kópesht*, id. La racine ne peut guère être que le *kap*, *skap* des termes déjà comparés au § 191, 5, avec le sens de creuser, fouir. Il est à remarquer que l'ang.-sax. *hôf*, scand. *hôfr*, anc. all. *huof*, sabot de cheval, est au slave *kopyto*, id., de *kopati*, fodere [3], dans un rapport analogue à celui de *hof* à κῆπος. — Le mot germanique semble avoir

[1] Cf. ossèt. *karta*, baquet, et anc. slav. *ćrŭtogŭ*, cubiculum, de *ćrŭtati*, incidere. = scr. *kṛt*.

[2] Cf. χέρτα = πόλις ὑπὸ Ἀρμενίων (Hesych.).

[3] Cf. scr. *çapha*, zend *çáfa*, sabot de cheval, d'ailleurs sans étymologie connue.

désigné primitivement, comme le grec, un terrain cultivé près de la maison, un jardin; mais il ne paraît pas se retrouver chez les Aryas de l'Orient.

§ 269. — LE PUITS, LA CITERNE.

Les habitations se sont toujours établies naturellement de préférence dans le voisinage des eaux, lacs, rivières ou sources; mais, partout où elles manquent, l'industrie humaine a dû chercher à y suppléer de bonne heure par des puits ou des citernes, dont la place la plus convenable était dans la cour. Je laisse de côté les noms de la source naturelle, qui n'intéressent pas directement l'économie de la maison, et je ne m'attache qu'à ceux qui indiquent une intervention du travail de l'homme.

1). Scr. *kûpa*, fontaine, puits, et creux, fosse, *kûpî*, petite fontaine, outre à huile, bouteille; suivant le Dict. de P., peut-être de *ku* + *ap*, qui a un peu d'eau, comme *anûpa*, proche de l'eau, de *anu* + *ap*, etc. Il n'est pas sûr cependant que le sens de creux, cavité, fosse, ne soit pas le primitif, car *kûpî*, dans l'acception d'ombilic, ne peut signifier que petit creux, fossette. Dans les langues congénères, les corrélatifs de *kûpa* s'appliquent, comme le sanscrit, à des récipients pour les liquides, de nature et de dimensions variables. Ainsi :

Armén. *kup*, puits, citerne; pers. *kôp*, grande cruche à eau, ossèt. *koph*, baquet.

Gr. κύπελλον, coupe. Cf. κύπη, cavité, caverne, peut-être à distinguer de γύπη, qui appartient mieux au scr. *gup*, tegere.

Lat. *cūpa*, cuve, d'où sans doute l'irl. *cúpa*, *cupán*, cymr. *cwpan*, armor. *kôp*, coupe, et le scand. *kûpa*, vas rotundum. Par contre, l'ags. *cyfe*, anc. all. *chuofa*, dolium, se rattachent plus régulièrement à *gup* et à γύπη.

Lith. *kúpka*, coupe, peut-être du polon. *kubek*, id., aussi mot d'emprunt?

Anc. sl. *kãpona*, poculum, *kãpielĭ*, locus natationis, rus. *kupélĭ*, réservoir, étang, pol. *kãpiel*, bain, abreuvoir, illyr. *kupalo*, bassin. Le russe *kopánĭ*, citerne, de *kopati*, creuser, doit être séparé, à moins que sa racine, *kop*, ne se rattache de quelque manière à celle du sanscrit *kûpa*, si elle existe.

2). Scr. *sûda* = *kûpa* (*Naigh.* 3, 23), peut-être de *su* + *uda*, bonam aquam habens, mais le Dhâtup. donne aussi une racine *sûd*, effundere, effluere.

Kuhn (*Ind. Stud.* I, 361) compare le bas-allemand *sôt*, puits.

Lith. *sudas*, *sudélis*, *sudyne*, vase, cruche.

Anc. sl. *süsãdŭ*, vase, pol. *sãdek*, petit tonneau, rus. *sosud*, *sudŭ*, *sudno*, vase, vaisseau, *sudokŭ*, jatte, illyr. et boh. *sud*, vase, etc.

3). Scr. *ćurî*, *ćûrî*, petite fontaine. Orig. incert.

Irl. *curr*, puits, fontaine.

Lith. *szùlnis*, *szulinys*, id., — *sz* = *k* = *ć*.

4). Des rapports de significations du même genre que pour les deux premiers groupes ci-dessus, mais plus incertains, se présentent entre les termes suivants.

Scr. *puṭa*, *puṭaka*, creux, cavité, coupe peu profonde. (Orig. incert.)

Pers. *pûtah*, *bûtah*, creuset. kourd. *bûta*, armén. *putag*.

Armén. *pos*, puits; alban. *pus*, id.

Lat. *puteus*.

Irl. *puite* (Cormac. Gl.), vase, cavité, cunnus; peut-être du latin, malgré la différence de sens, à cause du *t* non aspiré; cymr. *pydaw*, *pydew*, puits (latin?)

Ang.-sax. *pytt*, scand. *pittr*, anc. all. *puzza*, *puzzi*, etc., puits, sûrement du latin, à cause du maintien du *p*.

ARTICLE 4. — LES MEUBLES ET USTENSILES DE MÉNAGE.

Revenons maintenant à l'intérieur de l'ancienne habitation pour rechercher, si possible, comment elle était meublée, et par

quels moyens l'industrie primitive avait su pourvoir aux nécessités de la vie domestique. Nous commencerons cette étude par les meubles proprement dits, pour passer de là aux ustensiles divers d'un ménage. La multiplicité des objets est ici très-grande, et nous serons forcés d'être sobres de développements pour ne pas donner trop de place à ces menus détails de la vie matérielle.

§ 270. — LE LIT.

1). Scr. *stara*, *stariman*, *âstara*, *âstarana*, *prastara*, *prastira*, *vistara*, *sastara*, *sañstara*, etc., lit, couche, de *str*, *star*, sternere, expandere, avec divers préfixes.

Pers. *bistar*, *pistar*, lit, coussin = scr. *vistara*. Cf. *ka-star*, coussin ?

Gr. στρῶμα, στρωμνή, couche, de στρώννυμι, στορέω, rac. στερ.

Alban. *shtruare*, lit, *stróme*, id. du grec.

Lat. *torus*, pour *storus*, de *sterno*. (Cf. Bopp. *Verg. Gr.*, p. 1341.)

Irl. *osar*, lit, litière, pour *ossar* et *ostar* = scr. *âstara*, comme l'indique le maintien de l'*s* entre les voyelles.

Ang.-sax. *stre* (= scr. *stara*), *streow*, *strene* (= scr. *starana)*, *straete*, *strael*, lectus, stratum; de *streowian*, goth. *straujan*, etc., sternere.

Anc. sl. *postelia*, rus. *postélĭ*, boh. *postel*, etc., lit, de *po-stlati*, *po-stilati*, sternere, avec *l* pour *r* à côté de *strieti*, extendere. — Cf. scr. *upastarana*, couverture.

Lith. *pátalas*, lit, probablement pour *pa-stalas*.

2). Scr. *tûlikâ*, lit, matelas.

Gr. τύλη, matelas.

Irl. *tolg*, cymr. *tyle*, lit.

Le mot sanscrit se rattache à *tûla*, *tûlaka*, coton, et désigne un matelas qui en est garni; mais *tûla* est aussi le nom du

panache des roseaux et de plusieurs graminées, et c'est là sans doute son acception primitive. Les anciens Aryas, en effet, ne pouvaient connaître le coton, qui est originaire de l'Inde, et l'analogie des noms du matelas et du lit, en sanscrit, en grec et en celtique, ne peut s'expliquer que par le fait de l'emploi d'une matière analogue, comme les panaches du roseau, etc. La rac. scr. *tul*, tollere, sursum ejicere, explique parfaitement le sens primitif de *tûla*. Cf. irl. *tula*, *tulach*, *tuilg*, monceau, colline.

3). Scr. *çaya*, *çayana*, lit, de *çî*, jacere, cubare, quiescere.

Gr. κοίτη, κοίτος, lit, sommeil, de κεῖμαι.

Irl. *cin*, lit.

Cf. au § 265, 4, le slave *po-koi*, chambre à coucher, etc.

4). Scr. *nishadyâ*, petit lit; de *ni* + *sad*, sidere, commorari.

Irl. *suidhe*, couche, et siége, *soadh*, lit; mais aussi *séad*, ers. *seid*, avec le *d* non aspiré, ce que je ne m'explique pas mieux que pour l'anc. irl. *suide*, sedes, *suidigur*, pono, *in-sádaim*, jacio (Zeuss. *Gr. C.* 429, 430, 768), en présence du moderne *suidhim*, sedeo, etc. Cf. plus loin les noms du siége.

5). Scr. *mandurâ*, lit, natte; de *mand*, dormire; aussi étable = *mandirâ*, comme lieu de sommeil. (Cf. § 167, 2.)

Alban. *minder*, matelas.

Comme la rac. *mand*, signifie aussi, de même que *mad*, inebriari, laetari, ce qui s'applique fort bien à l'ivresse bienfaisante du sommeil, il faut peut-être rapporter à *mad* le latin *matta*, pour *madta*, natte, *mattarius*, qui couche sur une natte.

L'irl. *matta*, cymr. *matras*, ang.-sax. *meatta*, anc. all. *matta*, etc., proviennent peut-être, en partie du moins, du latin.

6). Scr. *langâ*, sommeil.

Irl. *long*, lit.

Ce rapprochement se justifie par le fait que les noms du lit et du sommeil sont plus d'une fois les mêmes. L'irl. *long* désigne aussi une demeure, une maison, et le Dhâtup. donne une racine *lag*, *lang*, *lung*, manere, habitare, sens très-rapproché de *quiescere*, *decumbere*, et qui rendrait bien compte des diverses acceptions ci-dessus. Or cette racine, qui n'est pas encore constatée,

se retrouve, sous ses deux formes *lanġ* et *laġ*, dans l'anc. slave *leshti* (au présent *lēgā*, avec la nasale) decumbere ; cf. pol. *lādz*, *lēgnać*, couver, *lagnanie*, *lāzenie*, action de couver, etc., et dans *lejati*, jacere, cf. *po-lojiti*, *po-lagati*, ponere, d'où *loje*, lectus, etc. Ceci nous conduit à rattacher ici tout un groupe européen des noms du lit, dont la racine est également conservée presque partout, mais où la gutturale varie. Ainsi :

Anc. sl. et rus. *loje*, pol. *loże*, boh. *loże*, etc.

Gr. λέκτρον, λαγρός (Hesych.) de λέγομαι, decumbo ; à côté de λέχος, λόχος, rac. λεχ.

Lat. *lectus*.

Irl. *leacht*, de *luighim*, jaceo, recumbo ; par contre *leagaim*, *leigim*, pono, sterno, indique, par le *g* non aspiré, la nasale perdue.

Goth. *ligrs*, ags. *leger*, scand. *leg*, anc. all. *legar*, etc., de *ligan*, (*lag*, *legun*), jacere, ou le *g* répond au χ grec de λόχος, etc.

7). Pers. *dari*, couche, lit. Cf. *bî-dâr*, éveillé, vigilant, exsomnis, *bî-dârî*, vigilance.

Anc. sl. *o-drŭ*, lit, illyr. *o-dar*, boh. *odry*, lit.

La racine est probablement le scr. *drâ*, dormire, d'où *ni-drâ*, *ni-drâṇa*, sommeil, *ni-drâlu*, endormi, etc. Cf. gr. δρήθω, δέρθω, δαρθέω, dormir, forme secondaire, ainsi que *dormio*, anc. sl. *driemati*, dénominatifs comme l'indique l'analogie du scand. *draum*, angl. *dream*, anc. all. *traum*, somnus, etc.

J'ajouterai que c'est aussi à la rac. vêdique *çast*, dormire, que semble se rattacher l'irlandais *cuiste*, lit, et peut-être *cosair*, pour *costair*, que j'ai rapproché ailleurs du sanscrit *kaksha* (§ 265, 2). Le lat. *castrum* n'aurait-il signifié dans l'origine qu'un lieu de repos et de sommeil ? Comme la rac. *çast* s'écrit aussi *sast* et *sas*, je compare également l'irl. *sosta*, *sois* (*sosti ?*) repos, et l'ers. *seist*, couche.

§ 271. — LE SIÉGE, LA CHAISE, LE BANC.

1). Le principal nom de la chaise dérive partout de la racine arienne *sad*, sedere, déjà mentionnée aux § 237, 1, et 269, 4. J'indique brièvement ses diverses formes.

Scr. *sadas*, *sadman*. — Zend. *hadis*.

Gr. ἕδος, ἕδρα, ἕδρανον, etc.

Lat. *sedes*, *sedile*, *sella*, pour *sedla*.

Irl. ers. *suidhe*, ers. *seidhir*; cymr. *sedd*.

Goth. *sitls*, ags. *setl*, *saetel*, scand. *saeti*, *sess*, anc. all. *sezal*, etc.

Lith. *sēdimas*, *sóstas*, pour *sodtas*.

Anc. sl. *siedalo*, *siedaniie*, etc., dial. slaves passim.

2). Scr. *vistara*, chaise, siége et couche; de *vi* + *str̥* sternere. Cf. § 270, 1. — Peut-être de la même racine :

Goth. *stôls*, chaise, ags. et scand. *stôl*, anc. all. *stûl*, etc.

Anc. sl. *stolŭ*, chaise et table, *stolĭtsĭ*, selle; rus. *stúlŭ*, chaise, *stólŭ*, table, etc., etc. — Lith. *stálas*, table.

Irl. *stól*; cymr. *ystawl*, chaise.

Ce groupe européen si compact pourrait aussi se ramener à la rac. *sthâ*, stare, ou *sthal*, firmiter stare, caus. *sthâlay*. Cf. scr. *sthala*, site, monceau, lieu sec élevé artificiellement, tente, etc., et § 167, 1.

3). Pers. *kûrsî*, kourd. *kursi*, chaise.

Lith. *krase*, *kraséle*, id., *kreslas*, fauteuil; *krastis'*, s'asseoir.

Rus. *krésla*, pol. *krzesto*, fauteuil.

Rapprochement douteux.

4). Lat. *scamnum*, siége, banc ; dim. *scabellum*.

Ang.-sax. *scemol*, *scamel*, anc. all. *scamal*, banc.

Anc. sl. *skomĭnŭ*, rus. *skamiia*, banc.

Lith. *skomia*, table.

D'après Kuhn (Z. S. I, 140), *scamnum* est pour *scabnum*,

comme l'indique le diminutif *scabellum*, et appartient à la rac. scr. *skabh*, *skambh*, (*skabhnôti*, *skambhatê*) fulcire, comme, à ce dernier verbe, *fulcrum*, lit, sopha. Les formes lith.-slaves et germaniques auraient alors perdu le *bh* de *skambh*. Cette étymologie est appuyée par l'irlandais *scabhal*, échafaudage, porche, hutte, dont les significations, différentes de *scabellum*, s'expliquent également bien par la rac. *skabh*.

§ 272. — LA TABLE.

1). Un seul groupe des noms de la table présente quelque importance au point de vue comparatif.

Lat. *mensa* et *mesa* [1].

Irl. *meis*, *mias*, ers. *mios*, plat; corn. *mius*, table, armor. *meuz*, plat. Cf. irl. *maois*, corbeille, cymr. *mwys* (= *mês*), panier.

Goth. *mês*, ags. *meose*, *myse*, anc. all. *meas*, *mias*, table. Cf. scand. *meisa*, corbis pabulatoria, et anc. all. *meisa*, cistella.

Rus. *misa*, *miska*, terrine; pol. boh. *misa*, plat; slov. *mísa*, table.

Alban. *mësále*, table, *misú*, plat.

Si l'on compare le sansc. *mâñsa*, chair, viande (§ 168, 3), il devient probable que *mensa* et ses corrélatifs ont désigné dans l'origine la chair distribuée pour le repas.

2). Le pers. *tabrak*, *tabûk*, table, plat, semble avoir la même racine que le lat. *tabula*, pour *stabula*, cf. *stabulum;* savoir *sthâ*, ou peut-être *stabh*, *stambh*, stabilire, fulcire. Cf. ang.-sax. *stapel*, *stapul*, anc. all. *staphal*, *staphala*, mensa, fulcrum. Le kourde *stambulii*, grand plat, peut-il être comparé?

[1] In sermone Varronis *mensa mesa* dici solere. (Charis *in Varr.* IV.)

§ 273. — RÉCIPIENTS DIVERS, CAISSE, TONNEAU, PANIER, SAC, ET VASES DE TOUTE ESPÈCE.

Je comprends dans cet article la vaste nomenclature des ustensiles de tout genre et de toute matière qui servent à la conservation des solides et des liquides, à leur transport, à leur préparation culinaire, à leur consommation, etc. Il est impossible, en effet, de les séparer au point de vue étymologique, parce que les transitions d'un sens à un autre sont perpétuelles. Les significations primitives restent par cela même souvent obscures, et les rapprochements multipliés qui suivent ne sont donnés en partie qu'à titre de conjectures qui exigeront un nouvel examen.

1). Scr. *kâshṭa*, mesure de capacité, c'est-à-dire récipient en bois, de *kâshṭa*, pièce de bois, de même que le grec ξύλον, δόρυ, etc., pour des objets divers de cette matière.

Pers. *kashtî*, bateau, vaisseau, auge, vase, etc.; boukhar. *kishtî*, vaisseau; ossèt. *kushtil*, tonneau.

Gr. κίστη, caisse.

Lat. *cista*, *cistula*, *cistella*, *cisterna*.

Irl. *ceis*, *ciseán*, ers. *ciosan*, panier, (*s* pour *st*); *cisde*, caisse (latin ?) Cymr. *cist*, *cistan*, caisse, cabinet, cellule, *cistfaen*, caisse-pierre, monument druidique cellulaire; armor. *kést*, panier.

Ang.-sax. *ciste*, scand. *kista*, *kassi*, anc. all. *chista*, *chasto*, etc., caisse, termes d'emprunt, à cause du *k* inaltéré.

2). Scr. *kabandha*, *kavandha*, tonne, gros vase ventru, corps sans tête, ventre, nuage; du pron. interr. *ka* et de *bandha*, corps. *Quel corps !*

Pers. *kawandah*, *gawandah*, sac à blé, panier à paille, filet en paille tressée pour porter le fumier sec, etc.

Comme nom propre, *Kabandha* désigne le nuage personnifié, le démon qui l'habite, et que combat le dieu Indra. Kuhn le re-

trouve presque intact dans le grec Κάανθος, fils de l'Océan, frère de Melia qu'enlève Apollon, contre lequel il lutte en succombant, comme *Kabandha* sous les coups de Indra [1].

Le scr. *bandha*, corps, de *badh*, *bandh*, ligare, a fort bien pu, sans le pronom, s'appliquer à un tonneau. Ce double sens, en effet, se reproduit dans le germanique, où l'ang.-sax. *bodig*, angl. *body*, anc. all. *potah*, désignent le corps, tandis que les corrélatifs *byden*, *putin*, *putinna*, all. mod. *bottich*, *bütte*, signifient tonneau. Cf. ers. *bodhaigh*, corps, et *buideal*, irl. *bóid*, *bóide*, tonneau, bouteille, dont la nasale est supprimée devant le *d* non aspiré.

3). Scr. *kumbha*, *kumbhî*, pot, cruche, jarre, urne cinéraire, vase en terre pour la cuisson, vase à mettre le blé, mesure de capacité, *kumbhakâra*, potier, etc. — Le Dhâtup. donne une racine *kumbh*, *kumb*, tegere.

Pers. *chumb*, *chub*, *chum*, cruche, jarre, *chumbah*, vase à tenir le blé, *chumbak*, *chummak*, id., et pot à eau. Boukhar. *chum*, cruche.

Gr. κύμβος, κύμβη, vase, coupe, canot (*cymba*), κύμβαλον, cymbale, le β pour φ après μ; κῦφος, σκύφος, vase creux.

Irl. *cumaidhe*, vase à boire; ers. *cuman*, seau à traire, l'*m* non aspirée pour *mb*. Cymr. *cwman*, baquet, auge. — Ers. *cùb*, espèce de panier, *cùbag*, caisse ; le *b* non aspiré pour *mb*.

Rus. *kúbŭ*, alambic, *kúbokŭ*, bocal, *kubyshka*, cruche, vase ventru ; l'*u* russe fait présumer en anc. slave une forme nasale *kãbŭ*; polon. *kubek*, coupe, *kubel*, seillot.

Lith. *kubilas*, tonneau.

Les corrélatifs germaniques, tels que l'ang.-sax. *cumb*, mesure de liquides, angl. *comb*, mesure de capacité, scand. *kumbari*, navis mercatoria, anc. all. *chumph*, cymbus, all. moy. *chumf*, *kump*, vase, coupe, etc., sont des mots d'emprunt, le *k* s'y étant conservé intact.

4). Scr. *kôça*, *kôsha*, récipient en général, enveloppe, tonneau, seau, vase, coupe, caisse, fourreau, coque, calice, scrotum,

[1] *Die herabkunft d. Feuers*, etc., p. 134.

uterus, etc.; *kôçika, kauçikâ*, coupe; *kôshṭha*, grenier, magasin, aussi *kôsha*.

D'après le Dict. de P., la forme *kôça* est la plus ancienne, et paraît dériver de la rac. *kuç*, amplecti (Dhâtup.), d'où vient aussi *kukshi*, ventre.

Pers. *kôs*, tymbale, *kôshah*, caisse pour les vêtements, ventre, *kôshish*, vase à tenir le vin; boukhar. *kòseh*, vase; kourd. *gòsk*, id.; ossèt. *kus*, coupe.

Lith. *kauszas*, vase à boire, grand pochon; dimin. *kauszële*, *kiauszas*, coque, coquille, *kiausza*, crâne, etc. Cf. § 149, 1.

Armor. *cos*, gousse.

Comme l'*o* slave répond à l'*a* sanscrit, et non à l'*ô*, il faut rapporter à *kaksha* l'anc. slave *koshĭ*, cophinus, lith. *kaszus*, etc., ainsi que nous l'avons fait au § 265, 2. Mais à la racine *kuç* appartient sûrement le lith. *kuszys*, cunnus; cf. scr. *kukshi*, ventre, ainsi que le grec κυσὸς, κυσσός, κύσθος, anus, cunnus, et κύστη, vessie. Après tout, la racine perdue de *kaksha*, *kaç?* peut être alliée primitivement à *kuç*.

5). Scr. *pâtra*, récipient, vase en général, jarre, coupe, plat, etc.; *pâtrî*, petit foyer portatif; rac. *pâ*, tueri ou bibere, selon les cas[1].

Pers. *pâtû*, grand pot de terre, *pâtîlah*, pot, chaudron.

Gr. ποτήρ, ποτήριον, coupe, πῶμα, id., rac. πω, πο, bibere (πίνω, πῶθι, πέπωκα; mais πῶμα, couvercle, à *pâ*, tueri. — Cf. πάτανη, πατέλλα, plat, de πατέομαι, je mange, forme augmentée de πάομαι = scr. *pâ*, nutrire.

Lat. *patera*, patère, vase de sacrifice, coupe, tasse; *patella*, dimin. *patina*, *patĕna*, plat (du grec ?), *pōculum*, coupe, comme *pōtus*, etc., à *pâ*, bibere.

Irl. *putraicc*, vase, *puitric*, bouteille. Le nom du pot, *pota*, *póite*, cymr. *pot*, vient du latin *potus*, comme le scand. *pottr*, l'angl. *pot*, etc. — Irl. *pádhal*, seau, cruche, cymr. *padell*, poêle à frire, peut-être aussi de *patella*.

[1] Cf. *pitar*, pour *pâtar*, père, le protecteur, et *pâtar*, le buveur.

Goth. *fôdr*, theca, vagina, pour *fôthr* = *pâtra*, ags. *fother*, cophinus, anc. all. *fôtar*, theca, plaustrum, etc., sûrement de *pâ*, tueri. (Cf. Bopp. *Verg. Gr.* III, 201.)

6). Scr. *pâna*, *pânila*, coupe, vase à boire; *nipâna*, seau à traire; rac. *pâ*, bibere, comme ci-dessus.

Cymr. *pan*, coupe, vase creux.

Anc. sl. *panitsa*, cisterna, lanx; pol. *panew*, *panewka*, poêle.

Lith. *pana*, *pane*, poêle.

Cf. anc. all. *fanari*, esp. de vase (Graff. *Spr. schatz.* III, 526); mais *panna*, ags. et scand. *panna*, etc., patella, sartago, frixorium, probablement du latin *patina*.

7). Scr. *kaṭhina*, vase à cuire, comme adj. dur. Cf. *kâṭha*, pierre, *kaṭhinî*, craie, et t. I, p. 132, 133.

Gr. κάτανος; lat. *catinus*, *catillus*, vase à cuire, plat.

Anc. sl. *kotlŭ*, chaudron, rus. *kotelŭ*, ill. *kotla*, pol. *kociel*.

Lith. *kátilas*, id.

Le goth. *katils*, ags. *cetel*, *cytel*, scand. *kêtill*, *kati*, anc. all. *chezzil*, *chezzi*, sont empruntés, soit au latin, soit au slave.

8). Scr. *vâsana*, récipient en général, vase, boîte, corbeille, enveloppe, demeure, etc.; rac. *vas*, habitare, et induere sibi. Cf. § 260, 2.

Lat. *vas*, vase. Cf. *vesica*, scr. *vasti*, vessie et bas-ventre.

Scand. *vasi*, sacculus, loculus, *veski*, pera, bulga.

9). Scr. *ćashaka*, coupe, vase à boire. — Cf. *ćashati*, nourriture, et rac. *ćash*, edere (Dhâtup.); en pers. *ćashîdan*, goûter.

Pers. *ćashm*, coupe; armén. *ģashag*, petite tasse.

Anc. sl. *ćasha*, *ćashitsa*, poculum; rus. *ćasha*, pol. *czaszka*, ill. *cjascja*, boh. *ćeshe*, *ćisse*, id.

Irl. *casc*, *casg*, vase, *cascar*, coupe.

Goth. *kas*, vase, *kasja*, potier, scand. *kêr*, anc. all. *char*, avec *r* pour *s*, vas, cratera, sinum; termes d'emprunt, du slave? à cause du *k* au lieu de *h* régulièrement.

Le persan *kâs*, *kâsah*, kourd. *kas*, coupe, gobelet, n'a sans doute aucun rapport, et correspond probablement au scr. *kañsa*, coupe, tasse, vase de métal, laiton, dont l'origine est incertaine.

10). Scr. *karka*, *karkarî*, *karkaṭî*, cruche, *karaka*, id., *karôṭa*, bassin; peut-être de *kṝ*, *kar*, effundere, spargere.

Irl. *corc*, *corcán*, grand pot, *crocann*, récipient; *creach*, coupe. Cymr. *crochann*, vase, *cregen*, cruche, *crwc*, baquet.

Anc. sl. *krŭčagŭ*, vas fictile, rus. *korčága*, grand pot de terre.

Ang.-sax. *crôc*, olla, *crocca*, pot, anc. all. *chruoc*, cruche, mots d'emprunt, à cause du *c* inaltéré.

11). Scr. *bhâǵana*, vase en général, pot, coupe, plat; de *bhaǵ*, dividere, distribuere.

Irl. *buaigh*, *buaighneach*, coupe.

Anc. all. *bechi*, *bechin*, bassin, *bechar*, coupe; scand. *bikar*, id.

Lith. *békis*, coupe (du germanique).

Rus. *bočka*, tonneau, pol. *beszka*, lith. *baszka*, id., le *ǵ*, *g*, changé en *č*, *sz* devant *k* ?

12). Scr. vêd. *saras*, patère, vase de sacrifice (Roth. *Nirukta*, V, 11), *saraka*, vase à boire, et liqueur. Cf. *sara*, *saras*, eau, lac, etc., de *sṛ*, *sar*, se movere.

Gr. σορὸς, vase funéraire, puis cercueil; pourrait appartenir au scr. *kshar*, effundere, et peut-être colligere, comme le synonyme *kshal* (Dhâtup.). De là *kshâraka*, corbeille pour le poisson, les oiseaux, exactement le gr. σώραξ, σώρακος, corbeille pour les figues. Cf. σωρὸς, monceau.

Irl. *soir*, *soire*, *soireadh*, vase, bouteille, outre, sac.

13). Scr. *pârî*, petite jarre, vase à boire, seau à traire; *pâlî*, pot, chaudière. Prob. de *pṝ*, tueri. Cf. *pâla*, gardien, plus anciennement *pâra*.

Gr. πήρα, lat. *pera*, sac, poche, qui garde, contient.

Cymr. *pair*, chaudière; irl. *coire*, id., avec *c* pour *p*, comme souvent.

14). Scr. *palla*, grand panier à blé. Cf. *palli*, maison, place, station.

Gr. πέλλα, seau, πέλλας, πέλλις, πέλις, πελίκη, plat.

Lat. *pelvis*, plat.

Armor. *pellestr*, *pélestr*, baquet, cuve ; semble composé avec *léstr*, vase.

Irl. *ballán*, baratte (pour *pallán ?*), *baillein*, seau à traire.

Ces rapprochements sont peu sûrs, l'origine de ces mots divers étant également incertaine.

15). Scr. *malla*, *mallaka*, *mallika*, vase, coupe, vase à huile, gobelet. Cf. *malli*, holding, having (Wils. Dict.), et rac. *mal*, *mall*, tenere (Dhâtup.).

Irl. *mála*, *máileid*, sac, *milan*, urna (Stokes. Gl. n° 138), *mullán*, seau à traire. — Cymr. *mail*, bassin, vase creux ; armor. *mal*, coffre, caisse, malle.

Ang.-sax. *mele*, pot, panier ; anc. all. *malaha*, pera.

16). Scr. *kalaça*, vase pour recevoir le *sôma ; ćaluka*, *ćuluka*, espèce de vase.

A l'un ou à l'autre de ces noms d'origine incertaine :

Pers. *kalîzah*, coupe.

Gr. κάλυξ, id., enveloppe, calice, κύλιξ, coupe, κυλίχνη, id., κολεός, κουλεός, gaine.

Lat. *calix*, *cululus*, *culigna*, coupe, *cūleus*, *culleus*, outre.

Lith. *kullys*, *kulle*, outre.

Rus. *kulĭ*, sac.

17). Scr. *amatra*, cruche, coupe, de *am*, ire + *tra*, suffixe d'instrument, c'est-à-dire moyen de transport. Cf. scr. *yâna*, véhicule, de *yâ*, ire, avec l'irlandais *ian*, vase. De la même racine *am*·

Pers. *âmus*, grand verre ; armén. *aman*, vase.

Gr. ἄμνιον, coupe ou vase pour recevoir le sang de la victime. Cf. aussi ἀμάρα, canal (?)

Armor. *of*, auge, pour *om* plus ancien ; *ofad*, augée.

Scand. *âma*, amphora ; anc. all. *ôma*, mod. *ohm*, mesure de capacité.

18). Scr. *ambhṛṇa*, cuve (vêd.), de *ambhas*, *ambhar*, eau. (Dict. de P.)

Pers. *ambâr*, réservoir, magasin, d'où *ambârîdan*, remplir ; kourd. *ahmbâr*, grenier.

Rus. *ambárŭ*, ill. *hambar*, grenier, pol. *wăbòr*, *wĕbòr*, grand baquet.

Irl. *ammar*, *omar*, baquet.

Malgré la singulière ressemblance des termes, il faut sans doute séparer le gr. ἀμφορεὺς, et l'anc. all. *eimbar*, qui appartiennent à φέρω et *beran*, et qui reviendront plus loin, n° 21.

19). Scr. *sirâ*, seau, baquet à puiser, vaisseau tubulaire du corps.

Siahpôsh. *siri*, pot, vase.

Rus. *siréna*, chaudière.

Gr. σῖρος, σειρός, lat. *sīrus*, silo, fosse pour conserver le blé.

Ce dernier nom est donné, par les anciens, comme barbare. L'usage des silos était commun à plusieurs peuples. Varron et Pline l'indiquent comme propre à la Cappadoce et à la Thrace, et Quinte-Curce l'attribue aux habitants de la Bactriane [1]. D'après Tacite (*Germ.* 16), les Germains employaient le même procédé. Les termes comparés ci-dessus, et auxquels on peut ajouter l'arménien *shirim*, fosse, tombe, font présumer que le nom et la chose avaient une origine arienne, et que, dans le principe, le silo ne consistait qu'en un gros vase enfoui sous le sol.

20). Scr. *dṛti*, outre, c'est-à-dire peau, cuir, rac. *dṝ*, *dar*, findere.

Gr. δορός, id, et peau = δέρμα de δέρω.

21). Scr. *ukhâ*, casserolle, vase à cuire.

Lat. *auxilla*, dimin. de *aula*, *olla*, d'après Festus. (Pott. *Et. F.* II, 280).

22). Scr. *tulâ*, vase, coupe de balance, etc. ; rac. *tul*, tollere.

Irl. *tulán*; chaudron.

23). Scr. *añsadhrî*, vase à cuire (? sic Dict. de P.), de *añsa*, épaule et de *dhra*, qui tient, porte, c'est-à-dire vase à *anses*.

Je ne cite ce nom que pour le mot *añsa*, parfaitement conservé dans le latin *ansa*, lith. *asà*, lett. *ôsa*, anc. all. *ense*, anse, primitivement *épaule* du vase. Le goth. *amsa* a gardé le sens propre.

[1] Varro. *De re rust.*, I, 57; Plin. *H. N.* 18, 30. Q. Curt., *Hist. Alex.*, 7, 4, 24.

24). Pers. *barn*, *barnî*, *baranî*, grand vase, coupe de terre ou de métal; rac. *bar* (*burdan*) = scr. *bhṛ*, ferre. Cf. *kabârah*, coupe, composé avec le pronom *ka*, comme *kawandah*, vid. n° 2.

Gr. φέρνιον, φέρμιον, φορμός, panier, corbeille, mesure de grains; de φέρω. Cf. φέρετρον, feretrum, litière, et ἀμφορεύς, amphora, de ἀνα-φέρω.

Irl. *bruin*, grand pot, et ventre. Cf. *brú*, ventre, de *beir*, porter [1].

Armor. *baraz*, baquet à anses, *baratte*.

Anc. all. *piril*, *biril*, anc. sax. *biril*, corbeille, de *beran*, porter. Cf. les composés *eimbar*, *einbar*, ags. *amber*, de *an-ber*, et *zwibar*, gerula, tina, all. mod. *eimer*, *zuber*, baquet à une ou à deux anses? sans rapport avec *amphora*; peut-être aussi anc. all. *sumbar*, calathus.

25). Pers. *lagân*, pot à eau, *lagan*, bassin; kourd. *laghen*, vase; armén. *lagan*, bassin.

Gr. λάγηνος, λάγυνος, bouteille; lat. *lagena*, dimin. *laguncula*.

Irl. *long*, vase, coupe. Cf. *lag*, *log*, *lagán*, cavité, creux.

Cymr. *llogell*, réceptacle, poche, case, etc.

All. moy. *legel*, mod. *lägel*, tonneau.

Anc. sl. *lagvitsa*, poculum, laguncula, rus. *lagunŭ*, boîte à graisse pour les chars, pol. *lagiew*, petit tonneau, bouteille, etc. La racine reste incertaine.

26). Pers. *tashtah*, plat, panier, *tast*, *tâs*, coupe, tasse, *tasht*, bassin. Cf. zend *tâçta*, façonné, fabriqué, de *tash*, = scr. *taksh*, fabricari.

Lat. *testa*, vase de terre, brique, etc., de *texo*.

Anc. all. *dehil*, testa, de *dâha*, ags. *thô*, goth. *thahô*, l'argile qui se façonne; rac. *thah*, *thahs*, cf. § 206, 208, 199, E, etc.

Lith. *tisztas*, grand panier de joncs tressés; cf. *taszyti*, former, tailler, etc.

27). Pers. *satl*, coupe à anses, grand chaudron; *sital*, réservoir.

[1] L'irl. *tunna*, *tonna*, tonneau, etc., semble de même se lier au sansc. *tunda*, *tundi*, ventre. Cf. lat. *uter* et *uterus*.

Lat. *situla*, seau, vase à eau.

Irl. moy. *sitheal*, coupe, bol. (Stokes. Gl., n° 241).

Cymr. *hidl*, filtre, passoire (?)

28). Pers. *sâbal*, esp. de panier pour le transport.

Irl. *sabhail*, grenier, primitivement peut-être grand panier à grains.

29). Pers. *dol*, *dôlah*, baquet, seau à traire. Cf. *dûlah*, ventre.

Lat. *dolium*, tonneau.

Anc. sl. et rus. *delva*, id.

30). Kourd. *had* (*h* forte) tonneau. Cf. pers. *kad*, *kadah*, caveau, cave, tanière, magasin, souterrain.

Gr. κάδος, tonneau, baquet; lat. *cadus*.

Cymr. *cod*, poche; ers. *cùdainn*, tonneau.

Lith. *kodis*, cruche, cuve.

Anc. sl. et rus. *kadĭ*, cuve, baquet, rus. *kadkà*, pol. *kadź*, *kadka*, id., etc.

L'origine de ce groupe est d'autant plus incertaine que l'on trouve en hébreu *kad*, pour urne, vase à puiser et à porter l'eau, lequel toutefois n'a pas d'étymologie sémitique. Le sansc. *kaḍatra*, esp. de vase, paraît être proprement *kalatra*, cf. κάλαθος, corbeille tressée (?), et sans rapport avec κάδος, etc.

§ 274. — NOTE SUR L'EMPLOI DU VERRE.

Les rapprochements qui précèdent, et que j'ai limités aux analogies observables entre l'Orient et l'Occident, sont loin sans doute d'être complets, et les langues européennes comparées entre elles, en fourniraient encore une riche moisson. Ils suffisent cependant à prouver que les anciens Aryas possédaient une grande variété de récipients et de vases de tout genre, en terre cuite, en bois, en cuir, et sûrement aussi en métal. Sur ce dernier point, il est vrai, la comparaison des noms ne nous donne pas de certitude, parce que ceux qui expriment la matière dont le

vase était fait, comme le sansc. *lâuhabhû*, *lâuhâtman*, chaudière, de *lôha*, fer, le grec χαλκίον de χαλκός, le russe *miednitsa*, id., de *miedĭ*, cuivre, etc., diffèrent dans les langues particulières. Le zend *ayañha*, vase d'airain, ressemble bien au latin *aenum*, *ahenum*, mais ils peuvent s'être formés indépendamment l'un de l'autre, le premier de *ayañh* = scr. *ayas*, le second de *aes*, et il ne reste de certain que l'analogie de nom du métal même. Comme on ne saurait douter, toutefois, que les anciens Aryas n'aient connu et employé plusieurs métaux, il est plus que probable qu'ils les ont appliqués aussi à la confection de vases divers.

Une question plus obscure est celle de savoir s'ils ont connu et mis en œuvre le verre, que les Égyptiens, comme on le sait, ont possédé déjà à une époque très-reculée. Les noms du verre diffèrent trop dans les branches de la famille pour que aucun puisse être considéré avec sûreté comme proethnique. Les observations qui suivent ne sont pas de nature à dissiper les doutes à cet égard.

Le sansc. *sikshya*, verre, peut-être de *sić*, spargere, rigare, cf. *sikatâ*, sable, paraît bien se retrouver dans le pers. *shîshah*, verre et vase de verre, flacon, coupe; cf. *sîch* et *sayka*, coupe, et le kourde *scùsca*, verre (Garzoni). Le *ksh* serait devenu *sh* comme dans *tash*, pour *taksh*, etc. Or, on trouve aussi le synonyme *shishlah*, pour *shikshlah*, et cette forme ce rapproche beaucoup de l'anc. slave *stiklo*, vitrum, d'où *stĭklienŭ*, vitreus, *stiklienitsa*, poculum, rus. *steklo*, etc., lith. *stiklas*, verre et coupe, terme qui a passé dans le goth. *stikls*, anc. all. *stechal*, coupe de verre. Le *t* intercalé semble être inorganique, *stĭklo*, pour *sĭklo*, et il disparaît, en effet, dans plusieurs dialectes slaves, comme le pol. *zklo*, le boh. *sklo*, le slovaque *sklén*, etc. Cependant, même en admettant un rapport réel, il resterait à savoir si ce nom du verre ne serait point venu aux Slaves du persan à une époque postérieure à la séparation.

Une autre coincidence à noter, bien que trop isolée pour être sûre, est celle du persan *mînû*, verre blanc ou bleu, *mînâ*, verre à

boire, verroterie, émail, vitriol, bleu, etc., avec l'irlandais *mionn*, verre. (O'R. Dict.)

Enfin, le lat. *vītrum*, d'ailleurs sans analogue, car le cymrique *gwydr* en provient sans doute, semble trouver son étymologie probable dans le sansc. *vîdhra*, clair, pur, de *vi* intensitif et de *idh*, accendere. Cf. *iddha*, enflammé et pur, et *idhra* dans *agnîdhra*, suivant le dict. de Pétersbourg, pour *iddhra*, et *idhtra*. D'après cela *vîdhra*, clair, pur, serait pour *vi-idh-tra*, et *vītrum*, une contraction de *vīdtrum*. Je dois ajouter, cependant, que Bopp (*Verg. Gr.* III, 197), rapporte *vītrum* à *video*.

Tout cela, je le répète, ne suffit pas à constituer une preuve décisive pour l'ancienne possession du verre, et ne fournit que des présomptions fort hypothétiques.

§ 275. — USTENSILES DOMESTIQUES DIVERS.

Je fais suivre encore quelques noms des objets mobiliers qui paraissent avoir fait partie d'un ancien ménage arien. Il ne faut pas s'attendre à y retrouver tous ceux qui nous sont devenus nécessaires, mais qui ne l'étaient pas aux temps primitifs. D'ailleurs bien des anciens termes doivent s'être perdus, et on ne peut espérer mieux que des indications fort incomplètes.

A. — LE BALAI.

1). Scr. *avaskaraka*, balai, brosse (Wilson) [1], *avaskara*, balayures, ordures, aussi *avakara*, et *apaskara*, de *ava (avas)*, et *apa* + *kṝ*, *kar*, dispergere. Cf. *bahukarî*, balai, multum spargens. L'*s* intercalée peut appartenir à la préposition préfixe *avas*, en bas, sous (Dict. de P.), ou être ajoutée par euphonie, comme dans *apaskara* de *apa* + *kar*, ou enfin être un reste d'une forme *skar* de

[1] Le *Dict. de P.* ne donne pas cette acception.

kshumpa, *ćhupa*, buisson, ce qui se rapproche beaucoup des acceptions de balai, touffe, plumet, bouquet. La rac. *ćhup*, tangere (Dhâtup.), = lith. *czupoti*, et peut-être capere, carpere, comme le lith. *czópti* et le pol. *czubać*, donnerait pour sens primitif ce qui est cueilli, saisi, réuni.

B. — LE TAMIS, LE FILTRE.

Les noms de ces deux ustensiles se confondent souvent, bien que l'un s'emploie pour les substances sèches, et l'autre pour les liquides.

1). Un groupe étendu, mais exclusivement européen, se compose des termes suivants.

Gr. σηλία, σῆστρον, tamis; σήθω, tamiser, forme augmentée par θω de σάω, σείω, secouer, agiter; ὑποσείω, tamiser.

Irl. *síothlán*, *síothlóg*, filtre; *síothlaighim*, filtrer; par contraction *síolánaim*, id., et *síolachán*, filtre; formes dérivées sans doute d'un thème plus simple *síothal*, *síthal* = cymr. *hidl*, filtre et tamis, d'où *hidlaw*, filtrer, etc.

Ags. *sibi*, *syfe*, anc. sax. *sef*, anc. all. *sib*, tamis. — De là le cymrique *syfa*. — La nature du suffixe de dérivation reste obscure.

Lith. *sētas*, tamis, *sijoti*, tamiser.

Rus. *sito*, pol. *sito*, boh. *sjto*, etc.

La racine commune, conservée par le grec, est sûrement identique à celle qui exprime l'action de semer. (Cf. § 195, 2.) L'anc. all. *sîhan*, colare, *sîha*, colum, scand. *sŷa*, id., et *sía*, *sigti*, tamis, semble appartenir au scr. *sić*, *sîk*, spargere, effundere. (Cf. § 201, 3.)

2). Scr. *ćâlanî*, tamis, de *ćal*, vaeillare, au causat. *ćâlay*, commovere, concutere. Cf. *ćâlana*, oscillation, et pers. *ćalîdan*, mouvoir, *ćalćal*, instabilité, etc.

Lat. *cōlum*, filtre; *cōlo*, filtrer.

Alban. *kuloig*, id.

Le persan *pâl*, tamis et filtre (cf. § 207, 4) se rattache peut-être ici par le changement de *k*, *ć*, en *p*, dans le zend, etc.

3). Pers. *ćać*, tamis. — Cf. scr. *ćanć*, tremere, et *kak*, *kank*, vacillare (Dhâtup.), goth. *hahan*, pendere, rus. *kaćatĭ*, branler, secouer, etc.

Cymr. *gogr*, tamis, de *gogi*, agiter, secouer, pour *coci* et *cocr?* Irl. *coignean*, et *sgoignean*, tamis, *caigne*, van, *scágaire*, *sgogaire*, filtre, de *scagain*, *sgagaim*, filtrer, passer et vanner. Cf. cependant au § 170, 2, le sansc. *khaģ*, *khanģ*, et ses analogues.

C. — LA LAMPE.

Aucun nom proethnique de la lampe, ou du flambeau, ne paraît s'être conservé, et, sauf ceux qui ont passé d'une langue à une autre, les différences sont partout complètes. Ce qu'il y a de singulier pour un objet aussi simple, et sans doute d'un emploi très-primitif, c'est de voir ses noms grecs et latins, non-seulement se transmettre au reste de l'Europe, mais retourner parfois dans l'Orient, ce qui indique que les lampes ont dû être portées au loin comme articles de commerce. C'est ainsi que le gr. λαμπὰς, λαμπτὴρ, de λάμπω, briller, peut-être allié au scr. *limp*, urere et ungere, cf. *limpidus*, etc., a passé au lat. *lampas*, au scand. *lampi*, à l'anc. all. *lampili*, au lith. *lampà*, *lempe*, au pol. *lampa*, etc., mais aussi à l'arménien *ghamp* = *lamp*. C'est ainsi encore que le latin *candela*, de *candeo*, cf. scr. *ćand*, lucere, etc., d'où l'irl. *caindeal*, le cymr. *canwyl*, l'armor. *kantol*, l'ang.-sax. *candel*, etc., se retrouve également dans l'arménien *kanthegh*, et même le kourde *kandil*, lampe.

Il est certain, cependant, que les anciens Aryas ont dû savoir s'éclairer dans l'intérieur de leurs maisons, et il faut admettre que les premiers noms de la lampe ont été remplacés plus tard. A défaut d'analogies directes, on pourrait peut-être rapprocher le sanscrit *daçâ*, mèche de lampe, proprement frange, fil qui dépasse le bord d'une étoffe, de l'anc. all. *tâht*, *dâht*, mod. *docht*, mèche;

toutefois l'irrégularité du *t* ou *d* pour *d* qui exigerait *z*, et la comparaison du scand. *thâttr*, filum funis, rendent plus probable un rapport avec le pers. *tâchtan*, filer, tordre, *tâchtah*, tordu, etc. Cf. scr. *taksh*, *texo*, etc. § 226, 3.)

D. — LA CUILLER.

Pers. *ćam*, *ćumćah*, cuiller.

Rus. *ćumićŭ*, *ćumićka*, id. pochon.

Je ne sais si ce mot russe se retrouve dans d'autres dialectes slaves, et s'il ne vient pas du persan. Ce dernier dérive de *ćamidan*, boire, d'où *ćamân*, *ćamanah*, coupe, gobelet. Cf. scr. *ćam*, *ćamasa*, coupe, *ćamû*, bassin pour recevoir le sôma, etc.

Aucun autre nom de la cuiller ne donne lieu à comparaisons.

Ceux de la fourchette se rattachent, partout où ils existent, à ceux de la fourche (§ 198).

Pour le couteau, voy. le § 209.

Pour le soufflet, le § 215.

ARTICLE 5.

§ 276. — LE VILLAGE ET LA VILLE.

D'après ce que nous pouvons présumer déjà par tout ce qui précède, et ce qui deviendra plus évident quand nous aborderons l'organisation sociale, les anciens Aryas doivent avoir eu des centres de population plus ou moins considérables. Ce qui est plus difficile de savoir, c'est quel degré de développement ils avaient atteint, et si, à côté des villages ou des bourgades, il existait des villes proprement dites. Les termes proethniques qui se sont conservés, et qui ont suivi sans doute les phases graduelles d'accroissement des populations, nous laissent par cela même

dans l'incertitude, car on les voit passer facilement d'un sens plus restreint à des acceptions plus étendues. Le nom de la maison, ou de la demeure, devient celui du village et de la ville, et nulle part il ne semble y avoir de limite bien précise. L'examen de ces noms montrera ce que l'on peut conjecturer à cet égard.

1). Au § 260-3, j'ai comparé les corrélatifs du sansc. *vêça*, maison, de *viç*, intrare, considere. Le substantif *viç* f., identique à la racine, a eu sans doute primitivement le même sens, mais, dans les Vêdas, il désigne la famille, et, au pluriel, les hommes, comme réunion des familles. En zend, *viç*, *vîç*, réunit les acceptions de maison, de hameau et de clan. Je reviendrai plus tard sur ces mots importants pour l'histoire de l'ancienne organisation sociale (cf. § 303-2). Je me borne à remarquer ici que, dans toutes les langues européennes, à l'exception du grec οἶκος, = *vêça*, c'est le sens plus étendu de village, qui prévaut exclusivement, ce qui ne laisse aucun doute sur son emploi au temps de l'unité.

2). Des transitions analogues se montrent dans les noms dérivés de la racine *vas*, habitare (§ 260-2). A côté de ceux qui désignent la maison, on trouve en sanscrit, pour le village, *âvasatha*, et, avec d'autres préfixes, *upa*, — *ni*, — *prati*, — *sañvasatha*, qui ne signifient en réalité que demeure, établissement, habitation commune, etc. J'ai mentionné déjà d'après Pott, comme se rattachant ici, le gr. οἴη, village, pour ϝοσιη, et, avec plus de certitude encore, le gr. ἄστυ ville, pour ϝαστυ. Il faut remarquer toutefois que le scr. *vâstu*, qui y répond de tout point, ne signifie que maison et demeure.

3). Le sanscrit *grâma*, village, et, en général, lieu habité, habitants d'une commune, puis troupe, multitude, n'a pas d'étymologie connue. De là *grâmaka*, village, *grâmatâ*, réunion de villages, *grâmin*, villageois, *grâmika*, chef de village, etc., ainsi qu'une foule de composés divers. — Le pers. *gâm*, village, s'y rattache probablement.

Ce terme n'est pas étranger aux langues européennes, où ses analogues expriment surtout la notion d'amas, de multitude, qui est peut-être la primitive. Ainsi le russe *gromáda*, grande quan-

tité, masse en général, mais, en polonais, *gromada*, la multitude, le grand nombre, en parlant des hommes, et aussi l'ensemble des habitants d'un village, la commune, ce qui se rapproche tout à fait de *grâma*. De là *gromadzić*, rassembler, réunir, surtout des personnes, rarement des choses inanimées, comme, en sanscrit, *grâmay* (dénomin.), vocare, convocare[1]. Cf. lith. *grumádas*, assemblée, société. —Je compare également l'irl. erse *gramhaisg*, profanum vulgus, rudissimorum consociatio, l'anglais *mob*, la foule, la tourbe, etc. On peut conclure de ces analogies que *grâma* est bien un nom proethnique du village et de la commune.

4). Le sanscrit *pur*, *pura*, *purî*, désigne plus spécialement une grande ville, mais, au neutre, *puram*, il n'a que le sens de maison. La racine est la même que celle de *puru*, multus, savoir *pṝ*, implere, ce qui implique la notion primitive de lieu rempli d'habitants, mais sans limite de quantité. Il n'est donc pas certain que ces termes aient été appliqués dès le principe à une grande ville, bien que cette acception soit celle du gr. πόλις, qui est à *purî* dans le même rapport que πολύς à *puru*, *pulu*. Le lithuanien *pillis*, château (Cf. *pilti*, (*pillu*), remplir, et le nom de la ville *Pillawa*), ainsi que le cymr. *pill*, forteresse, ont des significations plus restreintes. Il en est de même du cymr. *plwy*, *plwyf*, *plwydd*, armor. *ploué*, village, commune, qui se rattachent sans doute également à ce groupe. (Cf. § 305-2.)

5). Au persan *gird*, ville, et cercle, circuit, répond l'anc. slave *gradŭ*, rus. *gorodŭ*, etc., urbs, et le goth. *gards*, maison, etc. J'ai exposé déjà au § 268-2, les difficultés étymologiques que présentent ces termes et leurs nombreux attenants, et je renvoie le lecteur à ce paragraphe. Il est fort probable que le sens primitif a été celui d'enceinte, comme pour l'irl. *dún*, ang.-sax. *tún*, etc. (§ 260-15.)

6) On a rapproché depuis longtemps du grec κώμη, village, le goth. *haims*, ags. *hâm*, scand. et anc. all. *heim*, d'où notre *ha-*

[1] D'après le sens de *vocare*, on pourrait présumer une rac. *gram*, strepere, d'où *grâma*, multitude, etc., du bruit confus. Cf. anc. sl. *gromŭ*, tonitru, *grŭmieti*, tonare, etc., cymr. *grwm*, murmure, grondement, irl. *gromhach*, babillard, etc.

des langues nous laisse en défaut, car les noms du pont diffèrent partout complétement entre l'Orient et l'Occident. Ceux des routes, rues, chémins, présentent par contre des analogies assez nombreuses, mais nous laissent le plus souvent en doute s'il s'agit de constructions faites avec art ou de simples chemins de piétons, attendu qu'ils se rattachent à des racines de mouvement en général. Cela est le cas, par exemple, pour les termes suivants.

1). Scr. *patha, pathin, pathyâ, panthan*, etc., de *path, panth*, ire, proficisci. (Dhâtup.)

Ossèt. *fandag*, route.

Gr. πάτος, chemin, sentier; πατέω, fouler, marcher; mais aussi πόντος, la mer, comme voie, en scr. *pâthis*, anc. sax. *fâthi*, etc. (Cf. t. I, p. 115.)

Lat. *pons, pontis*, proprement voie.

Anc. sl. *pătĭ*, rus. *putĭ*, ill. *put*, via.

Ang.-sax. *padh*, anc. all. *phad*, semita; le *p* conservé irrégulièrement.

2). Scr. *gati*, route, chemin ; de *gam*, ire.

Zend *gâtu*, via, locus.

Goth. *gatvô*, rue, scand. *gata*, anc. all. *gazza*, id.; ang.-sax. *geat*, porte. Les deux consonnes sont irrégulières. La rac. est *gaggan*, ire, réduplication de *gam*, comme *ǵangâmi*.

Anc. sl. *gatĭ*, via in paludibus. (Dobr. *Instit.*, p. 102.)

3). Scr. *kalaha*, chemin (Wilson); rac. *kal* (10), agere, ferre, ire.

Lat. *callis*, rue.

Irl. *caill*, sentier.

4). Scr. *saraṇi*, route; de *sṛ, sar*, ire.

Cymr. *sarn*, route pavée.

Ces noms, et d'autres que je laisse de côté, ne nous apprennent rien sur la nature des routes au temps de l'unité. Nous savons cependant qu'il y avait alors des chars, et cela suppose presque nécessairement des voies de communication établies avec une certaine solidité. Or, c'est là ce dont témoignent encore deux anciens noms de la route qui s'accordent entre le sanscrit et

quelques langues européennes, en se rattachant de part et d'autre à ceux du char. Ainsi :

5). Scr. *vaha*, route, de *vah*, vehere, ferre, ce qui ne peut guère s'entendre de simples piétons, mais de véhicules. Cf. *vaha*, *vahya*, *vahana*, char, et § 199, 1.

Lat. *veha*, *vea*, pour *via*, dans la langue rustique (Varr. I, 2, 14). Cf. *vehēla*, *vehiculum*.

Goth. *vigs*, via, scand. *vegr*, ags. anc. all. *weg*, etc., de *vigan*, *vag*, *vegun*, = scr. *vah*. — Cf. ags. *waegen*, anc. all. *wagan*, etc., char (l. cit.).

Ers. *uigh (?)* iter, via.

6). Scr. *rathya*, grande route, route carrossable, de *ratha*, char.

Irl. *raite* (O'R.) (*raithe ?*) plur. routes, chemins ; ers. *rathad*, via, iter. — Irl. *rodh*, id.

Cymr. *rhawd*, = *rhâd*, id.

Cf. § 199, 2, pour les noms du char et de la roue. Il ne faudrait pas comparer le français *route*, qui vient de *rupta* (*via*). L'anglais *road*, qui manque en ang.-saxon, semble emprunté au cymrique plutôt qu'au français.

§ 278. — CONDUITES D'EAU, CANAUX, AQUEDUCS, ETC.

Il est probable aussi que, soit pour les besoins de l'agriculture, soit pour ceux des villages ou des villes, les anciens Aryas ont su amener les eaux par des moyens qui ont pu être fort simples, et sans qu'il faille penser aux constructions plus ou moins compliquées des civilisations avancées. Les langues, naturellement, ne peuvent nous fournir ici que des indications très-incomplètes, à cause de la variété des termes et du vague de leur sens primitif. Je me borne aux deux observations suivantes.

1). Le sansc. *âdhâra*, proprement récipient, support, de *â* +

dhṛ, ferre, tenere, désigne plus spécialement un canal, un fossé (a dike, a canal. Wilson). Cf. *dhara*, veine.

C'est là exactement l'ang.-sax. *aedra*, veine, et tuyau pour les liquides, anc. all. *âdara*, id., *brun-adara*, manationes aquarum, pour *âtara*. Cf. le dat. plur. *athrom*. (Graff. Spr. Sch. I, 157.) L'angl. *drain* semble se rattacher à la forme sans préfixe, scr. *dhara*, *dharaṇa*.

2). Le gr. σωλήν, canal, tuyau, sans étymologie indigène, se retrouve dans le kourde *solina*, canale fatto con vasi di terra. (Garzoni). Est-ce là un mot grec importé en Orient? Ce qui peut en faire douter, c'est que le siah-pôsh *shueláw*, canal, semble appartenir à la même racine. Quoi qu'il en soit, le gr. σωλὴν répond aussi exactement que possible au scr. *kshâlana*, lavage, arrosage, de *kshâlay*, causat. de *kshal*, = *kshar*, fluere. Le σ initial est pour ξ, comme dans σὺν, de ξὺν, etc. Il serait intéressant de savoir si ce nom du canal existe dans d'autres langues iraniennes que le kourde. Je n'ai pas su le découvrir en persan.

3). Le lat. *canalis*, qui n'a pas non plus d'étymologie, et dont la racine reparaît dans l'armoricain *kân*, canal, tuyau, conduit, vallon, qui ne semble point en provenir, est sûrement un terme très-ancien. Sa racine verbale, en effet, perdue d'ailleurs dans les langues européennes, ne peut être que le scr. *khan*, fodere, d'où *khani*, *khâni*, mine, creux. Cf. pers. *kân*, excavation, mine, de *kandan*, creuser, et peut-être le rus. *kanura*, caverne. Toutefois aucun nom oriental du canal n'en dérive à ma connaissance.

SECTION II.

§ 279. — VÊTEMENTS ET ORNEMENTS.

Que les anciens Aryas n'allassent pas nus, comme certains sauvages, c'est ce qui résulterait déjà, et à défaut d'autres preuves, de la nature même de leur climat. On pourrait aussi

l'inférer de ce que chez eux la nudité s'accompagnait de honte ; car le sansc. *nagna* et ses corrélatifs européens, lat. *nūdus*, de *nugdus*, irl. *nochd*, cymr. *noeth*, goth. *naqvaths*, anc. slave *nagŭ*, lith. *nógas*, etc., se rattachent tous à la rac. *naģ*, pudere. (Dhâtup.). Ces premières indications, toutefois, sont superflues. Nous savons déjà que l'art du tissage était connu, qu'il y avait des étoffes de plusieurs espèces, et qu'on les mettait en œuvre au moyen de la couture. Il est donc certain que l'on en confectionnait des vêtements, et la démonstration linguistique ne fera que constater cette certitude. Cependant cela ne suffit pas à notre curiosité, et nous voudrions nous faire quelque idée de ce qu'était le costume des Aryas primitifs. Il est évident que, à cet égard, les détails feront défaut, car ils sont essentiellement variables suivant les habitudes, les temps et les diversités de climat. Tout ce qu'on peut espérer, c'est de retrouver encore quelques indications sur les pièces principales dont se composait l'habillement de nos premiers ancêtres.

§ 280. — LES VÊTEMENTS DU CORPS.

Je comprends, sous ce titre, tout ce qui recouvrait le tronc et les membres, à l'exclusion de la tête et des pieds, et en faisant observer par avance que les transitions fréquentes des termes généraux aux noms spéciaux s'opposent à toute classification précise.

1). Scr. *vasna*, *vasana*, *vasman*, *vastra*, *vâsa*, *vâsas*, etc., vêtement en général, de la rac. *vas*, induere sibi, tegere.

Zend *vastra*, et *vañhana* = *vasana* (cf. § 12); rac. *vas*, *vañh*.

Gr. ἐσθής, ἔσθος, id., ἐφεστρίς, vêtement de dessus, ἐσθέω, vêtir, etc., avec perte du digamma. Mais aussi ἕννυμι, pour ϝες-νυ-μι (fut. ἕσσω, aor. ἕσσα, part. ἑσσάμενος), vêtir; ἑανός, εἱανός, pour ϝεσανος = *vasana*; εἷμα, ἕμμα, pour ϝεσμα = *vasman* [1].

[1] Cf. Pott, *Et. F.* I, 280. Benfey, *Gr. W. L.* I, 296. Kuhn, *Z. S.* II, 132.

Lat. *vestis, vestitus, vestimentum, vestio,* etc.

Irl. *fassradh,* ers. *fasair, fasrach,* avec le sens spécial de harnais; *fasair* pour *fassair, fastair* = scr. *vastra.* Mais aussi irl. *earradh*, vêtement, pour *easradh,* et *feasradh,* tout comme *errach, earrach,* printemps, est pour *fesrach,* etc. (Cf. t. I, p. 100.)

Cymr. *gwisg,* armor. *gwisk,* corn. *guesk* (mais aussi *guest*), vêtement :

Goth. *vasti,* vestis, χιτών, στολή, etc., *ga-vaseins,* vêtement, *vasjan, ga-vasjan,* vêtir; ang.-sax. *waestling,* lodix, stragula; scand. *vesti,* vêtement de dessous, *vesl,* tunique; anc. all. *wasti, westi, wester* (= scr. *vastra*), en composition seulement; all. mod. *weste,* gilet, comme notre *veste,* de *vestis.*

La branche lith. slave fait ici défaut, mais il faut ajouter encore l'albanais *vèsh,* vêtir, et *vèshura,* vêtement :

2). Un second groupe étendu, mais qui n'a pas que je sache de représentant en sanscrit parmi les noms de vêtements, se rattache à la rac. *bhṛ, bhar,* ferre, comme l'allemand *tracht,* costume, de *tragen.* Ainsi :

Pers. *barak,* veste courte, vêtement de poil de chameau ; *bârânî,* manteau; kourd. *barànì,* id. ; armén. *barekôd,* vêtement; — rac. *bar, burdan.*

Gr. φᾶρος, vêtement, voile, toile ; ἀ-φαρής, nu ; φόρημα, vêtement, φορεσία, manteau ; rac. φερ.

Irl. ers. *beart,* vêtement; anc. irl. *brat,* vestis. (Zeuss. *Gr. C.* 820), et manteau. Cf. alban. *bruts,* id.

Ici probablement le gaulois βράκαι (Diod. Sic. v. 30), *braccae,* braies, armor. *bragez,* culotte, cymr. *brycan,* vêtement. L'irl. erse *brigis,* culotte, semble emprunté à l'anglais *breeches;* on sait que les Highlanders ne connaissaient point ce vêtement nécessaire. L'ang.-sax. *brôc,* plur. *braec, braeccae,* scand. *brók,* anc. all. *brôch,* etc., est peut-être d'origine celtique, vu le maintien de la gutturale; mais cela est plus douteux pour le russe *briuki* (pl.), le lett. *bruhkes,* et l'alban. *mpreke,* cf. le pers. *barak,* veste.

Pol. *u-biòr*, costume, *u-biory*, pl. culottes larges, de *u-brać*, habiller. Cf. anc. sl. *brati* (*berã*) ferre, capere.

Les rapprochements multipliés qui suivent sont en partie plus hypothétiques, soit à cause de leur moindre extension, soit par l'effet des transitions de sens, et des origines obscures.

3). Scr. *tantra*, vêtement. Cf. *tanu*, *tanû*, peau, etc.; rac *tan*, tendere.

Pers. *tanah*, étoffe; ossèt. dig. *tuna*, id.

Lat. *tunica*.

Irl. *tona*, *tonach*, vêtement, *tun*, chemise. Cf. *tonn*, *tuinn*, peau. Cymr. *tòn*, peau, écorce.

4). Scr. *paṭṭa*, vêtement de dessus, étoffe, *paṭa*, étoffe fine, *paṭi*, gros drap, *paṭamaya*, jupon, tente; *paṭakâra*, tisserand; cf. *paṭala*, etc. Le Dhâtup. donne une rac. *paṭ* (*paṭay*), induere, circumdare.

Pers. *patû*, étoffe de laine; *pat*, *bat*, tissu sur le métier.

Gr. πάτος, le vêtement de Junon. (Hesych.). Cf. Pott, *Et. F.* I, 280).

Irl. *peiteog*, ers. *peiteag*, *peitean*, jaquette courte (mots d'emprunt?)

Goth. *paida*, tunique, *ga-paidôn*, vêtir; anc. sax. *pêda*, ags. *pâde*, anc. all. *pheit*, indusium, all. mod. *pfait*, robe, veste. (Cf. Diefenbach, *Goth. W. B.* v. c.)

L'affinité des termes européens, soit entre eux, soit avec le sanscrit, reste très-douteuse, à cause du *ṭ*, cérébral de ce dernier, et des irrégularités dans la concordance des consonnes. L'accord du finlandais *paita*, chemise de lin, avec le goth. *paida*, qui est sûrement étranger, est d'autant plus à remarquer que ce mot dérive de *peittäa*, tegere, *peite*, tegmen, esthon. *peitma*, id. hong. *féd*, couvrir, etc. Le gr. βαίτα, vêtement de peau de bergers, et l'irl. *faith*, vêtement, *faithim*, vêtir, rappellent la rac. scr. *vaṭ*, *baṭ*, vestire, circumdare (Dhâtup.). Il y a eu sans doute ici des transmissions de plus d'un genre.

5). Scr. *ćêla*, *ćâila*, vêtement; rac. *ćil*, vestire (Dhâtup.).

Pers. *killa*, voile, kourd. *kelii*, id.; *ġil*, vêtement. (Lerch. *Gl.* 119.)

Lith. *kailis*, peau de mouton ou de chèvre.

Irl. *ceal*, grosse étoffe de laine, couverture épaisse; *cealt*, *cealtair*, vêtement, d'où le *kilt* ou jupon des Highlandais. Cf. *ceilim*, couvrir, cacher, lat. *celo*, etc.

6). Scr. *varutra*, vêtement de dessus; *apa-varaṇa*, *prâ-varaṇa*, manteau; rac. *vr̥*, *var*, tegere. (Cf. § 253, 1.)

Arm. *verargu*, manteau, tunique.

Scand. *veria*, tunica; ags. *werian*, induere vestes, angl. *wearings*, vêtements, etc.

7). Scr. *ćôla* (*ćôḍa*), *ni-ćôlaka*, veste, jaquette. Cf. *ćôlaka*, cuirasse, écorce, et *kukûla*, armure. (§ 253, 4.)

Pers. *ġûlak*, *ġôlach*, vêtément de laine des derviches mendiants. Cf. *ćûlâh* et *ġûlâh*, tisserand.

Irl. *cuilche*, vêtement, *cuilceach*, voile, étoffe; irl. ers. *culaidh*, vêtement.

8). Scr. *çuka*, vêtement, bordure d'étoffe, turban, etc. Orig. incert. Cf. *ćôća*, *ćôćaka*, peau, écorce.

Pers. *ćûchâ*, vêtement de laine, *ġûchâ*, étoffe; kourd. *ćûcha* *ćôcha*, drap. (Lerch. *Gl.*, p. 117) *ćiuk* (Garzoni, *Voc.*) id., *ćuka*, espèce de veste, ossèt. *ćuka*, armén. *ćuchai*, id.

Anc. sl., rus. pol. ill. *sukno*, drap; pol. *suknia*, robe, vêtement, illyr. *sukgna*, boh. *suknē*, id.; *s* pour *ç*, comme dans d'autres cas.

Alban. *dshóke*, manteau.

9). Scr. *lâṭa*, vêtement. (Orig. incert.)

Armén. *lôtig*, manteau.

Lat. *lōdix*, couverture.

Irl. *lothar*, vêtement.

10). Scr. *valkala*, *vâlkala*, vêtement d'écorce, de *valka*, écorce, *valkuta*, id.

Lith. *ap-walkalas*, vêtement, *uż-walkas*, enveloppe, couverture, *wilkējimas*, vêtement. (Cf. t. I, p. 204.)

La coïncidence paraît complète, mais on se tromperait sans

doute si l'on voulait en tirer quelque induction sur l'emploi primitif de l'écorce pour la fabrication des étoffes. Les noms lithuaniens, en effet, dérivent immédiatement de *wilkti* (*welku*) tirer, traîner, puis vêtir, *ap-wilkti*, id., comme on dit, en allemand, *anziehen*, *anzug*. J'ai comparé ailleurs (§ 192, 4, note), la rac. scr. *vṛk*, *vark*, capere, anc. sl. *vlieku*, gr. ἕλκω, etc., d'où probablement *valka*, l'écorce que l'on enlève, et secondairement *valkala*, corticeus. Le rapport ci-dessus ne serait ainsi qu'indirect.

11). Scr. *taranga*, vêtement, étoffe, aussi flot et galop, de *taram* + *ga*, qui va flottant. Cf. *plavanga*, id. de *plu*; et *tari*, *tarî*, bordure flottante d'un vêtement, de *tṛ*, *tar*, dans le sens de *plu*.

Cymr. *toron*, *toryn*, manteau ; pour le suffixe = scr. *taraṇa*, bateau. Je remarque incidemment que le latin *mantelum*, irl. *matal* (non emprunté, mais pour *mantal*), cymr. armor. *mantel*; ags. *mentel*, scand. *möttul*, anc. all. *mantel*, etc., peut-être du latin; ital. esp. *manto*, etc., semblent se rattacher primitivement, par une liaison d'idées analogue, à la rac. scr. *manth*, agitare.

12). Scr. *kakshâ*, ceinture, et la partie du vêtement que l'on relève à la ceinture. — Pour le sens primitif, cf. § 265, 2.

Pers. *kashah*, ceinture; kashgar. *kisht*, id.

Gr. κάσσον, vêtement épais. (Hesych.)

Bas-lat. *casula*, esp. *casaca*, ital. *casacca*, casaque, etc., de *casa*, hutte, c'est-à-dire abri, couvert (vid. l. cit.)

Irl. *cosar*, manteau, à côté de *casal*, *cassal*, *casóg*, angl. *cassock*, cymr. *casul*, de *casula* et *casaca* [1].

Rus. *kushákŭ*, ceinture ; pol. *kasać*, ceindre, se trousser, relever son vêtement pour ne pas se salir, *kasanie*, *kaszenie*, l'action du verbe, analogie frappante avec le sens spécial du sanscrit *kakshâ*.

13). Pers. *karkuh*, manteau, surtout flottant; kourd. *kurq*, fourrure, ossèt. *chard*, id.

Irl. *cairc*, fourrure, poil, *cairceach*, poilu.

[1] Ici peut-être l'ang.-saxon et anc. all. *hosa*, culotte, bas (de *hohsa*?) De là le cymr. *hos*, *hosan*, bas. et l'irl. *osan*, botte.

14). Pers. *kartah*, *kurtah*, *kurtî*, jaquette de femme, tunique courte.

Scand. *skyrta*, *skirta*, angl. *shirt*, chemise.

15). Kourd. *krasi* (Garzoni), chemise, *kirás*, id. (Lerch. p. 103.)

Cymr. *crys*, armor. *krés*, *kréz*, chemise, tunique.

Cf. ang.-sax. *crusene*, fourrure, anc. all. *chrusina*, *chursina*, mastruga, mais le *c* ne correspond pas régulièrement.

16). Siahpôsh *kamis*, drap, étoffe. (Burnes, Voc. *Jour. of the asiat. soc. of Bengal.* 1838, p. 332.)

Ce terme intéressant offre une preuve nouvelle de l'origine orientale de l'anc. irl. *caimmse*, vestis, cymr. *camse*, chemise, corn. *kams*, surplis, armor. *kamps*, aube, d'où Zeuss fait provenir le bas-latin *camisia*, etc. (*Gr. Celt.*, 749.) Cf. ags. *cemes*, du celtique ou du latin, et, pour les langues néo-latines, Diez, *Roman. Spr.* v. cit. L'arabe *qamiç*, vêtement de dessous, qui n'a pas d'étymologie sémitique, paraît à Diez importé d'Europe, mais il pourrait l'être aussi de la Perse, si le mot siahpôsh venait à se retrouver dans les langues iraniennes. On a comparé, non sans raison peut-être, quant à la racine, le goth. *hamôn*, vêtir, ags. *hama*, *homa*, peau, chemise, scand. *hamr*, *hams*, peau, anc. all. *hemithi*, *hemidi*, chemise, etc., mais les corrélatifs orientaux manquent jusqu'à présent.

§ 281. — LA CHAUSSURE.

A quelques exceptions près, les noms qui précèdent ne nous ont offert que des analogies plus ou moins isolées, et, partout où l'on peut reconnaître encore leur signification primitive, ils n'expriment guère que les notions de vêtement ou d'étoffe en général. Les applications spéciales aux diverses parties des costumes à mesure qu'ils se sont modifiés, appartiennent aux époques plus récentes, et ont varié de bien des manières depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. C'est ainsi, par exemple, que le

Le latin *vestis*, d'un thème proethnique *vasti*, vêtement, désigne la tunique (χιτών, στολή) dans le goth. *vasti*, et le scand. *vesti*, le gilet dans l'allemand *weste*, la *veste* en français, etc., etc. Pour la chaussure, la dissémination des termes a été plus grande encore, parce qu'il n'a sûrement pas existé dans le principe une racine particulière pour exprimer l'action de chausser, comme pour celle de vêtir. Aussi aucun nom ancien ne s'est-il conservé très-généralement. Ce qui reste, cependant, suffit à prouver que les Aryas primitifs n'étaient pas des va-nu-pieds.

1). Scr. *pâdû*, *pâduka*, soulier; cf. *pad*, *pada*, *pâda*, pied; rac. *pad*, ire.

Gr. πέδιλον, semelle; cf. πέδη, lien pour les pieds, entrave, πούς, ποδός, pied, etc.

Lat. *pedūle*, semelle, *pedica*, entrave, etc.; cf. scand. *fat*, *fetil*, *fiötur*, anc. all. *fezil*, *fezera*, id., et *fótr*, *fôz*, goth. *fôtus*, pied.

Lith. *pádas*, semelle et pied, *pedēlis*, socque.

Russe *podóshva*, pol. *podeszwa*, semelle; ici? ou composé avec la préposition *po*, *pod*, sous?

2). Scr. *kôçî*, *kôshî*, soulier, sandale.

Pers. *kawsh*, armén. *goshig*, kashgar. *kosh*, soulier, botte, ossèt. *kochuğı*, soulier d'écorce.

Goth. *skôhs*, soulier, ags. *scoh*, scand. *skôr*, anc. all. *scuoh*, etc., avec une *s* prosthétique.

Ce nom est important, parce que le sansc. *kôçî* désigne proprement, comme *kôça*, une gaîne, une enveloppe, un fourreau, etc. Cela prouve que l'ancienne chaussure ne consistait pas seulement en une semelle attachée sous le pied, et qu'elle devait ressembler, pour la forme, à notre soulier ou botte.

3). Scr. *upânah*, soulier, sandale, de *upa* + *â* et *nah*, nectere, induere sibi, ou de *upa* + *nah*, avec allongement de l'*a* (Dict. de P.); *panaddhâ*, *panaddhrî*, id., avec suppression de l'*u* initial; proprement ce qui s'attache sous le pied, comme ὑπόδημα.

Tirhaï (du Caboul) *phanai*, soulier.

Illyr. *opanak*, espèce de chaussure; scarpa rusticana di cuojo crudo. (Ardelio, *Dict. ill.* II, 298.)

Cette singulière coïncidence est quelque peu problématique, le mot illyrien ne se retrouvant pas, que je sache, dans les autres langues slaves. Ne serait-elle qu'apparente, et faudrait-il comparer l'anc. slave et pol. *opona*, couverture, housse, voile, de *o-pĕti* (*o-pĭnă*), tendere? mais le sens ne correspond guère. Il faut remarquer que plusieurs noms slaves de chaussures diverses ont été importés de l'Orient; par exemple, l'illyr. *cisme*, bottes, lith. *czižma*, soulier, du pers. *ćashmak*, le russe *shmony*, souliers, ill. *zamaa*, bottes, du pers. *sham*, *shamam*, *shamal*, id., etc. Le pers. *sandal*, *sandalak*, soulier, pantoufle, a passé dans toutes les langues de l'Europe.

4). Scr. *badhrya*, soulier, sandale. Cf. *badhrî*, courroie, de *bandh*, ligare.

Armor. *bôdréou* (plur.), chaussure, bas, guêtres. — Cf. cymr. *bodrwy*, anneau, cercle.

Ce rapprochement n'est pas moins curieux que le précédent, vu l'absence d'intermédiaires connus entre les deux termes comparés.

5). Zend *aothra*, soulier (Spiegel, *Avesta*, I, 197); probablement de la rac. *av* = scr. *av*, tueri; pers. *awzâr*, soulier, armén. *ôt*, id.

Lith. *awola*, chaussure, *autas*, *autawas*, soulier, *auklys*, bandes de laine dont les femmes entourent leurs jambes. Cf. *auti*, chausser, *awēti*, être chaussé, rac. *aw*.

Anc. sl. *ob-uvŭ*, *ob-utiie*, *ob-utielĭ*, *ob-uvishte*, *ob-ushta*, calceus, rus. *óbuvĭ*, pol. *obuw*, *obuwie*, ill. *obuchja*, chaussure, etc. Cf. anc. sl. *uti*, *ob-uvati*, induere, pol. *ob-uwać*, chausser, rac. *u*, *uv* = *av*. Lottner (Z. S. VII, 189) compare aussi le lat. *uo*, dans *ex-uo* (*ex-uviae*) et *ind-uo*, lith. *ap-si-auti*, induere.

6). Pers. *kâlak*, *kâliyâr*, soulier, sandale. Cf. *kâlîdan*, fouler aux pieds. Kourd. *kalek*, ossèt. *tzuluk*, soulier (?).

Gr. καλίκιος, botte, καλίκιοι, souliers; κάλτιος, botte (en Sicile).

Lat. *calceus*. Cf. *calx*, talon, *calco*, etc.; *caliga*, botte.

Lith. *czulka*, bas; rus. *ćulókŭ*, id.

7). Pers. *sulwah*, soulier, pantoufle, *salû*, espèce de gros souliers. Kourd. *sul*, *sól*, soulier; ossèt. *tzuluk*, id. (ici?).

Gr. ὑλίαι (plur.) Hesych.)

Lat. *solea*, semelle, sandale. Cf. *solum*.

Goth. *sulja*, σανδάλιον, ags. *solen*, soleae, scand. *sôli*, anc. all. *sola*, etc.

Armor. *sôl*, semelle. Cf. anc. irl. *sál*, talon (Zeuss, *Gr. C.*, p. 20); armor. *seûl*, id.; cymr. *swl*, corn. *sol*, solum; cymr. *sail*, corn. *sel*, base, fondement, etc.

Alban. *shólle*, semelle.

8). Pers. *charkash*, soulier, *gárkâw*, esp. de chaussure; ossèt. *tsirkite*, botte.

Lith. *karke*, *kurke*, *klurke*, soulier.

9). Armén. *kurbai*, *kulbai*, bas.

Lith. *kurpē*, soulier; polon. *kurp*, sabot. Cf. *szkarpeta*, socque, et ital. *scarpa*, soulier.

Ici, peut-être κρηπίς, *crepida*, etc.

10). Pers. *âghârah*, soulier; kourde *ghora*.

Irl. *ochar*, id. (?).

§ 282. — LA COIFFURE.

La variété des noms est ici aussi grande que celle des formes qu'ont prises les couvre-chefs de tout genre, suivant les climats et les habitudes. Aussi le nombre des rapprochements à signaler est-il assez restreint, bien qu'ils ne soient pas sans importance.

1). Pers. *kulah*, chapeau, bonnet; boukhar. *kulah*; kourd. *kúlik*; afghan. *choli*.

Cymr. *cwlen*, chapeau, *cwcwll*, capuchon; armor. *kougoul*, cape; irl. *cochal*, *cochall*, ers. *cochull*, id., et manteau, enveloppe. Le latin *cucullus*, cape, esp. de manteau, est, comme on le sait, d'origine gauloise[1], et a passé, avec le capuchon des

[1] Cf. Martial, *Epig.* I, 54; XIV, 128. Iuven. *Sat.* VIII, 144, etc.

moines, dans plusieurs langues européennes, outre les néo-latines. Ainsi, ang.-sax. *kugle*, anc. all. *cuqula*, *cucula*, *cucala*; rus. *kukúlĭ*, illyr. *kuklica*, etc. Mais, à côté de ces termes d'emprunt, il en est d'autres dont les affinités semblent être d'un ordre primitif. Ainsi :

Goth. *hakuls*, manteau, ags. *hacela*, *haecla*, sagum, pallium, scand. *hekla*, cucullus, *hökull*, *hukull*, casula, thorax; anc. all. *hachul*, cucullus, etc.; l'*h* initiale régulièrement pour *k*, et le second *k* resté intact par exception.

Lith. *kaukolas*, *kaukole*, crâne.

Russe, pol., boh., *chochol*, capuchon, huppe, crête, etc.

Le corrélatif sanscrit de toutes ces formes redoublées se trouve évidemment dans *kukûla*, armure, enveloppe, gousse (cf. § 253, 4), et la rac. *kûl*, tegere (Dhâtup.), rend fort bien compte de leurs significations diverses. Nous y avons rapporté *ćôla*, veste, *ćôlaka*, cuirasse, etc.; il faut ajouter sans doute *ćûlâ*, *ćûlikâ*, crête, huppe, qui nous ramène au sens de coiffure et de chapeau.

Toutefois *ćûlâ* s'écrit aussi *ćûḍâ*, et, comme le *d* et l'*l* se remplacent assez souvent, on reste en doute sur la forme primitive. Il est certain qu'un second groupe des noms du chapeau, etc., se rattache à une racine *kud* ou *khud*; cf. dans le Dhâtup. *ćuḍ*, *ćhuḍ*, *khuḍ*, *skhuḍ*, tegere, operire. Ici se placent sans doute :

Pers. *chûd*, casque; ossète *chud*, *chóde*, chapeau, bonnet.

Lat. *cūdo*, — *onis*, casque de peau.

Lith. *kodas*, *kûdas*, huppe, crête.

Cf. irl. *cudh*, *cuth*, tête [1]. L'anc. all. *hôt*, *huot*, ags. *hod*, angl. *hood*, mais aussi *haet*, *hat*, scand. *hattr*, chapeau, etc., offrent pour la dentale et la voyelle des divergences difficiles à réconcilier. Il se pourrait, après tout, que les deux groupes de mots en question fussent indépendants l'un de l'autre.

2). Scr. *çuka*, turban, casque; aussi vêtement. Orig. inc.

[1] Cf. scr. *kakud*, *kakuda*, sommet, peut-être composé de l'interrogatif *ka*, et de *kud*, tegere, comme le synonyme *kakubh*, *kakubha*, de *ka* + *kubh*, *kumbh*, tegere. Cf. lat. *cacūmen*, et *culmen*, pour *cacudmen* et *cudmen*.

Lith. *kyka*, rus. *kuka*, bonnet de femme.

Ags. *hicae*, perruque ; dial. allemands *hûke, heuke, hoike*, bonnet ; neerland. *huycke*. — Cf. bas-latin *huca*, etc. — Le second *k* est resté inaltéré, comme dans le goth. *hakuls*, etc., ci-dessus, mais d'une origine toute différente. L'acception de vêtement se retrouve aussi dans l'angl. *huke, hyke*, sorte de manteau, et le français *hoquet, hoqueton*, esp. de casaque. Le cymr. *hug*, manteau, est d'origine germanique.

3). Les langues du nord de l'Europe ont en commun un nom du chapeau ou du bonnet dont la source première est incertaine, et qui a passé plus d'une fois de l'une à l'autre. Ses formes diverses sont :

Bas-lat. *capa, capellus*, cape, chapeau, capote, chaperon, etc. Cf. passim l'italien, l'espagnol, etc.

Cymr. *cap, capan*, bonnet, *copyn*, crête ; armor. *kâp*, cape, *kabel*, coiffure, chapeau, huppe. Irl. ers. *cap, capa*, bonnet, mot d'emprunt à cause du *p* non aspiré.

Ang.-sax. *cop, cuppa*, scand. *kâpa*, anc. all. *chappa*, etc. ; tous étrangers comme contraires à la loi de mutation des consonnes.

Lith. *kepurrē*, chapeau, terme sûrement indigène ; ce qui est moins certain pour *kápe*, bonnet, comme pour le rus. pol. illyr. *kápa*, id.

Il est fort probable que ces noms de la coiffure se rattachent étymologiquement à ceux de la tête, le latin *caput*, etc. Voyez t. I, p. 307, les observations relatives au scr. *kapâla*, crâne, couvercle, écaille de tortue = κεφαλή, etc., que je persiste à regarder, avec Nesselmann (*Z. S. f. d. Kunde des Morgl.* II, 96), comme un composé de *pâla*, et du pronom *ka*, malgré les vues divergentes de Kuhn (*Z. S.* II, 136). Par contre, il faut sans doute, comme lui, en séparer le goth. *haubith*, tête, qui répond mieux au scr. *kakubha*, sommet. Seulement je ne voudrais pas y voir une contraction du mot sanscrit, mais bien une forme dérivée de la rac. *kubh*, sans le pronom préfixé. Ce qui me semble appuyer cette conjecture, c'est que l'anc. all. *hûba*,

bonnet, est à *haubith* à peu près dans le même rapport que *capa* à *caput*, et à *kakubha* comme le lith. *kûdas* et l'irl. *cudh* à *kakuda* (cf. n° 1 à la fin). Il faut ajouter que le *pâla*, de *ka-pâla*, qui pourrait être aussi *pâra*, semble se retrouver dans le persan *par* et le beloutchi *phall*, turban.

§ 283. — ORNEMENTS DIVERS, COLLIERS, BRACELETS, ANNEAUX.

Le goût de la parure est si naturel à l'homme qu'il se développe dès les premiers progrès de la culture matérielle, et, même chez les races sauvages, nous voyons mettre en œuvre des procédés variés, bien que souvent bizarres, dans l'intention d'embellir la figure humaine. Les anciens Aryas aussi ne se contentaient sûrement pas de se vêtir, et cherchaient à faire valoir leur costume par des ornements de plusieurs sortes. Ce qu'étaient ces ornements, nous ne pouvons plus le savoir que d'une manière générale et incomplète. Des colliers et des anneaux de dimensions diverses, bagues, boucles d'oreille, bracelets, etc., voilà quel en était le fond, d'après les traces encore subsistantes de l'ancienne nomenclature.

1). Scr. *mani*, joyau en général, gemme, pierre précieuse, plus spécialement, d'après Weber (*Omina et portenta*, p. 317), un joyau percé pour le suspendre, et une amulette. La rac. est sans doute *man*, putare, aestimare, avec substitution de l'*n* cérébrale, comme dans *pan*, *an*, *ćan*, *vên* = *pan*, *an*, etc. Cf. *mânava*, enfant, de *manu*, homme.

Pers. *man*, dans *man-gôsh*, joyau d'oreille.

Anc. irl. *máini*, preciosa. (Zeuss. *Gr. C.* 17.)

Lat. *mon*, dans *mon-edula*, la pie qui dérobe et avale les objets brillants, d'après Pline (X, 41), suivant la conjecture ingénieuse de Pott (*Et. F.* I, 89). Peut-être aussi *moneta*, qui a passé à l'ang.-sax. *mynet*, au scand. *mynt*, à l'anc. all. *muniza*, au lith.

manēta, au rus. *moneta*, etc., s'il ne dérive pas directement de *moneo*, allié d'ailleurs à *man*. Son sens primitif pourrait avoir été celui de chose de prix.

Nous retrouverons plus tard la racine *man* aux noms de la richesse.

2). Scr. *mâṇava*, *mâṇavaka*, collier de seize ou vingt rangs, de la même origine que *maṇi; maṇisara*, *maṇimâlâ*, collier, c'est-à-dire fil ou rang de gemmes.

Armén. *maneag*, collier.

Gr. μάνον, μάννον, μόννον, id.; lat. *monile*.

Gaulois μανιάκης (Polyb. II, 31).

Irl. *muince*, *múinte*, collier et bracelet.

Ags. *hals-mene*, id.; *menas*, monilia; scand. *men;* anc. all. *menni*, *manili*.

Anc. sl. *monisto*, collier.

On ne saurait guère douter de l'affinité primitive de tous ces termes. Cependant l'irlandais *muince*, *múinte*, semble provenir de *muin*, cou, en cymr. *mwn*, d'où *mwn-dlws*, joyau de cou, pour collier, etc.; mais il se pourrait bien, au contraire, que le nom du cou fût venu dans l'origine du collier, de même que le mot ceinture désigne par métathèse le milieu du corps. C'est ainsi que la crinière, en irl. *mong*, cymr. *mwng*, anc. all. *mana*, *mani*, scand. *mön*, etc., semble avoir été ainsi nommée comme l'ornement du cou, le collier du cheval. Il est certain, cependant, que la dérivation inverse, comme *collare*, de *collum*, etc., est plus naturelle, et le doute subsiste quant à l'origine réelle des termes irlandais.

3). Scr. *grâiva*, *grâivaka*, collier.

Anc. sl. *grivĭna*, collier d'or; rus. *grivna*, ornement d'or que l'on portait au cou, et pendant d'oreille, *griva*, fil d'argent pour orner la crinière d'un cheval.

La dérivation est la même de part et d'autre; en sanscrit de *grîva*, cou, nuque, en slave de *griva*, pol. *grzywa*, crinière, primitivement cou. — Le russe *grivna*, pol. *grzywna*, lith. *griwina*, *griwna*, a désigné plus tard une monnaie d'argent, un marc, représentant

probablement la valeur de l'ornement que l'on portait au cou.

4). Le scr. *sara*, dans *maṇisara*, collier; cf. *sarat*, *sarit*, fil, et *pratisara*, guirlande, de *sṛ*, *sar*, ire, a fort bien pu signifier seul un collier. A la même racine appartiennent :

Le grec ὅρμος, collier, pour σόρμος; καθόρμιον, ἐνορμίον, id., ἕρμα, pendant d'oreille, de εἴρω = lat. *sero*, d'où *sertum*, guirlande, *series*, etc.

L'anc. slave *u-serĕgŭ*, *u-serĕzĭ*, rus. *serĭga*, *serejka*, pendant d'oreille. Cf. rus. *sherenga*, pol. *szereg*, rang, série.

5). Kourd. *tok*, collier, brahui *touk*, id.

Anc. sl. *pri-tokŭ*, anneau. Cf. *točilo*, torcular, rus. *točitĭ*, pol. *toszyć*, tourner.

Si l'on compare le pers. *tûk*, boucle de cheveux, peloton, il devient probable que la racine est la même de part et d'autre.

6). Scr. *angulîya*, *angurîya*, anneau, bague, de *anguli*, *anguri*, doigt, kourd. *engishtere* (Lerch.), bague, *angushtir* (Garzoni); cf. *engist*, zend *angust*, pers. *angusht*, ossèt. *angulse*, etc., doigt, et sansc. *angushṭha*, pouce.

Lat. *annulus*, pour *angulus (?)*.

Irl. *aigiolain*, ers. *aigilean*, boucle d'oreille, pour *aingiolain*, à cause du *g* non aspiré.

7). Scr. *kuṇḍala*, bracelet, anneau, boucle d'oreille, en général cercle.

Lat. *condalus*, *condalium*, anneau que portaient les esclaves. Cf. gr. κονδύλος, condyle, éminence d'une articulation ?

8). Scr. *valaya*, bracelet, *vâlaka*, *bâlaka*, id., bague, *bâlî*, espèce de boucle d'oreille, rac. *val* = *var*, circumdare.

Irl. erse *fáil*, anneau, *fál*, cercle; irl. *faileachan*, boucle d'oreille.

Cymr. *gwalen*, bague.

9). Scr. *bhuǵishya*, bracelet, lien autour du poignet, de *bhuǵ*, curvare, ou de *bhuǵa*, bras, main, courbure.

Ang.-sax. *beág*, scand. *baugr*, anc. all. *pouc*, *baug*, bracelet, de *beogan*, *piucan*, goth. *biugan*, flectere, curvare.

10). Scr. *tushṭu*, joyau porté à l'oreille, inauris, de *tush*, con-

tentum esse aliqua re, laetari. Cf. *tushṭi*, plaisir, satisfaction, etc.

Irl. *túis*, joyau, pour *túist*, *tústi*, à cause du maintien de l'*s*.

11). Scr. *ratna*, joyau; comme *rati*, plaisir, de *ram*, gaudere.

Irl. *ród*, joyau (O'R. Suppl.). Le *d* non aspiré indique une consonne supprimée; *rodn* ou *rond*.

12). Lith. *grandis*, *grandele*, anneau, bracelet.

Cymr. *grain*, anneau, *greinyn*, boucle d'oreille.

Cf. irl. *grainne*, rond. La racine commune semble se trouver dans le scr. *granth*, *grath*, nectere, serere, d'après le Dhâtup. aussi curvare, d'où *granthi*, nœud, courbure, *grathna*, bouquet, etc. A *grath* se lie peut-être l'irlandais *greith*, ornement, joyau.

SECTION III.

§ 281. — ALIMENTS ET BOISSONS.

Nous venons de voir à peu près comment les anciens Aryas s'habillaient; il nous reste à rechercher de quelle manière ils se nourrissaient, pour compléter autant que possible notre esquisse de leur vie matérielle. L'alimentation de l'homme reste toujours et partout essentiellement la même, empruntée qu'elle est nécessairement aux règnes végétal et animal; mais elle varie à l'infini quant aux détails, et l'art culinaire subit les métamorphoses les plus multipliées suivant les lieux et les temps. On peut se dispenser de prouver que les anciens Aryas se nourrissaient des produits de la chasse, du lait et de la chair de leurs troupeaux, ainsi que des fruits de la terre; cela s'entend de soi-même. Ce qui nous intéresse serait de savoir de quelle manière ils les mettaient en œuvre, et s'ils connaissaient déjà quelques-uns des mets restés généralement en usage, comme le pain, la soupe, etc. Nous avons vu qu'ils possédaient plusieurs céréales et quelques

légumineuses, qu'ils avaient des cuisines et des ustensiles pour la cuisson; nous savons aussi qu'ils ne s'en tenaient pas pour boissons à l'eau pure et au lait. On peut donc croire que l'art culinaire avait fait chez eux quelques progrès; mais on ne saurait s'attendre à trouver dans les langues autre chose que des indications fort incomplètes à cet égard.

§ 285. — LE PAIN ET AUTRES PRÉPARATIONS DE CÉRÉALES.

Les noms du pain proprement dit diffèrent entre eux plus qu'on n'aurait dû s'y attendre pour un aliment aussi primitif. C'est que son mode de confection a subi des changements successifs, et que les termes appliqués d'abord à diverses préparations fort simples, comme le grain broyé, et grillé sans autre apprêt, sous forme de galettes, ont passé plus tard au pain pétri, levé et cuit au four, tel que nous le connaissons. Ce qui l'indique d'ailleurs, c'est d'une part que les noms du pain, ramenés à leurs étymologies probables, ne désignent autre chose que la nourriture en général, ou l'aliment préparé et cuit, ou la forme particulière, plate ou ronde, qu'on lui donnait habituellement, et, d'autre part, que les noms de la pâte et du levain divergent plus encore que ceux du pain. Le levain ne m'a pas offert une seule analogie à signaler, et la pâte ne présente qu'un seul groupe d'affinités purement européennes [1]. Les rapprochements assez nombreux qui suivent, et qui comprennent également les noms du pain, et ceux de diverses espèces de gâteaux de céréales, ne prouvent donc en réalité que la haute ancienneté de leur emploi pour l'alimentation. On pouvait l'inférer déjà du fait de leur

[1] Irl. *taes, taos,* cymr. *toes,* armor. *tóaz.* Ags. *thaesma,* anc. all. *deismo,* anc. sl. et rus. *tiesto,* pol. *ciasto,* etc.
Lith. *taszlà, teszlà.*
La racine commune est peut-être le scr. *taksh,* fabricari, etc. (Cf. § 206).

possession et de leur culture, lequel, à son tour, reçoit ainsi une confirmation de plus.

1). Scr. *pita*, pain, *pitu*, nourriture; rac. *pâ*, nutrire, avec affaiblissement de *â* en *i*, comme dans *pitar*, père.

Zend *pitu*, nourriture; pers. *pâh*, id.; brahui, *pâli*, pain; armén. *pan*, pâte, pain.

Messapien πάνος, lat. *pānis*, cf. *pābulum*; mais aussi *penus*, *penum*, provisions, vivres (*omne quo vescimur*. Cicér.).

Irl. *páin* (Cormac), du latin ?; mais cymr. *pain*, farine.

Goth. *fôdeins*, nourriture, *fôdjan*, nourrir; ags. *foda*, *fother*, scand. *fôdr*, *faeda*, anc. all. *fôtar*, etc. La dentale n'appartient pas à la racine. (Grimm. *D. Gr.* II, 224.)

Lith. *pénas*, provende, fourrage, etc.

Cf. § 164, 1, et les formes secondaires πατέομαι, manger, et anc. slave *pitati*, nourrir. La différence des suffixes semble indiquer l'existence de deux synonymes primitifs principaux, peut-être *pâta* et *pâna*, pour le pain et la nourriture. Un thème sansc. *pana* est peut-être conservé dans *panasa*, l'arbre à pain, de *pana* + *san*, litt. qui donne de la nourriture.

2). Scr. *artika*, espèce de gâteau. (Wilson); manque dans le dict. de Pétersbourg; pourquoi?

Pers. *ârd*, farine, *ardah*, pain de fleur de farine, avec *d* pour *t*, comme dans *kard*, couteau = zend *karĕta*. — Afghan. *rotai*, pain.

Gr. ἄρτος, pain.

Le terme sanscrit suppose un thème plus simple *arta*, sans doute de la rac. *ṛ*, *ar*, dans le sens de obtinere, ou analogue à *ṛta*, ce qui est bien en ordre, bien disposé, préparé. Cf. l'adv. *aram* et *aram kar*, préparer. Le gr. ἄρτος, se rattache de même à ἄρω, comme ἄρτιος, préparé, achevé, l'adv. ἄρτι, et les dénominatifs ἀρτέω, ἀρτίζω, etc. Le kourde *âr*, *ar*, farine, peut appartenir à la même racine, ainsi que l'irlandais *arán*, pain, si ce n'est pas là une simple variante de *barán*, qui reviendra plus loin.

3). Scr. *pûra*, *pûrâ*, *pûrikâ*, gâteau sans levain frit au beurre ou à l'huile, *pôlikâ*, *pâulî*, *pâulikâ*, gâteau plat, d'orge ou de

froment, *pulaka*, boule de pain pour les éléphants, *pulâka*, grain grillé, boule de riz cuit, etc. — La racine est *pṝ*, *pûr*, *pâr*, complere, satiare, nutrire, *piparti*, *papâra*, d'où *puru*, *pulu*, πολὺς, etc.

Pers. *pûrah*, pain et viande bouillis ensemble, *pûlâd*, *pôlâd*, riz bouilli, *pûlânî*, potage de gruau; *furnî*, riz bouilli dans du lait. Cf. géorgien *puri*, pain.

Gr. πυρός, froment (Cf. § 61, 7, pour le lithuanien et le slave), πύρνος, πύρνον, pain de froment; πόλτος, bouillie, cf. πολὺς, et *pulu*, πόλις et *pura*; peut-être aussi πέλανος, espèce de gâteau, bouillie de farine et même πάλη, παιπάλη, fleur de farine, d'après les variations de la voyelle dans *pûr*, *pâr*, et *par*.

Lat. *puls*, *pultis*, bouillie de farine, *pulmentum*, aliment, *polenta*, gruau d'orge.

Lith. *appora*, gâteau de farine d'avoine (?), *pyragas*, pain de froment. Cf. *púrai*, froment.

Illyr. *upurak*, gâteau (?); rus. *piróg͡ŭ*, pâté, pol. *piròg*, boulette de farine et de fromage. Cf. anc. sl. *pyro*, froment, *pirienie*, convivium, rus. *pirŭ*, festin, *píra*, seigle, etc. L'*i* est ici pour *u*, comme dans le lith. *pilnas* = scr. *purṇa*, plenus, ou le goth. *fili* = scr. *pulu*.

4). Scr. *ôkula*, gâteau de froment, peut-être de *ava-kula*, comme *ô* pour *ava* dans *ôgaṇa*, *ôpaça*. (Dict. de Pét.), mais le sens étymologique reste obscur. Cf. *ćûlikâ*, gâteau de froment frit dans du beurre.

Pers. *kulî*, *kulîć*, grand gâteau de farine, *kulîćah*, pain rond de fine farine, et, en général, objet rond, disque, lingot, etc. Ossèt. *ǵul*, pain blanc (?).

Lith. *kukulys*, pain rond, gâteau.

Rus. *kuliću*, brioche, boh. *kolać*, gâteau.

Alban. *kuljać*, gâteau.

Peut-on comparer aussi le gr. κόλλιξ, κολλύρα, pain ou gâteau rond et allongé, κόλλαϐος, espèce de pain de froment?. D'après le persan et le lith. *kulys*, paquet, *kulkà*, boule, pol. *kula*, boh. *kule*, id., etc., la notion de rotondité semble être ici la primitive.

5). Scr. *pishṭaka*, gâteau de farine; *pishṭika*, gâteau de riz. Cf. *pishṭa*, broyé, pétri, et farine, rac. *pish* (§ 203, 2.)

Anc. slav. *pishta*, cibus, rus. *pishča*, illyr. *pichja*, etc., peut-être proprement farine ou pain.

6). Scr. *upakârikâ*, espèce de gâteau; de *upa-kâra*, préparation, service, rac. *kṛ*, facere. — A la même racine.

Lith. *karaiszis*, gâteau.

Rus. *karavaĭ*, *korovaĭ*, gros pain rond.

7). Scr. *dhâna*, grain grillé et moulu; au plur. *dhânâs*, orge ou riz grillé; rac. *dhâ*, sustentare, alere.

Lith. *dûna*, pain.

8). Armén. *barên*, pain; boukhar. *barĭ*, id.; siahpôsh, *bre*, farine.

Irl. ers. *bár*, *barán*, cymr. armor. *bara*, pain.

Cf. scr. *bhara*, qui nourrit, sustente, *bharaṇa*, nutrition, *bharîman*, nourriture, rac. *bhṛ*, sustentare, ferre; pers. *bar*, nourriture, *bâr*, orge, etc. (voy. § 62, 3); lat. *far*, *farina*, etc. Il faut séparer de ce groupe l'ang.-sax. *bread*, scand. *braud*, anc. all. *brôt*, pain, qui dérive du verbe fort *brâtan*, frigere. L'anc. irl. *bairgen*, pain (Zeuss. *Gr. C.* 6) se lie de même à la rac. scr. *bhṛģ*, *bharģ*, frigere, comme le synonyme *bras*, *braise*, à la rac. *bhrasģ*, id. (Cf. § 267, 6.)

9). Pers. *kirpah*, gâteau mince et rond.

Lith. *klēpas*, lett. *klaips*, pain. — Anc. sl. *chliebŭ*, etc.

Goth. *hlaifs*, ags. *hlâf*, scand. *hleifr*, anc. all. *hlaib*, etc.

Cf. § 267, 2, et, en particulier, l'anc. sl. *čriepŭ*, testa, et le russe *kripičŭ*, brique, en tant que cuite.

10). Belout. *mânî*, pain. Cf. oss. *manaw*, *mannau*, froment.

Irl. *mann*, pain, froment, nourriture.

Cf. au § 61, 3, le scr. *su-mana*, froment, etc.

11). Pers. *nân*, pain, et gâteaux divers; kourde et boukhar. *nân*, armén. *ngan*, id.

Gr. νάνος, gâteau au fromage.

Ce nom du pain se retrouve au loin, dans les dialectes finnois,

niséens et samoièdes, sous les formes de *nann*, *nän*, *nen*, *niän*, etc.

§ 286. — LA SOUPE ET LE BOUILLON.

L'accord de plusieurs termes est ici remarquable, et, s'il n'est pas sûr que les anciens Aryas aient connu l'usage du pain proprement dit, il est certain, par contre, qu'ils ont été des mangeurs de soupe.

1). Notre français *soupe*, quelle que soit sa source prochaine, est un mot vénérable par son antiquité, car il correspond exactement au sansc. *sûpa*, potage, bouillon, sauce, et aussi cuisinier, comme *sûpakâra*, littér. faiseur de soupes. La racine est *su*, succum, exprimere, d'où dérivent également *sava*, suc, eau, *abhishava*, *abhishuta*, bouillie aigre de gruau, et le nom du *sôma*, la liqueur sacrée. Les corrélatifs européens sont les suivants :

Ang.-sax. *sop*, scand. *sûp*, *sûpa*, *saup*, *soppa*, jus, sorbillum, avec le *p* primitif inaltéré, mais changé régulièrement en *f* dans l'anc. all. *suf*, *sauf*, *sufil*.

Armor. *souben*, soupe, *soub*, infusion, *soubil*, sauce, *souba*, tremper. Cf. cymr. *sew*, jus de viande, bouillon = scr. *sava*.

Russe *supŭ*, polon. *supa*.

Lith. *suppa*.

Les langues classiques n'en offrent pas de trace.

2). Un second terme non moins bien conservé est le sansc. *yû*, *yûsha*, potage, soupe aux pois, eau dans laquelle on a fait bouillir des légumes, probablement de la rac. *yu*, miscere. (Cf. Pott. *Et. F.* II, 327.)

Lat. *jūs*, *jusculum*, bouillon.

Anc. slav. *iucha*, id.; rus. *ucha*, *ushka*, *ushitsa*, soupe au poisson, pol. *iucha*, *iuszka*, esp. de sauce, illyr. *juha*, bouillon, etc.

Lith. *júsze*, soupe de pâte aigre et d'eau, *jukkà*, soupe au sang d'oie, etc. Le lettique *jau-t*, mêler de la farine avec de l'eau, offre encore la racine *yu* à l'état simple.

Armor. *iwd*, *iôd*, *iôt*, cymr. *uwd*, bouillie de farine au lait. Le suffixe est ici différent.

Le scand. *juck*, bouillon, soupe; cf. all. mod. *jauche*, est peut-être emprunté au slave, où le *ch* remplace la sifflante; mais l'anc. all. *jussol*, bouillon, pourrait bien être purement germanique, à moins qu'il ne provienne du latin *jusculum*.

3). Scr. *rasâlâ*, *rasikâ*, lait caillé au sucre et aux épices; *rasaka*, viande bouillie, *lâsa*, soupe aux pois claire. Cf. *rasa*, jus, saveur, nourriture (*Naigh*. II, 7).

Lith. *rasalà*, *rasálas*, saumure. Cf. *rasa*, rosée.

Rus. *rosólŭ*, pol. *rosòl*, saumure, bouillon. — Cf. *rosa*, rosée.

J'ai comparé ailleurs (t. I, p. 236) avec *rasa* le latin *rōs*, *rōris*, et aussi, mais à tort, le gr. ἔρση qui appartient au scr. *varsha*. Le rapprochement que propose Kuhn (*Z. S.* II, 138) du latin *ros* avec δρόσος, et scr. *drapsa*, semble difficile à maintenir en présence des termes lith.-slaves. L'adj. *rorulentus* répond, suivant Bopp, au scr. *rasavant*.

4). Scr. *kashâya*, décoction en général, comme adj. astringent au goût; rac. *kash*, scabere.

Pers. *kashk*, soupe épaisse de farine, viande et lait de brebis, préparation de lait de beurre, lait aigre séché; *kashkû*, potage de gruau d'orge, *kashkîn*, froment macéré dans l'oxygal, etc.; arménén. *kashu*, bouillon.

Rus. *kásha*, gruau cuit, *kashitsa*, soupe, *kashevárŭ*, cuisinier. Pol. *kasza*, id., *kaszanat*, marinade; boh. *kasse*, bouillie.

Lith. *kosze*, gruau, *koszenybe*, pot-pourri de viandes, etc.

Cf. rus. *kiselŭ*, bouillie aigre, lith. *kiselus*, bouillie d'avoine, et le § 171, c. 3.

5). Pers. *shôrbâ*, *shôrwâ*, soupe, bouillon; kourd. *siorba*, id.

Lat. *sorbitio*, — *tium*, jus, jusculum, de *sorbeo*.

Irl. moy. *sruban*, merenda (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 143), *srúbóg*, gorgée de liquide (O'R. Dict.), de *srúbaim*, sorbeo.

Lith. *srubà*, soupe, de *srubti*, *srēbti*, aussi *surbti*, *surpti*, *sulpti*, humer, sucer.

Anc. sl. *srŭbaniie*, sorbitio. Cf. illyr. barb. *ciorba*, soupe.

Si l'on compare de plus le gr. ῥοφέω, ῥυφέω, ῥοφάνω, sorbeo, d'où ῥόφημα, bouillon, suivant Pott (*Et. F.* II, 196) pour σροφέω, ou suivant Kuhn (*Z. S.* IV, 18) pour σορφέω, si l'on ajoute encore l'allemand *schlürfen*, on ne doutera guère d'une origine commune de ces divers termes. Il semble inutile toutefois de chercher, avec Kuhn, à les ramener à une racine primitive hypothétique *svarb*, parce qu'ils ont évidemment le caractère d'onomatopées qui comportent une certaine latitude de variations phoniques. Varron déjà fait provenir *sorbeo* du bruit que l'on fait en aspirant un liquide, et qui ne saurait mieux s'exprimer que par la triple combinaison d'une sifflante, d'une liquide et d'une labiale. La même onomatopée se reproduit exactement dans l'hébreu *sârâph*, chald. *sraph*, sorbsit, glutivit, arab. *shariba*, bibit, *sharb*, *shirb*, *shurb*, action de humer, de boire, *sharbat*, breuvage, d'où notre *sorbet* peut provenir aussi bien que de *sorbitium*. Le persan *shôrbâ*, soupe, ainsi que *sharâb*, vin, kourd. *siorba* et *sherab*, sont sûrement empruntés à l'arabe, comme l'indique le *sh* initial, qui ne représente pas régulièrement l'*s* arienne. Une seconde coïncidence du même genre se montre dans le basque *zurrupatu*, *churrupatu*, sorbere, et cette onomatopée est ainsi commune à trois familles de langues distinctes.

§ 287. — LES BOISSONS FERMENTÉES.

L'usage de liqueurs spiritueuses extraites de substances végétales très-diverses, fruits, grains, racines, etc., se retrouve chez beaucoup de peuples, même sauvages, de l'ancien comme du nouveau monde. C'est le plus ou moins de variété de ces boissons, et l'art apporté à leur préparation, qui peuvent servir de mesure pour l'industrie d'une race d'hommes. Sous ce rapport, les an-

ciens Aryas se sont distingués assurément, car ils possédaient plus d'une espèce de liqueurs fermentées, et c'est chez leurs descendants, orientaux et occidentaux, qu'elles ont été portées au plus haut degré de variété et d'excellence. Les Indiens, en particulier, ont su tirer des richesses de leur règne végétal une abondance de boissons spiritueuses dont plus de soixante noms sanscrits attestent la diversité, et les Européens de leur côté, avec des ressources plus limitées, ont obtenu des produits d'une perfection sans doute supérieure. Au temps de l'unité toutefois, cet art était sûrement dans l'enfance; mais il annonçait déjà ses progrès futurs, car plusieurs noms de liqueurs fermentées ont été conservés. Un des anciens termes qui exprimaient l'ivresse prouve encore que nos premiers pères en connaissaient fort bien les effets, et indique en même temps qu'ils devaient avoir le vin gai [1]. J'ai traité ailleurs déjà de quelques-uns de ces noms de boissons. J'y reviens ici pour les compléter et les rectifier sur quelques points.

A. — LE VIN.

1). Scr. *vêna*, parfois synonyme de *sôma*, la liqueur sacrée, proprement aimé, agréable. (Cf. § 58, 3.)

Gr. οἶνος, lat. *vinum*, goth. *vein*, etc.

J'ai comparé le pers. *wîn*, raisin noir, d'où probablement l'arabe *wayn*, *waynat*, id. Il faut ajouter l'arménien *gini* et le géorgien *gwino*, *gwini*, de même forme que le cymrique *gwin*. D'après ce qui précède, et ce que nous avons dit des origines de la vigne (t. I, p. 251), on peut croire aussi que l'hébreu *jain*, éthiop. *vin*, vin, sont primitivement ariens.

2). Scr. *madhu*, *madhvî*, vin, etc, zend *madhu*, gr. μέθυ, etc. (Cf § 58, 5, et, plus loin, l'art. de l'hydromel).

3). Scr. *halâ*, *hâla*, *hâlâhali*, vin. — Gr. χάλις (cf. § 58, 6.)

[1] Le scr. *matta*, ivre, de la rac. *mad*, laetari, inebriari, se retrouve dans le persan *must*, le kourde *mest*, le gr. μάτταβος = μωρὸς (Hesych.), le lat. *mattus*, le cymr. *meddw*., armor. *mezô*, etc.

4). Pers. *mustâr*, vin nouveau. — Lat. *mustum;* anc. all. *most;* anc. sl. *müstŭ*, etc. (Cf. § 58, 4.)

B. — L'HYDROMEL.

On sait que le miel mêlé d'eau donne, par la fermentation, une liqueur spiritueuse dont l'usage remonte à la plus haute antiquité, puisque nous la retrouvons chez la plupart des peuples ariens, qui rattachent partout son nom à celui du miel. Il est probable, cependant, que sa préparation a varié suivant les temps et les lieux, et que plusieurs boissons distinctes ont été confondues sous une même dénomination. J'ai déjà remarqué (t. I, p. 255) que le sanscrit et zend *madhu*, gr. μέθυ, s'appliquent au vin, tandis que ce nom est celui de l'hydromel chez les Celtes, les Germains et les Slaves. Dans les Vêdas, *madhu* ou *madhu sômya* s'emploie quelquefois comme synonyme de *sôma* [1], bien qu'il n'entrât pas de miel dans sa composition, non plus que dans le vin. Ces transitions s'expliquent en admettant, pour *madhu*, le sens primitif de doux, ce qui convient aussi bien au miel qu'aux vins sucrés de l'Orient et de la Grèce. (Cf. γλυκύς, isolément vin, pour γλυκύς οἶνος). Je ne saurais donc partager l'opinion de Kuhn (loc. cit. 159), qui, partant d'une forme hypothétique *mathu*, dérivée de *math*, *manth*, agitare, croit que ce nom a désigné, dans le principe, une liqueur produite par le barattement; non plus que celle de Weber qui rapporte *madhu* à la rac. *mith*, congredi (!) et y voit une mixture. (*Beit.* I, 400). Dans l'une ou l'autre supposition, il serait difficile de comprendre comment ce mot serait arrivé à signifier doux, et surtout à désigner le miel qui n'est ni baratté, ni mélangé. Je crois donc devoir m'en tenir à ma conjecture d'une dérivation de la rac. *mṛdh*, humidum esse (Dhâtup.), et d'une forme primitive *mṛdhu*, *mardhu*, conservée encore dans *mârdhvîka* = *mâdhvîka*, vin, et qui serait à *madhu* comme le vêdique *čhardis*, domicile, à *čhadis*,

[1] Kuhn. *Die her. d. Feuers*, p. 158.

id. (Cf. t. I, p. 255, 408). L'existence de cette forme se confirme d'ailleurs par l'analogie du goth. *milds*, anc. all. *milti*, etc., doux, ainsi que du gr. μάλθα, cire tendre, μαλθακός, ἐπίμαλθος, tendre, mou, où les dentales répondent régulièrement au *dh* sanscrit. L'anc. sl. *mladŭ*, tener, etc., pourrait également appartenir à *mṛdh* ou à *mṛd*, conterere.

Je renvoie aux pages 255, 408, 409 du t. I, pour les concordances de ce nom du vin et de l'hydromel dans les diverses branches de la famille.

En fait d'analogies isolées, on peut signaler celle du russe *syrétsŭ*, hydromel non cuit, avec le sansc. *surâ*, *surî*, liqueur spiritueuse, vin, d'après le Naigh. 1, 12, aussi eau, et le zend *hurâ*, vin. (Spiegel, *Avesta*. I, 207.) Le mot russe se lie plus immédiatement à *syrŏĭ*, humide, anc. sl. *syrŭ*, *syrovŭ*, avec *y* pour *u*, comme dans *synŭ*, fils = scr. *sunu*, etc. Cf. irl. *suire*, eau. La racine est probablement la même que celle de *sava*, *sôma*, etc., savoir *su*, succum exprimere.

J'ajouterai que le mot *surâ* semble se retrouver comme nom de la bière dans le Suani (Géorgie) *sura*, le turc *sra*, et l'éniséen *syrá*.

C. — LA BIÈRE.

Les noms de la bière se lient plus d'une fois à ceux de l'orge qui sert à la préparer. Ainsi le scr. *yavasurâ*, liqueur d'orge, l'armén. *karôghi*, *karedshur*, liqueur ou eau d'orge, le gr. οἶνος κρίθινος, vin d'orge, l'illyr. *jitno pivo*, boisson d'orge, etc. En traitant de cette céréale (t. I, p. 268), j'ai observé que le persan *bârah*, bière, vient de *bâr*, orge, et, comme à ce dernier nom répond le goth. *baris*, ags. *bere*, scand. *barr*, j'y ai rattaché l'ang.-sax. *beor*, scand. *biôr*, anc. all. *bier*, *peor*, etc., qui désignent la bière [1]. Cependant un rapport immédiat n'est guère possible, à cause de la diphthongue *eo*, *ió*, *ie* qui resterait inexpliquée,

[1] L'irl. *beoir*, cymr. *bwr*, armor. *biorch*, est probablement d'origine germanique. Le nom celtique de la bière est en irl. *cuirm*, *coirm*, en cymr. *cwrw*, *cwryf*, l'ancien gaulois κόρμα, ou κοῦρμι, d'après Athénée et Diodore.

et une affinité plus éloignée serait également difficile à défendre. Aussi Leo Meyer (*Z. S.* V, 369) compare-t-il le lith. ***pywas***, bière, qui aurait été en goth. ***bius***, d'où ***beor*** par le changement ordinaire de *s* en *r*. Mais *pywas* est un masculin, thème *pywa*, ce qui compromet le rapprochement. En anc. slave, toutefois ***pivo***, bière, est neutre, et Schleicher (*Z. S.* VII, 224) présume un thème primitif en *as*, au génit. *pivese* pour le *piva* actuel, comme *nebo*, ciel, gén. *nebese*, = scr. *nabhas*, etc.; par conséquent *pivas* = goth. hypoth. *bius*, etc. La racine slave est *pi*, *piti*, *pivati*, boire, le scr. *pî* (*pibâmi*), gr. πίνω, lat. *bibo*, etc. Cf. scr. *pîti*, *pîta*, boisson (anc. sl. *pitiie*), *pîvâ*, boisson, sauf le genre = sl. *pivo*, boisson et bière, etc. Il est à croire, d'après cela, que ce nom de la bière est d'origine slave, et a passé aux langues germaniques, qui ne possèdent pas la rac. *pî*. Cela expliquerait pourquoi le *p* est devenu *b* au lieu de *f* selon la règle.

Le gr. πίνον, bière, dérive aussi de πίνω, πίομαι, et ne signifie proprement que boisson. Cette analogie, naturellement, ne prouve rien pour l'existence de la bière chez les anciens Aryas, et l'on reste dans le doute à cet égard du moment que tout rapport en le persan *bârah* et le germanique *beor*, *biór*, doit être abandonné.

D'autres noms européens de la bière laissent la question indécise, soit parce que leurs corrélatifs orientaux font défaut, soit parce que les termes qui semblent concorder en Orient s'appliquent à des boissons différentes ou de nature indéterminée, comme on le verra par les exemples qui suivent.

a). Lith. *alus*, *alukas*, *aluttis*, *alužis*, espèce de bière indigène.

Anc. sl. *olovina*, sicera.

Ags. *eala*, *alodh*, scand. *öl*, angl. *ale*, bière.

Irl. *ol*, boisson; *olaim*, boire.

En sanscrit, *ali* désigne une liqueur spiritueuse indéterminée et ce nom se retrouve dans l'arménien *ôghi* = *ôli*, boisson fermentée. La racine primitive est incertaine.

b). Goth. *leithus*, σίκερα, anc. sax. *lîth*, potus arte factus, sicera, vinum, ags. *lîdh*, poculum, scand. *lîdhr*, potus, poculum, anc. all. *lîdu*, *lîd*, potus, sicera.

Irl. *laith*, bière; *lithe*, *leithe*, bouillon, eau de gruau; cymr. *llith*, farine délayée dans l'eau, *llaith*, liqueur, liquide, solution.

Si l'on compare l'irl. *lia*, flux, cymr. *lli*, id., l'anc. sl. *liti*, fundere, le lith. *lyti*, pluere, *lytus*, pluie, etc., on est conduit à la rac. scr. *lî*, solvere, liquefacere, d'où *lîna*, dissous, fondu, liquéfié, avec lequel s'accordent de nouveau l'irl. *linn*, *leann*, bière et eau, et le cymr. *llyn*, liqueur, etc.

c). Cymr. *brag*, drèche, *bragawd*, liqueur composée de moût de bière et d'hydromel, *breci*, *brecci*, moût de bière. — Irl. *braich*, *breach*, drèche. Cf. gaulois *brace*, grain dont on faisait la bière; bas-latin, *bracium*, *bracia*, vieux franç. *brais*, drèche, etc.

Rus. *brága*, esp. de bière.

L'affinité de ces termes est sans doute primitive, et leur racine se trouve peut-être dans le scr. *bhṛǵ*, *bharǵ*, *bhrasǵ*, frigere.

d). Cymr. *osai*, bière, cidre.

Scr. *âsava*(?) boisson spiritueuse, liqueur, décoction, de *â*+*su*, succum exprimere. A *sava*, suc, se rattache peut-être l'illyr. *sabaja*, bière.

J'ajouterai ici que le cymr. *gwirawd*, *gwirf*, liqueur forte, rappelle le scr. *vîrâ*, id., proprement forte, excellente.

D. — LE BREUVAGE D'IMMORTALITÉ.

Outre les boissons fermentées à l'usage de l'homme, les anciens Aryas en avaient une à laquelle ils attribuaient une origine céleste, qui était pour les dieux mêmes une source de vie impérissable, et une des offrandes les plus propres à concilier leur faveur. Je dois laisser de côté les mythes divers qui se rattachaient à ce divin breuvage, et dont les traits caractéristiques se retrouvent également chez les Indiens, les Iraniens, les Grecs et les Germains. Je puis renvoyer pour cela au beau travail que Kuhn a publié sur ce sujet, et qui fait autant d'honneur à son érudition qu'à sa compréhension juste et profonde de la poésie

des mythes [1]. Je ne veux ici que rappeler quelques analogies de noms qui ont été signalées depuis longtemps.

Quelle a été dans l'origine la nature de cette boisson merveilleuse? c'est ce qu'il est difficile de savoir, parce que sa préparation a dû varier à partir de l'époque de la dispersion des Aryas. Les Indiens tiraient leur *sôma* de l'Asclepias acida, dont ils mêlaient le suc avec du lait. Les Iraniens extrayaient leur *haoma* d'une autre plante grimpante comme la vigne, et dont les feuilles ressemblaient à celles du jasmin [2]. Dans la tradition conservée par le Mahâbhârata, le breuvage d'immortalité, l'*amṛta*, est obtenu par le barattement de l'océan de lait, auquel se mêlent les sucs de toute sorte de plantes, sucs que distille la montagne *Mandara* mise en feu par la rotation. Il est donc probable que la liqueur désignée tour à tour par les noms de *sôma* et d'*amṛta* se composait, dans le principe, de quelque suc végétal combiné avec du lait.

Au sanscrit *amṛta*, immortel, répond le gr. ἄμβροτος ou ἄβροτος, comme βροτός, mortel, à *mṛta*. De là le nom de l'ambroisie, ἀμβροσία, qui serait en sanscrit *amṛtyâ* ou *amartyâ*, synonyme de *amṛta*. Un autre équivalent paraît se retrouver dans le persan *amarâ*, vin; cf. zend et sansc. *amara*, immortel, et c'était peut-être là un synonyme de *haoma* chez les anciens Iraniens. L'ambroisie, dans Homère et ailleurs, désigne la substance dont se nourrissaient les dieux, et leur boisson était le nectar; mais, d'après Athénée, d'autres y voyaient un breuvage, et dans la langue sacerdotale, elle désignait l'eau pure. Il est à remarquer que, en sanscrit même, suivant les lexicographes, le nom d'*amṛta* s'applique également à l'eau, au lait, au beurre clarifié, et au riz bouilli, ainsi qu'à la nourriture en général. Chez les Grecs toutefois, aucune idée spéciale ne s'attachait à la composition de l'ambroisie et du nectar, devenus des choses purement mythiques.

Ce nom de la boisson divine ne s'est pas conservé chez les

[1] *Die herabkunft des Feuers und des Göttertranks*. Berlin, 1859.

[2] Kuhn, l. c., p. 118. *Sôma* et *haoma*, de *su*, *hu*, succum, exprimere, ne signifie proprement que suc exprimé. Dans les Vêdas et dans l'Avesta, il est personnifié comme un dieu.

LIVRE QUATRIÈME

L'ÉTAT SOCIAL.

---

§ 288. — OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Dans le livre qui précède, j'ai cherché à réunir toutes les données qui peuvent nous éclairer sur la civilisation matérielle des Aryas primitifs. Pour éviter les répétitions, je me suis abstenu d'en présenter un résumé qui sera mieux placé à la fin de notre ouvrage. Ce que l'on peut reconnaître dès à présent, c'est que les anciens Aryas possédaient tout au moins les principaux éléments d'une vie facile et assurée par le travail. C'est là sans doute la première condition de tout développement social ultérieur, mais elle ne suffit pas à nous donner la mesure de la valeur intrinsèque d'une race d'hommes. En fait, ces éléments d'une industrie naissante se retrouvent également chez des peuples restés à l'état de barbarie, et une civilisation matérielle, même avancée, n'implique point un progrès équivalent au point de vue intellectuel, et surtout moral. Il est probable, par exemple, que les anciens Aryas étaient inférieurs, sous le premier rapport, aux Mexicains et aux Péruviens lors de la découverte du nouveau monde, et cependant ils les surpassaient assurément

par les aptitudes de l'esprit et les qualités de l'âme, qui, transmises à leurs descendants, en ont fait les dominateurs de la terre. C'est en recherchant d'abord ce qu'a été leur organisation sociale que nous pouvons espérer de retrouver les traits primitifs de leur caractère moral, car cette organisation a dû en être l'expression naturelle et immédiate. La constitution de la famille, du clan et du peuple, les principes de la propriété, du droit et de la justice, représentés et garantis par la loi, nous montreront en germe les dispositions dont les développements ultérieurs ont été si variés et si puissants. Enfin, les traces encore reconnaissables de quelques coutumes de la vie sociale ajouteront plusieurs traits intéressants et caractéristiques. Tels sont les sujets qui formeront le contenu de notre quatrième livre.

CHAPITRE I

ARTICLE 1.

§ 289. — LA FAMILLE.

Toute société humaine repose sur la famille, et c'est par là nécessairement que le monde a commencé. La famille constitue l'unité primitive d'où sortent en succession le clan, la tribu et la nation, unité qui se maintient toujours par la force des choses, et qui ne saurait être abolie, ou seulement faussée dans son essence, sans faire violence aux instincts les plus profonds de notre nature. La famille, en effet, est essentiellement morale. Les devoirs réciproques en constituent le lien nécessaire; mais le devoir est ici tempéré par l'amour, et son joug est doux à porter. Le problème difficile d'une conciliation entre les principes opposés de l'autorité absolue et de la liberté individuelle se trouve ainsi résolu de prime-abord par une disposition providentielle.

Il résulte de là que rien n'influe plus sur l'état social et moral d'un peuple que la constitution de la famille. L'exagération ou l'affaiblissement de l'autorité paternelle, l'indépendance ou l'esclavage de la femme et des enfants, dénaturent également cette

institution sacrée, et entraînent à leur suite des maux infinis. Aucun avantage, cherché en vue de l'État seulement, ne saurait compenser de si funestes influences, puisque le but de l'État doit être, en définitive, le bonheur des individus par la moralité. Ce serait une question intéressante que de rechercher quelle action la constitution de la famille a exercée sur les destinées des peuples. On verrait comment toute déviation de l'ordre naturel est devenue, tôt ou tard, une cause dissolvante, parce que tout ce qui compromet l'équilibre moral de l'homme imprime une fausse direction au développement social.

L'existence de la famille dès les temps les plus anciens et chez toutes les races d'hommes, est évidente par elle-même, mais son degré de valeur a dû varier considérablement, dès le début, suivant le caractère de ces races. Il y a là un problème qui se dérobe à toute investigation historique, et qui ne devient accessible, jusqu'à un certain point, que par le secours de la linguistique comparée. Je dis jusqu'à un certain point, car les termes qui désignent les divers membres de la famille sont en général au nombre des plus anciens et des plus obscurs. Quelques-uns, comme les noms du père et de la mère, dérivent ordinairement des premiers bégaiements de l'enfant, et n'ont jamais eu aucun sens étymologique; d'autres ont presque toujours perdu leur signification primitive, qui aurait pu nous éclairer sur les idées que l'on y associait. Pour la race arienne, toutefois, il se trouve heureusement que nous sommes placés dans des circonstances plus favorables que partout ailleurs. Les anciens termes de cet ordre se sont maintenus avec un ensemble remarquable, et la plupart expriment encore, avec une certitude suffisante, le caractère ou le rôle attribué aux membres de la famille. On peut arriver ainsi à se faire une idée assez complète des rapports et des sentiments qui les reliaient entre eux. L'étude de ces termes a donc une importance particulière pour l'histoire morale et sociale des anciens Aryas, et nous devons leur consacrer un examen détaillé et approfondi.

§ 290. — LA FAMILLE EN GÉNÉRAL.

Plusieurs des noms de la famille peuvent être considérés comme proethniques, mais un seul groupe s'est conservé avec quelque extension dans les langues congénères.

1). Scr. *ǵanana, ǵâti, abhiǵana, pariǵana,* famille, lignage, race, etc., de *ǵan,* gignere, generare, nasci, oriri = zend *zan,* d'où *zantu,* tribu.

Pers. *ni-jâd, ni-jâdah,* famille, race; *nu-jâd,* id. Cf. scr. *anuǵâta,* né après, né semblable; *zâd,* naissance, de *zâdan,* engendrer et naître. — Armén. *ǵêd,* race.

Gr. γένος, γέννα, etc.; rac. γεν, γείνομαι, γίγνομαι, etc.

Lat. *gens, gentis ; genus,* etc.; cf. *gigno.*

Irl. *ginél, cinéal, cine, cineadh,* famille, race, clan; de *genim, geanaim,* etc., engendrer. — Cymr. *cenal, cenel, cenedl,* race, clan, avec *c* pour *g* comme en irlandais, mais *geni,* naître, *gan, genid,* naissance, etc.

Goth. *kuni,* ags. *cynne,* scand. *kyn,* anc. all. *chunni,* race, tribu, etc. Cf. goth. *keinan,* germinare.

Nous retrouverons cette rac. *gan,* à plus d'une reprise dans les noms du père, de la mère, de la femme, des enfants, et d'autres qui se rattachent aux notions de race et de génération. Les rapprochements qui suivent sont plus isolés, et moins sûrs, mais quelques-uns conduisent à des significations d'un caractère plus spécial.

2). Scr. *trapâ,* famille, probablement de *trp, tarp,* gaudere, exhilarare, comme aussi *trapâ,* gloire, célébrité, plutôt que de *trap,* pudere, d'où *trapa,* honte, etc.

Cf. au § 276, 7, les noms européens du village, du domicile, de la maison, de la tribu, qui paraissent se rattacher à cette ancienne désignation de la famille comme source de bonheur. — Une association d'idées analogue semble relier le goth. *heiva,*

.s. anc. *hiwan*, scand. *hî*, plur. *hiu*, anc. all. *hîwo*, etc., mile. maison, etc., au scr. *çiva*, *cêva*, bonheur, bien-être, .. quiescere, avec affaiblissemeut de la voyelle. Cf. § 276, 6,e aux termes comparés, il faut ajouter le lat. *civis*, primitivem membre de la famille, osq. *kevs*, d'où *civitas*,-*atis*, qui rappe le scr. *çivatâti*, ce qui donne le bonheur, heureux, propice.

3). Scr. *ćaraṇa*, famille, race. (Wilson. Dict.), aussi acti d'errer ça et là, de *ćar*, errare — Ce nom paraît remonter temps de la vie pastorale, d'autant mieux que nous avons vu d river de la même racine plusieurs termes qui s'appliquent pâtre, au pâturage, et au bétail. (Cf. § 164, 3.)

Comme *ćar* devient *ćal*, d'où *ćalana*, errant, *ćalat*, mobile, et je compare l'anc. slave *kolieno*, race, tribu, rus. *pokoliene*, f mille, etc. Le sens de genou pour *kolieno*, provient de celui d'a ticulation mobile ; cf. *ćlienŭ*, *ćlanŭ*, articulation, membre, et p *kolanko*, id. Voy. aussi le § 199, B. 1. Il est probable que l'ar sl. *ćloviekŭ*, homo, rus. *ćeloviekŭ*, pol. *czlowiek*, etc., dérive de la même racine, et désignent l'homme comme l'être actif mobile. Tel est également la signification du sansc. *ćarshaṇi*, q s'emploie au pluriel pour *homines*, *populus*, et que le Dict. Pétersb. rapporte à la rac. *ćar*. Un autre terme d'une affin encore plus immédiate est l'anc. slav. et rus. *ćeliadĭ*, famill pol. *czeladź*, boh. *ćeled*, etc. Ces noms, conservés par les Slav seulement, semblent indiquer, ainsi que d'autres encore, que c peuples sont restés plus longtemps attachés à la vie pastora dans les steppes de l'Asie, que leurs confrères européens.

4). Scr. *âli*, race, famille, lignage ; proprement ligne continu série. Orig. incert.

Irl. ers. *ál*, race, tribu ; *álach*, id.

Rapprochement spécieux, mais douteux, à cause du verbe i *alaim*, *ailim*, nourrir, allié au lat. *alo* et qui manque en sanscr — Il est curieux que l'arabe *âl*, signifie aussi famille, race, pr géniture.

5). Scr. *vañça*, famille, race ; puis multitude, assemblée ; pe être de *vaç*, gratum habere, favere, desiderare.

Irl. *fonsa*, troupe, bande; sens secondaire.

6). Scr. *ibha*, famille, état de maison, serviteurs. (Cf. t. I, p. 69.) Orig. incert. [1].

Anc. all. *eiba*, en composition seulement dans quelques noms de lieux, comme *Wetareiba*, *Wingarteiba*. (Graff. *Spr. Sch.* t. I, voc. cit.), et équivalent à *gouwi*, district, pagus, etc. L'extension de sens se comprend aisément.

Sur l'irl. *ibh*, *aibh*, tribu, pays, etc., que donnent O'Reilly et O'Brien, mais qui est contesté par Stokes, voyez la note qui correspond à la page 69 du premier volume dans les additions et corrections.

§ 291. — L'INSTITUTION DU MARIAGE.

S'il est certain que la famille est la base de toute société humaine, il ne l'est pas moins que le mariage constitue la condition nécessaire de tout développement complet de la famille, parce que seul il assure d'une manière permanente les rapports mutuels et les droits respectifs des membres qui la composent. Il importe donc de montrer d'abord que le mariage existait chez les anciens Aryas. Les preuves de ce fait ne font pas défaut, et sont de nature à ne laisser aucun doute.

1). La rac. scr. *vah*, vehere, ducere, avec ou sans les préfixes *ud* et *vi*, se prend aussi dans le sens plus spécial de *ducere uxorem*. De là un bon nombre de dérivés, tels que *vahyâ*, épouse, litt. ducenda, *ûḍhâ*, femme, part. passé de *vah*, c'est-à-dire ducta, *anûḍhâ*, fille non mariée, non ducta, *navôḍhâ* (*nava* + *ûḍhâ*), nouvelle mariée, fiancée, bru, *vôḍhar* (de *vah* + *tar*), *vivôḍhar*, époux = ductor, *udvâha*,*-ana*, mariage, *vahatu*, *vivâha*, noce, *vivâhya*, gendre, etc.

[1] Wilson donne bien une rac. *ibh* (*imbhayati*) to collect, accumulate, qui expliquerait *ibha*, mais elle ne se trouve, ni dans les *Radices* de Rosen et de Westergaard, ni dans le Dict. de Pétersbourg.

Cette acception spéciale de *vah* se retrouve aussi en zend pour le *vaz* correspondant. Ainsi, dans le Yaçna, 53, 3, *vazyamnâbyo kainibyô*, nubentibus puellis, d'après Haug (*Gâthâs d. Zor.* II, 34). — Le corrélatif lithuanien *veszti* (*vežu*), ducere, s'emploie de même dans quelques locutions, comme *mart-vežis*, celui qui conduit l'épouse chez l'époux; en allemand *brautführer*, *marcziã parsivezsti*, emmener la mariée chez soi, etc.

Comme en sanscrit, la femme est aussi appelée *vadhû*, *badhû*, *vadhukâ*, et la fiancée *vadhûṭi*, comme de plus on trouve le vêdique *vadhû*, fleuve, synonyme de *vahâ* (Naigh. 1, 13), et *vivadha*, fardeau, joug, route, etc., on a conjecturé que *vadh* était la forme primitive de *vah* [1]; mais cela est plus que douteux. La forme *vah*, en effet, se retrouve dans la plupart des langues congénères, zend *vaz*, grec ἔχω, ὄχος, ὀχέω, lat. *veho*, goth. *vigan*, etc. (Cf. t. I, p. 137, et § 199. A. 1.), et *vadh* est également représenté dans plusieurs de ces langues. En sanscrit, comme ailleurs, les deux formes doivent avoir coexisté, et l'une ne semble pas plus primitive que l'autre. Il se peut même qu'elles soient en réalité foncièrement distinctes.

En zend, la rac. *vadh*, synonyme de *vaz*, d'où *vaidhi*, fleuve, cf. vêd. *vadhû*, se prend aussi dans le sens de *uxorem ducere*. (Spiegel, *Avesta* II, 26. Introd., et *Z. S.* V, 232), et rend ainsi compte du sanscrit *vadhû*, uxor. De là également l'afghan, *vâda*, mariage; mais ce qui est plus important, c'est de voir reparaître cette signification spéciale dans plusieurs langues européennes. Ainsi :

Lith. *westi* (*wedù*), conduire et épouser; d'où *wedys*, prétendant, *wedlys*, fiancé, *wedéklys*, jeune homme nubile, *ne-wedélis*, homme non marié, *pa-wadà*, femme en secondes noces, *su-wedimmas*, mariage, *par-wedininkai*, ceux qui amènent l'épouse, les paranymphes *par-westuwes* (pl.) les noces et le repas de noces, etc., etc.

Boh. *wdam*, nubo. (Cf. slav. *vesti*, *vedã*, ducere, etc.),

[1] Benfey, *Gr. W. L.* I, 356.

source dans l'ang.-saxon *weotoma, weotuma*, dot, chez les Francs *witma*, chez les Bourgondes *wittemon*, rac. *wit* = scr. *vid*; mais le corrélatif *widamo*, en anc. allem. devrait être régulièrement *wizamo*, ainsi que le remarque Graff. (*Deut. Spr. sch.* I, 778). Il est possible que la ressemblance des racines *vadh* et *vid* ait introduit quelque confusion dans les dérivés.

3). Le scr. *gam*, ire, adire, aggredi, s'emploie par euphémisme pour *coire cum feminâ*. De là *gama, gamana*, cohabitation, *gamya*, ad coitum pronus, *gamyâ*, coitu adeunda, aussi *gantrî*, au masc. *gantar*, celui qui cohabite avec une femme.

On reconnaît ici sans peine le gr. γαμ, dans γάμος, noce, et *coitus*, γαμέω, épouser, donner en mariage, et *coire*, γαμετής,-τή, époux, épouse, etc., et aussi γαμβρὸς, époux et gendre, que l'on compare, mais sûrement à tort, avec le scr. *ǵâmâtar*, dont l'origine est tout autre [1].

Je crois qu'il faut également y ramener le lith. *gimti* (*gemu*), qui ne signifie plus que naître, mais qui a pu avoir le sens actif d'engendrer, comme le dérivé *gaminti* (*gaminu*), et le causatif *gymdyti* (*gymdau*). Le rapprochement proposé jusqu'ici avec le scr. *ǵan*, nasci et generare, a contre lui le changement de *n* en *m*, fort insolite quand il n'est pas motivé par l'influence d'une labiale subséquente. C'est aussi à la rac. *gam, gem*, que se rattache peut-être le lith. *gentere*, ou *gente*, gén. *genters*, belle-sœur, femme du frère, qui semble répondre au scr. *gantrî*, coitu adeunda, avec *n* pour *m* devant *t*. Toutefois l'analogie du lat. *janitrix*, etc., qui viendra plus loin, laisse quelque doute à cet égard.

Ce qui est plus certain, c'est que l'irlandais *gamh*, femme, appartient aussi à ce groupe.

4). Une racine très-semblable à la précédente, et peut-être primitivement alliée, est le scr. *yam*, regere, coercere, puis prehendere, sumere, sustentare, et, dans les Vêdas, comme *gam*,

[1] Cf. plus loin § 299, 1. Bopp (*Verg. Gr.* I, 212), rattache γαμέω au scr. *ǵam*, dans le composé *ǵampati* (duel), femme et mari collectivement; mais le Dict. de Pét. y voit une altération du synonyme *dampati*.

re, adire. Avec le préfixe *upa*, sub, elle prend l'acception spéciale de uxorem ducere, in matrimonium ducere. De là *upayama*, *upayamana*, mariage, *upayantar*, époux, et, sans le préfixe, *yâtar*, femme du frère du mari, par suppression de l'*m* devant le *t*, et *yantrakâ*, sœur cadette (mariée?) de la femme.

A *yâtar* correspond, avec le même sens exactement, l'anc. slave *iĕtr*, (*iĕtrŭ?*) leviri uxor (Dobr. *Inst.*, p. 112), *iĕtruvĭ*, cognata, où cependant la nasale est conservée, comme dans le scr. *yantar* et *yantrakâ*, et la racine elle-même se retrouve dans *iĕti*, prehendere, au prés. *imă* = *yam*. Cf. rus. *iatrovĭ*, femme du frère du mari, *iatrovĭia*, sœur de la femme du mari, pol. *iătrew*, ill. *jetarva*, belle-sœur dans le même sens. Je crois reconnaître aussi ce nom dans le lithuanien *inte*, femme du frère, synonyme, mais distinct, de *gente*, et dont le génitif *intês* a dû être plus anciennement *inters* = scr. *yantaras*, de même que l'on trouve *gentês* à côté de *genters*, comme génitif de *gente*.

Un autre rapprochement remarquable se présente dans le gr. εἰνατέρες, et le lat. *janitrices*, qui désignaient les femmes de deux frères. Une commune dérivation de la rac. *yam* est ici très-probable, mais le mode de formation reste incertain. Ou bien l'*n* a remplacé l'*m* primitive, comme dans ἡνία, bride, de *yam*, coercere, et *janitrix*, pour *jamitrix*, a pris une voyelle de jonction, comme *genitor*, scr. *ġanitar*, père, de *ġan*, ou bien le latin est parti d'un thème *yantrî*, pour intercaler un *i* inorganique. Pour le gr. εἰνατήρ, dont l'α de jonction offrirait une nouvelle irrégularité, on peut présumer encore une autre cause d'altération. Ce mot, en effet, s'écrit aussi εὐνατήρ, εὐνάτωρ, εὐναστήρ, au fém. εὐνάτειρα, εὐνάστρια, et se rattache alors à εὐνάζομαι, de εὐνή, lit, avec le sens de compagnon ou compagne de lit, époux, épouse. Ceci conduirait à une tout autre origine, car εὐνή, lit, que l'on rapporte à ἄυω, dormir, n'a plus rien de commun avec la rac. *yam*. Comme il est impossible, cependant, de séparer εἰνατέρες de *janitrices*, il faut admettre que la forme grecque a été modifiée par analogie avec εὐνατήρ, dont la ressemblance était purement fortuite.

5). Les termes qui précèdent suffisent déjà à prouver que le mariage existait chez les anciens Aryas, et l'examen d'autres noms des membres de la famille le démontrera mieux encore. Peut-on retrouver aussi quelques traces des usages qui s'y rattachaient en ce qui concerne les fiançailles, la noce, la dot, etc.? Ces usages, naturellement, ont beaucoup varié dans le cours des siècles, et les traits de ressemblance qu'ils offrent peuvent résulter en bonne partie de la nature même des choses. Une étude comparée de ces coutumes chez les divers peuples de race arienne serait sûrement instructive; mais je dois me borner ici aux indications nécessairement un peu vagues que l'on peut découvrir encore dans les langues.

a). Quant aux fiançailles d'abord, le contact des mains a été de tout temps le symbole naturel d'une promesse donnée, surtout en ce qui concerne le mariage, et nos langues modernes ont conservé beaucoup de locutions qui s'y rapportent. Ainsi la femme *donne* sa main que le prétendant *demande*, etc. Ces façons de parler remontent sans doute à la plus haute antiquité, car on les retrouve en Orient comme en Occident. En sanscrit, le mariage est appelé *karagraha* ou *pâṇigraha*, la prise de la main (cf. Manu, III, 43), et dans le Rigvêda (X, 18, 8) *hastagrâbha*, le preneur de main, désigne l'époux. On disait aussi, pour mariage, *hastêkaraṇa* ou *paṇâukaraṇa*, littér. l'acte dans la main. Le persan *dast-paymân*, la promesse de la main, signifie le cadeau de noce offert par l'époux, la dot et le lit nuptial. Le grec ἐγγύη, fiançailles, et caution, pacte, d'où ἐγγυητή, fiancée, semble se lier, comme ἐγγύος, garant, et ἐγγύς, proche, près de, à un ancien nom de la main, *angu*, conservé seulement peut-être dans le scr. *angushṭha*, pouce, c'est-à-dire qui se tient sur la main. (Cf. Benfey, *Gr. W. L.* II, 18, et le scr. *anga*, membre). La *dextrarum junctio* faisait partie, chez les Romains, de la cérémonie des noces. L'anc. slave *ob-rặčĭnikŭ*, sponsus, *ob-rặčenitsa*, nupta, dérivent du nom de la main, *rặkŭ*, d'où *ob-rặčati*, devovere. En polonais, on dit *za-rĕczać*, fiancer, *za-rĕczyny*, fiançailles, *za-rĕczona*, fiancé, illyr. *za-rucnik*, de *rĕka*, *ruka*, main, etc., etc.

—— Des expressions analogues se trouveraient sans doute encore ailleurs que dans les langues ariennes.

b). Au temps de la vie pastorale, et quand les troupeaux constituaient la principale richesse, la dot des filles consistait en bétail, et surtout en vaches, l'animal domestique le plus précieux. Le terme primitif qui désignait ce genre de dot, et que le sanscrit a conservé, paraît avoir été *gôdâna*, le nom des vaches. Les Indiens des temps épiques appelaient ainsi une cérémonie qui précédait le mariage, et à l'occasion de laquelle on donnait des vaches. Ainsi, au premier livre du Ramâyana (63, 21), le roi Djanaka accorde la main de ses filles aux fils de Daçaratha, et invite en même temps ce dernier à accomplir le *gôdânamangala*, l'heureuse cérémonie du *gôdâna*. Au chapitre suivant, Daçaratha distribue quatre cent mille vaches aux brahmanes, tandis que le roi de Mithila en donne un nombre égal pour la dot de ses filles. Aux temps plus reculés, on restait sûrement loin de cette prodigalité royale et poétique, mais l'usage existait sans doute de toute antiquité. Dans le Rigvêda, l'épithète de *gôda*, *gôdatra*, c'est-à-dire donneur de vaches, est appliquée au dieu Indra, comme au dispensateur des biens les plus désirables.

On sait que, dans Homère, les jeunes filles recherchées en mariage sont appelées ἀλφεσίβοιαι (Iliade XVIII, 594), c'est-à-dire qui obtiennent des vaches de la part de leurs prétendants, et cette épithète équivalait à celle de *formôsa*, ou *amoris digna*. L'anc. allemand *faderfio*, ang.-sax. *faedhering feoh*, patris pecus, désignait la dot reçue du père par la fille, et de là vient encore l'expression anglaise de *maidenfee* pour la dot en général [1]. Tacite déjà nous apprend que les *boves* figuraient au nombre des cadeaux de noce chez les anciens Germains. En irlandais, les mots *crodh*, *spré*, *spréidh* signifient à la fois bétail et dot. (Cf. § 173.) Ce sont là toutefois des analogies générales, mais je crois retrouver chez les Slaves une trace plus directe du *gôdâna* sanscrit.

En polonais *gody*, désigne les noces, *godowy*, ce qui concerne

[1] Grimm, *Deut. Rechtsalt*, p. 429.

les noces, *godownik*, le père de la mariée. N'y aurait-il pas là un souvenir obscurci du don des vaches, qui précédait et accompagnait la cérémonie nuptiale ? Cette conjecture semble se confirmer par un autre terme polonais qui a vieilli, savoir *godne*, tribut que les tenanciers offraient à leurs seigneurs à l'occasion de quelque fête. Comme on retrouve un usage tout semblable dans quelques parties de l'Allemagne, où ce cadeau, appelé *brautvieh*, bétail de l'épousée, était offert par les vassaux lors du mariage de la fille du seigneur [1], il est assez probable que le polonais *godne* avait la même origine, ce qui le rapprocherait plus encore du *gôdhâna* indien. Je ne sais si les autres peuples slaves offrent aussi quelque trace du mot et de la chose.

c). Les analogies signalées au n° 1, entre les termes relatifs au mariage qui se rattachent à la rac. *vah*, vehere, indiquent que l'époux emmenait sa femme sur un char ou un cheval, coutume qui se retrouve chez plusieurs peuples européens. Pour les Grecs, cf. Hésiode, *Scut. Herc.* v. 273, etc., et Suidas, au mot ζεῦγος. Il n'y a rien là, toutefois, d'assez caractéristique pour en inférer une origine commune [2].

[1] Cf. Ersch et Gruber. *Encycl.*, au mot *Austeuer*.

[2] Depuis que ceci est écrit, il a paru dans les *Indische studien* de Weber (t. V, p. 257), un travail d'un grand intérêt du docteur Haas sur les cérémonies vêdiques du mariage d'après les *Gṛhyasûtrâs*, précédé d'observations fort instructives de Weber sur l'hymne des noces de *Sûryâ* (Rigv. X, 85), et sur les formules de l'Atharvavêda qui se rapportent au même sujet. Il y a là une foule de détails qui offrent de curieuses analogies avec les usages de l'antiquité classique et de l'Allemagne, et l'auteur (p. 410) en signale plus d'une quarantaine qui doivent avoir une origine commune. Les trois coutumes que nous avons indiquées se trouvent d'abord pleinement confirmées. Ainsi l'époux prenait la main droite de l'épouse dans sa main droite (dextrarum junctio), en prononçant certaines formules (p. 311, 317). L'épouse était emmenée sur un char attelé de deux bœufs blancs (Rigv. X, 85, 10; p. 328). Enfin le père de la mariée offrait à son gendre une vache, destinée dans l'origine au repas de noce, mais que plus tard on emmenait dans la maison de l'époux (p. 303). C'est ce qu'on appelait le *gôdâna*. Dans quelques parties de la Souabe, il est encore d'usage de donner à l'épousée la plus belle vache de l'écurie, et cette vache, *brautkuh*, ornée de fleurs et de rubans, est menée à la suite du char nuptial (p. 455).

Parmi les autres coutumes vêdiques qui se retrouvent dans l'Occident, je citerai

§ 292. — L'ÉPOUX ET L'ÉPOUSE.

Le fait de l'institution du mariage chez les anciens Aryas une fois établi, il importe de rechercher quel en était le caractère au point de vue moral. Rien ne peut mieux nous renseigner à cet égard que les noms primitifs de l'époux et de l'épouse, en tant qu'ils expriment directement les rapports qui existaient entre les conjoints. On peut dire que l'idée qu'ils nous donnent d'un antique ménage arien est favorable de tout point. On voit, par leurs diverses significations, que les deux principes, de l'autorité d'une part, et de la soumission de l'autre, étaient tempérés par l'amour mutuel, et que la dignité de la femme était sauvegardée. Rien n'indique que la polygamie ait été en usage à cette époque reculée, et ce n'est que beaucoup plus tard que l'on en trouve exceptionnellement quelques exemples chez les peuples de sang arien. Il est certain que notre race a toujours été essentiellement monogame, et aucune autre n'a porté plus haut le respect de la femme. Or c'est là un élément important pour apprécier la valeur morale de l'ancienne famille ; car la monogamie seule assure à la femme et à la mère une position honorable, et laisse un développement libre et complet aux affections mutuelles des parents et des enfants.

1). En sa qualité de maître, l'époux est appelé *pati*, ou *pâti*,

comme les plus caractéristiques, l'envoi de deux proches parents de l'époux pour la demande en mariage, le bain de l'épouse, la séparation des cheveux, avec un dard de porc-épic chez les Indiens, avec un fer de lance chez les Romains, la couleur rouge de certains articles du costume de la mariée, la conduite autour du feu domestique, et auprès du fumier de la cour, la réception de l'épouse *aqua et igni*, les plaisanteries et mystifications faites à l'époux, etc., etc. Un travail comparatif plus étendu, et qui comprendrait les usages de tous les peuples de la famille arienne, fournirait sans doute encore bien des rapprochements intéressants. Tout ceci achève de prouver, non-seulement que l'institution du mariage existait chez les anciens Aryas, mais que sa célébration s'accompagnait d'un ensemble très-complet de cérémonies d'une signification en partie symbolique.

de *pâ*, protegere, nutrire, racine d'où dérive aussi le nom père, et qui implique l'idée d'un pouvoir doux et bienfaisant. sens de maître en général se retrouve dans le zend *paiti*, le pe *bad*, l'armén. *pet*, *bed*, le gr. πότης, dans δες-πότης, au fém. δεσπό δεσπότειρα, que nous retrouverons ailleurs, le goth. *faths*, *bruth-faths*, le maître de l'épouse, etc., le latin *potis* devenu adjectif, *pot* dans *pot-esse* = *posse*, etc., et le lithuanien *patis*. signification plus spéciale d'époux appartient encore au gr. πόσι au lith. *patis*.

Mais si l'époux était le maître, l'épouse de son côté était la m tresse relativement au reste de la famille, et l'égale de son pı tecteur, car elle porte, en sanscrit, le titre de *patnî*, comme grec celui de ποτνία et en lithuanien de *pati*, f. Dans cette derni langue *pati*, *patina*, *patéle*, s'applique par extension à la feme d'un couple d'animaux, comme *patis*, *patinas*, au mâle. Cette é thète honorifique, commune aux deux conjoints, caractérise d suffisamment la position respectée de la femme.

2). Un autre nom de l'époux et du maître, de même sens q le précédent, est le scr. *bhartar*, *bharu*, *bharaṇḍa*, de *bhṛ*, *bh* ferre, sustentare, nutrire. Par opposition, la femme est appe *bhâryâ*, *bharaṇyâ*, c'est-à-dire celle qui doit être soutenue, e tretenue, soignée par le mari.

Je ne trouve d'analogue, pour ce dernier, que l'albanais *búr* Le nom de la femme semble conservé dans l'irlandais *bra* pour *barann*, ers. *boirionn*, *boirionnach*; et, à la même racine rattachent sans doute le goth. *bruths*, ags. *bryd*, scand. *brud* *brûda*, anc. all. *brût*, sponsa, conjux; nurus, etc., où l'*û*, com dans d'autres cas, est dû à l'influence de la liquide.

3). L'amour conjugal mutuel est exprimé, en sanscrit, par noms de *priya* et *priyâ*, amatus et amata, pour mari et femme, la rac. *prî*, en zend *fri*, amare.

Au goth. *frijôn*, id., d'où entre autres dérivés *friathva*, amo exactement le zend *friyathva* et le scr. *priyatva*, se rattache scand. *frî*, procus, maritus, ainsi que le verbe *freia*, suéd. *frij* dan. *frie*, all. mod. *freien*, d'où *freier*, amant, pour recherch

la main d'une femme. Cf. aussi *Freya*, la Vénus scandinave.

Le cymrique, qui a perdu la racine verbale, a conservé cependant *prïawd*, conjux, anc. corn, *priot*, armor. *priéd*, d'où *priodas*, mariage, *priodi*, épouser, etc.

4). Un second couple de noms du même sens est, en sanscrit, *kânta* et *kantâ*, amatus, amata, de *kam*, amare.

Ici le féminin seul s'est maintenu dans l'irlandais *coint*, *coinnt*, *coinne*, femme, = *kantî* (?), que l'on a, sûrement à tort, rapproché de *cunnus*.

5). Le scr. *dhava*, mari, homme, qui s'est perdu comme tel presque partout ailleurs, s'est conservé presque partout aussi d'une manière très-remarquable dans le nom de la veuve, *vidhavâ*, c'est-à-dire sans mari [1]; cf. *adhavâ*, id., opposé à *sadhavâ*, avec mari, pour femme mariée. L'accord des langues est ici surprenant, comme on le voit par le tableau qui suit.

Scr. *vidhavâ*.

Pers. *bîwah*, par contraction, comme notre *veuve*.

Lat. *vidua*.

Anc. irl. *fedb* (Zeuss, *Gr. C.* 46), plus tard *feadbh*, *feabh*.

Cymr. *gweddw*, anc. corn. *guedeu*.

Goth. *viduvô*, ags. *widewe*, *wuduwo*, anc. all. *witawa*, etc.

Anc. prus. *widdewu*.

Anc. sl. et rus. *vdova*, ill. *udowa*, pol. *wdova*, etc.

Le grec, qui seul semble faire défaut, serait aussi représenté si, comme le pense Benfey (*Gr. W. L.* II, 273) ἠίθεος, ἠϊθέη, est pour ἠϝιθεϝος = *viduus*, *vidua*, mais dans le sens de non marié, garçon, fille. L'application au masculin ne serait pas une objection, parce que la nature du composé primitif était oubliée, comme en latin, où non-seulement il s'est formé un masculin *viduus*, mais où ce mot se prend dans l'acception générale de privé d'une chose quelconque. Le cymrique *gweddw* s'emploie de même, et l'on dit, par exemple, *eidion gweddw*, pour un bœuf dépareillé, etc. L'anc. allemand a aussi formé un masculin *witwo*,

[1] Cf. le lat. *bivira* = *vidua*, d'après Nonius et Varron, où *bi* répond au *vi* privatif sanscrit, et qui serait en scr. *vivirâ*, viro experta (Kuhn, *Z. S.* III, 400).

all. mod. *witwer*, angl. *widower*, et notre *veuf* répond de tout point au latin *viduus*. Quant au terme grec en question, c'est le η initial qui rend le rapprochement douteux, car il reste inexpliqué.

Maintenant que signifie *dhava* primitivement [1]? Sa racine ne saurait être que *dhû*, agitare, le gr. θύω, etc., mais quel sens spécial faut-il attribuer au dérivé, qui désigne l'homme et le mari? L'explication indienne que donne Wilson, savoir *celui qui fait trembler* (*les enfants*), ne peut être prise au sérieux. Benfey, par une conjecture hardie, et qui aurait une grande portée, voit dans *dhava* le chef de la famille comme sacrificateur, en prêtant à *dhû* le sens du grec θύω, sacrifier, et en faisant remonter ce nom au temps où le culte était encore purement domestique. (*Gr. W. L.* II, 273.) Mais le scr. *dhû*, sûrement distinct de *hu*, ne signifie point sacrifier, et il se présente d'ailleurs une objection décisive dans le nom de la femme, *dhûtâ*, corrélatif de *dhava*, et qui ne saurait s'interpréter comme *la sacrifiée* [2]. Je crois que la vraie solution doit être cherchée beaucoup moins haut, et que ces noms du mari et de la femme se rapportent naïvement, et à la façon de l'ancien langage, aux rapports sexuels des époux. Si l'on compare, en effet *ni-dhuvana*, coitus, et *dhuvana*, agitans, ainsi que *â-dhava*, agitator, concussor, on ne doutera guère que *dhava* ne désigne le mari comme *agitator*, et *dhûtâ* la femme comme *agitata*, nempe *in concubitu*. Le composé *strîdhava*, vir, ne peut signifier autre chose que *mulieris concussor*. C'est là un nom de même nature que *sêktar*, mari, de *sić*, adspergere, *vṛsha*, taureau, de *vṛsh* conspergere, *mêha*, bélier, de *mih*, mingere, comme μοιχός, moechus, de ὀ-μίχω. Cf. goth. *mêgs*, gener.

[1] La question serait vaine si, comme le conjecture Roth (*Nir. Comment.*, p. 32 e D. de P.), *dhava* n'était qu'un mot fictif, imaginé pour expliquer *vidhava*. Mais rien n'autorise, ce semble, une telle supposition pour un terme donné déjà par Yâska comme ancien, confirmé par l'*Amarakôsha*, et employé de plusieurs manières par la langue, soit à l'état simple, soit en composition.

[2] Wilson, Dict. *dhûtâ*, a wife. Ce sens manque, sans autre explication, dans le Dict. de Pétersbourg.

Le scr. *dhava* n'est peut-être pas tout à fait isolé. J'en ai rapproché depuis longtemps l'irl. *dae* ou *dea*, homme, pour lequel, il est vrai, je n'ai d'autre garantie que le Dict. d'O'Reilly, mais qui répondrait à *dhava* exactement comme *noe*, vaisseau, à *nava*, *ràe*, combat, à *rava*, *dia*, dieu, à *dêva*, etc. [1] Si dans *fe-db*, veuve, = *vi-dhava*, le *v* s'est maintenu sous la forme de *b*, c'est que la nature de l'ancien composé était oubliée. Je crois, de plus, reconnaître un synonyme provenu de la même racine *dhû* dans l'irl. *duine*, homo, cf. scr. *dhuvana*, *dhunvat*, *dhunâna*, qui agite, secoue, cymr. *dyn*, corn. et armor. *dén*, avec l'extension de sens de *vir* à *homo*, qui se remarque ailleurs plus d'une fois. Enfin, le nom de la femme, *dhûtâ*, rappelle aussi l'irl. *toth*, id., qui peut être provenu de *doth*.

6). Le composé *dampati* ou *dañpati*, désigne au duel l'époux et l'épouse collectivement, et les grammairiens indiens l'expliquent par *dam*, femme, et *pati*, mari. Comme *dam* toutefois ne se retrouve point ailleurs dans cette acception, et que *dampàti*, au singulier, épithète du dieu Agni, signifie chef de maison, et maître en général, il est évident que *dam* est ici le nom vêdique de la maison = *dama*. (Cf. Kuhn, Z. S. IV, 314, et Dict. de P. v. cit.). Le duel s'applique donc aux époux en tant que chefs de la famille. Haug retrouve ce composé dans le zend *dĕñgpati*, maître de maison, qu'il explique de la même manière. (*Gâthâs d. Zor.* II, 129.)

D'après Benfey (Z. S. IX, 110) et le Dict. de P., c'est à cet ancien nom que se rattache aussi le gr. δεσπότης, et δέσποινα pour δεσποτνια, dont le δες représenterait le nominatif primitif de *dam*, qui a dû être *dams* ou *dañs*. Cf. le zend *dĕñg*. Ce rapprochement très-plausible fait tomber celui que l'on avait établi jusqu'alors entre δες et le scr. *dâsa*, esclave, déjà suspect à cause de la différence de quantité de la voyelle. Benfey a remarqué d'ailleurs avec raison que l'épithète vêdique de *dâsapatnî*, appliquée aux eaux personnifiées, et d'où l'on inférait un masculin *dâsapati*, ne

[1] *De l'affinité des langues celt. avec le sanscrit*, p. 29.

signifie point maîtresse des esclaves, mais bien celle qui a les démons (*dâsa*) pour maîtres.

Je dois ajouter, toutefois, que dès lors Sonne a proposé encore une autre conjecture en cherchant dans δεσπότης, pour ἑδεσποτης, un corrélatif mutilé du scr. *sadaspati*, maître de maison. (*Z. S.* X, 136.)

7). En fait de noms plus isolés, et propres à caractériser la position de l'épouse, j'indique encore comme possibles les rapprochements suivants :

a). Scr. *vaçâ*, *vaçakâ*, femme soumise, obéissante, aussi fille (filia) et sœur du mari, *vaçagâ*, c'est-à-dire qui va suivant la volonté ou l'autorité, *vaça*. — La racine est *vaç*, velle, desiderare.

Comme cette racine devient *uç* dans plusieurs dérivés tels que *uçig*, dévoué, zélé, *uçanâ*, avec zèle, etc., on peut y rattacher le latin *uxor*, soit de *uc-tor* = hyp. *uçtar*, *vaçtar*, soit d'une forme *vaksh*, désidératif de *vaç*. Toutefois on peut aussi penser, avec Pott et Ebel (*Et. F.* I, 9 ; *Z. S.* IV, 450), à la rac. *vah*, ferre, *uxor*, de *vector* ou *vehstor*, ce qui doit s'entendre de la femme comme de celle qui *porte* les enfants, pendant la grossesse.

b). Scr. *vanitâ*, épouse, maîtresse, femme aimée, de *van*, ou *ban*, colere, honorare, servire.

Ici probablement, avec des suffixes différents, l'irl. *ban*, *ben*, *bean*, femme, épouse, cymr. *benyw*, id., *benen*, jeune femme. Il semble difficile d'en séparer le béotien βανὰ,-ηκος, que l'on considère comme une variante de γυνὴ, pour γϝάνα. (Cf. Kuhn, *Z. S.* I, 129.)

c). Scr. *satî*, épouse vertueuse, féminin de *sat*, bon, excellent, vertueux.

Anc. irl. *sétche*, uxor. (Zeuss, *Gr. C.* 22, 988), *séitche* (O'R. = *satikâ*? — Toutefois Siegfried et Stokes (*Ir. Gl.*, p. 124) comparent *sét*, via, le goth. *sinths*, d'où *ga-sintha*, compagnon.

8). Je laisse de côté, comme n'intéressant pas au même degré les rapports de la famille, les noms des époux qui ne désignent que l'homme et la femme en général, tels que le scr. *ğâyâ*, *ğani*

ǵanikâ, épouse, et femme, de *ǵan*, gignere, dont les corrélatifs se retrouvent dans toutes les langues ariennes, zend. *gĕna*, pers. *ǵan*, *zan*, armén. *gin*, gr. γυνή, irl. *gean*, goth. *qvinô*, etc., anc. sl. *jena*, etc. A cette classe appartient aussi sans doute le lat. *maritus*, qui ne provient point de *mas*, *maris* (pour *masis*), *masculus*, comme le prouve le féminin *marita*, mais qui se rattache au scr. *marta*, *martya*, homo, et mortalis, *martyâ*, f. mulier, de la rac. *mṛ*, mori. Cf. pers. *mard*, armén. *mart*, homme, et, au féminin, avec un sens plus limité, le crétois μάρτις, jeune fille, et le lith. *marti*, bru, belle-fille.

§ 293. — LE PÈRE ET LA MÈRE.

Il faut distinguer, dans toutes les langues, deux catégories des noms du père et de la mère. Les uns procèdent directement de l'enfant, et sont empruntés à ses premiers bégaiements; on ne saurait y voir que de pures onomatopées sans aucune signification propre. Les autres rentrent dans la classe des formations régulières, et expriment, ou ont exprimé, les rôles attribués aux deux parents. Les premiers, les plus nombreux de beaucoup, présentent naturellement de fréquentes ressemblances chez les peuples les plus divers, par cela seul que les organes de la parole, surtout au moment de l'enfance, sont les mêmes partout, et dès lors ces analogies ne prouvent rien pour une origine commune. Les autres s'expliquent, ou devraient s'expliquer par les langues particulières, mais ils restent souvent obscurs à cause de leur ancienneté même.

Un savant linguiste allemand, M. Buschmann, a réuni et comparé les noms du père et de la mère dans une foule de langues des deux mondes [1]. Il montre qu'ils se réduisent à un nombre limité d'articulations, lesquelles sont précisément celles que fait entendre l'enfant dès ses premiers efforts pour parler. Les labiales

[1] *Ueber den Naturlaut.* Abhand. d. Berl. Akad. 1852, p. 391.

et les dentales y règnent presque exclusivement, à côté de leurs nasales respectives, avec ou sans réduplication. De là les formes *pa*, *ba*, *ta*, *da*, *ma*, *na*, ou bien *ap*, *ab*, *at*, etc., *apa*, *aba*, *ata*, etc., ou, enfin, redoublées, *papa*, *tata*, *mama*, *nana*, qui se retrouvent également dans l'ancien et le nouveau continent. Buschmann observe que les labiales *pa*, *ma*, dominent dans le premier, et les dentales *ta*, *na*, dans le second; mais il y a bien des exceptions à cette règle générale. On a remarqué aussi, non sans raison, que les consonnes fortes figurent d'ordinaire dans les noms du père, comme les douces et les nasales dans ceux de la mère, et, bien que ici également les exceptions ne manquent pas, cette espèce de symbolisation instinctive des sentiments naturels se révèle d'une manière assez prononcée [1]. Les gutturales et l'*r* y paraissent très-rarement, et indiquent alors une origine étymologique, et non purement imitative.

Dans la famille arienne, la plupart des formes indiquées se sont produites avec plus ou moins d'extension, mais trois seulement peuvent être considérées comme ayant appartenu à la langue primitive, savoir *ta*, *pa* et *ma*, avec leurs variantes et réduplications. Les deux dernières surtout, appliquées respectivement au père et à la mère, offrent ceci de remarquable que, dès les temps les plus reculés, elles ont pris le caractère de termes significatifs.

1). Le scr. *tata* ou *tâta*, père, et, en général, terme d'affection adressé à un enfant, à un ami, etc., n'est évidemment qu'une articulation enfantine, bien qu'il ait pris ultérieurement le sens de vénérable, respectable, et qu'on l'ait rattaché à la rac. *tan*, extendere, scil. prosapiam. C'est ce que prouvent les analogies de plusieurs idiomes complétement étrangers au sanscrit. Je ne parle pas du mordouine *tatai*, du karélien *tato*, de l'esthonien *taat*, *tättä*, etc., parce que les langues finnoises contiennent beaucoup de mots ariens; mais, en Afrique, le Congo et Angola

[1] Comme exemples d'exceptions à la règle, on peut citer, pour les noms du père, le géorgien *mama*, waigiou et soumenap (archipel malais) *mama*, nouv. holl. *mammun*, tarahumara (Amér.) *nono*, pieds-noirs (id.), *ninnah*, albanais *nan*, etc., pour la mère, l'araucan *papai*, le cora *tite*, le pana *tita*, le sansc. *attâ*, etc.

tata, le bongo *tati*, et, en Amérique, le moxa et sapibocona *tata*, le vilela *tate*, le mexicain *tatli*, le nez-percé *tota*, etc., ne sauraient à coup sûr provenir d'une racine sanscrite. Cependant, il ne faudrait pas conclure de ces coïncidences lointaines contre une origine commune pour celles qui se remarquent dans la sphère même des langues ariennes. Il est certain que d'anciennes onomatopées se conservent souvent à travers les siècles, et que retrouvées dans les diverses branches d'une même famille de langues, elles concourent à en démontrer l'unité primitive. On ne s'expliquerait pas, sans cela, pourquoi les analogues du scr. *tata*, dans les autres langues ariennes, sont plus nombreux que dans celles du reste du globe entier. Nous trouvons, en effet, pour le père :

En Orient, le bengali et hind. *tat*, le laghmani (Caboul) *tâtiyâ*, l'ossète digor. *dada*.

En Europe, le gr. τέττα, le lat. *tata*, l'irl. *daid*, ers. *taididh*, le cymr. *tad*, anc. corn. *tat*, armor. *tât*, *tâd;* l'anc. all. *toto* (patrinus); frison *tote;* le lith. *tētis*, *tētátis;* le rus. *tiatia*, boh. et serbe *tata*, pol. *tatus'*, *tatun'*, etc., l'alban. *tátē*, etc.

Une application de cette forme au féminin se trouve dans l'anc. all. *tota*, admater, le lith. *tettà*, slave *teta*, *tetka*, tante. Cf. τηθίς?

2). Le féminin scr. *attâ* désigne la mère, une sœur aînée, une tante plus âgée que la mère, et trouve son unique corrélatif dans le goth. *aithei*, mère. C'est là une des exceptions à la règle signalée plus haut, et dont on ne remarque ailleurs que peu d'exemples, tels que le finland. *äiti*, le zamuca (Amérique) *ote*, le koliouche *attli*. En général, cette forme s'applique au père, comme la précédente. (Cf. Buschmann. l. cit., p. 410.)

Dans la famille arienne, nous trouvons, au masculin, le pers. *atâ*, *itâ*, l'ossèt. *adà*, le gr. ἄττα, le lat. *atta* (terme de respect adressé aux vieillards), l'anc. irl. *aite*, mod. *oide*, père nourricier, pour *aitte* (Stokes. *Ir. Gl.*, n° 1078), le goth. *atta*, anc. all. *atto*, all. suisse *aetti*, l'anc. sl. *otĭtsĭ*, rus. *otetsŭ*, boh. *otez*, illyr. *otaz*, etc.

3). Les types *pa* et *ma*, répandus au loin dans le monde entier,

sont aussi les plus intéressants pour l'histoire de la famille chez les anciens Aryas. On ne saurait douter de leur nature purement phonique, et imitative des premières syllabes de l'enfant, quand on les voit reparaître chez les peuples les plus divers. Les formes redoublées *papa*, *mama*, si familières à nos oreilles européennes, ont frappé de surprise plus d'un voyageur qui les retrouvait chez les nègres de l'Afrique, comme chez les sauvages de l'Amérique et de l'Océanie. Ce qui est propre aux langues ariennes, c'est que généralement ces termes, simples ou redoublés, y sont restés l'apanage du parler enfantin, tandis que, de toute antiquité déjà, ils ont reçu un caractère plus grave, et même un sens précis, au moyen d'un suffixe de dérivation. La terminaison *tar*, qui forme des noms d'agents se reconnaît également dans les thèmes *pâtar* et *mâtar*, lesquels sont communs à la plupart des langues de la famille. Le sanscrit, qui nous offre ordinairement les formes les plus primitives, a moins bien conservé le nom du père que les langues européennes, et n'a plus déjà que le thème affaibli *pitar;* mais cette légère altération même témoigne de la haute ancienneté de ce terme, puisqu'elle se retrouve dans le zend *pitar* et *ptar*. Le nom de la mère, *mâtar*, à côté du *mâ* primitif, s'est mieux maintenu partout. Je mets ici en regard les formes qui correspondent pour les deux parents.

Scr. *pitar* (nomin. *pitâ*).	*mâtar* (nomin. *mâtâ*).
Zend. *pitar*, *ptar*.	
Pers. *padar*, *pid*. . . .	*mâdar*, *mâzar*, *mâd*, *mâru*.
Belout. *pitha*.	*mâth*.
Boukhar. *peder*.	*mader*.
Afghan. *pelar*.	*môr*.
Armén. *haïr* [1].	*maïr*.
Ossèt. *fid*.	*made*, *mad*.
Grec. πατήρ.	μήτηρ.
Lat. *pater*.	*mater*.
Anc. irl. *athir (athair)*.	*máthir (mathair)*.

[1] Le *p* initial devient souvent *h* en arménien (Cf. Bopp. *Verg. Gr.* I, 550).

Goth. *fadar.* ......
Ang.-sax. *faeder.* . . . *modor.*
Scand. *fadir.* . . . . . *modir.*
Anc. all. *fatar.* . . . . *môter.*
Lith. . . . . *mote, motere,* mère et femme.
Anc. sl. . . . . *mati* (gén. *matere*).
Rus. . . . . *mátĭ.*
Pol. boh. . . . . *matka.*
Illyr. . . . . *matti* (gén. *mattere*).

Pour former les thèmes *pâtar* et *mâtar*, il semble évident que les anciens Aryas ont rattaché les articulations enfantines *pa* et *ma* à deux racines verbales qui se sont trouvées offrir un sens approprié, savoir *pâ*, tueri, servare, et *mâ*, efficere, creare, proprement metiri. Bien qu'en fait ces racines n'eussent rien de commun avec les deux syllabes instinctives, il n'en résulte pas moins que l'ancienne langue a voulu désigner le père comme le *protecteur* des enfants, et la mère comme *celle qui les met au jour*. Il est curieux de trouver dans le Rigvêda (I, 61, 7, et ailleurs) un masculin *mâtar* avec le sens de créateur.

4). La signification de *protecteur*, pour le père, appartient sans doute aussi au scr. *âvuka*, de la rac. *av*, tueri, juvare. Ce terme, il est vrai, ne figure que dans le langage dramatique, mais son ancienneté semble démontrée par les analogies de plusieurs noms européens de parenté. Ainsi :

Lat. *avus*, *avia*, aïeul, aïeule, *avunculus*, oncle.

Cymr. *ewa*, oncle, *ewythr*, id. ; anc. corn. *euiter*, armor. *eontr*, avec une nasale ajoutée. Cf. scr. *avitar*, protecteur.

Goth. *avô*, aïeule, scand. *afi* (?) avus, *âi*, proavus.

Lith. *awynas*, oncle maternel, *awynēnē*, tante par l'oncle.

Anc. sl. *uietsĭ*, oncle, *uika*, tante; rus. *uĭ*, oncle maternel, pol. *wuy*, id. *wuyna*, tante, ill. *uz* m. *ujna*, f. — Ici *ui* est pour *avi*.

L'anc. all. *oheim*, ags. *eám*, all. mod. *ohm*, renferme aussi peut-être ce nom de l'ascendant, mais sa formation reste obscure.

5). Plusieurs appellatifs sanscrits du père et de la mère se rat-

tachent naturellement à la rac. *ǵan*, gignere. Ainsi *ǵa*, *ganya*, *ǵanaka*, *ǵanana*, *ǵnâti*, *praǵana*, pour le père, *ǵanî*, *ǵanyâ*, *ǵananî*, *praǵanikâ*, *praǵâyini*, pour la mère. En grec, on trouve de même γονεὺς, père, et γονὰς, mère, de γένω, γείνω, etc. Ce qui est digne de remarque, c'est l'accord qui se montre entre les formations suivantes. Scr. *ǵanitar*, père, *ǵanitrî*, mère; gr. γενετὴρ, γενέτωρ, et γενέτειρα; lat. *genitor* et *genitrix*, irl. *geinteoir*. La racine, ainsi que le suffixe, sont restés vivants dans les quatre langues également, mais l'identité de formation ne semble pas moins indiquer une commune provenance d'un thème arien primitif.

L'irl. *gaid*, père, dont le *d* non aspiré témoigne d'une nasale supprimée, fait présumer un ancien thème *ganti*. Cf. lith. *gentis*, parent.

6). J'ajoute encore quelques noms empruntés au parler des enfants, et dont l'extension, considérable ailleurs, est plus restreinte dans les langues ariennes.

a). A la forme *am*, variante de *ma*, appartient peut-être le scr. *ambâ*, mère, dimin. *ambikâ*; plus sûrement le latin *amita*, tante, et l'anc. all. *amma*, nourrice. Cf. Buschmann, l. cit. p. 414, pour les comparaisons générales.

b). La forme *an* se montre dans l'ossète *anà*, *anna*, père, et l'anc. all. *âno*, aïeul, *ana*, aïeule. D'après le glossaire de Cormac, les Irlandais païens appelaient *Ana* la mère de leurs dieux. (Cf. Buschmann, p. 418.)

c). Le thème redoublé *nana* a reçu des applications variées. Le pers. *nânâ*, belout. *nâño*, désigne l'aïeul maternel, l'albanais *nan*, *nanna*, le père, le gr. νάννη, νέννα, la tante, l'irl. *naing*, la mère, le cymr. *nain*, l'aïeule, etc. (Cf. Buschmann, p. 416.)

Ces transitions de sens du père à la mère, et de tous deux à l'aïeul et à l'aïeule, à l'oncle et à la tante, puis à la nourrice, sont partout fréquentes; car l'enfant qui donne ces noms ne peut que répéter le petit nombre de sons articulés qui constituent toute sa langue.

§ 294. — L'ENFANT, LE FILS ET LA FILLE.

Nous sommes ici en présence d'une grande variété de termes, même pour les temps les plus anciens, mais tous ne nous intéressent pas au même degré. Ceux-là seulement sont importants qui peuvent jeter du jour sur la constitution de la famille primitive et la vie domestique, et nous les mettrons en première ligne. Quant à ceux qui n'expriment que les relations de descendance, nous pourrons nous borner à une indication plus rapide des analogies observées.

1). Je commence par le scr. *putra*, fils, *putrî*, *putrikâ*, fille, d'où *pâutra*, petit-fils, très-répandu en Orient, et conservé par quelques langues européennes. Ainsi :

Zend *puthra*, pers. *pusar*, *pisar*, *pûr*, *pûrah*, belout. *potra*, siahpôsh *putra*, tirhaï *putur*, laghmani *pulte*, deer. *pû*, etc.

Lat. *puer*, *puella*, contracté de *puter*.

Armor. *paotr*, garçon, *paotrez*, fille.

Irl. *piuthar*, sœur, par transition (?) ; nous y reviendrons plus tard.

La racine de ce nom ne peut se chercher que dans *pû*, purificare, et le suffixe *tra*, allié au *tar* des noms d'agents, doit avoir ici la même valeur. Ainsi *putra*, comme appellatif, aura signifié dans l'origine *celui qui purifie*. Tel est exactement le sens de l'adj. *pavitra*, d'après Wilson, *who or what cleans*, et, comme subst. neutre, eau, pluie, cordon brahmanique, herbe *kuça*, etc., en tant que moyens divers de purification. Cf. aussi *pôtra*, la foudre d'Indra qui purifie l'atmosphère (vêd. *pavi*, id.), et le soc de charrue qui nettoie la terre, et *pôtar*, un des prêtres officiants dans le sacrifice, comme purificateur. Ceci conduit à rattacher également à la rac. *pû*, et avec le même sens que *putra*, le gr. παῖς, thème παιδ pour παϝιδ, formé comme δαϊδ, flambeau, de δαίω,

σίνιδ, brigand, de σίνομαι, ravager, piller, etc. Cf. σίντης, σίντωρ, épithètes du lion et du loup.

Mais comment et pourquoi ce nom aurait-il été donné par les parents au fils et à la fille? c'est ce qui reste un peu problématique. Lassen présume que l'on considérait le fils comme purifiant le père en le libérant de l'obligation d'engendrer [1], mais c'est là une idée propre aux Indiens, et sans doute étrangère aux temps primitifs. Cela ne paraît guère plus admissible que l'étymologie indienne, qui voit dans *putra* pour *puttra*, celui qui préserve (*trâ*) son père de l'enfer appelé *put*, où vont ceux qui meurent sans enfants. Je crois qu'il faut recourir à une explication beaucoup plus naturelle, et empruntée directement à la vie de famille. Le fils et la fille étaient tout simplement ceux dont l'office consistait à nettoyer, ou à laver, soit la maison ou l'étable, soit les ustensiles de ménage ou les vêtements, peut-être aussi à vanner le grain (cf. *pava*, *pavana*, vannage, etc.); fonctions naturellement dévolues aux enfants qui restaient avec la mère, tandis que le père vaquait aux soins du troupeau ou au travail des champs.

Serait-ce par un simple effet du hasard qu'une signification toute semblable semble appartenir à trois autres noms d'origines d'ailleurs diverses ? que le gr. Ἶνις, fils et fille, rappelle ἰνέω, purifier, purger, comme l'irl. *nigh*, *nighean*, fille, le verbe *nighim*, laver, = scr. *niġ*, purificare, d'où *nêġaka*, laveur ? comme enfin le lith. *merga*, puella, cymr. et armor. *merch*, filia, la rac. scr. *mṛġ*, *marġ*, encore purificare ? Cela est possible sans doute, mais peu probable.

2). Le second nom que nous avons à considérer ne concerne que la fille, mais il a ceci de remarquable qu'il nous fait remonter clairement aux temps de la vie pastorale. C'est le scr. *duhitar*, dont les corrélatifs se sont maintenus dans la plupart des langues ariennes, ainsi qu'on le verra par l'énumération suivante.

Scr. *duhitar*, nomin. *duhitâ*.

Zend. *dughdar;* pers. *dôchtar*, *dôchtarah*, *tôchtar*, *dôcht*, *dôch;*

[1] *Anthol. sansc.*, p. 262, filius enim liberat patrem ab officio progeniem suscitandi.

Ensuite, le nom de *duhitar*, dans toutes les langues ariennes, ne s'applique qu'à la fille, et jamais au garçon, lequel cependant tire aussi sa nourriture du sein maternel. Cela indique assurément une attribution spéciale, et celle de traire les vaches se présente comme naturellement dévolue au sexe le plus faible.

Il faut observer encore que la rac. *duh* signifie positivement traire, et non teter, et cela également dans les langues congénères. (Cf. § 171, A, 1). Pour teter, le sanscrit emploie *dhê* ou *dhâ*, le gr. θάω, d'où *dhayâ*, petite fille qui tette, ce qui ne saurait s'appliquer à la fille adulte. Il est vrai que le substantif *dôgdhar*, fém. *dôgdhrî*, vacher, laitier, qui ne diffère de *duhitar* que par des changements euphoniques propres au sanscrit, désigne aussi le veau qui tette ; mais il n'y a rien de forcé à dire figurément que le veau trait la vache, tandis que faire traire la mère par la fille est une idée fort peu naturelle.

Enfin, Lassen s'appuie avec raison de l'analogie du latin *mulier*, pour *mulger*, qu'il rapporte à *mulgeo*, et qui devient ainsi un synonyme de *duhitar*. Comme *mulgeo* répond au sanscrit *mṛģ*, mulcere (cf. § 171, A, 2), c'est peut-être à la même signification qu'il faut rattacher le lith. *merga*, jeune fille, et le cymr. *merch*, filia, au lieu d'y chercher les analogues de *putra*, etc. (Voy. le § qui précède.)

Il semble difficile, d'après tout cela, de se refuser à reconnaître dans *duhitar* le sens que Lassen, le premier je crois, lui a attribué [1], et j'ai peine à comprendre comment Bopp trouve cette interprétation peu probable, sans toutefois dire pourquoi [2]. Il fait observer lui-même que le sens de *nourrisson femelle* (*weiblicher säugling*), appliqué à la fille adulte, suppose que la signification primitive était devenue obscure, ce qui n'est guère probable en présence de la clarté parfaite du dérivé. Quant à une troisième hypothèse, qu'il propose encore comme la plus plausible, savoir que *duh* aurait ici l'acception causative de *allaiter*, et

[1] *Anthol. sansc.* v. cit. Quae mulgendi officium habuit in vetusta familiae nstitutione.

[2] *Verg. Gr.*, I, 299.

que *duhitar* aurait désigné primitivement la femme en général, avant de passer à la fille, on peut objecter, ce semble, l'absence de tout rapport aux parents, tandis qu'un nom de parenté doit exprimer quelque rapport spécial. Comment un père ou une mère auraient-ils appelé leur fille *ma nourrice ?* On a trop oublié cette circonstance essentielle dans l'interprétation de cette classe d'appellatifs, ainsi que nous aurons plus d'une fois l'occasion de le remarquer.

3). Je passe à un nom du fils et du petit-fils, dont l'étymologie a fort occupé les indianistes, et donné lieu aux conjectures les plus divergentes. C'est le sanscrit vêdique ***napât***, fém. ***naptî***, fils, fille, et ***naptar***, ***naptrî***, petit-fils, petite-fille. Je réunirai plus loin les analogies que présentent les autres langues ariennes, et j'exposerai d'abord les explications diverses que l'on a tentées pour ces termes énigmatiques, considérés tantôt comme composés et tantôt comme dérivés.

Pott (*Etym. F.* I, 93) présume une contraction de ***navaputra***, c'est-à-dire nouveau fils, altération bien violente, et qui laisse la forme *napât* inexpliquée.

Bopp (*Verg. Gr.* III, 189) voit dans *naptar* un composé de la négation *na* avec *ptar* pour *pitar*, père, et primitivement maître, ce qui désignerait le petit-fils comme *celui qui n'est pas le maître*, expression bien peu naturelle si on la met dans la bouche d'un aïeul s'adressant à son petit-fils.

Kuhn recourt également à la négation, en tenant compte de la forme *napât*. La rac. *pâ*, tueri, le conduit à chercher dans le fils et le petit-fils celui *qui ne se protége pas par lui-même*, ou *qui n'est pas maître de soi* (seiner nicht mächtig [1]). Ici, on peut objecter de plus que rien, dans le composé, n'indiquerait un sens réfléchi.

Benfey (*Gr. W. L.* II, 56, 184) divise les mots en question en *nap-tar*, *nap-ât*, et les rattache à une racine hypothétique *kna*, s'incliner, révérer, dont *knap* serait une forme secondaire, tout

[1] D'après Lassen, *Ind. Alt.* t. I, p. 813, note.

comme *nam*, s'incliner, qui aurait perdu le *k* initial. La signification qui en résulterait, celui *qui vénère le père* ou *l'aïeul*, serait assez acceptable, si la racine indiquée n'était pas purement imaginaire[1].

Enfin Weber (*Ind. Stud.* I, 326) croit reconnaître dans *nap* une ancienne forme d'une racine hypothétique *nabh* = *nah*, nectere, ligare, et d'où dériveraient *naptar* et *napât*, proprement *celui qui lie*, ou *qui est lié*, le parent. Cela expliquerait pourquoi *naptar* et *napaṭ*, en zend, désignent aussi l'ombilic, en sanscrit *nâbhi*, du même *nabh* hypothétique, si l'on entendait par là le cordon ombilical. Mais d'abord, rien n'est plus incertain que l'existence de ces formes *nap* et *nabh*, pour *nah*, et ensuite le sens actif, seul admissible pour *naptar*, s'oppose à l'acception de parent, laquelle d'ailleurs conviendrait peu pour désigner le rapport plus intime qui rattache le fils au père ou à l'aïeul.

A ces cinq étymologies divergentes, il faut ajouter encore, d'après Wilson, celle que donnent les grammairiens indiens pour *naptar*, savoir de la négation *na* et de la rac. *pat*, cadere; ainsi *na-pattar*, c'est-à-dire celui *qui ne laisse pas tomber* (s'éteindre) la race. Cette explication, sûrement erronée au point de vue de la langue, pourrait bien être la plus juste quant au sens qui en résulte.

Une objection qui s'adresse collectivement à toutes ces interprétations, celle de Weber exceptée, et qui a été faite déjà par Lassen contre Kuhn (*Ind. Alt.*, p. 813), c'est que le zend *naptar* et *napaṭ* signifient ombilic en même temps que petit-fils, et que la même étymologie doit rendre compte de l'un et de l'autre sens.

Après tant d'essais peu satisfaisants, il doit sembler oiseux de chercher encore de nouvelles solutions. Il en est une, cependant, à laquelle nul que je sache n'a songé, et qui, mieux que toute autre, me paraît échapper aux objections ci-dessus.

Je crois, avec Bopp et Kuhn, que les noms en question ren-

[1] Plus tard (*Z. S.* IX, 111), Benfey est revenu à interpréter *na-pât*, à peu près comme Bopp, par *im-potens*.

firment bien la rac. *pâ*, tueri, servare; mais, au lieu d'y voir la négation *na*, je conjecture une légère altération de *ġna* = *ġana*, race, famille, comme le vêdique *ġnu* pour *ġânu*, genou. Ainsi, *naptar* pour *ġnaptar* et *ġnapâtar*, désignerait le fils et le petit-fils comme les *conservateurs de la race*. Pour l'affaiblissement de *pâtar* en *ptar*, cf. le scr. et zend *pitar* et *ptar* dans cette dernière langue. Le synonyme *napât*, pour *ġnapât*, ne serait qu'une formation un peu différente, où le nom d'agent est remplacé très-probablement par le participe présent *pânt*, de la rac. *pâ*, affaibli en *pât* pour le sanscrit, et *paṭ* pour le zend [1]. Enfin ce dernier a conservé une troisième forme aussi régulière, savoir *napa* primitivement *gnapa*, où la rac. *pâ* serait restée seule, comme à l'ordinaire, à la fin du composé.

En thèse générale, il n'y a rien à objecter à la suppression d'un *ġ* ou *g* initial devant *n*, car les exemples en sont fréquents. En sanscrit même, on trouve *nâ*, science, connaissance, de *ġnâ*, connaître. Le vêdique *gnâ*, femme, probablement contracté de *ganâ* (*Kuhn*, *Ind.* St. I, 329), comme en zend *gnâ* à côté de *ġenâ*, s'est conservé dans l'irl. *gnae*, id., avec une forme diminuée *nae*. Il est à peine besoin de rappeler le latin *natus*, pour *gnatus*, *notus* pour *gnotus*, *nomen* pour *gnomen*, comme le scr. *nâman*, pour *ġnâman*, etc., etc.

Quant au sens obtenu, nous pouvons nous appuyer de l'analogie parfaite du scr. *kuladhâraka*, fils, c'est-à-dire celui qui conserve la race, *kulavardhana*, id., celui qui accroît la race, etc. Mais nous avons mieux encore que des analogies indirectes pour justifier notre conjecture.

Le thème primitif *gnapât* se retrouve presque intact dans le *gnabat*, filius, qu'Isidore donne comme gaulois [2]; tandis qu'au zend *napa*, pour *gnapa*, répond très-exactement l'ang.-sax. *cnafa*,

[1] Je vois d'après le Dict. de P. que le scholiaste de *Pâṇini*, considère aussi *pât* comme un part. présent. Pânini lui-même divise le mot en *na-pât*.

[2] *Gloss.* dans le *Thesaurus utriusque linguae* de Bonav. Vulcanius. Lugd. Batav., p. 631. La variante *gnatus* de quelques manuscrits peut avoir été substituée comme plus conforme au lat. *natus*.

cnapa, scand. *knapi*, anc. all. *chnabo*, garçon, jeune serviteur, etc. La prononciation de l'anglais *knave*, qui est *nave*, comme *now* pour *know*, *nee* pour *knee*, offre un nouvel exemple de la facilité avec laquelle disparaît la gutturale initiale. Celle-ci se montre encore également dans l'irlandais *gnia*, neveu, à côté de *nia*, id., où le *p* primitif a disparu. La suppression du *g* initial doit remonter d'ailleurs à la plus haute antiquité, car les autres langues ariennes l'offrent généralement, en accord avec le sanscrit et le zend, comme du reste, et plus complétement encore, pour le mot *nâman*, *nōmen*, etc., qui s'est conservé partout. (Voy. plus loin le § 304.) Les formes diverses que je réunis ici, se rattachent avec des contractions plus ou moins fortes, et des variations de sens, aux trois thèmes primitifs indiqués plus haut.

Le scr. *naptar*, fém. *naptrî* (Wilson), petit-fils, ne se retrouve intact que dans le zend *naptar*, nepos, au génit. *nafedhrô*, d'où peut-être le persan *nabîr*, petit-fils. Le bohémien (slave) *neti*, génit. *netere*, nièce, de *neptere*, en offre encore une trace, unique je crois, dans les langues européennes.

Au scr. *napât*, fém. *naptî*, fils; zend *napaṭ*, *napti*, neveu, petite-fille, cf. pers. *nawâdah*, fils, correspond fidèlement le latin *nepos*, *nepōtis*, au féminin *neptis*. Le pluriel grec νέποδες, descendants, semble avoir affaibli le *t* en *d*, tandis que ἀνεψιὸς, le cousin, pour ἀ-νεπτιὸς, c'est-à-dire celui qui est aussi le descendant, et le continuateur de la race, s'est formé à l'aide d'un nouveau suffixe. Le même suffixe semble reparaître dans le goth. *nithijis*, fém. *nithiyô*, consobrinus, et l'anc. slave *netii*, neveu par la sœur, avec suppression du *p*, lequel toutefois s'est maintenu dans l'ang.-sax. et anc. all. *nift*, nièce, scand. *nift*, épouse, femme et sœur; la femme aussi est celle qui conserve la race. Le scand. *nidr*, fils, le cymr. *nîth*, nièce, anc. corn. *noit*, id., armor. *nîz*, neveu, *nîzez*, nièce, n'ont conservé que la dentale, laquelle finit par disparaître aussi dans l'irlandais *nia* = *gnia*, neveu, cymr. *nai*, anc. corn. *noi*, armor. *nî*, id. L'anc. irl. *necht*, neptis (Zeuss, *Gr. C.* 79), pour *nept*, comme *secht*, septem, pour *sept*, garde encore le squelette plus complet de l'ancien thème.

Le zend *napa* est devenu en persan *nawah*, petit-fils, par le même changement de *p* en *w* qui se remarque dans *shaw*, nuit, le scr. *kshapa*, ou dans notre *neveu* de *nepos*. D'autres noms persans du neveu et du petit-fils, dérivés ou composés, tels que *nabas*, *nabbas*, *nabîsh*, *nawâsâ*, *nawkardah*, *nawandûl*, sont de formation plus ou moins obscure. *Nawardah*, neveu, rappelle le scr. *kulavardhana*, fils (vid. sup.), quand au second élément du composé, où *na* seul semble désigner la race. Outre *cnafa*, *chnabo*, déjà comparés plus haut, je rattache aussi au zend *nâpa*, l'ang.-sax. *nefa*, anc. all. *nefo*, neveu, ainsi que l'albanais *nipp*, id. En scandinave *nefi* est devenu le frère, comme *nift* la sœur.

Il a été observé plus haut que les noms zend *naptar*, *napat*, *napa*, s'appliquent également à l'ombilic, et que toute étymologie proposée doit rendre compte de cette double acception. Sous ce rapport, la nôtre ne laisse rien à désirer, car le cordon ombilical peut à juste titre être désigné comme l'organe qui conserve ou nourrit la progéniture. Cf. *bharma*, *bharman*, ombilic, de *bhr̥*, nutrire, sustentare [1].

Ainsi, en résumé, notre explication semble, mieux qu'aucune autre, rendre un compte satisfaisant de toutes les formes et de toutes les acceptions de ces termes antiques, et leur signification primitive nous montre l'importance que l'on attachait alors déjà au maintien de la famille et de la race par une descendance continue.

4). En tant que l'être faible, l'enfant est appelé en sanscrit *arbha*, *arbhaka*, petit garçon, et petit d'animal; comme adjectifs, dans les Vêdas, petit, faible, chétif, maigre, jeune, enfantin.

On y reconnaît sans peine le grec ὀρφος, lat. *orbus*, privé de,

[1] Le sansc. *nâbhi*, ombilic, et creux semblable à un ombilic, a une origine toute différente. Je ne voudrais le rapporter, ni avec Weber à une racine hypothétique *nabh*, ligare = *nah*, ni à cette dernière forme avec le Dict. de P., mais bien au vêdique *nabh*, éclater, crever, s'effondrer, se fendre, s'ouvrir, d'où le subst. *nâbh*, ouverture, fente, dans le Rigvêda. De *nabh*, dérive aussi sans doute *nabhas*, le nuage qui crève, puis ciel en général, tout comme le vêdique *nabhanu*, source, de l'eau qui fait éruption. (*Dict. de P.* v. c.)

délaissé, d'où le nom de l'orphelin, ὀρφανος,-νη, en arménien *orb*. La signification d'enfant se trouve encore dans le rus. *robia*, *rebënoku*, boh. *robē*; l'adj. *róbkii* veut dire timide, pusillanime, et le polonais *robak*, désigne le ver comme l'insecte le plus chétif. De là l'expression *biedny robaku!* pour pauvre enfant!

Chez les Germains, ce nom de l'enfant paraît être devenu celui de l'héritier, en goth. *arbja*, scand. *arfr*, *arfi*, anc. all. *eripeo*, all. mod. *erbe*. Cf. cependant goth. *arbi*, ags. *erfe*, *orf*, scand. *erfd*, anc. all. *arpi*, etc., héritage. La même transition de sens se retrouverait dans l'irlandais ancien *arpi*, haeres, *arbus*, *orpe*, haereditas. (Zeuss, *Gr. C.* 7, 8), *orba*, *orbán*, héritage. (O'R. *Dict.*).

L'idée primitive est peut-être celle du désir qui accompagne la privation, ce qui permettrait de rattacher *arbha* à la racine *rabh*, desiderare. Cf. lat. *egeo*, être privé de, avoir besoin, et désirer [1].

5). Bien que l'amour paternel existe chez toutes les races d'hommes, les circonstances contribuent à le développer ou à l'affaiblir. Il est plus profond et plus pur quand la famille elle-même est constituée sur une base forte et morale. Il en était ainsi chez les anciens Indiens où la possession des enfants étendait ses heureux effets jusque dans les existences futures. Aussi plusieurs noms sanscrits du fils expriment-ils le bonheur dont il est la source. Il est appelé *klêçâpâha*, celui qui chasse le chagrin, *nandavardhana*, celui qui accroît le bonheur, *harshayitnu*, celui qui donne la joie, etc. Il est intéressant de voir un appellatif de ce genre remonter jusqu'au temps de l'unité arienne. C'est le scr. *nandana*,*-nâ*, fils, fille, ou *nandanta*, c'est-à-dire qui réjouit, qui rend heureux, de *nand*, gaudere, exsultare. La sœur du mari est appelée de même *nandâ*, *nandinî*. Cette dernière forme, au masculin *nandin*, nomin. *nandi*, se retrouve fidèlement conservée dans l'anc. irlandais *nóidiu*, gén. *noidin*, enfant, d'où *noidenacht*, enfance (Zeuss, *Gr. C.* 41, 266), avec la suppression de la nasale qu'indique le *d* non aspiré.

6). Beaucoup d'autres noms de l'enfant et du fils sont sûre-

[1] Une singulière analogie se présente dans l'arabe *ariba*, eguit, d'où *arbat*, privé d'enfants, *irbat*, indigence, besoin, etc.

ent proethniques, mais nous intéressent moins, à raison de urs significations trop peu caractéristiques. J'indique cependant s principaux comme une preuve de l'abondance de synonymes ıe possédait déjà l'ancienne langue.

a). Scr. *ǵa*, à la fin des composés, *ǵâta*, enfant, etc.; rac. *ǵan*, gnere. Cf. § 290, 1, etc.).

Pers. *zâd*, *zâdah*, fils, beloût. *ǵannik*, fille.

Gr. γόνος, γενέτης; fils; γετος, à la fin des composés, comme ιγετος, τηλύγετος, etc.

Lat. *natus*, pour *gnatus*, *pro-genies*, *indiges*, *indi-getis*, etc.

Anc. irl. *ingen*, filia. (Cf. Stokes. *Ir. Gl.*, n° 290); *gen*, *gan*, la fin d'une foule de noms propres, comme *genus* en gaulois; ymr. *gen*, id., *geneth*, fille.

Scand. *kundr*, fils; anc. all. *chint*, enfant, etc.

La variété des suffixes provient de ce que la racine est restée ivante partout.

b). Scr. *sava*, *sûti*, progéniture, *sûnu*, fils, *sûnû*, *sûnâ*, fille; ıc. *su*, *sû*, parere, gignere.

Afghan *sui*, fils; armén. *zavag*, id.; ossèt. *siwalon*, enfant.

Gr. ὑιος, fils, pour συιός.

Irl. *sabhan*, petit d'animal. (Cf. scr. *savana*, progenies); *soth*, rogéniture. (Cf. scr. *sûti*, id.)

Goth. *sunus*, fils, scand. *sonr*, ags. et anc. all. *sunu*, etc. = cr. *sûnu*.

Lith. *sunus*, id. Anc. sl. et rus. *synŭ*, pol. *syn*, ill. *sin*, etc.

Alban. *sua*, race, famille.

Il est à remarquer que la racine verbale ne se trouve plus qu'en nscrit.

c). Scr. *takman*, *tôkman*, *tôka*, enfant, progéniture; probable-ıent d'une racine *tak*, *tvak*, dont les désidératifs *taksh*, *tvaksh*, cere, fabricari, sont seuls usités. Cf. *tuć*, progéniture.

Zend *taokhma*, germe; pers. *tuchm*, *tuchum*, sperme.

Gr. τέκος, τόκος, τέκνον, enfant. Cf. τέκω, τύχω, etc., et § 206.

d). Scr. *bâla*, *bâlaka*, enfant, garçon; *bâlikâ*, petite fille; eut-être de *bal*, vivere (Dhâtup.).

Irl. *ballach, ballachan*, garçon.

e). Pers. *rûd, rôd*, fils, *rûdah*, fille. Cf. zend *rudh*, crescere.

Anc. sl. *rodŭ*, generatio, *roditi*, parere ; rus. *ródŭ*, pol. *rod*, race, ill. *po-rod*, fils, etc.

§ 295. — LE FRÈRE ET LA SŒUR.

Le fils et la fille, dans leurs rapports réciproques, deviennent le frère et la sœur. Ici les noms primitifs se sont conservés d'une manière très-remarquable.

1). Scr. *bhrâtar*, nomin. *bhrâtâ*, frère.

Zend *brâtar*, pers. *brâdar, birâdir, birâzar*, etc. ; kourd. *brâ*, belout. *brâth ;* afghan *wrôr, wurur*, tirhaï *brâ*, siahpôsh *bura ;* ossèt. *arvade*, suivant Bopp inversion de *bhrâtâ ;* armén. *eghbair*, = *elbair, erbair*, avec *rb* pour *br*, et un *e* prosthétique. (*Verg. Gr.*, p. 121, 364. 1re édit.)

Gr. φρητὴρ = ἀδελφὸς (Hesych.). φρατὴρ, φράτωρ, plus tard membre de la φρατρία, subdivision de la tribu, φυλή.

Lat. *frater*, etc.

Anc. irl. *bráthir*, mod. *brathair ;* cymr. *brawd*, plur. *brodyr ;* anc. corn. *broder*, armor. *breûr, brér*.

Goth. *brothar*, ags. *brodhor*, scand. *brôdir*, anc. all. *pruoder*, *bruadar*, etc.

Lith. *brolis*, suivant Nesselmann contracté du diminutif *brotélis ;* le *t* reparaît dans *brotuszis*, cousin. Lett. *brâl*. Cf. le zingani *brâl* pour *brâr*.

Anc. sl. *bratrŭ, bratŭ*, rus. *bratŭ*, pol. *brat ; bratersky*, fraternel, etc., ill. *brat*, boh. *bratr*, etc.

On voit que toutes les branches de la famille arienne sont représentées dans ce tableau comparatif.

Quant à la signification étymologique de ce nom du frère, elle est si claire qu'aucun dissentiment ne s'est produit à son sujet. On le rapporte d'un commun accord à la rac. *bhr, bhar*, ferre,

sustentare, nutrire. *Bhrâtar* est un synonyme parfait de *bhartar*, que nous avons vu désigner l'époux, en tant que soutien de la femme. (§ 292, 2.) Cf. le scand. *barmi*, frère, à côté de *brodir*. Ainsi, dans la famille primitive, le frère était considéré comme le protecteur naturel de la sœur, soit pendant la vie des parents, soit après leur mort.

2). Il existe, en sanscrit et en persan, d'autres noms du frère, employés en partie à distinguer l'aîné du cadet; mais aucun de ceux-ci ne se retrouve dans les autres langues ariennes. Un seul synonyme sanscrit offre une analogie évidente avec le gr. ἀδελφὸς,-φη, savoir *sagarbha*, ou *sagarbhya*, litt. qui provient *du même uterus* que la sœur. Les composés *sôdara*, *sahôdara* (de *sa*, *saha*, cum + *udara*, uterus, *sanâbhi*, du même ombilic, ou de la même race, pour frère, et *svayôni*, de la même matrice, pour sœur, n'ont pas d'autre signification. Telle est aussi celle du mot grec; car δελφὺς, matrice, est allié de près au scr. *garbha*, par le changement assez rare d'ailleurs de *g* en *d*, et l'ἀ initial correspond souvent au *sa* sanscrit [1].

3). L'ancien nom de la sœur ne s'est pas moins bien conservé que celui du frère, mais son étymologie n'est pas aussi claire, et donne lieu à des conjectures divergentes. Ses formes diverses sont les suivantes.

Scr. *svasar*, nomin. *svasâ*.

Zend. *qañhar;* le *q* régulièrement pour *sv*, et l'*h* pour *s* avec la nasale que prend l'*a* antécédent, *añh* = *as;* pers. *châhar*, *chûhar*, *ch* = *sv;* afghan. *chûr*, ossèt. *chorra*, *chore*, armén. *khoir*, belout. *gwâr*. Le kourd. *choeñg* (Lerch. *Voc.*) se rattache au nomin. zend *qañha*, mais Garzoni donne aussi *kusk*, et d'autres *chor*, *chuh*, *chuhek*. Le persan offre également la forme très-contractée *chôh*, comme l'ossète *chô*. Le siahpôsh *sosi* répond au nomin. scr. *svasâ*.

Lat. *soror*, pour *sosor* et *svosor*.

Anc. irl. *sethar*, *sethur* (Zeuss, *Gr. C.* 767), et *siur*, dans *siur-*

[1] Cf. Pott. *Et. F.* I, 281, II, 164. Benfey, *Gr. W. L.* II, 138.

nat, sororcula (id. 74), plus tard *siar*, *siur*. Pour le *th*, voyez plus loin les formes germaniques et slaves ; toutefois *siur* a pu provenir de *sisur*. (Cf. Zeuss, 64). Stokes, dans les *Beitr.* de Kuhn, I, 473, mentionne aussi une ancienne forme *fiar*, *fiur*, dont l'*f* ne s'aspire pas entre deux voyelles, ce qui indique un thème *sfiar*, primitivement *svisar*. Enfin, l'irlandais plus moderne et l'erse, offrent encore un troisième synonyme *piuthar*, qui semble devoir être séparé des précédents, et rattaché, comme l'armor. *paotr*, garçon, au scr. *putra*, id., fémin. *putrî*, fille [1]. Le cornique *piur*, sœur, paraît en être une contraction. Les anciens noms du fils et de la fille ont passé de même au frère et à la sœur dans le scand. *nefi* et *nift*.

Cymr. *chwaer*, *chwiawr*, armor. *choar*, *choer*, avec *chw* pour *sv* régulièrement, et sans doute plus anciennement *chwaher* = *svasar* comme l'irl. *siur* pour *sisur* et *svisur*.

Goth. *svistar*, ags. *swuster*, scand. *systir*, anc. all. *suuister*, etc.

Anc. pruss. *shostro*, lith. *sessû*, gén. *sesserēs*, pour *sest*—.

Anc. sl. rus. ill. *sestra*, pol. *siestra*, etc.

Le suffixe *tar* des autres noms de parenté, qui se montre ici, a fait penser que le thème primitif doit avoir été *svastar*, et non *svasar*. Le *thar* de l'irl. *sethar*, mentionné plus haut, est peut-être d'une nature différente, car, dans l'hypothèse d'une forme plus ancienne *sestar*, le *t* ne devrait pas être aspiré.

Quant au sens étymologique de ce nom de la sœur, il règne encore quelque incertitude, et les explications diffèrent.

Pott (*Et. F.* I, 126, II, 554), en partant du thème *svastar*, conjecture une altération de *sva-strî*, littér. cognata femina, opinion partagée par Bopp (*Verg. Gr.* I, 299) et par d'autres encore.

[1] Je ne saurais croire avec Bopp (*Verg. Gr.* I, 299) que *piuthar* réponde à *svastar*, par le changement de *sv* en *sp* qui est propre à quelques langues iraniennes, puis par suppression de l'*s*. L'analogie qu'il invoque à l'appui, irl. *speur*, ciel, = scr. *svar*, et que j'ai cru reconnaître autrefois (*De l'affinité des langues celt.*, etc., p. 74), est sûrement fallacieuse, et *speur*, provient du lat. *sphera*, gr. σφαίρα, aussi bien que le pers. *sipahr*, *sipihr*, sphère céleste, qui n'ont rien de commun avec *svar*. Si *piuthar* était pour *spiustar*, le *t* ne devrait pas être aspiré.

Weber, cependant (*Z. S.* V, 235), n'hésite pas à la rejeter, et il est certain que la signification propre de *strî*, d'après Pott lui-même contracté déjà de *sutrî*, celle qui enfante, ne conviendrait guère à la sœur, qui n'est point une femme pour le frère. Une triple altération de *svasutrî* en *svastrî* puis *svastar* et *svasar* est difficilement admissible pour un terme aussi ancien, et de plus cette explication sépare, contre toute probabilité, le nom de la sœur de la série des formations analogues *pitar*, *mâtar*, *bhrâtar*, etc.

C'est donc avec raison que Weber croit devoir chercher une autre solution, mais j'avoue que celle qu'il propose ne me semble guère plus acceptable. Suivant lui, *svastar* se décomposerait en *su-astar*, de *su*, bene, et de *as*, esse. Il compare *svasti* = *su-asti*, bien-être, et voit dans la sœur celle qui est bonne, amicale, ou, avec un sens causatif, celle qui donne du bien-être [1]. Mais il est difficile d'admettre qu'un nom d'agent, comme le serait *astar*, ait jamais pu se former de la rac. *as*, qui n'exprime que l'être purement abstrait. Aucune analogie n'appuie l'existence d'un terme semblable qui serait aussi singulier qu'un subst. latin *estor*, *estrix*, ou que l'allemand *ein seier*, *eine seierinn*.

Je crois, quant à moi, que l'élément verbal de ce nom de la sœur ne doit se chercher, ni dans *su*, ni dans *as*, mais bien dans la rac. *vas*, habitare, et l'*s* initiale me paraît être un reste de la préposition *sa*, cum, que nous avons vu figurer déjà dans quelques noms du frère et de la sœur. La suppression de l'*a* a pu s'effectuer aussi facilement que celle de l'*u* dans *strî* pour *sutrî*, ou dans *srabhishṭha*, superlatif de *surabhi*, aimé, bon, etc. La sœur était ainsi *celle qui demeurait avec le frère*, ce qui s'accorde parfaitement avec le rôle de ce dernier comme *soutien*, *bhrâtar* [2]. Un terme tout semblable, *svavâsinî*, désigne une femme, mariée ou non, qui demeure avec son père.

[1] *Z. S.* V. 235.

[2] Il y a près de vingt ans déjà que j'ai indiqué cette étymologie, dans un petit ouvrage de Mad. Marcet. *Conversations on language*. London, 1844. Dès lors et beaucoup plus tard, Benfey l'a proposée également de son côté (*Sansk. Gramm.* 159).

Ces rapports mutuels du frère et de la sœur dans la famille primitive sont restés les mêmes chez les anciens Indiens. On voit par un passage de Yâska (III, 5. Cf. *Nirukta*, Comment. de Roth., p. 25) qu'une jeune fille sans frère (*abhrâtar*) est censée manquer de guide moral. « Telle, est-il dit, qu'une jeune fille sans » frère (*abhrâtṛmatî*), et qui n'a plus de domicile après la mort » de son père, se tourne plus hardiment vers les hommes, ainsi » l'aurore se dévoile dans toute sa beauté aux yeux des mortels. » D'après la loi de Manu, la fille doit se retirer auprès du frère, quand les parents viennent à mourir.

Ainsi que je l'ai dit, on s'accorde généralement à regarder *svasar* comme une altération de *svastar*, et cela en vue des formes germaniques et slaves. J'ai quelque peine à croire à cette altération qui se trouverait être commune au sanscrit, au zend, au latin et aux langues celtiques. Il semble plus probable qu'il a existé deux thèmes également réguliers, l'un formé par le suffixe *tar*, et l'autre par l'unadi *ṛ*, *ar*, que sa rareté même indique avoir appartenu aux plus anciennes formations de la langue [1].

J'ajouterai que ce nom arien de la sœur, *svasar*, s'est étendu d'une manière remarquable dans les langues finnoises de l'Europe et de l'Asie, où il ne paraît point provenir du slave. Ainsi on trouve, en finlandais, *sösar*, *siar*, en esthon. *sessar*, en karél. *siser*, en mordouine *sasor*, en wotiake *suser*, en tchérém. *shujar*, etc.

Les autres noms sanscrits de la sœur, dont plusieurs distinguent l'aînée de la cadette, ne donnent lieu à aucun rapprochement.

§ 296. — L'ONCLE ET LA TANTE.

Relativement aux enfants, le frère et la sœur des parents étaient considérés comme un second père et une seconde mère. C'est ce

[1] Cf. véd. *usar*, matin, de *vas* (Aufrecht, *Z. S.* IV, 259): *çâsar*, dominateur, à côté de *çâstar*, id, *rathéshṭar*, guerrier, de *sthâ*, *dêvar*, levir, de *div*, etc.

qu'expriment la plupart des noms de l'oncle et de la tante. En sanscrit, l'oncle est appelé *tâtatulya*, semblable au père, *tâtagu*, qui va (qui équivant) au père, *kshullatâta*, petit père, etc. Nous avons vu déjà que *attâ* désigne à la fois la mère, la tante et la sœur aînée (§ 293, 2), que *avunculus* et ses analogues européens se rattachent à un nom du père et de l'aïeul (§ id., 4), tout comme le lith. *tetēnas*, oncle, *tetà*, *tetulē*, tante, slav. *teta*, etc. Cf. brahui *tât*, tante paternelle (§ id. 1). Des analogies semblables se montrent dans le scr. *mâmaka*, oncle maternel, kourd. *mâm*, oncle paternel, le gr. ναννή, νέννα, tante, le lat. *amita*, etc. Au grec θεῖος, θεία, θητὶς, oncle et tante, répond le lith. *dēdas*, *dēdē*, *dēdzus*, au fém. *dēdēne*, *dēdēke*, au moins quant à sa racine, le scr. *dhâ*, *dhi*, nutrire, sustentare, d'où *dhâtar*, père, *dhâtrî*, mère, nourrice, *dhâyas*, nutritio, etc.

Les deux noms ariens principaux du père et de la mère donnent naissance à plusieurs dérivés analogues dans les diverses langues de la famille. Du sansc. *pitar* vient *pitrya*, *pitṛvya*, oncle paternel, comme du gr. πατήρ se forme πάτρως,-ωος, pour πατρώϊος, et πατρυὸς, πατρυιὸς, lat. *patruus* = scr. *pitṛvya*. L'identité du suffixe indique ici une formation ancienne et commune. L'anc. all. *fatero*, ags. *faedera*, oncle, et l'ags. *fadhu*, *fadhe*, tante paternelle, se lient aussi au nom du père.

On devrait attendre, en sanscrit, une forme analogue *mâtṛvya*, de *mâtar*, pour l'oncle maternel, mais on ne trouve dans Wilson que *mâtula*. Le grec, toutefois, a μήτρως, μητρῷας, μητρυιὸς, lat. *matruus*, à inférer de *matruelis*, cousin, comme *patruelis*, de *patruus*. Le lat. *matertera*, tante, ainsi que l'ang.-sax. *moddrige*, et l'irl. *maithrean*, offrent d'autres formations; mais le cymr. *modryb*, corn. *modereb*, armor. *moéreb*, tante, semblent se rattacher par le *b* final au suffixe d'un thème sansc. fém. *mâtṛvyâ* = gr. ματρυιὰ, seconde mère, marâtre.

Quelques noms isolés de l'oncle et de la tante, comme le persan *kâkû*, *kâkûyah*, *niyâ*, oncle maternel, *kâkî*, *piyâ*, tante, l'anc. sl. *stryi*, oncle, *strynia*, tante, l'anc. irl. *amnair*, oncle (Zeuss, *Gr. C.* 271), sont d'origine obscure.

§ 297. — LE NEVEU ET LA NIÈCE.

Si, pour le fils et la fille, l'oncle et la tante remplaçaient le père et la mère, d'un autre côté le neveu et la nièce étaient mis par ces derniers au même rang que les enfants. C'est ce qui résulte de leurs noms les plus anciens, qui se confondent, comme on l'a vu, avec ceux du fils et du petit-fils, *naptar*, *napât*, *napa*, en tant que conservateurs de la race. L'anc. slave *synovŭ*, filius fratris, rus. *synovetsŭ*, etc., se lie de même à *synŭ*, fils; et l'irl. *garmhac*, neveu, *gairghean*, nièce, désigne celui ou celle qui est proche (*gar*) du fils ou de la fille.

En sanscrit, le neveu est appelé *bhrâtṛġa*, fils du frère, *bhrâtrîya*, *bhrâtṛvya*, qui appartient au frère, ou bien, des divers noms de la sœur, *svasrîya*, *ġâmêya*, *bhâginêya*, etc.; comme en grec ἀδελφόπαις, ἀδελφιδοῦς. De même, en kourd. *brázá*, fils du frère, *kvárzá*, fils de la sœur; en armén. *êghbôr-orti* et *cher-orti*; en anc. slave *bratanŭ* et *sestričishtĭ*, etc., en lith. *brotuszis* et *sesserynas*, etc. Ces analogies générales, toutefois, dépendent des affinités des noms du frère et de la sœur.

Je ne connais pas les termes sanscrits qui désignaient le cousin et la cousine, et ceux des autres langues ariennes n'offrent rien qui indique une origine proethnique.

§ 298. — LE BEAU-PÈRE ET LA BELLE-MÈRE.

Lorsque le fils et la fille, parvenus à l'âge nubile, se marient, les rapports de parenté se multiplient pour chacun des membres de la famille. La paternité devient double en quelque sorte, et les parents des deux époux reçoivent de nouveaux noms pour exprimer ces rapports nouveaux. Ceux du beau-père et de la

belle-mère se sont conservés, dès les temps les plus anciens, d'une manière aussi complète que pour le père et la mère, le frère et la sœur, ainsi qu'on le verra par le tableau qui suit.

Scr. *çvaçura*, m. beau-père, et, en général, homme vénérable, *çvaçrû*, f. belle-mère.

Pers. *chusurû*, *chasûr*, *chasar*, *chasû*, m., *chasûr*, *chasû*, *chûsh*, *chus*, f. — Kourd. *kasû*, m. (Garz.), *choasia*, f. (Lerch.)

Armén. *skesur*, m. *skesra*, f.

Gr. ἑκυρος, m.; ἑκυρὰ, f.

Lat. *socer*, m.; *socrus*, f.

Cymr. *chwegrwn*, m., *chwegr*, f.; corn. *hvigeren*, m., *hveger*, f.

Goth. *svaihra*, m., *svaihrô*, f.; ags. *sweor*, m., *sweger*, f.; scand. *svara*, f.; anc. all. *suehur*, m., *suigar*, f., etc.

Lith. *szeszuras*, m.

Anc. sl. *svekrŭ*, m., *svekrŭvĭ*, *svekry*, f.; rus. *svekorŭ*, m., *svekrovĭ*, f., pol. *swiekier*, m., *swiekra*, f., illyr. *svekar*, m., *svekarva*, *f.* etc.

Alban. *vjecher*, *vjerr*, m., *vjechere*, *vjerre*, f.

Ces noms désignent généralement le père et la mère, soit du mari, soit de la femme. Quelques langues seulement font une distinction à cet égard. Ainsi le gr. πενθερὸς,-ερὰ, et le lith. *oszwis*, *oszwe*, ne s'entendent que des parents de la femme.

L'étymologie de *çvaçura* est encore débattue, mais on s'accorde à reconnaître, d'après la comparaison des langues congénères, que la forme véritable a dû être *svaçura*. L'explication qu'en propose Weber (*Z. S.* VI, 319), ne semble guère plus heureuse que sa conjecture relative à *svasar*, la sœur, laquelle lui sert de point de départ. Il décompose ce mot en *su-aç-ura*, de *su*, bene, et de la rac. *aç*, permeare (durchdringen), et du sens bien vague qui en résulterait, il arrive à voir dans le beau-père, l'homme actif, celui qui fait bien les choses *(der in guter weise schaffende, der rührige.)* Mais comment une semblable épithète caractériserait-elle la position du beau-père vis-à-vis du gendre, puisqu'elle pourrait tout aussi bien être appliquée au second par le premier?

Je crois donc que Benfey est beaucoup plus près du vrai, quand il divise ce nom en *sva-çura*, de *sva*, proprius, employé comme possessif pour les trois personnes, *meus*, *tuus*, *suus*, et rapporté ici au gendre ou à la bru, et de *çura* = *çûra*, homme fort, héros, maître. Cf. κύριος, seigneur, maître, κῦρος, puissance, etc. § 239, 3. On comprend dès lors cet appellatif comme un titre d'honneur, analogue à notre *beau-père*, et au synonyme sanscrit *pûǵya*, c'est-à-dire venerandus. Mais ce qui me paraît achever la démonstration, c'est qu'un appellatif exactement équivalent s'applique au beau-frère du côté de la femme, savoir *âtmavîra*, de *âtman* ici = *sva*, et de *vîra*, homme fort, héros, et qu'il est aussi désigné par le titre de *çvaçurya*; cf. κύριος.

§ 299. — LE GENDRE ET LA BRU.

Les noms du gendre se confondent quelquefois avec ceux de l'époux, comme on l'a vu déjà à l'article du mariage, où la ressemblance des racines *gam*, *yam*, *ǵan*, et de leurs dérivés, jette quelque confusion dans les termes à comparer. Ces derniers sont d'ailleurs en assez petit nombre, et n'offrent que des coïncidences trop partielles pour permettre de reconnaître avec sûreté quelle était la dénomination primitive. Le sanscrit a des termes qui lui sont exclusivement propres, tels que *vara*, aussi époux, celui qui choisit la femme, de *vr̥*, eligere, *vivâhya*, le marié, de *vivâha*, mariage, rac. *vah* (§ 291, 1), *vitpati*, le maître de la fille (*viç*), *praǵâpati*, le maître de la progéniture, c'est-à-dire des petits enfants, *ǵâmâtar*, qui reviendra plus loin, etc. Aucun de ces noms ne se retrouve dans les langues européennes, qui cependant en possèdent plusieurs d'une origine certainement ancienne. Ils ont été déjà au § 291, l'objet de quelques remarques incidentes; j'y reviens ici pour les réunir et les compléter.

1). Le gr. γαμβρός, gendre, est sûrement pour γαμρός ou γαμερός; cf. ἄμβροτος pour ἄμροτος = scr. *amr̥ta*, et se rattache à γάμω, γαμέω,

épouser, le scr. *gam*, adire feminam (§ 291, 3). Ce nom est peut-être proethnique, car il se retrouve dans l'armoricain *géver*, pour *gémer*, comme *gével*, jumeau, pour *gemel*, le lat. *gemellus*, et il n'y est, à coup sûr, pas venu du grec.

On rapproche ordinairement γαμβρός du sanscr. *ǵâmâtar*, gendre, mais je ne sais en vérité comment on peut réconcilier ces deux formes sans leur faire grandement violence. D'ailleurs le mot sanscrit, qui s'applique à l'époux aussi bien qu'au gendre, a une étymologie parfaitement claire, de *ǵâ*, progéniture, race, cf. *ǵâvat*, progeniem habens, *ǵâspati*, père de famille, et de *mâtar*, m. dans le sens de créateur, producteur, rac. *mâ*, creare. Le gendre est ainsi celui qui propage la race du beau-père en lui donnant des petits-enfants [1], tandis que γαμβρός n'exprime que la qualité du mari de la fille.

On a comparé encore avec *ǵâmâtar*, le pers. *dâmâd*, gendre, mari, mais aussi beau-père, et proche parent en général, d'où *dâmâdî*, parenté. On a bien, il est vrai, quelques exemples au moins spécieux d'un changement de *ǵ* en *d* dans le persan ; mais le rapprochement ci-dessus devient douteux en présence du cymrique *dauu*, *daw*, *dawf*, gendre, primit. *dâm*, corn. *dof*, armor. *dof*, *deuf* et *dañ*, de *dañv*. Cf. irl. *dáimh*, ers. *dáimheach*, parent. C'est là probablement le sens primitif, lequel conduirait à rattacher plutôt *dâmâd*, à l'antique nom de la maison et de la famille, *dama*. Il est à remarquer que *dâmâl*, en persan, signifie ustensiles domestiques. Le kourde *záva*, gendre, époux, que l'on a également comparé, appartient sans doute directement au kourde *zà*, generare = scr. *ǵan*.

2). C'est aussi à cette même racine, et avec le sens de générateur, que se rattache le latin *gener*, qui désigne soit le gendre, soit le mari de la sœur. En sanscrit, c'est la bru, *ǵani*, propr. la femme féconde, ou *ǵanikâ*, diminutif, qui tire son nom de *ǵan*, et le dict. de Pétersbourg y rapporte également *ǵâmi*, *ǵâmâ*, bru

[1] Il est curieux de retrouver la même manière de désigner le gendre dans le caraïbe *hibáli muku*, c'est-à-dire qui fait les petits-enfants. (*Hist. nat. des Antilles*, par de Rochefort, 1658, p. 518.

et femme, avec la suppression ordinaire de l'*n* devant le suffixe. Des appellatifs d'origine semblable sont, le lith. *żéntas*, gendre, *żente*, belle-sœur, *żéntine*, fille mariée, ainsi que l'ancien slave *zĕtĭ*, gendre, rus. *ziatĭ*, pol. *zięć*, ill. *zet*, etc. Cf. scr. *ǵati*, père, pour *ǵanti*.

3). Ce que nous avons dit du gendre s'applique aussi à la bru, dont les noms désignent parfois la femme. Ainsi, en sanscrit, *ǵani* et *ǵâmi*, cités plus haut, et *vadhû*, *vadhuti*, épouse et bru. (Cf. § 291, 1.) Ce dernier terme doit être proethnique, car il se retrouve dans le cymr. *gwaudd*, anc. corn. *guhit*, armor. *gouhéz*, *gouhé*, belle-fille. Le sansc. *navavarikâ*, bru, prop. nova nupta, comme l'anc. slave *neviesta*, rappelle singulièrement le latin *noverca*, marâtre, c'est-à-dire femme nouvelle du père.

Nous possédons toutefois d'une manière plus sûre un ancien nom arien de la belle-fille, qui s'est maintenu mieux que aucun de ceux du gendre ; savoir :

Scr. *snushâ*.

Pers. *sunah*, *sunâr*, *sunhâr*; armén. *nu*, pour *snu*.

Gr. νυὸς, pour νυσὸς, ἐννυὸς, pour ἐσνυσὸς, avec un ε prosthétique. (Cf. Kuhn, *Z. S.* II, 263.)

Lat. *nurus*, pour *nusus*.

Ang.-sax. *snoru*, anc. all. *snura*, all. mod. *schnur*, avec *r* pour *s*.

Lith. *nosza* (?) diffère par son sens de sœur du mari.

Anc. sl. *snŭcha*, rus. *snocha*.

Le thème primitif a très-probablement, et de toute ancienneté, subi une contraction qui est restée partout. Par une conjecture ingénieuse, Pott fait provenir *snushâ* de *sañvasâ*, *sam*, cum + *vas* habitare, au part. pas. *ushita*, etc. (*Et. F.* I, 230), celle qui demeure avec le beau-père, ce qui en ferait un synonyme étymologique de *svasar*, la sœur. (Vid. sup.) Mais on peut présumer, avec plus de raison peut-être, que *snushâ*, est pour *sunushâ*, et dérivé de *sunu*, fils, comme *manusha*, homme, de *manu*. Ce nom désignait ainsi la bru comme la femme du fils, le scandinave *sonarkona*. Le polonais *synowa*, belle-fille, de *syn*, fils,

en est une forme moderne, mais parfaitement équivalente [1].

§ 300. — LE BEAU-FRÈRE ET LA BELLE-SŒUR.

Le sanscrit est riche en expressions pour ce degré de parenté, avec des distinctions spéciales pour désigner le frère et la sœur du mari ou de la femme, le mari de la sœur, la femme du frère, aîné ou cadet, etc. Les significations apparentes de quelques-uns de ces noms sont singulières et énigmatiques. Pourquoi le frère de la femme est-il appelé *kumbhila*, le voleur, ou *vâkkîra*, le perroquet qui parle, ou *vârakîra*, le porteur, le cheval de guerre, etc.? le mari de la sœur *grâmahâsaka*, bouffon du village? Pourquoi la sœur cadette de la femme est-elle nommée *kêlikunćikâ*, la clef ou le petit poisson de jeu? Ces désignations bizarres doivent se rattacher à quelques usages encore inconnus. D'autres, plus compréhensibles, sont des titres laudatifs, comme *bhâma*, *bhâmaka*, lumière, pour le mari de la sœur, *âtmavîra*, héros, pour le frère de la femme, etc., ou bien des termes d'affection, comme *nandâ*, *nandinî*, la sœur du mari, celle qui réjouit l'épouse, aussi *nanândar*, pour *ǵananândar ?* avec le même sens, ou *vaçâ*, la dévouée, la bienveillante, etc.

Aucun des noms ci-dessus ne paraît se retrouver dans les langues européennes, mais il en est d'autres qui donnent lieu à des rapprochements intéressants.

[1] Weber a proposé récemment (*Ind. Stud.* V, 260) une étymologie plus bizarre que probable. Suivant lui, *snushâ* viendrait de *snu*, fluere, parce que la bru se *fondrait*, en quelque sorte, de crainte et de respect en présence du beau-père. Que la belle-fille ait respecté le père de son mari, rien de plus naturel, mais un pareil excès ne s'accorde, ni avec la simplicité des mœurs primitives, ni surtout avec l'allocution adressée à la nouvelle épouse dans l'hymne de Sûryâ (*Rigv.* X, 85, 46). Sois souveraine (*samrâǵnî*) auprès de ton beau-père, souveraine auprès » de ta belle-mère, etc. » Que l'on se figure aussi ces derniers appelant leur bru *ma coulante*, ou *ma fondante!*

1). Scr. *dêvar, dêvara, dêvala, dêvan*, le frère du mari, et plus spécialement le frère cadet.

Gr. δαήρ,-ερος, id., pour δαϝερ, δαιϝερ.

Lat. *lēvir*, avec *l* pour *d*.

Lith. *dēweris*.

Rus. *deverĭ*, ill. *djever*, etc.

La racine est sans doute *div*, dans l'acception de *lucere* ou de *ludere, jocari*. *Dêvar* a pu être un terme laudatif, comme *bhâma*, le mari de la sœur, de *bhâ*, lucere, ou bien désigner le frère cadet du mari comme le compagnon de jeu, l'ami badin de la femme, de même que *dêva* est un des noms de l'enfant qui aime à jouer. Tel est le sens que lui attribue Max Müller (*Myth. comp.*, trad. franç., p. 42). Au même groupe paraissent se lier le pers. *dîwak*, bru, et le slave *djeva*, jeune fille, avec l'une ou l'autre des significations ci-dessus.

Faut-il y rattacher aussi l'arménien *dagr*, beau-frère, qui se retrouve dans l'ang.-saxon *tacor*, et l'anc. all. *zeihhur, zeichur?* Le changement d'un *v* primitif en gutturale dans l'intérieur d'un mot est à coup sûr fort insolite, mais plus admissible après tout que l'hypothèse d'une altération du mot, en sanscrit et ailleurs, lequel aurait perdu une *h*, suivant Benfey [1], ou celle d'un thème primitif *daigvar*, proposé par Ebel pour expliquer les formes germaniques (*Z. S.* VII, 272), et qui resterait lui-même sans aucune explication.

2). Scr. *çvaçurya*, beau-frère par le mari ou la femme, frère cadet du mari. Cf. *çvaçura*, beau-père, au § 298, comme titre d'honneur.

Pers. *ch'ûsrah, ch'us*, beau-frère.

Anc. all. *suehur*, levir et socer; *suâger*, sororis maritus, *suegerinne*, fratris uxor; all. mod. *schwager*, etc.

Lith. *szwógeris*, m., *szwēgerka*, f., probablement du germanique.

Illyr. *svekar*, pol. *swiekier*, sororis maritus.

[1] *Gr. W. L.* II, 217. Benfey ramène *dêvar*, pour *dêhvar*, à la rac. *dih*, polluere (coire), et y cherche un sens analogue à celui du gr. μοιχός. Mais comment une femme aurait-elle appelé ainsi le frère de son mari?

3). Scr. *syâla*, *çyâla*, *çyâlaka*, frère de la femme; *syâlâ*, *çyâlî*, *çyâlikâ*, sœur de la femme.

Pott (*Et. F.* I, 131) retrouve ce nom dans le grec ἀέλιοι, αἴλιοι, (Hesych.), αἰέλιοι (Etym. magn.), pour ἀ-σιέλιοι, les maris de deux sœurs. (Cf. Max Müller, *Myth. comp.*, p. 26.)

Le thème primitif me paraît avoir été *svîyâla*, de *svîya*, ce qui est à soi, forme secondaire de *sva*, id., et parent, aussi *svî* dans quelques composés. Comme subst. féminin, *svîyâ* désigne une femme vertueuse, uniquement attachée à son époux. Je m'appuie, pour cette conjecture, de l'analogie de l'anc. allemand *suîo*, *gesuîo*, beau-frère; all. moyen *geshwîe*, beau-frère, belle-sœur, et aussi beau-père, belle-mère, c'est-à-dire parent en général. La forme primitive *svîyala* paraît même conservée dans le scandinave *svili*, conjux sororis, au plur. *svilar*, les maris de deux sœurs, comme ἀιέλιοι.

4). J'ai traité déjà, au § 291, 4, du scr. *yâtar*, leviri uxor, et des termes qui correspondent en grec, en latin et en slave. Je n'y reviens ici que pour observer que le sens de *sustentare*, de la rac. *yam* dans le Rigvêda (cf. Westerg. *Radices*) semble mieux que tout autre expliquer les noms en question. C'est l'épouse qui appelait *yâtar* la femme du frère de son mari, et ce nom signifiait pour elle le soutien, l'aide, l'amie. Le mari voyait de même dans la *yantrakâ*, sœur cadette de sa femme, la petite aide ou compagne de cette dernière, et les εἰνατέρες, *janitrices*, étaient les deux belles-sœurs liées par un mutuel support.

5). Il faut ajouter encore un nom sûrement ancien, bien que purement européen, de la belle-sœur, comme femme du frère ou sœur du mari. C'est le gr. γάλοως, γάλως, lat. *glos*, auquel correspond, quant à la racine du moins, l'anc. slave *zlŭva*, rus. *zolovka*, anc. boh. *zelwa*, pol. *zelw*, *zelwica*, etc. La racine, fort incertaine d'ailleurs de ces noms, est peut-être la même que celle de γαλερός, γαληνός, pur, clair, ἀ-γάλλω, orner, γλῆνος, ornement, étoile, γλήνη, jeune fille, etc.; cf. anc. sl. *zlŭtĭ*, bilis (splendida). Cela conduirait à la notion de lumière et de beauté, et à une signification analogue à celle de *belle-sœur*.

§ 301. — LE SERVITEUR ET L'ESCLAVE.

Il est bien certain que l'inégalité des conditions, non pas de droit, mais de fait, a dû se produire dès les premiers débuts de toute société humaine quelque peu développée, et cela par la force même des choses. Ce n'est qu'au sein de la famille seulement qu'il existe une hiérarchie naturelle, fondée en principe aussi bien qu'en fait, et où chacun apporte à la fois ses droits et ses devoirs. Il en est autrement quand les rapports sociaux s'étendent et se compliquent, et que des éléments étrangers à la famille viennent en modifier les conditions primitives. C'est alors que commence la servitude, soit volontaire, soit forcée, l'une amenée par les vicissitudes de la fortune, l'autre par les violences de l'état de guerre. Dans le premier cas, le serviteur peut être un homme de même race que le maître, et n'aliéner son indépendance que partiellement au moyen d'un pacte ; dans le second cas, il perd toute liberté, il devient la chose du maître, il n'est plus qu'un esclave.

Nous avons vu déjà que, chez les anciens Aryas, le nom de l'esclave était le même que celui de l'ennemi et du barbare, d'où l'on peut conclure que le prisonnier de guerre était réduit en servitude. (Cf. § 241, 1). Mais, à côté des esclaves, il y avait aussi sans doute des serviteurs libres, des travailleurs à gages, dont la position dans la domesticité était d'une nature différente. C'est ce que l'on peut inférer de quelques anciens noms, sans qu'il soit possible cependant de déterminer une limite précise entre les deux degrés de servitude.

1). Scr. vêd. *arati*, serviteur, aide, ordonnateur, *administer*.

Gr. ὑπ-ηρέτης, id., id. ; -τημα, -τησις, service, aide, etc. (Dict. de P. v. cit.)

Irl. *ara*, *aire*, serviteur.

Goth. *airus*, messager, anc. sax. *eru*, id.; scand. *âr*, *âri*, nuntius, minister, famulus.

La racine est le scr. *ṛ*, *ar*, dans le sens de adire, colere, servire. Cf. *ari*, *arya*, dévoué, fidèle, et l'adv. *aram*, praesto.

2). Scr. *bhakta*, *bhaktila*, suivant, sectateur; *bhakti*, service, dévouement, *bhaǵana*, id.; rac. *bhaǵ*, servire, colere.

Pers. *bać*, *baćah*, serviteur.

Lat. *famulus*, pour *fagmulus*, comme *stimulus* pour *stigmulus*, et *fames* pour *fagmes*, à scr. *bhaǵ*, edere. De même *familia*, ombr. *fameria*, pour *fagmilia*, c'est-à-dire l'ensemble du service. (Cf. Benfey, *Gr. W. L.* II, 20; Kuhn, *Z. S.* IV, 40, etc.)

Gaulois *am-bactus*, serviteur, client[1]. Cf. cymr. *amaeth*, operarius, agricola, *aeth* = *act.* (Zeuss, *Gr. C.* 179. *Bellicosae significationis apud veteres Gallos, apud Cambros in pacificam versa).* Ce nom semble contracté de *amb-bactus* et *ambi-bactus*; *ambi* préf. = scr. *abhi*, gr. ἀμφι, germ. *umbi*, anc. irl. *imb*, *imm*, cymr. *am*, etc.

Goth. *and-bahts*, serviteur, ags. *ambeht*, anc. all. *ambaht*, id.; scand. *ambâtt*, servante. Diffère du gaulois, dont il ne provient sûrement pas, par le préfixe *and* = scr. *ati*, gr. ἀντι, etc.

L'affinité de tous ces termes semble évidente, malgré la diversité des formations, et indique une ancienne application de la rac. *bhaǵ* et de ses dérivés à l'office des serviteurs. Comme la pauvreté et la servitude se touchent de près, et que l'une conduit à l'autre, je crois que l'irlandais *bocht*, pauvre, a signifié primitivement servile, dépendant, et répond ainsi au scr. *bakta*.

3). L'observation ci-dessus s'applique également au groupe suivant.

Scr. *çravaṇa*, service, *çuçrûshaka*, serviteur, de *çru*, audire, au désidér. *çuçrûsh*, auscultare, obedire, colere, d'où *çuçrûshu*, obéissant, etc.

[1] *Ambactus* apud Ennium *lingua gallica* servus appellatur. (Festus, p. 4, éd. Lindemann). On le trouve, comme nom propre, sur les médailles, et dans les inscriptions gauloises. Duchalais, p. 154; Orelli, 2774; Steiner, 1116, 1499, etc.

Lat. *cliens*, — *entis*, pour *cluens*, de *cluo* = scr. *çru*; cf. *inclitus*. Le thème *cluent* est un part. prés. = scr. *çravant*, audiens. (Cf. Pott. *Et. F.* I, 213.)

Anc. sl. *sluga*, *slujitelĭ*, famulus, *slujĭba*, servitus, *slujiti*, ministrare, etc.; de *sluti* (*slovã*), audire, rac. *slu* = scr. *çru*. Cf. les dialectes néo-slaves passim.

Une transition de sens toute semblable se montre dans l'anc. all. *hôrjan*, audire, d'ailleurs sans rapport avec *çru* à cause du goth. *hausjan*, et *gahôrjan*, obedire, *hôrsam*, obediens, etc. De là l'all. mod. *angehöriger*, client, subordonné, etc.

4). Scr. *bharata*, *bhṛta*, *bhṛtya*, serviteur, c'est-à-dire celui qui est nourri, entretenu, ou qu'il faut nourrir, par opposition à *bhara* nutritor, *bharu*, *bhartar*, *bharaṇḍa*, maître, etc. Cf. *bhṛti*, *bhṛtyâ*, *bharaṇa*, *bharma*, salaire, entretien, gages, etc. L'épithète de *bharata*, donnée au dieu Agni, désigne probablement le feu qu'il faut sans cesse alimenter. *Bharata* ou *bharaṭa*, signifie aussi un acteur, un mime, primitivement sans doute un salarié.

Pers. *bardah*, serviteur, esclave. Cf. *burdan*, ferre.

Lith. *bérnas*, id., valet, *bernyste*, servitude, etc. (Cf. scr. *bharaṇa*.) Il n'est pas impossible que le nom des *bardes* celtiques, gaul. βάρδος, *bardus*, irl. ers. *bárd*, cymr. *bardd*, corn. *barth*, armor. *barz*, ne provienne de la même source que le scr. *bharata*; car les bardes, comme les anciens *sûtas* de l'Inde, étaient des chanteurs à la solde des chefs, et qui faisaient partie de leur suite.

5). Scr. *upâsaka*, serviteur, *upâsana*, service, de *âs*, sedere, morari, manere, actionem continuare, avec *upa*, servire, ministrare.

D'après le sens de vaquer assidûment à quelque chose, qui appartient à la racine simple, je crois qu'on peut y rapporter le goth. *asneis*, valet, mercenaire, ang.-sax. *esne*, anc. all. *asni*, *asnari*, id. Le goth. *asans*, moisson, auquel on l'a rattaché avec l'acception propre de moissonneur, ce qui semble peu probable vu le sens général du mot, peut cependant provenir de la même

racine s'il a désigné primitivement le travail auquel il faut vaquer ssidûment.

§ 302. — LE NOM.

L' unité de la famille trouve son expression dans le nom que le ère transmet à ses enfants. Les noms propres doivent partout ur origine à la nécessité de distinguer les personnes ; mais leur xtension collective aux familles ne s'est opérée que dans la mesure du développement de la famille elle-même, et de l'importance qu'elle avait dans la vie sociale. Chez les anciens Aryas, i ce développement était déjà très-complet, les noms de famille it dû tenir une place considérable ; et il est certain que le haut rix attaché à la pureté de la race, ainsi qu'au nom transmis par s ancêtres, est un trait caractéristique des peuples ariens en énéral. Ce qui prouve d'ailleurs l'antique importance du nom, est que le terme primitif qui le désignait s'est maintenu d'une anière très-remarquable. Ainsi :

Scr. *nâman*, nom, *nâmya*, connu, célèbre ; *nâma*, adv. nominalement, c'est-à-dire, etc.

Zend *nâman*, pers. *nâm*, kourd. *nàve*, ossèt. *nôm*, afghan *nûm*, rmén. *anun*.

Gr. ὄνομα,-ατος.

Lat. *nōmen ; nam*, *nempe*, particules, peut-être aussi *enim* [1].

Anc. Irl. *ainm*, gén. *ainmin ;* cymr. *enw*, corn. *hanow*, plur. *hynwyn*, armor. *hanv, hanô*, avec *h* inorganique.

Goth. *namo*, plur. *namna*, ags. *nama*, scand. *namn*, *nafn*, anc. all. *namo*, etc.

Anc. prus. *emnes*, *emmens*.

Anc. sl. *imẽ*, rus. *imia*, pol. *imiẽ*, ill. *ime*, etc.

[1] Sur l'identité du lat. *nam* et du scr. *nâma*, cf. Bopp, Pott, et surtout Kuhn (*Z. S.* IV, 375) où *quisnam* est rapproché de *kô nâma* et *nempe* de *nam* + *api*, = *api nâma*, comme en prakrit *kimpi* pour *kim api*.

Alban. *nam*, réputation.

Le thème primitif de ce mot paraît s'être altéré déjà à l'époque préhistorique, car il est admis très-généralement que *nâman* est pour *ǵnâman*, de *ǵnâ* = *gnâ*, noscere. La consonne initiale perdue reparaît encore dans le latin *co-gnomen;* cf. *nosco* et *co-gnosco*, ainsi que *i-gnotus*, et surtout *gnarus*, etc. Les variations de ce mot offrent un parallélisme remarquable avec celles de *napât*, etc. (§ 294, 3) où la consonne supprimée est la même. Le nom était ainsi ce qui fait connaître, le *signe*, et il est à observer que l'hébreu *shem*, arabe *ism*, nom, a exactement le même sens, d'après Gesenius [1].

Un fait singulier, que je note en passant, c'est que ce terme décidément arien se retrouve au loin dans les langues de l'Asie du nord, et cela sous des formes qui n'indiquent point une provenance du slave. Ainsi les nombreux dialectes finnois offrent *nimi*, *nam*, *nim*, *nema*, *nem*, etc., le samoiède a *nim*, *nimde*, le korièke *ninna*, le youkagir *nameǵe*, et même le tchouktche *ninnä* [2].

Au double point de vue de la philologie et de l'histoire, l'étude des noms d'hommes a un grand intérêt; mais elle ne saurait nous reporter jusqu'aux origines de notre race, parce que les noms changent d'âge en âge, et que les plus anciens qui nous soient connus restent encore relativement modernes. Les coïncidences parfois très-frappantes que l'on remarque entre quelques noms indiens et grecs, par exemple *Satyaçravas* et Ἐτεοκλῆς. (Cf. § 243) ou *Dêvadatta* et Θεοδότος, *Deodatus*, etc., ne prouvent sans doute autre chose que la grande affinité des langues, qui ont exprimé les mêmes idées par les mêmes composés.

[1] Il est curieux que l'anc. slave ait formé à nouveau de *znati*, noscere = *gnâ*, le subst. *znameniie*, signum, tandis que l'ancien terme *imẽ* a perdu les deux consonnes initiales.

[2] Cf. les *Vocabul. Petropol.* n° 54, et l'*Asia polygl.* de Klaproth.

(§ 292, 6), que ce dernier titre se retrouve très-probablement dans le grec δεσπότης. Des composés de même sens exactement sont le zend *nmânapaiti*, et le lith. *wēszpatis*, maître en général, mais, au féminin *waispatti* de l'ancien prussien, encore spécialement maîtresse de maison. Cf. plus loin scr. *viçpati*. L'analogie de ces formations indique l'existence de plusieurs titres de ce genre chez les anciens Aryas. Voyons maintenant comment ce premier degré du pouvoir dans la hiérarchie sociale a été franchi.

1). Les fils, en se mariant, devenaient à leur tour des chefs de famille indépendants, mais naturellement liés, soit entre eux, soit avec leur père, par la force du sang, et la communauté des intérêts; car, aux temps primitifs de la vie pastorale, les descendants restaient réunis autour du patriarche. A la troisième ou quatrième génération, toutefois, les rapports de parenté s'étendaient et se compliquaient en se multipliant, et l'unité collective de la famille ne pouvait se maintenir qu'en se rattachant à quelque centre nouveau. Mais les pouvoirs égaux et indépendants qu'il s'agissait ici de rapprocher et de concilier, auraient difficilement abdiqué en faveur de l'un d'entre eux. De là la nécessité d'une représentation des divers éléments de la communauté, d'une assemblée composée de ses principaux membres, en un mot, d'un conseil de famille. Et ceci n'est pas une simple hypothèse. La philologie comparée nous permet de reconnaître que les choses se sont passées en réalité comme elles devaient se passer rationnellement.

Le sanscrit *sabhâ*, de *sa*, cum, et de *bhâ*, apparere, conspici, signifie proprement une assemblée, puis secondairement une maison, comme lieu de réunion de la famille, une salle, un tribunal, comme lieux d'assemblée. De là *sabhya*, digne de figurer dans une assemblée, assesseur de tribunal, puis, en général, digne de confiance, fidèle, sûr, *sabhyatâ*, distinction de manières, politesse, *sabhyatama* (superlatif), personne distinguée qui fait l'ornement de la société. Les termes opposés sont *asabhya*, vulgaire, bas [1], *avasabha*, rejeté de la société, *prasabha*, violence, et,

[1] Wilson. Dict. — Le Dict. de Pétersb. omet ce terme; pourquoi?

comme adv. violemment, littér. ce qui se met avant (au-dessus de) la *sabhâ*, c'est-à-dire de la coutume reçue. On trouve encore les composés *sabhâstâra*, *sabhâsad*, membre d'une assemblée, *sabhôćita* (*sabhâ* + *ućita*, propre à), un savant, un pandit, *sabhâpati*, un président.

Kuhn, à qui l'on doit d'avoir le premier signalé l'importance de ces termes pour l'histoire primitive, a recherché avec soin l'emploi de *sabhâ* et de *sabhya* dans le Rigvêda (*Z. S.* IV, p. 370). Il y a joint de plus le vêdique *sabhêya*, comme épithète d'un fils distingué dans la *sabhâ*, et qui fait la gloire de son père, ou du prêtre qui connaît bien les coutumes de la famille. Cela indique, suivant lui, que la *sabhâ*, ne comprenait pas toute la communauté, mais seulement les hommes parvenus à l'âge de raison.

En poursuivant son intéressante recherche, Kuhn retrouve le scr. *sabhya*, fidèlement conservé au féminin, dans le goth. *sibja*, parenté, ags. *sib*, consanguinitas, consensus, adoptio, pax, *gesib*, parent, etc., scand. *sifi*, parent, ami, anc. all. *sibba*, *sippia*, all. mod. *sippe*, *sippschaft*, parenté, etc., dont les acceptions se rattachent parfaitement à celles de *sabhya* et de la *sabhâ*, en tant que la réunion des parents à tous les degrés. Mais il y a plus, et le goth. *unsibis*, illégal, criminel, *unsibja*, illégalité (cf. scr. *asabhya*, vil, et *prasabha*, violence), rapprochés du scr. *sabhâ*, tribunal, *sabhya*, membre d'un tribunal, indiquent qu'à la *sabhâ* se liaient déjà des idées de droit et de justice. Le président de l'assemblée, le *sabhâpati*, entouré des principaux membres de la communauté, remplissait l'office de magistrat et de juge. Le droit et la coutume s'appelaient *sabhyâ* = goth. *sibja*, la transgression du droit était *asabhyâ* = *unsibja*, et le titre de *sabhâpati* était sans doute celui du chef de la communauté. Il faut ajouter qu'un corrélatif de ce titre antique me paraît s'être conservé dans l'irl. moyen *sabb*, *sab*, chef (Stokes, *Ir. Gl.*, p. 37, note), probablement le *sibhe*, chef, général, que donne O'Reilly. (Dict.)

2). Les familles, encore rapprochées par les liens du sang, qui composaient la *sabhâ*, s'établissaient naturellement dans le voisinage les unes des autres, et formaient une petite communauté,

un clan, un village, dont l'ancien nom *viç*, primitivement *vik*, est resté dans la plupart des langues ariennes. (Cf. § 260, 3.)

Plusieurs passages de l'Avesta, qui jettent un jour précieux sur l'ancienne organisation sociale des Iraniens, placent immédiatement au-dessus du *nmanô-paiti*, ou maître de maison, le *vîçpaiti*, titre que Spiegel rend par *chef de village*, mais aussi par *chef de clan*[1]. En zend, *vîç* ou *viç* signifie une maison et un hameau, mais le scr. vêdique *viç* a l'acception plus étendue de famille et d'hommes en général. Comme la racine est sûrement *viç*, intrare, ingredi, le premier sens doit être le primitif, la maison et le village désignant le lieu où l'on entre, que l'on habite, et l'homme étant pris ici comme celui qui habite. Dans *vîçpaiti*, titre immédiatement supérieur à *nmanô-paiti*, *vîç* ne peut guère signifier que village, mais comme le village était habité par le clan, le titre devenait celui du chef de clan.

Le terme sanscrit corrélatif, *viçpati*, dans le Rigvêda, est une épithète fréquente du dieu Agni, et on l'interprète ordinairement par *maître des hommes*. Toutefois, et d'après les observations qui précèdent, son acception doit avoir été plus restreinte. Les surnoms analogues donnés à Agni, tels que *gṛhapati*, *gṛharâǵa*, maître ou roi de la maison ou de la famille, *damûnas*, familiaris, etc., et qui se rapportent au culte domestique du feu, font présumer pour *viçpati* une signification semblable. Comme Agni est aussi appelé *sabhya*, en tant que protecteur de la *sabhâ*, ou assemblée du clan, *viçpati* peut l'avoir désigné en cette qualité, ce qui se rapprocherait tout à fait du zend *viçpaiti*. Suivant une conjecture de Lassen (*Ind. Alt.* I, 797), *viç* aurait été synonyme de *panćaǵana*, c'est-à-dire une réunion de cinq familles, premier développement du clan, avant de s'appliquer à une communauté plus étendue d'habitants à demeures fixes, à une population agricole en général. Enfin, ce qui semble décidément contraire à l'acception de *maître des hommes*, c'est que, dans un passage du Rigvêda (III, 8, 18), Agni est appelé *viçpati mânushînâm*, ce qu'on

[1] *Avesta*, I, 132, 170; II, p. 11. Les passages zends dans Brockhaus, *Vendidad*, aux nos 57, 242, 332.

ne peut assurément traduire par *maître des hommes des hommes*, mais bien par *chef de clan parmi les hommes*, ou par *maître des hommes*, si *viçpati* s'est pris ultérieurement pour *maître* en général.

Tel est, en effet, le sens qui est resté au lithuanien *wēszpatis*, maître, seigneur, lequel ne s'emploie même plus qu'en parlant de Dieu ou des princes régnants, tandis que le féminin *weszpati*, haute dame, ne désignait encore qu'une maîtresse de maison dans l'anc. prussien *waisspatti*. Il semble évident que ce titre, si singulièrement conservé par le lithuanien seulement, a eu primitivement une acception analogue au zend et au sanscrit. Le premier élément du composé, *wēsz*, se retrouve encore dans *wēszkélis*, grande route, c'est-à-dire sans doute chemin du village et de ses habitants.

En résumé, le sanscrit et zend *viç* a désigné dans l'origine le lieu où *l'on entre*, habitation, maison et hameau, comme le scr. *vêça*, *vêçman*, etc. Subsidiairement ce mot, ainsi que son dérivé *Vâiçya* (cf. zend *vaêça*, villageois, Spiegel, *Avesta* I, 170) est devenu celui qui entre, l'habitant, le travailleur, le membre de la troisième caste, et collectivement les habitants d'un village, un clan aux demeures fixes, dont le *viçpati* était le chef. Tout cela se confirme par la comparaison des langues européennes, où, comme nous l'avons vu, le sens primitif d'habitation et de village est resté aux corrélatifs de *viç*, *vêça*, etc. (Cf. § 260, 3, et 276, 1.)

3). L'institution de la *sabhâ* et de la *viç*, comme première extension de la famille déjà fortement constituée chez les anciens Aryas, se rattache ainsi aux origines même de leur organisation sociale; et il est à remarquer qu'elle s'est maintenue sous des noms divers, avec plus ou moins d'influence, chez plusieurs peuples de race arienne, comme un des éléments d'un état de société plus avancée. C'est à cette influence, sans doute, qu'il faut attribuer la coutume du *qaetvôdata*, ou du mariage entre proches parents, pour maintenir la pureté de la race, coutume recommandée dans l'Avesta, et que les anciens historiens ont

observée chez les Perses [1]. On sait que ce même usage, avec des restrictions toutefois, a prévalu longtemps chez les clans des Gaëls de l'Écosse, où il a eu pour effet une détérioration graduelle de la race.

Les divers noms du clan n'expriment, en général, que les notions de parenté et de descendance, et se confondent souvent avec ceux de la famille d'une part, et, de l'autre, de la tribu ou de la nation. Le sanscrit *kula* est à la fois la famille, la race, la commune et le village; en persan *kul, kulî*. Le *kulapati*, *kulapâ*..., n'était que le *viçpati* sous un autre nom. La φρατρία grecque, ainsi que le mot l'indique, se composait, dans l'origine, des descendants de plusieurs frères. La *gens* romaine ne signifie que famille, race, et a pris le sens de nation. Il en est de même du cymrique *cenedl*, et l'irlandais erse *clann*, *cland* = cym... *plant*, désigne collectivement les enfants, la descendance.

Il serait d'un haut intérêt de rechercher et de comparer, chez les divers peuples ariens, les traces de l'ancienne organisation du clan comme point de départ des développements sociaux ultérieurs. Je dois laisser cette question de côté, et je me borne à remarquer ici que l'institution de la *sabhâ* se retrouve presque intacte chez les Gallois du moyen âge. On voit, en effet, par les triades du législateur Dyfnwal Moelmud [2], que le *cenedl* ou clan, qui comprenait les parents jusqu'au neuvième degré, était gouverné par un chef, le *pencenedl* = sc... *viçpati, sabhâpati*, assisté d'un conseil de sept anciens, *henadu...*, tous pères de famille.

[1] Cf. *Vispered*, III, 18, et la note de Spiegel, *Avesta*, II, 11. Il y a peut-être exagération quand Diog. Laert. affirme qu'il était permis aux Perses d'épouser leurs mères ou leurs filles, bien que cette accusation d'inceste soit répétée par d'autres auteurs.

[2] Triad. 88 et 162. Probert, *Ancient laws of Wales*, p. 45 et 61.

§ 305. — LA TRIBU.

La tribu s'est formée d'abord naturellement de la réunion de plusieurs clans, et on ne saurait douter que cette réunion ne se soit effectuée chez les anciens Aryas, bien que le nom par lequel ils la désignaient reste incertain. A mesure, en effet, que les degrés des divisions sociales s'élèvent et se généralisent, leurs dénominations se diversifient dans les langues congénères, à raison des changements et des recompositions qui ont eu lieu à partir de la dispersion. Pendant les longues migrations, les unités supérieures s'affaiblissaient plus ou moins, tandis que le clan, et surtout la famille, cet élément indestructible de la société, se maintenaient intacts à travers toutes les perturbations.

Le nom le plus ancien de la tribu que nous connaissions est sans doute le zend *zantu*, conservé dans le titre du *zantupaiti*, supérieur immédiatement au *viçpaiti*, et au-dessus duquel il n'y a plus que le *dañhupaiti*, ou chef de province. Burnouf attribuait à *zantu* le sens de ville ou de création [1], mais Spiegel, qui le rend d'abord par forteresse, *burg* (Avesta, I, p. 132, 170) le traduit ensuite (*Ib.* II, 25, 109, etc.), par *stamm, genossenschaft*, c'est-à-dire tribu. C'est là sûrement sa signification véritable, puisqu'il dérive de *zan* = scr. *ġan*, nasci, oriri, et qu'il ne peut guère s'appliquer qu'à la race commune des familles et des clans. Le grec φυλή, de φύω, ne désigne pas autre chose, et le corrélatif sanscrit *ġantu*, dans le style classique un animal, une créature, se prend encore dans les Védas comme synonyme de *ġana* ou *manushya*, homme, et au plur. *ġantavas*, pour les *gents*, les individus dépendants de la famille, etc. (Dict. de P. v. cit.) Il est fort possible que plus anciennement en-

[1] *Comment. sur le Yaçna*, p. 228. C'est d'après lui que j'ai indiqué ce sens à la p. 85 du t. I.

core il ait eu, comme le zend *zantu*, l'acception de tribu; mais, chez les Indiens, ces divisions sociales primitives se sont effacées plus ou moins pour faire place à une organisation nouvelle, et je ne connais pas de terme sanscrit qui s'applique exactement à la tribu.

Dans les langues européennes, c'est le latin *gens,-ntis*, qui, sauf le suffixe *ti* au lieu de *tu*, répond le mieux au zend, mais plutôt avec le sens propre de clan. Cf. scr. *ģati*, famille, race et § 290, 1.

Je laisse de côté les autres termes européens qui, faute de corrélatifs orientaux, ne sauraient être considérés comme proethniques.

§ 306. — LE PEUPLE.

L'ensemble des tribus constitue le peuple comme totalité définitive, mais ce nom prend des valeurs très-diverses suivant le degré et la nature de l'unité qui relie en dernier ressort les éléments partiels d'une communauté sociale. Des tribus de même race peuvent rester en contact sans former un peuple, tout comme un peuple peut se composer de races différentes sous un pouvoir monarchique ou fédératif. Quelquefois aussi le peuple ne s'entend que de la multitude assujettie aux puissances qui la gouvernent. On conçoit donc que les noms du peuple aient dû varier avec les idées qui s'y rattachaient, et qui ont différé grandement dans le cours des siècles, chez les Aryas dispersés. La comparaison des langues nous laisse ainsi quelque peu én défaut pour la question qui nous intéresse; celle de savoir, si les anciens Aryas ont formé, non-seulement une race homogène subdivisée en tribus, clans et familles, mais une nation organisée socialement sous un pouvoir central fédératif ou monarchique. On peut dire, cependant, que rien n'appuie cette dernière hypothèse, et, comme je l'ai remarqué déjà (t. I, p. 537), les liens qui les unissaient

taient probablement ceux d'une confraternité fondée sur la com-
munauté d'origine, et la similitude des mœurs et du langage.

C'est là, en effet, ce qui semble résulter des analogies, de si-
nification surtout, qui se révèlent entre les plus anciens noms
peuple, lesquels n'expriment en général que les simples no-
ms de race, ou de multitude, ou d'hommes pris collectivement.
x temps primitifs, où les familles humaines étaient plus isolées
unes des autres, chaque peuple se considérait comme la race
r excellence, et se désignait en conséquence. Tel paraît avoir
é le cas pour les anciens Aryas, à en juger par le seul groupe de
oms qui s'étendent du sanscrit à quelques langues européennes.
D'autres analogies, limitées à ces dernières, conduisent à des ré-
sultats semblables, et assignent à plusieurs noms du peuple des
origines en tout cas très-reculées.

1). C'est à la racine *ǵan*, nasci, qui déjà nous a fourni des termes relatifs à la famille, au clan et à la tribu, que se rattache également un des noms sanscrits du peuple, savoir *ǵana*, proprement homme, puis race d'hommes, les hommes collectivement, les sujets, la nation, aussi au plur., et dans les composés tels que *ǵanapada*, peuple par opposition au souverain, pays, royaume, *ǵanâdhipâ*, maître des hommes, roi, *panćaǵanâs*, les cinq peuples, les cinq races, pour l'humanité collective, suivant les idées indiennes, etc. On trouve aussi pour nation et sujets, *ǵanatâ*, et *praǵâ*, progenies, d'où *praǵâpa*, *praǵâpati*, souverain, c'est-à-dire maître de la race.

Nous avons vu provenir de la même racine le zend *żantu*, tribu, qui a pu tout aussi bien signifier peuple, tout comme le sanscrit *ǵana* et *ǵantu*, désignent également l'homme collectivement.

En grec, nous trouvons γένος = scr. neutre *ǵanas*, race, employé dans l'acception de nation ; et il en est de même du latin *gens*, *gentis*, tandis que *genus* a conservé le sens plus général. Le latin *natio*, pour *gnatio*, a pris la signification toute spéciale.

Des variations analogues, quant au plus ou moins d'extension du sens, se montrent dans l'irl. *ginél*, *cinéal*, *cine*, etc., cymr.

cenel, etc., race, famille, clan, peuplade. (Cf. § 290, 1.)

Enfin, dans les langues germaniques, le goth. *kuni* et ses corrélatifs (vid. ib.), nous offrent exactement les mêmes significations.

On peut inférer de ces concordances que les anciens Aryas ont appelé le peuple, *la race;* car, bien que la rac. *gan* soit restée vivante, la même idée aurait pu s'exprimer de plusieurs manières différentes, comme cela est le cas, par exemple, dans le slave *narodŭ*, nation, de *roditi*, generare, etc.

Les rapprochements qui suivent ne sortent pas jusqu'à présent du domaine des langues européennes, mais ils ont bien cependant quelque importance.

2). Gr. πλῆθος, peuple, populace, multitude, de πλέω. Cf. οἱ πολλοί de πολλὸς = πολὺς, multus.

Lat. *plebs*, de *pleo*, populace, bas peuple, par opposition aux classes supérieures; mais *populus*, ombr. *pupel*, le peuple dans sa totalité.

Cymr. *plwyf*, *plwy*, corn. *plui*, armor. *ploi*, *ploé*, *ploué*, avec le sens plus restreint de commune, paroisse [1].—Cf. armor. *pula*, abonder, *pul*, abondant, etc.

Ang.-sax. *folc*, scand. *folk*, anc. all. *folch*, etc., peuple, nation; cf. goth. *fulls*, anc. all. *fol*, plenus, et *filu*, multus, etc. (Diefenbach, *Goth. W. B.* I, 390, passim.)

Lith. *plème*, race, famille, et *pulkas*, multitude, troupe, tous deux peut-être du slave.

Anc. sl. *plemẽ*, genus, tribus, rus. *plemia*, pol. *plemiẽ*, ill. *pleme*, etc., et anc. sl. *plŭkŭ*, populus, cohors, rus. *polkŭ*, pol. *pulk*, boh. *pluk*, etc. Cf. anc. sl. *plŭnŭ*, lith. *pilnas*, plenus, etc.

La racine commune de tous ces termes se trouve dans le scr. *pṝ*, *par*, *pûr*, implere; cf. *pûl*, colligere, *pul*, magnum, multum fieri, et le nom de la ville au § 276, 4. Aucun nom du peuple n'en dérive en sanscrit; mais on y trouve *pûru*, *pûrusha*, *purusha*, homme en général, c'est-à-dire celui qui abonde, ou se

[1] Peut-être primitivement peuple, comme l'espagnol *pueblo*, commune, est venu de *populus*.

multiplie, mot qui a pu s'appliquer au peuple, comme *gana* avec les deux sens. Les langues européennes offrent *ple*, *pla*, comme forme principale de la racine et d'une partie des dérivés, mais d'autres, d'une origine sans doute plus ancienne, se rattachent encore à la forme *pul*, déjà secondaire, quoique vêdique. Cf. *pulu* = *puru*, multus; *pula*, magnus, etc. Le latin *populus* est surtout remarquable comme réduplication de *pul*, au prét. sansc. *pupôla*, *apipulat*, etc. Cf. t. I, p. 224 et 413, où l'on voit les noms du peuplier et de la puce provenir de la même racine que celui du peuple, par la notion commune de multiplication.

3.). Anc. irl. *túath*, *túad*, populus. (Zeuss, *Gr. C.* 28); mod. *tuath*, aussi pays; cymr. *tût*, *tûd*, armor. *tut*, *tud*, peuple, gens, pays. Cf. dans mon *Essai sur les inscriptions gauloises*, p. 19, les noms propres qui s'y rattachent.

Ombrien *tota*, osque *touto*, territoire d'une ville, primit. sans doute peuplade, tribu.

Goth. *thiuda*, peuple, d'où *thiudans*, roi, *thiudinassus*, royaume, etc.; ags. *theod*, scand. *thiôd*, *thŷdi*, anc. all. *diot*, *diota*, etc. (Cf. Diefenbach, Goth. W. B. II, 705.)

Lett. *tauta*, peuple, pays; en lith. l'Allemagne, *tautà*.

Ces noms, qui sont sans analogues orientaux, ont été ramenés, avec quelque probabilité, à la rac. scr. et zend *tu*, valere, crescere, d'où *tuvi*, synonyme de *puru* multus, dans plusieurs composés, *tavas*, *tavisha*, fort, grand, etc. Cela donnerait un sens rapproché de celui de *populus*.

4). Gr. δῆμος, populus, plebs, tribus.

Irl. *damh*, *daimh*, peuple, tribu, famille, parenté; ers. *dàimh*, cognatio.

Ang.-sax. *team*, race, famille. Anc. all. *zumft*, conventus; all. mod. *zunft*, tribu, corporation, etc.

Si la ressemblance des mots germaniques n'est pas illusoire, elle nous conduit à l'étymologie des deux autres, car *zum-ft* dérive de la rac. *zam*, goth. *tam*, etc. = scr. *dam*, domitum, mitem esse, domare (ligare.) (Cf. § 260, 1), Ainsi δῆμος, se rattacherait à δέμω, et à δαμάω, avec la signification de peuple en tant que sou-

mis au pouvoir du chef ou à la loi sociale, ou bien lié par un pacte. On pourrait toutefois penser aussi à δέω = scr. *dâ*, ligare, d'ailleurs probablement allié à *dam*.

5). Gr. ἔθνος, peuple, troupe, etc.

Irl. *feodhain, feadhainn*, gén. *feadhna*, peuple, tribu, armée. Ce rapprochement confirme l'existence du digamma dans ἔθνος pour ϝέθνος, et semble nous mettre sur la voie de l'origine restée obscure de ce nom du peuple. En irlandais, en effet, on trouve aussi *feadhm*, armée, *feadhma*, surintendance, direction, *feadhmach*, puissant, et surtout *feadhán*, chef d'un vol d'oies sauvages, *feadhna* (génit ?), chef, guide (O'R. suppl.), *feadhnach*, commandement, etc. Cela conduit à une racine *feadh*, qui répond au zend *vadh*, au lith.-slave *ved*, etc. (Cf. § 291, 1), avec le sens de *ducere*. Ainsi ἔθνος signifierait proprement *agmen*, et c'est bien dans cette acception que l'emploie Homère en parlant, non-seulement des hommes, mais des oiseaux, des abeilles, des mouches, etc. Cela pourrait justifier le rapport que plusieurs hellénistes ont présumé entre ἔθνος et ἔθος, coutume, car ce dernier mot peut avoir signifié conduite, ou règle de conduite. Nous en verrons cependant plus tard une autre explication.

§ 307. — LE ROI.

Si la comparaison des noms du peuple ne suffit pas à prouver que les anciens Aryas n'aient formé qu'une seule nation compacte, elle indique du moins que leurs communautés sociales avaient atteint un certain degré de développement. Une preuve plus décisive encore de ce fait se trouve dans les termes qui désignaient le roi comme chef suprême, si ce n'est du peuple entier, au moins de la peuplade ou tribu.

1). Le groupe principal, et déjà souvent signalé, est le suivant :

Scr. *râģ, râģan*, roi, *râģnî*, reine. Cf. *ṛģra*, chef.

Zend *raģi*, royaume. (Spiegel, *Avesta* II, p. 100, 211.)

Lat. *rex, regis; regina*, etc.

Anc. irl. *rig* (Zeuss, *Gr. C.* 25)[1], mod. *righ, riogh*, roi; *raicneach*, reine (O'R.); thème *rigan (?)*. Cf. Ebel, *Beitr.* I, 399). —— Cymr. *rhi*, chef. — Cf. le *rix, rigis*, si fréquent dans les anciens noms gaulois.

Goth. *reiks*, chef, *reiki*, domination, *reikinôn*, régner, etc., *-reiks*, adj. honoré, digne; — ags. *rîci*, regnum, scand. *rîki*, anc. all. *rîchi*, id.; ags. *rîc*, scand. *rîkr*, anc. all. *rîchi*, potens, dives, et, respectivement, *ricsian, rîkia, rîchan* ou *rîchison*, regere, d'où anc. all. *rîchendi*, regens, regnator, etc.

La racine, en sanscrit, est *râǵ*, regere, regem esse, dans les Vêdas, puis splendere; cf. *raǵ, arǵ, rêǵ*, lucere, acception secondaire sans doute, et dérivée de la notion de *se mouvoir en ligne droite* comme le rayon, laquelle explique aussi le sens de *regere = dirigere*. *Râǵ* est également une forme secondaire pour *ṛǵ, raǵ*, comme le montrent *ṛǵu*, rectus, au superl. *raǵishṭha*, et *ṛǵra*, dux. Cf. ὀ-ρέγω, s'étendre (en ligne droite), goth. *uf-rakjan*, étendre, etc.; lat. *rego* et *rectus*; ags. *recan (geróht)*, encore verbe fort, regere, curare, mais *riht*, goth. *raihts*, scand. *rettr*, anc. all. *reht* = lat. *rectus*, etc. Cela rend compte des variations de la voyelle, *â, ê, ei, î*, dans le nom du roi, qui a désigné primitivement le *directeur*, le guide[2]. Si plus tard les Indiens ont rattaché leur *râǵan* à *râǵ*, splendere, cela s'explique par l'éclat dont ils entouraient la royauté.

2). Scr. *bharatha, bharaṇḍa*, roi, maître, propr. sustentator, de *bhṛ, bhar* (cf. § 292, 2); *bharaṇyu*, maître.

Pers. *bâri*, roi. Cf. *bâr, bârah*, Dieu, c'est-à-dire maître.

Irl. *barn, baran*, homme noble, juge; cymr. *barnwr, barnydd*, armor. *barner*, id. — Anc. irl. *brithem*, judex (Zeuss, 826), mod. *breith, breitheamh*, etc.

Ang.-sax. *beorn*, prince, chef; *bryta, brytta*, maître, seigneur. Ici, peut-être, le gaulois *Brennus*, de *brenius, berenius ?*

[1] Le *g* devrait, ce semble, être aspiré.

[2] Cf. Kuhn *Ind. Stud.* I, 332. Lassen. *Ind. alt.* I, 808.

= scr. *bharaṇyu*, probablement un titre de chef de tribu. Cf. anc. corn. *brenniat*, proreta, c'est-à-dire maître du navire. (Zeuss, 1107). On compare ordinairement le cymr. *brenin*, *brennin*, roi ; mais Zeuss l'en sépare à cause des anciennes formes *brennhin*, *breenhin*, suivant lui contractées de *bregentin*, et dérivées de *breg*, *brig*, sublimis, altus. (*Gr. Celt.* 101, 162). Il aurait pu s'appuyer en cela de l'ang.-saxon *brego*, rex, dux, peut-être celtique puisqu'il manque aux autres langues germaniques. Cf. scr. vêd. *bṛh*, extollere, d'où *bṛhat*, *bṛhant*, grand, etc.

3). Scr. *puri*, roi, souverain.

Cymr. *por*, souverain, seigneur.

Goth. *frauja*, dominus, ags. *frea*, *freo*, scand. *fru*, anc. all. *frô*, et, au féminin, *frouwa*, *frôwa*, domina, devenu femme en général dans l'allemand moderne *frau*.

Le Dhâtup. donne une racine *pur*, anteire, praecedere, à laquelle *puri* est rattaché dans Wilson. En tout cas, ce nom du roi se lie sûrement à *puras*, *purâ*, ante, *pûrva*, *pûrvya*, anterior, etc., tout comme le goth. *frauja* à *faur*, *faura*, anc. all. *furi*, ante, etc. C'est là toutefois une formation archaïque, et Pott rapproche *frauja* du sansc. *pûrvya*, zend *paourvya*; *paoirya*, primus, primarius. (*Et. F.* I, 525, 2ᵉ édit.). Par contre, l'anc. all. *furisto*, prince, chef, ags. *fyrst*, scand. *fyrsti*, etc., superlatif de *furi*, est d'une provenance purement germanique. Cf. aussi avec *puri*, roi, le vêdique *puraêtar*, chef, litt. *prae-itor* = *praetor*. (Benfey, *Sam. Vêd. Gl.*, p. 124.)

4). J'ai parlé déjà, au § 174, des noms sanscrits du roi qui se rattachent aux souvenirs de la vie pastorale, *gôpa*, *gôpati*, *gôpâla*, etc. Je n'y reviens ici que pour rappeler que le *pa*, *pâla*, de ces composés et d'autres analogues, *nṛpa*, *bhûpa*, *bhûpâla*, etc., se retrouve dans l'irlandais *fo* et *fál*, roi, prince, cymr. *ffelaig*, souverain, et le gr. πάλμυς, roi, avec un nouveau suffixe.

5). Le gr. βασιλεύς est purement hellénique, mais son étymologie probable de βαίνω et de λεύς (dorique) = λᾶς, pierre, conduit à quelques rapprochements curieux qui semblent nous révéler une coutume des temps primitifs, celle de faire monter le roi sur

une pierre lors de sa consécration [1]. On sait que, chez les anciens Irlandais, cette pierre s'appelait *lia fáil*, la pierre du roi, et que, transportée d'abord en Écosse, elle est conservée maintenant à Londres dans l'abbaye de Westminster. Grimm observe que les anciens Germains élevaient le nouveau roi sur un bouclier (*Deut. R. Alt.*, p. 234); mais il rapporte de plus, d'après l'*Upsala antiqua* de Scheffer (1666), p. 342, une tradition suédoise où l'on voit que le roi était élevé sur une pierre [2]. Je trouve encore un exemple remarquable de cet usage en Orient. Mayendorf, dans son voyage d'Orenbourg à Boukhara, 1826, p. 160, dit qu'il existe à Samarcande une pierre carrée d'un marbre bleuâtre, appelée *kouk-tach*, sur laquelle le khan de Boukharie doit s'asseoir à son avénement au trône. Nous avons ainsi, chez quatre peuples de la famille arienne, des indices d'une antique coutume qui pourrait bien remonter jusqu'aux Aryas primitifs, et faire présumer que la royauté était soumise alors au principe de l'élection [3].

[1] Cf. Kuhn, *Ind. stud.* I, 334. Il rappelle à cette occasion le vers de l'Iliade, 18, 503, où l'on voit les vieillards assis en cercle *sur des pierres polies*.

[2] *Ib.*, p. 236. Stabat ergo noviter electus rex *in lapide*, stabatque non nisu proprio, sed consensu manibusque procerum in eum sublevatus.

[3] On sait, d'après Tacite (*German.* 7), qu'il en était ainsi chez les anciens Germains.

CHAPITRE II

§ 308. — LA PROPRIÉTÉ.

Si la famille est la base naturelle de toute société humaine, on peut dire que la propriété est le fondement nécessaire de toute organisation sociale, car elle commence à l'individu pour s'étendre graduellement à la famille, à la tribu et à la nation. L'instinct de la propriété est à la fois le plus précoce et le plus général. L'enfant, comme le sauvage, a la conscience du droit qui en résulte, aussi bien que des devoirs qu'elle impose. A aucun degré de développement, la société humaine ne saurait subsister sans la distinction du mien et du tien. Or, ainsi que nous venons de le voir, l'organisation de la famille et des communautés plus étendues, était déjà très-complète chez les anciens Aryas; et cela seul prouverait que le principe de la propriété devait être reconnu et assuré, quand bien même les indices linguistiques qui abondent feraient défaut.

ARTICLE 1.

§ 309. — LA PROPRIÉTÉ EN GÉNÉRAL.

1). Un grand nombre de termes qui expriment la possession se rattachent naturellement au pronom possessif, en sanscrit ***sva***, qui est resté en usage dans toutes les langues ariennes, et pour

les formes comparées duquel je renvoie principalement à la grammaire comparée de Bopp (t. II, p. 127). Il est certain qu'une partie des noms qui en dérivent ont des origines relativement récentes; mais quelques-uns, par leur mode de formation et leur emploi, semblent bien remonter jusqu'à l'époque primitive.

Ainsi, au neutre sanscrit *svam*, bien, propriété, répond exactement le lat. *suum*, employé comme substantif; et le goth. *svês*, n. proprium; ags. *sweas*, anc. all. *suâs*, etc., n'en diffère que par le suffixe. Le masculin *sva* (nom. *svas*), avec l'acception de parent, se retrouve dans le russe *svoi*, id., et, au dérivé *svatva*, propriété, possession, en zend *qaêtva*, id., et parenté, correspond l'anc. slave et russe *svoistvo*, propriété et parenté; cf. pers. *çh'âst*, *chwâst*, bien, richesse. Le polonais et illyrien *swak*, beau-frère, est corrélatif au sanscrit *svaka*, proprius, c'est-à-dire parent. Enfin, le gr. ἴδιος, proprius, το ἴδιον, peculium, qui semble au premier coup-d'œil tout différent, est rapporté par Bopp à une forme sanscrite inusitée *svadîya*, analogue à *madîya*, meus, *tvadîya*, tuus, etc., des ablatifs *mat*, *tvat*, de sorte que ἴδιος serait pour ἰδιος et σϝιδιος, de même que ἴδος, sueur, est pour σϝιδος, le scr. *svêda*, de *svid*, suer. (Bopp, *Verg. Gr.* I, p. 224.)

2). De la rac. *labh*, adipisci, dérivent en sanscrit *lâbha*, acquisition, profit, et *labhasa*, richesse. Le gr. ἀλφή, ἄλφησις, profit, vient de même de ἄλφω, ἀλφαίνω, = *labh*. Je compare de plus l'irlandais *ailbh*, *ealbha*, troupeau, en cymrique *elw*, richesse, *elwi*, s'enrichir, acquérir, etc.; et, surtout, le lithuanien *lóbis*, bien, possession, *lobjótas*, riche, *pra-lóbti*, devenir riche, *pra-lóbinti*, enrichir, etc. Cf. *lábas*, bon, et l'anc. all. *laba*, proventus, refectio, *labôn*, reficere, refovere, etc.

La vraie richesse, c'est le travail, appelé en lithuanien *lobà*, l'œuvre de chaque jour, proprement le gain, d'où *apilobẽ*, le soir, c'est-à-dire après le travail. Ceci conduit à rattacher à la même racine le lat. *labor*, d'où probablement l'irl. *lobhar*, *lubhar*, cymr. *llafur*, comme l'anglais *labour*.

La rac. *labh*, adipisci, est alliée de près à *rabh*, desiderare, et, avec le préfixe *â*, incipere, ordiri, amplecti, nancisci, agere, ce

qui nous ramène aussi à la notion du travail. Cf. ***â-rabhaṭa***, homme actif, entreprenant. J'y rapporte donc, avec Bopp et Benfey (*Gr. W. L.* II, 359), le goth. ***arbaiths***, travail, ags. ***earfôdh***, scand. ***erfidi***, anc. all. ***arapeit***, etc., rac. ***arb*** = ***rabh***; ainsi que l'anc. slave ***rabŭ***, serviteur, ***raba***, servante, ***rabota***, service, en rus. ***rabóta***, travail, illyr. ***rabatà***, pol. ***robota***, etc. Je compare de plus l'erse ***airbhe***, gain, profit, produit. (Cf. § 29, 9, et 61, 6.)

3). La même liaison d'idées se présente dans le sanscrit ***apnas***, possession, gain, profit, et aussi travail, comme ***apas***, ***âpas***, œuvre, action, acte religieux, de la rac. ***âp***, adipisci, possidere.

Le latin nous offre ici une série remarquable d'analogies, à commencer par la rac. ***ap***, dans ***apiscor***, ***ad-ip-iscor***, ***ad-eptus***, etc., dont le partic. ***aptus*** répond exactement, sauf l'***a*** bref, au scr. ***âpta***, obtenu, possédé, puis convenable, propre à, apte. Le travail, ***apas***, génit. ***apasas***, se retrouve intact dans ***opus***, ***operis***, pour ***opesis***. Un ancien thème ***ap***, nomin. ***aps***, se révèle dans ***ops***, richesse, et nom de la terre comme source de tous les biens, usité au pluriel seulement, ***opes***, mais conservé encore dans ***in-ops***, pauvre, comme en sansc. ***an-apnas***, id. Cf. ***opimus***, ***opulentus***, etc.

On a comparé depuis longtemps avec ***ops*** le gr. ὄμπνη, le produit de la terre, les céréales, d'où ὄμπνιος, ὀμπνηρός, opimus, et ὀμπνία comme épithète de Cérès. Sauf le genre et la nasale intercalée, ὄμπνη répond plus directement encore au scr. ***apnas***; mais cf. aussi ἄφνος, ἄφενος, richesse.

Je ne sais si l'on peut comparer aussi l'erse *uipinn*, trésor, que je ne trouve pas en irlandais, et dont le *p* non aspiré semble indiquer une *m* supprimée, *uimpinn*, f. = ὄμπνη. Ce qui paraît moins douteux, c'est qu'on doive rattacher à la même racine le lith. *apstas*, *apsta*, abondance, plénitude, richesse, *apstummas*, id, *apstus*, abondant, riche, etc.

4). Le scr. *vṛddhi*, propriété, richesse, signifie proprement accroissement, prospérité, de la rac. *vṛdh*, crescere, augeri, d'où ***vardha***, ***vardhana***, augmentation, etc.

Miklosich (*Rad. slov.*) en rapproche avec raison l'anc. slave *vlasti* (*vladã*) ou *vladati*, dominare, *vladyka*, dominus, *vlastĭ*, imperium, etc. En russe, *vladatĭ* a aussi l'acception de posséder, et de là dérivent *vladienie*, possession, *vladitelĭ*, possesseur, comme, en polonais, *wlasny*, proprius, *wlasnosć*, propriété, etc. Il en est de même du lithuanien *waldyti*, régner et posséder, d'où *pa-weldeti*, hériter, et *waldytojis*, en anc. prussien *waldûns*, héritier.

La notion de puissance prévaut dans le corrélatif gothique *valdan*, dominare, d'où *valdufni*, potentia. Cf. ags. *wealdan*, scand. *valda*, anc. all. *waltan*, etc. Mais la double acception reparaît dans les langues celtiques, où l'irlandais *flath*, *flaith*, désigne le chef, le prince et la domination, tandis que le cymrique *gwlat*, *gwlad*, s'applique au pays, comme possession du chef, *gwledig*, et que l'armoricain *glad*, contracté de *goulad*, s'emploie généralement pour propriété, biens, richesse, héritage, etc.

5). A la rac. scr. *man*, desiderare, putare, aestimare, se lient plusieurs noms de la richesse. Au § 283, 1, nous y avons déjà ramené *maṇi*, joyau, pierre précieuse, et ses corrélatifs européens. On trouve, de plus, en sanscrit, les composés *nṛmṇa*, richesse (*Naigh.* 2, 10), de *nṛ* + *mṇa*, c'est-à-dire estimée des hommes, et *sumna*, id., de *su* bene + *mna*, d'où *sumnayu*, divitias desiderans. (R. V. I, 79, 10. Rosen, p. 155). Aufrecht, qui traite avec soin des diverses acceptions védiques de *sumna*, compare le gr. εὐμενής, εὐμενεία. (*Z. S.* IV, 274 et 279, note.)

Dans l'anc. slave, où la rac. *man* devient *mieniti*, *mĭnieti*, putare, nous trouvons le négatif *nei-mienistvo*, pauvreté, en rus. *nei-miene*, pol. *nie-miene*, etc., et le substantif simple est conservé dans le polonais *miene*, *miane*, possession.

L'irlandais *main*, ers. *maoin*, richesse, propriété, nous l'offre également. Cf. anc. irl. *maini*, preciosa (Zeuss, p. 37). Mais on y trouve de plus un corrélatif remarquable du sanscrit *sumna*, dans *somaine*, richesse, *somaoineach*, riche, composé avec *so* = scr. *su*. Zeuss (p. 727) a *sommae*, dives, peut-être pour *somnae*,

et le contraire *domme*, pauper (p. 272), contracté de *do-shomme*. Cf. O'R. *soma*, riche, *doma*, pauvre. Le négatif *do* = scr. *dush*, *dus*, *dur*, *dû*, gr. δυς, forme de même avec *maoin* un adjectif *domaoin*, vil, mauvais, méchant, tout analogue au scr. *durmanas*, et au gr. δυσμενής.

6). J'indique encore d'une manière succincte, un certain nombre de coïncidences plus isolées, mais dignes de remarque, en me bornant toutefois à celles qui se présentent entre le sanscrit et les langues européennes.

a). Scr. *kshi*, possidere, et habitare; *kshatra*, richesse, puissance, *ksha*, *kshêtra*, champ, comme possédé; *kshâ*, *kshaya*, *kshiti*, demeure, etc.

Zend *kshi*, dominare, *khshaya*, *kshaêta*, *kshathra*, dominus, rex.

Gr. κτάομαι, posséder, acquérir, κτῆσις, κτῆμα, possession, κτήτωρ, possesseur, etc.; avec κτ pour *ksh*, comme dans κτείνω, ἔκτανον, = scr. *kshan*, interficere, etc., etc.

b). Scr. *magha*, richesse, puissance (*Naigh*. 2, 10); *maghavat*, *maghavan*, fém. *maghônî*, riche; rac. *mah*, crescere.

Anc. all. *magan*, richesse, force; verb. *magan*, posse, valere; goth. ags. id. — All. mod. *ver-mögen*, bien, avoir, fortune, etc.

Anc. sl. *mogă*, possum, *mogătŭ*, potens; pol. *maiătek*, *maiĕtnosć*, bien, fortune.

c). Scr. *râdhas*, richesse (*Naigh*. 2, 10), *râdha*, id.; rac. *râdh*, prosperari, perfici.

Anc. all. *rât*, opes, proventus, fructus; ags. *raede*, phalerae, apparatus; anc. sax. *râde*, *gerâde*, propriété mobilière (Grimm. *D. R. A.* 566); all. mod. *geräthe*, ustensiles; *vor-rath*, provision, etc.

d). Scr. *bhaga*, bien, richesse; rac. *bhaǵ*, frui, possidere.

Zend *bakhta*, pers. *bacht*, richesse, bonheur.

Anc. sl. *bogatŭ*, *bogatĭnŭ*, riche, *bogatĭstvo*, richesse, *u-bogŭ*, pauvre, etc. Dial. néo-slaves passim.

Lith. *bagotas*, riche, *bagotummas*, *bagotyste*, etc., propriété, richesse, *ne-bágas*, pauvre.

e). Scr. *mêdhâ*, richesse (*Naigh*. 2, 10); peut-être de *mêdh*, *nêth*, obviam venire (to associate. Wilson).

Ang.-sax. *med*, praemium, merces; anc. all. *mieta*, lucrum, pretium.

Cymr. *meddu*, posséder, *meddwr*, propriétaire, *meddiant*, possession, etc.

f). Scr. *mali*, *malli*, possession, *mâla*, champ; rac. *mal*, *mall*, tenere, habere (Dhâtup.)

Irl. *meallaim*, posséder, jouir, *mealladh*, bien, richesse, *mealadh*, *mealtin*, jouissance; ers. *meal* (impér.), potire, fruere.

Ici, peut-être, le gr. μῆλα (τα), menu bétail, comme propriété, et μαλλός, laine, comme gain, profit. Cf. p. 24, λάχνος, etc.

g). Scr. *dha*, *dhana*, *dhanya*, propriété, richesse, trésor, *ni-dhâna*, id., *dhanya*, *dhanin*, riche, etc.; rac. *dhâ*, habere, possidere.

Cymr. *da*, biens, possession, avoir; irl. *dán*, trésor.

h). Scr. *sattva*, richesse, proprement substance, essence, de *sat*, étant, existant, vrai, bon, pour *asat*, part. prés. de *as*, esse. Cf. gr. οὐσία, essence, et bien, richesse.

Anc. irl. *séuti*, preciosa (Zeuss, p. 42); irl. mod. *séud*, *séod*, substance, propriété, richesse, joyau. — La diphthongue peut s'expliquer par l'influence rétroactive du *v* de *sattva*.

i). Scr. *pṛkta*, possession, richesse, c'est-à-dire ce qui est pris, réuni, obtenu, de *pṛć*, *parć*, tangere, conjungere, *upa-pṛć*, obtinere. Cf. vêd. *â-pṛk*, réuni, mêlé.

Cymr. *perchen*, propriétaire, maître, *perchenu*, posséder; cf. *parchu*, *perchi*, estimer, honorer.

Le latin *parcere* semble se lier à *pṛć*, par la notion de prendre à soi, de conserver, etc.; épargner c'est s'enrichir.

7). Si l'on ajoute aux termes qui précèdent, et qui sont loin sans doute d'épuiser le sujet, ceux que nous avons vu se rattacher aux souvenirs de la vie pastorale (§ 178), on reconnaîtra que la langue primitive devait abonder déjà en expressions pour désigner la propriété et la richesse en général. Il faut voir maintenant

26

si l'examen des noms plus spéciaux nous apprendra quelque chose sur la manière dont la propriété était constituée.

§ 310. — LA PROPRIÉTÉ MOBILIÈRE ET IMMOBILIÈRE.

Cette distinction s'établit nécessairement dans toute société organisée, mais la nature et l'extension des deux espèces de propriété varient suivant le développement social. Chez les nomades, tout est mobilier, jusqu'à la tente qui voyage avec la famille, et l'unique immeuble est le pays, qui appartient à tous également. Rien n'indique, nous l'avons vu (§ 186), que les anciens Aryas aient jamais été nomades, mais la vie pastorale doit avoir prédominé chez eux, pendant un temps indéterminé, avant l'introduction de l'agriculture. A cette première époque, les biens mobiliers, et surtout les troupeaux, constituaient encore la principale richesse; mais déjà la demeure fixe, ne fût-elle qu'une simple hutte, appartenait à la famille, et le pâturage était la propriété commune du clan. Plus tard, cet état de choses s'est modifié quand l'agriculture a amené la division du sol, et c'est le champ qui est devenu l'immeuble principal de la famille. Ces transitions se sont accomplies déjà avant la dispersion de la race arienne, et il serait impossible maintenant de retrouver, dans leur ordre de succession, les termes par lesquels l'ancienne langue les a sans doute exprimées. La plupart de ces termes se sont perdus avec l'état de choses qu'ils désignaient, et ont été remplacés par des mots nouveaux, surtout à partir du moment de la dispersion. Ici et là seulement, quelques débris échappés à l'action du temps peuvent conduire à des inductions qui ne sont pas tout à fait sans valeur.

Quand le sol était encore indivis, et que le troupeau représentait la richesse individuelle, il est probable qu'on ne distinguait pas expressément les deux genres de propriété. Les noms du troupeau et du bétail, examinés au § 165, n'expriment rien qui les

caractérise par opposition aux biens immeubles. Mais plus tard, et quand le besoin d'une distinction se fit sentir, ce sont précisément ces noms du troupeau qui servirent à désigner la propriété mobilière, en perdant quelquefois leur sens primitif, comme on l'a vu au § 173. L'exemple le plus frappant est celui du sanscrit *paçu*, pecus, etc., qui est devenu chez les Romains la propriété personnelle, *peculium*, et même l'argent, *pecunia*, tout comme Ulphilas emploie *faihu* pour ἀργυρίον. Chez les autres peuples germaniques, le sens propre s'est conservé d'une manière singulière à côté des significations secondaires. L'ang.-saxon *cwicfeoh*, scand. *qvikfê*, litt. bétail vivant, pour *pecora*, offre un pléonasme explicable seulement par l'acception générale de propriété qu'avait prise le nom du bétail, et qui se montre pleinement dans le scandinave *lausafê*, litt. bétail libre, pour *bona mobilia*. D'après l'expression *daudir aurar*, biens morts, *res mobiles inanimatae*, un synonyme *daudafê*, opposé à *qvikfê*, n'aurait rien eu d'étonnant, malgré la contradiction qu'il impliquerait. (Cf. Grimm. *D. R. A.*, p. 565). L'anglais *fee*, salaire, gratification, devenu même le verbe *to fee*, payer, récompenser, n'a plus aucun rapport ostensible avec le sens de bétail.

Les termes en usage dans les diverses langues ariennes pour distinguer les deux sortes de propriété, sont presque tous d'une origine postérieure à la séparation. Le sanscrit oppose *ǵangama*, res mobilis, de *gam*, ire, à *nibandha*, res ligata ; le grec ἀφανής, ce qui ne paraît pas, ce qui est enfermé, à φανερά, les biens *au soleil;* le latin les *res mobiles* aux *immobiles*, comme le russe les *dvijimoe* aux *nedvijimoe*, de *dvigatĭ*, mouvoir, ou le polonais *ruchawy* aux *neiruchawy*, de *ruchać*, id. Les Allemands disent *fahrniss* ou *fahrendes* et *liegendes;* les Illyriens *pòkuchje*, ce qui est dans la maison, et *imagne u kuchja*, les biens hors de la maison, etc., etc. Les plus anciens noms de la propriété conservent-ils encore quelques traces de cette distinction? Je crois qu'on peut répondre d'une manière affirmative.

1). J'ai parlé, au § 173, 5, du sansc. *nîta*, richesse, qui se retrouve dans l'irlandais *ní*, au plur. *neithe*. Ce nom ne peut avoir

désigné que la fortune mobilière, puisqu'il dérive de *nî*, secum ducere, portare. Les acceptions de l'irlandais *neithe*, choses, biens, bétail, s'accordent avec cette indication.

Un autre terme sanscrit, *ćaratha*, mobile, opposé à *sthâtṛ*, immobile, et que Rosen traduit par *pecus* (Rigv., p. 136), peut fort bien avoir été pris dans le sens plus général de propriété mobilière, tout comme aussi *ćara*, opposé à *aćara*. Et ici encore, nous en trouvons très-probablement le corrélatif dans l'irlandais *croth*, *crodh*, bétail, dot, argent et biens mobiliers. La contraction de *ćaratha* en *croth* est la même que nous remarquerons ailleurs pour l'irl. *cro*, sorcellerie, comparé au sansc. *abhi-ćâra*, id., et à l'anc. slave *ćary*, artes magicae.

2). Pour la propriété immobilière, nous avons en sanscrit *sthâvara*, de *sthâ*, stare, terme qui s'applique à la fortune d'une famille en terres, maisons, et en objets précieux qui ne doivent pas être aliénés.

Je crois retrouver ce mot dans le persan *tabâr*, famille, tribu, c'est-à-dire établissement fixe, et, de plus, dans le russe *tovarŭ*, pol. *towar*, biens, marchandises, proprement sans doute fonds de commerce. L'irlandais, qui perd généralement le *v* entre deux voyelles, paraît avoir contracté *sthâvara* en *stór*, *stóras*, fonds, trésor, en cymrique *ystor*, d'où probablement l'anglais *store*, qui semble manquer aux autres langues germaniques [1].

ARTICLE 2.

§ 311. — LES DIVISIONS DE LA PROPRIÉTÉ TERRITORIALE.

Avant l'introduction de l'agriculture, chaque pâturage occupé par un clan était la propriété commune des familles de ce clan.

[1] A *sthâvara*, solide, ferme, fixe, répond exactement le lith. *stawaris*, nœud (solide) du bois.

Il formait ainsi une unité territoriale, limitée naturellement par les possessions des clans voisins. La réunion des pâturages de plusieurs clans constituait le domaine d'une tribu, et telle a été sans doute la première division du pays dans son ensemble. Plus tard, et quand le champ vint prendre place à côté du pâturage, il en résulta une tendance croissante à la subdivision, laquelle s'est maintenue dès lors d'une manière constante sans que le principe de l'indivision ait été jamais abandonné tout à fait, puisqu'il subsiste encore de nos jours dans les biens communaux. Cette double tendance est dans la nature des choses ; car, ainsi que le remarque Grimm (*D. Alt.*, p. 495), le pasteur tient à la possession indivise, le laboureur à la propriété divisée. Le premier veut pour son troupeau l'espace et la liberté, le second s'attache au champ qui touche à sa demeure, dont il défend les abords, qu'il féconde de ses sueurs, et qu'il transmettra à ses enfants. Ainsi les deux principes se maintiennent avec des destinées diverses suivant les phases de l'état social ; mais la communauté a précédé la division pour la propriété territoriale, par cela même que la vie pastorale a précédé le travail agricole. Plusieurs termes relatifs aux divisions du sol peuvent encore nous faire entrevoir quel était à cet égard, l'ancien état de choses.

1). Un des noms primitifs qui désignaient le pâturage du clan, a sans doute été *gavya*, dont j'ai parlé déja au § 166, 1. Le *gavya* était dans l'origine l'espace de terrain où paissaient les troupeaux de vaches d'une communauté. En renvoyant pour les détails au § cité, je rappelle par quelles transitions de sens cet antique nom du pâturage est devenu en persan celui du district et du village, *kôy*, oss. *kaw*, *kau*, *gau*, en grec celui du champ, γυία, γύα, et de la terre en général, γαῖα, en gothique, etc., celui du district, ou pagus, *gavi*, etc., enfin en lith.-slave celui du *nemus*, *gojas*, *gaĭ*, etc.

2). Un second terme fort ancien, mais d'un sens primitif plus obscur, est le sanscrit *ibha*, l'ensemble d'une famille, que j'ai mentionné aussi déja au § 290. 6. D'après l'analogie de l'anc. allemand *eiba*, chez les Lombards *aib*, que Grimm considère

comme synonyme de *gavi*, *gouwi*, *gau* (*D. R. Alt.*, p. 496), on peut présumer que *ibha* a désigné, dans l'origine, la propriété territoriale d'une famille ou d'un clan.

3). Le nom d'une propriété commune est, en sanscrit, *sâmânyam*, neutre de *sâmânya*, général, public, commun, dérivé de *samâna*, qui a le même sens. Ce dernier adjectif est composé de *sa*, cum, et de *mâna*, mesure, et signifie proprement, *qui a la même mesure* pour tous.

Une formation toute semblable se montre dans le goth. *gamains*, κοίνος, d'où le subst. *gamainths*, ou *gamaindaiths*, la communauté, l'église; cf. anc. all. *gemein* et *gemeinida*, all. mod. *gemeinde*, etc. On sait que le préfixe *ga* a la même valeur que le sanscrit *sa*, *sam*, le gr. σύν, ξύν, et le latin *co*, *com*, *cum*, etc. Il semble donc difficile, malgré les doutes exprimés par Pott (*Et. F.* II, 562), de ne pas comparer aussi, avec Grimm (*D. Gr.* II, 251), et d'autres, le latin *commūnis*, plus anciennement *commoinis*, *comoinis*, au neutre *commune*, opposé à *proprium;* et cela d'autant mieux, que l'on trouve en osque un neutre *comonom*, pour *ager publicus*, ou *comitium*, qui se rapproche davantage du sanscrit[1]. Il serait par trop singulier que quatre termes si semblables de forme et de sens eussent des étymologies différentes. Il est plutôt à croire que le latin a modifié un thème primitif pour le rattacher à une étymologie indigène.

A côté du goth. *gamainths*, *gemeinde*, on trouve dans les dialectes de la Souabe et de la Suisse, *allmende*, *ålmeind*, *almein*, pour *compascuum*, le pâturage commun à tous; et il est à remarquer qu'ici, comme probablement pour *commūnis*, le terme véritable a été détourné de sa signification propre par le scand. *allmennîngr*, fundus communis, qui se rattache à *mannr*, homme.

En résumé, je crois que le scr. *sâmânya*, ou *samâna*, le goth. *gamainths*, l'osque *comono*, et le latin *commune*, ont tous désigné dans l'origine une propriété indivise, avec une extension plus ou

[1] Cf. Mommsen, *Ital. dial.*, p. 271; et de plus, avec des vues plus ou moins divergentes, Benfey (*Gr. W. L.* II, 368), Schweizer (*Z. S.* II, 362), Ebel (*Z. S.* V. 354), Lottner (*Z. S.* VII, 166), Leo Meyer (*Z. S*, VII, 275).

moins grande, et peut-être limitée d'abord au pâturage. Il est certain que l'usage des communaux, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, remonte à la plus haute antiquité. Dans l'Inde, et d'après les lois de Manu (VIII, 237), il était prescrit de laisser pour pâture, autour de chaque village, un espace inculte, large de 400 coudées ou de trois jets d'un bâton, et trois fois cet espace autour d'une ville.

Le latin *commune* a passé à l'anglais *common*, et à l'irl. *coimín*, mais je ne sais si l'anc. irl. *cumme*, aequalis (*Zeuss*; 727), n'est point purement celtique.

4). Un nom dont l'origine est sûrement fort ancienne, et qui conduit à quelques inductions intéressantes, est celui de la *mark* germanique, comme subdivision du *gau*, ou district. La *mark* comprenait tout ce qui n'était pas terrain cultivé, le pâturage et la forêt avec son gibier, et formait une propriété commune. Le goth *marka*, ags. *mearc*, scand. *mark*, anc. all. *marcha*, *maracha*, signifie limite, frontière, confin, et la *mark* était ainsi la région qui confinait à la portion habitée et cultivée du *gau*. Comme l'observe Grimm, c'est la forêt qui constituait anciennement cette limite naturelle, car c'est au sein des vastes forêts de la Germanie que se formèrent les établissements des premiers colons. Tel serait aussi, suivant Grimm, le vrai sens du mot, lequel aurait été conservé par le scand. *mörk*, sylva, saltus (*Deut. R. Alt.* 497). Ce qui peut faire douter de cette conjecture ingénieuse, c'est que le goth. *marka*, limite, trouve des corrélatifs, non-seulement dans le lat. *margo*, mais dans le persan *marǵ*, *marz*, armén. *marz*, frontière, et district, et qu'aucun nom de la forêt ne répond ailleurs au scand. *mörk*. Il faut donc probablement chercher plus haut l'origine commune de ces divers termes.

Le goth. *marka* s'accorde pour la forme avec le sansc. *mṛga*, qui toutefois ne signifie ni frontière, ni forêt, mais chasse, et bête fauve, de la rac. *mṛg*, *mârg*, investigare, quaerere ; et c'est là, je crois, le sens primitif que nous cherchons. Les anciens établissements des pasteurs confinaient aux forêts, et aux régions

comme syn... peut prés... territoria... 3). Le... mânyam, de sam... de sa, ... même ... Une ... κοίνος, ... l'églis... On sai... sam, diffici... ne pa... le la... nent... l'on... con... tr... se... q...

... des chasseurs, auxquels l'accès ... interdit. De là une première ... *marya*, et le *marga*, ou peut être ... *gô*, et celui du gibier, *mrga*, ... que l'acception de frontière ... *gavya* était limité par le *margya*, ... En sanscrit déjà, on peut présumer ... *maryâ*, limite, d'ailleurs sans étymologie ... forme affaiblie de *margyâ*. Le synonyme ... avoir signifié primitivement, ce qui ...

... cela, que la forêt, en tant que lieu de ... par le même nom, ce qui justifierait la ... quant aux termes germaniques. Ceux-ci ... leur ancienne signification, et leur valeur ... introduction d'un nouvel ordre de choses. ... l'opposé du sol mis en culture, et une ... qu'elle limitait autrefois.

... sol, comme propriété privée, commence ... son premier résultat est le champ, dont les ... ont été examinés au § 189. Un de ces noms, ... un terrain clôturé, et la clôture est ... du champ cultivé. Il faut du moins que ... déterminées d'une manière précise, et c'est ... sansc. *sîman*, et le persan *marz*, signifient à la ... champ qu'elle renferme. Dans l'origine, cette ... consisté qu'en un simple sillon tracé autour ... ce qui paraît résulter du moins de plusieurs ... nous ramènent à la notion de limite, en vertu ... probable. Ainsi le scr. *sîta*, sillon, se rattache ... même racine que *sîman*, limite, savoir *si*, ligare, ... demander si le lat. *sīca*, et l'ang. sax. *sich*, *sih*, ... pas également plutôt que de *seco*, etc. Le ... bord, limite, conservé dans le goth. *andeis* pour ... *ente*, *enti*, etc., etc., se retrouve dans l'arménien

ant, avec le sens de champ (cf. *sîman*, limite et champ, pers. *marz*, id., id.), et dans l'armoricain *ant* avec celui de sillon. Enfin, le gr. οὐρός, fossé, sillon, et, comme ὅρος, οὔρια, limite (cf. alban. *veri*, sillon, et lith. *waryti*, *warinēti*, tracer un sillon, *uż galā waryti*, faire un sillon en travers *au bout* du champ labouré), se lie à la rac. scr. *vṛ*, circumdare, d'où nous avons vu (§ 189, 3) dériver des noms du champ et de l'enceinte.

Les divers procédés de clôture employés dès lors, tels que fossés, levées de terre, haies, etc., ont beaucoup varié suivant les temps et les lieux, de même que les termes qui les désignent. La fixation des limites par les pierres de marque a toujours été considérée comme un acte important, et accompagnée de serments et de cérémonies qui lui donnaient un caractère presque religieux. Une comparaison de ces anciens usages chez les divers peuples ariens fournirait sans doute de curieux points de rapprochements, mais doit rester en dehors d'une paléontologie essentiellement linguistique.

ARTICLE 3.

§ 312. — LES TRANSMISSIONS DE LA PROPRIÉTÉ.

Ces transmissions s'opéraient déjà chez les anciens Aryas dans les mêmes circonstances et par les mêmes moyens qu'à toutes les époques subséquentes. Le patrimoine de la famille allait aux héritiers, la propriété passait d'une personne à une autre par échange, par vente et achat, par donation, par emprunt, sous forme de salaire, de tribut, de taxe, etc. C'est ce que les termes relatifs à ces diverses mutations prouvent encore avec une évidence suffisante.

§ 313. — L'HÉRITAGE.

J'ai parlé déjà, au § 294, 4, des analogies qui se présentent entre le scr. *arbha*, le gr. ὀρφανος, le latin *orbus*, d'une part, et le goth. *arbja, arbi*, ainsi que l'irl. *arpi*, *orba*, etc., héritier, et héritage, de l'autre. Comme toutefois ce dernier sens est secondaire, et sans doute d'une origine plus moderne, cela ne prouve rien pour l'époque de l'unité arienne ; mais il y a d'autres indications plus décisives.

1). La rac. scr. *hṛ*, *har*, tollere, demere, se prend aussi dans l'acception plus spéciale de *hereditate accipere*. De là, comme noms de l'héritier, les composés de *hara* ou *hârin*, celui qui prend, avec *ṛktha*, *dhana*, *añça*, *bhâga*, le bien de famille ou l'héritage.

Je compare, en premier lieu, l'arménien *jarank*, héritier, dont le *j* pour *z*, comme plus d'une fois en zend, répond à l'*h* du sanscrit. Ensuite, et surtout, le lat. *haeres*, *hēres*, *heredium*, *hereditas*, de la même rac. *hṛ*, avec addition d'un nouveau suffixe. Mais aussi le gr. χήρα peut avoir désigné la veuve comme ayant part à l'héritage du mari, et l'existence d'un masculin χήρος, = scr. *hâra*, pour orphelin et héritier, semble indiquée par le nom des χηρωσταὶ = ὀρφανισταὶ, les protecteurs ou assistants des orphelins, dans Homère (Iliad. V, 158) les *agnati* qui se partagent les biens à défaut d'héritiers directs. L'adjectif χῆρος, privé de, abandonné, en proviendrait alors comme *orbus* de *arbha*, et la dérivation ordinaire de χάω ne serait pas mieux fondée que celle de *vidua* de *di-vido*.

Un rapprochement beaucoup plus problématique est celui que l'on pourrait présumer entre l'anc. irlandais *aicre* (O'R.), plus tard *oighre*, héritier, d'où *oighreachd*, héritage, et le scr. *añçahara*, héritier. Comme l'irlandais supprime ordinairement les nasales, *añça*, la portion, l'héritage, de *aç*, obtinere, adipisci,

serait devenu *ac*, *aic*, tandis que *hara* ne serait plus représenté que par *re*. On pourrait toutefois penser aussi à une dérivation directe de la racine *aç* par le suffixe *ra*.

2). L'anc. slave et russe *diedina*, héritage, rus. *diedičŭ*, héritier, pol. *dziedzina* et *dziedzic*, ill. *djedina* et *djedinik*, semble bien dériver de *diedŭ*, avus. Ces termes, cependant, rappellent singulièrement le sanscrit *dâyâda*, héritier, fils, composé de *dâya*, portion, et de *âda*, qui prend, d'où *dâyâdya*, héritage. Sans doute que la ressemblance peut être fortuite, mais on peut croire aussi que le slave a modifié quelque peu le terme primitif pour le rattacher étymologiquement au nom du grand-père, ce qui est d'ailleurs peu naturel. C'est, en effet, le père qui aurait dû figurer ici en place de l'aïeul, comme dans le lithuanien *tēwonas*, héritier, *tēwiskē*, héritage, de *tēwas*, père.

§ 314. — L'ÉCHANGE, L'ACHAT ET LA VENTE. — L'EMPLOI DE LA BALANCE.

Avant l'usage de l'argent, les transactions s'opéraient par voie d'échange, et c'est ce que l'ancienne langue exprimait déjà de plusieurs manières.

1). La rac. scr. *vṛt*, vertere, prend avec *pari* l'acception de mutare. De là *parivarta*, *parivartana*, échange, aussi *parâvṛtti*, de *parâ*, autre, et *âvṛtti*, retour. Le subst. simple *vartana* signifie ce qui est donné en retour comme salaire, gages, etc. Tel est aussi le sens de l'arménien *varth*, salaire, prix, *varthél*, louer, affermer, contracter, etc.

Ici se place le goth. *vairths*, valeur, prix d'achat, ags. *weordh*, scand. *verd*, anc. all. *werd*, etc.

Le lithuanien a conservé la racine verbale dans *wersti* (au présent inusité *wertù*), puis secondairement échanger, commercer, dans les dérivés *wertimmas*, commerce, *wertikkas*, *wertélka*, marchand, *wertélnyste*, marchandise, etc., tandis que l'adj.

wertas répond au goth. *vairths*, dignus, et que *wertybe* exprin
la valeur en général.

Le cymrique nous offre tout un groupe de mots où le se
secondaire est prédominant. D'abord *gwerthu*, vendre, comme
cer, armor. *gwerza*, id., *gwerth*, vente et prix de vente, *gwerthu*
vendeur, *gwerthedd*, valeur, etc.; puis, surtout, *gwarthal*, ob
d'échange, et *gwartheg*, bétail en général comme moyen
trafic, d'où *gwarthegu*, trafiquer, et *gwarthegydd*, marchand
bestiaux. Le verbe *gwerthu* a dû signifier aussi tourner, puisq
gwerthyd est un nom du fuseau. (Cf. § 224, 2, 6.)

2). La rac. *mê*, mutare, ne se trouve plus en sanscrit que com
née avec les préfixes *apa* et *ni*. Elle est alliée de près à *mâ*, meti
et le causatif *mâpay* leur appartient en commun. L'échange,
effet, repose sur une mesure ou estimation réciproque. De
dérivent *nimêya*, *nimaya*, *vimaya*, *vinimaya*, échange[1].

Il faut rapporter sans doute à la même racine l'anc. slave
russe *miena*, échange, troc, pol. *miana*, *zamiana*, ill. *zamie*
promiena, etc., d'où le russe *mieniatĭ*, pol. *mieniać*, etc., t
quer. En lithuanien, on trouve *mainas* pour échange et ol
troqué, *mainis*, changeur, *mainyti*, échanger, etc.

Le gr. ἀμείβω, échanger, répondre, est rattaché par Ben
(*Gr. W. L.* II, 33) au causatif *mâpay*.

3). Un autre nom sanscrit de l'échange est *paridâna*, de *dâ*
don, avec le préfixe *pari*; *pari-dâ*, tradere, committere.

Le gr. περιδόσις, gageure, de περιδόω, περιδίδωμι, gager, engag
offre un sens tout analogue.

Le lith. *pardûti*, vendre, de *par*, retro, et *dûti*, dare, d
pardawimas, *pardûske*, vente, etc., est une formation du mê
genre, mais qui répond mieux au sanscrit *parâ-dâ*, prode
dedere, largiri.

La rac. *dâ* prend encore l'acception de vendre, c'est-à-d

[1] La rac. *ghuṭ* (*ghôṭaté*) mutare, commutare et reverti, expliquée par *vinim*
(West. *Rad.*), en composition avec *ni*, rendrait peut-être compte du latin *ne-gôtiu*
si le *ṭ* cérébral provient d'un *t* dental. L'étymologie de *nec-otium* n'est à coup s
pas admissible.

livrer, avec le préf. *pra*; cf. lat. *prodo*. C'est là exactement l'anc. slave *pro-dati*, *prodaiati*, *prodavati*, vendere, d'où *prodaniie*, *prodajda*, vente, termes communs à tous les dialectes néo-slaves. Cf. scr. *pradâna*, donation (vente?). En lith., *pradüti* signifie donner les arrhes d'un marché.

Il est peu probable que des applications aussi spéciales n'aient pas une origine commune.

4). La rac. scr. *pṛ*, *par*, occupare negotio, prend, avec les préfixes *â* et *vi-â*, l'acception de occupatum esse, negotio occupari. De là *âpra* (vêd.), actif, occupé, *vyâpṛta*, id., *vyâpara*, affaire, profession, commerce. Le sens primitif semble être celui de la rac. alliée *pṝ*, *pâr*, traducere, complere, dont le causatif *pâray*, negotium transigere, perficere, est également celui de *pṛ*.

En zend, nous trouvons *pĕrĕ*, facere, complere, traducere, d'où *pâra*, pratique, action, *pĕrĕta*, négoce, achat, *âpĕrĕti*, rachat d'une faute, expiation, *anâpĕrĕta*, qui ne peut pas être racheté ou expié. (Cf. Spiegel, *Vendid.* III, 135, 136.)

Le grec nous offre ici une surabondance de formes dont les corrélations ne sont pas faciles à déterminer, savoir περάω, traducere et vendere, πέρνημι, πιπράσκω, id., πρίαμαι, acheter, etc. Benfey et Curtius (*G. W. L.* II, 84, *Z. S.* III, 414) rapportent tous ces verbes à la rac. *pṛ*; mais Bopp compare περάω avec *pârayâmi*, et en sépare πέρνημι, qu'il attribue à la rac. *krî* (*krîṇâmi*), emere, laquelle reviendra plus loin, en s'appuyant du changement ordinaire de *k* en *p* (*Verg. Gr.* II, 338). Toutefois, et d'après l'acception de vendre, πέρνημι semble mieux appartenir à *pṛṇâmi*, à *pṝ*, traducere, et c'est πρίαμαι, acheter, qui se rapporterait plutôt à *krî* avec le même sens. Quoi qu'il en soit, l'affinité générale des termes grecs avec le sanscrit et le zend n'est pas douteuse.

Le latin *păro* réunit au sens général de faire, préparer, etc., celui d'acquérir et d'acheter. Cf. *comparo*, id., etc. Le premier seul est resté au cymrique *peri*, faire, effectuer, causer, d'où *par*, *parad*, *peri*, *periant*, cause, efficacité, etc. Ici, cependant, et à cause du changement, aussi fréquent en cymrique qu'en grec,

du *k* en *p*, on reste en doute si *peri* ne répond pas au scr. *kṛ*, *kar*, facere.

Benfey et Curtius comparent également le lith. *pirkti* (*perku*), acheter, d'où *pirkimas*, achat, *pirklas*, marchandise, etc., en supposant une augmentation de la racine. Cf. aussi lith. *prekia*, *prekis*, *prekius*, prix d'achat, valeur, achat et vente, *prekione*, commerce, *prekijas*, marchand [1]. L'analogie du latin *precium*, plus primitif que *pretium*, rend déjà cette hypothèse douteuse. Je crois que le *k* appartient ici à la racine, laquelle correspond au scr. *pṛć*, *pṛñć*, *parć*, tangere, conjungere, donare, déjà mentionnée aux noms de la propriété (§ 309, 6, *i*). Ce qui me confirme dans cette conjecture, c'est que je trouve en irlandais un verbe *reacaim*, *reicim*, vendre, pour *creacaim* (en erse, à l'impér. *creic* et *reic*, vende) et *creancaim*, à cause du *c* non aspiré, et qui répond au scr. *pṛñć*, donare, par le changement usité en irlandais du *p* en *c* [2]. Il est à remarquer que le double sens de la rac. *pṛć*, tangere, obtinere, et donare, s'applique également bien à l'achat et à la vente.

5). J'ai parlé plus haut de la rac. scr. *krî*, emere, comme corrélatif probable du gr. πρίαμαι. Cette racine est féconde en dérivés. Avec les préfixes *ava* et *pari*, elle signifie louer, prendre à gage; avec *vi*, échanger, commercer, acheter et vendre. De là *kraya*, *krayaṇa*, *krêṇi*, achat, *krayika*, *krêtṛ*, acheteur, *krêyada*, vendeur, *â-krayâ*, commerce, *vi-kraya*, *vi-krîta*, vente, *ava-kraya*, location, loyer, *krayavikraya*, achat et vente, commerce, etc. Le sens primitif serait celui de *facere*, faire des affaires, si, comme cela est probable, *krî* est alliée à *kṛ*, *kar*, qui devient *krî* à la fin de quelques composés, comme *anukrî*, ce qui est fait après, *sadyahkrî*, ce qui est fait à l'instant, etc.

Ici d'abord le pers. *chirîdan*, *charîdan*, acheter, *chirîd*, achat, *chirîdar*, acheteur, etc., ainsi que *kiryân*, rançon ; kourd. *kîrim*, j'achète (Lerch.), *kerúm* (Garzoni), *keriar*, acheteur.

[1] Cf. ill. *parchia*, dot, c'est-à-dire achat ; en alban. *kroja perkié*.

[2] Cf. dans Zeuss, l'anc. irl. *fo-chricc*, merces (767), *taith-chricc*, redemptio, *fo-chrach*, mercenarius (777).

Ensuite, comme je l'ai dit, le gr. πρίαμαι, acheter, plutôt que πέρνημι, vendre. Seulement ce verbe aurait changé de classe de conjugaison, et supposerait, en sanscrit, une forme *krayatê* (cl. 1), ou *krîyatê* (cl. 4), au lieu de *krînâti*, *krînitê* (cl. 9), restés en usage.

A ces dernières formes répond exactement l'irl. *creanaim*, acheter, *crean*, achat (cf. scr. *krêni*), *creana*, commerce, tandis que *criadhaidh*, marchand, rappelle le scr. *krêyada*, vendeur, litt. qui donne à acheter. Cf. anc. irl. *críthid*, emax. (Zeuss, 767).

Le verbe *ciuraim*, acheter, et *ciur*, marchand (O'R.), cf. anc. irl. *taid-chur*, redimo (Zeuss, 777), se rapprochent du persan et des formes germaniques qui suivront.

En cymrique, et par le changement de *c* en *p*, nous trouvons *prynu*, acheter, *pryn*, achat, armor. *préna* et *prén*, dont l'analogie avec πέρνημι, *prnâmi*, bien que probablement apparente, peut de nouveau jeter du doute sur l'antériorité du *p* ou du *k* dans les termes celtiques.

Leo Meyer (*Z. S.* VI, 13), rapporte aussi à *krî*, l'ang.-sax. *hyran*, angl. *hire*, suéd. *hyra*, all. *heuern*, louer, affermer, comme le scr. *ava-krî*. Toutefois l'anc. all. *hiuru*, hornus, peut faire présumer le sens propre de *louer à l'année*, ce qui conduirait à une tout autre origine.

Enfin, je crois retrouver une trace de notre racine, dans le lith. *kraitis*, la dot apportée par les parents de l'époux avant la noce, c'est-à-dire le prix d'achat. L'anc. slave *pri-kruta*, dot, s'y rattache sans doute aussi, malgré le changement de la voyelle.

6). Le sanscrit possède encore une racine *van* ou *ban*, que les grammairiens expliquent par *vyâprti*, commerce, affaire, et qui, d'après Rosen (*Rad.* p. 223), signifie également acheter, et vendre, (to transact business. Wilson), suivant Westergaard, agere, facere, addictum esse, et, dans le Rigvêda, offerre, dare, etc. Je ne sais si l'on peut y rapporter *banig*, *vanig*, marchand et commerce, *banigya*, id., à cause de l'*n* cérébrale, et de l'analogie de *pani*, marchand, *pana*, affaire, prix, salaire, *panâyâ*, marché,

transaction, rac. *paṇ*, pignore certare, emere, mercari [1].

Pott compare le gr. ὦνος, ὠνή, achat, prix d'achat, marchandise, d'où ὠνέομαι, acheter, etc. (*Et. F.* I, 255); ainsi que le lat. *vēnus*, en usage seulement à l'accus. *venum*, et au dat. *veno*, *venui*. De là *vendo* pour *venum-do*, litt. donner l'achat, comme le sanscrit *krêya-da*, pour vendeur. Benfey, il est vrai (*Gr. W. L.* I, 213), et avec lui Kuhn (*Z. S.* II, 262), rapportent ces mots au scr. *vasna*, prix, salaire; mais l'anc. slave *vieniti*, vendere et dotare, d'où *vieno*, pol. *wiano*, dot, etc., qui n'offre aucune trace de l'*s*, appuie les rapprochements de Pott.

7). Le latin *emo*, acheter, signifie proprement prendre, comme le prouvent déjà *demo*, *adimo*, *perimo*, etc. Tel est aussi le sens de l'anc. slave *imati*, *iemati*, ou *iĕti*, capere, lequel prend avec *na*, contra, *naimati*, *naiĕti*, l'acception de *mercede conducere*, et avec *za*, pro, διά, *zaiemati*, celle de *mutuari*. De là *naiemŭ*, rus. *naémŭ*, pol. *naiem*, loyer, bail, et le russe *zaémŭ*, emprunt, prêt. Le russe *emétsŭ*, homme vénal, nous rapproche plus encore de la signification latine spéciale.

Le corrélatif commun se trouve dans le sanscrit *yam*, cohibere, et prendere, sumere, d'où *ni-yama*, contrat, convention. Cf. ill. *jamaz*, garant, *jamstvo*, garantie, etc.

8). Parmi les autres termes européens que je laisse de côté comme trop isolés, il en est un qui semble conduire à des inductions intéressantes. C'est l'anc. slave *kupiti*, acheter, commun à tous les dialectes néo-slaves, et qui se retrouve dans le goth. *kaupôn*, ags. *cypan*, *ceapan*, scand. *kaupa*, anc. all. *chaufan*, etc. D'après l'identité des consonnes, ce terme a dû passer des Slaves aux Germains ou vice versa, mais le premier cas est le plus probable à cause du latin *caupo*, *caupona*, qui n'est sûrement pas provenu du gothique. Cette coïncidence invalide quelque peu l'ingénieuse conjecture de Grimm (*Deut. R. Alt.* p. 606) qui rapproche *kaupôn* de *kaupatjan*, souffleter, frapper, en s'appuyant de la locution scandinave *slâ kaupi*, et de l'allemand

[1] Benfey (*Z. S.* VIII, 1) voit dans *paṇ*, quoique védique, une altération de *pṛṇ*, *paṇr* (*pṛ-ṇâmi*), à la façon du prakrit.

[redacted]*schlagen*, lit[redacted]parce qu'on frappait dans la [redacted]ché. [redacted]partant, comme il le faut je crois, [redacted] la forme slave, on est a[redacted]né à une autre conjecture d'une portée plus grande.

Le sanscrit *kupa* désigne le fléau d[redacted]e balance muni de ses deux bassins, et dérive de la rac. *kup*, ê[redacted] en mouvement, être agité (*Dict. de P.* v. cit.). Le slave *kupiti*[redacted]urrait bien d'après cela avoir signifié balancer, peser, et le mar[redacted]d *kupĭcĭ*, en lith. *kupczius*, comme le latin *caupo*, avoir été cel[redacted]i pèse, de même que, en sanscrit, le marchand est appelé *tul*[redacted]*ra*, c'est-à-dire porte-balances. Si cette induction n'est pas t[redacted]peuse, il en résulterait que les anciens Aryas se servaient d[redacted]de la balance. Ce fait se confirme d'ailleurs par d'autres consid[redacted]tions.

Ainsi, le gr. κάπηλος, petit marchand, que [redacted]a rapproché de *caupo*, et de *kupiti*, ne semble comparable [redacted] pour autant que la rac. *kup* se trouverait aussi sous la forme [redacted] *kap*, et c'est, en effet, ce qui a lieu. Le scr. *kap*, *kamp*, tre[redacted]e, oscillare, offre un sens très-rapproché de *kup*. De là *kapi*, [redacted]singe qui est toujours en mouvement, et *kapi*, *k*[redacted]e de l'encens qui s'agite; cf. *dhûma* de *dhû*, [redacted]ός, fumée. Le verbe καπύω, haleter, de κάπυς, sou[redacted](Hesych.), exprime sans doute l'agitation qui accompagn[redacted]e respiration difficile. Le nom du char thessalien, καπάνη, [redacted]signait plus spécialement le dossier du siége du cocher, le[redacted] était suspendu par des courroies, καπάνια = ἀρτεδόνες. (Hesyc[redacted]) et se rattache ainsi à l'idée de balancement [1]. Or, il e[redacted]curieux de trouver, en persan, un nom de la balance, [redacted], *gapân*, qui correspond parfaitement, et auquel [redacted]πηλος, marchand, paraît être dans un rapport analogue à celui de *caupo*, *kupĭcĭ*, etc., au scr. *kupa*.

Il faut ajouter qu'un des noms sanscrits de la balance, et de son fléau, ainsi que du poids, *tulâ*, *tâulâ*, de la rac. *tul*, soulever, peser, offre une affinité évidente avec le gr. τάλαντον, de la rac. ταλ, τλῆμι. Pour la variation de la voyelle, cf. lat. *tollo*, ancien-

[1] Cf. pour la forme, le vêdique *kapanâ*, le ver ou la chenille qui s'agite.

nement *tulo*, *tuli*, le goth. *thulan*, tolerare, pati, etc., l'irl. *talaim* et *tulagaim*, balancer, bercer. Le cymr. *tolo*, pesant, et poids d'une livre, répond au scr. *tulâ*, poids, *tôlana*, pesage.

§ 315. — LA RÉTRIBUTION, LE SALAIRE.

Les noms du salaire, comme prix du travail, offrent quelques analogies dignes de remarque. Je les indique plus brièvement.

1). Scr. *bharaṇa*, *bharma,-man*, *bhṛti*, *bhṛtyâ*, etc., gage, salaire; propr. support, entretien, de *bhṛ*, *bhar*, ferre, sustentare.

Gr. φόρος, tribut, apport plutôt que support, et seulement analogue. Cf. φερνή, dot, de φέρω,

Irl. *boroimhe*, tribut. Cf. *beirim*, fero; même observation, *beirt*, assistance, secours = scr. *bhṛti*.

Cymr. *gwobr*, *gobr*, salaire, armor. *gôbr*, *gôpr*, litt. support, et composé de *gwo*, sub, et de *br* (*ber*, *bor ?*) dont la racine verbale est perdue.

Rus. *po-borŭ*, pol. *po-bòr*, tribut, taxe, de *po*, sub, et slave *brati* (*berã*), ferre, capere; composé parfaitement semblable au cymrique. Cf. boh. *berně*, taxe = scr. *bharaṇa*.

2). Zend *mizda*, *mîzda*, rétribution; orig. incertaine, pers. *mizd*, *muzd*, ossèt. *mizd*, *müzd*, salaire, loyer.

Gr. μισθός, salaire, gage.

Goth. *mizdô*, id.; ang.-sax. *meard*, *meörd*, avec *r* pour *z*.

Anc. sl. *mĭzda*, boh. *mzda*.

3). Avec des transitions de sens.

Scr. *lava*, *lavana*, *lûni*, *lôta*, *lôtra*, moisson, butin, gain, de *lû*, secare. (Cf. § 244, 1.)

Gr. λάτρον, salaire, λάτρις, mercenaire; de λάω, λάϝω, etc.

Lat. *lūcrum*, gain, lucre.

Irl. *laoi*, salaire, *luach*, id., prix, valeur.

Goth. *laun*, id., récompense, ags. *léan*, scand. *laun*, anc. all. *lôn*, *loon*, *laon*, etc.

4). Scr. *argha*, prix, valeur, offrande, don d'honneur, récompense, comme nous disons *honoraires;* de *arh*, mereri, dignum esse.

Gr. ἀρχα = ἀῤῥαϐών (Hesych.), arrhes d'un marché; ici ou, avec un sens différent, à ἀρχή, commencement?

Lith. *algà*, salaire, gage, *algóti*, salarier.

5). Plus isolés.

Scr. *vasna*, salaire, prix, substance, richesse, *vasnika*, mercenaire. Cf. *vasu*, *vastu*, richesse; rac. *vas*, mais dans quelle acception, amare? lucere?

Irl. *fost*, gage, salaire, *fostaim*, salarier, louer, *foisteadh*, loyer; à *vastu* avec le sens de *vasna*. Cf. *vastu*, or, et irl. *fost*, *afost*, id. (t. I, p. 157.)

6). Scr. *valguka*, gage, salaire. Cf. *valgu*, agréable.

Irl. *felg*, id.

§ 316. — L'IMPOT, LA TAXE, LE TRIBUT.

L'imposition de la propriété privée au profit de l'État ou du chef de la communauté, est une des conditions nécessaires de toute société organisée, et les anciens Aryas n'y auront point échappé. Ici, toutefois, les termes comparables sont rares et isolés, parce qu'ils ont changé naturellement à la suite de développements sociaux nouveaux et variés. Aussi les rapprochements qui suivent restent-ils, en partie, dans le domaine des conjectures.

1). Scr. *bhâga*, taxe du roi, part du souverain dans le revenu d'un sujet, aussi intérêt d'un capital; *bhâgika*, qui porte intérêt, *bhâgadhêya*, revenu royal, litt. ce qui est à prendre comme part, *shaḍbhâgabhâǵ*, un roi qui perçoit le sixième comme impôt. Le

sens propre de *bhâga* est part, portion, de *bhaģ*, dividere, dare.

Anc. pers. *bâģi*, tribut (Lassen, Insc. des Achém. *Z. S. f. d. Kunde des Morg.* VI, 45); pers. *bâģ*, *bâj*, armén. *baj*, taxe, revenu. Cf. pers. *bâchtan*, donner. A la forme désidérative de *bhaģ*, en zend *baksh*, pers. *bachshîdan*, se lient *baksh*, lot, dette, taxe, *bachshish*, don, présent, *baksh bandar*, douane royale, etc.

C'est à cette forme *baksh* que paraît répondre l'irlandais *bés*, *béas*, taxe, tribut, avec *s* pour *ksh*, comme dans *des*, *deas*, dexter = scr. *daksa*, *cos* = lat. *coxa* et scr. *kaksha*, etc.

Le russe *o-béjŭ*, taxe, impôt, se rattache sûrement à *bhâga* et au pers. *bâģ*, *bhâj*; mais je n'ai pas su le retrouver dans les autres langues slaves, et c'est peut-être là un mot importé de l'Orient.

2). Scr. *bali*, taxe, revenu royal, offrande, oblation. Cf. rac. *bal*, dare. (Dhâtup.)

Comme le *b* et le *v* alternent souvent, on peut supposer une forme *vali*, dont un corrélatif paraît se retrouver dans l'irlandais *fal*. Les anciennes lois Brehon désignent par ce mot la taxe payée à un chef pour s'assurer de sa protection. (O'R. *Dict.* Suppl.)

3). Gr. τέλος, cens, tribut, taxe, paiement, et fin, terme, accomplissement, etc., τελέω, payer, et finir, accomplir, τελώνιον, vactigal, etc.

Irl. moy. *taile*, salaire (Stokes, *Ir. Gl.* 739), ers. *taileas*, stipendium, merx.

Cymr. *tal*, paiement, *talu*, payer.

On ne peut guère penser, pour le celtique, à un emprunt du grec, et il faut remonter à une source commune; mais le sens originel reste incertain. Pott (*Et. F.* I, 223) ramène τέλος, fin, à la rac. scr. *tṝ*, *tar*, transgredi, non sans probabilité; toutefois, bien des analogies semblent conduire plutôt à la notion primitive de fixer, établir, et par là à la rac. scr. *tal (talati, tâlayati)*, fundare, stabilire, expliquée par *pratishṭhâ*, *pratishṭhiti*, accomplissement, par exemple, d'un acte de dévotion ou d'un vœu, *vrata*—

sampûrṇa, talati vratam, solvit votum. (Dict. de P.). Cf. gr. τελετή, accomplissement et cérémonie religieuse. De là aussi *tala*, surface plane, fond, base, *talita*, fixé, établi (Wilson), *talima*, sol, plancher, couche, lit, *talaka*, *talla*, étang, etc., termes qui se retrouvent, avec ces diverses acceptions, dans plusieurs langues européennes. Ainsi, anc. slave *tlo*, au plur. *tla*, *tŭla*, pavimenmentum; pol. *tlo*, plancher, parterre; gr. τέλμα, étang; irl. moy. *talam*, mod. *talamh*, terre; anc. irl. *talmande*, terrestris (Zeuss, 36); cf. *tail*, substance, masse solide, et *taileamhuil*, solide; *tlachd*, terre, *tealla*, *teallach*, terre, et foyer; cymr. *tail*, surface de la terre, sol; lat. *tellus*, et *Tellumo*, un dieu de la terre, etc., etc.[1]. Le Dict. de P., il est vrai, voudrait ramener *tala* à la rac. *star*, sternere; mais, à moins d'admettre une dégénérescence déjà proethnique, il est difficile de croire à un retranchement simultané de l'*s* initiale dans tous les termes comparés.

Il est probable, d'après tout cela, qu'un ancien nom du tribut, corrélatif au grec et au celtique, a signifié ce qui est *fixé, établi*, comme le lat. *stips, stipendium*, cf. *stipo* = scr. *sthâpay*, causat. de *sthâ*.

4). Lat. *census*, taxe, *censio*, *censor*, etc.

Anc. irl. *cís*, id. (Zeuss, 26), *cístae*, censorius (ib. 763); irl. mod. *cíos*, *cus*, tribut, rente (O'R.); ers. *cis*, gén. *cisean*, tribut.

Ici, comme pour les termes précédents, il n'y a pas eu emprunt de la part de l'irlandais, car la suppression régulière de la nasale, d'où résulte le maintien de l'*s*, indique une affinité primitive. La racine commune est, en effet, le scr. *çañs*, indicare, d'où *çañsita*, déclaré, annoncé, *â-çañsâ*, déclaration, etc. Le lat. *censeo*, d'après sa forme un dénominatif, taxer, estimer, évaluer, puis juger, etc., signifie proprement déclarer, et *census* est la taxe fixée par la déclaration. Toutefois l'analogie du latin et du celtique ne prouve que l'existence d'un nom très-ancien, mais qui peut bien n'être pas proethnique dans le sens absolu.

[1] Kuhn (*Beitr*, I, 368), rapporte *tellus* au scr. *dhanvan*, terre sèche, désert, ce qui me paraît un peu forcé.

§ 317. — LA DETTE.

La transmission temporaire et conditionnelle de la propriété par le prêt et l'emprunt est sûrement aussi ancienne que la vente et l'achat; mais ici surtout les termes spéciaux ont beaucoup varié, et il n'y a guère, à ma connaissance, qu'un des noms de la dette qui offre encore des affinités primitives.

La rac. scr. *dhṛ*, *dhar*, tenere, prend au causatif, *dhâray*, l'acception de *debere alicui pecuniam*. De là *dhâra* (Wilson), *dhâraṇa*, dette, et *dhâraṇaka*, débiteur. Cf. pers. *dârah*, salaire, c'est-à-dire ce qui est dû.

Je compare l'irlandais *díre*, gage, tribut, amende, et le cymrique *dirwy*, amende; mais aussi, avec *l* pour *r*, l'irl. *díol*, *dleacht*, *dlighe*, dette, *dlighim*, debeo, etc.; cymr. *dylu*, *dyleu*, *dylyw*, devoir, *dyl*, *dyled*, *dylyed*, dette, *dylyedwr*, débiteur, etc., armor. *dléout*, devoir, *délé*, *dlé*, dette, etc.

Le lithuanien *derēti*, s'engager, s'obliger, d'où *dorà*, obligation, contrat, offre un sens très-rapproché.

On pourrait être tenté de rapporter au même groupe le goth. *dulgs*, *dulg*, dette, qui ressemble fort à l'irl. *dlighe;* mais ce mot, isolé dans les langues germaniques, paraît être d'origine slave. Il se trouve, en effet, dans tous les dialectes de cette branche, avec de nombreux dérivés. Ainsi, pour ne citer que l'anc. slave, *dlŭgŭ*, dette (rus. *dolgŭ*), *dlŭgovati*, devoir, *dlŭjĭnŭ*, qui doit, *dlŭjnikŭ*, débiteur, etc. Or, ici le *g* appartient sûrement à la racine, car *dlŭgŭ*, dette, se rattache à *dlŭgŭ*, long, et désigne proprement un engagement à terme plus ou moins éloigné. En lithuanien, on appelle de même l'intérêt de l'argent, *pa-lúkana*, ou, au plur., *pa-lukanôs*, de *laukti*, *lukēti*, attendre, *pa-lukēti*, donner du temps, accorder un délai, etc. A *dlŭgŭ* semble répondre l'irlandais *duilgne*, gage, salaire.

§ 318. — LES CONTRATS ET MARCHÉS.

Les transactions relatives à la propriété étaient ordinairement accompagnées de quelque acte symbolique pour en mieux assurer l'exécution. Plusieurs langues conservent encore des expressions qui se rapportent à d'anciennes coutumes de ce genre, et qui n'ont plus parfois qu'un sens obscur. Ainsi, comme le remarque Grimm (*Deut. Alt.*, p. 605), le grec συμβάλλειν, et le latin *contrahere, pangere, pactum,* etc., tirent probablement leur origine de quelque acte spécial que nous ne connaissons plus. Les usages à cet égard ont dû varier beaucoup suivant les temps et la nature des contrats. Il y a quelque intérêt à rechercher quelles en ont été les formes principales.

1). La plus simple et la plus générale était sans doute la parole échangée suivant certaines formules consacrées par la coutume, comme les *stipulationum formulae* chez les Romains, et ce qu'ils appelaient *ore stipulari*. Dans l'Avesta (*Vendid.* IV, 6), le contrat par la parole est indiqué comme le premier. Le grec ὁμολογία, contrat, convention, le russe *uslovie*, id., de *slovo*, parole, ou *dogovorŭ*, de *govoritĭ*, parler, le pol. *umowa*, de *mówić*, id., l'allemand *versprechen*, promesse, etc., se rapportent à ce mode d'engagement, sans se ressembler d'ailleurs par les termes. En fait, cet usage si naturel se rencontre chez toutes les races d'hommes.

2). On peut en dire autant de l'emploi de la main pour confirmer un contrat, qui est usité partout avec des procédés divers. Plusieurs expressions s'y rattachent dans les langues ariennes, et quelques-unes indiquent encore le mode employé, en s'accordant parfois pour les termes..

Les composés sanscrits *karagraha*, *pâṇigraha*, etc., s'appliquent plus spécialement à l'engagement nuptial (cf. § 293, 5, *a*), et n'expriment que l'action de saisir la main. Le zend *zastamarstô*,

le toucher de la main, désigne dans le Vendidad (IV, 5) le second des modes de contrat, et Diodore nous apprend qu'il était en usage chez les Perses. Cf. pers. *zast dâdan*, donner la main, pour dire conclure un marché. Pour le grec ἐγγύη, contrat, caution, peut-être d'un ancien nom de la main, *angu;* voy. le § indiqué ci-dessus. Les expressions latines de *manceps*, *mancipium*, *manūs injectio*, etc., sont suffisamment connues. Les termes germaniques indiqués par Grimm (loc. cit.) sont l'anc. all. *hantprutto*, contrat, de *prettan*, stringere, le scand. *handfesting*, *handsal*, *handaband*, l'all. mod. *handschlag*, etc., comme en vieux français *férir la paume*, *palmoier* le marché. A l'anc. slave *rāka*, main, se lient *obrăčati*, devovere, *porăčati*, concedere. Cf. pol. *porēka* et *zarēka*, caution, garant, rus. *porúka*, ill. *poruk*, etc.

D'autres expressions, sans renfermer le nom de la main, paraissent le sous-entendre, comme le gr. συμβάλλειν, litt. conjicere (manus), et le lat. *contrahere*. Le sanscrit *sandhâ*, *sandhâna*, *sandhi*, pacte, etc., de *sam* + *dhâ*, com-ponere, peut avoir signifié dans l'origine *joindre les mains*. Le gr. συνθήκη, συνθῆμα, σύνθεσις, contrat, offre les mêmes éléments de composition, et le lithuanien *samdyti*, convenir d'un bail, louer, *samdas*, bail, location, est identique au sanscrit.

Un sens primitif analogue peut se conjecturer pour l'ang.-sax. *thinc*, *thing*, *gething*, anc. all. *dinch*, *ding*, *geding*, pactum, stipulatio, *dingôn*, *gadingôn*, pacisci, etc., etc., si l'on compare l'irl. *tuinge*, serment, cymr. *tyngu*, jurer, *twng*, *tyngad*, serment, obligation, etc., et si l'on admet une affinité très-probable avec le latin *tangere* et le sanscrit *tanģ*, contrahere, coarctare. (Dhâtup.) Cela n'obligerait pas à séparer les termes germaniques, dans leurs acceptions fort étendues, res, causa, substantia, negotium, etc., de la racine *thank*, *think*, *thunk*, cogitare, etc., laquelle, comme le vieux latin *tongere*, pour nosse, *tongitio*, notio (Festus), alliée à *tangere*, ou comme *concipere*, l'all. *begreifen*, etc., n'aura exprimé primitivement que l'action de *saisir mentalement*. A la forme sanscrite *tanč* = *tanģ*, se rattache sûrement le lithuanien *tikti* (*tinkù*), convenir, agréer, proprement toucher. Cf. *isz-tinku*,

oucher, frapper, *at-tinku*, toucher le but, attingere, *su-tinku*, 'accorder, contingere, *su-tikkimas*, accord, pacte, etc.

3). Une coutume plus caractéristique, et connue de plusieurs euples, est l'emploi d'un fétu en guise de symbole dans les tranactions relatives à la propriété. C'est surtout chez les anciens iermains que l'on en trouve les exemples les plus multipliés, et irimm en a traité avec détail. (*Deut. R. Alt.*, 121 à 130, 604.) 'our un transfert, une donation, une vente, un partage, le fétu *halm*, festuca, calamus), était jeté, offert, reçu, soit par les intéessés, soit par l'arbitre. De là, dans les textes du moyen âge, les xpressions légales de *festucam ejicere*, *projicère*, *porrigere*, *aceptare*, de *jactus calami*, de *exfestucare*, *exfestucando renuniare*, etc., et, en allemand, celles de *halmwurf*, *vorschiessung er halme*, *mit halm und mund*, etc. On sait que les Romains se ervaient de même d'une tige de plante pour libérer, ou revenliquer par la *vindicia* appelée *vis civilis et festucaria* (Gell. XX, 10.) Un esclave devenait *festuca liber*. (Plaut. *Mil. glor.* i, 1, 15), et l'on disait de deux plaideurs *festucas inter se comnittere*. En vieux français, on trouve *rompre le festu* pour renoncer, abandonner. Il ne saurait y avoir de doute que le latin *stipulari* ne dérive de même de *stipula*, tige, brin, comme le pense Grimm d'après le témoignage d'Isidore (*Orig.* 4, 24), relativenent aux engagements mutuels. Aux anciens temps, suivant ce ernier, les parties contractantes *rompaient un fétu*, et en réunisaient plus tard les deux morceaux pour constater leur engagement. C'est là, sans doute, la forme la plus primitive de ce genre e contrat, car on l'a retrouvée chez les montagnards de l'Inde ui rompent un brin de paille en concluant un marché. (Grimm, . c. 604, d'après *Asiat. Res.*, t. XV), ainsi que dans l'île de lann, habitée par une population gaëlique. Il est probable que 'on en découvrirait d'autres traces soit en Europe soit en Orient. 'our l'Inde ancienne en particulier, je remarquerai que le sanscrit *kalâmbi*, *kalâmbikâ*, prêt à intérêts, offre une analogie évilente avec *kalamba*, tige de plante légumineuse, et s'y rapporte sans doute comme *stipulatio* à *stipula*.

CHAPITRE III

§ 319. — LE DROIT SOCIAL.

La comparaison des langues nous a montré jusqu'à présent les anciens Aryas en possession des éléments essentiels de tout ordre social, la famille, une hiérarchie de pouvoirs constitués, et la propriété. Ceci, toutefois, n'implique pas encore une civilisation quelque peu développée, et peut fort bien se concilier avec un état de barbarie relative. Nous ferons un pas de plus si nous réussissons à retrouver encore des indices d'une organisation régulière, où les droits naturels étaient garantis et sauvegardés par la puissance de la loi et de la coutume. Ici, sans doute, la linguistique comparée ne saurait nous mener bien loin, et le détail des faits nous manquera toujours; mais nous pourrons voir du moins quelles idées les anciens Aryas se faisaient de la loi, du droit et de la justice, et ces idées même ne peuvent manquer de nous éclairer sur l'ensemble de leurs tendances morales. Sous ce rapport, les observations à faire ouvrent un champ très-vaste que je n'ai point la prétention d'épuiser, et où je me contenterai de glaner en attendant une moisson plus complète. Les anciens termes de lois, tout comme l'histoire des anciennes législations, sont encore très-imparfaitement explorés et connus chez plu-

sieurs des peuples de la famille arienne, et bien des rapprochements nouveaux se révéleront plus tard à une recherche attentive. Ceux qui vont suivre sont assez nombreux déjà pour conduire à des résultats de quelque importance.

ARTICLE 1.

§ 320. — LA LOI, LA COUTUME, LE DROIT, LA JUSTICE.

Je réunis ici les termes qui expriment ces diverses notions, parce que les transitions d'un sens à l'autre sont naturelles et fréquentes.

1). Le sanscrit *dharma*, loi, coutume, et justice, ordre, devoir, vertu, piété, etc., de la rac. *dhṛ*, *dhar*, ponere, et firmiter stare, signifie ce qui est établi comme règle invariable. Cf. *akshara*, loi, c'est-à-dire impérissable. De là dérivent aussi *dhârâ*, coutume, usage, *dhîra*, ferme, fort, *dhṛti*, fermeté, constance, *dhṛtvan*, vertu, moralité, etc.

Cette racine a des affinités étendues dans les autres langues ariennes, et Pott compare entre autres le gr. θέλω, vouloir, être ferme au moral.

En fait de rapprochements plus spéciaux, il faut placer en première ligne le lithuanien *derēti* (*deru*) s'engager, s'obliger, d'où *derme*, devoir, obligation, contrat (= scr. *dharma*) *dorà*, id., *doras*, vertueux, honnête, *dorybe*, vertu, *pri-derus*, légal, juste, etc.

A *dhîra*, répond exactement l'anc. irl. *dir*, justus (Zeuss, 25), plus tard *díor*, *díreach*, *díorach*, juste, légal, honnête, et, comme substantif, *díor*, loi. Le cymr. *dir*, vrai, certain, nécessaire, et vérité, certitude, se rattache à la même notion essentielle.

2). Un groupe tout semblable se lie à la rac. *dhâ*, ponere, *vidhâ*, disponere, constituere. De là le scr. *dha* = *dharma*,

vertu, moralité, *vi-dha, vi-dhi, vi-dhâna,* ordre, règle, précepte.

En zend, la loi est appelée *dâo* (accus. *dâm*), et *dâta*, en pers. *dâd*, ce qui est posé, établi, comme l'allemand *gesetz* de *setzen*.

A *dhâ*, répond le gr. θέω, d'où dérivent θέμις et θέσμος, loi, droit, coutume.

Les langues germaniques ont la racine *dâ, tâ*, dans l'ang.-sax. *dôn*, facere, angl. *do*, anc. all. *tôn, tuon*, etc., et Graff y rapporte avec raison le goth. *dôms*, ags. et scand. *dôm*, anc. all. *tôm, tuom*, judicium, etc., ce qui nous ramène à la notion de loi.

Enfin, le cymr. *dedd, deddf* (= *deddm ?;* cf. θέσμος, loi, se rattache ici sans aucun doute.

3). La loi était annoncée, proclamée, ordonnée. C'est ce qu'exprime le sansc. *diç*, ordre, précepte, *dishṭi*, id., *dêça, pradêça*, institution, ordonnance, *âdêça*, commandement, etc., de *diç*, indicare, jubere.

A *pra-diç*, ostendere, jubere, nuntiare, correspond exactement le zend *fra-diç*, d'après Spiegel (*Avesta*, II, p. CXI), indiquer les prescriptions de la loi pour appliquer les châtiments.

Du grec δείκνυμι, ostendo, rac. δικ, dérivent δίκη, justice, droit, δίκαιος, juste, δίκησις, jugement, δικαστής, juge, etc.

Le lat. *jūdex,-icis*, formé comme *index*, est celui qui proclame et ordonne le droit, *jus, jū-dico, in-dico*, etc.

Le goth. *teihan*, nuntiare, indicare, rac. *tih* = *diç*, s'applique aussi au droit dans l'ang.-sax. *tihian*, judicare, statuere, *tihte*, accusatio, anc. all. *zîhan*, criminari, arguere (mod. *zeihen*)*; inziht*, crimen, accusatio, etc.

Enfin, l'irl. *ditim*, accuser, condamner, *diteadh*, sentence, a sûrement perdu un *c* devant le *t* qui, sans cela, serait aspiré entre les deux voyelles, et paraît être une forme secondaire analogue au latin *dicto*.

4). La loi proclamée doit être connue de tous, et nul n'est censé l'ignorer. Tel est le sens du sanscrit *vêda, vidyâ*, science en général, comme *vidâ*, mais plus spécialement la loi religieuse suprême, directement révélée, et qu'il faut connaître. La racine est *vid*, scire, noscere. Cf. ἴδω, εἴδω, video, etc. Le zend *vidyâ*,

le *vid*, désigne de même l'ensemble de la doctrine de Zoroastre ; contenue dans l'Avesta.

Le nom gothique de la loi, *vitôth*, anc. sax. *witod*, anc. all. *wizôd*, dérive également de *vitan*, anc. all. *wizan*, etc., scire; mais les langues germaniques y rattachent encore d'autres termes le droit, tels que le goth. *fra-veitan*, ἐν-δικεῖν, punir justement, *fra-veit*, juste vengeance, ags. *wîtan*, scand. *vîta*, anc. all. *wîzan*, punire, reprehendere, imputare, ags. *wîte*, anc. all. *wîzî*, poena, supplicium, etc. Nous verrons aussi plus loin en provenir les noms du témoin et du témoignage.

5). Dans toutes les langues ariennes, comme dans beaucoup d'autres, les notions de justice et de vérité se lient à celle de rectitude, la ligne droite étant regardée comme le symbole du bien. C'est ainsi que du sanscrit *ṛǵu*, droit au physique et au moral, dérivent *ṛǵutâ*, droiture, honnêteté, et *ṛǵûyu*, honnête. Pour la rac. *ṛǵ*, *arǵ*, *raǵ*, cf. § 307, 1.

En zend, cette racine devient *raz*, ou *ĕrĕz*, rectum esse, d'où *ĕrĕzu*, rectus, au superl. *razista* = scr. *ṛǵu*, *raǵishṭha*. De là *râza*, celui qui applique la justice (Burnouf, *Journ. Asiat.*, 1845, avril, p. 260), et *raǵi*, pour *razi*, institution. Cf. persan mod. *raǵah*, ordre, *rastah*, règle, coutume, *rasm*, loi, précepte, *râstâ*, droit, vrai, juste, *râstî*, justice, droiture, etc.

Je ne mentionne les analogies du latin *rego*, *regula*, *rectus*, *directus*, etc., que pour rappeler que notre nom du *droit* légal en est provenu.

La même application se retrouve dans les langues germaniques et celtiques. Ainsi le goth. *raihts*, δικαίος, *ga-raihtitha*, justice, ags. *reht*, *riht*, anc. all. *reht*, id., *rihtî*, justitia, regula, scand. *ret*, jus, judicium, all. mod. *richter*, juge, *gericht*, jugement, tribunal, etc. L'anc. irl. a *rect*, lex, mod. *reacht*, d'où *rectire*, praepositus (Zeuss, 245, 254), et *rectide*, legalis (765), tandis que le cymrique *rhaith*, loi, droit, jury, verdict, d'où *reithiwr*, juré, etc., a perdu, comme à l'ordinaire, la gutturale devant le *t*.

6). Le sanscrit vêdique *êva*, proprement cours, de la rac. *i*,

ire, s'emploie au plur. pour usages, coutumes, à l'instrumental *êvâis*, selon les coutumes, pour *more suo*. Cf. *âćara*, coutume, de *ćar*, ire. Kuhn (Z. S. II, 232) en a rapproché le grec αἰών, le latin *aevum*, et le goth. *aivs*, qui s'appliquent plus spécialement au cours du temps, tout comme aussi *êwa* se prend parfois comme synonyme de *lôka*, saeculum, mundus (*Dict. de Pétersb.*, v. c.)

Kuhn compare également l'anc. all. *êwa*, *êa*, *êha*, lex, jus, pactum, regula, matrimonium, anc. sax. *êo*, *êu* (génit. *êwes*), ang.-sax. *aewe*, *ae*, etc. On voit clairement ici comment le sens de loi et de droit est provenu de celui de coutume.

7). Un monosyllabe indéclinable, et d'une signification un peu obscure, est le vêdique *yôs*, toujours précédé de *çam*, repos, bonheur, et figurant ordinairement comme exclamation. Rosen (*Rigv.* I, 114, 2) le rend par *salus*, de même que Régnier (*Études sur l'idiome des Vêdas*, p. 61), *çam yôs!* repos! salut! Roth, dans son Commentaire sur le Nirukta (p. 48), le rapporte à la rac. *yu*, arcere, et le traduit par *abwehr*, défense, protection contre le mal. Leo Meyer (Z. S. V, 370) y voit une contraction de *yavas*, avec le même sens. Benfey (*Sam. Vêd. Gloss.*) pense à la rac. *ǵush*, laetari, diligere, d'où dérive *yôshâ*, pour *ǵôshâ*, femme.

Aucun de ces savants n'a songé à comparer le zend *yaos*, également indéclinable, et qui revient deux fois dans l'Avesta. Il est vrai qu'il ne contribue guère à éclaircir le mot sanscrit, car Spiegel le rend une fois par *rein*, pur, et l'autre fois par *leben*, vie [1]. Le premier sens semble appuyé par *yaozda* ou *yaojda*, purificare, *yaozdaô*, *yaojdâiti*, pureté, purification, etc., de *yaos* et *da*, efficere, mais qui pourrait signifier proprement *salutem efficere purificando*. Le substantif *yaosti*, qu'on ne peut guère en séparer, et qui revient deux fois au pluriel, est traduit d'abord par *fertigkeit*, adresse, habileté (*Avesta* II, p. 138, 38, 4), et en-

[1] *Katha môi yām yaos dainām yaojdânê.* — Wie soll ich mir das *reine* gesetz rein erhalten (*Avesta* II, p. 143, *Yaçna*, 43-9). *Yaos daina* ne pourrait-il pas s'entendre par *salutis lex?* — De même, dans l'autre passage (p. 145, *Yaçna*, 42, 13), *darĕga yaos* semble signifier *salut éternel*, plutôt que *langes leben*.

suite par *hülfsmittel*, secours, moyens (id., p. 199, 56). Le sens de *salus*, *salvatio*, serait peut-être partout le plus convenable, et s'accorderait avec celui du sanscrit *yôs*.

Quoi qu'il en soit, Kuhn a éclairé d'un nouveau jour cet antique terme arien, en comparant le latin *jus*, plus anciennement *jous*, la justice, le droit protecteur. (*Z. S.* IV, 374). L'identité de forme est, en effet, complète, et le sens primitif doit avoir été le même, car les notions de justice et de salut se touchent de fort près.

En confirmation de ce rapprochement, j'ajouterai que l'anc. irlandais possède aussi un corrélatif de *yôs*, augmenté d'un suffixe comme le lat. *justus*, *justitia*, et le zend *yaosti*, dans *uisse*, pour *uiste*, justus, *uissiu*, justius. (Zeuss, *G. C.* 283). Cf. *usa*, juste, droit, vrai. (O'R.)

8). Le sanscrit *yâna* et *yâtrâ*, cours, de *yâ*, ire, se prennent, comme *êva*, dans l'acception de coutume, usage. Cf. zend *yâna*, prospérité, bonheur.

Par une transition de sens analogue aux précédentes, *yâna* se retrouve dans le cymrique *iawn* = *iân*, justice, droit, et juste, équitable, d'où *iawnder*, justice, *iawnedd*, droiture, etc. Il faut en distinguer l'anc. cymr. *eunt*, justus, contracté de *avent* (Zeuss, 97, 1080), et auquel se rattache probablement le nom de la déesse gauloise *Aventia*, la patronne d'*Aventicum*. (Cf. Glück, *Kelt. nam.*, 113). La racine ici est sans doute le scr. *av*, tueri, protegere, au part. prés. *avant*.

9). Un autre nom sanscrit de la coutume, *svadhâ*, d'où l'adv. *anushvadham*, selon la coutume, signifie proprement l'acte de se poser soi-même, de *sva* + *dhâ*, la volonté, le désir. (Cf. Kuhn, *Z. S.* II, 134.)

Benfey déjà (*G. W. L.* I, 373), et avec lui Kuhn, comparent le gr. ἦθος, ἔθος, coutume, pour σϝεθος, que Max Müller (*Z. S.* IV, 273), avec moins de raison, ce semble, à cause du θ pour *d*, voudrait ramener à la rac. *sad*, ἑδ, sedere. Sonne (*Z. S.* X, 115) en rapproche aussi le latin *sodalis*, compagnon, d'un subst. *soda*, pour *svoda*, comme en grec ἠθαῖος, compagnon, ἠθεῖος, aimé, de

ἦθος. Pour une autre explication possible du mot grec (cf. § 306, 5.)

Benfey et Kuhn comparent également le goth. *sidus*, mos, ags. *sidu*, scand. *sidr*, anc. all. *situ*, etc.; mais on peut objecter d'une part, que le groupe initial *sv* se maintient généralement dans les langues germaniques, et en particulier dans le goth. *svês*, etc. = *sva*, proprius, et d'autre part que la rac. *sidh*, decere, instituere, regere, perfici, valere, d'où *siddhi*, validité légale, *siddha*, valide, légalement décidé, etc., semble fournir une étymologie plus directe. On pourrait y rapporter aussi le cymrique *swydd* = *sêdd*, juridiction, office[1].

10). Le sanscrit exprime la notion de ce qui est juste, convenable, par l'adj. *kṛtya*, litt. faciendum, de la rac. *kṛ*, *kar*, facere, ou simplement *kṛta*, bon, juste, convenable, etc. Le contraire, *akṛtya*, comme subst. neutre, signifie injustice, péché.

La rac. *kar* se retrouve dans l'irl. *cearaim*, faire, et il est curieux d'en voir dériver, comme en sanscrit, l'adjectif *ceart*, juste, bon; d'où *ceartas*, justice, équité, droit. Les synonymes *cóir*, *coire*, *cóiraid*, justice, *cóireach*, juste, cf. anc. irl. *coru*, justius (Zeuss, 284), paraissent bien se rattacher à la même racine. L'identité des acceptions dérivées est d'autant plus remarquable que leur liaison avec le sens très-général de la racine est moins naturel en irlandais.

Je dois laisser de côté les termes européens qui n'ont pas de rapports directs avec l'Orient. Quelques-uns sont sûrement fort anciens, et seraient par eux-mêmes intéressants à étudier, mais ils sortiraient de notre cadre.

[1] Benfey (*l. cit.*), mentionne d'après Dobrowsky, *Instit.*, p. 174, un mot anc. slave *shudje* mos, mais c'est là une erreur de lecture, car il y a *čudĭ*, mores, que Dobr. rapporte à *čuti*, cognoscere, sentire.

ARTICLE 2.

§ 321. — LES TRANSGRESSIONS DE LA LOI. DÉLITS ET CRIMES.

L'institution des lois est née d'un besoin d'ordre et de protection pour les droits des personnes et les intérêts sociaux, toujours mis en péril par les écarts des passions humaines. Quelque bonne opinion que nous soyons portés à avoir de nos premiers pères, il faut bien reconnaître qu'ils ne vivaient point dans cet état d'innocence que des traditions mythiques se plaisent à placer à l'origine des temps. S'ils avaient des lois, c'est qu'il fallait non-seulement établir tous les droits sur des bases solides, mais réprimer et punir les infractions à l'ordre, les délits contre les personnes et les propriétés. Les termes relatifs à ces transgressions offrent naturellement une grande diversité, et appartiennent pour la plupart aux langues particulières, mais parmi ceux qui désignent soit le délit ou crime en général, soit les délits spéciaux, il en est plusieurs qui datent sans aucun doute de l'époque la plus reculée.

§ 322. — LE DÉLIT ET LA CULPABILITÉ.

Il faut distinguer ici les termes légaux de ceux qui se rapportent à l'idée générale du mal opposé au bien, du péché au point de vue moral et religieux, et sur lesquels nous reviendrons plus tard; mais il est difficile de les séparer complétement.

Contrevenir à la loi s'exprime figurément de plusieurs manières. On la transgresse comme une limite opposée, on la viole ou on la rompt comme un obstacle, on en dévie comme de la

règle prescrite, etc. De là bien des analogies d'expression qui ne concernent que le sens, et qui s'étendent plus rarement à la forme des mots. Ces dernières seules peuvent être considérées comme proethniques.

La culpabilité suit le délit comme l'effet suit la cause. Le délinquant, en infligeant un tort, devient passible d'une compensation, d'une expiation ou d'un châtiment, c'est-à-dire coupable, débiteur envers la personne offensée ou la loi. Par suite de cette connexion, les noms du délit et de la culpabilité tendent parfois à se confondre, et c'est pour cela que nous les réunissons ici.

1). Le sens de *transgression* pour délit est celui qui se présente le plus souvent. En sanscrit, on trouve *atikrama*, de *ati*, trans, ultra, super, et de *kram*, incedere, *atîpatana*, de *pat*, ire, *atyaya*, de *ati* + *i*, ire, *prâya*, de *pra* + *â* + *i*, id., etc.; en grec, παραβάσις de παραβαίνω, en lat. *transgressio;* en allemand *vergehen*, anc. all. *fargân*, transire; en lithuanien *prażengimas*, *perżengimas*, de *żengti*, marcher, en anc. slave *priestăpka*, de *stăpati*, incedere, en cymrique *trosedd*, de *tros*, *traws*, trans, etc. La multiplicité de ces analogies de signification les rend dignes d'attention, bien que, prises isolément, elles appartiennent aux langues particulières. Il est deux termes, cependant, qui, si je me trompe, pourraient bien provenir de l'époque primitive.

L'un est le gr. αἰτία, culpa, αἴτιος, culpabilis, etc., qui me semble répondre au scr. *atyaya*, délit, transgression, de *ati* + *i*, transire. La diphthongue αι peut être provenue de l'influence rétroactive de l'i, αἰτια pour ατιεια, comme dans la terminaison αινα des féminins pour ανια, ou dans le zend *aiti* pour *ati*. Le sens de cause qu'a aussi αἰτία, confirmerait ce rapprochement, car *atyaya* signifie également la recherche d'une cause, *das ergründen*, (Dict. de P.) ou de la raison d'une chose, et la cause elle-même est, en quelque sorte, ce qui est au delà de l'effet. Le verbe αἰτέω, chercher, demander, pour ατιεω, aurait alors la même origine, car la rac. *i* signifie déjà *accedere rogando*, et le préfixe *ati* en renforcerait le sens.

L'autre terme en question est le goth. *fairina*, αἰτια, causa, ac-

cusatio, ang.-sax. *firen*, crimen, scand. *firn*, anc. all. *firina*, id., et que je crois composé du préfixe *fair*, anc. all. *far*, *fir* = scr. *para*, et de la rac. *i*. Le sanscrit, *parâyana*, poursuite d'un objet, pourrait, comme παραβάσις, signifier transgression; et les composés *prâya*, péché, de *pra* + *â* + *i*, et *paryaya*, inobservance de la coutume établie, de *pari* + *i*, sont des formations tout analogues.

2). *Rompre* la loi est une autre expression commune à plusieurs langues ariennes avec emploi d'une même racine. Cette racine est le scr. *bhanǵ*, sans doute primitivement *bhṛng* ou *bhrang*, comme l'indiquent le lat. *frango*, le goth. *brikan*, le cymr. *bregu*, etc. Le sanscrit *bhanga*, *bhangi*, fraude, signifie proprement infraction. En latin, on dit *infringere legem*, *legis infractio*, comme en ang.-saxon *lahbryce*, ruptio legis, en anglais, *to break the law*, en all. *verbrechen*, crime, délit, etc.

3). Le délit ou péché est souvent considéré comme une chute, en sanscrit *patana*, *pâtaka*, de *pat*, cadere. C'est ce qu'exprime aussi le scr. *skhalana*, *skhalita*, l'action de tomber en faute, (*falling of from virtue. Wilson*), de la rac. *skhal*, titubare, cadere, puis errorem committere.

Bopp en a rapproché déjà le lat. *scelus*. (*Gl. skr.* 130, 384) et cette racine *skhal* semble nous révéler aussi le sens primitif du gothique *skulan* (*skal*), debere, d'où *skula*, débiteur, *skuldô*, dette, ags. *scyld*, scand. *skulld*, anc. all. *sculd*, etc., aussi crimen, facinus, delictum, *sculdig*, reus, culpabilis. Ce verbe paraît avoir signifié d'abord, comme *skhal*, tomber en faute, puis, par suite, devenir passible d'une punition, et devoir une compensation, une amende, le *wergeld* germanique. En lithuanien, on trouve également *skilti*, *skelēti*, devoir, *skóla*, dette, *skolininkas*, débiteur, etc [1].

4). Une analogie intéressante entre le zend et le gothique a été signalée par Spiegel (*Avesta*, II, p. CXI.) En zend, la rac. *vĕrĕz*, agere, facere, précédée du préfixe *fra*, prend l'acception de pec-

[1] Je vois que Kuhn (Z. S. III, 323) a comparé déjà *skhal* et *skulan*, mais en expliquant un peu différemment la transition du sens.

care, et de là vient *fravarsta*, délit, péché. Avec le préfixe ***uz***, ex, ***vĕrĕz*** signifie expier, ***uzvarĕza***, expiation. En gothique, cette double modification de sens se produit avec les mêmes éléments de composition. A ***vĕrĕz*** répond ***vaurkjan***, agere, facere, à *fravĕrĕz*, *fravĕrĕza*, *fravaurkjan*, peccare, et *fravaurhts*, péché; cf. anc. all. *faruuoraht*, flagitiosus. Il en est de même de ***uzvarĕza***, qui devient en gothique *usvaurhts*, justice, c'est-à-dire expiation. La rac. ***vĕrĕz***, pers. *warzîdan*, travailler, à laquelle se rattachent le goth. *vaurk*, et l'anc. all. *wurch*, *werch*, opus, etc., se retrouve bien dans le grec ἔργω, de ϝεργω, ainsi que dans l'ancien cymrique *gŭerg*, efficax, où Zeuss trouve l'explication du gaulois *vergobretus*, i. e. judicium efficiens (*Gr. G.* 71, 1078); mais les composés ci-dessus sont propres au zend et au germanique seulement.

5). Le latin *crīmen* est sans doute un corrélatif du sanscrit *karman*, œuvre en général, bonne ou mauvaise, de la rac. *kṛ*, *kar*, facere, au passif *kriyatê*, et conservée d'ailleurs dans *creo*. Cf. *facinus*, de *facio*, et le scr. *âpas*, péché, et acte religieux = *apas*, opus. Comme *kar* devient *krî*, à la fin de quelques composés (§ 314, 5), il n'est pas nécessaire de recourir, avec Pott, à κρίνω, *cerno*, et de comparer *discrīmen*, en voyant dans *crīmen* ce qui est soumis aux κρῖται ou juges. (*Et. F.* I, 226.)

A la rac. *kar* appartient aussi l'irl. erse *coire*, plur. *coireannan*, crimen, culpa, erse aussi *cron;* (cf. scr. *karaṇa*, œuvre, action); *coireach*, criminel, *coireamhuil*, coupable. — De même le cymrique *caredd*, péché.

6). Le lat. *culpa*, ne semble avoir également qu'une signification générale, et c'est avec raison, je crois, que Pott le rapporte à la rac. scr. *klṛp*, *kalp*, parare, facere, en comparant *sankalpa*, consilium, propositum. (*Et. F.* I, 257). La *culpa* serait ainsi la part que l'on a prise à une détermination, ou, comme *kalpa*, la manière, le procédé, l'exécution.

§ 323. — LE MEURTRE.

Si nous possédions une liste complète des crimes et délits qui e commettaient aux temps primitifs, il est probable qu'elle ressemblerait beaucoup à celle qui alimente incessamment nos triunaux. Les causes et la matière des délits différaient sans doute, nais les passions mauvaises étaient les mêmes, et entraînaient es mêmes effets perturbateurs. Cette thèse n'a guère besoin l'être étayée de preuves linguistiques, qui d'ailleurs feraient déaut pour un grand nombre des transgressions que la loi devait tteindre. Il suffira de nous en tenir à trois des principales, le neurtre, le vol et la fraude, en commençant par le premier.

C'est un fait curieux, et difficile à expliquer, que l'immense ichesse du sanscrit en racines qui expriment l'action de tuer, et e blesser. On en trouve plus d'une centaine, même en réduisant leur forme primitive celles qui paraissent n'être que des vaiantes les unes des autres. Il semblerait d'après cela qu'aux emps anciens les passions sanguinaires ont dû se déchaîner avec ne énergie formidable, et cependant rien d'ailleurs n'autorise à culper sous ce rapport nos ancêtres ariens plus gravement que ute autre race d'hommes. En fait, cette exubérance indienne ne ouve rien pour l'époque de l'unité. La plupart de ces racines carnage sont inusitées même en sanscrit, et celles qui se reouvent aussi dans les langues occidentales se restreignent à des nites de nombre très-raisonnables. Pour l'homicide, en partilier, il n'y a même qu'un seul groupe de termes dont les anagies s'étendent à l'ensemble des langues congénères, et c'est ssi le seul qui nous occupera.

Ce groupe se rattache à la rac. scr. *mṛ*, *mar*, mori, qui forme es verbes ou des noms dans toutes les branches de la famille. Il rait inutile d'en faire ici l'énumération, et je me bornerai à ceux ui désignent le meurtre et le meurtrier. Ils dérivent naturelle-

ment des causatifs de *mar*, avec le sens de tuer, mais qui ne sont pas partout les mêmes. Ainsi :

Scr. *mâra, mâri, mâraṇa*, meurtre, *mâraka*, meurtrier, de *mâray*, tuer; cf. *mṛṇ, marṇ*, id.

Zend *marĕkhtar*, meurtrier, de *mĕrĕć, mĕrĕñć*, tuer, forme augmentée de *mĕrĕ*, mori. Cf. vêd. *mṛć*, laedere.

Pers. *mîrândan, mîrânîdan*, tuer. Cf. *murdan*, mourir.

Ossèt. *mard*, meurtre, *marâge*, meurtrier; *màrun, màlun*, tuer et mourir.

Gr. μορτέω, tuer (Hesych.), dénomin. de μορτός = βροτός, mortel. Cf. μάρναμαι, combattre, c'est-à-dire tuer.

Lat. n'a que l'intransitif *mori, mors, mortuus*, etc.

Irl. *marbhad*, meurtre, *marbhthoir*, meurtrier, de *marbhaim*, tuer. Cf. *marbh*, mortuus.

Cymr. *murn*, meurtre, *mwrddwr*, meurtrier; *murniaw*, tuer, dénomin.; armor. *multr, muntr*, meurtre, *multrer, muntrer*, meurtrier, *muntra*, tuer, dénom. Cf. cymr. *marw, marwi*, mourir, *marw*, mortuus, armor. *mervel* et *marô*.

Goth. *maurthr*, meurtre, *maurthjands*, meurtrier; ags. *mordhor* et *myrdhra*, anc. all. *mort* et *murdreo;* goth. *maurthjan*, etc., tuer, dénomin. Le verbe intransitif manque.

Lith. *marinnimas*, meurtre, *marinti*, tuer; *mirti*, mourir, etc.

Anc. *mrŭtviti*, tuer, dénom. de *mrŭtvŭ*, mortuus; *mrieti*, mori. Rus. *moritĭ*, ill. *moriti*, pol. *morzyć*, tuer, et respectivement *merétĭ, mrjeti, mrzeć*, mourir; pol. *mordy* (plur.), *morderstwo*, meurtre.

Cet ensemble d'analogies suffit, et au delà, pour prouver que le meurtre, inauguré depuis longtemps dans le monde par Caïn, se commettait, comme partout, chez les anciens Aryas. Nous pouvons donc nous dispenser d'examiner encore les autres racines de même sens, parmi lesquelles le scr. *naç, han* et *kshi* ont des affinités plus ou moins étendues avec les langues congénères.

§ 324. — LE VOL.

On volait aussi dans l'ancienne société des Aryas, soit par violence, soit par ruse, comme le démontrent les rapprochements qui suivent; mais le fait que le vol existait comme délit est une nouvelle preuve que le principe de la propriété était pleinement reconnu.

1). La rac. sansc. ***stên*** (10. ***stênayati***), furari, n'est peut-être qu'un dénominatif de ***stêna,*** voleur, d'où ***stâina,***vol, ***stâinya,*** id., et voleur. Les synonymes ***stêya,*** vol, ***stêyin,*** voleur, qui peuvent cependant en dériver par la suppression ordinaire de l'*n* devant les suffixes, peuvent aussi faire présumer une forme *sti*, provenue elle-même de *stṛ*, comme *ġi*, superare, de *ġṛ*, id., *dhi*, tenere, de *dhṛ*, *pi*, explere, de *pṛ*, etc. Cette conjecture est certainement appuyée, d'une part, par le grec στερέω, στερίσχω, dérober, enlever, de στέρω, d'où στέρεται, στερεὶς, στέρσω (fut. éolien), etc. (cf. Schneider, Dict.), et de l'autre par le goth. ***stilan*** (***stal, stul***), scand. ***stela,*** ags. et anc. all. ***stelan,*** etc., où l'*r* devient *l*. La forme même de ce verbe fort, en germanique, indique une racine primitive. Ici se place probablement aussi, avec perte de l'*s* initiale, l'irlandais ***teallaim,*** voler, et ***teol,*** voleur. La rac. scr. *stṛ* se prend dans l'acception de ***tegere, operire,*** de sorte que le sens primitif serait ***cacher*** la chose volée.

2). Le sansc. vêdique et zend ***tâyu,*** voleur, que l'on a parfois rapporté au groupe précédent, a probablement une autre origine encore quelque peu douteuse. Le Dict. de Pétersbourg compare l'anc. slave ***taiti,*** occultare (cf. scr. ***tây,*** tueri), ce qui conduirait au même sens primitif que pour ***stên,*** etc.; mais Benfey (***Samavêda Glos.***, v. c.), avec plus de raison, je crois, ramène ***tâyu*** à la rac. ***tan*** et ***tây,*** extendere. Toutefois, je ne saurais voir avec lui, dans le voleur, celui qui ***étend*** les doigts pour dérober, malgré la locution allemande : ***lange finger haben,*** avoir les doigts longs. Il

semble difficile, en effet, de séparer *tâyu* de *âtatayin*, voleur, brigand, malfaiteur, dérivé de *âtata*, tendu, en parlant d'un arc, de *â* + *tan*, et qui désigne celui qui est armé d'un arc bandé, pour commettre quelque acte de violence et de rapine. (Dict. de P., v. cit.). *Tâyu*, formé de *tan*, comme *âyu*, vivant, de *an*, spirare, a dû avoir le même sens, et, comme il a des analogues dans plusieurs langues européennes, il nous révèle un trait de l'ancienne société des Aryas.

Le goth. *thiubs*, voleur, *thiubi*, vol, ags. *theof*, scand. *thiofr*, anc. all. *diub*, *diob*, etc., paraît augmenté d'un suffixe secondaire analogue au *ba* de l'anc. slave *tatĭba*, *tatĭbina*, furtum, aussi *tatĭstvo*, de *tatĭ*, voleur (gén. *tatinŭ*), *tatitsa*, voleuse, etc., forme redoublée ou dérivée de la racine *tan*. Micklosich (*Rad. slov.* 93) ne rapporte point ce nom du voleur au verbe *taiti*, occultare, comme le fait le Dict. de Pétersbourg. L'irlandais *tád*, *tadhad*, voleur, *taidhe*, vol, *taidheach*, furtif, que donne O'Reilly, se rapproche du slave.

Benfey (*Gr. W. L.* I, 660) compare aussi le gr. τητάω, dérober, dépouiller, mais sans le rapporter à la rac. *tan*, dont il pourrait bien être une forme intensitive. Il est vrai que Benfey ne connaissait pas encore le vêdique *tâyu*.

3). Le sanscrit *ribhvan*, voleur (Naigh. III, 14), vêdique également, se rattache probablement à la rac. *rabh*, desiderare, temere agere, cf. *ṛbhvan*, *ṛbhva*, aggressif, audacieux, déterminé, *â-rabh*, saisir, *ârambhaṇa*, l'action de saisir, et ce par quoi l'on saisit, poignée, manche, etc. De là le sens de ravir, voler, dans le persan *rubûdan*, *rubâyîdan*, d'où *rubâyandah*, brigand, voleur. (Cf. *rûbah*, renard, etc., t. I, p. 135.)

Ceci nous conduit tout droit au goth. *raubôn*, *biraubôn*, rapere, spoliare, ags. *reafian*, id., *reaf*, spolium, *reafere*, angl. *rover*, latro, reptor, scand. *raufari*, *reyfari*, latro; anc. all. *raupôn*, *raup*, *raupari*, etc., etc., et au lithuanien *rùbiti*, piller, *rubà*, pillage, *rùbina*, brigand, etc. La voyelle varie, et revient à l'*a* primitif, dans le polonais *rabus*, brigand, pillard, *rabować*, piller, *rabowanie*, *rabunek*, pillage, brigandage. Cf. aussi le cymr. *rhaib*,

aptio, *rheibiaw*, rapere (unguibus), et ravir, dans le sens de asciner. L'irl. *réubaim*, rapio, *réubóir*, *réubanóir*, brigand, paraît emprunté de l'anglais *rob*, *robber*, à cause du *b* non ıspiré.

4). La racine *mush*, furari, exprime en sanscrit l'action de voler furtivement, le larcin, de là *mushka*, *mûshaka*, *môshaka*, *nôshtṛ*, *âmôshin*, *parimôshin*, voleur, et, comme on l'a vu (t. I,). 111), le nom de la souris, *mûsha*, etc., conservé par plusieurs angues ariennes, qui d'ailleurs en ont perdu la racine. L'anc. slavé seul en a conservé peut-être une seconde trace dans *nŭshelŭ*, lucrum turpe, gain illicite, usure, d'où le sobriquet njurieux de *mauschel* donné aux Juifs en Allemagne.

5). Le grec κλέπω, κλέπτω, voler, dérober secrètement, tromper, d'où κλέπος, κλέμμα, κλοπή, vol, fraude, ruse, κλέπτης, κλοπεύς, κλὼψ, voleur, filou, etc., lat. *clepo*, trouve son corrélatif parfait dans le goth. *hlifan*, voler, *hliftus*, voleur; cf. angl. *to lift*, pour rob, plunder. L'irl. *clipe*, ruse, fraude, ers. *cluip*, infin. *cluipidh*, decipere, fallere, *cluipeir*, fraudator, *cluipireachd*, fraus, etc., appartient sans doute au même groupe, mais le *p* non aspiré reste inexpliqué, et peut faire douter de la celticité de ces ermes.

La racine commune est fort incertaine. Kuhn et M. Müller Z. S. II, 471, IV, 369) rapportent κλέπτω à la rac. scr. *grabh*, capere, ce qui semble peu admissible pour le goth. *hlifan*. J'aimerais mieux recourir à la rac. *klṛp*, *kalp*, parare, facere, *parikalp*, imaginari, d'où a pu se tirer assez naturellement l'acception de ruser, de tromper, et de voler par ruse.

§ 325. — LA FRAUDE.

Soit que la fraude ait pour but le vol habilement déguisé, ou tout autre objet, ses moyens d'exécution varient à l'infini, et les termes qui la désignent offrent par cela même une grande diver-

sité. Aussi les coïncidences sont-elles ici beaucoup plus multipliées, mais presque toutes plus isolées, que pour le meurtre et le vol. Je mets en regard celles qui paraissent les plus sûres, à commencer par la suivante qui s'étend à plusieurs langues ariennes.

1). Scr. *magh*, *mangh*, decipere, fallere; (Dhâtup.) sans dérivés connus jusqu'à présent.

Pers. *mang*, fraude, déception ; jeu de dés, joueur, voleur, *mangul*, id. — Armén. *mang*, fraude ; ossète *mange*, *maeng*, id.

Gr. μηχανή, machina, proprement, ruse, art, puis instrument, machine en général ; aussi μῆχος, μῆχαρ, en style poétique.

Lat. *mango*, dans un sens défavorable, marchand qui sait vanter et faire briller sa marchandise pour tenter l'acheteur ; en bas-latin = deceptor, praedo, famulus. (Ducange.)

Irl. *mang*, *meang*, fraude, tromperie, ruse, *mangach*, *mangamhuil*, trompeur, *mangaire*, petit marchand.

Ang.-sax. *mangian*, negotiari, scand. *mânga*, id., *mâng*, mercatura ; ags. *mangere*, angl. *monger*, scand. *mangâri*, anc. all. *mangari*, mercator, caupo.

Lith. *manga*, fille publique.

Les transitions de sens se comprennent partout aisément, et ce groupe étendu est un exemple de la manière dont certaines racines, inusitées et restées stériles en sanscrit, se confirment par la comparaison des langues congénères. La rac. *mangh*, connue seulement jusqu'à présent par les grammairiens, ne peut pas avoir été inventée par eux en vue de l'étymologie puisqu'elle n'a pas de dérivés. Cet exemple, et d'autres du même genre, devrait empêcher de les accuser trop légèrement de s'être livrés à une fabrication de racines fictives.

A côté de *magh*, *mangh*, on trouve dans le Dhâtup. une rac. *mać*, *muć*, *manć*, *munć*, decipere, fallere, pravum, scelestum esse, etc., également sans dérivés, et qui n'en est peut-être qu'une variante. Ce qui est à remarquer, c'est que le même changement pour la consonne finale se reproduit dans le persan *mâkû*, fraude, l'ionien μῆκος = μῆχος, ruse, etc., et le lith. *makloti*,

tromper surtout en vendant, *maklórus*, fripon, etc., d'où probablement l'allemand *mäkler*, faiseur d'affaires, courtier, qui manque aux anciens dialectes germaniques [1].

2). Scr. *laksha*, fraude, sans doute de *laç*, *las*, artem exercere, peritum esse. Cf. *lasta*, adroit, habile.

Ang.-sax., scand., anc. all. *list*, astutia, peritia, ars.

Anc. sl. *lĭstĭ*, fraus, *lĭstĭnŭ*, fallax, *lĭstiti*, *lĭshtati*, decipere; rus. *lestĭ*, ruse, tromperie, etc. — Cf. *lisŭ*, *lisitsa*, renard.

3). Scr. *ćhala*, fraude, ruse, *ćhalin*, fripon, *ćhalay*, tromper, etc.; peut-être comme le pense Kuhn (*Z. S.* III, 323, IV, 35), avec *ćh* pour *skh* primitif, ce qu'appuye *skhalita*, stratagème, ruse de guerre, de *skhal*, déjà mentionné plus haut. (§ 324, 3.)

Une seconde confirmation est l'analogie du scand. *sköllr*, fraus, perfidia, *sköll*, derisio, *skolli*, irrisor et vulpes. Il est reconnu d'ailleurs que le *ćh* initial sanscrit est ordinairement représenté par *sk* dans les langues congénères.

4). Scr. *dalbha*, fraude, tromperie, probablement de *dṛbh*, *darbh*, nectere, serere.

Irl. *dalbh*, ruse, mensonge, *dolbhad*, fiction, *dealbh*, image, figure. Anc. irl. *delb*, effigies, *dolbud*, figmentum, *doilbthu*, figura, *doilbthid*, figulus. (Zeuss, 12, 16, 985). Cf. cymr. *delw*, semblance, image, *delwi*, figurer, former.

Lith. *dilba*, *dilbónas*, homme qui se cache pour épier, signification secondaire.

5). Scr. *yôga*, fraude, expédient, magie, etc., *yôgya*, adroit, habile, *yôgavikraya*, marché frauduleux. La racine est *yuǵ*, jungere, puis parare et animum intendere.

Irl. *iogán*, tromperie, *iogánach*, trompeur. Le *g* non aspiré indique la perte de la nasale qui se montre dans *jungo*; cf. scr. *yunákti*, jungit.

6). Pers. *dûlah*, *dûlî*, fraude.

[1] L'acception de *pinsere* qui appartient aussi à la rac. sanscrite, et qui est peut-être la primitive, se confirme remarquablement par l'anc. slave *măka*, pol. *mąka*, rus. *muká*, etc., farine, ainsi que l'anc. slave *măka*, tourment, torture, de *măćiti*, torquere, etc., comme, en latin, *flagro pinsere* pour fustiger.

Gr. δόλος, ruse. Cf. δελεάζω (δέλω), tromper, δηλέομαι, nuire, par violence ou fraude, etc., δηλαίνω, id.

Lat. *dolus*, id. Cf. *deleo*, *doleo*, *dolor*, etc.

Irl. *dol*, *dúl*, piége; cf. *dolaidh*, dommage, *dól*, douleur, etc.

Scand. *tâl*, dolus, *taela*, decipere, *taeling*, deceptio. Cf. ags. *tale*, calumnia, *taelan*, illudere; anc. all. *zâla*, pernicies, *zâlig*, perniciosus, *zalôn*, diripere, etc.

La notion primitive est celle de nuire en général, dérivée elle-même de celle de rompre, briser, dans le sanscrit *dṛ*, *dar*, *dal*, findere et findi, etc. [1].

7). Pers. *lâvah*, fraude.

Scand. *lae*, id. Cf. goth. *lêvjan*, ags. *laewan*, anc. all. *lawjan*, prodere, tradere; et la rac. sansc. *lû*, scindere, d'où *lava*, destruction, etc.

ARTICLE 3. — LA PROCÉDURE JURIDIQUE.

§ 326. — L'ACCUSATION.

Dans un pays où le règne de la justice n'a pas encore remplacé celui de la force, tout délit s'expie par la vengeance. Nulle règle n'intervient, soit pour assurer l'expiation, soit pour la proportionner au délit, et les droits de l'offensé, aussi bien que ceux du coupable, restent sans protection aucune. Les anciens Aryas, à l'époque de l'unité, s'étaient élevés au-dessus de cet état de barbarie. Ils avaient des lois, et, par conséquent, des pouvoirs préposés à leur observation, et chargés de rendre la justice. On peut même reconnaître encore chez eux les traces d'une organisation judiciaire plus ou moins développée.

[1] Un rapport analogue paraît exister entre le lat. *fraus* et le gr. θραύω, briser, broyer. (Curtius, *Z. S.* II, 399). Cf. rac. scr. *dhru*, occidere, et probablement fallere, d'après *dhru*, dans le vêdique *asmṛtadhru*, qui ne trompe pas l'espoir, et *dhruti*, séduction (Dict. de P.).

Dans un état de choses régulier, ce n'est pas la vengeance inviduelle qui succède au délit, mais bien la plainte ou l'accusan, pour invoquer le châtiment sur la tête du coupable. Queles termes légaux, conservés par plusieurs langues ariennes, ouvent que telle était la marche suivie.

1). Du sanscrit *vad*, dicere, loqui, vociferari, dérivent *vâda*, cusation, plainte, *vâdin*, accusateur, plaignant, et, avec divers éfixes, *parivâda*, *parivâdin*, id., *vivâda*, litigation, procès, *vâdin*, plaideur, *avavâda*, *apavâda*, *upavâda*, imputation, âme, etc.

La même racine reçoit des acceptions tout analogues dans nc. slave *vaditi*, reprehendere, rus. *vaditĭ*, accuser, calomnier, l. *osvaditi*, accuser, etc. En lithuanien *wadinti*, appeler, prend ec *pa*, l'acception de citer à comparaître, *pawadinti tēson*, ter en justice.

Ici se rattache également l'anc. all. *wâzan*, *farwâzan*, anatheizare, recusare, *farwazani*, anathema ; en anc. saxon *forwâtan*, *farwatanessi*.

2). La rac. scr. *diç*, ostendere, indicare, narrare, dicere, entionnée déjà au § 320, 3, s'emploie plus spécialement dans langue juridique pour accuser avec preuves de témoins, et *çya*, désigne le fait ou l'accusation qu'il s'agit de prouver. Vilson. Dict.)[1].

A *diç*, répond le gr. δείκνυμι, et de là vient ἐνδείκνυμι, accuser et ouver, ἔνδειξις, accusation et preuve, ἐνδείκτης, accusateur, etc. el est aussi le sens juridique du latin *indico*, dénoncer, révéler, *dex*, dénonciateur, accusateur, *indicium*, accusation, etc.

La même modification de sens se reproduit dans les langues rmaniques, où la rac. *tih*, *zih* = *diç*, en goth. *teihan*, ostenre, devient en ang.-sax. *tihan*, *teon*, accusare, d'où *tyht*, *tihtle*, cusatio, et *tihtan*, inculpare. L'anc. all. offre comme termes

[1] *Déçya* signifie aussi témoin, mais, dans ce sens, il dérive de *déça*, lieu, endroit, s'applique à la personne qui était présente sur le lieu du délit. Cf. Manu, VIII, et 53.

correspondants *zîhan*, criminari, *inziht*, accusatio, *inzihton*, accusare, etc.

3). Un autre nom sanscrit de l'accusation, *abhiças* ou *abhiçañsana*, dérive de *ças*, *çañs*, indicare, narrare, avec *abhi*, increpare, objurgare.

L'irlandais-erse *casaid*, accusation, plainte, procès, *casaidim*, accuser, *casaidich* (ers.), accusateur, se rattachent à *çañs*, avec suppression de la nasale. O'Reilly donne aussi *acais* (*achais?*), malédiction, qui rappelle singulièrement le scr. vêd. *açasti*, id., de *a* privatif et *çasti*, louange, de *ças*, laudare; cf. *aças*, adj. qui maudit. Toutefois l'*a* irlandais peut être ici pour *ath* négatif, et *cais* répondre seul à *çasti*, comme *cis* dans le synonyme erse *ainchis*, malédiction, avec *an*, *ain*, négatifs.

§ 327. — LE JUGE.

Le plaignant portait l'accusation devant le juge ou le tribunal pour obtenir justice. Nous avons vu, en parlant du clan (§ 304, 1), que la *sabhâ*, ou assemblée des familles représentées par leurs principaux membres, fonctionnait probablement comme pouvoir judiciaire aux temps primitifs, sous la présidence d'un *sabhâpati*. Dans la suite, sans doute, et avec le développement plus étendu de la tribu, il s'établit des tribunaux constitués sur une base plus large. Toutefois, aucun des anciens noms qui les désignaient ne paraît s'être conservé, et ce n'est que pour le juge que l'on peut retrouver peut-être quelques traces des dénominations primitives.

1). Le scr. *sthêya*, juge, arbitre, dérive de *sthâ*, stare, et désigne proprement celui qu'il faut établir d'une manière fixe, ce qui implique déjà le principe de l'inamovibilité pour les fonctions judiciaires. La même idée est exprimée par le composé *dharmastha*, juge (Manu, VIII, 57), celui qui se tient sur la loi, qui préside à la justice.

A la même racine *sthâ* appartient sûrement le goth. *staua*, juge et jugement, ainsi que *stôjan*, juger, au prétér. *stauida*, *gastôjan*, condamner. Kuhn, il est vrai, ramène ces termes à la rac. *stabh*, fulcire (*Z. S.* II, 458), ce qui donnerait un sens analogue; mais la forme particulière de *staua* s'explique fort bien par la comparaison de l'anc. slave *staviti*, statuere, *u-stavŭ*, statutum, etc., qui se rattachent à *sthâ*, et non à *stabh*. En sanscrit même, on trouve quelques dérivés tout semblables, par exemple *sthavi*, tisserand, c'est-à-dire celui qui se tient debout, suivant l'ancien mode de tissage, *sthavira*, fixe, ferme, etc.

L'anc. allemand *stauuan*, *stuôn*, incusare, increpare, inhibere, offre un sens un peu différent, mais l'acception spéciale de jugement se retrouve encore dans *stuatago*, dies judicii, ainsi que dans l'anglo-écossais *stewyn*, judicium. (Cf. Diefenbach, *Goth. W. B.* II, 314.)

2). Les autres noms du juge appartiennent tous, ce semble, aux langues particulières, mais il en est quelques-uns qui pourraient remonter à l'époque primitive.

Cela est probable, par exemple, pour l'anc. slave *sădii*, *sădiia*, *săditelĭ*, juge, rus. *sudĭia*, pol. *sĕdzia*, ill. *suditegl* et *suudaz*, etc., lith. *súdzia*, *súdze*, etc. Ces termes dérivent de *săditi*, rus. *súditĭ*, pol. *sădzić*, etc., judicare, d'où aussi respectivement *sădŭ*, ou *sădiva*, *súdŭ*, *săd*, lith. *súdas*, jugement; mais c'est le sanscrit qui paraît nous révéler le sens primitif du verbe lui-même. Nous y trouvons, en effet, la rac. *çudh*, *çundh*, purificare, d'où proviennent plusieurs termes juridiques, tels que *çuddhi*, acquittement légal, c'est-à-dire purification, *çuddha*, acquitté, *çôdhya*, personne accusée et qui doit se justifier, *çôdhaka*, celui qui acquitte ou justifie. Le *ç* sanscrit est souvent représenté par *s* dans les langues slaves, de sorte que *săditi* semble avoir signifié, comme *çundh*, purifier légalement d'une accusation, ou peut-être purifier par l'expiation du délit.

Tel paraît être, également, le vrai sens de l'anc. allemand *sônari*, judex, *sôna*, *suona*, judicium, mais scand. *sôn*, expiatio, arbitrium, = goth. *saun*, λύτρον, redemptio, proprement purifi-

cation, si l'on compare avec Pott (*Et. F.* I, 216) la rac. scr. ***su***, dans l'acception de ablui (*abhi* + *su*), d'où ***savana*** et ***abhishava***, ablution purificatoire.

Quelques noms celtiques du juge paraissent avoir désigné dans l'origine le maître ou le chef, et dater du temps où le chef de la tribu remplissait les fonctions judiciaires. J'ai parlé déjà de l'irl. ***baran***, ***barn*** et ***breith***, cymr. ***barnwr***, etc., comme répondant au scr. ***bharaṇyu***, ***bharaṇḍa***, ***bharatha***, maître, roi (§ 307, 3). L'irl. ***aire***, juge, ***aireach***, chef, s'accordent de même avec le scr. *arya*, maître, ***âryaka***, homme vénérable, et le cymr. ***ynud***, juge, ***ynedd***, force, pouvoir, rappellent certainement le sanscrit ***ina***, maître, roi, et, comme adj. vêdique; fort, vigoureux.

§ 328. — LES TÉMOINS.

Toute accusation doit être accompagnée de preuves, et confirmée par des témoins. Cela est tellement dans l'ordre des choses, que l'on ne saurait douter de l'existence du témoignage juridique chez les anciens Aryas. Cependant les noms spéciaux du témoin diffèrent en sanscrit et dans les langues européennes, ou n'offrent que des analogies d'une nature trop peu précise. Ainsi au sanscrit *ǵnâtar*, témoin, et garant, répond bien le gr. γνωστήρ, garant, ainsi que le latin *co-gnitor*, défenseur, avocat, mandataire; mais partout ces termes signifient celui qui connaît, et dérivent respectivement de *ǵnâ*, γνωμι, *co-gno-sco*, de sorte qu'ils n'impliquent pas nécessairement une origine commune. Un fait du même genre se reproduit pour un groupe européen qui se rattache à la rac. *vid*, scire, restée vivante dans la plupart des langues. Ainsi :

Gr. ἴστωρ, témoin, de ἴδω, εἴδω, rac. ϝιδ, par conséquent pour ϝιδτωρ. Cf. scr. *vêttar*, pour *vêdtar*, connaisseur, sage.

Irl. *fiadh*, témoin, *fiadha*, *fiadhnuise*, témoignage; anc. irl.

fiadnisse (Zeuss, 22). — Cf. *fiadhaim*, dire, raconter, faire savoir, = scr. *vêday*, narrare, causat. de *vid*.

Goth. *veitvôds*, témoin, *veitvôdi*, témoignage, *veitvôdian*, témoigner, d'après Grimm (*D. R. A.* 857), de *veitv* + *ôds*, suffixe; ang.-sax. *ge-wita*, *ge-witnes*, scand. *vitni*, anc. all. *gi-wizo*, témoin, etc., de *vitan*, *wizan*, scire.

Anc. sl. *sŭ-viedietelĭ*, *sŭ-viestelĭ*, testis, rus. *svidietelĭ*, id., *telĭ*, suffixe = scr. *tṛ*, *tar;* ill. *svjedok*, pol. *swiadek*, témoin, cf. anc. sl. *viedokŭ*, gnarus, et *viedieti*, scire, *vidieti*, videre, etc.

Bien que les formations diffèrent, et que la racine subsiste partout, l'accord général des dérivés, quant au sens spécial, peut faire présumer, tout au moins, l'existence d'un ancien nom du témoin rattaché à la rac. *vid*.

§ 329. — LE SERMENT.

L'usage du serment juridique, pour assurer la véracité des témoins, est sans doute aussi ancien que celui du serment en général, et il n'avait pas de noms particuliers. L'acte du serment a eu partout dans l'origine un caractère religieux. Il consistait en une invocation solennelle adressée à quelque divinité ou pouvoir supérieur, suivie d'une imprécation contre soi-même en cas de parjure. C'est là le serment proprement dit, qui lie celui qui le prononce; mais il prend aussi parfois le caractère d'une simple imprécation lancée sur la tête d'un autre, et, dans l'un et l'autre cas, les noms se confondent souvent, ce qu'il ne faut pas oublier dans les comparaisons à établir. Si les termes ici offrent beaucoup de variété, c'est que les idées qui s'associaient au serment, et les formalités qui l'accompagnaient ont changé avec les croyances et les coutumes chez les divers peuples ariens; mais on peut s'assurer encore qu'il a dû être en usage à l'époque de l'unité.

1). La rac. scr. *saġ*, *sanġ*, adhaerere et figere (? sic Westerg), prend, avec *abhi*, l'acception de maledicere; de là *abhishanga*,

serment, imprécation, possession démoniaque, proprement liaison complète, embrassement.

Il faut y rapporter sans doute le nom de l'*Hercules Sangus*, ou *Sancus*, appelé aussi *deus Fidius*, et qui présidait aux serments et aux contrats, chez les Sabins, les Ombriens, et les Romains. (Cf. Preller, *Röm. myth*, p. 633). Un autre terme latin, de même origine probablement, est celui de *sagmen*, *sagmina*, par lequel on désignait les herbes arrachées avec une motte de terre, que portaient les *Fetiales* quand ils allaient conclure un pacte avec l'ennemi, et qui rendaient leur personne inviolable. C'étaient là comme des symboles du serment, et c'est ce que leur nom même signifiait peut-être.

Les langues lith.-slaves ont conservé d'une manière plus directe cet ancien nom du serment. En lithuanien, on retrouve la racine *saģ* dans *segti*, attacher, fixer, et *ségti*, qui n'en diffère que par l'accent, signifie jurer ; de là *ségimas*, et *pri-séga*, serment. Dans le slave, cette racine se présente sous ses deux formes, savoir *sĕg*, dans l'anc. slave *sĕgnăti*, attingere, *pri-sĕga*, serment (cf. scr. *prasanga*, liaison, connexion), rus. *prisiaga*, pol. *przysiĕga*, ill. *prisega*, boh. *prjsaha*, id. ; et *sag*, dans *po-sagati*, nubere, c'est-à-dire se lier, s'engager, *posagŭ*, compages, nuptiae, rus. *posiagŭ*, dot, pol. *posag*, d'où le lith. *pásagas*, *pasogas*, id.

Enfin, je crois qu'il faut rattacher ici le cymrique *sangu*, *arsangu*, presser, fouler, fixer en foulant, d'où dérive *arsang*, incantation, imprécation magique, sens rapproché de celui de *abhishanga*.

2). La rac. scr. *çap* a la double acception de jurare, et de maledicere, imprecari. De là *çapa*, *çapana*, *çapatha*, *abhiçâpa*, serment, imprécation.

Comme *çap* est provenu sans doute de *kap*, on peut comparer le cymrique *cabl*, malédiction, blasphême, juron, d'où *cablu*, maudire, jurer ; analogie d'ailleurs isolée dans les langues européennes.

Il s'en présente une autre, probablement plus apparente que réelle, dans l'hébreu *shaba*, juravit, d'où *nishba*, serment, etc.,

dont le sens primitif serait d'après Ewald (*Alt. d. Volks Isr*, 18), s'engager par *sept* choses. (Cf. *Genès.* XXI, 21). Il est rtainement singulier que l'hébreu *sheba*, septem, se rapproche alement du sanscrit *saptan*. Toutefois le *ç* = *k* de la rac. *çap*, permet guère de penser à un rapport réel entre ces deux derers termes.

3). Le sansc. *yama*, *niyama*, de *yam*, coercere, *ni-yam*, liare, désigne une obligation religieuse, un engagement, un conat, aussi *yati*, *niyati*, de la même racine avec suppression e l'*m*.

Benfey compare le gr. ὄμνυμι, ὀμόω, jurer (*G. W. L.* II, 203), *y* initial disparaissant quelquefois en grec dans les corrélatifs u sanscrit. Pott admet la possibilité de ce rapprochement, en ppelant la locution de *obstringere jurejurando*, lier par serment, le sens étymologique de ὅρκος, dérivé de ἕρκω. Toutefois, l'acption plus précise du scr. *samaya*, serment, et contrat, conention, observance religieuse, de *sam* + *i*, ire, lui fait conjecrer, dans ὀμόω, un composé avec *sam*, ὀμ, d'où l'*i* aurait disparu Et. F. 2e éd. I, 243); mais ὀμ-νυμι? Je crois, quant à moi, ue l'on pourrait, sans invraisemblance, recourir directement à rac. scr. *am*, adire, colere, laquelle prend avec *sam* l'acception e s'adresser avec instance, s'assurer de quelqu'un, s'allier, conenir d'une chose. (*D. P.*, v. cit.). L'expression de ὄμνυμι θεόν ou κον, qui s'expliquerait difficilement dans les premières suppositions, puisqu'on ne contraint, on ne lie, ni le dieu, ni le serment, ignifierait alors proprement j'aborde, j'invoque le dieu, ou le erment, le *Horcus* personnifié.

C'est peut-être avec plus de raison que Benfey rapporte à *yati*, *iyati*, synonyme de *yama*, le goth. *aiths*, serment. ags. *âdh*, ngl. *oath*, scand. *eidr*, anc. all. *eid*, etc. [1]. Leo Meyer qui approuve ce rapprochement, l'appuie en observant que *ya* devient *i* dans la particule goth. *aiththau*, ou, qui se rattache au scr. *athâ*. (*Z. S.* IV, 405.)

[1] Cf. anc. irl. *oeth*, id. (*Cormac Gloss.* édité par Stokes, p. 33).

A l'anc. slave ***rota***, jusjurandum, ***rotiti sẽ***, anathematizare, ***rotitelĭ***, qui adjurat, illyr. ***rota***, pol. ***rota przysiẽgi***, formule du serment, etc., correspond l'irlandais ***rath***, gage sacré, garantie donnée pour un engagement solennel, ers. ***ràthan***, ***ràthanas***, vadimonium. L'ossète *art*, serment, n'est peut-être qu'une métathèse du même mot. Cf. aussi armén. ***ertumn***, ***ertmni***, serment.

On pourrait comparer le zend ***ratu***, loi, ce qui conduirait au scr. ***ṛtu***, ***ṛta***, ordre, coutume sacrée, loi divine; cf. lat. ***ritus***; mais, comme l'irlandais ***rath*** signifie aussi le salaire qui se donne, on pourrait également penser à la rac. scr. ***râ***, dare, d'où le vêdique ***râti***, offrande, et surtout ***râta***, donné, consacré. Kuhn (*Z. S.* VIII, 64), a traité avec détail de ce dernier terme vêdique, en rapprochant très-ingénieusement la locution ***râtam astu***, soit donné, soit consacré, du latin ***ratum esto***. Le sens primitif de ces noms du serment serait ainsi celui de garantie donnée, ou de consécration.

§ 330. — LES PUNITIONS.

Du moment qu'il existait chez les anciens Aryas une justice régulière, il devait y avoir aussi un système de peines graduées suivant les délits. Il va sans dire que l'on ne peut pas s'attendre à retrouver ce système dans ses détails, mais les noms du châtiment en général, et ici et là ceux de quelques punitions spéciales, offrent encore des analogies dignes de remarque.

1). Scr. *ći* (*ćayatê*), punir, venger, dans les Vêdas ; de là *ćêtar*, vengeur, *ćêtya*, *apa-ćiti*, punition, et *ćit* ou *ćaya*, à la fin des composés tels que *ṛṇaćit*, *ṛṇaćaya*, qui punit la faute, etc. — Cette racine, à la 5ᵉ classe (*ćinôti*, *ćinutê*), signifie colligere, ce qui paraît être son sens primitif, puis, à la classe 3ᵉ, *ćikêti*, animadvertere, noscere, quaerere, c'est-à-dire colligere mente ; cf. *ći* (*ćâyati*), id., et colere, venerari. L'acception de venger et de punir dérive de celle de quaerere, insequi. Le Dhâtup. offre

aussi une forme *ki*, noscere, et les racines *kit* et *ćit*, animadvertere, cogitare, confondent plus d'une fois leurs dérivés avec ceux de *ći*.

Zend *ćitha*, punition, très-fréquent dans l'Avesta. Cf. *ći*, colligere, et *ćit*, noscere.

Gr. τίω, τίνω, poenam luere, au moyen τίομαι, τίνυμι (cf. *ćinômi*), punir, venger, mais aussi honorer, comme en sanscrit *ći*, colere; de là τιμή, estimation, valeur, rétribution, soit récompense, soit punition, τίσις, id., etc. Le τ répond ici irrégulièrement au *ć* sanscrit, comme dans τέσσαρες, τέτταρες = *ćatvâras*, quatuor, ou τε particule = *ća*, etc. Benfey, qui le premier, je crois, a établi ce rapprochement (*Gr. W. L.* II, 234), s'appuie de la forme redoublée τιτίω (Hesych.), pour rattacher ici τίταξ, roi, τιτήνη, reine, en tant que distributeurs de la justice. Cf. Kuhn (*Z. S.* II, 389) pour d'autres développements en confirmation.

A côté du latin *queo*, que Kuhn compare aussi malgré la différence de signification, on pourrait, et mieux encore, rapprocher de *ći*, noscere, le verbe *scio*. Le dérivé *scisco*, s'informer et décréter, d'où *scitus*, *scitum*, décret, touche de près aux acceptions de *quaerere* et de *punire*.

En irlandais, nous trouvons comme corrélatif de *ći* ou *ki*, noscere, le verbe *cím*, *cighim*, voir, à l'impératif *cí*, vois! Le subst. *cia*, rétribution, récompense, peut, comme τιμή, τίσις, avoir signifié aussi punition. Un des noms de l'amende, *cáin*, se lie peut-être à *ći*, *ćayatê*, comme le scr. *ćayana*, monceau, à *ći*, accumulare, colligere.

L'anc. slave *ćiniti*, ordinare, *ćinŭ*, ordo, *ćinovĭnikŭ*, princeps, etc., se rattache sûrement à la même racine. Le verbe *ćitati*, colere, τιμᾶν, paraît être un dénominatif, ou appartenir à la rac. *ćit*.

2). Scr. *badh*, *bandh*, punire, morte mulctare, proprement ligare, capere et offendere. De là *badha*, exécution, mise à mort, *badhya*, condamné à mort, *badhaka*, exécuteur, etc.; mais aussi *bandha*, lien, fers, *bandhana*, *bandhaka*, emprisonnement, *bandhya*, prisonnier, *bandhâlaya*, prison, etc.

Pers. *band*, captivité, chaîne, lien, *bandah*, enchaîné, *bandagî*, servitude; *bandîdan*, lier. — Armén. *band*, prison, *bandél*, emprisonner.

Irl. *bann*, lien, chaîne, interdit, loi, proclamation; *binn*, *binne*, sentence, condamnation, punition.

Goth. *bandi*, lien, *bandja*, prisonnier, de *bindan* (*band*, *bund*), lier. Anc. all. *ban* (plur. *banna*), scand. *bann*, condamnation, interdit, anathème. Cf. bas-lat. *bandum*, *bannum*, *forbannitus* = proscriptus, et all. mod. *bannen*, *verbannen*, etc.

Le lith. *baudēti* ou *bausti*, punir, *baudimas*, châtiment, etc., semble provenu d'une forme néo-slave *bud*, qui serait *băd* dans l'ancien dialecte, où elle ne se trouve plus.

L'acception primitive est partout celle de lier, et de punir par la privation de la liberté. Si le sanscrit signifie aussi punir de mort, c'est sans doute parce qu'on liait le coupable pour l'exécution.

3). Scr. *kâra*, *kârana*, mise à mort, exécution, *kâranâ*, *kârikâ*, supplice; *kârâ*, peine, tourment et prison. Cf. *kârâgara*, *kârâvêçman*, maison de peine, prison, *kârâpâla*, geôlier, etc. La rac. est *kṝ*, *kar*, laedere, occidere. Le synonyme *ćâra*, *ćâraka*, lien, et prison, ne s'explique pas trop par la racine *ćar*, ambulare, et n'est peut-être qu'une provenance de *kar*. Cf. pers. *ćaras*, prison, peine, torture.

Ici probablement, comme forme redoublée, le gr. κάρκαρον, lat. *carcer*, prison, terme qui a passé au goth. *karkara*, ags. *carcern*, anc. all. *charchara*, etc., ainsi qu'à l'irl. *carcar*, et au cymr. *carcher*.

On serait presque tenté d'interpréter le lat. *carnifex*, comme l'exécuteur de la peine de mort, *kârana*; car l'étymologie de *carnem facere* n'offre en fait aucun sens.

Irl. *coirim*, tourmenter (?); cymr. *cur*, peine, tourment, *curiaw*, tourmenter; *cerydd*, châtiment, *ceryddu*, châtier; armor. *karéein*, condamner, blâmer.

Ang.-sax. *hearm*, damnum, injuria, scand. *harmr*, anc. all.

harm, etc., rac. *har* = scr. *kar*; ags. *hearmsceare*, anc. all. *harmscara*, punitio, supplicium, litt. damni portio.

Anc. sl. *karati*, rixari, rus. *karatĭ*, punir, *kara*, *karanie*, punition, pol. *karzać* et *kara*, id. — Anc. sl. *koriti*, contumeliose tractare, *korŭ*, contumelia, rus. *korítĭ*, reprocher, pol. *korzyć*, humilier, etc.

Lith. *koróti*, punir, *kora*, *korone*, punition.

Cf. de plus pour *kar*, occidere, le § 238, 3.

A ces analogies diverses plus ou moins sûres, il faut ajouter peut-être, avec *l* pour *r*, le gr. κολάζω, châtier, κόλασις, châtiment, propr. couper, tailler; cf. anc. sl. *kolati*, mactare, etc. Probablement aussi le lith. *káline*, prison, *kálinys*, prisonnier, *kalēti*, être en prison, etc.

4). Scr. *çâsti*, *çishti*, punition, correction, et ordre, règle, etc., *çâsya*, digne de châtiment, *anuçâsin*, qui châtie, etc., de la rac. *çâs*, regere, jubere, docere et punire. Cf. *çâstar*, gouverneur, *çâstra*, loi, code, etc. L'*â* s'affaiblit en *i* au partic. *çishṭa*, au gérond. *çishṭvâ*, à l'aoriste *açishat*, etc.

Armén. *sast*, châtiment.

Lat. *castus*, pur, chaste, c'est-à-dire châtié, corrigé, *castigo*, *castigatio*, formé comme *navigo*, etc. Cf. scr. *ud-çâs*, purificare, et anc. sl. *čistŭ*, pur, *čistota*, pureté, *čistiti*, purifier, lith. *czystas* et *kystas*, pur, etc.

Irl. *céasa*, *céasachd*, punition, tourment, *céasaim*, tourmenter, crucifier, *céasta*, tourmenté, *céasadóir*, qui tourmente, etc. Anc. irl. *césad*, passio, pour *cessad*, *ro cess*, passus est (Zeuss, 434), pour *cest*, dénominatif provenu d'un substantif analogue au scr. *çâsti*. On pourrait toutefois comparer aussi le scr. *kashṭi*, douleur corporelle (Wilson), de *kash*, frotter, gratter, et blesser, nuire, d'où *kashi*, nuisible, *kashṭa*, misère, souffrance, et sans doute *kashâ*, *kaçâ*, le fouet, comme instrument de punition.

Le cymr. *cosb*, punition, *cosbi*, punir, paraît formé avec un suffixe différent.

5). Scr. *dama*, *damana*, *damathu*, punition, et contrainte, de *dam*, domare; *dama*, plus spécialement amende. D'après Wilson,

on y rapporte aussi *daṇḍa*, le bâton qui châtie, puis punition de toute espèce, amende, prison, mise à mort, d'où *daṇḍay*, punir en général.

Lat. *damnum*, punition qui entraîne une perte, amende, dommage, *damno*, *condemno*, etc. Le sens spécial d'amende parle en faveur d'un rapprochement avec *dama*, *damana;* cependant *damnum*, pour *dabnum?* pourrait appartenir au scr. *dabh*, nocere (*dabhnôti*), comme *scamnum* à *skabh*, fulcire. Cf. § 271, 4, et Kuhn, *Z. S.* III, 467.

Irl. *daimne*, dommage, *damnaim*, condamner, etc., probablement du latin.

6). Scr. *yama*, punition, contrainte, pénitence, de *yam*, coercere.

Gr. ζημία, punition, amende, ζημίοω, punir, etc. Le ζ pour *y*, comme dans ζυγ = *yuġ*, ζέα = *yava*, etc. Cf. Benfey, *G. W. L.* II, 202.

Les rapprochements qui précèdent, et qui ne sont sûrement pas complets, laissent entrevoir l'existence de trois degrés de punition chez les anciens Aryas, savoir l'amende, la prison et la peine de mort.

§ 331. — L'ORDALIE OU LE JUGEMENT DE DIEU.

L'idée de recourir à l'intervention d'une puissance surnaturelle pour confondre le crime et faire triompher l'innocence, quand les preuves directes font défaut, remonte sûrement aux temps les plus anciens, et a pu naître spontanément chez plusieurs races d'hommes aux croyances fortes et naïves. On la retrouve, en effet, chez des peuples trop éloignés les uns des autres pour que l'on puisse, avec quelque probabilité, lui assigner une origine commune. Nulle part, cependant, la coutume des ordalies n'a été

aussi générale et aussi développée que chez les nations de la famille arienne, et quelques-unes de ses formes seulement se montrent ici et là, soit en Asie, soit en Afrique, plutôt comme des faits isolés. C'est ainsi que les Hébreux, au temps de Moïse, avaient l'épreuve de l'eau maudite et amère pour les femmes soupçonnées d'adultère. (*Nombr.* V, 18, 19, etc.). Les Arabes nomades faisaient appliquer sur la langue un fer brûlant. Les Madécasses, et quelques tribus de l'Afrique occidentale, font boire un poison plus ou moins violent. D'après Kaempfer (III, c. 5), les Japonais connaissaient l'épreuve du feu et la boisson d'innocence. Toutefois, et à côté de ces divers procédés, les épreuves du combat singulier, de l'immersion dans l'eau, du fer rouge porté à une certaine distance, de la main plongée dans l'eau bouillante, etc., paraissent appartenir en propre aux peuples ariens. Et, quand on compare certains détails caractéristiques des ordalies indiennes et germaniques, par exemple, il est difficile de ne pas les ramener à une origine commune, bien que les termes qui les désignent n'aient plus entre eux aucun rapport.

Le mot *ordalie* vient de l'anglo-saxon *ordâl*, en anc. allemand *urteili*, qui ne signifie autre chose que jugement, et qui est purement germanique. Les termes sanscrits sont *parîksha*, l'épreuve, l'examen, de *pari-îksh*, circumspicere, *pratyaya*, la confiance, la foi, *divya*, l'épreuve divine. D'autres dénominations s'appliquaient aux diverses espèces d'ordalies, comme celle du vase avec l'eau consacrée, *kôsha*, celle de la balance, *dhaṭa* ou *tûlaparîksha*, celle des lots, *dharmâdharmaparîksha*, l'épreuve du juste et de l'injuste, etc. Aucun de ces noms ne se retrouve ailleurs.

J'ignore si la littérature vêdique renferme quelques allusions aux ordalies. Une tradition sûrement ancienne à ce sujet est celle que rapporte Manu relativement à *Vatsa* [1]; une seconde est l'épreuve du feu, à laquelle se soumet la vertueuse Sitâ, dans le Ramâyana, pour détruire les soupçons jaloux de Rama. Le code

[1] L. VIII, 116. « Vatsa ayant été autrefois calomnié par son jeune frère, le feu » qui est l'épreuve de tous les hommes, ne brûla pas même un seul de ses cheveux, » à cause de sa véracité.

de Manu ne parle que de l'ordalie du feu et de l'eau, mais celui de Yadjnavalkya ajoute les épreuves du poison, de la balance et de l'idole, et le *Mîtâkshara*, ou commentaires du *Dharmaçâstra*, décrit jusqu'à neuf procédés différents [1]. Il serait inutile de les énumérer ici, et je me borne à signaler les analogies les plus frappantes qu'ils offrent avec les ordalies des peuples européens, et surtout des Germains, dont Grimm a traité avec détail dans ses *Deutsche Alterthümer*, p. 908 et suiv.

L'ordalie par le feu se faisait dans l'Inde de trois manières différentes, lesquelles correspondent à autant de procédés européens.

1° Le prévenu devait traverser sain et sauf la flamme d'un bûcher. C'est là l'épreuve subie par Sitâ et par Vatsa, dont aucun cheveu ne fut brûlé. Chez les Germains, il fallait passer en chemise au travers d'un bûcher enflammé. (Grimm, l. c. p. 912). L'expression de πῦρ διέρπειν, dans l'Antigone de Sophocle (v. 264), se rapporte au même procédé chez les Grecs.

2° Une tranchée ouverte dans le sol était remplie de charbons ardents, et le prévenu devait y marcher nu-pieds sans se brûler. Les Germains remplaçaient les charbons ardents par des socs de charrue rougis au feu, ordinairement au nombre de *neuf*, et sur lesquels il fallait marcher. (Grimm, l. c. 914.)

3° On traçait sur le sol *neuf* cercles concentriques, avec des intervalles de seize doigts; puis on faisait rougir un fer de lance, ou une boule de fer du poids de cinq livres. L'accusé devait porter ce fer ou cette boule dans sa main au travers des huit premiers cercles, et la jeter dans le neuvième sur de l'herbe qu'elle devait encore brûler. (*Asiat. Res.* l. c. 394.)

C'est là tout à fait ce que les Scandinaves appelaient *iarnburdhr*, gestatio ferri, et les Anglo-Saxons *îsenordâl*, le jugement du fer. (Grimm, l. c. 915). Un morceau de fer rouge d'un poids déterminé, une livre ou trois livres, devait être porté à la distance de *neuf* pas, ce qui s'accorde singulièrement avec les *neuf* cercles

[1] *Asiat. Researches*, t. I, p. 389 et suiv.

des Indiens. Ce procédé était aussi en usage chez les Grecs, comme le prouve le μύδρους αἴρειν χειροῖν, porter les fers rouges avec les mains, de l'Antigone de Sophocle, au vers indiqué plus haut. Les anciens Slaves le connaissaient également sous le nom de *pravda jeliezo*, l'épreuve du fer. (Grimm, l. c. 933.)

L'ordalie par l'eau ou l'huile bouillante présente de part et d'autre des analogies qui ne sont pas moins remarquables.

Les Indiens faisaient bouillir de l'huile dans un vase de métal ou de terre de quatre doigts de profondeur. On y jetait ensuite un *anneau* d'or, d'argent ou de fer, et l'accusé devait se justifier en retirant cet anneau avec la main sans se brûler. (*Asiat. Res.* l. c. 398.)

Rien ne répond mieux à ce procédé que le *ketilfâng* ou *ketiltak* des Scandinaves et des autres peuples germains. Une pierre ou un *anneau* était jeté dans une chaudière pleine d'eau bouillante, et l'inculpé devait l'en retirer en y plongeant la main. On en voit un exemple raconté avec détail dans Grégoire de Tours. *Mirac.* I, c. 81 (Grimm, l. c. 919). Il est probable que c'est à ce même usage qu'il est fait allusion dans l'Avesta (*Vendidad* IV, 155), quand il est dit : « Créateur ! celui qui, le sachant, aborde avec » mensonge *l'eau dorée et bouillante*, comme s'il parlait avec » vérité, et qui trompe ainsi le Mithra, quelle est sa punition ? »

Enfin, l'épreuve par l'immersion dans l'eau froide était absolument la même chez les Indiens et les Germains.

Il est dit, dans le code de Manu (VIII, 114) : « Que le juge » fasse prendre du feu à celui qu'il veut éprouver, ou qu'il or- » donne de le *plonger dans l'eau*......... Celui que la flamme ne » brûle pas, que l'*eau ne fait pas surnager*, doit être reconnu » comme véridique. » — C'est exactement le *waterordel*, ou judicium aquae frigidae, du moyen âge germanique, resté en usage jusque dans le 16e et 17e siècle contre les sorcières, et qui est suffisamment connu.

Il faut encore ajouter que l'épreuve indienne du riz sec qu'il fallait mâcher, puis rejeter humecté de salive, et sans traces de sang (*Asiat. Res.* l. c. 391), rappelle tout à fait le *judicium offae*

du moyen âge, où il s'agissait d'avaler sans encombre une bouchée de pain sec, ou une hostie consacrée. (Grimm, l. c. 931). Dans les deux cas, on pensait sans doute que l'absence de salive, causée par l'émotion du coupable, devait le trahir.

Il est à croire que des analogies du même genre pourront encore être signalées chez les autres peuples ariens de l'Orient et de l'Occident, quand nous connaîtrons mieux leurs anciennes coutumes. Le principe général de l'ordalie peut certainement avoir été mis en œuvre d'une manière indépendante chez des peuples divers, mais les traits tout spéciaux que nous avons relevés autorisent suffisamment à penser qu'il remonte jusqu'aux Aryas du temps de l'unité.

CHAPITRE IV.

§ 332. — LES MŒURS ET COUTUMES.

Maintenant que nous connaissons, dans leurs traits généraux, les principaux éléments de l'organisation sociale chez les anciens Aryas, il y aurait un grand intérêt à pénétrer plus avant dans les détails de leur vie familière, à nous faire quelque idée de leurs usages, de leurs jeux, de leurs fêtes, etc. Mais c'est ici surtout que les difficultés se multiplient ; car ce côté de la vie est celui qui se modifie le plus incessamment dans le cours des siècles, et pour lequel la comparaison des langues nous laisse, par cela même, trop en défaut. D'une autre part, ce sont aussi ces détails des us et coutumes que nous connaissons le moins bien chez les peuples les plus anciens de notre race. Les hymnes vêdiques, ainsi que l'Avesta, ne nous les laissent entrevoir que par échappées, et les grands poëmes héroïques de l'Inde et de la Grèce, sont loin encore de nous en transmettre une image tant soit peu complète. Une étude plus avancée, sous ce rapport, des peuples du nord de l'Europe au moyen âge, fournira sans doute des éléments de comparaison qui manquent encore. Il en sera de même pour l'Inde ancienne, quand les *Gṛhyasûtrâs*, ou recueils des rites do-

mestiques annexés aux Vêdas, auront été mieux explorés. On verra déjà, par les détails qu'ils donnent sur les funérailles, et que Max Müller a fait connaître, de quelle valeur ils seront plus tard pour des recherches comparées [1].

Dans l'état actuel des choses, il faut nous borner à quelques-uns des points qui semblent nous ouvrir de trop rares perspectives sur les habitudes et les coutumes des Aryas primitifs. Outre ceux auxquels nous avons touché incidemment en parlant de l'hospitalité pastorale, du mariage, de l'élection du roi, des stipulations et des ordalies, ce sont d'abord les jeux et récréations qui seront l'objet de remarques plus étendues. Les idées qui se rattachaient à la distinction naturelle de la droite et de la gauche nous révéleront plusieurs traits caractéristiques de l'ancienne vie sociale. Enfin, les cérémonies des funérailles surtout, nous offriront des analogies curieuses, et d'une importance incontestable au point de vue moral et religieux. Avec tout cela, ce chapitre des mœurs et coutumes restera un de ceux qui laissent le plus de place aux investigations futures.

SECTION I.

LES FÊTES, JEUX ET RÉCRÉATIONS.

§ 333. — LES FÊTES EN GÉNÉRAL.

Les fêtes, comme expression de la joie, sont partout l'indice d'une existence calme et heureuse. Elles constituent comme les fleurs d'un développement organique social régulier, et c'est là ce qu'exprime très-heureusement le grec θαλιά, à la fois fleur, bon-

[1] Cf. pour les cérémonies du mariage, etc., la note ajoutée au § 251.

heur et fête. Mais, par cela même, elles disparaissent aisément par l'effet des perturbations sociales, et le souvenir s'en efface bien vite dans le trouble et les changements des migrations lointaines. Aussi aucun nom spécial des anciennes fêtes que célébraient sans doute les Aryas ne s'est-il conservé, et c'est à peine si quelques termes généraux paraissent encore témoigner de l'existence de la chose elle-même.

1). Le gr. ἑορτή, ion. ὁρτή, fête, divertissement, a été rapproché par Pott, du sanscrit *vrata*, vœu, observance, de *vṛ*, *var*, eligere, avec le sens, pour le grec, de jour choisi et consacré (*Et. F.* I, 224). Benfey, qui adopte cette explication, voit de plus dans ἑορτή, pour ϝεϝορτή, une forme redoublée ou intensitive. (*Gr. W. L.* I, 323). Au grec ὁρτή, pour ϝορτή, répond très-exactement l'irlandais *fairthe*, fête, de sorte que ce nom est sûrement ancien. Quant à sa signification primitive, on peut observer que le sanscrit *vrâta*, dérivé de *vrata*, désigne une multitude, et, en particulier, l'assemblée des assistants à la célébration d'un mariage. On pourrait aussi conjecturer un rapport avec le sansc. *vivarta*, danse, de la rac. *vṛt*, vertere, les danses étant l'accompagnement ordinaire des fêtes.

2). Au sansc. *dhṛti*, cérémonie religieuse, rite, sacrifice, observance, c'est-à-dire ce qui est fixe, déterminé, de *dhṛ*, tenere, ponere, semble correspondre le goth. *dulths*, fête (thème *dulthi*) *dulthjan*, célébrer, anc. all. *tuld*, *tuldi* et *tuldjan*. Pour le changement de *ṛ* en *ul*, cf. goth. *mulda*, pulvis, et scr. *mṛdâ*, de *mṛd*, contenere; lat. *mulgeo* = scr. *mṛģ*, etc. Une forme plus rapprochée du scr. *dhṛti* paraît se trouver dans l'irl. *dirrtheach*, fête, solennité.

3). Plusieurs noms de la fête se lient à la notion d'un temps déterminé. Ainsi le scand. *tîdir* (plur.), festa, de *tîd*, tempus, opportunitas, *hâ-tîd*, ang.-sax. *heah-tîd*, allem. *hochzeit*, litt. haut temps, pour cérémonie nuptiale, noce. De même l'ang.-sax. *ed-melu*, solemnia, anc. all. *it-mali*, *ki-mali*, festivitas, de *meal*, *mâl*, goth. *mêl*, tempus, vices. Cela conduit à rapprocher du sansc. *vêla*, temps, le cymr. *gwyl*, armor. *gwél*, *goél*, irl. *féil*,

fête, d'où sans doute cymr. *gwledd*, irl. *fleadh*, fête et repas, de même que l'ang.-sax. *mael*, anc. all. *mâl*, signifient aussi un repas.

Il existe peut-être un rapport analogue entre le sansc. *ṛtu*, temps déterminé, moment fixé pour les cérémonies et les fêtes, le lat. *ritus*, et l'irl. *lith*, *litheas*, fête, armor. *lît*, *lîd*, id., usage réglé pour les cérémonies religieuses ou politiques, réjouissance, d'où *lita*, *lida*, célébrer. Il faut rappeler toutefois que *ṛtu*, dans l'acception de saison, a aussi son corrélatif dans l'irl. *rith*, *rath*, etc. (Cf. t. I, p. 92.)

4). J'ajoute encore le latin *caeremonia*, que Bopp rattache à la rac. scr. *kṛ*, *kar*, facere, et, par conséquent, à *karman*, œuvre, et plus spécialement œuvre sacrée, cérémonie religieuse, sacrifice, etc. De là vient *karmaṇya*, ce qui est relatif à l'œuvre, vraie signification du mot latin. A la même racine se lie probablement l'irl. *cuire*, *cuiridh*, *curudh*, et *cuirm*, fête, banquet. Cf. *cuirim*, ers. *cuir* (impér.), dans le sens de *perficere*, et *cearaim*, facere.

§ 334. — LE JEU DE DÉS.

On peut concéder, sans autres preuves, qu'une race aussi bien douée à tous égards que l'étaient les anciens Aryas doit avoir su se procurer des divertissements variés; mais il est plus difficile de savoir quels étaient les jeux qui charmaient leurs loisirs. J'entends les jeux proprement dits; car la danse, le chant, la musique, qui sont, à des degrés divers, des récréations communes à toutes les races d'hommes, ont certainement embelli aussi l'existence de nos premiers ancêtres. Or, en fait de jeux spéciaux, il n'y a guère que celui des dés que l'on puisse, avec quelque probabilité, faire remonter jusqu'à l'époque primitive.

Il est certain, en effet, que ce jeu de hasard était connu et pratiqué, dès les temps les plus anciens, chez les Grecs et les Indiens. Homère déjà nous montre les prétendants s'amusant à jouer aux

πεσσοῖσι, assis sur des peaux de bœuf devant la porte du palais
usse (*Od.* I, 207). Pour l'Inde, nous avons dans le Rigvêda
émoignage d'une antiquité encore plus haute, non-seulement
existence de ce jeu, mais de la passion avec laquelle on s'y
it. On y trouve, en effet, au *Mandala*, X, 34, un chant admi-
», où un joueur décrit, avec une incomparable énergie, les
stes effets de cette passion. Il est vrai que les Grecs attri-
ent l'invention des dés à Palamède, au temps du siége de
e; mais ce n'est là évidemment qu'une tradition sans valeur,
me tant d'autres du même genre. Le fait de l'existence de ce
dans l'Inde et la Grèce, à une époque où il est impossible de
poser une transmission, ne fournit encore qu'une présomption
aveur d'une commune origine, puisque après tout il peut avoir
inventé également de part et d'autre; mais cette présomption
hange en quasi-certitude par quelques données de la compa-
on des langues.

). Le scr. *pâṭaka* désigne, d'après Wilson, l'action de lancer
dés, et c'est là, sans doute, une forme altérée de *pâtaka*, avec
dental, et dérivée de *pâtay*, jacere, causatif de *pat*, cadere,
re. Ce verbe, en effet, s'applique spécialement au mouve-
it des dés qui tombent, comme dans Nalus (8, 15) : *akshâh*
nti vaçavartinah, tali cadunt ad arbitrium-versantes. Or, à la
ne racine, devenue en grec πετ (πίπτω) se rattache sûrement le
ı du dé, πεττὸς, πεσσὸς, d'où πεττεύω, πεσσεύω, jouer aux dés, et
se trouve déjà dans Homère. Hesychius et Eusthate le font
ver de παρὰ τὸ πεσεῖν, l'action de tomber. On ne sait pas bien
lle était la différence entre le πεσσὸς et le κύβος, mais cela im-
te peu pour la question philologique. La réduplication de la
sonne peut s'expliquer par une forme plus ancienne πέτσος,
ogue au sansc. *patasa*, oiseau, de *pat*, voler.

). De la rac. *as*, jacere, *pra-as*, projicere, le dé est appelé en sansc.
aka, et il est probable que le synonyme *pâçaka*, pour *pâsaka*
pâsaka, dérive de même de *apa* + *as*, abjicere. — Pott (*Et.*
, 276) conjecture avec assez de raison que le latin *ālea*, pour
a, appartient également à la rac. *as*. Le grec ἄστρις, ἄστριξ, dé,

rappelle singulièrement le scr. *astra*, missile, trait, flèche, de *as* (cf. § 246, 2), d'autant mieux que *prâsa*, esp. de flèche, c'est-à-dire projectile, a le même sens étymologique que *prâsaka*, dé. On peut croire, d'après cela, et en comparant ἀστραπή, l'éclair comme trait, que ἀστράγαλος, dé, est un composé de ἄστρα avec un second élément qui reste obscur. L'acception de vertèbre serait alors dérivée de celle de dé, et non le contraire, comme on l'admet ordinairement. On pourrait enfin rapprocher du scr. *prâsaka*, comme formation analogue du moins, le cymr. *ffrist*, dé, peut-être = *prâsta*, ce qui est projeté, si le changement de *p* en *ff* était appuyé par d'autres exemples dans le cymrique.

3). Le sansc. *dêvana*, dé, et jeu de dés, comme *dyûta*, puis jeu, badinage en général, *dêvin*, *dêvitar*, joueur de dés, etc., dérivent de la rac. *div*, aleis ludere, mais dont le sens propre est *jacere*, *jaculari*. Cf. *dêv*, id., id. L'acception générale de *ludere*, *jocari*, qu'a aussi *div*, est ainsi secondaire, et provenue de celle de s'amuser en *lançant* les dés. Cette transition de sens doit s'être effectuée déjà au temps de l'unité arienne, puisque le nom du beau-frère, *dêvar*, *dêvara*, δαήρ, *levir*, etc. (cf. § 300, 1), le désigne comme l'ami badin, et sûrement pas comme le joueur de dés. Nous en aurions une autre preuve dans le latin *jocus*, *jocari*, dont la signification est toute générale, si Pott a raison, ainsi que je le crois, d'y voir une altération de *djocus* (*Et. F.* I, 114, 266), de même que *Ju-piter* est pour *Dju-piter*. Cf. scr. *Dyâus pitar*, le Ciel père, et *Dyupati*, le maître du ciel. *Djocus*, comme le scr. *dyûta*, jeu de dés, mais avec un suffixe différent, dériverait de *div*, qui devient *dyu*, *dyû*, dans plusieurs combinaisons, et le sens primitif du mot latin serait également celui de jeu de dés.

4). Un second fait, du même genre exactement, se présente pour la rac. scr. *glah*, tesseris ludere, d'où *glaha*, dé, et joueur de dés, *glahana*, jeu de dés, etc. Cette racine, sans doute identique à *grah*, capere, prehendere, exprime soit l'action de saisir les dés pour les lancer, soit celle de lutter, de s'empoigner au combat du jeu. Cf. *graha*, effort de lutte, et *vi-grah*, pugnare, contendere.

Le sens de *glaha*, resté spécial en sanscrit, s'est complétement généralisé dans l'ang.-sax. *glig*, jeu, divertissement, puis jeu d'instrument, musique, etc., d'où *gligman*, *gliman*, joculator, musicus, *gliwian*, pour *gligwian*, jocari, tibias canere; *gliw*, mimus, facetiae, *gleo*, gaudium = angl. *glee*, etc. Le *g* initial est resté ici inaltéré comme dans plusieurs autres cas.

Je crois qu'il faut rapporter à la même racine, avec perte de la gutturale finale, l'anc. sl. *i-grati*, ludere, *igra*, ludus, *igrĭtsĭ*, aleator, etc., rus. ill. pol. *igra*, jeu, mais pol. aussi *gra*, id., *grać*, jouer, boh. *hra*, etc. L'*i* préfixé peut être un débris d'une forme redoublée, comme *ģigraksh* de *grah*, et analogue à l'ι de ἰ-γείρω, vigilo = scr. *ģagar*. Ici, aussi bien que pour l'anglo-saxon *glig* et le latin *jocus*, quoiqu'à un moindre degré, l'acception primitive de jeu de dés est tombée dans l'oubli.

5). L'anc. all. *gaila*, dé, est isolé dans les langues germaniques et sans origine connue. Je soupçonne un rapport avec le sansc. *khêlâ*, *khêli*, jeu, badinage, de *khêl*, vacillare et lascivire, cf. *khêlây*, ludere, et *khêlanî*, pièce d'un jeu d'échecs. Le changement du *kh* en *g* serait le même que celui du *kh* en χ dans *khalina*, mors = χαλινὸς; car on sait que le χ répond régulièrement au *g* germanique. Ce qui appuie d'ailleurs ce rapprochement, c'est que le sens de *lascivire*, jouer amoureusement, se retrouve également dans l'anc. all. *gail*, *geil*, ags. *gal*, all. mod. *geil*, petulans, libidinosus, lascivus, etc.

6). Le bas-latin *dadus*, provençal *dat*, ital. *dado*, etc., semble correspondre au persan *dadan*, dés et jeu; mais il n'y a là probablement qu'une affinité indirecte, car la source commune paraît être l'arabe *dadd*, *daddad*, dés, et jeu, chose plaisante, qui aura passé soit au persan, soit à l'Europe méridionale au moyen âge. Notre mot *dé* ne vient point de *dadus*, mais du bas-latin *decius*, en vieux français *dex*, *diex*, *dais*, d'où *deycier*, fabricant de dés. (Voy. Ducange). Cf. angl. *die*, plur. *dice*. L'origine en est fort incertaine, surtout si l'on compare le cymr. *dis*, irl. *dis*, mais aussi *disle*, ers. *disne*, *disnean*, avec des suffixes qui éloignent l'idée d'un emprunt de l'anglais *dice*.

§ 335. — LA BALLE A JOUER.

La simplicité même du jeu de balle peut faire croire à sa haute ancienneté, et l'on voit, dans Homère, Nausicaa s'y livrer avec ses suivantes. (*Od.* VI, 100). Toutefois aucun des noms sanscrits ou iraniens de la balle, à moi connus, ne se retrouve dans les langues européennes, où, par contre, le même terme sert partout à la désigner. Ainsi :

Gr. πάλλα, et πῖλος.

Lat. *pila.*

Irl. *piléar,* ers. *peiléir ;* cymr. *pel, pelen, pellen ;* armor. *pellen.*

Anc. all. *palla, balla ;* scand. *böllr.*

Lith. *pilla, pilline.*

Rus. *púlia, púlĭka,* pol. *pil, pilka,* etc.

Bien que le gr. πάλλα, dérive sûrement de πάλλω, lancer, les variations de la voyelle radicale et des suffixes, dans les termes comparés, empêchent de croire à une transmission, à l'exception du germanique qui paraît bien être emprunté. Il est beaucoup plus probable que tous ces noms se rattachent à une racine de mouvement très-répandue dans la famille arienne et d'où nous avons vu provenir déjà un de ceux de la flèche. (Cf. § 246, 1). Les formes et les acceptions de cette racine varient assez notablement ; je n'indique ici que les principales.

Scr. *pal, pall,* ire (Dhâtup.), *pêl,* ire, vacillare (ibid), *pil* (10) *pêlay,* projicere, mittere.

Pers. *pâlûdan,* tomber, tourner. Cf. *pilah, pillah, pullah,* cocon, *pîlah,* id., bouton, c'est-à-dire objet rond et mobile.

Gr. πάλλω, lancer ; πέλω, πολέω, tourner, πίλνημι, πελάω, aller, s'approcher.

Lat. *pello, pepuli,* pousser, mouvoir.

Irl. *pillim*, tourner, retourner; cymr. *pellu*, éloigner, *pelu*, lancer, *peliaw*, brandir, *pwyllaw*, pousser.

Ags. *feallan*, tomber, scand. *falla*, anc. all. *fallan*, etc.

Lith. *pùlti*, tomber.

Au même groupe, se lie peut-être, avec une *s* prosthétique, le germanique *spil*, jeu, d'où ags. *spilian*, scand. *spila*, anc. all. *spilôn*, jouer, dont le sens primitif serait ainsi lancer, soit la balle, soit les dés.

§ 336. — LA POUPÉE.

Ce joujou chéri de l'enfance a sûrement existé depuis qu'il y a des petites filles, et des mères désireuses de les amuser. Presque partout ses noms signifient petit enfant, ordinairement au féminin, par l'influence du sexe qui en fait ses délices. Ainsi le sansc. *putrikâ*, diminutif de *putrî*, *dâruputrikâ*, petite fille de bois, *vastraputrikâ*, petite fille d'étoffe, *dârugarbhâ*, petit nouveau-né de bois, etc., le gr. κόρη, le lat. *pūpa*, le cymr. *baban*, l'armor. *merchoden*, etc. Il n'y aurait là aucune observation comparative à faire, si l'ancien allemand ne nous offrait pas, pour la poupée, un mot dont la signification propre d'enfant, perdue en germanique, semble se retrouver dans le sanscrit, ce qui lui assignerait, en tout cas, une haute antiquité.

C'est l'anc. all. *doccha*, ou *toccha*, *tohcha*, *tocha*, all. mod. *docke*, *tocke*, où le *d* paraît être plus correct que le *t*, si l'on compare le sanscrit *tôka*, enfant, progéniture. La forme la plus régulière doit avoir été *dohcha*, diminutif peut-être contracté de *dohicha*, comme *anchâ*, avia, de *anihha*, diminutif de *anâ*. (Grimm, *D. Gramm.* III, 677). Cf. § 294, 6, c.

§ 337. — LA DANSE.

Tous les peuples de la terre dansent et ont dansé de temps immémorial, et les anciens Aryas n'auront pas fait exception sous ce rapport. C'est ce que prouvent d'ailleurs les observations qui suivent.

1). Le scr. *tâṇḍi*, art de la danse, et *tâṇḍava*, sorte de danse avec des gestes violents, dérivent sans doute de la rac. *taḍ, taṇḍ*, pulsare, verberare, soit parce qu'on frappait la terre du pied, soit parce que cette danse était accompagnée de battements de mains, ou du choc des armes.

Ce terme se retrouve certainement dans l'anc. all. *tanz*, où le *z* correspond à un *d* dental primitif, tandis que le *t* initial est resté intact, par suite peut-être du caractère d'onomatopée de ce mot. Le scand. *dans* est plus irrégulier, ainsi que le cymr. *dawns*, armor. *dans*, irl. *damhsa*, ers. *dannsa*, tous probablement provenus du germanique.

Cela est plus douteux pour le rus. *tanetsŭ*, pol. *taniec*, ill. *tanaz*, d'où respectivement *tantsovati*, *tancować*, *tanzati*, danser.

2). Un autre nom sanscrit de la danse, *rinkha*, *rinkhana*, de *rikh*, *rinkh*, se movere (Dhâtup.), s'est conservé fidèlement, mais exclusivement à ce qu'il semble, dans l'irlandais *rince*, *rinceadh*, danse, *rinceoir*, danseur, de *rincim*, danser. Les mots sanscrits s'appliquent aussi à l'action de glisser, de chanceler, de tomber, et indiquent une danse d'un autre caractère que le *tâṇḍava*.

3). Plusieurs termes, comme le latin *salto*, *saltatio*, n'expriment que l'action de sauter. Cela conduit à rattacher au sanscrit *çaç*, salire, primitivement *kak*, dans le Dhâtup. vacillare, instabilem esse, l'anc. slave *skakati*, saltare, *skakaniie*, saltus ; rus. *skakátĭ*, *skoknútĭ*, *skočitĭ*, sauter, danser, *skakánie*, *skáčka*, danse, *skokŭ*, saut, etc., pol. *skakać*, *skoczić*, danser, etc., ainsi que le lith. *szókti*, danser, sauter, *szokis*, *szokimas*, danse, etc.

Cela peut faire présumer également un rapport d'affinité entre le gr. κόρδαξ, espèce de danse peu décente, sorte de cancan, et le scr. *kurd*, *kûrd*, salire, ludere, d'où *kûrda*, *kurdana*, saut. Si l'on passait en revue la riche nomenclature des diverses danses nationales, on y trouverait sûrement d'autres points de comparaison intéressants.

§ 338. — LA MUSIQUE.

La danse et la musique se lient d'une manière intime par le principe du rhythme, et l'une appelle l'autre ; mais toute musique commence par le chant, qui est aussi naturel à l'homme que la parole. Par contre, l'invention des instruments indique déjà un certain développement de l'industrie ; et cependant elle remonte aux âges les plus reculés, puisque la Genèse place avant le déluge la tradition relative à Jubal, fils de Lamech, et père de ceux qui jouent de la harpe et du chalumeau (Gen. IV, 21). Je reviendrai plus loin au chant et aux instruments, et je parlerai d'abord des noms généraux de la musique.

Ces noms diffèrent beaucoup dans les langues ariennes, à l'Orient et à l'Occident, parce que la musique, comme art, n'a été cultivée qu'aux époques d'une civilisation avancée, et que auparavant il n'y avait pas même de termes pour la désigner. C'est pour cela que le grec μουσική, emprunté au nom de la muse, est devenu général en Europe avec les progrès de la science moderne. Le très-petit nombre de rapprochements que l'on peut faire ne prouve donc point que les anciens Aryas aient porté l'art musical au delà de la simple mélodie, et d'autant moins qu'ils ne conduisent en fait qu'aux notions générales de son ou de chant. Ainsi :

1). Scr. *kalatâ* ou *kalatva*, musique, mélodie (Wilson). Cf. *kala*, son doux, murmure agréable, *kalana*, murmure, *kalanâ*, babil (Wilson). Le Dhâtup. donne une racine *kal*, *kall*, sonare,

indistinctum sonum edere, qui se légitime suffisamment par ses affinités étendues dans le reste de la famille. Cf. gr. καλέω, appeler; lat. *calo*, *calator;* irl. *cal*, *cáil*, voix, *callaid*, cri, plainte, *callán*, bruit, babil, etc., armor. *kel*, *kéal*, bruit, rumeur; anc. all. *hellan* (*hall*, *hull*), sonare, *halôn*, *holôn*, vocare; lith. *kaloti*, *kóloti*, gronder, *kolone*, gronderie, etc., etc.

L'acception spéciale du sanscrit se retrouve dans l'irlandais *ceol*, *ceoltadh*, musique, mélodie, *ceolaire*, musicien, *ceolmhar*, musical, harmonieux, etc. Cf. *ceolán*, clochette, et enfant criard, mais aussi *ceileir*, ers. *ceilear*, chant d'oiseaux.

2). Le pers. *tarânah*, mélodie, chant, se rattache sans doute, comme *tarang*, clameur, cri, *tarak*, fracas, tonnerre, etc., et comme le scr. *târa*, son perçant, à la rac. *tṝ*, *tar*, trajicere.

Ici se place probablement l'irlandais *tormán*, son de la cornemuse, bruit, mais en erse aussi musique, et instrument de musique. Cf. cymr. *ystyrmant*, guimbarde.

Il faut peut-être rapporter également à *tṝ* le sansc. *tûra*, *tûrya*, instrument de musique, *tûrî*, trompette, d'où *tâurya*, musique en général. Pour le développement de *ṝ* en *ûr*, à côté de *ar*, cf. *ģûr*, senescere = *ģṝ*, *ģar*, *pûr*, implere, = *pṝ*, *par*, etc., ce qui justifie aussi le rapprochement présumé plus haut entre *kûrd*, *kûrda* et le gr. κόρδαξ.

3). Il est singulier que les langues celtiques seules aient conservé des noms de la musique qui correspondent au sanscrit. Outre ceux qui précèdent, on en trouve encore deux autres.

L'un est l'irlandais *aine*, musique, mélodie, cymr. *anaw*, *anant*, id., qui trouve son étymologie dans le sansc. *aṇ*, sonare, et spirare (Dhâtup.) = *an*, spirare, et sonare dans les dérivés *ânaka*, tambour, et nuage tonnant, et *sânikâ*, *sâneyî*, flûte, composés avec *sa*, cum, et signifiant qui a du souffle ou du son.

L'autre est l'irl. *ealaidh*, musique; cymr. *alaw*, *alon*, *eilw*, *eilyw*, *eilon*, id.; cf. *alan*, souffle, respiration, qui semblent répondre au sansc. *alati*, espèce de chant, d'ailleurs sans étymologie connue.

§ 339. — LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

J'ai parlé déjà, au § 256, des trompettes de guerre et des conques que possédaient les anciens Aryas; mais, à côté de ces instruments bruyants, ils en avaient d'autres plus mélodieux pour charmer leurs loisirs, ou animer leurs danses et leurs fêtes. Ce qu'ils étaient exactement, on ne peut plus le savoir; mais ce qu'il est possible encore de constater, c'est qu'il y en avait de deux espèces, savoir des instruments à vent, et des instruments à cordes. Nous en traiterons séparément.

A. — INSTRUMENTS A VENT.

1). Le plus simple, et le plus ancien sans doute, a été le chalumeau, qui consistait en un roseau percé de quelques trous, et qui appartient essentiellement à la vie pastorale. Aussi, dans beaucoup de langues, les noms du chalumeau et de la flûte sont-ils ceux-là même du roseau. Ainsi le sansc. *vañça* et *vêṇu*, flûte et bambou, le pers. *nâ*, *nây*, flûte et roseau; cf. scr. *na*, vide, et *nâ*, instrument de musique indéterminé (Wilson). Le grec δόναξ et κάλαμος, le lat. *calamus*, d'où notre *chalumeau*, all. *schalmei*, etc., l'ang.-sax. *bune*, l'anc. all. *suegala*, l'irl. *fead*, *fideóg*, et *ribhéid*, etc., offrent tous le double sens indiqué.

Parmi ces noms, le scr. *vañça*, *vañçî*, *vañçakâ*, flûte, pipeau, et proprement roseau, bambou, est surtout intéressant, parce qu'il paraît se retrouver dans le lithuanien *wamzis*, *wamzdis*, flûte, pipeau, peut-être plus correctement *wamszis*, avec *sz* = *ç* = *k* primitif. *Vañça* pour *vanka*, le roseau qui plie et se courbe, semble provenu de la rac. *vank*, tortuose incedere, d'où *vakra*, courbe, et le vêd. *vanku*, tortuose incedens. (*Rigv.* I, 114, 4). Cf. aussi *vankri*, côte, et sorte d'instrument de musique.

2). Du sansc. *svara*, son, et de *las*, ludere, artem exercere,

vient le composé *svaralâsikâ*, flûte. A la rac. *svṛ*, *svar*, sonare, parfois contractée en *sur*, se rattachent plusieurs noms d'instruments à vent dans les langues congénères.

Ici d'abord, probablement, le pers. *surnâ*, *sûrnâ*, *shôr*, trompette. Cf. *shôr*, bruit, et *surôdan*, chanter. On devrait attendre *chw*, *ch'* pour *sv*, comme dans *ch'ur*, lumière = scr. *svar*, etc., mais la sifflante s'est maintenue à cause de l'onomatopée.

Puis, en Europe, le gr. σύριγξ, flûte. Cf. συρίζω, siffler, lat. *susurro*, etc.

Le lith. *surma*, *surmas*, id., chalumeau; pol. *surma*.

L'anc. sl. *sviralĭ*, *svirielĭ*, tibia, rus. *svirielĭ*, ill. *svirala*, *sviroka*, *surla*, etc., de *svirati*, *sviriti*, tibia canere.

A *svar* appartient aussi le cymr. *chwara* (*chw* = *sv*), jouer d'un instrument, puis jouer en général, de même que *chwardd*, armor. *choarz*, rire, ris, et *chwyrn*, sifflement, ronflement. Cf. armor. *chouirina*, hennir, et *chourik* (le *ch* ici prononcé comme en français), bruit, grincement. (Cf. § 246, 8.)

Pott (*Et. F.* I, 226) rapporte également à *svar* le gr. σάλπιγξ, trompette, pour σϝαλπιγξ, avec addition d'un *p* probablement causatif (cf. Bopp, V. Gr. III, 100), et qui paraît se retrouver dans le lith. *szwilpti*, siffler, chanter (des oiseaux), bourdonner, d'où *szwilpa*, siffleur, *szwilpokas*, merle, et *szwilpine*, chalumeau, pipeau. Le *sz*, irrégulièrement pour *s*, doit être attribué à l'onomatopée.

3). Au scr. *vâṇa*, flûte, pipeau, de *vaṇ*, *van*, sonare (Dhâtup.), répond peut-être directement, par le changement de *n* en *l*, comme dans ἄλλος, *alius* = scr. *anya*, le gr. αὐλός, flûte. (Cf. *Z. S.* X, 246, note). Il faudrait alors le séparer de αὔω, ἄω = scr. *vâ*, flare, bien que les rac. *vâ*, *van*, *vaṇ*, puissent être primitivement alliées[1]. Cf. aussi *vên*, *vêṇ*, organum musicum canendi causa

[1] Le vêd. *vâṇa* (Rigv. I, 85, 10), ne paraît pas signifier ici flûte, mais son; car les Maruts, ou dieux des vents appelés *dhamantah vâṇam* efflantes sonitum, comme traduit Rosen, ne sont sûrement pas comparés à des joueurs de flûte. Cela parle en faveur d'une dérivation de *vaṇ* plutôt que de *vâ*, car l'expression de *flantes flatum* serait un pléonasme peu admissible.

sumere, fidibus canere, *vêṇa*, musicien, *vêṇu*, flûte et roseau, et peut-être *vîṇâ*, le luth indien. La rac. *van*, sonare, se retrouve dans l'irlandais *fonnaim*, chanter, *fonn*, chant, *fonnmhar*, mélodieux, et, sous la forme *vin*, dans l'anc. all. *weinôn*, ejulare, ululare, flere, scand. *veina*, lamentari, angl. *whine;* cf. anc. all. *winisôn*, murmurare, etc.

4). Le sansc. *çushira*, percé, perforé, désigne un instrument à vent percé de trous, de *çusha*, *çushi*, trou, cavité, et action de sécher, de *çush*, siccum fieri, siccescere. Cf. *vivarandlikâ*, flûte, c'est-à-dire petit tube à trous.

Je compare l'irlandais *cuisle*, *cuislin*, flûte, chalumeau, et en général tige creuse, paille, tube, veine, etc. Cf. scr. *çushila*, air, vent.

5). Un groupe étendu de noms d'instruments à vent se rattache à l'onomatopée *tutu* ou *dudu*, qui, en persan, exprime le son de la flûte.

Pers. *tôtak*, kourd. *dudék*, pipeau de berger; en turc *düdük*.

Irl. *dudóg*, ers. *dùdach*, trompette.

Goth. *thut-haurn*, id.; all. mod. *tüthorn*. Cf. ags. *theotan*, scand. *thiota*, anc. all. *diuzan*, stridere; scand. *taut*, susurrus, suéd. *tuta*, cornu canere; all. mod. *dudeln*, id., et *dudel-sack*, cornemuse.

Lith. *duda*, *dudéle*, cor de berger, *dudoti*, sonner du cor. Cf. *tutoti*, coasser, et *tuturge*, flûte.

Rus. *dudá*, *dúdka*, *dudočka*, pipeau, fifre; *dudítĭ*, jouer du pipeau; pol. *dudać*, id., *dudka*, pipeau, *dudy* (plur.), cornemuse.

Ici et là, il peut y avoir eu transmission d'une langue à une autre, mais l'ensemble fait bien présumer une origine proethnique commune.

6). Le pers. *shufsh*, *shafsh*, flûte, pipeau, ainsi que *shîpur*, *shîpûz*, id., trompette, se lient à l'onomatopée *shuflîdan*, *shiplîdan*, siffler, gazouiller. Cf. lat. *sibilo*, notre *siffler*, *sifflet*, etc.

En fait de termes analogues, on peut citer l'anc. sl. *soplĭ*, *sopielĭ*, tibia, rus. *sopêlĭ*, chalumeau, flageolet, et *sipóvka*, id. Cf. rus. *siplyĭ*, *sipúčiĭ*, enroué, pol. *szeplać*, susurrer, murmurer;

et l'anc. slav. *sopati*, tibia canere, rus. *sopiti*, siffler, etc. Si l'on compare encore le lith. *szweplēti*, murmurer, et le cymr. *chwib*, *chwibol*, pipeau, *chwiban*, *chwiff*, sibilus, *chwiffiaw*, siffler, etc., on est tenté d'identifier la racine commune avec le sansc. *svap*, et ses analogues européens, ὑπ, *sop*, *svef*, etc., dont le sens actuel *dormire*, peut avoir été primitivement souffler, respirer avec bruit, comme le gr. αὔω, dans les deux acceptions.

B. — INSTRUMENTS A CORDES.

1). Le sansc. *tata*, et *vitata*, instrument à cordes, tout comme *tantrî*, corde d'instrument, et *tantrin*, musicien (Wilson), dérivent de la rac. *tan*, tendere.

En grec, nous trouvons de même ὄργανα ἔντατα instruments à cordes, de ἐντατός, tendu, et de ἐν-τείνω.

L'anc. irl. *tét*, fidis (Zeuss, 79), plus tard *téd*, d'où *tédaire*, joueur de harpe (Stokes, *Ir. Gl.* n° 1017), est pour *tent*, à cause du *t* non-aspiré, et = scr. *tantu*, id. Le cymrique a conservé le verbe *tanu*, étendre, et de là vient *tant*, corde musicale, *trithant*, rébec à trois cordes, et *tantawr*, musicien (cf. § 248, 2.)

2). Un des noms sanscrits du luth est *rudrî*, de *rud*, lamentari, flere, ce qui indique un instrument aux sons doux et plaintifs. Cf. *rud*, son, cri, lamentation, *rôdana*, id., etc., pers., *rûd*, *rôd*, chant, musique, corde d'instrument, *rôdâ*, corde d'arc, lat. *rudo*, *rudor*, ang. sax. *reotan*, stridere, scand. *ryta*, grunnire, anc. all. *riuzan*, plangere, stridere, rugire, lith. *raudóti*, se lamenter, pleurer, *rauda*, plainte, anc. sl. *rydati*, pleurer, etc., etc.

En grec, où cette racine verbale manque, Benfey compare λύρα, pour λυδρα = *rudrâ* (*Gr. W. L.* II, 6); conjecture ingénieuse, et qui ferait de la lyre un instrument déjà connu des anciens Aryas. Kuhn, qui accepte ce rapprochement comme probable (*Z. S.* III, 335), l'appuie par les analogies qu'il signale entre le dieu vêdique Rudra et l'Apollon grec [1].

[1] Tous deux sont armés de l'arc; Rudra est le meilleur des médecins, comme

Cette conjecture se confirme d'ailleurs par une curieuse coïncidence de fait quant à la nature même de l'instrument. On sait que les Grecs appelaient la lyre χέλυς, testudo, parce que dans l'origine elle consistait en une écaille de tortue munie de cordes. C'est à Mercure qu'ils en attribuaient l'invention, preuve que le souvenir de celle-ci se perdait dans les temps mythiques. Or, dans l'Inde, nous voyons également le nom de la tortue, *kaććhapa*, appliqué à désigner la lyre *kaććhapî*, mais une lyre mythique, celle de *Sarasvatî*, la déesse de l'éloquence, de la musique et des arts. La tortue était sans doute connue des anciens Aryas, bien que son nom primitif reste incertain (cf., t. I, 497), et l'idée d'en faire un instrument à cordes n'est pas assez naturelle pour supposer, avec quelque probabilité, qu'elle soit venue à la fois aux Indiens et aux Grecs. Il faut donc y voir, de part et d'autre, un legs du temps de l'unité arienne.

§ 340. — LE CHANT ET LA POÉSIE.

Bien que la poésie, dans l'ensemble de ses développements, ait une tout autre importance que celle d'une simple récréation, je la considère ici dans son rapport avec le chant, parce qu'en fait, et quand il s'agit des temps primitifs, il est impossible de séparer ces deux modes d'expression de l'âme humaine. Toute poésie commence par des chants populaires, et se développe pendant longtemps en intime union avec la mélodie vocale et l'accompagnement musical. Ce n'est qu'aux époques de l'art avancé et réfléchi que la déclamation remplace le chant, et que celui-ci devient par lui-même un moyen puissant d'exprimer les sentiments à l'aide du prestige de la musique. Les langues ont con-

Apollon est ἀκέσιος, ἀκέστωρ, et le père d'Esculape; l'un est appelé *kapardin*, de l'arrangement de sa longue chevelure, et *vanku*, tortuose incedens, comme dieu de l'orage qui tourbillonne, l'autre reçoit les épithètes de ἀκερσεκόμης, et de λοξίας; la souris était consacrée à Rudra, et Apollon avait le surnom de Σμινθεὺς, de la souris, σμίνθος, qui était son symbole, etc.

servé partout des preuves de cette fusion primitive des deux éléments, car partout les poëmes sont des chants, et les poëtes des chanteurs.

Nul doute que les anciens Aryas n'aient eu des chants populaires, puisqu'on en trouve chez toutes les races d'hommes, et même chez celles qui sont placées aux degrés les plus bas de la culture sociale. Ce qu'il importerait de savoir, c'est si la poésie avait franchi chez eux les premiers débuts de l'art purement instinctif, pour s'élever, de la chanson ou de la ballade, à l'hymne et au chant épique, si ce n'est à l'épopée proprement dite. A cet égard, nous n'avons sans doute que les indications trop rares et incomplètes qui sont restées dans les langues, mais leur ensemble peut fournir encore des présomptions assez sûres.

1). La rac. scr. ***vad***, loqui et sonare, vociferari, prend au causatif ***vâday*** le sens de canere organa musica. De là ***vâda***, ***vâdana***, son, ***vâdya***, ***vâditra***, instrument de musique, etc.

A ***vad*** correspond le gr. ὕδω, ὑδέω, chanter, célébrer, d'où ὕδης, poëte, et dont le digamma s'est conservé dans l'éolien αὐλαϝυδος, joueur de flûte (Benfey, *G. W. L.* I, 364). Cf. αὐδὴ, parole, langage, etc. Benfey y rapporte aussi le nom du rossignol ἀηδών, dans Hesychius ἀϐηδών, pour αϝηδων, où l'α serait le préfixe sanscrit ***â***, dans ***â-vad***, celebrare, invocare, et qu'il incline à séparer de ἀείδω qui reviendra plus loin. (Ib. II, 352.)

Ici, et plus sûrement encore, le cymr. *gwawd* = *gwâd*, chant de louange, dont *awd*, *awdl*, chant, n'est peut-être qu'une forme diminuée. Cf. *gwawl* et *awl*, lumière. Comme, en irlandais, l'*f* initiale = *v*, disparaît souvent, je compare également *odh*, musique, *uidheach*, musical (O'R.), qui se rapprochent ainsi des formes grecques.

Quant à ἀείδω, chanter et raconter poétiquement, d'où ἀοίδος, le chanteur épique, ἀοιδή, ᾠδή, chant, ode, etc., Pott reste incertain entre les racines ***vad*** et ***vid***, scire (***Et. F.*** I, 230), et ce doute est partagé par Benfey (loc. cit.). La racine ***vid***, en effet, = ἰδ, εἴδομαι, video, etc., prend au causatif ***vêday*** l'acception de ***narrare***, et de même avec le préfixe ***â***, ***âvêday***, raconter, annoncer; en zend

lay, id. La forme ἀοίδος est en accord avec le prétérit οἶδα = *véda*, mais difficilement explicable en partant de *vad*. Tout parle en faveur de la rac. *vid*. Dans l'une et l'autre supposi- Benfey voit dans l'α initial, et malgré la différence de quan- un reste de la préposition *â*, tombée en désuétude partout rs qu'en sanscrit et en zend, mais qui se retrouve en com- ion dans quelques mots grecs sous les formes de η et de ω, et on reconnaît des traces dans les autres langues de la fa- [1].

Schlegel a comparé le latin *carmen* avec le sansc. *karman*, e, en s'appuyant de l'analogie de ποίημα du verbe ποιέω, faire. la, Pott objecte (*Et. F.* I, 280) que *carmen* est pour *casmen*, ne l'indique l'ancien nom de la muse, *casmena* = *camena*, 'il appartient ainsi à la rac. scr. *çañs*, narrare, laudare, ce- re, d'où *çastra*, chant de louange, *çañsâ*, louange, *çañstar*, gyrique, etc., et surtout le vêdique *çasman*, hymne. (Cf. ı, *Z. S.* IV, 46). Il serait possible, cependant, que *carmen* et *ena* ne se ressemblassent que par le suffixe. Si l'on voulait tenir au sens de chant de louange, on pourrait rattacher *en* à la même racine que le sanscrit *kâru*, chanteur, poëte, gyriste, suivant le Dict. de Pétersbourg de *kar*, célébrer, r de quelqu'un avec louange, d'où aussi *kîri*, poëte, et chant uange, *kîrti*, éloge, bonne renommée, *kîrta*, célébré, etc. efois, et comme *carmen* désignait plus spécialement un chant que, il est plus probable qu'il se lie à la rac. *kar* dans le sens *cere aliquid aliquo*, spec. *magicis artibus*, ainsi que nous le trerons en parlant de la magie.

ı tout cas, le mot latin remonte sûrement, par son origine, à que la plus ancienne.

Un terme également ancien, et intéressant à plusieurs ls, est le sansc. *kavi*, poëte, primitivement un penseur, un et, comme adj. vêdique, ingénieux, intelligent, sage, pru-

[1] our le grec, cf. les exemples donnés par Pott. (*Et. F.* II, 384, 2e édition.) Dans tres langues européennes, nous en avons signalé plusieurs cas, par exemple , 3, et t. I, p. 116, etc., et nous en verrons d'autres encore.

dent. Le grand poëte *Vâlmîki* est appelé le ***kavi*** par excellence, et son œuvre, le Ramâyana, est un ***kâvya***, un poëme composé avec art, sagesse, inspiration et divination. De là aussi ***kavitâ***, ***kavitva***, poésie et sagesse.

D'après le Dict. de Pétersbourg, l'origine de ***kavi*** est probablement la même que celle de *âkûta* ou *âkûti*, intention, motif, ce qui conduirait à une racine *ku* ou *kû*, perdue en sanscrit, mais conservée dans plusieurs langues européennes avec le sens de voir, prévoir, connaître, etc. Ici, sans doute, le gr. κοέω, κοάω, pour κοϝέω, connaître, ainsi que ἀ-κούω, entendre = συννοέω, ἀκοή, audition, etc. Ensuite, le latin *caveo*, prendre garde, être prudent, d'où *cautus*, *cautio*, etc.; l'anc. slave *ćuti*, cognoscere, *cutiie*, cognitio, *po-ćuvati*, custodire, etc.; et, enfin, avec *s* prosthétique, l'ang.-sax. *scawian*, anc. all. *scawôn*, mod. *schauen*, conspicere, considerare, intueri, speculari, etc. La vraie signification de *kavi*, sage, prudent, et proprement voyant, explique comment ce nom, ainsi que *kavâ*, est devenu en zend celui du roi, dont l'office est de prévoir, de surveiller, de diriger avec sagesse et prudence. De là *kâvya*, royal, et le persan *kay*, grand roi, héros, et noble, excellent, juste, *kiyâ*, id., et, au pluriel, *kayân*, les grands rois, c'est-à-dire ceux de la seconde dynastie [1]. C'est ce qui empêche de rattacher, avec Benfey (*Sâmav. Gl.*), *kavi* à la rac. *ku*, sonare, canere, qui expliquerait bien le sens de poëte, mais non pas celui de sage et de roi.

Maintenant, ce qui donne à cet antique nom du poëte une importance toute particulière, c'est que les langues celtiques paraissent l'avoir conservé dans ceux du poëme et de la poésie. L'irlandais *coi*, poëme, répond à *kavi* ou à *kâvya*, le *v* se supprimant dans la règle entre deux voyelles, comme dans *ói* = *avi*, ovis, *nói* = *navis*, etc. Le cymrique, qui garde le *v* sous la forme de *w*, cf. *dew* = scr. *dêva*, irl. *dia*, l'a conservé dans *cowydd*, poëme versifié, continu, non divisé en strophes (cf. scr.

[1] Suivant Haug (*Gâthâs d. Zor.* I, 179), et par suite de la scission religieuse entre les Iraniens et les Indiens, le zend *kavi* aurait pris parfois un sens défavorable, tandis que *kavâ* est toujours resté un titre d'honneur pour les rois.

kavitâ), d'où *cowyddwr*, poëte, *cowyddiad*, versification, *cowyddu*, composer un poëme, etc. Je ne sais si l'irl. *caomhdha*, poésie, versification (Lhd. et O'R.), se rattache au même groupe. Il est à remarquer que le terme cymrique, comme le sanscrit *kâvya* et *kavitâ*, s'applique à une œuvre d'art, à un poëme d'un ordre supérieur aux simples ballades.

Si ces rapprochements ne sont pas trompeurs, il en résulterait que, au temps de l'unité, le poëte, le sage, le voyant, était un personnage considérable et respecté, et que la poésie devait avoir un rôle déjà très-élevé.

4). Le pers. *danah*, chant, cri de joie, *dan*, lamentation, etc., dérive de *danîdan*, murmurer; cf. scr. *dhan*, sonare.

De la même racine proviennent deux noms européens du chant et de la poésie, savoir l'irlandais *dán*, chant, poëme, *dánachd*, poésie, et le lithuanien *daina*, chant populaire, par opposition à *gēsme*, chant sacré. De là *dainóti*, chanter des ballades, *dainotojis*, chanteur, *daininինkas*, poëte, etc.

L'irl. *duan*, chant, poëme, est différent de *dán* et appartient évidemment à la rac. scr. *dhvan*, sonare, d'où *dhvana*, *dhvani*, son, et cela d'autant mieux que *dhvani* s'entend aussi plus spécialement du style poétique. De *duan* dérivent *duanaire*, *duanaidhe*, poëte, chanteur, *duantach*, poëtique, *duantachadh*, poésie, etc.

5). L'existence d'un art poétique plus ou moins développé, chez les anciens Aryas, peut s'inférer de certaines locutions figurées pour caractériser l'œuvre du poëte, et dont l'accord dans les diverses langues serait difficilement explicable sans admettre une origine commune. Le travail de la composition est comparé, soit à l'art de tisser, soit à celui de façonner ou de charpenter, et cela, plus d'une fois, en faisant usage des mêmes racines.

Ainsi, en premier lieu, on trouve dans les hymnes vêdiques la rac. *vâ* ou *vê*, texere, appliquée de cette manière. Par exemple : (Rigv. I, 6, 1, 8). « Les femmes qui ont les dieux pour époux ont » tissé un hymne (*arkam âvus*) à Indra lorsqu'il mit à mort le » démon Ahi. » Et ailleurs (Rigv. X, 53, 6) : « Tissez (*vayata*)

» sans nœuds (c'est-à-dire sans défauts), l'œuvre des poëtes [1]. Le sansc. *vaptar*, tisserand, de *vap*, signifie aussi un poëte, et, en zend, la rac. *uf* = *vap*, *up*, s'emploie dans l'acception de célébrer poétiquement (Spiegel. *Beit.* I, 316.)

Aufrecht (*Z. S.* IV, 280) a réuni plusieurs exemples de l'emploi du verbe ὑφαίνω, appliqué à la poésie, et il n'hésite pas à y rattacher ὕμνος, pour ὕφνος, dont le sens propre serait ainsi celui de tissu. (Cf. § 226, 2). La signification resterait la même si l'on préférait rapporter avec Sonne (*Z. S.* X, 364) ὑμήν,-ένος, et par conséquent ὕμνος, au sansc. *syuman*, tissu, de *siv*, suere.

En fait de transitions analogues, on peut citer l'irlandais *uige*, tissu et poëme, et le scand. *bragr*, poëme, allié à *bragd*, nexus, de *bregda*, ang.-sax. *bregdan*, nectare, plectere. Un rapport du même genre se présente peut-être entre le cymr. *prydu*, former, composer, inventer poétiquement, d'où *prydiad*, poésie, *prydydd*, poëte, etc., et l'anc. slave *prĕsti (prĕdă)*, nere, d'où *prĕdivo*, filum, etc.

La racine *taksh*, fabricari, s'emploie comme *vâ*, dans le Rigvêda, pour exprimer la composition poétique. Ainsi : « Gôtama a » composé *(atakshat)* un hymne nouveau pour Indra » (I, 62, 13) — « Les hommes ont récité des hymnes composés mentale» ment *(hṛdâ tashtân.)* (I, 67, 2.) « Les Ribhus ont composé » *(tatakshus)* un hymne pour Agni. » (IV, 36, 1.)

C'est là tout à fait l'expression latine *texere carmina*, sauf le sens de tisser qu'a pris le verbe latin. (Cf. § 226, 3.) L'irlandais *téis*, chant, chanson, se lie peut-être à *taksh*, comme *deas*, à *daksha*, dexter.

Je crois qu'il faut y rapporter aussi l'anc. all. *dihtôn*, all. mod. *dichten*, composer poétiquement d'où *dichter*, poëte, *dichtung*, poésie, *gedicht*, poëme. Le *dih*, sauf l'affaiblissement de la voyelle répond exactement à *tak*, forme primitive de *taksh* (cf. § 206), et *dihtôn* en est provenu comme en grec τίκτω de τέκω.

[1] Cf. Max Müller. *Die todtenbestattung bei den alten brahmanen*, p. 22. Le terme employé ici pour poëte, *gâûg* de *gu*, sonare, trouve son analogue dans γόης,-ητος, magicien, de γόος, chant magique, hurlement, d'où γοάω, etc.

rappelle d'ailleurs que la forme *taksh* se retrouve également
is l'anc. all. *dehsa*, hache, et *dîhsila*, timon, etc. (Cf. § 218, 1,
199, E.)

5). Un autre indice d'un art poétique assez avancé au temps de
iité peut se tirer des analogies remarquables que Westphal a
nalées entre la versification métrique des Indiens vêdiques,
Iraniens et des Grecs. Il résulte de ses recherches, pour le
ail desquelles je dois renvoyer au journal de Kuhn (*Z. S.* IX,
7), que l'identité des mètres vêdiques avec ceux de quelques
·tions de l'Avesta, dans le Yaçna et les Gâthâs, est telle qu'elle
plique nécessairement une origine commune. Ceci, toutefois,
prouverait rien pour l'époque plus reculée encore de l'unité
enne; mais la démonstration se complète par la comparaison
l'ancienne métrique grecque, dans les iambes d'Archilochus,
c celle des hymnes vêdiques. De part et d'autre, en effet, on
trouve exactement que trois séries de iambes, savoir le *dimè-*
, et le *trimètre catalectique* et *acatalectique*. Il faut en conclure
e ce système métrique existait déjà alors que les Indiens, les
iniens et les Grecs ne formaient encore qu'un seul peuple.

SECTION II.

COUTUMES DIVERSES.

ARTICLE 1.

§ 341. — L'HOSPITALITÉ.

J'ai parlé déjà, au § 175, de quelques termes remarquables
i nous révèlent plus d'un trait des antiques coutumes hospita-
res au temps de la vie pastorale. Nous avons vu que les stations
vaches, *gôshpada*, étaient les lieux où s'exerçait l'hospitalité,

et que, pour fêter l'arrivée d'un hôte, on tuait un bœuf. Parmi les noms de l'hôte, il n'y en a pas d'autres qui puissent nous mettre sur la voie de quelque usage hospitalier ; mais deux de ces noms, d'un sens plus général, pourraient bien remonter à l'époque primitive.

1). Le premier est le sansc. *âvêçika*, hôte, c'est-à-dire celui qui entre, et, au neutre, hospitalité, de *âvêça*, action d'entrer, *â-viç*, intrare.

Son corrélatif étymologique se retrouve évidemment dans le lith. *wēszēti*, aller chez quelqu'un, et y demeurer comme hôte, d'où *wēszne*, f. hospes femina, *wēszējimas*, visite à demeure, *waiszinti*, recevoir des hôtes, *waiszinnimas*, réception hospitalière, etc.

2). Le second est le sansc. *agantu*, hôte, c'est-à-dire arrivant, advena, de *â-gam*, advenire. Cf. *gṛhâgata*, id., c'est-à-dire arrivé dans la maison.

Je crois le reconnaître dans l'anc. irl. *óegid*, hôte, *óigedacht*, hospitalité (Zeuss, 41). La non aspiration du *g* entre deux voyelles provient peut-être ici d'une négligence du scribe, car dans l'irl. moderne *oighe*, *oighidh*, et l'erse *aoigh*, l'aspiration reparaît [1]. Le même doute se présente pour le *d* affaibli de *t*, car Zeuss donne aussi une forme *oigheta*, acc. plur. hospites. Si le thème correct est *óighit*, *óghit*, de *óghint*, il correspond au scr. *âgantu*; mais s'il est *óghith*, il faut le rapporter au scr. *âgata*, arrivé, dans *gṛhâgata*. Je trouve encore, dans O'Reilly, une forme *oighimh*, hôte, qui répond exactement au sansc. *âgama*, arrivant.

On remarquera ce nouvel exemple de l'existence de la préposition préfixe *â* dans une langue européenne.

[1] Comme elle n'est souvent indiquée dans les manuscrits que par un point au-dessus de la lettre, une omission est facile.

ARTICLE 2.

§ 342. — LA DROITE ET LA GAUCHE.

La symétrie du corps humain, qui semble parfaite à l'extérieur, n'existe plus au même degré quant aux organes intérieurs ; et c'est là sans doute qu'il faut chercher la cause primitive de la distinction si généralement établie entre la droite et la gauche. Pourquoi le bras droit et la main droite ont-ils presque toujours une supériorité incontestée sur les membres opposés? c'est une question qu'il faut laisser à la physiologie. Pour nous, cette distinction ne nous intéresse ici que par les influences de plus d'un genre qu'elle a exercée, dès les temps les plus reculés, sur les idées et les usages de la race arienne.

La force et l'adresse sont l'apanage naturel de la droite, qui se trouve ainsi chargée des principales fonctions actives. C'est la droite qui préside au travail et au combat, qui manie également les outils et les armes. De là les idées d'estime, et même de respect, qui s'associent à tout ce qui la concerne. C'est ainsi qu'elle devient le symbole de la rectitude, le gage de la sincérité, le signe de l'honneur. Les idées contraires s'attachent naturellement à la gauche, et les unes comme les autres s'appliquent de plusieurs manières aux rapports sociaux, aux usages cérémoniels et religieux, aux croyances superstitieuses, etc. Chez les peuples primitifs, où les symboles ont une grande puissance, ces associations d'idées prennent une importance qui diminue avec les progrès de la civilisation ; aussi est-ce surtout dans les langues qu'elles ont laissé les indices les plus clairs de leur ancienne influence. C'est ce que montrera déjà l'examen des noms significatifs de la droite et de la gauche, et mieux encore des termes qui en dérivent secondairement [1].

[1] Grimm, à la suite de sa *Geschichte der deutschen sprache*, p. 980, a inséré à

§ 343. — LA DROITE.

L'accord des langues ariennes pour le nom principal de la droite est remarquable, et son étymologie, conservée par le sanscrit, est parfaitement claire.

1). Le scr. *dakshiṇa*, dexter, vient de *daksha*, fort, capable, habile, et, comme subst. capacité, adresse, etc., soit au physique soit au moral. La racine est *daksh*, à l'actif, faire bien quelque chose pour quelqu'un, au moyen, être fort, être capable. (*Dict. de P.*). De là aussi *dakshatâ* et *dâkshya*, adresse, dextérité. L'adj. *dakshiṇa* partage les acceptions de *daksha*, et signifie secondairement droit, au moral, honnête, aimable, prévenant, etc. Il est évident que l'épithète de *dakshiṇa* a été appliquée d'abord à la main droite comme la plus forte, avant de désigner le côté droit en général. D'autres significations dérivées sont celles de don, d'offrande, de gage, de promesse, de secours, parce que c'est la droite qui donne, qui s'engage et qui aide.

Le zend *dashina*, dexter, a été remplacé par des termes nouveaux dans le persan, et les autres langues iraniennes.

Le gr. δεξιὸς réunit les acceptions de *daksha*, et de *dakshiṇa*, savoir dexter, qui est à droite, puis habile, adroit, agile, convenable, de bonnes manières, etc. De là δεξιότης, dextérité ; cf. *dakshatâ*, δεξίωσις, bon accueil, c'est-à-dire présentation de la main droite, δεξιὰ, main droite, puis force, courage, et promesse, engagement, comme *dakshiṇa*.

Le lat. *dexter* répond au comparatif δεξιτερὸς, et signifie aussi adroit, heureux, propice, convenable. De là *dextra*, main droite, *dexteritas*, adresse, complaisance, disposition serviable, bonheur, etc.

En irlandais, nous trouvons *deas*, plus anciennement *des*,

ce sujet une dissertation pleine de vues ingénieuses, et à laquelle nous ferons plus d'un emprunt.

dexter, avec les acceptions secondaires de adroit, convenable, décent, correct, élégant, joli, etc., d'où *deise* = scr. *dâkshya*, dextérité, convenance, élégance, beauté, etc., et plusieurs autres dérivés analogues. — Le cymr. a *deheu*, *dĕau*, dexter, *deheuder*, dextérité, le corn. *dehou*, *dyhou*, l'armor. *dehou*, *dihou*, *déou*, avec *h* pour *s* de *ksh*.

La terminaison *eu*, *au*, *ou* des dialectes cymriques. indique l'ancienne présence d'un suffixe *v*, lequel se trouve peut-être dans le nom de la déesse gauloise *Dexivia*. (Cf. Stokes. *Ir. Gl.*, n° 386). Ce même suffixe reparaît dans le goth. *taihsvs*, dexter, *taihsvô*, dextra manus, ags. *teso*, id.; cf. *taese*, *getaese*, dexter, opportunus, affabilis; anc. all. *zesauuo*, *zesuo*, dexter, *zesuua*, dextra, all. moyen *zeswe*, id. etc.

Enfin, le sansc. *dakshiṇa*, avec son suffixe même, trouve ses corrélatifs dans le lith. *dészinē*, main droite, d'où l'adv. *dészinay*, à droite, et adroitement, bien, ainsi que dans l'anc. slave *desĭnŭ*, dexter, *desĭnitsa*, dextra, russe *desnyĭ*, et *desnitsa*, ill. *desni*, etc.

2). A côté de cet antique nom de la droite, il en est quelques autres d'une origine plus récente, ou qui appartiennent aux langues particulières, mais qui toutes expriment la supériorité de la droite sur la gauche.

Le pers. *râst*, kourd. *rast*, belout. *râstai*, oss. *rast*, etc., dexter, rattachent la droite à la notion matérielle et morale de rectitude (cf. § 320, 5). La même transition de sens se reproduit dans les langues néo-latines, où notre *droit*, *droite*, ital. *diritto*, esp. *derecho*, etc., viennent du latin *directus*, dont la racine est identique à celle des mots iraniens. Dans les langues germaniques aussi, l'all. moderne *rechts*, *rechte*, et l'anglais *right* s'appliquent au côté droit, tandis que le *raihts* du gothique, et des autres anciens dialectes ne signifie encore que *rectus*, *justus*. Il est probable, d'après cela, que cette transition s'est opérée séparément dans les idiomes iraniens et les langues européennes. Un second exemple analogue se remarque en slave, où le russe *pravaia ruka*, le pol. *prawica*, etc., désignent la main droite, tandis

que l'anc. slave *pravŭ*, de *praviti*, dirigere, n'a que le sens de droit, juste, etc.

En fait de termes particuliers, je citerai ici, d'après Grimm, l'anc. sax. *suîthora*, ang.-sax. *swîdhre*, main droite, c'est-à-dire la plus forte, de *swîdh*, fort, l'anc. sax. *forthora*, c'est-à-dire l'antérieure, celle qui va en avant, le scand. *hoegri hönd*, de *hoegr*, dexter, commodus, l'all. moyen *die bezzer hant*, la meilleure main, le suédois *vackra handen*, la main brave, et *gullhandi*, la main d'or. Les Lettes disent de même *labba rohka*, la bonne main, et les Esthoniens *häkässi*, id. On trouverait sans doute dans beaucoup de langues des exemples analogues.

§ 344. — LA GAUCHE.

Les termes qui désignent la gauche ont beaucoup plus varié que pour la droite, sans doute par cela même qu'elle n'a toujours joué qu'un rôle inférieur. Le nom proethnique s'est maintenu cependant dans plusieurs langues. La plupart des autres sont d'une origine plus ou moins obscure quoique parfois très-récente. C'est ainsi que l'on ignore encore d'où vient notre mot *gauche*, bien qu'il ne se trouve pas même dans le vieux français.

1). Le groupe primitivement opposé à *daksha*, *dakshiṇa*, et à ses corrélatifs, se rattache au sansc. *savya*, gauche, puis secondairement contraire, inverse, rétrograde.

Ici d'abord le zend *havya*, ou *haoya*, gauche, dont semble différer considérablement le persan moderne *ćab*, *ćap*, que Vullers cependant (*Gr. pers.*, p. 18), rapporte à *savya* en admettant un changement de la sifflante en palatale. Cf. kourd. *ćep*, belout. *ćappai*, etc.

L'anc. slave l'a fidèlement conservé dans *shui*, gauche, d'où *shuitsa*, main gauche; et, bien qu'il semble avoir disparu, dans cette acception, des dialectes néo-slaves, il faut probablement y rattacher le polonais *szuia*, mauvais sujet, misérable, par suite

des idées de fausseté qui s'attachaient à la gauche par opposition à *prawy*, dexter, et rectus, verus, etc. Nous retrouverons d'ailleurs *savya* dans le nom lith.-slave du nord.

Je crois le reconnaître également, et sous plus d'une forme dans les langues celtiques.

Ainsi, le cymrique *aseu*, *aswy*, *asw*, gauche (sinister), puis lourd, maladroit, plus anciennement *asseu*, *assu* (Zeuss, p. 785), me paraît être pour *ad-seu*, composé de *seu* = *savya*, et de la préposition *ad* = irl. et latin *ad* (Zeuss, p. 869), et signifiant proprement *à gauche*. Ce qui appuie tout à fait cette conjecture, c'est que *seu* à l'état simple s'est conservé dans l'armoricain *sou* ou *sa*, mais comme terme de charretier seulement, pour dire *à gauche !* par opposition à *deha*, *diha*, *dia*, à droite. Cf. plus haut *dihou*, *dehou*, dexter [1].

L'anc. irlandais *tuaith*, sinistra (Zeuss, 566), mod. *tuaidh*, *tuathal*, main gauche (cf. plus loin *tuath*, *tuaith*, nord), me paraît être un composé tout semblable au cymrique, mais avec la préposition *do*, ad, laquelle se réduit à un *t* initial devant les voyelles, et les consonnes devenues muettes par éclipse (Zeuss, *Gr. C.* 844). Ainsi *tuccu*, intelligo, pour *do-uccu*, *táirci*, effecit, pour *do-airci*, et surtout *tuidecht*, positio, pour *do-shuidecht* (Zeuss, ibid.). Or, *tuath* est probablement de même pour *do-shuath*, et *suath* une forme alliée au sansc. *savya*, avec un suffixe additionnel. Cf. anc. slave *suitsa*, main gauche.

Un second corrélatif plus rapproché de *savya* semble se trouver dans l'anc. irl. *sáib*, falsus, d'où *sóibud*, falsatio, *saibibem*, per-

[1] Il est curieux que ces termes de charretier se soient maintenus dans toute la France sous les formes de *hue*, *huhuu* et *dia*. Toutefois, d'après le dictionnaire de l'Académie, *hue* signifierait à droite et *dia* à gauche. L'erreur provient-elle ici des académiciens ou des charretiers ? car il y a certainement erreur. Le mot *hue*, en effet, présente le changement régulier de *s* en *h* propre aux dialectes cymriques comme au zend, et se rapproche ainsi du zend *haóya*. Le maintien de l'*s* dans le cymr. *asseu*, et l'armor. *sou*, peut-être de *assou*, provient sans doute de l'influence de la préposition assimilée. Enfin, ce qui est bien certain, c'est que, dans une partie au moins de la Suisse française, les charretiers disent *hue* pour à gauche et *dia* pour à droite, comme les Bretons, et je crois fermement qu'ils ont raison contre l'Académie.

versissimus (Zeuss, 37, 284, 768); irl. mod. *saobh*, faux, erroné, de travers, insensé, mauvais, etc. L'ancien *b* non aspiré est ici pour *v* comme dans quelques autres cas, et les transitions de sens se comprennent aisément. Ceci peut conduire à comparer aussi le lat *saevis* ou *saevus*, cruel, méchant, peut-être pour *savius*. Quant à *scaevus*, σκαῖος, gauche, que l'on a également rattaché à *savya*, je crois à une origine différente, comme on le verra plus loin.

Maintenant quel est le sens primitif de cet ancien nom de la gauche? On ne peut guère, ce semble, le rapporter qu'à la rac. *su*, dans l'acception de ablui, lustrari (to bathe preparatory to a sacrifice, Wilson.); cf. *abhi-su*, aspergere, et *savana*, ablution purificatoire. La signification spéciale de succum asclepiadis exterere, quoique vêdique, ne saurait être la primitive, qui doit avoir été stillare, comme l'indique le corrélatif grec ὕω, pleuvoir, ὕσις, ὗμα, etc.; cf. scr. *sûma*, eau. Le dérivé *savya*, appliqué dans l'origine à la main gauche, comme *daksha* à la droite, aura signifié (manus) *purificanda abluendo*, et voici pourquoi.

Par suite de l'infériorité naturelle de la main gauche, celle-ci se trouvait chargée tout spécialement des fonctions dont l'exercice aurait terni la pureté de la main droite. Certaine opération quotidienne qu'il n'est pas besoin de nommer, offrait surtout, aux temps primitifs, et pour la main officiante, des périls qui n'existent plus, grâce aux progrès de la civilisation et à l'invention du papier. Nous serions fort empêchés si nous en étions réduits pour cela aux trois morceaux de terre que prescrit la loi de Manu (V, 136), ou bien aux trois pierres raboteuses ou aux quatre pierres lisses dont usaient les Grecs au temps d'Aristophane. D'après Manu, il fallait, à la suite de l'opération, dix morceaux de terre pour purifier l'instrument, c'est-à-dire, suivant le scholiaste, *la main gauche* dont on devait se servir; puis encore sept autres morceaux pour les deux mains, la droite devenant impure pour avoir nettoyé la gauche. C'est par la même raison que les Romains regardaient celle-ci comme impure, ce qui est encore aussi le cas chez les Turcs. Il est curieux de retrouver ces scrupules

chez les nègres de la côte de Guinée. Suivant F. Lanoye[1], ils ne se servent pour manger que de la main droite, toujours bien entretenue, tandis que la gauche est destinée aux usages immondes.

D'après tout cela, le sens primitif attribué à *savya* paraît suffisamment justifié.

2). Ceci peut conduire à chercher une étymologie semblable pour un nom de la gauche commun à trois langues européennes, savoir le gr. λαιὸς, le lat. *laevus* et l'anc. sl. *lievŭ*, d'où *lievitsa*, main gauche. Cf. rus. *lievyi*, pol. *lewy*, ill. *ljevi*, etc. Je crois que λαιὸς, pour λαϝιος, et *laevus* pour *lavius*, comme *saevus* pour *savius*, appartiennent à λύω, λούω, *luo*, *lavo* (cf. scand. *lôa*, alluere), dont la rac. *lu*, dans l'acception de solvere, dissoudre, défaire, c'est-à-dire diviser, pourrait bien être alliée au scr. *lû*, scindere, secare. Le dérivé λαϝιος, etc., lavandus, luendus, parfaitement analogue au scr. *lavya*, secandus, et appliqué à la main gauche, serait ainsi synonyme de *savya*.

Les langues germaniques semblent avoir conservé ce nom de la gauche, mais seulement avec les significations secondaires, défavorables au moral, que l'on remarque dans les corrélatifs de *savya*. De là l'anc. all. *lêo*, gén. *lêwes*, malum, perversitas (cf. Grimm, l. c. p. 992), scand. *lae*, dat. *laevi*, fraus, vafrities, periculum, dont les rapports avec le goth. *lêvjan*, ags. *laevan*, prodere, *laeva*, proditor, sont incertains à cause de la voyelle, l'*ê* gothique étant = *â* en anc. allemand. L'anglais *left*, gauche, d'ailleurs isolé, a peut-être gardé le sens primitif s'il est provenu de *levt* par l'influence du *t*.

3). Les deux étymologies ci-dessus pourraient jeter quelque jour sur celles de plusieurs noms de la gauche qui appartiennent aux langues particulières.

Ainsi le scr. *vâma*, gauche, puis contraire, opposé, vil, mauvais, me semble se rattacher à la rac. *vam*, vomere, ou plutôt au causatif *vâmay*, et avoir désigné la main gauche comme nau-

[1] *Le Niger et l'Afrique centrale*, p. 136, 1858.

séabonde à cause de son impureté. Cf. *vâmana*, vil, bas, *vâmatâ*, perversité, malice, etc., comme le lat. *vomicus*, laid, nuisible, de *vomo*, gr. ἐμέω, lith. *wémti*, etc. De plus, le goth. *vamm*, tache, souillure, *gawamms*, impur, ags. *wamm*, *waem*, *wom*, macula, *wôm*, peccatum, scand. *vamm*, *vömm*, dedecus, *voma*, nausea, *vaema*, nauseare, *vomr*, nequam, anc. all. *wamm*, damna, *wemmian*, polluere, etc., probablement aussi l'irl. *fuaim*, tache, et *feamach*, impur.

Grimm (l. c. p. 989) conjecture un rapport entre *vâma* et l'anc. all. *winistar*, ags. *wynstre*, scand. *vinstri*, sinister, en supposant un affaiblissement de *m* en *n*, avec addition du suffixe du comparatif. Il part toutefois de l'acception de beau, agréable, qu'a aussi *vâma*, pour voir, dans ce nom de la gauche, un euphémisme analogue au gr. ἀριστέρα, la meilleure, pour la main gauche, et il compare également le scand. *vaenn*, pulcher, *vaenstr*, pulcherrimus, anc. sax. *wanamo*, pulchre, etc. Cette conjecture pourrait bien être fondée en ce qui concerne les termes germaniques, si *vâma*, dans le sens de beau, dérive de *van*, amare, colere, avec perte de l'*n* devant le suffixe, ce qui n'est guère admissible pour *vâma*, dans ses autres acceptions, vu les analogies qui le rattachent à *vam*. Mais alors, il vaudrait mieux, ce semble, ramener directement *winistar* à la rac. *van*, d'où *vanas*, charme, attrait, amabilité. Un comparatif formé du substantif, et tel que *vanastara* n'aurait rien d'insolite en sanscrit, où l'on trouve *nṛpatara*, *açvatara*, *vatsatara*, etc., et *winistar* pourrait être un cas isolé de cet ancien genre de comparatifs tombés dès lors en désuétude. On peut se demander, d'après cela, si le latin *sinister* ne serait pas une formation du même genre, en rapprochant *sinis* du scr. *sanas*, excrementum, à cause de l'impureté de la gauche.

4). Tandis que la droite, la main pure, était mise en évidence, et offerte en signe de bien-venue, ou comme gage de foi, la gauche était retirée. Tel est le sens du sanscrit *apashṭhu*, gauche, et opposé, contraire, de *apa-sthâ*, ἀποστατέω. Les Romains la tenaient habituellement cachée dans les plis de la toge, *sinus togae*,

d'où l'on a tiré aussi une étymologie pour *sinister*, bien qu'ici le comparatif ne donne pas un sens bien compréhensible. C'est également à cet usage de cacher ou de couvrir la main gauche que me semblent se rapporter le gr. σκαιὸς, et le lat. *scaevus*, dont la racine serait la même que celle de σκῦτος et *scutum*, savoir le scr. *sku*, tegere. (Cf. § 252, 4.) La formation de ces termes est en parfaite analogie avec celle de λαιὸς, *laevus*, de *lu*, et de *savya*, *saevus*, de *su*, et σκαιὸς, pour σκαϝιος *scaevus* pour *scavius*, seraient les corrélatifs d'une forme sanscrite *skavya*, tegendus.

5). Cette conjecture reçoit un nouvel appui de l'étymologie probable d'un nom de la gauche commun, quant à sa racine, au gothique, et aux langues celtiques. Le goth. *hleiduma*, gauche, *hleidumei*, main gauche, est un superlatif dont le sens primitif est encore discuté. Grimm (*Gesch. d. deut. Spr.* 988), présume un rapport avec l'anc. all. *hlîta*, pente, de *hlînen*, recumbere, le gr. κλίνω, lat. *re-clino, clivus*, etc., ce qui rattacherait la gauche à la notion d'obliquité, comme dans d'autres cas. Bopp, par contre, compare le positif hypothétique *hlei* avec le scr. *çrî*, bonheur, d'où *çrîmant*, heureux, excellent, puis *çrêyas*, meilleur, etc., et cherche dans le nom gothique un euphémisme, comme εὐώνυμος. (*Vergl. Gr.* II, 29). Je crois que l'on pourrait, avec plus de probabilité, penser à la racine germanique *hli*, qui se montre dans le goth. *hlija* et *hleithra*, hutte, tente, l'ang.-sax. *hleo*, scand. *hlie*, umbra, umbraculum, *hlid*, operculum, ags. *gehlid*, anc. all. *lid*, id.; et dont la signification a dû être tegere, operire.

Les langues celtiques, en effet, nous offrent, pour la gauche, l'anc. irl. *clí* (Zeuss, 67), irl. moy. *clé* (Stokes, *Ir. Gl.* n° 387), irl. mod. et erse *clíth*, ainsi que le cymr. *cledd*, armor. *kleiz*, *kléi*. Or, ces dernières formes, augmentées d'un suffixe, se lient évidemment à l'irl. *cleith*, occultation, couverture, *cleithe*, caché, couvert, d'où le dénominatif *cleithim*, je cache, comme l'ags. *hlidan*, tegere, de *hlid*. Cet accord étymologique avec les langues germaniques appuie fortement notre conjecture, et nous

aurions ainsi, pour la gauche qu'il fallait tenir couverte, le même sens primitif que celui de σκαιὸς[1].

5). Beaucoup d'autres noms de la gauche sont propres aux langues particulières, et on peut voir, dans la dissertation de Grimm mentionnée plus haut, combien est riche à cet égard la synonymie des dialectes germaniques. L'expression grecque ἡ ἑτέρα, l'autre main, c'est-à-dire l'inférieure, s'y retrouve dans celle de *die andere hant*. Je me bornerai à remarquer que le lithuanien *kairē*, main gauche, où Bopp voit le sansc. *kara*, main, mais que Grimm (l. c. 994) compare avec l'esthon. *kurra*, *kurri*, et le finland. *kurakäsi*, la mauvaise main, semble aussi trouver son corrélatif dans l'irl. erse *cearr*, gauche, ers. *cearrag*, main gauche.

§ 345. — LE SUD ET LE NORD.

La distinction entre la droite et la gauche, une fois établie sur les différences naturelles des deux mains, a servi de très-bonne heure de moyen d'orientation, et on en trouve la preuve dans les plus anciens noms de deux des points cardinaux, le sud et le nord. Comme cette distinction, toutefois, ne s'appliquait dans l'origine qu'au corps humain, il a fallu, pour la transporter d'une manière permanente à deux régions de l'espace, partir d'une position déterminée par l'homme. Or, soit par impulsion spontanée, soit par dévotion, les hommes des anciens temps se tournaient au matin vers le soleil levant pour adresser au ciel leur prière. De là cet antique culte de l'Aurore qui a inspiré aux Aryas de l'Inde les hymnes d'une poésie magnifique conservés par le Rigvêda. Dans cette position, l'orient était devant, l'occi-

[1] D'après Gesenius, *Lex. hebr.* 964, telle est aussi la signification propre de l'hébreu *shmôl*, manus sinistra, et latus sinistrum de la rac. inus. *shâmal*, circumdedit, cinxit = arab. *shamala*, vesti se involvit. Cf hébr. *shimlâh*, arab. *shamlat*, vestis exterior et ampla.

ent derrière, le sud à droite et le nord à gauche; et c'est là ce u'expriment respectivement les adjectifs sanscrits *pura* ou *urva* ou *prânć*, *apara*, ou *avara*, ou *paçćima*, ou *pratyanć*, *akshiṇa*, et *savya*. Ce mode d'orientation était aussi celui des émites, car les Hébreux appelaient l'orient *kedem*, id quod ante st, le sud *iâmin* (arab. *yâmin*), dextra, et le nord *shmôl* (arab. *hamâl*), sinistra. D'après Plutarque, il en était de même chez les ;gyptiens [1]. Toutefois, les races ariennes, après leur séparation, doptèrent généralement d'autres modes de désignation pour les oints cardinaux, et créèrent de nouveaux noms dont je n'ai pas m'occuper ici. Déjà le zend, et les autres langues iraniennes, 'éloignent sous ce rapport du sanscrit, et je ne connais que le ersan et beloutchi. *dachan*, sud, qui corresponde encore à *dakhiṇa*. Chez les Slaves et les Lithuaniens, c'est l'ancien nom du ord qui seul est resté en usage, car on ne saurait méconnaître le cr. *savya* dans l'anc. slave et russe *sieverŭ*, boreas, *sieverĭnŭ*, eptentrionalis, ill. *sjever*, pol. *siewier*, *sewer*, devenu inusité, et emplacé par *pólnoć*, rus. *polnočĭ*, minuit. Le lithuanien *szaure*, ord, *szaurinnis*, boréal, etc., en est une contraction. Le sens rimitif de gauche est perdu en slave comme en lithuanien.

Les noms grecs, latins et germaniques des quatre points cardinaux sont tous différents des termes sanscrits indiqués plus aut; mais il n'en est que plus intéressant de retrouver l'ancien ystème d'orientation presque intact chez les Celtes et surtout en lande, où trois au moins des noms primitifs ont été conservés.

L'irlandais *des*, *deas*, en effet, et le cymrique *deheu*, désignent, omme *dakshiṇa*, la droite et le sud, tandis que *túaid* (Zeuss, 566), l. moy. *túaidh* (Stokes, *Ir. Gl.* p. 69), mod. *tuath* (de *do-shuath*, id. sup.), s'applique à la gauche et au nord. Le cymrique emloie ici le synonyme *cledd*, gauche, ou *gogledd*, c'est-à-dire vers a gauche. Pour l'occident, l'irlandais possède encore dans *iar*, e *ivar*, ce qui est en arrière, postérieur, le corrélatif du sanscrit *avara*, et il ne reste douteux que *oir*, l'orient, qui semble venir

[1] *De Is. et Os.* 32.

du latin. Cependant, comme le *p* initial disparaît plus d'une fois en irlandais, où il est toujours rare, on peut conjecturer un rapport avec le scr. *pura*, antérieur et oriental, ce qui compléterait un ensemble d'analogies assurément très-remarquable.

§ 346. — LA DROITE ET LA GAUCHE DANS LES PRÉSAGES.

La croyance superstitieuse aux présages existait sans doute au temps de l'unité arienne, car on la retrouve plus ou moins développée chez les Aryas de l'Orient et de l'Occident. Dans l'Inde, en particulier, elle a pris une extension singulière dès les temps anciens, comme on le voit par les curieux textes vêdiques sur les *omina* et *portenta* que M. Weber a publiés dans les Mémoires de l'Académie de Berlin de 1859. La recherche des analogies de détail, qui indiquent pour cette croyance des origines communes, serait d'un grand intérêt, mais je n'ai à m'en occuper ici que pour autant que les idées associées à la droite et à la gauche y tenaient une place importante.

Les présages qui se montraient à droite étaient heureux, ceux qui venaient de la gauche étaient funestes : telle a été sans doute, appliquée surtout au vol des oiseaux et à la marche des quadrupèdes, mais aussi aux signes célestes, aux éclairs, au tonnerre, etc., la croyance primitive chez les Aryas et leurs descendants. Les exceptions contraires sont plus apparentes que réelles.

Je ne me rappelle pas d'avoir vu d'exemples indiens de ce genre, bien qu'il en existe sûrement, mais ils abondent chez les Grecs, et déjà dans Homère. Ainsi, le δεξιὸς ὄρνις, avis dextera, aigle ou épervier [1], est envoyé par les dieux comme un signe favorable (Od. XV, 160, 525), tandis que l'ἀριστερὸς ὄρνις, avis sinistra (Od. XX, 242), est un présage funeste. Dans l'Iliade (II, 353, IX, 236), Jupiter lance ses éclairs vers la droite, ἐπι δέξια,

[1] Cf. Il. X, 274, le δεξιὸς ἐροδιός.

ἐνδέξια, en signe de bon augure. Ceci n'a aucun rapport avec les points cardinaux, mais dans le beau passage de l'Iliade (XII, 237), où Hector combat les craintes de Polydamas qui a vu un aigle volant ἐπ' ἀριστερὰ, vers la gauche, et portant dans ses serres un serpent qu'il laisse tomber, on voit que l'augure, interprète des présages, devait se tourner vers le nord.

« Tu m'exhortes, dit Hector, à obéir aux oiseaux aux ailes » étendues ; mais peu m'importe qu'ils volent à droite vers l'au- » rore et le soleil, ou bien à gauche vers le sombre couchant.... » Le meilleur des présages, c'est de combattre pour sa patrie. »

Ainsi l'observateur avait l'orient à sa droite et l'occident à sa gauche, et il se tournait vers le nord, parce que ce côté du ciel était regardé comme la demeure des dieux. Il est curieux de retrouver cette manière de voir chez les Indiens, dont les dieux siégeaient au nord sur le mont Mérou, ce qui explique pourquoi le prêtre officiant devait accomplir les rites du sacrifice en se tournant vers le nord, aussi bien que vers l'orient [1]. Par contre, les anciens Iraniens, pour qui les *dêvas* étaient devenus des êtres malfaisants, faisaient du nord la demeure des démons. La même croyance existait chez les Scandinaves qui priaient et sacrifiaient en se tournant vers le nord; mais une fois devenus chrétiens, ils y placèrent le diable, comme les Iraniens y mettaient les démons [2].

Les Romains aussi, d'après Varron, considéraient le nord comme la demeure des dieux [3]; mais leurs augures observaient le visage tourné vers l'orient ou vers le midi. Dans l'un et l'autre cas, les signes heureux venaient de la gauche, c'est-à-dire du nord comme de la région sacrée, ou de l'orient comme supérieur à l'occident [4]. De là les significations opposées de *faustus* et d'*infaustus* attribuées tour à tour à *sinister* et à *laevus*, la première provenant uniquement du mode d'orientation de l'augure, et la

[1] Cf. Max Müller *Die Todtengebräuche d. Brahm*, p. LV.
[2] Grimm. *D. Myth.* p. 22, 560.
[3] Servius, ad. Æneid. 2, 693.
[4] *Porro nobilior plaga est oriens ex qua dies incipit quam occidens* (Serv. ibid.)

seconde se rattachant aux idées défavorables associées de tout temps à la gauche. Un fait analogue se remarque dans le sanscrit, où *apasavya*, loin de la gauche, c'est-à-dire à droite, a parfois le même sens que *prasavya*, vers la gauche, c'est-à-dire contraire, funeste, etc. (Cf. Dict. de P. v. cit.) Pour les Indiens, le nord était bien la région sacrée, mais chaque plage céleste avait chez eux ses régents particuliers, et le brahmane officiant se tournait tour à tour vers l'une ou vers l'autre pour conjurer les présages par des expiations, ce qui faisait varier les rapports quant à la droite et à la gauche.

Chez les peuples néo-latins toutefois, et les Germains du moyen âge, comme chez les Grecs pour ἀριστερὸς, la gauche était exclusivement le côté de mauvais augure, le côté *sinistre*. Grimm, qui en a réuni les preuves d'une manière très-complète, ne croit point à une transmission des croyances romaines, mais à une origine antique et commune, en observant que Tacite déjà attribue aux anciens Germains la coutume d'interroger le sort par le vol et les cris des oiseaux [1].

§ 347. — LA DROITE ET LA GAUCHE DANS LES USAGES SOCIAUX ET LES CÉRÉMONIES.

Les caractères opposés attribués aux deux mains ont exercé de tout temps une certaine influence sur les relations sociales. A la droite se rattachaient des notions de bienveillance, de faveur et de respect. De là la coutume si générale de placer à droite ceux que l'on veut honorer [2], et de céder la droite aux plus dignes. De là aussi les expressions de se tenir à la droite de quelqu'un, en sanscrit *dakshiṇatô bhû* ou *as*, ou de lui tendre la droite, *dextram*

[1] Grimm. *D. myth.* p. 649. *Gesch. d. deut. Spr.* 984.
[2] *Conside ad dextram meam.* (Psaum. 110, 1.)

porrigere, pour dire lui venir en aide [1], tandis que le persan *čap dâdan*, donner la gauche, équivaut à trahir et tromper. Chez les Grecs du temps d'Homère, l'ordre de droite à gauche dans une assemblée était déterminé sans doute par le rang des assistants, et c'est pourquoi l'échanson qui versait à boire, comme Vulcain sur l'Olympe (Il. I, 597), le héraut qui montrait les sorts (Il. VII, 184), Ulysse demandant l'aumône aux prétendants (Od. XVII, 365), commençaient toujours par la droite, ἐνδέξια, *a dextra exorsus*. Ces divers usages, toutefois, qui se retrouvent aussi chez les Sémites et ailleurs, n'ont rien d'assez caractéristique pour fournir la preuve d'une origine commune.

Il en est autrement d'une coutume particulière, très en vogue surtout chez les anciens Indiens, que connaissaient aussi les Grecs et les Gaulois, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours chez les Gaëls de l'Irlande. Ici la nature et l'accord des détails sont tels que la supposition d'une source commune est seule admissible.

Tourner la droite vers une personne ou une chose, constituait, pour les Indiens, un témoignage de respect, tandis que présenter la gauche indiquait un mépris hostile. C'est là ce qu'on entendait par les expressions de *dakshiṇam* ou *apasavyañ kar*, pour la droite, et de *savyañ kar* pour la gauche. Cela s'appliquait même aux mouvements des animaux dans les présages, comme on le voit par un passage du Bhâgavatapurâna (I, 14, 13), où il est dit :

Çastâh kurvanti mâñ savyañ dakshiṇañ paçavô' parê.

« Les animaux respectés pour leur sainteté me laissent à leur » gauche (c'est-à-dire se montrent défavorables), tandis que les » autres (ceux de mauvais augure), me présentent leur droite. » (Version de Burnouf.)

Une démonstration de respect plus grande encore consistait à faire le tour des personnes ou des choses en présentant constamment la droite. C'est ce qu'on appelait *faire le pradakshiṇa* ou

[1] De même chez les Hébreux, *a dextra alicujus stare*, pour *adjuvare aliquem* (Psaum. 16, 8; 109, 31, etc).

l'*apasavya*, en ajoutant parfois *maṇḍala*, tour, cercle, ou bien l'on disait *dakshiṇam parî* (*pari-i*, circumire.) Les exemples de ce genre de cérémonie sont fréquents dans les épopées. La nymphe céleste Tilôttamâ fait le *maṇḍala pradakshiṇa* autour de l'assemblée des dieux (*Sundôpas*, 3, 22); les Daçarathides le font autour du feu sacré le jour de leurs noces (*Ramây*, I, 75, 24), etc., etc.

Le *prasavya*, ou tour par la gauche, et en présentant la gauche, était mis en œuvre dans certains exorcismes contre les animaux nuisibles, comme l'indique un passage de Kauçikasûtra, dans les *Omina et portenta* publiés par Weber (p. 381). Quand les fourmis se montrent en grand nombre quelque part, il faut, pour les chasser, allumer un feu au nord (à gauche), puis en faire le tour par la gauche (*prasavyam*) en répandant de l'herbe de sacrifice coupée par les deux bouts, et faire des libations avec une certaine huile empoisonnée en récitant une formule de conjuration.

Le *prasavya* était aussi usité dans les cérémonies funéraires pour éloigner les mauvais esprits, et nous y reviendrons bientôt en parlant des funérailles.

Chez les Grecs, on se tournait à droite, en signe de respect, pour prier les dieux [1]. De même chez les Romains : *Si deos salutas dextroversum censeo* (Plaut. *Curcul.* act. 1, sc. 1, v. 70.) *In adorando dexteram ad osculum referimus, totumque corpus circumagimus, quod in laevum fecisse Galli religiosius credunt.* (Plin. *Hist. N.* 28, 2.) Quant à la coutume de faire le tour par la droite ou par la gauche, je n'en connais d'exemples chez les Grecs que pour les funérailles, dont je traiterai plus loin.

Les Gaulois semblent bien avoir pratiqué exactement le *maṇḍala pradakshiṇa* religieux, d'après ce que dit Athénée (L. 4, p. 152), sur le témoignage plus ancien de Posidonius : Ὁυτοι θεοῦς προσκυνοῦσιν ἐπι τὰ δέξια στρεφόμενοι. « Ils adorent les dieux en » tournant vers la droite. » Ceci paraît contredire le *quod in*

[1] Δεξιὸς ἀθανάτοις θεοῖσιν ἐπευχόμενος. (Theognis, v. 922.

laevum fecisse du passage de Pline cité plus haut, mais la contradiction n'est qu'apparente. Pour tourner autour du dieu qui est en face, en lui présentant la droite, il faut faire d'abord par le flanc gauche, et c'est là ce qui rend compte de l'expression de Pline, lequel toutefois compare sans doute à tort deux usages différents.

Mais ce qui achève d'éclaircir le passage d'Athénée, c'est que la double coutume du *pradakshiṇa* et du *prasavya* s'est fidèlement conservée chez les Gaëls anciens et modernes de l'Irlande et de l'Écosse, lesquels comme on le sait appartiennent à la race des Celtes.

Les premières observations à ce sujet sont dues au savant anglais Toland, dans son *History of the Druids*, p. 154. Il y rapporte que, de son temps, c'est-à-dire vers la fin du XVII[e] siècle, les habitants de l'île de Sky et des Hébrides avaient encore une vénération superstitieuse pour les vieux monuments appelés *tighthe nan Druidhneach*, ou maisons des Druides, ainsi que pour les *carns*, ou anciens tumuli. Toutes les fois qu'ils s'en approchaient, ils en faisaient *le tour à trois reprises en présentant la droite*, en signe de respect. C'est ce qu'ils appelaient le *deiseal* de *deas*, *deis*, dexter ; tandis que le tour inverse, et d'un caractère contraire, s'appelait *tuapholl*, de *tuath*, sinister. Toland fait ensuite ressortir les analogies de cette coutume avec celles des Grecs, des Romains, et surtout des Gaulois, mais il ne pouvait connaître alors sa parfaite concordance avec les usages de l'Inde.

Martin, dans sa *Description of the western Iles*, donne plusieurs exemples curieux de cette superstition, et raconte entre autres ce ce qui lui advint à son arrivée dans l'île de Rona : « Un des ha-
» bitants, dit-il, me demanda la permission d'exprimer son res-
» pect pour ma personne en *en faisant le tour par la droite*,
» avec des bénédictions et des vœux pour mon bonheur. Tout en
» le remerciant de sa bonne intention, je lui dis de laisser là
» cette cérémonie ; mais ce pauvre homme, et ses compagnons,
» furent très-mortifiés de mon refus. Ils n'avaient pas douté,
» dirent-ils, que cet ancien témoignage de respect ne me fût

» très-agréable. L'un d'eux ajouta que cela m'était dû en ma qua-
» lité de chef et de patron, et qu'ils ne pouvaient, ni ne voulaient,
» s'en dispenser. »

D'autres détails intéressants ont été donnés dès lors par le savant antiquaire irlandais G. Petrie, dans son mémoire sur les Antiquités de la colline de Tara[1]. Il y montre que le *deiseal, deisiol* ou *deisiul*, était pratiqué déjà très-anciennement en Irlande. Dans un vieux poëme descriptif des monuments de Tara, l'ancienne Temair, la demeure des rois irlandais, poëme dont il a publié le texte, il est parlé du *Deisiul Temrach* comme d'un lieu propice, conduisant au ciel, et où *a soidhdis daine deiseal*, les hommes accomplissaient le tour du *deiseal*. Les textes irlandais du moyen âge en offrent encore plus d'un exemple, et il vaudrait la peine de les réunir. Dans le *Leabhar na g-ceart*, ou livre des droits, publié par O'Donovan, qu'une mort trop précoce vient d'enlever à la science, il est fait aussi mention du *tuaithbheal*, ou tour par la gauche, le *tuapholl* de Toland.

D'après Petrie, la coutume du *deiseal* existe encore dans plusieurs parties de l'Irlande, et les catholiques l'observent à l'occasion des pèlerinages, des ensevelissements, etc. Celle du *tuaithbheal*, maintenant *tuathal*, s'est également conservée dans la croyance populaire, et de là vient cette sorte de malédiction très en usage : *Iompod air mór tuathal chugat!* — Un tour complet par la gauche pour vous !

Je dois à l'obligeance du professeur Siegfried à Dublin, les renseignements additionnels suivants communiqués par M. Currie, un des savants les plus versés dans la connaissance de l'Irlande et de son ancienne langue.

Les expressions usitées encore maintenant sont : *impodh ar deiseal*, tourner en présentant la droite, pour un augure favorable, et *impodh ar tuathal*, tourner en présentant la gauche, pour le contraire. Quand une personne part pour un voyage, elle a bien soin de passer *deiseal cille*, autour de l'église *par la droite*,

[1] *Transact. of the royal irish Acad.*, t. XVIII, p. 221 et suiv.

avant d'aller prendre congé de son supérieur. Lors d'un enterrement, le cercueil est porté sur les épaules de plusieurs hommes tout autour de l'église *par la droite*, avant d'être déposé dans la fosse du cimetière. Le terme de *tuaithchle*, mal de la gauche, s'emploie pour désigner un sort malin, une espèce d'ensorcellement, que la superstition populaire attribue à des tours faits par la gauche.

Il est d'un grand intérêt de retrouver ainsi à l'extrême occident une coutume si caractéristique de l'Inde ancienne, et dont l'origine remonte sûrement aux Aryas primitifs. Nous en verrons bientôt encore des traces moins complètes chez les Grecs, mais rien de semblable, jusqu'à présent, n'a été observé que je sache chez les autres peuples de l'Europe [1].

ARTICLE 3.

§ 348. — LES FUNÉRAILLES.

Aucun sentiment n'est plus naturel à l'homme que le respect religieux pour les morts. Le moment qui vient briser les liens de nos affections les plus sacrées nous remue profondément, soit par la douleur, soit par les idées graves que réveille en nous la mort de nos proches. Cependant, il faut disposer de quelque manière de cette dépouille périssable qui nous reste chère, et qu'une rapide décomposition envahirait bientôt sous nos yeux. Il faut ou

[1] Je vois cependant, d'après l'intéressant travail du docteur Haas sur les cérémonies védiques des noces, mentionné à la fin du § 291, qu'une trace du *pradakshiṇa* s'est conservée en Allemagne. Dans le Süderland, suivant Kuhn (*Westphäl. Sagen*, 2, 37, 38) la nouvelle mariée doit *faire trois fois le tour du foyer ou de la crémaillère*, exactement comme, aux temps védiques, l'époux ou un ami la conduisait *trois fois autour du feu* (*agniñ trish pariṇayati*. Haas, l. c. p. 392), et cela de gauche à droite (*pradakshiṇam agnim paryâṇiya* ib., p. 332), en prononçant une formule consacrée d'exhortation. (Ib., p. 396.)

la rendre à la terre qui la réclame, ou lui faire subir quelque transformation qui permette de la conserver. De là les trois procédés, généralement employés dans tous les temps, de l'inhumation, de l'embaumement et de l'incinération. C'est de plus un besoin et un devoir pour nous de concilier ces opérations nécessaires avec les sentiments d'amour et de respect que nous gardons à la mémoire du mort, comme aussi avec les sollicitudes que nous inspire pour lui la foi à une existence future. De là les cérémonies funéraires qui accompagnent l'homme à sa demeure dernière, et qui, dans leur variété, sont une expression fidèle du degré de la culture morale et religieuse des peuples. On conçoit, d'après cela, l'intérêt qui s'attache à rechercher quels ont été à cet égard les usages des Aryas primitifs.

Pour cette question, comme pour plusieurs autres, il se présente une double voie d'investigation, l'une par la comparaison des langues, l'autre par celle des coutumes propres aux divers peuples de race arienne. La première, que nous suivons ordinairement, resterait ici insuffisante sans les précieux renseignements que fournit la seconde. Pour l'une et l'autre également, nous retrouvons encore comme guide un excellent travail de J. Grimm, qui a traité ce sujet avec sa supériorité ordinaire dans les Mémoires de l'Académie de Berlin [1]. Heureux si nous pouvons ici et là ajouter quelque chose à l'œuvre du maître.

Ce qui résulte clairement des recherches de Grimm, c'est que chez tous les peuples ariens, à une seule exception près, la coutume de l'incinération a prédominé de temps immémorial sur celle de l'inhumation. Les Indiens, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les anciens Germains, les Lithuaniens et les Slaves païens, brûlaient les morts avec des cérémonies qui offrent des traits évidents de ressemblance malgré leur diversité. Les Iraniens seuls ont abandonné de bonne heure cette antique coutume par suite du changement profond qui s'est opéré dans leurs croyances religieuses. Chez les peuples de l'Europe, c'est le

[1] *Uber das Verbrennen der Leichen* (Abhand, d Berl. Acad. 1849, p. 191).

christianisme aussi qui est venu mettre fin à l'incinération, restée toujours étrangère aux Hébreux, comme aux Arabes et aux mahométans en général Cet accord déjà fait présumer une origine antérieure à la dispersion des Aryas; car, si l'usage de brûler les morts se retrouve ici et là chez d'autres races d'hommes, les Japonais, par exemple, et les Mexicains, nulle part il n'a pris autant d'extension que chez les peuples de la famille arienne. Cette coutume, comme l'observe Grimm, a dû prendre naissance aux temps primitifs de la vie pastorale, avant l'établissement de demeures fixes, parce qu'elle permettait d'emporter avec soi la cendre vénérée des morts. Elle se liait d'ailleurs intimement à la pratique des sacrifices ignés, et aux idées qui s'attachaient au feu comme élément purificateur. De même que le feu transformait l'offrande pour la faire monter au ciel, il dégageait l'âme de son enveloppe matérielle pour la transporter à ses nouvelles demeures. Rapidement accomplie sous la voûte du ciel, l'incinération, bien mieux que l'ensevelissement, devait répondre aux sentiments d'une race jeune, et douée d'imagination poétique.

Ces premières données générales se confirment pleinement, soit par les faits linguistiques, soit mieux encore par les analogies de détail dans la manière dont s'accomplissait la crémation chez les divers peuples ariens.

§ 349. — COMPARAISON DES TERMES ET DES ÉTYMOLOGIES.

Les termes à comparer sont ceux qui désignent les funérailles, le bûcher, le tombeau, l'urne cinéraire, etc. Leur variété est très-grande, parce qu'ils s'appliquent tantôt à l'incinération et tantôt à l'inhumation, et qu'ils ont changé avec les coutumes. Les coïncidences directes sont rares et peu certaines, et c'est surtout aux étymologies qu'il faut demander quelques lumières. Cette voie, qui n'est pas toujours sûre, conduit à reconnaître que

plusieurs des termes employés pour l'inhumation ont dû s'appliquer dans l'origine à l'incinération, dont ils démontrent ainsi l'antériorité.

1). En sanscrit, c'est la rac. *dah*, urere qui s'emploie pour l'action de brûler les corps. De là *dahanadêça* ou *dâhasara*, pour le lieu où s'accomplit la crémation. Cette racine se retrouve dans l'irlandais *daghaim* ou *daighim*, brûler en général, ainsi que dans le lithuanien *dègti*, avec beaucoup de dérivés de part et d'autre. Nous verrons plus loin comment Grimm rattache à la coutume de l'incinération les noms de plusieurs plantes épineuses ou grimpantes qui servaient à faciliter la combustion des bûchers funéraires. Il est fort possible, d'après cela, et puisque les Lithuaniens brûlaient leurs morts, que *dagys*, qui désigne une plante épineuse, se rattache à *dègti* ou à *dah*, par suite de l'usage qu'on en faisait. Il en est de même de *kadagys*, genévrier, qui semble être un de ces anciens composés avec le pronom interrogatif *ka*, dont nous avons parlé plus d'une fois (cf. t. I, p. 472), et dont on trouve certainement des exemples ailleurs qu'en sanscrit, malgré les dénégations de quelques linguistes allemands. D'après Grimm (l. c. 242), Olaus Magnus indique le genévrier comme ayant été employé spécialement par les Scandinaves pour la crémation.

Une observation plus importante concerne le zend et le persan. La racine *dah* est devenue en zend *daj* (*j* français = *z* = *h*); mais Spiegel (*Avesta* II, 44, introd.) y rapporte le mot *daksta*, marque, signe imprimé en brûlant, en persan moderne *dagh*, *dâgh*, stigmate, cautère; cf. *dâghînah*, fer à cautériser, *dâghdar*, esclave marqué, et *daghal*, épines pour chauffer les bains, combustible. Il semble donc que l'on peut y rattacher également le zend *dakhma*, qui désignait une sorte de construction où les Iraniens déposaient les morts que l'on livrait à la pâture des oiseaux. (Cf. Spiegel, l. c. p. 35). En persan, *dachm*, *dachmah* a pris le sens de cercueil et de tombeau [1]. Cf. aussi armén. *takagh*,

[1] Le changement de *h* sanscrit en *ch* persan, se remarque dans *duchtan*, traire = scr. *duh*, *dôchtar*, fille = *duhitar*, *chird*, cœur = *hṛd*, etc.

cercueil. Cela conduirait à inférer que le zend *dakhma* a siguifié dans l'origine un lieu de combustion ou un bûcher, et ce terme témoignerait de l'ancienne coutume de l'incinération abandonnée dès lors par les Iraniens.

2). C'est aussi à la rac. *dah* que Max Müller ramène le gr. θάπτω, sepelire, primitivement δαχιω, puis, d'après d'autres analogies, θαχιω, θασσω, θαττω, et θάπτω (*Z. S.* IV, 367). Il semble difficile, cependant, en partant de δαχ. = *dah*, d'expliquer τάφος, ταφή, tombeau, sépulture, funérailles, etc. Contre le rapprochement proposé par Kuhn (*Z. S.* II, 459) de θάπτω avec la rac. *dabh*, urere (Westerg. *Radic.*), Müller objecte que *dabh* ne signifie que nuire, endommager, et que, s'il paraît quelquefois signifier brûler, ce n'est que par suite du contexte. Cela n'empêcherait pas, toutefois, que cette dernière acception n'ait pu se développer secondairement, en grec, comme aussi encore ailleurs (cf. t. I, p. 210), puisque la rac. scr. *ǵurv*, *ǵûrv*, par exemple, réunit les acceptions d'endommager et de brûler. Mais, d'un autre côté, le Dict. de P. compare avec *dabh* le gr. δάπτω, déchirer, dévorer, qui s'emploie de même en parlant du feu, et qui est certainement distinct de θάπτω, Il serait donc après tout peut-être préférable de penser, avec Grimm et Pott, à la rac. *tap*, urere, calefacere, largement représentée dans les langues congénères. Cf. zend *tap*, id., *tafnu*, urens, pers. *taftan*, brûler, *tapîdan*, *tabîdan*, devenir chaud, lat. *tepo*, *tepidus*, etc., ang.-sax. *thefian*, aestuare, irl. *tebhot*, chaleur (= *tapant?*), anc. slav. *teplŭ*, *toplŭ*, calidus, rus. *topitĭ*, chauffer, etc., etc. Le gr. τάφος, funérailles, etc., serait ainsi à *tap*, comme ξίφος, glaive, à *kship* (cf. § 250, 1), et le φ de τέφρα, cendre, pour τέπρα, serait dû à l'influence de l'*r*.

Quoiqu'il en soit de ces diverses conjectures, elles s'accordent en ceci que θάπτω, dans l'origine, doit avoir signifié brûler, tandis que, déjà dans Homère [1], et plus tard, il s'applique aux obsèques en général, à l'inhumation aussi bien qu'à la crémation, mais jamais à la combustion ordinaire.

[1] *Iliad.*, XXI, 324.

Grimm ramène aussi à l'ang.-sax. *thefian* les noms de plantes *thefedhorn*, spina, rhamnus, anc. all. *depandorn*, et *thyfel*, sentis, frutex, dont le menu bois servait à allumer les bûchers.

L'arménien *dab*, feu, et *daban*, tombeau, ont-ils la même origine? Se lient-ils l'un et l'autre à la rac. *tap* ou à *dabh?* Cela reste douteux à cause de l'arabe *dhafana*, sepelivit, d'où *dhafn*, inhumatio, qui peut faire croire, pour *daban*, à une provenance sémitique.

3). Le latin *sĕpĕlio*, ensevelir, d'où *sepultura*, *sepulchrum*, aurait aussi changé, comme θάπτω, sa signification primitive, si, d'après la conjecture ingénieuse de Grimm, il était pour *se-pelio*, brûler entièrement, d'une racine *pel* = anc. sl. *paliti*, urere, d'où *palejĭ*, bûcher. Cf. scr. *palita*, combustion, chaleur, et *par*, dans *parparîka*, feu, soleil, πρα, dans πιπράω, πίμπρημι, πρήθω, πρῆσις, etc. Toutefois cette hypothèse est ébranlée depuis que Sonne (Z. S. X, 109) a rapproché *sĕpĕlio* du sanscrit vêdique *sapary*, honorer, dénominatif d'un substantif *sapar*, *sapas*, honneur, de *sap*, colere. Le vrai sens du latin serait ainsi : rendre honneur au mort, et ne se rapporterait pas directement à la crémation.

4). Parmi les noms du bûcher, plusieurs se rattachent naturellement à ceux du feu, comme le gr. πυρά, et l'anc. all. *eit*, ags. *âd*, rogus, et ignis. Cf. scr. *êdha*, cremium, de *idh*, *indh*, urere, αἴθω, etc. D'autres ne signifient que monceau, comme le sansc. *ćitâ*, *ćiti*, *ćityâ*, de *ći*, accumulare; peut-être le lat. *rōgus*, si l'on compare *rôha*, élévation, *rôhaṇa*, montagne, de *ruh*, crescere (pour ō = ô, cf. *lōqui* et scr. *lôk*, id.); probablement aussi l'ang.-sax. *fîn*, anc. all. *fîn*, *fîna*, rogus, strues, d'une rac. *fî* = scr. *pî*, *pyâi*, crescere, d'où *pîna*, gros, massif, etc. Cf. finland. *pino*, bûcher.

Quelques termes, employés dans l'origine à désigner soit le bûcher, soit le lieu de combustion, s'appliquent plus tard au tombeau, tout comme brûler prend l'acception d'ensevelir. Nous en avons vu déjà des exemples dans le zend *dakhma*, pers. *dachm*, et le gr. τάφος. On rapporte de même θύμβος, *tumba*, à

τύφω ou θύπω [1]. Cf. τύφος, fumée, et scr. *dhûpa*, encens, *dhûpay*, suffire, fumare, de *dhû*, agitare, comme *dhûma*, fumus. Le lat. *fūnus-eris*, funérailles, bûcher, corps qui brûle [2], se rattache sûrement aussi à *dhû*, dans le sens de *ignem ventilatione accendere*. (Dict. de P.) Pour le suffixe, cf. *pig-nus*, *fē-nus*, *facinus*, etc. Le latin *bustum* a signifié d'abord le lieu de la crémation, puis le tombeau en général [3], et il s'est éloigné plus encore de son sens propre dans notre français *buste*, primitivement l'image sculptée du défunt que l'on plaçait sur sa tombe.

Le gr. σῆμα-ατος, sépulcre, et, en général, signe, me paraît avoir une origine analogue dans l'une et l'autre acception ; car il répond au sansc. *kshâma*, brûlé, de la rac. *kshâ* urere. Cf. plus haut zend *dakhsta*, pers. *dagh*, signe, marque, de *daj* = *dah*, urere. Outre le sens de brûlé, *kshâma* a aussi celui de desséché, amaigri, déchu, et tous deux également semblent expliquer le gr. σῶμα,-ατος, qui, dans Homère, désigne le corps mort, le cadavre, par opposition à δέμας, le corps vivant. Ces deux mots grecs, originairement identiques, répondraient ainsi, quant à leur signification, au lat. *bustum*, corps brûlé et tombeau. Le suffixé ματ équivaut souvent au sanscrit *ma*, *man*, *mant*, comme dans ὄ-νοματ = *nâma*, *nâman*, etc.; et le groupe initial *ksh*, représenté par κτ et ξ, se réduit par fois à σ, (cf. ξύν et σύν) et rend compte alors du maintien de la sibilante, remplacée dans la règle par l'esprit rude.

Zeuss (*Gr. C.* 731, 992) donne l'anc. irl. *adnacul*, sepulcrum, dans O'Reilly *adhnacal*, *adhnachd adhlacadh*, dans Stokes (*Ir. Gl.* p. 88), irl. moy. *adhlucadh* (*l* pour *n*?), termes obscurs quant à leur formation, mais qui paraissent équivaloir à *bustum*, si l'on compare l'anc. irl. *neph-adnachte*, ou *neph-athnachta*, asbestes (Zeuss, 992), c'est-à-dire sans doute non combustible.

[1] θύψαι, τὸ ἐπικαῦσαι, τυφλῶσαι, καῦσαι. (Hesych.)

[2] *Funus enim est jam ardens cadaver.* (Serv. *ad Aen.* II, 539.

[3] *Bustum* proprie dicitur locus in quo mortuus est combustus..... Ubi vero combustus quis tantummodo, alibi vero sepultus, is locus ab urendo *ustrina* vocatur; sed modo *busta* sepulcra vocamus. (Festus).

Stokes (l. c.) incline à les rattacher à la rac. scr. *naç*, perire, νέκυς, *neco*, etc.; mais cela n'expliquerait guère le sens d'asbeste, et le *c*, ce semble, devrait être aspiré dans *adhnacul*. Je penserais donc plutôt au verbe *adhanaim*, allumer, d'où *adhanadh*, *adhnadh*, incensio, *adhanta*, incensus (O'R.); erse (ohsol) *adhnadh*, incensio, *ro h-adhnadh teinnti leo*, accendebant ignes, *adhannadh*, inflammandi actus, à côté de *adhnac*, *adhlac*, *adhnacal*, sepultura, funus. (Dict. gaël. d'Edimb.) Ce verbe *adhanaim* me paraît composé de la rac. *an*, spirare, conservée dans *anal*, souffle = scr. *anila*, vent, etc., avec le préfixe *ad* = lat. *ad*, et signifier proprement *afflare*.

Les monuments écrits de l'Irlande, tous postérieurs à l'introduction du christianisme, ne font aucune mention de la coutume de brûler les morts; mais, d'après le témoignage du savant antiquaire G. Petrie, on a trouvé des centaines de tombeaux, soit de l'époque de la pierre, soit de celle du bronze, contenant des preuves manifestes de la crémation.

Enfin, je mentionnerai encore l'anc. slave *jiupilishte*, contracté *jupishte*, sepulcrum, qui se lie certainement à *jupelü*, *juplü*, sulfur; cf. ill. *žubglja*, torche, flambeau. Je crois y voir un composé de *jivü*, vivens = scr. *ģîva*, contracté en *jiu*, *ju*, et d'un dérivé de *paliti*, urere. Il répondrait ainsi exactement à l'anc. all. *quecfiur*, ags. *cwicfyr*, ignis vivus, et plus spécialement, ignis sulfuris.

5). Les recherches de Grimm ont jeté beaucoup de jour sur le plus ancien mode de disposition des bûchers funéraires. On y employait des bois particuliers, lesquels naturellement ont différé suivant les pays. Les Indiens se servaient du *dêvadâru*, bois divin, Cedrus Deodara, et d'autres parmi lesquels celui de plusieurs arbustes épineux. Homère ne parle que du chêne employé pour le bûcher de Patrocle; aussi s'enflamme-t-il difficilement, et Achille est-il obligé d'invoquer le secours des vents pour activer la combustion. Théocrite, par contre, nomme l'ἀσπάλαθος, le παλίουρος, le βάτος et l'ἄχερδος, c'est-à-dire quatre sortes d'épines et de ronces, qu'il appelle ἄγριαι σχίζαι, bois sau-

vages, quand il s'agit de brûler les serpents étouffés par le jeune Hercule. Grimm y voit un souvenir d'anciens usages tombés alors en désuétude pour la crémation. Tacite (*Germ.* 27), dit des Germains, qu'ils brûlent les corps des hommes illustres *certis lignis*, avec des bois particuliers; et le gothique *aihvatundi*, littér. equi combustio, par lequel Ulphilas traduit βάτος indique clairement l'emploi d'une ronce pour les bûchers funéraires, puisqu'on brûlait avec le guerrier son cheval et ses armes. (Tacit. l. c.) Les Scandinaves se servaient du chêne, et du genévrier qui était regardé comme sacré. Cf. plus haut le lith. *kadagys* et *dagys*, ainsi que l'ang.-sax. *thefedhorn*, etc. Grimm signale aussi l'affinité de l'anc. all. *saccari*, bûcher, avec le lith. *żàgaras*, plur. *żàgarai*, menu bois sec, broussailles, et le letton *zahrts*, bûcher.

Je renvoie au travail de Grimm pour d'autres conjectures étymologiques tirées du germanique, aussi bien que du celtique, du slave et du latin. Je n'ajouterai, d'après lui, qu'un passage du poëme de Tristan, où il est dit que, pour brûler la reine Yseut :

> Li rois commande espines querre
> Et un fossé faire en terre [1].

Et plus loin :

> Partot fait querre les sarmenz
> Et asenbler o les espines
> Aubes et noires o racines.

Ce qui résulte de ces recherches, c'est que l'ancien bûcher pour brûler les morts se composait, d'une part, de gros bois

[1] Chez les Indiens aussi, on creusait d'abord une fosse de la longueur d'un homme avec les bras étendus, dans laquelle on disposait le bûcher. (M. Müller, *Todtenbest*, p. 1.) C'est pour cela sans doute que le sanscrit *kûpaka*, signifie à la fois un creux, une fosse et un bûcher funéraire. L'anc. all. *hûfo*, cumulus, agger, strues, tumba, cf. anc. sl. *kupa*, cumulus, aurait-il signifié primitivement une fosse, pour passer, par l'intermédiaire de l'acception de bûcher, à celle directement opposée de monceau? Cela n'expliquerait-il point aussi pourquoi le gr. τάφρος, fossé, semble se lier à τάφος, tombeau, mais plus anciennement bûcher, ainsi que nous l'avons vu?

dont l'espèce était déterminée par l'usage, et de l'autre de menues broussailles d'un emploi également spécial, et destinées à faciliter la combustion. Mais Grimm va plus loin, et arrive, par des considérations du même genre, à montrer de quelle manière ces matériaux étaient mis en œuvre.

5). On devait naturellement mettre de l'importance à ce que l'incinération du corps s'opérât régulièrement, et aussi promptement que possible, et il fallait pour cela que le bûcher s'enflammât avec sûreté et rapidité. On atteignait ce but en entrelaçant les menus bois, sarments, épines, etc., dans les interstices ou autour des bûches disposées en tas, et de manière à former une sorte de clayonnage. C'est ce qu'indique déjà l'expression grecque de πυρὰν νῆσαι, pour dresser le bûcher, où νέω a dû signifier primitivement lier ensemble, comme νήθω, *necto*, *neo*. Cf. scr. *nah*, ligare, et § 223-5. La forme νηνέω, amonceler, semble répondre à l'intensitif sanscrit *nânah*. Quand Pindare (*Pyth.* 3, 68) appelle le bûcher τεῖχος ξυλίνον, mur de bois, on peut penser à une espèce de clayonnage ou de *crates*.

Cette conjecture de Grimm est appuyée par une transition de sens analogue en sanscrit, où *vapra*, monceau, dérive de *vap*, texere. Ce mot désigne aussi un rempart, une digue, une porte de ville, une fondation d'édifice, toutes choses qui, primitivement, se rattachaient au procédé du clayonnage, et il aurait pu s'employer comme synonyme de *ćitâ*, monceau et bûcher. A *vapra* semble répondre étymologiquement le lat. *vepres*, ronce, épine, ce qui nous ramène à l'emploi qu'on en faisait pour les bûchers.

L'anc. all. *hurt*, crates, ags. *hyrdel*, ang. *hurdle*, (cf. goth. *haurds*, scand. *hurd*, porte, c'est-à-dire claie), désigne, dans le moyen allemand, le bûcher sur lequel on brûlait les criminels. De là les expressions, *mit der hürde rihten*, condamner à la claie, *upper hort bernen*, brûler sur la claie, c'est-à-dire le bûcher. En vieux français, c'est le mot *ré* qui s'employe dans le même sens, et on disait *ardoir en ré*. (*Tristan*. 161, etc.) « Menée fut la » roïne jusques au ré ardant d'épines » (*ib.* 1066). Grimm

pense que ce *ré* vient de *crates*, comme *né* de *natus*. C'était là sans doute un reste des procédés usités pour les funérailles par le feu.

Une indication plus ancienne et importante nous est fournie par César (*Comment.* 6, 17), quand il parle des *immani magnitudine simulacra, viminibus contexta*, dans lesquels les Gaulois brûlaient en sacrifice des victimes humaines. Il est fort probable qu'ils procédaient de la même manière dans leur *magnifica et sumtuosa funera*, où l'on brûlait avec le mort des animaux, des clients et des esclaves (*Cés.* 6, 19).

Il serait intéressant de trouver chez les Indiens quelque indice d'un procédé semblable, mais les extraits des *Gṛhyasûtrâs*, donnés par M. Müller, sont muets à cet égard. On voit seulement (p. 4) que l'on y mettait un certain art, et que le bûcher était dressé par quelqu'un qui s'y entendait, *ċitiñ ċinôti yô ǵânâti.*

6). Quand l'incinération du corps était achevée, on recueillait avec soin les cendres et les ossements, et on les déposait dans un vase que l'on enterrait, ou que l'on conservait de quelque autre manière. Cet usage de l'urne funéraire était commun à plusieurs peuples ariens, mais les noms du vase varient.

Les Indiens l'appelaient *kumbha* ou *kumbhî*, suivant qu'il recevait les cendres d'un homme ou d'une femme (Müller. l. c. p. 17), et ce mot ne désigne proprement qu'un pot ou une cruche. Cf. κύμβος et § 273, 3). C'est ce que signifiait aussi le gr. σορὸς, urne funéraire (Iliad. XXIII, 92), puis cercueil en général; cf. irl. *soire*, vase, et § 273, 12. L'anc. all. *sarh*, *saruhc*, loculum, tumba, all. mod. *sarg*, cercueil, a-t-il changé de signification comme σορὸς, où n'est-ce là qu'une forme contractée de *sarcophagus?*

On peut conjecturer un rapport analogue entre le gothique *aurahi*, tombeau, et le latin *urna*, en tant qu'ils se rattacheraient tous deux à la rac. *vṛ*, *var* (*vṛnôti*), tegere; cf. *ûrnu*, operire, thème verbal secondaire. *Urna*, le vase qui recouvre, correspondrait exactement au sansc., *urnâ*, *ûrnâ*, la laine qui recouvre également, et le goth. *aurahi*, peut-être dans l'origine vase funé-

raire, serait l'analogue du sansc. *varaka*, couvert d'un bateau, etc., ou d'un féminin *varakî*.

Les Russes païens, d'après la chronique de Nestor, brûlaient les morts, et déposaient les ossements dans des urnes que l'on plaçait au bord des chemins sur des colonnes (Grimm, l. c. 253). L'urne s'appelait *sosudŭ*, l'anc. sl. *sŭsădŭ*, de *sŭsăditi*, conferre, parce qu'on y rassemblait les restes du défunt. Plus tard, ce mot n'a désigné qu'un vase en général [1].

Il est bien certain que les Celtes aussi faisaient usage des urnes funéraires, puisqu'on en trouve fréquemment dans les tombeaux qui leur sont attribués; mais nous ne savons plus quel était leur nom. Les Gaëls et les Cymris l'ont oublié à la suite de l'introduction du christianisme qui a mis fin à l'incinération. Les Irlandais ont pu employer leur *soir*, *soire*, vase = σορὸς, ou quelque terme allié au sansc. *kumbha* auquel répond *cumaidhe*, vase à boire, etc. (Cf. § 273-3.)

§ 350. — COMPARAISON DES USAGES.

Je ne veux pas entreprendre ici une description des coutumes funéraires propres aux divers peuples ariens, ce qui exigerait de longs développements. Je n'entends toucher qu'à quelques points principaux dont l'accord ne saurait guère s'expliquer que par le fait d'une origine commune.

Il convient pour cela de prendre pour point de départ les témoignages les plus anciens, ceux qui, sans aucun doute, nous offrent l'image la plus rapprochée des coutumes anciennes avant la dispersion. Nous les trouvons, ces témoignages, dans le Rigvêda, et dans les usages qui se rattachaient encore à son autorité durant la période vêdique. A côté de détails déjà purement indiens, on y remarque, dans leur simplicité primitive, quelques-unes

[1] Cf. § 269, 2, où le rapprochement avec le sansc. *sûda*, devient douteux.

des coutumes qui se sont transmises chez les peuples congénères, en se modifiant ou en se dénaturant plus ou moins.

Les cérémonies qui accompagnaient les funérailles avaient pour objet principal, non-seulement d'honorer le mort, mais de lui assurer un heureux passage de ce monde à l'autre. C'est là ce qui leur donne un grand intérêt, parce qu'elles nous fournissent la preuve de la haute ancienneté de la croyance à l'immortalité de l'âme, et nous laissent entrevoir les idées que se faisaient les Aryas primitifs de son état et de ses destinées après la mort. Il s'agit de signaler ici les traits communs et caractéristiques qui peuvent nous guider dans la recherche de ces antiques croyances.

1). Les préliminaires des funérailles, en ce qui concerne les soins que l'on prenait du corps mort, n'offrent rien d'assez spécial pour nous arrêter ; mais ce qui l'est davantage, c'est que, dès le début, on se préoccupait de la présence des mauvais esprits, et que l'on s'attachait à les éloigner.

Dans ce but, les anciens Indiens avaient recours à la cérémonie du *prasavya* ou tour par la gauche, dont nous avons déjà parlé au § 347, et que l'on répétait plusieurs fois pendant les funérailles. Ainsi, d'après les *Gṛhyasûtrâs* d'Açvalâyana, cités par M. Müller (*Todtenbestattung*, p. 4), quand la fosse pour le bûcher était préparée, le prêtre officiant l'aspergeait avec de l'eau, au moyen d'une branche de samî, et en faisait *trois fois le tour par la gauche* [1], en récitant des vers du Rigvêda contre les mauvais esprits (X, 14, 9) : *Apêta, vîta, vi ća sarpata*, etc. — « Partez ! fuyez ! éloignez-vous d'ici ! Les pères ont préparé » ce lieu pour le mort. Yama lui accorde cette place de repos, » arrosée jour et nuit de libations d'eau pure. » — Cette cérémonie se répète quand on recueille les ossements du défunt après le dixième jour (Müller, l. c. p. 17).

Un autre exemple est rapporté à la p. 19, où il s'agit du sacrifice expiatoire, *sântikarma*, lors de la perte d'un proche. On

[1] *Trîh prasavyam âyatanañ parivraǵan.* Cf. la note de Müller, p. 11.

portait, avant le lever du soleil, le feu du foyer sur une croisée de chemins, et les parents en faisaient *trois fois le tour par la gauche*, en se frappant la cuisse *gauche* avec la main *gauche* [1].

Les anciens Iraniens croyaient également à la présence d'un démon femelle du cadavre, la *Drukhs naçus*, qui s'abattait sur le corps dès que la vie l'avait quitté. On voit dans le Vendidad (VIII, 131, sq.) comment on la chassait de membre en membre par des ablutions d'eau pure, pour l'expulser finalement sous la forme d'une mouche qui s'envolait vers la région du nord. Un autre procédé, indiqué au chap. VIII, 41, consistait à conduire trois fois sur le chemin par lequel on faisait passer le corps, un chien blanc avec des oreilles jaunes, ou un chien jaune avec quatre yeux [2]. C'est ce que les Persans appelaient le *çag dîd*, ou le regard du chien, qui était censé mettre en fuite les mauvais esprits (Cf. Spiegel, *Avesta*, II, p. 33, introd.).

Ceci ne concerne que le fait d'une croyance analogue à celle des Indiens, mais nous trouvons un trait de ressemblance bien plus marqué chez les Samogitiens (branche des Lithuaniens), au temps du paganisme, et que Grimm rapporte d'après Lasicz, *de diis Samagitarum*, 57. Des hommes à cheval accompagnaient le char qui portait le mort, et ils frappaient l'air de leurs glaives en vociférant : *Geigeite begaite pekelle!* — Eia! fugite daemones in orcum!

Si nous connaissions mieux les rites funéraires de l'Europe païenne du nord, ils nous offriraient sans doute des faits du même genre, car la croyance à l'intervention des mauvais esprits était générale. La coutume irlandaise du *tuathal*, ou tour par la gauche, dont nous avons parlé, le *prasavya* indien, trouvait bien probablement quelque application dans les funérailles. Un conte populaire irlandais raconte que les gobelins se disputent pendant trois nuits pour décider dans quel cimetière un mort doit être enterré (Grimm, *D. Myth.*, 485). Un poëme

[1] *Trih prasavyañ pariyanti savyâih pânibhih savyân ûrûn âghnânâ.*

[2] Ces chiens fabuleux reviendront plus loin dans les traditions indiennes.

germanique du VIIIe ou IXe siècle, le Muspilli, parle de deux troupes, dont l'une vient du ciel et l'autre de l'enfer, pour se disputer l'âme du défunt (*ibid.*, 484); et un autre poëme, plus moderne, Morolt, fait intervenir trois troupes d'esprits, les noirs, les blancs et les pâles (*ibid.*, 484 et 251). Plus tard, et sous l'influence du christianisme, c'est entre le diable et les anges que la lutte se continue. Les procédés mis en œuvre pour éloigner les mauvais esprits ne nous sont plus connus. Toutefois l'existence de conjurations chantées est indiquée par un passage de la collection des décrets de Burchard de Worms, en 1024, où il est dit : « Laici, qui excubias funeris observant, cum » timore et tremore hoc faciant. Nullus ibi præsumat *diabolica* » *carmina* cantare, non joca et saltationes facere, quæ Pagani » diabolo docente adinvenerunt » (Grimm, *D. Myth. Aberglaube*, p. 35). Ces *diabolica carmina* païens s'adressaient probablement aux esprits malfaisants. Les aspersions d'eau bénite sur les cercueils auront remplacé, dans l'origine, des coutumes que l'on voulait abolir tout en donnant satisfaction à des sollicitudes naturelles et respectables en elles-mêmes.

L'usage de faire *trois fois* le tour du mort ou du bûcher, existait aussi chez les Grecs, mais la direction du mouvement n'est indiquée que dans un seul cas, et le but apparent est généralement de rendre honneur au mort. Ainsi, dans l'Iliade (XXIII, 13), les Myrmidons, Achille en tête, tournent *trois fois* avec leurs chars autour du corps de Patrocle en poussant des gémissements, et en versant des larmes. Dans les Argonautes d'Apollodore de Rhode (I, 1059), les guerriers en armes tournent *trois fois* autour du tombeau, pour accomplir les funérailles.

Αὐτὰρ ἔπειτα
τρὶς περὶ χαλκείοις σὺν τεύχεσι δινηθέντες
τύμβῳ ἐνεκτερέϊξαν.

At deinde
Ter aereis cum armis circumacti
Circa sepulcrum justa-funebria fecerunt

Ainsi également dans l'Énéide, XI, 188.

Ter circum accensos cincti fulgentibus armis
Decurrere rogos.

Mais le passage le plus intéressant est celui de la Thébaïde de Statius, VI, 213, parce qu'il nous fournit un double exemple du tour par la gauche et par la droite, du *prasavya* et du *pradakshiṇa*.

Tunc septem numero turmas (centenus ubique
Urget eques) versis ducunt insignibus ipsi
Grajugenae reges, *lustrantque, ex more, sinistro*
Orbe rogum, et stantes inclinant pulvere flammas.
Ter curvos urgere sinus, illisaque telis
Tela sonant.

On voit que les guerriers faisaient trois fois le tour du bûcher par la gauche, avec les enseignes renversées, et l'expression de *lustrare rogum sinistro orbe* semble bien indiquer un acte de purification pour éloigner les influences malfaisantes, tandis que le *ex more* témoigne d'un usage reçu. Après ce triple tour par la gauche, vient bientôt *le tour par la droite,* probablement triple aussi, bien que cela ne soit pas dit, pour effacer les impressions funèbres, et honorer le mort. Ainsi, V, 221 :

Hic luctus abolere, novique
Funeris auspicium, vates (quanquam omina sentit
Vera) jubet *dextri gyro,* et vibrantibus hastis
Hac redeunt.

Un exemple germanique d'un caractère plus vague se trouve encore dans le poëme anglo-saxon de Beowulf. Après que le héros a été brûlé sur le bûcher, on lui élève un tombeau, et douze guerriers en font le tour à cheval. (Grimm, *Verbr. d. L.*, p. 232.)

L'accord remarquable des trois tours, de leur double direction, et de leur signification chez les Indiens, les Grecs et les Irlandais, ne saurait assurément s'expliquer que par une origine commune, et il faut bien reconnaître là un usage pratiqué déjà par les Aryas primitifs.

2). D'après les rites vêdiques exposés dans les *Gṛhyasûtrâs,*

on conduisait avec le mort une vache ou une chèvre noire, que l'on appelait *anustaraṇi*, ou couverture. On l'abattait par un coup derrière l'oreille, puis on l'écorchait, et on la dépeçait. La peau était étendue sur le bûcher, le poil en dehors, et on y posait le défunt. Après d'autres préparatifs, auxquels nous reviendrons plus loin, on plaçait sur le corps, et membre sur membre, les diverses parties de l'animal, en gardant la graisse pour recouvrir le visage, afin de le protéger le plus longtemps possible contre l'action du feu[1]. On récitait en même temps ces vers du Rig-vêda, X, 16, 7.

« Reçois de la vache cette armure qui résiste au feu. Enve-
» loppe-toi de sa graisse et de sa moëlle. »

« Afin que le violent Agni, qui flamboie joyeusement, ne
» t'enveloppe pas de toutes parts pour te consumer. »

L'immolation de la vache ou de la chèvre, et son incinération avec le mort, rappellent la coutume, très-générale chez les peuples ariens, de sacrifier aux funérailles, et de brûler sur le bûcher, des animaux choisis de préférence parmi ceux qui avaient été chers au défunt, et cela dans le but de les lui donner pour compagnons dans la vie future. C'est ainsi qu'Achille jette quatre chevaux et deux chiens sur le bûcher de Patrocle. D'après Tacite (*Germ.* 27), le cheval du guerrier était brûlé avec son maître chez les anciens Germains, et ce trait se reproduit aux funérailles du dieu scandinave *Baldr*. (Grimm, *Verbrenn.* 235.) Quand Brynhild monte sur le bûcher de Sigurd, elle y fait mettre avec elle des chevaux, des chiens et des faucons (ib. 236). César (6, 19) nous apprend que les Gaulois brûlaient avec le mort tout ce qu'il avait aimé, et aussi des animaux. Chez les anciens Prussiens et les Russes païens, le cheval suivait le sort de son maître, et les derniers y joignaient de plus un chien, deux bœufs, un coq et une poule (Grimm, l. c. 247, 254). Les Lithuaniens sacrifiaient des chevaux, deux chiens de chasse et un faucon ; les Livoniens, des

[1] Les Grecs aussi recouvraient les corps avec la graisse des victimes, mais pour les faire brûler plus vite. (Eusthat.).

bœufs, des moutons, etc. (ibid. 249, 250). Un usage aussi répandu doit remonter aux temps primitifs, et c'est ce qui résulte mieux encore de certains traits spéciaux, ainsi que de la signification qui s'attachait dans l'origine à l'immolation de la vache, et dont on retrouve encore quelques traces en dehors de l'Inde védique.

La couleur noire, d'abord prescrite pour les victimes, l'était également chez les Grecs, dans les sacrifices offerts aux divinités infernales, ou à l'occasion des funérailles. Ulysse immole un bélier entièrement noir pour conjurer les âmes des morts (Od. X, 524, XI, 32); et on sacrifiait, aux obsèques, des génisses ou des agneaux noirs. (Cf. Eurip. *Elect.* 513; *Aeneid.* 5, 97; 6, 243.) En fait de superstitions populaires allemandes, Grimm rapporte que si quelqu'un tue un bœuf noir ou une vache noire, il doit s'attendre à voir mourir un de ses proches. (*D. Myth. Abergl.*, n° 887.) Ceci toutefois se rattache à d'anciennes croyances dont l'accord avec l'Inde est des plus remarquables.

Dans les *Brâhmanâs* et les épopées indiennes, il est fait mention plus d'une fois d'une rivière appelée *Vâitaranî*, c'est-à-dire intraversable, impassable, dans les flots de laquelle, après la mort, les méchants s'enfoncent pour tomber aux enfers, mais que les bons traversent pour arriver au monde des Pitris. C'est afin d'aider le mort à accomplir ce passage que l'on sacrifiait à ses obsèques la vache noire *anustaranî*, ou, suivant une autre tradition, une seconde vache, douze jours après la mort. On l'appelait aussi la vache de la *Vâitaranî*, et elle était censée accompagner l'âme dans l'autre monde [1]. Comment s'effectuait la traversée du fleuve? c'est ce qui n'est pas dit expressément; mais, d'après un passage du Sâmavêda, il est probable que l'on y plaçait un pont, qui est appelé *suvitasya sêtum durâyyam*, le pont de salut difficile à traverser [2]. Benfey rappelle à cette occasion le pont *Tchinvat* de l'Avesta (*Farg.* 19, 96), le pont de la rétribu-

[1] Cf. Weber, *Ind. Stud.* I, 398. Kuhn, Z. S. II, 316. De là aussi l'usage indien de faire tenir aux mourants la queue d'une vache.

[2] *Sâmav.* II, 3, 13, éd. Benfey, p. 80 du texte, et 251 de la traduction.

tion ou de l'expiation, de la rac. *ći*, punir. L'âme du mort y est amenée par le démon *Vîzaresho*, et interrogée sur ses œuvres. Si elle est assez pure, les *Yazatas* célestes lui font passer le pont, sinon elle tombe dans l'enfer. Il est dit que l'âme vertueuse arrive à ce pont, *çpânavaiti*, *navavaiti*, *paçuvaiti*, *yaokhtavaiti*, *hunaravaiti*, c'est-à-dire, suivant la version de Spiegel (I, 249), avec le chien, avec la décision, avec l'animal de bétail *(paçu)*, avec la force, avec la vertu. L'allusion au chien reviendra plus loin, et le *paçu*, que Spiegel ne s'explique pas, me semble se rapporter à quelque tradition de même origine que celle de la vache noire indienne qui accompagne l'âme.

Cette croyance à l'existence d'un fleuve que les morts avaient à passer, soit sur un pont, soit en bateau, se retrouve, sous diverses formes, chez les Grecs, les Romains, les Germains et les Celtes. Ce qui concerne à cet égard l'antiquité classique est suffisamment connu. Les Bretons de l'Armorique croyaient que les âmes des trépassés étaient transportées en Angleterre dans un bateau [1]. Une tradition toute semblable à celle du pont *Tchinvat* se trouve, chose singulière, en Irlande vers le VII[e] siècle, dans le récit de la vision d'Adamnan, dont O'Donovan a donné le texte à la suite de sa grammaire irlandaise (p 440). Les détails se rattachent naturellement aux idées chrétiennes du moyen âge sur l'enfer, mais le fond principal est le même. Cette vieille croyance iranienne aurait-elle pénétré déjà d'aussi bonne heure jusqu'en Irlande? ou bien n'y aurait-il pas là un reste de quelque tradition celtique?

Ces analogies, d'un caractère un peu général, ne suffiraient pas cependant à établir le fait d'une commune origine, car on en trouve de fort semblables chez des races qui n'ont jamais eu aucuns rapports avec les Aryas [2]. Mais les traditions germaniques

[1] Procope déjà (*De bello goth.* 4, 20) mentionne avec détail cette tradition bretonne des âmes transportées en bateau dans l'île Brittia.

[2] Les Abipons de l'Amérique méridionale, par exemple, croyaient à un long et difficile trajet des âmes après la mort. Il leur fallait traverser d'épaisses forêts, gravir des montagnes escarpées, et *passer une rivière dangereuse sur un pont de*

ont conservé encore quelques traits spéciaux qui les rapprochent singulièrement de celles de l'Inde vêdique.

Suivant la croyance scandinave, les âmes qui s'acheminaient au nord sur le *Helvegr*, ou chemin de l'enfer, arrivaient sur le bord d'un fleuve rapide, *Giöll*, le bruyant, qu'il fallait passer sur un pont d'or gardé par la vierge *Môdhgudhr*. Pour faciliter au mort son voyage, on lui attachait aux pieds une paire de souliers appelés *helskô*, souliers d'enfer (*Grimm, D. Myth.* 463, 483). Mais si le défunt, pendant sa vie, avait donné des souliers à un pauvre, il les retrouvait dans l'autre monde au moment de se mettre en route. De même, s'il avait donné une vache, il la retrouvait à l'entrée du pont sur le *Giöll*, et, sous la conduite de cette vache, il passait le pont sans vertige et sans encombre. De là l'usage, conservé longtemps en Suède et en Danemark, en Angleterre et en Allemagne de faire suivre par une vache le cercueil du défunt jusqu'au cimetière. Cette antique coutume, qui existait déjà dans l'Inde vêdique, s'est perpétuée ici et là presque jusqu'à nos jours; seulement on la motivait en donnant la vache, comme récompense, à l'ecclésiastique qui dirigeait la cérémonie funèbre. (Mannhardt, *Göttervelt d. deutschen Völker*, I, p. 320). Il n'y a pas de doute que, dans l'origine, on immolait la vache au moment des funérailles, et que cette vache était noire. Cela seul explique la superstition populaire germanique mentionnée plus haut d'après Grimm, que, si l'on tue une vache noire, on doit s'attendre à voir bientôt mourir un des siens. La ressemblance des coutumes est ici trop complète pour être attribuée à un accord fortuit.

3). Après avoir placé le mort sur la peau de vache ou de chèvre, comme il a été dit plus haut, on mettait dans ses mains les deux rognons de la victime, en récitant les vers du Rigvêda (X, 14, 10).

bois, que gardait nuit et jour le dieu *Patutiso*. Un prêtre était chargé de conduire l'âme, et s'il manquait de quelque manière au dieu gardien du pont, il était précipité dans la rivière. (*Bibl. britan.* Littér. t. XLIII, p. 375, d'après Dobritzhofer).

« Échappe par le vrai chemin aux deux chiens pâles [1] à quatre » yeux, fils de Saramâ ; puis rends-toi auprès des sages Pitris » qui se réjouissent réunis à Yama. »

Bien que cela ne soit pas indiqué expressément, il est évident que ces deux rognons étaient destinés à apaiser les chiens du dieu de la mort, car il est dit immédiatement après :

« Contre ces deux chiens aux quatre yeux, tes deux gardiens, » les gardiens du chemin, qui suivent la piste des hommes [2], » entoure-le, ô Yama, de ta protection, et accorde-lui un salut » exempt de douleurs. »

Quand on n'avait pas d'animal à sacrifier, on remplaçait les rognons par deux boules (*pindâu*) de riz pétri.

Ceci rappelle tout à fait la coutume grecque de donner au mort un gâteau de miel (μελιτοῦττα μάζα) pour apaiser Cerbère [3], et cela d'autant mieux que Cerbère lui-même a une parenté manifeste avec les chiens de Yama.

Déjà Wilford, en effet (*Asiat. res.* III, 409), d'après des données un peu vagues fournies par son pandit, avait remarqué que les deux chiens de Yama étaient appelés respectivement *Syama*, le noir, et *Cerbura* (*Karbura*), le tacheté, et il avait comparé κέρβερος. Cela s'est confirmé dès lors en partie, depuis que Weber a trouvé, pour ces chiens, l'épithète commune de *çyâma-çabala*, le noir et le tacheté, en observant que les scholiastes expliquent *çabala* par *karbura*, tacheté (*Ind. Stud.* II, 295). Or, à côté de *karbura*, on trouve, avec le même sens, *karvara* et *karbara*, exactement κέρβερος. Kuhn, qui discute cette question avec sa sagacité habituelle (*Z. S.* II, 314), conclut à l'identité primitive de *çabala* et de *karbara*, bien que l'on ne puisse pas prouver que le second ait remplacé le premier dans les anciens textes. D'une autre part M. Müller arrive par une voie plus directe à un résultat essentiellement le même. Il voit dans *çabala* une forme originai-

[1] Ou *sombres*, comme Müller interprète ailleurs *çabala* (*Z. S.* V, 149), ou *tachetés*, ce qui est le sens ordinaire du mot.
[2] *Nṛćakshâu*, Männerspürer (Müller).
[3] Schol. Aristoph. ad. Lysist. v. 601. Aeneid. VI, 420.

rement identique à *çarvara*, noir, d'où le vêdique *çarvarî*, nuit (*Z. S.* V, 149). Ce qui en tout cas semble évident, c'est que *çarvara*, et *karvara*, *karbara*, *karbura*, ne sont que des formes diverses d'un même terme dont le sens a varié entre noir et tacheté. Cf. *karbu*, tacheté, et le lat. *carbo*,*-onis*, proprement noir (?)

Le Cerbère grec est donc à coup sûr un héritage de l'époque primitive, bien que l'imagination des Hellènes en ait fait un monstre plus redoutable que les chiens de Yama, et différent à plusieurs égards.

La mythologie scandinave aussi connaît un chien gardien des enfers sous le nom de *Garmr ;* mais on en sait peu de chose sinon qu'il était monstrueux, la poitrine tachée de sang, et qu'il aboyait d'une manière terrible enchaîné à l'entrée de l'enfer. Un trait, cependant, qui s'accorde avec les croyances indiennes et grecques, c'est que le mort qui, pendant sa vie, avait donné du pain aux pauvres, retrouvait ce pain pour le jeter dans la gueule de Garmr (Mannhardt, *Götterwelt*, etc., I, 320). Il est donc probable que l'on ajoutait un pain aux souliers qu'on lui donnait pour marcher sur le chemin de l'enfer (Vid. sup.).

Un autre souvenir de la même source commune se trouve chez les Iraniens, dans le passage de l'Avesta déjà mentionné où il est question des chiens *à quatre yeux* (*ćathrućasma* comme en sanscrit *ćaturaksha*). Toutefois leur rôle est différent, puisqu'ils protégent les morts contre les mauvais esprits, et qu'on en parle comme de chiens réels. Ce que l'on entendait dans l'origine par ces quatre yeux semble s'expliquer par le persan moderne *ćâr-ćasm*, qui désigne un chien ou un mouton avec deux taches au-dessus des deux yeux, comme aussi un homme qui porte des lunettes, et, au moral, un homme anxieux, plein de désirs. Ce chien devenu fabuleux accompagnait l'âme du mort au pont Tchinvat, où elle arrivait *çpânavaiti*, avec le chien (Vid. supr.).

Il est curieux de voir reparaître ce chien conducteur des âmes dans les superstitions populaires de l'Armorique. On y croyait, et l'on y croit peut-être encore, que les âmes des morts se rendent chez le curé de Braspar, dont le chien les accompagne pour aller

s'embarquer et traverser la mer. On entend alors dans les airs le grincement des roues du *karrikel an ankou*, ou char de la mort, qui est tout chargé d'âmes (*Mém. de l'acad. celt.*, t. 3, p. 142).

Enfin, l'épithète de *Sârâmêyâu,* ou fils de *Saramâ*, la chienne céleste qui aide Indra à retrouver les vaches retenues par *Ahi*, épithète donnée aux chiens de Yama, a conduit Kuhn à d'intéressants rapprochements avec le Ἑρμείας (= *Sârâmêya*) ou Ἑρμῆς ψυχοπομπός, le Mercure guide des âmes, de la mythologie grecque. Ici, toutefois la question se complique par suite de la transformation considérable du mythe primitif, et je dois renvoyer pour les développements au travail même de Kuhn [1].

On voit par combien de points ces antiques croyances se touchent en Orient et en Occident.

Je reviens maintenant à la suite des rites vêdiques.

4). Quand le corps avait été placé sur le bûcher, et si le défunt était un guerrier, on mettait dans sa main son arc ; puis le beau-frère, ou le fils adoptif, ou un ancien serviteur, reprenait cet arc, en disant d'après le Rigvêda, X, 18, 9.

« Je prends cet arc de la main du mort, pour notre protection,
» notre gloire, notre force.

» Toi, reste là-bas ! nous nous restons ici comme des héros.
» Dans tous les combats, puissions-nous vaincre nos ennemis ! »

Ensuite, après avoir tendu la corde, et fait le tour du bûcher, il brisait l'arc, et le jetait sur le bûcher, au nord du mort (Müller, l. c. p. 6.)

Outre cela, on plaçait sur le corps du défunt les divers ustensiles de sacrifice dont il s'était servi pendant sa vie, et cela dans l'idée qu'il continuerait à les employer, comme le dit un vers du Rigvêda, X, 16, 2.

« Quand il aura passé à l'autre vie, il pratiquera fidèlement le
» culte des dieux. »

C'est là une coutume purement indienne, et dont on ne trouve pas de trace ailleurs ; mais nous voyons que, chez les autres

[1] Dans Haupt. *Zeitsch. f. deutsche Alterth.* VI, 125.

peuples ariens, on brûlait souvent avec le mort, et ses armes, et les divers objets qui lui avaient appartenu. Ainsi faisaient les Grecs (Il. VI, 418, Od. XI, 74), les Gaulois, les Germains, les Lithuaniens et les Slaves. Il n'est pas necessaire d'en rapporter les exemples.

5). On faisait aussi monter sur le bûcher la femme du défunt, mais non pas pour y rester. Le beau-frère, qui remplaçait désormais le mari comme protecteur, ou le fils adoptif, ou un fidèle serviteur, l'en faisait bientôt redescendre, en lui adressant ces paroles du Rigvêda, X, 18, 8.

« Lève-toi, ô femme ! reviens au monde de la vie ! Tu reposes » auprès d'un mort. Viens ! »

« Assez longtemps tu as été l'épouse de celui qui t'a choisie, » et qui t'a rendue mère. »

On voit que, par cet acte, la femme indiquait seulement qu'elle était prête à suivre son époux dans la flamme du bûcher, mais que cette démonstration suffisait, et que le sacrifice ne s'accomplissait pas. Telle était sans doute la plus ancienne coutume; mais on comprend que parfois l'épouse fidèle et désespérée pût vouloir de son plein gré partager jusqu'au bout le sort de son époux bienaimé. Aussi l'époque vêdique déjà nous offre-t-elle des exemples de ces sacrifices volontaires, et ces sacrifices se multiplient dans les épopées, pour prendre ensuite, et de plus en plus, le caractère d'une obligation morale, sinon absolue [1]. On comprend dès lors à quel point l'abus devenait facile. Même volontaire, un pareil acte nous paraît blâmable, bien qu'il y ait certainement une grandeur touchante dans ce complet dévouement, qui présuppose d'ailleurs une haute idée de la sainteté du mariage, et une foi bien ferme à l'immortalité de l'âme ; mais la moindre compulsion en fait une barbarie révoltante. C'est ce qui n'est que trop arrivé, soit dans l'Inde, où la coutume du sacrifice des veuves s'est perpétuée jusqu'à nos jours, soit surtout chez les peuples de l'Europe

[1] D'après les *Purâṇas*, la femme, par son sacrifice volontaire, rachète tous les péchés de son époux.

païenne qui ajoutaient au sacrifice de la femme celui des serviteurs ou des esclaves.

L'antiquité classique nous offre plus d'un exemple de femmes dévouées qui montent sur le bûcher de leurs époux, mais l'usage cruel de sacrifier aux funérailles d'autres victimes humaines répugnait aux sentiments des Grecs, et, si Achille immole de malheureux Troyens aux mânes de Patrocle, c'est qu'il agit sous l'impulsion d'un ardent désir de vengeance. Par contre, dans le nord de l'Europe, et à côté du sacrifice volontaire de la femme, on trouve presque partout des traits d'une excessive barbarie. Les Gaulois brûlaient avec le mort des clients et des esclaves (Cés. 6, 19). Il en était de même chez les Scandinaves, et quand Brynhild monte volontairement sur le bûcher de Sigurd, elle y fait monter avec elle, outre sa sœur de lait, huit serviteurs et cinq servantes, qui sûrement ne s'en souciaient guère. (Grimm, *Verbrenn.* p. 235.) Aux funérailles de Baldr, le dieu Thôrr pousse sans scrupule dans le feu un pauvre nain qui lui tombe sous la main (ibid. 234) [1]. Les Lithuaniens et les Slaves païens avaient des coutumes semblables, et non moins révoltantes (ibid. 250, 251, 254). Leur généralité, en ce qui concerne le sacrifice de la femme, indique certainement que le principe en remontait au temps de l'unité arienne, mais le principe seulement, puisque dans l'origine, et d'après l'antique témoignage des Vêdas, la chose se réduisait à une démonstration simulée. Il est évident que ces peuples divers, en ceci comme à d'autres égards, avaient rétrogradé vers la barbarie, et fait une abomination d'un usage dont le sens primitif n'avait rien que de louable.

6). Quand tous les préparatifs étaient achevés suivant les rites vêdiques, on allumait le bûcher, et, pendant que le mort brûlait, on entonnait un chant composé de morceaux du Rigvêda. J'y reviendrai tout à l'heure, mais auparavant je veux parler encore

[1] Grimm rappelle à cette occasion que les Mexicains brûlaient avec un roi mort ses serviteurs, et les nains difformes qui lui avaient servi de passe-temps dans son palais. Les Péruviens aussi sacrifiaient aux funérailles les femmes et les serviteurs du défunt. (Prescott. *Conq. du Pérou*, trad. franç., p. 101.)

d'une très-curieuse coïncidence que Grimm a signalée entre un usage funéraire indien, et un conte populaire suédois (L. cit. p. 261).

D'après Colebrooke (*Misc. Essays*, I, 159), quand une personne meurt à l'étranger, ou que son corps n'a pas été retrouvé, ses parents font une sorte de mannequin au moyen de 360 feuilles de Butea frondosa, et d'autant de fils de laine, en les disposant de manière à représenter les diverses parties du corps humain suivant certaines proportions numériques. On enduit cette figure de farine d'orge délayée dans de l'eau, et on la brûle sur le bûcher à la place du corps. Un ancien procédé, indiqué par *Kâtyâyana* (M. Müller, l. c. p. 36), est un peu différent. Quand le corps a été perdu, il faut envelopper 360 tiges de *palâça* dans une peau de chèvre noire, et accomplir ensuite les rites ordinaires.

Voici maintenant le conte suédois.

Une fille de roi, qui a été changée en grenouille, attend l'heure de sa délivrance dans un palais solitaire. Elle montre à un jeune homme, son serviteur, un arbuste inconnu qui croît dans son jardin, et lui ordonne d'en couper chaque jour une seule branche durant une année. Au bout de ce temps, elle lui remet un peloton de fil, et lui dit d'attacher, chaque jour également, un seul fil à l'une des branches coupées. Enfin, après la seconde année, il reçoit l'ordre de construire un bûcher, en y plaçant, chaque jour encore, une seule des branches munie de son fil. Quand le bûcher est terminé, elle lui prescrit de l'allumer, et de garder ce qui restera dans la cendre. Lorsque le feu a tout consumé, le jeune homme voit surgir de la cendre une jeune fille admirablement belle qui devient son épouse ; symbole, suivant Grimm, de l'âme immortelle qui, du bûcher, s'élève au ciel, dégagée de la grossière enveloppe qui la retenait captive.

La triple coïncidence des tiges, des fils, et surtout du nombre 360, intermédiaire entre celui des jours de l'année solaire et de l'année lunaire, suivant la plus ancienne manière de compter, ne peut guère laisser de doute quant à une origine traditionnelle

commune. On voudrait seulement connaître mieux la signification que les Indiens attachaient à ce nombre dans ce cas spécial.

7). D'après tous les développements qui précèdent, il semble évident que l'usage de brûler les morts doit avoir existé déjà chez les Aryas primitifs ; mais il est à présumer que la coutume plus simple de l'inhumation a tenu chez eux une certaine place, comme chez la plupart de leurs descendants. On la voit même prescrite, dans quelques cas, par les lois de plusieurs peuples. Ainsi, d'après Manu (V, 68), un enfant au-dessous de deux ans doit être inhumé, et il en était de même chez les Romains (Juven. *Sat.* 15, v. 139), suivant Pline (7, 16) avant la dentition. Au temps de Cécrops, l'incinération était peu pratiquée, et l'inhumation paraît avoir prédominé chez les Romains les plus anciens (Cicér., *Leg.* 22, 26; Plin. 7, 54). Numa défendit de brûler son corps, ce qui indique la simultanéité des deux usages, confirmée 300 ans plus tard par la loi des Douze tables [1]. Dans toute l'Europe du nord, on trouve l'inhumation comme la coutume la plus ancienne, celle qui appartenait à ce qu'on appelle l'âge de la pierre, et ce n'est qu'à l'âge du bronze que les urnes cinéraires font leur apparition dans les tombeaux. On en conclut, non sans vraisemblance, qu'elles sont l'indice de l'arrivée en Europe des premières immigrations ariennes, se mêlant à une race antérieure que nous ne connaissons plus que par les restes de l'âge de la pierre [2]. Ce que l'on peut conjecturer, déjà pour les anciens Aryas, c'est que l'incinération, qui exigeait toujours un certain appareil, était réservée pour les chefs et les hommes considérables, tandis que l'inhumation était le lot de la multitude.

8). Le résultat le plus intéressant pour nous de ces recherches, c'est le jour qu'elles répandent sur les croyances des anciens Aryas relativement à la vie future. Je ne puis mieux les terminer qu'en citant ici en entier le chant de mort que les Indiens des

[1] Hominem mortuum in urbe ne *sepelito* neve *urito*, etc.
[2] Cf. Troyon, *Habitations lacustres*, p. 207 et suiv.

temps vêdiques entonnaient auprès du bûcher pendant que le mort brûlait. Ce n'est pas là, sans doute, un monument de l'époque primitive; mais de même que les Vêdas nous présentent encore l'image la moins altérée de l'ancienne vie arienne, de même cet hymne, dans sa simple et naïve grandeur, est comme un dernier écho de la poésie funéraire des premiers âges. Max Müller en a donné le texte, avec une traduction métrique allemande, à laquelle je m'attache aussi scrupuleusement que possible. L'hymne se compose de morceaux empruntés au Rigvêda, suivant les indications mises en tête.

RIGVÊDA X. 14. 7, 8, 10, 11.

« Pars ! vas par ces antiques chemins qu'ont suivi nos pères ! Tu verras les deux rois, les dieux *Varuṇa* et *Yama*, qui se plaisent aux libations.

« Rends-toi auprès des Pères ! demeure avec Yama dans ce ciel suprême que tu as bien mérité ! Laisse-là tout ce qui est mal, puis retourne à ta demeure, et prends un corps éclatant de lumière !

« Échappe par le vrai chemin aux deux chiens pâles à quatre yeux, fils de Saramâ, et rends-toi auprès des Pères, qui se réjouissent réunis à Yama.

« Contre ces chiens aux quatre yeux, tes deux gardiens, qui suivent la piste des hommes, entoure-le, ô Yama ! de ta protection, et accorde-lui un salut sans douleurs. »

RIGVÊDA X. 16. 1, 2, 3, 4.

« Ne le brûle pas, ô Agni ! ne lui fais pas de mal ! ne déchire ni sa peau, ni ses membres. Quand tu l'auras pénétré [1], ô toi qui connais les êtres ! alors envoie-le vers les Pères.

« Oui, quand tu l'auras pénétré, alors tu pourras le remettre

[1] *Littér.* : quand tu l'auras cuit.

aux Pères. Quand il aura passé à l'autre vie, il pratiquera fidèlement le culte des dieux.

« Que ton œil s'en aille au soleil, ton âme au vent! Vas au ciel, vas à la terre, selon ta volonté! vas dans les eaux si tu le préfères! Tes membres reposeront auprès des plantes salutaires. »

« La portion immortelle (de son être)! réchauffe-la de ta chaleur, pénètre-la de ta flamme éclatante, ô Dieu du feu! Prends une forme heureuse pour la transporter au monde des hommes pieux! »

« Laisse retourner vers les Pères celui qui s'est approché de toi avec des libations. Que doué d'une vie nouvelle, il reprenne sa dépouille, qu'il s'unisse à son corps!

« Si l'oiseau noir, la fourmi, le serpent, ou un animal de proie, t'ont causé quelque dommage, Agni te guérira, ainsi que Sôma qui est avec les sages pieux. »

RIGVÊDA X. 17. 3, 4, 5, 6.

« Que le prudent Pûshan te conduise, lui le berger du monde, auquel nul animal n'est immolé en sacrifice! Puisse-t-il te remettre aux Pères! puisse Agni te mener auprès des dieux dont la sagesse est grande! »

« Ayu [1], qui vivifie tous les êtres, te protégera. Que Pûshan aussi te protége à l'embranchement du chemin! Que le dieu Savitri te mène là où demeurent les justes, là où ils sont allés! »

« Pûshan, lui seul, connaît toutes ces régions; c'est lui qui nous conduit par des chemins sûrs. Qu'il aille en avant avec prudence comme un flambeau, lui, le héros accompli, le dispensateur de nombreux bienfaits! »

« Né au point de partage des eaux, au point de partage du ciel et de la terre, il connaît les deux demeures excellentes, et d'un pas ferme, il va de l'une à l'autre. »

[1] Le Dieu *vivant*.

RIGVÊDA X. 18. 10, 11, 12, 13.

« Vas vers la mère ! vas vers la terre, la large, l'immense, la bienfaisante qui est douce aux hommes pieux comme une jeune femme pleine de tendresse. Qu'elle te retienne loin du bord de la perdition ! »

« Ouvre-toi, ô terre ! ne lui fais aucun mal ! accueille-le avec tendresse ! qu'il te soit le bienvenu [1] ! Enveloppe-le, ô terre ! comme une mère entoure son enfant de son vêtement.

« Maintenant, que la terre amoncelée s'affermisse, et que mille fois la poussière s'y abatte. Puisse cette demeure être arrosée sans cesse de grasses libations, et lui servir de protection pour tous les temps ! »

« Je presse la terre sur toi, et, sans que tu le sentes, je place ce couvert sur ta tête. Que les Pères gardent cette tombe, et que Yama te concède là-haut une demeure nouvelle ! »

RIGVÊDA X. 154. 1, 2, 3, 4, 5.

« Pour les uns coule le pur Sôma, pour les autres le beurre clarifié, pour d'autres encore le miel excellent ; — rends-toi auprès d'eux tous ! »

« Ceux dont les austérités sont incomparables, ceux qu'elles ont conduits au ciel, ceux qui ont pratiqué la pénitence ; — rends-toi auprès d'eux tous ! »

« Ceux qui ont lutté dans les combats, ceux qui sont morts en héros, ceux qui ont offert mille sacrifices ; — rends-toi auprès d'eux tous ! »

« Ceux qui ont pratiqué le bien, aimé le bien, fait prospérer le bien, ô Yama ! les Pères aux pieuses austérités ; — rends-toi auprès d'eux tous ! »

« Les poëtes inspirés aux mille chants, les gardiens du soleil,

[1] Ceci rappelle les épitaphes romaines : *Amica tellus ! ut des hospitium ossibus !* — *Tu levis ossa tegas !* — *Ne gravis esse velis !* etc.

ô Yama ! les Richis aux pieuses austérités; — rends-toi auprès d'eux tous ! »

RIGVÊDA. X. 14. 2.

Les deux chiens de Yama, aux larges naseaux, au poil fauve, les insatiables, les deux messagers qui rôdent chez les hommes, ô puissent-ils encore aujourd'hui nous laisser voir le soleil, et nous concéder une heureuse vie !



LIVRE CINQUIÈME

LA VIE INTELLECTUELLE, MORALE ET RELIGIEUSE.

---

§ 351. — OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Sous ce titre un peu général, je me propose de compléter ce que nous pouvons savoir encore du degré de développement qu'avaient atteint les anciens Aryas sous le rapport des facultés de l'âme, et des connaissances diverses qui dépendent de leur exercice. Tout ce que nous savons d'eux jusqu'à présent nous les montre comme une race éminemment intelligente et morale, et leur organisation sociale en fournit déjà les preuves ; mais il serait intéressant de connaître plus spécialement les idées qu'ils se faisaient de la nature de l'âme, et des opérations de l'esprit, de savoir ce qu'étaient pour eux les notions morales du bien et du mal, ainsi que le sentiment du beau. Il importe aussi de rechercher ce qu'ils ont pu posséder en fait de connaissances réelles, fruits de l'expérience et de la réflexion, ou transmises par la tradition. On verra que cela se réduit à peu de chose, car il ne saurait être question de sciences proprement dites. Ainsi, leur système bien entendu de numération indique une certaine aptitude pour le calcul, leur manière de diviser le temps sup-

pose quelques notions fort simples d'astronomie, fondées sur l'observation du ciel. Leur médecine, par contre, n'avait sûrement rien de scientifique, bien qu'ils eussent quelque idée de la structure intérieure du corps humain. Elle ne consistait essentiellement qu'en procédés superstitieux, comme celle de beaucoup d'anciens peuples. Ils ne possédaient certainement aucune espèce d'annales historiques, puisque rien absolument n'indique qu'ils aient connu un mode d'écriture quelconque, et la poésie traditionnelle leur tenait sans doute lieu d'histoire. En fait de traditions du passé, ils en avaient une concernant le déluge, et l'homme sauvé de cette grande catastrophe, mais c'est la seule dont on puisse encore reconnaître les traces.

Tout cela serait fort insuffisant pour nous donner la mesure du développement intellectuel des anciens Aryas, et, à voir la pauvreté des résultats, on serait tenté de conclure à une assez médiocre activité de la pensée. Cependant on se tromperait sans doute, car il ne faut pas oublier que nous n'avons ici d'autre moyen d'investigation que les langues, et qu'ainsi bien des points de la question restent forcément inabordables. D'un autre côté, toutefois, la linguistique nous ouvre une voie plus sûre et plus féconde, en nous permettant de pénétrer directement jusque dans le domaine même de l'esprit et de ses facultés, et ici les résultats laissent peu de chose à désirer. Nous commencerons donc par ce que j'appellerai, en quelque sorte, une psychologie naturelle et primitive des anciens Aryas, pour passer ensuite au petit nombre de questions indiquées pour les connaissances réelles. La religion, vu son importance, sera l'objet d'un examen particulier.

CHAPITRE I

§ 352. — PSYCHOLOGIE PRIMITIVE.

Si la langue d'un peuple réfléchit fidèlement le monde dans equel il vit et se développe, elle est plus immédiatement encore l'expression de sa manière de voir et de sentir, puisqu'elle constitue la manifestation même de l'esprit. Les facultés de l'âme humaine sont, il est vrai, partout identiques en principe; la raison, l'intelligence, le sens esthétique et moral, obéissent partout aux mêmes lois générales ; mais leur degré de développement varie à l'infini suivant les temps et les races, et cette variété, qui donne à chaque peuple son caractère propre, trouve dans le langage son expression la plus directe. A côté de ce qu'on appelle la grammaire générale, qui se base sur la logique innée de l'esprit humain, on remarque autant de syntaxes particulières qu'il y a des langues distinctes. Le fond essentiel ne change pas, mais les procédés se modifient incessamment. Les mots même qui servent à désigner l'esprit et ses opérations, jettent un jour immédiat sur la manière dont on les conçoit, partout du moins où l'on peut reconnaître encore leur sens primitif. On peut ainsi, par leur analyse, se faire une assez juste idée du développement intellectuel, ou du moins des aptitudes de l'esprit, et des tendances morales du peuple qui les a créés à son usage. C'est ce que nous tenterons, dans la mesure du possible, pour les anciens Aryas,

car cette recherche n'est pas sans importance pour arriver à se rendre compte des destinées historiques de cette grande race.

On ne saurait contester, en effet, que dans le drame de l'humanité, le rôle principal n'ait été dévolu aux descendants des Aryas primitifs, les seuls peuples du monde qui aient eu constamment le génie du progrès. Tandis que, partout ailleurs, d'antiques civilisations s'éteignent, ou s'arrêtent pour décheoir, nous voyons chez les races ariennes, et à côté de défaillances partielles, une puissance de vie qui se révèle par des rénovations successives, et des développements incessants. Un fait aussi général ne peut s'expliquer que par des aptitudes propres à cette race, sans qu'il faille cependant les faire dépendre trop exclusivement de causes physiologiques. Les germes de ces aptitudes existaient-ils déjà chez les anciens Aryas, et leur langue en avait-elle reçu quelque empreinte encore reconnaissable ? Telle est la question qui se présente. Pour être traitée à fond, elle exigerait de grands développements, et je ne pourrai y toucher ici que par quelques points principaux.

On a souvent observé que les idées abstraites, et les choses qui ne tombent pas sous les sens, s'expriment figurément par des termes d'une signification concrète, et plus ou moins matérielle. Les exemples de ce genre abondent dans toutes les langues, et sont surtout frappants chez les races d'une culture peu avancée. C'est que nulle part le langage n'a été formé par des philosophes, et avec réflexion, mais par des hommes à impressions vives qui se traduisaient immédiatement en images. Or, ces hommes ne distinguaient pas, dans le sentiment complexe de la vie, les éléments d'une double nature, et ils s'attachaient instinctivement à ce qui frappait leurs sens. Ainsi, l'âme n'était pour eux que le souffle vital, la pensée qu'une vue, une parole ou un mouvement intérieur, l'idée qu'une image visible, etc. Ces expressions figurées sont d'autant plus naïvement matérielles que la culture de l'esprit est moins avancée. Entre *parler dans le ventre* pour *penser*, comme dit, d'après Forster, le sauvage de l'Océanie, et le *cogitare* (de *co-agitare)* du Romain, qui peint le mouvement de

l'esprit, il y a une grande différence, bien que les deux expressions n'aient qu'un sens matériel. On pourrait déjà, de cette unique donnée, conclure à la supériorité intellectuelle du Romain sur le sauvage.

Dans la suite des temps, et avec les progrès de l'esprit humain, les termes de ce genre, sans disparaître du langage, tendent à perdre de plus en plus leur signification primitive pour prendre l'apparence de signes immédiats de l'idée. Quand nous parlons de l'*âme* ou de l'*esprit*, nous oublions que ces mots ne désignent en réalité que le *souffle*, et le nom de la *pensée* ne réveille point en nous la notion de *peser* ou de *balancer*, qui est celle du latin *pensare*. Parvenu à un certain degré d'indépendance et de vie propre, l'esprit se dégage de l'image pour aller droit à l'idée. On conçoit sans peine qu'en tenant compte des faits analogues, on puisse, par l'examen des mots, juger du degré de développement intellectuel qui correspond à une certaine époque de l'évolution d'une langue. C'est en appliquant ce principe au vocabulaire primitif des Aryas que nous pourrons en tirer quelques inductions sur les aptitudes qui les distinguaient déjà avant leur dispersion.

§ 353. — L'AME ET L'ESPRIT.

La synonymie de l'âme est très-variée dans les idiomes de la famille arienne, et son étude comparative prouve que cette variété existait partiellement déjà dans la langue primitive. La plupart de ces noms, par une assimilation très-naturelle, rattachent la notion de l'âme à celle d'un souffle; mais quelques-uns prouvent que les anciens Aryas déjà ont fort bien distingué l'âme pensante et spirituelle de l'âme physiologique et vitale : distinction importante qui ne se présente guère ailleurs [1]. Les termes de la pre-

[1] Les Hébreux, par exemple, ne l'ont pas faite, car *nephesh, nshâmâh, ruach*, *anima, spiritus*, dérivent tous de la notion de respirer.

mière espèce, de beaucoup les plus nombreux, ne sont pas tous anciens, et ont parfois leur étymologie dans les langues particulières. Ainsi, le sens propre de ψυχὴ, πνεῦμα, *spiritus*, est resté parfaitement clair. D'autres, communs à plusieurs langues ariennes, ne trouvent leur explication qu'aû moyen de racines conservées par le sanscrit. Quelquefois aussi, tel idiome a gardé la signification matérielle que tel autre à transportée au spirituel. On en verra des exemples dans les rapprochements qui suivent.

1.) De la rac. scr. *an*, spirare, dérivent *ana, âna*, souffle, et *anila*, vent; mais *ana* désigne plus spécialement le souffle vital, comme *prâṇa*, de *pra* + *an*, la respiration et la vie. Cf. *anavant*, vivant, animé. D'autres dérivés sont *anas*, être vivant, vie, *anu*, homme en général ; mais appliqué plus particulièrement aux races étrangères aux Aryas, de même que *âyu*, homme et vivant, vie, de *an* également avec la suppression usitée de l'*n* finale.

Les langues congénères, qui ont perdu pour la plupart la racine verbale, offrent plusieurs corrélatifs des dérivés au matériel comme au spirituel.

Ainsi, gr. ἄνεμος, souffle, vent ; mais φρὴν-ενος, âme, esprit, etc., φρόνις, intelligence, etc., si Benfey a raison de comparer le scr. *prâṇa*. (*Gr. W. L.* I, 119.)

Latin *animus* , *anima* , *animans* , *animal* , etc.; — peut-être aussi *inānis*, vain, vuide, c'est-à-dire sans souffle, sans vie, comme *inanimus*.

Irl. *anail*, respiration, souffle, cf. scr. *anila ;* mais *anam*, âme, anc. irl. *anim* , thème *anman*, dat. sing. *anmin* , dat. pl. *anmanaib*. (Cf. Stokes, Ir. Gl. n° 288). La rac., verbale peut être conservée dans *adh-anaim,* allumer (v. sup. p. 510), comme en armoricain *énaoui*, vivifier, et allumer. Si l'on pouvait s'en fier au dict. d'O'Reilly, l'irlandais aurait deux noms de l'homme, *an* et *ae*, qui correspondraient respectivement au sanscrit *anu* et *âyu*.

Cymr. *anal*, armor. *anal*, *énal*, souffle; mais *en*, *enaid*, *enydd*, *ener*, *enawr*, âme, vie, corn. *enef* = *enem*, id. ; armor. *éné*, *ineañ*, *inañv* = *inam*, id.

Goth. *us-anan*, expirare ; anc. all. *unst*, procella, turbo; mais

scand. *andi*, spiritus, *önd*, anima, anc. all. *ando*, *anadö*, zelus. Cf. pour le suffixe. le cymr. *enaid.*

Je ne trouve rien à comparer dans la branche lith.-slave, et les langues ariennes ne m'ont offert, comme rapprochements douteux, que le pers. *ân*, intelligence, et l'arménien *antsn*, âme, esprit.

2). Le scr. *âtman*, souffle, âme vitale, intelligence, puis, la personne, le soi, est encore obscur, quant à son origine. Pott (*Ét. F.* I, 196), présume une contraction de *â-vâtman*, rac. *vâ*, flare, et compare ἀϋτμήν, souffle. Benfey (*Gr. W. L.* I, 265), part d'une racine hypothétique *av* = *vâ*. Bopp (*Gl. scr.*) pense à la rac. *at*, ire, d'où dérive *atasa*, vent et âme; mais ailleurs (*Vergl. Gr.* I, § 140), il incline vers la racine *ah*, parler et reconnaître, et compare le goth. *ahma*, âme. Enfin, le Dict. de Pétersbourg, recourt à la rac. *an*, spirare, mais sans s'expliquer sur la formation de *âtman*, dont le *t* resterait énigmatique.

On voit que les hypothèses ne manquent pas, mais, d'après l'observation de Max Müller (*Anc. sansk. Litter*, p. 21), elles tombent toutes en présence du vêdique *tman*, zend *thman*, qui remplace souvent *âtman*, et où l'élision de l'*â* ne saurait être expliquée. Toutefois Müller ne tente aucune conjecture nouvelle. Il en est une, cependant, que je hasarde encore, et qui me paraît concilier bien des difficultés.

Je décomposerais le mot en question en *â-tman*, pour le rattacher à la rac. *tam*, étouffer, suffoquer, perdre le souffle, d'où *tamaka*, *tamana*, oppression, asthme. Ce sens, au premier abord, paraît le contraire de celui que l'on exigerait, mais il passe aisément à la signification de respirer fortement, *anhelare*, ce que l'on fait quand on étouffe. Nous pouvons d'ailleurs nous appuyer d'un rapport tout semblable entre l'anc. slave *duchati*, spirare, *dusha*, anima, et le russe *dushitĭ*, suffoquer, *dushenie*, suffocation, *dushnikŭ*, soupirail, etc., ainsi qu'entre le lith. *duszia*, âme, *dausa*, air, souffle, et *dùsti*, respirer avec effort, *dùsas*, respiration difficile, *dusulys*, asthme, etc. La transition de sens est ici manifeste. Les autres acceptions de la racine *tam*, confici

moerore, languescere, desiderare, cupere (cf. *tamata*, désireux, avide), s'expliquent par le double sens d'être oppressé, et d'*aspirer* à quelque chose, et *tama*, *tamas*, désigne l'obscurité en tant qu'elle produit un sentiment d'anxiété. Ainsi *âtman*, pour *â-taman*, de *â-tam*, et le vêdique *tman* pour *taman*, par une contraction analogue à celle de *dhmâ*, flare, pour *dham*, peut-être primitivement allié à *tam*, signifierait proprement une respiration forte et agitée, puis secondairement l'âme active et passionnée, de même que le grec θυμὸς vient de θύω = scr. *dhû*, agitare.

La rac. *tam* et ses dérivés, surtout ceux qui expriment l'obscurité, ont beaucoup de corrélatifs européens qu'il serait hors de propos d'énumérer ici. Je me borne à remarquer que le sansc. *âtman*, trouve son équivalent presque complet dans l'anc. saxon *athom*, ang.-sax. *aedhm*, anc. all. *âdum*, *âtum*, halitus et spiritus, all. mod. *odem*, *athem*, souffle, respiration, etc. Je ne sais si l'on peut y rattacher l'irlandais *adhm*, connaissance, science, *adhma*, peritus, que donnent Lhuyd et O'Reilly, et dont le sens serait plus abstrait. Quant au grec ἀϋτμὴν, et ἀτμὸς, ἀτμὴ, souffle, et vapeur, fumée qui suffoque, ils paraissent composés avec le préfixe *ava* au lieu de *â*.

3). J'ai parlé plus haut du gr. θυμὸς, l'âme et ses mouvements passionnés, colère, désir, etc., de θύω, agitare, commovere. Son corrélatif sanscrit *dhûma*, ne désigne que la fumée qui s'agite, de même que de θύω, dans l'acception de *suffire*, dérivent θῦμα, θύος etc., encens. Cf. *fūmus* (*f* pour *dh*), anc. sl. *dymŭ*, lith. *dúmas*, anc. all. *toum*, *taum*, etc. Une transition au spirituel, plus prononcée encore qu'en grec, se remarque dans l'anc. slave *dumati*, putare, rus. *dúmatĭ*, penser, croire, réfléchir, dénominatif de *dúma*, pensée, idée, conseil, pol. *duma*, id. Cf. lith. *dumà*, id., *dumóti*, penser, *dumti*, conseiller, etc. Cet accord fait présumer l'existence d'un ancien nom de l'âme qui se liait à la notion de mouvement actif et d'agitation.

4). J'arrive maintenant à un nom qui désigne l'âme ou l'esprit directement comme principe de la pensée, et qui, à ce titre, offre un intérêt particulier. Ce nom se rattache à la rac. *man*, putare,

cogitare, scire, meminisse, sperare, aestimare, desiderare, amare, laquelle, comme on le voit, s'applique à plusieurs facultés de l'âme, et dont les dérivés, soit verbaux, soit nominaux, sont répandus au loin dans toutes les langues de la famille. Ainsi :

Scr. *manas*, *mânasa*, esprit, intelligence, *mantu*, *manana*, *manishâ*, *mati*, id., mémoire, respect, etc., *manman*, désir, *manyu*, colère, *mâna*, orgueil, arrogance.

Zend. *man*, penser, *manaṅh*, esprit, cœur, pensée, *maini*, esprit, *mati*, *maiti*, pensée, *mainyu*, doué d'intelligence; pers. *man*, cœur, au moral, *mânâ*, opinion, imagination, *mânî*, présomption, égoïsme ; armén. *mid*, pensée = zend *maiti*.

Gr. rac. μεν, μένω, prét. μέμονα, vouloir, penser ; μέλλω, de μενιω, comme ἄλλος de *anya*. (Bopp, *Verg. Gr.* II, 550) ; μνάομαι, μνῆσαι, se souvenir = *mnâ*, forme secondaire de *man* ; μένος, courage, force d'âme, animus = scr. *manas* ; μέντωρ = scr. *mantar*, conseiller ; μάντις, prophète ; μῆτις, prudence, cf. scr. *mati* ; μανία, μῆνις, colère, cf. scr. *manyu* ; μνήμη, μνεία, souvenir, mémoire, etc., etc. [1].

Lat. *moneo*, *memini*, *mens*,-*ntis*, *mentio*, etc.

Anc. irl. *ménar*, *muinur*, puto (Zeuss, 444), *fo-menaid*, observatis, *fo-mentar*, scito (993); *cu-man*, scio (843), *cui-mnech*, memor (993), *menme*, anima, mens (34), thème *menman* = scr. *manman*, désir ; irl. mod. *meanma*, id., *méin*, ers. *mèinn*, esprit; *mian*, désir, volonté ; *meamna*, imagination, rédupl. de *men* ; *múnaim*, doceo (cf. anc. irl. *múntith*, eruditor), (Zeuss, 34) ; *s-muainim*, penser, *s-muaine*, pensée. — Anc. irl. *met*, *mitiu*, de *ment*, *mintiu*, à cause du *t* non aspiré, dans les composés *for-met*, memoria (Zeuss, 249), *der-met*, oblivio (762), *fo-imtiu*, pour *fo-mitiu*, cogitatio (763), *to-imtiu*, pour *do-mitiu*, id. (266), *ar-mitiu*, honor (7, 839). Cf. dans O'Reilly, *for-mad*, *far-mad*, envie, *dear-mad*, oubli ; et de plus *a-mad*, *ai-mid*, fou, idiot. = lat. *a-ment* ; cf. scr. *a-mati*, folie, ignorance, et les composés

[1] Lottner (*Z. S.* V, 398) rapporte ici le nom de la muse, μοῦσα, de μόντια. Cf. Pott, *ib.*, VI. 109.

analogues *durmati*, ignorant, idiot, *ati-mati*, orgueil, en zend *tarômaiti*, désobéissance, *pairimati*, doute ou fraude (Haug. *Gâth.* I, 161), etc. [1].

Cymr. *mynu*, *mynnu*, vouloir, corn. *man*, *menna*, id., armor. *menna*, penser, juger, vouloir; cymr. *myn*, *myniant*, volonté, *menw*, âme, esprit, *menwyd*, intelligence, *menwyn*, talent, *mwyn*. = irl. *mian*, affection; armor. *ménô*, *ménoz*, pensée, jugement, opinion, désir, *mének*, mémoire, etc.

Goth. *munan (man, munda)*, penser, vouloir, *ga-munan*, se souvenir, ags. *munan*, *maenan*, id., *manian*, monere; scand. *muna*, recordari, *mana*, provocare; anc. all. *manôn*, monere, *meinôn*, *meinjan*, noscere, putare, amare.—Goth. *muns*, pensée, *ga-munds*, *ga-minthi*, mémoire, *ana-minds*, conjecture, opinion; ags. *myn*, amour, *mynd*, esprit, *ge-mynd*, mémoire; scand. *muni*, animus, *munr*, discrimen, *minni*, memoria; anc. all. *meina*, *meinunga*, opinio, *minna*, amor, etc.

Lith. *minti (menù)*, penser, *isz-manyti*, comprendre, *nu-manyti*, percevoir, reconnaître, *pra-manyti*, inventer, etc.; *menas*, compréhension, *minējimas*, mémoire, *at-mana*, *at-mintis*, id., *isz-mona*, intelligence, *pra-mona*, invention, etc.

Anc. sl. *mĭnieti*, *mieniti*, putare, *po-minati*, meminisse; *mĭnieniie*, opinio, *pa-mĕti*, memoria. Cf. dial. néo-slaves passim.

Cette énumération, qui est loin d'être complète, suffit à montrer la grande extension de cette racine *man*, et de ses dérivés de toute espèce appliqués à l'esprit et à ses diverses facultés. Mais ce qui est à remarquer, c'est que les anciens Aryas y ont également rattaché le nom principal de l'homme en général, considéré comme l'être pensant.

Le sanscrit *manu*, en effet, désigne l'homme par excellence,

[1] L'anc. irl. *armitiu*, honor, mod. *airmid*, respect, honneur, cf. *airmine*, observance, culte, répond au scr. vêd. *aramati*, dévouement, obéissance, la dévotion personnifiée, en zend *ârmaiti*. Suivant le Dict. de P., le mot sanscrit est composé de *aram*, indécl. prêt, présent, disposé, convenable, et de *mati*. La prépos. irl. *ar*, *air*, prope, super = gaulois *are*, armén. et ossète *ar*, semble alliée à cet *aram* de *ar*, ire, comme aussi *ara*, rapide, etc (Cf. *Beitr.*, II, 90).

et, d'après une antique tradition, c'est aussi le nom du premier homme chez les Aryas. Je reviendrai plus loin sur cette tradition remarquable, mais ce que l'on peut déjà en inférer, c'est que *manu*, le penseur, s'entendait plus spécialement de l'homme de race arienne, tandis que le reste des humains, tenus pour inférieurs, étaient appelés simplement *anavas*, les vivants, à en juger par l'emploi de ce mot dans les Vêdas (Dict. de P. v. cit.). A côté de *manu* ou *manus*, on trouve les synonymes secondaires *manushya*, *mânusha*, *mânava*, descendant de Manu, et les composés *manuga*, *manubhû*, né ou provenu de Manu.

Il est singulier que ce nom de l'homme n'ait pas été retrouvé dans le zend, qui cependant a conservé la rac. *man*, et plusieurs de ses dérivés. Le zend *mashya* ou *maskya*, qui a été d'abord comparé par Burnouf et Lassen, paraît signifier mortel, d'après *amesha*, immortel[1]. Cf. le deer (du Caboul) *mîsh*, kashgar. *moashî*, homme. Le persan n'offre non plus aucune trace de *manu*, mais Klaproth *(As. polygl)* donne comme kourde *mano*, *manno*, et l'on trouve *moyne*, à côté de *moy*, dans l'ossète digorien.

Les langues classiques ont également perdu ce nom, sauf, peut-être, dans celui du *Minos* des traditions grecques, qui se rapproche, comme nous le verrons plus tard, du Manu indien par plusieurs points.

Par contre, il se retrouve clairement dans le goth. *man*, *manna*, commun à tous les dialectes germaniques, et dont l'ang.-sax. *mennisc*, anc. all. *mennisco*, all. mod. *mensch*, sont des formes dérivées. Le *Manu* traditionnel se reconnaît aussi dans le *Mannus* de Tacite, le père de toute la race.

Les idiomes celtiques n'offrent ici que des traces douteuses. Je serais fort tenté de rapporter à la rac. *man*, l'irl. *mná*, qui forme plusieurs cas de *ben*, femme (gén. *mnáa*, dat. *mnái*, nom. pl. *mnáa*, etc.). Cf. § 292, 7, 6 ; mais aussi Stokes (*Ir. Gl.* p. 122), qui présume une altération de *bnâvâ*, *banâvâ*, comme thème pri-

[1] Cf. Burnouf, *Yaçna*, p. 60 ; Lassen, *Ind. Alt.* I, 502, et notes p. 80.

mitif. Toutefois une forme *mânavâ* = scr. *mânavî*, femme, irait plus directement au but. — On peut, avec plus de sûreté, ramener à notre groupe le cymrique *mynw*, personne, individu, ainsi que le *Menw* des traditions bardiques que nous retrouverons par la suite.

Enfin, l'anc. slave *mãjĭ*, prononcez *monjĭ*, vir, pol. *mãż*, rus. *mujŭ*, etc., ne paraît être qu'une contraction du scr. *manuġa*.

§ 354. — PENSER, COMPRENDRE, CONNAITRE, SAVOIR.

Outre la racine *man*, l'ancienne langue en possédait déjà plusieurs autres pour exprimer l'activité de l'intelligence. D'après toutes les analogies connues, le sens primitif de ces racines doit avoir été plus ou moins matériel, mais il est souvent difficile à reconnaître. La recherche en est en tout cas intéressante au point de vue de la psychologie primitive. Pour la rac. *man*, par exemple, on a conjecturé, non sans probabilité, une affinité avec *mâ*, metiri, cf. *anu-mâ*, indicare, *upa-mâ*, comparare, *pra-mâ*, conjicere, *pra-mâ*, subst. vraie science, perception, conscience, *pra-miti*, id., *pra-mâna*, preuve, témoignage, etc. (Cf. Pott, *Z. S.* VI, 102.) La pensée, en effet, peut être considérée comme la mesure que l'esprit applique aux choses, et notre *penser* = *peser*, n'a pas d'autre signification. Si je comprends ici, dans une même investigation, des fonctions intellectuelles que l'analyse philosophique distingue avec raison, c'est que les limites qui les séparent s'effacent fréquemment dans les langues.

1). La rac. scr. *ći*, dans le sens de punire, ulcisci, a été déjà mentionnée au § 330, 1; j'y reviens ici pour la considérer dans son application plus générale à la pensée. Cette racine se présente sous plusieurs formes. D'abord *ći* (*ćikêti* et *ćinôti*) percipere, perspicere, perscrutare, avec *ni* et *vi*, id., avec *ar*[illegible], recordari, avec *apa* et *ava*, venerari, etc. Cf. *ki*, noscere (Dhâtup.), et le vêdique *kí*, lequel, suivant Pânini, remplace so[illegible]

vent *ći* (*ćây*) dans l'acception de considérer avec crainte et respect. (Dict. de P.). De ce *ći* (*ćâyati*), dérivent *ćâyu*, respectueux, et *ćâyitar* qui voit, qui examine. Une autre forme augmentée de cette racine est *ćit*, *ćint* (*kit*), cognoscere, animadvertere, meditari, etc. De *ći* vient *ćiti*, esprit, compréhension, mais de *ćit*, *ćitti*, *ćitta*, pensée, intelligence, attention, *ćêtas*, esprit, conscience, et phénomène, apparence[1], *ćêtana*, esprit, âme, intelligence, etc. A *ćint* (*ćintay*) appartient *ćintâ*, pensée, *ćintana*, action de penser, *ćintaka*, penseur, connaisseur, etc.

Les trois formes de cette racine se retrouvent dans les langues congénères avec les acceptions ci-dessus, savoir :

Scr. *ći*, *ki* ; lat. *s-cio*, *scientia*, etc. ; irl. *cim*, *cighim*, je vois, à l'impér. *ci*, vois ; dans Zeuss (839), *ad-ci*, *at-chi*, videt, novit, *ad-cet*, videtis, *ad-cethe*, videretis, *ad-chither*, videtur. De là peut-être *ciall*, intellectus, *cialtar*, intelligitur (Zeuss, 22).

Scr. *ći* (*ćâyati*) ; — anc. slave *ćaiati*, *ćieiati*, expectare, *ćaianiie*, expectatio. — Scr. *ći* (*ćikêti*) ; — anc. sl. *ćekati*, expectare. Scr. *ći* (*ćinôti*) ; anc. sl. *ćiniti*, ordinare, *ćinŭ*, ordo, etc. Pour le gr. τίω, τίνυμι, voy. § 330, 1.

Scr. *ćit* ; — zend *ćisti*, *ćiçti*, science, de *ćitti* ; pers. *chit*, id. ; anc. sl. *ćitati*, colere, *ćisti*, id., *ćĭstĭ*, honor, lith. *czéstis*. Scr. *kit* = *ćit* ; — lith. *ketēti*, se proposer, avoir en vue, *ketējimas*, *ketinnimas*, intention ; de plus *kytras*, *kytrus*, intelligent, rusé, anc. sl. *chytrŭ*, artificialis. Cf. scr. *ćitra*, de *ćit*, speciosus, clarus, versicolor.

Scr. *ćint* ; — lith. *kintēti*, *kentēti*, souffrir, supporter, *kentybe*, souffrance, chagrin. Cf. scr. *ćintâ*, dans l'acception plus spéciale de pensée triste. — Irl. *ciata*, opinion, jugement, *ciatach*, estimé, pour *cianta* = *cênta*, à cause du *t* non aspiré.

Quant au sens primitif de cette racine, il est sans doute conservé encore en sanscrit, où *ći* signifie proprement *colligere*, en persan *ćîdan*. La transition au spirituel était facile. *Colligere*

[1] Cf. *kêtu*, lumière, phénomène, signe, et aussi intelligence, suivant Benfey. (Samav. Gl.) de *kit* = *ćit*, suiv. le Dict. de P. de *ki* = *ći*.

mente exprime l'opération par laquelle l'esprit saisit l'objet avec ses attributs dans l'unité de conception. Le latin *concipere*, *comprehendere*, et l'allemand *begreifen*, sont des expressions analogues.

2). Scr. *vid*, scire, nosse, cognoscere, explorare, etc. De là *vidâ*, *vidyâ*, *vêda*, *vitti*, etc., science, *vidita*, *vidvas*, *vêttar*, un sage, etc., etc. Cette racine appartient à toutes les branches de la famille arienne, avec une multitude de dérivés. Je me borne à indiquer principalement les formes verbales.

Zend *vid*, scire, intelligere.

Gr. ἴδω, εἴδω, savoir et voir, ἰδέα, aspect, vue, image et idée.

Lat. *video*, etc.

Anc. irl. *fit*, *fet*, dans *ro fitir*, scit, *ni fitir*, nescit, *ro fetar*, scio (Zeuss, 489); mais *fiad* = *fêd*, dans *fiadnisse*, testimonium (id. 22), et *fiadu*, deus, thème *fiadat* = scr. *vêdant*, sciens (Stokes, *Beitr*. I, 457.) Le *t* ou *d* non aspiré semble indiquer la forme *vind*, mais l'irl. mod. *fiadh*, témoin, *fiadhaim*, faire savoir relater, etc., aspire bien le *d*. — Cymr. *gwydd*, science, *gwyddau*, enseigner; armor. *gwézout*, *gouzout*, savoir, *gwiziek*, savant, etc.

Goth. *vitan*, ags. *witan*, scand. *vita*, anc. all. *wizan*, scire, etc.

Lith. *wysti* (*wydau*), voir, *weidas*, *waidas*, aspect, vue visage, etc. Cf. anc. prus. *waist*, savoir, *waidimai*, nous savons, etc.

Anc. sl. *vidieti*, videre, *viedieti*, intelligere, etc. Cf. dial. néoslaves passim.

La signification primitive de *vid* a-t-elle été celle de voir, matériellement parlant, comme semblent l'indiquer le grec, le latin et le lith.-slave? Cela est possible, de même que pour l'hébreu *iâda*, et *rââh*, vidit et cognovit; mais en tout cas, la transition au spirituel remonte à l'époque de l'unité. L'acception de voir elle-même n'est peut-être point la plus ancienne, et peut tirer son origine de celle de invenire, obtinere, qui appartient encore au sansc. *vid* (*vindati*). C'est, en effet, par la vue et la connaissance que l'esprit *trouve* l'objet, et se l'approprie en quelque sorte.

3). Scr. *ġnâ* (*ġânâti*), cognoscere, animadvertere, scire; *ġnâna*, connaissance, *ġnâtar*, connaisseur, etc.; racine aussi répandue et riche en dérivés que la précédente. Je n'en compare également que les formes principales.

Zend *jnâ*, scire; pers. *zan*, dans *zanîr*, intelligent, savant; kourd. *zánim*, scio. (Lerch. *Gl.* II, 143), ossèt. *zónun*, scire, armén. *dzanel*, id.

Gr. γνω, dans γιγνώσκω, γνωτός, γνῶσις, γνωστήρ, etc., avec perte du γ, νόος, νοῦς, νοέω, etc.

Lat. *co-gnosco*, *nosco*, *nōvi*, *gnārus*, *gnāvus*, etc.

Anc. irl. *gen*, dans *ad-genammar*, cognoscimus (Zeuss, 840); *gne* dans *aith-gne*, recognitio (840), *etar-gne*, cognitio (847), *gná*, dans *gnáth*, *gnás*, mos, consuetudo (19, 749), etc. Cf. dans O'Reilly, *gnia*, science, *gnó*, connu, fameux, peut-être aussi *na*, âme, avec perte du *g*, comme dans le sanscrit *nâ*, science, pour *ġnâ*, le gr. νόος, etc. — Cymr. *gnaw*, *gnawd*, coutume, *gnodi*, *gnotâu*, accoutumer.

Langues german. deux formes *kan* et *knâ*. Goth. ags. anc. all. *kunnan*, scand. *kunna*, scire, au prés. *kann*, avec une foule de dérivés; ags. *cnâwan*, angl. *know*, anc. all. *chnâan*, *chnâjan*, cognoscere, *bi-chnât*, cognitio, etc.

Lith. *żinóti*, savoir, connaître, *żina*, connaissance, etc.

Anc. sl. *znati*, cognoscere, *znatelĭ*, cognitor, etc. Dial. néo-slaves passim.

On a remarqué, dans toutes les langues ariennes, que les racines corrélatives à *ġnâ*, connaître, et à *ġan*, naître, confondent si bien leurs formes et leurs dérivés, qu'il est parfois difficile de les distinguer avec sûreté. Cela conduit à présumer une affinité primitive entre les significations. On peut croire, en effet, que les anciens Aryas se sont représenté la connaissance en quelque sorte comme la naissance de l'esprit, car, pour l'esprit, être c'est connaître. Une autre transition de sens s'observe dans les langues germaniques, où *kan* (*kunnan*), signifie à la fois connaître et pouvoir, de même que le scand. *kná*, posse = *ġnâ*, d'où *knár*, strenuus, répond à l'ags. *cnâwan*, anc. all. *chnâan*, cognoscere.

Cette subordination de la puissance à l'idée est bien conforme au génie de la race germanique.

4). Scr. *budh* (*bhôdati*), animadvertere, cognoscere, scire, cogitare, certiorem facere, excitare; *budh* (*bôdhyatê*), expergisci, *bôdhay*, causat. expergefacere, monere; *budh* (*bundhati*), aussi *bund*, sensibus percipere, videre, audire. Dérivés, *buddhi*, *bôdhi*, intelligence, *buddha*, *budha*, un sage, *bôdha*, science, réveil, etc.

Zend. *budh*, videre, *fra-budh*, caus. expergefacere = scr. *pra-budh*.

Gr. πεύθομαι, πυνθάνομαι, chercher, demander, remarquer, observer, entendre, etc. — Pour le π au lieu de β cf. πυθμήν et scr. *budhna*, racine, πείθω, et *badh*, lier, etc.

Irl. *budh*, intelligent, sage (O'R.); cymr. peut-être *bodd*, volonté, consentement.

Goth. *biudan* (*baud*, *budun*), jubere, mandare = monere, excitare; ags. *beodan*, scand. *biôda*, id., anc. all. *piutan*, *biutan*, jubere, offerre.

Lith. *budēti*, *bùsti* (*bùdu*, *bundu*), veiller, *budrus*, éveillé, au physique et au moral; *budinti*, réveiller.

Anc. sl. *buditi*, excitare, expergefacere, *bŭdieti*, vigilare, *bŭdrŭ*, alacer; rus. *budítĭ* et *bdietĭ*, pol. *budzić*, etc.

Cette racine *budh* semble avoir exprimé plus spécialement le mouvement ou l'excitation de l'esprit qui accompagne la perception et la conscience de soi. On pourrait d'après cela conjecturer un rapport primitif avec la rac. *badh* (*bîbhatsatê*), moveri animo, irasci, et urgere, vexare. Cf. *bubhutsatê*, désidér. de *budh*, et, pour le changement de la voyelle *mad* et *mud*, laetari, *kshad* et *kshud*, frangere, etc.

5). Scr. *midh*, *mêdh*, *mith*, *mêth*, *mid*, *mêd*, intelligere, scire (Dhâtup.). Cf. vêd. *mêdha*, sagesse, *mêdhira*, sage.

Zend *mith*, intelligere; cf. *madha*, intelligence, prudence, *mâdh*, metiri, et *vi-mâdh*, mederi.

Gr. μέδομαι, penser à, avoir soin de, etc.; μήδομαι, imaginer, projeter, etc.

Lat. *meditor*, réfléchir, *medeor*, remédier, guérir.

Anc. irl. *midiur*, puto (Zeuss, 444), *midithir*, dijudicat (445), *midus*, présent relatif, qui médite (Stokes, *Ir. Gl.* p. 121); mais pourquoi le *d* non aspiré, tandis qu'il l'est dans le cymrique *meddwl* = *medhûl*, penser, imaginer, et pensée, intention ?

Goth. *mitôn*, penser, considérer, *mitôns*, pensée, etc. Cf. *mitan* (*mat, mêtun*), mesurer ; scand. *met*, consilium.

Les variations de la dentale, et de la voyelle radicale, ne permettent pas de regarder tous ces rapprochements comme sûrs, ni de ramener ces termes divers à une même racine. Ces variations, qui se montrent déjà dans le sanscrit et le zend, doivent être fort anciennes, et rendent difficile la recherche d'une signification primitive. Il est certain que plusieurs des formes ci-dessus se rapprochent d'un groupe de racines qui signifient mesurer, et où la dentale offre des variations analogues ; scr. *mâḍ*, zend. *mâdh*, lat. *met*, goth. *mit*, etc. ; mais cela ne suffit pas pour expliquer tous les cas. L'acception de *obviam venire*, qui appartient aussi au sanscrit *mêth*, *mêdh*, a pu également passer à celle de comprendre, c'est-à-dire d'aller à l'objet de la connaissance, ou de remédier, c'est-à-dire d'aller à l'encontre du mal. La question restera douteuse tant que la formation des racines elles-mêmes sera entourée d'obscurité.

6). Un groupe intéressant, bien que moins étendu que les précédents, se compose comme suit.

Lat. *tongere*, = nosse, scire (Festus), *tongitio*, = notio.

Irl. *tuigim*, comprendre ; *tuigse*, intelligence, science ; anc. irl. *togu*, *tucu*, intelligo, eligo (Zeuss, 437). — Corn. *thugy*, méditer.

Goth. *thankjàn*, penser, réfléchir ; *thunkjan*, penser, croire ; ags. *thencan*, scand. *thenkia*, anc. all. *danchjan*, cogitare, *dunchjan*, videri, etc.

Le latin nous met sur la voie du sens originel, car *tongere* est allié de près à *tangere*, proprement prendre, saisir. Cf. la rac. scr. *tanġ*, *tanć*, contrahere, coarctare. Nous disons de même *saisir* pour *comprendre*, et cette transition est analogue à celle que nous avons conjecturée pour le n° 1.

7). Il y aurait encore bien des observations à faire sur les divers noms plus isolés de la pensée, de la connaissance, de l'âme intelligente, etc., dont l'origine obscurcie s'éclaire par la comparaison des langues. Je dois me borner à quelques exemples.

a). La rac. scr. *av*, amare, desiderare, juvare, etc., cf. lat. *aveo*, prend avec *ud* et *pra*, le sens de faire attention à quelque chose (Dict. de P.), et le Dhâtup. lui attribue directement celui de cognoscere, scire. De *av*, dans l'acception d'aimer, dérive *ûma*, = *av* + *ma*, ami, compagnon, mais aucun terme sanscrit ne se rattache à celle de connaître ou savoir. En lithuanien, toutefois, nous trouvons *úmas*, intelligence, esprit, sens, au plur. *umai*, pensées ; et en anc. slave *umŭ*, mens, *umĭnŭ*, intelligens, *umieti*, scire, *raz-umŭ*, intellectus, etc. Ce sont là, bien probablement, des dérivés de *av* par le suffixe *ma*, ce qui confirmerait la signification donnée à cette racine par les grammairiens indiens.

b). La rac. scr. *aç*, primitivement *ak*, permeare, occupare, donne naissance à des dérivés qui expriment le mouvement rapide, la force pénétrante, l'acuité, etc. Le synonyme *aksh*, n'en est qu'une forme désidérative, et de là vient sans doute *akshi*, *aksha*, *akshan*, l'œil au regard qui pénètre l'espace, et *aksha*, âme, connaissance [1].

C'est à la racine simple *aç*, qu'il faut, je crois, rapporter le goth. *aha*, intelligence, νοῦς, d'où *ahjan*, penser, juger, ainsi que *ahma*, esprit, πνεῦμα, all. moyen *achme*. Cf. anc. all. *ahta*, meditatio, *ahtôn*, ags. *ehtian*, putare, opinari, meditari, etc. L'idée-mère est probablement celle de mouvement rapide que l'on associe souvent à l'esprit. Cf. scr. *turaga*, esprit, littér. qui va vite, de même que nous disons rapide comme la pensée. A cette racine

[1] Le gr. ὄχος = ὤψ, ὠπὸς, œil, lat. *oculus*, lith. *akis*, anc sl. *oko*, etc., ne sont pas immédiatement comparables avec le scr. *akshi*, *aksha*, comme l'est peut-être le gr. ὄσσος, inféré de quelques cas obliques, ou ὄκκος, pour ὄξος. Le synonyme ὄμμα pour οχμα, est formé exactement comme le goth. *ahma*, spiritus (vid. infra). Ces noms de l'œil appartiennent directement à la rac. *aç*. Par contre, le goth. *augô*, etc. que l'on compare ordinairement, me semble avoir une tout autre origine. Voy. l'art. qui suit.

de mouvement se rattache aussi le goth. *ahva*, fleuve, anc. all. *aha*, allié au latin *aqua*, cymr. *ach*, etc. Le cymrique *aches* désigne de même à la fois l'esprit, et un flux, un torrent.

c). La rac. scr. *ûh*, animadvertere, intelligere, speculari, d'où *ûha*, *ûhâ*, considération, examen, deviendrait régulièrement *ûg* en germanique, et il semble dès lors qu'on doit y rattacher les noms de l'œil, goth. *augô*, cf. *augjan*, ostendere, ags. *eage*, scand. et anc. all. *auga*, etc., que l'on ne saurait, par aucun artifice, ramener soit au sanscrit *akshi*, soit à *oculus*, *oko*, *akis*, etc. Je soupçonne aussi une affinité plus éloignée avec le goth. *hugs*, intelligence, d'où *hugjan*, penser, *and-hugjan*, révéler, *af-hugjan*, aveugler, tromper, *ga-hugs*, pensée, etc. Cf. ags. *hyge*, scand. *hugr*, anc. all. *hugu*, *hugi*, et leurs nombreux dérivés. Sans rien conjecturer sur la nature de l'*h* préfixée, je me borne à remarquer que *augô* et *hugs*, *hugjan*, sont entre eux dans un rapport analogue à celui de *ausô*, oreille, et *hausjan*, entendre, anc. all. *ôra* et *hôrjan*, etc., où l'*h* n'appartient sûrement pas à la racine, comme le prouve la comparaison du latin *auris*, du lith. *ausis*, du slave *ucho*, etc.

D'après ces rapprochements, la rac. *ûh* semblerait avoir eu dans l'origine la signification de voir, puis de faire attention, considérer, examiner, penser, etc.

§ 355. — VOULOIR.

La volonté est de toutes nos facultés celle dont l'action est la plus simple, et la plus immédiate ; aussi les termes qui l'expriment sont-ils en petit nombre, et deux racines seulement se présentent ici comme ayant eu cours dans la langue primitive.

1). La plus généralement répandue se rattache au sansc. *vṛ*, *var*, velle, optare, proprement eligere, ce qui ramène la notion de la volonté à celle de choix. C'est le zend *vĕrĕ*, eligere, petere.

Dans toutes les langues européennes, la forme *val* a remplacé *var*. Ainsi :

Gr. βόλομαι, βούλομαι, vouloir, βουλῆ, volonté, etc.

Lat. *volo, velle, vult, voluntas,* etc.

Irl. *ail,* pour *fail,* ers. *àil,* volonté. Cf. *tol, toil,* id., suivant Stokes (*Ir. Gl.* p. 105), composé avec la préposition *do,* et pour *do-fol,* primitivement *du-valâ.*

Cymr. *gwyll, gwyllis,* volonté, *e-wyll,* id., *ewyllu,* vouloir ; armor. *ioul* et *iouli.*

Goth. *viljan,* ags. *willan,* scand. *vilia,* anc. all. *wellan,* all. mod. *wollen,* etc. De plus, avec l'acception de choisir, goth. *valjan,* scand. *velia,* anc. all. *weljan,* etc.

Lith. *wále,* volonté, etc.

Anc. sl. *velieti,* velle, *volia,* voluntas. Dial. néo-sl. passim.

2). Scr. *vaç* (*uç*), velle, proprement desiderare, amare. De là *vaça,* autorité, suprématie, et désir, *uçig,* qui veut, dévoué, zélé, etc.

Zend *vàç, uç,* id. ; *vaça,* volens, potens, et voluntas, *vaçna,* désir, *uça, uçi,* intelligence, *uçañh,* qui veut.

Jusqu'à présent, cette racine, n'a été retrouvée en Europe que dans le grec ἑκών (ἑκοντ) ; pour ϝεκων = scr. *vaçant,* volens, ἑκόντης, subst. volontaire, ἑκοντί, adv. volontairement, etc. (Pott. *Et. F.* I, 268.)

§ 356. — SE SOUVENIR.

Chez les hommes des premiers âges, la mémoire a joué un rôle beaucoup plus important qu'aux époques postérieures. Avant l'invention de l'écriture, c'est à la mémoire uniquement qu'étaient confiées toutes les traditions nationales et religieuses, toutes les lois et coutumes, toute la poésie. Aussi cette faculté de l'âme, que nous plaçons à un rang inférieur, et que nos langues plus

ernes désignent volontiers d'une manière indirecte [1], était assimilée, par les anciens Aryas, à la pensée même, et de exprimée par une racine spéciale.

). Nous avons vu, en effet, que la rac. *man* signifie memie, aussi bien que cogitare, et que le dérivé *mati* désigne à la la mémoire et l'intelligence. La forme secondaire *mnâ* (*ma*-), comme *ǵnâ* de *ǵan*, *dhmâ* de *dham*, prend un sens en lque sorte intensitif ou itératif, repetere, celebrare, et s'appliplus tard à l'étude mnémonique des livres sacrés.

'est là exactement le gr.. μνα, dans μνάομαι, μνήσκω, μέμνημαι, ι μνήμη, μνῆσις, mémoire, souvenir, μνῆμα, monument, μνημοσύνη, venir, personnifiée dans Mnémosyne, comme la mère des ses. Le latin *moneo*, rappeler à la mémoire, d'où *monitum*, *umentum*, etc., est proprement un verbe causatif, faire pen-, et la forme redoublée *memini*, *meminisse*, d'un présent in-*memino*, exprime d'une autre manière le renouvellement de pensée. Cf. *reminiscor*.

'irl. *cuimhne*, mémoire, *cuimhnighim*, se souvenir, est comé de *co*, cum, et de la rac. *men* ou *man*. Cf. anc. irl. *cu-man*, (Zeuss, 843), *cuimnech*, memor (993), *cuimnigedar*, reministis (843). Mais on trouve aussi la racine simple dans *meanma*, moire et esprit. Cf. cymr. *mynag*, commémoration, et armor. *nek*, mémoire.

Les langues slaves combinent la rac. *man* avec *po* ou *pa*, sub, undum ; anc. sl. *po-mĭnati*, meminisse, *pa-mętĭ*, memoria, anc. irl. *for-met*, id. ; rus. *pa-miatĭ*, pol. *pa-mięć*, ill. *pa-t*, et *uz-po-mena*. De même, en lithuanien, *pa-minklas*, souir, et avec *at* = lat. *re*, *at-mintis*, mémoire, *at-minti*, *at-si-nti*, se souvenir.

2). La racine qui exprime directement l'activité de la mémoire, en sanscrit *smṛ*, *smar*, meminisse, memoria tenere, reminisci, ordari, puis secondairement desiderare. De là *smara*, *smaraṇa*,

[1] Par exemple le lat. *recordari*, faire revenir au cœur, l'all. *erinnern*, faire ren-, l'anglais *recollect*, recueillir, le franç. *se rappeler*, *se souvenir*, etc.

mémoire, *smṛti*, id., et loi traditionnelle, code de lois confié à la mémoire.

Le zend, qui ne connaît pas le groupe initial *sm*, offre cette racine sous la forme *mĕrĕ*, meminisse, d'où *mĕrĕta*, *marĕthra*, commémoration, *mĕrĕtâr*, celui qui se souvient de la loi, memor.

En grec, où le groupe *sm* est usité, l'*s* initiale a cependant disparu, sans doute par suite de la réduplication, dans μέρμερω, μερμαίρω, avoir souci, être inquiet, délibérer, μέρμηρα, inquiétude, anxiété, etc. Le sens primitif semble conservé dans les μέρμερα ἔργα d'Homère (*Il.* X, 48, 289), que l'on traduirait mieux par exploits *mémorables* que par *ardua facinora*. L'épithète de μέρμερον, que donne Oppian au chien de chasse (*Cyn.* I, 409), ne peut guère désigner que l'animal qui se souvient bien. Benfey (*Gr. W. L.* II, 38), rapporte également ici μέριμνα, souci, réflexion, ainsi que μάρτυς ou μάρτυρ, le témoin qui se souvient.

Le latin, qui n'a pas le *sm* initial, a redoublé aussi la racine dans *memoro*, *memor*, *memoria*, etc.

Au sansc. *smaraṇa*, dans l'acception de souvenir triste, regret, répond exactement l'irl. *smuairean*, tristesse, chagrin, *smuaireanach*, triste, pensif. Cf. sans *s*, *mearadh*, affliction, *meorughadh*, méditation, etc. L'irl. *meamhair*, mémoire, n'est peut-être pas emprunté du latin, à en juger par le cymr. *myfyr* = *mymyr*, méditation, étude, et l'armoricain *évor*, *énvor* = *émor*, mémoire.

Le goth. *mêrjan*, annoncer, faire connaître, d'où *mêrs*, célèbre, *mêritha*, renommée, est comparé par Bopp avec le causat. sansc. *smâray*, faire souvenir, et il est à remarquer que *smṛta*, vanté, célèbre, a le même sens que *mêrs*. Cf. *us-mêrnan*, devenir célèbre. Au gothique se rattachent l'ang.-sax. *maera*, scand. *maer*, anc. all. *mâri*, notus, famosus, *mâri*, *mârida*, fama, *mârjan*, adnunciare, all. mod. *märe*, *märchen*, tradition, conte, etc.

Les langues lith.-slaves ne m'ont rien offert de sûr à comparer.

La signification primitive de cette racine *smar*, reste tout à fait obscure, et a dû l'être déjà au temps de l'unité arienne.

§ 357. — OBSERVATIONS.

La pensée, la volonté et la mémoire constituent les trois facultés principales de l'esprit, et nous venons de voir que les anciens Aryas, non-seulement les distinguaient par des racines particulières, mais avaient pour la pensée et l'âme une abondance de synonymes qu'on trouverait difficilement ailleurs. De plus ces racines abstraites, qui d'ordinaire se rattachent clairement à quelque notion plus ou moins matérielle, avaient déjà perdu pour eux, en bonne partie, les traces de leurs origines premières, ce qui indique à la fois un usage prolongé, et une conception nette et directe des idées qu'elles exprimaient. Schlegel observe quelque part du sanscrit, qu'il est, en quelque sorte, imprégné de métaphysique ; et il le doit sans doute à l'influence du génie indien, mais aussi, à coup sûr, à l'héritage de la langue primitive. On peut en dire autant du grec et de l'allemand, qui ont développé dans des directions propres les germes transmis par le fond commun. Si ces trois peuples ont été créateurs en fait de philosophie, c'est qu'ils ont trouvé un secours puissant dans un organe admirablement préparé pour l'expression de la pensée ; mais cet organe lui-même était un résultat des aptitudes intellectuelles de la race primitive. Les anciens Aryas n'étaient sûrement pas des philosophes, mais ils avaient tout ce qu'il faut pour le devenir [1].

[1] Une preuve remarquable de cette métaphysique instinctive de l'ancienne langue, se trouve dans la manière dont elle a exprimé la notion de l'être. Tandis que le verbe *être* manque a plus d'un idiome, qui se contente de le sous-entendre, les anciens Aryas possédaient deux racines distinctes, *as*, et *bhû*, l'une pour l'être abstrait, et faisant fonction de copule, l'autre pour l'être concret, réel, qui devient et subsiste. Cette distinction éminemment philosophique tend déjà à s'effacer dans le sanscrit et le zend, où *bhû*, *bû*, remplace parfois *as*, mais le grec l'a maintenue intacte en séparant nettement les racines ἐς et φύ pour être et devenir. Les autres langues européennes les ont, en général, confondues dans la conjugaison du verbe

C'est dans l'union de la pensée et de la volonté que réside le principe du progrès, qui distingue si éminemment notre race. Sans l'impulsion active de la pensée qui cherche, la volonté s'immobilise dans ce qui est acquis ; sans la volonté qui réalise, la pensée se perd dans une stérile contemplation. Si les peuples de l'Europe ont constamment progressé, c'est que l'équilibre des deux éléments s'est maintenu chez eux d'une manière remarquable, tandis qu'il a été troublé plus ou moins chez leurs frères de l'Orient.

La mémoire aussi a dû être en grand honneur chez nos premiers pères, comme la gardienne des traditions, et sa vigueur, acquise par une longue pratique, s'est transmise intacte, pendant bien des siècles, à leurs descendants. C'est ainsi que les Grecs, qui faisaient de Mnémosyne la mère des Muses, ont pu conserver pendant 400 ans les poëmes d'Homère par la tradition orale. C'est ainsi encore que les Indiens, par un tour de force qui tient à tel point du miracle qu'on a quelque peine à l'admettre, ont transmis à travers un nombre indéterminé de siècles, et avec une fidélité scrupuleuse, les hymnes du Rigvêda, ainsi que l'immense littérature qui les accompagne [1]. Tout ce qui, chez eux, appartenait à la tradition religieuse et sacrée, était appelé *çruti*, ce qui a été entendu, puis conservé par la mémoire, tandis qu'ils désignaient directement par *smṛti*, souvenance, toute la littérature juridique et profane [2]. Des faits analogues se présentent, comme on le sait, chez les Gaulois et les Germains. Ne serait-ce pas là ce qui explique pourquoi les peuples ariens n'ont pas inventé l'écriture ? Forts de leur virtuosité mnémonique, ils n'en ont pas senti le besoin, tandis que les Égyptiens, les Sémites et les Chi-

substantif. Quelques-unes ont emprunté plusieurs temps à d'autres racines, comme les idiomes néo-latins à *stare*, et les langues germaniques à la rac. *vas*, commorari. Ce dernier fait peut faire présumer, avec Bopp, une affinité originelle entre le sansc. *as*, esse, et *âs*, sedere, morari, qui s'emploie quelquefois pour être. (*Vergl. Gr.* II, 372.) Le sens primitif de *bhû* est plus obscur. Un rapport avec *bhâ*, apparere, conspici, ne serait pas impossible, malgré la différence des voyelles.

[1] Cf. Max Müller. *Anc. sansk. Litter.*, 497 et suiv.

[2] *Ibid.* 75, 86 et suiv. Cf. Manu, I, 108.

nois y ont eu recours de très-bonne heure, pour venir en aide à des facultés moins exercées.

§ 358. — LE SENTIMENT MORAL DU BIEN ET DU MAL.

La plus grande diversité règne dans les langues ariennes pour exprimer les notions du bien et du mal, et cela s'explique par le fait que ces notions se rattachent à des idées très-différentes les unes des autres, et la plupart sans rapport direct avec le sentiment moral. On voit ainsi l'opposition du bien et du mal équivaloir tour à tour à celle du plaisir et de la douleur, de l'amour et de la haine, de la force et de la faiblesse, de la vérité et de l'erreur, de la beauté et de la laideur, etc. Beaucoup de ces termes sont obscurs quant à leur origine, et peu propres à nous éclairer sur l'objet de nos recherches. Il ne s'agit pas d'ailleurs de prouver que les anciens Aryas ont connu et pratiqué les principes de la morale innée à tous les hommes ; cela s'entend de soi-même. Ce qu'il importe de rechercher, c'est si l'on peut revendiquer encore pour l'ancienne langue quelque terme qui nous révèle les idées morales attachées au bien et au mal.

Je n'en connais, à dire le vrai, qu'un seul exemple suffisamment sûr, mais assez caractéristique, parce qu'il montre que les anciens Aryas considéraient le mal comme une souillure, ce qui ne peut s'entendre qu'au moral.

Le sansc. *mala*, péché, nomin, *malam*, signifie littéralement boue, saleté, et comme adjectif, *malas*, *malâ*, *malam*, sale, puis misérable. De là *malina*, sale, sordide, noir, puis vil, mauvais, dépravé, souillé de vices ou de crimes, etc. On y reconnaît sans peine le latin *malus*, *mala*, *malum*, qui, au neutre, est pris substantivement. Ailleurs, et dans le sens de mal, il ne paraît se retrouver que dans les langues celtiques, en irl. *maile* (O'R. d'après un ancien glossaire), en cymr. *mall*, *mallt*, *mallon*, avec beaucoup de formes secondaires ; mais cela suffit, avec le sanscrit et

le latin, pour assurer la haute ancienneté de cette acception figurée [1].

La même transition de sens se remarque dans le sansc. ***kalka, kalusha***, boue, saleté, et péché. Cf. ***kalana, kalanka***, tache, souillure, et *kâla*, noir ; pers. *kalé*, boue ; gr. κελαινὸς, noir ; armor. *kalar*, boue ; anc. sl. *kalŭ*, lutum, *kalĭnŭ*, sale, *kaliati*, souiller, etc. — La transition au moral semble se retrouver dans l'irl. erse *col*, *coill*, péché, inceste.

Le sanscrit possède encore d'autres termes analogues, tels que *panka* et *kardama*, boue et péché, mais qui n'ont ailleurs de corrélatifs que dans la première acception. Cf. armor. *fank*, boue, et lat. *cerda*.

Si le mal était regardé comme une souillure, il est probable que, par antithèse, le bien devait se rattacher à la notion de pureté. Le sansc. *puṇya*, en effet, a le double sens de pureté et de vertu morale et religieuse, ou, comme adjectif, de pur et de vertueux. La racine est sans doute *pû* (*punati*), purificare, dont *puṇ* (*puṇati*), Dhâtup, ne paraît être qu'une forme secondaire. Cf. lat. *pūrus*, *pŭtus*, et *pūnio*, *poena*, gr. ποίνή (Pott, *Et. F.* I, 217), la punition comme purification.

Pour la notion du péché comme chute, cf. § 322, 3.

Il y aurait beaucoup d'observations intéressantes de détail à faire sur les termes nombreux qui concernent la vie morale, le bien et le mal, la vertu et le vice, la conscience, le repentir, etc. ; mais ces termes, en grande partie de formation plus récente, appartiennent à l'histoire morale des peuples particuliers, et n'entrent pas dans le champ de nos recherches.

[1] *Mala*, boue, dérive d'une rac. *mal*, *mar*, broyer, déjà mentionnée au § 202, 1. Cf. pour le sens secondaire, le gr. μὸλύνω et μορύσσω, souiller, μέλας, noir, l'irl. *smal*, boue, saleté, l'ang.-sax. *mal*, *maal* anc. all. *meil*, tache, *ga-meiljan*, polluer, le lith. *molis*, argile, *smalà*, goudron, anc. sl. *smola*, le rus. *marati*, souillir, salir, et beaucoup d'autres termes qui appartiennent au même groupe.

§ 359. — LE SENTIMENT DU BEAU.

L'instinct du beau, comme celui du bien, existe à des degrés divers chez toutes les races d'hommes, et on ne saurait douter qu'il n'ait existé également chez les anciens Aryas. Je ne m'arrêterai donc pas à en rechercher les preuves linguistiques. Les noms du beau se confondent souvent avec ceux du bien, mais ils se lient plus fréquemment à la notion de briller. Leur variété est par cela même considérable, vu celle des racines qui expriment l'action de la lumière. Quelques-uns se rapportent aux impressions que la beauté produit sur notre âme, et ce sont les plus intéressants au point de vue psychologique. Il en est un, en particulier, qui mérite d'être signalé comme ayant appartenu très-probablement à la langue primitive, et comme pouvant, dans ce cas, nous donner en quelque sorte la mesure de la vivacité du sentiment esthétique chez les anciens Aryas. Il ne s'agit, il est vrai, que d'un mot isolé, dont l'étymologie ne peut être que conjecturale, et je ne la donne ici que comme telle.

Je veux parler du latin *pulcer* ou *pulcher*, dont l'origine est restée jusqu'à présent fort incertaine. Le rapprochement que l'on a proposé avec le gr. πολύχροος, multicolore, n'est pas soutenable, et la dérivation de *polire* que suggère Pott (*Et. F.* II, 556), ne satisfait guère davantage. Ce qui me plaît mieux, comme préparant la solution que j'ai en vue, c'est que Pott divise le mot latin en *pul-cer*, en l'assimilant à *ludi-cer*, *volu-cer*, et aux substantifs composés avec *crum*, *lava-crum*, *volu-crum*, *simula-crum*, etc. Je dis composés, parce que Pott, avec toute raison (ib. p. 365), rapporte ces prétendus suffixes à la rac. scr. *kṛ*, *kar*, facere, ce qui les identifie parfaitement avec le *kara*, des composés sanscrits analogues, tels que *bhâskara*, brillant, *bhayankara*, terrible, etc. Cf. le persan *gar*, *gâr*, qui s'emploie de même. Il ne

reste ainsi à rendre compte que du *pul* initial qui doit renfermer le vrai sens du mot.

Le sanscrit *pula* ou *pulaka* désigne l'horripilation, non pas, comme nous l'entendons, causée par le frisson de l'effroi, mais comme symptôme qui accompagne un vif sentiment de plaisir, un transport d'extase. De là *pulakin, pulakita,* qui a les cheveux hérissés, c'est-à-dire joyeux. C'est là aussi ce qu'exprime le sanscrit *harsha, harshaṇa,* joie, plaisir, vif, de *hṛsh,* erectum esse de capillis [1]. Le corrélatif latin *horreo, horresco,* s'applique plutôt à la terreur, mais parfois aussi à l'étonnement et à l'admiration. Ainsi le partic. *horrendus* a un tout autre sens dans l'*horrenda virgo* de Virgile, que dans monstrum *horrendum.* Le sanscrit *hṛsh* s'emploie tout particulièrement quand il est question du transport causé par une belle poésie; et quand le barde épique entonne ses chants, les auditeurs charmés l'écoutent *hṛshitâs,* c'est-à-dire les cheveux hérissés d'admiration. De là l'épithète de *Lômaharshaṇa,* littér. l'horripilateur, donnée à l'un des rhapsodes qui figurent dans le Mahâbhârata. Cela rappelle tout à fait le *frisson mêlé de crainte* dont parle Platon dans le Phèdre, comme d'un effet produit par la vue du beau. Les impressions esthétiques, chez les races primitives et les hommes du midi, ont une énergie tout autre que chez nous autres civilisés du nord.

Pour en revenir au latin *pulcer,* il semble difficile de ne pas y voir un ancien composé contracté de *pulocer* ou *pulicer,* formé comme *ludicer,* et avec le sens primitif qu'aurait en sanscrit *pulakara,* c'est-à-dire qui cause l'horripilation. Cela paraît d'autant plus probable que la rac. *pul,* magnum, altum esse vel fieri, *pûl,* accumulare (Dhâtup), alliée sans doute à *pṝ,* implere, d'où *puru, pulu,* multus, etc., se retrouve dans plusieurs mots latins, tels que *pōpulus,* l'arbre élevé (cf. t. I, 224), *pulex* = scr. *pulaka,* l'insecte qui se multiplie beaucoup (ib. 413); *populus,* le peuple qui en fait autant (§ 306, 2), etc. Toutefois la signification spé-

[1] Cf. irl. *gairsen,* frisson de crainte, horreur = scr. *harshaṇa;* anc. all. *gruisón,* horrere, *gruslih,* ang.-sax. *grislic,* horridus, etc.

ciale de *pula*, horripilation, ne se serait maintenue que dans le *oul* de *pulcer*, où elle n'était plus comprise.

Si tout ce qui précède n'est pas illusoire, nous aurions ici un curieux indice de la vivacité des impressions que le beau réveillait chez les anciens Aryas, race éminemment imaginative et poétique, comme le montre d'ailleurs toute la contexture de sa langue, et l'abondance de ses mythes religieux.

CHAPITRE II

§ 360. — LA NUMÉRATION.

La formation des noms de nombre remonte partout à la plus haute antiquité. Aucun idiome connu n'en est complétement dépourvu, bien que certains sauvages très-abrutis ne sachent pas compter au delà de cinq, et même de trois. La comparaison des termes numériques est un des moyens les plus simples pour s'orienter au début dans le classement des familles de langues. La famille arienne en est un exemple frappant, car aucune autre catégorie de mots n'y offre un ensemble aussi complet de concordances. Le tableau comparatif de ces noms de nombre a été déjà présenté si souvent qu'il serait inutile de le répéter ici. Je me bornerai donc à quelques remarques sur ceux de ces noms qui peuvent jeter du jour sur la nature de ce système de numération.

C'est un problème difficile de rechercher les origines des noms de nombre; car, d'une part, il n'est pas aisé de se figurer à priori à quelle signification matérielle l'idée abstraite de chaque nombre a été rattachée dans le principe, et de l'autre, les termes numériques, partout très-anciens, et par suite de leur fréquent usage, ont subi des altérations quelquefois considérables. Pour les langues ariennes, cette question a été abordée par plusieurs des

linguistes de l'Allemagne [1]; mais leurs conjectures diffèrent considérablement, et, si quelques points ont été éclaircis, d'autres restent; et resteront toujours fort obscurs. Moi-même, il y a plus de vingt ans, j'ai essayé de la traiter dans un mémoire présenté à l'Institut pour le concours du prix Volney, et qui a obtenu une mention très-honorable. Cependant je ne l'ai point publié, parce que je l'ai jugé trop hypothétique à quelques égards. C'est à ce mémoire que j'emprunte quelques-unes des considérations qui suivent, et qui me semblent encore avoir en leur faveur un certain degré de probabilité.

§ 361. — LE NOMBRE CINQ.

Je commence par ce nombre à cause de son importance pour tout le système de la numération, dont il constitue la base naturelle chez beaucoup de peuples divers. Je dis la base naturelle, parce qu'elle se rattache évidemment au nombre des doigts de la main, dont on se servait pour compter. De là les coïncidences assez multipliées que l'on remarque, dans les langues de l'ancien et du nouveau monde, entre les noms du cinq, et ceux de la main, et dont on verra plus loin des exemples.

Ce fait, observé depuis longtemps, a conduit plusieurs linguistes à chercher une origine semblable pour le sanscrit *panćan*, cinq, et ses corrélatifs indo-européens; mais ils sont loin de s'accorder sur la route étymologique à suivre.

Benary, le premier, dans les *Jahrbücher f. wiss. Kritik*, 1833, p. 49, a cru reconnaître dans *panćan*, le sansc. *pâṇi*, main, en composition avec la particule enclitique *ća* = lat. *que*, gr. τε. Pour

[1] Par Benary, Bopp, Lepsius, Benfey, et surtout Pott, soit dans ses *Etym. Forschungen*, soit principalement dans sa *Zählmethode*, publiée en 1847, ouvrage d'une vaste érudition, qui embrasse toutes les langues connues, et que je regrette de n'avoir pu consulter à temps pour en tirer de précieux renseignements. D'ailleurs, en ce qui concerne les nombres ariens, ses conjectures sont restées essentiellement ce qu'elles étaient dans les *Etym. Forschungen*.

un terme isolé, ce serait là toutefois une formation des plus bizarres. On comprend que *pâṇi* seul eût pu signifier cinq, mais par quel motif aurait-on dit : *et la main ?* Le sens logique d'une pareille expression venant à la suite du quatre ne serait pas cinq, mais *neuf*, c'est-à-dire la main ajoutée à quatre. C'est peut-être par ces raisons que Benfey, qui d'abord avait accepté cette étymologie (*Gr. W. L.* I, 542), l'a modifiée ensuite (ib. II, 233), en présumant pour *ća*, la signification de nombre, de sorte que *panća*, pour *pâṇića*, serait *le nombre de la main*. Cela vaudrait miéux sans doute si le sens conjecturé pour *ća* était moins hypothétique, mais la rac. *ći*, accumulare, qu'allègue Benfey, n'a jamais l'acception de compter. Enfin, l'*â* long et l'*ṇ* cérébrale de *pâṇi*, sont encore des objections de quelque importance.

C'est par une voie toute différente que Lepsius, en 1836 [1], a cherché dans *panćan* le nom de la main ; mais sa dissertation, d'ailleurs pleine de vues ingénieuses en ce qui concerne le cophte et les langues sémitiques, repose tout entière sur l'hypothèse peu démontrée de certaines affinités primitives entre ces idiomes et le sanscrit. Je puis d'autant mieux me dispenser d'une exposition détaillée que je doute fort que le savant égyptologue ait persisté dans ses vues. Il suffira de dire qu'il part d'un thème imaginaire *kvam*, auquel il rattache également l'hébreu *chamêsh*, cinq, etc., et le sansc. *panćan*, pour comprendre par quelles transitions phoniques violentes il arrive à son but [2].

D'un autre côté, Pott et Bopp ont proposé des étymologies de *panćan* ou *panća*, où la main n'a plus rien à faire, mais qui semblent bien aventurées. Le premier (*Et. F.* I, 276), pense à une dérivation de *upa-ni-ći*, accumuler, avec le sens de *aufgehäuftes*, monceau, tas [3], ce qui ne caractériserait guère le nombre cinq. Le second (*Vergl. Gr.* II, 73), regarde comme possible que *pan* soit pour *pam*, et *pam* pour *kam*, reste de *êkam*, un, tandis que *ća*

[1] *Zwei sprachvergl. Abhandl.*, Berlin, 1836, p. 116, 136.

[2] Pott, dans sa *Zählmethode*, p. 150 et suiv., a réfuté longuement toute cette hypothèse de Lepsius.

[3] De même *Zählmethode*, p. 123.

ait un débris de *ćatvâr*, quatre, ou bien, au contraire, *pan* pour
:, un reste du nombre quatre, et *ća* un reste de *êka*, de sorte
: *panća* signifierait 1 et 4, ou 4 et 1. Malgré mon respect pour
torité de ces deux maîtres, j'avoue que tout cela me paraît un
forcé.

Après tant de conjectures tout au moins fort incertaines, on en
ient, non sans soulagement, à l'étymologie simple et ration-
le des grammairiens indiens qui rapportent *panćan* à la rac.
(*panćatê*), extendere. Le sens qui en résulte est aussi clair que
sfaisant. En comptant sur les doigts, et en arrivant au cinq,
les étendait tous ensemble. Lassen, qui ne se montre pas fa-
: en fait d'étymologies, adopte celle-ci sans hésitation [1], et on
ait bien fait de s'y tenir dès le début. Ainsi *panćan*, dans l'ori-
e, a dû être synonyme de *pankti*, série, ligne, assemblage,
st-à-dire des cinq doigts, ou peut-être désigner la main en-
'e. En faveur de la première hypothèse, on peut s'appuyer de
que *pankti* s'emploie en composition comme équivalent du
nbre dix, *panktigrîva* = *daçagrîva*, qui a dix cous, épithète du
nt Ravana; quant à la seconde, on peut alléguer l'affinité de
sieurs noms de la main, étendue ou fermée, dans les langues
générès.

Le persan d'abord nous offre *panǵah* avec les diverses signi-
tions de main avec les doigts étendus, griffes étendues d'un
au, mais aussi de paume de la main et de poing. De là, se-
dairement, la notion de saisir qui se montre dans *panǵah*,
chet, filet, lierre, etc., et *panǵah kardan*, prendre, saisir. Cf.
h. *fahan*, anc. all. id., et *fangôn*, capere, d'où très-probable-
nt le nom du doigt *figgrs*, *fingar*, etc.; et l'anglais *fang*,
ffe. Le *ǵ* persan est affaibli de *ć* comme dans *panǵ*, cinq =
ćan. A la même racine appartiennent sans doute πυγμή et *pug-*
:, poing, en tant que la main avec tous les doigts, comme le
san *panǵah*. Ici la gutturale primitive est adoucie devant la
ale du suffixe, et l'*a* changé en *u* par l'influence de la nasale

[1] *Anthol. sansk.*, p. 254. — *Panćan*, quinque, a *panć*, a digitis quinque extensis.

supprimée, exactement comme dans le zend ***pukhdha***, quintus, pour ***pankta***, de ***panćan***. Cf. lith. ***penktas***, quintus, de ***penki***, quinque. L'anc. slave ***pęstĭ***, pol. ***pięść***, rus. ***piastĭ***, pugnus, semble provenu de ***penksti***, avec suppression de la gutturale, et une *s* intercalée devant le *t*, comme dans d'autres cas, où *stĭ* répond au suffixe sanscrit *ti*, et *stvo* à *tva*. (Cf. Schleicher, *Kirchensl.*, p. 137.) Dans *pętĭ*, pol. *pięć*, rus. *piatĭ*, etc., cinq, la gutturale est changée irrégulièrement en dentale, comme pour le gr. πέντε

Ce qui achève de donner à cette étymologie un haut degré de vraisemblance, c'est, comme je l'ai dit, l'analogie de beaucoup de langues, où les noms du cinq et de la main sont identiques ou alliés de près. J'en ai réuni un certain nombre d'exemples que je fais suivre sans prétendre être complet.

	Cinq.	Main.
Asie.		
Tibétain.	*la.*	*lag.* (Klaproth, *As. polyg.* 349.)
Siamois.	*ha.*	*he.* (*Id.* Atlas, LIX.)
Korièke.	*mylgin.*	*mylgalgen.* (*Id.* L.)
(divers dialectes.)	*myllanga.*	*mingilen.*
	myllygen.	*mingilgin*, etc.
	minlanka.	
Archipel indien. et Océanie.		
Langues malaies et polynésiennes diverses.	*lima.*	*lima.* Humboldt, *Kawi Spr.* II,
	rima.	*rima.* Buschmann, *Langue des îles* [...]
	dima.	*nima.* *quises*, etc., 152.
	nima.	
Afrique.		
Berbère (Nubie).	*digga.*	*iddega.* (Seetzen. *Ling. Nachlass*, 247
Bambara.	*dulu.*	*bulu.* (Dard. *Dict. Wolof* et *Bambara*
Amérique.		
Guarani.	*popetei.*	*po* (*nepetei*, une). (Balbi. Atlas).
Kiriri.	*mibihemisa.*	*mysa*, (*bihe*, une). (*Id.*)
Moxo.	*nübupe.*	*nubupé.* (*Id.*)
Betoï.	*rucomoso.*	*rucomosi.* (*Id.*)
Aravaque.	*abbatekabbunu.*	*üikabbunu* (*abba*, une). (*Id.*)
Maypure.	*papetaerricapiti.*	*nucapi* (*papeta*, une). (*Id.*)

Amérique.	Cinq.	Main.
Yarura.	*caniichino.*	*icchi* (*canaame*, une). *(Id.)*
Cochimi.	*nagannatejuep.*	*nagana* (*tejueg*, une). *(Id.)*
Mexicain.	*macuilli.*	*maitl* (*cuilli*, image, forme[1].)
Cahita.	*mammi.*	*mama.* (*Nouv. Ann. d. voy.* IV, 224.)
Mosquito.	*matasip.*	*mita.* (*Amer. Ethnol. soc.* II, 224.)
Natchez.	*shpedee.*	*ispeshe* (*Id.* p. 94.)
Tchouktche.	*tatlimat.*	*tatlichka.* (*Id.* p. 104.)
Skwale.	*tsilats.*	*tshalash.* (*Id.* p. 119.)
Kolouche.	*ketshin*, etc.	*katschin.* (Vater, *Mithrid.* III, 3e partie 224.)

De quelque manière que l'on interprète *pančan*, comme main, ou comme série des doigts, il semble bien prouvé que, chez les anciens Aryas, la main a été l'instrument de la numération, et a servi à désigner le cinq comme le premier échelon du système décimal. Le verbe πεμπάζειν s'emploie dans Homère (*Od.* IV, 413), pour compter par cinq, et plus tard pour compter en général [2]. Ceci va se confirmer par l'origine probable du terme arien qui exprime le dix.

§ 362. — LE NOMBRE DIX.

Le sanscrit *daçan*, primitivement *dakan*, et ses corrélatifs, ont été l'objet de diverses conjectures étymologiques que je m'abstiens d'exposer, pour m'en tenir à celles de Lepsius et de Bopp, lesquelles me paraissent approcher le plus de la solution que je crois la véritable [3].

Ces deux éminents linguistes s'accordent à diviser *daçan* en *da-çan*, et à voir dans *da* une altération de *dva*, deux, semblable

[1] Cf. *cuiloa*, peindre, *et tequacuilli*, statue, où *te* est pour *tetl*, pierre, comme *ma* pour *maitl*, dans le cinq. (Vocab. de Ternaux Compans. *Nouv. Ann. des Voy.* IV, 35, 286.)

[2] Le lapon. *lokket*, finl. *lukea*, compter, se lie de même à *lokke*, dix; et le bambara *adang*, compter, semble allié à *tank*, dix.

[3] Pour les autres, cf. Pott. *Et. F.* I, 276. Benfey. *Gr. W. L.* II, 211. Grimm, *D. Gramm.*, II, 17, etc.

à celle qui se remarque dans le grec δι, δω, l'irl. *dá*, etc.; mais ils diffèrent quant à l'interprétation du second élément. Lepsius y cherche un nom de la main, et Bopp un reste du nombre cinq qui, suivant lui, aurait une autre signification. (Vid. sup.) Ainsi *da-çan*, de *da-kan*, serait une contraction de *dva-pançan*, pour *dva pankan*, c'est-à-dire deux cinq (*Vergl. Gr.* II, 77) ; conjecture un peu hardie, mais qui reviendrait à donner le sens de deux mains, ou de deux séries de doigts, si notre explication de *pançan* est bien la bonne.

Lepsius, de son côté, part du goth. *taihun*, dix, ou plutôt du thème plus complet *têhund*, qui s'est maintenu dans les dizaines à partir de 70, et, après avoir identifié *tai*, *tê* avec *tvai*, deux, il considère *hund* comme un corrélatif du goth. *handus*, main [1]. Le rapprochement est, en effet, frappant, et je le crois fondé ; mais je ne puis suivre Lepsius dans la marche qu'il adopte pour le justifier, et pour laquelle il revient au *kvam* hypothétique qui lui a servi à expliquer le cinq.

Si le goth. *hun* de *taihun*, *hund* des dizaines, *hunda* des centaines, est bien le nom de la main, il faut en trouver une racine qui puisse rendre compte également des formes très-divergentes que prend cet élément dans la numération des langues congénères, en se combinant avec le deux pour le dix, et de nouveau avec les autres nombres pour la série des dizaines jusqu'à cent. Ainsi, en sanscrit, *çan*, *çat*, *çata*, *çati*, en grec κα, κατι, κοσι, κατο, κοντα, en latin *cem*, *ginti*, *gînta*, *centu*, en anc. irl. *cat*, *cet*, en cymr. *cent*, *geint*, *can*, en armor. *gent*, *gont*, *cant*, en lith. *szimti*, *szimta*, en anc. slav. *săti*, *sŭto*, etc. Tous ces débris du nombre dix, auxquels il faut ajouter encore le goth. *gus* du *tigus* des décades, doivent pouvoir se rattacher étymologiquement, de près ou de loin, au goth. *handus*, main, pour justifier l'hypothèse en question.

Or, il n'est pas besoin pour cela de recourir au *kvam* imaginaire de Lepsius, car on trouve en sanscrit même une racine

[1] *Zwei spr. Abhandl.*, p. 116, 149 et suiv.

çam, de *kam*, d'où dérive un nom de la main *çama*, pour *kama*. Au transitif et au causatif *çamay*, cette racine signifie sedare, quietare, et *çama* désigne la main qui apaise en caressant. Cf. *çamaka*, adj. qui tranquillise, pacifie. Le sens primitif semble avoir été celui de passer doucement la main sur quelque chose, tout comme pour le gr. κομέω, κομίζω, soigner, puis orner, et κόμη, *coma*, est la chevelure arrangée par le mouvement caressant de la main. A cette même racine appartient probablement le lithuanien *kumstis*, *kumczia*, qui a pris improprement l'acception de poing, comme le persan *panǵah*, etc.

Le sansc. *çama*, main, ne saurait rendre compte directement des formes diverses énumérées plus haut; mais on reconnaît sans peine que la rac. *çam* peut avoir donné naissance à plusieurs synonymes de *çama*, tels que *çanta*, *çanti*, comme *kanta*, *kanti* de *kam*, ou *çata*, *çati*, avec perte de l'*m*, comme *nata*, *nati*, de *nam*, ou *gata*, *gati*, de *gam*, etc. L'existence de quelques synonymes de ce genre n'est pas d'ailleurs tout à fait hypothétique. Le goth. *handus*, probablement pour *hanthus* (cf. plus loin *hundi*), représenterait exactement *kanta*. Un second corrélatif semble se trouver dans l'irlandais *ciotán*, ou *ciotóg*, la main gauche, c'est-à-dire la petite main, par opposition à la droite qui est plus forte (Cf. § 344, 3). L'*o* de la diphthongue ne figure ici que par suite de la concordance des voyelles exigée par les suffixes diminutifs *án* et *óg*. Le thème simple est donc *cit*, de *cint* à cause du *t* non aspiré, et ce *cint*, qui doit avoir signifié main, répondrait à *kanti*, ou *kanta*.

Ainsi, d'après ce qui précède, le nombre dix a pu avoir primitivement trois formes différentes signifiant également *deux mains*; savoir *dvakama*, *dvakanti*, ou-*ta*, et *dvakati* ou-*ta*.

La première doit être écartée, bien qu'elle semble expliquer le lat. *decem*. Il est peu probable, en effet, que le latin seul ait gardé un ancien composé qui aurait disparu partout ailleurs, et je crois plutôt que *decem* a perdu le suffixe *ti* de la forme qui suit.

La seconde, *dvakanti*, puis *daçanti*, se retrouve presque in-

tacte dans l'anc. slave *desēti*, dix (*s*=*ç*), et le lith. *dészimtis*. Ce dernier semble même avoir conservé l'*m* de la rac. *çam*, ordinairement changée en *n* devant la dentale, ce qui appuie l'hypothèse d'un ancien *decemti* latin pour *decem* [1]. Ici se place également le goth. *têhund*, thème *têhundi*, pour *têhunthi* [2], dans les composés avec 7, 8, 9 et 10, et, par conséquent, *taihun*, dix, qui n'en est qu'une forme diminuée. Et, comme *taihun* répond au sanscrit et zend *daçan*, il est probable que ce dernier est provenu de *daçanti*, réduit d'abord à *daçant*.

Quant au gr. δέκα, il est difficile de savoir à quel thème il se rattachait dans l'origine; mais, comme le goth. *tigus* des dizaines de 20 à 60, thème *tigu*, est sûrement une provenance de *taihun* avec perte de la nasale, il est à croire que δέκα a remplacé un ancien δέκαν = scr. *daçan*, etc. Les noms celtiques du dix, anc. irl. *deich*, cymr. *dec*, *deg*, etc., ont eu sans doute une terminaison nasale. C'est ce qu'indique l'irl. moyen *deichenbar*, dix personnes, formé comme *nonbar*, neuf personnes, où *deichen* répond à *daçan* (Cf. Stokes, *Ir. Gl.*, p. 72). Le cymrique *deng*, dix, à côté de *deg*, semble avoir transposé la nasale, et le *c* non aspiré de l'anc. irl. *déc*, *deac* (Zeuss, 311), mod. *déag*, fait présumer également une forme *denc*, pour *decn*.

La troisième forme primitive, *dvakati*, paraît s'être maintenue dans le sanscrit *daçati*, *daçat*, avec l'acception de dizaine. Il pourrait, il est vrai, dériver immédiatement de *daçan* par le suffixe *ti*, mais on ne comprendrait pas pourquoi un substantif régulier et d'un sens clair, serait devenu indéclinable, comme l'est *daçati*. Il est plus probable que la signification primitive s'étant perdue, a été remplacée par celle de dizaine, qui semblait résulter d'une dérivation de *daçan*.

Pour former la série des nombres de 10 à 20, le dix reste en général intact en se composant avec les unités, sauf les altérations

[1] D'autant mieux que le latin conserve l'*m* devant le *t*, *emtus*, de *emo*, *sumtus* de *sumo*, etc.

[2] Le suffixe *ti* se présente en gothique sous les trois degrés de la dentale, *di*, *ti*, *thi*. (Bopp, *Vergl. Gr.*, 1re édit., p. 86.)

d'une origine plus récente[1]; mais, à partir de 20, et dès les temps les plus reculés, le dix a été mutilé de plusieurs manières pour éviter l'emploi incommode de composés trop longs. Ainsi, en sanscrit, *daçati* se réduit à *çati*, *çat*, et même à *ti*, c'est-à-dire au seul suffixe de l'ancien nom de la main. Le goth. *têhund* et *tigus*, conservent les deux éléments du composé, mais l'anc. all. *zôg*, en devenant parfois *zô*, ne garde absolument que le nom du deux. Le nombre cent, qui devrait être, en sanscrit, *daçadaçati*, ou-*ta*, s'exprime par *daçati*, ou plus simplement encore par *çata*, nom. *çatam*, le gr. *ἑ-κατόν*, le lat. *centum*, l'irl. *cét*, le cymr. *cant*, le goth. *hunda* (à côté de *taihuntêhund* le composé complet = deux fois deux mains), le lith. *szimtas*, l'anc. sl. *sŭto*, etc. Il n'y reste partout que le nom présumé de la main. Je laisse de côté les autres altérations variées du dix dans les langues congénères, où elles s'expliquent d'une manière analogue.

La signification primitive de *deux mains* pour le dix, qui résulte, non sans quelque probabilité, des considérations présentées, trouve ailleurs, comme pour le cinq, d'assez nombreuses analogies, surtout dans les langues américaines.

Chez les Koriékes du nord de l'Asie, le dix, *myngytkan*, *myngytke*, renferme le nom de la main, *myngakatc*, *mingilen*, etc., en composition avec *hyttaka*, deux, devenu *ytke*, *ytkan* (Klaproth, *As. Polyg.* Atlas. LVI). Cf. plus haut le nom du cinq.

Les Guaranis du Brésil disent *po-mocoi*, deux mains, comme *po-petei*, une main pour cinq (Balbi).

Les Aravaques de l'Orénoque ont *biamantekabbunu*, de *biamannu*, deux, et *ukabbunu*, main (Balbi).

Dans la langue cahita du Mexique, *uomammi*, dix, contient *uo*, deux, et *mammi*, cinq, de *mama*, main.

En cora, du même pays, *tamoâmata*, dix, renferme *moâmati*, main, mais le sens de *ta* m'est inconnu (Vater, *Ling. samml.* 357).

En mexicain, *matlactli*, dix, est composé de *maitl*, main, comme

[1] Ainsi, en français, le *decim* latin n'est plus représenté que par *ze*, dans *dou-ze*, *trei-ze*, etc.

ma-cuilli, cinq, et de *tlacatl*, homme, et signifie ainsi les (deux) mains d'un homme.

D'autres peuplades américaines, après les doigts des mains, continuent à compter par ceux des pieds, jusqu'à vingt. Les Yaruras désignent ce nombre par *cani-pume*, un homme, et *noeni-pume*, deux hommes, exprime le 40. Les Mosquitos disent de même *iwanaiska kumi*, un homme pour 20, et *iwanaiska-wal*, deux hommes, pour 40. En Lule, *iselujauon*, vingt, se compose de *is*, main, *elu*, pied, et *jauon*, tous.

Je n'ai trouvé aucun exemple clair de ce genre de formation du dix dans les langues de l'Océanie et de l'Afrique.

D'après l'ensemble de ces rapprochements, et de ces analogies, on peut se croire autorisé à conclure que les anciens Aryas ont formé leur système décimal en partant du nombre des doigts à l'aide desquels ils comptaient. On pourrait objecter, il est vrai, que le même nom de la main devrait figurer également dans le cinq et le dix ; mais cette objection, qui, d'ailleurs n'est pas absolue, tombe si l'on considère *pancan* comme ayant désigné dans l'origine la *série* de cinq doigts étendus.

§ 363. — LES UNITÉS INTERMÉDIAIRES.

Je ne veux pas m'engager ici dans une recherche approfondie de leurs origines probables, et je me contenterai d'indiquer brièvement les résultats les moins hypothétiques qui ont été obtenus à cet égard, ou auxquels j'ai été conduit par mon travail spécial.

Le nombre un, comme l'a démontré Bopp (*Vergl. Gram.* I[illegible]I. 55), s'est exprimé par des pronoms de la troisième personne, dont la variété, dans les langues ariennes, explique celle des noms de l'unité, scr. *êka*, zend, *aiwa* gr. ἕν, εἷς, lat. *unus*, goth. *ains*, etc. En commençant à compter sur les doigts, on disait *celui-ci* pour le premier.

L'origine du deux est plus incertaine, et Bopp s'abstient de toute conjecture. L'analogie de formation du sanscrit *dva, dvi,* avec *tva,* tû, tuus, *sva,* suus, *kva,* ubi, peut cependant faire présumer une origine pronominale, comme pour l'unité. On trouve, en effet, des traces d'un ancien démonstratif *da,* dans *adas,* celui-là, et celui-ci, composé de *a,* pron. + *da,* comme adv. là-bas, alors, ainsi que dans beaucoup de particules européennes, et l'autre élément pronominal *va,* se combine avec les pronoms *a, ê, i,* dans le zend *qva,* celui-là, le sansc. *êva,* ainsi (= zend. *aiva,* un), *iva,* comme, etc. (Cf. Bopp, l. c. II. 196.) *Dva* pourrait être ainsi une contraction de *dava.* Après avoir dit *celui-ci* pour un, il était naturel de dire *ceux-ci,* et avec le suffixe du duel, dans *dvâu,* δύω, *duo,* etc., *ces deux-ci,* pour deux.

Le trois, sansc. *tri,* etc., est rattaché par Bopp à la rac. *tṛ, tar,* transgredi, comme le nombre qui dépasse le deux (l. c. II, 67). Il y avait peut-être là quelque allusion plus matérielle au doigt du milieu, auquel on arrivait en disant trois, et qui dépasse les autres. Le féminin irrégulier, *tisṛ, tisar,* serait, suivant Bopp, affaibli d'une forme redoublée *titar,* ; mais on ne comprend pas bien pourquoi le féminin serait redoublé, et on pourrait peut-être mieux, avec Pott (*Et. F.* I, 276), y voir un synonyme de *tri,* composé de *ati-sṛ,* avec le même sens de transgredi.

L'analogie remarquable du féminin *ćatasṛ,* quatre, au masculin *ćatvar, ćatur,* avec *tisṛ,* trois, conduit Bopp (l. c. 68) à y chercher avec beaucoup de probabilité, un composé du trois avec *êka,* un, réduit à *ća* pour *ka.* Le quatre serait ainsi 1 + 3, formation qui se retrouve plus d'une fois dans d'autres langues. Toutefois, le *tvar* du masculin n'est pas facile à expliquer.

L'origine du six est encore fort obscure, vu l'ignorance où nous sommes de sa forme primitive. Le sansc. *shash* est, en effet, considérablement altéré, à en juger par le zend *khsvas,* et ce dernier, d'une apparence si insolite, n'a pu résulter lui-même que d'une forte contraction. En comparant toutes les autres formes corrélatives, armén. *vez,* gr. ἕξ, (ϝέξ, Ahrens, *Dial. dor.*, p. 43), lat. *sex,* goth. *saihs,* cymr. *chwech,* etc., on arrive, avec Aufrecht

(*Z. S.* VIII, 71), à un thème plus complet *kshvaksh* qui reste également émigmatique. S'il m'était permis de tenter une conjecture, si hasardée qu'elle puisse être, j'observerais que, dans beaucoup d'autres langues, et par cela même qu'au six on passait au premier doigt de la seconde main, le nom de ce nombre renferme celui de l'unité [1]. Le *k* initial pourrait donc être, comme le *ća*, *ka* du quatre, un débris de *êka*, un. Quant au *vaksh* final, je serais tenté d'y chercher la rac. scr. *vaksh*, crescere, en zend *vakhs*, *vash*, et *vas*, en goth. *vahsjan*, *vohs*, etc. Resterait l'*s* intermédiaire, où l'on pourrait voir la préposition *sa*, = *sam*, cum, dans les composés. Ainsi *k-s-vaksh*, de *êka-sa-vaksh* ou *vaksha*, donnerait pour le six, le nombre cinq (sous-entendu), *avec accroissement de un.*

La ressemblance singulière de l'hébreu *shêsh*, mais en arabe *sitt*, avec le sanscrit *shash*, est très-probablement due au hasard.

Le sept, en sanscrit *saptan*, est rattaché par les grammairiens indiens à la rac. *sap*, sequi, colligare, et Benfey, qui adopte ce rapprochement (*Gr. W. L.* II, 356), en tire la signification de *verbindend*, unissant, liant, ce qui ne fournit aucune idée claire quant à la nature du sept. Je crois, quant à moi, à un thème primitif *sapta*, part. passé de *sap*, dont le duel *saptâ*, qui se trouve encore dans les Védas, cf. gr. ἑπτὰ, a désigné le sept comme *deux* (doigts) *réunis* à cinq. Cela serait en parfaite analogie avec le sens présumé pour le six, et avec la formation du sept dans une foule d'autres langues. Le thème *saptan*, fort ancien assurément, puisqu'il se retrouve dans le goth. *sibun*, etc., aura été substitué au duel, comme *ashtan*, huit, au synonyme *ashtâu*, gr. ὀκτώ, lat. *octo*, goth. *ahtau*, etc.

Cette forme du duel pour le huit implique, comme pour le sept, une combinaison avec un nombre deux, laquelle, selon toute probabilité, se rapporte aux doigts qui restent pour compléter le dix.

[1] Cf. Pott, *Zählmeth*; p. 30 à 76, *passim*.

Le huit s'exprimait naturellement par une main étendue, et trois doigts de l'autre main, savoir le pouce, l'index et le doigt du milieu, levés en succession pour indiquer le six, le sept et le huit. Dans cette position, les deux derniers doigts restaient recourbés, et c'est là ce que signifiait *aktâu*, forme primitive du sansc. *ashṭâu*. On ne peut guère, en effet, y voir autre chose que le duel de *akta*, part. passé de la rac. *aċ, anċ*, curvare.

Le neuf, en sanscrit *navan*, etc., a été interprété par Benary comme identique à *nava*, novus, et signifiant le nombre *nouveau*, ce qui semble bien vague pour le caractériser. On obtiendrait peut-être un meilleur sens en donnant à *nava* l'acception propre de postérieur, dernier, relativement parlant, que Pott lui attribue en le faisant provenir par aphérèse de la préposition *anu*, post. (*Et. F.* I. 290, 2ᵉ édit.) Le neuf serait ainsi le dernier nombre avant le dix qui forme un temps d'arrêt dans la numération. Quelque acceptable que soit cette interprétation, elle a le défaut de s'écarter des analogies des nombres précédents, et surtout du huit qui précède. En comptant sur les doigts, et pour passer du huit au neuf, il fallait lever l'annulaire, en laissant le petit doigt courbé. Or chacun peut s'assurer par expérience que ce n'est pas là une chose facile, parce que le petit doigt suit partiellement le mouvement de son voisin, et reste, non plus courbé, mais seulement incliné. Or *navan* exprimerait précisément un doigt *qui s'incline*, en rapportant cet appellatif à la racine *nu*. Cette racine, il est vrai, n'a en sanscrit que l'acception de louer, célébrer; mais ainsi que l'observe Lottner (*Z. S.* VII, 176), son sens primitif doit avoir été s'incliner en signe de respect, comme *nam* qui est à *nu* dans le même rapport que *dram*, courir, à *dru*. La signification pure et simple s'est conservée dans le grec νεύω, et le latin *nuo*. Ainsi le neuf, exprimé par un seul doigt qui s'incline tandis que tous les autres sont levés, serait en parfait accord avec la manière de désigner le huit.

Je m'en tiens à ces indications qui pourraient être appuyées par beaucoup d'analogies empruntées à d'autres langues. Quelque hypothétiques qu'elles soient encore en partie, elles nous révè-

lent assez clairement trois procédés de formation pour les nombres simples. Aux symboles matériels des mains, et des doigts employés à compter, se rattachent le cinq, le dix, le sept, le huit, le neuf, peut-être aussi le trois et le six, le quatre résulte d'une addition, le un et le deux sont des pronoms démonstratifs.

Ces procédés, et d'autres sans doute, se trouvent mis en œuvre dans toutes les langues du monde, mais avec des variations infinies, et l'étude en serait aussi curieuse que difficile. A côté de la main et des doigts, figurent parfois d'autres objets matériels pour représenter les nombres. Ainsi, pour en citer quelques exemples, le nouba *werka*, un, n'est probablement que *ourka*, tête, comme le bullom *nimbull*, un, est *bull*, tête, avec un préfixe *nim*, commun aux cinq premiers nombres. Le chinois *ny* et *eul*, deux, signifient les oreilles. Le *niss*, *nisha*, *ninsh*, deux, des dialectes algonquins, se lie au nom de la main *nish*, *nash*, *nintsh*, etc. (Duponceau, *Lang. amér.* 376, 392), etc., etc. [1]

On a remarqué que les concordances des noms de nombre, dans les langues ariennes, ne s'étendent que jusqu'à cent, et que ceux du mille diffèrent partiellement. Ainsi le sanscrit *sahasra*, zend *hazañhra*, est propre aux indo-iraniens, le grec χίλιοι est isolé, le latin *mille* ne se retrouve que dans l'irlandais *míle*, et le cymrique *mil*, le goth. *thusundi* n'a d'analogue que l'anc. slave *tysēshta*, etc., et le lithuanien *túkstantis*. On en a inféré que les anciens Aryas n'ont pas su compter au delà de cent, mais cette conclusion est trop absolue. Il est clair que, une fois en possession du cent, ils ont pu le multiplier à l'aide des nombres inférieurs. Ce qui est probable, c'est que dans l'origine ils n'ont pas senti le

[1] Cf. pour des faits analogues, Pott, *Zählmethod*, p. 120. Les Abipons disent pour quatre, *geyènknatè*, c'est-à-dire doigts d'autruche, parce que le pied de cet oiseau en a quatre, trois devant et un derrière. (*Ib.* p. 4.)

soin d'un nom spécial pour un nombre qu'ils n'employaient ıe plus rarement. Ils n'y seront arrivés qu'après le moment de .ır première dispersion, mais avant celui de leur subdivision :finitive en races particulières.

CHAPITRE III.

L'ASTRONOMIE ET LES DIVISIONS DES TEMPS

SECTION I.

§ 364. — NOTIONS ASTRONOMIQUES.

L'astronomie des anciens peuples n'a eu nulle part, au début, un caractère scientifique, et les phénomènes célestes, qui devaient frapper d'abord l'imagination des premiers hommes, ont été rattachés par eux à des fictions mythiques, et à des croyances religieuses. Il en était sûrement ainsi chez les anciens Aryas pour qui le ciel et le soleil étaient devenus de bonne heure des objets d'adoration, et les astres du firmament un thème de mythes et de poésie plutôt que d'observations exactes. Toute cette question échappe donc, en partie, à la linguistique, et rentre mieux dans le domaine de la mythologie comparée. Je me bornerai ici à quelques remarques sur un petit nombre de points principaux.

§ 365. — LES CONSTELLATIONS.

On peut présumer, sans improbabilité, que les anciens Aryas avaient donné des noms significatifs aux astres les plus brillants,

et à quelques constellations. Il semble difficile aussi qu'ils n'aient pas distingué les planètes des étoiles fixes. A ces divers égards, toutefois, les langues nous laissent à peu près sans indications, et si des noms de ce genre ont existé, ils sont tombés dans l'oubli, ou ont été remplacés par des termes nouveaux. Une seule constellation, celle de la grande Ourse, semble avoir conservé ses antiques dénominations, sans doute, parce que de tout temps, elle a fixé plus fortement l'attention par son mouvement autour de l'étoile polaire.

Dans un passage du Rigvêda (I, 24, 10), elle est appelée *ṛkshâs,* c'est-à-dire les astres ou les ours, car *ṛksha* a les deux acceptions [1]. Quelle est ici la plus ancienne? probablement la première, à cause du pluriel; car si la constellation ressemble grossièrement à un ours, il serait difficile d'y en voir plusieurs. On comprend d'ailleurs que le second sens ait pu facilement se substituer au premier, exactement comme chez les Indiens, les *ṛkshâs* sont devenus par la suite les sept Richis, *saptârshayas*, à cause de la ressemblance des noms. Ce qui est certain, c'est que la transition doit remonter à une époque bien reculée, puisque l'ἄρκτος grec, qui ne signifie plus que l'ours, et qui répond à *ṛksha*, se trouve déjà dans Homère (*Il.* XVIII, 487 ; *Od.* V, 273), et qu'il est difficile d'expliquer cet accord, soit par une transmission, soit par un effet du hasard [2]. Du grec, sans doute, ce nom de la constellation a passé à nos langues européennes modernes, par l'intermédiaire du latin *ursa major* et *minor*, tout comme d'un autre côté à l'arabe *dubb*, l'ourse.

Une seconde désignation d'une très-haute antiquité, celle du *chariot*, est commune à la plupart des idiomes européens, et avec des variantes qui éloignent l'idée d'une transmission relativement récente. Ainsi le grec ἅμαξα, qu'Homère déjà donne à côté d'ἄρκτος

[1] Cf. t. I, p. 427.

[2] Suivant Goguet, les Iroquois, au moment de la découverte de l'Amérique, appelaient cette même constellation *okouari*, c'est à-dire l'ours. S'il faut voir ici un effet du hasard, ce serait une raison de plus pour ne pas admettre qu'il ait pu se produire deux fois; mais le témoignage de Goguet est-il bien sûr?

comme un nom plus vulgaire, a ses équivalents dans le latin *plaustrum*, l'anc. all. *wagan*, le polon. *woz*, etc.; mais, en ang.-saxon, on trouve *thîsl*, le timon, ou *waenes thîsla*, le timon du char, en illyrien *kola*, les roues, comme en lettique *ratti*, id., et en lithuanien *grižulo ratai*, les roues du manége, ou *gryždo ratas*, le char de l'aire circulaire. Les Irlandais ont substitué au char une charrue courbe, *camceachta* (O'R.), et les Cymris la figure d'un vaisseau, *llun y llong*. Rien de semblable ne se retrouve chez les Aryas de l'Orient, où il est à regretter que le nom zend ne nous ait pas été conservé. Par contre, l'idée d'un véhicule reparaît chez les Sémites, où l'hébreu *'âsh* (Job. 9, 9), suivant Gesenius par aphérèse pour *n'âsh*, arabe *n'ash*, signifie feretrum. L'origine première de cette désignation reste ainsi incertaine.

Les autres constellations connues déjà d'Homère, les Pléïades, les Hyades et Orion, n'offrent rien à comparer ailleurs quant à leurs noms. Ceux des Pléiades expriment en général une multitude, une troupe, un amas, mais sous des images très-diverses.

§ 366. — LA VOIE LACTÉE.

Les noms de la voie lactée sont très-variés, mais se rattachent presque tous à l'idée d'une route céleste, image si naturelle qu'elle se retrouve chez plusieurs peuples d'origines diverses. Il est donc déjà très-probable, d'après cela, que les anciens Aryas l'ont conçue de la même manière, mais on peut appuyer cette probabilité de quelques indications plus spéciales.

Dans le Rigvêda, il est plus d'une fois question des *panthanô dêvayânâs*, ou des chemins qui amènent les dieux quand ils descendent du ciel pour venir assister aux sacrifices, et Colebrooke (*Misc. ess.* I, 182), présume que l'on entendait par là la voie lactée. Cela est certain pour la *suravîthî*, ou route des dieux, appelée dans les épopées *vipula nakshatramârga*, la vaste route des

étoiles, et qui traverse le *svargalôka*, ou monde du ciel (*Indralôkagam*; 2, 12). Cf. *Vishṇu Pur.* Wilson, p. 277 [1]. C'est sans doute aussi la voie lactée, comme la route que suivaient les âmes pour aller dans l'autre monde, qu'il faut entendre sous le nom du chemin de Yama, le dieu des morts, ou du chemin d'Aryaman, le souverain du monde des bienheureux. C'est ici surtout que l'on peut signaler quelques analogies remarquables chez les peuples congénères.

D'après une croyance populaire répandue chez les Germains et les Slaves, les âmes s'échappaient du corps sous la forme d'oiseaux, et c'est par suite de la même idée que les Lithuaniens appellent la voie lactée, *paukszcziû kélas*, le chemin des oiseaux, c'est-à-dire des âmes (Grimm, *D. Myth.* 214, 478).

En bas allemand, comme je l'ai dit au § 185, un de ses noms est *kaupat*, = *kuhpfad*, le chemin des vaches, terme que Kuhn compare avec l'équivalent sanscrit *gôpatha* (*Z. S.* II, 317). J'ai expliqué ce nom par l'assimilation que l'on faisait des vaches aux étoiles; mais si l'on se souvient du rôle assigné à la vache en tant que conductrice des âmes (§ 350-2), on peut croire aussi que, après leur avoir fait traverser la rivière *Vâitaraṇî*, et le pont des morts, elle était censée les accompagner au ciel par la voie lactée, le chemin de Yama et d'Aryaman, ce qui justifierait fort bien les noms de *gôpatha* et de *kaupat*.

Un autre rapprochement digne d'attention concerne la voie lactée comme le chemin d'Aryaman. On a conjecturé, non sans vraisemblance, un rapport de cette divinité vêdique avec l'*Irmin* ou *Irman* germanique, auquel la tradition associe intimement un dieu ou demi-dieu *Irinc* qui avait donné son nom, *Iringes wĕc*, à la galaxie. Or, il est très-probable que celui de chemin d'Irmin lui appartenait également. Les Anglo-Saxons, en effet, appelaient *Ermingestraete*, celle des quatre grandes routes qui traversait l'Angleterre du nord au sud, ce qui est à peu près la direction de la voie lactée, et le nom qu'ils donnaient à cette dernière, *Waet-*

[1] Cf. Kuhn, *Z. S.* II, 311.

lingastraet, était également celui d'une autre de ces routes qui allait de Douvre à Cardigan. On ne sait plus ce qu'étaient ces *Waetlingas*, mais évidemment les Saxons avaient emprunté au ciel les désignations de leurs routes principales, et celle d'*Ermingestraete*, dont la direction répondait à la voix lactée, n'en était très-probablement qu'un autre nom [1]. A la divinité païenne, le moyen âge chrétien substitua un saint, et la galaxie devint le *chemin de Saint-Jacques*, en espagnol *camino di Sant Yago*, en allem. *Jacobstrasse*, etc. Les Cymris l'appelaient encore, d'après quelque tradition mythique, *llwybr caer Gwdion*, la route de l'enceinte de *Gwdion*, un de leurs anciens dieux de ciel sans doute. Ils la nommaient aussi *heol y gwynt*, le chemin du vent [2], comme les Scandinaves *vetrarbraut*, le chemin de l'hiver. Le russe *putĭ mlečnyi* (*putĭ*, anc. sl. *pâti* = scr. *pantha*), et le pol. *droga mlészna*, sont des traductions de voie lactée, *via lactea*. Il en est de même de l'arménien *dzir gathin*; mais *jartkogh*, le voleur de paille, et le persan *rah kahkashân*, chemin du traîneur de paille, se lient à des noms sémitiques de même signification.

§ 367. — LES ÉCLIPSES.

La véritable cause des éclipses était sûrement ignorée des anciens Aryas, et il est probable qu'ils les expliquaient, comme quelques-uns des peuples leurs descendants, par un combat de l'astre contre quelque puissance ennemie. C'est ce qui paraît résulter de la comparaison des mythes, et de plusieurs termes relatifs aux éclipses.

Le mythe indien est raconté tout au long dans le Mahâbhârata, au chapitre du barattement de l'ambroisie. Le démon *Râhu* s'étant mis à boire à la dérobée le breuvage d'immortalité destiné aux

[1] Cf. Grimm. *Deut. Myth.* p. 212 et suiv. Mannhardt, *Götterwelt*, I, 265.

[2] Ou encore, *arianrod*, le cercle d'argent, et *llwybr y mab afradlawn*, la voie des enfants prodigues, c'est-à-dire qui sèment l'argent sur leur route.

dieux, est aperçu par le soleil et la lune, qui le dénoncent à Vichnou. Celui-ci lui tranche aussitôt la tête, et cette tête, devenue immortelle, poursuit sans cesse les deux astres délateurs pour les dévorer. Le même récit se retrouve dans le *Vishṇupurâṇa*. De là les noms sanscrits de l'éclipse, tels que *râhugrâha*, *râhusañsparça*, l'attaque, le combat de *Râhu*, ou simplement *grahaṇa*, la prise, ou encore *aupagrastika*, devoratio, de *upagras*, dévorer [1]. Ce mythe sûrement fort ancien, bien qu'il ait pu se modifier, a passé de l'Inde chez les Mongols, où le démon a pris de *Râhu* le nom d'*Aracho*. D'après Bergmann, les Mongols font un grand bruit pour l'effrayer pendant les éclipses.

Les Scandinaves ont un mythe différent, mais du même genre. Suivant eux, ce sont deux loups, *Sköll* et *Hati*, qui poursuivent sans cesse le soleil et la lune, et ce dernier, appelé aussi *Mânagarmr*, le chien de la lune, finira par l'avaler à la fin des temps (Grimm, *Deut. myth.*; 401). Un souvenir de cette tradition s'est conservé dans la locution bourguignonne : *Dieu garde la lune des loups*, en parlant ironiquement d'un danger lointain (Ibid., p. 150). La coutume de pousser de grands cris pour venir au secours de l'astre existait encore au moyen âge, et l'Église la condamnait comme une superstition païenne [2]. Déjà les Romains avaient la même coutume, comme on le voit dans Juvenal (VI, 442) [3]; mais il est singulier que, chez eux, non plus que chez les Grecs, il ne soit fait aucune mention du mythe primitif. L'ἔκλειψις de ces derniers, le latin *defectio*, ne le rappelle pas avec assez de précision.

Chez d'autres peuples de la famille arienne, où le souvenir du mythe est également perdu, les noms même de l'éclipse s'y rap-

[1] D'autres termes sont *upaplava*, attaque, *upasarga*, *upasarǵana*, malheur, accès de maladie; cf. Manu, 4, 37, *âditya upasṛshṭa*, sol deficiens, *uparâga*, obscurcissement, calamité, etc.

[2] L'Indic. pagan. au VIIIe siècle parle : de lunae defectione, quod dicunt *vince luna*. Déjà antérieurement, saint Maxime de Turin au Ve siècle, et saint Éloi, au VIIe, prêchaient fortement contre cette coutume (Grimm, l. c. et *Abergl.* XXV.)

[3] Jam nemo tubas, nemo aera fatigat,
Una *laboranti* poterit succurrere *lunae*.

portent parfois très-clairement. Ainsi le persan *girift* de *giriftan*, saisir, répond au sanscrit *graha*, pour *grabha*, de *grabh*, capere ; cf. zend *gĕrĕw*, id., d'où *gĕrĕpta*, saisi. L'irlandais *cammarr*, éclipse, d'après O'Reilly [1], paraît signifier le combat, si l'on compare *cam*, et surtout le cymrique *camawn*, combat. Un autre terme ancien, *erchrae*, *erchra* (Zeuss, 839), *earcra* (O'R.), serait encore plus expressif si, comme je le crois, il est composé de *earc*, soleil, et de *rae*, combat, ce qui correspondrait à un composé sanscrit *arkarava*. Beaucoup d'autres noms n'expriment que l'idée d'une défaillance ou d'une maladie de l'astre. Ainsi le cymrique *pall*, l'armor. *fallaen*, *gwaskaden*, défaillance, angoisse, *mougaden*, étouffement, l'erse *tinneas gealaich*, maladie de la lune, l'ang.-saxon *upsprungennes*, défaillance, misère, le lithuanien *gadinnimas saulês*, *menesio*, la ruine du soleil ou de la lune, etc., etc.

Ces divers rapprochements laissent peu de doute sur l'existence du mythe en question chez les anciens Aryas. Du reste, on trouve aussi ailleurs des traces de superstitions analogues, et la coutume de faire un grand vacarme pendant les éclipses a été observée chez les Groenlandais, ainsi que chez plusieurs peuplades africaines.

SECTION II.

§ 368 — LES DIVISIONS DU TEMPS.

Dans tout ce qui précède, il n'est aucunement question d'astronomie proprement dite, et les premiers développements de cette science n'ont commencé qu'avec les observations nécessaires pour fixer régulièrement les divisions du temps. Ces divisions

[1] O'R. indique comme source le glossaire de Cormac, mais je ne trouve pas ce mot dans l'édition récente que Stokes en a publiée.

sont partout essentiellement les mêmes, parce qu'elles reposent sur l'ordre invariable du mouvement des astres. Le cours apparent du soleil donne immédiatement les jours et les nuits ; la lune et ses phases exigent déjà quelque attention de plus pour en tirer le mois avec ses subdivisions ; enfin, la longueur de l'année, appréciée d'abord par approximation, n'arrive à une détermination exacte qu'à la suite de longs tâtonnements, et à l'aide de la science la plus avancée. Il s'agit de rechercher, non-seulement si les anciens Aryas avaient des noms pour ces diverses divisions du temps, mais quelles idées ils y attachaient, et à quel degré de précision ils étaient parvenus pour les éléments d'un calendrier régulier.

§ 369. — LE JOUR ET LA NUIT.

La durée du jour de 24 heures, déterminée invariablement par la rotation de la terre sur son axe, constitue partout l'unité de mesure qui s'applique ensuite aux périodes plus longues. Comme elle est donnée immédiatement par la nature, on peut se dispenser de prouver que les Aryas primitifs la connaissaient, bien qu'ils ignorassent sa cause prochaine. Je m'abstiendrai même de comparer les noms du jour et de la nuit, qui appartiennent sans contredit au fond le plus ancien de la langue. Les deux principaux, qui correspondent au sanscrit *div*, *diva*, *divan*, *dyu*, etc., jour, et *nakta*, *nakti*, *naktan*, nuit, se retrouvent dans presque toutes les branches de la famille. Le premier, de la rac. *div*, lucere, n'exprime autre chose que la notion de lumière; le second de *naç*, perire, interire, désigne la nuit en quelque sorte comme la mort du jour. Le nom du jour se liait à ceux du ciel et de la Divinité ; celui de la nuit, et plusieurs de ses synonymes, se rattachaient à des idées de destruction et de malheur. Je dois renvoyer aux ouvrages de Bopp, de Pott, de Benfey, etc., soit pour la comparaison des termes, soit pour l'étude de la multitude d'adverbes de

temps et de particules qui en sont sortis dès l'époque la plus reculée [1].

Ainsi que nous le verrons bientôt, les anciens Aryas avaient des mois lunaires, et, comme les phases de la lune ne pouvaient bien s'observer que de nuit, il était naturel qu'ils comptassent les temps par nuits plutôt que par jours. Cette coutume s'est maintenue, en effet, chez plusieurs peuples de race arienne. On en trouve des traces dans le Rigvêda où *kshapâ*, nuit, est employé parfois comme synonyme de jour en tant que division du temps [2]. De même pour *râtri*, dans le sansc. *daçarâtra*, dix nuits, pour un espace de dix jours. Les anciens Iraniens comptaient toujours par nuits, comme on le voit dans l'Avesta (Fargard, IX, 135, et suiv.), et Spiegel en infère avec raison que leurs mois devaient être lunaires. (*Avesta*. II. XCVIII.) Pour les Gaulois et les Germains, nous avons les témoignages de César et de Tacite [3]. Les Cymris disent encore *heno*, cette nuit, pour en ce jour, maintenant, et *wyth nos*, huit nuits, pour une semaine. Chez les Anglo-Saxons, *nith erne*, la nuit dernière, équivalait à hier, et l'anglais *fortnight*, pour *fourteen nights*, quatorze nuits, notre quinzaine, est un dernier reste de cette antique manière de compter.

A cela se joignait l'idée, commune à plusieurs cosmogonies, de placer les ténèbres à l'origine des choses, et de regarder la nuit comme plus ancienne que le jour. Je n'ai pas besoin de rappeler

[1] Un fait qui mérite d'être signalé, c'est que deux des noms sanscrits de la nuit ne se retrouvent à ma connaissance que dans l'irlandais, ce qui est d'ailleurs plus d'une fois le cas pour d'autres mots. L'un est le scr. *andhikâ*, de *andha*, aveugle, conservé dans l'anc. irl. *aidche* (Zeuss ,257), mod. *oidhche, oiche,* avec la suppression habituelle de la nasale. L'autre est le scr. *râtri,* obscur quant au sens étymologique, et qui n'est resté en usage que dans l'adverbe irlandais *a reidhir, a reidhr, a réir,* en erse *an raoir,* la nuit passée. Un nom irlandais du jour, *lá, lae,* plur. *laithe,* offre une coïncidence singulière et unique avec le laghmani du Caboul, *laé,* jour.

[2] Par exemple Rigv. 4, 16 19. *kshapó madéma çaradaçća pûrvih.* Célébrons les nuits et les antiques années.

[3] Caes. VI, 18. Spatia omnis temporis non numero dierum sed noctum finiunt. — Tac. *Germ.* 11. Nec dierum numerum, ut nos, sed noctium computant, etc.

le second verset de la Genèse. Dans un hymne du Rigvêda, que M. Müller a traduit (*Sansk. Litter.* 559), il est dit : « Au com-» mencement était l'obscurité. Des ténèbres profondes envelop-» paient tout comme un océan sans lumière. » Manu, (I, 5) dit aussi que, à l'origine, le monde était *tamôbhûta,* enveloppé d'obscurité. La théogonie d'Hésiode (v. 123 et suiv.), fait surgir immédiatement du Chaos l'Érèbe et la Nuit comme ses deux enfants, et de ces derniers naissent à leur tour l'Éther et le Jour. Il en est de même dans la mythologie scandinave où la Nuit, *Nôtt,* la fille noire du géant *Nörvi,* enfante successivement *Audr,* la richesse, *Iördh,* la terre, et *Dagr,* le jour. (Grimm, *Deut. Myth.* 424.) Les Gaulois avaient sans doute quelque tradition du même genre, puisqu'ils comptaient par nuits en leur qualité de descendants de Pluton.

§ 370. — LES DIVISIONS DU JOUR.

1). Outre la distinction naturelle du jour et de la nuit, on a dû sentir de bonne heure la convenance de subdiviser cette première unité de la mesure du temps, et cela d'abord dans un but tout pratique, pour régulariser les occupations, les repas, le sommeil, etc. C'est ainsi que nous avons vu déjà quelques noms anciens du matin et du soir se rattacher directement à la vie pastorale et à l'agriculture. (§ 178). D'autres se lient aux deux moments bien caractérisés du lever et du coucher du soleil; mais la plus simple observation a dû montrer bien vite que ces deux moments varient sans cesse, et que tour à tour, le jour et la nuit empiètent l'un sur l'autre. On aura cherché dès lors quelque point de départ fixe, et on l'aura bientôt trouvé dans le passage du soleil au zénith, qui détermine le milieu du jour, comme celui de certaines étoiles le milieu de la nuit. De là, sans doute, le parfait accord des langues ariennes pour désigner le midi et le minuit par des termes qui ont tous le même sens, et dont les éléments

sont souvent identiques. Les noms sanscrits *madyâhna*, *divâmadhya*, *madhyandina* pour midi, et *madhyarâtra* ou *arddharâtra* pour minuit, répondent exactement pour la signification, au pers. *nîm-rôz*, *nim-i shab* (*nîm* = scr. *nêma*, demi), au kourd *nîvrû* et *nîvshev*, à l'ossète *ardag bon*, *ardag achsaw* (= scr. *arddha* + *kshapâ*), au gr. μεσημβρία et μέση νύξ, au lat. *meridies*, de *medidies*, et *media nox*, à l'irl. *meadhón laoi*, et *meadhón óidhche*, au cymr. *canol* (ou *hanner*) *dydd*, et *nôs*, à l'ang.-sax. *middaeg*, et *midniht*, anc. all. *mittitag* et *mittinaht*, etc., au lith. *widdùdēnis*, et *widdùnaktis*, à l'anc. slave *polŭdĭne*, et *polŭnoshtĭ*, etc., etc. Quelque naturelles que soient ces désignations, leur accord est difficilement fortuit, car elles auraient pu varier. Ainsi l'hébreu *nkôn ha iôm*, stabile diei, et l'arabe *zukr*, *zuhrî*, le dos, le sommet, le point culminant, pour midi, reposent sur des notions différentes. Les termes qui divergent dans les langues ariennes, comme le sanscrit *uddina*, le haut du jour = midi (Wilson), *avyathishî*, l'immobile = minuit, etc., sont en petit nombre.

2). L'intervalle qui sépare midi de minuit, et réciproquement, est divisé en deux parties par le coucher et le lever du soleil, ce qui, suivant notre manière de compter, place les moments moyens du soir et du matin à six heures après et avant midi. Ces moments, toutefois, n'ont rien de fixe, et c'est pourquoi les noms du matin et du soir, quand ils ne se rapportent pas aux occupations habituelles, n'expriment, en général, que le commencement ou la fin du jour et de la nuit. Parmi ces noms, un seul paraît remonter à l'époque de l'unité. C'est le sanscrit *sâya*, auquel répond l'irlandais *sia*, soir (O'R.). Il signifie proprement fin, terme, de la rac. *si*, ligare, au causatif *sâyay* ; cf. *sîman*, limite, ou de *sô*, *sâ (syati)*, conficere, caus. *sâyay*, *ava-sâ*, finire, *avasita*, fini, etc. De *si*, vient l'adjectif *sêru*, qui lie, et cette forme conduit au latin *sērum*, soir, *sērus*, tardif, etc., ainsi qu'à l'ossète *ser*, ou *isar*, *izar*, et au cymr. *hwyr*, soir = *hêr*, de *sêr*. L'irlandais *siar*, soir et ouest, répond exactement à *hwyr*, le *ia* équivalant dans la règle à *wy* et *ê*, et cependant il s'élève un doute sur la connexion réelle de ces deux termes, à cause de *iar*, ouest, qui

est à *siar* comme *oir*, est, à *soir*, id. Ce *iar*, en effet, est contracté de *ivar*, le sansc. *avara*, occidental, et se retrouve comme nom du soir dans le persan *îwar*, *aywâr*, et le kourde *évar*, ce qui nous éloigne complétement de *serum* et de la rac. *si*. Il se pourrait donc que l'analogie de *siar* ne fût que apparente, ou que deux deux termes de provenances diverses se fussent confondus sous une même forme.

3). Une division du jour de 24 heures en quatre parties seulement reste insuffisante pour l'usage pratique, et on a dû bientôt recourir à de nouvelles subdivisions. Ce n'est que beaucoup plus tard, toutefois, que l'on est arrivé à compter le temps d'une manière suffisamment exacte pour les exigences d'une civilisation plus avancée. Aussi rien n'indique que les Aryas primitifs aient connu l'usage des heures tel qu'il s'est introduit sous diverses formes, et à diverses époques, chez plusieurs peuples anciens. On trouve cependant ici et là quelques traces d'un système où le jour se composait de huit parties, par suite d'une seconde bissection des quatre intervalles primordiaux.

Le sansc. *yâma*, proprement cours, espace de temps, de *yâ*, ire, désignait la 8[e] partie d'un jour entier, soit un intervalle de 3 heures de jour et de nuit; mais il s'appliquait plus spécialement à la nuit, qui est appelée *yâmavatî*, *yâmî*, *yâmya*, *yâminî*, *yâmirâ*, etc. Bopp compare l'arménien *jam*, qui a pris l'acception d'heure (*Verg. Gr.* I, 382). Kuhn en rapproche également, avec beaucoup de probabilité, le gr. ἡμέρα, jour (*Z. S.* IV, 42), dont le sens propre serait ainsi, divisé en *yâmâs*, comme *yâmirâ*, nuit.

On sait que, chez les Romains, la nuit était partagée en quatre veilles, *vigilia prima*, *secunda*, etc., en moyenne de 3 heures chacune (Plin. *Ep.* III, 4).

Le scandinave *ôtta*, désigne le temps matinal compris entre trois heures et six heures, par conséquent égal à un *yâma*. C'est là probablement ce que signifiait aussi le corrélatif gothique *uhtvô*, anc. all. *uohta*, *uhte*, tempus matutinum, diluculum. L'étymologie de ce mot est obscure ; mais si l'on compare le goth *uhteigs*

visan, avoir du temps, du loisir, σχολάζειν, et l'adverbe *uhteigô*, εὐκαρίως, à temps, au moment convenable, on peut conjecturer pour *uhtvô* le sens primitif d'intervalle de temps en général, limité plus tard au matin.

Un autre terme du même genre, mais appliqué au jour, paraît être le goth. *undaurni*, dans *undaurni-mats*, par lequel Ulphilas rend ἄριστον, le repas du matin, le déjeuner. L'origine en est incertaine ; mais soit qu'il dérive de la préposition *und*, usque, ou peut-être mieux de *undar*, inter, soit qu'il faille y voir un composé devenu obscur, on arrive, avec Grimm (*Deut. Gramm.* II, 337), au sens probable d'intervalle de temps. Et il se trouve, en effet, que dans les autres langues germaniques, les applications diffèrent quant aux moments du jour. Ainsi l'ang.-saxon *undern* désigne exactement neuf heures du matin, comme le scand. *undorn*, et *undern-mete*, est le repas de neuf heures ; mais l'anc. all. *untarn* se prend pour midi, et, dans les dialectes du sud de l'Allemagne, *untern* signifie, tantôt le déjeuner, et tantôt le goûter ou le repas du soir[1]. On peut en inférer que *undaurni* a désigné dans l'origine les divers moments d'un jour divisé en quatre intervalles, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Le même système se retrouve aussi chez les Cymris qui partagent le jour en quatre parties, savoir *bore*, *anterth*, *nawn*, et *echwydd* (Owen. Dict. v. *anterth*). J'ai indiqué déjà (§ 178, 3), le sens de *bore*, matin ; *nawn* est emprunté au latin *nona*, comme l'anglais *noon ; echwydd*, pour soir, signifie repos ; mais *anterth*, qui s'appliquait également à l'intervalle de six heures à neuf heures, ou de neuf heures à midi, semble avoir quelque affinité avec l'*undaurni*, *undern*, germanique. L'armoricain *anderv*, *enderv*, qui s'en rapproche encore plus, s'applique de nouveau au soir, et plus spécialement au temps compris entre trois heures de l'après-midi et le coucher du soleil. Par contre, l'irlandais *eadartrath* est le midi, ou l'heure du dîner, et ici la composition du mot, de *eadar*, inter, anc. irl. *etir*, *eter*, *itar* (Zeuss, 615), et

[1] Cf. Graff. *Sprachschatz*, I, 385.

trath, temps, est parfaitement claire. On ne saurait donc douter que le *anter*, *ander*, *ender*, des termes cymriques ne soit également la préposition *inter*, goth. *undar*, = scr. *antar* [1]. Le second élément de ces mots s'est sans doute altéré, comme aussi en germanique.

Il est à remarquer que le sanscrit *antar*, et l'adj. dérivé *antara*, s'emploient de même pour exprimer des relations de temps. Cf. *antarâ*, *antarêna*, adv. pendant, durant, et *antara*, subst. n. intervalle, période. Le composé *antardaçâha*, espace de dix jours, est une formation semblable aux termes européens comparés ci-dessus.

Ces diverses indications, qui ne sont sûrement pas complètes, suffisent à faire présumer une très-ancienne division du jour de 24 heures en huit parties, que l'on appelait simplement les temps ou les intervalles, et qui déterminaient, dans la vie usuelle, les moments du travail et du repos, ainsi que des quatre repas de la journée. C'est de là peut-être qu'est provenu notre système des 24 heures, 3 × 8, tandis que, dans l'Inde, celui des trente *muhûrtas* ou heures (cf. Manu, I, 64) s'est substitué aux *yâmas*, avec lesquels il ne s'accorde point.

§ 37. — LE MOIS.

Après le jour, dont la durée est déterminée par la rotation de la terre, la première division naturelle du temps est celle du mois que règle le cours de notre satellite. C'est aussi celle que les anciens Aryas, comme tous les autres peuples, ont adoptée par la force des choses. Leur nom du mois se liait à celui de la lune, ce dernier lui-même signifiait le *mesureur* du temps, et c'est le

[1] Cette préposition qui s'est maintenue dans l'armoricain *entré, etré*, et le cornique *yntre, intre*, manque au cymrique, où cependant on en trouve une trace dans *entyrch*, ciel, évidemment le sanscrit *antarîksha*, atmosphère, de *antar* et *îksh*, videre.

mois qui leur a servi d'abord exclusivement pour évaluer la longueur de l'année.

Les noms du mois et de la lune, dans les langues ariennes, forment deux groupes distincts, mais qui se rattachent à la même racine, bien que leurs thèmes primitifs offrent quelques incertitudes. Le principal se compose des termes suivants.

1). Scr. *mâs, mâsa,* mois, *mâs,* lune. Cf. *masa,* mesure, et *mâñsa,* temps.

Zend. *mâoñh,* nomin. *mâo,* mois et lune. L'*s* du sanscrit est régulièrement changée en *h* précédée d'une nasale quand elle se trouve entre deux *a* ou *â,* ou entre un *a, â* et un *ĕ,* mais la diphthongue *âo,* pour *â,* comme dans *âoñha* = scr. *âsa,* fuit, n'est pas facile à expliquer. (Cf. Bopp, *Vergl. Gramm.* I, 85). La sibilante reparaît dans *mâoçča,* lunaque = scr. *mâçča.* Un autre nom zend du mois, *mâhya,* suppose un thème sanscrit *mâsya.*

Pers. *mâh, mahînâ,* mois, et *mah, mâh,* lune, mais aussi *mâss,* avec la sibilante gutturale arabe *ssâd,* que le persan substitue parfois à l'*s* ordinaire. Kourd. *mah, méh,* mois; le nom correspondant de la lune manque; belout. *mâhî,* mois et lune (?); afghan. *miashta,* id., id.; ossèt. *mai, méi,* id., id.; armén. *amis,* mois, etc.

Gr. μήν, mois et lune, peut-être pour μήνς, comme le synonyme μείς est sûrement pour μενς. (Cf. Ebel, *Z. S.* VI, 219). Le lesbien μῆννος, mois, pour μήνσος, répond exactement au sansc. *mâñsa,* temps. (Kuhn, *Z. S.* II, 261.)

Lat. *mensis,* mois; le nom de la lune manque.

Anc. irl. *mís,* id. (Zeuss, 26), mod. *mís, míos* et *mi; mios,* aussi lune, à côté d'autres noms particuliers. Le maintien de l'*s* indique une nasale supprimée, comme dans *cís* = lat. *census.* — Cymr. *mîs,* armor. *mîz,* mois.

Anc. sl. *miesětĭ,* rus. *miesiatsŭ,* pol. *miesiâc,* ill. *mjesez,* etc., partout mois et lune.

Les linguistes allemands s'accordent à rapporter tous ces termes à la rac. scr. *mâ,* mesurer; cf. scr. *ma,* lune et temps. Mais pour y ramener *mâs,* dont l'*s* appartient au thème, et pour

expliquer *mâṅsa*, temps, μὴν, *mensis*; etc., il faut recourir à quelques hypothèses. C'est ainsi que Benfey (*Z. S.* IX, 104) s'appuie du changement vêdique de *mâs* en *mâd* devant le *bhis*, *bhyas* des cas de déclinaison, pour en inférer un thème primitif *mânt*, part. prés. de *mâ*, et qui serait devenu *mâns* et *mâs*, puis, avec un nouveau suffixe, *mâsa*, *mensi*, etc. Le plus simple serait sans doute de s'en rapporter à la rac. *mas (masyati)*, mesurer, d'où *masa*, mesure (cf. § 168, 3), en irl. *meas*, id., pour *mens*, lat. *mensus*, *mensio*, etc., avec une nasale intercalée, comme dans *ensis* = *asi*. Cette racine *mas*, toutefois, que donne le Dhâtup, est mise en suspicion, comme n'ayant pas encore été constatée par des textes, ce qui n'est après tout qu'une objection conditionnelle. L'essentiel pour nous, c'est qu'en tout état de cause, la lune reste le *mesureur*, et le mois la *mesure* du temps.

2). Le second groupe des noms du mois et de la lune est représenté surtout par les langues germaniques, où l'on trouve le goth. *mênôth*, ags. *monadh*, scand. *mânadr*, *mânâdr*, anc. all. *mânod*, mois, dérivés respectivement de *mêna*, *mona*, *mâni* et *mâno*, lune. Ici se place aussi le lith. *menû*, *menesis*, lune et mois, et peut-être le gr. μήνη, ou μηνὰς,-αδος, lune, à moins que l'*n* n'ait été primitivement redoublée, comme dans μῆννος, mois. Le persan *mânk*, *mâng*, lune, semble indiquer un thème *mânaka*.

Le prototype de ces divers noms paraît être le sanscrit *mâna*, mesure en général, et plus spécialement comput de l'année, ce qui s'applique directement au rôle de la lune et du mois. Ici la racine est clairement *mâ*, mesurer.

3). La durée réelle du mois, qui est, comme on le sait, de 29 jours 12 heures 44 minutes et 2,87 secondes, n'a pu être fixée avec cette précision qu'à l'aide de l'astronomie la plus avancée. Dans l'origine, la simple observation a dû l'évaluer à 29 jours et demi. Mais on s'aperçut bientôt que, pour en faire la mesure de l'année, ce chiffre était trop faible, les douze mois lunaires ne donnant que 354 jours et une fraction; et cela conduisit à adopter, comme un premier moyen d'y remédier, le

nombre rond de 30 jours pour le mois, et de 360 jours pour l'année : évaluation qui est restée longtemps celle des peuples ariens, même après que quelques-uns d'entre eux en eurent reconnu l'insuffisance, et adopté des procédés divers d'intercalation. Nous en verrons plus d'une preuve en parlant des divisions du mois et de la longueur de l'année. Il en est une qui déjà est décisive pour l'existence d'un mois lunaire plus court que les nôtres en moyenne, chez les anciens Indiens et les Iraniens. Aux temps védiques, le terme de la grossesse est indiqué comme tombant dans le dixième mois, et le fœtus venu à bien est appelé *daçamâsya*, c'est-à-dire arrivé au dixième mois. Dans un passage du *Bṛhadaraṇyaka*, il est dit : « Je mets ce germe en toi pour que » tu l'enfantes au dixième mois » (*daçamê masi*) [1]. L'Avesta, au fargard 7, 152 du Vendidad, parle de la femme qui accouche au dixième mois d'un enfant mort. Comme la durée de la gestation n'a sûrement pas varié, il est clair que les mois d'alors étaient à peu près lunaires.

§ 372. — LES DIVISIONS DU MOIS.

Les phases de la lune ont fourni dès l'origine un système de divisions naturelles. Les deux moments opposés de la pleine lune et de la lune nouvelle déterminent une première bipartition parfaitement marquée, et qui aura précédé dans l'usage la subdivision indiquée par le premier et le troisième quartier, laquelle semble avoir donné naissance à la semaine. Plusieurs indications font présumer que les anciens Aryas ont partagé le mois en deux portions égales, tandis que l'usage de la semaine de sept jours ne s'est introduit que plus tard, et par des voies diverses, chez les divers peuples ariens.

On remarque d'abord, dans la manière dont les langues dési-

[1] Cf. Kuhn. *Die herabkunft des Feuers*, p. 74.

gnent les deux moments du mois, un accord très-général qui ne saurait être fortuit. Les idées de plénitude et de renouvellement pour la lune sont sans doute très-naturelles, mais pouvaient facilement être remplacées par d'autres, ou s'exprimer de plusieurs manières, tandis qu'ici le fond et la forme coïncident fréquemment. Ainsi :

1). Scr. *pûrṇâ*, la pleine, ou *pûrṇamâ*, *pûrṇamâsî*, *purṇêndu*, pleine lune; zend. *pĕrĕnomaoñha*, id.; pers. *parn*, la lune dans son éclat; gr. πληροσέληνον; lat. *plenilunium*; irl. *rae lán*, lune pleine (*lán*, de *plán*), cymr. *llawn-lloer*; ags. *fullmona*, anc. all. *foller mâno*, etc. (goth. *fulls*, *fulla* de *fulna* = scr. *pûrṇa*); lith. *pilnatis*, la plénitude; rus. *pólnomiesiaĉie*, ill. *pun miesez*, pol. *pelnia*, etc. Cf. anc. sl. *plŭnŭ*, rus. *pólno*, pol. *pelny*, ill. *pun* = scr. *pûrṇa*.

A côté de ces noms, qui ont partout le même sens, il s'en trouve quelques autres qui diffèrent. Ainsi les Persans disent *mâh ćârdah*, la lune de la quatorzième nuit, ce qui répond au sanscrit *ćaturdaçî* (*râtri*), la 14[e] nuit. Les Grecs disaient διχομηνία (la lune) du demi-mois, comme les Indiens *ardhamâsa*, ou bien πανσέληνον, la lune entière. En sanscrit, la nuit de la pleine lune est appelée *niranġanâ*, qui est sans obscurité, ou *pitryâ*, dédiée aux ancêtres, en l'honneur desquels on faisait alors des cérémonies. Un autre nom sanscrit, *râkâ*, pleine lune, paraît dériver de *rać*, ordinare, apparare, facere, et désigner le moment régulier, le terme fixé par excellence dans le cours du mois. Or, c'est là ce que signifie aussi l'anc. slave *rokŭ*, definitio, rus. *róku*, destin, sort, pol. *rok*, terme et année, c'est-à-dire temps fixé, lith. *rákas*, terme, etc. Nous ne savons pas, toutefois, si ce mot s'est jamais appliqué à la pleine lune. L'irlandais *cann*, qui a ce dernier sens, comme le cymrique *y gannaid*, et l'armor. *kann*, désigne l'astre éclatant de blancheur, et répond au sanscrit *ćanda*, lune, = *ćandra*, *ćandira*, de *ćand*, lucere, le lat. *candeo*, etc.

2). La lune nouvelle, par cela même que son apparition est moins frappante, a une plus grande variété de noms, mais l'idée de rénovation prédomine. Le sanscrit n'offre pas de *navamâ* ou

navamâsî, mais on y trouve *navâha*, le nouveau jour, pour le premier jour du second demi-mois. Le persan, par contre, a *mâh-i naw*, et le belout. et brahui *nokh*, nouvelle lune, appartient à *nava*, novus. En Europe, nous avons le gr. νεόμην, νεομηνία, le lat. *novilunium*, l'irl. *rae nuadh*, le cymr. *newyddloer*, armor. *loar nevez*, l'ags. *niwe mona*, scand. *ný*, *nýmâni*, anc. all. *niumani*, etc., l'anc. sl. *novomiesěčina*, rus. *novomiesiaćie*, pol. *now*, boh. *nowy*, sans le nom de la lune. Les Lithuaniens disent *jaunas menů*, la jeune lune, comme les Illyriens *mladi miesez*, id.

Parmi les synonymes, il en est quelques-uns de remarquables, soit en eux-mêmes et par leur sens propre, soit par les analogies qu'ils présentent. Le moment précis de la nouvelle lune, la conjonction, n'est pas saisissable pour l'observation directe, comme celui de la pleine lune. Entre la disparition totale de l'astre et sa réapparition, il y a un intervalle où il reste invisible, et c'est là ce qu'expriment certains noms, tandis que d'autres se rattachent au moment qui précède, ou à celui qui suit l'invisibilité. L'expression de *nouvelle lune* appartient à ces derniers, et c'est la plus répandue, parce qu'elle répond à ce qui frappe les yeux. Les termes qui désignent l'invisibilité, et surtout la conjonction, témoignent déjà d'une observation plus avancée ; aussi le sanscrit *kuhû*, la lune cachée, et *amâvâsî*, *amâvâsyâ*, la nuit où la lune *demeure avec* le soleil, sont-ils propres aux Indiens [1]. Il est un de ces noms, toutefois, qui semble remonter plus haut. C'est le zend *antarĕmâoñh* (*Yaçna*, I, 24), que Burnouf, dans son Commentaire (p. 287), explique par *luna interior*, mais où *antarĕ*, paraît être la préposition = scr. *antar*, ce qui s'accorderait avec le lat. *interlunium*, l'intervalle d'invisibilité entre les deux lunes. C'est là aussi exactement l'anc. allemand *untarmane* (Graff. *Sprachsch.* II, 795), la préposition *untar* signifiant *inter* aussi bien que *sub*. On peut se demander, cependant, si ce mot germanique, d'ailleurs isolé, n'a pas été formé d'après *interlunium*.

Un autre terme, qui se rapporte au moment qui précède l'in-

[1] Le vêdique *gungû*, nouvelle lune, est encore inexpliqué.

visibilité, est le sanscrit *sinîvâlî*, le dernier jour avant la nouvelle lune. Le sens étymologique de ce mot est loin d'être clair, mais Kuhn, avec assez de probabilité, a rapproché *sinî* du grec ἕνη, dans le ἕνη καὶ νέα qui désignait le dernier jour du mois, en les rapportant également au sanscrit *sana*, de longue durée (en composition), d'où *sanaya*, vieux, et les adv. *sanâ*, *sanât*, dont *sinî* serait une forme affaiblie [1]. L'expression grecque comprend les deux moments de l'époque lunaire, la transition de la *vieille* à la *nouvelle lune*. Une façon de dire très-analogue est le *nŷ ok nidh* des Scandinaves, où *nŷ* répond à νέα, et où *nidh*, allié à *nidhr*, deorsum, désigne le déclin de la lune, l'interlunium. On disait *ny ok nidhar* pour *en tout temps*, aux deux phases de la lune [2].

Quant au *vâlî* du mot sanscrit, Kuhn observe que *vâla* signifie queue chevelue dans le dialecte vêdique, et que, d'après Grimm, l'ang.-saxon *wadhol*, senium lunae, all. moyen *wadel*, *wedel* (sans doute distinct de *vâla*), offre un sens fort analogue [3]. *Sinîvâlî*, la vieille queue, désignerait ainsi le dernier moment de la décroissance, comme *wadel*, le décours graduel. Je ne sais si cette idée d'une queue ou d'une chevelure de la lune, qui changerait de couleur avec les phases, et qui se lierait peut-être aux personnifications de l'astre, n'est pas aussi primitivement contenue dans les noms sanscrits du demi-mois, *çuklapaksha* et *kṛshṇapaksha*. Le mot *paksha*, en effet, signifie queue et chevelure aussi bien que flanc, côté, moitié; et le premier sens est sûrement ancien, puisqu'il se retrouve dans l'ang.-saxon *faex*, anc. all. *fahs*, chevelure, scand. *fax*, crinière, tout comme dans l'anc. slave *o-pashĭ*, queue, etc. [4]. Ce qui est certain, c'est que l'équivalent parfait de *kṛshṇapaksha*, la queue ou la chevelure

[1] *Z. S.* II, 129. Cf. zend *hana*, vieux, armén. *hin*, gr. ἕνος, lat, *senex*, goth. *sineigs*. irl. *sean*, cymr. *hen*, lith. *sénas*, etc.

[2] Grimm. *Deut. myth.* 404.

[3] Cf. anc. all. *wadalón*, fluctuare, et le moderne *wedeln*, remuer la queue, *wedel*, flabrum.

[4] L'acception de côté, moitié, est également conservée dans le lith. *pusse*, d'où *puspylis*, le premier quartier, c'est-à-dire la demi-croissance, et *pusdylis*, le dernier quartier, c'est-à-dire le demi-décours.

noire, par opposition à la blanche, *çukla*, se présente dans l'erse *eàrr-dhubh*, queue noire, pour le décours de la lune. Il est à croire, d'après tout cela, que cette idée date bien des temps primitifs.

3). L'ancienne division du mois en deux parties, qui est restée en usage dans l'Inde, existait aussi chez plusieurs des peuples congénères, et il s'y rattachait beaucoup de superstitions relatives aux influences de la lune nouvelle ou pleine. Dans l'Inde, elles étaient consacrées aux Pitris, ou mânes des ancêtres, auxquels on offrait alors les *çrâddha*, ou oblations funèbres (Manu, III, 127). De là les noms de *pitṛtithi*, jour de la nouvelle lune, et de *pitryâ*, jour de la pleine lune. Les offrandes consistaient ordinairement en gâteaux de riz (*piṇḍa*), préparés avec du miel, du lait et du beurre clarifié (Manu, III, 274). Cela rappelle tout à fait les μελιτοῦτται que les Grecs offraient lors des Néoménies. Au jour de la nouvelle lune, les Athéniens se rendaient au temple d'Erechthée, censé gardé par un dragon qu'il fallait apaiser par des gâteaux de miel, ce qui se rapportait sans doute à Cerbère, et à l'ancien culte des Mânes. Le nom de διχομηνία témoigne encore de la bipartition du mois, remplacée plus tard par la division en trois décades.

Les Iraniens avaient un grand respect pour la nouvelle lune et la pleine lune, car elles sont invoquées dans l'Avesta (I, 24, 25) comme souveraines de pureté. La croissance et le décours étaient respectivement de quinze jours, ce qui indique un mois de trente jours. (Cf. Haug, *Gâthâs*. II, 87.)

D'après Tacite, lorsqu'il s'agissait de quelque délibération importante, les anciens Germains se réunissaient aux jours de la nouvelle et de la pleine lune, regardant cela comme de bon augure [1]. Grimm a réuni une foule de superstitions populaires plus modernes, par lesquelles on voit que la nouvelle lune était considérée comme favorable aux choses qui doivent croître et prospérer, tandis que c'est le contraire pour la pleine lune. (*Deut.*

[1] *De mor. German.*, c. XI.

Myth., p. 407). Une étude comparée révélerait de nombreuses analogies entre les croyances de ce genre chez tous les peuples ariens.

4). Si, d'après ce qui précède, il est extrêmement probable que les anciens Aryas ont divisé le mois en deux parties égales de quinze jours, il est par contre fort douteux qu'ils aient connu la semaine de sept jours, adoptée de temps immémorial par plusieurs peuples de l'Asie occidentale et de l'Afrique. La durée du mois lunaire conduisait naturellement à cette subdivision par le nombre sept, mais elle était moins commandée par les apparences visibles des phases que celle du mois en deux portions. On ne sait rien de l'origine historique de la semaine, et les Hébreux eux-mêmes, suivant Ewald, doivent l'avoir reçue de peuples plus anciens, en en modifiant toutefois profondément le caractère par l'institution du sabbat [1]. Quant aux peuples ariens, qui tous l'ont adoptée plus tard, on sait à n'en pas douter qu'elle leur a été transmise à diverses époques, et par des voies diverses. Les Vêdas n'en font aucune mention; elle était inconnue aux Iraniens, ainsi qu'aux anciens Grecs. Dion Cassius (37, 17, 18) nous apprend que les Romains ne l'adoptèrent qu'au temps des Empereurs, et qu'elle leur était venue des Égyptiens. Grimm doute fort que les anciens Germains aient eu la semaine de sept jours, et attribue son adoption, ainsi que la consécration des jours à certaines divinités, à l'influence des Romains (*Deut. Myth.*, p. 90). On ne peut donc rien conclure des analogies que l'on remarque entre le sansc. *saptâha*, le pers. *haftah*, le gr. ἑϐδομάς, le lat. *septimana*, l'irl. *seachtmaine*, l'anc. slave *sedmitsa*, etc. Les Germains, il est vrai, ont pour la semaine un nom qui leur est propre, le goth. *vikô*, ags. *wuce*, scand. *vika*, anc. all. *wecha*, etc., mais il a pu désigner dans l'origine une autre division du temps. Il semble, en effet, appartenir à la rac. scr. *vig̀* (*vivékti*), separare, secernere, et ne signifier proprement que division. L'anc. slave *nedielia*, semaine, lith. *nedēle*, dérive de *ne*, négatif, et de

[1] *Die Alterth. d. Volks Israels*, p. 111 et suiv.

dielati, laborare, *dielo*, opus, de *dieti*, facere, et ne désigne la semaine que par le jour du repos, ce qui indique son origine chrétienne.

On sait que, à côté de la semaine de sept jours, quelques peuples en avaient une de cinq ou de dix jours, qui se rattachait au mois de trente jours. Les décades grecques étaient dans ce cas; mais si les anciens Aryas comptaient dans l'origine par mois lunaires, ni l'un ni l'autre de ces systèmes n'a pu être le leur, du moins au début.

§ 373. — L'ANNÉE.

La durée de l'année, qui équivaut à une révolution de la terre autour du soleil, ne se révèle pas à l'observation immédiate, comme celle du mois. Aussi n'a-t-elle sûrement été évaluée que d'une manière très-approximative, par le retour régulier des saisons d'abord, puis par le nombre des mois et des jours. C'est ce qu'indiquent, en effet, les noms même de l'année que l'on peut regarder comme anciens. Tandis que ceux du mois se rattachent directement à la lune, l'année n'est désignée que d'une manière vague, soit comme une période de temps, soit par le nom de l'une des saisons les plus importantes pour les hommes des âges primitifs. Aucun de ces termes ne se rapporte au cours apparent du soleil, lequel n'a servi que plus tard à des approximations moins imparfaites. Commençons par l'étude des mots, avant de nous occuper de la détermination de l'ancienne année.

1). Un des principaux est le sansc. *vatsa*, *vatsara*, *sañvatsara*. On a depuis longtemps signalé son corrélatif dans le gr. ἔτος, pour ϝετος, en y rattachant également le lat. *vetus*, avec le sens de *annosus*, mais sans le suffixe secondaire de dérivation qu'on devrait attendre, et qui se trouve, en effet, dans le synonyme *vetustus*, comme dans le lith. *wétuszas*, et l'anc. slave *vetŭchŭ*, etc.

Une forme plus rapprochée du scr. *vatsa*, est l'albanais *vjetsh*, à côté de *vjet*, année, dont le pluriel *vitterete* répond aussi à *vatsara*. L'ossète *a-fädzi*, année, ne serait comparable que si l'*f* était ici pour *v*.

La haute ancienneté de ce nom de l'année est encore démontrée par les contractions et les altérations qu'il a dû subir déjà à l'époque de l'unité arienne en formant des adverbes de temps, ce qui s'explique par l'emploi fréquent que l'on en faisait dans le langage habituel. Ainsi le sansc. *parut* (indécl.), l'an dernier, est évidemment composé de *para*, autre, et de *ut*, pour *vat*, débris de *vatsa*. Son thème complet a dû être *paravatsa*, l'autre année, réduit successivement à *paravats*, *paravat*, *parvat* et *parut* [1]. Le corrélatif grec πέρυσι, où l'on reconnaîtrait difficilement ἔτος, semble dater de l'époque où le composé était encore déclinable, et répond peut-être à un ancien locatif *parvatsê*. La forme πέρυτις, que donne Ahrens (II, 64), paraît provenue de πέρυτσι, pour éviter le τσ fort étranger au grec. Le nom de l'année subit une autre transformation dans le persan *pîrâd*, l'an passé, et disparaît même complétement dans *pârî*, *pâr*, id., le kourde *par*, l'ossète *fâre*, tandis que l'allemand moyen *vert* (Grimm, *D. Gr.* III, 215) ne l'a conservé que dans le *t* final.

L'étymologie du sansc. *vatsa* est encore incertaine. Ebel (*Z. S.* IV, 329) s'appuie du grec ϝετος pour présumer un thème primitif *vatas*, avec une forme augmentée *vatasa*, d'où *vatsa* par contraction, comme *çîrsha*, tête, de son synonyme *çîras*; mais il ne dit rien sur l'origine de ce thème hypothétique. Si l'on s'en tient à *vatsa* comme forme plus correcte que ϝετος, *vetus*, etc., qui auraient supprimé l'*s* pour éviter le groupe inusité *ts*, on est conduit à une étymologie quelque peu conjecturale, mais qui s'accorderait singulièrement bien avec celles de deux autres noms sanscrits de l'année.

Ces deux noms sont *abda*, et *çaradâ*, *çârada* ou *çarad* (aussi automne), composés de *ap* et *çara*, eau, avec la rac. *dâ*, dare, et

[1] Cf. Bopp, *Verg. Gr.*, II, 210.

signifiant *aquam dans* [1]. L'année est ainsi désignée comme une saison pluvieuse, *pars pro toto*, de même qu'elle est aussi appelée *varsha*, pluie. *Abda* signifie également nuage, comme beaucoup de synonymes de même sens, tels que *ambuda*, *tôyada*, *ǵalada*, *payôda*, *vârida*, etc. Or, nous trouvons, avec la même acception, le vêdique *utsa*, nuage et source, et ce mot est probablement composé d'une manière toute semblable, savoir d'un ancien thème *ud* = *uda*, eau [2], et de la rac. *san*, dare, qui perd son *n* à la fin des mots. Cf. le vêdique *apsâ*, adj., qui restaure, fortifie, littér. qui donne de l'eau, peut-être aussi *varisha*, année, pour *vâri-sha*, si ce n'est pas une altération de *varsha*, rac. *vṛsh*, pluere; et les composés vêdiques analogues *gôshâ*, qui donne des vaches, *dhanasâ*, qui donne des trésors, *vâǵasâ*, qui donne la force, etc. Si l'on préférait voir dans *utsa*, avec le Dict. de Pétersbourg, un dérivé de la rac. *ud*, scaturire, madefacere, par le suffixe *uṇâdi sa*, cela ne changerait rien essentiellement aux considérations qui suivent.

On a observé déjà que la forme primitive de la rac. *ud*, *und*, a dû être *vad*, *vand*, comme celle de *ush*, urere, a été *vas*, etc. C'est ce qui résulte avec évidence de la comparaison des noms de l'eau dans les langues ariennes, qui ont conservé partiellement l'ancienne forme. Tandis que le sansc. *uda*, *udan*, *udra*, etc., et le latin *udor*, *unda*, sont contractés, le gr. ὕδωρ,-ατος, trahit, par son esprit rude, l'existence d'un digamma initial, ὑδ de ϝαδ; mais la racine *vad*, *vand*, s'est encore mieux maintenue dans le goth. *vatô* et ses corrélatifs germaniques, le lith. *vandů*, à côté de *undů*, l'anc. slave *voda*, etc. Je crois pouvoir conclure de là que le sanscrit *vatsa*, année, de *vad-sa*, est identique à *utsa*, de *ud-sa*, source et nuage, avec le sens propre de *aquam dans*, si c'est un composé, ou de *mador*, si c'est un dérivé [3].

[1] Cf. zend *çarèda*, anc. pers. *thard* (Oppert. *Insc. Achaem.*, 18, 83), parsi *çâr*, d'où le pers. moderne *sâl*, année.

[2] Suivant Benfey (*Z. S.* IX, 103), cet *ud* se rencontre réellement dans le Rigvêda (V, 41, 14), cf. aussi son glossaire du Samavêda, p. 29. Le Dict. de Péterb., toutefois, n'en fait aucune mention.

[3] L'existence, en sanscrit, d'un ancien *vad* = *ud*, eau, semble indiquée par

J'ai mis quelque importance à rechercher l'origine probable le *vatsa*, parce qu'il n'est pas sans intérêt de savoir que les aniens Aryas, comme plus tard les Indiens, attachaient assez l'importance à la saison pluvieuse pour en donner le nom à 'année entière. Pour un peuple pasteur et agricole à la fois, la écheresse devait être un fléau, et la pluie un bienfait du ciel, et 'est là aussi ce qui explique la grande place que tiennent ces hénomènes atmosphériques dans les plus anciens mythes de la ace arienne.

Les Aryas des premiers âges paraissent aussi avoir compté les nnées par hivers. L'expression de cent hivers, *çatam himâs*, ou *aradas*, pour un siècle, revient plus d'une fois dans le Rigvêda. Ulphilas rend le gr. ἔτος par *vintrus*, et le même emploi de *winter*, *etr*, s'observe chez les Anglo-Saxons et les Scandinaves. Aufrecht (*Z. S.* IV, 413) signale une trace de cet usage dans le latin *bīmus*, *trīmus*, *quadrīmus*, composés, suivant lui, soit avec *hiems*, onjecture déjà présentée par le grammairien latin Eutyches, soit plus probablement avec un ancien *himus* = scr. *hima*, ce qui semble préférable à l'opinion de Pott (*Et. F.* II, 297), partagée par Kuhn (*Z. S.* II, 130), que *bīmus*, pour *bismus*, contiendrait le sanscrit *samâ*, année. Il faut ajouter que Miklosich explique de la même manière l'anc. slave *trizŭ*, trimus, comme ontracté de *trizimŭ*. Le lithuanien *gys*, dans *dweigys*, bimus, *reigys*, trimus, etc., lui paraît être également un reste d'un ncien *gima* pour le *żēma* actuel. (*Beitr.* I, 287.) Les Lithuaniens, l'ailleurs, évaluent encore l'âge du bétail par hivers.

2). Un autre nom de l'année, qui date de l'époque de l'unité, est le zend *yârĕ*, d'où *yâirya*, annuel. La racine est sans doute *yâ*, ire, en zend et en sanscrit, et ce mot n'exprime que l'idée de

añvad, année, devenu indéclinable, littér. *avec-eau*, qui a de l'eau, comme *samudra*, mer. A la rac. primitive *vand*, se rattache aussi probablement *vindu*, goutte, = *indu*, id. Et je me demande maintenant s'il ne faut pas ramener à la même racine le goth. *vintrus*, etc. hiver et année, comme la saison de l'humidité. Il serait inutile alors de supposer une gutturale initiale tombée, comme je l'ai fait en recourant à la rac. *çvind* (t. I, p. 93).

cours du temps. Cf. scr. *yâtu*, temps, *yâna*, *yâtra*, cours, marche. Ce nom, qui ne se trouve plus en sanscrit, a peut-être laissé une trace de son existence dans l'adverbe *parâri*, l'avant-dernière année, qui serait alors une contraction de *para-yâri*. Le persan nous offre *parârîr*, *parârîz*, et le kourde, *perâr*, avec le même sens. L'arménien *heru*, l'an passé, semble renfermer aussi ce nom de l'année en combinaison avec un autre élément initial. Pott (*Et. F.* I, 123) conjecture une formation analogue pour le latin *hornus*, ce qui est de l'année, contracté du démonstratif *ho*, et d'un dérivé secondaire du terme en question.

Ce sont toutefois les langues germaniques qui l'ont conservé le mieux dans le goth. *jêr*, anc. sax. *iar*, ang.-sax. *gear*, anc. all. *jâr*, tandis que le scandinave *âr* a pris une forme toute semblable à l'*âri*, *ârîr*, *âr* des adverbes sanscrit et iraniens cités plus haut. Une modification parfaitement analogue se présente dans l'anc. all. *hiuru*, all. mod. *heur*, hornus, contracté de *hiu jâru*, comme *hiutu*, hodie, de *hiu tagu*.

3). Le sansc. *vâravâṇi*, année, signifie proprement le tissu des moments ou des temps, et *vâra*, moment, opportunité, se retrouve dans le persan *wârah* avec l'acception de temps et de saison. Cf. aussi *bâr*, temps, fois, dans *yak bâr*, une fois, = scr. *êkavâra*. Bopp (*Vergl. Gr.* II, 66) compare également le *ber* du latin *september, october*, etc., où il équivaut à mois.

C'est à *vâra* qu'il faut sans doute rapporter le grec ὥρα, ὧρος, pour ϝωρα, d'abord temps en général, puis divers espaces de temps, année, saison, portion du jour, et enfin heure, le latin *hora*. Cf. ἄωρος de αϝωρος, et ὥριος, ὡραῖος, opportunus, tempestivus. Du latin *hora* sont provenus l'irl. *uair*, le cymr. *awr*, l'armor. *heur*, mais l'acception d'année, qui appartient au grec ὧρα, et que l'irlandais a conservée dans l'adv. *nura*, *nuridh*, erse *an ura*, *an uiridh*, l'an passé, indique une affinité primitive. Cf. Zeuss, 565, *onnurid*, ab anno priore, où, suivant Stokes (*Beitr.* I, 454), le *d* final est l'ancien suffixe de l'ablatif.

4). Le sansc. *ṛtuvṛtti*, année, signifie révolution des saisons, et *vṛtti*, circonférence, de *vṛt*, vertere, aurait pu s'employer seul

lans ce sens. — Il est probable que le grec βρέτος, année, se rattache à la même racine. C'est aussi de *verto* que dérive le nom lu dieu des saisons, *Vertumnus*.

5). Plusieurs noms européens de l'année ont sûrement des origines fort anciennes, et par cela même un peu incertaines.

a). Le latin *annus* a été l'objet de beaucoup de conjectures étymologiques qu'il serait trop long de discuter ici. L'incertitude provenait de notre ignorance quant à la forme primitive de ce mot, la réduplication de l'*n* pouvant résulter de plusieurs assimilations différentes. La question s'est simplifiée depuis qu'on a signalé l'existence de l'ombrien *aknu*, et de l'osque *akono*, année[1]. Bugge compare très pertinemment le sansc. *akshṇa*, temps, proprement révolution, de la rac. *aċ*, *anċ*, incurvare, flectere. Cf. vêd. *akskṇa* = *vakra*, courbe (Dict. de Pétersb.), ainsi que l'irlandais *easnadh*, temps, et *easna*, côte (costa), c'est-à-dire courbe, avec *s* pour *ksh*, comme à l'ordinaire. Un autre adj. sanscrit *akna*, courbe, répond encore mieux à l'ombrien *aknu*, tandis que *anka*, crochet, *ankas*, courbure, de *anċ*, se retrouve dans ὄγκος et *uncus*. Le glossaire de Cormac donne un ancien terme irlandais *anne* = *cuaird*, cercle, provenu sans doute de *acne*, comme *annus* de *acnus*.

b). Le goth. *athn*, *atathni*, année, est tout à fait isolé dans les langues germaniques. En Europe, je ne trouve à comparer que l'irlandais, *athach*, *ataithe*, ers. *àtha*, temps, qui se rattachent sans doute à *eathaim*, le cymr. *athu*, *ethu*, aller, se mouvoir. Cela conduit pour le goth. également à la racine sansc. *at*, continuo ire, d'où dérive *atna*, *atnu*, le soleil qui se meut toujours, exactement le goth. *athn*. Ce nom de l'année a donc pu signifier un soleil, pour une révolution de cet astre, ou bien, et plus probablement, se lier à l'idée de mouvement, comme le synonyme *jêr* et le zend *yârĕ*.

c). Le lithuanien *métas*, année et temps, paraît allié à *matas*, mesure, *matóti*, mesurer, lat. *metiri*. Cf. scr. *ma*, temps, et

[1] Cf. Lassen, *Eugub.*, p. 56. Bugge, *Z. S.* III, 418 ; Ebel, *ib.* VI, 208.

miti, mesure, de *mâ*, meteri. Au même groupe appartiennent sans doute l'albanais *mot*, année, et l'irlandais *mithis*, *mithidh*, *mithigh*, erse *mithich*, temps.

§ 374. — LA DURÉE DE L'ANNÉE.

Ce n'est que graduellement, et par des approximations successives, que les anciens peuples sont arrivés à déterminer assez exactement la longueur de l'année solaire. Chez les Aryas, ainsi qu'on l'a vu, c'est le mois lunaire qui a servi de point de départ pour la mesurer, et la lune était pour eux le *mesureur* du temps. Le sanscrit *samâ*, *samâs*, année, signifie : qui est composée de mois; et il est dit de la lune, dans le Rigvêda (X, 35, 18), qu'elle renaît sans cesse à nouveau pour diviser les temps. Un nom mythique de la lune, chez les Scandinaves, était *ártali*, le compteur de l'année (Grimm, *Deut. Myth.*, 404). D'après Pline (16, 44), c'était le sixième jour de la lune, où se cueillait le gui sacré, qui réglait, chez les Gaulois, les commencements des mois, et des années, ainsi que des siècles composés de trente ans. Il est bien certain d'après cela que l'année aura été d'abord purement lunaire, c'est-à-dire trop courte d'environ onze jours, différence qui n'a pu manquer de se révéler bientôt à l'observation. De là sans doute l'adoption fort ancienne du mois de 30 jours, et de 360 jours pour l'année, évaluation restée en usage chez plusieurs peuples ariens, avec des corrections pour parfaire les cinq jours et une fraction qui manquaient encore.

L'année vêdique était de 360 jours, avec un mois intercalaire après chaque cycle quinquennal [1]. Plus tard, les Indiens divisaient l'année en six saisons de deux mois, et chaque mois en deux *paksha* de 15 jours, soit 360 pour les douze mois (*Vishṇu Pur*, de Wilson, p. 23, 223. L'année humaine n'était qu'un jour

[1] Müller. *Sansk. Littér.* p. 212, avec une citation du Rigvêda. Weber, *Littér. ind.* (trad. franç.), p. 368.

pour les dieux, et il en fallait de nouveau 360 pour une année divine (Manu, I, 67). D'après Quinte-Curce (III, 3, 9), ce nombre servait aussi de base à l'année des Perses, qui ajoutaient cinq jours intercalaires. Il en était de même chez les Égyptiens (Hérod., II, 4), ainsi que chez les Grecs au temps de Thalès de Milet et de Solon. Pline (34, 6) rapporte que les Athéniens érigèrent 360 statues à Demetrius de Phalère, pour égaler le nombre des jours de l'année. Le cycle gaulois de 30 ans était sans doute modelé sur les 30 jours du mois, ce qui conduit également à 360 pour les douze mois. Pour les Germains, le même nombre est indiqué par la tradition suédoise rapportée à la page 528, tradition dont l'accord avec une coutume indienne, nous fournit en même temps, si ce n'est une preuve, au moins une forte présomption de l'existence de l'année de 360 jours chez les anciens Aryas. Avaient-ils été plus loin? Leur attention s'était-elle portée sur les phénomènes des solstices et des équinoxes, de manière à obtenir une notion plus juste de l'année tropique? Avaient-ils eu recours déjà à quelque procédé d'intercalation? C'est ce qu'il faut nous résigner à ignorer, puisque la comparaison des langues, notre principal guide, nous laisse ici sans aucun secours.

CHAPITRE IV.

---

§ 375. — LES TRADITIONS.

Une race aussi bien douée que l'était celle des Aryas primitifs, possédant, avec tous les éléments d'une vie nationale, une langue magnifique comme moyen d'expression, devait avoir déjà des traditions de plus d'un genre, revêtues sans doute des formes de la poésie. Traditions contemporaines ou anciennes, mais encore historiques, conservées dans la mémoire par des récits épiques; traditions mythiques indigènes, produits spontanés de l'imagination interprétant à sa manière la nature et ses phénomènes; traditions d'un passé plus reculé, remontant aux origines même du genre humain, mais obscurcies déjà, et altérées dans plus d'un sens : tout cela devait exister chez les Aryas au temps de leur unité préhistorique.

De ces traditions, les premières, qui nous auraient initiés pleinement à la vie de cet ancien peuple, ont complétement disparu à la suite de la dispersion, chaque rameau détaché du tronc ayant recommencé une existence nouvelle. Les secondes, mieux conservées, mais modifiées plus ou moins, constituent actuellement la mythologie comparée, science toute jeune encore et pleine d'avenir, et que, pour cela même, il serait prématuré de faire

entrer dans le champ de nos recherches. Les dernières enfin, les plus anciennes sans contredit, et qui intéressaient les origines même de la race, ont aussi laissé dans la mémoire des peuples les traces les plus profondes, et nous pouvons les reconnaître encore à l'aide des traditions analogues que d'autres races ont héritées d'une source primitivement commune.

Ces souvenirs des premiers âges de l'humanité sont en petit nombre. Ewald et Lassen ont signalé comme tels les traditions relatives au paradis terrestre, aux quatre âges du monde, aux dix patriarches, et enfin, au déluge, et au renouvellement de la race humaine après cette grande catastrophe. Ces deux dernières surtout se sont conservées chez les Aryas aussi bien que chez les Sémites, et celà avec des traits communs qui les rapprochent singulièrement, mais aussi avec des différences qui éloignent toute idée d'une transmission. Sans doute que l'ensemble de ces traditions, comme le montre Ewald, ne forme un tout complet que dans les récits de la Genèse, et c'est bien là qu'il faut les chercher sous leur forme la plus ancienne ; mais les fragments dispersés que l'on en trouve chez les Aryas et d'autres races, sont des restes détachés d'un système primitif, et non des emprunts faits directement à la Genèse [1]. L'Éden des Hébreux a un tout autre sens que l'*Airyana vaêġa* des Iraniens, les dix patriarches antédiluviens ne ressemblent guère que par leur nombre aux dix *Praġâpatis* de l'Inde, et les quatre âges du monde, chez les Hébreux, les Indiens et les Grecs, n'ont en commun que des traits d'une nature générale. Nous les laisserons donc de côté, pour ne nous attacher qu'aux traditions du déluge, et du renouvellement de la race humaine, dont le fond est certainement historique, et qui ont laissé chez les peuples ariens des traces beaucoup plus multipliées.

[1] Cf. Ewald. *Gesch. d. Volks Israëls*, I. 342, et ailleurs. Lassen, *Ind. Alt.*. I, 528.

§ 376. — LE DÉLUGE.

On sait que le souvenir d'un formidable déluge s'est conservé chez un si grand nombre de peuples de l'ancien et du nouveau monde, avec les mêmes traits essentiels d'une destruction de la race humaine, et d'une seule famille, ou d'un seul couple, sauvé du désastre dans un bateau et repeuplant la terre, qu'il devient impossible d'expliquer un tel accord sans admettre une tradition primitive fondée sur un fait réel. Je ne veux faire ici ni de la géologie, ni de la théologie ; je ne veux point toucher aux questions relatives à l'universalité du déluge, à ses causes naturelles ou surnaturelles, à la date qu'il faut lui assigner, etc. J'entends me renfermer strictement dans les limites de mon sujet, en résumant ce que les traditions des peuples ariens nous apprennent sur cette ancienne catastrophe, et en recherchant par quels points elles se rapprochent ou s'éloignent des témoignages de la Genèse.

1). C'est dans l'Inde que l'on a trouvé les récits du déluge les plus développés après ceux de la Bible ; mais il en existe plusieurs versions d'époques différentes, et qui ne s'accordent pas quant à certains détails. Celle qui a fixé l'attention en premier lieu appartient à la grande épopée du Mahâbhârata (*Vanaparva*, v. 12746 à 12804). En voici les traits principaux.

Un saint Richi, Manu, fils de Vivasvat, accomplit ses austérités sur les bords de la Tchîrinî, une rivière probablement du nord de l'Inde. Un petit poisson invoque son secours contre les dangers que lui font courir les gros poissons. Manu, ému de pitié, le met à l'abri dans un vase où le poisson croît rapidement. Bientôt, à sa demande, Manu le porte dans un lac, puis dans le Gange, puis enfin dans l'Océan, le poisson continuant à croître de plus en plus. Alors plein de reconnaissance, celui-ci annonce au saint homme que le moment approche où le monde terrestre doit subir une dissolution totale (*pralaya*), et une purification par l'eau (*pra-*

kshâlana). Il lui conseille, pour son salut, de construire un vaisseau solide muni d'un câble, et d'y entrer avec les sept Richis, après y avoir mis bien à couvert toutes les semences (*vigâni*), anciennement décrites par les brahmanes. Manu s'empresse d'obéir à ce conseil. Bientôt les grandes eaux se déchaînent, le monde est submergé, on ne distingue plus ni la terre ni le ciel, et le vaisseau danse et tourbillonne sur les flots mugissants *comme une femme ivre*. Le gigantesque poisson se montre alors, la tête armée d'une corne à laquelle Manu attache le vaisseau préservé désormais de tout désastre. Durant plusieurs années, il vogue ainsi sur les eaux ; après quoi le poisson le conduit vers l'un des pics de l'Himavat, où il lui ordonne d'attacher son vaisseau, et dès lors ce pic a reçu le nom de *Nâubandhana*, navis ligatio. Le poisson sauveur se fait connaître ensuite comme une incarnation de Brahma, le Dieu suprême, et il confère à Manu le pouvoir de créer à nouveau tous les êtres qui ont disparu dans le cataclysme. Telle est, ajoute le narrateur épique, cette antique légende (*purâṇa*), connue sous le nom de *Matsyaka*, le poisson.

Une seconde version de ce curieux récit se trouve dans le Bhâgavata Purâna (VIII, 24) [1], poëme d'une date beaucoup plus récente que la grande épopée, et on y remarque des différences notables. Ainsi, l'événement raconté ne se passe plus du vivant de Manu Vâivasvata, et ce n'est pas lui qui est sauvé des eaux, mais un prince nommé *Satyavrata*, roi de *Draviḍa* dans le sud de l'Inde, et destiné à devenir, après le déluge, le Manu du monde actuel [2]. L'histoire ne débute pas aux bords de la *Tchîrinî*, mais sur ceux de la *Kṛtamâlâ*. Enfin, ce n'est point Brahma qui intervient comme Dieu suprême, mais bien Vichnu, dont le culte a prévalu plus tard, et qui est censé s'être incarné en poisson pour recouvrer les Védas, dérobés pendant le sommeil de Brahma par un chef des Dânavas ennemi des dieux. Ce n'est pas Satyavrata

[1] Ed. de Burnouf, t, II, p. 177 du texte, p. 191 de la traduction.

[2] On sait que les Indiens admettaient une succession de périodes, *manvantara*, terminées chacune par une destruction du monde, *pralaya*, et dont chacune avait son Manu rénovateur; mais tout ce système est postérieur à l'époque védique.

qui construit le vaisseau ; c'est Vichnu qui l'envoie au moment du déluge. Satyavrata y entre avec les sept Richis, et une collection de tous les êtres, de toutes les plantes, de toutes les semences grandes et petites. L'océan sort alors de ses rives, et recouvre la totalité de la terre, accru des pluies que versent d'immenses nuages. Le poisson paraît armé de sa corne, mais au lieu d'un câble, c'est le serpent mythologique *Vâsuki* qui sert à y attacher le vaisseau. Le pic de l'Himâlaya, ou *Nâubandhana*, est passé sous silence, et il n'est rien dit du renouvellement des êtres après le cataclysme.

Une troisième version ne nous est connue jusqu'à présent que par un court extrait que Wilson a donné du *Matsya Purâṇa*, poëme auquel l'histoire du déluge sert de cadre [1]. Elle ne renferme rien d'essentiellement nouveau, et semble tirée des deux premières, non sans quelque confusion dans les rôles attribués à Brahma et à Vichnu. Nous arriverons bientôt à une quatrième version qui est la plus importante.

Dans la savante préface du second volume du Bhâgavata, Burnouf a comparé avec soin ces trois récits pour éclairer la question de l'origine de cette tradition indienne du déluge. Il montre, par une discussion pleine de sagacité, qu'elle a dû être primitivement étrangère au système tout indien des *manvantaras*, ou destructions périodiques du monde, et que les Purânas l'ont modifiée pour l'y faire rentrer. Il en conclut qu'elle doit avoir été importée dans l'Inde postérieurement à l'adoption de ce système, très-ancien cependant, puisqu'il est commun au brahmanisme et au bouddhisme. Il incline dès lors à y voir une importation sémitique opérée dans les temps déjà historiques, non pas directement de la Genèse, mais plus probablement de la tradition babylonienne du déluge de Xisuthrus, d'autant plus que l'incarnation du poisson rappelle le dieu-poisson Oannès des Assyriens. Cette conclusion, toutefois, se fonde sur la supposition que la tradition du déluge ne se trouverait pas dans les Vêdas, auquel cas la question chan-

[1] *Vishṇu Pur.* trad. de Wilson, p. 51, préface.

gerait entièrement de face. Or c'est précisément ce qui est advenu depuis qu'un texte vêdique du Çatapatha Brâhmana, nous a fourni une quatrième version, beaucoup plus ancienne que les autres, et que Burnouf ne connaissait pas encore.

C'est Weber le premier qui a signalé l'existence de ce récit vêdique du déluge, beaucoup plus simple que les précédents, et qui paraît leur avoir servi de type commun, bien qu'il en diffère par une circonstance essentielle [1]. Je le donne ici d'après la traduction de Max Müller.

« Au matin, on apporta à Manu de l'eau pour se laver; et quand il se fut lavé, un poisson lui resta dans les mains.

» Et il lui adressa ces mots : Protége-moi, et je te sauverai. — (Manu dit) : De quoi me sauveras-tu ? — (Le poisson dit) : Un déluge (*âugha*) emportera toutes les créatures ; c'est là ce dont je te sauverai. — Comment te protégerai-je ? (dit Manu).

» Le poisson répondit : Tant que nous sommes petits, nous restons en grand péril ; car le poisson avale le poisson. Garde-moi d'abord dans un vase. Quand je serai trop gros, creuse un bassin pour m'y mettre. Quand j'aurai grandi encore, porte-moi dans l'océan. Alors je serai préservé de la destruction.

» Bientôt il devint un grand poisson. — (Il dit à Manu). Dans l'année même où j'aurai atteint ma pleine croissance, le déluge surviendra. Construis alors un vaisseau, et adore-moi. Quand les eaux s'élèveront, entre dans ce vaisseau, et je te sauverai.

» Après l'avoir ainsi gardé, Manu porta le poisson dans l'océan. Et, dans l'année qu'il avait indiquée, Manu construisit un vaisseau, et adora le poisson. Et quand le déluge fut arrivé, il entra dans le vaisseau. Alors le poisson vint à lui en nageant, et Manu attacha le câble du vaisseau à la corne du poisson, et, par ce moyen, celui-ci le fit passer par-dessus la montagne du nord.

» Le poisson dit : Je t'ai sauvé. Attache le vaisseau à un arbre pour que l'eau ne t'entraîne pas pendant que tu es sur la mon-

[1] *Ind. Stud.* I, 161. Cf. M. Müller, *Sansk. Litter.* 425, et Muir, *Sansk. texts*, II, 324, où se trouve le texte original.

tagne. A mesure que les eaux baisseront tu descendras. Manu donc descendit avec les eaux, et c'est là ce qu'on appelle la *descente de Manu* sur la montagne du nord. Le déluge (*âugha*) avait emporté toutes les créatures, et Manu resta seul. »

Je laisse de côté la suite, sans doute purement indienne, de la légende, où l'on voit Manu obtenir par le sacrifice une fille *Idâ* qui devient surnaturellement la mère du nouveau genre humain.

Cette narration prosaïque, d'une simplicité naïve et dénuée de tout artifice, à la fois trop diffuse et trop concise, laisse bien des incertitudes. Elle ne nous apprend rien sur la nature du poisson miraculeux; elle ne parle, ni des Richis, ni des semences que Manu prend avec lui d'après les versions plus modernes. Il y a là évidemment des lacunes; car, ainsi que l'observe Weber, puisque Manu emploie pour son sacrifice du beurre clarifié, et plusieurs sortes de laitage, il faut bien supposer qu'il a gardé au moins une vache. On ne voit pas non plus comment s'opère la reproduction des animaux et des plantes. Il est à croire cependant que ces traits essentiels existaient dans la tradition primitive, dont le Brâhmana n'aura donné qu'un abrégé, parce qu'il ne la rapporte que d'une manière incidente; et on peut douter que le Mahâbhârata l'ait empruntée à cette version incomplète. Il est fort possible que l'épopée et les Purânas aient tiré leurs récits de quelque ancienne tradition plus développée, et que, tout en l'accommodant au système indien plus moderne, ils en aient conservé des détails qui manquent dans le Brâhmana. N'est-il pas curieux, par exemple, que le Bhâgavata seul nous offre un de ces détails qui s'accorde singulièrement avec le récit de la Genèse? — « *Dans sept jours*, dit l'Éternel à Noé, je ferai pleuvoir sur toute la terre (VII, 4); » et plus loin (v. 11) : « Au *septième* jour, les eaux du déluge furent sur la terre. » — « *Dans sept jours*, dit Bhagavat, le Dieu suprême, à Satyavrata, les trois mondes seront submergés par l'océan de la destruction (Ch. 24, 32). » Cette coïncidence remarquable, qui manque aux versions plus anciennes, semble bien provenue de quelque source encore inconnue pour nous.

La différence la plus importante que présente le récit du Brâh-

mana, c'est que le lieu de l'événement ne paraît plus être l'Inde, mais une région placée au delà des montagnes du nord par-dessus lesquelles le déluge transporte Manu avec son vaisseau. Weber voit là un souvenir obscur de l'immigration des Aryas, qu'un déluge aurait chassé de leurs demeures primitives, et qui seraient venus du nord dans l'Inde en traversant les hautes montagnes, peut-être par le Cachemir. Si tel était, toutefois, le sens de la légende, il faudrait admettre qu'elle a été altérée en un point essentiel; car, si le Gange n'y est pas nommé, il y est question de l'océan (*samudra*), que les Aryas n'ont pu connaître que assez longtemps après leur immigration.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces documents nous autorise suffisamment à en conclure que les Aryas de l'Inde ont apporté avec eux une tradition du déluge dont l'origine première est la même que pour celle des Hébreux et des Chaldéens, et qu'ils n'ont pas empruntée à ces derniers. Dans le cours des siècles, cette tradition s'est modifiée graduellement pour prendre un caractère de plus en plus indien, transformation qui se reproduit également chez les divers peuples qui ont gardé quelque souvenir du déluge en le rattachant à leurs origines nationales.

2). Les Grecs nous offrent de ce fait un second exemple très-frappant; car, non-seulement ils ont placé la scène du déluge dans la Grèce même, mais ils en avaient une double tradition, dont l'une appartenait à l'Attique et à la Béotie, et l'autre principalement à la Thessalie.

La première se rattache au nom d'Ogygès, le plus ancien roi de l'Attique, personnage tout à fait mythique, et qui se perd dans la nuit des âges, bien que les chronologistes le placent 1020 ans avant les Olympiades. De là l'expression de ὠγύγιος pour désigner tout ce qui était très-vieux, très-lointain, extraordinaire, et monstrueux. On rapportait que, de son temps, tout le pays fut envahi par le déluge dont les eaux s'élevèrent jusqu'au ciel, et auquel il échappa dans un vaisseau avec quelques compagnons [1].

[1] Euseb. *Praepar. evang.* X, 10. Syncell., p. 148. Nonn. Dion. III.

La seconde tradition plus détaillée est celle de Deucalion, fils de Prométhée, qui régnait à Phthia en Thessalie, et dont la femme, Pyrrha, était fille d'Épiméthée et de Pandore, famille, comme on le voit, toute mythique. D'après Apollodore (I, 7, 2), Jupiter prend la résolution de détruire par un déluge les hommes de l'âge d'airain [1]. Prométhée, connaissant ce dessein, avertit son fils Deucalion, et lui conseille de se construire une arche (λάρνξ, caisse, vase), dans laquelle Deucalion entre avec sa femme Pyrrha. Jupiter fait tomber des torrents de pluie qui inondent toute la Grèce. Pendant neuf jours et neuf nuits, Deucalion flotte sur les eaux, pour aborder enfin au sommet du Parnasse, ou, suivant d'autres, à celui du mont Athos ou de l'Etna, ou encore à Dodone. Échappé au cataclysme, il sacrifie (comme Noé, Xisuthrus et Manu), à Jupiter *Phyxios*, c'est-à-dire sauveur, et lui demande de reproduire le genre humain détruit. Jupiter lui ordonne de jeter des pierres derrière lui par-dessus sa tête. Celles que jette Deucalion deviennent des hommes, celles que jette Pyrrha se changent en femmes. Une autre légende (Apollon. *Argon.* III, 1087), est celle de l'oracle de Thémis, qui prescrit au couple sauvé de jeter en arrière *les os de leur mère*, énigme qu'ils parviennent à résoudre comme ci-dessus [2]. Deucalion règne ensuite en Thessalie sur le genre humain renouvelé, et devient le père d'Hellen et d'Amphictyon.

Cette tradition grecque a ceci de remarquable qu'elle indique, comme le récit de la Genèse, le motif moral du déluge, la destruction des hommes pervertis, dont les légendes indiennes ne disent mot. Il est évident d'ailleurs qu'elle était primitivement identique avec celle d'Ogygès dont les chronologistes la séparent par un intervalle prétendu de deux siècles. Les Grecs, divisés de bonne heure en sous-races, et doués d'une imagination éminemment créatrice, ont fait varier, plus que tout autre peuple, les traditions et les mythes des premiers âges.

[1] Cf. Serv. ad Virg. Ecl. VI, 41.

[2] Cf. le récit poétique d'Ovide, *Metam.* I, 260 à 415. Pindare, *Od.* IX, 46, et Pausanias, I, 18, 8; X, 6, 2.

Je reviendrai plus loin sur les noms d'Ogygès et de Deucalion dont l'origine reste fort incertaine.

3). Après les Grecs, ce sont en Europe les Cymris qui ont conservé du déluge la tradition la plus remarquable, bien que sous la forme très-concise de ce qu'on appelle les Triades. Comme de raison, la légende est localisée, et le déluge est compté au nombre des trois catastrophes terribles de l'île de Prydain, les deux autres consistant en une dévastation par le feu, et une sécheresse désastreuse. « Le premier de ces événements, est-il dit, » fut l'éruption du *Llynn llion*, ou lac des flots, et la venue, sur » la face de tout le pays, d'une inondation (*bawdd*), par laquelle » tous les hommes furent noyés, à l'exception de *Dwyfan* et » *Dwyfach*, qui se sauvèrent dans un vaisseau sans agrès (littér. » chauve); et c'est par eux que l'île de Prydain fut repeu- » plée [1]. »

Bien que les Triades, sous leur forme actuelle, ne datent guère que du XIIIe ou XIVe siècle, quelques-unes se rattachent sûrement à de très-anciennes traditions, et, dans celle que nous venons de citer, rien n'indique un emprunt fait à la Genèse. Il n'en est peut-être pas de même d'une autre Triade (*Archaiol. of Wales*, II, 71, n° 97), où il est parlé du vaisseau *Nefydd Naf Neifion*, qui portait un couple de toutes les créatures vivantes quand le lac *Llynn llion* fit éruption, et qui ressemble un peu trop à l'arche de Noé. Le nom même du patriarche peut avoir suggéré cette triple épithète d'un sens obscur, mais formée évidemment sur le principe de l'allitération cymrique [2]. Dans la même Triade figure l'histoire fort énigmatique des bœufs à cornes (*ychain bannog*), de Hu le puissant, qui ont tiré du *Llynn llion* l'*Avanc* (castor? crocodile?), pour que le lac ne fît plus éruption. La solution de ces énigmes ne peut s'espérer que si l'on parvient à débrouiller le

[1] *Archaiol. of Wales*, t. II, p. 59; triade 13.

[2] *Nefydd*, dans Owen *nefyd*, peut signifier construction. *Naf*, formateur, créateur, est employé comme un des noms de Dieu; et *Neifion*, qui en serait le pluriel régulier, se rencontre aussi comme nom propre d'un personnage mythique, identifié trop légèrement avec Neptune.

chaos des monuments bardiques du moyen âge gallois; mais on ne saurait douter, en attendant que les Cymris n'aient possédé une tradition indigène du déluge. L'Irlande n'a jusqu'ici rien offert de semblable.

4). Chez les peuples de la Germanie, le souvenir du déluge paraît s'être effacé, mais on en trouve encore une trace dans l'Edda des Scandinaves. Toutefois le récit en est devenu purement mythique et cosmogonique. Les trois fils de Borr, *Othin*, *Wili* et *We*, petit-fils de *Buri*, le premier homme, tuent *Ymir*, le père des *Hrimthursar*, ou géants de la glace, et dont le corps leur sert à construire le monde. Le sang s'écoule de ses blessures en telle abondance que toute la race des géants s'y noie, à l'exception de *Bergelmir* qui se sauve dans un bateau avec sa femme, et qui reproduit la race détruite[1]. On voit que ce mythe ne se rattache à la tradition générale que par les derniers traits, lesquels suffisent cependant pour le ramener à la source commune.

5). Il ne paraît pas que les Slaves aient gardé quelque légende relative au grand cataclysme. Les Lithuaniens, par contre, en ont une dont le fond est sans doute ancien, bien qu'elle ait pris le caractère naïf d'un conte populaire, et que certains détails semblent empruntés à la Genèse. Suivant cette légende, rapportée par Hanush (*Slav. Mythol.*, p. 234), le dieu *Pramzimas*, voyant la terre pleine de désordres, envoie deux géants, *Wandu* et *Wējas*, c'est-à-dire l'eau et le vent, pour la ravager. Ceux-ci bouleversent tout dans leur fureur, et quelques hommes seulement se sauvent sur une montagne. Alors, pris de compassion, Pramzimas, qui mangeait justement des noix célestes, en laisse cheoir près de la montagne une coquille dans laquelle les hommes se réfugient, et que les géants respectent. Échappés au désastre, ils se dispersent ensuite, et un seul couple très-âgé reste dans le pays, se désolant de n'avoir point d'enfants. Pramzimas leur envoie alors *son arc-en-ciel* pour les réjouir, et leur prescrit de *sauter sur les os de la terre*, ce qui rappelle singulièrement l'oracle que reçoit Deucalion. Les deux vieux époux font neuf sauts,

[1] *Vafthrudnismal*. 29.

et il en résulte neuf couples qui deviennent les aïeux des neuf tribus lithuaniennes. On remarque dans cette légende un curieux mélange de traits originaux, et d'emprunts faits sans doute au récit de la Bible.

Les rapprochements qui précèdent vont se compléter par la comparaison des traditions relatives au père du nouveau genre humain chez les Aryas.

§ 377. — L'HOMME SAUVÉ DU DÉLUGE.

1). Suivant la plus ancienne de ces traditions, celle qui s'est le mieux maintenue chez plusieurs peuples de la famille arienne, le rénovateur de la race humaine détruite était d'origine divine, et son nom exprimait l'homme par excellence, l'être intelligent, le penseur. Tel est, comme nous l'avons vu (§ 352, 4), le sens du ***Manu*** indien, terme appliqué d'abord à l'homme en général avant de devenir le nom d'un personnage mythique. Ce ***Manu*** ou ***Manus*** s'est modifié et multiplié plus tard sous diverses formes dans la mythologie indienne. Déjà le Rigvêda en distingue plusieurs [1], et, dans la suite, on en a compté jusqu'à sept, dont chacun préside à un *manvantara*, ou période du monde [2]. Le principal, et le seul qui doive nous occuper ici, est le Manu surnommé ***Vâivasvata*** dans les légendes vêdiques, les épopées et les Purânas.

Le Rigvêda en parle plus d'une fois comme du père des hommes, qui sont appelés ***Manôr apatya***, la descendance de Manu, et lui-même y reçoit le titre de père par excellence, ***Manushpitar***. Il a donné aux humains la prospérité et le salut (*çam, yôs*. Cf. § 320, 7), et il leur a indiqué de bienfaisants remèdes [3]. Le premier, il a sacrifié aux dieux, et son sacrifice est devenu le prototype de tous ceux des générations futures [4]. Son surnom

[1] Max Müller. *Sansk. Litter.*, p. 531.
[2] Cf. *Vishṇu Purâṇa*, p. 259 et suiv.
[3] Cf. Muir. *Sansk. texts*. II, 328.
[4] Kuhn, *Z. S.* IV, 101.

Vâivasvata signifie fils de *Vivasvat*, c'est-à-dire du soleil, et il est le frère de *Yama*, le dieu de la mort, appelé également *Vâivasvata*.

2). On a souvent signalé la remarquable coïncidence de cette tradition indienne avec celle des anciens Germains qui, d'après Tacite, se disaient descendus de *Mannus*, fils de *Tuisco* ou *Tuisto*, dieu issu de la Terre [1]. Il est bien à regretter que l'historien romain ne nous ait transmis aucun détail de plus sur ce qu'en racontaient les *carmina antiqua* qui les célébraient. Toutefois l'identité des traditions ne saurait être mise en doute. La forme *Mannus*, où l'*n* est redoublée, s'explique, suivant Kuhn (*Z. S.* IV, 94), par un thème plus ancien *Manvus* = *Manvas*, affaibli lui-même de *Manvat* et *Manvant*. Un passage, d'ailleurs unique, d'un poëme allemand du moyen âge, nous offre encore la forme *Mennor*, avec *r* pour *s*.

> *Mennor* der êrste was genant
> Dem diutische rede got tet bekant [2].

« *Mennor*, ainsi s'appelait le premier (homme) auquel Dieu fit » connaître la langue théotisque. »

Mannus, comme Manu, est d'origine divine, mais la nature de son père *Tuisco* ou *Tuisto* est encore incertaine, vu l'obscurité de ce nom.

3). Si de la Germanie nous passons à la Grèce, nous trouverons dans le personnage mythique de *Minos* un autre représentant du *Manus* indien, mais considérablement modifié par les traditions helléniques. Il ne s'agit plus ici, en effet, du premier homme à partir du déluge, mais d'un roi semi-fabuleux des anciens âges, fils de Jupiter, qui régnait sur l'île de Crête, et qui donna le premier de sages lois aux Hellènes. A ces divers égards, et sauf la localisation des légendes, il rappelle certainement le *Manus* roi

[1] Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriae et annalium genus est, *Tuisconem*, deum terrae editum, et filium *Mannum*, originem gentis conditoresque.

[2] Grimm, *Deut. Myth.*, p. 205.

et législateur. Cela ne suffirait pas, toutefois, à autoriser un rapprochement, si Minos, comme juge des morts, ne touchait pas par d'autres points aux traditions indo-iraniennes. Chez les Indiens, c'est *Yama* qui règne sur les morts, tandis que son corrélatif iranien *Yima kshaêta*, fils de *Vivanghvat* (le *Vivasvat* indien), le *Djemshid* des Persans, est comme Manu le premier roi législateur, et ordonnateur de la société humaine. Les rôles se sont ainsi intervertis de plusieurs manières entre les deux frères Manu et Yama, ce qui s'explique par leur identité primitive, que Roth a suffisamment établie [1]. Tous deux représentent le premier homme, car il est dit de Yama que le premier il a passé par la mort pour entrer au royaume des Mânes [2]. Minos aussi ne devient juge aux enfers qu'après sa mort, et il partage cet office avec Rhadamanthe, le véritable Yama [3]. Il réunit ainsi dans sa personne les traits propres à ce dernier, et ceux du *Manu* et du *Yima*, rois et législateurs.

Kuhn, que je suis avec confiance dans cette exposition, signale d'autres points plus spéciaux de rapprochement entre Minos et Manu. C'est par le sacrifice que Manu obtient la nombreuse descendance sur laquelle il règne; c'est par le sacrifice aussi que Minos arrive au pouvoir royal. Si ce dernier avait le Minotaure, le taureau de Minos, auquel on sacrifiait des jeunes gens d'un peuple ennemi, Manu possédait également un taureau dont la voix faisait périr les Asuras et les Rakshasas, c'est-à-dire les races barbares ennemies des Aryas. Kuhn retrouve même ce taureau dans quelques traditions germaniques qui se rattachent au forgeron *Völund* ou *Wieland*, lequel à son tour correspondrait au Dédale grec. (*Z. S.* IV, 91, 95, sq.) Quelque ingénieux, toutefois, que soient ces divers rapprochements, j'avoue que les

[1] *Zeitschr. d. morgenl. Gesellschaft*, IV, 430. Cf. Lassen, *Ind. Alt.* I, 519, et surtout Burnouf, *Bhâgav. Purâṇa*, Vol. III, introd., p. LXV.

[2] Roth. l. cit. Kuhn, *Die herabkunft d. Feuers*, p. 20.

[3] Kuhn (*Z. S.* IV, 123) explique Ῥαδαμάνθυς par ῥαδα, verge, et μανθάνω, dans le sens du scr. *manth*, quatere, agitare. Il rappelle que le juge des morts était armé d'un bâton, σκῆπτρον, comme Yama porte le *daṇḍa*, dans les épopées.

différences de détail que présentent ces légendes, d'ailleurs d'un sens parfaitement obscur, chez les trois peuples ci-dessus, me laissent bien des doutes sur le fait d'une connexion réelle.

A côté de Minos, Kuhn trouve encore un second représentant grec de Manu, dans *Minyas*, le père et premier roi des Minyens, antique race répandue sur plusieurs points de la Grèce, et qui prit une grande part à l'expédition des Argonautes. Il s'attache de plus, avec beaucoup de soin, à justifier au point de vue philologique, le rapprochement des trois noms, dont les différences apparentes sont assez grandes. Il part, pour cela, de ce thème primitif et hypothétique *Manvat* ou *Manvant*, devenu d'abord *Manvas*, et qui lui donne le *Manus* indien et le *Mannus* germanique. Le grec Μίνως en proviendrait également par le changement du *t* en *s*, comme dans κέρας, etc., puis par la fusion du ν ou du digamma avec l'*a* qui suit, d'où résulte ω, ou plutôt par le changement de *an* en ω, puis enfin par l'affaiblissement de l'*a* de la racine en *i* bref, devenu plus tard *î* long, par suite probablement d'une compensation pour un redoublement de l'*n*, comme on le voit dans Ἐρῖνύς pour Ἐριννύς. La forme Μινύας a changé le digamma en υ, et dès lors l'*i* est resté bref. Toute cette analyse peut bien sembler un peu trop subtile pour entraîner la conviction[1].

Quoi qu'il en soit, il est difficile de se refuser à reconnaître entre les personnages de Manu et de Minos un rapport trop frappant pour être purement fortuit, bien que le dernier ait été complétement séparé de la tradition du déluge.

4). D'après le témoignage de César, les Gaulois se disaient descendus de *Dis*, comme les Germains de Mannus. Ce *Dis*, évidemment, n'est point un nom celtique, mais bien celui que les Romains donnaient à Pluton, et qui traduit le grec Πλούτων, le dieu de la richesse, le Ζεὺς χθόνιος, le Jupiter de la terre. Il s'agissait cependant d'une divinité ou d'un demi-dieu de la mort et

[1] Cf. pour les détails *Z. S.* IV, 93, et *Beitr.* I, 369 ; mais aussi, pour les objections de Pott, *Z. S.* V, 264.

des ténèbres, puisque les Gaulois comptaient par nuits à cause de leur descendance de *Dis*. Or, comme on a vu que Yama, le roi des morts, se confond primitivement avec son frère Manu, que le rôle du Yima iranien est tout semblable à celui du Manu indien, et que leur double caractère se réunit dans le Minos grec, il devient très-probable que le père mythique des Gaulois appartenait au même cycle traditionnel. Son véritable nom, malheureusement, nous reste inconnu, mais il devait se rattacher à celui de l'un des deux frères, à celui de Manu sans doute, qui se retrouve seul chez les peuples européens.

Ce qui semble appuyer cette conjecture, c'est que les Triades cymriques font mention d'un personnage appelé *Menw* ou *Menyw Hen*, c'est-à-dire le vieux, comme d'un des *premiers-nés* de l'île de Prydain [1]. Il est nommé, dans cette triade, avec *Tydain tad awen*, le père de la muse, auquel une autre triade (n° 57) attribue l'institution du bardisme. Un second *Menw*, fils de *Teirgwaedd*, figure dans la triade 90 comme un célèbre magicien. Nous ne savons d'ailleurs rien de plus de ces personnages énigmatiques; mais nous voyons, en tout cas, que les Cymris désignaient sous le nom de *Menw*, dont le sens, en cymrique, équivaut à celui du *Manu* indien, un des premiers ancêtres de leur race.

5). En dehors de la famille arienne, on a plus d'une fois rapproché de *Manu* l'égyptien *Menès*, qui figure en tête de la plus ancienne dynastie. La ressemblance des noms est assurément curieuse, mais d'ailleurs isolée, peut-être fortuite, et on ne saurait en tirer aucune conclusion. Il faudrait pour cela en savoir davantage sur la possibilité d'une connexion entre les antiques origines égyptiennes et celles des Aryas et des Sémites, question qui est encore inabordable pour la science. Je me permettrai par contre de présenter une conjecture sur le nom d'un personnage traditionnel qui semble être commun aux deux dernières races.

Il s'agit de Japhet, fils de Noé, que la Genèse nous fait con-

[1] *Archaiol. of Wales*, II, 71, n° 93.

naître comme le père des peuples du nord qui appartiennent à la famille arienne, tandis que Sem et Cham sont les ancêtres des deux autres races humaines. Les noms de ces derniers sont restés étrangers aux traditions ariennes, mais celui de Japhet reparaît en Arménie et en Grèce avec des circonstances qui éloignent l'idée d'un emprunt fait au récit biblique. Ainsi, Moïse de Chorène, d'après d'anciens chants populaires arméniens, et des sources traditionnelles qui remontent à Bérose, donne à Xisuthrus, le Noé babylonien, trois fils, *Zervân*, *Titân* et *Japetosthê*, qui régnèrent sur le genre humain renouvelé, et furent considérés comme des dieux [1]. Ici, sans doute, il y a eu un mélange d'éléments d'origines diverses, car *Zervân* est évidemment le zend *zarvan*, temps, et le *zrvâna akarana*, le temps increé, infini, de l'Avesta [2], et *Titân* se rattache à l'ancienne théogonie grecque, sans que l'on puisse trop remonter à la source primitive de ce nom. Celui de Ἰαπέτος y figure également appliqué à un fils d'Uranus et de Gaea, et l'un des chefs des Titans révoltés contre Jupiter. Il devient le père de Μενοίτιος, d'Atlas, de Prométhée et d'Épiméthée, et, par conséquent, de la race humaine, dont Prométhée est un des principaux représentants [3].

Maintenant, d'où vient ce nom de Japhet qui se retrouve ainsi chez deux peuples ariens? On l'a rapporté à l'hébreu *pâthâh*, pandit, aperuit, d'après la parole de Noé (Gen. 9, 27) : *Que Dieu étende Japheth !* mais Ewald, le meilleur juge pour cette question, le considère comme étranger à l'hébreu, au moins tel que nous le connaissons, tandis qu'il admet pour Sem et Cham des étymologies hébraïques probables [4]. D'après cela, et comme Japhet était le père de la race arienne, on serait autorisé, ce semble, à lui chercher une étymologie arienne également. On pourrait

[1] Ewald, *Gesch. d. Volks Isr.* I, 374.
[2] Cf. Spiegel, *Avesta*, II, 217.
[3] Cf. Preller, *Griech. Myth.* I, 39. Μενοίτιος, que l'on a expliqué par μένος et οἶτος, fatum, lui paraît n'être qu'un nom de l'homme en général, ce qui le rattacherait au sansc. *manu* et au groupe du § 353, 4.
[4] *Gesch. d. Volks Isr.* I, 363.

donc y voir un composé analogue au sanscrit *ǵâspati*, le maître ou le chef de la race, de *ǵâ*, descendance, race, au génitif, et de *pati*. Une forme *ǵâpati* serait tout aussi correcte, et se trouve réellement dans le composé *praǵâpati*, le maître des créatures, le Dieu suprême. L'affaiblissement d'un *g* primitif en *ǵ* puis en *y*, se reproduit plusieurs fois dans d'autres cas, et le grec δεσπότης, à côté de πόσις, prouve que le suffixe *ti* n'a pas été le seul à former le nom du maître. Il n'y aurait donc rien d'essentiel à objecter au point de vue phonique, et l'épithète de *chef de la race* a pu s'appliquer très-naturellement à celui qui en était regardé comme le père. Cela conduirait aussi à expliquer la forme arménienne *Japetosthê*, qui a tout l'air d'un superlatif tel que le serait en sanscrit *ǵâpatishṭa*, le chef de la race par excellence, de même que de *nṛpa*, roi, on voit se former un comparatif *nṛpatara*, qui est plus qu'un roi, et un superlatif *nṛpatama*, qui est roi au plus haut degré.

Je ne donne, comme de raison, tout ceci qu'à titre d'hypothèses à examiner.

6). L'homme sauvé du déluge n'est appelé *Manu* ou *Manus* que dans la tradition indienne et ses corrélatifs *Minos*, *Minyas*, *Mannus*, *Menw*, ne sont plus considérés que comme des chefs de race, ou d'anciens législateurs, tandis que d'autres noms figurent dans les récits du cataclysme. Cela ne prouve autre chose que l'extrême antiquité de la tradition primitive, dont les éléments se sont disjoints et modifiés en passant de race en race, et de pays en pays. Plusieurs tentatives ont été faites pour rattacher aussi à la source commune quelques-uns des noms divergents donnés à l'homme du déluge, mais jusqu'à présent sans trop de succès, vu l'incertitude des rapprochements et des étymologies quand il s'agit de noms propres en tout cas fort anciens. Je me borne à cet égard aux indications suivantes.

a). Dans un mémoire intéressant [1], Windischmann a cherché de plusieurs manières à relier les traditions indiennes du déluge à

[1] *Ursagen der arischen Völker*. Abhandl. d. Bayr. Akad. 1852.

celles de la Genèse. Quelques-unes de ses conjectures sont assurément ingénieuses, mais laissent prise cependant à bien des doutes.

Ainsi, il croit retrouver les noms de Noé, et de Japhet, dans ceux d'un ancien Richi indien, *Nahusha*, et de son fils *Yayâti;* mais, outre que les ressemblances sont bien imparfaites, les légendes qui concernent *Nahusha* n'ont aucune connexion avec le déluge, et son nom ne peut point se ramener à la même origine que celui de Noé. Celui-ci, en hébreu *Nóach*, se rattache, suivant Ewald, à une racine perdue *nach*, alliée à *nâ*, novus, recens, et signifie le *rénovateur* [1], tandis que *Nahusha*, du synonyme *nahus*, homme en général, provient de la rac. scr. *nah*, nectere, et désigne l'homme comme le voisin, ou le prochain *(Dict. de Pétersb.)*. Un rapport entre *Japhet* et *Yayâti* semble encore moins admissible. Le changement d'un *p* ou *ph* en *y* serait tout à fait insolite, et les noms des autres fils de Nahusha, *Yati*, *Ayâti*, *Sanyâti*, *Viyati* [2], montrent que l'*y* est bien ici purement indien.

Windischmann cherche également à expliquer le nom de l'*Ogygès* grec, et il en présente comme possibles deux étymologies différentes. Suivant l'une, *Ogygès* serait le sanscrit *Âyuga*, c'est-à-dire descendant de *Âyu*, le père de *Nahusha;* mais le savant allemand doute lui-même d'un changement de *y* en *g*, d'ailleurs sans exemple, et ensuite, cet *Âyu*, pas plus que Nahusha, n'a quelque chose de commun avec le déluge. D'après l'autre conjecture, Ogygès se lierait au sanscrit vêdique *ôgha*, *âugha*, flux, inondation, et serait = *ôghaga*, c'est-à-dire né (au temps) du déluge. Kuhn (*Z. S.* IV, 89) objecte ici la difficulté d'assimiler l'ω initial au sanscrit *ô* ou *âu*, tandis que, dans la règle, il représente un *â;* et de plus la rareté de υ comme remplaçant de *a* [3]. Ces objections, cependant, ne semblent pas décisives contre le rapprochement proposé, et Pott incline de son côté à admettre une affinité

[1] Ewald. l. cit. I, 360.
[2] *Vichnu Pur.*, p. 413.
[3] C'est par inadvertance que Maury, dans son savant ouvrage sur les *Religions de la Grèce* (t. I, 89), attribue à Kuhn le rapprochement que celui-ci combat.

réelle entre *ôghâ*, et Ὠγύγης, ainsi que ὠγήν océan [1]. Il observe, en effet, qu'il n'est point nécessaire de supposer ω pour *ô*, attendu que *ôgha* dérive de la racine *vah*, vehere, et qu'il est ainsi pour *vagha*. Cf. *vahâ*, fleuve, goth. *vêgs*, flot, anc. all. *wâg*, mer, etc. Mais dans ce cas on devrait admettre que les mots grecs comparés ont perdu un digamma. Pour ὠγὴν, ou ὠγῆνος, la chose ne peut guère se constater, attendu que ces termes ne se trouvent point chez les poëtes, mais la négative peut être affirmée pour Ogygès. Dans deux passages d'Homère, en effet, le nom de l'île Ogygie, qui en dérive évidemment, ne saurait avoir eu le digamma, à cause de l'élision des voyelles devant l'ω [2]. C'est là un fait qui paraît décisif contre une affinité entre *ôgha* et Ogygès, à moins de supposer que, du temps d'Homère, un digamma primitif eût déjà disparu. Il faut ajouter que les termes grecs, tels que ὄχος, char, ὀχεύω, etc., qui se rattachent à la racine *vah*, avaient bien le digamma, et offrent de plus régulièrement leur χ pour *h* = *gh*.

C'est, au contraire, l'existence bien constatée d'un digamma qui vient invalider une autre conjecture de Windischmann, laquelle sans cela aurait été d'un grand intérêt. Dans la tradition indienne, Manu obtient par le sacrifice, après le déluge, une fille qui est appelée *Idâ*, *Ilâ* ou *Irâ*, c'est-à-dire la prière, et la bénédiction. Windischmann y voit celle que Noé demande à Dieu pour la terre, et qu'il obtient aussi par le sacrifice. Et comme Dieu, en signe de grâce, met son arc-en-ciel dans la nue, Windischmann rapproche de *Irâ* l'Ἶρις grecque, la messagère des dieux et l'arc-en-ciel. Mais ainsi que le remarque Kuhn, la longueur de l'ῖ serait déjà une objection, quand bien même il ne serait pas certain que ce nom était primitivement ϝῖρις [3].

b). Celui de Deucalion est encore inexpliqué, car l'étymologie de δεύω, mouiller, tremper, et de ἅλς, mer, n'est pas sérieusement

[1] *Z. S.* V, 262. — Le γ irrégulièrement pour *gh (h)*, peut se justifier par ἐγων = *aham*, μέγας = *mahat*, etc.

[2] Od. VI, 172, νήσου ἀπ' Ὠγυγίης ; et XXIII, 333, ὥς θ'ἵκετ' Ὠγυγίην νῆσιον.

[3] *Z. S.* V, 90. Cf. Benfey, *Gr. W. L.* I, 334.

soutenable. C'est là, sans doute, un ancien composé dont les éléments restent obscurs. Le Δευ initial pourrait être le sanscrit *dêva*, dieu, divin, ou bien *dva*, *dvi*, deux, comme dans δεύτερος, deuxième, et καλίων rappelle le sansc. *kalyâṇa*, excellent, heureux, comme subst. bonheur, salut, bénédiction ; mais cela ne suffit pas pour assurer une interprétation en l'absence de quelque nom traditionnel indien qui l'appuierait.

Les personnages cymriques *Dwyfan* et *Dwyfach*, se lient probablement à *Dwyf*, Dieu, *dwyfawl*, divin, et par là au sansc. *dêva*, en cymrique aussi *duw*. Le féminin *Dwyfach* serait formé comme *gwrach*, vieille femme, de *gwr*, homme ; mais il est singulier que le masculin *dwyfan* soit donné par Owen avec le sens de déesse.

La signification du scandinave *Bergelmir* est également obscure. Il faudrait bien se garder d'y chercher une allusion à la montagne (*berg*) du déluge ; car *Ber-gelmir* est formé comme *Thrud-gelmir*, son père, *Avr-gelmir* son aïeul, et *gelmir* paraît être une inversion de *gémlir*, homme très-vieux [1].

§ 378. — OBSERVATIONS.

Nous avons retrouvé la tradition du déluge dans cinq des branches qui divisent la famille arienne. Si les anciens Iraniens, les peuples de l'Italie et les Slaves, n'en offrent aucune trace connue, cela provient sans doute de ce que nous sommes imparfaitement renseignés à cet égard. Le silence de l'Avesta n'a rien d'étonnant, puisque les fragments que nous en possédons ne sont que des débris d'un tout beaucoup plus considérable, qu'ils consistent principalement en invocations, et en prescriptions religieuses, et que les mythes n'y occupent malheureusement qu'une très-petite place. On aurait pu conclure, avec bien plus de raison apparente,

[1] Cf. Mone, *Gesch. d. Heidenthums*, I, 316.

de l'absence de toute allusion au déluge dans les hymnes nombreux du Rigvêda, à la non existence de cette tradition chez les anciens Indiens, et cependant cette existence est démontrée par un témoignage irrécusable de la seconde époque vêdique. Les mythes de l'ancienne Italie ne nous sont parvenus de même que très-partiellement par l'intermédiaire des Romains, et ceux des Slaves païens sont imparfaitement connus. Ce qui est certain, c'est que les cinq traditions conservées suffisent, et au delà pour prouver que les Aryas primitifs avaient gardé le souvenir du grand cataclysme.

Si l'on compare les diverses légendes, soit entre elles, soit avec le récit de la Genèse, on les trouve trop divergentes pour admettre le fait d'un emprunt de peuple à peuple, si ce n'est pour quelques détails, et, d'un autre côté, trop concordantes pour les rattacher à l'hypothèse de plusieurs déluges locaux. Dans toutes, le lieu de l'événement est changé, et les noms de l'homme sauvé des eaux varient, ou ne désignent plus que des anciens rénovateurs mythiques de chaque race particulière ; mais, dans toutes aussi, la destruction est universelle, et un seul homme, ou un seul couple, s'échappe dans un navire, avec ou sans animaux, pour recommencer la vie sur la terre.

Ces derniers traits sont aussi ceux qui s'accordent avec la Genèse, et les autres traditions diluviennes de l'ancien et du nouveau monde. Ce qui distingue profondément le récit de la Bible de tous les autres, c'est le sens moral et religieux attaché à l'avénement du cataclysme, qui se trouve ainsi relié à toute l'histoire providentielle de l'homme terrestre. Mais cette forme de la tradition a-t-elle été la première, et les autres n'en sont-elles que des altérations ? Ou bien, la légende primitive, bien plus ancienne que les Hébreux, a-t-elle été modifiée conformément à l'esprit religieux de ces derniers ? C'est là une question que l'on peut élever et débattre, comme plusieurs autres du même genre, sans ébranler en rien l'autorité véritable de la Bible, laquelle repose heureusement sur une base plus profonde et plus solide que celle des faits purement historiques ou scientifiques. Ainsi que je l'ai

dit, toutefois, je ne veux pas aborder ce sujet, qui sortirait du cadre que je me suis tracé. Il me suffit d'avoir montré que, antérieurement à leur dispersion, et bien avant l'époque de Moïse, les anciens Aryas ont dû posséder une tradition du déluge provenue sans doute de la même source que celle de la Genèse. Je laisse aux historiens du monde primitif à tirer de ce fait les inductions qu'il peut suggérer.

CHAPITRE V

§ 379. — LES SUPERSTITIONS.

A côté de connaissances, imparfaites sans doute au début, mais fondées cependant sur les bases réelles de l'observation, du raisonnement et de la tradition, il a existé partout et à toutes les époques, des croyances purement imaginaires qui tiennent une grande place dans la vie des peuples. Ce sont les superstitions, qui accompagnent les développements sociaux et religieux dans leurs phases successives, et qui résistent avec une singulière persistance aux progrès de la civilisation. Même là où les lumières de la science les ont fait disparaître chez les esprits plus éclairés, elles se maintiennent longtemps encore dans les couches inférieures des sociétés humaines, pour en sortir parfois, et se répandre de nouveau avec toute la puissance d'une contagion. Le fond primitif en est partout essentiellement le même, parce qu'elles surgissent immédiatement des instincts naturels de l'homme encore plongé dans l'ignorance. La croyance aux esprits, aux sorts, aux présages, à la magie, se retrouve sous mille formes diverses chez les races les plus sauvages comme chez des peuples déjà très-civilisés. Les analogies souvent frappantes qui se remarquent sous ce rapport entre les points du globe les plus éloignés, ne prouvent donc pas des origines communes, et ne

résultent que des tendances propres à l'homme de la nature. Ceci restreint le champ des recherches comparatives, même limitées aux races ariennes. Ici, surtout, l'accord des faits ne suffit pas sans celui des termes, et ceux-ci ont subi bien des changements. Les superstitions populaires ont sûrement été très-variées chez les anciens Aryas, mais nous ne pouvons plus guère en constater l'existence que relativement à la croyance aux esprits et à la magie [1]. Il reste là, toutefois, un vaste champ d'investigations futures que je dois me contenter d'effleurer en attendant mieux.

§ 380. — LA CROYANCE AUX ESPRITS.

La foi aux puissances divines qui gouvernent le monde ne suffit pas à l'imagination des peuples livrés à leurs instincts naturels, et ils ont créé une foule d'êtres d'un ordre inférieur, mêlés plus directement aux incidents de la vie ordinaire. Doués de pouvoirs surnaturels, mais limités, bienfaisants ou malfaisants, ces êtres interviennent jusque dans les petits événements de l'existence humaine, ou président à certains phénomènes mystérieux et incompris de la nature élémentaire. Ils sont nés partout du besoin qu'éprouve l'homme de chercher une cause à ce qui échappe à son intelligence, et cette cause se personnifie aisément en un agent doué de qualités appropriées. De là l'extrême variété de ces êtres imaginaires qui remplissent les sphères du monde inférieur, et qui agissent en accord ou en désaccord avec les pouvoirs célestes.

Nous ne pouvons plus savoir quelle extension avait prise chez

[1] La superstition du mauvais œil se retrouve dans l'Inde vêdique aussi bien que chez la plupart des peuples européens. Dans le Rigvêda (X, 85, 44), l'épouse est exhortée à être *aghôraćakshus*, c'est-à-dire sans regard malfaisant, pour son époux. C'est le βάσκανος ὀφθαλμὸς des Grecs, l'*oculus fascinus* des Romains, l'*entsehen* ou *böses Auge* des Allemands, le *milled* = *mi-shilled*, mauvais regard, ou *droch-shuil* des Irlandais, le *llygad drwg* des Cymris, etc.

les anciens Aryas cette croyance aux esprits, mais il paraît certain qu'elle existait à un degré quelconque, à en juger par les traces qu'elle a laissées ici et là dans les langues.

1). Le sansc. *bhûta* désigne une classe d'esprits malfaisants qui hantent les cimetières, et qui se plaisent à nuire aux hommes par la possession, les maladies, etc. Ce mot dérivé de la rac. *bhû*, fieri, existere, ne signifie proprement qu'un être vivant en général, aussi un enfant, et, comme neutre, un élément. Ce sens vague convient très-bien pour des êtres qui ont quelque chose de mystérieux.

C'est à ce nom que se rattache sans doute celui du *Daêva Bûiti* dans le Vendidad (19, 6), démon qui trompe les hommes. Cf. le persan *butbâr*, démon, *but*, *butak*, idole, et *bûtah*, fœtus. = scr. *bhûta*, enfant.

Je le retrouve aussi dans l'allemand moyen et moderne *butze*, bas-all. *butte*, *butke*, *budde*, *buddeke*, sorte de lutin difforme et malfaisant (Grimm, *Deut. Myth.* 288). Le cymrique *bw*, *bo*, gobelin, épouvantail, se lie probablement à la même racine, et l'irlandais *buitseach*, sorcier, *buitseachd*, *buitseachas*, sorcellerie, rappelle le sansc. *bhûti*, pouvoir surnaturel acquis par la magie.

2). Un autre terme sanscrit, *druh*, s'applique dans le Rigvêda à une espèce de démon mâle ou femelle, et signifie malfaisant, nuisible, de la racine *druh*, nocere velle, odisse. De là aussi *drôha*, *drôgha*, malice, offense, haine, *drôgdhar*, ennemi, offenseur, *druhvan*, *drôhin*, qui cherche à nuire, malin, etc. Cette personnification du mal reparaît chez les Iraniens dans la *Druj* (au nomin. *drukhs*), du Vendidad (*Farg.* VIII, passim), le démon femelle qui se jette sur les cadavres, et qu'il faut chasser par divers procédés. Les inscriptions de Persépolis offrent *druga* comme le nom d'un esprit malin [1].

Dans une dissertation pleine d'ingénieux aperçus, Kuhn a cherché à identifier avec *druh* le grec θέλγω, en lui donnant pour

[1] Lassen, *Z. S. f. d. Kunde d. Morgenl.* VI, 32, 33.

sens propre *nuire* par des enchantements. Il rattache ainsi aux êtres démoniaques de l'Inde et de l'Iran, les Θελγῖνες, ou Τελχῖνες des traditions grecques, en leur qualité de magiciens malfaisants et trompeurs (*Z. S.* I, 193 et suiv.). Les irrégularités des consonnes peuvent, en effet, s'expliquer par les variations propres aux aspirées grecques, mais θέλγω ne saurait guère se ramener à *druh* que par l'intermédiaire d'une forme hypothétique *dṛh*, devenue *drah*, *darh* et *dalh*, et dont l'existence est appuyée par les langues germaniques.

Au scr. *druh*, répond exactement l'anc. all. *triugan*, fallere, fraudare (le *t* au lieu de *z* maintenu devant *r*), d'où *trugi*, dolus, frans, *truganari*, praestigiator, *gi-trog*, fallacia, phantasma, suivant Grimm, plus spécialement illusion pernicieuse produite par les esprits malins. Le *d* primitif s'est conservé dans le scandinave *draugr*, larva, manes. Mais la voyelle radicale varie dans le goth. *trigô*, ang.-sax. *trege*, scand. *tregi*, vexation, chagrin, ce qui indique bien que l'*u* n'est pas primitif.

Un corrélatif du démon indien *druh* est le lithuanien *drùgis*, fièvre, et surtout frisson fébrile. La fièvre, en effet, était considérée comme produite par un mauvais esprit, et personnifiée comme tel. L'anc. allemand *rito*, fièvre, était un esprit (*alb*), qui chevauchait sur le malade. Les Indiens se la figuraient comme un démon à trois pieds, *tripâd*, ou à trois têtes, *triçiras*, par allusion sans doute aux trois périodes de frisson, de chaleur et de sueur (Wilson. Dict.). Le grec ἠπίαλος, fièvre, touche de près à ἠπιάλης, ἐφιάλτης, le démon du cauchemar.

Dans les langues celtiques, nous trouvons le cymr. *drwg*, armor. *droug*, *drouk*, mauvais, méchant, et, comme substantif, mal, méchanceté. J'ai cherché à montrer ailleurs que, dans les triades des bardes gallois, le nom de *Drwg*, employé conjointement avec celui de *Cythraul*, le diable, doit avoir désigné une personnification du mal[1]. Enfin, l'irl.-erse *droich*, nain, c'est-à-dire dans les superstitions populaires un être doué d'un pouvoir ma-

[1] *Le Mystère des bardes de l'île de Bretagne.* Genève, 1856, p. 43.

gique et pernicieux, dérive de *droch*, mauvais, méchant, et complète cette série d'analogies.

3). Comme sa signification l'indique, le nom qui précède s'appliquait à un ordre d'esprits malfaisants [1]; c'est le contraire pour le sanscrit *ṛbhu*. Ces êtres, qui jouent un grand rôle dans la mythologie vêdique, sont bienfaisants et industrieux, et vivent en bonne intelligence avec les dieux supérieurs, pour lesquels ils travaillent à l'occasion. Leur nom, comme adjectif, signifie habile, adroit, inventif, et, comme substantif, artisan habile surtout à forger et à construire des chars. Il dérive de la rac. *rabh*, temere agere, avec *â* préf. ordiri, incipere. Cf. *ṛbhva*, *ṛbhvan*, hardi, entreprenant, adroit [2].

Lassen, le premier, a rapproché de *ṛbhu* le grec Ὀρφεύς, tout en avouant que les traditions relatives au chantre thrace n'offrent aucun rapport avec celles du Rigvêda [3]. Kuhn adopte ce rapprochement, en cherchant dans les Elfes de la Germanie, grands amateurs de musique et de chant, un chaînon qui relie Orphée aux *ṛbhus* de l'Inde.

Si l'on part, en effet, d'une forme *arbh* = *rabh*, dont le dérivé *ṛbhu* serait un affaiblissement, il devient facile d'y rattacher, avec Kuhn, le scand. *âlfr*, ags. *aelf*, anc. all. *alp*, etc., nom d'une classe d'esprits qui tiennent une grande place dans la mythologie du Nord, et les superstitions populaires de l'Allemagne et de l'Angleterre. Leurs attributs sont plus variés que ceux de leurs confrères de l'Inde, et leur sphère d'action est plus étendue Ils se divisent en plusieurs classes, les blancs, les noirs, les gris, les bruns, suivant leur caractère bon ou malin; les uns beaux et gracieux, les autres laids et difformes. Ces derniers se confondent plus ou moins avec les nains, *dvergar* [4], qui se rap-

[1] Les *Dusii*, espèce de démons chez les Gaulois (August. *De civ. Dei*, XV, 23), paraissent avoir signifié les *méchants*, si leur nom se rattache à la rac. scr. *dush*, malefacere, peccare, d'où *dushṭi*, *dôsha*, dépravation, crime, dommage, etc.

[2] Ainsi le Dict. de Pétersb. Kuhn, par contre (*Z. S.* IV, 109), donne à *ṛbhu* le sens de brillant, en comparant ἀλφός, albus.

[3] *Z. S. f. d. Kunde d. Morgenl.* III, 487.

[4] Kuhn interprète *dvergr*, ags. *dweorg*, anc. all. *twerg*, dans le sens de *malin*,

prochent des *ṛbhus* par leur habileté comme artisans et forgerons. D'un autre côté, les *âlfar* lumineux qui habitent l'air, et qui se plaisent à la musique et à la danse, ressemblent mieux aux *maruts* indiens, génies de l'air qui, à leur tour, s'identifient par plusieurs points avec les *ṛbhus*. On voit ainsi qu'un fond commun de croyances, simple à son origine, s'est développé plus tard dans plusieurs directions chez les Indiens et les Germains.

J'ajouterai qu'il faut peut-être ramener au même groupe de noms le cymrique *rhaib*, fascination, *rheibiaw*, ensorceler, *rheibiwr, rheibes*, sorcier, sorcière, etc.

4). Nous venons de voir que les esprits germaniques se distinguaient d'après leur couleur. Il en était de même chez les Indiens, et Kuhn observe que l'épithète de *babhru*, brun, fauve, qui est donnée plus d'une fois aux *maruts*, répond pour le fond et la forme au nom des *brownies* de l'Écosse (*Z. S.* I, 200). Une sorte de démon indien est appelé *karbura*, ou *karvara*, c'est-à-dire tacheté, et ceci conduit à expliquer le grec κόϐαλος, espèce de faune ou de satyre, en comparant le sansc. *çabala*, *çavala*, tacheté, bariolé, en parlant aussi des esprits [1]. Ce nom a passé du grec par l'intermédiaire du lat. *cobalus*, et du bas-lat. *gobelinus*, dans le français *gobelin*, l'angl. *goblin*, le cymr. *coblyn*, l'armor. *gobilin*, ainsi que dans l'allemand *kobold*, etc.

5). D'après les superstitions populaires, les mauvais esprits prennent souvent la forme de divers animaux. C'est là une croyance fort ancienne, car elle se retrouve dans l'Inde aussi bien qu'en Europe. Un passage curieux de Rigvêda (VII, 104-22) nomme le hibou, la chouette, le coq, le vautour, le chien et le loup comme les formes que revêtent les démons. Au

trompeur, en comparant le sansc. *dhvaras*, démon femelle analogue à la *Druh*, de *dhṛ*, curvare et laedere. (*Z. S.* I, 201.)

[1] Cf. Muir, *Sansk. Texts*, III, 77, où, d'après un passage des Sûtras de Gôtama, le Vêda dit : Un (démon) brun, *çyâva*, emporte l'offrande de celui qui sacrifie après le lever du soleil. Un (démon) tacheté, *çavala*, emporte l'offrande de celui qui sacrifie avant le lever du soleil. Tous deux, le brun et le tacheté, *çyâvaçabalâu*, emportent l'offrande de celui qui sacrifie au crépuscule du matin.

moyen âge germanique, le diable était censé se transformer en bouc, en loup, en chien, en corbeau, en vautour, en coucou, en serpent, etc. (Grimm, *Deut. Myth.*, 557). Le loup en particulier, cet ennemi redouté des anciens pasteurs, est devenu de très-bonne heure un représentant des puissances ténébreuses. Le démon-loup est appelé dans le Rigvêda *kôkayâtu* [1], et le sansc. *kôka*, loup, se retrouve évidemment dans le russe *kóka*, ogre, gobelin, et le lithuanien *kaukas*, dimin. *kaukelis*, gnome, esprit. Il faut peut-être y rattacher aussi le goth. *skôhsl*, ags. *scocca, scucca*, démon, all. mod. *schauhe*, spectre, si l's est ici prosthétique, comme dans *skôhs*, soulier, comparé au sansc. *kôça*.

6). Le sansc. *bhîshma*, méchant esprit, gobelin, proprement terrible, horrible, dérive de la rac. *bhî*, timere, au causat. *bhîshay*, terrere, d'où *bhîshâ*, effroi, *bhîshaṇa*, horrible, etc. A cette forme causative appartient sans doute l'anc. slave et rus. *biesŭ*, pol. *bies, bis*, boh. *bes*, démon; lith. *bēsas*, id. La rac. *bhî* (*bhayatê*), se retrouve aussi dans l'anc. slave *boiati sẽ*, timere, et le lith. *bijóti*, id., d'où *bajùs*, terrible, *báime*, crainte; cf. scr. *bhaya* et *bhîma*, id. Au causatif *bhîshay*, se lie le lith. *baisinti*, effrayer, *baisa*, frayeur, *baisus*, terrible, cruel, ce qui confirme le rapprochement ci-dessus de *bhîshma* avec *biesŭ*, etc.

7). La mythologie indienne connaît une classe d'esprits, ou de génies bienfaisants, appelés *siddhâs*, c'est-à-dire accomplis, libérés, ou magiciens, qui habitent au ciel dans la région du chemin des dieux, ou de la voie lactée [2]. Comme nous trouverons plus loin *siddha*, magicien et *siddhi*, magie, conservés très-probablement chez les scandinaves, je crois que l'on peut aussi comparer l'anc. irlandais *síde*, erse *sìth*, esprit, fée. Le vieux

[1] Kuhn, *Z. S.* I, 196. Le Dict. de Pétersb. traduit ce composé par *coucou-démon*, *kôka* signifiant à la fois coucou et loup. Mais, comme dans le texte le *kôkayâtu* suit immédiatement le *çvayâtu*, ou chien-démon, l'interprétation de Kuhn semble préférable.

[2] Cf. *Vishṇu Purâṇa*, Wilson, p. 227. *Arǵuna*, dans son voyage au ciel, s'approche du *siddhamârga*, la voie des *Siddhâs*, portion de la galaxie (*Indralôkagam*, I, 40).

poëme de Fiech dit en parlant des Irlandais païens : ***tuatha adortais side***, ces peuples adoraient des esprits. M. Stokes me communique un passage du livre d'Armagh où saint Patrice et ses moines sont pris pour des ***side*** par deux jeunes filles [1]. Il est curieux aussi de trouver chez les Cymris le nom de ***Caer Sidi***, l'enceinte ou la ville des *Sidi* (?) donné au zodiaque, ou peut-être à la voie lactée, ***siddhamârga***, laquelle est appelée d'ailleurs ***Caer Gwydion***, l'enceinte de ***Gwydion***, génie qui régnait dans l'atmosphère. Il est vrai qu'on explique ***sidi*** par révolution, ce qui rend ce rapprochement douteux.

Ces indications, bien incomplètes sans doute, et qui se multiplieraient en comparant avec plus de soin la foule de noms donnés aux esprits de toute sorte par les divers peuples de la famille [2], suffisent à montrer que les anciens Aryas croyaient à l'existence d'êtres intermédiaires entre l'homme et les dieux, les uns propices et bienfaisants, les autres malins et redoutables.

§ 381. — LA MAGIE.

La croyance à la magie est une suite de la croyance aux esprits. Ceux-ci, bons ou méchants, sont doués de pouvoirs surnaturels qu'ils peuvent transmettre aux hommes pour le bien ou pour le mal. Dans le premier cas, la puissance acquise a quelque chose de divin, et se rapproche de celle que le prêtre tient des dieux supérieurs. Elle s'exerce alors d'une manière bienfaisante, pour éloigner les malheurs, conjurer les maladies, et combattre les influences démoniaques. Dans le second cas, elle devient per-

[1] Sed illos viros *side*, aut deorum terrenonum (sic), aut fantassiam estimaverunt (*Book of Armagh*, 12, *a*, 1.)

[2] Il faudra se tenir en garde, ici comme toujours, contre les ressemblances isolées et fallacieuses. Ainsi, rien ne semblerait plus naturel que de rattacher nos *ogres* au sanscrit *ugra*, cruel, terrible, d'autant plus que *ugrî* désigne un démon femelle; et cependant *ogre* n'est à coup sûr qu'une inversion de l'italien *orco* et du latin *Orcus*.

verse, impie, et constitue la magie noire, ou la sorcellerie avec toutes ses aberrations. Ces distinctions se retrouvent partout, et ont sûrement existé chez les anciens Aryas, car la magie a pris de grands développements dans les principales branches de leur race. Ici encore, la comparaison des usages fournira un champ d'observations très-riche, mais que nous devons nous interdire pour nous restreindre au côté linguistique de la question.

1). On remarque de prime abord une analogie générale dans la manière indirecte dont plusieurs langues désignent l'action de se livrer à la magie, ou plutôt à la sorcellerie, comme si l'on craignait de l'exprimer trop clairement. On emploie pour cela le verbe *faire*, sans préciser autrement la nature de l'acte. Ainsi les Grecs disaient ἔρδειν τίνι τι, faire quelque chose à quelqu'un, pour ensorceler, comme on dit en allemand *einem etwas anthun*. Le bas-latin *facturare*, pour *fascinare*, *factura*, sortilége, ital. *fattura*, id., *fattuchiero*, sorcier, viennent de *facere*, tout comme l'espagnol *hechizo*, maléfice, *hechizero*, sorcier, etc., de *hecho*, action, fait, partic. de *hacer*. Les Scandinaves employaient dans le même sens *göra*, facere, d'où *görnîngar*, artes magicae; cf. danois *for-giöre*, ensorceler, etc. Les observations qui suivent montreront qu'on s'exprimait déjà de la même manière au temps de l'unité arienne.

De la rac. sansc. *kṛ*, *kar*, facere, dans le sens le plus large, mais aussi facere aliquid aliquo, dérivent plusieurs termes relatifs à la magie. Ainsi *kṛti*, *kṛtyâ*, magie, ensorcellement, proprement action, et, comme aussi *kṛtyakâ*, magicienne, sorcière; *kṛtvan*, magique dans le mauvais sens, proprement agissant, actif; *kartra*, charme, procédé magique, *kârmaṇa*, sorcellerie, de *karman*, œuvre, etc.

Je crois que c'est à cette dernière forme qu'il faut ramener le latin *carmen*, dont la provenance de *casmen* n'est rien moins que certaine (Cf., § 340, 2). *Casmen*, rapporté à la rac. scr. *ças*, laudare, celebrare, n'a pu signifier qu'un chant de louange, tandis que *carmen*, désignait plus spécialement un chant ou une formule magique ou divinatoire, ainsi que l'emploi qu'on en faisait. La déesse *Carmenta* ou *Carmentis*, qui présidait aux enfan-

tements, tirait son nom des *carmina*, ou formules magiques, que l'on prononçait pour faciliter la parturition [1]. Cette déesse avait aussi le caractère d'une devineresse, comme la mère d'Evandre, *Carmenta*, qui prédit dans Virgile les destinées futures de Rome. La forme *carmen* était sûrement ancienne, puisque Servius dit positivement que les devins s'appelaient autrefois *carmentes* [2]. Il est donc très-probable que *carmen* s'identifie avec le sanscrit *karman*, dans le sens d'œuvre magique que prend le dérivé *kârmaṇa*. Cette acception propre du mot latin s'est conservée dans le français *charme*, *charmer*, etc.

En lithuanien, nous trouvons le corrélatif de *kar* dans le verbe *kyrti*, *kērēti* (*kyru*, *kēru*), ensorceler, d'où *kērējimas*, sorcellerie, *kēryczos*, arts magiques, *nu-kērētojis*, sorcier, etc.

Il reparaît encore dans l'irlandais *cairighim*, j'ensorcèle (O'Reilly), dénominatif dont le substantif n'est pas indiqué. Il est possible que *cro*, *croan*, sorcellerie (O'R. Suppl.), se rattachent par contraction à la même racine *car*.

2). La rac. scr. *ćar*, agere, facere, in opere versari, sans doute alliée primitivement à *kar*, prend avec *abhi* le sens de fascinare, incantare. De là *abhićâra*; *abhićaraṇa*, *abhićaritu*, ensorcellement, enchantement, *abhićârin*, sorcier.

A la racine simple, qui cependant n'existe plus en slave, appartient évidemment l'anc. slave *ćary*, artes curiosae, ainsi que le verbe secondaire *ćarovati*, artes magicas exercere, d'où *ćarovaniie*, magia, *ćarovĭnikŭ*, magus, aussi *ćarodiei*, etc., termes qui sont restés pour la plupart dans les divers dialectes slaves, rus. et boh. *ćary*, pol. *czary*, *czarować*, *czarownik*, ill. *cjarovnik*, etc. Le lith. *czeray* (plur.), magie, *czerininkas*, sorcier, se rattache sans doute au polonais.

3). La possession par les mauvais esprits, qui touche de près à la sorcellerie, s'exprime en sanscrit par *âvêça*, *âvêçana*, pro-

[1] Preller, *Röm. Mythol.* 358, 577.

[2] Serv. ad Aeneid. VIII, 339. Ideo *Carmentis* appellata quod divinatione fata caneret, nam antique vates *carmentes* dicebantur, unde etiam libros qui eorum dicta perscriberent *carmentarios* nuncupatos.

prement ingressio, de *viç*, ingredi, *â-viç*, id., et potiri, capere.

Je crois que cette racine nous donne le sens primitif d'un groupe de termes germaniques restés obscurs sous ce rapport. Le gothique *veihan*, sanctifier, consacrer, ainsi que *veihs*, sacré, *veiha*, prêtre, *veihitha*, sainteté, etc., se rattachent à *viç* comme *veihs*, vicus, au sansc. *vêça* (§ 260, 3). La consécration n'est, en effet, qu'une pénétration, par le principe divin, de l'objet consacré, qu'une possession sainte au lieu d'être démoniaque. La même expression s'appliquait dans les deux sens, comme le grec ἔρδειν ou ῥέζειν, et le latin *facere*, se disaient des choses sacrées aussi bien que de la magie noire. Aussi Grimm ramène-t-il à *veihan*, etc., l'anc.-saxon *wiccian*, fascinare, *wicce*, saga, *wiccancraeft*, ars magica, angl. *witch*, sorcière; bas-saxon, *wikken*, fasciner, *wikker*, *wichler*, sorcier, etc. (*Deut. Myth.*, 581). Ce sens spécial, conservé par la branche saxonne seulement, remonte ainsi à la plus haute antiquité.

4). La branche scandinave par contre, semble avoir gardé un autre terme également ancien, dans *seida*, incantere, *seidr*, invocatio maligni spiritus, *seidmadr*, fascinator, *seidkona*, fascinatrix. On peut comparer, en effet, avec toute raison, le sansc. *siddhi*, magie, et *siddha*, magicien, devin, de la rac. *sidh*, perficere (Cf. plus haut, § 379, 7).

5). Le sansc. *mâyâ*, magie, illusion, mais, dans les Vêdas, sagesse (*Naigh.* III, 9), d'où *mâyavin*, sage, et plus tard, comme *mâyin*, *mâyika*, conjurateur, jongleur, etc., dérive sans doute de *man*, putare, cogitare, scire, comme *ǵâya*, femme, de *ǵan*, gignere, *âyu*, vivant, de *an*, spirare, etc. De *man* vient aussi *mantra*, prière, et formule magique, incantation, amulette [1], acception qui se retrouve dans le zend *manthra* (Vendid., VII, 119), incantation contre les maladies.

Je compare, comme se liant à cette racine *man*, l'irl.-erse *manadh*, praestigia, incantatio, et divinatio, omen; ainsi que le lithuanien *móniti*, ensorceler, *mónai* (plur.), sorcelleries, jongle-

[1] Cf. Weber, *Omina et portenta*, p. 318.

ries, *monininkas*, sorcier, etc. Il ne faut pas songer, comme on l'a fait plus d'une fois, à un rapprochement de *mâyâ* avec le gr. μαγεία, μάγος, qui est emprunté à l'ancien persan, et dont l'origine est tout autre.

§ 382. — LA MÉDECINE.

On s'étonnera de voir figurer la médecine au nombre des superstitions, mais il est de fait que, chez la plupart des peuples, l'art de guérir n'a guère été au début qu'une branche de la magie. Les maladies elles-mêmes étaient généralement considérées comme produites par des esprits malins, et c'est en combattant, en expulsant ceux-ci par des conjurations magiques, que l'on croyait venir en aide aux malades. Les procédés de ce genre remontent aux temps les plus reculés, et se sont perpétués jusqu'à nos jours, au travers du moyen âge, dans les superstitions populaires. La médecine scientifique, fondée sur l'observation, ne s'est développée plus tard, parmi les peuples ariens et d'une manière indépendante, que chez les Indiens et les Grecs, et ces derniers sont restés pendant longtemps nos maîtres sous ce rapport, comme sous bien d'autres.

J'ai publié, il y a plusieurs années, dans la *Zeitschrift* de Kuhn (V. 24), quelques recherches sur la médecine des anciens Aryas. Il en résulte, avec assez d'évidence, qu'elle devait consister principalement en procédés magiques. J'extrairai de ce petit travail les données qui me paraissent encore les plus sûres, tout en rectifiant quelques conjectures trop aventurées, et en ajoutant quelques observations nouvelles.

1). Le gr. ἰάομαι, guérir, d'où ἰατρός, ἰατήρ, médecin, ἴασις, ἴαμα, guérison, etc., a été identifié par Kuhn, avec le sansc. *yâvayâmi*, de *yâvay*, forme causative de *yu*, arcere, avertere. Ce verbe, en effet, s'emploie plus d'une fois dans le Rigvêda en connexion avec *amivâ*, maladie, et aussi la cause personnifiée, le démon de la

maladie, qu'il s'agit d'expulser et d'éloigner, ce qui se rapporte évidemment aux pratiques de la médecine superstitieuse [1].

2). C'est aussi à ces procédés que se rattacherait, suivant Kuhn, le latin *mederi*, en comparant le sanscr. *mêth*, *mêdh*, obviam venire, et conviciari, maledicere. Le *medicus* serait ainsi celui qui conjure la maladie par des imprécations. Ce qui rend toutefois cette conjecture douteuse, c'est que *mêdh*, signifie également intelligere, scire (cf. *mêdhâ*, sagesse, *mêdhira*, sage, et § 354, 5), et que d'autres noms de la médecine et du médecin se lient à ces dernières notions. Ainsi, le sansc. *ćikitsâ* et *ćikitsaka*, dérivent de *ćikits*, désidératif de *ćit*, animadvertere, cognoscere, et qui prend le sens de *sanare*. Ainsi encore, le sansc. *vâidya*, médecin, et sage, au fémin. *vâidyâ*, un médicament, dérive de *vêda*, science, et de *vid*, scire. Et ici nous trouvons comme corrélatifs le lithuanien *waistas*, remède, *waistitojis*, médecin, de *wysti*, voir, savoir, rac. *wyd*, *wid*, ainsi que l'illyr. *is-vidati*, medicare, *is-vidagne*, medicatio, etc. Il ne faudrait pas conclure de là à l'existence d'une ancienne médecine scientifique, car la magie et la sorcellerie étaient alors considérées comme des sciences. Aussi le russe *viedúnŭ*, sorcier, *viedĭma*, sorcière, pol. *wiedma*, *wieszczka*, ill. *viesctika*, id., etc., dérivent également de l'anc. slave *viedieti*, intelligere. Il en est de même de l'ang.-sax. *wita*, *witega*, scand. *vitkr*, anc. all. *wizago*, magus, vates, ainsi que de l'irl. *fiothnaise*, sorcier, et du cymr. *gwiddan*, sorcière, qui se rattachent tous à la rac. *vid* (Cf., § 351, 2). Les *weise frauen* de l'Allemagne pratiquaient la médecine par les charmes, et nos *sage-femmes* ont hérité de leur nom. Le lith. *żynys*, *żyne*, sorcier, sorcière, vient aussi de *żinoti*, savoir, connaître.

On peut conclure, ce semble, de tout cela, que le lat. *mederi*, appartient à la même racine que *meditari*, et tout le groupe du § 354, 5.

Quel rapport existe-t-il entre *mederi*, et le zend *mâdh*, mesu-

[1] Cf. Kuhn, *Z. S.* V, 50, où se trouvent plusieurs citations du Rigvêda.

rer, qui prend, avec le préfixe *vî*, l'acception de traiter par des médicaments, d'où *vîmâdha*, remède? (Burnouf, *Journ. Asiat.*, 1840, p. 42). Le subst. zend *madha*, intelligence, prudence (mesure?), indique une racine *madh*, qui ne diffère de *midh*, *mêdh*, que par la voyelle, et qui paraît avoir existé en sanscrit avec le sens de mesurer. On pourrait, en effet, y rattacher *madhya*, medius, medium, centrum, ancien terme qui se retrouve dans toutes les langues ariennes, et dont l'idée même implique celle de mesure. Cf. le lat. *modius*, boisseau, et *modus*, *modero*, etc. De là à l'acception de comprendre, c'est-à-dire d'appliquer aux choses la mesure de l'esprit, la transition est facile. (Cf. § 354, au début). Toutefois, si *madh* et *mêdh* sont primitivement alliés, leur séparation date de fort loin, car à *madh*, répond sans doute le gr. μαθ de μάθω, μανθάνω, comprendre, apprendre, d'autant mieux que μάθησις, μάθημα, s'appliquent plus spécialement à la science des nombres et des mesures [1]. Or, il n'est pas possible de comparer directement μάθειν et *mederi*, bien que leur affinité primitive soit très-probable.

3). L'irlandais moderne a un verbe *iocaim*, en erse à l'impératif *ìoc*, avec le double sens de guérir, et de rétribuer, payer, acquitter. De là *ioc*, *iocadh*, remède, et rétribution. Les corrélatifs cymriques sont *iach*, *iachus*, sain, *iachad*, guérison, *iechid*, santé, *iachâu*, guérir, etc. J'ai comparé autrefois (*Z. S.* V, 34), le sansc. *yôga*, remède, médicament et magie, mais certainement à tort, car Zeuss donne, pour l'anc. irlandais, les formes *ic*, *icc*, salus (26), *iccfe*, salvabis (72), *iccthe*, salvatus (60), *iccatar*, salvantur, etc. Cette racine *icc*, suivant Zeuss pour *iacc*, ainsi que le cymr. *iach*, me paraissent maintenant s'expliquer par le sansc. *yaksh*, *iyaksh* = *yiyaksh*, désidératifs de *yaģ*, sacra facere, ini-

[1] Kuhn rapproche μάθω, μανθάνω, du scr. *math*, *manth*, agitare, concutere, un peu trop entraîné peut-être par son désir d'expliquer le nom de Προμηθεύς, au moyen du scr. *pramâtha*, larcin, d'où, par hypothèse, *pramâthyus*, celui qui dérobe le feu du ciel. (*Die herabk. d. Feuers*, p. 17.) Voir les objections de Pott, *Z. S.* IX, 189. Spiegel aussi (*Avesta*, II, CXIII) compare le zend *vîmâdh* avec μανθάνω.

tiare, inaugurare, et, en général, obviam venire, dare, praebere, ce qui rendrait compte du double sens de *iocaim*, ainsi que de la réduplication du *c* (*cc* pour *cs* = *ksh* = cymr. *ch.*). Le changement de *ya* en *i* s'observe déjà en sanscrit dans l'infinitif *îǵitum*, le partic. *iǵâna*, etc. L'idée de salut et de guérison se lierait ici aux procédés, non plus magiques mais sacrés, par lesquels on les obtenait. On peut observer un rapport analogue entre le goth. *hails*, sanus, *hailjan*, sanare, ags. *hael*, scand. *heill*, anc. all. *heil*, salus, omen, etc., l'ang.-sax. *halig*, scand. *heilag*, anc. all. *heilac*, sacer, etc., et le scand. *heilla*, fascinare, l'ang.-sax. *haelsiam*, anc. all. *heilisôn*, obsecrare, augurari, etc.

4). Le sansc. *ǵâyu*, médecin, signifie proprement le *vainqueur* de la maladie, et dérive, comme le vêdique *ǵayus*, victor, de *ǵi* (*ǵayati*), vincere, vincendo dimovere.

Nous trouvons là l'explication du lithuanien *gyti (gyiu)*, guérir, c'est-à-dire vaincre et chasser le mal, d'où *gyimas*, guérison, *gajus*, guérissable, *gajutte*, la Chélidoine, comme remède, etc. Du causatif *gydyti* vient *gydytojis*, médecin. En polonais, on trouve *goić*, guérir, *goiene*, guérison, *goisty*, salutaire, etc., termes qui semblent faire défaut aux autres langues slaves.

5). Un nom du médecin sûrement très-ancien est le sansc. *bhisaǵ*, auquel se lient *bhêshaǵa*, *bhâishaǵa*, médicament, et le dénomin. *bhishaǵyati*, guérir. Le zend nous offre les corrélatifs *baêshaza*, remède, *baêshazya*, guérison, et *baêshaz*, guérir. En persan, le médecin est appelé *bizashik*, *bizshik*, *pisishk*, en armén. *pjishg*.

Je crois avoir le premier indiqué la véritable signification de ce nom, qui est celle de *conjurateur* de la maladie, en le rapportant à la rac. *saǵ*, *sanǵ*, adhaerere, amplecti, laquelle précédée de *abhi* prend l'acception de objurgare, maledicere. De là dérive *abhishanga*, union, embrassement, puis plus spécialement, conjuration, malédiction, serment, et possession démoniaque. *Bhishaǵ* est donc sans aucun doute pour *abhishaǵ*, mais l'*a* a dû être retranché de très-bonne heure puisqu'il manque aussi dans le zend, et le sens primitif était si bien oublié que les grammairiens in-

diens ont eu recours, pour expliquer ce terme, à une racine étymologique, c'est-à-dire fictive, *bhish*, morbum devincere.

J'avais cru trouver une seconde preuve de la haute ancienneté de cette forme déjà altérée, dans l'irlandais *biseach*, crise (favorable) d'une maladie, et, en général, prospérité, gain, ainsi que dans *piseog*, sorcellerie, *piseogaidhe*, sorcier, etc. Mais, quelque spécieux que paraissent ces rapprochements, il faut sans doute les abandonner. L'*s*, en effet, d'après une règle très-constante, aurait dû disparaître dans l'irlandais entre les deux voyelles, et sa présence prouve qu'il y a eu quelque consonne assimilée. C'est ce qu'indique positivement la forme *pissach*, que donne O'Reilly comme synonyme de *biseach*, et qui ne peut plus être ramenée à *bhishaǵ*.

A défaut de cette preuve, il en existe d'autres d'un emploi de la rac. *saǵ*, *sanǵ*, dans plusieurs langues européennes, avec des applications analogues à celles du sanscrit. J'ai déjà parlé, au § 329, 1, des noms du serment qui s'y rattachent. Le grec béotien σάκτας, dérive peut-être directement de σάττω rac. σαγ, = *saǵ* (cf. § 253, 3), mais il a pu signifier dans l'origine plus spécialement celui qui lie, qui fascine la maladie. Cf. aussi le scr. *sakta*, attaché à, attentif, dévoué. Le lat. *sāgus*, *sāga*, *sāgana*, sorcier, devin, sorcière, ainsi que *sagax*, appartiennent sans doute au même groupe, et le cymrique *ar-sang*, conjuration, formule magique est un composé tout semblable au sansc. *abhishanga*.

6). Le fait d'une antique connexion entre la magie et la médecine se confirme encore par les pratiques superstitieuses restées en usage chez tous les peuples ariens après leur dispersion, ainsi que par bien des termes qui s'appliquent simultanément à l'une et à l'autre dans les langues particulières. Ainsi, chez les Indiens, l'Atharvavêda nous a conservé les anciennes formules d'imprécation contre les maladies. Le sanscrit *yôga*, magie, d'où *yôgin*, magicien, signifie aussi médicament, *yôgavid* est à la fois le sorcier et l'apothicaire, et *yôgyâ* désigne la pratique médicale. Cf. zend *yaokhsti*, magie (Spiegel, *Avesta*, II, CXIII). L'Avesta distingue trois classes de médecins, suivant qu'ils guérissent par

le couteau, les herbes, ou les formules magiques, *manthra*, et les plus habiles sont ceux qui emploient, comme remède, le *manthraçpenta*, la parole sainte (*Vendidad*, VII, 119). En persan moderne *shûnist*, incantation et remède, se rattache à la même racine que *fusûn*, facination, *fusûnah*, enchanteur, etc.

L'emploi des incantations comme remèdes existait chez les Grecs au temps d'Homère, et c'est au moyen de l'ἐπαοιδή que les fils d'Antolycus arrêtent le sang de la blessure d'Ulysse (*Od.*, XIX, 457). D'après Théophraste, on guérissait la podagre en jouant de la flûte sur le membre malade. Le grec μάγγανον a le double sens de philtre magique et de médicament. Les Romains avaient leurs *carmina* contre les maladies. L'anc. slave *vračĭ*, medicus, de *vrŭkati*, murmurare, désigne un magicien devin dans le serbe *vrać*, et *balii* signifie également incantator et medicus. Sur l'emploi médical de divers procédés magiques au moyen âge germanique, voir Grimm, *Deut. Mythol.*, 675 et suiv. Pour la branche celtique, on peut consulter les vieilles formules irlandaises que Zeuss a fait connaître (*Gramm. Celt.*, p. 925), et ainsi que celles, plus anciennes encore et plus énigmatiques, de l'époque gallo-romaine dans Marcellus Burdigalensis, et qui sont sans doute du gaulois déjà corrompu.

Une étude comparée des pratiques de la médecine superstitieuse, formerait un curieux chapitre des aberrations de l'esprit humain, mais remplirait aisément un volume.

CHAPITRE VI.

§ 383. — LA RELIGION.

De toutes les questions que nous avons traitées jusqu'à présent, celle-ci est la plus importante, sans contredit, au point de vue de l'histoire primitive du génie propre à la race arienne. Quelle était la religion des anciens Aryas, soit au moment de leur dispersion, soit aux temps antérieurs? Ce double problème doit être posé dès le début; car, s'il est bien certain que cette religion, arrivée à sa dernière évolution, consistait en un polythéisme poétique, en un culte de la nature divinisée, il l'est beaucoup moins qu'elle ait eu dès le début le même caractère. Avant de se séparer, les Aryas primitifs avaient certainement traversé plusieurs phases de développement graduel, durant un temps qu'il est fort difficile d'évaluer. Ils ont dû, comme nous l'avons vu, passer de la vie pastorale et patriarcale à un état de société plus stable, et plus fortement constitué. Ils ont dû se multiplier assez pour arriver à un certain excès de population avant de se déverser au loin dans plusieurs directions différentes. Cela suppose une durée qu'il ne faudrait pas estimer trop bas, surtout si l'on tient compte du temps qu'il a fallu pour amener leur langue au degré de perfection qu'elle avait atteint. Or,

en sa qualité d'être intelligent et moral, l'homme est nécessairement religieux. A défaut d'une révélation surnaturelle, il pressent Dieu, et le cherche selon ses forces. S'il y avait jamais eu, ou s'il existait encore quelque part, un peuple absolument dépourvu de religion, ce serait par suite d'une déchéance exceptionnelle qui équivaudrait à l'animalité. Il est impossible d'admettre que la race arienne, douée comme elle l'était, soit jamais partie de si bas, et qu'à aucune époque elle ait été sans croyances. Et, comme le polythéisme, par sa nature même, n'a pu se développer que graduellement, il faut bien reconnaître qu'il a dû être précédé par une religion plus simple. Cette religion n'aurait-elle point été un monothéisme, non pas rationnel et réfléchi, mais instinctif, et plus ou moins vague? Telle est la question qui se présente, et sur laquelle la linguistique comparée peut seule jeter quelque lumière si le problème est encore abordable.

Pour cela, ce ne sont pas les mythologies qu'il faut consulter, car les mythologies ne sont elles-mêmes que des produits secondaires du polythéisme. L'étude comparée des mythes est sans doute d'un grand intérêt, mais le champ si vaste qu'elle embrasse, les incertitudes et les obscurités d'un fond poétique essentiellement mobile qui laisse aux interprétations une grande latitude, doivent en faire une branche spéciale de la science des origines, comme l'est celle de la comparaison des langues. Pour en traiter convenablement, il faudrait y consacrer, non pas un chapitre, mais un ouvrage entier, et ce travail, à peine achevé, resterait bien vite en arrière des progrès incessants qui se font dans cet ordre de recherches. Nous laisserons donc de côtés les mythologies, en n'y touchant que pour autant qu'elles intéressent la véritable question religieuse.

Quant à celle-ci, et pour procéder sans aucun système préconçu, nous passerons en revue les noms les plus anciens qui ont servi à exprimer l'idée de Dieu en général, en cherchant à remonter à leur signification originelle. C'est là, en effet, l'unique moyen de nous éclairer sur la manière dont les Aryas primi-

tifs ont conçu la Divinité. Si ces noms se rattachent à la nature et à ses phénomènes, il en résultera que la religion de cet ancien peuple n'a été dès le début, ou du moins aussi haut que nous pouvons remonter, qu'un culte de la nature divinisée, ce qui implique l'existence d'une polythéisme développé graduellement, mais constamment, à partir des origines même de la race. Si, au contraire, ces noms ne peuvent s'expliquer que par la conception d'un Être supérieur, et distinct du monde, il faudra bien admettre que cette notion a dû prévaloir, à quelque degré, antérieurement au polythéisme naturel, et il ne restera qu'à voir par quelles influences ce dernier a pu en surgir pour se développer plus tard avec tant de puissance.

SECTION I.

§ 384. — DIEU EN GÉNÉRAL.

1). Le plus ancien des noms de Dieu, celui qui a traversé les siècles et plusieurs religions pour se transmettre jusqu'à nous, est le sanscrit *dêva*, dont la forme paraît bien être la primitive. Ses destinées ont été assurément des plus remarquables, car, tandis qu'il s'est maintenu inaltéré chez les Aryas de l'Inde, il a pris chez les Iraniens le sens de démon, par suite de la scission religieuse de Zoroastre. Apporté en Europe par les premiers immigrants, il s'est conservé chez les Celtes et les Lithuaniens, aussi bien que dans le polythéisme de la Grèce et de l'Italie, pour être transmis au christianisme où il a remplacé le *Jéhova* des Hébreux. Les Germains, par contre, ainsi que les Slaves, ont adopté respectivement un autre nom. Les formes diverses sont les suivantes :

Sansc. *dêva*, d'où *dêvatâ*, *dêvatva*, divinité, etc.

Zend *daêva*, démon, pers, *dêw*, *dîw*, armén, *tev*, id., au plur.

tikh, faux dieux. — Ce sens défavorable et secondaire date de l'époque où le culte d'Ormuzd a remplacé dans l'Iran l'ancien polythéisme, dont les dieux sont alors devenus des démons, exactement comme ceux du paganisme germanique pour le christianisme au moyen âge, et comme le grec δαίμων a pris l'acception de méchant esprit.

Gr. θεὸς, pour δεϝος, l'aspiration initiale remplaçant le digamma supprimé; θεότης,-τητος = scr. *dêvatât*, lat. *deitas,-tatis*; θεῖον (το) = scr. *dêvyam*,-nom. neutre, etc.

Lat. *deus*, etc.

Irl. anc. *dia*, gén. *déi*, *dé*; plur. *dé*, dat. *déib*, acc. *déo* (Stokes. *Ir. Gl.*, p. 45). — Cymr. *dew*, *duw*, armor. *doué*, corn. *deu*.

Lith. *dēwas*, Dieu, mais *deiwys*, m. *deiwe*, f. idole, spectre nocturne, etc.

On a généralement attribué à *dêva*, le sens propre de lumineux, en le rapportant à *div*, lucere, mais un semblable dérivé ne pourrait être régulièrement qu'un substantif abstrait, comme lucidité. Suivant le dictionnaire de Pétersbourg, *dêva*, adj. signifie céleste, et comme substantif l'Être céleste ou Dieu, et n'a jamais l'acception de lumineux. D'après son sens, il se présente comme un adjectif de *div*, ciel, auquel cependant il ne peut plus être ramené d'après sa forme au point de vue du sanscrit. Il faut donc probablement y voir un terme proethnique qui échappe aux règles ordinaires, et qui a désigné Dieu comme l'Être qui demeure dans le ciel. Il est vrai que le ciel, *div*, c'est-à-dire le lumineux, a été personnifié de très-bonne heure comme une divinité, ainsi que nous le verrons bientôt; mais dans l'origine, on n'entendait par là que le ciel naturel, et *dêva*, plus ancien que toute personnification, n'a pu signifier que l'*Être céleste*, ce qui implique bien la notion d'un Dieu placé au-dessus du monde.

On ne saurait objecter à cela, comme quelques-uns l'ont fait, que *dêva* ayant un pluriel ne peut avoir désigné un Dieu unique, car ce pluriel lui-même a dû résulter de l'établissement du polythéisme.

Ce nom de Dieu en général est le seul qui soit resté en usage

chez les principaux peuples de la famille arienne, mais il en existait sûrement plusieurs synonymes, dont on retrouve encore des traces plus isolées. Ce sont les suivants.

2). Sansc. *Bhaga*, dans les Vêdas Dieu en général, et aussi une divinité particulière d'un caractère un peu incertain, peut-être, comme plus tard, le soleil (Benfey, *Samav. Glos.* v. cit.). On le retrouve, avec le sens de Dieu, dans le *Baga* de l'ancien persan des inscriptions de Persépolis, et appliqué à Ormuzd comme Dieu suprême [1]. Mais ce qui prouve mieux encore l'ancienneté de cette acception, c'est qu'elle s'est maintenue jusqu'à nos jours dans toutes les langues slaves, pour lesquelles il suffit de citer l'anc. slave *Bogŭ*, Dieu, dans le sens absolu. De là *bojii*, divin, *bojĭstvo*, divinité, *bojĭnitsa*, temple, et une foule de composés divers. Cf, lith. *baźnas*, pieux, *baźnyczia*, église.

Ce nom de *Bhaga* n'est en réalité qu'une épithète qui ne pouvait s'appliquer à aucun dieu en particulier, car il dérive de la rac. *bhaǵ*, colere, et désigne l'Être adorable, digne de respect et d'amour [2]. Il n'y a rien là qui se rapporte directement au culte de la nature.

3). Sansc. *Asura*, dans le Rigvêda l'Esprit suprême qui règne au ciel, et, comme adjectif, vivant, mais d'une vie spirituelle, puis, en général, incorporel, spirituel, divin. De là *asurya*, *asuratva*, spiritualité, divinité, vie divine (Cf. Dict. de Pétersb.).

Bien que ce nom s'applique parfois au ciel (*dyâus*), et à *Varuṇa* qui le personnifie, sa signification même prouve que, dans le principe, il n'a pu désigner que le Dieu vivant et spirituel [3]. Ce qui le confirme d'ailleurs, c'est que les Iraniens, en se séparant du polythéisme ario-indien, ont conservé ce nom pour leur divinité suprême *Ahura mazda*, c'est-à-dire l'Esprit sage [4], tandis

[1] *Baga wazarka Auramazdâ*, Deus magnus Auram. (Lassen, *Z. S. f. d. Kunde des Morg.* III, 445. Cf. ib. VI, 16).

[2] Cf. irl. *bágh*, respect, amour, *bághach*, aimant, amical, etc.

[3] Cf. Rigv. VIII, 42, 1, où il est appelé *viçvavéda*, l'omniscient, le monarque des mondes, qui a fixé le ciel, et mesuré l'étendue de la terre.

[4] Cf. Haug. *Gâthas d. Zoroast.*, I, 128. *Mazda* est au scr. *médha*, sage, comme

qu'ils répudiaient celui de *Dêva*, déjà déchu à leurs yeux par son application à des dieux qu'ils ne reconnaissaient plus que comme des démons.

Le sansc. *asura* dérive de *asu*, vie, souffle vital, en particulier vie corporelle des esprits, et l'esprit même; mais l'origine de *asu* n'est pas certaine. Le dict. de Pétersb. n'en donne aucune étymologie, et n'adopte pas, par conséquent, celle que proposent Lassen (*Ind. Alt.*, I, 522) et Benfey (*Samav. Gl.*) de la rac. *as*, esse. Elle semble cependant fort acceptable, la vie pouvant avoir été conçue comme l'être par excellence. En zend, nous trouvons *añhu* ou *ahû* avec le sens de monde, c'est-à-dire vie; mais *Ahû* s'emploie aussi comme synonyme de *Ahura*, le Dieu-Esprit [1], ce qui doit faire présumer que le sansc. *Asu* a été employé de même à côté de *Asura*.

Ce qui confirme l'ancienne existence de cette forme simple *Asu*, comme un des noms de Dieu, c'est qu'elle se retrouve intacte dans le gaulois *Esus* [2] qui désignait le dieu de la guerre, c'est-à-dire, pour un peuple belliqueux, une divinité suprême. Cet *Esus* doit avoir signifié Dieu en général, car l'ombrien *esunu* ou *esono*, qui provient peut-être du gaulois cisalpin, a le sens de divin (Ebel., Z. S. IV, 200. Peut-on comparer aussi l'étrusque *Aesar*, = deus, suivant Suétone (*Aug.*, 97), ou αἶσοι = θεοί, suivant Hesychius? Cela est plus douteux. Un *Aesar* ou *Aosar* irlandais, pour *God*, que donne O'Reilly, a bien l'air d'avoir été imaginé par Vallancey d'après l'étrusque, car rien n'est venu le confirmer.

On pourrait être tenté de chercher aussi un corrélatif de *Asu* dans le scandinave *âs*, deus, ang.-sax. *ôs*, en composition, n'était le goth. *ans*, d'après Jornandès, qui nous apprend que les Goths

vazdañh à *védhas*, trésor, comme *nazdista* à *nédishta*, proximus, etc.; *mazdâ*, sagesse, est le scr. *médhâ*. (Ib. II, 212.)

[1] Cf. Burnouf, *Yaçna*, p. 50, 51.

[2] Et non pas *Hesus*, comme les prouvent les noms gaulois des inscriptions; *Esunertus* (Mommsen. *Insc. helv.* 40), c'est-à-dire qui a la force (irl. *nert*) d'*Esus*; *Esumagius*. (*Journ. de l'Instit.* septembre 1861, p. 103).

appelaient leurs ancêtres *Anses*, c'est-à-dire demi-dieux (Grimm. *D. Myth.* 17). L'assimilation que l'on en a faite au goth. *ans*, poutre, en supposant que l'on se figurait les dieux comme les soutiens du monde, me semble bien un peu forcée. Je croirais plutôt à un rapport avec le vêdique *Añça* ou *Añsa*, qui figure au nombre des *Âdityas* ou dieux supérieurs, avec *Bhaga* et d'autres. Comme il signifie proprement le *distributeur* (Dict. de P.), son nom pourrait bien avoir été dans l'origine, comme celui de *Bhaga*, un appellatif de Dieu en général, avant de passer à une divinité particulière qui d'ailleurs reste presque inconnue.

4). Un très-ancien nom de Dieu, conçu comme esprit et intelligence, se liait à la rac. *man*, penser, qui nous a occupés plus d'une fois. Sa signification primitive, déjà obscurcie dans le sanscrit vêdique, s'est maintenue en zend, ou *mainyu*, comme adjectif intelligent et céleste, comme subst. l'Être intelligent, l'esprit, s'emploie en parlant d'Ormuzd et d'Ahriman : *Çpentô-mainyu*, l'esprit saint, *Añhrô-mainyu*, l'esprit méchant. Cf. *maini*, mens (Burnouf, *Yaçna*, 142). Dans le Rigvêda, *manyu* signifie colère (cf. gr. μῆνις, éol. μαῖνις) primitivement sans doute l'esprit en mouvement, comme le lat. *animus*, esprit, et courage, passion. D'après l'observation de Lassen (*Ind. Alt.*, I, 524), ce doit avoir été le nom d'un dieu, car le *Nighaṇṭu* l'énumère parmi ceux des divinités. On trouve, en effet, dans le Rigvêda (Langlois, IV, 319), un hymne adressé à *Manyu*, comme à un dieu puissant. Roth, dans son commentaire sur le Nirukta (p. 143), considère *Manyu* comme une personnification de la colère sainte qui s'élève victorieusement contre tout principe ennemi, ce qui rappelle celle de Jéhova, le Dieu fort et jaloux. La mythologie des Purânas nous montre de même la colère de Brahma se personnifiant sous la forme de *Rudra* lors de la création du monde [1]. Le *Manu svayambhuva*, l'Esprit existant par lui-même, qu'il fait sortir ensuite de sa propre essence, et qui lui est identique, n'est qu'une autre forme du Dieu suprême comme intelligence. Ce *Manu* pou-

[1] *Vishṇu Purâṇa*. Wilson, p. 51.

ranique, de même origine étymologique que le *Manyu* vêdique, et le *Mainyu* zend, se rattache à une très-ancienne conception de la Divinité. J'ajouterai que Richardson (*Dict. pers. arab.*, p. 1291), donne l'ancien persan *Mânâ* comme un des noms de Dieu.

En Europe, je ne trouve d'analogue que l'irlandais *Mann*, God, suivant O'Reilly (Suppl.); mais il faudrait une meilleure autorité que la sienne pour conclure quelque chose de ce rapprochement.

Je ne comparerai pas le *Manitu*, esprit, des langues algonquines, *kitchi Manitu*, le Grand-Esprit, Dieu, *matchi Manitu*, le mauvais esprit, le diable (Duponceau, *Lang. amér.*, p. 308). La ressemblance est ici aussi sûrement fortuite que celle du mexicain *teotl* avec θέος.

5). Le sansc. *Nara*, dans la théologie postérieure à l'époque vêdique, désigne l'Esprit divin et éternel qui pénètre l'univers entier. Au premier chapitre des lois de Manu (çl. 10), c'est l'esprit divin de Brahma qui est appelé *Nara*. Il est dit de lui que, ayant créé les eaux, le premier lieu de mouvement (*ayana*), nommées d'après lui *nârâs*, il a pris le surnom de *Nârâyaṇa*, c'est-à-dire celui *qui se meut sur les eaux*, ce qui rappelle singulièrement le second verset de la Genèse. Cette interprétation, toutefois, n'est pas sûre, et le Dict. de Pétersb., considère *Nârâyana* comme le patronymique de *Nara*. Quoi qu'il en soit, ces deux noms toujours associés représentent une dualité divine primordiale, où le fils procède du père, et ils sont appelés collectivement *pûrvadêvâu*, les deux dieux anciens. *Nara*, comme le vêdique *nṛ*, *nar*, est un des noms de l'homme, et signifie proprement le guide, le chef, de la rac. *nṛ*, *nar*, ducere (Dhâtup.); *naras* = *nêtâras*, d'après le *Yaǵurv.* 8, 5, dans Westergaard, *Rad. scr.*, p. 77. Il est à remarquer que les noms de l'homme sont plus d'une fois appliqués à l'Esprit suprême, ainsi *Manu*, *Ayu*, *Purusha*. Pour concevoir Dieu comme intelligence, l'homme ne pouvait partir que de lui-même, en s'élevant pour ainsi dire à sa plus haute puissance. Si c'est là de l'anthropomorphisme, il reste du moins essentiellement dans le vrai, car la nature de l'esprit est la même à tous les degrés, et l'esprit est dans l'homme l'élément divin.

De ce que ce nom de *Nara* n'est pas appliqué à Dieu dans les Vêdas, on ne saurait conclure qu'il est relativement moderne. Tout ce qui est ancien ne se trouve pas dans les livres sacrés, lesquels d'ailleurs ne nous sont sûrement pas parvenus intégralement, non plus que l'immense littérature vêdique, encore incomplétement connue, qui les accompagne. Ce qui est certain, c'est qu'un corrélatif de *Nara* paraît se trouver dans le cymrique *Ner*, Dieu, Seigneur, dans le langage des Bardes. Une ancienne déesse *Naria* de l'Helvétie gauloise s'y rattache peut-être de plus loin [1].

6). Au nombre des principales divinités vêdiques figure *Savitar*, dont le nom est devenu plus tard un de ceux du soleil. Il signifie le *générateur*, de la rac. *su*, gignere. Il est dit de Savitar, dans le Rigvêda, qu'il a fondé la terre sur des supports, et fixé le ciel dans l'espace [2], ce qui ne peut guère s'entendre du soleil. Il est aussi appelé *Tvashṭar*, le formateur; et l'arbitre des dieux, dans le *Çatap. Brâhm.* [3]. D'après cela, il faut probablement y voir une ancienne conception du Dieu créateur.

Schweizer a présumé un rapport de *Savitar* avec le *Saturnus* ou *Saeturnus*, italique, que d'autres rattachent à *serere*, *satus*, etc. (Z. S. IV, 68). Une coïncidence plus complète semble se présenter dans l'irlandais *Seathar*, Dieu, d'où *seatharda*, divin (O'R., Dict.), mais il faudrait être mieux renseigné sur sa source pour l'admettre comme authentique.

7). Parmi les noms européens de Dieu qui n'ont pas de corrélatifs orientaux, mais dont quelques-uns peuvent être fort anciens, je ne m'occuperai ici que du gothique *Guth*, et de ses analogues germaniques. Les essais multipliés qui ont été faits pour l'expliquer montrent bien à quel point nous sommes livrés aux incertitudes étymologiques quand les termes sanscrits ou zends nous font défaut.

Je ne cite que pour mémoire le rapprochement tenté en premier lieu avec le persan *Chodâ*, etc., et abandonné depuis que

[1] Mommsen. *Insc. helv.* 216. Ib. 163. *Naria Nousantia.*

[2] Rigv. X, II, 21, 1, d'après Roth. *Comment. d. Nirukta*, p. 169.

[3] Weber, *Z. S. d. morgenl. Ges.* t. IV, p. 295.

Burnouf (*Yaçna*, p. 553), a ramené ce nom au zend *qadhâta*, c'est-à-dire créé de soi-même, lequel serait en sanscrit *svadhâta*[1]. Le *g* gothique, en effet, ne saurait en aucun cas répondre au *q* zend = *sv* sanscrit.

Grimm (*Deut. myth.*, 10), sans chercher une autre étymologie, écarte toute affinité de *Guth* avec *gôds*, bon, ainsi qu'avec le nom des Goths, *Gutans*.

Pott (*Et. F.*, I, 252) pense, mais sans insister, à la rac. sansc. *çudh*, purificari; ce qui supposerait deux anomalies considérables, car *çudh* n'aurait pu devenir régulièrement que *hud* en gothique.

Schweizer (*Z. S.* I, 157), s'adresse à la rac. *dhu*, agitare, commovere, en s'appuyant de ce que le *dh* sanscrit se réduit quelquefois à *h* = *g* gothique. *Guth* = véd. *dhûti*, désignerait le commotor, concussor, par les vents, la foudre, etc. On peut objecter ici que l'affaiblissement de *dh* en *h*, en sanscrit, est postérieur à l'époque de la dispersion, et ne saurait être allégué pour le gothique.

Ebel (*Z. S.* V, 235) part de la forme *gud*, variante gothique de *guth*, comme plus correcte, et mieux en accord, quant à la dentale, avec l'ang.-sax. *god*, et l'anc. all. *cot* (mais le scand. *gudh?*). Il rattache dès lors le thème *guda* à la rac. sansc. *gudh* = *guh*, κεύθω, tegere, occulere. Dieu aurait été ainsi, pour les Germains, l'Être caché et invisible, ce qui s'accorderait avec ce que dit Tacite de l'absence de tout simulacre religieux chez les anciens Germains.

Leo Meyer, par contre (*Z, S.* VII. 12), dans un article très-développé, rejette toutes les étymologies qui précèdent, insiste sur la priorité de la forme *guth*, thème *gutha*, et la ramène au sansc. *ġut*, lucere. Mais ce *ġut*, encore inconstaté, ne paraît être qu'une variante de *ġyut*, *yut*, et ces dernières formes, d'après le Dict. de Pétersb., sont des provenances de *dyut*, lucere,

[1] Weber (*Vâǵasan. Specim.*, p. 149) observe que le védique *svadhâ*, créé de soi, ciel, explique mieux encore le pers. *Chodâ*.

déjà dans les Vêdas. Il devient donc impossible d'y rattacher *guth*.

En présence de tant de divergences, il peut sembler oiseux de chercher encore une nouvelle interprétation. Il en est une, cependant, qui paraît prêter moins que tout autre à des objections. Ebel déjà l'indique sans s'y arrêter, à cause de la préférence qu'il donne au thème *guda;* mais comme, d'après les observations de Leo Meyer, cette préférence est peu justifiée, je reprends pour mon compte l'étymologie en question.

Le corrélatif sanscrit régulier de *gutha* serait *ghuta ;* car, si le *g* initial reste parfois inaltéré, il répond dans la règle à *gh,* ou à son substitut fréquent *h.* Or, *ghuta* n'existe pas en sanscrit, mais on trouve *huta,* de la rac. *hu,* sacrificare, avec le double sens de *sacrificatus,* et de *is cui sacrificatur,* et ce dernier conviendrait parfaitement à Dieu [1]. Leo Meyer, il est vrai, repousse ce rapprochement, en alléguant que *hu* répond au gr. θύω, et provient de *dhu* au lieu de *ghu;* mais rien n'est moins certain, car si *dhu,* commovere, est bien = θύω, d'où θυμὸς, θυέλλα, etc. (cf. § 352-3), le véritable corrélatif de *hu* se présente dans χύω, χεύω, χέω, verser. C'est par des voies différentes que ces deux racines distinctes sont arrivées, l'une en sanscrit et l'autre en grec, à la signification commune de sacrifier. Le gr. χύω n'a conservé que le sens primitif de *hu,* qui doit avoir désigné au début, et plus spécialement, le sacrifice libatoire, comme l'indiquent les dérivés *havis* et *hôma,* le beurre clarifié que l'on versait sur l'autel [2]. Le sanscrit *dhu* ou *dhû,* par contre, d'où vient *dhûma,* la fumée qui s'agite, explique le gr. θύω, encenser, lequel s'entend du sacrifice igné, et qui signifie proprement *agitare* (*fumum*). L'ancienneté de la forme *hu* est prouvée d'ailleurs par le zend *zu,* sacrifier, d'où *zaotar* = scr. *hôtar,* sacrificateur, exactement, sauf le gouna de la voyelle, le gr. χυτήρ, ce-

[1] Sans la présence de l'*û* long, on pourrait penser aussi à *hûta,* invocatus, de la rac. *hvê.*

[2] Cf. *havis* et *hômi,* eau. Wilson donne aussi à *hu,* l'acception de *to throw or cast,* ce qui le rapproche fort de χύω. Cf. *hi,* jacere, projicere.

lui qui verse (la libation). Une autre preuve de cette ancienneté se trouverait dans le goth. *giutan*, rac. *gut*, verser, si c'est là, comme on le présume, une forme augmentée de la racine *gu* [1].

Cette interprétation de *Guth*, comme du Dieu auquel on sacrifie, trouve encore un appui dans les langues slaves. L'anc. sl. *govieti*, religiose vereri, d'où *govieinŭ*, religiosus, *govieniie*, pietas, rus. *govietĭ*, faire ses dévotions, honorer, etc., ne peut avoir pour racine que *gu* développé en *gov*, comme en sanscrit *hava*, sacrifice, de *hu*, etc. Le lithuanien *gawēti*, a pris le sens spécial de jeûner, d'où *gawēne*, jeûne. Il est fort probable que ce verbe a signifié d'abord, comme *hu*, sacrificare, sacra facere, puis plus tard, en général, religiose vereri [2].

La démonstration ne serait complète que si l'on trouvait le sansc. *huta* employé dans la même acception que *gutha*; mais, à défaut de cette concordance, le zend nous offre un synonyme tout à fait semblable pour le sens et la formation. C'est *Yazata*, Dieu, dérivé de *yaz* = scr. *yaǵ*, sacrificare, deos colere, d'où le vêdique *yaǵata*, adorandus (*Samav. Gl.*). Ce nom, qui signifie, suivant Burnouf (*Yaçna*, 218), digne du sacrifice, ou de l'adoration, désignait en zend les êtres divins dont Ormuzd était le premier. Cf. le persan moderne *îzid* et *yazdân*, Dieu.

SECTION II.

§ 385. — LES DIVINITÉS PARTICULIÈRES.

Les divers noms de Dieu que nous venons de passer en revue, et dont plusieurs remontent sans aucun doute à l'époque la plus

[1] Benfey, *Gr. W. L.* II, 194.

[2] L'*h* sansc. provenue de *gh*, devient ordinairement *z* ou *j* en slave comme en zend, mais parfois aussi *g*. Ainsi *grieti*, *gorieti*, calefacere, ardere, répond au sansc. *ghṛ*, d'où *gharma* chaleur.

ancienne, n'offrent aucun caractère qui les rattache directement aux phénomènes de la nature. Ce sont des épithètes, des appellatifs, qui expriment de plusieurs manières les attributs d'un Être invisible, et ses rapports avec l'homme et le monde. Le céleste, l'adorable, le vivant, l'intelligent, le directeur, le générateur, sont des termes qui, appliqués à la Divinité, ne peuvent s'entendre que d'un être distinct de tous les objets naturels. Ces épithètes, il est vrai, auraient pu accompagner ou remplacer les noms des dieux particuliers si ces derniers leur étaient antérieurs; mais, dans ce cas, on devrait attendre un certain accord entre ces noms, tout comme des divergences entre les épithètes. Or, c'est le contraire précisément qui a lieu. Les termes qui désignent Dieu en général offrent des coïncidences assez multipliées, tandis qu'il règne une grande diversité dans les noms des divinités spéciales du polythéisme arien, suivant les temps et les peuples. Il y a là, ce semble, une indication très-évidente de l'antériorité des premiers sur les seconds.

Si l'on compare, en effet, la liste des dieux vêdiques avec celle des dieux grecs, germaniques, lithuano-slaves, etc., on est surpris du petit nombre de concordances qui se présentent. Dans les Vêdas, les noms sont encore presque toujours clairement significatifs ; chez les peuples européens, ils ne s'expliquent plus que partiellement par leurs langues respectives, et ceux qui restent obscurs appartiennent sans doute à une période plus ancienne de ces langues, sans remonter toutefois jusqu'au temps de l'unité. On voit par là que ces panthéons se sont formés graduellement en partant d'un premier fond commun beaucoup plus limité, et que leurs derniers développements sont relativement récents. Pour distinguer, dans la multitude des divinités du polythéisme, celles qui ont appartenu à la religion primitive, et celles qui sont d'une origine plus moderne, nous n'avons d'autre critère assuré que la comparaison de leurs noms, lesquels aussi peuvent seuls nous faire connaître le caractère attribué à chaque divinité. C'est par leur examen que nous pourrons saisir le polythéisme en quelque sorte à sa naissance.

§ 386. — LE CIEL.

1). Nous avons vu que le plus ancien nom de Dieu, *Dêva*, le Céleste, se rattache à *div*, le ciel réel en tant que lumineux, mais sans se lier directement à la notion de la lumière matérielle. Il en est autrement de *Div*, nomin. *Dyâus*, le Ciel personnifié, invoqué dans le Rigvêda avec *Pṛthivî*, la Terre, et d'autres dieux vêdiques, et appelé quelquefois *Pitâ Dyâus*, ou *Dyâushpitar*, le Ciel-père [1]. Ici il s'agit bien du ciel réel, et les deux significations ne sont point encore séparées. Ainsi, quand l'Aurore est appelée *duhitâ divas*, fille du ciel [2], on reste en doute si *div* doit se prendre au personnel ou à l'impersonnel. Ce *Dyâus*, toutefois, tient très-peu de place dans la religion vêdique, où il semble avoir été mis dans l'ombre de bonne heure par le dieu *Varuṇa*, qui représente aussi le ciel ; mais il a dû dans l'origine occuper un rang au moins égal.

A *Dyâus*, en effet, répond exactement le Ζεὺς, grec, éolien Δεὺς, au gén. Διὸς = *Divas*, qui est devenu le dieu principal de l'Olympe, et de l'antiquité classique. Ici la personnification est complète, et le Ζεὺς, père des hommes et des dieux, n'est plus simplement le Ciel-père, *Dyâushpitar*, mais un être divin riche en attributs divers. Le sens primitif de *div, diva*, ciel, jour, s'est conservé cependant dans ἔνδιος, sub divo, ἐνδία, le milieu du jour, εὐδία, beau temps, adj. εὔδιος ; et δῖος, céleste, pour διϝιος, est le corrélatif du sansc. *divya*. La distinction établie de toute ancienneté entre Ζεὺς ou Δεὺς et θεὸς, comme entre *Dyâus* et *dêva*, prouve que ces formes étaient déjà fixées au temps de l'unité.

Cela résulte également avec évidence de la comparaison du latin *Jupiter*, pour *Diupiter*, lequel serait en sansc. *Dyupitar* (*dyu* = *div*), formé comme *dyupati*, maître du ciel, *dyupatha*,

[1] *Rigv.* I, éd. de Rosen, p. 193, 211, etc.
[2] *Rigv.* I. 68, 1, 8.

chemin du ciel, etc. Le génit. *Jovis*, dat. *Jovi*, en osque *Diovei* [1], etc., sont des développements de *Diu*, comme en sanscrit, de *dyu* le dat. *dyavê*, le locat. *dyavi*, etc. Le *Juvepater* = *Jupater*, des tables Iguvines, paraît signifier le père *dans le ciel*, tandis que le synonyme *Diespiter* répond au sansc. *Dyâushpitar*. Les peuples italiques, mieux que les Grecs, avaient conservé le souvenir du sens primitif de ciel ; car, non-seulement on disait *sub diu*, *sub divo*, pour *sub coelo*, mais le nom même du dieu servait à désigner le ciel [2]. Le latin *deus*, comme *dêva* et θεός, était séparé de temps immémorial de ses formes congénères.

Nous retrouvons encore le *Dyâus* vêdique, génit. *Divas*, dans le *Tius* gothique, génit. *Tivis*, que Grimm restitue avec sûreté au moyen de l'ang. saxon *Tiw*, gén. *Tiwes*, du scand. *Tŷr*, gén. *Tŷs*, et de l'anc. all. *Ziu* ou *Zio*, gén. *Ziewes*. C'était là, sans doute, dans l'origine, une personnification du ciel, et le plus ancien des dieux germaniques ; mais plus tard il est devenu le dieu de la guerre et de la victoire, et c'est en cette qualité qu'il figure dans la mythologie scandinave. Son nom, comme équivalent à Mars, est resté dans celui du mardi, ang.-sax. *tywesdaeg*, angl. *tuesday*, scand. *tysdagr*, anc. all. *ziwestac*, etc. La notion première de lumière, d'éclat, se montre encore dans l'ang.-saxon *tîr*, scand. *tŷr*, gloria, anc. all. *ziori*, *zieri*, praeclarus, insignis, etc., qui se rattachent à la même racine [3]. Le pluriel scandinave *tivar*, dii, doit avoir signifié les brillants ou les glorieux.

L'accord remarquable qui vient d'être signalé entre quatre peuples de race arienne ne saurait laisser aucun doute que le ciel, réel d'abord et ensuite personnifié, n'ait été le premier objet d'un culte de la nature. Il faut ajouter ce que dit Hérodote (I, 131), des Perses, qu'ils sacrifiaient à Jupiter (Διί), sur les plus hautes montagnes, et qu'ils appelaient Jupiter (Δία), le cercle entier du

[1] Διουϝει, dans une inscription. (Mommsen, *Unterital. Dial.*, p. 191).

[2] *Sub Jove frigido* (Hor. I, 25). *Aspice hoc sublime candens quem invocant omnes Jovem.* (Ennius ap. Cicer. *De nat. Deor.* II, 25, 65.)

[3] Grimm, *Deut. Myth.* 131, 132. Cf. Mannhardt, *Götterwelt*, 262. Ce dernier cite l'anc. all. *zio*, ouragan, comme une indication que *Tius* était le dieu du ciel.

ciel. Il semble, d'après cela, que l'antique nom du Dieu s'était maintenu chez eux partiellement, les Iraniens de la religion de Zoroastre l'ayant d'ailleurs abandonné.

2). Une seconde personnification du ciel, beaucoup plus complète que la précédente, et peut-être aussi ancienne, se présente dans le *Varuṇa* vêdique, un des dieux les plus souvent invoqués parmi les plus élevés. Plusieurs des hymnes qui lui sont adressés lui donnent tous les attributs d'une divinité suprême [1]. Dans le principe, toutefois, il n'a dû désigner que le ciel réel qui *couvre* et *entoure* le monde, car c'est là ce que son nom même signifie, dérivé qu'il est de la rac. *vṛ*, *var*, tegere, circumdare. *Varuṇa*, comme *div*, et *svar*, s'entendait du ciel supérieur, lumineux, stellaire, par opposition au ciel atmosphérique [2].

Le corrélatif de *Varuṇa* se trouve, comme on le sait, dans le gr. Ουρανὸς, l'ancien dieu du ciel, mais aussi encore le ciel réel supérieur, la demeure des divinités. La forme grecque semble partie du thème *varaṇa*, ce qui couvre, entoure; cf. *uraṇa*, nuage. Il est curieux d'observer comment ces deux noms primitifs du ciel, *div (dyâus)*, et *varuṇa* ou *varaṇa*, ont échangé leurs rôles en se personnifiant, chez les Indiens et les Grecs. Tandis que *dyâus*, a conservé son acception propre, tout en devenant un Dieu relégué dans le vague du passé, le grec Ζεὺς a perdu son sens primitif pour s'appliquer uniquement à la divinité souveraine. C'est exactement l'inverse pour οὐρανὸς, qui a continué à désigner le ciel réel en même temps qu'un ancien dieu purement cosmogonique, tandis que *Varuṇa* a été élevé à la plus haute personnification en perdant son acception première. On voit que, de part et d'autre, les points de départ ont été les mêmes, mais que les deux peuples ont développé les données communes dans deux directions différentes.

[1] Cf. Max Müller. *Sansk. Littér.*, p. 534 et suiv.

[2] Les anciens Aryas déjà distinguaient trois régions célestes, le ciel supérieur, *div*, le ciel des nuages, *nabhas* = νέφος, anc. sl. *nebo*, gén. *nebese*, irl. *nem*, cymr. *nef*, etc., et l'atmosphère *antarîksha*, c'est-à-dire transparent, conservé dans le cymrique *entyrch* ou *entrych*, ciel.

§ 387. — LA TERRE.

Au ciel, personnifié dans le *Dyâushpitar* vêdique, est constamment associée la Terre-mère *Pṛthivî mâtar*, l'un étant naturellement considéré comme le principe actif et procréateur, l'autre comme le principe passif et fécondé. Aussi les noms du ciel sont-ils généralement des masculins, rarement des neutres, tandis que ceux de la terre sont féminins, circonstance qui seule déjà devait conduire à la personnification. Le composé vêdique *Dyâvâpṛthivî*, au duel, exprime bien l'intime connexion des deux divinités, et il y a plusieurs synonymes du même genre. On les appelle aussi les *grands parents* [1], comme unis par un antique mariage, de même que, chez les Grecs, *Gaea* était l'épouse d'Uranus.

Le culte de la Terre comme mère se retrouve chez plusieurs peuples ariens. La Δημήτηρ grecque était probablement pour Γημήτηρ, et la terre est appelée παμμήτηρ, παμμήτειρα. C'est la *Terra mater*, *Tellus mater*, *mater Ops*, *alma Parens* des Romains. Les anciens Germains, d'après Tacite (*De mor. Germ.* 40), l'adoraient sous le nom de *Nerthus*, auquel répond exactement le sanscrit *nṛtû*, nomin. *nṛtûs*, un des noms de la terre [2]. Elle était également personnifiée, chez les Ang.-Saxons, sous celui de *Folde fira*

[1] Langlois, *Rigv.* t. IV, p. 43.

[2] Wilson, Dict. et Dict. de Pétersb. — *Nṛtû* ne se trouve dans le Rigvêda qu'avec le sens de danseuse. Cf. I, 92, 4, où il est dit que l'aurore dissipe les ténèbres, *nṛtûh iva*, saltatrix veluti (Rosen). Ici le mot est féminin, quoiqu'on le donne aussi pour masculin. L'adjectif vêdique *nṛtu*, épithète d'Indra, des Maruts et des Açvins, semble signifier agile, vif La rac. est *nṛt nart*, danser; mais il est bien difficile d'appliquer ce sens à la terre dont la stabilité est un attribut essentiel. Je crois donc que, dans cette acception, il faut y voir un composé de *nṛ*, homme, et de la rac. *tu*, crescere, valere, prise au causatif, (*tûtôt*) et analogue à *nṛpa*, roi, c'est-à-dire qui protége les hommes. Ce nom de la terre serait ainsi synonyme de *narâdhârâ*, celle qui supporte les hommes. Cf. chez les Grecs la Demeter κουροτρόφος.

mes (Grimm, *Deut. Myth.* CXXIX).
and. *folld*, terre, paraît se rattacher
nsc. *pṛthivî* ou *pṛthvî*, terre, féminin
, savoir *pṛth*, *parth*, *prath*, extendi. (Cf.
elt, I, 317). Nous aurions ainsi, chez les
uble analogie de fond et de forme pour cette an-
ication de la terre dans les Vêdas.

§ 388. — LE SOLEIL.

Avec le ciel et la terre, un des premiers dieux du polythéisme naissant a sans doute été le soleil, qui tient une si grande place dans les divers cultes de la nature, aussi bien que dans la nature elle-même. Il aura été invoqué dès le début sous plus d'un nom, vu la richesse de son ancienne synonymie, et quelques-uns de ceux d'autres divinités célestes, comme *Asura*, *Bhaga*, *Mitra*, *Aryaman*, etc., lui ont été appliqués, soit dans les Vêdas, soit plus tard. En sa qualité de dieu, il figure ordinairement dans les hymnes sous les noms de *Sûrya* et de *Savitar*, certainement les plus anciens, comme le prouve la comparaison des langues congénères. Cette comparaison, toutefois, offre encore quelques incertitudes quand aux termes à classer sous l'une ou l'autre de ces dénominations, ou plutôt sous leurs racines respectives.

1). Le sansc. *sûrya*, vêdique aussi *sûr*, *sûra*, est sans doute contracté de *svarya*, dérivé de *svar*, ciel, lumière, substantif devenu indéclinable. Cf. *svaru*, lumière solaire (Wilson). — La rac. *sur*, lucere, fulgere, du Dhâtup., n'est pas encore constatée, mais elle serait à *svar* comme *tur*, properare, à *tvar*. Au subs. *svar*, se lie directement le zend *hvarĕ*, génit. *hûrô*, soleil ; pers. *chûr*, *hôr*, oss. *chur*, id., etc. ; aux formes dérivées de *svar*, le siahpôsh *sura* et le tirhaï *sûrî*.

On a très-généralement rattaché à ce groupe le latin *sol*, ainsi que le gr. ἥλιος, mais j'indiquerai plus loin les difficultés qui semblent s'opposer à ces rapprochements. Par contre, à *sûrya* de

svarya, répond très-probablement le gr. Σείριος pour σϝεριος, le brillant *Sirius*, mais appliqué aussi au soleil. Suidas donne même une forme σείρ pour soleil, qui paraît être = *svar*. (Cf. Curtius, *Z. S.* I, 31). Il faut peut-être comparer également l'irland. *sorch*, *sorcha*, brillant, lumineux.

2). Le sansc. *savitar*, soleil, avec ses synonymes *sava*, *suvana*, *sûta*, *sûnu*, appartient à la rac. *su*, *sû*, generare, et désigne l'astre du jour comme l'agent de toute fécondité. Cependant, ainsi que nous l'avons vu, le dieu vêdique *Savitar*, participe aux attributs plus élevés d'un pouvoir créateur du monde, et son rôle de dieu-soleil est probablement secondaire. Quoi qu'il en soit, c'est également à la racine *sû* que paraissent se rattacher la plupart des noms européens du soleil, et leur diversité ne provient que de celle de leurs suffixes de dérivation.

Le zend *hû*, soleil (Spiegel, *Avesta*, I, 189), nous offre un substantif identique à sa racine *hû* = *sû*. La même forme sans suffixe se retrouve dans le nom cymrique de *Hu* le puissant, personnage mythique chef de la race des Cymris qu'il a conduits de l'Orient dans l'île de Prydain. C'était là sans doute une divinité solaire, car il est dit de lui, dans un poëme bardique, qu'il régnait sur la terre, la mer, et sur toute vie dans le monde [1]. Ce qui le confirme d'ailleurs, c'est qu'il est aussi appelé *Huon*, et que *huan* est un des noms cymriques du soleil qui reviendra tout à l'heure.

Au sansc. *sava*, soleil, répond le siahpôsh *soe*, id. J'ai comparé déjà (t. I, p. 104, 105), l'irland. *sabh* que donne O'Reilly à côté de *sámh* ; mais il faudrait que cette forme fût mieux constatée. L'anc. irlandais *sám*, dans Zeuss (p. 942), ne saurait se rattacher à *sava*.

On n'hésiterait guère à identifier l'anglais *sun*, avec le sansc. *sûnu*, si les anciens dialectes germaniques, à commencer par le goth. *sunna*, m. *sunnô*, f. n'avaient pas une *n* redoublée, ags. *sunne*, scand. *sunna*, anc. all. *sunna*, etc. Si cette réduplication n'est pas inorganique, elle doit provenir d'une assimilation ; mais

[1] Voy. la citation de *Iolo Goch*, dans le dict. d'Owen, voc. *Hu*, et cf. les Triades historiques nos 4, 5, 56, 57.

de laquelle? L'anc. allemand offre bien une variante *sumna* (Graff, *Spr. Sch.* VI, 240), qui, si elle était primitive, indiquerait un thème *sumanâ*, mais, en présence du gothique, il est difficile d'y voir autre chose qu'une corruption. La comparaison du cymrique *huan* nous met peut-être sur une meilleure voie ; car *huan*, de *suan*, répond au sansc. *suvana*, soleil, ou à un thème plus simple *suvan*. Dès lors le goth. *sunna* pourrait provenir, par assimilation, de *suvna*, contraction de *suvana*. Quoi qu'il en soit, le nom germanique doit, d'une manière ou de l'autre, se rattacher à la même racine que les termes sanscrits.

Des considérations analogues se présentent relativement au lat. *sōl*, et au gr. ἥλιος. Si ces formes existaient seules, rien n'empêcherait de rapporter *sōl* à *svar*, et ἥλιος à *sûrya*, de *svarya ;* mais il n'en est point ainsi, et une comparaison plus étendue semble conduire à d'autres résultats.

La forme latine *sōl*, en effet, se retrouve identiquement dans le scandinave *sôl*, lequel cependant n'en provient point, mais se lie par contraction au goth *sauil*, soleil. Or ce dernier, que Grimm écrit *sáuïl* (*Deut. Gr.* II, 111), et qu'il considère comme dérivé par le suffixe *il*, ne peut plus appartenir à *svar*, mais bien et clairement à *sû*. La nature dissyllabique de ce terme résulte encore du fait que l'anc. all. *suhil*, *sugil*, nom d'une rune appelée soleil, et l'ang.-saxon *sygel* = *syl*, soleil, ont intercalé une gutturale inorganique. Il devient donc très-probable que le latin *sōl* est provenu d'une contraction semblable à celle du scandinave.

Si nous interrogeons les langues celtiques, nous y trouverons l'irlandais *sol*, *sul*, ers. *soil*, peut-être emprunté au latin, comme l'est certainement le cymrique *sul*, armor. *sûl*. Le terme véritablement cymrique, en effet, est *haul*, corn. *heul*, *houl*, armor. *héol*, *hiol*, *hiaol*, partout de deux syllabes, *ha-ul*, etc. Cet accord avec le goth. *sauil* est d'autant plus remarquable qu'il se répète pour le lithuanien *sáule*. Toutes ces formes supposent évidemment un thème primitif dérivé de *sû* par le suffixe *ala* ou *ila*, savoir *savala* ou *savila*. L'anc. slave *slŭnitse*, rus. *solnitse*, pol. *słónce*, illyr. *sunze*, a subi une forte contraction par suite du double suf-

fixe ajouté, et n'apporte aucune nouvelle lumière à la question.

J'arrive enfin au grec ἥλιος, généralement considéré comme étant pour σϝελιος = scr. *svarya*, de même que σέλας, lumière, pour σϝελας, etc. La difficulté est de concilier cette hypothèse avec la forme homérique ἠέλιος, dorique ἀέλιος, c'est-à-dire ἀϝέλιος, comme l'indique clairement le crétois ἀϐέλιος d'Hesychius. Les diverses tentatives faites dans ce but ont paru à Curtius si peu satisfaisantes, qu'il abandonne complétement le rapprochement ci-dessus pour recourir à la rac. sansc. *ush* = *vas*, urere, lucere (Z. S. I, 29). La forme ἀϐέλιος, ἀϝέλιος, le conduit à conjecturer un synonyme αὐέλιος, pour αὐσέλιος, qui lui sert à expliquer le nom des *Auselii*, = *Aurelii* sabins, ainsi appelés d'après le soleil, *ausel* (Paul. Epit. Festi., 23). Cf. l'étrusque *usil*, et le *ozeul adosiose*, i. e. sol venerande, des Carm. Saliar. (Preller, *Röm. myth.* 287). Le mot grec aurait ainsi la même origine que ἠώς, pour ἀϝώς, lesb. αὔως = lacon. ἀϐώρ = lat. *auror(a)* de *ausosa*. Sans méconnaître ce que ces conjectures ont d'ingénieux, je crois devoir préférer encore celle d'Ottfrid Müller, approuvée par Lassen (*Ind. Alt.* I, 761), et qui suppose une forme primitive σαϝέλιος. Cette forme, en effet, semble la plus propre à lever toutes les difficultés. Elle nous ramène à la racine *sû*, et s'accorde parfaitement, sauf son suffixe additionnel, avec le goth. *sauil*, le lith. *sáule* et le cymr. *haul*.

3). Il résulte de ce qui précède que les anciens Aryas ont rattaché leurs principaux du soleil à deux racines dont l'une signifie briller, et l'autre produire. Le groupe qui se relie à cette dernière est de beaucoup le plus étendu, et comprend des termes dont les suffixes de dérivation variaient sans doute déjà au temps de l'unité. Il y avait cependant encore d'autres noms pour désigner l'astre du jour, dont la synonymie a pris chez les Indiens un si riche développement. J'en ai signalé ailleurs un certain nombre que l'irlandais seul paraît avoir conservés en commun avec le sanscrit [1]. C'est toutefois aux deux groupes que nous avons exa-

[1] Dans la *Zeitschrift* de Kuhn, IV, 246. Les principaux sont l'irl. *grian* = scr. *ghṛṇi*; irl. *earc* = scr. *arka*, irl. *ion* = scr. *ina*, irl. *béal* = scr. *bhâla*, etc.

minés qu'ont été empruntés en premier lieu les noms du soleil personnifié, et devenu l'objet d'un culte.

Ce culte se retrouve chez les principaux peuples ariens, qui l'ont développé plus ou moins suivant la nature de leur mythologie. Dans les Vêdas, c'est *Sûrya* qui représente plus spécialement le dieu-soleil, tandis que *Savitar*, *Bhaga*, *Mitra*, *Aryaman*, en tant que divinités solaires, ont des caractères moins précis, et des significations plus générales. Une différence analogue s'observe chez les Grecs entre Hélios et Apollon, et ce dernier dont le nom est encore inexpliqué, appartient évidemment à une phase plus récente de la mythologie grecque. Chez les Romains, le dieu *Sol* n'occupe qu'une place en sous-ordre. Il en est de même, à un plus haut degré, chez les Scandinaves, où *Sôl* devenu féminin, comme l'allemand *sonne*, etc. (le goth. *sauil* est neutre), n'est plus que la fille d'un personnage mythique *Mundilfoeri*, la sœur de *Mâni*, Lunus, et la femme de *Glenr*, le brillant.

A côté de grandes différences, on peut signaler encore chez ces divers peuples certains traits caractéristiques dont l'accord indique une source commune. Je ne parle pas des analogies nombreuses qui se présentent dans les comparaisons poétiques, et les épithètes données au soleil. Il était trop naturel d'y voir tour à tour un disque ou une roue d'or, le joyau ou l'œil du ciel, l'astre qui voit et qui connaît toutes choses, etc., pour que l'accord de traits semblables puisse impliquer une affinité primitive. Mais il n'en est pas de même de la fiction qui attribue au dieu-soleil un char attelé de brillants coursiers, et qui se retrouve dans plusieurs mythologies. Le char d'or du *Sûrya* vêdique est tiré par deux, sept ou dix cavales fauves, *haritas*, ou multicolores (*ćitrâs*), comme celui de Hélios par quatre chevaux, dont trois juments, Aethiops, Eos, Bronte, Sterope, le noir, l'aurore, la tonnante, la brillante, et celui de la *Sôl* scandinave par *Arvakr*, le matinal, et *Alsvédhr* le très-rapide. Dans l'Avesta aussi (*Yaçna*, III, 49, XXV, 15), il est parlé du soleil aux chevaux rapides. Les détails varient, mais le fond est le même, et appartient sans doute aux Aryas primitifs.

La comparaison des mythes solaires fournirait d'autres rapprochements que je m'abstiens d'aborder.

§ 389. — L'AURORE.

La personnification du soleil devait conduire à celle de l'aurore, qui le précède et l'annonce, et les beaux phénomènes lumineux qui accompagnent le retour du jour étaient bien propres à frapper l'imagination des anciens pasteurs. Aussi le culte de l'Aurore a-t-il sûrement pris naissance dès les premiers débuts du polythéisme, pour se développer avec tout l'éclat de la poésie. Les hymnes qui lui sont adressés dans le Rigvêda sont au nombre des plus beaux, et on sait tout ce que le même sujet a inspiré au génie grec de fictions gracieuses, et de brillantes images.

1). Le nom de l'Aurore personnifiée, aussi bien que réelle, est en sanscrit *Ushas*, *Ushâ*, c'est-à-dire qui brille comme le feu, de *ush*, urere, ce qui exprime parfaitement la rouge splendeur du ciel matinal embrasé. Cf. *ushâ*, combustion, et *ush*, lumière du matin. Les deux thèmes se retrouvent dans le zend *ushañh* (nomin. *ushô*), et *ushâ*, *usâ*. Du premier vient *ushaçtara*, oriental, vers l'aurore (Burnouf, *Yaçna*, 125, not.). Comme la racine *ush* est contractée de *vas*, le nom primitif doit avoir été *vasas*, et la comparaison des langues semble indiquer l'emploi simultané des deux formes avant la dispersion.

Le rapprochement établi depuis longtemps entre *ushas* et ἠὼς n'est plus contesté, malgré les objections du savant helléniste Ahrens, qui ne voudrait admettre tout au plus qu'une affinité très-indirecte [1]. Toutefois, pour rendre compte du mot grec (dor. ἀὼς, att. ἕως) il faut partir de l'ancien thème *vasas*, dont le génitif *vasasas* explique très-bien le gr. ἠοος, pour ϝοσοσος. Le digamma, dont l'attique ἕως offre encore la trace, s'est perdu, et

[1] Z. S. III, 172. Son hypothèse d'un thème primitif *djāv* (ib. 165) semble bien peu admissible.

les deux *s* ont été supprimées entre les voyelles, comme à l'ordinaire. Par contre, l'éolien αὔως paraît se rattacher à *ushas*, comme αὔω à *ush*, à moins que αυ pour αϝ ne provienne ici d'une inversion *va*. Cf. le lacon, ἀβώρ = ἀϝώρ.

La même alternative se présente pour le lat. *aurora* pour *ausosa*, forme augmentée d'un nouveau suffixe, et dont le *au* peut être le *vriddi* de *u* (cf. *uro* = *ush* et *aurum*), ou une inversion de *va*. Cf. *auster* et le scr. vêd. *vastar*, qui éclaire.

Le lithuanien *auszra*, aurore (cf. *auszta*, le jour vient), ne diffère que par le suffixe, et répond exactement au vêdique *usrâ*, matin, lumière matinale, féminin de *usra*, lumineux, matinal, mais, ici également, le *au* peut provenir d'un thème plus ancien *vasrâ*. Aufrecht (*Z. S.* IV, 256 et suiv.) y rapporte aussi, avec toute raison, le gr. αὖρα, air matinal, et αὔριον, au matin, demain matin. L'adv. ἦρι, mane, lui paraît être un locatif de ἦρ, comme le sansc. *usri*, d'un thème *usar* d'où viennent quelques cas de *usra*, et dont l'ancienne forme *vasar* est le prototype de ἦρ = α-αρ pour ασαρ et ϝασαρ. Ces changements phoniques sont tout à fait semblables à ceux qu'a subis le nom du printemps, ἔαρ, ἦρ, d'un thème primitif *vasar* (*vasra*, *vasara*) de la rac. *vas*, mais avec un sens problablement différent de *ush* (Cf. t. I, p. 99).

Cette étymologie d'Aufrecht se trouve appuyée par le cymrique *gwawr*, aurore, qu'il indique comme appartenant au même groupe, mais sans justifier autrement sa conjecture. *Gwawr*, en effet, est pour *gwâr*, et *gwâr* pour *gwahar*, exactement le sansc. hypothétique *vasar*. L'*h* = *s* a disparu dans la contraction, précisément comme dans *gwanwyn*, printemps, de *guahannuin*, *guahantuin*, allié au sansc. *vasanta* (Cf. t. I, p. 100). Je crois retrouver aussi ce *gwâr* cymrique, également contracté, dans l'irlandais *fór*, illumination; mais ici c'est l'*s* qui a disparu entre deux voyelles, et *fór* est provenu de *fosor* = *vasar*, comme *siur*, sœur, de *sisur* = scr. *svasar*.

Les langues germaniques possèdent aussi, pour désigner l'orient, un terme allié au nom de l'aurore, savoir l'anc. all. *ôstan*,

en composition *ôst*, d'où *ôstar*, vers l'orient; ags. *east*, scand. *austur*, etc. Cf. zend *ushaçtara*, et lat. *auster*, le sud en tant que chaud et lumineux. A ce nom de l'orient se liait celui d'une divinité germanique dont on sait peu de chose, mais qui était sans doute une personnification de la lumière matinale, ainsi que du retour du soleil au printemps. Les Anglo-saxons l'appelaient *Eastre* ou *Eostra*, et célébraient en son honneur une fête au mois d'avril, nommée *Esturmonath*, comme en anc. allemand *Ostarmânoth*, ce qui indique l'existence d'une déesse *Ostara* (Grimm, *Deut. Myth.*, 180). La circonstance que ce nom est devenu dès lors celui de la solennité de Pâques, fait présumer, comme l'observe Grimm, que le culte de cette déesse était très-populaire, puisque son souvenir est resté attaché à l'une des grandes fêtes chrétiennes.

2). Il en a été du culte de l'aurore comme de celui du soleil; il s'est développé ou affaibli, chez les divers peuples ariens, suivant le degré de puissance des phénomènes naturels, et des impressions qu'ils faisaient naître. Dans l'Inde, où les splendeurs du matin sont incomparables, la déesse *Ushas* est sans cesse invoquée avec les accents de la plus haute poésie. Les hymnes vêdiques nous la présentent comme une belle femme toujours jeune qui, montée comme le soleil sur un char attelé de coursiers ou de génisses rouges, ouvre les portes du ciel (*dvârâu divas*), réveille toutes les créatures, et répand ses trésors sur le monde. Tout resplendit autour d'elle, entourée qu'elle est d'un vêtement de lumière, et, quand le ciel matinal s'embrase, c'est qu'elle découvre son sein brillant. Elle est appelée la fille du ciel, *Dyâus*, ou de *Praģâpati*, le maître des créatures, ou de *Sûrya*, le soleil, et quelquefois *Sûryâ*, au féminin, mais aussi *mâtâ dêvanâm*, ou mère des dieux, épithète moins explicable qui montre toutefois le haut rang qu'on lui assignait. On l'invoque surtout pour en obtenir des biens de toute espèce, des aliments, des vaches, des chevaux, des enfants, une longue vie, etc. Elle occupe, en un mot, une place éminente dans le panthéon vêdique. L'Avesta, par contre, ne connaît plus l'aurore comme

déesse, mais lui substitue un génie *Ushashina* (Oshen), invoqué plusieurs fois dans le Yaçna (Burnouf, *Comment.*, p. 180).

Le rôle de la déesse Ἠώς, dans la mythologie grecque, est plus limité que celui de *Ushas*. Cependant son culte paraît avoir eu anciennement une assez grande extension, allié qu'il était à celui d'Adonis, fils de l'Aurore et de Céphale, appelé aussi Ἀῷος, Ἑῷος, et personnification de Ἑωσφόρος, l'étoile du matin [1]. Comme figure poétique, elle offre un digne pendant de l'*Ushas* indienne, et lui ressemble à plusieurs égards. Ainsi, elle est la fille de Hypérion, le soleil, comme *Ushas* celle de *Sûrya* [2]. Un char attelé de quatre chevaux ailés la porte jeune et brillante, assise sur un siége d'or (χρυσόθρονος), vêtue d'un peplum d'un jaune ardent (κροκόπεπλος), étendant au ciel ses ailes blanches (λευκόπτερος), ses bras et ses doigts couleur de rose (ῥοδόπηχυς, ῥοδοδάκτυλος). C'est ainsi qu'elle apporte aux mortels la lumière, l'activité et la joie.

Les mythes qui concernent l'Aurore, dans l'Inde vêdique et la Grèce, ont été l'occasion de quelques rapprochements ingénieux de Max Müller [3], mais plusieurs de ses interprétations sont encore contestables et contestées, ce qui est presque inévitable dans un ordre de recherches qui laisse tant de latitude à l'imagination. C'est pourquoi je me contente de les signaler à l'attention des futurs investigateurs.

Le culte de l'Aurore, déjà peu développé chez les Grecs, car on ne lui offrait pas de sacrifices comme dans l'Inde, se réduit plus encore chez les Romains. Nous ne savons presque rien de l'*Ostara* germanique et je ne crois pas que les mythologies celtiques et lithuano-slaves aient conservé aucune trace connue d'un culte semblable.

[1] Ahrens, *Z. S.* III, 172.

[2] Homère, Hymn. ad solem, v. 6. — Chez les Romains, elle était appelée fille du ciel, comme dans le Rigvêda. (Preller, *Röm. Myth.* 289.)

[3] *Essai de mythologie comparée*, trad. franç., p. 64 et suiv.

SECTION III.

§ 390. — LES ÉLÉMENTS.

Les divinités que nous venons de passer en revue, savoir le Ciel, la Terre, le Soleil et l'Aurore, sont sans doute les premières qui ont surgi du procédé de la personnification ; ce sont les seules du moins dont les noms et le culte se retrouvent chez plusieurs peuples ariens. Ni la lune, ni les principales étoiles ne paraissent avoir été divinisées dans le principe, et le culte des éléments personnifiés, dont on peut encore reconnaître les premières traces, ne s'est développé que plus tard et dans des directions diverses, à en juger par les divergences considérables des dénominations, et des rôles assignés aux êtres mythologiques. Il en est de même, et à un plus haut degré, des personnifications de l'ordre moral, qui appartiennent aux phases plus avancées du polythéisme, et qui se sont multipliées chez les divers peuples de la famille arienne d'une manière indépendante, bien qu'avec des analogies fondées sur la nature même des choses.

§ 391. — LE FEU.

La nature mystérieuse du feu, sa liaison avec la chaleur et la lumière du soleil, le rôle qu'il joue dans le phénomène de la foudre, ont dû frapper vivement l'imagination des premiers hommes, tandis que ses applications utiles, on peut dire nécessaires, à l'existence humaine, leur inspiraient un sentiment de reconnaissance pour cet élément bienfaisant. De là, à le considérer comme un être divin, la transition était facile et naturelle,

et déjà les anciens Aryas l'ont honoré sans doute d'une sorte de culte. Il est certain du moins qu'ils ont rattaché au feu tout un ensemble de mythes reliés à leurs croyances religieuses, pour se rendre compte de son origine et de ses manifestations diverses; mais il est beaucoup moins sûr qu'ils soient allés jusqu'à en faire un dieu particulier, et surtout un dieu aussi haut placé que l'était l'*Agni* vêdique.

Ce dernier, en effet, semble bien être une création purement indienne; car son nom, dérivé de la rac. de mouvement *aġ*, ne désigne proprement que le feu matériel en tant qu'essentiellement mobile, et cette acception est aussi celle de ses corrélatifs européens, lat. *ignis*, lith. *ugnis*, anc. slave *ognĭ*, rus. *ogónĭ*, etc. L'Avesta ne connaît point d'*Agni*, et le feu, *âtarĕ*, n'y figure qu'au rang des *Yazatas*, ou divinités secondaires, avec le titre de *Ahuramazdâo puthrô*, ou fils d'Ormuzd [1]. Le Vulcain graeco-romain a un tout autre caractère que l'*Agni* indien, et le scandinave *Logi* (flamme), fils du géant *Forniotr*, n'occupe qu'un rang très-inférieur. On voit que chaque peuple a suivi sa voie particulière à dater de la dispersion. et que, au temps de l'unité, la personnification du feu ne s'était pas encore accomplie.

Il est probable que, dans le principe, le feu n'a été vénéré qu'en sa qualité d'élément utile et bienfaisant, d'abord simplement comme feu domestique, puis, avec un caractère plus élevé, comme feu du sacrifice. C'est en cette dernière qualité surtout que l'*Agni* vêdique personnifié a pris sa haute importance. Il est devenu le dieu spécial du sacrifice, qu'il a institué parmi les hommes, et dont il est l'agent et le prêtre; *purôhita*, *ṛtviġ*, *hôtar*. Il sert de médiateur entre les dieux et les mortels; car il amène les premiers aux cérémonies sacrées sur son char traîné par des chevaux rouges, et il leur porte l'offrande des hommes dont il est le messager [2]. On conçoit d'après cela qu'il soit si souvent invoqué dans les hymnes qui accompagnaient les sacrifices. Le caractère

[1] Burnouf *Yaçna*, p. 377.
Cf. Lassen, *Ind. Alt.*, 760, et les hymnes du Rigvêda à Agni *passim*.

sacré du feu chez les Iraniens se liait sans doute au même emploi, au moins dans l'origine, car c'est du zend *âtarĕ,* feu, qu'est venu le nom du prêtre officiant, *âtharvan* nom. *âthrava,* ou *atarvan* conservé dans le sansc. *atharvan,* prêtre du feu, dont le sens propre s'est obscurci.

Mais, à côté de ce rôle élevé, l'*Agni* védique en a un autre moins solennel, et sûrement plus ancien, comme protecteur de la maison, de la famille et du clan, *gṛhapati, viçpati,* d'où l'épithète de *damûnas,* domesticus, ami de la maison, et celle de *sabhya* ou *sabhêya,* qui appartient à la *sabhâ,* ou assemblée du clan (Cf. § 304, 1). C'est là le feu du foyer, tenu pour sacré chez tous les peuples ariens, et dont la Ἑστία grecque, et la *Vesta* romaine, sont des personnifications féminines Les attributs du dieu Agni se trouvent ici divisés, d'une part entre Ἑστία et Ἥφαιστος, et de l'autre entre Vesta et Vulcain. Les deux déesses représentent également le feu du foyer et celui de l'autel, tandis que les dieux sont le feu au point de vue plus général de puissance bienfaisante ou redoutable. Le latin *Volcanus* ou *Vulcanus,* n'a désigné primitivement que la flamme, comme le prouve la comparaison du sansc. *ulkâ,* pour *valkâ,* la flamme qui enveloppe, de *val* = *var,* circumdare, tegere. Le gr. Ἥφαιστος a pris le caractère plus spécial du feu métallurgique, et cela par suite du développement de la métallurgie elle-même. Son nom, toutefois, semble indiquer que, dans l'origine, il ne représentait, comme l'Agni des premiers temps, que le feu domestique.

Ce nom, en effet, qui n'offre en grec aucune étymologie satisfaisante, se rattache probablement au sansc. *sabhâ,* comme le *sabhya* ou *sabhêya* cité plus haut. J'ai eu la bonne fortune de me rencontrer avec Kuhn pour cette conjecture, ce qui lui donne à mes yeux beaucoup de consistance. Seulement Kuhn explique autrement que moi la formation du mot grec. J'y avais cherché un composé *sabhê* + *sthâ,* c'est-à-dire celui qui se tient ou qui demeure dans la famille, analogue à *savyêshṭhâ,* celui qui se tient à gauche, *rathêsṭhâ,* celui qui se tient sur le char, le guerrier, etc., en admettant, bien entendu, un neutre, *sabha,* au

lieu du féminin *sabhâ*. Kuhn objecte l'absence de cette forme, mais on peut l'inférer des composés tels que *strîsabha*, assemblée de femmes, *nṛpasabha*, assemblée de princes, où *sabha* est neutre. La seconde objection, tirée des thèmes *savyêshṭhar*, et zend *rathaêstar*, n'est pas non plus décisive, puisque les composés avec *sthâ* sont également usités. Quoi qu'il en soit, il préfère, et peut-être avec raison, expliquer Ἥφαιστος par un superlatif *sabhêyishṭha*, ou *sâbhêyishṭha*, le dieu de la famille par excellence, tout comme Agni est appelé *yavishṭha*, le plus jeune (des dieux) ou *yagishtha*, le très-vénéré. (*Z. S.* V, 214.) On voit que les deux explications aboutissent en fait au même résultat en ce qui concerne la nature primitive du dieu grec.

L'origine céleste du feu, et sa transmission aux hommes, ont été, chez les anciens Aryas déjà, une source abondante de traditions mythiques. Toute cette question a été traitée de main de maître par Kuhn dans son beau travail sur la *Descente du feu et du breuvage des dieux* [1]. On y voit comment ces mythes se rattachaient dans l'origine au procédé de friction rotatoire par lequel on obtenait le feu, et qui se retrouve d'ailleurs chez les peuples les plus divers. On se figurait naïvement que les phénomènes du feu céleste, l'éclair, la foudre, et même le feu solaire, étaient produits dans le ciel par un procédé semblable. Le feu ainsi produit descendait alors sur la terre, tantôt dérobé, et apporté comme un bienfait par un oiseau, ou par un personnage mythique ami des hommes, tantôt lancé comme foudre par la main d'un dieu. Une foule d'analogies curieuses signalées par Kuhn relient entre elles les traditions mythiques conservées à ce sujet par les principaux peuples ariens.

Les phénomènes de l'éclair et du tonnerre, si propres à frapper les hommes d'une terreur religieuse, ont été sans doute attribués dès le principe à l'action immédiate d'un pouvoir céleste, comme cela est le cas dans toutes les religions. Plus tard ils ont été assignés aux dieux supérieurs de chaque mythologie, à l'Indra

[1] *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks*. Berlin, 1859.

indien, comme au Jupiter classique. Le *Thôrr* des Scandinaves, le *Donar* des Germains, le *Perun* slave, le *Taranis* gaulois, etc., ont même reçu leurs noms de ceux du tonnerre. Ces derniers, ainsi que ceux de l'éclair, offrent entre eux, dans les langues ariennes, un bon nombre d'analogies que je m'abstiens d'énumérer, renvoyant, pour le tonnerre principalement, à l'excellent travail de Grimm dans les Mémoires de l'Académie de Berlin [1]. Que le tonnerre tire généralement ses noms de son bruit, comme l'éclair de sa lumière ou de sa rapidité, c'est ce qui ne nous apprend rien d'important, mais les termes qui désignent le carreau de foudre nous montrent comment on se le figurait. J'ai déjà parlé ailleurs du sansc. *açman* = *açani*, foudre et pierre, auquel répond l'ἄκμων que lance Jupiter, ainsi que le *hamar*, ou marteau du Thôrr scandinave, que je crois être pour *ahmar* = scr. *açmara*, lapideus. (Cf. t. I, 129, et § 216, note). Le sansc. *çaru*, foudre, et flèche, arme, de *çṝ*, *çar*, laedere, dirumpere, est allié au gr. κεραυνός, suivant Grimm (loc. cit. p. 11) d'un subst. κέρυς = goth. *hairus*, glaive, etc., et il se retrouve aussi dans l'irlandais *caor*, ers. *caoir*, carreau de foudre. Un troisième terme non moins ancien est le sansc. *bhidira*, *bhidura*, *bhêdura*, *bhidra*, aussi *bhidu*, *bhidi*, *bhidaka*, de *bhid*, findere, conservé par l'irland.-erse *beithir*, *peithir*, et probablement contracté dans le persan *bîr*. Au sansc. *bhidaka*, dans l'acception d'épée, répond également l'irl. *bideog*, et le cymr. *bidawg* (§ 250, 5). On voit ainsi que les anciens Aryas se représentaient la foudre, soit comme une pierre enflammée, soit comme une flèche ou un glaive lancé du ciel. Les Indiens se la figuraient aussi comme un missile solide et dur, *vagra*, ou comme une hache, *kuliça*, *pa-*

[1] *Ueber die Namen des Donners*, 1855. La synonymie du tonnerre est très-riche, mais c'est par une singulière inadvertance que Renan, dans son *Origine du langage*, p. 139, parle de 353 noms, en s'appuyant de l'autorité d'Adelung. Ce chiffre, en effet, n'est que l'indication d'une page, et Adelung dit : « Dans mon histoire » ancienne des Allemands, p. 353, j'ai cité en preuve les noms du tonnerre dans » les langues européennes. » (*Mithrid.* I, p. 14, introd.) Je ne donne pas ceci comme une critique à l'adresse de l'illustre savant, mais comme une excuse pour moi-même au cas où je serais tombé dans quelque méprise analogue.

raçu. Le latin *cuneus*, l'allemand *donnerkeil*, l'angl. *thunderbolt*, et notre *carreau* de foudre, se rattachent à des idées analogues

§ 392. — L'EAU.

Le culte de l'eau comme élément, est aussi ancien que celui du feu, et se retrouve plus ou moins développé chez tous les peuples ariens. Les eaux terrestres, sous leurs formes diverses de sources, de fleuves, de lacs, de mers, comme les eaux du ciel que versent les nuages, ont été l'objet d'une vénération directe d'abord, puis adressée plus tard aux êtres personnifiés qui les représentaient dans les mythologies particulières. Ces derniers sont généralement des créations d'un polythéisme plus avancé, et on ne trouve aux temps primitifs aucune divinité des eaux bien caractérisée. Les dieux de la mer, comme le *Varuṇa* indien des temps postvêdiques, le *Poseidon* et le *Neptune* classiques, l'*Oegir* scandinave, n'ont pris naissance que postérieurement à la dispersion, et c'est surtout chez les Grecs et les Germains du nord, à raison de leur position géographique, que l'on voit surgir une abondance de divinités aquatiques secondaires, avec les mythes qui les concernent. D'un autre côté, les eaux du ciel ont été mises, comme le feu de la foudre, sous la puissance des dieux qui règnent sur l'atmosphère, *Indra* chez les Indiens, *Jupiter* chez les Grecs et les Romains, *Odhin* ou *Wuotan* chez les Germains, et ont cessé ainsi d'être l'objet d'une vénération directe.

Les traits essentiels d'un culte élémentaire des eaux se retrouvent encore presque inaltérés chez les principaux peuples de race arienne. Dans le Rigvêda, comme dans l'Avesta, elles sont encore invoquées sous leur nom propre, *âpas*, au pluriel et collectivement. On les appelle les mères, les divines ; on dit d'elles qu'elles renferment l'*amṛta*, l'ambroisie, et tous les remèdes salutaires ; on leur demande, non-seulement la santé du corps, mais la puri-

fication de l'âme de tout péché [1]. Pour les Iraniens, les eaux créées par Ormuzd étaient aussi le principal moyen de purification, surtout après avoir été consacrées par la cérémonie du *zaothra*, ce qui rappelle singulièrement l'eau bénite du catholicisme (Spiegel, *Avesta*, II, XCII). L'emploi des eaux lustrales dans l'antiquité classique est suffisamment connu. Les Scandinaves considéraient les eaux du ciel comme sacrées; l'Edda les appelle *heilög vötn*, et le *heilawâc* du moyen âge germanique, c'est-à-dire l'eau de source puisée à minuit, ou avant le lever du soleil, devenait un remède puissant, et acquérait des propriétés magiques (Grimm, *Deut. Myth.* 327).

Ces divers peuples avaient également en commun une vénération particulière pour les sources et les fleuves, qui sont souvent divinisés. Dans le Rigvêda, la *Sindhû*, ou l'Indus, est invoquée avec le Ciel, la Terre, et *Aditi*, et plus tard, la déesse *Gangâ*, dans le Ramâyana, personnifie le Gange de la manière la plus poétique. Les fleuves sacrés de la Grèce et de l'Italie ont été personnifiés de même par la poésie et la sculpture. Les rivières de la Germanie, dont les noms sont en général féminins comme dans l'Inde, étaient placées sous la puissance de génies aquatiques femelles (Grimm, *Myth.* 338). D'après Procope (*Bell. goth.* III, 14), les Slaves orientaux tenaient les fleuves pour sacrés, et soumis à des déesses particulières. Les exemples de lacs sacrés se retrouvent aussi chez ces divers peuples, et d'autres traces du culte des eaux se remarquent dans toutes les ramifications de la race arienne. Ici toutefois, et comme pour le feu, les personnifications plus complètes appartiennent aux temps qui ont suivi la dispersion, comme l'indique la diversité des noms. Les *Apsarases* de l'Inde, littér. celles qui se meuvent dans l'eau, n'ont de rapport direct, ni avec les Nymphes, les Naïades, les Néréides, les Sirènes, ni avec les *Nixes*, et les *Merminnen* de la Germanie.

On trouverait cependant peut-être une trace d'une ancienne

[1] Cf. *Rigv.* I, 23, 16 et 22. Istud, Aquae! auferte quodcunque scelestum in me est, quodve ego per vim feci, quodve imprecatus sum, atque mendacium. (Trad. de Rosen.)

divinité des eaux dans le *Trita âptya* vêdique, si les mythes qui le concernent étaient moins obscurs. L'épithète de *âptya*, suivant les commentateurs, équivaut à *apâm putra*, fils des eaux, ou signifie peut-être qui habite l'eau ; et les *Âptyas* formaient une classe de dieux particuliers. (Cf. Dict. de Pétersb. v. c.). *Trita* lui-même est ordinairement associé à *Indra*, à *Vâyu* et aux *Maruts*, les divinités de l'atmosphère, dans leurs combats contre les puissances démoniaques. Son nom, qui signifie *le troisième*, semble se rattacher à une ancienne triplicité de dieux dont la nature reste fort obscure ; car, d'après une légende, il est vrai plus récente, il a deux frères, *Êkata* et *Dvita*, c'est-à-dire le premier et le second [1]. A côté de *Trita*, on trouve dans le Rigvêda (I, 158, 5), un personnage divin *Trâitana*, qui lui paraît allié de près, si toutefois il en diffère. Or, ce dernier a été identifié avec le *Thraêtaona* de l'Avesta, le fils de *Athvya* (inversion de *Aptya*), qui tue le serpent aux trois gueules, comme *Trita* tue le démon aux trois têtes (*triçiras*, *triçîrshan*), et qui est devenu plus tard le *Feridun* des traditions de la Perse [2]. Ici, tout caractère d'un dieu des eaux semble effacé, et la concordance des noms ne sert qu'à prouver la haute ancienneté du mythe.

Ce caractère, cependant, qui paraît bien avoir été le primitif, se retrouve très-probablement, et à moins que l'analogie singulière des noms ne soit bien trompeuse, dans le Τρίτων grec, le puissant fils de Neptune et d'Ἀμφιτρίτη, dont le nom se rattache à la même origine. Il habite, avec ses parents, un palais d'or au fond de la mer [3], et les Tritons qui la peuplent sont sa descendance. Il y avait aussi un lac fabuleux appelé Τρίτων, et Τρίτος a été peut être un nom de l'océan, si l'épithète de Τριτογένεια, donnée à Minerve, signifie bien *née de l'océan*, comme le pense Preller (*Griech.*

[1] Cf. Langlois. *Rigv.* notes, t. I, 286, II, 273, III, 341. Il est curieux que l'Odin scandinave soit appelé aussi *Thridhi*, le troisième par suite d'une triplicité de dieux (Grimm, *Deut. Myth.*, p. 110).

[2] Cf. Roth. *Die sage des Feriduns*, Z. S. d. *morgenl. Gesells*, t. II, p. 216. Lassen, *Ind. Alt.*, I, 766, et note 88. Burnouf, *Étud. s la langue zend*. Journ. Asiat. 1844, 1845.

[3] Hésiod., *Théog.*, v. 930.

Myth. I, 126). La longueur de l'*î*, dans ces divers noms, pourrait s'expliquer par une contraction de ει, pour le sanscrit *ê*, comme dans le latin *quī* de *quei* = sansc. *kê*, ce qui rapprocherait Τρειτων du zend *Thraêtaona*. Mais ce qui appuie surtout ces conjectures, c'est la coïncidence très-remarquable, et signalée par Siegfried (*Beitr.*, I, 472), de l'irlandais *triath*, génit. *trethan*, comme un des noms de la mer, ainsi que celui de *Trydonwy*, personnage mythique des traditions cymriques.

L'ancienne triplicité que semblent indiquer ces appellatifs, aurait-elle été celle du ciel, de la terre et de la mer, ou bien du feu, de l'air et de l'eau? C'est ce qui reste fort incertain.

§ 393. — L'AIR ET LE VENT.

L'élément invisible de l'air échappe trop aux sens pour avoir jamais été directement l'objet d'un culte, mais dès qu'il entre en mouvement, il se révèle par des effets qui suggèrent aisément l'idée d'une puissance surhumaine, bienfaisante ou redoutable suivant son action. Aussi le vent a-t-il été sans doute personnifié et divinisé de très-bonne heure, comme le feu et l'eau. Mais ici, comme pour ces derniers éléments, la simplicité du culte primitif direct a fait place à une multitude de fictions dans les mythologies particulières, où les choses et les noms varient considérablement. La plus ancienne personnification immédiate du vent est probablement le dieu vêdique *Vâyu* ou *Vâta*, dont le nom, comme ceux d'*Agni* et des *Âpas*, n'est que celui-là même de l'élément en action. Il dérive de la rac. *vâ*, flare, à laquelle se rattachent également le zend *vâta*, le pers. *wâd*, *bâd*, l'oss. *vad*, le gr. ἀήτης, etc., le lat. *ventus*, l'irl. *bád*, le cymr. *gwynt*, le goth. *vinds*, l'ang.-sax. *wind* et *wedher*, scand. *vindr*, et *vedr*, anc. all. *wind* et *wetar*, le lith. *wējas* et *wētra*, l'anc. slav. *vietrŭ*, etc.

Le *Vâyu* vêdique est souvent associé aux dieux supérieurs, et surtout à Indra, le maître de l'atmosphère, auquel il prête ses

chevaux rapides. A côté de lui règne, dans le domaine des airs, *Rudra*, le dieu des tempêtes, le mugissant (de *rud*, rudere), accompagné de la troupe des *Maruts*, les vents d'orage, qui sont ses fils. Tous ensemble entourent Indra dans les combats qu'il livre au démon *Vṛtra*, pour délivrer les eaux captives au sein des nuages.

Dans l'Avesta (*Yaçna*, XXV, 16), le vent pur et l'air sont encore invoqués comme éléments. L'imagination des Grecs, en leur qualité surtout de navigateurs, a créé tout un ensemble nouveau de personnifications et de mythes où rien ne rappelle ceux de l'Inde, et qui a passé partiellement aux Romains. Ce n'est que dans la mythologie germanique que l'on trouve encore quelques traces des noms et des fictions vêdiques.

Aucun des dieux supérieurs de la Germanie ne répond à *Vâyu* ou à *Vâta*, mais la tradition scandinave connaît un géant *Vind och Veder*, vent et tempête, et le géant de l'hiver, *Vetr*, est fils de *Vindlôni* ou *Vindsvalr*, le coup de vent (Grimm, *Deut. Myth.*, 436)[1]. Le nom de *Rudra*, et de son épouse *Rôdasî*, rappelle l'ang.-saxon *rôdor*, le ciel, l'espace où règnent les vents, et d'autant mieux que *rôdasî*, comme duel de *rôdas*, ciel, désigne collectivement le ciel et la terre[2]. Les traditions relatives à *Wuotan*, comme dieu de la tempête, quand il parcourt l'espace à la tête de la troupe furieuse (*wüthendes heer*), ou de la chasse sauvage (*wilde jagd*), offrent bien des traits analogues aux mythes de *Rudra* et des *Maruts*[3]. Le nom même de ces derniers semble conservé dans celui du chasseur sauvage, *Marten*, comme il est appelé en Souabe (Grimm, ibid., 521)[4]. Une autre personnification scandinave du vent, *Kâri* (stridens), est comme une traduction de *Rudra*. Il est le fils du géant *Forniotr*, et père de *Jökul*, la glace, et, avec ses frères *Hlêr*, l'eau, et *Logi*, le feu, il forme une tripli-

[1] Cf. le géant *Wējas* des Lithuaniens, dans la tradition du déluge, p. 620.
[2] Kuhn, *Z. S.* III, 336.
[3] Cf. Grimm, *D. Myth.* 515 et suiv. Mannhardt, *Götterwelt*, I, 108.
[4] Kuhn conjecture aussi que le *Mars* romain était primitivement un dieu de la tempête et du vent = *Marut*. (Haupts, *Zeitschr.* V, 491.)

cité d'éléments analogue à celle que nous avons conjecturée plus haut pour le *Trita* indien.

On voit clairement, par les comparaisons qui précèdent, comment les traditions mythiques primitives relatives au vent se sont modifiées, dans l'Inde et la Germanie, suivant la nature des climats respectifs. Cela est plus évident encore pour la Grèce, où les noms et les mythes ont pris également des formes nouvelles, subordonnées principalement aux conditions géographiques.

SECTION IV.

§ 394. — LES MYTHES.

Les êtres naturels personnifiés et divinisés que nous venons de passer en revue constituaient sans doute le fond du polythéisme des anciens Aryas. Il est certain que cette énumération est encore incomplète, et la mythologie comparée a signalé déjà, et découvrira plus tard, bien des analogies de noms et d'idées qui montrent que ce fond primitif s'était développé avec une certaine puissance avant l'époque de la dispersion. Mais, ainsi que je l'ai dit, cette étude comparée des mythes est à peine commencée, et je ne veux pas m'engager dans les questions complexes qu'elle soulève. Il faut laisser aux explorateurs distingués qui sont à l'œuvre dans ce champ de difficiles recherches, aux Roth, aux Kuhn, aux Müller, etc., le temps de débrouiller le chaos des mythes vêdiques, et de se mettre d'accord sur leur interprétation et leurs affinités avec les mythes européens, avant de pouvoir tenter un travail d'ensemble. Je me bornerai donc ici à quelques considérations générales.

La formation des mythes est une conséquence si naturelle de la personnification des êtres et des puissances cosmiques, qu'on

les voit surgir et se multiplier dans toutes les religions polythéistes. Ce ne sont point des fictions individuelles imaginées à plaisir, et en vue de les imposer comme croyances, mais bien des créations spontanées du génie poétique des peuples. Le jeu des forces de la nature, dans ses phénomènes variés, conduit d'abord à y voir des agents doués de vie, de volonté et d'intelligence ; et dès lors tout phénomène devient une action accomplie avec une intention quelconque. Les luttes des éléments deviennent des combats entre les puissances surnaturelles, leurs effets destructeurs ou bienfaisants pour les hommes se transforment en actes de colère ou de faveur de ces mêmes puissances. Tout ce qu'il y a de mystérieux dans l'origine et l'ordonnance des choses est attribué à l'action des dieux dans le passé, et donne lieu à autant de mythes explicatifs. Un mythe n'est ainsi qu'une idée, ou un fait, présentés sous la forme d'un récit, d'une légende, qui en devient comme l'expression poétique. La mythologie d'un peuple se compose de l'ensemble de ces légendes traditionnelles passées à l'état de croyances. Elle comprend tout ce qui tient à la vie des dieux, et à leurs rapports avec les hommes, la théogonie, la cosmogonie, le gouvernement du monde, les origines nationales, les institutions, le culte, la morale religieuse, etc. Rien de tout cela n'est exclu de son domaine. De même que, chez les races jeunes, l'histoire se transforme en poésie, les idées religieuses et les croyances se changent en mythes pour s'accommoder à l'imagination des hommes de la nature.

On comprend d'après cela à quel point les mythologies doivent recevoir l'empreinte des génies nationaux qui les créent, et en suivre fidèlement les diverses évolutions. De là leurs différences caractéristiques chez les peuples ariens, qui se sont développés dans des directions si variées. A partir du moment de leur dispersion, le fond traditionnel commun a été modifié par un travail incessant. Les mythes se sont entés sur les mythes, et de nouvelles formes d'expression ont surgi, avec une richesse exubérante chez les Indiens, avec une abondance poétique

chez les Grecs, avec un caractère de sombre grandeur chez les Scandinaves. C'est là ce qui rend si difficile la recherche des origines au sein de ces éléments d'une nature essentiellement mobile, comme l'imagination qui les enfante. D'un autre côté, la persistance de certains mythes au travers de toutes les transformations est un fait incontestable, et ce n'est pas sans étonnement que l'on voit telle légende vêdique conservée jusqu'à nos jours dans quelque conte populaire allemand. C'est en réunissant ces traits épars, et en les éclairant par l'étude de leurs formes les plus anciennes, que la mythologie comparée arrivera à se fonder sur une base solide.

Ce travail, je le répète, est commencé, et cela de manière à promettre les meilleurs résultats. Il faut, pour le mener à bien, posséder des qualités qui se trouvent rarement réunies; une érudition forte et étendue, une connaissance spéciale du sanscrit et des monuments vêdiques, un esprit de critique sage et circonspecte, en même temps qu'un sens poétique exercé, et cette imagination intuitive qui sait découvrir l'idée sous la forme symbolique. Ces conditions se trouvent réunies à un haut degré chez deux des savants qui s'occupent principalement de ces recherches, Max Müller et Kuhn. Le dernier surtout, dans une série de petits traités spéciaux, et plus récemment dans son ouvrage sur les mythes du feu et de l'ambroisie, a ouvert des filons variés qui annoncent une mine d'une grande richesse. L'*Essai de mythologie comparée* de Max Müller renferme aussi beaucoup de vues ingénieuses, et fait espérer des travaux plus développés dans ce champ de recherches si vaste, et si peu exploré [1].

Une circonstance, toutefois, retardera longtemps peut-être l'achèvement de la science nouvelle; c'est qu'il existe encore bien des lacunes dans les éléments divers qu'il faudrait comparer. Les mythologies de l'antiquité classique et de la Germanie

[1] Un travail remarquable de M. Sonne sur les *Charites* grecques, dans la *Zeitschrift* de Kuhn (t. X, 96, 161, 321), annonce un habile explorateur dans cet ordre d'études difficiles.

ont été l'objet de travaux multipliés, celle de l'Inde vêdique est chaque jour mieux connue, mais ce sont à peu près les seules qui se prêtent actuellement à des recherches comparatives. Des mythes iraniens, nous ne possédons plus que des débris, le domaine important des peuples lithuano-slaves est encore mal étudié sous ce rapport, et celui des races néo-celtiques est presque inexploré. Tant qu'un Grimm n'aura pas porté la lumière dans ces deux régions si peu connues, la mythologie comparée de la famille arienne restera forcément incomplète.

De l'ensemble des recherches faites jusqu'à présent, et en dépit des dissidences inévitables sur de pareilles questions [1], il résulte avec une évidence suffisante que les Aryas primitifs possédaient déjà une abondance de mythes religieux, où figuraient, à côté des dieux, des êtres de divers ordres, créations variées d'un anthropomorphisme et d'un thériomorphisme poétiques. Ces mythes, d'une simplicité naïve et grande à la fois, se rapportaient surtout aux phénomènes de la nature, devenus comme autant de drames joués par les puissances supérieures, soit au profit, soit au détriment des humains. Il est probable que les idées abstraites n'y tenaient point encore la place qu'elles prennent déjà dans la mythologie vêdique, ainsi que dans celle de la Grèce. Les divers éléments mythiques devaient avoir une réalité plus immédiate, un sens positif plus précis, un enchaînement plus lucide, résultant de leur simplicité même plutôt que d'un ordre systématique. Si, comme le dit excellemment Max Müller, la mythologie n'est, en quelque sorte, qu'une antique forme du langage, celle des Aryas primitifs a dû participer des caractères de leur langue admirable, la simplicité du fond et la richesse des formes, la force de la pensée et la poésie de

[1] Ainsi Max Müller reproche à Kuhn de rattacher trop exclusivement les dieux et les mythes aux phénomènes passagers des nuages, des orages et du tonnerre, et croit que, dans leur conception primitive, ils étaient presque toujours solaires. L'interprétation des mythes vêdiques est naturellement soumise à beaucoup d'incertitudes. On le voit par celui d'*Urvaçí* et de *Pururavas,* que Lassen, Roth et Müller entendent de trois manières tout à fait différentes. (Cf. Kuhn. *Herabk. d. Feuers,* p. 85.)

l'expression. Si jamais on parvient à la reconstruire dans ses traits principaux, elle nous offrira, comme le langage, une image fidèle du génie propre à la race arienne.

SECTION V.

§ 395. — LE CULTE.

Toute religion digne de ce nom s'accompagne d'un culte, qui devient l'expression du sentiment intérieur, et des rapports constants de l'homme avec les puissances célestes. Les formes du culte varient en développement suivant le caractère des religions et le degré de culture sociale, depuis l'acte simple de l'adoration individuelle jusqu'aux cérémonies publiques, entourées d'éclat et de solennité, et accomplies par un sacerdoce fortement constitué. Tout ce que nous pouvons savoir de l'ancien état social des Aryas porte à croire déjà que les formes du culte devaient être chez eux d'une simplicité toute primitive, et c'est ce que confirment les données de la philologie comparée. Rien n'y indique l'existence d'un sacerdoce constitué, non plus que celle d'édifices consacrés aux dieux. Les noms du prêtre, du temple, de l'idole, de l'autel, n'offrent aucune de ces analogies qui les feraient remonter aux temps de l'unité. Mais, d'autre part, les termes qui se rapportent au sentiment religieux, à l'adoration, à la piété, à la foi, à la prière, et surtout au sacrifice, prouvent clairement que les Aryas primitifs honoraient leurs divinités d'un culte sincère et fervent.

§ 396. — L'ADORATION.

L'ancienne langue déjà était riche en expressions pour l'acte d'adorer les dieux avec respect et amour. Voici les principales :

1). Scr. *nam*, inclinare, puis, au moyen, inclinare se venerandi causa. — De là *namas*, salut, vénération (dénom. *namasy*), *namasya*, vénérable, *namasyâ*, adoration, *namata*, maître, seigneur (respecté), etc.

Zend *nemañh*, nomin. *nemô*, adoration, *nemaqy*, dénom. adorer. — Pers. *namîdan*, incliner vers, *namâz*, adoration, prière, dévotion, culte, *namâzî*, dévot.

J'ai parlé déjà (§ 166, 2), des significations divergentes qu'a prises la rac. *nam* dans le gr. νέμω, le goth. *niman*, etc. Je crois toujours que celles de *se inclinare*, et *venerari*, sont les primitives, et que νέμω, tribuere, distribuere, a eu d'abord le sens d'honorer par un don, (cf. scr. *namas*, don, présent), de même que l'allemand *verehren* s'emploie dans la double acception de vénérer (aliquem), et d'offrir respectueusement (aliquid alicui). Le sens religieux est encore conservé dans νέμος,-μεος = scr. *namas*, qui désignait, comme le lat. *nemus* — *oris*, un bois consacré.

Une autre coïncidence est celle du gaulois *nemetum* = fanum; cf. *Vernemetis*, fanum ingens (Venant. Fortun. I, 9), les noms de lieux *Nemetacum*, *Nemetocenna*, *Vernemetum*, *Tasinemetum*, etc., terme conservé dans l'anc. irl. *nemed*, sacellum (Zeuss, *Gr. Celt.*, II, 103), où cependant les deux dernières consonnes devraient être aspirées. L'ancien armoricain nous offre aussi *nemet*, *nimet*, sylva (sacra) (Zeuss, 102). A la même racine appartient l'anc. cymrique *nom*, templum (Zeuss, 103); cf. le moderne *nwf*, sacré, *nyfed*, sainteté. Le sens de bois sacré se retrouve encore dans l'ang.-sax. *nimid*[1] dont l'origine pourrait bien être celtique, puisqu'il manque aux autres dialectes germaniques.

2). Scr. *bhaǵ*, colere, fovere, amare; *bhaǵana*, adoration, *bhakta*, adoré, *bhakti*, culte, foi, dévotion, etc. — Armén. *bashdel*, adorer, *bashdôn*, adoration.

Voir au § 383, 2, les noms de Dieu qui se rattachent à cette racine, scr. *Bhaga*, slave *Bogŭ*, etc.

[1] Grimm. *Deut. Myth.* 372, d'après l'*Indic. pagan.* De sacris sylvarum quæ *nimidas* vocant.

3). Scr. *vṛ*, *var*, colere, venerari (eligere, optare, etc.); vêd. *vara*, cultor. (Rigv. I, 88, 2) *varivas*, vénération (Sâmav. Gl.).

Zend. *vĕrĕ*, venerari; *vairya*, celui auquel il faut s'adresser pour obtenir l'objet de ses désirs (Burnouf, *Yaçna*, 174); *varena*, foi. — Pers. *wârîdan*, s'attacher à quelque chose, *par-warish*, adoration, *â-war*, certitude.

Benfey rapporte ici le gr. ἀρά, prière, pour ϝαρα (*Gr. W. L.* I, 319), ἀρητήρ, prêtre, etc.

Le lat. *vereor*, *revereor*, exprime un respect mêlé de crainte; cf. *verecundia*, *reverentia*, *verenter*, etc.

Ici peut-être, avec *l* pour *r*, comme dans le lat. *volo*, goth. *viljan* = scr. *vṛ*, velle, le cymr. *gwolaeth*, ou *gwolwch*, adoration, d'où *gwolychu*, adorer.

Enfin, l'anc. sl. *vieriti*, credere, *viera*, fides, *vierĭnŭ*, fidelis, rus. *viera*, pol. *wiara*, foi, religion; lith. *wēra*, id., etc. (cf. zend *varena*), complètent une série d'analogies qui s'étend à presque toute la famille arienne.

Il est à remarquer que ces termes sont alliés de près à ceux qui, dans plusieurs langues, expriment la vérité comme ce qui est excellent en soi, le lat. *verus*, *veritas*, le german. *wâr*, le cymr. *gwir*, l'irland. *fír*, *fírinne*, etc.

4). Scr. *van*, *ban*, colere, servire; amare, petere; *vên*, id. De là *vana*, adoration, *vanin*, qui adore, *vanas*, attrait, amabilité; *vêna*, prêtre, sacrifice, etc. — Cf. zend *van*, protéger, garder.

Ici le latin *venero*, *veneror*, et ses dérivés, dénominatif d'un ancien thème *vener* = *venes* = vêd. *vanas;* aussi *venus*, dans *venustus*, et *Venus*, — *eris*, la déesse de l'amour.

A *van*, ou *vên*, cupere, se lie le goth. *vêns*, espoir, attente, *vênjan*, espérer, scand. *vân*, *von*, fiducia, spes, ags. *wên*, anc. all. *wân*, id., et opinio. — Cf. anc. all. *wini*, amicus.

5). Scr. *sêv*, colere, ministrare, venerari; d'où *sêvâ*, adoration, hommage, service, *sêvitar*, adorateur, *sêvitva*, dévotion, etc.

On a comparé depuis longtemps le gr. σέβω,-ομαι, vénérer, σέβας, vénération, ἀσεβής, impie, σεμνός, vénéré, saint, etc. Je n'en connais pas de traces ailleurs.

6). Scr. *yaǵ*, colere et sacrificare, inaugurare, initiare; *ya-ǵana*, adoration, sacrifice. — Zend, *yaz*, colere deos, sacrificare, *yazata*, digne du culte, nom des divinités secondaires, *yâza*, adorateur; *yaçna*, sacrifice avec prière, etc.

On l'a retrouvé également dans le gr. ἅζω,-ομαι (rac. ἁγ), vénérer, d'où ἅγιος, saint = scr. *yaǵya*, adorandus, ἁγίζω, consacrer, ἁγνός, pur, sacré, etc. Le spiritus asper remplace ici l'*y* sanscrit, comme dans ἥμερος, cicur, de *yam*, domare, etc.

7). Scr. *ći* (*ćâyati*), vereri, venerari, avec *apa* et *ni*, respecter avec crainte; vêd. *ćâyu*, respectueux, *apaćiti*, vénération.

Comme *ći* est synonyme de *ćit*, animadvertere (cf. § 354, 1), on peut comparer l'anc. slave *ćitati*, *ćitovati*, colere, d'où *ćisti*, honor, *ćistitelĭ*, cultor, *ćitilishte*, veneratio, etc.; ill. *ćitati*, *cjastati*, pol. *czczić*, adorer; lith. *czéstis*, honneur, louange, etc.

8). Scr. *çlâgh*, laudare, celebrare; *çlâghâ*, louange, service, *çlâghya*, vénérable, respectable.

Je crois retrouver cette racine dans l'irlandais *sleigh*, *sleachd*, adoration, *sleachdaim*, adorer. Sur le *Magh Slecht*, campus adorationis, de l'ancienne Irlande, voyez O'Connor, *Proleg. ad rer. hibern. script. vet.* XXII et suiv.

9). Scr. *mah*, et *mahay*, colere, honorare, proprement sans doute augere, magnificare, d'après le sens général de *mah*, *maha*, *mahant*, grand, μέγας, *magnus*, etc. Cf. *mañh*, crescere, augeri. — De là *mahita*, adoré, vénéré, *maha*, *mahas*, solennité religieuse, sacrifice, vêd. *mahîyu*, désireux d'adorer, etc.

Je compare le cym. *myg*, *mygr*, *myged*, vénéré, solennel, majestueux, glorieux, saint, *mygaw*, honorer, solenniser, etc. Cf. le gaulois *Mogounus* (Apollo.) (Orelli, Insc. 2000), *Mogonti* (deo) (ib. 2026, Britann.), et les noms d'hommes, *Moghetius* (Gruter, 1070, 7, Cisalp.), *Mogovius* (Antiq. de Nîmes, 94), *Mogetilla* (Grut., 1099, 6, Cisalp.), *Mogituma* (547, 8, Arel), etc.

§ 397. — LA SAINTETÉ.

Les objets de la vénération religieuse prennent un caractère que nous exprimons par les épithètes de saint ou de sacré, qualité abstraite qui peut se rattacher aux notions diverses de pureté, de respect, de salut, de puissance, etc. L'ancienne langue possédait sans doute plus d'une expression de ce genre, mais il n'y en a qu'un petit nombre que l'on puisse lui attribuer avec quelque sûreté. Toutefois plusieurs de ceux qui appartiennent aux langues particulières sont sans étymologies indigènes, et trouvent leur explication probable dans le sanscrit, ce qui les fait remonter, en tout cas, à une époque très-reculée.

1). Le plus intéressant de ces termes est le zend *çpeñta*, saint, parce qu'il se retrouve évidemment dans le lithuanien *szwentas*, *szwyntas*, anc. prus. *swints*, lett. *svehtas*, ainsi que dans l'anc. slave *svĕtŭ*, rus. *sviatói*, pol. *swiĕty*, ill. *svet*, boh. *swaty*, etc., partout avec une abondance de dérivés. Le *çp* zend, en effet, répond régulièrement au *çv* sanscrit, comme au lith.-slave *szw*, *sv*. La racine et le sens propre de *çpeñta*, sont encore un peu incertains, en l'absence d'une forme sanscrite (*çvanta?*), correspondante. Le superlatif *çpitama*, à côté de *çpènista*, conduit à *çpi* (*çpayêiti*), purifier, d'où *çpaêta*, blanc = scr. *çvêta*, id. d'une rac. *çvi* hypothétique alliée à *çvit*, album esse. Cf. goth. *hveits*, blanc, anc. slave *svietŭ*, lux, lith. *szwētimas*, *szwēsas*, id. Aussi Haug (*Gâthâs d. Zoroast*, II, 98, etc.), traduit-il *çpeñta* par blanc, en le rattachant à *çpi*, lucidum esse, au partic. présent *çpên* pour *çpyan*, d'où les adj. *çpeñta*, *çpeñvat*, compar. *çpanyâo*, superl. *çpênista* (ib., 120, 124). Benfey (*Sâmav. Gl.*, p. 187), présume aussi une rac. scr. *çvi* = *çvit*, à laquelle il rapporte le vêdique *çvâtra*, richesse (éclat?), et un mot *çvânta* dont il n'indique pas le sens précis, mais qu'il compare à *çpeñta*. La notion de sainteté dériverait ainsi de celle de lumière ou de pureté. Weber, toutefois (*Ind. Stud.* I, 324), s'appuie du vêdique

ça-çvant, permanent, de la rac. *çu* = *çvi*, crescere, pour rattacher l'idée de sainteté à celle de croissance, de permanence ou d'éternité, ce qui semble moins satisfaisant.

2). Le zend *asha*, *ashi* signifie à la fois sainteté, et pureté, vérité, comme *ashya*, *ashavan*, *ashivat*, saint et pur; mais la racine est ici plus incertaine encore que pour *çpeñta*. Burnouf (*Yaçna*, p. 16), compare le sansc. *aććha*, clair, transparent, dont l'origine toutefois est tout aussi problématique. Comme *aććha*, dans le sens d'ours, est probablement provenu de *ṛksha*, en prakrit *riććha* (Dict. de Pétersb. v. c.), et que le *sh* zend répond plus d'une fois au *ksh* sanscrit (*tash* = *taksh*, etc.), on peut conjecturer un thème primitif *aksha*, *akshi*. Or, en sanscrit, ce sont là des noms de l'œil, auxquels correspond le zend *ashi*, œil, et le caractère de la transparence, de la clarté, ne saurait trouver une meilleure application. Je crois donc à une provenance commune de ces divers termes de la rac. *aksh*, permeare, forme augmentée de *aç*, id.

Quoi qu'il en soit, Burnouf déjà compare avec *ashya*, le gr. ὅσιος, saint, ὁσιότης, sainteté, mais sans expliquer la présence de l'esprit rude. Benfey (*Gr. W. L.* I, 436), cherche à en rendre compte, en recourant au sanscrit *svaććha* (*su* + *aććha*), bien transparent, bien clair, de sorte que ὅσιος serait pour σϝοσιος = hypoth. *svaćchya*, ou *svakshya*, comme ἡδὺς, doux, est pour σϝηδυς = sansc. *svadu*. — Ce rapprochement semble préférable à celui que propose Kern (*Z. S.* VIII, 400), de ὅσιος avec *satya*, vrai, ce dernier mot étant déjà représenté par ἐτεός, suivant Kuhn (*Z. S.* IV, 400), appuyé par Sonne. (*Z. S.* X, 345).

3). J'ai déjà parlé au § précédent, n° 6, du gr. ἁγίος, saint = scr *yaǵya*, adorandus. Un troisième synonyme, ἱερὸς, a été rapporté par Kuhn au sansc. *ishira*, fort, robuste, vif, prospère, florissant, etc., qui s'emploie souvent dans le Rigvêda, comme épithète des dieux. Chez Homère, ἱερὸς a encore une acception très rapprochée du sanscrit, par exemple : dans ἱερὸς στρατός, ἱερὸς δίφρος, ἱερὸν μένος = scr. *ishiram manas*, esprit vigoureux, expression qui se rencontre dans un passage vêdique (Kuhn, *Z. S.* II,

274). La suppression de la sifflante entre deux voyelles est dans l'ordre, et le spiritus asper peut avoir servi de compensation.

4). Le latin *sancio*, *sanctus* et *sacer*, appartiennent sans doute à une même racine, mais on ne s'accorde guère sur leur origine. Pott pense avec doute au sansc. *çank*, timere, à cause du respect mêlé de crainte; puis il propose comme plus probable un composé de *sa*, cum, avec *anć*, colere, venerari (*Et. F.* I, 232). On peut objecter toutefois que l'*a* devrait être long. Benfey tente, avec bien peu de raison à coup sûr, une assimilation de *sanctus* et *sacer* au *svaćcha* qui lui a servi à expliquer ὅσιος. On trouverait, ce semble, une solution meilleure en recourant à la rac. *sać*, venerari, proprement sequi, d'où le vêd. *saćathya*, respectueux.

5). Sur le goth. *veihs*, sacer, et le cymr. *myg*, saint, voy. les § 384, 3, et 395, 9. De ces divers rapprochements, les deux premiers seuls, avec le zend *çpeñta* et *asha*, autorisent suffisamment à admettre des origines proethniques.

§ 398. — LA FOI, LA DÉVOTION, LA PIÉTÉ.

Le sentiment religieux qui pénètre l'âme humaine en présence des choses divines est un mélange de respect et de crainte, mais aussi de confiance et d'amour. Par la foi, l'homme s'abandonne complétement aux puissances supérieures dont il reconnaît la réalité ; par la piété, il s'efforce de conformer ses actions à sa croyance, et de rendre à Dieu, ou aux dieux, ce qui leur est dû en vénération et obéissance. Monothéisme ou polythéisme, une religion n'a de vie réelle que par la foi agissante, sans laquelle elle n'est plus qu'un vain formalisme, et c'est par le doute et l'indifférence que les religions périssent. Les croyances primitives, dans leur sincérité naïve, ne connaissent pas encore ces principes dissolvants, et celles des anciens Aryas devaient avoir la vigueur du génie propre à leur race.

Les termes qui se rapportent au sentiment religieux ont beaucoup varié avec les croyances elles-mêmes, et en tant qu'ils appartiennent aux langues particulières nous n'avons pas à nous en occuper. Quelques-uns seulement donnent lieu à des observations comparatives intéressantes.

1). Le sansc. *çrat*, foi, respect, devenu indéclinable, ce qui témoigne déjà de son ancienneté, s'emploie dans le Rigvêda en combinaison avec les verbes *dhâ*, tenere, habere, et *kṛ*, facere, mais ordinairement avec le premier. Ainsi (I, 103, 5) : *çrad Indrasya dhattana vîryâya*, fidem habete Indrae potestati ; et, I, 104, 6 : *çraddhitañ tê mahatê indriyayâ*, fides habita (est) tuae magnae potentiae, etc. De là le subst. *çraddha*, n. ou *çraddhâ*, f. foi, pureté, respect, aussi *çraddadhâna*, et les adj. *çraddadhat*, *çraddhâvat*, *çraddhâlu*, etc., fidèle, croyant. Ce sont là des termes tout spécialement religieux, et la *Çrâddhâ*, personnifiée, est invoquée dans un hymne où sa puissance est célébrée [1]. C'est elle, la Foi, qui allume les feux d'Agni, et qui offre l'holocauste. La piété du cœur donne *Çraddhâ*, et *Çraddhâ* donne la richesse. « *O* » *Çraddhâ !* s'écrie le chantre inspiré, fais que nous soyons » pleins de toi ! »

Quant au sens propre de *çrat*, il équivaudrait à celui de πίστις, foi et lien, comme à celui de *religio*, si, comme le pensent Weber et Bopp (*Vergl. Gr.* I, 221), il dérive de *çrath*, *çranth*, ligare, malgré la différence de la dentale.

Ce qui donne à cet antique monosyllabe une importance particulière, c'est qu'il se retrouve évidemment, et composé de même avec la racine *dhâ*, dans le latin *crē-do*, pour *cret-do*, au prétér. *crē-didi ;* cf. *çrad-dadhâti*, etc. [2]. L'irlandais *creidim*, cymr. *credu*, est peut-être modelé sur le latin, mais sa forme ancienne, et la variété de ses dérivés autorisent à admettre une origine indépendante. Ainsi, suivant Stokes (*Beitr.* I, 458), l'ancien *cretim* est pour *crettim*, de *creddim* = *çraddadhâmi*, et de là vient *creten*, fides (Zeuss, 12), *cretmech*, fidelis (id. 599), irl. mod. *crei-*

[1] Voy. *Rigv.* traduction de Langlois, t. IV, p. 447.

[2] Pott, *Et. F.* I, 187.

deamh, *creidmhan*, et *creidmheach*, avec des suffixes étrangers au latin. D'autres dérivés sont *creadhal*, religieux, croyant (cf. scr. *çraddhâlu*), *creatair*, id., *creadhra*, piétié, *creathar*, sanctuaire, reliquaire (cf. cymr. *crair*, id.), peut-être aussi *creth*, *creath*, science, jugement, et *creatha*, les doctes, le clergé.

2). J'ai fait mention plus haut (§ 396, 3), du zend *varena*, foi, et de ses corrélatifs lith.-slaves. Je renvoie à l'article qui les concerne.

3). Un terme intéressant est l'anc. irl. *crabud*, *crabid*, devotio, religio (Zeuss, 754), le cymr. *crefydd*, d'où *cráibdeach*, pieux (Stokes, *Ir. Gl.* p. 92). Cf. irl. mod. *crábhad*, *craibhtheach*, *crábhach*, etc. — Je crois pouvoir le rapporter à la rac. scr. *çrambh*, avec le préfixe *vi*, confidere, d'où *viçrambha*, foi, confiance, affection, *viçrabdha*, confiant, fidèle, etc. La suppression de l'*m* explique la non aspiration du *b* entre deux voyelles dans *crabud*.

4). L'origine et le sens propre du latin *pio*, apaiser, satisfaire, concilier par le sacrifice, honorer et purifier religieusement, d'où *pius*, *pietas*, *piamentum*, *piaculum*, *expiatio*, etc., ont été l'objet de plus d'une conjecture. Pott (*Et. F.* I, 207), pense au sansc. *priya*, dilectus, gratus, de *prî*, amare, mais aussi à *pû*, purifier. Kuhn (*Z. S.* V, 216), identifie également *pius* et *priya*. Ebel (*Z. S.* IV, 447), doute fort de ce rapprochement, et Aufrecht (ib. V, 360), plus encore, à cause de l'osque *piíhio*, ombr. *piho*. Kern (*Z. S.* VIII, 275), songe au vêdique *pîy*, tourmenter, mais l'*i* de *pĭo*, est bref, et la transition de sens ne s'explique que d'une manière bien forcée. Pourquoi ne pas recourir plutôt à la rac. vêdique *pi (piyati)*, explere, augere, opimare, recreare ? [1]. De là aux acceptions diverses de *pio* et de ses dérivés, la transition serait assurément plus naturelle.

[1] Cf. *Rigv.* I, 79, 3, *ṛtasya payasâ piyânah*, pluviae latice recreans. (Rosen.)

§ 399. — LA PRIÈRE.

L'expression immédiate du sentiment religieux, c'est l'acte de la prière, par lequel l'homme se met en rapport intime et direct avec la Divinité. La prière, individuelle ou collective, constitue le culte sous sa forme la plus simple, et en reste un élément essentiel dans tous ses développements ultérieurs. Il est évident dès lors que les anciens Aryas ont dû invoquer les dieux qu'ils adoraient avec une foi sincère. Ils avaient sans doute plusieurs termes pour l'action de prier ; mais comme ces termes peuvent se rattacher à des notions très-diverses, telles que demander, désirer, invoquer, adorer, etc., il est difficile, au milieu d'analogies assez nombreuses, de distinguer ceux qui s'appliquaient plus spécialement à la prière religieuse, et cela d'autant plus que les transitions d'un sens à un autre sont fréquentes. A une ou deux exceptions près, les rapprochements qui suivent sont assez isolés, ce qui leur ôte une valeur que leur nombre ne compense qu'imparfaitement.

1). Scr. *prach,* rogare, et precari, laudare ; *â-prach,* precibus celebrare ; *pṛchâ, pṛchana, prachanâ,* demande, etc.

Zend *pĕrĕç,* rogare, quaerere, *fraça, frasha, fraçna,* demande et prière religieuse ; pers. *pursîdan,* demander, *pursâ,* demande ; ossèt. *farsun,* demander ; kourd. *persim,* je demande.

Lat. *precor, prex,* precatio, et *proco, procor, procax, procatio,* etc.

Cymr. (?) *parchu, perchi,* vénérer, *parch,* respect, etc. Ce sens est-il primitif ou secondaire ?

Goth. *fraihnan (frah, frehun, fraihans),* rogare ; ags. *fraegnan,* scand. *fregna,* anc. all. *fragen,* d'où *fraga, fraha,* questio. Cf. *forsca,* id., et *forscon,* quaerere, etc.

Lith. *praszyti,* demander, *praszimas,* demande.

Anc. sl. *prositi,* petere, *prositelĭ,* mendicus ; rus. *prositĭ,*

demander, *prósĭba*, prière, demande ; pol. *prosić* et *prosba*, etc.

Cette racine est la seule qui se soit généralement conservée.

2). Scr. *vṛ*, *var*, optare, eligere, venerari, etc. Cette rac. déjà mentionnnée au § 396, 3, prend à la 9ᵉ classe, *vṛṇītê*, l'acception de expetere, petere aliquid ab aliquo. Cf. *â-var*, adorer en priant, demander par la prière (Benfey, *Sâmav. Gl.*, p. 176).

J'ai comparé plus haut, avec Benfey, le gr. ἀρά, pour ϝαρά, prière, ἀράομαι, ἀρητήρ, etc.

Comme *var*, dans le sens de tegere, se contracte en *ûr*, *ûrṇôti* = *vṛṇôti*, cf. *ûrṇa*, laine, pour *varṇa*, il faut peut-être rattacher à l'acception de prier, l'irlandais *urnaidhe*, *urnaighe*, ers. *urnuigh*, prière.

3). Scr. *ûh*, attendere, animadvertere, etc. (cf. § 354, 7, c) ; avec *api* adire, colere. De là *ôha*, piété, dévotion, méditation pieuse (*andacht*. Dict. de P.). Cf. ers. *ùidh* =*ùigh*, attention, respect, désir, amour, espoir.

Pott (*Et. F.* I, 235), compare le gr. εὔχομαι, prier, εὐχή, prière, etc., et Kuhn adopte ce rapprochement (*Z. S.* X, 240).

4). Scr. *labh*, obtinere ; *labhasa*, demandeur, solliciteur. Pers. *labîdan*, prier, *lâb*, *lâbah*, prière.

Au désidératif de *labh*, *lips*, obtinere velle, cupere, se lie le gr. λίπτομαι, éol. λίσσομαι, demander, désirer, prier, supplier, contracté en λίτομαι, d'où λιτή, prière, etc. Cf. Iliad. IX, 502, où les Prières, Λιταί, sont personnifiées comme filles de Jupiter.

5). Scr. *nu*, *nû* (*nâuti*), laudare, celebrare, clamare ; *nu*, *nuti*, *nava*, louange, etc. ; vêd. *nâu*, voix. (Naigh. I, 11).

Gr. ναύω, prier avec instance, supplier, implorer.

Cymr. *neu*, *neuaw*, panteler, désirer ardemment.

Cf. pers. *nawîdan*, crier, se plaindre, *nawâ*, *nuwâ*, cri, son, voix, etc.

6). Scr. *hvê* (*hvayati*, *havatê*, *hvâtâ*, etc.), vocare, invocare, petere, orare ; *hûta*, invoqué, *hûti*, invocation.

Zend *zbê* ou *zbâ* (*zbâyêmi*), invocare, *zbâtar*, invocator (Spiegel, *Avesta*, II, cxii).

Anc. sl. *zvati* (*zovã*), vocare, *zvaniie*, clamor; rus. *zvatĭ*,

prier, inviter, appeler; pol. *zwać* (*zowe*), appeler, nommer, etc.

7). Scr. *mad*, petere, rogare, in Vedis (Westerg.), aussi laudare (*arćati*. Naigh. 3, 14), propr. exhilarare.

Anc. sl. *moliti*, precari, *molĭva*, *molitva*, preces, rus. *molitĭ*, prier Dieu, etc. L'*l* est ici pour *d* ou pour *dl*; cf. pol. *modlić*, prier, *modla*, prière, et le suffixe *dlo*, des Slaves occidentaux, plus complet que le *lo* de l'anc. slave (Schleicher, *Formenlehre*, p. 129). Le lith. *maldà*, prière, semble être pour *madlà*.

Le changement de *d* en *l* paraît plus certain dans l'irlandais *molaim*, louer, *moladh*, louange, cymr. *moli*, célébrer, adorer, *mawl*, *moliant*, *molud*, louange, adoration, etc.

8). Scr. *ish* (*iććhati*), desiderare, *iććhâ*, désir, *iććhu*, désireux; *ishudhy*, prier, implorer, *ishudhyâ*, prière, etc., suivant le Dict. de P. d'un subst. *ishu*; cf. *ishûy*, désirer.

Zend, *ishudy*, prier, *ishud*, prière (Haug., *Gâthâs*, I, 245).

Bopp (*Vergl. Gr.* I, 66), regarde *ićh* comme provenu de *isk*, et compare avec Pott (*Et. F.* I, 269), l'anc. all. *eiscon*, petere, poscere, ags. *aescian*, scand. *aeskia*, etc., auquel il faut ajouter l'irlandais *aiscim*, le lith. *jẽszkóti*, et l'anc. slave *iskati* (au prés. *ishtã*), quaerere. De même, avec perte de la sifflante, le goth. *aihtrôn*, mendicare, d'une racine *ih*, où l'*h* est pour *ćh*, comme dans *frah* = scr. *prać h*, de *prask*. A cet *ih*, répond aussi le gr. ικ, dans προ-ίκτης, mendiant; cf. προΐσσομαι, precari.

9). Scr. *bhan* (*Naigh.* 3, 14), laudare, colere.

Ang.-sax. *bên*, prière, *bênsian*, supplier, angl. *boon*, scand. *bôn*, *baen*, etc.

10). Scr. *gandh*, rogare (Dhâtup.).

Anc. irl. *guidim*, precor (Zeuss, 432), *guide*, prex. (257); rac. *gád* = *gand*, dans *ro-gád-sa*, rogavi te, *ro-gadammar*, rogavimus (id. 440, 993). Cf. O'R. Dict. *gadh*, et *guidhe*, prière.

11). Scr. *îl*, *îḍ*, precari, precibus colere; laudare, celebrare. Cf. *ilâ*, *iḍâ*, la prière qui s'épanche, personnifiée comme déesse, et fille de Manu.

Anc. irl. *ailiu*, precor, *ailsi*, oravit (Stokes, Beitr. III, 48). Irl. mod. *ailim*, prier, *eile*, prière.

§ 400. — LE SACRIFICE.

Le sacrifice est le complément de la prière, et son usage se perd dans la nuit des siècles. En s'adressant à la Divinité pour lui rendre hommage, pour détourner sa colère ou pour invoquer ses bienfaits, l'homme des temps primitifs, dans sa simple et naïve croyance, n'imaginait rien de mieux que de se concilier la faveur céleste par des offrandes. Ce qu'il possédait alors de plus précieux, les produits de son troupeau, ou les fruits obtenus de la terre par le travail, lui semblaient être les dons les plus propres à plaire au Dieu qu'il adorait. Aussi la Genèse nous montre-t-elle déjà dans Abel et Caïn les premiers exemples de ces deux genres de sacrifices. Les anciens Aryas, à la fois pasteurs et agriculteurs, se sont bornés sans doute à ces deux sortes d'offrandes, restées d'ailleurs en usage à toutes les époques subséquentes. La comparaison des termes qui se rapportent aux sacrifices semble montrer qu'ils consistaient surtout en libations, mais que l'on immolait aussi certains animaux. Rien n'indique, par contre, que l'effroyable coutume des sacrifices humains, pratiquée plus tard aux temps de barbarie, ait attristé le culte des ancêtres de notre race.

1). En cherchant l'étymologie du nom germanique de Dieu (§ 384, 7), j'ai traité déjà de la rac. sansc. *hu*, sacrificare, identifiée ordinairement, mais à tort je crois, avec le gr. θύω, et dont le sens primitif doit avoir été projicere, effundere et libare. J'ajoute ici quelques développements de plus.

Outre les dérivés de *hu* déjà mentionnés, et qui se rapportent évidemment à la libation, tels que *havis*, *hôma*, beurre clarifié, aussi *hômi*, *havya* (libandum), *havishya*, *hôtra* (cf. le synonyme *ghṛta*, de *ghṛ*, effundere, conspergere), on trouve encore *âhâva*, de *â* + *hu*, sorte de vase pour verser, et surtout *ǵuhû* (rac. redoublée *ǵuhôti*), la cuiller qui servait aux libations du sacrifice.

D'après cela, comme je l'ai dit, ***hôtar***, le sacrificateur, a dû signifier primitivement celui qui verse. Mais, comme on versait le beurre clarifié sur le feu de l'autel, la rac. ***hu*** s'est appliquée plus tard également au sacrifice igné, et au sacrifice en général, acception qui est restée au zend ***zu***, ***zaotar***, ***zaothra***. Cf. armén. ***zohel***, sacrifier, ***zoh***, sacrifice.

Le gr. χύω, χεύω, qui répond exactement à ***hu***, a conservé son acception propre de verser, répandre, mais s'applique aussi plus spécialement au sacrifice libatoire. Ainsi χέεσθαι s'emploie avec ἐναγίζειν en parlant des libations pour les morts, χεῦμα et χοή (cf. ***hôma***, et ***hava***), désignent le ***libamen*** même (cf. χοαὶ, inferiae, et χοηφόρος, le porte-libation); χεῦμα est aussi le vase libatoire, et πρόσχυσις, l'action de répandre la farine consacrée. D'un autre côté, χύμα, χυμὸς, flùx, liquide, suc en général. (Cf. ***hômi***, eau, et lat. ***humor***, ***humidus***), χυτὴρ, χύτρα, vase, χοάνη, creuset, etc. (cf. pour les suffixes, ***hôtar***, ***hôtra***, ***havana***), se rattachent à χύω dans son sens propre. Ce parallélisme des formes dérivées ne peut guère laisser de doute sur la signification primitive du sanscrit ***hu***.

Ainsi que je l'ai remarqué, un rapport analogue, mais inverse, s'observe entre les racines ***dhu*** ou ***dhû***, agitare, et le gr. θύω. Ici, c'est le sanscrit qui a conservé l'acception propre, tandis que le grec, sans l'abandonner, a pris celle de sacrifier, non plus par des libations, mais par la fumée de l'encens. De là θύμα, θύος, θυσία, θυηλὴ, sacrifice, offrandes, encens, θυτὴρ sacrificateur, etc. Le sansc. ***dhûma***, fumée, et ***dhûpa***, encens, ***dhûpay***, encenser (cf. τύφος pour θύπος, τυφόω, etc.), se lient de près au sens spécial du grec; mais, comme aucun nom sanscrit du sacrifice ne dérive de ***dhû***, il n'est pas prouvé que cette acception date de l'époque de l'unité.

2). C'est à la libation également que se rapportent, comme noms du sacrifice, le sansc. ***sava***, ***savana***, et le zend ***havana***. La rac. ***su*** (***sunôti***), zend ***hu***, s'applique dans les Vêdas et l'Avesta à l'action d'extraire par la pression le suc de l'Asclépiade, pour en composer le ***sôma***, ***haoma***, la boisson sacrée offerte aux dieux, et personnifiée elle-même comme une divinité. Sa signification pri-

mitive, toutefois, doit avoir été celle de *effundere*, *aspergere*, en général. On ne peut guère, en effet, la séparer de *su*, *sû* (*savati*, *sâuti*), gignere, c'est-à-dire effundere semen, et les dérivés *sava*, *savara*, *sûma*, *sôma*, eau, *savana*, *sutyâ*, ablution religieuse, ne s'expliqueraient pas par le sens restreint donné au vêdique *su*. Ceci se confirme d'ailleurs par la comparaison du grec ὕω, pleuvoir, ὕσις, ὕμα, etc. Cf. aussi avec *sava*, eau et suc, l'irl. *sabh*, salive, *sûbh*, *subhán*, suc, ang.-sax. *seawe*, anc. all. *sou*, lithuan. *sywa*, id. (t. I, p. 138).

Le seul terme comparable, dans les langues européennes, comme nom du sacrifice, paraît être le goth. *sauths*, pour θυσία dans Ulphilas. Cf. scand. *saudhr*, victima et vervex, ovis. Grimm, il est vrai, le rapporte à un verbe *siuthan*, bouillir, inféré du scand. *siodha*, ags. *seadhan*, anc. all. *siudan*, en observant que, chez les Scandinaves, on faisait bouillir la chair des victimes après le sacrifice (*Deut. Myth.*, 49, 2e édit.). Mais on peut objecter, ce semble, que cela n'exprimerait pas l'acte accompli envers les dieux, puisqu'on ne leur offrait pas les viandes bouillies. Le mouton peut avoir été appelé *saudhr*, en tant qu'animal destiné ordinairement au sacrifice, et le goth, *sauths*, s'il dérive réellement de *su* pour le suffixe *th*, aura généralisé son sens primitif et spécial d'offrande libatoire. On peut d'autant mieux croire à ce rapport qu'un autre terme gothique, *saun*, scand. *sôn*, anc. all. *suana*, expiatio, satisfactio, paraît se lier également à *su*, et au dérivé *savana*, ablution purificatoire (Pott, *Et. F.*, I, 213).

3). Le sansc. *çasana* désigne le sacrifice d'un animal, et signifie proprement immolation, σφαγή, de la rac. *ças*, occidere, ferire. Cf. *kas*, *kañs*, caedere, *kash*, *ćash*, *çash*, occidere (Dhâtup.). La même racine paraît se retrouver dans le persan *kushtan*, immoler et sacrifier, d'où *kushîsh*, et *kushtâr*, sacrifice.

Ici encore, ce sont les langues germaniques qui semblent avoir conservé un terme de même provenance, savoir le goth. *hunsl*, sacrifice, *hunsljan*, sacrifier, répondant à une forme nasale *çañs* = *kañs*. Le scand. *hûsl*, et l'ang.-sax. *hûsel*, *hûsul*, ont pris le

sens chrétien d'eucharistie et de sacrement. Il ne faudrait pas comparer le lat. *hostia*, dont l'*h* ne s'accorde, ni avec l'*h* germanique, ni avec le *ç* ou *k* sanscrit.

4). A côté de *hu*, c'est *yaġ* qui s'emploie ordinairement en sanscrit pour sacrifier. Sa signification propre paraît être celle d'offrir, car *yaġ*, *â-yaġ* se prend aussi pour dare, largiri. Cette racine, qui a de nombreux dérivés, *yaġna*, *yaġatha*, *yâga*, *iġya*, *ishṭi*, sacrifice, *yaġi*, *yaġyu*, *yaġvan*, *yashṭar*, sacrificateur, etc., se retrouve dans le zend *yaz*, d'où *yaçna*, *yaçañh*, sacrifice, etc. Cf. armén. *iazel*, sacrifier aux idoles, *iashd*, *ashd*, sacrifice, etc.

La seule analogie européenne signalée jusqu'à présent est celle du gr. ἅζω,-ομαι, vénérer, ἅγιος, sacré, etc., déjà mentionnée plus haut (§ 395, 6).

5). L'adjectif sansc. *ġârûthya* s'emploie comme épithète de l'*açvamêdha* ou sacrifice du cheval, et le subst. *ġârûttha*, ou *ġâruttha*, désigne un sacrifice dans lequel on faisait une triple oblation. Si l'on compare, avec le Dict. de P., le vêdique *ġarûtha*, le bruyant, on est conduit à la rac. *ġṛ*, *ġar*, bruire, appeler, invoquer, d'où *ġarâ*, bruit, appel, salut, et *ġaritar*, invocateur, chanteur, adorateur. Le *ġârûthya* était donc un sacrifice accompagné d'invocations et de chants bruyants.

Comme le *j* slave, prononcé à la française, correspond dans la règle au *ġ* sanscrit, provenu de *g*, on peut comparer l'anc. slave *jrieti*, *po-jirati*, sacrificare, avec ses dérivés *jritelĭ* = *ġaritar*, *jritsa*, *jrutsĭ*, sacerdos, *jrütva*, *jreniie*, sacrificium, rus. *jertva*, pol. *żertwa*, ill. *żiartva*, id., etc. L'anc. slave *jrielo*, vox, se lie encore au sens primitif de bruire, ainsi que le russe *juritĭ*, gronder, *jurĭba*, gronderie, etc.

6). Il faut encore signaler, entre plusieurs langues de la famille, dans la manière de désigner le sacrifice, un rapport difficilement fortuit. Les termes en question se rattachent uniformément à la rac. *bhṛ*, *bhar*, ferre, restée vivante, il est vrai, presque partout, mais qui aurait pu être remplacée par d'autres exprimant aussi l'action d'offrir et de donner.

Ainsi, en sanscrit, la rac. *bhṛ*, s'emploie pour offerre, en parlant du sacrifice, avec les préfixes *pra*, *prati*, et *sam*. Les Grecs disaient προσφορά, de προσφέρω, pour l'offrande, les Romains *offero*, pour sacrifier. Avec le christianisme, des dérivés de ce verbe latin ont passé dans le reste de l'Europe, dans l'irl. *oifrionn*, le cymr. *oferen*, l'ang.-sax. *offrung*, l'anc. all. *opfar*, le polon. *ofiera*, le lith. *appiera*, etc. Mais, à côté de ces mots d'emprunt, on en trouve d'autres d'une origine indigène chez les Celtes et les Germains. Ainsi, l'anc. irl. *edbart*, *idpart*, oblatio, *adbartigim*, offere (Zeuss, 7, 840), *idparat*, immolant (id., 3, 50) dérive de *biur*, fero (moderne *beirim*), avec le préfixe *ad*, *id* = *aid*, *aith*, *ath*. Plus tard on a dit *iodhbhairt*, *iobhairt*, *udhbhairt*, sacrifice, *iodhbheirim*, sacrifier, *iodhbheirteach*, sacrificateur. Cf. cymr. *aberth*, *aberthu*, *abertwr*, etc., [1]. Un autre synonyme, *doibhre*, sacrifice (O'R. Dict.), vient de *dobiur*, do, affero (Zeuss, 844). Cf. anc. irl. *tabar*, *tabart*, dare, *toibre*, da (Zeuss, 8), mod. *tabhraim*, contracté de *do-ath-bar*.

Ceci conduit, ce semble, à voir une formation analogue dans l'ang.-sax. *tiber*, *tifer*, sacrifice, oblation, anc. all. *zepar*, etc., en les rattachant à *beran*, ferre, avec le préfixe *to*, *ad*, anc. sax. *te*, dont la voyelle varie dans l'anc. all. *zô*, *za*, *ze*, *zi* (Graff. *Sprachsch.* V, 572). Ce qui me laisse des doutes, c'est que ni Grimm, ni Graff, n'indiquent cette étymologie, qui se présente cependant si naturellement. Le scandinave *tafn*, victima, que l'on a comparé, est sans doute différent, et se lie peut-être à la rac. scr. *dabh* (*dabhnôti*), laedere, occidere et urere.

[1] J'ai comparé autrefois (*De l'affinité*, etc., p. 175), mais bien à tort, le sanscr. *adhvara*, sacrifice, dont le sens propre, *a* + *dhvara*, est : ce qui ne doit pas être troublé, ou interrompu.

SECTION VI.

§ 401. — LES PHASES RELIGIEUSES.

Si nous revenons maintenant sur l'ensemble des données qui viennent d'être exposées, nous pourrons en tirer quelques inductions plus précises sur le développement religieux des anciens Aryas, soit au moment de leur dispersion, soit antérieurement à cette époque.

L'étude comparée des noms des divinités particulières nous a montré que, vers les derniers temps de l'unité, la religion des Aryas consistait en un polythéisme qui comprenait déjà les principales puissances de la nature. Le ciel, la terre, le soleil, l'aurore, le feu, les eaux, le vent, tels étaient les êtres personnifiés auxquels ils adressaient leurs hommages. Il y en avait peut être d'autres encore, mais ce sont les seuls que nous révèle la comparaison des langues. Plus simple, dans son ensemble, que les diverses religions qui en sont sorties plus tard, ce polythéisme était cependant entouré déjà d'une auréole de mythes poétiques très-varié. Une simplicité toute primitive régnait également dans les pratiques du culte, où rien n'indique l'existence d'un sacerdoce constitué. Il est à croire que le père de famille, ou le chef du clan, remplissait les fonctions du prêtre. Des libations de laitage et de boissons fermentées, la fumée de l'encens, le sang de quelques animaux domestiques, telles étaient les offrandes du sacrifice, qu'accompagnaient l'invocation et la prière. Tout cela s'accomplissait sous la voûte du ciel, au lever de l'aurore ou du soleil, ou bien au foyer de la famille, car il n'y avait encore ni temples ni simulacres des dieux. C'est là du moins ce que fait présumer la philologie comparée, dont les résultats positifs, il est vrai, peuvent être incomplets.

Quelque simple qu'ait été ce système religieux, si on le rapproche des développements ultérieurs qu'ont pris les divers polythéismes, il est impossible d'admettre qu'il soit né de toutes pièces à une époque quelconque de l'ancienne vie arienne. Il a dû se former graduellement, et ses premières origines ne peuvent pas remonter aussi haut que celles de la langue elle-même. C'est ce que prouvent déjà les noms des dieux, lesquels ne sont autres que ceux-là même des objets naturels désignés par quelqu'un de leurs attributs caractéristiques. La terre qui s'étend, le soleil qui brille et féconde, l'aurore qui flamboie, le feu qui s'agite, etc., avaient reçu leurs noms avant de devenir des divinités. Si, dès le principe, les Aryas avaient adoré la nature, il en serait resté quelque trace dans le langage, où rien absolument ne s'écarte du plus complet réalisme quant aux appellatifs qui désignent les phénomènes naturels. Il faut donc bien reconnaître qu'il doit y avoir eu un temps où le polythéisme n'existait pas encore, et où, cependant, la langue était déjà formée. Peut-on supposer qu'alors, et durant toute cette période préparatoire, les Aryas primitifs soient restés sans croyances religieuses, uniquement livrés aux intérêts de la vie matérielle, ou aux superstitions d'un grossier fétichisme? Cela ne s'accorderait aucunement avec les dispositions intellectuelles et morales que leur langue tout entière nous révèle à un si haut degré. L'homme sans aucune idée de Dieu n'est qu'un sauvage abruti, et le sauvage abruti ne s'élève pas par ses propres forces au développement puissant que la race des Aryas a pris dans toutes les directions.

C'est par suite de ces considérations que nous avons conjecturé *a priori* l'existence d'un monothéisme qui aurait précédé le polythéisme chez les anciens Aryas, et l'étude comparée des noms de Dieu en général est venue confirmer cette hypothèse. Ces noms, en effet, et surtout celui-là même de *Dieu*, qui a traversé tant de siècles, et plusieurs religions, pour arriver jusqu'à nous, ne sont point, comme ceux des divinités spéciales, des appellatifs désignant des êtres naturels; et cependant ils appartiennent

aux formations les plus anciennes de la langue, ainsi que le prouve leur accord chez les divers peuples ariens. Il faut voir maintenant ce que pouvait être ce monothéisme primitif, et de quelle manière le polythéisme a dû en surgir naturellement.

L'homme est-il incapable de s'élever par lui-même à l'idée d'un Dieu unique, comme le pensent quelques théologiens? Prise dans un sens absolu, cette opinion ne nous paraît fondée, ni en fait, ni en raison. De ce que des missionnaires ont trouvé quelques tribus sauvages sans aucune notion de la Divinité, on ne saurait conclure à une impuissance complète de l'esprit humain, dont ces tribus n'étaient à coup sûr que de tristes représentants. D'ailleurs, à cet égard, les témoignages varient, et d'autres observateurs ont signalé l'existence de croyances monothéistes chez des peuplades sauvages également. Ces croyances sont naturellement plus ou moins vagues suivant les aptitudes des races, mais, quelque imparfaites qu'elles puissent être, elles renferment un germe qui aurait pu se développer sous des influences favorables, et qui s'est développé plus d'une fois d'une manière remarquable.

Ainsi, quand le Guarani du Brésil appelle l'Être suprême *Tupa*, nom composé d'une particule d'admiration, *tu*, et d'une autre d'interrogation, *pa*, ne voit-on pas là l'expression naïve de cet étonnement qui a dû saisir l'âme des hommes de la nature en présence de l'idée de Dieu, encore obscure et instinctive? Et ne retrouvons-nous pas, peut-être, ce même étonnement à l'origine du monothéisme le plus complet, celui des Hébreux, si, comme le pensent quelques orientalistes, leur ancien nom de Dieu, *El*, *Eloha*, *Elohim*, en arabe *Ill*, *Ilah*, *Allah* (de *al Ilah*), se rattache à la racine arabe *allâ*, obstupuit, attonitus est? En comparaison du *Tupa* des Guaranis, resté à l'état stérile de notion vague, le *Kitchi Manitou*, ou grand Esprit, des Algonquins, nous offre déjà une conception bien plus précise, et cependant les Algonquins n'étaient aussi encore que des sauvages. Mais c'est surtout chez les races mieux douées des Péruviens et des Mexicains que l'on a trouvé des traces d'un ancien monothéisme sin-

gulièrement élevé, et qui a précédé le culte du soleil des uns, et le polythéisme barbare des autres. Les Péruviens reconnaissaient un Être suprême, créateur et modérateur de l'Univers, et ils l'adoraient sous les noms de *Pachacamac*, c'est-à-dire celui qui soutient et vivifie le monde, et de *Viracocha*, dont le sens reste obscur. Cet Être invisible n'avait point de simulacres, et seulement un temple près de Lima, lequel existait déjà avant la domination des Incas, et le culte des astres[1].

Les Aztèques également, ancêtres des Mexicains, croyaient à un Créateur suprême, maître de l'univers. Ils lui adressaient des prières comme au Dieu *par lequel nous vivons*, présent partout, qui *connaît toutes les pensées, et dispense tous les dons, sans lequel l'homme est comme rien*, invisible, incorporel; un *seul Dieu* de *perfection absolue, sous les ailes duquel nous trouvons repos et protection*[2]. Un souvenir de ce monothéisme élevé s'était conservé plus tard au milieu du culte des Mexicains dégénéré en barbarie, puisque le roi Nezahuacoyotl éleva un temple pyramidal au *Dieu inconnu*, Cause des causes, qui n'avait point de statue, et auquel on n'offrait que des fleurs et des parfums[3]. Ces exemples font comprendre assurément ce qu'a pu être l'idée de Dieu chez les anciens Aryas, race supérieure, sans contredit, en dispositions naturelles aux aborigènes de l'Amérique. Il faut bien cependant, quant au caractère de ce monothéisme primitif hypothétique, poser quelques restrictions.

Le monothéisme des Hébreux, conservé par leurs patriarches, formulé avec puissance par leur grand législateur, s'est maintenu et développé dans un contraste tranché avec les polythéismes qui l'entouraient de toutes parts. C'est ce qui lui donne cette force comme doctrine, et cette profondeur comme conviction, que prend la vérité en face de l'erreur. Rien de semblable ne pouvait exister au début chez les Aryas primitifs. Ils n'étaient pas en présence de l'erreur, mais de la nature, et à moins de supposer, ce

[1] Prescott, *Conquête du Pérou*, t. I, p. 101; trad. française.
[2] Prescott, *Conquest. of Mexico*, p. 37. Éd. anglaise de Baudry.
[3] *Ibid.*, p. 123.

que rien absolument n'indique, qu'ils aient eu part à quelque antique révélation, c'est la nature seule qu'ils pouvaient interroger dans leurs aspirations religieuses. En cela, ils ne procédèrent sans doute, ni par l'observation réfléchie, ni par le raisonnement philosophique; mais le principe de causalité, pour n'être pas conçu abstraitement, n'en conserve pas moins son autorité sur l'esprit humain, et le porte irrésistiblement à remonter à l'origine des choses. Or, au début, la nature a dû se présenter aux Aryas comme un tout énigmatique, où la multiplicité des phénomènes était aussi confuse que l'unité de l'ensemble. Une seule grande division les aura frappés tout d'abord, celle du ciel et de la terre, du ciel plein de merveilles, mais inaccessible aux hommes, de la terre, la demeure des humains, le théâtre de leur activité. L'idée vague au début, et plus instinctive que raisonnée d'une cause première, aura surgi de l'étonnement qu'inspirait la vue du ciel, et, de même qu'il n'y avait qu'un ciel recouvrant toutes choses, on ne dut songer qu'à un seul Être mystérieux habitant dans ses profondeurs. Comment aurait-on pu le désigner mieux que par le nom de *Dêva*, le Céleste, le plus ancien sans doute que les Aryas lui aient donné? nom qui ne préjugeait rien sur sa nature, et ses attributs encore enveloppés d'obscurité. Tel doit avoir été, selon toute apparence, le premier début de la religion des Aryas.

Jusqu'à quel point ce monothéisme primitif, encore très-vague, est-il arrivé à se développer? L'Être céleste, le *Dêva*, a-t-il été conçu comme un Esprit, comme le Créateur du monde, comme une Intelligence suprême en rapport avec l'homme? A-t-il été l'objet d'un culte? C'est ce que l'on pourrait inférer des autres noms donnés à la Divinité à côté de *Dêva*, si l'on était sûr qu'ils remontassent à une époque aussi reculée. Quoi qu'il en soit, il est difficile de croire à un monothéisme nettement formulé, comme l'était celui des Hébreux, car l'origine du polythéisme deviendrait alors peu explicable. On ne comprendrait pas que la vérité, une fois mise en pleine lumière, eût été abandonnée pour l'erreur. Il est donc à présumer que cette première croyance est restée chez

les Aryas à l'état de germe, que l'idée de Dieu n'est pas sortie de sa mystérieuse obscurité, que le polythéisme enfin, est né précisément du besoin de chercher des intermédiaires plus rapprochés de l'homme, et d'expliquer la multiplicité des phénomènes de la nature en les plaçant sous la direction d'autant d'agents supérieurs.

Pour se rendre compte de la manière dont a pu s'opérer cette transition; il ne faut pas perdre de vue que les hommes d'alors ne pouvaient avoir aucune notion de la nature comme d'un système coordonné par des lois constantes, et formant un ensemble harmonieux. Au milieu de la variété des forces en jeu, et du conflit des éléments, l'unité du grand tout se dérobait à leurs regards, et cela d'autant mieux qu'ils reçevaient du spectacle de la nature des impressions plus vives et plus profondes. Comment auraient-ils pu reconnaître des manifestations d'un Dieu unique dans les tranquilles splendeurs du ciel et dans la fureur des tempêtes, dans la puissance dévorante du feu et l'action fécondante de l'eau, dans les phénomènes bienfaisants et les calamités redoutables pour l'homme? La première idée vague d'un Être céleste n'y suffisait pas. Il fallait en admettre d'autres d'une réalité plus immédiate, plus rapprochée, et présidant chacun à un ordre spécial de phénomènes. De là les personnifications des principales puissances de la nature. Et, comme ces dieux nouveaux étaient en rapport direct et constant avec les intérêts de l'homme, c'est à eux que s'adressa désormais le culte, tandis que l'Être suprême fut relégué de plus en plus dans les profondeurs du ciel. Il est à croire, cependant, que ce mouvement religieux a suivi une marche graduelle, et que, dans le principe, les nouveaux dieux, en petit nombre, ont été considérés comme des agents subordonnés du Dieu unique. Cette première phase du polythéisme durait même peut-être encore chez les Aryas vers le moment de leur dispersion.

Mais, une fois lancé dans cette voie de la multiplication des dieux par le procédé de la personnification et de l'anthropomorphisme, le polythéisme ne s'arrête plus, et, à moins d'une révo-

lution religieuse, il pousse son principe jusqu'à l'extrême. C'est ce que nous montre l'histoire des religions chez les divers peuples de la famille arienne. Dans le Rigvêda déjà, assez rapproché cependant de la source première, nous voyons apparaître un bon nombre de personnifications nouvelles, empruntées non-seulement à la nature, mais au monde moral, et ces êtres imaginaires, multipliés à l'infini, remplissent plus tard le ciel et la terre de l'Inde. On sait assez avec quelle exubérance les polythéismes de l'antiquité classique se sont développés dans cette direction, et ceux du nord de l'Europe ne leur cèdent pas beaucoup sous ce rapport. Telle est cependant la puissance qu'exerce sur l'esprit humain le principe de l'unité, que l'idée d'un Être suprême, toujours plus ou moins voilée, ne se perd jamais tout à fait, et se dégage quelquefois, comme par irradiations, du sein des nuages qui l'enveloppent.

Les hymnes vêdiques présentent à cet égard des faits d'un haut intérêt. Le polythéisme s'y développe comme une grande poésie de la nature, mais sans système arrêté, et comme une religion qui n'a pas encore de théologie. Les sphères d'action des dieux particuliers se confondent souvent, et empiètent les unes sur les autres. Chacun des dieux devient à son tour le Dieu suprême pour celui qui l'invoque, comme s'il en était le représentant à un certain point de vue, et quand ils sont invoqués collectivement sous le nom de *Viçvê Dêvâs*, ce pluriel, ainsi que l'observe Max Müller, peut se prendre parfois dans le sens d'un *pluralis majestatis*, comme l'*Elohim* de l'Écriture [1]. Il y a là, sans doute, un souvenir de l'Être Unique, dont l'idée s'était obscurcie dans la multiplicité de ses manifestations. Cela frappe surtout pour celles des divinités dont la personnification est restée vague à raison de leur nature plus abstraite. Des noms tels que *Pragâpati*, le maître des créatures, *Purusha*, l'âme suprême, *Asura*, l'esprit vivant, *Daksha*, le puissant par la volonté et la sagesse, *Mitra*, ou *Aryaman*, le bienveillant, le Dieu-ami, *Dhâtar*, le créateur [2], *Savitar*,

[1] *Anc. sansk. Litter.*, p. 532.

[2] Cf. *Rigv.* Langlois, t. IV, p. 482. — « *Dhâtar*, dans le commencement, a

le producteur, *Tvashṭar*, le formateur, etc., peuvent être considérés comme autant d'épithètes d'un Dieu unique. C'est ce qu'affirme positivement d'ailleurs un passage du Rigvêda (I, 164, 46), où il est dit que les sages donnent plusieurs noms à l'*Être qui est Un*, et qu'ils l'appellent tour à tour *Indra*, *Mitra*, *Varuṇa*, *Agni*, etc. [1].

Mais il y a plus, et cette idée d'un Être suprême surgit parfois dans l'hymne de quelque poëte inspiré avec une clarté et une grandeur qui frappent d'étonnement. Qu'on lise, par exemple, l'hymne à *Praǵâpati* [2], et l'on verra qu'il serait à peine déplacé dans notre poésie sacrée. Chaque strophe y célèbre la majesté divine, et se termine par l'exclamation : « *A quel autre Dieu offri-* » *rions-nous l'holocauste !* » Ce Dieu, que l'on invoque, est le seul Maître du monde ; il remplit le ciel et la terre ; il donne la vie, il donne la force ; tous les autres dieux désirent sa bénédiction ; la mort et l'immortalité ne sont que son ombre ; les montagnes couvertes de frimas, l'océan avec ses flots, les vastes régions du ciel, proclament sa puissance. Par lui, ont été solidement fondés le ciel, la terre, l'espace, le firmament ; il a répandu la lumière dans l'atmosphère. Le ciel et la terre frémissent de crainte en sa présence. Il est Dieu au-dessus de tous les dieux. — On se croirait ici en plein monothéisme si les dieux inférieurs avaient plus complétement disparu.

A côté de ces aspirations vers l'idée d'un Dieu suprême, on en trouve d'autres d'une tendance manifeste au panthéisme, et qui cherchent à revenir à l'unité par le principe de l'absolu. Telle est la conception d'*Aditi*, l'étendue infinie du ciel, par opposition au monde fini, personnifiée comme la mère des dieux principaux, ou *Âdytyâs*, et plus spécialement de *Varuṇa*, de *Mitra* et d'*Aryaman*. On reconnaît là, et dans d'autres traits, les germes de ce panthéisme indien qui s'est développé plus tard avec tant de pro-

» formé le soleil et la lune, le ciel et la terre, l'air et la lumière. » — Dans l'Avesta, Ormuzd est aussi invoqué sous le nom de *Dâtar*, créateur.

[1] Max Müller, *Anc. Sansk. Litter.*, p. 567.

[2] *Rigv.* X, 121. — Müller. l. c. p. 569, Langlois, trad. t. IV, 409.

fondeur dans les Upanishads, les Purânas, et les systèmes philosophiques, ainsi que, secondairement, dans les doctrines du bouddhisme.

Mais la pensée philosophique, bien que toujours revêtue de poésie, est déjà aussi à l'œuvre dans les Vêdas pour retrouver l'unité obscurcie. On le voit par cet hymne, remarquable entre tous les autres (*Rigv.* X, 129), que Max Müller a traduit et commenté[1], et qui, sans aucune trace de mythologie, pose hardiment le grand problème de l'origine du monde. Je le donne ici, en m'aidant des versions anglaises de Müller et de Muir.

« Rien n'existait alors, ni l'être, ni le non-être ; point de ciel, » point de firmament : Qu'est-ce qui couvrait tout ? Quel était le » réceptacle de quoi ? Était-ce l'eau, le profond abîme ? La mort » n'existait pas alors, ni l'immortalité. Le jour ne luisait point » dans la nuit. Seul le Un respirait en lui-même sans souffle, et » il n'y avait rien d'autre au delà de Lui. L'obscurité régnait au » commencement, entourant tout de ténèbres, comme un océan » sans lumière. Le germe caché dans son enveloppe sortit seul » par la force de la chaleur. Le désir en surgit d'abord, et fut la » première semence de l'esprit. Tel est le lien que les sages, en » méditant, ont reconnu dans leur cœur entre l'être et le non-être. » Le rayon lancé au travers de ces choses, vint-il d'en bas, vint-il » d'en haut ? Il y avait des puissances productives, au-dessous » comme nature, au-dessus comme énergie. Qui sait, qui peut » affirmer d'où elle a surgi cette création ? Les dieux eux-mêmes » ne sont venus qu'après ; qui donc peut en connaître l'origine ? » D'où ce monde est émané, et s'il a été créé ou non, c'est ce » qu'il sait, Lui, qui en est au haut des cieux le Directeur suprême, » et peut-être Lui-même ne le sait-il pas. »

Quel puissant travail de la pensée nous révèle déjà ce curieux morceau où on la voit cherchant laborieusement le Dieu créateur comme le mot de l'énigme du monde, et le trouvant, mais entouré de problèmes insondables qui aboutissent à un doute sur la vraie nature de l'Être absolu.

[1] Loc. cit., p. 559. Cf. Langlois, *Rigv.*, t. IV, p. 421. Muir, *Sansk. texts*, IV, 3.

Les traces de monothéisme que nous venons de signaler dans les hymnes vêdiques sont peut-être encore des réminiscences de la plus ancienne religion, mais les idées qui tendent au panthéisme, soit dans les mythes, soit dans les méditations des poëtes inspirés, sont le fruit d'une nouvelle direction propre au génie indien, et qui, plus tard, a prévalu toujours davantage. Pour revenir au monothéisme pur, il aurait fallu rejeter entièrement tous les dieux secondaires, c'est-à-dire précisément ceux qui étaient devenus populaires. En les conservant, tout en cherchant à les subordonner à un Dieu suprême, ou à une trinité de dieux supérieurs, on devait être conduit nécessairement au panthéisme, par le besoin de retrouver l'unité d'une manière quelconque.

Ce que les Indiens n'ont pas fait, les Iraniens l'ont accompli presque entièrement, mais par une révolution religieuse dont les causes premières nous échappent. Ces deux peuples, restés unis pendant un certain temps dans les demeures primitives de la race arienne, ont eu d'abord les mêmes croyances, comme le prouvent les analogies multipliées des noms et des mythes qui se sont maintenus de part et d'autre, tout en changeant de caractère [1]. La scission religieuse a pu provenir d'une réaction contre le développement croissant du polythéisme en faveur de l'ancien monothéisme dont tout souvenir n'était pas perdu, et cette réformation, comme c'est l'ordinaire dans l'histoire des religions, a été due à l'initiative d'une grande personnalité, le prophète et législateur *Zarathustra*, ou Zoroastre. C'est lui qui, rejetant la multitude des *dêvas*, et les rabaissant au rang de démons, a proclamé comme seul Dieu créateur l'ancien *Asura*, l'Esprit vivant, sous le nom de *Ahura mazda*, l'Esprit sage. (Cf. § 384, 3) [2]. Cette doctrine des *Mazdayaçnas*, ou adorateurs de *Mazda*, dont le caractère moral est si élevé, mais que nous ne connaissons qu'altérée déjà

[1] Cf. Lassen. *Ind. Alt.* I, 522.

[2] Cf. dans les inscriptions des Achaeménides, la formule plusieurs fois répétée: *Deus magnus Auramazdâ, is hanc terram creavit, is istud coelum creavit, creavit is mortales, creavit is fortunam* (Lassen, *Die altpers. keilinschr.* Z. S. f. d. Kunde des Morgen, t. VI, *passim*.

dans l'Avesta par un formalisme minutieux, est bien en fait un véritable monothéisme, et non un dualisme comme on le dit ordinairement. Le méchant esprit *Añhrô mainyu*, ou Ahriman, opposé au *Çpeñto mainyu*, l'Esprit saint, le vrai Dieu, n'a qu'un pouvoir limité et temporaire, comme le Satan de l'Écriture ; et les puissances qui président aux phénomènes de la nature, et au monde moral, les *Ameshaçpeñtas* (Amshaspands), et les *Yazatas*, ne sont que des génies subordonnés au suprême pouvoir. D'un autre côté, la doctrine du temps infini, *Zrvâna akarana*, comme d'une divinité supérieure également à Ormuzd et Ahriman, paraît être un élément étranger, dans l'origine, à la croyance iranienne, et emprunté plus tard aux religions sémitiques de Ninive et de Babylone [1].

Les peuples de l'Europe, qui se sont détachés de la souche commune antérieurement à la séparation des Indiens et des Iraniens, ont emporté avec eux un polythéisme déjà développé, mais qui gardait sans doute encore un principe de monothéisme. C'est ce qu'indiquent, comme on l'a vu, les anciens noms généraux de la Divinité qui se sont maintenus au travers des siècles. Le fond commun des croyances religieuses s'est développé dès lors dans des directions diverses pour former autant de polythéismes nationaux, mais, soit que l'idée obscure d'un Dieu unique se soit conservée ici et là, soit qu'il y ait eu des retours partiels vers cette idée, il est certain qu'elle a reparu à peu près partout, bien que sous des formes plus ou moins imparfaites.

Le polythéisme grec, tel qu'il se montre dans Homère est l'expression la plus complète d'une religion de la nature sans aucune notion d'un Être placé en dehors et au-dessus du monde réel, dans lequel les dieux se meuvent aussi bien que les hommes. Le principe de l'unité, représenté par la suprématie de Jupiter, rentre lui-même dans la sphère du monde, et le Ζεὺς πατὴρ n'a été primitivement, comme le *Dyâus pitar* vêdique, qu'une personnification du ciel. Tout au plus pourrait-on voir comme un pres-

[1] Cf. Spiegel, *Avesta*, I, 269, etc., II, 219. D'après lui, dans la croyance des Parses, *Zrvâna*, le destin, est subordonné à Ormuzd et aux Amshaspands.

sentiment vague d'une puissance supérieure aux dieux dans l'idée du Destin, auquel ils sont soumis comme les simples mortels. Toutefois le génie grec, si progressif de sa nature, ne resta pas longtemps soumis à ce polythéisme purement anthropomorphique qu'il abandonna bientôt aux croyances populaires pour s'en dégager par une double voie, celle des mystères aux doctrines ésotériques, et celle de la philosophie. Nous connaissons trop peu l'histoire et le contenu des premiers pour nous en faire une idée claire ; mais il est certain que, dans les grands mystères et surtout dans l'*Époptie,* on révélait aux initiés toute une doctrine d'un caractère très-élevé sur la destinée de l'homme, l'immortalité de l'âme, et l'existence d'un Dieu unique. Ce qui est moins sûr, c'est que ce déisme soit parvenu à se dégager entièrement du naturalisme qui domine d'ailleurs dans toute l'antiquité. Quant à la philosophie, on sait comment elle a passé par les phases successives du panthéisme et du scepticisme pour aboutir, dans Platon et Aristote, au monothéisme le plus élevé qu'il ait été donné à la raison humaine d'atteindre par ses propres forces. Toutefois ce n'était plus là de la religion, et le polythéisme grec n'arriva jamais qu'à l'idée vague de ce *Dieu inconnu*, que saint Paul vint expliquer et annoncer aux Athéniens, et qu'il est curieux assurément de retrouver chez les Mexicains. (Cf. p. 710).

La religion des Germains, telle que nous la connaissons sous sa forme la plus développée chez les Scandinaves, ne fut aussi qu'un culte de la nature personnifiée dans ses grands phénomènes. Plus simple à la fois et plus profonde que celle de l'antiquité classique, elle avait mieux conservé certains traits des croyances ariennes primitives, mais la notion d'un Dieu supérieur au monde ne s'y montre également que d'une manière très-obscure. Les noms de père universel, *Alfadhir*, et de dieu des dieux, *Haptagudh*, qui sont donnés à *Odhinn*, ne l'élèvent pas au-dessus du rang assigné au Zeus grec, celui de maître du monde, mais faisant partie du monde. Odhinn, en effet, comme les autres dieux, succombe à la fin des temps dans la grande catastrophe du *Muspell*, que prédit la Voluspa, et qui enveloppe tous les êtres. Ce n'est

qu'à la fin de ce vaste drame de la destruction du monde que l'on voit apparaître, comme rénovateur de toutes choses, un Être mystérieux, désigné seulement comme *le Puissant d'en haut*, qui gouverne tout, et qui vient rétablir l'ordre universel par une création nouvelle; croyance qui rappelle singulièrement celle des Indiens sur les destructions et les rénovations successives de l'univers.

Si les doctrines secrètes des Druides de la Gaule nous étaient mieux connues, il est probable qu'elles nous offriraient, comme les mystères de la Grèce, un système supérieur au polythéisme vulgaire, car le peu que nous en savons témoigne d'une certaine élévation d'idées. Il est impossible toutefois de rien affirmer quant à l'existence d'un principe de monothéisme. Les débris traditionnels de ces doctrines qui paraissent s'être conservés jusque vers la fin du moyen âge, et avec un caractère ésotérique, chez les Bardes du pays de Galles, sont encore trop imparfaitement étudiés pour permettre d'y faire la part de l'influence exercée par le christianisme; mais il y a là certainement un curieux sujet de recherches [1].

Chez les peuples slaves, l'ancien polythéisme a pris la forme d'un dualisme bien prononcé, et qui se rapproche à quelques égards de la religion réformée de Zoroastre. *Bielbog*, le dieu blanc, et *Zernebog*, le dieu noir, y sont à la tête de deux séries de divinités inférieures, et de génies du bien et du mal, comme Ormuzd et Ahriman. Le nom de *Svantovit*, qui est donné au Bielbog, rappelle tout à fait celui de *Çpeñtô mainyu* qui appartenait à Ormuzd [2], et on a vu que le *Bogŭ* slave répond exactement au *Baga*, deus, des inscriptions de Persépolis. Ce dualisme même semble avoir été dans l'origine plus rapproché de la doc-

[1] Sur le *Cyfrinach*, ou *Mystères des Bardes*, voy. le petit opuscule publié par moi en 1856, Genève. Des documents tout nouveaux qui paraissent maintenant en Angleterre. viennent complétement à l'appui des vues que j'avais exposées, et qui ont trouvé bien des contradicteurs. On peut attendre prochainement sur ce sujet un travail important de Henri Martin, le savant historien de la France.

[2] Cf. avec le *vit* final, l'ancien persan *vithu*, épithète des divinités. (Lassen, *Z. S. f. d. kunde d. Morg.* VI, 28.

trine iranienne au point de vue du monothéisme ; car d'après le témoignage le plus ancien, celui de Procope, les Slaves orientaux adoraient un seul Dieu armé de la foudre, Démiurge, et unique maître de tout ce qui existe [1], et, suivant Helmolt, la croyance à un Dieu unique était aussi celle des Wendes [2].

Il est difficile d'après cela de se défendre de l'idée d'une influence exercée sur la religion des Slaves par les Iraniens, avec lesquels ils paraissent être restés en contact pendant un certain temps postérieurement à la dispersion [3]. Cela expliquerait aussi pourquoi les noms des dieux slaves, ainsi que lithuaniens, offrent d'ailleurs si peu de rapports avec ceux de l'ancien polythéisme, attendu qu'ils appartiendraient à un nouvel ordre de formations.

Ainsi, en résumé : monothéisme primitif d'un caractère plus ou moins vague, passant graduellement à un polythéisme encore simple, telle paraît avoir été la religion des anciens Aryas. A partir de la dispersion, les phases religieuses suivent plusieurs courants distincts. Le polythéisme des Aryas orientaux se divise, pour revenir vers le monothéisme chez les Iraniens, et pour marcher au panthéisme chez les Indiens. En Europe, les polythéismes se développent dans des directions diverses, conservant ici et là quelque notion obscure d'un Dieu unique, mais n'échappant à leur principe que chez les Grecs, par les mystères et la philosophie, jusqu'au moment où ils disparaissent tous dans le sein du christianisme. Quelle est la signification de ce grand mouvement quant à l'ordre providentiel qui préside aux destinées de l'humanité ? C'est là une question à laquelle nous reviendrons dans notre résumé final.

[1] Procop., *De bello Goth*, III, 14. Θεὸν μὲν γὰρ ἕνα, τὸν τῆς ἀστραπῆς δημιουργὸν, ἁπάντων κύριον μόνον αὐτον νομίζουσιν εἶναι.

[2] Mone, *Gesch. d. Heid.* I, 146.

[3] Kuhn (*Ind. Stud.* I, 324), observe que l'anc. persan *pish*, écrire, se retrouve dans le polonais *pismo*, écriture. Cf. anc. slave *pisati*, soribere, *pismo*, *pisaniie*, scriptura, etc., et de plus l'ossète *fisin*, écrire, *nifista*, écriture, pers. mod. *nuwistan*, écrire (*w* de *p*). Comme l'écriture ne semble point avoir été connue des anciens Aryas, cette coïncidence indique assurément des rapports plus récents entre les branches iranienne et slave.

HYPOTHÈSES CHRONOLOGIQUES.

Avant de réunir dans un coup d'œil d'ensemble les résultats généraux de nos recherches, il faut bien aborder aussi la question chronologique, quand ce ne serait que pour en exposer les incertitudes. Quelle date approximative peut-on assigner à cette dispersion des Aryas primitifs qui a mis sans doute plusieurs siècles à s'accomplir par des émigrations successives? A la fin de mon premier volume, j'ai parlé par anticipation de 3000 ans avant notre ère. C'est peut-être trop comme minimum possible, peut-être aussi trop peu en réalité. Il faut exposer les raisons qui peuvent faire considérer ce chiffre comme une moyenne assez probable. En l'absence de toute donnée positive, la seule marche à suivre est d'attaquer le problème de plusieurs côtés à l'aide d'approximations et de conjectures, et de voir si elles convergent ou non vers un résultat acceptable.

Nous n'avons ici, chronologiquement parlant, que deux points de départ, l'un en moins, l'autre en plus, dans l'intervalle desquels a dû nécessairement s'effectuer la dispersion des Aryas. Le premier ne peut s'appuyer que sur les plus anciennes données fournies par l'histoire des peuples ariens eux-mêmes; le second nous est imposé par la date que l'on peut assigner au déluge d'après les traditions bibliques, les seules qui nous fassent remonter

aussi haut. Malheureusement ces deux indications laissent entre elles un espace de temps trop indéterminé pour être d'un grand secours dans la question, attendu que les données historiques, rares et imparfaites, nous reportent à peine à 2000 ans avant notre ère, et que la date du déluge varie de plus de treize siècles dans les trois versions existantes de nos livres sacrés.

Les Grecs sont le premier peuple européen de race arienne qui paraît sur la scène de monde à l'aurore de l'histoire, et l'on s'accorde à placer vers le XIX[e] siècle avant J.-C. le moment de leur arrivée dans la Grèce. Mais depuis combien de temps avaient-ils quitté leur berceau primitif? c'est ce qu'on ne saurait dire avec quelque certitude. Le témoignage de la Genèse, toutefois, semble assigner à ce premier mouvement une époque en tout cas plus reculée que 2000 ans, puisque *Jâvân*, fils de Japhet, qui représente sans aucun doute la race des Ioniens, s'y trouve placé à la seconde génération après le déluge. Si l'on adoptait pour ce dernier la date qui résulte du texte hébreu, savoir 2348 ans av. J.-C., les conjectures se trouveraient resserrées dans un espace suffisamment limité; mais cette date est un minimum qui paraît maintenant et décidément débordé par toutes les données de la chronologie et de l'ethnologie orientales. Le chiffre de la version samaritaine, 3044, et mieux encore celui du texte des Septante, 3716 ans av. J.-C., laissent plus de place pour y faire rentrer l'ensemble des faits irrécusables de l'ancienne histoire des peuples, mais, par cela même, ils nous rejettent à un plus haut degré dans les incertitudes chronologiques, quant aux questions de détail.

J'ai conjecturé ailleurs (t. I, p. 66), que le nom de *Jâvân* ne s'appliquait pas aux Ioniens de l'histoire, mais aux 'Ιαϝονες plus anciens établis dans l'Asie Mineure longtemps peut-être avant de passer en Grèce. C'est pour cela que les Grecs des îles du Péloponèse sont désignés comme les fils de Jâvân, sous les noms de Elisa, Tarsis, Kithim et Dodanim. L'existence de ces Ioniens primitifs se confirmerait d'une manière remarquable par les récentes et curieuses investigations de Chwolson sur les restes de

l'antique littérature babylonienne, si ses découvertes arrivent à sortir victorieuses des doutes qu'elles ont soulevé de plusieurs côtés. D'après Chwolson, en effet, les Ioniens auraient été connus des Babyloniens, probablement sous le nom de *Iûnojê*, déjà de 2000 à 2500 ans avant notre ère, et ce savant orientaliste pense qu'ils peuvent être arrivés dans l'Asie-Mineure vers 3000 ans avant J.-C. [1]. Cela s'accorderait avec la date conjecturale que j'ai indiquée de mon côté pour la dispersion des Aryas. L'étude des inscriptions cunéiformes babyloniennes, qui se poursuit actuellement avec persévérance, apportera peut-être quelques données nouvelles à l'appui des vues de Chwolson, dont l'opinion mérite en tout cas considération.

Aucun autre peuple européen que les Grecs ne possède une chronologie qui remonte assez haut pour nous éclairer sur l'époque de son immigration, car les chroniques irlandaises qui font arriver dans Erinn les premiers colons environ 2,000 ans avant J.-C., ont été entièrement et fictivement arrangées au moyen âge d'après la chronologie sacrée. Ce que l'on sait approximativement par les indications des auteurs classiques, c'est que vers 1500 ou 1600 ans, les Celtes étaient établis dans la Gaule, et avaient pénétré jusqu'en Espagne [2]. Quant à l'époque de leur arrivée, et au temps qu'ils ont dû mettre pour traverser toute l'Europe, il est impossible d'établir aucune évaluation. Il ne nous reste donc à examiner que les données que peuvent fournir les deux branches des Aryas de l'Orient, les Iraniens et les Indiens.

On s'accorde à reconnaître que ces deux peuples doivent être restés unis, dans une portion de l'antique patrie des Aryas, assez

[1] *Ueber die überreste der altbabylonischen litteratur*. Pétersb., 1859, p. 85, 86. Chwolson observe que, d'après les travaux des égyptologues Brugsh et Lepsius, le nom des Ioniens, *Ha-nebû*, est mentionné sur un monument de la XIII° dynastie, c'est-à-dire du XXI° ou XXII° siècle. (Page 85, note.)

[2] Dans son intéressant ouvrage sur les habitations lacustres de la Suisse (p. 74), M. Troyon arrive à cette même date de 1500 ans, pour l'existence de l'établissement lacustre de Chambon, dont les pilotis sont éloignés actuellement de 5,500 pieds du lac de Neuchâtel. Le retrait des eaux par suite de l'exhaussement graduel du terrain tourbeux, a fourni la base de ce calcul approximatif.

longtemps après l'émigration de leurs frères vers l'occident; mais la durée de cette existence commune, ainsi que l'époque de leur séparation, sont également incertaines. Au delà du temps des Achaeménides, toute chronologie précise fait défaut pour l'histoire de la Perse, et si l'Avesta ne nous avait pas été conservé comme un monument des âges plus anciens, nous en serions à peu près réduits aux récits fabuleux du Shahnameh. C'est l'Avesta, avec sa langue si rapprochée encore du sanscrit vêdique, avec ses débris de traditions de même origine que celles des anciens Indiens, qui nous a ouvert des perspectives nouvelles sur l'époque préhistorique. D'après ses caractères intrinsèques, l'Avesta nous transporte à des temps peu éloignés de la réforme religieuse qui a séparé les Iraniens des Indiens, mais cela ne nous apprend rien sur la date de cet événement. Les traditions relatives à la personne de Zoroastre, comme l'auteur présumé de cette réforme et de l'Avesta, diffèrent à tel point quant à l'âge qu'on lui assigne, qu'il est impossible d'arriver même à une approximation. Entre Xanthus le lydien qui, d'après Diogène Laerce; le faisait vivre 600 ans avant la guerre de Troie, et Aristote qui, avec Eudoxe, le plaçait 6,000 ans avant Platon [1], la divergence est trop grande pour autoriser aucune conjecture. Aussi Spiegel s'abstient-il de toute hypothèse à cet égard, et, si Haug s'attache au chiffre de 2,000 ans avant notre ère [2], ce n'est là qu'une supposition dénuée de toute preuve positive.

Ce qui est probable, en tous cas, c'est que le nom même de Zoroastre est plus ancien que cette dernière date; car Bérose, le babylonien, parle d'une dynastie médique qui aurait régné à Babylone, et eut pour chef un Zoroastre, distinct sans doute de celui de l'Avesta [3]. Cela prouverait du moins que, à cette époque, la séparation des Iraniens était accomplie, puisque *Zarathustra*, l'astre d'or, suivant Burnouf et Lassen, est un nom purement zend [4].

[1] Plin. H. n. XXX, 2.
[2] *Die Gâthâs d. Zor.*, Vorvort, p. 15.
[3] Spiegel, *Avesta*, II, 6.
[4] Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, p. 166, notes.

Dans la Genèse, *Madai*, le représentant des Mèdes, c'est-à-dire sans doute de la branche iranienne [1], figure avec *Jâvân* parmi les fils de Japhet, ce qui, sans nous fournir aucune date précise, indique que l'existence des Iraniens comme peuple distinct remontait déjà aussi haut que celle des Ioniens primitifs de l'Asie Mineure, soit, d'après Chwolson, de 2400 à 3000 ans av. J.-C. Une autre donnée confirmerait cette induction si on pouvait lui attribuer une valeur historique ; c'est la tradition relative à la conquête de la Bactriane par Ninus, et au siége de Bactres par Semiramis (Diod. Sic., II, 6). Les chronologistes placent le règne de Ninus vers 2000 ou 2300 ans av. J.-C., et, suivant Diodore (II, 22), l'empire des Assyriens existait depuis plus de mille ans avant la guerre de Troie. Si à cette époque, comme le dit l'historien, les peuples de la Bactriane étaient nombreux et aguerris, et la ville de Bactres bien fortifiée, les Iraniens devaient y être établis depuis plusieurs siècles.

Si maintenant nous interrogeons l'Inde pour y chercher quelques données analogues, nous sommes arrêtés tout d'abord par l'absence complète de chronologie certaine, et surtout de synchronismes, pour ces temps reculés. Il paraît bien démontré actuellement que, au delà de l'époque de Tchandragupta, le Sandrocottus des historiens d'Alexandre, toute date est conjecturale, et cela ne nous porte qu'à trois siècles environ avant notre ère. Ce n'est pas que les traditions relatives aux temps plus anciens ne surabondent, mais elles sont à tel point dépourvues de tout caractère historique, qu'il est impossible d'en tirer aucun parti pour la chronologie. On n'a pas même encore réussi à fixer autrement qu'à quelques siècles près la naissance de Buddha, et ce n'est là comparativement que de l'histoire moderne. Les longues listes de rois des dynasties, dans les épopées et les Purânas, ne concordent ni entre elles, ni même, pour le nombre seulement, avec le chiffre de 154 indiqué par Megasthène jusqu'au temps de

[1] Strabon dit que les Mèdes, les Perses, les Bactriens et les Sogdiens parlaient presque la même langue.

Sandrocottus, en leur assignant une durée fabuleuse de plus de 6000 ans [1]. Tout ce que l'on peut en inférer, c'est que le premier établissement des Aryas dans l'Inde, événement dont les traditions indigènes n'ont conservé aucun souvenir, doit remonter à une très-haute antiquité, impossible d'ailleurs à évaluer avec quelque certitude.

L'exploration de l'immense littérature de l'Inde ancienne, qui a fait récemment de grands progrès, mais qui est bien loin d'être achevée, n'a pas changé jusqu'à présent l'état de la question. Ce qu'elle nous a révélé, c'est que cette littérature offre une succession de phases distinctes, soit par le langage, soit par le développement intellectuel, lesquelles s'enchaînent régulièrement, comme autant de couches géologiques superposées dont l'âge absolu reste à peu près inconnu. Si, au début, il y a eu tendance à exagérer l'antiquité des monuments littéraires de l'Inde, on est peut-être tombé dès lors dans l'excès contraire en voulant trop les moderniser. C'est ainsi que Max Müller, qui a déroulé savamment la série des périodes de cette vaste littérature, tout en assignant deux siècles environ pour chacune, et en plaçant la première de 1000 à 1200 ans avant notre ère, observe lui-même que ce n'est là sans doute qu'un minimum, admissible seulement dans la supposition d'un développement plus rapide et plus puissant de l'esprit humain à ces âges reculés [2].

Il y a lieu de s'étonner, toutefois, avec un autre savant indianiste, Goldstücker,[3] que Müller n'ait fait aucune mention de la donnée beaucoup plus précise que l'on doit à Colebrooke, et qui recule de deux siècles la date de la première époque vêdique, sans arriver encore à autre chose qu'à une limite inférieure. On sait que Colebrooke, qui était aussi versé dans la connaissance du sanscrit que dans celle de l'astronomie, se fonde sur un passage du *ġyôtisha,* ou ancien calendrier vêdique, où se trouve indiquée la position des colures, pour en conclure par le calcul que l'observation

[1] Cf. Lassen, *Ind. Alt.* I, 509.
[2] *Anc. sansk. litter.*, p. 572.
[3] *Pâṇini, His place in sansk. liter.*, etc., p. 75.

doit en remonter au xiv[e] siècle avant notre ère[1]. Une seconde donnée, tirée d'une autre source, et relative au lever héliaque de l'étoile brillante de Canopus, le conduit au même résultat[2]. Ces observations doivent avoir été faites dans le nord de l'Inde, et, comme le calendrier en question est un *Vêdânga*, ou annexe au Vêda, et qu'il a pour objet de fixer les jours et les heures des sacrifices vêdiques, il est clair que la collection des hymnes les plus anciens devait exister alors sous une forme quelconque. On ne saurait invalider cette conclusion en objectant que le *ġyôtisha*, tel que nous le possédons, appartient sûrement à une époque plus récente, car les données astronomiques seules ont ici de l'importance. Il faudrait, ou contester l'exactitude des calculs de Colebrooke, ce que nul n'a fait jusqu'à présent, ou supposer que les brahmanes ont pu établir ce calendrier rétrospectivement, ce qui n'est aucunement admissible vu l'imperfection de leurs théories astronomiques.

C'est donc avec toute raison que Goldstücker reproche à Weber de mettre en suspicion, sur de simples conjectures non motivées, les conclusions de Colebrooke, pleinement adoptées par Lassen et Wilson, pour arriver de son côté, par une voie beaucoup moins sûre, à un résultat qui est à peu près le même[3]. Weber, en effet, présumant qu'il n'a pas fallu aux Aryas moins de mille ans pour conquérir et brahmaniser l'Inde telle qu'elle existait au temps de Buddha, en conclut qu'ils étaient établis sur le haut Indus dès 1500 ans avant notre ère[4]. On reconnaît sans peine à quel point une pareille évaluation est arbitraire.

A cette date de 14 ou 15 siècles avant Jésus-Christ, que l'on peut considérer comme très-sûre, nous voyons bien que les Aryas se trouvaient dans le nord de l'Inde; mais depuis combien de temps y étaient-ils arrivés avant de commencer à s'étendre à l'est et au sud? c'est là une nouvelle question plus difficile à résoudre.

[1] *Misc. Essays*, I, 129.
[2] *Ib.* I, p. 200, II, 353.
[3] *Pâṇini*, l. cit.
[4] *Hist. de la litt. indienne*, p. 17, trad. franç.

Ce temps antérieur a dû être, ce semble, considérable; car les hymnes védiques les plus anciens remontent au moins à 1500 ans, et, si l'immigration avait été récente, ils y auraient fait à coup sûr quelques allusions, tandis que rien absolument n'en rappelle le souvenir. Chez une race si riche d'ailleurs en traditions, un pareil oubli ne peut guère s'expliquer que par bien des siècles écoulés.

En fait de synchronismes qui auraient pu nous fournir quelque donnée pour ces âges reculés, nous n'avons guère qu'une seule indication d'une valeur assez douteuse. C'est le nom de *Stabrobatès* que Diodore de Sicile, d'après Ctésias, nous a conservé comme celui du roi indien qui repousse victorieusement la puissante armée de Sémiramis, et la rejette en désordre au delà de l'Indus [1]. Ce nom est évidemment sanscrit, et ne saurait avoir été inventé par Ctésias. On l'a expliqué par *Sthâvarapati* ou *Sthâvirapati*, maître de la terre [2], titre qui n'aurait convenu qu'au souverain d'un grand empire dont il est difficile d'admettre l'existence à cette époque. Aussi Weber préfère-t-il y voir un *Sthâurapati*, maître des bœufs, nom analogue à celui de *Açvapati*, maître des chevaux, qui était réellement en usage chez les Aryas de l'Indus [3]. On ne saurait admettre, toutefois, que l'expédition de Sémiramis ait échoué par la résistance de quelque petit chef de tribu, et il faut supposer l'existence d'un peuple déjà puissant. Il en résulterait, en tout cas, qu'à cette époque, c'est-à-dire de 20 à 23 siècles avant Jésus-Christ, les Aryas étaient déjà fixés au delà de l'Indus. Tout ceci dépend, il est vrai, de la question de savoir si Sémiramis appartient au mythe ou à l'histoire, et si la date qui lui est assignée a quelque réalité. Ici encore, c'est du déchiffrement des inscriptions de Ninive et de Babylone que l'on peut attendre de nouvelles lumières.

Nous avons vu plus haut que, selon toute probabilité, à cette même époque de 20 à 23 siècles, les Iraniens étaient établis dans

[1] *Diod. Sic.* II, 17.
[2] Bohlen. *Indien.*, I, 90. Lassen. *Ind. Alt.* I, 859.
[3] *Littér. ind.* p. 18.

la Bactriane, ainsi que les Ioniens dans l'Asie Mineure; mais ici se présente de nouveau la question de savoir depuis combien de temps. Si l'on se souvient que, auparavant encore, les Iraniens et les Indiens ont dû rester unis pendant plusieurs siècles peut-être avant de se séparer définitivement, on ne verra rien d'exagéré à l'hypothèse du chiffre approximatif de 3000 ans pour la première dispersion de la race des anciens Aryas.

A côté de ces données diverses, toutes, il est vrai, plus ou moins incertaines, mais qui paraissent bien converger vers un même résultat, il est un autre ordre de faits que l'on a trop oublié, ou laissé de côté, faute de pouvoir en rendre compte. Je veux parler de ceux qui se rattachent à l'astronomie indienne, et qu'on ne peut guère expliquer jusqu'à présent qu'en admettant pour certaines observations du ciel une antiquité plus reculée encore que celle qui résulterait des conjectures chronologiques exposées ci-dessus. J'entre ici dans un champ de recherches qui m'est étranger au point de vue de la science, et je me borne à exposer l'état de la question d'après un juge très-compétent.

On sait que le savant et malheureux Bailly, vers la fin du siècle dernier, publia sur l'astronomie indienne un curieux travail fondé sur les tables et les formules employées par les brahmanes pour calculer les lieux du soleil, de la lune et des planètes, et déterminer les phases des éclipses. Ces tables sont de diverses provenances, et, bien que d'accord dans la plupart de leurs éléments, elles varient pour la forme, et pour la fixation de leur époque [1]. Celles de Tirvalore ont ceci de remarquable que leur époque coïncide avec le commencement de l'ère du Kaliyuga, soit 3102 ans av. J.-C. Or, Bailly a cherché à démontrer par des rapprochements frappants que plusieurs des déterminations de cette astronomie brahmanique coïncident à tel point avec les données de l'astronomie moderne infiniment plus perfectionnée, qu'il est impossible d'expliquer cet accord autrement que par le fait d'observations réelles du ciel à la date indiquée. Une telle

[1] L'époque astronomique est le lieu de l'astre tel qu'il a été déterminé par l'observation dans un temps antérieur.

assertion ne pouvait être accueillie qu'avec beaucoup de défiance, aussi a-t-elle trouvé de nombreux contradicteurs, dont les arguments, toutefois, reposent sur d'autres données que les faits astronomiques. Les calculs de Bailly n'ont pas été réfutés, mais on a objecté que les brahmanes avaient pu accommoder rétrospectivement, et aussi par le calcul, des observations modernes pour les faire concorder avec l'ère du Kaliyuga. Or, cette question a été l'objet d'un examen approfondi de la part d'un mathématicien et astronome distingué, le Dr Playfair, dans ses *Remarks on the astronomy of the Brahmins*, communiquées vers la fin du siècle dernier à la Société royale d'Édimbourg : travail remarquable dont les conclusions n'ont été, que je sache, nullement invalidées dès lors. J'en offre ici un résumé d'après les extraits étendus qu'en a donné la Bibliothèque Britannique de Genève (Sciences et Arts, t. VII, p. 22 et 101).

L'auteur commence par observer que les assertions de Bailly l'ont trouvé d'abord fort incrédule, et qu'il a mis l'attention la plus scrupuleuse à vérifier ses calculs, et à examiner ses raisonnements. Cet examen lui a donné la conviction parfaite de l'exactitude des uns, et de la solidité des autres. Il en expose ensuite les résultats, en y ajoutant plusieurs observations nouvelles sur les données de l'astronomie indienne. Il énumère les éléments astronomiques auxquels sont assignés des valeurs qui ne peuvent plus leur appartenir actuellement, mais que la théorie de la gravitation prouve leur avoir appartenu vers trois mille ans avant notre ère. Ce sont en résumé les suivants :

La position de l'étoile Aldébaran, l'an 3102 av. J.-C., est indiquée comme ayant été de 40′ en avant de l'équinoxe du printemps. En partant des observations modernes, en admettant pour la précession des équinoxes 50 1/3″ par année, et en y appliquant l'équation découverte par La Grange, on trouve qu'à cette époque la longitude de cette étoile devait être de 13′ en arrière de l'équinoxe, ce qui s'accorde à 53′ près avec la détermination des Indiens. Cet accord est d'autant plus remarquable que les brahmanes, en calculant d'après leurs propres règles, n'auraient

point pu assigner cette place à Aldébaran s'ils avaient voulu y remonter en partant d'une observation moderne. Car, comme ils se trompent de 3″ par an sur le mouvement apparent des étoiles fixes, cette erreur, accumulée jusqu'à l'ère du Kaliyuga, en aurait produit une de quatre à cinq degrés sur la position de l'étoile à cette époque.

Le lieu apparent du soleil pour cette même époque, déterminé par les calculs, ne diffère que de 41′ de celui que lui assignent les tables de Tirvalore.

Le lieu de la lune indiqué dans ces tables s'accorde à deux tiers de degré près avec celui que l'on obtient à l'aide des tables de Mayer. Or, les Indiens ne connaissant point l'équation relative au mouvement accéléré de notre satellite, il est évident qu'ils se seraient nécessairement trompés en cherchant à en établir le lieu par le calcul, et que l'observation seule a pu le donner au commencement du Kaliyuga. Les tables de Krichnapour s'accordent dans une période de 4000 ans, à 1′ 7″ près, avec celles de Mayer corrigées de l'équation séculaire, et on peut prouver *mathématiquement* que leurs observations datent au moins de deux mille ans avant notre ère.

Les déterminations des brahmanes relativement à la longueur de l'année tropique, à l'équation du centre, et à l'obliquité de l'écliptique, s'accordent pour établir l'époque d'où elles datent à 31 siècles avant Jésus-Christ. Cette coïncidence entre trois éléments tout à fait indépendants les uns des autres ne saurait être l'effet du hasard.

D'après le mouvement rétrograde, de 15 degrés en deux cent mille ans, qu'assignent les tables indiennes à l'aphélie de Jupiter, et à partir de l'époque de 1491, qui est celle des tables de Krichnapour, on ne trouve qu'une différence de 10′ 40″ pour le lieu de l'aphélie au Kaliyuga, tel qu'il résulte des tables de Lalande, corrigées d'après les formules de La Grange L'équation du centre de l'orbite de Saturne, calculée de la même manière, s'accorde à 1′ 38″ près avec celle qu'indiquent pour la même époque les tables des brahmanes.

Depuis Bailly, on a découvert encore deux exemples d'un accord parfait entre les éléments de ces tables et les conclusions tirées de la théorie de la gravitation. En recherchant la cause des équations séculaires que les astronomes modernes ont dû appliquer au moyen mouvement de Jupiter et de Saturne, La Place a trouvé qu'il y a des inégalités dépendantes de l'action réciproque de ces planètes, et qui ont de longues périodes, en sorte que le moyen mouvement diffère selon qu'il est établi d'après des observations faites à diverses époques de ces périodes. « Or, dit La » Place, je trouve, par ma théorie, qu'à l'époque indienne de » 3102 ans avant Jésus-Christ le mouvement annuel et apparent » de Saturne était de 12° 13′ 14″, et les tables indiennes l'éta» blissent de 12° 13′ 13″. Il n'y a qu'une seconde de diffé» rence. Je trouve de même que le mouvement annuel et apparent » de Jupiter était à la même époque de 30° 20′ 42″, précisé» ment comme l'indiquent les tables indiennes. »

Voilà donc neuf éléments dont les valeurs s'accordent en ceci qu'elles se rapportent toutes à une époque antérieure à notre ère de 3000 ans. Il est impossible que le hasard ait produit un pareil ensemble de coïncidences. Mais, se demande Playfair, ne se pourrait-il pas que cette époque n'eût rien de réel, et que les brahmanes modernes l'eussent établie par le calcul pour faire croire à l'antiquité de leur science? Il répond que, dans ce cas, les brahmanes nous auraient fourni en même temps des moyens infaillibles de découvrir la fraude. Il n'appartient qu'à l'astronomie la plus perfectionnée de remonter de 46 siècles en arrière, et d'établir les positions respectives des corps célestes à une époque aussi reculée. L'astronomie moderne des Européens, avec toute la précision que lui donnent la découverte des lunettes, et l'application du pendule aux horloges, ne se hasarderait pas à plonger dans cette nuit des temps, si la théorie de la gravitation ne venait pas à son aide, et si les calculs supérieurs, perfectionnés eux-mêmes pendant un siècle entier, ne lui dévoilaient pas les périodes des perturbations mutuelles des planètes de notre système. Or, si l'on n'a pas égard à ces perturbations, tout système de ta-

bles astronomiques, quelque parfait qu'on le suppose à son origine, fût-il copié sur le ciel même, ne cessera point de s'éloigner du vrai, dans le passé comme dans l'avenir. Il divergera ainsi de plus en plus, non-seulement parce qu'on aura négligé ces corrections, mais parce que les petites erreurs inévitables dans la détermination des moyens mouvements, s'accumuleront d'une manière indéfinie en avant et en arrière du temps présent. Comment des observateurs qui n'étaient pas même capables de décrire l'état du ciel à l'époque où ils vivaient, auraient-ils réussi à en donner un tableau exact à une époque antérieure de plusieurs milliers d'années? On est donc forcément amené à reconnaître que les obserservations sur lesquelles se fonde l'astronomie indienne doivent avoir été faites plus de 3000 ans avant notre ère.

Cette argumentation semble à coup sûr n'admettre aucune réplique du moment que les calculs qui l'appuient sont reconnus comme justes [1]. C'est aux hommes du métier à en décider, et la question mériterait d'être reprise encore en sous-œuvre, car elle a une importance véritable pour la chronologie. Si réellement il est impossible d'expliquer autrement les coïncidences signalées, il faudrait en conclure que l'établissement des Âryas dans l'Inde remonte tout au moins au début de l'ère du Kaliyuga à laquelle d'ailleurs ils rattachent toutes leurs traditions postérieures, à moins qu'on ne pût prouver qu'ils ont reçu les observations faites à cette date de quelque autre peuple, comme les Chaldéens ou les Chinois, ce qui serait assurément difficile.

Il est à remarquer que tout ce côté de la question est absolument indépendant des données historiques, lesquelles, il faut bien le dire, sont loin de confirmer les conclusions ci dessus. Ainsi, l'emploi astronomique de l'ère du Kaliyuga ne paraît pas remonter au delà de l'astronome *Âryabhaṭṭa*, vers les premiers siècles après J.-C., et cette ère même semble avoir été inconnue aux temps vêdiques. Rien n'indique non plus qu'à cette époque

[1] Telle est aussi l'opinion de mon savant compatriote l'astronome Plantamour. Il n'a pas refait, il est vrai, les calculs en question, mais il pense que l'on peut avoir pleine confiance dans le travail de Playfair à cet égard.

les connaissances astronomiques fussent arrivées au développement que supposeraient des observations aussi complètes et aussi précises que celles qui ont été exposées. Suivant Colebrooke, le *ġyôtisha*, ou calendrier vêdique, nous montre la science encore à l'état d'enfance [1]. Tout cela semble irréconciliable avec les conclusions tirées du point de vue purement astronomique, et cette énigme reste et restera peut-être toujours insoluble. Il faudrait admettre pour l'expliquer, d'une part que l'immigration des Aryas dans l'Inde s'est acccomplie avant l'ère du Kaliyuga, ce qui reculerait de plusieurs siècles encore l'époque de la dispersion des Aryas primitifs, et d'autre part que les monuments vêdiques, imparfaitement connus jusqu'à présent, et surtout incomplétement transmis, ne nous ont fait connaître que quelques éléments d'une astronomie populaire et usuelle, tandis que les principes d'une science plus avancée seraient restés la propriété exclusive d'un petit nombre d'adeptes.

Je m'abstiens, quant à moi, de toute hypothèse, et je me contente d'avoir attiré l'attention des juges compétents sur un côté de la question qui ne me semble pas avoir été pris en considération suffisante par les indianistes actuels.

D'après tout ce qui précède, il n'y a je crois aucune exagération à placer vers 3000 ans avant notre ère l'époque des premiers mouvements de dispersion des anciens Aryas, dont les diverses migrations auront mis des siècles à s'accomplir jusqu'aux établissements définitifs dans l'immense espace occupé par leurs descendants. Ce qui est certain, c'est qu'il est impossible de les ramener jusqu'à la date de 2000 ans, tout comme il est improbable de leur assigner une époque plus reculée que 3000 ans, ce qui les rapprocherait par trop de celle du déluge, même estimée à 3716 ans d'après la version des Septante. Il

[1] *Misc. Essays*, I, 106, II, 447. — Cf. Lassen, *Ind. Alt.* I, 823. — Weber, *Litt. ind.* 367. Max Müller. *Sansk. litter.*, p. 211.

faut, en effet, concéder un bon nombre de siècles pour rendre compte de la multiplication des Aryas dans leur patrie primitive, ainsi que de la formation si avancée de leur langue à partir de leur séparation d'avec la race sémitique. A l'époque indiquée, et d'après les recherches, encore discutées il est vrai, des égyptologues, les pyramides étaient construites depuis deux siècles, et les dynasties de l'Égypte avaient déjà un passé considérable. Si, toutefois, notre hypothèse est probable, elle n'en reste pas moins une hypothèse, tant les données qui semblent l'appuyer sont encore nécessairement incertaines. Toute notre ancienne chronologie est actuellement dans une phase de transformation par suite des progrès incessants que font les études orientales; mais, en attendant les résultats définitifs des nouvelles recherches, ce dont on ne saurait plus douter, c'est qu'il ne faille reculer considérablement les limites que l'on avait posées à l'histoire de l'humanité.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET CONCLUSIONS.

Il importe maintenant de réunir dans un tableau d'ensemble les résultats les plus certains de nos recherches, pour arriver si possible à nous faire une idée, sinon complète du moins vraie, de l'existence des Aryas primitifs. Ce tableau, comme de raison, ne peut être qu'esquissé à grands traits, car les détails qui l'achèveraient font trop souvent défaut, et on doit se défendre de vouloir y suppléer par des fictions imaginaires. Les lignes principales se détacheront, je crois, avec une netteté suffisante, mais le coloris qui leur donnerait le mouvement et la vie laissera beaucoup à désirer.

Si l'on veut bien se rappeler les conclusions de notre première partie, on verra que les anciens Aryas devaient occuper une assez vaste région dont la Bactriane formait le centre, sans qu'il soit possible d'en déterminer les limites d'une manière précise. C'est là que, divisés sans doute en tribus plus ou moins indépendantes, distinctes déjà jusqu'à un certain point par le genre de vie et les premières modifications de leur langue primitive, mais liées entre elles par les souvenirs d'une commune origine, ils préludaient aux migrations qui les ont dispersés au loin. Il faut bien admettre dès lors qu'ils avaient derrière eux un passé déjà considérable, des siècles sans doute

de développement graduel, à partir du moment où ils ne formaient encore que le premier noyau de leur race. C'est dans cette période doublement préhistorique qu'ils ont achevé la structure de leur admirable langue, pris possession, en s'étendant de proche, des régions avoisinantes, accompli les premiers progrès d'une civilisation matérielle et sociale, et atteint un degré de population qui peut seul expliquer la force expansive de leur dissémination ultérieure.

Si nous connaissions la langue des Aryas telle qu'elle existait vers le moment de leur dispersion finale, et sans doute déjà divisée en dialectes, nous pourrions y retrouver avec beaucoup de sûreté l'histoire de leur développement antérieur dans ses phases successives. On sait assez qu'il n'en est point ainsi. Les débris de cette langue ne nous sont plus accessibles d'une manière immédiate, et ne se révèlent qu'à l'aide des procédés de la philologie comparée. Les mots anciens, ainsi restitués par approximation, peuvent se comparer, toute réserve faite, à autant de cailloux roulés, détachés de formations différentes, et incrustés, en quelque sorte, dans les nouveaux milieux qui les relient. Il devient dès lors très-difficile, sinon toujours impossible, de distinguer leur âge relatif, et d'en tirer des inductions sur l'histoire primitive des Aryas primitifs. Une seule distinction peut s'établir avec quelque sûreté entre les termes qui appartiennent en propre, d'une part aux langues européennes, et de l'autre au Aryas de l'Orient, et ceux qui sont communs à ces deux grandes subdivisions de la race. Ceux-ci nous reportent évidemment aux temps les plus reculés, alors que l'unité était encore complète, tandis que ceux-là, quand il n'y a pas eu transmission de peuple à peuple, conduisent logiquement à admettre une première séparation en deux groupes avant la dispersion définitive. C'est là une distinction qu'il ne faut jamais perdre de vue pour les conclusions à tirer des analogies observées, et sur laquelle nous avons insisté plus d'une fois. Le tableau général que nous allons chercher à retracer se rapportera dans son ensemble à l'époque antérieure à toute di-

vision partielle, quitte à signaler, chemin faisant, les indices d'une première bipartition.

Quant au genre de vie d'abord, tout tend à montrer que les anciens Aryas ont été essentiellement un peuple de pasteurs; non pas à la façon des nomades, mais avec des demeures plus fixes, telles que les réclamait la nature d'un pays accidenté, divisé par des montagnes et des vallées, des cours d'eau et des forêts. En fait d'animaux domestiques, ils possédaient le bœuf, le cheval, le mouton, la chèvre, le cochon, sans parler du chien, et des oiseaux de basse-cour (cf. t. I, p. 32 et suiv.); mais c'est le bœuf qui constituait leur principale et plus ancienne richesse. Des troupeaux de vaches paissaient sur les pentes herbeuses de leurs montagnes, et dans les vallées fertiles. Le pays était divisé en pâturages, la propriété d'autant de communautés composées de plusieurs familles, et unies par leurs intérêts, aussi bien que par les liens du sang. Chaque pâturage avait sa station de vaches, point de réunion des troupeaux et des pâtres. C'est là que se trouvaient les étables, et les enclos pour la protection du bétail; c'est là que l'on trayait les vaches, et que l'on faisait subir au laitage ses diverses préparations. C'est là que, dans les simples habitations des pasteurs, s'exerçait l'hospitalité, et que le chef de la station offrait une vache à l'hôte que l'on voulait honorer. L'office de traire les vaches était dévolu aux filles de chaque famille, ainsi sans doute que celui de soigner le laitage, de baratter le beurre, et, avec l'aide des jeunes garçons, de maintenir la própreté de la maison et de l'étable : le tout sous la direction de la mère de famille, tandis que le père et les fils adultes vaquaient à la conduite du bétail sur le pâturage. Le laitage et la chair des troupeaux formaient, avec les produits de la chasse, la principale source d'alimentation. Telle est l'idée que l'on peut se faire, sans aucune hypothèse gratuite, du genre de vie des Aryas à l'époque la plus ancienne.

Cet état de choses, d'une simplicité primitive, a pu se maintenir pendant assez longtemps, et la vie pastorale, restée pré-

dominante chez les tribus des montagnes, a continué partout à tenir une place importante. On le voit par les associations d'idées de plus d'un genre dont les traces sont restées dans les langues à partir des temps les plus reculés. C'est à la vache qu'étaient empruntés plusieurs noms de plantes et d'oiseaux, ainsi que des mesures de diverses espèces. Les principaux moments du jour se désignaient par ceux de la sortie et de la rentrée des troupeaux. La possession des vaches constituait la richesse et le bien être, et le désir de cette possession était un mobile ordinaire d'expéditions guerrières. Le don d'une vache était une marque d'honneur réservée pour certaines occasions, comme l'arrivée d'un hôte, et la célébration d'un mariage; et, quand la mort venait atteindre un des membres de la famille, c'était encore la vache qu'on lui donnait pour compagne et pour guide dans l'autre monde, en la sacrifiant sur son bûcher. Enfin, l'imaginaton naïve des pâtres découvrait partout, et jusque dans les grands phénomènes de la nature, des ressemblances avec l'animal précieux. Les nuages devenaient pour eux des vaches célestes dont le lait nourrissait la terre, la terre elle-même était une vache d'abondance, et, dans les astres du firmament, ils voyaient un troupeau lumineux, avec le soleil pour taureau. Ces traits divers n'appartiennent peut-être pas tous à l'époque la plus ancienne, mais tous se retrouvent, avec des analogies très-caractéristiques, chez plusieurs des peuples descendus de la race primitive.

La vie pastorale ne peut se maintenir exclusivement que dans un pays peu peuplé, car il faut aux pâtres beaucoup d'espace pour leurs troupeaux. Du moment que la population augmente, il devient nécessaire de pourvoir à l'alimentation par d'autres ressources que les produits du bétail, et ceux de la chasse. De là l'introduction de l'agriculture, qui a eu lieu sans doute de très-bonne heure, et qui a pris toujours plus d'extension à mesure que la race des Aryas s'est répandue dans les vallées et dans les plaines. On peut reconnaître encore les traces de ces transitions par le fait que quelques noms du pâturage sont devenus ceux

du champ cultivé. C'est ici surtout que se révèlent les indices d'une première division des Aryas en deux groupes distincts, l'un à l'orient, resté plus fidèle dans ses montagnes aux mœurs pastorales, l'autre à l'occident, voué davantage à la culture du sol, sans qu'il faille attribuer à ces différences une valeur trop absolue. On ne saurait douter que l'agriculture n'ait commencé déjà au temps de l'unité antérieure plus complète, puisque les Aryas possédaient alors certainement l'orge, peut-être d'autres céréales, et sûrement plusieurs légumineuses (Cf. t. I, p. 257 et suiv.). A cette époque, la charrue avait déjà remplacé les premiers outils aratoires, le bœuf était soumis au joug, le char était inventé, et la préparation des céréales par la mouture en plein usage. Si, plus tard, des termes spéciaux ont prévalu chez les Aryas occidentaux pour le labour, les semailles, etc., s'ils ont acquis quelques instruments de travail de plus, et quelques plantes cultivées nouvelles, cela ne prouve autre chose qu'un développement plus avancé de l'agriculture.

Pour arriver à fabriquer les instruments nécessaires au travail de la terre, à la moisson, à la préparation des grains, pour construire surtout des charrues et des chars, il fallait avoir fait quelques progrès dans l'industrie. Les besoins des peuples pasteurs sont simples et limités, mais ils s'accroissent rapidement avec les données plus complexes du régime agricole, et des développements sociaux dont il est le principe. Le pâtre se suffit à lui-même pour se procurer les premières nécessités de la vie, la nourriture, le vêtement, l'habitation peu fixe encore; mais avec l'agriculture commence forcément la division du travail, condition essentielle de tout progrès, et les métiers prennent naissance. Ce qu'était l'industrie, au temps de la vie pastorale, on ne peut que le conjecturer, mais il est possible de se faire une idée assez complète de son dévelopement avant toute séparation partielle des Aryas.

Le travail des bois, d'abord, était en pleine activité, et le charpentier armé du couteau, de la hache, de la tarière, du marteau, peut-être aussi de la scie, taillait, façonnait, construi-

sait les charrues, les chars, les bateaux, les maisons et les meubles. Mais il ne faisait pas lui-même ses outils, qui lui étaient fournis par le forgeron, déjà, et non moins activement, à l'œuvre. Ces outils étaient-ils en fer ou en bronze, après avoir commencé peut-être par être en pierre? C'est ce qui ne saurait être décidé avec une entière certitude.

Nous avons vu, en effet, que les anciens Aryas connaissaient sûrement plusieurs métaux, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, et très-probablement le fer, dont le nom principal, cependant, se confond avec celui du bronze. La possession du fer n'implique pas par elle-même une industrie bien avancée, puisque l'on sait que plusieurs tribus africaines encore barbares savent l'obtenir et le travailler par des procédés fort simples. D'un autre côté, plusieurs peuples parvenus à une civilisation matérielle très-supérieure, comme les anciens Égyptiens, les Mexicains, les Péruviens, ont ignoré l'usage du fer, et accompli de grands travaux avec le seul secours du cuivre et du bronze durcis par l'écrouissage et la trempe. La question n'a donc pas d'importance réelle pour apprécier l'état de l'industrie chez les Aryas primitifs. Ce qui est certain, c'est que leurs outils taillants devaient avoir les qualités nécessaires à leur emploi, et qu'une métallurgie suffisamment avancée les leur fournissait tels. Le forgeron, à l'aide d'un petit nombre d'instruments, le marteau, la tenaille, l'enclume en pierre, le soufflet, peut-être la lime, fabriquait les couteaux, les haches, les houes, les socs de charrue, ainsi que les armes pour la chasse et la guerre. Les métaux précieux ne s'employaient sans doute que pour quelques ornements portatifs.

L'art du filage et du tissage avait sûrement acquis un certain degré de perfection. Il est probable qu'on y mettait en œuvre, à côté de la laine, les fibres de quelques plantes textiles, et en particulier du chanvre, bien que sa culture, comme celle du lin, n'ait été pratiquée peut-être que par les Aryas occidentaux. Aux temps les plus anciens déjà, on possédait des cordes, du fil, des tissus, et on savait coudre ces derniers au moyen de l'aiguille.

La disposition du métier à tisser reste inconnue; mais il paraît avoir été vertical, et le travail se faisait à la main.

Il est évident aussi, par la riche nomenclature ancienne des vases de plusieurs espèces, que l'art du potier, partout, d'ailleurs, un des plus primitifs, devait s'exercer avec extension, bien que les termes qui s'y rapportent ne se soient pas conservés.

Cet aperçu fort imparfait, à coup sûr, de l'ancienne industrie, se complète quelque peu par ce que nous pouvons savoir encore d'un certain nombre de ses produits, comme les habitations, les meubles et ustensiles domestiques, les aliments et boissons, les vêtements, les armes, les bateaux, etc.

Il y avait sans doute des constructions de divers genres, en terre, en bois, en briques, en pierre, depuis la simple hutte du pâtre jusqu'à la demeure des chefs, sans qu'il soit possible de les classer suivant leur espèce. Ce dont on peut être sûr, c'est que la maison ordinaire était fort supérieure à la case africaine, ou au wigwam américain. Nous ignorons le mode usité pour construire les murs, dont les matériaux ont pu varier; mais nous savons que les maisons étaient bien couvertes, munies de portes et de fenêtres, et divisées à l'intérieur d'une manière convenable pour les exigences de la simple vie de famille. Il y avait une cuisine avec son foyer, munie des ustensiles nécessaires à la cuisson, de vases pour les liquides, de récipients pour les solides. Il y avait, outre cela, une ou plusieurs chambres à coucher, garnies de lits et de siéges, probablement aussi quelque réduit pour conserver les provisions. La table ne manquait sûrement pas au mobilier, non plus que le balai pour maintenir la propreté, et la lampe pour les longues veillées de l'hiver. Au dehors de la maison s'étendait la cour, où se trouvaient sans doute l'étable, la grange pour serrer les récoltes et les outils aratoires, le puits ou la fontaine pour abreuver le bétail : tout cela, bien entendu, à l'époque des établissements fixes, et de la pratique de l'agriculture.

Voilà ce que devait être à peu près la demeure isolée d'un chef de famille dans l'aisance, possesseur à la fois d'un champ et d'un troupeau ; mais, au temps de l'unité déjà, les habitations n'étaient

plus toujours disséminées. Il existait certainement des centres de population, des villages, des bourgades, et peut-être même des villes protégées par des enceintes, et auxquelles aboutissaient des routes carossables.

Quant au costume des anciens Aryas, il est difficile de l'indiquer autrement que d'une manière très-générale. Il devait naturellement varier suivant les conditions, les saisons, les localités et les sexes. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il se composait d'un vêtement pour le corps, tunique ou manteau, simple ou double, d'une chaussure analogue à nos souliers ou nos bottes, et d'un couvre-chef quelconque. Des anneaux, des bracelets, des colliers, se portaient en guise d'ornements.

L'alimentation, limitée d'abord aux produits des troupeaux et de la chasse, ainsi qu'aux fruits et racines de quelques plantes spontanées, s'était enrichie par les conquêtes de l'agriculture. Diverses préparations de céréales, plusieurs légumes, peut-être quelques arbres à fruit cultivés, fournissaient, avec les viandes bouillies ou rôties, le beurre et le laitage, les éléments principaux d'une cuisine variée et substantielle. Il est certain que le bouillon et la soupe figuraient sur la table des anciens Aryas. En fait de boissons fermentées, ils connaissaient l'hydromel, très-probablement le vin, peut-être la bière, et ils n'en usaient pas toujours avec la modération convenable.

Les armes pour la chasse et la guerre étaient celles que l'on retrouve chez tous les anciens peuples, la lance, le javelot, l'arc et les flèches, l'épée, la massue, sans doute aussi la hache de combat, et peut-être la fronde. Le bouclier servait de défense, mais rien n'indique que le casque et l'armure fussent déjà en usage. Les données manquent aussi pour apprécier les qualités de ces armes, et savoir jusqu'à quel point le bronze ou le fer y entraient comme matières. Ce dont on ne saurait douter, c'est que l'art de la guerre n'eût atteint un certain développement, à en juger par les termes nombreux qui s'y rapportaient. On combattait de plusieurs manières, à pied, à cheval, et sans doute aussi sur des chars. Les sons des conques et des trompettes enflammaient l'ardeur

des guerriers, excités d'ailleurs par l'espoir du butin, et le mobile plus noble de la gloire militaire. Les ruses de guerre concouraient au succès avec la vaillance, et l'espion jouait son rôle dans la conduite des opérations. Ces dernières ne se bornaient pas à des expéditions en rase campagne, mais s'étendaient, selon toute probabilité, à l'attaque et à la défense des positions fortifiées.

L'art de la navigation était resté dans l'enfance, faute d'un théâtre pour se développer. Le bateau à rames existait seul sur les fleuves du pays, et, si les Aryas occidentaux se sont avancés jusqu'à la mer Caspienne, rien ne porte à croire qu'ils se soient aventurés loin de ses bords.

Cette esquisse de la vie matérielle chez les anciens Aryas n'offre rien qui les place au-dessus de la plupart des autres races d'hommes, et ressemble fort à ce qu'elle serait pour bien des peuples restés dans la barbarie. C'est en considérant leur état social, ce que l'on peut entrevoir encore de leurs coutumes, ainsi que leur développement intellectuel, moral et religieux, que nous pourrons mieux juger des aptitudes et des qualités distinctives de cette grande race.

La famille d'abord, cette base naturelle des sociétés humaines, s'était constituée, dès les temps les plus reculés, d'une manière saine et forte. Son unité et son maintien étaient assurés par l'institution du mariage, et les cérémonies qui en accompagnaient la célébration prouvent l'importance que l'on y attachait. Le lien conjugal était celui d'un amour mutuel, et d'un respect réciproque. L'époux était le maître et le soutien de la femme, la femme la maîtresse aimée du mari Le père devenait le protecteur des enfants, qu'il appelait sa joie, et les continuateurs de sa race. La sœur était pour le frère une compagne confiée à ses soins. Dans l'oncle et la tante, on voyait comme de seconds parents, dans le neveu et la nièce comme d'autres enfants Quand le fils parvenu à l'âge d'homme, contractait mariage, il devenait, en qualité de gendre, le propagateur de la race; la bru entrait dans la famille comme une nouvelle fille, et les jeunes époux donnaient

à leurs parents réciproquement un nom qui impliquait la considération. Les beaux-frères et les belles-sœurs devenaient les uns pour les autres des compagnons et des amis. Ainsi, tous les rapports mutuels des divers membres de la famille, exprimés par des appellatifs d'une signification encore reconnaissable, étaient fondés sur des sentiments d'affection et de respect, ce qui donne une heureuse idée du naturel des Aryas primitifs.

A la famille ainsi constituée, s'adjoignaient encore des serviteurs à gages, mais aussi des esclaves réduits en captivité par la guerre, comme chez la plupart des anciens peuples.

En s'étendant de proche en proche, distinguées par des noms patronymiques, les familles arrivaient à former des communautés plus ou moins nombreuses, et liées par des intérêts qu'il importait de concilier et de sauvegarder. De là les premiers pas vers une organisation sociale basée sur le principe représentatif, le seul qui garantisse les droits de tous vis-à-vis des pouvoirs délégués en vue du maintien de l'ordre. Nous avons vu comment on peut suivre encore les développements successifs de cette organisation, en passant de la famille au clan, du clan à la tribu, de la tribu au peuple, avec des pouvoirs directeurs de plus en plus élevés, depuis le chef de clan jusqu'au roi. Il est probable, d'après cela, que le principe représentatif a prévalu à tous les degrés de cette hiérarchie sociale, et le roi lui-même paraît avoir été soumis à l'élection. Toutefois, il est fort douteux, comme nous l'avons dit, que les anciens Aryas se soient constitués en monarchie, et ils n'auront jamais formé qu'une confédération de tribus plus ou moins indépendantes. Ne voit-on pas, dans ce développement naturel des institutions, les germes de cet esprit de liberté, de cette entente de la vie politique, qui, étouffés quelquefois, mais toujours prêts à reprendre leur essor, se sont maintenus presque exclusivement chez des peuples de race arienne?

Dans un ordre de choses aussi bien établi, les droits de la propriété devaient être pleinement reconnus et assurés. On le voit, en effet, par l'abondance des termes qui en exprimaient la notion générale, ou relatifs aux transactions qui la concernaient. On dis-

tinguait déjà les biens mobiliers des immeubles ; les propriétés territoriales étaient fixées par des limites; le droit de possession se transmettait par héritage, par échange, vente et achat, sous forme de donation ou de salaire; on percevait des impôts et des taxes ; on empruntait et on prêtait. Les contrats étaient soumis à de certaines formalités pour en assurer l'exécution. L'usage de la monnaie ne paraît pas avoir été connu, et les transactions s'opéraient par voie d'échanges, où le bétail figurait sans doute en première ligne. Il est à croire que ces transactions ne s'étendaient guère au delà du pays, et que le commerce étranger était à peu près nul.

Sur la législation des anciens Aryas, nous ne pouvons avoir que des données très-générales. Ils avaient certainement, du droit et de la justice, le sentiment vif et profond qui résulte de la liberté. Ils reconnaissaient dans la loi proclamée un principe permanent de protection pour tous, dont les transgressions devaient être réprimées. Le meurtre, le vol, la fraude, entraînaient la peine de mort, la prison ou l'amende. Il y avait sans doute des pouvoirs chargés de rendre la justice, et les termes relatifs à l'accusation, aux témoins, au serment, font présumer l'existence d'un mode de procédure juridique. Dans certains cas difficiles et douteux, on avait recours à l'ordalie, ou jugement de Dieu, resté en usage chez plusieurs peuples de la famille arienne.

On peut être sûr qu'une race jeune, intelligente et forte, comme l'étaient les anciens Aryas, savait mêler au sérieux de la vie, des jeux et récréations de divers genres; mais ici surtout les détails nous font défaut. En fait de jeux proprement dits, ils peuvent avoir connu les dés, la balle à jouer et la poupée pour les enfants; mais ils cultivaient certainement la danse, le chant, la musique et la poésie. Les sons du chalumeau, de la flûte et de quelque instrument à cordes, égayaient leurs fêtes, comme ceux de la conque et de la trompette les animaient au combat. Ils avaient, sans aucun doute, des chants populaires d'un caractère simple, comme aussi des chants traditionnels d'un ordre plus élevé, et des hymnes en l'honneur de leurs dieux. On peut même, avec

beaucoup de probabilité, leur attribuer une poésie déjà très-développée dans ses formes, et à laquelle leur langue magnifique devait prêter des ressources d'une grande richesse. Les hymnes antiques du Rigvêda se rapprochent sans doute le plus de ce que devait être cette poésie primitive. Le génie poétique, d'ailleurs, a toujours été un des traits distinctifs de notre race, et ses plus anciennes créations, dans l'Inde et la Grèce, en dépit de différences considérables, semblent inspirées par une même muse, surtout si on les compare avec les productions du génie sémitique.

L'étude des usages et coutumes, au temps de l'unité, laisse encore beaucoup à désirer, et le secours des langues ne nous fournit ici que de rares indications. Nous avons pu signaler quelques traits caractéristiques qui se rapportent à l'exercice de l'hospitalité, aux idées associées à la droite et à la gauche, à la coutume remarquable du triple tour, dans l'une ou l'autre direction, en signe d'honneur ou le contraire, aux cérémonies des noces et des funérailles; mais il faut joindre ici la comparaison des faits à celle des termes pour arriver à des résultats concluants, et c'est là la voie qui reste ouverte pour pénétrer plus avant dans l'ancienne vie des Aryas. Une connaissance plus complète des *Gṛhya-sûtras*, ou rites domestiques de l'Inde vêdique, sera sans doute féconde en renseignements nouveaux. On peut en juger déjà par les détails précieux qu'ils nous donnent sur les noces et les funérailles, et qui nous révèlent de frappantes analogies avec les coutumes européennes. Je n'ai pu toucher qu'en passant à ce qui concerne les cérémonies du mariage, mais, pour les funérailles, j'ai pu être plus explicite. Je renvoie pour les développements à l'article qui les concerne, et par lequel on voit que les anciens Aryas brûlaient les morts sur des bûchers, avec les effets qui leur avaient appartenu, et en sacrifiant une vache destinée à les accompagner dans l'autre monde. Je remarquerai seulement à quel point ces usages, et les idées qui les motivaient, nous éclairent sur le fait d'une ferme croyance à l'immortalité de l'âme, et à une vie future plus heureuse pour ceux qui l'avaient méritée.

Cette croyance, qui se retrouve plus ou moins développée chez tous les peuples ariens, constitue bien, dans sa généralité, un trait distinctif de leur race; car, si on ne peut la dénier tout à fait aux Hébreux, il y a lieu cependant de s'étonner qu'elle tienne si peu de place dans l'Ancien Testament.

Notre dernier livre a été consacré aux observations relatives à la vie intellectuelle et morale, ainsi qu'à la religion. Les rares données qui nous laissent entrevoir ce que les anciens Aryas pouvaient posséder en fait de connaissances positives, seraient fort insuffisantes pour nous fournir la mesure des aptitudes de leur esprit, si les langues ne nous venaient en aide à cet égard. J'ai tenté, par leur secours, d'esquisser comme une psychologie primitive, en recherchant le sens originel des termes qui se rapportent à l'âme et à ses facultés, aux opérations de la pensée, et au sentiment du bien et du beau. Les résultats d'une pareille recherche ne peuvent être, comme de raison, que d'une nature très-générale, mais ils tendent du moins à montrer que les Aryas distinguaient avec netteté, et saisissaient d'une vue immédiate, les principes de l'esprit et de son activité. L'âme n'était pas simplement pour eux le souffle vital, mais bien l'être pensant, et la pensée constituait à leurs yeux le caractère essentiel de l'homme. Pour la connaissance, la volonté, la mémoire, ils avaient des termes éloignés de toute signification matérielle, ou qui du moins l'avaient perdue si elle existait antérieurement. Ils offrent l'exemple, unique peut-être dans les langues, d'une distinction assez subtile entre l'être purement abstrait, et l'existence concrète et réelle. Ici encore, on découvre les germes de cette vigueur de la pensée qui a fait des peuples ariens les créateurs de la philosophie, à l'exclusion, on peut le dire, de presque tous les autres. La libre recherche de la vérité a toujours été une de leurs tendances prédominantes.

Au point de vue moral et esthétique, les résultats sont moins concluants. On voit seulement qu'ils considéraient le mal comme une souillure, et on peut présumer qu'ils avaient du beau un sentiment très-vif.

Il n'est guère possible de déterminer ce qu'ils avaient acquis en fait de connaissances réelles. Ils possédaient, comme beaucoup d'autres peuples, un système de numération décimale, provenu évidemment de la méthode de compter sur les doigts. La simple observation du mouvement du soleil, les avait conduits à fixer la durée de l'année à 360 jours, ce qui était un progrès sur l'année purement lunaire. Ils avaient donné à la Grande Ourse le nom qu'elle a conservé, ce qui peut faire croire à d'autres dénominations pour les astres les plus brillants, mais rien ne prouve qu'ils aient distingué les planètes des étoiles fixes. Leur astronomie, d'ailleurs, était sans doute pleine de superstitions. Ils voyaient probablement, dans les éclipses, un combat du soleil contre une puissance ennemie, et, dans la voie lactée, le chemin que suivaient les âmes pour monter au ciel.

Il est difficile qu'un peuple qui s'était développé régulièrement pendant plusieurs siècles, sans perturbations venues du dehors, ainsi que le prouve la parfaite homogénéité de sa langue, n'ait pas eu des traditions historiques ou mythiques sur son passé. Une seule, toutefois, celle du déluge, peut être attribuée avec sûreté aux anciens Aryas, sans qu'il soit possible d'en retrouver la forme primitive autrement que par la comparaison des traditions plus récentes. Les traits essentiels de celles-ci s'accordent, soit entre eux, soit avec le récit de la Genèse, et nous reportent ainsi jusqu'aux communes origines des Aryas et des Sémites. Le nom de l'homme sauvé des eaux était celui de l'homme même en général, et il n'est pas impossible que celui de Japhet n'ait appartenu à l'ancienne langue arienne, où il aurait désigné le chef de la race.

Comme tous les peuples encore peu éclairés, les anciens Aryas avaient des superstitions de divers genres. Ils croyaient aux esprits et à la magie, probablement aussi aux présages, aux sorts et au mauvais œil, comme la plupart de leurs descendants. Leur médecine ne consistait essentiellement qu'en conjurations contre les maladies, bien qu'ils aient pu connaître quelques remèdes plus réellement efficaces.

Quant à leur religion, nous sommes heureusement mieux renseignés qu'à bien d'autres égards, vu l'abondance des points de comparaison. Il est évident que, vers les derniers temps de l'unité, cette religion consistait en un polythéisme déjà très-développé, quoique plus simple, dans son ensemble, que ceux qui en sont sortis comme d'une source commune. Leurs dieux n'étaient en fait que des personnifications de la nature dans ses objets les plus grands, et ses principaux phénomènes. Ils adoraient le ciel, la terre, le soleil, l'aurore, le feu, les eaux, le vent, et cela sous des noms dont les significations sont encore parfaitement claires. Ils les invoquaient par la prière, et cherchaient à se les concilier par des oblations libatoires et des sacrifices. Rien n'indique toutefois l'existence d'un sacerdoce constitué, non plus que celle de temples et d'idoles consacrés au culte. Par contre, l'imagination poétique des Aryas avait déjà tiré de leur polythéisme une mythologie très-riche, dont les traits principaux se reconnaissent encore, et se dégageront sans doute plus complétement par suite des recherches comparatives entreprises sur les mythes.

J'ai cherché, cependant, à montrer, par l'examen des anciens noms de Dieu, que ce polythéisme ne peut guère avoir été la religion primitive des Aryas, que ceux-ci auront débuté par un monothéisme plus ou moins vague, et qu'ils en seront sortis par le besoin même de trouver des intermédiaires entre l'homme et l'Être infini qu'ils n'étaient arrivés qu'à pressentir. J'ai montré également comment cette idée d'un Dieu unique, d'abord obscurcie, mais non complétement perdue, a reparu sous diverses formes chez les descendants des Aryas, jusqu'au moment où la plupart d'entre eux l'ont reçue dans toute sa pureté par l'avénement du christianisme.

Le tableau que nous venons d'esquisser de l'ancienne civilisation des Aryas n'offre rien en lui-même qui indique un développement bien remarquable dans aucune direction. Il nous laisse l'idée d'un peuple heureusement doué à tous égards, à l'intelligence ouverte, à l'imagination vive, aux instincts généreux, aux mœurs simples et douces, mais sans aucun de ces achèvements

grandioses qui ont illustré les races, à peu près contemporaines, de l'Égypte et de l'Assyrie. Il semble difficile, à première vue, de retrouver dans ces modestes origines les indices des grandes destinées auxquelles étaient appelées les descendants de ce peuple primitif; et cependant un examen plus attentif conduit certainement à les reconnaître.

Nous sommes loin d'admettre que l'influence de la race soit toute puissante sur le développement des peuples, mais il faut sans contredit lui faire une assez large part. Cela n'implique à nos yeux aucune idée de fatalisme. Nous croyons bien à un développement comme organique de chacun des rameaux de la famille humaine, mais nous le rattachons à un plan providentiel dont l'ensemble nous échappe sans doute encore, mais qui se laisse entrevoir, et qui éclatera avec une évidence croissante à mesure que progressera l'humanité. Pour être moins constantes dans leurs effets que les lois de la nature, les lois du monde moral n'en sont pas moins toujours agissantes, et c'est par leur moyen que Dieu le gouverne au travers, en quelque sorte, de la liberté humaine, et en laissant à celle-ci sa pleine activité. Ainsi, chaque race a son rôle et sa destinée qu'elle accomplit selon les voies providentielles, et cependant tous les individus qui la composent agissent librement dans la sphère où ils sont placés. Il en est de ceci à peu près, et toute réserve faite, comme des forces qui s'agitent en tous sens sur le globe terrestre sans apporter aucun trouble à son mouvement dans son orbite.

Comprendre le rôle assigné à chaque race dans le drame du monde, montrer de quelle manière elles s'en sont acquittées, ou s'en acquittent encore, telle serait la tâche d'une philosophie de l'histoire qui saurait dégager les lois permanentes de la multitude infinie des faits. Cette philosophie n'existe pas encore, mais elle est en voie de se faire, et elle se fera à mesure que nous connaîtrons mieux l'histoire de l'humanité dans son ensemble. Jusqu'à présent, on l'a beaucoup trop considérée sous un point de vue partiel, en la rattachant, à la manière de Bossuet, à un centre unique qui ne saurait être le véritable. Ce point de vue, assuré-

ment, ne manque ni de grandeur, ni de vérité relative, mais il est devenu insuffisant depuis que des horizons plus vastes se sont ouverts à nos regards. Nous ne pouvons plus, avec quelque apparence de justice, mettre d'un côté toute la lumière, et de l'autre rien que des ténèbres, comme si tous les hommes n'avaient pas toujours été les enfants d'un même Père céleste. Sans doute que les Hébreux, ces fidèles gardiens du pur monothéisme, ont eu dans le plan providentiel une part magnifique, mais qu'on se demande où en serait le monde s'ils étaient restés seuls à la tête de l'humanité. Le fait est que, tandis qu'ils conservaient religieusement le principe de vérité d'où devait jaillir un jour une lumière supérieure, la Providence réservait déjà à une autre race d'hommes le rôle de continuateurs du progrès.

Or, cette race était celle des Aryas, douée dès le début des qualités même qui manquaient aux Hébreux pour devenir les civilisateurs du monde, et nulle part l'évidence d'un plan providentiel n'éclate plus clairement que dans le parallélisme de ces deux courants juxtaposés, dont l'un devait recevoir et absorber l'autre. Le contraste entre les deux races est aussi tranché que possible. Aux Hébreux l'autorité qui conserve, aux Aryas la liberté qui développe; aux uns l'intolérance qui concentre et isole, aux autres la réceptivité qui étend et assimile; à ceux-ci l'énergie dirigée vers un seul but, à ceux-là l'activité incessante portée dans toutes les directions; d'une part une seule nationalité compacte, de l'autre une immense extension de la race divisée en une foule de peuples divers : des deux côtés exactement ce qu'il fallait pour accomplir les desseins providentiels. Ne voir dans cette disposition qu'un simple jeu du hasard, c'est vouloir fermer les yeux à la lumière.

Ainsi, tandis que les Hébreux conservaient inaltéré le trésor de vérité confié à leur garde, les Aryas, déjà dispersés au loin, déployaient partout l'activité propre à leur race, formant des nationalités nouvelles, fondant des empires et des républiques, développant l'industrie et les sciences, faisant sortir de leur polythéisme même d'admirables créations de la poésie, de la sculpture

et de l'architecture, tout en cherchant à se dégager de ses erreurs par la philosophie, avançant et reculant tour à tour, mais, en définitive, avançant toujours : car c'est le propre du principe de la liberté de s'égarer pour revenir au bien, et de conquérir la vérité en passant par l'erreur. Ce prodigieux mouvement des peupler ariens n'est pas le même partout, et, tantôt arrêté, tantôt détourné dè sa marche naturelle, il ne produit pas toujours les mêmes fruits. Mais où se concentre-t-il avec le plus de puissance? Là précisément où, parvenu à son terme sans avoir atteint le but, il se trouve prêt à recevoir la lumière nouvelle qui vient éclairer le monde : lumière née au sein du judaïsme, et que le judaïsme repousse dans son attachement obstiné à un monothéisme trop exclusif. Cette religion du Christ, destinée à rester le flambeau de l'humanité, c'est le génie grec qui l'accueille, c'est la puissance romaine qui la propage au loin, c'est l'énergie germanique qui lui donne une nouvelle force, c'est la race entière des Aryas européens qui, sous son influence bienfaisante, et à travers mille combats, s'élève peu à peu jusqu'à la civilisation moderne. Encore aujourd'hui, ce sont eux qui répandent sur le globe entier, et la lumière religieuse, et le progrès universel, destinés qu'ils sont à en devenir les dominateurs. Et n'est-il pas curieux de voir les Aryas de l'Europe, après une séparation de quatre à cinq mille ans, rejoindre par un immense circuit leurs frères inconnus de l'Inde, les dominer en leur apportant les éléments d'une civilisation supérieure, et retrouver chez eux les anciens titres d'une commune origine? Que ces grands mouvements ne se soient accomplis qu'au prix de bien des résistances, de bien des luttes sanglantes, de bien des perturbations formidables, c'est ce qui résulte nécessairement des conflits de la liberté humaine; mais, en se continuant de nos jours, ils tendent, et tendront de plus en plus, à s'opérer dans un esprit de justice et de tolérance. C'est ainsi que cette race des Aryas, privilégiée entre toutes les autres, aura été l'instrument principal des desseins de Dieu sur les destinées de l'homme terrestre.

Je considère comme le principal résultat du travail que je ter-

mine ici d'avoir pu remonter jusqu'aux origines de cette race qui est la nôtre, et y retrouver, en quelque sorte à l'état latent, les forces qui devaient prendre un si puissant essor. Ce qui me paraît avoir distingué essentiellement les Aryas primitifs avant tout développement ultérieur, c'est l'équilibre harmonieux des facultés et des aptitudes, qui se révèle déjà à un haut degré dans la formation même de leur langue, et qui a présidé dès le début à leur organisation sociale. Un naturel heureux, où l'énergie était tempérée par la douceur, une imagination vive et une raison forte, une intelligence active et un esprit ouvert aux impressions du beau, un sentiment vrai du droit et du devoir, une moralité saine et des instincts religieux d'un caractère élevé, telles sont les qualités dont l'ensemble leur donnait, avec la conscience de leur valeur propre, l'amour de la liberté, et le désir constant du progrès. C'est par cette réunion, unique peut-être au même degré, des dons dispensés partout ailleurs avec plus de parcimonie, que les Aryas se sont élevés au premier rang, en accomplissant leur tâche providentielle.

Arrivé au terme de cet essai d'une paléontologie linguistique, je ne me dissimule point tout ce qu'il laisse encore à désirer. Dans cet édifice que j'ai cherché à reconstruire, on signalera sans doute bien des lacunes et des parties faibles, on y relèvera plus d'une erreur de détail; mais j'ai la confiance que les bases en sont solides, et que rien d'essentiel n'y sera changé. Je n'ai d'autre ambition, quant à moi, que d'avoir préparé un achèvement réservé à l'avenir, et je finis en disant avec Cicéron : *Cujus rei tantae tamque difficilis facultatem consecutum esse me non profiteor; secutum esse prae me fero.* (De nat. Deor. 5).

FIN.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

AU PREMIER VOLUME.

Page 23, *ligne* 6.
Sur le vrai sens de *déva*, voyez t. II.

Page 33, *ligne* 23.
L'irlandais *er*, comme adjectif magnus, nobilis, est donné non-seulement par O'Reilly dans son dictionnaire, mais aussi par Llhuyd (*Archaeol. Brit.*) qui mérite plus de confiance. Il paraît être identique à l'*ér* intensitif de l'irlandais et du cymrique, considéré comme une particule inséparable (cf. Zeuss, *Gr. Celt.* 834, 867), et qui serait ainsi proprement un adjectif. Il est à remarquer en confirmation, que le zend *airya* = scr. *arya* avec l'acception de bon, juste, est également devenu *ér* dans les composés du pârsi, comme *ér-maneshn*, bon esprit, *ér-tan*, bon corps (Spiegel, *Avesta*, I, 6). De là à un sens intensitif, la transition était facile, comme en allemand où *recht* équivaut à *sehr*, dans *recht gross*, très-grand, etc.

Pages 33, 67, 69.
L'acception de pays et de tribu, donnée dans le dictionnaire d'O'Reilly à l'irlandais *ibh* ou *aibh*, a été récemment tout à fait contestée par le savant celtiste Whitley Stokes (*Irish Gloss.*, Dublin, 1860, p. 67). Suivant lui, cet *ibh* ne serait autre chose que le datif pluriel de *ua*, petit-fils, descendant, qu'O'Reilly aurait pris pour un nominatif singulier. L'autorité de M. Stokes donne certainement un grand poids à son opinion, et, si je me permets encore quelques doutes, ce n'est qu'avec toute réserve.

D'abord O'Reilly n'aurait pas été le premier coupable d'une si grossière erreur, car, d'après le Dict. scoto-celt. d'Édimbourg (t. I, p. 525), elle se trouverait déjà dans le dictionnaire irlandais d'O'Brien (Paris, 1768), antérieur à O'Reilly d'un

demi-siècle, et qui donne *ibh* comme un substantif féminin avec le sens de *country, tribe or people*. Une confusion avec le dat. plur. de *au* serait ici inadmissible, si les cas obliques *ibhe, ibhean,* mentionnés dans le Dict. d'Édimbourg, d'après O'Brien sans doute, avaient quelque réalité, ce dont je ne puis être juge. Il est à regretter que le lexicographe irlandais n'ait pas indiqué sa source; mais, de ce que ce mot ne se retrouverait plus dans les anciens textes conservés, on ne saurait conclure d'une manière absolue qu'il n'ait jamais existé. Depuis un siècle, en effet, une foule de documents de l'irlandais ancien et moyen, ont péri par des causes diverses, et ce qui en reste est encore loin d'être complétement exploré.

La coïncidence singulière de cet *ibh* encore hypothétique avec le sanscrit *ibha,* famille, pourrait n'être due qu'au hasard, et le serait en effet si, comme le pense Stokes, *ibha* aurait dû devenir en irlandais *ebh,* et non pas *ibh.* Toutefois, la règle phonique qu'il invoque souffre des exceptions, et, par exemple, le sanscrit *piba,* bois! lat. *bibe,* conserve son *i* dans l'irlandais *ibh,* provenu de *pibh,* par la suppression fréquente du *p* initial.

D'un autre côté, l'existence d'un substantif *ibh* = scr. *ibha,* acquiert certainement une probabilité de plus par la concordance de l'anc. allemand *eiba,* lombard *aib,* mentionnée t. II, p. 331 et 405. Ici la diphthongue *ei, ai,* est provenue de *i* par *guṇa,* et *eiba* est à *ibha,* ou à sa racine présumée *ibh,* comme l'anc. all. *zeichan,* goth. *taikns,* signum, est au sansc. *diç,* ostendere, etc. Sur le *guṇa* germanique de *i,* cf. Bopp, *Vergl. Gr.* I, 48.

Je n'aborde pas ici les vues nouvelles de Stokes sur l'étymologie du nom de l'Irlande, et je me borne à remarquer qu'en tout état de cause, et lors même qu'il faudrait renoncer à y retrouver le nom des *Aryas,* cet ethnique d'une si haute antiquité reste le plus convenable pour désigner d'une manière générale la race indo-européenne.

Page 61.

Sur l'existence de tribus grecques dans l'Asie Mineure sous le nom de Ἰάϝονες, bien antérieurement aux colonies ioniennes du IIe siècle, av. J.-C., voyez les savantes recherches de E. Curtius; *Die Ionier vor der ionischen Wanderung.* Berlin, 1855. Ce fait a reçu dès lors une nouvelle confirmation par les curieuses découvertes de Chwolson sur l'ancienne littérature babylonienne, lesquelles, bien que discutées encore, méritent toute attention. D'après cet éminent orientaliste, les Babyloniens auraient connu déjà les *Junojé* dans l'Asie Mineure plus de 2000 ans, peut-être même 2500 ans avant notre ère (*Die Ueberreste der altbabyl. Litter.*, p. 86). Quant aux Yavanas des traditions indiennes, Weber persiste à croire qu'ils n'ont désigné que les Grecs, par l'intermédiaire des Perses (*Beitr.* de Kuhn, II, 256); mais il n'a point expliqué comment les Indiens auraient pu revenir de la forme persane *Juna,* le *Yóna* des inscriptions d'*Asóka,* au thème plus ancien *Yavana* = Ἰάϝονες, tombé depuis longtemps en désuétude chez les Grecs eux-mêmes.

Pages 71, 72.

Les rapprochements de *Casius* et de *Cambyses,* avec l'irl. *caise* et *cam-bais,*

déjà par eux-mêmes fort hypothétiques, le deviennent plus encore à cause du maintien de l'*s* qui, en irlandais, disparaît dans la règle entre deux voyelles. Il en est de même pour *lasaim, las* = cymr. *llach,* rayon, qui doit être provenu d'une forme *laksh.* Cf. le pers. *lachshîdan, rachshîdan,* briller. Même observation à la page 209, ligne 24.

Page 91.

En disant que *hiems* a conservé l'*h* du sanscrit *hima,* je me suis, il est vrai, mal exprimé, puisque cette *h* est provenue de part et d'autre d'un *gh* plus primitif. Mais ce *lapsus calami,* et un ou deux autres analogues, autorisent-ils M. Weber à me reprocher d'une manière générale de *méconnaître entièrement* le rôle qui appartient au sanscrit dans la philologie comparée, et de l'appliquer comme s'il était la langue mère de toute la famille (*Beitr.,* t. II, p. 251). Je ne saurais accepter ce reproche en aucune façon. Si j'ai pu dire parfois que tel mot sanscrit s'est conservé dans telle ou telle langue, que tel autre s'est contracté ou altéré, cela doit s'entendre dans ce sens que le sanscrit, plus que tout autre idiome, se rapproche des formes de la langue mère, ce qui ne saurait être contesté. Des expressions toutes semblables se rencontrent souvent dans les ouvrages de Bopp, de Pott, de Benfey, etc., sans que l'on ait songé à les interpréter comme le fait Weber à mon égard.

Page 116.

Je vois par une note de Kuhn (*Z. S.* IX, 240), que Benfey est arrivé plus récemment de son côté à la même étymologie de ὠκεανὸς quant aux éléments du composé (*â* + *çî* = κείω, κεῖμαι), mais en lui donnant une signification différente. Il y voit le corrélatif du sansc. vêdique *âçayâna,* épithète du démon *Ahi,* qui le désignerait comme *entourant* les eaux des nuages pour empêcher la pluie. J'ignore comment Benfey motive cette acception, *â-çî* n'ayant, d'après Westergaard, que celles de incubare, perdormire, commorari, habitare. En l'admettant comme fondée, j'ai quelque peine à comprendre comment le démon de la sécheresse, qui retient les eaux captives, serait devenu, chez les Grecs, l'Océan, le père des fleuves.

Page 119, *l.* 12.

Le composé sanscrit *sindhupluta* ne saurait avoir le même sens que *sintflut;* il faudrait *sindhuplava.*

Page 119, *g.*

La comparaison d'*avisha* avec l'irl. *aibheis* doit être abandonnée, soit à cause du maintien de l'*s,* qui aurait dû disparaître, soit surtout en présence d'une forme plus ancienne *aidhbheis* que donne O'Reilly d'après un vieux glossaire.

Page 125.

L'étymologie conjecturée pour *bhṛgu,* et que j'ai signalée moi-même comme contraire aux règles des composés sanscrits, ne pouvait naturellement être ac-

ceptée par les indianistes. Je conviens qu'elle est hasardée, mais je ne la crois pas impossible dans l'hypothèse d'une formation antérieure au sanscrit. Puisque des composés de ce genre se trouvent en grec, je ne vois pas pourquoi il n'y en aurait pas eu dans la langue primitive des Aryas. Je ne suis pas seul d'ailleurs à m'aventurer sur ce terrain, et je pourrais m'autoriser de l'exemple d'Ebel qui décompose le scr. *Gandharva* en *gandh-arva*, comme le gr. κένταυρος en κεντ-αυρος, celui qui éperonne le cheval, *pferdestachler*, en considérant κεντέω comme allié à *gandhay*, laedere, vexare, et αὖρος à *arvant*, cheval, de même que le lat. *auri* dans *auriga*, de *auri-juga* (*Z. S.* V, 391). Cette étymologie serait aussi irrégulière que celle de *bhṛgu*, et n'est peut-être pas mieux fondée, mais il me suffit de montrer qu'un linguiste très-distingué la propose comme possible. Je suis du reste d'autant plus disposé à renoncer à ce qui n'est après tout qu'une conjecture, que le gr. φέρβα, pâturage, qui semblait l'appuyer (p. 126), a été dès lors ramené par Aufrecht (*Z. S.* X, 157) avec plus de probabilité, à la rac. scr. *bharv*, manger.

Page 136, *l.* 19.

Le latin *urna* appartient sans doute mieux à la rac. *vṛ*, *var*, tegere. Cf. t. II, p. 513.

Page 157, *l.* 24.

Vesta, ἑστια, doivent être assimilés au scr. *vasta*, *vastya*, maison, de *vas*, habitare. Cf. t. II, p. 238.

Page 159, *l.* 22.

Dans sa critique de mon premier volume, laquelle ne brille pas par l'urbanité, et qui aurait gagné à être moins tranchante, Weber me reproche de ne pas même soupçonner que le sansc. *sita*, blanc, est un mot d'origine tout à fait récente (*ein ganz spätes wort*). Mais peut-on dire cela d'un terme qui se trouve déjà dans Yâska (*Nirukta* 9, 26), le plus ancien exégète vêdique, le prédécesseur de Pânini? Et, comme Yâska ne l'a pas inventé, il devait être antérieurement en usage, ce qui lui donne en tout cas une date très-respectable. Il est vrai qu'il ne s'est pas rencontré jusqu'à présent dans le dialecte vêdique, où l'on trouve par contre *asita*, noir, que les grammairiens indiens décomposent en *a* + *sita*, c'est-à-dire non-blanc. Il est sans doute singulier que le mot simple manque, et soit remplacé par des synonymes tels que *arǵuna*, *çvêta*, *çukla*, etc.; mais, en conclure qu'il n'existait pas dans la langue, c'est donner trop de poids à une preuve purement négative. Certains termes disparaissent et reparaissent, dans le style poétique surtout, par des raisons qui restent souvent inconnues. Cela semble plus probable, à coup sûr, que la conjecture du Dict. de Pétersbourg, et de Weber lui-même, d'après laquelle *sita* serait provenu de l'étymologie faussement attribuée à *asita*. Une origine de ce genre peut se comprendre, à la rigueur, pour un terme mythologique, tel que *sura*, dieu, formé de *asura*, démon, mais proprement esprit, et aussi dieu; mais pour un mot ordinaire, d'un usage aussi fréquent dans le sanscrit classique, et qui forme une multitude de composés, on ne trouverait nulle

part un cas analogue. Que l'on se figure, par exemple, qu'il fût venu à l'esprit de quelque ancien grammairien latin d'expliquer *niger* par la négation d'un *ger* imaginaire avec le sens de blanc, croit-on que ce *ger* serait entré dans la langue usuelle et poétique comme *sita* en sanscrit ? Rien assurément de plus forcé qu'une semblable hypothèse.

Il faut ajouter à cela que l'on ne peut indiquer pour *asita* aucune autre étymologie probable que celle des Indiens. Weber propose bien quelque part de le rattacher à la rac. *as*, jeter, en lui donnant le sens de l'allemand *beworfen*, c'est-à-dire sali par quelque chose de lancé; mais d'abord *asita*, sans aucun préfixe, ne pourrait signifier que *geworfen*, jeté, ce qui n'a plus aucun rapport avec l'acception de noir, et ensuite, ne peut-on pas être sali par des missiles de toutes les couleurs ? Pour *sita*, au contraire, il se présente une conjecture certainement plus admissible. Je crois, en effet, que les grammairiens indiens le rapportent non sans raison à la rac. *si*, ligare, vincire, d'où *sita*, lié, puis fini, achevé, complet, connu, etc. (Wilson, Dict.). Le blanc peut fort bien avoir été conçu comme ce qui est déterminé, délimité avec précision par la lumière (cf. *sîman*, limite, de *si*), en opposition avec le noir, *asita*, proprement non-lié, l'obsurité vague et sans limites.

Page 168, *l.* 17.

Lottner (*Z. S.* VII, 183) considère *ferrum*, comme provenu de *fersum*, et compare le scand. *bras, brass*, ferrumen. Cf. p. 175, où l'irlandais *pras*, cymr. *prês*, sont sûrement des mots d'emprunt.

Page 192, *l.* 8.

Ajouter l'anc. irl. *daur*, chêne (Zeuss, *Gr. C.* 8), plus rapproché de *dâru* et *daoru*. La forme *darach*, que donne O'Reilly, n'est que le génitif de *dair* (Stokes, *Ir. Gl.*, p. 79).

Page 192, *l.* 20.

Suivant Kuhn (*Beitr.*, II, 373), *rûksha*, arbre, que Wilson donne comme sanscrit, ne serait qu'une forme pracrite de *vṛksha*.

Page 208, *l.* 20.

Pour l'irlandais *adhanaim*, j'allume, etc., qui n'appartient pas ici, cf. t. II, p. 510.

Page 210, *l.* 2.

Sur la rac. *dambh*, urere, voir l'objection de Max Müller, au t. II, p. 507.

Page 211, *l.* 21.

L'irlandais *gas* ne saurait se comparer directement avec *ĝhasha*, à cause du maintien de l'*s* entre deux voyelles, mais la racine peut être la même si l'irlandais a perdu un autre suffixe.

Page 215, *l.* 2.

Le goth. *haims*, vicus, n'appartient pas à *çama*, mais à la rac. scr. *çî*, jacere. Cf. t. II, p. 290.

Page 216, *l.* 31.

L'irlandais *mais*, *maise*, doit avoir perdu le suffixe qui se montre dans le lith. *maistas*, et le german. *mast*. De là le maintien de l'*s*.

Page 235, *l.* 29.

Le latin *abies* s'explique mieux, avec Ebel (*Z. S.* I. 304), par *abhi* + *yat*, adniti, eniti, procedere, *die aufstrebende*, l'arbre élancé, comme *paries* de *pari* + *yat*, circum iens, et *aries* de *ar*, pour *ad*, + *yat*, l'animal qui attaque ou saille.

Page 236, *l.* 9.

Le gr. ἔρσω, ἕρση, ne rentrent pas dans ce groupe, mais appartiennent au scr. *vṛsh*, pleuvoir, *varsha*, pluie. Sur *ros*, etc. cf. t. II, p. 315.

Page 252, *l.* 19.

L'irlandais *réasaid* doit être éliminé à cause de son *s*; *ros* peut avoir perdu un suffixe, et *lisan*, *lissan*, de *lixan*, se rattache mieux au désidératif *liliksh* du scr. *lih*, lingere.

Page 269, *l.* 1.

Pour une autre étymologie du nom de la bière, cf. t. II, p. 319.

Page 269, *l.* 28.

Sur *gersta*, *hordeum*, κρίθη, etc., auxquels il faut ajouter le kourde *gâris* (Lerch, *Gloss.*), cf. Kuhn (*Z. S.* XI, 385) qui rattache le groupe entier à la rac. scr. *ghṛsh* = *hṛsh*, horrere.

Page 281 *l.* 15.

D'après Kuhn (*Beitr.* II, 378), *pṛksha* ne paraît pas signifier nourriture en général, mais plus spécialement un aliment offert en oblation, comme le beurre clarifié, *havis*. Yâska l'indique sous la rubrique générale de *anna*, edulium (*Nâigh.* 2, 7).

Page 288, *l.* 1.

L'irl. *pis* et *piosa* ont perdu la nasale qui se montre dans *pinso*, et l'armor. *pensel*. De là le maintien de l'*s*.

Page 295, *l.* 1.

L'irlandais *páipin* est sans doute un mot d'emprunt, à cause de son second *p* non aspiré. Par la même raison, l'erse *pab*, *pabach* ne saurait correspondre au sansc. *pâpa*.

Page 295, *l.* 26.

Khaskhasa est peut-être pour *khasakhasa*, le premier *khasa* désignant la gale, auquel cas le composé serait régulier.

Page 301, *l.* 10.

Kuhn (*Beitr.* II, 380) observe, d'après Grimm, que les Serbes attribuent à l'ail un pouvoir efficace contre les mauvais esprits.

Page 307, *l.* 1.

L'irlandais *cabaiste* paraît bien emprunté à l'anglais *cabbage*, à cause de son *b* non aspiré.

Page 308, *l.* 1.

A propos du sansc. *pâla*, gardien, protecteur, Weber renouvelle dans les mêmes termes sa critique relative à *sita* (vid. sup.), avec moins de raison encore, à coup sûr, mais avec une de ses gracieusetés de plus. « Que *pâla*, dit-il, soit une forme » sanscrite tout à fait récente de *pâra* (*eine ganz späte sanskritische bildung aus* » *pâra*), c'est ce qui naturellement n'est pas même soupçonné. » — Ce *naturellement*, qui veut dire bien des choses, va de pair avec d'autres aménités que je ne relèverai point, parce que je ne veux pas, en répondant sur le même ton, me laisser aller à manquer aux égards dus à un indianiste qui a rendu, et rend chaque jour, de vrais services à la science. Je me tiens donc purement sur la défensive par les observations suivantes.

Que *pâla* soit provenu d'un *pâra* hypothétique, c'est ce qui n'est pas difficile à conjecturer, puisque l'*r* a partout précédé *l* dans la langue primitive ; c'est ce qui résulte de plus de l'origine probable de ce terme, dérivé de *pṛ*, tutari, custodire, au causatif *pâray* = *pâlay*, servandum curare (cf. t. II, p. 9). Ce *pṛ* semble être à *pâ*, tueri, servare, dans le même rapport que *dṛ*, dividere, à *dâ*, et *dhṛ*, tenere, à *dhâ*, de sorte que *pâla*, et *pa*, *pati*, protecteur, maître, etc., auraient de fait entre eux une affinité radicale.

Mais d'abord, en admettant que *pâla* soit une forme secondaire, et même en la supposant relativement moderne, je ne vois pas en quoi cela invaliderait les rapprochements proposés (t. I, 308, 318, t. II, p. 9), avec les langues européennes. Est-ce que l'*r* n'a pas pu se changer en *l* de part et d'autre également, comme dans *puru*, *pulu* = πολὺ, *filu*, etc.,?

Et ensuite, *pâla* est-il réellement d'un emploi aussi récent que l'affirme Weber? J'ouvre le Dict. de Pétersbourg, et j'y vois les composés *avipâla*, berger, et *gôpâla*, vacher, indiqués comme se trouvant déjà dans le *Çatapathabrâhmaṇa*, et la *Vâjasanéyisañhitâ*, où Weber a bien dû les remarquer puisqu'il en est l'éditeur. Je vois encore que *âçâpâla*, gardien des régions, se rencontre, non-seulement dans les mêmes textes, mais aussi dans l'*Atharvavêda* (I, 31, 1). Je vois enfin paraître, dans le Rigvêda même (VIII, 80, 7), le nom propre *Apâlâ*, f., qui ne peut à coup sûr s'interpréter que par *privée de protecteur*. Que devient, d'après tout cela, l'observation peu civile de Weber? Ne serais-je pas en droit de lui dire, avec le docteur Akakia : « Ce n'est pas tout de se tromper, il faut rester poli. »

Page 321, *l.* 13.

A l'occasion de *kshumâ* (*kshûma* est une faute d'impression), nouvelle critique avancée trop légèrement par Weber, qui m'impute de faire dériver ce terme de *kshu*, nourriture. Mais Weber a mal lu : c'est *kshumant*, fort, que je rattache correctement à *kshu*, et je n'en rapproche *kshumâ* que pour autant qu'il proviendrait d'une même racine, d'ailleurs indéterminée.

Page 338, *l.* 25 *et* 361 *l.* 27.

L'*s* de l'irl.-erse *maoiseach*, génisse, etc., qui aurait dû disparaître entre les voyelles, est une objection aux rapprochements indiqués, à moins que ce mot ne soit pour *maoighseach, maighseach* = *mahishakâ*.

Page 341, *l.* 6.

En donnant au vêdique *psu* l'acception de vache, j'ai suivi l'opinion de Burnouf (*Journ. Asiat.*, 1840, p. 327), fondée sur le commentaire de Sâyana, ainsi que la version de Rosen (*Rigv.* I, 49, 1) qui rend *aruṇapsavas* par rubicundae vaccae. Mais *psu* signifie également forme, corps, aspect, et ces derniers sens sont seuls admis par le Dict. de Pétersbourg. En tout cas, le zend *fshu*, pour vache, n'est pas douteux, et cela suffit pour les inductions que j'en tire. Comme le sanscrit *rûpa* offre le double sens de forme et de bétail, il semble probable qu'il en aura été de même pour le mot *psu*.

Page 342, *l.* 1.

L'étymologie proposée pour *vatsa*, veau, n'est rien moins que certaine, et il faut peut-être préférer celle d'Ebel (*Z. S.* IV, 329), qui rattache *vatsa*, comme contracté de *vatasa*, au nom de l'année, aussi *vatsa*, mais primitivement, par hypothèse, *vatas* = gr. ἔτος. Le veau serait ainsi le jeune animal né dans l'année. Il faut observer toutefois que le suffixe secondaire *a* exigerait régulièrement *vâtasa*. Quant au nom même de l'année, cf. t. II, p. 602.

Au latin *vitulus*, peut-être pour *vitsulus* (cf. scr. *vatsala*, aimé, cher, de *vatsa* comme terme d'affection), répond aussi le lith. *biczullis*, veau, et ami, compagnon, camarade. *Biczul* est un terme d'appel adressé au veau, comme *biszkus* (p. 341) au bœuf. Il est à remarquer que le *cz* lithuanien remplace constamment un *t* dans l'intérieur des mots (Cf. Nesselmann, *Lith. W. B.*, p. 161).

Page 342, *l.* 2 *d'en bas.*

Le slave *doiti* ne correspond pas au sansc. *duh*, mais à *dhé*. Cf. t. II, p. 26.

Page 349, *l.* 4 *d'en bas.*

Le germanique *hors, hros*, se rattacherait peut-être mieux à la rac. scr. *kṛsh, karsh*, trahere, et aurait ainsi désigné primitivement l'animal de trait.

Page 364, *l.* 10.

Ce nom du veau, *avêdya*, est interprété par le Dict. de Pétersb. autrement que dans Wilson; il signifierait : *nicht zu ehelichen*, qui ne doit pas être marié, de *a* + *vid*, désignation singulière à coup sûr pour un veau.

Page 371, *l.* 15.
Varâha, sanglier, s'expliquerait mieux peut-être comme une abréviation de *ava-râha*, avec le même sens de solitaire.

Page 390.
L'existence de ce nom de l'oie, *ǵalapâd*, évidemment proethnique, répond seule déjà aux objections de ceux qui ne veulent pas admettre que la langue primitive ait su former tout au moins des composés binaires, et qui repoussent à priori tous les autres rapprochements du même genre. Il est certain que le nombre en est limité, parce que les composés disparaissent bien plus facilement que les mots simples; mais il semble fort improbable que le principe de la composition des mots, qui préside déjà à toute la structure primitive de la langue-mère, et qui se développe à des degrés divers dans tous les idiomes ariens, soit resté tout à fait infécond antérieurement à la dispersion. En tout cas, c'est là une question qui ne saurait être tranchée systématiquement, et que l'observation des faits peut seule résoudre.

Page 419, *l.* 11.
L'irlandais *cu*, gerce (*cú?* de *cuú*), peut avoir perdu l'*s* de *kusâ* entre les voyelles.

Page 446.
Aux noms européens du lièvre alliés à *çaça*, il faut ajouter le crétois κεκὴν, d'après Hesychius.

Page 461, *l.* 3.
Sur αἴπολος voy. t. II, p. 9, pour une autre explication quant au πολος final.

Page 467, *l.* 18.
Sur *sacer*, cf. t. II, p. 696.

Page 481.
Aux noms de la grive paraît répondre le scr. védique *tarda*, qui est celui d'un oiseau d'ailleurs indéterminé. La racine alors ne serait pas *tras*, mais *tard*, dont les acceptions toutefois, fendre, ouvrir, blesser, etc., ne fournissent pas d'explication précise.

Page 502, *l.* 14.
Comme *nâga* désigne aussi l'éléphant, le Dict. de Pétersb. présume un rapport avec *nagna*, nu, c'est-à-dire privé de poils. Weber, par contre (*Z. S.* IX, 234), conjecture, comme forme primitive, *snâga*, d'une rac. *snag*, ramper.



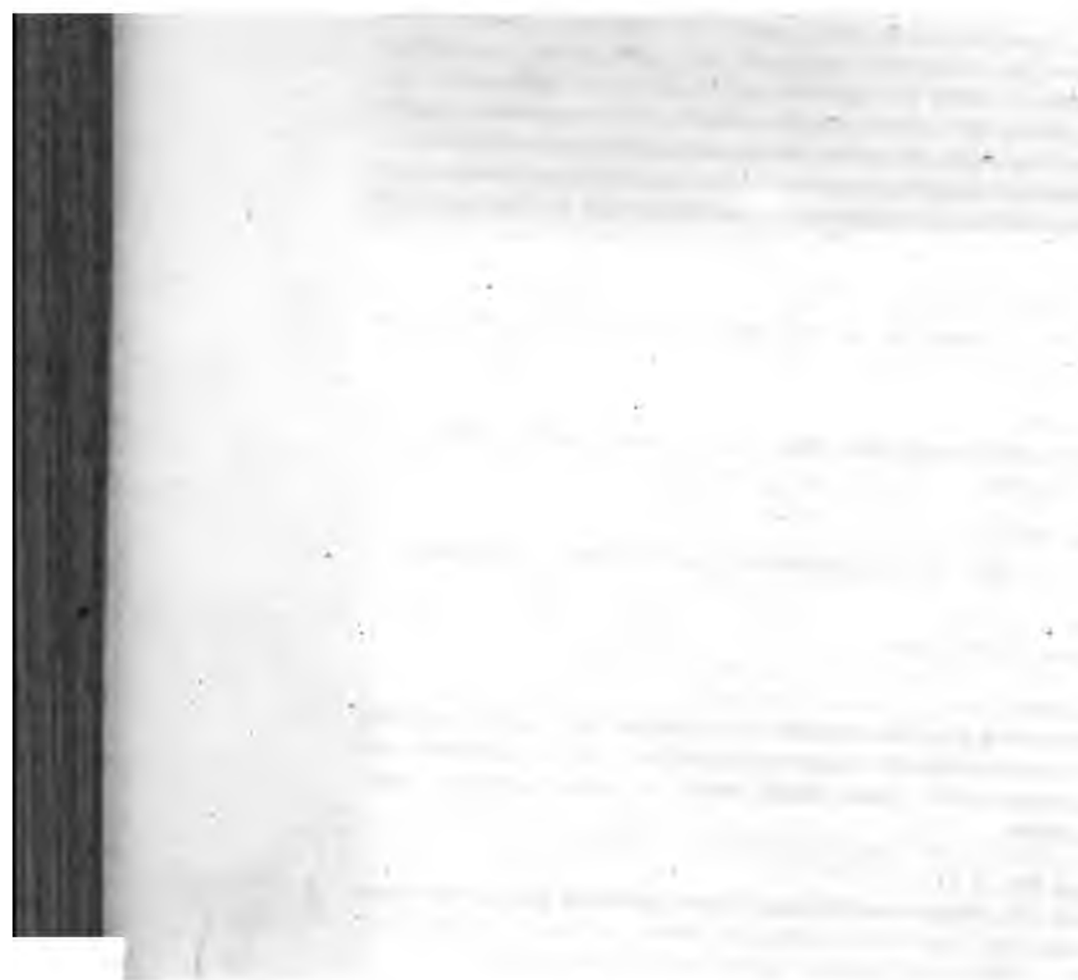


TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS v

LIVRE TROISIÈME. — LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES ANCIENS ARYAS.

§ 161. Observations préliminaires 1

CHAPITRE I.

LE GENRE DE VIE 4

SECTION I.

§ 162. *La chasse et la pêche* 4

SECTION II.

§ 163. *La vie pastorale* 7

Article 1.

§ 164. Le pâtre 8

Article 2.

§ 165. Le bétail et le troupeau 12

Article 3.

§ 166. Le pâturage 14

Article 4.

§ 167. Les lieux de réunion des troupeaux, l'enclos, l'étable. 18

Article 5.

Pages.

Les produits du troupeau. 20
§ 168. La chair, la viande. 20
§ 169. La peau, le cuir. 21
§ 170. La laine. 23
§ 171. Le laitage. 24
A. Le lait et la crême. 25
B. Le beurre et sa préparation. 30
C. La caillebotte et le fromage. 34

Article 6.

§ 172. *Termes divers empruntés à la vie pastorale*.. 36
§ 173. Le troupeau et la richesse. 36
§ 174. Le pasteur et le roi. 41
§ 175. Le pasteur et l'hospitalité. 43
§ 176. La vache et la guerre. 47
§ 177. Mesures diverses empruntées à la vie pastorale.. . . 49
§ 178. Les divisions du jour. 52
§ 179. La vache et quelques noms de plantes et d'oiseaux. . 57
§ 180. Verbes dérivés du nom de la vache. 59

Article 7.

§ 181. *Le symbolisme mythique de la vache*. 61
§ 182. La vache et la terre. 63
§ 183. Les vaches et les nuages. 67
§ 184. Les vaches et les rayons solaires. 68
§ 185. Les vaches et les astres, le taureau et le soleil. . . 70

Article 8.

§ 186. Observations. 72

SECTION III.

§ 187. *L'agriculture*. 73

Article 1.

§ 188. Le labourage en général. 75
§ 189. La terre et le champ. 78
§ 190. Le sillon. 81
§ 191. La bêche et la pioche. 83
§ 192. La charrue et le soc. 87
§ 193. Le joug. 94
§ 194. La herse. 96

Article 2.

Pages.

§ 195. Les semailles. 98

Article 3.

§ 196. La moisson et ses instruments. 101
§ 197. La faux et la faucille. 103
§ 198. La fourche. 105
§ 199. Le char et ses parties. 107
A. Le char en général. 108
B. La roue. 109
C. Le moyeu. 111
D. L'essieu. 112
E. Le timon. 113

Article 4. — *La préparation des céréales.*

§ 200. Le battage et l'aire. 114
§ 201. Le van et le crible. , ... 116
§ 202. La mouture, le moulin, la meule, la farine, le son. . 118

Article 5.

§ 203. Résumé et observations. 121

CHAPITRE II.

§ 204. LES ARTS ET MÉTIERS. 124

SECTION I.

§ 205. *Le métier et l'artisan en général*. 125

SECTION II.

§ 206. *Le travail des bois*. 127
§ 207. Le charpentier. 128
§ 208. La hache. 128
§ 209. Le couteau. 134
§ 210. La tarière. 135
§ 211. Observations sur d'autres outils. 136

SECTION III.

§ 212. *Le travail des métaux*. 137
§ 213. La fusion. 138
§ 214. La forge et le forgeron. 139
§ 215. Le soufflet. 142

Pages.

§ 216. L'enclume 144
§ 217. Le marteau. 146
§ 218. Les tenailles. 148
§ 219. La lime. 149
§ 220. Observations. 149

SECTION IV.

§ 221. *Les constructions*. 151

SECTION V.

§ 222. *Le travail des étoffes*. 154

Article 1.

§ 223. Le filage. 155
§ 224. La quenouille et le fuseau. 161
§ 225. Les produits du filage, le fil, la corde. 163

Article 2.

§ 226. Le tissage. 166
§ 227. Le métier à tisser. 172
§ 228. La chaîne et la trame. 174
§ 229. Les produits du tissage. 176

Article 3.

§ 230. La couture 176

SECTION VI.

§ 231. *La navigation*. 179
§ 232. Le bateau. 180
§ 233. La rame et le gouvernail. 183
§ 234. L'ancre. 187
§ 235. Observations. 187

SECTION VII.

§ 236. *La guerre et les armes*. 188

Article 1.

§ 237. La guerre en général, le combat, l'armée. 189
§ 238. La guerre des siéges, le rempart, la forteresse. . . . 192
§ 239. Le guerrier, le héros. 195
§ 240. L'espion. 197
§ 241. L'ennemi. 199

Pages.
§ 242. Le butin. 202
§ 243. La gloire. 203

Article 2.

§ 244. *Les armes et les insignes de guerre.* 205
§ 245. La lance, la pique, le javelot. 206
§ 246. La flèche. 209
§ 247. L'arc. 212
§ 248. La corde de l'arc. 216
§ 249. Le carquois. 217
§ 250. L'épée, le sabre, le poignard. 219
§ 251. La massue. 222
§ 252. Le bouclier. 223
§ 253. L'armure. 225
§ 254. Le casque. 227
§ 255. Le drapeau, l'enseigne. 228
§ 256. Les trompettes de guerre. 231
§ 257. Observations. 233

CHAPITRE III.

§ 258. LES PRODUITS DE L'INDUSTRIE. 235

SECTION I.

§ 259. *Les habitations.* 235

Article 1.

§ 260. La maison en général. 236
§ 261. Le mur, la paroi. 244
§ 262. Le toit. 245
§ 263. La porte et ses parties. 248
A. La porte en général. 248
B. Le gond. 250
C. La fermeture de la porte. 251
D. Le seuil. 253
§ 264. La fenêtre. 253

Article 2. — *L'intérieur de la maison.*

§ 265. La chambre. 254
§ 266. La cuisine. 257
§ 267. Le foyer, le four, la cheminée. 259

Article 3. — *Les abords de la maison.*

Pages.
§ 268. La cour. 264
§ 269. Le puits, la citerne. 267

Article 4. — *Les meubles et ustensiles domestiques.*

§ 270. Le lit. 269
§ 271. Le siége, la chaise, le banc. 272
§ 272. La table. 273
§ 273. Récipients divers, caisse, tonneau, panier, sac et vases de toute espèce. 274
§ 274. Note sur l'emploi du verre. 282
§ 275. Ustensiles domestiques divers. 284
A. Le balai. 284
B. Le tamis, le filtre. 286
C. La lampe. 287
D. La cuiller. 288

Article 5.

§ 276. Le village et la ville. 288
§ 277. Rues, routes, ponts. 291
§ 278. Conduites d'eaux, canaux, aqueducs, etc. 293

Section II.

§ 279. *Vêtements et ornements*. 294
§ 280. Les vêtements du corps. 295
§ 281. La chaussure. 300
§ 282. La coiffure. 303
§ 283. Ornements divers, colliers, bracelets, anneaux. . . . 306

Section III.

§ 284. *Aliments et boissons*. 309
§ 285. Le pain, et autres préparations des céréales. . . . 310
§ 286. La soupe et le bouillon. 314
§ 287. Les boissons fermentées. 316
A. Le vin. 317
B. L'hydromel. 318
C. La bière. 319
D. Le breuvage d'immortalité. 321

LIVRE QUATRIÈME. — L'ÉTAT SOCIAL.

Pages.
§ 288. Observations préliminaires. 325

CHAPITRE I.

Article 1.

§ 289. *La famille.* 327
§ 290. La famille en général. 329
§ 291. L'institution du mariage. 331
§ 292. L'époux et l'épouse. 339
§ 293. Le père et la mère. 345
§ 294. L'enfant, le fils et la fille. 351
§ 295. Le frère et la sœur. 362
§ 296. L'oncle et la tante. 366
§ 297. Le neveu et la nièce. 368
§ 298. Le beau-père et la belle-mère. 368
§ 299. Le gendre et la bru. 370
§ 300. Le beau-frère et la belle-sœur. 373
§ 301. Le serviteur, l'esclave. 376
§ 302. Le nom. 379

Article 2.

§ 303. *L'extension de la famille.* 381
§ 304. Le clan. 381
§ 305. La tribu. 387
§ 306. Le peuple. 388
§ 307. Le roi. 392

CHAPITRE II.

§ 308. La propriété. 396

Article 1.

§ 309. La propriété en général. 396
§ 310. La propriété mobilière et immobilière. 402

Article 2.

§ 311. Les divisions de la propriété territoriale. 404

Article 3.

§ 312. *Les transmissions de la propriété.* 409

Pages.
§ 313. L'héritage. 410
§ 314. L'échange, l'achat, la vente. L'emploi de la balance. . 411
§ 315. La rétribution, le salaire. 418
§ 316. L'impôt, la taxe, le tribut. 419
§ 317. La dette. 422
§ 318. Les contrats et marchés. 423

CHAPITRE III.

§ 319. Le droit social. 426

Article 1.

§ 320. La loi, la coutume, le droit, la justice. 427

Article 2.

§ 321. *Les transgressions de la loi, délits et crimes.* 433
§ 322. Le délit et la culpabilité. 437
§ 323. Le meurtre. 437
§ 324. Le vol. 439
§ 325. La fraude. 441

Article 3.

La procédure juridique. 444
§ 326. L'accusation. 444
§ 327. Le juge. 446
§ 328. Les témoins. 448
§ 329. Le serment. 449
§ 330. Les punitions. 452
§ 331. L'ordalie ou le jugement de Dieu. 456

CHAPITRE IV.

§ 332. Les moeurs et coutumes. 461

Section I.

Les fêtes, jeux et récréations. 462
§ 333. Les fêtes en général. 462
§ 334. Le jeu de dés. 464
§ 335. La balle à jouer. 468
§ 336. La poupée. 469
§ 337. La danse. 470
§ 338. La musique. 471
§ 339. Les instruments de musique. 473

Pages.
A. Instruments à vent. 473
B. Instruments à cordes. 476
§ 340. Le chant et la poésie. 477

SECTION II.

Coutumes diverses.

Article 1.

§ 341. L'hospitalité. 483

Article 2.

§ 342. *La droite et la gauche*. 485
§ 343. La droite. 486
§ 344. La gauche. 488
§ 345. Le sud et le nord. 494
§ 346. La droite et la gauche dans les présages 496
§ 347. La droite et la gauche dans les usages sociaux et les cérémonies. 498

Article 3.

§ 348. *Les funérailles*. 503
§ 349. Comparaison des termes et des étymologies. . . . 505
§ 350. Comparaison des usages. 514

LIVRE CINQUIÈME. — LA VIE INTELLECTUELLE MORALE ET RELIGIEUSE.

§ 351. Observations préliminaires. 535

CHAPITRE I.

§ 352. PSYCHOLOGIE PRIMITIVE. 537
§ 353. L'âme et l'esprit. 539
§ 354. Penser, comprendre, connaître, savoir. 546
§ 355. Vouloir. 553
§ 356. Se souvenir. 554
§ 357. Observations. 557
§ 358. Le sentiment moral du bien et du mal. 559
§ 359. Le sentiment du beau. 561

CHAPITRE II.

§ 360. LA NUMÉRATION. 564

Pages.
§ 361. Le nombre cinq. 565
§ 362. Le nombre dix. 569
§ 363. Les unités intermédiaires. 574

CHAPITRE III.

L'ASTRONOMIE ET LES DIVISIONS DU TEMPS. 581

SECTION I.

§ 364. *Notions astronomiques*. 581
§ 365. Les constellations. 581
§ 366. La voie lactée. 582
§ 367. Les éclipses. 584

SECTION II.

§ 368. *Les divisions du temps*. 586
§ 369. Le jour et la nuit. 587
§ 370. Les divisions du jour. 589
§ 371. Le mois. 593
§ 372. Les divisions du mois. 596
§ 373. L'année. 602
§ 374. La durée de l'année. 608

CHAPITRE IV.

§ 375. LES TRADITIONS. 610
§ 376 Le déluge. 612
§ 377. L'homme sauvé du déluge. 621
§ 378. Observations. 620

CHAPITRE V.

§ 379. LES SUPERSTITIONS. 633
§ 380. La croyance aux esprits. 634
§ 381. La magie. 640
§ 382. La médecine. 644

CHAPITRE VI.

§ 383. LA RELIGION. 650

SECTION I.

§ 384. *Dieu en général*. 652

SECTION II.

Pages.

§ 385. *Les Divinités particulières.* 661
§ 386. Le ciel. 663
§ 387. La terre. 666
§ 388. Le soleil. 667
§ 389. L'aurore. 672

SECTION III.

§ 390. *Les éléments.* 676
§ 391. Le feu. 676
§ 392. L'eau. 681
§ 393. L'air et le vent. 684

SECTION IV.

§ 394. *Les mythes.* 686

SECTION V.

§ 395. *Le culte.* 690
§ 396. L'adoration. 690
§ 397. La sainteté. 694
§ 398. La foi, la dévotion, la piété. 696
§ 399. La prière. 699
§ 400. Le sacrifice. 702

SECTION VI.

§ 401. *Les phases religieuses.* 707

HYPOTHÈSES CHRONOLOGIQUES. 729
RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET CONCLUSIONS. 744
ADDITIONS ET CORRECTIONS AU 1er VOLUME. 763

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Le lecteur est prié de corriger au moins les fautes principales.

PREMIER VOLUME.

Pages	28,	lignes	27, *âriatâ, âriatva*.	lisez :	*âryatâ, âryatva*.
	33,	—	2. *âriaka*	—	*âryaka*.
	36,	—	16, *Aryana*	—	*Airyana*.
	37,	—	22, *Cugdha*	—	*Çugdha*.
	55,	—	24, initial.	—	initiale.
	67,	—	2, d'en bas, Ἰερία, Ἰουερννη,	—	Ἰέρνη, Ἰουερνία.
	90,	—	7, De *hima*, dérivent, etc. .	—	De *hima*, ou du synonyme *héman*, dérivent, etc.
	93,	—	note 2, *gand*.	—	*ǵand*.
	112,	—	1, *avanć*.	—	*avânć*.
	113,	—	17, 18, *varuní*, — *na*. . . .	—	*varuṇí*, — *ṇa*.
	116,	—	14, *mahâçaga*	—	*mahâçaya*.
	117,	—	31, ὠκεανὸς.	—	ὠκεανὸς.
	121,	—	2, *banga*, — *gi*.	—	*bhanga*, — *gi*.
	»	—	7, *baṇḍi*.	—	*bhaṇḍi*.
	160,	—	25, *çila*	—	*çilâ*.
	»	—	30, *çilâga*.	—	*çilâǵa*.
	174,	—	20, slav. *żweplo*.	—	slovaq. *żweplo*.
	202,	—	2, d'en bas, *fidere*	—	*findere*.
	227,	—	20, un idole.	—	une idole.
	228,	—	17, *sambacus*	—	*sambucus*.
	229,	—	note 2, sansc. *tash*.	—	pers. *tash*.

Pages 235,	lignes 11,	*kârala*	lisez :	*karâla.*
279,	— 6,	*varča.*	—	*varčas.*
304,	— 20,	*naphcw.*	—	*naphew.*
315,	— 15,	*knopélī, knopglije.*	—	*konopélī, konopglije.*
321,	— 13,	*kshûma.*	—	*kshumâ.*
322,	— 9,	*goviado.*	—	*govēdo.*
»	— 29,	Grimm	—	Bopp.
359,	— 26,	*eiḍion.*	—	*eidion.*
367,	— 20,	βoxxo.	—	*bokko.*
374,	— 3,	d'en bas, *hhan.*	—	*khan.*
397,	— 1,	*krashtṛ.*	—	*króshtṛ.*
»	— 22,	*gêrē.*	—	*gěrě.*
401,	— 1,	d'en bas, *mañsa.*	—	*mâñsa.*
425,	— 18,	à l'est.	—	à l'ouest.
429,	— 29,	ne fai.	—	ne fait.
431,	— 8,	à le faire.	—	à faire.
»	— 10,	*vṛkna.*	—	*vṛkṇa.*
436,	— 9,	goth. *fahs*	—	anc. all. *fahs.*
»	— 11,	chevelure.	—	queue.
438,	— 2,	d'en bas, ἀλάλμι	—	ἀλάλημι.
444,	— 3,	note, *nirâkhu.*	—	*nírâkhu.*
»	— 7,	*id.* Die Ket.	—	die Kelt.
448,	— 3,	d'en bas, *waiwēris, wowerē.*	—	*waiwēris, wowerē.*
452,	— 2,	*id.* *kṛt.*	—	*kṛt.*
460,	— 7,	*gôpala*	—	*gôpâla.*
472,	— 7,	6).	—	*b).*
493,	— 20,	*kurodatwa.*	—	*kuropatwa.*
495,	— 28,	*lavâna*	—	*lavâka.*
512,	— 5,	*kôkalah.*	—	*kôkalak.*
536,	— 12,	premier.	—	première.

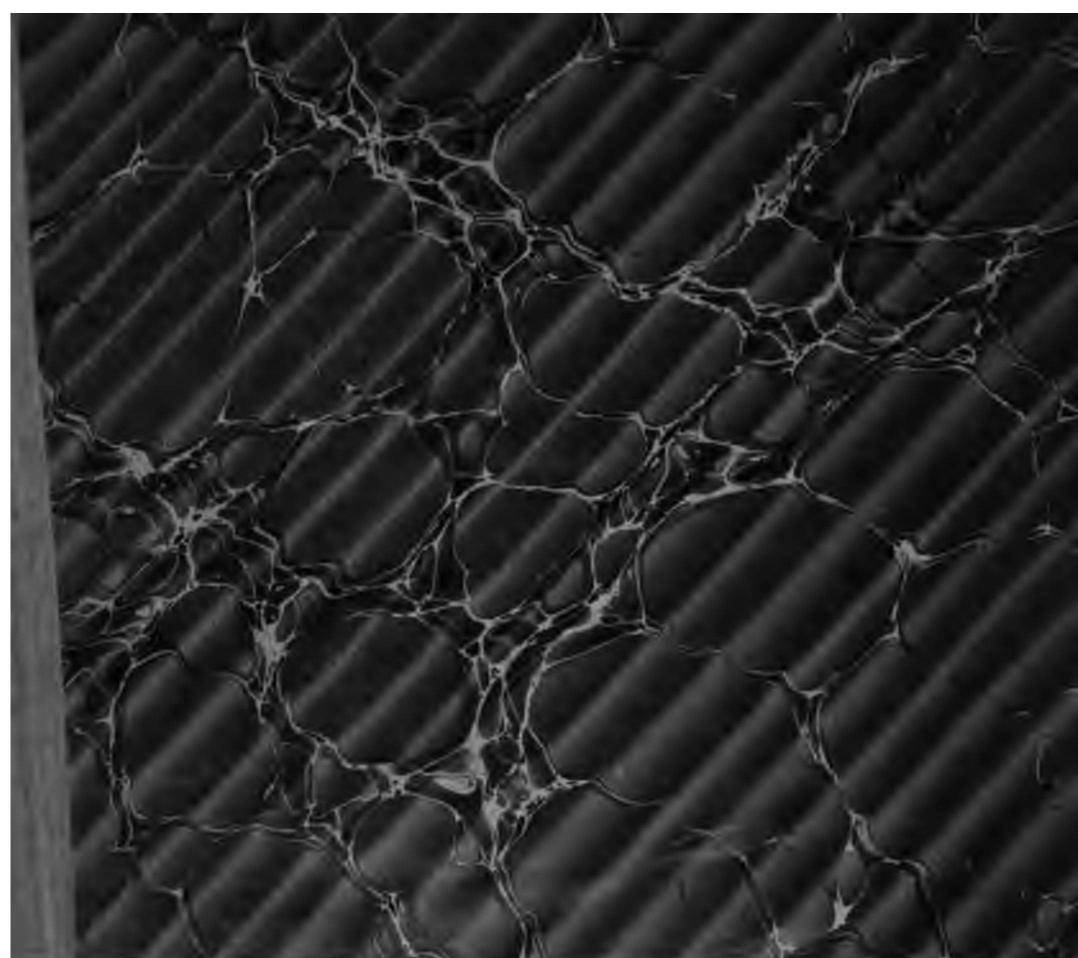
SECOND VOLUME.

Pages 85,	lignes 7,	d'en bas, *sçûvala.*	lisez :	*scûvala.*
86,	— 11,	avellere.	—	evellere.
129,	— 8,	*takshant.*	—	*takshaṇí.*
137,	— 3,	*randidan*	—	*randídan.*
319,	— 2,	d'en bas, *owryf*	—	*cwryf.*
377,	— 6,	*id.* *bakta.*	—	*bhakta.*
378,	— 24,	*bharata.*	—	*bharaṭa.*
416,	— 1,	d'en bas, *paṇr.*	—	*parṇ.*
430,	— 5,	*éwa*	—	*éva.*

Pages 435,	lignes	21, si je me trompe.	lisez :	si je ne me trompe.
482,	—	2, d'en bas, *ǵóûg*.	—	*ǵógû*.
506,	—	25, *daksta*.	—	*dakhsta*.
508,	—	25, *rōgus*.	—	*rŏgus*.
»	—	27, *ō = ó*.	—	*ŏ = ó*.
»	—	*id.* *lōqui*.	—	*lŏqui*.
513,	—	2, d'en bas, *urná, úrná*. . .	—	*urṇá, úrṇá*.
520,	—	7, noire, d'abord.	—	noire d'abord.
568,	—	3, *pĕstĭ, piĕsć*.	—	*pēsti, piēsć*.
»	—	7, *pĕtĭ, piĕć*.	—	*pēti, piēć*.
593,	—	§ 37.	—	§ 371.
618,	—	8, λάρνξ.	—	λάρναξ.
620,	—	8, Borr.	—	Börr.
629,	—	2, d'en bas, νῆσιον.	—	νῆσον.
647,	—	22, *bhisaǵ*	—	*bhishaǵ*.
655,	—	3, d'en bas, comme le . . .	—	comme les.
713,	—	4, *id.* *Pragápati*. . .	—	*Praǵápati*.
724,	—	4, *id.* et eut.	—	et eu.
738,	—	11, *id.* au	—	aux.
741,	—	5, *id.* dévelopement. .	—	développement.

FIN.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS